

MUSÉE

DES FAMILLES

LECTURES DU SOIR.

XXXIII[e] ANNÉE.

COLLABORATEURS DU MUSÉE DES FAMILLES.

DIRECTEUR DE LA RÉDACTION : M. CH. WALLUT.

TEXTE.

ACHARD (Amédée).
AIMARD (Gustave).
ANCELOT (Mme).
ASSOLANT (A.).
AUGIER (Emile), de l'Acad. franç.
BERTHOUD (Henry).
BERTSCH (A.).
BOISGONTIER (Mme Adam).
CALLIAS (Hector de).
CAPENDU.
CHASLES (Philarète).
COMETTANT (Oscar).
DELAVIGNE (Germond).
DESCHAMPS (Emile).
DESESSARTS (Alfred).
DESLYS (Charles).
DUMAS (Alexandre).
DUMONTEILH (Fulbert-).
ENAULT (Louis).
FÉVAL (Paul).
FOURNEL (Victor).
GABRIEL (l'abbé).
GAUTIER (Théophile).
GOZLAN (Léon).
GRANIER DE CASSAGNAC.
GUIZOT, de l'Acad. franç.
HALÉVY (Léon).
HOUSSAYE (Arsène).
HUGO (Victor), de l'Acad. franç.
JACOB (le bibliophile).
JAL, historiographe de la marine.
JANIN (Jules).
JUBINAL (Achille).
KARR (Alphonse).
LALANDELLE (G. de).
LAMARTINE (Alp. de), de l'Académ.
LA ROUNAT (Ch. de).
LA VILLEMARQUÉ (Vte de) de l'Inst.
LEGOUVÉ, de l'Acad. franç.
LORMEAU (Mme Juliette).
MANGIN (Arthur).
MARCO DE SAINT-HILAIRE (E.).
MASSON (Michel).
MÉRY.
MONNIER (Henri).
MULLER (Eugène).
NADAUD (Gustave).
NISARD, de l'Acad. franç.
PATIN, de l'Acad. franç.
PÉCONTAL (Siméon).
PETIT-SENN.
PLOUVIER.
PONCY (Charles).
PONSARD (François), de l'Acad. fr.
PONGERVILLE (de), de l'Acad. fran.
ROGER DE BEAUVOIR.
RAYMOND (Ch.)
RONDELET (A.)
SAINT-MARC-GIRARDIN, de l'Académie française.
SANDEAU (Jules), de l'Acad. franç.
SÉGALAS (Mme Anaïs).
SÉGUR (A. de).
TASTU (Mme Amable).
THOMASSON (Léopold).
TOURNEUX (Eugène).
ULBACH (Louis).
VERCONSIN (E.).
VERNE (Jules).
VIARDOT (Louis).
VIENNET, de l'Académie française.
WEY (Francis).
—
AMPÈRE (J.-J.).
BALZAC (de).
BOITARD.
DELAVIGNE (Casimir).
DESBORDES-VALMORE (Mme).
GAY (Mme Sophie).
GEOFFROY SAINT-HILAIRE (Isid.).
GIRARDIN (Mme Émile de).
HALÉVY (F.), de l'Institut.
JASMIN (d'Agen).
PITRE-CHEVALIER.
SAINTINE.
SALVANDY (de), de l'Acad. franç.
SCRIBE, de l'Académie française.
VIGNY (Alfred de), de l'Acad. franç.

DESSINS.

BAR (de).
BAYARD.
BERTALL.
BRETON.
CATENACCI.
CHAM.
CHENAY (Paul).
CHEVIGNARD.
CLERGET (H.)
DAUBIGNY.
DAMOURETTE.
DELANNOY.
DORÉ (Gustave).
DUVAUX (Jules).
FELLMANN.
FOULQUIER.
FRANCK.
FREYMANN.
GAVARNI.
GIRARDET (Karl).
GRENIER (Henri).
JANET-LANGE.
JOHANNOT (Tony).
LANCELOT.
LAVIEILLE (Eugène).
LIX (Frédérick).
MAR (Léopold).
MARC.
MARIANI.
MONNIER (Henry).
MONTALANT.
MORIN.
NANTEUIL (Célestin).
PAUQUET.
SAUVAGEOT (Charles).
STAAL (Gustave).
STOP.
THORIGNY.
VALENTIN (H.).
YAN' DARGENT.
WATTIER.
WORMS (Jules).

GRAVURES.

BEST, BRÉVIÈRE, DUMONT, FAGNION, GAUCHARD, GÉRARD, MARTIN, MONTIGNEUL, PISAN, PONTENIER, TRICHON, WIESENER, ETC.

N. B. La collaboration des écrivains et des artistes d'élite n'est point ici un vain ornement de prospectus, comme pour tant de journaux qui se parent des plus beaux noms sans s'enrichir de leurs travaux; toutes ces signatures figurent dans la collection du *Musée des Familles* et continueront d'y figurer au-dessous des articles et des gravures les plus remarquables.

RENOUVELLEMENT D'ABONNEMENT

POUR L'ANNÉE 1866-1867 (34e ANNÉE).

Tous les abonnements partent du mois d'Octobre et se font pour l'année entière.

Prix pour Paris : 6 FRANCS PAR AN.

AVEC *LES MODES VRAIES* : 11 francs.

ÉTRANGER. *Musée des Familles* seul : Italie, Suisse, 8 fr. 10.

Allemagne, Angleterre, Autriche, Belgique, Espagne, Grèce, Hollande, Portugal, Prusse, Russie, Suède, Turquie, 8 fr. 50.

Colonies françaises ou étrangères, Amérique, États-Unis, Indes orientales, par steamer ou via de Suez, 9 fr. 50.

Roumanie, 10 fr. 50. États-Romains, 11 fr. Panama, 12 fr.

Pour les départements : 7 FRANCS 50 C. PAR AN.

AVEC *LES MODES VRAIES* : 13 fr. 70 c.

ÉTRANGER. *Musée des Familles* avec *Modes* :

Allemagne, Angleterre, Autriche, Belgique, Espagne, Grèce, Hollande, Italie, Portugal, Prusse, Russie, Suède, Turquie, 15 fr. 50.

Colonies françaises ou étrangères, Amérique, États-Unis, Indes orientales, par steamer ou via Suez, 16 fr. 50.

Roumanie, 18 fr. 50. États Romains, 19 fr. 50. Panama, 22 fr. 50.

A Paris, au bureau de l'administration, rue Saint-Roch, 29.

Nous engageons nos Abonnés des départements et de l'étranger à nous envoyer directement, rue Saint-Roch, 29, *le montant de leur abonnement, en un mandat de poste, ou un bon à vue sur Paris, de la somme de* 7 *fr.* 50 *c. pour le* Musée *seul, et de* 13 *fr.* 70 *c. pour le* Musée *et les* Modes vraies *réunis*, dans les départements. (Voir les prix ci-dessus pour l'étranger.) Envoyer la dernière bande du journal.

L'administration ne peut répondre que des abonnements qui lui sont demandés directement *par lettres affranchies; elle ne saurait être responsable des retards qu'éprouvent les Abonnés qui emploient toutes autres voies.*

Tout abonné *direct* est sûr de recevoir le *Musée* exactement le 25 ou le 26 de chaque mois. Il peut réclamer dans le mois, en cas d'erreur. Pour tout changement d'adresse, il doit écrire *franco* avant le 10 du mois.

Les bureaux des Messageries impériales et générales se chargent également de faire les abonnements au Musée, *sans augmentation de prix. On souscrit aussi au* Musée des Familles *chez tous les libraires de France et de l'étranger, sous leur responsabilité.*

Toutes les lettres non affranchies seront *refusées. — Ne pas envoyer de timbres-poste pour prix d'abonnement.*

TRENTE-TROIS VOLUMES SONT EN VENTE.

Prix de chaque volume.

Pour Paris. . . { Broché. . . . . 6 fr. / Relié. . . . . 7 fr. 50 c. } (Voyez les prix ci-dessus pour l'étranger.)

Pour les départements, par la poste, le volume broché. 7 fr. 50 c. — Relié, 9 fr.

Les 15 premiers volumes (réduction de 50 pour cent) : 3 fr. le vol. pour Paris, au lieu de 6 fr.; 4 fr. 20 pour les départ., au lieu de 7 fr. 50. Les 33 vol. ensemble : Paris, 153 fr. Départ., 170 fr. Rendus *franco*.

Reliure, 1 fr. 50 par volume. — NOTA. La poste se charge des volumes reliés, à 1 fr. 50 c. par volume.

Voir les *Avis aux lecteurs*, sur la couverture du volume.

PARIS. — TYPOGRAPHIE HENNUYER ET FILS, RUE DU BOULEVARD, 7.

Paris, Bureaux de l'Administration, rue Saint-Roch, 29.



Paris, 6 fr. par an. Départements, 7 fr. 50.

AVERTISSEMENT.

Cher lecteur,

Voici la douzième et dernière livraison de notre trente-troisième année.

Notre succès a fait naître des concurrences qui se comptent aujourd'hui par milliers, journaux de tous formats, de tous prix, de toutes couleurs.

Et cependant jamais le *Musée des Familles* n'a réuni un nombre plus considérable de souscripteurs qu'en 1865-66.

C'est, en effet, le privilége des œuvres fortes et qui possèdent en elles le principe de leur force, de résister à tous les assauts et de sortir plus affermies de la lutte.

Les publications nouvelles sont obligées, pour vivre, de chercher, de créer de nouveaux lecteurs, et ceux-ci, tôt ou tard, vont aux journaux qui répondent le mieux à leurs besoins.

Voilà pourquoi le *Musée des Familles* a toujours appelé la concurrence, y a toujours trouvé un élément de succès.

N'est-ce pas la preuve que le public ne se laisse plus prendre aujourd'hui au charlatanisme des réclames, et demande autre chose que des promesses ?

N'est-ce pas la preuve aussi que nous avons conservé, augmenté encore cette supériorité que nos rivaux eux-mêmes reconnaissent ?

Notre volume de 1865-66 comptera parmi les plus brillants de la collection, et par le mérite de sa rédaction et par sa magnifique exécution.

Est-il besoin de rappeler des articles qui sont encore dans toutes les mémoires ? *les Aventures merveilleuses mais authentiques du capitaine Corcoran, les Forceurs de blocus, Marguerite de Valois, Heureuse quand même, Daniel de Foë, Ango, Marguerite Landry, le Roi de la création, Comment on devient botaniste*, et tant d'autres encore ?

Mais j'imagine que le lecteur aimerait mieux savoir ce que la prochaine année lui réserve.

D'abord la fin de *Jacques Cœur* et du *Curé de Marnas*, que l'abondance des matières ne nous a pas permis de terminer dans le présent volume.

Puis la seconde partie des *Aventures de Corcoran et de Louison*, cette étourdissante fantaisie, comme nous l'appelions l'an dernier.

Et puis encore des articles historiques et littéraires de notre vieil ami Janin, qui vient d'écrire exprès pour vous sa délicate préface des *Récits de la Grève ;* une nouvelle de Jules Verne, un *Voyage en Espagne*, de V. Fournel; le *Fauteuil de M. Mérimée*, par Ch. Asselineau; des *Souvenirs de chasse et de pêche*, par B. Révoil et A. de Bréhat.

Que sais-je encore ?

Laissons quelque chose à l'imprévu.

Mais soyez assuré que votre cher Recueil saura se maintenir au rang où votre confiance l'a placé, et permettez-moi de dire, comme mon regretté prédécesseur :

Nous comptons sur votre fidélité, comptez sur notre persévérance.

CH. WALLUT.

MUSÉE DES FAMILLES

POÉSIE. — LA PAIX.



La Paix. Composition de Martin Claverie.

Chantons, dans leur passé, les héros de la guerre;
Mais, hélas! trop de sang a rougi notre terre;
Depuis la mort d'Abel il coule à flots épais :
Si Mars ne sourit plus aux poëtes eux-mêmes,
Il est temps aujourd'hui de faire des poëmes
Avec les héros de la Paix.

Le laurier a son prix; mais la sagesse antique
Lui préférait déjà l'olivier de l'Attique,
Cet arbre de Minerve, aux tranquilles rameaux,
Ce symbole divin de la Paix tutélaire,
Et qui donne aux mortels l'huile qui les éclaire
Ou qui soulage tous leurs maux!

C'est vers la douce Paix que le progrès doit tendre;
Notre globe a tourné six mille ans pour l'attendre;
Il est juste qu'enfin le laboureur joyeux,
Voyant par le travail son opulence accrue,
Forge, dans l'atelier, le fer de sa charrue
Avec le glaive des aïeux.

Oui, le jour doit venir où, dans la fleur de l'âge,
Il ne quittera plus le toit de son village
Pour franchir l'Océan et les rives du Rhin;
Jusqu'à ses derniers ans, à l'ombre de sa treille,
La cloche du saint lieu charmera son oreille,
Il n'entendra plus d'autre airain.

Sous les lambris dorés, alors la jeune mère
Ne se livrera point à la pensée amère
Qui s'attachait toujours au berceau d'un enfant,
Lorsque les jeunes fils des belliqueuses races
A vingt ans, par devoir, suivaient les nobles traces
D'un père mort en triomphant.

Sans jamais d'une larme assombrir sa caresse,
Prodiguant à son fils des regards de tendresse,
Elle dira : « Non, rien ne peut nous désunir;
La gloire des beaux-arts vaut la gloire du glaive;
Grâce à la Paix, aucun nuage ne se lève
Dans l'azur de ton avenir! »

Si, renversant partout la barrière des ondes,
La vapeur en un seul réunit les deux mondes,
Si les peuples seront tous rapprochés demain,
C'est, qu'après six mille ans de guerre fratricide,
Pour les peuples rivaux, Dieu lui-même décide
Qu'ils doivent se tendre la main.

MÉRY.

Coblentz, août 1865.

NOUVELLES ET VOYAGES.

AVENTURES MERVEILLEUSES MAIS AUTHENTIQUES DU CAPITAINE CORCORAN.

PROLOGUE.

I. — L'ACADÉMIE DES SCIENCES (DE LYON) ET LE CAPITAINE CORCORAN.

Ce jour-là, — le 29 septembre 1856, — vers trois heures de l'après-midi, l'Académie des sciences de Lyon était en séance et dormait unanimement. Il faut dire, pour l'excuse de messieurs les académiciens, qu'on leur lisait depuis midi le *Résumé* succinct des travaux du célèbre docteur Maurice Schwartz, de Schwartzhausen, sur l'empreinte que laisse dans la poussière la patte gauche d'une araignée qui n'a pas déjeuné. Du reste, aucun des dormeurs ne s'était rendu sans combat. L'un, avant d'appuyer ses coudes sur la table et sa tête sur ses coudes, avait essayé d'esquisser à la plume le profil d'un sénateur romain, mais le sommeil l'avait surpris au moment où sa main savante traçait les plis de la toge ; un autre avait construit un vaisseau de ligne avec une feuille de papier blanc, et le doux ronflement qu'il faisait entendre semblait un vent léger destiné à enfler les voiles du navire. Le président seul, penché en arrière et appuyé sur le dossier de son fauteuil, dormait avec dignité, et, — la main sur la sonnette, comme un soldat sous les armes, — gardait une attitude imposante.

Pendant ce temps, le flot coulait toujours, et M. le docteur Maurice Schwartz, de Schwartzhausen, se perdait en considérations infinies sur l'origine et les conséquences probables de ses découvertes. Tout à coup l'horloge sonna trois coups et tout le monde s'éveilla. Alors le président prit la parole :

— Messieurs, dit-il, les quinze premiers chapitres du beau livre dont nous venons d'entendre la lecture contiennent tant de vérités nouvelles et fécondes, que l'Académie, tout en rendant hommage au génie de M. le docteur Schwartz, ne sera pas fâchée, je crois, de remettre à la semaine prochaine la lecture des quinze chapitres suivants. Par là, chacun de nous aura plus de temps pour creuser et approfondir ce magnifique sujet et pour proposer, s'il y a lieu, ses objections à l'auteur.

M. Schwartz ayant donné son consentement, on se hâta de remettre la lecture à un autre jour et de parler d'autre chose.

Alors un petit homme se leva, qui avait la barbe et les cheveux blancs, les yeux vifs, le menton pointu, et dont la peau semblait collée sur les os, tant il était maigre et décharné. Il fit signe qu'il allait parler, et tout le monde aussitôt garda le silence, car il était de ceux qu'on écoute et qu'on se garde d'interrompre.

— Messieurs, dit-il, notre très-honorable et très-regretté collègue, M. Delaroche, est mort à Suez le mois dernier, au moment où il allait s'embarquer pour l'Inde, et chercher dans les montagnes des Ghâtes, vers la source du Godavéry, le Gouroukaramtâ, premier livre sacré des Indous, antérieur même aux Védas, qu'on dit être caché par les indigènes à la vue des Européens. Cet homme généreux, dont le souvenir restera éternellement cher à tous les amis de la science, se voyant mourir, n'a pas voulu laisser son œuvre imparfaite. Il a légué cent mille francs à celui qui voudra se charger de la recherche de ce beau livre, dont l'existence, si l'on en croit les dires des brames, ne peut pas être mise en doute. Par son testament il institue votre illustre Académie son exécutrice testamentaire, et vous prie de choisir vous-mêmes le légataire. Ce choix offre d'ailleurs plus d'une difficulté, car le voyageur que vous enverrez dans l'Inde doit être robuste pour résister au climat, courageux pour braver la dent des tigres, la trompe des éléphants et les piéges des brigands indous ; il doit même être rusé pour tromper la jalousie

des Anglais, car la Société royale asiatique de Calcutta a fait d'inutiles recherches et ne voudrait pas laisser à un Français l'honneur de découvrir le livre sacré. De plus, il faut qu'il connaisse le sanscrit, le parsi et toutes les langues vulgaires ou sacrées de l'Inde. Ce n'est donc pas une petite affaire, et je propose à l'Académie de mettre ce choix au concours.

Ce qui fut fait sur l'heure, et chacun alla dîner.

Les concurrents se présentèrent en foule et briguèrent les suffrages de l'Académie ; mais l'un était faible de complexion, l'autre était ignorant, un troisième ne connaissait des langues orientales que le chinois ou le turcoman, ou le pur japonais. Bref, plusieurs mois s'écoulèrent sans que l'Académie eût fait un choix entre les candidats.

Enfin, le 26 mai 1857, l'Académie étant en séance, on remit au président la carte d'un étranger qui demandait à être admis et entendu sur-le-champ.

Sur cette carte était le nom : Le capitaine Corcoran.

— Corcoran ! dit le président, Corcoran ! Quelqu'un connaît-il ce nom-là ?

Personne ne le connaissait. Mais l'assemblée, qui était curieuse comme toutes les assemblées, voulut voir l'étranger.

La porte s'ouvrit et le capitaine Corcoran parut.

C'était un grand jeune homme de vingt-cinq ans à peine, qui se présenta simplement, sans modestie et sans orgueil. Son visage était blanc et sans barbe. Dans ses yeux, d'un vert de mer, se peignaient la franchise et l'audace. Il était vêtu d'un paletot de laine alpaga, d'une chemise rouge et d'un pantalon de coutil blanc. Les deux bouts de sa cravate, nouée à la *colin*, pendaient négligemment sur sa poitrine.

— Messieurs, dit-il, j'ai appris que vous étiez dans l'embarras, et je viens vous offrir mes services.

— Dans l'embarras ! interrompit le président d'un air hautain, vous vous trompez, monsieur. L'Académie des sciences de Lyon n'est jamais dans l'embarras, non plus qu'aucune autre académie. Je voudrais bien savoir ce qui peut embarrasser une société savante qui compte parmi ses membres, j'ose le dire, — mettant à part l'homme qui a l'honneur de la présider, — tant de beaux génies, de belles âmes et de nobles cœurs...

Ici l'orateur fut interrompu par trois salves d'applaudissements.

— Puisqu'il en est ainsi, répliqua Corcoran, et que vous n'avez besoin de personne, j'ai l'honneur de vous saluer.

Il fit demi-tour à gauche et s'avança vers la porte.

— Eh ! monsieur, lui dit le président, que de vivacité ! Dites-nous au moins le sujet de votre visite.

— Voici, répondit Corcoran. Vous cherchez le Gouroukaramtâ, n'est-ce pas ?

Le président sourit d'un air ironique et bienveillant tout à la fois.

— Et c'est vous, monsieur, dit-il, qui voulez découvrir ce trésor ?

— Oui, c'est moi.

— Vous connaissez les conditions du legs de M. Delaroche, notre savant et regretté confrère ?

— Je les connais.

— Vous parlez anglais ?

— Comme un professeur d'Oxford.

— Et vous pouvez en donner une preuve sur-le-champ ?

— *Yes, sir,* dit Corcoran. *You are a stupid fellow.* Voulez-vous quelque autre échantillon de ma science ?

— Non, non, se hâta de dire le président, qui n'avait de sa vie entendu parler la langue de Shakspeare, excepté au théâtre du Palais-Royal. C'est fort bien, cher monsieur... Et vous connaissez aussi le sanscrit, je suppose ?

— Quelqu'un de vous, messieurs, serait-il assez bon pour demander un volume du Baghavatâ Pouranâ ? J'aurai l'honneur de l'expliquer à livre ouvert.

— Oh ! oh ! dit le président. Et le parsi ? et l'hindoustani ?

Corcoran haussa les épaules.

— Un jeu d'enfant ! dit-il.

Et tout de suite, sans hésiter, il commença dans une langue inconnue un discours qui dura dix minutes. Toute l'assemblée le regardait avec étonnement.

Quand il eut fini de parler :

— Savez-vous, dit-il, ce que j'ai eu l'honneur de vous raconter là ?

— Par la planète que M. Le Verrier a découverte ! répondit le président, je n'en sais pas le premier mot.

— Eh bien ! dit Corcoran, c'est de l'hindoustani. C'est ainsi qu'on parle à Kachmyr, dans le Nepâl, le royaume de Lahore, le Moultan, l'Aoude, le Bengale, le Dekkan, le Carnate, le Malabar, le Gandouana, le Travancor, le Coïmbetour, le Maissour, le pays des Sikhs, le Sindhia, le Djeypour, l'Odeypour, le Djesselmire, le Bikanir, le Baroda, le Banswara, le Noanagar, l'Holkar, le Bopal, le Baitpour, le Dolpour, le Satarah et tout le long de la côte de Coromandel.

— Très-bien ! monsieur. Très-bien ! s'écria le président. Il ne nous reste plus qu'une question à vous faire. Excusez mon indiscrétion. Nous sommes chargés, par le testament de notre regrettable ami, d'une si lourde responsabilité, que nous ne saurions trop...

— Bon ! dit Corcoran. Parlez librement, mais vite, car Louison m'attend.

— Louison ! reprit le président avec dignité. Qui est cette jeune personne ?

— C'est une amie qui me suit dans tous mes voyages.

A ces mots, on entendit un bruit de pas précipités dans la salle voisine. Puis une porte fut fermée avec un grand fracas.

— Qu'est cela ? demanda le président.

— C'est Louison qui s'impatiente.

— Eh bien, qu'elle attende, continua le président. Notre académie n'est pas, je suppose, aux ordres de Mme ou Mlle Louison.

— Comme il vous plaira, dit Corcoran.

Et, prenant un fauteuil que personne n'avait eu la politesse de lui offrir, il s'assit, commodément appuyé pour écouter le discours de l'académicien.

Or, le savant homme était fort en peine pour trouver un exorde, car on avait oublié de mettre sur la table de l'eau et du sucre, et chacun sait que le sucre et l'eau sont les deux mamelles de l'éloquence. Pour réparer cet oubli impardonnable, il tira le cordon de la sonnette.

Mais personne ne parut.

— Ce garçon de salle est bien négligent, dit-il enfin ; je le ferai renvoyer.

Et il sonna deux fois, trois fois, cinq fois, mais toujours inutilement.

— Monsieur, dit Corcoran qui eut pitié de son martyre, ne sonnez plus. Ce garçon se sera pris de querelle avec Louison et aura quitté la salle.

— Avec Louison ! s'écria le président. Mais cette jeune personne est donc d'un bien mauvais caractère ?

— Non. Pas trop mauvais. Mais il faut savoir la pren-

dre. Il aura voulu la brusquer. Elle est si jeune, elle se sera emportée, probablement.

— Si jeune! Quel âge a donc Mlle Louison?

— Cinq ans tout au plus, dit Corcoran.

— Oh! à cet âge-là, il est facile d'en venir à bout.

— Je ne sais pas. Elle égratigne quelquefois, elle mord...

— Mais, monsieur, dit le président, il n'y a qu'à la transporter dans une autre salle.

— C'est difficile, répliqua Corcoran. Louison est volontaire; elle n'est pas habituée à se voir contrariée. Elle est née sous les tropiques, et ce climat brûlant a excité encore l'ardeur naturelle de son tempérament...

— Voyons, dit le président, c'est assez causer de Mlle Louison. L'Académie a quelque chose de plus important à faire. Je reviens à notre interrogatoire. Vous êtes d'une santé robuste, monsieur?

— Je le suppose, répliqua Corcoran. J'ai eu deux fois le choléra, une fois la fièvre jaune, et me voilà. J'ai mes trente-deux dents, et quant à mes cheveux, touchez vous-même et voyez s'ils ressemblent à une perruque.

— C'est bien. Et vous êtes vigoureux, j'espère?

— Euh! dit Corcoran, un peu moins que mon défunt père, mais assez pour ma consommation journalière.

En même temps il regarda autour de lui, et, voyant que la fenêtre était scellée de gros barreaux de fer, il prit d'une main l'un des barreaux et, sans effort apparent, il le tordit comme un bâton de cire rouge ramolli par le feu.

— Diable! voilà un vigoureux gaillard, s'écria un des académiciens.

— Oh! répliqua Corcoran d'un air tranquille, ceci n'est rien. Mais si vous me montrez un canon de 36, je m'engagerai volontiers à le porter sur la montagne de Fourvières.

L'admiration des assistants commençait à devenir de l'épouvante.

— Et, continua le président, vous avez vu le feu, je suppose?

— Une douzaine de fois, dit Corcoran. Pas davantage. Dans les mers de la Chine et de Bornéo, vous savez, un capitaine marchand doit toujours avoir quelques caronades à bord pour se défendre des pirates.

— Vous avez tué des pirates?

— A mon corps défendant, répliqua le marin, et deux ou trois cents tout au plus. Oh! je n'étais pas seul à la besogne, et, sur ce nombre, je n'en ai guère tué plus de vingt-cinq ou trente pour ma part. Mes matelots ont fait le reste.

A ce moment, la séance fut interrompue.

On entendait dans la salle voisine le bruit d'une table et de plusieurs chaises, qu'une personne inconnue venait de renverser.

— C'est insupportable! s'écria le président. Il faut voir ce que c'est.

— Quand je vous disais qu'il ne fallait pas impatienter Louison! dit Corcoran. Voulez-vous que je l'amène ici pour la calmer? Elle ne peut pas vivre sans moi.

— Monsieur, répliqua assez aigrement un académicien, quand on a chez soi un enfant morveux, on le mouche; ou quinteux, on le corrige; ou criard, on le met au lit; mais on ne l'amène pas dans l'antichambre d'une société savante!

— Vous n'avez plus de questions à faire? demanda Corcoran sans s'émouvoir.

— Pardon! une encore, monsieur, dit le président en raffermissant sur son nez ses lunettes d'or avec l'index de la main droite. Êtes-vous?... voyons, vous êtes brave, fort et bien portant, cela se voit. Vous êtes savant, et vous nous l'avez prouvé en nous parlant couramment l'hindoustani, qu'aucun de nous ne comprend; mais, voyons, êtes-vous... comment dirais-je?... fin et rusé, car vous savez qu'il faut l'être pour voyager chez ces peuples perfides et cruels. Et, quelque désir que l'Académie ait de vous décerner le prix proposé par notre illustre ami Delaroche, quelque passion qu'elle ait de retrouver le fameux Gouroukaramtâ que les Anglais ont cherché vainement dans toute la presqu'île de l'Inde, cependant nous nous ferions un cas de conscience d'exposer une vie aussi précieuse que la vôtre, et...

— Si je suis rusé ou non, interrompit Corcoran, je l'ignore. Mais je sais que mon crâne étant celui d'un Breton de Saint-Malo, et les poignets qui pendent au bout de mes deux bras étant d'une rare pesanteur, et mon revolver étant de bonne fabrique, et mon dirk écossais étant d'une trempe sans pareille, je n'ai encore vu nul être vivant qui ait mis impunément la main sur moi. C'est aux poltrons d'être rusés. Dans la famille des Corcoran, on fait son trou droit devant soi, comme un boulet de canon, et l'on passe.

— Mais, dit encore le président, quel est donc cet affreux vacarme? C'est encore, je suppose, Mlle Louison qui s'amuse? Allez la calmer un instant, monsieur, ou la menacer du fouet, car on n'y peut plus tenir.

— Ici, Louison, ici! cria Corcoran sans quitter son fauteuil.

A cet appel, la porte s'ouvrit comme enfoncée par une catapulte, et l'on vit apparaître un tigre royal d'une grandeur et d'une beauté extraordinaires. D'un bond, l'animal s'élança par-dessus la tête des académiciens et vint tomber aux pieds du capitaine Corcoran.

— Eh bien! Louison, eh bien! ma chère! dit le capitaine, vous faites du bruit dans l'antichambre, vous dérangez la société! C'est fort mal; couchez-vous! Si vous continuez, je ne vous mènerai plus dans le monde.

Cette menace parut causer une terrible frayeur à Louison.

II. — COMMENT L'ACADÉMIE DES SCIENCES (DE LYON) FIT CONNAISSANCE AVEC LOUISON.

Mais quelle que fût l'émotion de Louison lorsque le capitaine Corcoran eut menacé de ne plus la conduire dans le monde, à coup sûr cette émotion n'approchait pas de celle dont furent saisis les membres de l'illustre Académie des sciences (de Lyon). Et si l'on veut bien réfléchir que leur profession habituelle était d'être savants et non de jongler avec les tigres du Bengale, peut-être ne leur saura-t-on pas mauvais gré d'avoir eu leur part de faiblesse humaine.

Leur première pensée fut de regarder du côté de la porte et de se précipiter dans la salle voisine, d'où ils comptaient gagner l'antichambre qui aboutit à un bel escalier par où l'on descend dans la rue.

Là, il ne leur serait pas difficile de gagner du terrain, car un bon fantassin, lorsqu'il ne porte sur son dos ni vivres ni bagages, peut faire aisément douze kilomètres à l'heure.

Or, l'académicien le plus éloigné de son domicile n'avait guère plus d'un kilomètre ou deux à mesurer avant d'arriver au but, c'est-à-dire au coin de sa cheminée. Il avait donc de grandes chances d'échapper en quelques minutes à la société de Louison.

Quelque long que semble ce raisonnement lorsqu'on l'écrit sur le papier, il fut fait avec une rapidité si grande et si unanime, qu'en un clin d'œil tous les académiciens se levèrent et voulurent prendre la fuite.

Le président lui-même, bien qu'en toute circonstance il dût donner l'exemple, et qu'en celle-ci il eût montré tout le zèle imaginable, n'arriva pourtant que le dix-neuvième à la porte d'entrée, brisée par le choc de Louison.

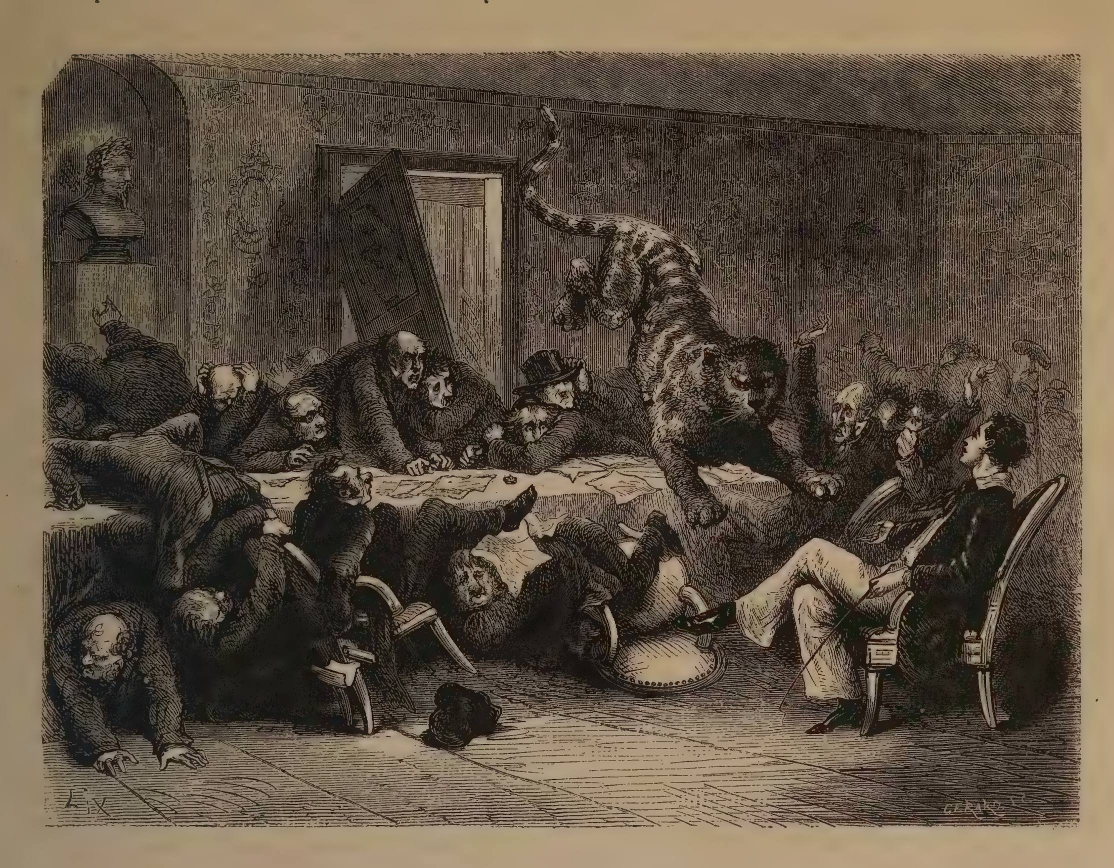
Mais personne ne s'avisa d'en franchir le seuil. Louison, qui s'ennuyait d'être enfermée, devina leur dessein, et voulut, elle aussi, prendre l'air.

En un clin d'œil et d'un bond elle passa pour la deuxième fois par-dessus leurs têtes et tomba justement devant M. le secrétaire perpétuel, qui se hâtait de sortir le premier. Cet homme vénérable fit un pas en arrière, et en aurait fait volontiers plusieurs autres, si les pieds de ceux qui le suivaient n'avaient été un obstacle insurmontable.

A la vérité, quand on vit que Louison servait d'avant-garde, tout le monde se hâta de reculer, et le secrétaire perpétuel fut dégagé. Sa perruque seule eut quelques faux plis.

Cependant Louison, toute joyeuse, avait pris le grand trot et se promenait dans la salle d'attente comme un jeune lévrier qui va partir pour la chasse. Elle regardait les académiciens avec des yeux vifs et pleins de malice, et paraissait attendre les ordres du capitaine Corcoran.

L'Académie était fort indécise. Sortir n'était pas sûr à cause des caprices de Louison. Rester était moins sûr encore.



La séance de l'Académie des sciences (de Lyon). Dessin de F. Lix.

On se groupait, on se pelotonnait dans un coin de la salle. On entassait fauteuils sur fauteuils pour former une barricade.

Enfin le président, qui était un homme sage, ainsi qu'on a pu en juger par ses discours, émit tout haut l'avis que le capitaine Corcoran ferait honneur et plaisir à tous les membres présents de l'honorable assemblée, s'il consentait à « filer par le chemin le plus direct et le plus court. »

Bien que le mot *filer* ne fût pas très-parlementaire, Corcoran ne s'en offensa point, sachant bien qu'il est des minutes où l'on n'a pas le temps de choisir ses mots.

— Messieurs, dit-il, je regrette bien vivement que...

— Ne regrettez rien, au nom de Dieu! et partez! s'écria le secrétaire perpétuel. Je ne sais ce que votre Louison regarde en moi, mais elle me donne froid dans le dos.

Effectivement, Louison était fort intriguée. Dans la confusion de la mêlée, M. le secrétaire avait, sans y prendre garde, laissé glisser sa perruque sur son épaule droite; de sorte que le crâne paraissait tout nu aux yeux de Louison, et ce spectacle nouveau l'étonnait beaucoup.

Corcoran s'en aperçut, et, sans dire un mot, il montra le chemin à Louison et s'avança vers la seconde porte d'entrée.

Mais cette porte était solidement barricadée en dehors. Et, pour comble de malheur, comme elle était en bronze, Corcoran lui-même n'aurait pu l'ébranler. Cependant il fit un effort et donna un tel coup d'épaule, que la porte et la muraille tremblèrent et que la maison tout entière en

parut ébranlée. Il allait en donner un second, mais le président l'arrêta.

— Ce serait bien pire, dit-il, si vous faisiez tomber la maison sur nos têtes.

— Que faire? dit alors le capitaine... Ah! je vois un moyen... Nous allons passer par la fenêtre, Louison et moi.

Le président eut un mouvement de générosité.

— Capitaine, dit-il, prenez garde. D'abord, il faut desceller les barreaux de fer. De plus, il y a trente pieds depuis la fenêtre jusqu'au pavé de la rue. Vous allez vous casser le cou. Quant à votre vilain animal...

— Chut! répondit Corcoran. Ne dites pas de mal de Louison. Elle est très-susceptible. Elle se fâcherait... Quant aux barreaux, c'est peu de chose.

Et, en effet, il en arracha trois presque sans effort apparent.

— Maintenant, ajouta-t-il, on peut passer.

A vrai dire, l'Académie était partagée entre la crainte de le voir se casser le cou et le plaisir de dire adieu à Louison.

Corcoran s'assit sur la fenêtre et se disposa à descendre dans la rue en s'aidant des sculptures et des saillies de la muraille. Mais, tout à coup, le président le rappela.

— Eh! dit-il, capitaine, est-ce que vous allez nous laisser seuls avec Louison?

— Ma foi! répliqua Corcoran, il faut bien que quelqu'un passe le premier, et jamais Louison ne sautera si je ne lui donne pas l'exemple.

— Oui, reprit le président; mais si, quand vous serez descendu, Louison refuse de sauter?

— Ah! si le ciel tombait, répliqua Corcoran, bien des alouettes seraient prises. Une dernière fois, faut-il descendre, oui ou non?

— Faites descendre Louison d'abord, dit le président.

— C'est juste! reprit Corcoran. Mais si je prends Louison par la peau du cou et si je la jette par la fenêtre, Louison, qui est fantasque, ne m'attendra pas, et se mettra à courir dans les rues, et dévorera peut-être dix ou douze personnes avant que j'aie pu venir à leur secours. Vous ne connaissez pas l'appétit de Louison! Et justement, il est quatre heures, et elle n'a pas fait son *lunch*. Car elle fait son lunch tous les jours à une heure après midi, comme la reine Victoria. Sabre et mitraille! elle n'a pas pris son lunch aujourd'hui! Ah! maudite étourderie!

Au mot de *lunch*, les yeux de Louison étincelèrent de plaisir.

Elle regarda l'un des académiciens, brave homme, bien portant, gros, gras, frais et rose, ouvrit et ferma deux ou trois fois les mâchoires et fit claquer sa langue d'un air de satisfaction. De l'académicien, son regard se reporta sur Corcoran. Elle paraissait lui demander si le moment était venu de *luncher*. L'académicien vit ces deux regards et pâlit.

— Allons, dit Corcoran, je reste... Et toi, ma belle, ajouta-t-il en caressant Louison, tiens-toi tranquille. Si tu ne lunches pas aujourd'hui, tu luncheras demain, parbleu! Il ne faut pas être sur sa bouche.

Ici Louison gronda légèrement.

— Silence, mademoiselle, dit Corcoran en levant sa cravache. Silence, ou vous aurez affaire à Sifflante!

Est-ce le discours du capitaine? est-ce la vue de Sifflante qui calma la tigresse? Elle se coucha à plat ventre en frottant sa belle tête contre la jambe de son ami et en imitant le ron ron des chats.

— Messieurs, dit le président, je vous invite à vous rasseoir. Si la porte est fermée et barricadée, c'est sans doute parce que le portier est allé chercher du secours. Prenons patience en l'attendant, et si vous voulez, pour ne pas perdre de temps, examinons sur-le-champ le beau travail de notre savant confrère M. Crochet sur l'origine et la formation de la langue mandchoue.

— Il s'agit bien de mandchou, interrompit en grognant un des académiciens. Je donnerais le mandchou, tous ses composés, tous ses dérivés, et par-dessus le marché le japonais et le thibétain, pour me chauffer à l'heure qu'il est les pieds au coin de mon feu. A-t-on jamais vu un coquin de portier comme celui-là? Brigand! je lui casserai ma canne sur les épaules!

— Je crois, suggéra le secrétaire perpétuel, que l'honorable assemblée ne jouit pas tout à fait du calme moral qui est si propre à favoriser les investigations de la science, en sorte qu'il paraîtra peut-être convenable de remettre à un autre jour l'affaire des Mandchous. En revanche, s'il plaisait au capitaine de nous raconter par suite de quelles aventures nous nous trouvons aujourd'hui face à face avec Mlle Louison...

— Oui, reprit le président, capitaine, racontez-nous vos aventures et surtout l'histoire de votre jeune amie.

Corcoran s'inclina d'un air respectueux et commença son discours en ces termes :

III. — D'UN TIGRE, D'UN CROCODILE ET DU CAPITAINE CORCORAN.

— Peut-être avez-vous entendu parler, messieurs, du célèbre Robert Surcouf, de Saint-Malo. Son père était le propre neveu du beau-frère de mon bisaïeul. Le très-illustre et très-savant Yves Quaterquem (1), aujourd'hui membre de l'Institut de Paris, et qui a découvert, comme chacun sait, le moyen de diriger les ballons, est mon cousin germain. Mon grand-oncle Alain Corcoran, surnommé Barberousse, était au collége en même temps que feu M. le vicomte François de Chateaubriand, et eut l'honneur, le 23 juin 1782, d'appliquer son poing fermé sur l'œil du vicomte, pendant la récréation, entre quatre heures et demie et cinq heures de l'après-midi. Vous voyez, messieurs, que je suis de bonne maison, et que les Corcoran peuvent lever haut la tête et regarder le soleil en face.

De moi-même j'ai peu de chose à dire. Je suis né une ligne de pêche à la main. Je montais seul dans la barque de mon père à l'âge où les autres enfants connaissent à peine l'alphabet, et quand mon père eut péri en portant secours à un bateau pêcheur en détresse, je m'embarquai sur *la Chaste-Suzanne*, de Saint-Malo, qui allait pêcher la baleine vers le détroit de Behring; après trois ans de courses vers le pôle nord et le pôle sud, je passai de *la Chaste-Suzanne* sur *la Belle-Emilie*, de *la Belle-Emilie* sur *le Fier-Artaban*, et du *Fier-Artaban* sur *le Fils de la Tempête*, un brick ailé qui file ses dix-huit nœuds à l'heure, toutes voiles dehors.

— Monsieur, interrompit le secrétaire perpétuel de l'Académie, vous nous avez promis l'histoire de Louison.

— Prenez patience, répliqua Corcoran, la voici.

Mais un bruit lointain de tambours lui coupa la parole. On battait le rappel.

— Qu'est ceci? demanda le président avec inquiétude.

— Je devine, répondit Corcoran. C'est le portier ef-

(1) Voir *les Amours de Quaterquem*.

frayé qui a barricadé la porte et qui est allé demander du secours au poste voisin. Poltron, va !

— Parbleu ! dit un académicien, il aurait bien mieux fait de laisser la porte ouverte. Je ne perdrais pas mon temps à écouter l'histoire de Louison.

— Attention ! dit le capitaine. Voici qui devient sérieux. On sonne le tocsin.

Effectivement le tocsin retentit au clocher le plus voisin, et se communiqua bientôt à tous les autres avec la rapidité de la flamme poussée par le vent.

— Bombes et mitraille ! dit en riant le capitaine. L'affaire sera chaude, ma pauvre Louison, car je vois qu'on va t'assiéger comme une place forte...

Pour revenir à mon histoire, messieurs, c'était vers la fin de l'année 1853, j'avais fait construire *le Fils de la Tempête* à Saint-Nazaire, et je venais de décharger dans le port de Batavia sept ou huit cents barriques de vin de Bordeaux. L'affaire était bonne. Donc, content de moi, de mon prochain, de la divine Providence et de l'état de mes affaires, je résolus un jour de prendre un plaisir qu'on n'a pas souvent sur mer : c'est celui de la chasse au tigre.

Vous n'ignorez pas, messieurs, que le tigre, qui est, d'ailleurs, le plus bel animal de la création, — regardez Louison, — a reçu malheureusement du ciel un appétit extraordinaire. Il aime le bœuf, l'hippopotame, la perdrix, le lièvre ; mais ce qu'il préfère à tout, c'est le singe, à cause de sa ressemblance avec l'homme ; et l'homme, à cause de sa supériorité sur le singe. De plus, il est délicat, il ne mange jamais deux fois du même morceau, et par exemple, si Louison avait dévoré à déjeuner une épaule de M. le secrétaire perpétuel, rien ne pourrait l'obliger à goûter de l'autre épaule à l'heure du *lunch*. Elle est friande comme un chat d'évêque.

(Ici le secrétaire fit la grimace.)

— Mon Dieu, monsieur, continua Corcoran, je sais bien que Louison aurait tort, et que les deux épaules se valent ; mais c'est son caractère ; on ne se refait pas.

Je partis de Batavia, portant mon fusil sur l'épaule, et chaussé de grandes bottes comme un Parisien qui va chercher un lièvre dans la plaine Saint-Denis. Mon armateur, M. Cornélius Van Crittenden, voulait me faire accompagner par deux Malais chargés de dépister le tigre et de se faire manger à ma place, si par hasard le tigre était plus habile que moi. Vous entendez bien que moi, René Corcoran, dont le bisaïeul était l'oncle du père de Robert Surcouf, je me mis à rire en entendant cette proposition. On est Malouin, ou l'on n'est pas Malouin, n'est-ce pas ? Or, je suis Malouin, et, de mémoire d'homme, on n'a jamais entendu parler d'un Malouin mangé pas un tigre. Du reste, la réciproque est vraie, et l'on ne sert pas souvent de tigres sur la table des Malouins.

Cependant, comme, après tout, il me fallait des aides pour transporter ma tente et mes provisions, les deux Malais me suivirent, conduisant un chariot.

Je rencontrai d'abord, à quelques lieues de Batavia, une rivière assez profonde qui traversait la forêt des singes, aussi grande et plus peuplée d'animaux carnassiers que le département même de la Seine. C'est dans ces épais fourrés qu'on trouve le lion, le tigre, le boa constrictor, la panthère et le caïman, les plus féroces de toutes les bêtes de la création, — l'homme seul excepté, qui tue sans besoin et pour le plaisir de tuer.

Dès qu'il fut dix heures du matin, la chaleur devint si forte, que les Malais eux-mêmes, accoutumés pourtant à leur propre climat, demandèrent grâce et se couchèrent à l'ombre. Pour moi, je m'étendis dans le chariot, la main sur ma carabine, car je craignais quelque surprise, et dormis profondément.

Un spectacle étrange m'attendait au réveil.

La rivière sur le bord de laquelle j'avais établi mon campement était appelée Mackintosh, du nom d'un jeune Ecossais qui était venu chercher fortune à Batavia. Un jour, comme il la remontait en bateau avec quelques amis, un coup de vent jeta son chapeau dans la rivière. Mackintosh étendit le bras pour le ressaisir, mais au moment où il le touchait, une gueule effroyable et qui semblait appartenir à quelque tronc d'arbre flottant sur l'eau se referma sur sa main, la saisit et l'entraîna au fond de l'eau.

Cette gueule était celle d'un caïman qui n'avait pas déjeuné.

On fit d'inutiles efforts pour repêcher Mackintosh et pour le venger ; mais la Providence se chargea de châtier le meurtrier.

La longue-vue de l'Ecossais pendait en bandoulière sur sa poitrine. Soit que le caïman fût trop vorace ou trop affamé pour bien distinguer ce qu'il avalait, la longue-vue de Mackintosh se mit, à ce qu'il paraît, en travers du gosier de l'amphibie, de manière qu'il ne put ni avaler tout à fait cet infortuné jeune homme, ni remonter du fond de l'eau à la surface pour respirer plus à l'aise, et qu'il mourut victime de sa gloutonnerie. On le retrouva quelques jours après noyé, étendu sur le rivage, et n'ayant pas lâché Mackintosh.

— Monsieur, interrompit le président de l'Académie, il me semble que vous vous écartez sensiblement de votre sujet vous nous aviez promis de nous donner l'histoire de Louison et non pas celle de la longue-vue de monsieur Mackintosh.

— Monsieur le président, répliqua Corcoran avec déférence, je reviens à Louison.

Il était donc à peu près deux heures de l'après-midi lorsque je fus éveillé tout à coup par des cris horribles. Je me mets sur mon séant, j'arme ma carabine, et j'attends avec patience l'ennemi.

Ces cris étaient poussés par mes deux Malais, qui accouraient tout effrayés, pour chercher un asile sur le chariot.

— Maître ! maître ! dit l'un des deux, voici le seigneur qui s'avance ! Prenez garde !

— Quel seigneur ? dis-je.

— Le seigneur tigre !

— Eh bien, il m'épargnera la moitié du chemin. Voyons donc ce terrible seigneur !

Tout en parlant, je sautai à terre et j'allai à la rencontre de l'ennemi. On ne le voyait pas encore, mais on pouvait deviner son approche à la frayeur et à la fuite de tous les autres animaux. Les singes se hâtaient de remonter sur les arbres et, du haut de ces observatoires, lui faisaient des grimaces pour le braver. Quelques-uns même, plus hardis, lui jetaient à la tête des noix de cocos. Pour moi, je ne devinai la direction dans laquelle il marchait, qu'au bruit des feuilles qu'il foulait et froissait sous ses pieds. Peu à peu, ce bruit se rapprocha de moi, et comme le chemin était à peine assez large pour laisser passer deux chariots, je commençai à craindre de l'apercevoir trop tard, et de n'avoir pas le temps de l'ajuster, car l'épaisseur du fourré le cachait entièrement.

Heureusement, je reconnus bientôt qu'il devait passer

près de moi, mais sans me voir, et qu'il allait tout simplement boire dans la rivière.

Enfin je l'aperçus, mais seulement de profil. Sa gueule était ensanglantée; il avait l'air satisfait et les jambes écartées, comme un rentier qui va fumer son cigare sur le boulevard des Italiens après un bon déjeuner.

A dix pas de moi, le bruit sec du chien de ma carabine que j'armais parut lui causer quelque inquiétude. Il tourna la tête à demi, m'aperçut à travers un buisson qui nous séparait et s'arrêta pour réfléchir.

Je le suivais de l'œil; mais pour le tuer d'un coup, il aurait fallu l'ajuster au front ou au cœur, et il s'était posé de trois quarts, comme un tigre de qualité qui fait faire son portrait par le photographe.

Quoi qu'il en soit, la divine Providence m'épargna ce jour-là un meurtre déplorable; car ce tigre, ou plutôt cette tigresse, n'était autre que ma belle et charmante amie, cette douce Louison que vous voyez et qui nous écoute d'une oreille si attentive.

Louison (je puis bien à présent lui donner ce nom) avait déjeuné, comme je vous l'ai dit, et ce fut un grand bonheur pour moi et pour elle. Elle ne pensait qu'à di-



La mort du lieutenant Mackintosch. Dessin de A. de Bar

gérer en paix. Aussi, après m'avoir regardé obliquement pendant quelques secondes... tenez, à peu près comme elle regarde à présent le secrétaire perpétuel...

(Ici le secrétaire changea de place et alla s'asseoir derrière le président.)

Elle continua lentement son chemin et s'avança vers la rivière qui coulait à quelques pas de là.

Tout à coup je vis un curieux spectacle. Louison, qui marchait jusque-là d'un air indifférent et superbe, ralentit tout à coup son pas, et, allongeant son beau corps, si long déjà, elle s'avança, en rasant le sol et prenant les plus grandes précautions pour n'être ni vue ni entendue, auprès d'un large et long tronc d'arbre qui était étendu sur le sable, au bord de la rivière Mackintosh.

Je marchais derrière elle, la carabine à l'épaule, toujours prêt à tirer, attendant une occasion favorable.

Mais je fus bien étonné. En approchant du tronc d'arbre, je vis qu'il avait des pattes et des écailles qui brillaient au soleil; les yeux étaient fermés et la gueule était ouverte.

C'était un crocodile qui dormait, sur le sable, au soleil, comme un juste. Aucun rêve ne troublait ce tranquille sommeil. Il ronflait paisiblement, comme ronflent les crocodiles qui n'ont pas de mauvaise action sur la conscience.

Ce sommeil, cette pose pleine de grâce et d'abandon, je ne sais quoi encore, probablement quelque inspiration de l'esprit malin, tout parut tenter Louison. Je vis ses

lèvres s'écarter. Elle riait comme un jeune polisson qui va jouer un bon tour à son maître d'école.

Elle avança doucement la patte et l'enfonça tout entière dans la gueule du crocodile. Elle essayait d'arracher la langue du dormeur pour la manger en guise de dessert, car Louison est très-friande; c'est le défaut de son sexe et de son âge.

Mais elle fut bien sévèrement punie de sa mauvaise pensée.

Elle n'eut pas plutôt touché la langue du crocodile, que la gueule de celui-ci se referma. Il ouvrit les yeux, — de grands yeux couleur vert de mer, que je vois encore, — et regarda Louison d'un air de surprise, de colère et de douleur qu'il est impossible de peindre.

De son côté, Louison n'était pas à la noce. La pauvre chérie se débattait comme un diable entre les dents aiguës du crocodile. Heureusement, elle serrait si fort la langue de celui-ci avec ses griffes, que le malheureux



Comment le capitaine Corcoran fit la connaissance de Louison. Dessin de A. de Bar.

n'osait user de toutes ses forces et lui couper la patte, comme il l'aurait fait aisément, si sa langue avait été libre.

Jusque-là le combat était égal, et je ne savais pour qui faire des vœux, car enfin l'intention de Louison n'était pas bonne, et sa plaisanterie était fort désagréable pour son adversaire; mais Louison était si belle! Elle avait tant de grâce dans les formes, tant de souplesse dans les membres, tant de variété dans les mouvements! Elle ressemblait à une jeune chatte, à peine en sevrage, qui joue au soleil sous les yeux de sa mère.

Mais, hélas! ce n'est pas pour jouer qu'elle se tordait sur le sable en poussant des cris rauques qui faisaient retentir la forêt. Les singes, perchés en sûreté sur les cocotiers, regardaient en riant ce terrible combat. Les babouins montraient Louison aux macaques et lui faisaient, le petit doigt posé sur le nez et la main déployée en éventail, le geste moqueur des gamins de Paris. L'un d'eux même, plus hardi que les autres, descendit de branche en branche jusqu'à six ou sept pieds de terre, et là, se suspendant par la queue, il osa du bout des ongles gratter légèrement le mufle de la redoutable ti-

gresse. A cette plaisanterie, tous les babouins poussèrent de grands éclats de rire ; mais Louison fit un geste si prompt et si menaçant, que le jeune babouin qui l'avait essayée n'osa pas la recommencer, et se tint pour très-heureux d'avoir échappé aux dents meurtrières de son ennemi.

Cependant le crocodile entraînait la pauvre tigresse dans la rivière. Elle leva les yeux au ciel, comme pour implorer sa pitié ou le prendre à témoin de son martyre, et les abaissa sur moi par hasard.

Quels beaux yeux ! Quel mélancolique et doux regard où se peignaient toutes les angoisses de la mort ! Pauvre Louison !

Au même instant le crocodile plongea, entraînant Louison sous l'eau. A cette vue je me décidai.

Le bouillonnement de la rivière indiquait les efforts de Louison pour se dégager. J'attendis pendant une demi-minute, la carabine à l'épaule, le doigt sur la détente, l'œil fixe.

Heureusement, Louison, qui est un animal, si vous voulez, mais qui n'est pas une bête, s'était dans son désespoir accrochée fortement à un tronc d'arbre qui pendait sur le bord de l'eau.

Cette précaution lui sauva la vie.

A force de se débattre, elle parvint à élever sa tête au-dessus de la rivière et à se tirer par là du danger le plus pressant, celui de se noyer.

Peu à peu le crocodile lui-même sentit le besoin de respirer, et, moitié de gré, moitié de force, revint avec elle au rivage.

C'est là que je l'attendais. En un clin d'œil son sort fut décidé. L'ajuster, tirer mon coup de carabine, lui envoyer une balle dans l'œil gauche et lui briser le crâne, ce fut l'affaire de deux secondes. Le malheureux ouvrit la gueule et voulut gémir. Il battit le sable de ses quatre pieds et expira.

La tigresse, plus prompte encore que moi, avait déjà retiré de la gueule de son ennemi sa patte à demi déchirée.

Son premier mouvement, je dois le dire, ne fut pas un témoignage de confiance ou de reconnaissance. Peut-être pensait-elle avoir plus à craindre de moi que du crocodile. Elle essaya d'abord de fuir ; mais la pauvre bête, réduite à trois pattes et presque estropiée de la quatrième, ne pouvait aller bien loin. Au bout de dix pas, je l'atteignis.

Je vous avouerai, messieurs, que je me sentais déjà beaucoup d'amitié pour elle. D'abord je lui avais rendu un grand service, et vous savez qu'on s'attache bien plus à ses amis par les services qu'on leur rend que par ceux qu'on reçoit d'eux. De plus, elle me paraissait d'un très-bon caractère, car la plaisanterie même qu'elle avait voulu faire au crocodile indiquait un naturel porté à la joie ; or, la joie, vous le savez, messieurs, quand elle n'est pas feinte, est le symptôme d'un bon cœur et d'une bonne conscience.

Enfin j'étais seul en pays étranger, à cinq mille lieues de Saint-Malo, sans amis, sans parents, sans famille. Il me sembla que la société d'un ami qui me devrait la vie, — cet ami eût-il quatre pattes, des griffes redoutables et des dents terribles, — vaudrait toujours mieux que rien.

Avais-je tort ?

Non, messieurs. Et la suite l'a bien prouvé. Mais, pour ne pas anticiper sur mon histoire, je dois dire que Louison ne me parut pas avoir besoin d'un ami autant que moi.

Quand je m'approchai d'elle, je la vis, ne pouvant se soutenir qu'avec peine sur trois pattes, se coucher sur le dos, et là, attendre mon attaque en désespérée. Elle poussait le cri rauque qui lui est habituel quand elle se met en colère, elle grinçait des dents, elle me montrait ses griffes et semblait prête à me dévorer, ou tout au moins à vendre chèrement sa vie.

Mais je sais apprivoiser les êtres les plus féroces.

Je m'avançai donc d'un air paisible. Je déposai ma carabine sur le sable, à portée de la main, je me penchai sur la tigresse, et je lui caressai doucement la tête comme à un enfant.

D'abord elle me regarda obliquement, comme pour m'interroger. Mais quand elle vit que mes intentions étaient bonnes, elle se remit sur le ventre, lécha doucement ma main, et d'un air triste me présenta sa patte malade. Je sentis à mon tour tout le prix de cette marque de confiance, et je regardai cette patte avec soin. Rien n'était brisé. Les dents du crocodile n'avaient même pas pénétré fort avant, à cause de la manière dont Louison lui serrait la langue.

Je me contentai de laver la plaie avec soin. Je tirai de ma carnassière un flacon d'alcali dont je versai une ou deux gouttes sur la blessure, et je fis signe à Louison de me suivre.

Soit reconnaissance, soit désir d'être pansée avec soin, elle se laissa conduire et me suivit jusqu'au chariot, où les deux Malais qui m'accompagnaient faillirent mourir de peur en l'apercevant. Ils sautèrent à bas du chariot et rien ne put les décider à y remonter.

Le jour suivant nous retournâmes à Batavia. Cornélius van Crittenden fut bien étonné de me voir arriver avec ma nouvelle amie, à qui j'avais donné tout de suite le nom de Louison, et qui me suivait dans les rues comme un jeune chien.

Huit jours après je levai l'ancre, emmenant la tigresse, qui n'a jamais cessé de me tenir fidèle compagnie. Une nuit même, dans les parages de Bornéo, elle m'a sauvé la vie.

Mon brick fut surpris par un temps calme à trois lieues de l'île. Vers minuit, comme mon équipage, composé de douze hommes seulement, s'était endormi, une centaine de pirates malais monta tout à coup à bord et jeta dans la mer le matelot qui tenait le gouvernail.

Ce meurtre fut commis si promptement, que personne n'entendit le moindre bruit et ne put défendre le malheureux matelot.

De là on courut à la porte de ma chambre pour l'enfoncer. Mais Louison dormait à l'intérieur, au pied de mon lit.

Elle s'éveille au bruit, et commence à grogner d'une manière terrible.

En deux secondes je fus debout, un pistolet dans chaque main, ma hache d'abordage entre les dents.

Au même instant, les pirates enfoncent la porte et se précipitent dans ma cabine. Le premier qui s'avança eut la cervelle brisée d'un coup de pistolet. Le second tomba frappé d'une balle. Le troisième fut jeté à terre par Louison, qui d'un coup de dent lui brisa la nuque.

Je fendis la tête au quatrième d'un coup de hache, et je montai sur le pont en appelant mes matelots à l'aide.

Pendant ce temps, Louison faisait merveille. D'un bond elle renversa trois Malais qui voulaient me poursuivre.

D'un autre bond elle fut au milieu de la mêlée. Ses mouvements avaient la promptitude de l'éclair.

En deux minutes elle tua six des pirates. Les ongles de ses griffes pénétraient comme des pointes d'épée dans la chair de ces malheureux. Quoiqu'elle perdît son sang par trois blessures, elle n'en paraissait que plus ardente à la bataille et me couvrait de son corps.

Enfin, mes matelots arrivèrent, armés de revolvers et de barres de fer. Dès lors, la victoire fut décidée. Une vingtaine de pirates furent jetés à l'eau. Les autres s'y jetèrent eux-mêmes pour regagner leurs barques à la nage, et nous ne perdîmes qu'un seul homme, celui qui avait été égorgé d'abord.

Je vous laisse à deviner si Louison fut bien pansée. Depuis cette nuit-là où elle m'avait payé sa dette, entre elle et moi, c'est à la vie, à la mort. Nous ne nous quittons jamais.

Je vous prie donc, messieurs, d'excuser la liberté que j'ai prise de l'amener jusqu'ici.

Je l'avais laissée dans l'antichambre, mais le portier l'aura vue, aura pris peur, aura fermé la porte, et fait sonner le tocsin pour venir à votre secours.

— Tout ceci, monsieur, dit doucement le président, n'empêche pas que par votre faute, ou par la faute de Mlle Louison et du portier, nous avons passé l'après-midi dans la société d'une bête féroce, et que notre dîner en sera refroidi.

Ici M. le président de l'Académie des sciences de Lyon fut interrompu par un grand bruit. On entendit les tambours battre, et l'on mit la tête aux fenêtres.

— Dieu soit loué ! s'écria le secrétaire perpétuel, voici la force publique qui arrive. Nous touchons à la délivrance.

En effet, trois mille personnes remplissaient la place et les rues environnantes. Une compagnie d'infanterie était à l'avant-garde et chargeait ses fusils en face du palais de l'Académie.

Tout à coup un commissaire de police, ceint d'une écharpe tricolore, s'avança, fit signe aux tambours de se taire et dit d'une voix forte :

— Au nom de la loi, rendez-vous !

— Monsieur le commissaire, cria le président par la fenêtre, il ne s'agit pas de nous rendre, mais d'ouvrir la porte.

Le commissaire fit signe alors à des ouvriers serruriers, qu'il avait amenés par précaution, de débarrasser la porte d'entrée de tous les obstacles que le portier de l'Académie avait accumulés pour barrer le passage à Louison.

Quand ses ordres eurent été exécutés, l'officier qui commandait la compagnie d'infanterie cria :

— Apprêtez vos armes ! En joue !

Et se tint prêt à faire fusiller Louison dès qu'elle paraîtrait.

— Messieurs, dit Corcoran aux académiciens, vous pouvez sortir. Quand vous serez en sûreté, je sortirai moi-même du palais, et Louison ne quittera la place qu'après moi. N'ayez donc aucune crainte.

— Surtout, capitaine, pas d'imprudence ! dit le président en lui serrant la main et lui disant adieu.

Les académiciens se hâtèrent de sortir. Louison les regardait d'un œil étonné, et paraissait prête à s'élancer sur leurs traces; mais Corcoran la retint.

Aussitôt qu'ils furent tous deux seuls dans le palais, Corcoran fit signe à la tigresse de rentrer dans la salle des séances, et s'avança sur le perron pour parler au commissaire.

— Monsieur le commissaire, dit-il, je suis prêt à emmener mon tigre paisiblement, si l'on veut bien me promettre de ne pas lui faire de mal. Nous irons droit au bateau à vapeur qui est sur le Rhône, et je m'engage à enfermer Louison dans ma cabine de manière qu'elle ne pourra gêner ni effrayer personne.

— Non ! non ! à mort le tigre ! cria la foule, qui se réjouissait déjà de la pensée de voir une chasse au tigre.

— Ecartez-vous, monsieur, cria le commissaire.

Corcoran essaya un nouvel effort, mais rien ne put persuader l'inflexible magistrat.

Alors le Malouin parut prendre son parti. Il se pencha vers Louison et l'embrassa tendrement. On eût dit qu'il lui parlait à l'oreille.

— Voyons, dit l'officier, toutes ces tendresses sont-elles finies ?

Corcoran le regarda d'un air qui n'annonçait rien de bon.

— Je suis prêt, dit-il enfin, mais ne tirez pas, je vous prie, avant que je sois hors de portée. Je ne veux pas avoir la douleur de voir mon unique ami assassiné sous mes yeux.

On trouva sa demande raisonnable, et quelques personnes commencèrent même à s'intéresser au sort de Louison. Corcoran eut donc toute liberté de descendre l'escalier. Louison, tapie derrière la porte de la salle, le regardait s'éloigner, mais ne montrait pas la tête et semblait soupçonner le danger qui la menaçait. Il y eut un moment de terrible attente.

Tout à coup Corcoran, qui avait déjà dépassé la compagnie d'infanterie, se retourna brusquement et cria trois fois :

— Louison ! Louison ! Louison !

A ce cri, à cet appel, le tigre fit un bond terrible et tomba au pied de l'escalier.

Avant que l'officier eût donné ordre de faire feu, Louison s'élança d'un second bond par-dessus la tête des soldats et se mit à suivre au grand trot le capitaine Corcoran.

— Tirez ! tirez donc ! criait la foule épouvantée.

Mais l'officier fit désarmer les fusils. Pour atteindre le tigre, on aurait tué ou blessé cinquante personnes. On se contenta donc de suivre Corcoran et Louison jusqu'au port, où ils s'embarquèrent paisiblement, suivant la promesse du capitaine.

Le lendemain, le capitaine Corcoran arriva à Marseille, et attendit les instructions de l'Académie des sciences de Lyon. Ces instructions, redigées par le secrétaire perpétuel lui-même, étaient dignes de passer à la postérité la plus reculée ; mais un malheureux accident obligea plus tard le capitaine à les jeter au feu, de sorte qu'on est réduit à en deviner le contenu par le récit même des actions du célèbre Malouin. Au reste, il suffira de dire qu'elles étaient dignes de la savante Académie qui les avait envoyées et de l'illustre voyageur à qui elles étaient destinées.

Dans un prochain numéro, on racontera les terribles aventures du capitaine dans l'Inde et le pays d'Holkar, et par quelle série d'exploits inouïs il se fit offrir la couronne d'empereur des Mahrattes, sans compter beaucoup d'autres histoires aussi vraies que vraisemblables.

Alfred ASSOLLANT.

(La suite à la prochaine livraison.)

ÉTUDES MORALES.

LE ROI DE LA CRÉATION ET SES SUJETS, OU DES RAPPORTS DE L'HOMME AVEC LES ANIMAUX DOMESTIQUES.



L'homme-roi et ses sujets. Composition de E. Morin.

« L'homme qui abuse de sa puissance pour tyranniser les animaux, s'endurcit et se déprave; tandis que la bienveillance envers eux est un germe de vertus sociales. Tout ce qui aime, a droit à notre affection; tout ce qui souffre, a droit à notre pitié. » BOURGUIN.

I

L'homme, a dit l'homme, est le roi de la création. Roi par la grâce de Dieu, soit; mais le serait-il par le suffrage universel si les chevaux, les bœufs, les ânes, les yacks, les chameaux, les moutons, les chevreuils, les porcs, les poules, les dindons, les canards, les oies, etc., étaient munis d'une carte d'électeur? Heureusement les animaux ne votent point, et ils n'ont jamais songé à réunir leurs états pour protester contre la dure tyrannie d'un roi trop absolu.

« Je remercie les Dieux, a dit je ne sais plus quel philosophe ancien, de m'avoir créé homme au lieu de m'avoir fait bête. » C'est surtout quand on songe au dur esclavage des animaux domestiques qu'on comprend la satisfaction du philosophe.

Quelle existence, en effet, que celle de tous ces dociles serviteurs de l'homme! s'ils n'étaient qu'esclaves! mais ils sont martyrs le plus souvent, et un assez grand nombre d'atrocités ne se commettent sur eux que pour satisfaire à cet instinct de férocité qui est en nous, et que ni la religion, ni le sentiment de justice, ni même l'intérêt personnel ne parviennent à éteindre tout à fait dans nos cœurs.

Un grand pas pourtant a été fait par la civilisation moderne dans la voie de la charité, qui est aussi celle de la morale et de la justice. L'homme s'est affranchi des tortures inutiles qu'il s'était infligées à lui-même pendant si longtemps. J'ai la certitude que les Français d'aujour-

d'hui n'intrigueraient pas auprès des grands personnages, comme leurs ancêtres du temps de Louis XIV et de Louis XV, pour avoir leur place marquée au Châtelet les jours où quatre vigoureux chevaux, condamnés au rôle de bourreaux, arrachaient les membres d'un supplicié. Ces horreurs et tant d'autres ne souilleront plus la société. Le spectacle de la douleur n'a plus d'attrait que pour quelques monstres, et on sait à cette heure que la vue du sang répandu, loin de terrifier les natures portées au mal, les excite, au contraire, et réveille souvent chez les hommes inoffensifs des ardeurs criminelles.

Mais si l'état de nos mœurs a adouci les rapports d'homme à homme, il s'en faut de beaucoup que les progrès du cœur soient assez avancés pour montrer clairement à tous les yeux ce qu'il y a d'injuste et de cruel trop souvent dans les rapports de l'homme, roi de la création, avec les animaux, ses utiles et humbles sujets. « Toute créature gémit, » a dit saint Paul. Hélas! ce n'est que trop vrai; mais s'il ne nous appartient pas de changer l'ordre de la nature en supprimant la douleur, notre conscience nous fait un devoir de l'épargner aux êtres en notre pouvoir. Puisque le Créateur nous a fait naître carnivores, ne cherchons pas à contrarier ses vues; tuons les animaux propres à nous nourrir, mais que ce sacrifice tout matériel ne devienne jamais un plaisir immoral. « Tuons un animal, disait Plutarque, mais que ce soit avec considération et regret, non point par jeu ou par plaisir, ni avec cruauté. » Pénétrons-nous bien de cette vérité, que tuer ou faire souffrir est un crime toutes les fois que la mort ou la souffrance ne sont pas commandées par les lois souveraines de la nature. Quand l'éducation de nos sentiments sera mieux faite, l'homme qui aura commis sur un animal inoffensif un meurtre inutile, nous inspirera le même dégoût et la même aversion, sinon le même sentiment de vengeance, que celui qui aura commis un meurtre inutile sur un de ses semblables. Si le meurtre inutile d'un homme sera toujours et justement plus punissable que le meurtre inutile d'un autre animal, c'est que l'intérêt de la société commande avant toute autre chose le respect de la vie, comme celui de la propriété chez les membres qui la composent. Quant au *droit*, considéré dans ses rapports avec la justice, il est également violé dans les deux cas! le sentiment nous le dit autant que la raison. « Comment qualifier le plaisir qu'on goûte à faire périr des bêtes sans nécessité? Se persuadera-t-on que le Créateur les ait tirées du néant, afin de procurer aux hommes le barbare divertissement de leur faire souffrir des douleurs aiguës, ou de leur donner la mort? Avouons qu'à cet égard nous sommes trop indulgents pour nous-mêmes et pour les autres.... Un enfant s'amuse à brûler les ailes d'un papillon, à tordre le cou à un pigeon, à jeter son chien du haut d'une tour; le père indulgent ne voit en cela qu'un amusement honnête; quelque temps s'écoule, et le jeune homme, plus courageux et plus fort, insulte un pauvre, bat un laquais, blesse à mort un paysan. C'est la même cruauté qui s'ouvre une carrière plus étendue, et qui, si l'on n'y met obstacle, fera tous les jours de nouveaux progrès. Tel se porte aux actions les plus barbares dont la seule idée l'épouvanterait, s'il n'avait pas fait sur les bêtes son apprentissage d'inhumanité. »

Ces paroles si généreuses, si pleines de sens et qu'on croirait écrites d'hier par un des membres de la Société protectrice des animaux, sont traduites de l'anglais, par le docteur Chéreau, d'un ouvrage anonyme imprimé en 1759. On a dû beaucoup rire, à cette époque, de la revendication du *droit des animaux*, et des réflexions de celui qui signait *l'Ami des bêtes.* En effet, dans un temps où, sous un prétexte quelconque, et même souvent sous aucun prétexte, on emprisonnait, on torturait, on exilait et on tuait les hommes, un semblable plaidoyer en faveur des animaux dut paraître tout au moins ridicule.

Peut-être celui qui s'était surnommé lui-même *l'Ami des bêtes* avait-il été inspiré dans ses généreuses réflexions par l'exemple des Indiens, qui depuis un temps immémorial ont fondé l'hôpital des bêtes dans la ville noire de Bombay. Dans une vaste cour de ce curieux hospice, on voit toute une population d'invalides à quatre pattes: chevaux, chiens, bœufs, moutons, singes, perroquets, zébus, etc., qui attendent dans l'oisiveté, et entourés des soins les plus empressés, la fin d'une existence jadis active. Une fois là, ils cessent d'appartenir à leurs maîtres pour s'appartenir enfin à eux-mêmes. Ce sont les invalides du travail. Les croyances religieuses des Hindous sur la métempsycose ont rendu nécessaire cette fondation, que le sentiment de pitié pour des êtres qui souffrent, uni au sentiment de justice envers d'utiles et zélés serviteurs, n'eût pas suffi, certainement, à consacrer chez ces peuples généralement cruels. En prenant soin des animaux infirmes, ils obéissent à la crainte de l'avenir pour eux-mêmes, et ne font que se montrer égoïstes sous une forme originale. C'est un sentiment d'humanité pure qui fait respecter aux lecteurs des Védas les âmes des trépassés, incorporées dans le corps d'un animal. Les animaux n'ont pas tous les mêmes droits aux yeux des adorateurs de Bouddha. Heureux l'homme qui, après sa mort, renaît sous la forme vénérée d'un veau! Celui-là obtiendra les meilleures places dans la maison de refuge des quadrupèdes; il sera, en outre, l'objet de soins pieux dans les temples, et les jeunes filles viendront baiser dévotement son museau frais et rose. Pourquoi ces attentions particulières pour le veau? C'est que, dans un moment de colère, la chaste Anoussoyaï changea en cette bête l'infortuné Siva. La vierge, effrayée d'une punition si sévère, voulut revenir sur ce qu'elle avait fait: il était trop tard.

Mais si les animaux sont protégés dans l'Inde par égoïsme humain, ils ont eu des défenseurs plus désintéressés et autrement accrédités parmi nous que les sectaires hindous. C'est dans les saintes Ecritures qu'on trouve les plus sages dispositions prises pour la protection des animaux domestiques, non-seulement dans le but d'en favoriser le développement, mais aussi parce que les prophètes avaient reconnu cette grande vérité philosophique, que tout s'enchaîne dans l'immense solidarité du bien et du mal, et qu'au point de vue de la morale pure, il n'y a pas plus de petites injustices qu'il n'y a de petites perfidies et de petits crimes. On est ou on n'est pas injuste, perfide ou criminel.

Quelques citations des livres sacrés seront ici naturellement à leur place:

« Vous travaillerez pendant les six jours de la semaine, et le septième vous ne travaillerez point, afin que votre bœuf et votre âne se reposent et que le fils de votre esclave et l'étranger aient relâche. (Exode, chap. XXIII, verset 12.)

« Vous ne ferez aucune œuvre servile en ce jour-là, ni vous, ni votre fils, ni votre fille, ni votre serviteur, ni votre servante, ni votre bœuf, ni votre âne, ni aucune de vos bêtes. (Deutéronome, chap. V, verset 14.)

« Vous ne lierez point la bouche du bœuf qui dépique votre grain dans l'aire.

« Si, marchant dans un chemin, vous trouvez, sur un

arbre ou à terre, le nid d'un oiseau et la mère qui est sur ses petits ou sur ses œufs, vous ne retiendrez point la mère avec ses petits ; mais ayant pris les petits, vous la laisserez aller, afin que vous soyez heureux et que vous viviez longtemps. (Deutéronome, chap. XXII, versets 6, 7.)

» Si vous voyez l'âne de celui qui vous hait, abattu sous sa charge, vous ne passerez point outre, mais vous l'aiderez à se relever. (Exode, chap. XXIII, verset 6.)

« Le juste se met en peine de la vie des bêtes qui sont à lui ; mais les entrailles des méchants sont cruelles. (Proverbes de Salomon, chap. XII, verset 10.)

« On est tenu, le jour du sabbat même, de mettre une couverture sur les animaux pour les protéger contre le froid. (Orach-Chayim, 305 ; d'après Schabbat, 53.)

« Ne laissez jamais souffrir un animal de la faim. Il est défendu de se mettre à table avant d'avoir donné à manger à ses bêtes. (Berachath 40, Gitten 62.)

« Quiconque n'aura pas compassion des animaux sera éprouvé par la douleur ; quiconque aura pitié des animaux souffrants attirera sur lui la pitié, quand il aura à souffrir. (Raba Mezia 85.)

« Dieu a été bien juste en défendant (Lévitique, chap. XXII, verset 28) d'égorger le même jour l'animal et son petit. » (Med Raba Emorsh 27.)

Voilà de belles et sages prescriptions que l'esprit de l'Evangile semblait devoir fortifier dans notre esprit. Malheureusement les lois divines ne suffisent pas toujours pour réformer les travers de l'humanité. Il a fallu que les lois humaines vinssent au secours des animaux, en inspirant à leurs persécuteurs la crainte de l'amende et de la prison.

Un homme d'un esprit sain et d'un cœur compatissant, *mens sana in corpore sano*, M. le général de Grammont, aura l'éternel honneur d'avoir, dans notre pays, provoqué en faveur des bêtes, — pourrait-on dire que ce ne soit pas aussi en faveur des hommes ? — une loi protectrice des animaux domestiques. Sans doute, la loi Grammont est insuffisante, et le général demandait plus en faveur du droit des bêtes ; mais le principe est consacré, et c'était le point essentiel ; le reste viendra plus tard. Quelle âme noble et quel bon sens se révèle dans le rapport de cet homme de bien.

Ecoutez, car le sujet est neuf pour beaucoup de personnes et assurément rempli d'intérêt pour tous. Nous sommes au 7 janvier 1850 :

« La législation française, disait-il, s'est occupée des animaux au point de vue de la *propriété ;* elle garde le silence sur la part de *justice* et de *pitié* qui leur est due... En présence des faits les plus concluants, tout le monde reconnaît qu'une loi sur cette matière est devenue *indispensable :* l'Angleterre, la Bavière, la Suisse et la plupart des Etats de l'Allemagne sont parvenus, à force de soins et de persévérance, à fonder des institutions protectrices... Il est digne de l'Assemblée nationale de s'occuper sans retard d'une loi qui, en adoucissant la condition des animaux, instruments précieux de notre existence, agents indispensables de nos besoins comme de nos plaisirs, vienne en même temps mettre un terme à des *abus aussi contraires à la morale qu'à son intérêt matériel.*

« Prévenir les mauvais traitements, *c'est travailler à l'amélioration morale des hommes* et à l'amélioration physique des animaux. *La douceur, la pitié à leur égard tiennent plus qu'on ne pense à l'humanité ; car l'homme dur et cruel envers les animaux le sera pour tous les êtres confiés à son autorité ou à sa protection.* La loi, en rendant les actes de barbarie plus rares, *améliorera les mœurs* et fera disparaître peu à peu les spectacles révoltants qui *familiarisent l'homme avec la vue du sang,* et font *germer dans le cœur de l'enfant des habitudes de cruauté* qui influent plus tard sur sa destinée... L'homme qui, dans son enfance, s'amuse à torturer les animaux, se prépare peut-être à devenir un grand criminel. L'histoire de tous les temps nous en fournit des preuves nombreuses. »

M. le général de Grammont avait grandement raison ; la plupart des hommes pervers et méchants qui ont épouvanté le monde de leurs exécrables forfaits ont préludé au meurtre des hommes par le meurtre des animaux.

Néron, dans son enfance, écartelait des lapins vivants.

Domitien plumait des volailles vivantes, et cassait les pattes de petits oiseaux qu'il laissait ensuite s'envoler, se réjouissant à l'idée qu'ils ne pourraient se reposer nulle part, n'ayant plus de pattes, et mourraient de faim après de vains efforts pour reprendre leur vol.

Pierre le Cruel, roi d'Espagne ; Pierre le Cruel, roi de Portugal ; Pierre le Grand et le Cruel aussi, empereur de Russie, furent conduits à leurs plus grands forfaits par de petites cruautés commises sur des animaux inoffensifs.

Bon nombre de rois de France souillèrent leur enfance par des atrocités de ce genre avant de souiller leur âge mûr par des exécutions et des massacres d'hommes.

Louis XIII avait un penchant irrésistible pour le meurtre ; il aimait à voir tuer hommes et bêtes indifféremment. Tallemant des Réaux rapporte qu'au siége de Montauban ce monarque se réjouit fort à voir jeter dans les fossés du château qu'il habitait les protestants grièvement blessés. Il s'installait commodément pour ne perdre aucun de leur soupir, aucune de leurs convulsions. Enfiévrés par leurs blessures, ces malheureux demandaient de l'eau ; il défendit qu'on leur en donnât. Les mouches couvraient leurs plaies saignantes pendant que le roi s'amusait à contrefaire les *grimaces des mécréants.*

Un jour que, dans son enfance, ce prince, — prince du *sang,* — avait pris plaisir à écraser lentement, entre deux pierres, la tête d'un moineau vivant, Henri IV, son père, fouetta d'importance le petit criminel. Le jeune Louis, qui ne voulait pas qu'on lui fît ce qu'il aimait tant à faire à autrui, pleura, cria, trépigna et appela sa mère à son secours. Marie de Médicis, sans être, comme on sait, ni un modèle de douceur ni un modèle de vertus, n'en était pas moins mère. Elle retira son fils du martinet paternel, et gratifia le bon Henri d'une mercuriale qui plut médiocrement à Sa Majesté.

« Priez Dieu, madame, lui dit le Béarnais, que je vive longtemps, car vous pouvez bien croire que ce méchant garçon-là vous maltraitera fort quand je n'y serai plus. »

Tout le monde sait que Marie de Médicis mourut à soixante-huit ans à Cologne, exilée et réduite à la dernière des misères par son propre fils. Henri IV s'était montré prophète.

Oui, l'enfant qui s'amuse à torturer les animaux se prépare à devenir un grand criminel. Cette observation si vraie, d'une si haute moralité et si noblement présentée par l'illustre général, émut la Chambre tout entière, et la loi Grammont sortit triomphante, ayant pour parrains la religion, la philosophie, la morale et la justice. Avec de tels appuis on fait son chemin dans le monde.

Voici le texte de cette loi si peu connue, et qu'il nous faut connaître, pour apprécier comme ils méritent de l'être les faits et les observations qui font l'objet de cette étude : « Seront punis d'une amende de 5 à 15 francs, et

pourront l'être d'un à cinq jours de prison, ceux qui auront exercé publiquement et abusivement des mauvais traitements envers les animaux domestiques. La peine de la prison sera toujours appliquée en cas de récidive. »

Comme on le voit, quoique généreuse, cette loi, est néanmoins timide; la protection ne s'applique qu'aux animaux domestiques maltraités *publiquement*. D'où il semblerait résulter, pour ceux qui les maltraitent en champ clos, l'impunité de leurs mauvaises actions. Aussi de généreux efforts sont-ils tentés, à l'heure où nous écrivons ces lignes, par la Société protectrice des animaux, afin de donner à la loi toute l'extension que réclame d'effroyables abus.

« L'Angleterre, dit le mémoire que nous avons sous les yeux, possède un code presque complet sur la protection qu'elle étend même en partie jusqu'aux animaux sauvages. Et ce peuple, si fier de sa liberté, ne craint pas, en certains cas, de pénétrer dans le domicile des citoyens pour y constater les abus secrets dont les animaux domestiques sont l'objet.

« Tous les Etats de l'Allemagne, la Suisse, l'Italie, font de la protection un objet de religion et d'éducation politique. La France, si intelligente, ne doit pas se laisser devancer par ses voisins dans une grande œuvre civilisatrice.

« Nous formons donc des vœux pour que l'autorité ne se borne pas à *faire exécuter la loi actuelle*, — mais aussi pour qu'elle fasse *étudier un nouveau plan de législation* plus étendu, sur un objet si essentiel; — surtout pour qu'elle fasse *pénétrer dans l'éducation et dans les mœurs publiques* les habitudes protectrices, afin qu'en propageant dans tous les rangs de la société l'esprit de justice et le sentiment de bienveillance, elle facilite et féconde les rapports des hommes entre eux comme avec les animaux, et qu'ainsi, en prévenant le mal, elle s'exonère en partie des pénibles devoirs de la répression.

« Nous affirmons, d'ailleurs, avec une profonde conviction, après une étude sérieuse du sujet, que, sous une forme modeste, la protection des animaux constitue dans son ensemble une œuvre vraiment religieuse et humanitaire qui, bien comprise et bien dirigée, tendrait, selon les lois et la parole de Dieu, à renouveler la face de la terre en harmonisant tous les rapports, — en améliorant et perfectionnant à la fois le sort de l'homme et celui des animaux, — en accomplissant ce premier commandement donné à toute la race humaine dans la personne de ses premiers ancêtres : « *Présidez à tous les animaux,* « *et assujettissez-vous la terre.* »

Enfin disons, pour ne pas oublier aucun des Etats européens qui ont consacré le principe dont il est ici question, qu'une loi a été adoptée par les chambres du royaume de Danemark dans le but de punir les mauvais traitements envers les animaux domestiques et *autres*. Cette loi vient d'être promulguée. Elle inflige des amendes qui vont jusqu'à 200 rixdalers (près de 500 francs), combinées avec un emprisonnement qui peut être porté à un mois. Ces peines sont appliquées sur tous les délinquants, que les animaux maltraités ne soient pas leur propriété ou qu'ils le soient.

Mais en Danemark moins que partout ailleurs, peut-être, les animaux avaient besoin d'une loi pour les protéger. Ce doux pays, qu'il m'a été donné de visiter dernièrement dans des circonstances si pénibles pour lui, justifie pleinement ce qu'en a dit un poëte célèbre : « La nature n'a pas inutilement prêché en Danemark sa riante philosophie. Elle y a créé une race de bonnes gens d'une complexion douce, avec quelque chose de blond dans le caractère comme dans la chevelure, avec la mélodie du cœur dans le son de la voix, avec le calme et le sourire dans le regard. »

On ne saurait dire plus juste et mieux. Au reste, et je l'ai écrit ailleurs (1), la riante philosophie prêchée par la nature en Danemark, n'a pas borné à l'homme ses effets bienfaisants; ils se sont étendus sur tout ce qui vit et respire. Les animaux sauvages ne le sont presque pas dans cet excellent pays, et je n'ai pas été peu surpris de voir les oiseaux venir se poser à mes pieds, et les cerfs eux-mêmes, si ombrageux partout, se déranger à peine de quelques pas pour me laisser passer. Il est vrai que l'homme, ce tyran de la création, cet assassin des bêtes, est l'ami compatissant des animaux en Danemark.

Dans ce pays exceptionnel il n'y a, pour ainsi dire, pas d'exemple qu'un charretier ait surmené ses chevaux et les ait frappés brutalement. Combien en cela la France diffère du Danemark (2)! Là-bas on chasse par nécessité, très-rarement par plaisir, et les animaux qu'on mène à l'abattoir ne subissent point d'abominables et inutiles tortures. Non-seulement on ne tue pas, en Danemark, les petits oiseaux, comme dans notre belle patrie, pour le seul plaisir de les tuer le plus souvent, mais les paysans poussent la compassion jusqu'à leur épargner pendant l'hiver, et quand la terre est couverte de neige, les horreurs de la faim. De temps à autre ils attachent aux branches dénudées des arbres des bouquets de millet pour ces pauvres petits ailés qu'ils ne sauraient voir souffrir sans souffrir eux-mêmes. De pareils traits peuvent paraître puérils à certaines personnes; aux yeux du philosophe et du moraliste, ils sont toute une révélation. Pour ma part, j'ai été bien agréablement ému en parcourant l'île d'Als, qui n'était alors qu'un immense tapis de neige, de voir des bandes de petits oiseaux voltiger en gazouillant de joie autour des bouquets de millet qu'une main providentielle avait apportés le matin, malgré les terribles préoccupations du moment. Quand des hommes de cette douceur déploient devant l'ennemi le courage que je leur ai vu déployer, il faut leur rendre hommage. Ce sont des hommes, comme dit Shakspeare.

Et maintenant abordons sans autre préambule la tâche que nous nous sommes imposée. Elle sera, hélas! souvent pénible, souvent aussi curieuse et instructive, et parfois poétique et touchante. Elle ne sera pas inutile non plus, j'ose l'espérer; surtout quand on songe — consolante pensée — que, dans bien des circonstances, c'est moins par un calcul de méchanceté que par légèreté, négligence, esprit de routine ou imprudence, que les animaux ont à souffrir des traitements cruels qu'on leur inflige. Le mal est donc remédiable, et c'est déjà faire le bien que tenter de combattre le mal.

Commençons par les rapports de l'homme avec le cheval. A tout seigneur tout honneur.

OSCAR COMETTANT.

(*La suite prochainement.*)

(1) *Le Danemark tel qu'il est,* un fort volume, chez Achille Faure, 23, boulevard Saint-Martin.

(2) Un jour j'eus, à Copenhague, l'occasion d'adresser à un Danois la question suivante :

— Viendrez-vous un jour à Paris?

— Non, me répondit-il, on maltraite trop les animaux dans votre pays.

LES CURIOSITÉS DE LA MODE.

DES PANIERS.



Distribution des paniers par ma mie Margot, d'après une vieille estampe. Dessin de Wattier.

Il serait assez difficile aujourd'hui de remonter à l'origine des *paniers*, qui sont les pères de la crinoline actuelle. La première trace qu'on en trouve, date du quatorzième siècle, et se rencontre dans un manuscrit de la Bibliothèque impériale. Marco Polo, le célèbre navigateur vénitien, raconte avoir vu chez des sauvages de la mer des Indes des jupes garnies de cercles en fer, que les femmes portaient pour augmenter l'ampleur de leur tournure et mieux plaire à leurs maris.

Qui transporta en France cette mode sauvage? on l'ignore; les uns en accusent les Anglais, les autres, les Allemands. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle parut chez nous sous le règne des Valois, et la jupe prit le nom de *vertugadin*, par corruption de *vertu gardien*. Après une vogue assez longue, on la voit disparaître tout à coup pendant plus d'un siècle, pour renaître ensuite aux premières années de la Régence, et, cette fois, avec des proportions inconnues jusque-là.

C'était pendant l'été. La chaleur avait été accablante tout le jour, et chacun était resté chez soi sans sortir. Mais le soir venu, les portes s'ouvrirent, et tout le monde s'empressa d'aller demander aux promenades l'air qui manquait dans les habitations. Or, une dame, qui, pendant la journée, pour se soustraire au contact même des vêtements, s'était affublée sous sa jupe d'un de ces paniers sur lesquels on met sécher le linge, fit en riant la gageure d'aller se promener au Cours-la-Reine dans cet accoutrement. On tint le pari. L'effet de la toilette fut si prodigieux, que la dame faillit être étouffée par la foule des curieux, et il ne fallut rien moins qu'une escouade du guet pour lui frayer un chemin.

Mais cette aventure devint le bruit de la cour et de la ville. On en rit, on en fit des caricatures. Ce qui n'empêcha pas quelques femmes d'adopter la mode nouvelle, puis tout le monde les imita, et, peu d'années après, les paniers avaient conquis le droit de cité, ainsi que le prouve la gravure de 1735 que nous reproduisons ici.

CH. RAYMOND.

ÉTUDES DE MOEURS CONTEMPORAINES.

LES FORCEURS DE BLOCUS (1).



Vue de Glasgow. Dessin de de Bérard.

I. — LE DELPHIN.

Le premier fleuve dont les eaux écumèrent sous les roues d'un bateau à vapeur, fut la Clyde; c'était en 1812. Ce bateau se nommait *la Comète* et faisait un service régulier entre Glasgow et Greenock, avec une vitesse de

(1) Traduction et reproduction formellement interdites, sauf autorisation spéciale de l'auteur et des éditeurs.

six milles à l'heure. Depuis cette époque, plus d'un million de steamers ou de packet-boats a remonté ou descendu le courant de la rivière écossaise, et les habitants de la grande cité commerçante doivent être singulièrement familiarisés avec les prodiges de la navigation à vapeur.

Cependant, le 3 décembre 1862, une foule énorme, composée d'armateurs, de négociants, de manufacturiers, d'ouvriers, de marins, de femmes, d'enfants, encombrait les rues boueuses de Glasgow et se dirigeait vers Kelvin-dock, vaste établissement de constructions navales, appartenant à MM. Tod et Mac-Grégor. Ce dernier nom prouve surabondamment que les fameux descendants des Higlanders sont devenus industriels, et que des vassaux des vieux clans ils ont fait des ouvriers d'usine.

Kelvin-dock est situé à quelques minutes de la ville, sur la rive droite de la Clyde; bientôt ses immenses chantiers furent envahis par les curieux; pas un bout de quai, pas un mur de wharf, pas un toit de magasin qui offrît une place inoccupée; la rivière elle-même était sillonnée d'embarcations, et, sur la rive gauche, les hauteurs de Govan fourmillaient de spectateurs.

Il ne s'agissait pas, cependant, d'une cérémonie extraordinaire, mais tout simplement de la mise à flot d'un navire. Le public de Glasgow ne pouvait manquer d'être fort blasé sur les incidents d'une pareille opération. *Le Delphin* — c'était le nom du bâtiment construit par MM. Tod et Mac-Grégor — offrait-il donc quelque particularité? Non, à vrai dire. C'était un grand navire de quinze cents tonneaux, en tôle d'acier, et dans lequel tout avait été combiné pour obtenir une marche supérieure. Sa machine, sortie des ateliers de Lancefield-forge, était à haute pression, et possédait une force effective de cinq cents chevaux. Elle mettait en mouvement deux hélices jumelles, situées de chaque côté de l'étambot, dans les parties fines de l'arrière, et complétement indépendantes l'une de l'autre, — application toute nouvelle du système de MM. Dudgeon de Millwal, qui donne une grande vitesse aux navires et leur permet d'évoluer dans un cercle excessivement restreint. Quant au tirant d'eau du *Delphin*, il devait être peu considérable. Les connaisseurs ne s'y trompaient pas, et ils en concluaient avec raison que ce navire était destiné à fréquenter les passes d'une moyenne profondeur. Mais enfin toutes ces particularités ne pouvaient justifier en aucune façon l'empressement public. En somme, *le Delphin* n'avait rien de plus, rien de moins qu'un autre navire. Son lancement présentait-il donc quelque difficulté mécanique à surmonter? Pas davantage. La Clyde avait déjà reçu dans ses eaux maint bâtiment d'un tonnage plus considérable, et la mise à flot du *Delphin* devait s'opérer de la façon la plus ordinaire.

En effet, quand la mer fut étale, au moment où le jusant commençait à se faire sentir, les manœuvres commencèrent; les coups de maillet retentirent avec un ensemble parfait sur les coins destinés à soulever la quille du navire. Bientôt un tressaillement courut dans toute la massive construction; si peu qu'elle eût été soulevée, on sentit qu'elle s'ébranlait; le glissement se détermina, s'accéléra, et, en quelques instants, *le Delphin*, abandonnant la cale soigneusement suifée, se plongea dans la Clyde au milieu d'épaisses volutes de vapeurs blanches. Son arrière buta contre le fond de vase de la rivière, puis il se releva sur le dos d'une vague géante, et le magnifique steamer, emporté par son élan, aurait été se briser sur les quais des chantiers de Govan, si toutes ses ancres, mouillant à la fois avec un bruit formidable, n'eussent enrayé sa course.

Le lancement avait parfaitement réussi. *Le Delphin* se balançait tranquillement sur les eaux de la Clyde. Tous les spectateurs battirent des mains quand il prit possession de son élément naturel, et des hourras immenses s'élevèrent sur les deux rives.

Mais pourquoi ces cris et ces applaudissements? Sans doute les plus passionnés des spectateurs auraient été fort empêchés d'expliquer leur enthousiasme. D'où venait donc l'intérêt tout particulier excité par ce navire? Du mystère qui couvrait sa destination, tout simplement. On ne savait à quel genre de commerce il allait se livrer, et, en interrogeant les divers groupes de curieux, on se fût étonné à bon droit de la diversité des opinions émises sur ce grave sujet.

Cependant les mieux informés, ou ceux qui se prétendaient tels, s'accordaient à reconnaître que ce steamer devait jouer un rôle dans cette guerre terrible qui décimait alors les États-Unis d'Amérique. Mais ils n'en savaient pas davantage, et si *le Delphin* était un corsaire, un transport, un navire confédéré ou un bâtiment de la marine fédérale, c'est ce que personne n'aurait pu dire.

— Hourra! s'écriait l'un en affirmant que *le Delphin* était construit pour le compte des États du Sud.

— Hip! hip! hip! criait l'autre en jurant que jamais plus rapide bâtiment n'aurait croisé sur les côtes américaines.

Donc, c'était l'inconnu, et pour savoir exactement à quoi s'en tenir, il aurait fallu être l'associé ou tout au moins l'intime ami de Vincent Playfair et C° de Glasgow.

Riche, puissante et intelligente maison de commerce que celle dont la raison sociale était Vincent Playfair et C°. Vieille et honorée famille descendant de ces lords Tobacco qui bâtirent les plus beaux quartiers de la ville. Ces habiles négociants, à la suite de l'acte de l'union, avaient fondé les premiers comptoirs de Glasgow en trafiquant des tabacs de la Virginie et du Maryland. D'immenses fortunes se firent; un nouveau centre de commerce était créé. Bientôt Glasgow se fit industrielle et manufacturière; les filatures et les fonderies s'élevèrent de toutes parts, et, en quelques années, la prospérité de la ville fut portée au plus haut point.

La maison Playfair demeura fidèle à l'esprit entreprenant de ses ancêtres. Elle se lança dans les opérations les plus hardies et soutint l'honneur du commerce anglais. Son chef actuel, Vincent Playfair, un digne homme de cinquante ans, était d'un tempérament essentiellement pratique et positif, bien qu'audacieux, un armateur pur sang. Rien ne le touchait en dehors des questions commerciales, pas même le côté politique des transactions. D'ailleurs, parfaitement honnête et loyal.

Cependant cette idée d'avoir construit et armé *le Delphin*, il ne pouvait la revendiquer. Elle appartenait en propre à James Playfair, son neveu, un beau garçon de trente ans, et le plus hardi *skipper* (1) de la marine marchande du Royaume-Uni.

C'était un jour, à Tontine-coffee-room, sous les arcades de la salle de ville, que James Playfair, après avoir lu avec rage les journaux américains, fit part à son oncle d'un projet très-aventureux.

— Oncle Vincent, lui dit-il à brûle-pourpoint, il y a deux millions à gagner en moins d'un mois!

(1) Dénomination donnée à un capitaine de la marine marchande en Angleterre.

— Et que risque-t-on? demanda l'oncle Vincent.

— Un navire et une cargaison.

— Pas autre chose?

— Si, la peau de l'équipage et du capitaine; mais cela ne compte pas.

— Voyons voir, répondit l'oncle Vincent, qui affectionnait ce pléonasme.

— C'est tout vu, reprit James Playfair. Vous avez lu *la Tribune, le New-York Herald, le Times, l'Enquirer de Richmond, l'American Review?*

— Vingt fois, neveu James.

— Vous croyez, comme moi, que la guerre des Etats-Unis durera longtemps encore?

— J'en suis certain.

— Vous savez combien cette lutte met en souffrance les intérêts de l'Angleterre et particulièrement ceux de Glasgow?

— Et plus spécialement encore ceux de la maison Playfair et C°, répondit l'oncle Vincent.

— Surtout ceux-là, répliqua le jeune capitaine.

— Je m'en afflige tous les jours, James, et je n'envisage pas sans terreur les désastres commerciaux que cette guerre peut entraîner. Non que la maison Playfair ne soit solide, neveu, mais elle a des correspondants qui peuvent manquer. Ah! ces Américains, qu'ils soient du Nord ou du Sud, je les donne tous au diable!

Au point de vue purement commercial, Vincent Playfair avait raison de parler ainsi. La plus importante matière de l'exportation américaine manquait sur la place de Glasgow. *La famine du coton* (1), pour employer l'énergique expression anglaise, devenait de jour en jour plus menaçante; des milliers d'ouvriers se voyaient réduits à vivre de la charité publique. Glasgow possède vingt-cinq mille métiers mécaniques, qui, avant la guerre des Etats-Unis, produisaient six cent vingt-cinq mille mètres de coton filé par jour, c'est-à-dire cinquante millions de livres par an. Par ces chiffres, que l'on juge des perturbations apportées dans le mouvement industriel de la ville quand la matière textile vint à manquer presque absolument. Les faillites éclataient à chaque heure. Les suspensions de travaux se produisaient dans toutes les usines. Les ouvriers mouraient de faim.

C'était le spectacle de cette immense misère qui avait donné à James Playfair l'idée de son hardi projet.

— J'irai chercher du coton, dit-il, et j'en rapporterai, coûte que coûte.

Mais comme il était aussi négociant que l'oncle Vincent, il résolut de procéder par voie d'échange, et de proposer l'opération sous la forme d'une affaire commerciale.

— Oncle Vincent, dit-il, voilà mon idée.

— Voyons voir, James.

— C'est bien simple. Nous allons faire construire un navire d'une marche supérieure et d'une grande capacité.

— C'est possible, cela.

— Nous le chargerons de munitions de guerre, de vivres et d'habillements.

— Cela se trouve.

— Je prendrai le commandement de ce steamer. Je défierai à la course tous les navires de la marine fédérale. Je forcerai le blocus de l'un des ports du Sud...

— Tu vendras cher ta cargaison aux confédérés qui en ont besoin, dit l'oncle.

— Et je reviendrai chargé de coton...

— Qu'ils te donneront pour rien.

(1) Littéralement : *the cotton famine.*

— Comme vous dites, oncle Vincent. Cela va-t-il?

— Cela va. Mais passeras-tu?

— Je passerai, si j'ai un bon navire.

— On t'en fera un tout exprès. Mais l'équipage?

— Oh! je le trouverai. Je n'ai pas besoin de beaucoup d'hommes. De quoi manœuvrer, et voilà tout. Il ne s'agit pas de se battre avec les fédéraux, mais de les distancer.

— On les distancera, répondit l'oncle Vincent d'une façon péremptoire. Maintenant, dis-moi, James, sur quel point de la côte américaine comptes-tu te diriger?

— Jusqu'ici, l'oncle, quelques navires ont déjà forcé les blocus de la Nouvelle-Orléans, de Willmington et de Savannah. Moi, je songe à entrer tout droit à Charleston. Aucun bâtiment anglais n'a encore pu pénétrer dans ses passes, si ce n'est *la Bermuda;* je ferai comme elle, et si mon navire tire peu d'eau, j'irai là où les bâtiments fédéraux ne pourront pas me suivre.

— Le fait est, dit l'oncle Vincent, que Charleston regorge de coton. On le brûle pour s'en débarrasser.

— Oui, répondit James. De plus, la ville est presque investie. Beauregard est à court de munitions; il me payera ma cargaison à prix d'or.

— Bien, neveu! Et quand veux-tu partir?

— Dans six mois. Il me faut des nuits longues, des nuits d'hiver, pour passer plus facilement.

— On t'en fera, neveu.

— C'est dit, l'oncle.

— C'est dit.

— Motus?

— Motus!

Et voilà comment, cinq mois plus tard, le steamer *le Delphin* était lancé des chantiers de Kelvin-dock, et pourquoi personne ne connaissait sa véritable destination.

II. — L'APPAREILLAGE.

L'armement du *Delphin* marcha rapidement. Son gréement était prêt; il n'y eut plus qu'à l'ajuster; *le Delphin* portait trois mâts de goëlette, luxe à peu près inutile. En effet, il ne comptait pas sur le vent pour échapper aux croiseurs fédéraux, mais bien sur la puissante machine renfermée dans ses flancs. Et il avait raison.

Vers la fin de décembre, *le Delphin* alla faire ses essais dans le golfe de la Clyde. Qui fut le plus satisfait du constructeur ou du capitaine, il est impossible de le dire. Le nouveau steamer filait merveilleusement, et le *patent-log* (1) accusa une vitesse de dix-sept milles à l'heure (2), vitesse que n'avaient jamais obtenue navires anglais, français ou américains. Certes, *le Delphin*, dans une lutte avec les bâtiments les plus rapides, aurait gagné de plusieurs longueurs dans un *match* maritime.

Le 25 décembre, le chargement fut commencé. Le steamer vint se ranger au steam-boat-quay, un peu au-dessous de Glasgow-Bridge, le dernier pont qui enjambe la Clyde avant son embouchure. Là, de vastes wharfs contenaient un immense approvisionnement d'habillements, d'armes et de munitions, qui passa rapidement dans la cale du *Delphin.* La nature de cette cargaison trahissait la mystérieuse destination du navire, et la maison Playfair ne put garder plus longtemps son secret; d'ailleurs, *le Delphin* ne devait pas tarder à prendre la mer; aucun croiseur américain n'avait été signalé dans les eaux anglaises. Et puis, quand il s'était agi de former l'équi-

(1) C'est un instrument qui, au moyen d'aiguilles se mouvant sur des cadrans gradués, indique la vitesse du bâtiment.

(2) Sept lieues et 87/100. Le mille marin vaut 1,852 mètres.

page, comment garder un long silence? On ne pouvait embarquer des hommes sans leur apprendre leur destination. Après tout, on allait risquer sa peau, et quand on va risquer sa peau, on aime assez à savoir comment et pourquoi.

Cependant, cette perspective n'arrêta personne. La paye était belle, et chacun avait une part dans l'opération. Aussi les marins se présentèrent-ils en grand nombre, et des meilleurs. James Playfair n'eut que l'embarras du choix. Mais il choisit bien, et au bout de vingt-quatre heures ses rôles d'équipage portaient trente noms de matelots qui eussent fait honneur au yacht de Sa Très-Gracieuse Majesté.

Le départ fut fixé au 3 janvier; le 31 décembre, *le Delphin* était prêt. Sa cale regorgeait de munitions et de vivres, ses soutes, de charbon. Rien ne le retenait plus.

Le 2 janvier, le skipper se trouvait à bord, promenant sur son navire le dernier coup d'œil du capitaine, quand un homme se présenta à la coupée du *Delphin* et demanda à parler à James Playfair. Un des matelots le conduisit sur la dunette.

C'était un solide gaillard à larges épaules, à figure rougeaude, et dont l'air niais cachait mal un certain fonds de finesse et de gaieté; il ne semblait pas être au courant des usages maritimes, et regardait autour de lui, comme un homme peu habitué à fréquenter le pont d'un navire. Cependant, il se donnait des façons de loup de mer, en regardant le gréement du *Delphin*, et en se dandinant à la manière des matelots.

Lorsqu'il fut arrivé en présence du capitaine, il le regarda fixement et lui dit :

— Le capitaine James Playfair?

— C'est moi, répondit le skipper. Qu'est-ce que tu me veux?

— M'embarquer à votre bord.

— Il n'y a plus de place. L'équipage est au complet.

— Oh! un homme de plus ne vous embarrassera pas. Au contraire.

— Tu crois? dit James Playfair en regardant son interlocuteur dans le blanc des yeux.

— J'en suis sûr, répondit le matelot.

— Mais qui es-tu? demanda le capitaine.

— Un rude marin, j'en réponds, un gaillard solide et un luron déterminé. Deux bras vigoureux comme ceux que j'ai l'honneur de vous proposer ne sont point à dédaigner à bord d'un navire.

— Mais il y a d'autres bâtiments que *le Delphin* et d'autres capitaines que James Playfair. Pourquoi viens-tu ici?

— Parce que c'est à bord du *Delphin* que je veux servir, et sous les ordres du capitaine James Playfair.

— Je n'ai pas besoin de toi.

— On a toujours besoin d'un homme vigoureux, et si, pour vous prouver ma force, vous voulez m'essayer avec trois ou quatre des plus solides gaillards de votre équipage, je suis prêt!

— Comme tu y vas, répondit James Playfair, et comment te nommes-tu?

— Crockston, pour vous servir.

Le capitaine fit quelques pas en arrière afin de mieux examiner cet hercule qui se présentait à lui d'une façon aussi « carrée. » La tournure, la taille, l'aspect du matelot ne démentaient point ses prétentions à la vigueur. On sentait qu'il devait être d'une force peu commune, et qu'il n'avait pas froid aux yeux.

— Où as-tu navigué? lui demanda Playfair.

— Un peu partout.

— Et tu sais ce que *le Delphin* va faire là-bas?

— Oui, et c'est ce qui me tente.

— Eh bien, Dieu me damne si je laisse échapper un gaillard de ta trempe! Va trouver le second, Mr. Mathew, et fais-toi inscrire.

Après avoir prononcé ces paroles, James Playfair s'attendait à voir son homme tourner les talons et courir à l'avant du navire; mais il se trompait. Crockston ne bougea pas.

— Eh bien, m'as-tu entendu? demanda le capitaine.

— Oui, répondit le matelot. Mais ce n'est pas tout, j'ai encore quelque chose à vous proposer.

— Ah! tu m'ennuies, répondit brusquement James, je n'ai pas de temps à perdre en conversations.

— Je ne vous ennuierai pas longtemps, reprit Crockston. Deux mots encore, et c'est tout. Je vais vous dire. J'ai un neveu.

— Il a un joli oncle, ce neveu-là, répondit James Playfair.

— Eh! eh! fit Crockston.

— En finiras-tu? demanda le capitaine avec une forte impatience.

— Eh bien, voilà la chose. Quand on prend l'oncle, on s'arrange du neveu par-dessus le marché.

— Ah! vraiment!

— Oui! c'est l'habitude. L'un ne va pas sans l'autre.

— Et qu'est-ce que c'est que ton neveu?

— Un garçon de quinze ans, un novice auquel j'apprends le métier. C'est plein de bonne volonté, et ça fera un solide marin un jour.

— Ah çà, maître Crockston, s'écria James Playfair, est-ce que tu prends *le Delphin* pour une école de mousses?

— Ne disons pas de mal des mousses, repartit le marin; il y en a un qui est devenu l'amiral Nelson, et l'autre l'amiral Franklin.

— Eh parbleu! l'ami, répondit James Playfair, tu as une manière de parler qui me va. Amène ton neveu; mais, si je ne trouve pas dans son oncle le gaillard solide que tu prétends être, l'oncle aura affaire à moi. Va, et sois revenu dans une heure.

Crockston ne se le fit pas dire deux fois; il salua assez gauchement le capitaine du *Delphin*, et regagna le quai. Une heure après, il était de retour à bord avec son neveu, un garçon de quatorze à quinze ans, un peu frêle, un peu malingre, avec un air timide et étonné, et qui n'annonçait pas devoir tenir de son oncle pour l'aplomb moral et les qualités vigoureuses du corps. Crockston même était obligé de l'exciter par quelques bonnes paroles d'encouragement.

— Allons, disait-il, hardi là! On ne nous mangera pas, que diable! D'ailleurs, il est encore temps de s'en aller.

— Non, non! répondit le jeune homme, et que Dieu nous protége.

Le jour même, le matelot Crockston et le novice John Stiggs étaient inscrits sur le rôle d'équipage du *Delphin*.

Le lendemain matin, à cinq heures, les feux du steamer furent activement poussés; le pont tremblotait sous les vibrations de la chaudière, et la vapeur s'échappait en sifflant par les soupapes. L'heure du départ était arrivée.

Une foule assez considérable se pressait, malgré l'heure matinale, sur les quais et sur Glasgow-Bridge; on venait saluer une dernière fois le hardi steamer. Vincent Play-

fair était là pour embrasser le capitaine James, mais il se conduisit en cette circonstance comme un vieux Romain du bon temps. Il eut une contenance héroïque, et les deux gros baisers dont il gratifia son neveu étaient l'indice d'une âme vigoureuse.

— Va, James, dit-il au skipper, va vite, et reviens plus vite encore ; surtout n'oublie pas d'abuser de la position ; vends cher, achète bon marché, et tu auras l'estime de ton oncle.

Sur cette recommandation, empruntée au Manuel du parfait négociant, l'oncle et le neveu se séparèrent, et tous les visiteurs quittèrent le bord.

A ce moment, Crockston et John Stiggs se tenaient l'un près de l'autre sur le gaillard d'avant, et le premier disait au second :

— Ça va bien, ça va bien ; avant deux heures nous serons en mer, et j'ai bonne idée d'un voyage qui commence de cette façon-là.

Pour toute réponse, le novice serra la main de Crockston.

James Playfair donnait alors ses derniers ordres pour le départ.

— Nous avons de la pression ? demanda-t-il à son second.

— Oui, capitaine, répondit Mr. Mathew.

— Eh bien, larguez les amarres.

La manœuvre fut immédiatement exécutée ; les hélices se mirent en mouvement. *Le Delphin* s'ébranla, passa entre les navires du port, et disparut bientôt aux yeux de la foule qui le saluait de ses derniers hourras



Les bords de la Clyde. Dessin de Morel-Fatio.

La descente de la Clyde se fit facilement. On peut dire que cette rivière a été faite de main d'homme, et même de main de maître. Depuis soixante ans, grâce aux dragues et à un curage incessant, elle a gagné quinze pieds en profondeur, et sa largeur a été triplée entre les quais de la ville. Bientôt la forêt des mâts et des cheminées se perdit dans la fumée et le brouillard ; le bruit des marteaux des fonderies et de la hache des chantiers de construction s'éteignit dans l'éloignement. A la hauteur du village de Partick, les maisons de campagne, les villas, les habitations de plaisance succédèrent aux usines. *Le Delphin*, modérant l'énergie de sa vapeur, évoluait entre les digues qui contiennent la rivière en contre-haut des rives et souvent au milieu de passes fort étroites. Inconvénient de peu d'importance ; pour une rivière navigable, en effet, mieux vaut la profondeur que la largeur. Le steamer, guidé par un de ces excellents pilotes de la mer d'Irlande, filait sans hésitation entre les bouées flottantes, les colonnes de pierre et les *biggings* (1) surmontés de fanaux qui marquent le chenal. Il dépassa bientôt le bourg de Renfrew ; la Clyde s'élargit alors au pied des collines de Kilpatrick, et devant la baie de Bowling, au fond de laquelle s'ouvrait l'embouchure du canal qui réunit Edimbourg à Glasgow.

Enfin, à quatre cents pieds dans les airs, le château de Dumbarton dressa sa silhouette à peine estompée dans la brume, et bientôt, sur la rive gauche, les navires du port de Glasgow dansèrent sous l'action des vagues du *Delphin ;*

(1) Petits monticules de pierres.

quelques milles plus loin, Greenock, la patrie de James Watt, fut dépassée. *Le Delphin* se trouvait alors à l'embouchure de la Clyde et à l'entrée du golfe par lequel elle verse ses eaux dans le canal du Nord. Là, il sentit les premières ondulations des vagues de la mer, et il rangea les côtes pittoresques de l'île d'Arran.

Enfin, le promontoire de Cantyre, qui se jette au travers du canal, fut doublé ; on eut connaissance de l'île Rathlin ; le pilote regagna dans sa chaloupe son petit cutter qui croisait au large ; *le Delphin*, rendu à l'autorité de son skipper, prit par le nord de l'Irlande une route moins fréquentée des navires, et bientôt, ayant perdu de vue les dernières terres européennes, il se trouva seul en plein Océan.

III. — EN MER.

Le Delphin avait un bon équipage ; non pas des marins de combat, des matelots d'abordage, mais des hommes manœuvrant bien. Il ne lui en fallait pas plus. Ces gaillards-là étaient tous des gens déterminés, mais tous plus ou moins négociants. Ils couraient après la fortune, et non pas après la gloire. Ils n'avaient point de pavillon à montrer, point de couleurs à appuyer d'un coup de canon, et d'ailleurs toute l'artillerie du bord consistait en deux petits pierriers propres seulement à faire des signaux.

Le Delphin filait rapidement ; il répondait aux espérances de ses constructeurs et de son capitaine, et bientôt il eut dépassé la limite des eaux britanniques. Du reste, pas un navire en vue ; la grande route de l'Océan était libre. D'ailleurs, nul bâtiment de la marine fédérale n'avait le droit de l'attaquer sous pavillon anglais. Le suivre, bien. L'empêcher de forcer la ligne des blocus, rien de mieux. Aussi James Playfair avait-il tout sacrifié à la vitesse de son navire, précisément pour n'être pas suivi.

Quoi qu'il en soit, on faisait bonne garde à bord. Malgré le froid, un homme se tenait toujours dans la mâture, prêt à signaler la moindre voile à l'horizon. Lorsque le soir arriva, le capitaine James fit les recommandations les plus précises à Mr. Mathew.

— Ne laissez pas trop longtemps vos vigies dans les barres, lui dit-il ; le froid peut les saisir, et on ne fait pas bonne garde dans ces conditions. Relevez souvent vos hommes.

— C'est entendu, capitaine, répondit Mr. Mathew.

— Je vous recommande Crockston pour ce service. Le gaillard prétend avoir une vue excellente ; il faut le mettre à l'épreuve. Comprenez-le dans le quart du matin ; il surveillera les brumes matinales. S'il survient quelque chose de nouveau, que l'on me prévienne.

James Playfair, cela dit, gagna sa cabine. Mr. Mathew fit venir Crockston et lui transmit les ordres du capitaine.

— Demain, à six heures, lui dit-il, tu te rendras à ton poste d'observation dans les barres de misaine.

Crockston poussa en guise de réponse un grognement des plus affirmatifs. Mais Mr. Mathew n'avait pas le dos tourné, que le marin murmura bon nombre de paroles incompréhensibles, et finit par s'écrier :

— Que diable veut-il dire avec ses barres de misaine ?

En ce moment, son neveu John Stiggs vint le rejoindre sur le gaillard d'avant.

— Eh bien ! mon brave Crockston ? lui dit-il.

— Eh bien ! cela va ! cela va ! répondit le marin avec un sourire forcé ! Il n'y a qu'une chose ! Ce diable de bateau secoue ses puces comme un chien qui sort de la rivière, si bien que j'ai le cœur un peu brouillé.

— Pauvre ami ! dit le novice en regardant Crockston avec un vif sentiment de reconnaissance.

— Et quand je pense, reprit le marin, qu'à mon âge je me permets d'avoir le mal de mer ! quelle femmelette je suis ! mais ça se fera ! ça se fera ! Il y a bien aussi les barres de misaine qui me tracassent...

— Cher Crockston, et c'est pour moi...

— Pour vous et pour lui, répondit Crockston. Mais pas un mot là-dessus, John. Ayons confiance en Dieu ; il ne nous abandonnera pas.

Sur ces mots, John Stiggs et Crockston regagnèrent le poste des matelots, et le marin ne s'endormit pas avant d'avoir vu le jeune novice tranquillement couché dans l'étroite cabine qui lui était réservée.

Le lendemain, à six heures, Crockston se leva pour aller prendre son poste ; il monta sur le pont, et le second lui donna l'ordre de grimper dans la mâture et d'y faire bonne garde.

Le marin, à ces paroles, parut un peu indécis ; puis, prenant son parti, il se dirigea vers l'arrière du *Delphin*.

— Eh bien, où vas-tu donc ? cria Mr. Mathew.

— Où vous m'envoyez, répondit Crockston.

— Je te dis d'aller dans les barres de misaine.

— Eh ! j'y vais, répondit le matelot d'un ton imperturbable et en continuant de se diriger vers la dunette.

— Te moques-tu ? reprit Mr. Mathew avec impatience. Tu vas chercher les barres de misaine sur le mât d'artimon. Tu m'as l'air d'un cockney qui s'entend peu à tresser une garcette ou à faire une épissure ! A bord de quelle gabare as-tu donc navigué, l'ami ? Au mât de misaine, imbécile, au mât de misaine !

Les matelots de bordée, accourus aux paroles du second, ne purent retenir un immense éclat de rire en voyant l'air déconcerté de Crockston, qui revenait vers le gaillard d'avant.

— Comme ça, dit-il en considérant le mât, dont l'extrémité absolument invisible se perdait dans les brouillards du matin ; comme ça, il faut que je grimpe là-haut ?

— Oui, répondit Mr. Mathew, et dépêche-toi ! Par saint Patrick, un navire fédéral aurait le temps d'engager son beaupré dans notre gréement avant que ce fainéant fût arrivé à son poste. Iras-tu à la fin ?

Crockston, sans mot dire, se hissa péniblement sur le bastingage ; puis il commença à gravir les enfléchures avec une maladresse signalée, et en homme qui ne savait se servir ni de ses pieds ni de ses mains ; puis, arrivé à la hune de misaine, au lieu de s'y élancer légèrement, il demeura immobile, se cramponnant aux agrès avec l'énergie d'un homme pris de vertige. Mr. Mathew, stupéfait de tant de gaucheries, et se sentant gagner par la colère, lui commanda de descendre à l'instant sur le pont.

— Ce gaillard-là, dit-il au maître d'équipage, n'a jamais été matelot de sa vie. Johnston, allez donc voir un peu ce qu'il a dans son sac.

Le maître d'équipage gagna rapidement le poste des matelots.

Pendant ce temps, Crockston redescendait péniblement ; mais, le pied lui ayant manqué, il se raccrocha à une manœuvre courante, qui fila par le bout, et il tomba assez rudement sur le pont.

— Maladroit, double brute, marin d'eau douce ! s'écria Mr. Mathew en guise de consolation. Qu'es-tu venu faire

à bord du *Delphin?* Ah! tu t'es donné pour un solide marin, et tu ne sais pas seulement distinguer le mât d'artimon du mât de misaine! Eh bien, nous allons causer un peu.

Crockston ne répondait pas. Il tendait le dos en homme résigné à tout recevoir. Précisément alors, le maître d'équipage revint de sa visite.

— Voilà, dit-il au second, tout ce que j'ai trouvé dans le sac de ce paysan-là : un portefeuille suspect avec des lettres.

— Donnez, fit Mr. Mathew. Des lettres avec le timbre des Etats-Unis du Nord! «M. Halliburtt, de Boston!» Un nordiste! un fédéral!... Misérable! tu n'es qu'un traître! tu t'es fourvoyé à bord pour nous trahir! Sois tranquille! ton affaire est réglée! et tu vas tâter des griffes du chat à neuf queues (1)! Maître d'équipage, faites prévenir le capitaine. En attendant, vous autres, veillez sur ce coquin-là.

Crockston, en recevant ces compliments, faisait une grimace de vieux diable, mais il ne desserrait pas les lèvres. On l'avait attaché au cabestan, et il ne pouvait remuer ni pieds ni mains.

Quelques minutes après, James Playfair sortit de sa cabine et se dirigea vers le gaillard d'avant. Aussitôt Mr. Mathew mit le capitaine au courant de l'affaire.

— Qu'as-tu à répondre? demanda James Playfair en contenant à peine son irritation.

— Rien, répondit Crockston.

— Et qu'es-tu venu faire à mon bord?

— Rien.

— Et qu'attends-tu de moi maintenant?

— Rien.

— Et qui es-tu? un Américain, ainsi que ces lettres semblent le prouver?

Crockston ne répondit pas.

— Maître d'équipage, dit James Playfair, cinquante coups de martinet à cet homme pour lui délier la langue. Sera-ce assez, Crockston?

— On verra, répondit sans sourciller l'oncle du novice John Stiggs.

— Allez, vous autres, fit le maître d'équipage.

A cet ordre, deux vigoureux matelots vinrent dépouiller Crockston de sa vareuse de laine; ils avaient déjà saisi le redoutable instrument, et le levaient sur les épaules du patient, quand le novice, John Stiggs, pâle et défait, se précipita sur le pont.

— Capitaine! fit-il.

— Ah! le neveu! dit James Playfair.

— Capitaine, reprit le novice en faisant un violent effort sur lui-même, ce que Crockston n'a pas voulu dire, je le dirai, moi; je ne cacherai pas ce qu'il veut taire encore. Oui, il est Américain, et je le suis aussi; tous deux, nous sommes ennemis des confédérés, mais non pas des traîtres venus à bord pour trahir *le Delphin* et le livrer aux navires fédéraux.

— Qu'êtes-vous venus faire alors? demanda le capitaine d'une voix sévère, et en examinant avec attention le jeune novice.

Celui-ci hésita pendant quelques instants, avant de répondre, puis d'une voix assez ferme il dit :

— Capitaine, je voudrais vous parler en particulier.

Tandis que John Stiggs formulait cette demande, James Playfair ne cessait de le considérer avec le soin le plus scrupuleux. La figure jeune et douce du novice, sa voix singulièrement sympathique, la finesse et la blancheur de ses mains, à peine dissimulée sous une couche de bistre, ses grands yeux dont l'animation ne pouvait tempérer la douceur, tout cet ensemble fit naître une singulière idée dans l'esprit du capitaine. Quand John Stiggs eut fait sa demande, Playfair regarda fixement Crockston qui haussait les épaules; puis il fixa sur le novice un regard interrogateur que celui-ci ne put soutenir, et il lui dit ce seul mot :

— Venez.

John Stiggs suivit le capitaine dans la dunette, et là, James Playfair, ouvrant la porte de sa cabine, dit au novice, dont les joues étaient pâles d'émotion :

— Donnez-vous la peine d'entrer, miss.

John, ainsi interpellé, se prit à sourire, rougir, et deux larmes coulèrent involontairement de ses yeux.

— Rassurez-vous, miss, dit James Playfair d'une voix plus douce, et veuillez m'apprendre à quelle circonstance je dois l'honneur de vous avoir à mon bord.

La jeune fille hésita un instant à répondre; puis, rassurée par le regard du capitaine, elle se décida à parler.

— Monsieur, dit-elle, je vais rejoindre mon père à Charleston. La ville est investie par terre, bloquée par mer; je ne savais donc comment y pénétrer, lorsque j'appris que *le Delphin* se proposait d'en forcer le blocus. J'ai donc pris passage à votre bord, monsieur, et je vous prie de m'excuser si j'ai agi sans votre consentement. Vous me l'auriez refusé.

— Certes, répondit James Playfair.

— J'ai donc bien fait de ne pas vous le demander, répondit la jeune fille d'une voix plus ferme.

Le capitaine se croisa les bras, fit un tour dans sa cabine, puis il revint.

— Quel est votre nom? lui demanda-t-il.

— Jenny Halliburtt.

— Mais votre père, si je m'en rapporte à l'adresse des lettres saisies entre les mains de Crockston, n'est-il pas de Boston?

— Oui, monsieur.

— Et un homme du Nord se trouve ainsi dans une ville du Sud au plus fort de la guerre des Etats-Unis?

— Mon père est prisonnier, monsieur. Il se trouvait à Charleston quand furent tirés les premiers coups de fusil de la guerre civile, et lorsque les troupes de l'Union se virent chassées du fort Sumter par les confédérés. Les opinions de mon père le désignaient à la haine du parti esclavagiste, et, au mépris de tous les droits, il fut emprisonné par les ordres du général Beauregard. J'étais alors en Angleterre auprès d'une parente qui vient de mourir, et seule, sans autre appui que Crockston, le plus fidèle serviteur de ma famille, j'ai voulu rejoindre mon père et partager sa prison.

— Et qu'était donc M. Halliburtt? demanda James Playfair.

— Un loyal et brave journaliste, répondit Jenny avec une certaine fierté, l'un des plus dignes rédacteurs de *la Tribune* (1), et celui qui a le plus intrépidement défendu la cause du Nord.

— Un abolitionniste, s'écria violemment le capitaine, un de ces hommes qui, sous le vain prétexte d'abolir l'esclavage, ont couvert leur pays de sang et de ruines!

— Monsieur, répondit Jenny Halliburtt en pâlissant,

(1) Littéralement, *cat of nine tails*, martinet composé de neuf courroies, fort en usage dans la marine anglaise.

(1) Journal entièrement dévoué à l'abolition de l'esclavage.

vous insultez mon père! Vous ne devriez pas oublier que je suis seule ici à le défendre!

Une vive rougeur monta au front du jeune capitaine; une colère mêlée de honte s'empara de lui: peut-être allait-il répondre sans ménagement à la jeune fille; mais il parvint à se contenir et ouvrit la porte de sa cabine.

— Maître, cria-t-il.

Le maître d'équipage accourut aussitôt.

— Cette cabine sera désormais celle de miss Jenny Halliburtt, dit-il; qu'on me prépare un cadre au fond de la dunette. Il ne m'en faut pas davantage.

Le maître d'équipage regardait d'un œil stupéfait ce jeune novice qualifié d'un nom féminin; mais, sur un signe de James Playfair, il se retira

— Et maintenant, miss, vous êtes chez vous, dit le jeune capitaine du *Delphin*.

Puis il se retira.

IV. — MALICES DE CROCKSTON.

Tout l'équipage connut bientôt l'histoire de miss Halliburtt. Crockston ne se gêna pas pour la raconter. Sur l'ordre du capitaine, il avait été détaché du cabestan, et le chat à neuf queues était rentré dans son gîte.



Le chat à neuf queues. Dessin de V. Foulquier.

— Un joli animal, dit Crockston, surtout quand il fait patte de velours.

Aussitôt libre, il descendit dans le poste des matelots, prit une petite valise et la porta à miss Jenny. La jeune fille put reprendre alors ses habits de femme, mais elle resta confinée dans sa cabine, et elle ne reparut pas sur le pont.

Quant à Crockston, il fut bien et dûment établi qu'il n'était pas plus marin qu'un horse-guard, et on dut l'exempter de tout service à bord.

Cependant *le Delphin* filait rapidement à travers l'Atlantique, dont il tordait les flots sous sa double hélice, et toute la manœuvre consistait à surveiller attentivement l'espace. Le lendemain de la scène qui trahit l'incognito de miss Jenny, James Playfair se promenait d'un pas rapide sur le pont de la dunette. Il n'avait fait aucune tentative pour revoir la jeune fille et reprendre avec elle la conversation de la veille.

Pendant sa promenade, Crockston se croisait fréquemment avec lui, et il l'examinait en dessous avec une bonne grimace de satisfaction. Il était évidemment désireux de causer avec le capitaine, et il mettait à le regarder une insistance qui finit par impatienter celui-ci.

— Ah çà! qu'est-ce que tu me veux encore? dit James Playfair en interpellant l'Américain; tu tournes autour de moi comme un nageur autour d'une bouée! Est-ce que cela ne va pas bientôt finir?

— Excusez-moi, capitaine, répliqua Crockston en cli-

gnant de l'œil, c'est que j'ai quelque chose à vous dire.

— Parleras-tu?

— Oh! c'est bien simple. Je veux tout bonnement vous dire que vous êtes un brave homme au fond.

— Pourquoi au fond?

— Au fond et à la surface aussi.

— Je n'ai pas besoin de tes compliments.

— Ce ne sont pas des compliments. J'attendrai, pour vous en faire, que vous soyez allé jusqu'au bout.

— Jusqu'à quel bout?

— Au bout de votre tâche.

— Ah! j'ai une tâche à remplir?

— Evidemment. Vous nous avez reçus à votre bord, la jeune fille et moi. Bien. Vous avez donné votre cabine à miss Halliburtt. Bon. Vous m'avez fait grâce du martinet. On ne peut mieux. Vous allez nous conduire tout droit à Charleston. C'est à ravir. Mais ce n'est pas tout.

— Comment! ce n'est pas tout, s'écria James Playfair stupéfait des prétentions de Crockston.

— Non certes, répondit ce dernier en prenant un air narquois. Le père est prisonnier là-bas!

— Eh bien?



Grand embarras de James Playfair. Dessin de Lix.

— Eh bien, il faudra délivrer le père.

— Délivrer le père de miss Halliburtt?

— Sans doute. Un digne homme, un courageux citoyen! Il vaut la peine que l'on risque quelque chose pour lui.

— Maître Crockston, dit James Playfair en fronçant les sourcils; tu m'as l'air d'un plaisant de première force. Mais retiens bien ceci : je ne suis pas d'humeur à plaisanter.

— Vous vous méprenez, capitaine, répliqua l'Américain. Je ne plaisante en aucune façon. Je vous parle très-sérieusement. Ce que je vous propose vous paraît absurde tout d'abord, mais quand vous aurez réfléchi, vous verrez que vous ne pourrez faire autrement.

— Comment! il faudra que je délivre ce M. Halliburtt?

— Sans doute. Vous demanderez sa mise en liberté au général Beauregard, qui ne vous la refusera pas.

— Et s'il me la refuse?

— Alors, répondit Crockston sans plus s'émouvoir, nous emploierons les grands moyens, et nous enlèverons le prisonnier à la barbe des confédérés.

— Ainsi, s'écria James Playfair que la colère commençait à gagner, ainsi, non content de passer au travers des flottes fédérales et de forcer le blocus de Charleston, il faudra que je reprenne la mer sous le canon des forts, et cela pour délivrer un monsieur que je ne connais pas, un de ces abolitionnistes que je déteste, un de ces gâcheurs de papier qui versaient leur encre au lieu de leur sang !

— Oh ! un coup de canon de plus ou de moins, ajouta Crockston.

— Maître Crockston, dit James Playfair, fais bien attention; si tu as le malheur de me reparler de cette affaire, je t'envoie à fond de cale pendant toute la traversée pour t'apprendre à veiller sur ta langue.

Et, cela dit, le capitaine congédia l'Américain, qui s'en alla en murmurant :

— Eh bien, je ne suis pas mécontent de cette conversation ! Le grappin est lancé ! Cela va ! cela va !

Lorsque James Playfair avait dit « un abolitionniste que je déteste, » il était évidemment allé au delà de sa pensée ; ce n'était point un partisan de l'esclavage, mais il ne voulait pas admettre que la question de la servitude fût prédominante dans la guerre civile des Etats-Unis, et cela malgré les déclarations formelles du président Lincoln. Prétendait-il donc que les Etats du Sud — huit sur trente-six — avaient en principe le droit de se séparer, puisqu'ils s'étaient réunis volontairement? Pas même. Il détestait les hommes du Nord, et voilà tout. Il les détestait comme d'anciens frères séparés de la famille commune, de vrais Anglais qui avaient jugé bon de faire ce que lui, James Playfair, approuvait maintenant chez les Etats confédérés. Voilà quelles étaient les opinions politiques du capitaine du *Delphin;* mais surtout la guerre d'Amérique le gênait personnellement, et il en voulait à ceux qui faisaient cette guerre. On comprend donc comment il dut recevoir cette proposition de délivrer un nordiste, et de se mettre à dos les confédérés, avec lesquels il prétendait trafiquer.

Cependant les insinuations de Crockston ne laissaient pas de le tracasser vivement; il les rejetait au loin, mais elles revenaient sans cesse assiéger son esprit, et quand, le lendemain, miss Jenny parut un instant sur le pont, il n'osa plus la regarder en face.

Et c'était grand dommage, assurément, car cette jeune fille à tête blonde, au regard intelligent et doux, méritait d'être regardée par un jeune homme de trente ans; mais James se sentait embarrassé en sa présence ; il sentait que cette charmante créature possédait une âme forte et généreuse, dont l'éducation s'était faite à l'école du malheur. Il comprenait que son silence envers elle renfermait un refus d'acquiescer à ses vœux les plus chers. D'ailleurs miss Jenny ne recherchait pas James Playfair, mais elle ne l'évitait pas non plus, et pendant les premiers jours on se parla peu ou point. Miss Halliburtt sortait à peine de sa cabine, et certainement elle n'eût jamais adressé la parole au capitaine du *Delphin*, sans un stratagème de Crockston qui mit les deux parties aux prises.

Le digne Américain était un fidèle serviteur de la famille Halliburtt ; il avait été élevé dans la maison de son maître, et son dévouement ne connaissait pas de limites. Son bon sens égalait son courage et sa vigueur. Ainsi qu'on l'a vu, il avait une manière à lui d'envisager les choses, il se faisait une philosophie particulière sur les événements, il donnait peu de prise au découragement, et dans les plus fâcheuses conjonctures, il savait merveilleusement se tirer d'affaire.

Ce brave homme avait mis dans sa tête de délivrer M. Halliburtt, d'employer à le sauver le navire du capitaine et le capitaine lui-même, et de revenir en Angleterre. Tel était son projet, si la jeune fille n'avait d'autre but que de rejoindre son père et de partager sa captivité. Aussi Crockston cherchait-il à entreprendre James Playfair ; il avait lâché sa bordée, comme on l'a vu, mais l'ennemi ne s'était pas rendu. Au contraire.

— Allons, se dit-il, il faut absolument que miss Jenny et le capitaine en viennent à s'entendre. S'ils boudent ainsi pendant toute la traversée, nous n'arriverons à rien. Il faut qu'ils parlent, qu'ils discutent, qu'ils se disputent, s'ils le veulent, mais qu'ils causent, et je veux être pendu si, dans la conversation, James Playfair n'en arrive pas à proposer lui-même ce qu'il refuse aujourd'hui.

Mais quand Crockston vit que la jeune fille et le jeune homme s'évitaient, il commença à être embarrassé.

— Faut brusquer, se dit-il.

Et, le matin du quatrième jour, il entra dans la cabine de miss Halliburtt en se frottant les mains avec un air de satisfaction parfaite.

— Bonne nouvelle, s'écria-t-il, bonne nouvelle! Vous ne devineriez jamais ce que m'a proposé le capitaine. Un bien digne jeune homme, allez!

— Ah! répondit Jenny, dont le cœur battit violemment, il t'a proposé?...

— De délivrer M. Halliburtt, de l'enlever aux confédérés et de le ramener en Angleterre.

— Est-il vrai ? s'écria Jenny.

— C'est comme je vous le dis, miss. Quel homme de cœur que ce James Playfair ! Voilà comme sont les Anglais : tout mauvais ou tout bons. Ah ! il peut compter sur ma reconnaissance, celui-là, et je suis prêt à me faire hacher pour lui, si cela peut lui être agréable.

La joie de Jenny fut profonde en entendant les paroles de Crockston. Délivrer son père ! mais elle n'eût jamais osé concevoir un tel projet ! Et le capitaine du *Delphin* allait risquer pour elle son navire et son équipage !

— Voilà comme il est, ajouta Crockston en finissant, et cela, miss Jenny, mérite bien un remercîment de votre part.

— Mieux qu'un remercîment, s'écria la jeune fille, une éternelle amitié.

Et aussitôt elle quitta sa cabine pour aller exprimer à James Playfair les sentiments qui débordaient de son cœur.

— Ça marche de plus en plus, murmura l'Américain; ça court même, ça arrivera !

James Playfair se promenait sur la dunette, et, comme on le pense bien, il fut fort surpris, pour ne pas dire stupéfait, de voir la jeune fille s'approcher de lui, et, les yeux humides des larmes de la reconnaissance, lui tendre la main en disant :

— Merci, monsieur, merci de votre dévouement, que je n'aurais jamais osé attendre d'un étranger.

— Miss, répondit le capitaine en homme qui ne comprenait pas et ne pouvait pas comprendre, je ne sais...

— Cependant, monsieur, reprit Jenny, vous allez braver bien des dangers pour moi, peut-être compromettre vos intérêts. Vous avez tant fait déjà, en m'accordant à votre bord une hospitalité à laquelle je n'avais aucun droit...

— Pardonnez-moi, miss Jenny, répondit James Play-

fair, mais je vous affirme que je ne comprends pas vos paroles. Je me suis conduit envers vous comme fait tout homme bien élevé envers une femme, et mes façons d'agir ne méritent ni tant de reconnaissance ni tant de remercîments.

— Monsieur Playfair, dit Jenny, il est inutile de feindre plus longtemps. Crockston m'a tout appris!

— Ah! fit le capitaine, Crockston vous a tout appris. Alors je comprends de moins en moins le motif qui vous a fait quitter votre cabine et venir me faire entendre des paroles dont...

En parlant ainsi, le jeune capitaine était assez embarrassé de sa personne; il se rappelait la façon brutale avec laquelle il avait accueilli les ouvertures de l'Américain; mais Jenny ne lui laissa pas le temps de s'expliquer davantage, fort heureusement pour lui, et elle l'interrompit en disant:

— Monsieur James, je n'avais d'autre projet, en prenant passage à votre bord, que d'aller à Charleston, et là, si cruels que soient les gens du Sud, ils n'auraient pas refusé à une pauvre fille de partager la prison de son père. Voilà tout, et je n'aurais jamais espéré un retour impossible; mais puisque votre générosité va jusqu'à vouloir délivrer mon père prisonnier, puisque vous voulez tout tenter pour le sauver, soyez assuré de ma vive reconnaissance, et laissez-moi vous donner la main.

James ne savait que dire ni quelle contenance garder; il se mordait les lèvres; il n'osait prendre cette main que lui tendait la jeune fille. Il voyait bien que Crockston l'avait « compromis, » afin qu'il ne lui fût pas possible de reculer. Et cependant, il n'entrait pas dans ses idées de concourir à la délivrance de M. Halliburtt et de se mettre une mauvaise affaire sur le dos. Mais comment trahir les espérances conçues par cette pauvre fille? Comment refuser cette main qu'elle lui tendait avait un sentiment si profond d'amitié? Comment changer en larmes de douleur les larmes de reconnaissance qui s'échappaient de ses yeux?

Aussi le jeune homme chercha-t-il à répondre évasivement, de manière à conserver sa liberté d'action et à ne pas s'engager pour l'avenir.

— Miss Jenny, dit-il, croyez bien que je ferai tout au monde pour...

Et il prit dans ses mains la petite main de Jenny; mais à la douce pression qu'il éprouva, il sentit son cœur se fondre, sa tête se troubler; les mots lui manquèrent pour exprimer ses pensées; il balbutia quelques paroles vagues:

— Miss... miss Jenny... pour vous...

Crookston, qui l'examinait, se frottait les mains en grimaçant et répétait:

— Ça arrive! ça arrive! c'est arrivé!

Comment James Playfair se serait-il tiré de cette embarrassante situation? Nul n'aurait pu le dire; mais heureusement pour lui, sinon pour *le Delphin*, la voix du matelot de vigie se fit entendre.

— Ohé! officier de quart! cria-t-il.

— Quoi de nouveau? répondit Mr. Mathew.

— Une voile au vent!

James Playfair, quittant aussitôt la jeune fille, s'élança dans les haubans d'artimon.

JULES VERNE.

(La fin à la prochaine livraison.)

LEÇONS D'HISTOIRE. PETITES CAUSES DE GRANDS ÉVÉNEMENTS.

LE VERRE D'EAU.

Il y a quelques années, un de nos plus spirituels écrivains (1) publiait dans ce recueil une curieuse étude. Recherchant les causes de la guerre sanglante qui divisa pendant plusieurs siècles la France et l'Angleterre, il trouva que ces grands événements avaient eu l'origine la plus frivole, la fantaisie d'un roi qui s'était fait couper la barbe et les cheveux. La plupart des révolutions qui bouleversent les sociétés, perdent ou sauvent les nations, ont eu pour point de départ des circonstances insignifiantes. « Si le nez de Cléopâtre eût été plus court, a dit Pascal, toute la face de la terre aurait changé. »

Quoi! le destin des empires tiendrait à si peu de chose! Hélas oui! quoi qu'en dise notre orgueil. La gloire et la prospérité des Etats ne dépendent-elles pas en grande partie de ceux qui les gouvernent? Or, si grands qu'on les suppose, ministres, empereurs ou rois, ce sont toujours des hommes, soumis aux passions et aux faiblesses de l'humanité.

A cette cause, il faut en joindre encore une autre, plus efficace et plus consolante, l'action de la Providence, qui aime à se servir d'humbles moyens pour gouverner le monde et déjouer les plans les mieux combinés. « L'homme s'agite et Dieu le mène, » mais cette action toute-puissante se plaît à rester cachée, et le moindre souffle lui suffit pour détruire les édifices que nous construisons sur un sable toujours mouvant.

Le dix-septième siècle pourrait nous offrir plus d'un exemple de cette vérité. Un jeune courtisan, poussé par l'ambition, demande à Louis XIV un régiment. Ses droits étaient douteux, son mérite encore inconnu; le roi refuse et se fait ainsi un implacable ennemi. Ce jeune homme était le prince Eugène; il porta en Autriche l'épée que la France avait dédaignée et, se joignant à John Churchill, duc de Marlborough, fut l'âme des guerres désastreuses qui jetèrent le deuil sur les dernières années du grand siècle. Notre malheureux pays était épuisé d'hommes et d'argent; le découragement avait gagné toutes les âmes, un hiver rigoureux ajoutait encore aux calamités publiques, et la formidable ligue de l'Angleterre, de la Hollande et de l'Autriche triomphait partout, quand un accident bien futile vient changer la face des choses.

Nous sommes en 1710; une animation extraordinaire règne dans la ville de Londres; on voit à chaque fenêtre flotter des drapeaux portant les noms de Marlborough et de la reine Anne; des feux de joie sont allumés dans tous les quartiers de la vaste métropole; sur ces bûchers improvisés, on traîne de grotesques mannequins, représentant le roi de France, le pape, le prétendant et le dia-

(1) M. Alph. Karr. Voir le tome II du *Musée des Familles*, p. 321.

ble. La foule les entoure en poussant des cris de triomphe, car on vient d'apprendre la nouvelle victoire remportée à Malplaquet par les généraux de l'Angleterre et de l'Autriche. Peu habitués à cueillir sur le continent de semblables lauriers, les Anglais célèbrent cet événement par de bruyantes réjouissances. Çà et là seulement, quelques hommes à la figure grave, aux vêtements sombres, contrastent, par leur attitude froide et sévère, avec l'expansion générale. « Encore quelques victoires semblables, murmurent-ils, et le pays sera ruiné d'hommes et d'argent. » Mais leurs paroles se perdent au milieu des hourras frénétiques de la multitude : « *Marlborough for ever!* (Marlborough pour toujours!) »

Une scène bien différente se passait au palais de Saint-James. La reine, plongée dans un grand fauteuil, écoutait ces clameurs d'un air triste et pensif.

— Tu l'entends, Abigaïl, dit-elle à une jeune fille assise à ses pieds sur un tabouret, Marlborough est le véritable roi. Sa gloire militaire enivre le peuple, et je serai obligée, longtemps encore, de subir les caprices d'une femme impérieuse, ajouta-t-elle avec un soupir.

— Ne croyez pas cela, madame, répondit Abigaïl; le peuple aime et respecte sa *bonne reine Anne.* Beaucoup de gens commencent même à comprendre que le duc de Marlborough, en continuant la guerre, a surtout en vue ses propres intérêts.

— Sir Harley et Bolingbroke t'auraient-ils gagnée à leur cause, et serais-tu devenue Française, ma gentille Abigaïl? dit la reine en souriant. Ce serait dangereux, continua-t-elle tristement, tes amis, malgré leur verve satirique, n'ont pu diminuer la popularité du général.

— Si Votre Majesté consentait seulement à les voir!

— Impossible! la duchesse n'aurait qu'à l'apprendre! fit la reine avec un mouvement d'effroi.

Anne, fille de Jacques II, le roi exilé qui avait trouvé un refuge à la cour de France, occupait le trône depuis la mort de Guillaume d'Orange. Cette princesse, d'un caractère doux et faible, ne sut jamais, malgré la droiture de son esprit et de son cœur, être autre chose que le jouet des partis. Veuve et sans enfants, elle regardait ses malheurs personnels comme une juste expiation de l'entraînement coupable qui lui avait fait abandonner la cause de son père ; bien qu'elle fût adorée de ses sujets et surnommée *la bonne reine,* elle se reprochait amèrement de porter la couronne au détriment de son frère, car le malheureux Jacques II était mort, son fils aurait dû lui succéder. Elle voyait avec chagrin la continuation d'une guerre qui ruinait les dernières espérances de sa famille, et supportait impatiemment le joug de la duchesse de Marlborough. Cette femme hautaine, digne épouse du célèbre général anglais, exerçait l'empire le plus absolu sur sa royale maîtresse, grâce à son esprit remarquable et à la fermeté de son caractère. Dévorée d'ambition, avide de richesses, elle profitait de son influence pour combler les siens d'honneurs et de dignités. Elle avait depuis peu placé auprès d'Anne sa cousine Abigaïl, espérant bien en faire l'instrument docile de ses volontés, mais la jeune fille, touchée de la bonté de la reine, témoin des scènes violentes qui avaient lieu parfois entre elle et l'orgueilleuse duchesse, ne se montra nullement disposée à servir les intrigues de sa noble parente. Une sourde inimitié ne tarda pas à se produire entre la favorite et sa protégée, devenue la confidente et l'amie de la reine.

— Parlons plutôt de toi, Abigaïl, dit Anne après un moment de silence et paraissant faire effort pour secouer les sombres préoccupations qui l'agitaient. Il m'a semblé que tes beaux yeux avaient fait une vive impression sur un officier plein de mérite, l'un des cavaliers les plus accomplis de la cour.

— Hélas! madame, répondit la jeune fille, dont le visage se couvrit d'une vive rougeur, je n'osais en parler à Votre Majesté. D'ailleurs, ajouta-t-elle tristement, à quoi bon vous tourmenter de mes chagrins?

— Tes chagrins, mon enfant? s'écria la reine.

— Le père de M. Masham, Votre Majesté ne l'ignore pas, rendit quelques services aux Churchill. Aussi la duchesse a fait entrer le fils dans le régiment des gardes, où son avancement a été rapide. Mais, par un caprice bizarre, elle l'a menacé de toute sa colère, s'il se mariait sans son consentement.

— Est-il possible! dit la reine avec un singulier sourire. Pourtant, ma chère enfant, M. Masham, s'il t'aime, pourrait bien renoncer à la protection de la belle duchesse.

— Et moi, reprit la jeune fille en pleurant, voudrais-je l'exposer à une haine aussi dangereuse?

— Rassure-toi, Abigaïl, tu épouseras M. Masham, moi, la reine, je t'en donne ma parole.

— Mais la duchesse ne le permettra pas.

— Elle ne sera instruite de ton mariage que lorsqu'il sera trop tard pour l'empêcher. On vient, laisse-nous. Encore un mot, cependant : ce soir, au moment de la réception, si je demande un verre d'eau à M. Masham, tu le feras venir dans mes appartements dès que tout le monde se sera retiré, et nous nous entendrons avec lui au sujet de cette affaire.

Abigaïl baisa la main d'Anne avec une reconnaissance passionnée et s'éloigna.

Cependant la duchesse, car c'était elle, avait surpris les dernières paroles de la reine. Comme surintendante du palais, elle avait la clef des appartements particuliers et pouvait entrer à toute heure sans être annoncée. Incapable de maîtriser sa colère, elle s'écria d'un ton ironique :

— Excusez-moi, madame, d'être venue si mal à propos troubler une conversation sans doute fort intéressante.

— Très-intéressante, en effet, je parlais avec Abigaïl de M. Masham. Ce jeune homme me paraît être pour elle un parti tout à fait convenable.

— M. Masham ne songe nullement à Abigaïl, reprit sèchement la duchesse, et, du reste, j'ai sur elle d'autres projets.

— Peut-être en avez-vous aussi sur M. Masham? dit la reine d'un air moqueur.

La duchesse jeta sur Anne un regard de haine et se disposait à répondre, quand on vint annoncer que la foule des invités commençait à remplir les salles du palais. La réunion était brillante et composée surtout de *whigs*, parti politique qui l'emportait alors sur les *tories* et soutenait le ministère.

Souffrante et fatiguée, la reine ne prenait d'ordinaire aucun plaisir à ces fêtes. Ce soir-là néanmoins, animée d'une agitation fébrile, elle causa longtemps avec plusieurs seigneurs de la cour. Puis, apercevant Masham, qui était de service :

— Il fait une chaleur étouffante, dit-elle, monsieur Masham, donnez-moi un verre d'eau, je vous prie.

La duchesse, qui n'avait cessé d'observer la reine, tressaillit à cette demande.

— Que faites-vous, madame? s'écria-t-elle impétueusement. Votre Majesté ose-t-elle...?

— Vous oubliez à qui vous parlez, duchesse, répondit Anne avec dignité.

— Madame, balbutia la favorite honteuse de son emportement, vous n'ignorez pas que, d'après les lois de l'étiquette, Votre Majesté devait s'adresser à une de ses femmes.

— Quoi! tant de bruit pour si peu de chose! S'il en est ainsi, duchesse, donnez-moi vous-même ce verre d'eau.

La surintendante, pâle de colère, saisit le plateau; mais au même instant elle surprit le regard, plein de gratitude et de joie, qu'Abigaïl jetait sur Anne, et acheva de perdre son sang-froid. Le verre d'eau glissa de ses mains tremblantes et tomba sur la robe de la reine, qui s'écria :

— Vous êtes bien maladroite aujourd'hui, duchesse!

— Me parler ainsi! après tous les services que j'ai rendus à Votre Majesté!...

— Par malheur, ces services dont vous parlez tant, étaient trop d'accord avec votre intérêt pour m'inspirer une grande reconnaissance.

— Votre Majesté les juge inutiles, mais elle les regrettera peut-être, car je donne ma démission.

— Je l'accepte, répondit Anne. Et, suivie d'Abigaïl, elle se retira dans ses appartements.

La reine était fort émue. Cette scène violente avait épuisé ses forces. Effrayée elle-même de sa résolution :

— Qu'ai-je fait? dit-elle à la jeune fille dès que la porte se fut refermée sur elle.

— Votre Majesté nous a sauvés tous. L'Angleterre vous devra sa délivrance, et moi, ma maîtresse bien-aimée, le bonheur de ma vie entière.

Dès le lendemain, la reine manda sir Harley et Bolingbroke, chefs de l'opposition tory. Le premier, par ses infatigables efforts, avait amené l'union de l'Angleterre et de l'Ecosse; le haut clergé lui était entièrement dévoué,



Le verre d'eau. Dessin de Fellmann.

et sa réputation d'habile administrateur lui donnait une grande influence. Le second joignait à de rares talents, à de gracieuses manières une éloquence entraînante et un savoir fort étendu. Ses prodigalités ruineuses avaient nui d'abord à son avancement, mais s'étant mis aux affaires avec la même ardeur qu'il apportait autrefois au plaisir, il réunit autour de lui de nombreux partisans et contribua d'une manière puissante à la chute de Marlborough. Il publiait un journal, *l'Examinateur*, qui ne cessait d'accabler le duc de ses mordantes épigrammes; Prior et Swift le secondaient dans cette lutte, et chaque numéro de l'impitoyable gazette révélait à un public avide de scandale, les fraudes et la cupidité du chef des armées anglaises : ils représentaient le commerce anéanti, les finances ruinées par la guerre contre la France, guerre fatale aux vainqueurs et aux vaincus, et profitable seulement à Marlborough, dont elle emplissait les coffres. Anne reçut les deux hommes d'Etat avec une grande bienveillance; elle leur témoigna le désir de former un nouveau ministère, mais elle était retenue par la crainte de déplaire au peuple, si passionné pour le vainqueur de Malplaquet.

— Ne craignez rien, madame, répondit sir Harley; mon ami et moi, nous avons déjà éclairé une partie de la nation sur les dangers de la guerre que Marlborough se plaît à éterniser. Que Votre gracieuse Majesté nous promette seulement son appui, et nous saurons bien trouver un homme capable de convaincre le peuple.

— De qui voulez-vous parler? demanda la reine.

— Vous n'ignorez pas, madame, le zèle ardent de la bonne ville de Londres pour les libertés de l'Eglise. Je connais un ministre, le docteur Sacheverell, dont la dévotion ombrageuse, le caractère énergique et violent pourront nous servir. Laissez-le faire, je réponds qu'a-

vant peu ses paroles, comme une traînée de poudre, auront mis le feu à la ville entière.

— Grand Dieu! s'écria la reine, c'est une émeute que vous m'annoncez là!

— Préférez-vous subir de nouveau la domination de la duchesse?

— Oh non! dit Anne vivement. Je connais votre prudence, sir Harley, et j'ai confiance en vous.

Quelques jours après, une foule immense remplissait l'église Saint-Paul. Le lord-maire et les aldermen donnaient, par leur présence, un caractère plus significatif encore à la scène qui allait suivre. Un homme, d'une figure imposante, gravit bientôt les degrés de la chaire. Ses yeux, brillant d'un feu sombre, parcoururent lentement l'auditoire. Un profond silence régnait dans le vaste temple; toutes les âmes semblaient suspendues aux lèvres du fougueux orateur. Il peignit la désolation de l'Eglise anglicane, trahie par de faux frères, abandonnée de ses propres enfants, dont la négligence coupable la livrait aux mains des perfides Philistins; des allusions, faciles à saisir, faisaient comprendre que ces dangereux ennemis n'étaient autres que les ministres whigs. Il osa même blâmer ouvertement la révolution qui avait chassé les Stuarts, et il termina son ardente philippique en exhortant les fidèles à ceindre l'épée du Seigneur et à montrer leur foi par des œuvres éclatantes.

L'effet de ce discours fut immense. Sacheverell en avait fait imprimer quarante mille exemplaires, et quelques jours après, Londres tout entier ne s'occupait plus que du danger de l'Eglise, mise en péril par les ministres whigs.

Le tumulte aurait été promptement étouffé, si Harley et Bolingbroke, sûrs de l'assentiment de la reine, n'eussent pris soin de l'entretenir. Par leurs secrètes instigations, l'agitation publique allait croissant, des rassemblements nombreux se formaient, les affaires étaient suspendues, et le Parlement crut enfin devoir arrêter l'auteur du désordre, le trop zélé champion de la foi anglicane. Cet acte d'autorité mit le comble à l'exaspération populaire; on représenta Sacheverell comme un martyr, son portrait fut affiché partout, les temples retentirent de prières adressées au ciel pour sa délivrance, et quelquefois même de menaces contre ses oppresseurs.

Marlborough, instruit de ces événements, se hâta de revenir à Londres; il avait compté sur son prestige militaire pour calmer le désordre, mais la foule avait maintenant une autre idole, et si quelques cris parvinrent aux oreilles du duc, ce furent: « Sacheverell pour toujours! »

Cependant, le jugement se poursuivait. La salle des séances, envahie par le peuple, était devenue pour le docteur une scène de triomphe. Anne voulut assister au procès; elle partit de Whitehall, escortée par un peloton de soldats qui avaient grand'peine à lui frayer un passage. La voiture royale dut s'arrêter plusieurs fois, et des hommes à l'aspect sinistre s'approchèrent de la portière en disant à la reine :

— Nous souhaitons que Votre Majesté soit bien disposée pour le docteur Sacheverell.

Anne, effrayée, se rejeta en arrière, mais Abigaïl, plus maîtresse d'elle-même, leur répondit :

— Oui, oui, mes amis, Sa Majesté protége tous les vrais défenseurs du clergé.

Des hourras enthousiastes accueillirent ces paroles.

— Dieu bénisse la reine! s'écria la foule.

Les manifestations énergiques du peuple intimidèrent les ministres, qui n'osèrent insister pour des mesures de rigueur. Sacheverell fut remis en liberté, et les juges se bornèrent à lui interdire de prêcher pendant trois ans.

Dès que cet arrêt fut connu, la ville entière s'illumina comme pour une fête, des feux de joie furent allumés au coin des rues, et la multitude inconstante qui naguère acclamait Marlborough, le brûla en effigie comme ennemi de l'Eglise et de l'Etat.

Le revirement de l'opinion permettait à la reine de suivre une politique plus conforme à ses propres désirs et aux intérêts de l'Angleterre. Elle comprit que le bien de son pays n'exigeait pas la ruine de la France, dont la puissance, au contraire, contrebalançait sur le continent l'influence de l'Autriche. Anne choisit pour ministres Harley et Bolingbroke, les deux chefs du parti de la paix, et fit savoir à Louis XIV qu'elle était disposée à entrer en négociations avec lui. Bientôt après, le congrès d'Utrecht assura à l'Europe le repos auquel tout le monde aspirait, et dont la France surtout avait si grand besoin. Les conditions du traité, glorieuses pour l'Angleterre, n'étaient humiliantes pour personne, et respectaient une partie des conquêtes que l'épée de Turenne et de Condé nous avait acquises.

Ainsi, un verre d'eau, jeté avec colère par une orgueilleuse favorite, changea les destinées de deux grands pays: il amena la chute du ministère whig, la disgrâce de Marlborough, la fin d'une guerre qui décimait l'Europe et ruinait la France, ouvrit enfin une ère de paix et de prospérité.

Abigaïl, dont le dévouement et la tendresse avaient gagné le cœur de la reine, épousa Masham, et fut nommée surintendante du palais à la place de la duchesse de Marlborough. Quant au général, dépouillé de tous ses emplois, accusé de concussion, il alla dans la retraite dévorer sa honte. Ce fut probablement alors que les Français, pour célébrer sa disgrâce, composèrent la burlesque complainte qui est restée si populaire, grâce à son admirable mélodie.

Emile JONVEAUX.

CHRONIQUE DU MOIS.

La France et l'armée ont fait une perte irréparable en perdant M. le général Lamoricière, un des plus vaillants et des plus intelligents capitaines de son siècle. Il était né en l'an de grâce 1806, et notre Ecole polytechnique a gardé le souvenir de ce jeune homme aux convictions religieuses, qui déjà se faisait remarquer par son intelligence et son courage. Il eut l'honneur d'être un des premiers soldats de la première expédition d'Afrique; il fut un des vainqueurs d'Alger et le dernier défenseur du saint-siége. Il était déjà capitaine en 1830, et depuis ces grandes journées, notre conquête d'Afrique et Lamoricière ont été presque inséparables. Ce terrible corps des zouaves, ces héros au pas de charge, Africains et Français tout ensemble, à qui rien ne résiste et n'a résisté, a été créé, pour ainsi dire, par le capitaine Lamoricière. On eût dit qu'il leur avait communiqué son énergie et sa volonté. Partout, dans les endroits les plus difficiles, dans les combats les plus dangereux, on retrouvait le capitaine

Lamoricière et ses zouaves. Ils se battaient tous les jours; le repos leur était inconnu. Les zouaves disaient que rien n'était impossible avec le capitaine, et bientôt le général Lamoricière. Ainsi pensait le maréchal Bugeaud à la bataille d'Isly, à la prise de Mascara. Le maréchal Bugeaud l'appelait son maître, à peu près comme, autrefois, le grand Corneille se disait l'élève de Rotrou. Dans cette glorieuse affaire de la prise de la smala d'Abd-el-Kader, Lamoricière eut sa bonne part de l'illustre aventure, et franchement, il était resté l'ennemi d'Abd-el-Kader, qui le lui rendait bien.

Dans les temps malheureux, déjà si loin de nous, Dieu merci, où les citoyens se battaient dans la rue, on vit soudain le général Lamoricière accourir en aide au parti de l'ordre et se mêler aux soldats qui marchaient contre les barricades. Ces barricades, semblables à des citadelles bien défendues, faisaient hésiter les plus braves, mais Lamoricière arrivait soudain. Calme et presque souriant, il marchait seul à l'avant-garde, au milieu des balles, saluant de la main ceux qu'il appelait les frères ennemis : « Allons, disait-il aux soldats, vous voyez que ce n'est pas bien difficile et qu'on en revient. »

Un peu plus loin, la première barricade étant emportée, il rencontre, au détour d'une rue, un jeune officier plein de trouble. Il fallait traverser ce passage au milieu d'un feu bien nourri, et voilà le général Lamoricière qui se place, en causant, à la droite de l'officier, sans remarquer son trouble et lui faisant un rempart de son corps. Ils passèrent ainsi l'un l'autre au pas, et désormais, le jeune homme apprit comment le sang-froid est la première condition du courage. On raconte aussi qu'après la bataille du faubourg Saint-Denis, quand la mitraille et le canon eurent brisé l'obstacle, un insurgé tomba entre les mains des soldats furieux, qui se préparèrent à le fusiller contre une porte cochère, sans autre forme de procès. Passe alors Lamoricière, et le voilà qui prend en pitié ce misérable. Il était égaré, il était désarmé; mais comment l'arracher à ces soldats qui avaient perdu leurs plus chers camarades? « Ma foi, disait Lamoricière, il me vint une idée, et m'approchant de ce malheureux : Comment, m'écriai-je en jurant comme un païen, c'est un drôle tel que toi qui fais des barricades, et tu prétends à l'honneur d'être fusillé? Non, non, pas de ça! En même temps, le prenant par l'habit, je lui fis faire un demi-tour à gauche, et je l'envoyai se faire pendre ailleurs, avec un coup de pied dont il a dû se souvenir longtemps. » Le coup de pied avait sauvé un malheureux; les soldats, ayant ri, se trouvèrent désarmés.

Ses soldats l'adoraient; il vivait de leur vie ; il les secourait sur les champs de bataille, et dans les temps de disette, il ajoutait sa ration à leur ration. Horace Vernet aura laissé de Lamoricière une adorable image, en le représentant tel qu'il marchait à l'assaut de Constantine. Il monte un cheval blanc, il porte un fez rouge sur la tête, un burnous sur les épaules. A voir ce visage impassible, on dirait que le général va se promener dans quelque endroit solitaire. Il était poëte à ses heures; il savait lire, il aimait les bons livres. Les écrivains l'arrêtaient et l'écoutaient volontiers; il était bienvenu dans les meilleurs salons de Paris : « Toutes les fois que j'entends parler Lamoricière, disait un jour M. Thiers, je sens en moi-même une grande envie d'écrire l'histoire de la conquête d'Afrique. »

« Une des gloires les plus brillantes et les plus pures de notre armée, raconte un témoin oculaire, un des défenseurs les plus braves et les plus dévoués de la religion, M. le général de Lamoricière, est mort cette nuit à trois heures, en son château de Prouzel, près Amiens. Le général s'était couché dimanche soir en assez bonne santé, et il projetait d'aller rejoindre prochainement Mme de Lamoricière, qui est depuis quelque temps en Anjou, lorsque, vers minuit, il a éprouvé un étouffement des plus violents. Un de ses domestiques, qu'il a pu appeler, s'est empressé d'aller prévenir M. le curé de Prouzel, qui, étant accouru au château, n'a pu que recueillir le dernier soupir du général, dont les bras serraient avec force un crucifix sur sa poitrine, et qui terminait ainsi chrétiennement une existence illustrée par les glorieux services qu'il a rendus à son pays, et par des actes qui ont témoigné hautement de la sincérité, de la fermeté de sa foi et de ses convictions religieuses. »

Ces grands exemples sont d'autant mieux les bienvenus chez nous, que l'exemple est rare, et que nous avons un penchant plus prononcé pour tout ce qui est absurde, idiot et malsain. Pendant que nous négligeons nos grands citoyens, nos grands poëtes, et que notre injustice va jusqu'à l'oubli, qu'un faiseur de magie, un saltimbanque, un entrepreneur de tours de force, un sauteur sur la place publique, arrive et se mette à jouer des gobelets! soudain nous crions au miracle! Accourez tous et venez saluer le grand homme! Et plus ce saltimbanque annonce, en mauvais français, des miracles de l'autre monde, et plus on l'entoure. Ah! que nous sommes bêtes avec tout notre esprit!

Tel, sur la foi d'un mauvais livre auquel il n'aura pas compris grand'chose, va mettre en doute la résurrection de Lazare, qui ne doutera pas un seul instant des miracles sans nombre des *esprits frappeurs*. Il ne croit pas que Lazare, en effet, soit sorti du tombeau, mais il est parfaitement persuadé que les tables tournent d'elles-mêmes, qu'elles contiennent un esprit, et que cet esprit va prendre à volonté un des plus grands noms de tous les peuples et de tous les temps. Sans nul doute, à les entendre, une cuisinière aura le droit d'évoquer, entre deux fourneaux, l'esprit charmant de Mme de Sévigné, qu'elle fait parler comme une cuisinière, et le portier le plus vulgaire va trouver obéissants à ses lois Bossuet, Fénelon, M. le duc de Saint-Simon. Alors ces grands génies, l'honneur de l'esprit humain, vont répondre à ce portier en style de portier. M. de Turenne, évoqué par un pleutre, aura l'honneur de subir cette loi misérable, et l'on verra Mme de Maintenon descendre de son piédestal à la voix d'une couturière! Or, ces choses-là rencontrent dans le monde entier des hommes crédules et qui subiraient le martyre en l'honneur de leur croyance! tant c'est rare et charmant un miracle auquel on a participé!

Voilà ce que nous voulions dire il y a longtemps; voilà ce que nous dirons aujourd'hui, à propos de ces deux faiseurs de résurrections, disons mieux : de ces deux escamoteurs du nouveau monde, appelés les frères Dawenport. A les entendre, à les voir opérer, rien n'était plus facile à ces messieurs que d'avoir Aspasie à leur petit lever, et de faire cirer leurs bottes par le grand Condé. L'Amérique entière eût juré par la divinité des frères Dawenport. Peu s'en est fallu que l'Angleterre, à son tour, n'acceptât ces jongleries. Puis les deux magiciens s'en vinrent porter leur industrie et leur divinité dans la ville où est né ce grand rieur, Molière. Oui-da; les deux sorciers n'ont pas songé qu'il y avait encore à Paris des clairvoyants qui peuvent dire, à la façon de ce héros de la comédie : ***J'ai des yeux, Dieu merci! j'ai***

des yeux. Et voilà nos deux imprudents qui s'enferment dans leur boîte à la malice, après avoir bien prévenu le public de l'immense danger qu'il y aurait pour leur félicité dans ce monde et dans l'autre à porter une main téméraire sur la sorcellerie des Dawenport. Puis, la boîte étant fermée, on entend des bruits, des cris, des raclements de guitare et des appels de trompettes. On eût dit, vraiment, un charivari de l'enfer. La porte s'ouvre alors, et on retrouve ces deux magiciens attachés sur leur banc, et chacun, même les plus incrédules, de rester stupéfait.

Toutefois, l'assemblée entière était convaincue à l'avance que ces deux sorciers n'étaient pas de grands sorciers. Chacun laissait de côté le miracle, et cherchait le *truc.* « Eurêka ! j'ai trouvé ! » s'écrie enfin un spectateur, un Normand de Normandie, et voilà notre inspiré qui pousse un certain bouton, lequel bouton faisait jouer certain ressort sur lequel s'appuyait le banc, disons mieux, le trépied des Dawenport. Au même instant (ô miracle !) on voit tomber le banc sur lequel étaient attachés nos deux farceurs ; les cordes glissent, et les deux associés de la sorcellerie d'en haut et de la sorcellerie d'en bas restent là, bouche béante, aussi confondus... *qu'un renard qu'une poule aurait pris.* Jugez des rires, des sifflets ! jugez de l'hébêtement de ces demi-dieux pris à leur propre traquenard ! Ch. WALLUT.

Paris. — Typ. Hennuyer et fils, rue du Boulevard, 7.

SPIRITES, TABLES TOURNANTES, ÉCRIVANTES ET AUTRES MERVEILLES MAGNÉTIQUES.



— Voyons. Qu'est ce que cela signifie ? — Monsieur, c'est la table qui s'est mise à tourner. Il n'y a pas moyen de l'empêcher.

— Qu'éprouvez-vous ? — Il me semble que j'avale un petit verre de grande-chartreuse.

Le jeune Ch. Duchâteau évoque l'esprit du grand Charlemagne pour savoir s'il l'invitera à son banquet de l'année prochaine.

Moyen de lire plusieurs journaux à la fois.

Composition de Bertall.

LA PEINTURE ET LES PEINTRES ANGLAIS.

UN TABLEAU DE W. HOGARTH.



Portrait de W. Hogarth.

Ce n'est pas la première fois que le *Musée des Familles* reproduit cette étrange figure du peintre anglais; déjà, en 1833, M. L. Gozlan lui a consacré, sous une forme légère, un de ces articles si fins et si profonds à la fois dont lui seul possède le secret; vingt ans plus tard (octobre 1852), M. F. Wey vous racontait comment se ter-

mina le voyage d'Hogarth en France, et comment son crayon moqueur se vengea de l'accueil qu'il reçut du gouverneur de Calais. Enfin, en 1857, ce même auteur, dans une comédie petillante d'esprit, *les Chrysalides*, mettait en scène une des anecdotes oubliées de la vie de notre héros.

Si, aujourd'hui, nous reprenons le même thème, à l'occasion du magnifique portrait que nous publions ci-dessus, c'est que bon nombre de nos lecteurs ne connaissent pas les articles dont nous avons parlé, et que, d'ailleurs, Hogarth est une de ces physionomies curieuses qu'on ne peut qu'esquisser en quelques pages.

Hogarth naquit à Londres vers la fin de 1697. Il était fils d'un prote d'imprimerie. Ses commencements ressemblent fort à ce que l'on raconte d'ordinaire des débuts des grands artistes. L'étude de la nature et un peu le hasard devaient lui montrer la voie qui lui réservait ses véritables triomphes. Comment la querelle de deux buveurs ivres de *pale ale* et les reproches d'une hôtesse inexorable, en éveillant sa verve satirique, lui révélèrent-ils sa vocation? Comment, en attendant que le succès mît son talent en lumière, fut-il obligé, pour vivre, de graver des cachets et de peindre des enseignes? c'est ce que notre éminent collaborateur vous a minutieusement raconté.

La Vie d'une courtisane (The Harlot's progress), la Vie d'un libertin, le Mariage à la mode, les dix-sept planches qu'il peignit et grava en 1726 pour le poëme d'*Hudibras*, par Butler, avaient enfin consacré sa réputation et lui permettaient de ne plus compter avec les exigences de la misère.

En 1730, il épousait la fille de James Tornhill, peintre ordinaire de Georges Ier, dont les vastes peintures murales ornent la cathédrale Saint-Paul et l'hospice Greenwich.

Si Hogarth ne se distingue ni par l'élégance de la forme, ni par la pureté du dessin, ni par l'éclat du coloris, en revanche, la vie, le mouvement, la verve, la finesse d'observation, l'humour ne lui font jamais défaut et lui assignent une place distinguée dans l'école que nous appellerions volontiers l'école caricaturiste, si, de nos jours, on n'avait donné à ce mot un sens qui en diminue la portée morale et philosophique.

Les tableaux des *élections anglaises*, dont la plupart des biographes ont peu parlé, mettent, selon nous, particulièrement en relief les qualités distinctives du talent d'Hogarth.

Ce n'est plus la représentation fictive, c'est la réalité même des faits, telle que la photographie seule pourrait la donner, mais avec une pointe d'esprit et de malice que ne connaît pas la reproduction matérielle.

Rien ne manque à ces *élections anglaises*. Les embauchements à la taverne, les transactions honteuses, les speechs avinés des champions des candidats, les tonneaux d'ale et de porter défoncés, les électeurs impotents que l'on traîne au scrutin, les rixes, les hourras pour les vainqueurs, les grognements et les charivaris pour les vaincus, tout s'agite, se confond, se mêle en un ensemble harmonieux, comme dans une kermesse flamande de Teniers ou de Van Ostade.

D'après ce qui précède, on comprend qu'Hogarth excellait surtout dans la peinture des classes bourgeoises. Toutes ses excursions dans le domaine de l'aristocratie sont moins heureuses.

« Hogarth, homme du peuple, dit M. L. Gozlan, n'est jamais parvenu à attacher convenablement un haut-de-chausse à ses personnages; leurs bas descendent sur le talon avec la plus ignoble négligence. Sur l'honneur! ils n'entreront jamais à la Chambre des lords, malgré la profusion de rubans et de boucles qui parent leurs chaussures. Par ces défauts, Hogarth est resté au-dessous de Molière, le seul peintre auquel nous puissions le comparer. »

Du reste, son cadre est encore assez vaste. L'Angleterre du dix-huitième siècle revit tout entière dans son œuvre si complète.

Sans revenir sur les œuvres que nous avons déjà citées, sa *Conversation moderne à minuit* est une leçon saisissante à l'adresse de l'ivresse, et ses *Caractères*, vaste série de types pris sur nature, ont servi aux études et aux recherches de plus d'un philosophe.

Hogarth se constitua aussi le défenseur et l'avocat des animaux, et son crayon vengeur fit souvent plus pour leur protection que toutes les lois édictées dans le Royaume-Uni.

On raconte qu'un jour, un passant, voyant un charretier maltraiter ses chevaux, s'écria :

— Malheureux! tu n'as donc pas vu les tableaux d'Hogarth?

A la mort de son beau-père, en 1757, Hogarth se vit appelé à le remplacer et reçut le titre de premier peintre du roi.

C'est de cette époque que date son ouvrage *l'Analyse de la beauté*, traité esthétique de l'art, où Diderot et plusieurs écrivains de nos jours ont largement puisé.

La palette que l'on remarque au bas du portrait d'Hogarth reproduit la pensée dominante de l'*Analyse de la beauté*.

Sous une ligne *serpentine* ou *serpentante*, comme le veut Diderot, on lit ces mots : *The line of beaute and grace*, la ligne de beauté et de grâce. La ligne *serpentine* est en effet aux yeux d'Hogarth le dernier terme et la plus parfaite expression de la beauté.

Notre peintre avait été intimement lié d'amitié avec Fielding, l'auteur de *Tom Jones*, qui mourut en 1757. Jamais l'illustre romancier n'avait voulu poser pour son portrait. Grand embarras pour ses amis. Alors Garrick, le comédien, grima si bien la physionomie de Fielding, qu'Hogarth put la reproduire de suite, et avec une vérité saisissante.

Vers la fin de sa vie, Hogarth se brouilla avec le poëte satirique Churchill, et cette querelle donna naissance à une guerre que le poëte soutint avec sa plume, et le peintre, avec son pinceau.

De là un échange d'épigrammes et de caricatures qui égaya fort le public, mais aigrit l'humeur d'Hogarth et altéra sa santé.

Son dernier tableau, *la Fin de toutes choses*, représente le Temps, couché et endormi sur des débris de colonnes.

C'est lui sans doute qui a inspiré à Gilbert ce vers d'une de ses odes :

Sur les mondes détruits le Temps dort immobile.

Quand et comment devait mourir Hogarth? Le 26 octobre 1764, de la rupture d'un anévrysme, après avoir répondu à une lettre de Benjamin Franklin et absorbé un copieux dîner d'ale et de rosbif. N'oubliez pas qu'Hogarth était Anglais.

Ch. WALLUT.

ÉTUDES DE MOEURS CONTEMPORAINES.

LES FORCEURS DE BLOCUS.

V. — LES BOULETS DE L'IROQUOIS ET LES ARGUMENTS DE MISS JENNY (1).

La navigation du *Delphin* s'était accomplie jusqu'alors avec beaucoup de bonheur et dans de remarquables conditions de rapidité. Pas un seul navire ne s'était montré en vue avant cette voile signalée par la vigie.

Le Delphin se trouvait alors par 32° 15′ de latitude et 57° 43′ de longitude à l'ouest du méridien de Greenwich, c'est-à-dire aux trois cinquièmes de son parcours; depuis quarante-huit heures, un brouillard qui commençait alors à se lever couvrait les eaux de l'Océan. Si cette brume favorisait *le Delphin* en cachant sa marche, elle l'empêchait aussi d'observer la mer sur une grande étendue, et, sans s'en douter, il pouvait naviguer bord à bord, pour ainsi dire, avec les navires qu'il voulait éviter.

Or, c'est ce qui était arrivé, et quand le navire fut signalé, il ne se trouvait pas à plus de trois milles au vent (2).

Lorsque James Playfair eut atteint les barres, il aperçut visiblement dans l'éclaircie une grande corvette fédérale qui marchait à toute vapeur. Elle se dirigeait sur *le Delphin* de manière à lui couper la route.

Le capitaine, après l'avoir soigneusement examinée, redescendit sur le pont et fit venir son second.

— Monsieur Mathew, lui dit-il, que pensez-vous de ce navire?

— Je pense, capitaine, que c'est un navire de la marine fédérale qui suspecte nos intentions.

— En effet, il n'y a pas de doute possible sur sa nationalité, répondit James Playfair. Voyez.

En ce moment, le pavillon étoilé des Etats-Unis du Nord montait à la corne de la corvette, et celle-ci assurait ses couleurs d'un coup de canon.

— Une invite à montrer les nôtres, dit Mr. Mathew. Eh bien, montrons-les; il n'y a pas à en rougir.

— A quoi bon? répondit James Playfair; notre pavillon ne nous couvrirait guère, et il n'empêcherait pas ces gens-là de vouloir nous rendre visite. Non; allons de l'avant.

— Et marchons vite, reprit Mr. Mathew; car si mes yeux ne me trompent pas, j'ai déjà vu cette corvette quelque part aux environs de Liverpool, où elle venait surveiller les bâtiments en construction. Que je perde mon nom, si on ne lit pas *l'Iroquois* sur le tableau de son taffrail (3).

— Et c'est une bonne marcheuse?

— L'une des meilleures de la marine fédérale.

— Et quels canons porte-t-elle?

— Huit canons.

— Peuh!

— Oh! ne haussez pas les épaules, capitaine, répliqua Mr. Mathew d'un ton sérieux. De ces huit canons, il y en a deux à pivots, l'un de soixante sur le gaillard d'arrière, l'autre de cent sur le pont, et rayés tous les deux.

— Diable! fit James Playfair, ce sont des Parrotts, et cela porte à trois milles, ces canons-là.

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.
(2) 5,556 mètres, un peu plus de 5 kilomètres 1/2.
(3) Nom donné à l'arrière des vaisseaux américains.

— Oui, et même mieux, capitaine.

— Eh bien, monsieur Mathew, que les canons soient de cent ou de quatre, qu'ils portent à trois milles ou à cinq cents yards, c'est tout un, quand on file assez vite pour éviter leurs boulets. Nous allons donc montrer à cet *Iroquois* comment on marche quand on est fait pour marcher. Faites activer les feux, monsieur Mathew.

Le second transmit à l'ingénieur (1) les ordres du capitaine, et bientôt une fumée noire tourbillonna au-dessus des cheminées du steamer.

Ces symptômes ne parurent pas être du goût de la corvette, car elle fit au *Delphin* le signal de mettre en panne; mais James Playfair ne tint aucun compte de l'avertissement et ne changea pas la direction de son navire.

— Et maintenant, dit-il, nous allons voir ce que fera *l'Iroquois;* il a là une belle occasion d'essayer son canon de cent et de voir jusqu'où il porte. Que l'on marche à toute vapeur!

— Bon! fit Mr. Mathew, nous ne tarderons pas à être salués d'une belle manière.

En revenant sur la dunette, le capitaine vit miss Halliburtt assise tranquillement auprès de la lisse.

— Miss Jenny, lui dit-il, nous allons probablement être chassés par cette corvette que vous voyez au vent, et, comme elle va procéder à coups de canon, je vous offre mon bras pour vous reconduire à votre cabine.

— Je vous remercie bien, monsieur Playfair, répondit la jeune fille en regardant le jeune homme, mais je n'ai pas peur d'un coup de canon.

— Cependant, miss, malgré la distance, il peut y avoir quelque danger.

— Oh! je n'ai pas été élevée en fille craintive; on nous habitue à tout, en Amérique, et je vous assure que les boulets de *l'Iroquois* ne me feront pas baisser la tête.

— Vous êtes brave, miss Jenny.

— Mettons que je suis brave, monsieur Playfair, et permettez-moi de rester auprès de vous.

— Je n'ai rien à vous refuser, miss Halliburtt, répondit le capitaine en considérant la tranquille assurance de la jeune fille.

Ces mots étaient à peine achevés, que l'on vit une vapeur blanche jaillir hors des bastingages de la corvette fédérale. Avant que le bruit de la détonation ne fût arrivé jusqu'au *Delphin*, un projectile cylindro-conique, tournant sur lui-même avec une effroyable rapidité et se vissant dans l'air, pour ainsi dire, se dirigea vers le steamer. Il était facile de le suivre dans sa marche, qui s'opérait avec une certaine lenteur relative; car les projectiles s'échappent moins vite de la bouche des canons rayés que de tout autre canon à âme lisse.

Arrivé à vingt brasses du *Delphin*, le projectile, dont la trajectoire s'abaissait sensiblement, vint à effleurer les vagues, en marquant son passage par une suite de jets d'eau; puis il prit un nouvel élan en touchant la surface liquide, rebondit à une certaine hauteur, passa par-dessus *le Delphin* en coupant le bras tribord de la vergue de mi-

(1) Le mécanicien est ainsi appelé dans la marine anglaise.

saine, retomba à trente brasses au delà et s'enfonça définitivement dans les flots.

— Diable! fit James Playfair, gagnons! gagnons! le second boulet ne se fera pas attendre.

— Oh! fit Mr. Mathew, il faut un certain temps pour recharger de telles pièces.

— Ma foi, voilà qui est fort intéressant à voir, dit Crockston, qui, les bras croisés, regardait la scène en spectateur parfaitement désintéressé. Et dire que ce sont nos amis qui nous envoient des boulets pareils!

— Ah! c'est toi, s'écria James Playfair en toisant l'Américain des pieds à la tête.

— C'est moi, capitaine, répondit imperturbablement l'Américain; je viens voir comment tirent ces braves fédéraux. Pas mal, en vérité, pas mal!

Le capitaine allait répondre assez vertement à Crockston, mais en ce moment un second projectile vint frapper la mer par le travers de la hanche de tribord.

— Bien! s'écria James Playfair, nous avons déjà gagné deux encâblures sur cet *Iroquois*. Ils marchent comme une bouée, tes amis, entends-tu, maître Crockston?

— Je ne dis pas non, répliqua l'Américain, et, pour la première fois de ma vie, cela ne laisse pas de me faire plaisir.

Un troisième boulet resta fort en arrière des deux premiers, et en moins de dix minutes, *le Delphin* s'était mis hors de la portée des canons de la corvette.

— Voilà qui vaut tous les *patent-logs* du monde, monsieur Mathew, dit James Playfair, et, grâce à ces boulets, nous savons à quoi nous en tenir sur notre vitesse. Maintenant faites repousser les feux à l'arrière; ce n'est pas la peine de brûler inutilement notre combustible.

— C'est un bon navire que vous commandez là, dit alors miss Halliburtt au jeune capitaine.

— Oui, miss Jenny, il file ses dix-sept nœuds, mon brave *Delphin*, et avant la fin de la journée nous aurons perdu de vue cette corvette fédérale.

James Playfair n'exagérait pas les qualités nautiques de son bâtiment, et le soleil ne s'était pas encore couché, que le sommet des mâts du navire américain avait disparu derrière l'horizon.

Cet incident permit au capitaine d'apprécier sous un jour tout nouveau le caractère de miss Halliburtt. D'ailleurs la glace était rompue. Désormais, pendant le reste de la traversée, les entretiens furent fréquents et prolongés entre le capitaine du *Delphin* et sa passagère. Il trouva en elle une jeune fille calme, forte, réfléchie, intelligente, parlant avec une grande franchise, à l'américaine, ayant des idées arrêtées sur toutes choses et les émettant avec une conviction qui pénétrait le cœur de James Playfair, et cela à son insu. Elle aimait son pays; elle se passionnait pour la grande idée de l'union, et elle s'exprimait sur la guerre des Etats-Unis avec un enthousiasme dont toute autre femme n'eût pas été capable. Aussi arriva-t-il plus d'une fois que James Playfair fut fort embarrassé de lui répondre; souvent même les opinions du « négociant » se trouvaient en jeu, et Jenny les attaquait avec non moins de vigueur et ne voulait transiger en aucune façon. D'abord, James discuta beaucoup; il essaya de soutenir les confédérés contre les fédéraux, de prouver que le droit était du côté des sécessionnistes et d'affirmer que des gens qui s'étaient réunis volontairement pouvaient se séparer de même. Mais la jeune fille ne voulut pas céder sur ce point, et James fut battu sans réplique, en ce sens qu'il préféra ne pas répliquer. D'ailleurs, pendant ces discussions, il écoutait surtout. S'il fut plus touché des arguments de miss Halliburtt que du charme qu'il éprouvait à l'entendre, c'est ce qu'il est presque impossible de dire; mais enfin il dut reconnaître, entre autres choses, que la question de l'esclavage était une question principale dans la guerre des Etats-Unis, et qu'il fallait la trancher définitivement et en finir avec ces dernières horreurs des temps barbares.

Du reste, on l'a dit, les opinions politiques du capitaine ne le préoccupaient pas beaucoup; il en eût sacrifié de plus sérieuses à des arguments présentés sous une forme aussi attachante et dans des conditions semblables. Il faisait donc bon marché de ses idées en pareille matière; mais ce ne fut pas tout, et le « négociant » fut enfin attaqué directement dans ses intérêts les plus chers. Ce fut sur la question du trafic auquel était destiné *le Delphin*, et à propos des munitions qu'il portait aux confédérés.

— Oui, monsieur James, lui dit un jour miss Halliburtt, la reconnaissance ne saurait m'empêcher de vous parler avec la plus entière franchise. Au contraire. Vous êtes un brave marin, un habile commerçant, la maison Playfair est citée pour son honorabilité; mais, en ce moment, elle manque à ses principes, et elle ne fait pas un métier digne d'elle.

— Comment! s'écria James, la maison Playfair n'a pas le droit de tenter une pareille opération de commerce!

— Non! elle porte des munitions de guerre à des malheureux en pleine révolte contre le gouvernement régulier de leur pays, et c'est prêter des armes à une mauvaise cause.

— Ma foi, miss Jenny, répondit le capitaine, je ne discuterai pas avec vous le droit des confédérés; je ne vous répondrai que par un mot: Je suis négociant, et comme tel, je ne me préoccupe que des intérêts de ma maison. Je cherche le gain partout où il se présente.

— Voilà précisément ce qui est blâmable, monsieur James, reprit la jeune fille; le gain n'excuse pas tout. Ainsi, quand vous vendez aux Chinois l'opium qui les abrutit, vous êtes aussi coupable qu'en ce moment, où vous fournissez aux gens du Sud, les moyens de continuer une guerre criminelle.

— Oh! pour cette fois, miss Jenny, ceci est trop fort, et je ne puis admettre...

— Non, c'est juste, et quand vous descendrez en vous-même, lorsque vous comprendrez bien le rôle que vous jouez, lorsque vous songerez aux résultats dont vous êtes parfaitement responsable aux yeux de tous, vous me donnerez raison sur ce point comme sur tant d'autres.

A ces paroles, James Playfair restait abasourdi. Il quittait alors la jeune fille, en proie à une colère véritable, car il sentait son impuissance à répondre; puis il boudait comme un enfant pendant une demi-heure, une heure au plus, et il revenait à cette singulière jeune fille, qui l'accablait de ses plus sûrs arguments avec un si aimable sourire.

Bref, quoiqu'il en eût, et bien qu'il ne voulût pas en convenir, le capitaine James Playfair ne s'appartenait plus, il n'était plus « maître après Dieu » à bord de son navire.

Aussi, à la grande joie de Crockston, les affaires de M. Halliburtt semblaient être en bon chemin; le capitaine paraissait décidé à tout entreprendre pour délivrer le père de miss Jenny, dût-il, pour cela, compromettre *le Delphin*, sa cargaison, son équipage, et encourir les malédictions de son digne oncle Vincent.

VI. — LE CHENAL DE L'ILE SULLIVAN.

Deux jours après la rencontre de la corvette *l'Iroquois*, *le Delphin* se trouvait par le travers des Bermudes, et il eut à essuyer une violente bourrasque. Ces parages sont fréquemment visités par des ouragans d'une extrême véhémence. Ils sont célèbres par leurs sinistres, et c'est là que Shakspeare a placé les émouvantes scènes de son drame de *la Tempête*, dans lequel Ariel et Caliban se disputent l'empire des flots.

Ce coup de vent fut épouvantable ; James Playfair eut un instant la pensée de relâcher à Mainland, l'une des Bermudes, où les Anglais ont un poste militaire. C'eût été un contre-temps fâcheux, et surtout regrettable ; *le Delphin*, heureusement, se comporta d'une merveilleuse façon pendant la tempête, et, après avoir fui un jour entier devant l'ouragan, il put reprendre sa route vers la côte américaine.

Mais si James Playfair s'était montré satisfait de son navire, il n'avait pas été moins ravi du courage et du sang-froid de la jeune fille. Miss Halliburtt passa près de lui, sur le pont, les plus mauvaises heures de l'ouragan. Aussi James, en s'interrogeant bien, vit qu'un amour profond, impérieux, irrésistible, s'emparait de tout son cœur.

— Oui, se dit-il, cette vaillante fille est maîtresse à mon bord ! elle me retourne comme fait la mer d'un bâtiment en détresse. Je sens que je sombre ! que je coule ! Que dira l'oncle Vincent ? Ah ! pauvre nature ! je suis sûr que Jenny me demanderait de jeter à la mer toute



Le fort Sumter. Dessin de Morel-Fatio

cette maudite cargaison de contrebande, que je le ferais sans hésiter, et pour l'amour d'elle.

Heureusement pour la maison Playfair et Cᵉ, miss Halliburtt n'exigea pas ce sacrifice. Néanmoins, le pauvre capitaine était bien pris, et Crockston, qui lisait dans son cœur à livre ouvert, se frottait les mains à en perdre l'épiderme.

— Nous le tenons, nous le tenons, se répétait-il à lui-même, et avant huit jours, mon maître sera tranquillement installé à bord dans la meilleure cabine du *Delphin*.

Quant à miss Jenny, s'aperçut-elle des sentiments qu'elle inspirait, se laissa-t-elle aller à les partager, nul ne le saurait dire, et James Playfair moins que personne. La jeune fille se tenait dans une réserve parfaite, tout en subissant l'influence de son éducation américaine, et son secret demeura profondément enseveli dans son cœur.

Mais pendant que l'amour faisait de tels progrès dans l'âme du jeune capitaine, *le Delphin*, lui, filait avec une non moins grande rapidité vers Charleston.

Le 13 janvier, la vigie signala la terre à dix milles dans l'ouest ; c'était une côte basse, et presque confondue dans son éloignement avec la ligne des flots. Crockston examinait attentivement l'horizon, et vers neuf heures du matin, fixant un point dans l'éclaircie du ciel, il s'écria :

— Le phare de Charleston.

Si *le Delphin* fût arrivé de nuit, ce phare, situé sur l'île Morris, et élevé de cent quarante pieds au-dessus

du niveau de la mer, eût été aperçu depuis plusieurs heures, car les éclats de son feu tournant sont visibles à une distance de quatorze milles.

Lorsque la position du *Delphin* fut ainsi relevée, James Playfair n'eut plus qu'une chose à faire, décider par quelle passe il pénétrerait dans la baie de Charleston.

— Si nous ne rencontrons aucun obstacle, dit-il, avant trois heures, nous serons en sûreté dans les docks du port.

La ville de Charleston est située au fond d'un estuaire long de sept milles, large de deux, nommé Charleston-Harbour, et dont l'entrée est assez difficile; cette entrée est resserrée entre l'île Morris au sud et l'île Sullivan au nord (1). A l'époque où *le Delphin* vint tenter de forcer le blocus, l'île Morris appartenait déjà aux troupes fédérales, et le général Gillmore y faisait établir des batteries qui battaient et commandaient la rade. L'île Sullivan, au contraire, était aux mains des confédérés, qui tenaient bon dans le fort Moultrie, situé à son extrémité. Il y avait donc tout avantage pour *le Delphin* à raser de près les rivages du nord, pour éviter le feu des batteries de l'île Morris.

Cinq passes permettaient de pénétrer dans l'estuaire : le chenal de l'île Sullivan, le chenal du nord, le chenal Overall, le chenal principal, et enfin le chenal Lawford, mais ce dernier ne doit pas être attaqué par des étrangers, à moins qu'ils n'aient d'excellents pratiques à bord, et par des navires calant plus de sept pieds d'eau. Quant au chenal du nord et au chenal Overall, ils se trouvaient enfilés par les batteries fédérales; donc, il ne fallait pas y penser. Si James Playfair avait eu la possibilité de choisir, il aurait engagé son steamer dans le chenal principal, qui est le meilleur et dont les relèvements sont faciles à suivre ; mais il fallait s'en remettre aux circonstances, et se décider suivant l'événement; d'ailleurs, le capitaine du *Delphin* connaissait parfaitement tous les secrets de cette baie, ses dangers, la profondeur de ses eaux à mer basse, ses courants ; il était donc capable de gouverner son bâtiment avec la plus parfaite sûreté, dès qu'il aurait embouqué l'un de ces étroits pertuis. La grande question était donc d'y pénétrer.

Or, cette manœuvre demandait une grande expérience de la mer, et une exacte connaissance des qualités du *Delphin*.

En effet, deux frégates fédérales croisaient alors dans les eaux de Charleston ; Mr. Mathew les signala bientôt à l'attention de James Playfair.

— Elles se préparent, dit-il, à nous demander ce que nous venons faire dans ces parages.

— Eh bien, nous ne leur répondrons pas, répliqua le capitaine, et elles en seront pour leurs frais de curiosité.

Cependant, les croiseurs se dirigeaient à toute vapeur vers *le Delphin*, qui continua sa route tout en ayant soin de se tenir hors de portée de leurs canons. Mais, afin de gagner du temps, James Playfair mit le cap au sud-ouest, voulant donner le change aux bâtiments ennemis. Ceux-ci durent croire, en effet, que *le Delphin* avait l'intention de se lancer dans les passes de l'île Morris ; or, il y avait là des batteries, et des canons dont un seul boulet eût suffi à couler bas le navire anglais. Les fédéraux laissèrent donc *le Delphin* courir vers le sud-ouest, en se contentant de l'observer, et sans lui appuyer trop vivement la chasse.

Aussi, pendant une heure, la situation respective des navires ne changea pas; d'ailleurs, James Playfair, voulant tromper les croiseurs sur la marche du *Delphin*, avait fait modérer le jeu des tiroirs, et ne marchait qu'à petite vapeur ; cependant, aux épais tourbillons de fumée qui s'échappaient de ses cheminées, on devait croire qu'il cherchait à obtenir son maximum de pression, et par conséquent son maximum de rapidité.

— Ils seront bien étonnés tout à l'heure, dit James Playfair, quand ils nous verront filer entre leurs mains!

En effet, lorsque le capitaine se vit assez rapproché de l'île Morris, et devant des canons dont il ne connaissait pas la portée, il changea brusquement sa barre, fit pirouetter son navire sur lui-même, et revint au nord, en laissant les croiseurs à deux milles au vent de lui. Ceux-ci, voyant cette manœuvre, comprirent les projets du steamer, et ils se mirent résolûment à le poursuivre. Mais il était trop tard. *Le Delphin*, doublant sa vitesse sous l'action de ses hélices lancées à toute volée, les distança rapidement en se rapprochant de la côte. Quelques boulets lui furent adressés par acquit de conscience ; mais les fédéraux en furent pour leurs projectiles, qui n'arrivèrent seulement pas à mi-chemin. A onze heures du matin, le steamer, rangeant de près l'île Sullivan, grâce à son faible tirant d'eau, donnait à pleine vapeur dans l'étroite passe. Là, il se trouvait en sûreté, car aucun croiseur fédéral n'eût osé le suivre dans ce chenal qui ne donnait pas en moyenne onze pieds d'eau à basse mer.

— Comment, s'écria Crokeston, ce n'est pas plus difficile que cela ?

— Oh ! oh ! maître Crockston, répondit James Playfair, le difficile n'est pas d'entrer, mais de sortir.

— Bah ! répondit l'Américain, voilà qui ne m'inquiète guère. Avec un bâtiment comme *le Delphin* et un capitaine comme monsieur James, on entre quand on veut, et on sort de même.

Cependant, James Playfair, sa lunette à la main, examinait avec attention la route à suivre ; il avait sous les yeux d'excellentes cartes côtières qui lui permirent de marcher en avant sans un embarras, sans une hésitation.

Son navire une fois engagé dans le chenal étroit qui court le long de l'île Sullivan, il gouverna en relevant le milieu du fort Moultrie à l'ouest-demi-nord, jusqu'à ce que le château de Pickney, reconnaissable à sa couleur sombre, et situé sur l'îlot isolé de Shute's Folly, se relevât au nord-nord-est ; de l'autre côté, il tint la maison du fort Johnson, élevé sur la gauche, ouverte de deux degrés au nord du fort Sumter.

En ce moment, il fut salué de quelques boulets partis des batteries de l'île Morris, qui ne l'atteignirent pas. Il continua donc sa route, sans dévier d'un point, passa devant Moultrieville, située à l'extrémité de l'île Sullivan, et débouqua dans la baie.

Bientôt il laissa le fort Sumter sur sa gauche, et fut masqué par lui des batteries fédérales.

Ce fort, célèbre dans la guerre des Etats-Unis, est situé à trois milles et un tiers de Charleston (1), et à un mille environ de chaque côté de la baie ; c'est un pentagone tronqué, construit sur une île artificielle en granit du Massachussett, et dont la construction a duré dix ans et a coûté plus de neuf cent mille dollars (2).

C'est de ce fort que, le 13 avril 1861, Anderson et les troupes fédérales furent chassées, et c'est contre lui que se tira le premier coup de fusil des séparatistes. On ne saurait évaluer les masses de fer et de plomb que les

(1) C'est dans cette île que le célèbre romancier américain Edgar Poë a placé ses scènes les plus étranges.

(1) 5 kilomètres.
(2) Environ 5 millions de francs.

canons des fédéraux vomirent sur lui; cependant il résista pendant près de trois années; quelques mois plus tard, après le passage du *Delphin*, il tomba sous les boulets de trois cents livres des canons rayés de Parrott, que le général Gillmore fit établir sur l'île Morris.

Mais alors, il était dans toute sa force, et le drapeau des confédérés flottait au-dessus de cet énorme pentagone de pierre.

Une fois le fort dépassé, la ville de Charleston apparut couchée entre les deux rivières d'Ashley et de Cooper; elle formait une pointe avancée sur la rade.

James Playfair fila au milieu des bouées qui marquent le chenal, en laissant au sud-sud-ouest le phare de Charleston, visible au-dessus des terrassements de l'île Morris. Il avait alors hissé à sa corne le pavillon d'Angleterre, et il évoluait avec une merveilleuse rapidité dans les passes.

Lorsqu'il eut laissé sur tribord la bouée de la quarantaine, il s'avança librement au milieu des eaux de la baie. Miss Halliburtt était debout sur la dunette, considérant cette ville où son père était retenu prisonnier au mépris du droit des gens, et ses yeux se remplissaient de larmes.

Enfin, l'allure du steamer fut modérée sur l'ordre du capitaine, *le Delphin* rangea à la pointe les batteries du sud et de l'est, et bientôt il fut amarré à quai dans le *North commercial wharf*.

VII. — UN GÉNÉRAL SUDISTE.

Le Delphin, en arrivant aux quais de Charleston, avait été salué par les hourras d'une foule nombreuse. Les habitants de cette ville, étroitement bloquée par mer, n'étaient pas accoutumés aux visites des navires européens. Ils se demandaient, non sans étonnement, ce que venait faire dans leurs eaux ce grand steamer portant fièrement à sa corne le pavillon d'Angleterre. Mais quand on sut le but de son voyage, pourquoi il venait de forcer les passes de Sullivan, lorsque le bruit se répandit qu'il renfermait dans ses flancs toute une cargaison de contrebande de guerre, les applaudissements et les cris de joie redoublèrent d'intensité.

James Playfair, sans perdre un instant, se mit en rapport avec le général Beauregard, commandant militaire de la ville. Celui-ci reçut avec empressement le jeune capitaine du *Delphin*, qui arrivait fort à propos pour donner à ses soldats les habillements et les munitions dont ils avaient le plus grand besoin. Il fut donc convenu que le déchargement du navire se ferait immédiatement, et des bras nombreux vinrent en aide aux matelots anglais.

Avant de quitter son bord, James Playfair avait reçu de miss Halliburtt les plus pressantes recommandations au sujet de son père. Le jeune capitaine s'était mis tout entier au service de la jeune fille.

— Miss Jenny, avait-il dit, vous pouvez compter sur moi; je ferai l'impossible pour sauver votre père, mais j'espère que cette affaire ne présentera pas de difficultés; je vais voir le général Beauregard aujourd'hui même, et, sans lui demander brusquement la liberté de M. Halliburtt, je saurai de lui dans quelle situation il se trouve, s'il est libre sur parole ou prisonnier.

— Mon pauvre père, répondit en soupirant Jenny, il ne sait pas sa fille si près de lui. Que ne puis-je voler dans ses bras!

— Un peu de patience, miss Jenny; bientôt, j'imagine, vous embrasserez votre père. Comptez bien que j'agirai avec le plus entier dévouement, mais aussi en homme prudent et réfléchi.

C'est pourquoi James Playfair, fidèle à sa promesse, après avoir traité en négociant les affaires de sa maison, livré la cargaison du *Delphin* et traité de l'achat à vil prix d'un immense stock de coton, mit la conversation sur les événements du jour.

— Ainsi, dit-il au général Beauregard, vous croyez au triomphe du Sud?

— Je ne doute pas un instant de notre victoire définitive, et en ce qui regarde Charleston, l'armée de Lee en fera bientôt cesser l'investissement. D'ailleurs, que voulez-vous attendre des gens du Nord? En admettant, ce qui ne sera pas, que les villes commerçantes de la Virginie, des deux Carolines, de la Géorgie, de l'Alabama, du Mississipi vinssent à tomber en leur pouvoir, après? Seraient-ils maîtres d'un pays qu'ils ne pourront jamais occuper? Non certes, et suivant moi, s'ils étaient jamais victorieux, ils seraient fort embarrassés de leur victoire.

— Et vous êtes absolument sûr de vos soldats, demanda le capitaine, vous ne craignez pas que Charleston ne se lasse d'un siége qui la ruine?

— Non! je ne crains pas la trahison; d'ailleurs, les traîtres seraient sacrifiés sans pitié, et je détruirais la ville elle-même par le fer ou la flamme si j'y surprenais le moindre mouvement unioniste. Jefferson Davis m'a confié Charleston, et vous pouvez croire que Charleston est en mains sûres.

— Est-ce que vous avez des prisonniers nordistes? demanda James Playfair, en arrivant à l'objet intéressant de cette conversation.

— Oui, capitaine, répondit le général; c'est à Charleston qu'a éclaté le premier coup de feu de la scission. Les gens du Nord qui se trouvaient ici ont voulu résister, et, après avoir été battus, ils sont restés prisonniers de guerre.

— Et vous en avez beaucoup?

— Une centaine environ.

— Libres dans la ville?

— Ils l'étaient jusqu'au jour où j'ai découvert un complot formé par eux. Leur chef était parvenu à établir des communications avec les assiégeants, qui se trouvaient instruits de la situation de la ville. J'ai donc dû faire enfermer ces hôtes dangereux, et plusieurs de ces fédéraux ne sortiront de leur prison que pour monter sur les glacis de la citadelle, et là, dix balles confédérées auront raison de leur fédéralisme.

— Quoi! fusillés! s'écria le jeune capitaine en tressaillant malgré lui.

— Oui! et leur chef tout d'abord. Un homme fort déterminé et fort dangereux dans une ville assiégée. J'ai envoyé sa correspondance saisie à la présidence de Richmond, et avant huit jours son sort sera irrévocablement fixé.

— Quel est donc cet homme dont vous parlez? demanda James Playfair avec la plus parfaite insouciance.

— Un journaliste de Boston, un abolitionniste enragé! l'âme damnée de Lincoln.

— Et vous le nommez?

— Jonathan Halliburtt.

— Pauvre diable! fit James en contenant son émotion, quoi qu'il ait fait, on ne peut s'empêcher de le plaindre. Et vous croyez qu'il sera fusillé?

— J'en suis sûr, répondit Beauregard. Que voulez-vous! la guerre est la guerre. On se défend comme on peut.

— Enfin, cela ne me regarde pas, répondit le capitaine, et même, quand cette exécution aura lieu, je serai déjà loin

— Quoi ! vous pensez déjà à repartir !

— Oui, général, on est négociant avant tout ; dès que mon chargement de coton sera terminé, je prendrai la mer. Je suis entré à Charleston, c'est bien, mais il faut en sortir ; là est l'important ; *le Delphin* est un bon navire ; il peut défier à la course tous les bâtiments de la marine fédérale ; mais si vite qu'il soit, il n'a pas la prétention de distancer un boulet de cent, et un boulet dans sa coque ou sa machine ferait singulièrement avorter ma combinaison commerciale.

— A votre aise, capitaine, répondit Beauregard ; je n'ai point de conseil à vous donner en pareille circonstance. Vous faites votre métier, et vous avez raison. A votre place, j'agirais comme vous agissez ; d'ailleurs, le séjour de Charleston est peu agréable, et une rade, où il pleut des bombes trois jours sur quatre, n'est pas un abri sûr pour un navire. Vous partirez donc quand il vous plaira. Mais un simple renseignement. Quelle est la force et le nombre des navires fédéraux qui croisent devant Charleston ?

James Playfair satisfit aussi bien que possible aux demandes du général, et il prit congé de lui dans les meilleurs termes ; puis il revint au *Delphin* très-soucieux, très-affligé de ce qu'il venait d'apprendre.

— Que dire à miss Jenny, pensait-il, dois-je l'instruire de la terrible situation de M. Halliburtt ! Vaut-il mieux lui laisser ignorer les dangers qui la menacent ! Pauvre enfant !

Il n'avait pas fait cinquante pas hors de la maison du gouverneur, qu'il se heurta contre Crockston. Le digne Américain le guettait depuis son départ.



Vue de Charleston. Dessin de Morel-Fatio.

— Eh bien, capitaine ?

James Playfair regarda fixement Crockston, et celui-ci comprit bien que le capitaine n'avait pas de nouvelles favorables à lui donner.

— Vous avez vu Beauregard ? demanda-t-il.

— Oui, répondit James Playfair.

— Et vous lui avez parlé de M. Halliburtt ?

— Non ! c'est lui qui m'en a parlé.

— Eh bien, capitaine ?

— Eh bien !... on peut tout te dire à toi, Crockston.

— Tout, capitaine.

— Eh bien ! le général Beauregard m'a dit que ton maître serait fusillé dans huit jours.

A cette nouvelle, un autre que Crockston aurait bondi de rage, ou bien il se serait laissé aller aux éclats d'une douleur compromettante ; mais l'Américain, qui ne doutait de rien, eut comme un sourire sur ses lèvres, et dit seulement :

— Bah ! qu'importe !

— Comment ! qu'importe ! s'écria James Playfair. Je te dis que M. Halliburtt sera fusillé dans huit jours, et tu réponds : Qu'importe !

— Oui, si dans six il est à bord du *Delphin*, et si dans sept, *le Delphin* est en plein Océan.

— Oui ! bon, fit le capitaine en serrant la main de Crockston. Je te comprends, mon brave ; tu es un homme de résolution, et moi, en dépit de l'oncle Vincent et de la cargaison du *Delphin*, je me ferais sauter pour miss Jenny.

— Il ne faut faire sauter personne, répondit l'Améri-

cain, çà ne profite qu'aux poissons. L'important, c'est de délivrer M. Halliburtt.

— Mais sais-tu que ce sera difficile !

— Peuh ! fit Crockston.

— Il s'agit de communiquer avec un prisonnier sévèrement gardé.

— Sans doute.

— Et de mener à bien une évasion presque miraculeuse !

— Bah ! fit Crockston. Un prisonnier est plus possédé de l'idée de s'enfuir que son gardien n'est possédé de l'idée de le garder ; donc, un prisonnier doit toujours réussir à se sauver. Toutes les chances sont pour lui. C'est pourquoi, grâce à nos manœuvres, M. Halliburtt se sauvera.

— Tu as raison, Crockston.

— Toujours raison.

— Mais, enfin, comment feras-tu? il faut un plan ; il y a des précautions à prendre.

— J'y réfléchirai.



L'évasion. Dessin de V. Foulquier.

— Mais miss Jenny, quand elle va apprendre que son père est condamné à mort, et que l'ordre de son exécution peut arriver d'un jour à l'autre...

— Elle ne l'apprendra pas, voilà tout.

— Oui, qu'elle l'ignore ; cela vaut mieux, et pour elle et pour nous.

— Où est enfermé M. Halliburtt? demanda Crockston.

— A la citadelle, répondit James Playfair.

— Parfait. A bord, maintenant !

— A bord, Crockston !

VIII. — L'ÉVASION.

Miss Jenny, assise sur la dunette du *Delphin*, attendait avec une anxieuse impatience le retour du capitaine. Lorsque celui-ci l'eut rejointe, elle ne put articuler une seule parole, mais ses regards interrogeaient James Playfair plus ardemment que ne l'eussent fait ses lèvres.

Celui-ci, aidé de Crockston, n'apprit à la jeune fille que les faits relatifs à l'emprisonnement de son père. Il lui dit qu'il avait prudemment pressenti Beauregard au

sujet de ses prisonniers de guerre; le général ne lui ayant pas paru bien disposé à leur égard, il s'était tenu sur la réserve et voulait prendre conseil des circonstances.

— Puisque M. Halliburtt n'est pas libre dans la ville, sa fuite offrira plus de difficulté; mais je viendrai à bout de ma tâche, et je vous jure, miss Jenny, que *le Delphin* ne quittera pas la rade de Charleston sans avoir votre père à son bord.

— Merci, monsieur James, dit Jenny, je vous remercie de toute mon âme.

A ces paroles, James Playfair sentit son cœur bondir dans sa poitrine. Il s'approcha de la jeune fille, le regard humide, la parole troublée; peut-être allait-il parler, faire l'aveu des sentiments qu'il ne pouvait plus contenir, quand Crockston intervint.

— Ce n'est pas tout cela, dit-il, et ce n'est pas le moment de s'attendrir. Causons et causons bien.

— As-tu un plan, Crockston? demanda la jeune fille.

— J'ai toujours un plan, répondit l'Américain; c'est ma spécialité.

— Mais un bon? dit James Playfair.

— Excellent, et tous les ministres de Washington n'en imagineraient pas un meilleur. C'est comme si M. Halliburtt était à bord.

Crockston disait ces choses avec une telle assurance et en même temps une si parfaite bonhomie, qu'il eût fallu être le plus incrédule des hommes pour ne pas partager sa conviction.

— Nous t'écoutons, Crockston, dit James Playfair.

— Bon. Vous, capitaine, vous allez vous rendre auprès du général Beauregard, et vous lui demanderez un service qu'il ne vous refusera pas.

— Et lequel?

— Vous lui direz que vous avez à bord un mauvais sujet, un chenapan fini, qui vous gêne, qui, pendant la traversée, a excité l'équipage à la révolte, enfin, une abominable pratique, et vous lui demanderez la permission de l'enfermer à la citadelle, à la condition, toutefois, de le reprendre à votre départ afin de le ramener en Angleterre et le livrer à la justice de son pays.

— Bon, répondit James Playfair en souriant à demi; je ferai tout cela, et Beauregard accédera très-volontiers à ma demande.

— J'en suis parfaitement sûr, répondit l'Américain.

— Mais, reprit Playfair, il me manque une chose.

— Quoi donc?

— Le mauvais chenapan.

— Il est devant vos yeux, capitaine.

— Quoi, cet abominable sujet?

— C'est moi, ne vous en déplaise.

— Oh! brave et digne cœur, s'écria Jenny en pressant de ses petites mains les mains rugueuses de l'Américain.

— Va, Crockston, reprit James Playfair, je te comprends, mon ami, et je ne regrette qu'une chose, c'est de ne pas pouvoir prendre ta place.

— A chacun son rôle, répliqua Crockston; si vous vous mettiez à ma place, vous seriez très-embarrassé, et moi je ne le serai pas. Vous aurez assez à faire plus tard de sortir de la rade sous le canon des fédéraux et des confédérés, ce dont je me tirerais fort mal pour mon compte.

— Bien, Crockston, continue.

— Voilà. Une fois dans la citadelle, — je la connais, — je verrai comment m'y prendre; mais soyez certain que je m'y prendrai bien. Pendant ce temps, vous procéderez au chargement de votre navire.

— Oh! les affaires, dit le capitaine, c'est maintenant un détail de peu d'importance.

— Pas du tout! Et l'oncle Vincent! qu'est-ce qu'il dirait? Faisons marcher de pair les sentiments et les opérations de commerce. Cela empêchera les soupçons. Mais faisons vite. Pouvez-vous être prêt en six jours?

— Oui.

— Eh bien, que *le Delphin* soit chargé et prêt à partir dans la journée du 22.

— Il sera prêt.

— Le soir du 22 janvier, entendez bien, envoyez une embarcation, avec vos meilleurs hommes, à White-Point, à l'extrémité de la ville; attendez jusqu'à neuf heures, et vous verrez apparaître M. Halliburtt et votre serviteur.

— Mais comment auras-tu fait pour faire évader M. Halliburtt et t'échapper toi-même?

— Cela me regarde.

— Cher Crockston, dit alors Jenny, tu vas donc exposer ta vie pour sauver mon père!

— Ne vous inquiétez pas de moi, miss Jenny, je n'expose absolument rien, vous pouvez m'en croire.

— Eh bien, demanda James Playfair, quand faut-il te faire enfermer?

— Aujourd'hui même. Vous comprenez, je démoralise votre équipage. Il n'y a pas de temps à perdre.

— Veux-tu de l'or? Cela peut te servir dans cette citadelle.

— De l'or, pour acheter un geôlier! Point! C'est trop cher et trop bête. Quand on en vient là, le geôlier garde l'argent et le prisonnier. Et il a raison, cet homme. Non! j'ai d'autres moyens plus sûrs. Cependant, quelques dollars. Il faut pouvoir boire au besoin.

— Et griser le geôlier.

— Non, un geôlier gris, ça compromet tout; non, je vous dis que j'ai mon idée. Laissez-moi faire.

— Tiens, mon brave Crockston, voilà une dizaine de dollars.

— C'est trop; mais je vous rendrai le surplus.

— Eh bien, es-tu prêt?

— Tout prêt à être un coquin fieffé.

— Alors, en route.

— Crockston, dit la jeune fille d'une voix émue, Crockston, tu es bien le meilleur homme qui soit sur terre.

— Ça ne m'étonnerait pas, répondit l'Américain en riant d'un bon gros rire. Ah! à propos, capitaine, une recommandation importante.

— Laquelle?

— Si le général vous proposait de faire pendre votre chenapan, — vous savez, les militaires, ça n'y va pas par quatre chemins!

— Eh bien, Crockston?

— Eh bien, vous demanderiez à réfléchir.

— Je te le promets.

Le jour même, au grand étonnement de l'équipage, qui n'était pas dans la confidence, Crockston, les fers aux pieds et aux mains, fut descendu à terre au milieu d'une dizaine de marins, et, une demi-heure après, sur la demande du capitaine James Playfair, le mauvais chenapan traversait les rues de la ville, et, malgré sa résistance, il se voyait écroué dans la citadelle de Charleston.

Pendant cette journée, et les jours suivants, le déchargement du *Delphin* fut conduit avec une grande activité; les grues à vapeur enlevaient sans désemparer toute la cargaison européenne pour faire place à la cargaison indigène. La population de Charleston assistait à cette intéressante opération, aidant et félicitant les matelots.

On peut dire que ces braves gens tenaient le haut du pavé; les sudistes les avaient en grande estime; mais James Playfair ne leur laissa pas le temps d'accepter les politesses des Américains; il était sans cesse sur leur dos, et les pressait avec une fiévreuse activité dont les marins du *Delphin* ne soupçonnaient pas la cause.

Trois jours après, le 18 janvier, les premières balles de coton commencèrent à s'empiler dans la cale. Bien que James ne s'en inquiétât plus, la maison Playfair et Cº faisait une excellente opération, ayant eu à vil prix tout ce coton, qui encombrait les wharfs de Charleston.

Cependant, on n'avait plus aucune nouvelle de Crockston; et, sans en rien dire, Jenny était en proie à des craintes incessantes; son visage, altéré par l'inquiétude, parlait pour elle, et James Playfair la rassurait par ses bonnes paroles.

— J'ai toute confiance dans Crockston, lui disait-il; c'est un serviteur dévoué. Vous qui le connaissez mieux que moi, miss Jenny, vous devriez vous rassurer entièrement. Dans trois jours, votre père vous pressera sur son cœur, croyez-en ma parole.

— Ah! monsieur James! s'écria la jeune fille, comment pourrai-je jamais reconnaître un tel dévouement? Comment mon père et moi trouverons-nous le moyen de nous acquitter envers vous?

— Je vous le dirai quand nous serons dans les eaux anglaises, répondit le jeune capitaine!

Jenny le regarda un instant, baissa ses yeux qui se remplirent de larmes, puis elle rentra dans sa cabine.

James Playfair espérait que, jusqu'au moment où son père serait en sûreté, elle ne saurait rien de sa terrible situation; mais, pendant cette dernière journée, l'involontaire indiscrétion d'un matelot lui apprit la vérité. La réponse du cabinet de Richmond était arrivée la veille par une estafette qui avait pu forcer la ligne des avant-postes. Cette réponse contenait l'arrêt de mort de Jonathan Halliburtt, et ce malheureux citoyen devait être passé le lendemain matin par les armes. La nouvelle de la prochaine exécution n'avait pas tardé à se répandre dans la ville, et elle fut apportée à bord par l'un des matelots du *Delphin*. Cet homme l'apprit à son capitaine sans se douter que miss Halliburtt était à portée de l'entendre. La jeune fille poussa un cri déchirant, et tomba sur le pont sans connaissance. James Playfair la transporta dans sa cabine, et les soins les plus assidus furent nécessaires pour la rappeler à la vie.

Quand elle rouvrit les yeux, elle aperçut le jeune capitaine, qui, le doigt sur les lèvres, lui recommandait un silence absolu. Elle eut la force de se taire, de comprimer les transports de sa douleur, et James Playfair, se penchant à son oreille, lui dit :

— Jenny, dans deux heures votre père sera en sûreté près de vous, ou j'aurai péri en voulant le sauver.

Puis il sortit de la dunette en se disant :

— Et maintenant, il faut l'enlever à tout prix, quand je devrais payer sa liberté de ma vie et de celle de tout mon équipage!

L'heure d'agir était arrivé; depuis le matin, *le Delphin* avait entièrement terminé son chargement de coton; ses soutes au charbon étaient pleines. En deux heures, il pouvait partir; James Playfair l'avait fait sortir du *North commercial wharf* et conduire en pleine rade; il était donc prêt à profiter de la marée, qui devait être pleine à neuf heures du soir.

Lorsque James Playfair quitta la jeune fille, sept heures sonnaient alors, et James fit commencer ses préparatifs de départ. Jusqu'ici, le secret avait été conservé de la manière la plus absolue entre lui, Crockston et Jenny. Mais alors il jugea convenable de mettre Mr. Mathew au courant de la situation, et il le fit à l'instant même.

— A vos ordres, répondit Mr. Mathew sans faire la moindre observation. Et c'est pour neuf heures?

— Pour neuf heures. Faites immédiatement allumer les feux, et qu'on les pousse activement.

— Cela va être fait, capitaine.

— *Le Delphin* est mouillé sur une ancre à jet; nous couperons notre amarre, et nous filerons sans perdre une seconde.

— Parfaitement.

— Faites placer un fanal à la tête du grand mât; la nuit est obscure et le brouillard se lève; il ne faut pas que nous courrions le risque de nous égarer en revenant à bord. Vous prendrez même la précaution de faire sonner la cloche à partir de neuf heures.

— Vos ordres seront ponctuellement exécutés, capitaine.

— Et maintenant, monsieur Mathew, ajouta James Playfair, faites armer la guigue (1), placez-y six de nos plus robustes rameurs; je vais partir immédiatement pour White-Point. Je vous recommande miss Jenny pendant mon absence, et que Dieu nous protége, monsieur Mathew.

— Dieu nous protége, répondit le second.

Puis aussitôt il donna les ordres nécessaires pour que les fourneaux fussent allumés et l'embarcation armée. En quelques minutes, celle-ci fut prête. James Playfair, après avoir dit un dernier adieu à Jenny, descendit dans sa guigue, et put voir, au moment où elle débordait, des torrents de fumée noire se perdre dans l'obscur brouillard du ciel.

Les ténèbres étaient profondes; il ne faisait aucun vent; un silence absolu régnait sur l'immense rade, dont les flots semblaient assoupis. Quelques lumières, à peine distinctes, tremblotaient dans la brume. James Playfair avait pris la barre, et, d'une main sûre, il dirigeait son embarcation vers White-Point. C'était un trajet de deux milles à faire environ; pendant le jour, James avait parfaitement établi ses relèvements, de telle sorte qu'il put gagner en droite ligne la pointe de Charleston.

Huit heures sonnaient à Saint-Philipp, quand la guigue heurta de son avant White-Point.

Il y avait encore une heure à attendre avant le moment précis fixé par Crockston. Le quai était absolument désert. Seule, la sentinelle de la batterie du sud et de l'est se promenait à vingt pas. James Playfair dévorait les minutes; le temps ne marchait pas au gré de son impatience.

A huit heures et demie, il entendit un bruit de pas; il laissa ses hommes, les avirons armés, et prêts à partir, et il se porta en avant. Mais au bout de dix pas, il se rencontra avec une ronde de gardes-côtes; une vingtaine d'hommes en tout. James tira de sa ceinture un revolver, décidé à s'en servir au besoin. Mais que pouvait-il faire contre les soldats, qui descendirent jusqu'au quai?

Là, le chef de la ronde vint à lui, et, voyant la guigue, il demanda à James :

— Quelle est cette embarcation?

— La guigue du *Delphin*, répondit le jeune homme.

— Et vous êtes?

— Le capitaine James Playfair

(1) Canot léger dont les deux bouts se terminent en pointe.

— Je vous croyais parti, et dans les passes de Charleston.

— Je suis prêt à partir... je devrais même être en route... mais...

— Mais? demanda le chef des gardes-côtes en insistant.

James eut l'esprit traversé par une idée soudaine, et il répondit :

— Un de mes matelots est renfermé à la citadelle, et, ma foi, j'allais l'oublier ; heureusement, j'y ai pensé lorsqu'il était temps encore, et j'ai envoyé des hommes le prendre.

— Ah ! ce mauvais sujet que vous voulez ramener en Angleterre ?

— Oui.

— On l'aurait aussi bien pendu ici que là-bas, dit le garde-côtes en riant de sa plaisanterie.

— J'en suis persuadé, répondit James Playfair, mais il vaut mieux que les choses se passent régulièrement.

— Allons, bonne chance, capitaine, et défiez-vous des batteries de l'île Morris.

— Soyez tranquille ; puisque je suis passé sans encombre, j'espère bien sortir dans les mêmes conditions.

— Bon voyage.

— Merci.

Sur ce, la petite troupe s'éloigna, et la grève demeura silencieuse.

En ce moment, neuf heures sonnèrent. C'était le moment fixé. James sentait son cœur battre à se rompre dans sa poitrine. Un sifflement retentit. James répondit par un sifflement semblable ; puis il attendit, prêtant l'oreille, et de la main recommandant à ses matelots un silence absolu. Un homme parut, enveloppé dans un large tartan, et regardant de côté et d'autre. James courut à lui.

— M. Halliburtt ?

— C'est moi, répondit l'homme au tartan.

— Ah ! Dieu soit loué ! s'écria James Playfair. Embarquez sans perdre un instant. Où est Crockston ?

— Crockston ! fit M. Halliburtt d'un ton stupéfait. Que voulez-vous dire ?

— L'homme qui vous a délivré, celui qui vous a conduit ici, c'est votre serviteur Crockston.

— L'homme qui m'accompagnait est le geôlier de la citadelle, répondit M. Halliburtt.

— Le geôlier ! s'écria James Playfair.

Evidemment, il n'y comprenait rien, et mille craintes l'assaillirent.

— Ah bien oui, le geôlier ! s'écria une voix connue ; le geôlier ! il dort comme une souche dans mon cachot.

— Crockston ! toi ! c'est toi ! fit M. Halliburtt.

— Mon maître, pas de phrases ! On vous expliquera tout. Il y va de votre vie ! Embarque, embarque.

Les trois hommes prirent place dans l'embarcation.

— Pousse, s'écria le capitaine.

Les six rames tombèrent à la fois dans leurs dames.

— Avant partout, commanda James Playfair.

Et la guigue glissa comme un poisson sur les flots sombres de Charleston-Harbour.

IX. — ENTRE DEUX FEUX.

La guigue, enlevée par six robustes rameurs, volait sur les eaux de la rade ; le brouillard s'épaississait, et James Playfair ne parvenait pas sans peine à se maintenir dans la ligne de ses relèvements. Crockston s'était placé à l'avant de l'embarcation, et M. Halliburtt à l'arrière, auprès du capitaine. Le prisonnier, interdit tout d'abord de la présence de son serviteur, avait voulu lui adresser la parole ; mais celui-ci d'un geste lui recommanda le silence.

Cependant, quelques minutes plus tard, lorsque la guigue fut en pleine rade, Crockston se décida à parler ; il comprenait les questions qui se pressaient dans l'esprit de M. Halliburtt.

— Oui, mon cher maître, dit-il, le geôlier est à ma place dans mon cachot, où je lui ai administré deux bons coups de poing, un sur la nuque et l'autre dans l'estomac, en guise de narcotique, et cela au moment où il m'apportait mon souper. Voyez quelle reconnaissance ! J'ai pris ses habits, j'ai pris ses clefs, j'ai été vous chercher, je vous ai conduit hors de la citadelle, sous le nez des soldats ; ce n'était pas plus difficile que cela !

— Mais ma fille ? demanda M. Halliburtt.

— A bord du navire qui va nous conduire en Angleterre.

— Ma fille est là, là ! s'écria l'Américain en s'élançant de son banc.

— Silence ! répondit Crockston. Encore quelques minutes, et nous sommes sauvés.

L'embarcation volait au milieu des ténèbres, mais un peu au hasard ; James Playfair ne pouvait apercevoir, au milieu du brouillard, les fanaux du *Delphin*. Il hésitait sur la direction à suivre, et l'obscurité était telle, que les rameurs ne voyaient même pas l'extrémité de leurs avirons.

— Eh bien, monsieur James ? dit Crockston.

— Nous devons avoir fait plus d'un mille et demi, répondit le capitaine. Tu ne vois rien, Crockston ?

— Rien. J'ai de bons yeux pourtant. Mais bah ! nous arriverons ; ils ne se doutent de rien, là-bas...

Ces paroles n'étaient pas achevées, qu'une fusée vint rayer les ténèbres et s'épanouir à une prodigieuse hauteur.

— Un signal ! s'écria James Playfair.

— Diable ! fit Crockston, il doit venir de la citadelle. Attendons.

Une seconde, puis une troisième fusée s'élancèrent dans la direction de la première, et presque aussitôt le même signal fut répété à un mille en avant de l'embarcation.

— Cela vient du fort Sumter, s'écria Crockston, et c'est le signal d'évasion. Force de rames ! tout est découvert.

— Souquez ferme, mes amis, s'écria James Playfair en excitant ses matelots. Ces fusées-là ont éclairé ma route. *Le Delphin* n'est pas à huit cents yards (1) de nous. Tenez, j'entends la cloche du bord. Hardi ! hardi là ! Vingt livres pour vous, si nous sommes rendus dans cinq minutes.

Les marins enlevèrent la guigue qui semblait raser les flots. Tous les cœurs battaient. Un coup de canon venait d'éclater dans la direction de la ville, et, à vingt brasses de l'embarcation, Crockston entendit plutôt qu'il ne vit passer un corps rapide qui pouvait bien être un boulet.

En ce moment la cloche du *Delphin* sonnait à toute volée ; on approchait ; encore quelques coups d'aviron, et l'embarcation accosta ; encore quelques secondes, et Jenny tomba dans les bras de son père.

Aussitôt la guigue fut enlevée, et James Playfair s'élança sur la dunette.

— Monsieur Mathew, nous sommes en pression ?

— Oui, capitaine.

(1) Environ 700 mètres.

— Faites couper l'amarre, et à toute vapeur.

Quelques instants après, les deux hélices poussaient le steamer vers la passe principale, en l'écartant du fort Sumter.

— Monsieur Mathew, dit James, nous ne pouvons songer à prendre les passes de l'île Sullivan, nous tomberions directement sous les feux des confédérés; rangeons aussi près que possible la droite de la rade, quitte à recevoir la bordée des batteries fédérales. Vous avez un homme sûr à la barre ?

— Oui, capitaine.

— Faites éteindre vos fanaux et les feux du bord; c'est déjà trop, beaucoup trop, des reflets de la machine; mais on ne peut les éviter.

Pendant cette conversation, *le Delphin* marchait avec une extrême rapidité; mais en évoluant pour gagner la droite de Charleston-Harbour, il avait été forcé de suivre un chenal qui le rapprochait momentanément du fort Sumter, et il ne s'en trouvait pas à un demi-mille, quand les embrasures du fort s'illuminèrent toutes à la fois, et un ouragan de fer passa en avant du steamer avec une épouvantable détonation.



La sortie. Dessin de Morel-Fatio.

— Trop tôt, maladroits, s'écria James Playfair en éclatant de rire. Forcez! forcez! monsieur l'ingénieur; il faut que nous passions entre deux bordées.

Les chauffeurs activaient les fourneaux, et *le Delphin* frémissait dans toutes les parties de sa membrure sous les efforts de la machine, comme s'il eût été sur le point de se disloquer.

En ce moment, une seconde détonation se fit entendre, et une nouvelle grêle de projectiles siffla à l'arrière du steamer.

— Trop tard, imbéciles! s'écria le jeune capitaine avec un véritable rugissement.

Alors Crockston était sur la dunette, et il s'écria :

— Un de passé. Encore quelques minutes, et nous en aurons fini avec les confédérés.

— Alors, tu crois que nous n'avons plus rien à craindre du fort Sumter? demanda James.

— Non, rien; mais tout du fort Moultrie, à l'extrémité de l'île Sullivan; mais celui-là ne pourra nous pincer que pendant une demi-minute. Qu'il choisisse donc bien son moment et vise juste, s'il veut nous atteindre. Nous approchons.

— Bien! la position du fort Moultrie nous permettra de donner droit dans le chenal principal. Feu donc! feu!

Au même instant, et comme si James Playfair eût commandé le feu lui-même, le fort s'illumina d'une triple ligne d'éclairs; un fracas épouvantable se fit entendre, puis des craquements effrayants se produisirent à bord du steamer.

— Touchés, cette fois, fit Crockston.

— Monsieur Mathew, cria le capitaine à son second, qui était posté à l'avant, qu'y a-t-il?

— Le bout-hors de beaupré à la mer.

— Avons-nous des blessés?

— Non, capitaine.

— Eh bien, au diable la mâture! Droit dans la passe! droit! et gouvernez sur l'île.

— Enfoncés les sudistes! s'écria Crockston, et s'il faut recevoir des boulets dans notre carcasse, j'aime encore mieux les boulets du Nord; ça se digère mieux!

En effet, tout danger n'était pas évité, et *le Delphin* ne pouvait se considérer comme étant tiré d'affaire; car, si l'île Morris n'était pas armée de ces pièces redoutables qui furent établies quelques mois plus tard, néanmoins ses canons et ses mortiers pouvaient facilement couler un navire comme *le Delphin.*

L'éveil avait été donné aux fédéraux de l'île et aux navires du blocus par les feux des forts Sumter et Moultrie. Les assiégeants ne pouvaient rien comprendre à cette attaque de nuit; elle ne semblait pas dirigée contre eux; cependant ils devaient se tenir et se tenaient prêts à répondre.

C'est à quoi réfléchissait James Playfair en s'avançant dans les passes de l'île Morris, et il avait raison de craindre, car, au bout d'un quart d'heure, les ténèbres furent sillonnées de lumières; une pluie de petites bombes tomba autour du steamer en faisant jaillir l'eau jusqu'au-dessus de ses bastingages; quelques-unes même vinrent frapper le pont du *Delphin*, mais par leur base, ce qui sauva le navire d'une perte certaine. En effet, ces bombes, ainsi qu'on l'apprit plus tard, devaient éclater en cent fragments et couvrir chacune une superficie de cent vingt pieds carrés d'un feu grégeois que rien ne pouvait éteindre et qui brûlait pendant vingt minutes. Une seule de ces bombes pouvait donc incendier un navire. Heureusement pour *le Delphin*, elles étaient de nouvelle invention et encore fort imparfaites; une fois lancées dans les airs, un faux mouvement de rotation les maintenait inclinées, et, au moment de leur chute, elles tombaient sur la base au lieu de frapper avec leur pointe, où se trouvait l'appareil de percussion. Ce vice de construction sauva seul *le Delphin* d'une perte certaine; la chute de ces bombes peu pesantes ne lui causa pas grand mal, et, sous la pression de sa vapeur surchauffée, il continua de s'avancer dans la passe.

En ce moment, et malgré ses ordres, M. Halliburtt et sa fille rejoignirent James Playfair sur la dunette; celui-ci voulut les obliger à rentrer dans leur cabine, mais Jenny déclara qu'elle resterait auprès du capitaine.

Quant à M. Halliburtt, qui venait d'apprendre toute la noble conduite de son sauveur, il lui serra la main sans pouvoir prononcer une parole.

Le Delphin avançait alors avec une grande rapidité vers la pleine mer; il lui suffisait de suivre la passe pendant trois milles encore pour se trouver dans les eaux de l'Atlantique; si la passe était libre à son entrée, il était sauvé. James Playfair connaissait merveilleusement tous les secrets de la baie de Charleston, et il manœuvrait son navire dans les ténèbres avec une incomparable sûreté; il avait donc tout lieu de croire au succès de sa marche audacieuse, quand un matelot du gaillard d'avant s'écria :

— Un navire!

— Un navire! s'écria James.

— Oui, par notre hanche de bâbord.

Le brouillard qui s'était levé permettait alors d'apercevoir une grande frégate qui manœuvrait pour fermer la passe et faire obstacle au passage du *Delphin.* Il fallait à tout prix la gagner de vitesse, et demander à la machine du steamer un surcroît d'impulsion, sinon tout était perdu.

— La barre à tribord! toute, cria le capitaine.

Puis il s'élança sur la passerelle jetée au-dessus de la machine. Par ses ordres, une des hélices fut enrayée, et sous l'action d'une seule, *le Delphin* évolua avec une rapidité merveilleuse dans un cercle d'un très-court rayon, et comme s'il eût tourné sur lui-même. Il avait évité ainsi de courir sur la frégate fédérale, et il s'avança comme elle vers l'entrée de la passe; c'était maintenant une question de rapidité.

James Playfair comprit que son salut était là, celui de miss Jenny et de son père, celui de tout son équipage. La frégate avait une avance assez considérable sur *le Delphin;* on voyait, aux torrents de fumée noire qui s'échappaient de sa cheminée, qu'elle forçait ses feux. James Playfair n'était pas homme à rester en arrière.

— Où en êtes-vous? cria-t-il à l'ingénieur.

— Au maximum de pression, répondit celui-ci, la vapeur fuit par toutes les soupapes.

— Chargez les soupapes, commanda le capitaine.

Et ses ordres furent exécutés au, risque de faire sauter le bâtiment.

Le Delphin se prit encore à marcher plus vite; les coups de piston se succédaient avec une épouvantable précipitation; toutes les plaques de fondation de la machine tremblaient sous ces coups précipités, et c'était un spectacle à faire frémir les cœurs les plus aguerris.

— Forcez! criait James Playfair, forcez toujours!

— Impossible! répondit bientôt l'ingénieur, les soupapes sont hermétiquement fermées; nos fourneaux sont pleins jusqu'à la gueule.

— Qu'importe! bourrez-les de coton imprégné d'esprit-de-vin; il faut passer à tout prix et devancer cette maudite frégate.

A ces paroles, les plus intrépides matelots se regardèrent; mais on n'hésita pas. Quelques balles de coton furent jetées dans la chambre de la machine. Un baril d'esprit-de-vin fut défoncé, et cette matière combustible fut introduite, non sans danger, dans les foyers incandescents. Le rugissement des flammes ne permettait plus aux chauffeurs de s'entendre. Bientôt les plaques des fourneaux rougirent à blanc; les pistons allaient et venaient comme des pistons de locomotive; les manomètres indiquaient une tension épouvantable; le steamer volait sur les flots; ses jointures craquaient; sa cheminée lançait des torrents de flammes mêlés à des tourbillons de fumée; il était pris d'une vitesse effrayante, insensée, mais aussi il gagnait sur la frégate, il la dépassait, il la distançait, et après dix minutes il était hors du chenal.

— Sauvés! s'écria le capitaine.

— Sauvés! répondit l'équipage en battant des mains.

Déjà le phare de Charleston commençait à disparaître dans le sud-ouest, l'éclat de ses feux pâlissait, et l'on pouvait se croire hors de tout danger, quand une bombe, partie d'une canonnière qui croisait au large, s'élança en sifflant dans les ténèbres; il était facile de suivre sa trace, grâce à la fusée enflammée qui laissait derrière elle une ligne de feu.

Ce fut un moment d'anxiété impossible à peindre; chacun se taisait, et chacun regardait d'un œil effaré la parabole décrite par le projectile; on ne pouvait rien

faire pour l'éviter, et après une demi-minute, il tomba avec un bruit effroyable sur l'avant du *Delphin*.

Les marins, épouvantés, refluèrent à l'arrière, et personne n'osa faire un pas pendant que la fusée brûlait avec un vif crépitement.

Mais un seul, brave entre tous, courut à ce formidable engin de destruction. Ce fut Crockston ; il prit la bombe dans ses bras vigoureux, tandis que des milliers d'étincelles s'échappaient de sa fusée ; puis, par un effort surhumain, il la précipita par-dessus le bord.

La bombe avait à peine atteint la surface de l'eau, qu'une détonation épouvantable éclata :

— Hurrah ! hurrah ! s'écria d'une seule voix tout l'équipage du *Delphin*, tandis que Crockston se frottait les mains.

Quelque temps après, le steamer fendait rapidement les eaux de l'océan Atlantique ; la côte américaine disparaissait dans les ténèbres, et les feux lointains qui se croisaient à l'horizon indiquèrent que l'attaque était générale entre les batteries de l'île Morris et les forts de Charleston Harbour.

X. — SAINT-MUNGO.

Le lendemain, au lever du soleil, la côte américaine avait disparu ; pas un navire n'était visible à l'horizon, et *le Delphin*, modérant la vitesse effrayante de sa marche, se dirigea plus tranquillement vers les Bermudes.

Ce que fut la traversée de l'Atlantique, il est inutile de le raconter ; nul incident ne marqua le voyage de retour, et dix jours après son départ de Charleston, on eut connaissance des côtes d'Irlande.

Que se passa-t-il entre le jeune capitaine et la jeune fille qui ne soit prévu, même des gens les moins perspicaces ? Comment M. Halliburtt pouvait-il reconnaître le dévouement et le courage de son sauveur, si ce n'est en le rendant le plus heureux des hommes ? James Playfair n'avait pas attendu les eaux anglaises pour déclarer au père et à la jeune fille les sentiments qui débordaient de son cœur, et s'il faut en croire Crockston, miss Jenny reçut cet aveu avec un bonheur qu'elle ne chercha pas à dissimuler. Au contraire, et elle fit bien.

Il arriva donc que, le 14 février de la présente année, une foule nombreuse était réunie sous les lourdes voûtes de Saint-Mungo, la vieille cathédrale de Glasgow. Il y avait là des marins, des négociants, des industriels, des magistrats, un peu de tout. Le brave Crockston servait de témoin à miss Jenny vêtue en mariée, et le digne homme resplendissait dans un habit vert-pomme à boutons d'or. L'oncle Vincent se tenait fièrement près de son neveu, qui avait tout l'air de toucher à sa dernière heure de célibataire.

Bref, on célébrait le mariage de James Playfair, de la maison Vincent Playfair et Cᵒ, de Glasgow, avec miss Jenny Halliburtt, de Boston.

La cérémonie fut accomplie avec une grande pompe ; chacun connaissait l'histoire du *Delphin*, et chacun trouvait justement récompensé le dévouement du jeune capitaine. Lui seul se disait payé au delà de son mérite.

Le soir, grande fête chez l'oncle Vincent. Grand repas, grand bal, et grande distribution de shillings à la foule réunie dans Gordon-street. Pendant ce mémorable festin, Crockston, tout en se maintenant dans de justes limites, fit des prodiges de voracité.

Chacun était heureux à ce mariage, les uns de leur propre bonheur, les autres de celui des autres, ce qui n'arrive pas toujours dans les cérémonies de ce genre.

Le soir, quand la foule des invités se fut retirée, James Playfair alla embrasser son oncle sur les deux joues.

— Eh bien, oncle Vincent ? lui dit-il.

— Eh bien, neveu James ?

— Êtes-vous content de la charmante cargaison que j'ai rapportée à bord du *Delphin* ? reprit le capitaine Playfair en montrant sa vaillante jeune femme.

— Je le crois bien, répondit le digne négociant, j'ai vendu mes cotons à trois cent soixante-quinze pour cent de bénéfice !

JULES VERNE.

PROMENADES DANS L'ANCIEN PARIS.

LA RUE DES FRANCS-BOURGEOIS.

Il n'y a plus guère aujourd'hui que trois endroits dans Paris où l'on puisse retrouver çà et là quelque coin, encore intact et debout, de la vieille ville aux trois quarts disparue : la Cité, le Marais et la montagne Sainte-Geneviève.

Le Marais surtout abonde en souvenirs de tous les temps, depuis le moyen âge jusqu'à la fin du règne de Louis XIV.

Un archéologue les ramasserait à pleines mains tout le long de la rue Vieille-du-Temple.

Dans cette rue même, il retrouverait successivement, en venant des boulevards, l'hôtel d'Epernon et l'hôtel Barmont, deux grandes demeures seigneuriales du temps de Louis XIII ; l'hôtel de Vibray, l'hôtel du président Amelot de Bisseuil, encore imposant et d'un caractère grandiose dans sa décadence ; l'hôtel de Rohan, aujourd'hui occupé par l'Imprimerie impériale, et, en faisant quelques pas dans la rue de Paradis, le magnifique hôtel Soubise, où sont installées les archives de l'Empire et l'Ecole des chartes.

J'en passe, et par douzaines.

Les noms des rues aussi y exhalent je ne sais quel parfum vénérable qui réjouit le cœur de l'antiquaire. N'y a-t-il pas toute une évocation du moyen âge dans ceux des rues *Barbette*, des *Blancs-Manteaux* et des *Francs-Bourgeois ?*

La dernière fois que je passai par la rue Vieille-du-Temple, après avoir dépassé le marché des Blancs-Manteaux, bâti lui-même depuis moins d'un demi-siècle sur l'emplacement d'un ancien hôtel, je m'arrêtai un quart d'heure dans la crotte, éclaboussé par les omnibus, coudoyé par les piétons, bousculé par les beurrières, les poissardes et les garçons bouchers, pour contempler d'un œil amoureux la tourelle en encorbellement qui fait l'angle de la rue des Francs-Bourgeois.

Sans doute ce n'est pas un rare chef-d'œuvre que cette

tourelle; elle est jolie pourtant, et tout à fait pittoresque et avenante avec sa légère broderie d'arabesques. Et puis les tourelles sont aujourd'hui si rares à Paris! Je songeais avec attendrissement que, la première fois que je passerais par là, au train dont y vont les embellissements de Paris, elle n'y serait probablement plus.

La tourelle de la rue des Francs-Bourgeois est tout ce qui reste d'un vaste domaine que possédait en cet endroit le prévôt Barbette, parrain de la rue de ce nom, et que posséda après lui la funeste reine Isabeau de Bavière. C'est pourquoi, en la regardant, je me sentais reporté à près de cinq siècles en arrière, et j'étais rempli d'une patience dédaigneuse pour les injures des beurrières et les coups de fouet des cochers.

Ce n'est pas là le seul souvenir historique de la rue des Francs-Bourgeois.

On dit que la belle Gabrielle a logé dans la maison qui porte le numéro 14; il est plus certain qu'elle a été habitée par le directeur Barras, cet épicurien de la Révolution.

Diane de Poitiers, avant Gabrielle, avait aussi habité cette rue, décidément prédestinée à servir d'asile aux reines de la main gauche.

Citons encore l'hôtel d'Albret et celui du chancelier



Tourelle de la rue des Francs-Bourgeois et de la rue Vieille-du-Temple. Dessin de F. Thorigny.

Voysin, qui a été transformé (*transformé*, est-ce bien le mot?) en une caserne de gendarmerie.

Maintenant, d'où vient le nom de la rue des Francs-Bourgeois?

On sait qu'il y en avait plusieurs qui s'appelaient ainsi; mais celle dont nous nous occupons était la plus importante de toutes.

Quelques auteurs ont cru, un peu légèrement, que ce nom lui venait d'une exemption d'impôts accordée à ses habitants; mais il est peu probable qu'une rue tout entière eût été gratifiée de ce privilége, ou du moins il en faudrait la preuve authentique, et le fait qui l'aurait motivé n'eût pu manquer de laisser des traces dans l'histoire.

Il est plus sûr de s'en tenir à l'explication suivante, donnée par plusieurs des vieux annalistes de Paris.

Au quatorzième siècle, on construisit dans cette rue un hôpital destiné à loger un certain nombre de pauvres bourgeois, qui y étaient admis moyennant une somme de treize deniers, payée en entrant, et une redevance d'un denier par semaine.

Ces pauvres bourgeois, par faveur spéciale accordée à l'établissement charitable, et en raison de leur pauvreté, étaient *francs* de tout impôt, et ce fut très-probablement de cette particularité que la rue prit son nom.

V. F.

BEAUX-ARTS. — ARCHITECTURE.

LE PALAIS MADAME A TURIN.



L'escalier du palais Madame. Dessin de Delannoy.

Le palais Madame, situé dans le plus beau quartier de Turin, date du commencement du quatorzième siècle. Il a été réparé et agrandi, en 1416, par Amédée VII, le même qui, après avoir abdiqué en faveur de son fils, fut élu pape au concile de Constance sous le nom de Félix V, et mourut, en 1711, dans sa retraite de Ripaille. Ce prince fortifia le château de quatre tourelles, dont deux existent encore; les deux autres, donnant sur la rue de la Grande-Doire, ont été dissimulées dans la façade, lors des travaux de restauration et d'embellissement entrepris en 1720 par Dominique Juvara, le Perrault piémontais.

Marie-Jeanne de Nemours, après la mort du duc Charles-Emmanuel II, ne voulant pas habiter le palais où elle avait fermé les yeux à un époux regretté, choisit pour demeure le vieux château d'Amédée VII. De là son nom de palais Madame.

Charles-Albert eut l'heureuse idée de réunir dans le premier étage les tableaux des grands maîtres disséminés dans les diverses résidences royales et d'y former une splendide galerie de peinture, ouverte au public le 3 septembre 1832, et qui ne compte pas moins de dix-huit salles.

Le Sénat tint ensuite ses séances dans le palais Madame, jusqu'au moment de sa translation à Florence.

Un vaste et magnifique escalier conduit aux appartements. Cet escalier, resplendissant de lumière, est la partie la plus remarquable de l'édifice et passe avec raison pour le spécimen de l'art architectural le plus hardi et le plus grandiose qu'on puisse admirer dans l'Italie du Nord.

Ch. RAYMOND.

NOUVELLES ET VOYAGES.

AVENTURES MERVEILLEUSES MAIS AUTHENTIQUES DU CAPITAINE CORCORAN [1].

II

Lord Henri Braddock, gouverneur général de l'Indoustan, au colonel Barclay, résident, attaché à la personne d'Holkar, prince des Mahrattes, à Bhagavapour, sur la Nerbuddah.

« Calcutta, 1er janvier 1857.

« On m'informe de divers côtés qu'il se prépare quelque chose contre nous, qu'on a surpris des signes mystérieux échangés entre les indigènes, à Luknow, à Patna, à Bénarès, à Delhi, chez les Radjpoutes et jusque chez les Sikhs.

« Si quelque révolte venait à éclater et à gagner le pays des Mahrattes, l'Inde entière serait en feu dans l'espace de trois semaines. C'est ce qu'il faut éviter à tout prix.

« Vous aurez donc soin, aussitôt la présente reçue, d'obliger, sous un prétexte quelconque, Holkar à désarmer ses forteresses et à remettre dans nos mains ses canons, ses fusils, ses munitions et son trésor. Par là, il sera hors d'état de nuire, et son trésor nous servira d'otage dans le cas où, malgré nos précautions, il voudrait faire quelque tentative désespérée. Justement, les coffres de la Compagnie sont vides, et ce renfort d'argent viendrait fort à propos.

« S'il refuse, c'est parce qu'il a de mauvais desseins, et dans ce cas, il ne doit espérer aucun pardon. Vous irez prendre aussitôt le commandement des 13e, 15e et 31e régiments d'infanterie européenne, que sir William Maxwell, gouverneur de Bombay, mettra sous vos ordres avec quatre ou cinq régiments de cavalerie indigène et d'infanterie cipaye. Vous ferez le siége de Bhagavapour, et, quelques conditions que vous demande Holkar, vous ne le recevrez qu'à discrétion. Le meilleur serait qu'il pérît dans l'assaut, comme Tippoo-Saheb, car la Compagnie des Indes n'a que trop de ces vassaux indociles, et nous serions délivrés de l'ennui de faire une pension à des gens qui nous détesteront jusqu'à la fin des siècles.

« Au reste, je m'en rapporte à votre prudence; mais hâtez-vous, car on commence à craindre une explosion, et il faut ôter d'avance aux insurgés (s'il doit y avoir insurrection) leurs chefs et leurs armes.

« Braddock, gouverneur général. »

Le colonel Barclay, résident anglais, au prince Holkar.

« Bhagavapour, 18 janvier 1857.

« Le soussigné se fait un devoir de prévenir Son Altesse le prince Holkar qu'il est venu à sa connaissance que ledit prince a fait donner cinquante coups de bâton à son premier ministre Rao, sans qu'aucune action, connue du soussigné, ait pu valoir audit Rao un traitement si cruel;

« Le soussigné doit aussi prévenir Son Altesse que, à plusieurs reprises, des charrettes pesamment chargées sont entrées pendant la nuit dans la forteresse de Bhagavapour, et que, à divers indices sur lesquels il ne croit pas nécessaire de s'expliquer, il a cru reconnaître des amas d'armes, de vivres et de munitions, ce qui est contraire aux traités et ne peut qu'exciter les justes soupçons de la très-haute et très-puissante Compagnie des Indes;

« En conséquence, et après avoir pris les ordres du gouverneur général, le soussigné, — sans vouloir dépouiller le prince Holkar d'une autorité contre laquelle s'élève cependant tout le pays, — le soussigné, dis-je, veut bien pour cette fois fermer l'oreille à des rapports peut-être trop fidèles, et, pour offrir au prince Holkar une éclatante occasion de se justifier, se contentera aujourd'hui de demander à Son Altesse qu'elle remette ses armes, ses canons, ses fusils et son trésor particulier aux mains du soussigné, qui les enverra à Calcutta, où le gouverneur général gardera le tout provisoirement, jusqu'à ce qu'il ait acquis la preuve certaine de l'innocence d'Holkar.

« En outre, ledit prince Holkar est invité à remettre aux mains du soussigné sa fille unique Sita, qui sera conduite à Calcutta avec une suite nombreuse, et qui recevra tous les honneurs dus à son rang.

« Moyennant quoi Son Altesse conservera éternellement la bienveillante protection de la très-haute et très-puissante Compagnie des Indes.

« Colonel Barclay. »

Le prince Holkar au colonel Barclay, résident.

« Le soussigné se fait un devoir d'inviter le colonel

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

Barclay à sortir immédiatement de Bhagavapour, s'il ne veut avoir la tête coupée avant vingt-quatre heures, par ordre du soussigné. »

Le colonel Barclay à lord Henry Braddock, gouverneur général.

« Mylord,

« J'ai l'honneur d'envoyer à Votre Seigneurie une copie de la lettre que, suivant vos instructions, j'ai adressée au prince Holkar, et de la réponse dudit Holkar.

« Je pars à l'instant même pour Bombay, où je vais, conformément aux ordres de Votre Seigneurie, prendre le commandement du corps d'armée qui doit réduire Holkar à la raison.

« Agréez, mylord, etc. Colonel BARCLAY. »

Or, six semaines environ après que les lettres qu'on vient de lire eurent été échangées entre le seigneur Holkar, le colonel Barclay et lord Henry Braddock, Holkar était assis, tout pensif, sur un tapis de Perse, au sommet de la plus haute tour de son palais, que baigne la Nerbuddah, et regardait mélancoliquement la haute cime des monts Vindhyâ, contemporains de Brahma. A côté de lui se tenait sa fille unique, la belle Sita, qui cherchait à lire dans les yeux de son père toutes ses pensées.

Holkar était un noble vieillard, de pure race indoue, et le descendant de ces princes mahrattes qui ont disputé la possession de l'Inde aux Anglais. Par une exception assez rare, ses aïeux avaient échappé à la conquête des Persans et des Mogols, et gardaient derrière leurs montagnes la foi de Brahma. Holkar lui-même se vantait de descendre en droite ligne du célèbre Rama, le plus illustre des anciens héros et le vainqueur de Ravana. C'est en l'honneur de cette glorieuse origine qu'il avait donné à sa fille le nom de Sita.

Il avait autrefois combattu les Anglais. Son père avait été tué dans la bataille, et lui, bien jeune encore, avait gardé son héritage à condition de payer tribut. Pendant trente ans, il avait espéré se venger un jour; mais sa barbe avait blanchi, ses deux fils étaient morts sans postérité, et il ne songeait plus qu'à vivre en paix et à laisser sa principauté à sa fille unique, la belle Sita.

Il était environ cinq heures du soir. On n'entendait aucun bruit dans Bhagavapour, la capitale d'Holkar. Les sentinelles veillaient à leur poste, les yeux fixés sur l'horizon. Les soldats, accroupis sur leurs talons, jouaient aux échecs sans dire un seul mot. Quelques officiers à cheval, armés de longs cimeterres, parcouraient les rues et veillaient au maintien de l'ordre. Sur leur passage tout le monde s'inclinait en silence. Une tristesse mortelle semblait avoir envahi Bhagavapour. Holkar lui-même était abattu. Il voyait venir la tempête. Il savait depuis longtemps que les Anglais voulaient le dépouiller, et il se désespérait en songeant à l'avenir de sa fille. Résigné pour lui-même à la volonté de Brahma, prêt à rentrer dans le Grand-Être et à retrouver la « Substance Éternelle, » il ne pouvait se résoudre à laisser Sita sans appui.

« Que la volonté de Brahma s'accomplisse ! » dit-il enfin en répondant à sa pensée intérieure.

— Mon père, dit la belle Sita, à quoi songez-vous?

On chercherait vainement entre le cap Comorin et les monts Himalaya une jeune fille plus charmante que Sita. Elle était droite comme un palmier, et ses yeux étaient comme la fleur du lotus. De plus, elle avait quinze ans à peine, ce qui est, dans l'Inde, l'âge suprême de la beauté.

— Je pense, dit Holkar, que maudit est le jour où je t'ai vue naître, toi, la joie de mes yeux et mon dernier amour sur la terre, puisque je vais mourir en te laissant aux mains de ces barbares roux!

— Mais, dit Sita, n'avez-vous aucun espoir de vaincre ?

— Et quand j'aurais cet espoir, crois-tu que je pourrais le donner à mes soldats? La vue seule de ces hommes impurs, qui dévorent la vache sacrée et qui se repaissent de viande crue et de sang, épouvante nos brahmines. Ah! pourquoi ne suis-je pas mort avec mon dernier fils? Je n'aurais pas vu la ruine de tout ce qui m'est cher.

— Vous m'oubliez, dit Sita en se levant et entourant de ses bras le col du vieillard.

— Je ne t'oublie pas, ma chère fille, mais je crains tout pour toi; et pour tes frères, je ne craignais que la mort... J'ai reçu aujourd'hui la nouvelle que le colonel Barclay s'avance dans la vallée de la Nerbuddah avec une armée. Il est à sept lieues d'ici, c'est-à-dire à deux jours de marche; car cette race pesante traîne avec elle tant d'animaux, de fourrages, de chariots, de canons et de munitions de toute espèce, qu'elle ne fait jamais plus de deux ou trois lieues par jour. Malheureusement, je n'ose leur livrer bataille le long de la rivière, n'étant pas assez sûr de mon armée. Je soupçonne ce misérable Rao de vouloir me trahir. Si j'en ai la preuve, le misérable me payera cher sa trahison!... Mais... continua-t-il en regardant avec une longue-vue l'horizon, que signifie ce steamer que j'aperçois au détour de la rivière? Serait-ce déjà l'avant-garde de Barclay?

Au même instant, un coup de canon retentit : c'était un artilleur de la forteresse qui faisait feu sur le bateau à vapeur et qui l'avertissait de s'arrêter. Le boulet passa par-dessus le bateau et s'enfonça en sifflant dans la rivière.

A ce signal, le capitaine du bateau à vapeur arbora le drapeau tricolore et s'avança, sans riposter, vers le rivage. Les Indous, étonnés, ne cherchèrent pas à contrarier sa manœuvre, et le capitaine Corcoran (car c'était lui) mit pied à terre et s'avança d'un air assuré vers la porte du fort. Un sergent et quelques soldats voulurent croiser la baïonnette et lui barrer le passage; mais Corcoran, sans répondre à leurs questions et à leurs menaces (quoiqu'il entendît très-bien la langue du pays), se retourna lentement et appliqua à ses lèvres un sifflet qui était suspendu à sa ceinture.

Le coup de sifflet retentit, aigu comme la pointe d'une épée, et fit frémir tous les assistants. Mais leur frémissement devint de l'épouvante lorsqu'une magnifique tigresse se montra sur le pont du bateau et répondit au coup de sifflet par un « ronron » formidable.

— Ici, Louison! cria Corcoran.

Et il siffla pour la seconde fois.

A ce second appel, Louison bondit hors du bateau à vapeur et se trouva sur la rive, où déjà Corcoran avait fait amarrer son bateau. Une minute après, les officiers, les soldats, les canonniers, les fantassins, les curieux, les hommes, les femmes et les petits enfants avaient pris la fuite dans toutes les directions et laissé là Corcoran, excepté un malheureux chef de poste, celui-là même qui avait fait tirer le coup de canon, et que notre ami le capitaine venait de saisir par la nuque.

— Lâchez-moi, disait l'Indou en se débattant de toutes ses forces, lâchez-moi, ou je vais appeler la garde!

— Et toi, dit Corcoran, si tu fais un pas sans ma permission, je vais te donner pour souper à Louison.

Cette menace rendit le pauvre officier plus docile et plus doux qu'un agneau.

— Hélas! dit-il, seigneur tout-puissant que je ne connais pas, retenez votre tigresse, ou je suis un homme mort!

Effectivement Louison, privée depuis longtemps de chair fraîche, tournait autour de l'Indou d'un air affamé. Elle le trouvait appétissant, ni trop jeune, ni trop vieux, ni trop gras, ni trop maigre, mais tendre, dodu et bien à point.

Heureusement Corcoran le rassura.

— Quel est ton grade? demanda-t-il.

— Lieutenant, seigneur, répondit l'Indou.

— Mène-moi au palais du prince Holkar.

— Avec votre... amie? demanda l'Indou qui hésitait.

— Parbleu! répliqua Corcoran, crois-tu que je rougis de mes amis quand je vais à la cour?

— O Brahma et Bouddah! pensait le pauvre Indou, quelle fâcheuse idée ai-je eue de faire tirer un coup de canon sur ce bateau à vapeur qui ne pensait à rien? Quel besoin avais-je de demander son nom à ce passant qui ne me disait rien? O Rama, héros invincible, prête-moi ta force et ton arc pour que je perce Louison de mes flèches, ou prête-moi ton agilité pour que je puisse prendre mes jambes à mon cou et trouver un asile dans ma maison.

— Eh bien, dit Corcoran, as-tu terminé tes réflexions? Louison s'impatiente.

— Mais, seigneur, répliqua l'Indou, si je vous mène au palais du prince Holkar avec une tigresse sur vos talons, — ou plutôt, hélas! sur les miens, — Holkar vous fera couper le cou.

— Le crois-tu? demanda Corcoran.

— Si je le crois, seigneur! si je le crois! Mais le prince Holkar ne fait jamais sa prière du soir sans avoir fait empaler cinq ou six personnes dans la journée.

— Ah! ah! Cet Holkar me plaît... Je me décide; nous verrons lequel de lui ou de moi empalera l'autre.

— Mais, seigneur, il commencera par moi, certainement.

— Ah! que de raisons! Marche devant, ou je mets Louison à tes trousses.

Cette menace rendit le courage à l'Indou. Après tout, il n'était pas bien sûr qu'Holkar le fît empaler, tandis qu'il voyait à six pouces de distance les dents et les griffes de Louison.

Il adressa donc intérieurement une dernière prière à Brahma, « Père de tous les êtres, » et marcha d'un pas rapide vers la porte du palais. Corcoran le suivait de près, et Louison, toute joyeuse, bondissait à côté de son maître comme un lévrier caressant.

Grâce à cette double escorte, Corcoran entra sans peine dans le palais. Tout le monde s'écartait sur son passage. Mais lorsqu'il fut arrivé au pied de la tour où le prince Holkar était assis avec sa fille, l'Indou refusa d'aller plus loin.

— Seigneur, dit-il, si je monte avec vous, ma mort est certaine. Avant que j'aie pu dire un seul mot pour me justifier, Holkar me fera couper la tête; et vous-même, seigneur, si vous persistez dans ce dessein téméraire, vous ferez bien...

— Bon! Bon! répliqua Corcoran, Holkar n'est pas si méchant qu'on le dit, et, j'en suis sûr, il ne refusera rien à mon amie Louison. Pour toi, c'est autre chose. Va-t'en, poltron!

— Seigneur, dit humblement l'Indou, aucune tête ne va aussi bien à mes épaules que la mienne propre, et s'il plaisait à ce grand prince de l'abattre, je ne connais aucun onguent qui pût la recoller... Que Brahma et Bouddah soient avec vous!

En même temps il s'enfuit.

Corcoran ne chercha pas à le retenir et monta sans s'arrêter les deux cent soixante marches qui conduisaient à la terrasse d'où le prince Holkar contemplait en silence la vallée de la Nerbuddah. Louison précédait son maître et parut la première sur la terrasse.

A cette vue, la belle Sita poussa un cri de frayeur, et le prince Holkar se leva brusquement, prit à sa ceinture un pistolet et fit feu sur Louison.

Heureusement la balle frappa le mur, s'aplatit et ricocha sur Corcoran, qui suivait de près son amie et qui reçut une légère contusion à la main.

— Vous êtes vif, seigneur Holkar! s'écria le capitaine sans s'étonner de l'accident... Ici, Louison!

Il était temps de retenir la tigresse, qui allait bondir sur son ennemi et le mettre en pièces.

— Ici, mon enfant! continua Corcoran. Là, c'est bien!... Couchez-vous à mes pieds!... Très-bien!... Et maintenant, allez, en rampant, présenter vos respects à la princesse... Ne craignez rien, madame, Louison est douce comme un agneau... Elle va vous demander pardon de vous avoir effrayée... Va, Louison, va, ma chérie, demander pardon à cette belle princesse...

Louison obéit, et Sita, rassurée, la caressa doucement de la main, ce qui parut flatter beaucoup la tigresse.

Cependant Holkar se tenait toujours sur la défensive.

— Qui êtes-vous? demanda-t-il avec hauteur. Comment avez-vous pénétré jusqu'ici? Suis-je déjà trahi par mes propres esclaves et livré aux Anglais?

— Seigneur, répliqua Corcoran d'un ton doux, vous n'êtes pas trahi; et s'il est une chose dont je remercie Dieu, après la bonté qu'il a eue de me faire Breton et de m'appeler Corcoran, c'est surtout de ne m'avoir pas fait Anglais.

Holkar, sans lui répondre, prit un petit marteau d'argent et frappa sur un gong.

Personne ne parut.

— Seigneur Holkar, dit Corcoran en souriant, personne n'est à portée de vous entendre. A la vue de Louison, tout le monde a pris la fuite. Mais rassurez-vous. Louison est une fille bien élevée et qui sait se conduire... Et maintenant, seigneur, quelle trahison craignez-vous?

— Si vous n'êtes pas Anglais, répliqua Holkar, qui êtes-vous? et d'où venez-vous?

— Seigneur, dit Corcoran, il y a dans ce vaste univers deux espèces d'hommes, ou, si vous voulez, deux races principales, — sans compter la vôtre, — c'est le Français et l'Anglais, qui sont l'un à l'autre ce que le dogue est au loup, ce que le tigre est au buffle, ce que la panthère est au serpent à sonnettes. Ce sont deux races affamées, — l'une de louanges, l'autre d'argent, — mais toutes deux également batailleuses et prêtes à se mêler des affaires d'autrui sans y être invitées. J'appartiens à la première de ces deux races. Je suis le capitaine Corcoran...

— Quoi! dit Holkar, vous êtes ce célèbre capitaine qui commandait le brick du *Fils de la Tempête?...*

— Célèbre ou non, dit le Breton, je suis ce capitaine Corcoran.

— Et c'est vous, demanda encore Holkar, qui avez, surpris près de Singapore par deux cents pirates malais, et n'ayant avec vous que sept hommes d'équipage, jeté ces brigands à la mer?

— C'est moi, dit Corcoran. Où donc avez-vous lu cette histoire?

— Dans le *Bombay-Times*. Car ces coquins d'Anglais sont instruits les premiers de tout ce qui se fait sur l'océan, et même ils avaient pendant quelque temps essayé de faire croire que ce Corcoran était un Anglais.

— Un Anglais! Moi! s'écria le capitaine avec indignation.

— Oui, mais l'erreur n'a pas duré longtemps. On pendit, comme vous devez le savoir, une douzaine de ces coquins de Malais... Mais un treizième échappa, pendant qu'on le conduisait à la potence, se glissa dans les rues de Singapore, y resta caché quelque temps et trouva moyen de s'embarquer sur un bateau chinois, d'où il passa à Calcutta, et de Calcutta il est venu chercher un asile ici. C'est un Indou musulman. C'est lui qui a raconté par quelle aventure il s'était rencontré face à face avec vous, et... tenez... le voici...

En effet, un esclave paraissait en ce moment sur le seuil de la terrasse. C'était un homme assez grand, bien fait et même beau à la manière des Européens, mais avec des membres un peu grêles et qui indiquaient plus d'agilité que de force.

A la vue de Corcoran et surtout de Louison qui poussa un rugissement formidable, l'esclave parut prêt à fuir, mais Holkar le rappela.

— Ali! dit-il.

— Seigneur!

— Regarde bien cet étranger au teint blanc. Le connais-tu?

Ali s'avança d'un air indécis; mais à peine eut-il regardé Corcoran, qu'il s'écria :

— Maître, c'est lui!

— Qui? lui!

— Le capitaine! Et c'est elle! ajouta-t-il en montrant la tigresse... Seigneur, seigneur, ne me perdez pas!

— Bon! dit gaiement Corcoran, est-ce que nous avons de la rancune, Louison et moi? Va, mon brave, tu aurais pu être pendu; tu as su retirer à temps ta tête du nœud coulant qui déjà serrait ton cou. Je ne t'en veux pas; et le prince Holkar a bien fait de te prendre à son service, s'il aime les gens de sac et de corde.

— Mais, dit Holkar, d'où vient ce désordre que je vois d'ici dans les rues de Bhagavapour? Qu'est-ce que tous ces cris que j'entends, ces coups de fusil et ces roulements de tambour?

— Seigneur, dit Ali, c'est pour vous en avertir que je suis venu ici sans y être appelé. Quand le capitaine Corcoran a mis pied à terre sur le quai, on a cru que c'était un envoyé des Anglais. Votre ancien ministre Rao a répandu le bruit que vous aviez été tué d'un coup de pistolet et que l'armée anglaise était à deux lieues de la ville. Il a soulevé une partie des troupes et parle de ses droits à la couronne.

— Ah! le traître! dit Holkar. Je vais le faire empaler.

— En attendant, il assure qu'il a l'appui des Anglais, et il a commencé le siége du palais.

— Ah! ah! fit Corcoran, la situation devient intéressante.

Jusque-là la belle Sita avait gardé le plus profond silence; mais en voyant le danger que courait son père, elle s'élança au-devant du capitaine Corcoran, et lui prenant les mains :

— Ah! seigneur! dit-elle en pleurant, sauvez-le!

— Parbleu! dit Corcoran, il ne sera pas dit que j'aurai résisté aux prières et aux larmes de deux si beaux yeux!... Seigneur Holkar, pouvez-vous me faire donner un revolver et une cravache?... Avec ces deux armes, je réponds de tout et en particulier du traître Rao.

Ali se hâta d'apporter le revolver et la cravache. Puis le prince, Corcoran et Ali descendirent les marches de l'escalier, pendant que la belle Sita, prosternée, invoquait pour ses défenseurs la protection de Brahma.

Un petit nombre de soldats défendaient l'entrée du palais et paraissaient près de céder à l'effort de la foule. Trois régiments de cipayes assiégeaient les portes et faisaient entendre des cris séditieux. Rao à cheval les commandait et les excitait à tenter l'assaut. Les balles sifflaient de tous côtés et les rebelles amenaient des canons pour enfoncer les portes. Corcoran jugea qu'il n'y avait pas une minute à perdre.

— Ouvrez les portes! dit-il, je réponds de tout.

L'air assuré du capitaine rendit la confiance à son hôte. Il fit ouvrir les portes, et cette action étonna tellement les cipayes, qui craignaient un piége, qu'ils reculèrent instinctivement. La fusillade cessa aussitôt et un grand silence se fit sur la place.

Corcoran demanda d'une voix forte :

— Où est le seigneur Rao?

— Me voici, répliqua Rao qui s'avança à cheval, suivi de son état-major. Est-ce que Holkar se rend à discrétion?

— Parbleu! dit Corcoran, voilà un impudent drôle!

En même temps il siffla légèrement.

A ce coup de sifflet, Louison parut.

— Ma chérie, dit Corcoran, va me cueillir ce coquin sur son cheval; ne lui fais aucun mal. Prends-le délicatement entre la mâchoire supérieure et l'inférieure, sans le casser ni le déchirer, et apporte-le-moi ici... Tu m'entends bien, chérie?...

Et du geste il désignait le malheureux Rao.

Aussitôt celui-ci voulut tourner bride; malheureusement son cheval se cabra et se mit à ruer. Les chevaux de l'état-major ne montrèrent pas plus de calme. Les officiers généraux tournèrent le dos promptement et se mirent à galoper en désordre au travers des rangs de l'infanterie, de peur d'être confondus par Louison avec le traître Rao.

Celui-ci aurait bien voulu suivre cet exemple, mais le destin ne le permit pas. Déjà Louison avait bondi sur la croupe de son cheval. Elle saisit le malheureux par la ceinture et sauta à terre en le désarçonnant. Puis, comme un chat qui tient dans sa gueule une souris, et qui ne veut pas la tuer tout de suite, elle le déposa à demi évanoui aux pieds du capitaine.

— C'est bien, mon enfant, dit affectueusement Corcoran... Je te donnerai du sucre à souper... Ali, désarme-moi ce vieux coquin et garde-le prisonnier, pendant que je vais parler à ces imbéciles.

Puis, s'avançant, cravache en main, à cinq pas du premier rang des cipayes, dont les fusils étaient chargés et prêts à faire feu :

— Est-il quelqu'un de vous, dit-il, qui veuille être pendu, ou empalé, ou décapité, ou écorché vif, ou livré à Louison... Personne ne répond?

En effet, la frayeur était générale. La seule vue du capitaine, qui semblait tomber du ciel, étonnait les superstitieux Indous. Les griffes et les dents de Louison les effrayaient encore davantage. Et enfin pourquoi et pour qui se révolter, Rao étant aux mains d'Holkar?

Aussi tout le monde s'empressa de crier : Vive le prince Holkar!

— C'est bien! dit Corcoran. Je vois que vous êtes

restés fidèles à votre prince légitime... Maintenant désarmez-moi les trois colonels, les trois lieutenants-colonels et les trois majors...

C'est bien... attachez-leur les pieds et les mains et couchez-les sur ce pavé... C'est parfait... Et vous, mes enfants, retournez tranquillement dans vos casernes, et si j'entends dire qu'un seul de vous a murmuré, je le donnerai pour déjeuner à Louison... Bonne nuit, mes enfants ; et nous, seigneur Holkar, allons souper.

III

La table était dressée dans une cour intérieure, près d'un jet d'eau qui rafraîchissait l'air, sous la voûte étoilée du ciel. Holkar, sa fille aux yeux de lotus et le capitaine Corcoran étaient seuls assis à la mode européenne. Une vingtaine de serviteurs servaient et desservaient autour d'eux. Les convives mangeaient en silence avec la gravité des souverains d'Asie.

A côté d'eux, Louison, couchée entre son maître et la belle Sita, recevait d'eux sa nourriture et promenait de l'un à l'autre ses regards caressants.

Sita, reconnaissante du service rendu et fière de l'obéissance de la tigresse, la traitait comme un lévrier favori, lui prodiguant le sucre et les flatteries, et Louison, trop intelligente pour ne pas comprendre les bonnes intentions de Sita, lui témoignait sa reconnaissance en remuant doucement la queue et en allongeant voluptueusement le cou lorsque la jeune fille posait sa main sur la tête de sa nouvelle amie.

Enfin Holkar fit un signe ; les esclaves se retirèrent et le laissèrent seul avec sa fille et Corcoran.

— Capitaine, dit Holkar en tendant la main à celui-ci, vous venez de sauver ma vie et mon trône. Comment pourrai-je vous en témoigner ma reconnaissance ?

Corcoran leva la tête d'un air étonné :

— Seigneur Holkar, dit-il, le service que je vous ai rendu est si peu de chose, qu'en vérité nous ferons mieux, vous et moi, de n'en rien dire. Dans tous les cas, la meilleure part en revient à Louison, qui a montré dans toute cette affaire un tact et une délicatesse qu'on ne saurait trop louer. Elle avait mal déjeuné. Elle avait faim. Elle était, quoique tigresse, d'une humeur de dogue. Vous veniez de tirer sur elle un coup de pistolet... Je ne vous le reproche pas. C'est l'effet d'une erreur bien excusable... Vous l'aviez manquée ; elle aurait pu ne faire de vous qu'une bouchée. Elle a su contenir son appétit, réprimer ses passions brutales. C'est beaucoup, si vous songez à la mauvaise éducation qu'elle avait reçue dans les forêts de Java... Sur ces entrefaites, un coquin ameute vos cipayes, ce qui, entre nous, ne me paraît pas difficile, et les lance contre vous. Là-dessus, vous voulez sortir du palais et vous faire égorger comme un poulet ; mais Louison devine votre dessein ; elle s'élance, elle saisit le malheureux Rao par derrière, aux environs de la ceinture... (hélas ! je crains bien qu'il ne puisse plus jamais s'asseoir) et elle le dépose à vos pieds... Franchement, s'il y a un bienfaiteur ici, c'est Louison. Pour moi, je n'ai fait que suivre le chemin tracé par elle.

— Seigneur Corcoran, dit la belle Sita, je vous dois la vie et l'honneur. Je ne l'oublierai jamais.

Et elle tendit la main au capitaine, qui la prit et la baisa avec respect.

— Je sais, capitaine, dit Holkar, que vous êtes d'une nation généreuse et que vous ne faites point payer vos services ; mais ne puis-je à mon tour vous être utile en rien ?

— Utile, cher seigneur ! s'écria Corcoran ; mais vous m'êtes tout à fait nécessaire... Savez-vous que je suis venu chercher ici un vieux manuscrit dont la seule pensée fait tressaillir de joie tous les docteurs de France et d'Angleterre ! Savez-vous que l'Académie des sciences de Lyon a fait les frais de mon voyage, de sorte que Louison et moi nous voyageons dans l'intérêt de la science, sous la protection du gouvernement français ; que nous avons des lettres de recommandation pour tous les hauts fonctionnaires du gouvernement anglais dans l'Inde, et que j'ai pour vous-même une lettre du célèbre sir William Barrowlinson, président de la *Geographical, colonial, statistical, geological, orographical, hydrographical and photographical Society*, dont le siége est à Londres, dans Oxford street, 183 ! Tenez, la voici.

En même temps il tira de son portefeuille une lettre fermée par un large cachet rouge, orné des armoiries du savant baronnet et de sa devise, qui date (il l'assure du moins) de son grand-père, compagnon d'armes de Guillaume le Conquérant : *Regi meo fidus.*

(Et, en effet, sir William Barrowlinson avait mille raisons d'être *fidèle à son roy*, comme l'annonçait la devise, car ledit roi avait fait dudit Barrowlinson, dès l'âge de vingt ans, l'un des plus grands seigneurs de la Compagnie des Indes, et avait accumulé sur lui de tels honoraires et des fonctions si importantes, que, si une déplorable gastrite ne s'était pas jetée au travers et n'avait pas entravé l'avancement de sir William, on l'aurait vu, vers trente-deux ou trente-trois ans, vice-roi de l'Inde, c'est-à-dire maître à peu près absolu de cent millions d'hommes. Mais la gastrite le força de retourner en Angleterre avec une pension viagère de trois cent mille francs. Moyennant quoi il fut membre du Parlement, traduisit tant bien que mal quinze ou dix-huit pages des Védas, fit continuer la traduction sous son nom par un secrétaire, daigna présider la *Geographical, colonial, statistical, geological, orographical, hydrographical and photographical Society* et devint membre correspondant de l'Institut de France.)

C'est de ce puissant seigneur que venait la lettre de recommandation présentée au prince Holkar par le capitaine Corcoran. Elle était conçue en ces termes :

« Londres... 1857.

« Le soussigné, sir William Barrowlinson, a l'honneur de prévenir Son Altesse le prince Holkar du passage d'un jeune savant français, M. Corcoran, qui se propose, sur les indications de l'Académie des sciences de Lyon et sur les nôtres, de rechercher le manuscrit original du Ramabagavattanâ, qu'on croit avoir été déposé vers les sources de la Nerbuddah, dans un asile que Son Altesse le prince Holkar (c'est du moins l'avis du soussigné) doit connaître mieux que personne. Le soussigné ose se flatter que les relations intimes de bonne amitié et de bon voisinage qui ont toujours existé et qui ne cesseront jamais d'exister (du moins c'est la ferme espérance du soussigné) entre son Altesse Sérénissime le prince Holkar et la très-haute, très-sublime, très-puissante et très-invincible Compagnie des Indes engageront Son Altesse à favoriser par tous les moyens possibles les recherches scientifiques dont le capitaine Corcoran a été chargé par l'Académie des sciences de Lyon et avec l'autorisation de Sa très-gracieuse et très-noble Majesté Victoria, première du nom, souveraine des trois royaumes unis d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande.

« A cet effet, le soussigné, sir William Barrowlinson, président de la *Geographical, colonial, statistical, geolo-*

gical, orographical, hydrographical and photographical Society, se fait un devoir de prier Son Altesse Sérénissime de mettre à la disposition dudit capitaine tous les moyens matériels, tels que chevaux, éléphants, palanquins, ouvriers, cavaliers, sowars, cipayes et généralement tous les instruments dont il croira avoir besoin pour son expédition ; — s'engageant, ledit sir William Barrowlinson, tant en son nom qu'au nom de l'Académie des sciences de Lyon, à couvrir les frais et rembourser les sommes dont Son Altesse pourra, grâce à sa complaisance, créditer le jeune et savant voyageur.

« Le soussigné croit devoir, en outre, prévenir Son Altesse que la mission du capitaine Corcoran (il en répond sur son honneur) est et demeurera entièrement étrangère à la politique.

« Enfin, le soussigné a la confiance que le gentleman qu'il demande respectueusement la permission de présenter à Son Altesse, fera de toute manière honneur à la noble nation dont il est citoyen, à la nation glorieuse qui le protége, à la science qu'il sert, à l'illustre et savante assemblée qui l'envoie, au soussigné qui le recommande.

« C'est dans ces sentiments que le soussigné se rappelle respectueusement et affectueusement au souvenir de Son Altesse, espérant que le temps n'a pas affaibli l'amitié dont le prince Holkar a bien voulu autrefois favoriser le soussigné, et dont le soussigné a gardé et gardera éternellement au fond du cœur le plus reconnaissant souvenir.

« Sir William Barrowlinson, baronnet, M. P. »

Dès que le prince Holkar eut terminé sa lecture, il tendit la main à Corcoran et lui dit :

— Mon cher ami, entre nous il n'est plus besoin de ces lettres, et celle de sir William Barrowlinson, dans les termes où j'en suis aujourd'hui avec les Anglais, ne vous aurait pas rendu grand service, si je ne savais d'ailleurs qui vous êtes et si je n'avais vu avec quel courage vous m'avez sauvé la vie. Par malheur, le colonel Barclay est en marche, je le sais, sur Bhagavapour, et, si je l'ignorais, la trahison déclarée de Rao me l'aurait appris dès ce soir; en sorte que je ne puis pas vous aider beaucoup dans vos recherches. Je crains même que mon amitié ne vous nuise fort auprès des Anglais.

— Seigneur Holkar, dit le capitaine, ne vous occupez ni de moi ni des Anglais. Si le colonel Barclay me traite autrement qu'en ami, fût-il au milieu de trente régiments, il apprendra de quelle pesanteur est ma main quand elle frappe. N'ayez donc aucun souci de moi; peut-être, au contraire, pourrai-je vous servir et faire votre paix...

— Faire ma paix avec ces barbares! s'écria Holkar, dont les yeux brillèrent de fureur. Ils ont tué mon père et mes deux frères ; ils ont pris la moitié de mes Etats et pillé l'autre ; par le resplendissant Indra, dont le char traverse le firmament et porte la lumière aux extrémités les plus reculées de l'univers, s'il ne fallait que donner mes trésors et ma vie pour jeter le dernier de ces barbares roux au fond de la mer, je n'hésiterais pas une minute ; oui, je le jure, et j'irais dès aujourd'hui rejoindre comme mes aïeux la Substance éternelle et incorruptible.

— Et tu me laisserais seule sur la terre ! interrompit la belle Sita avec un accent de doux reproche.

— Ah ! pardonne, mon enfant chérie, dit le vieillard en serrant sa fille sur son cœur. Le nom seul de ces Anglais me cause de l'horreur. Je prie le capitaine de m'excuser...

— Faites, mon cher hôte, dit Corcoran, et ne vous gênez pas pour maudire les Anglais. Pour moi, excepté sir William Barrowlinson, qui m'a paru un fort brave homme, bien qu'un peu prolixe dans ses explications, je ne fais pas plus de cas d'un Anglais que d'un hareng saur ou d'une sardine à l'huile. Je suis Breton et marin, c'est tout dire. Entre la race saxonne et moi, il n'y a pas de tendresse perdue.

— Ah ! vous me faites plaisir, capitaine, dit Holkar ; j'avais peur d'abord que vous ne fussiez de leurs amis, et quand je pense à l'avenir qu'ils réservent à ma pauvre Sita, mon sang bout de fureur dans mes vieilles veines, et je voudrais couper la tête à tous les Anglais qui sont dans l'Inde... Mais n'en parlons plus, et toi, ma chère Sita, pour calmer cet emportement, lis-moi, je te prie, quelque passage de l'un de ces beaux livres qui ont célébré la gloire et charmé les loisirs de nos ancêtres.

— Veux-tu, dit Sita, que je te lise un passage du Ramayana, et les plaintes si touchantes du roi Daçaratha, lorsque, étant à son lit de mort, il s'affligeait de n'avoir pas près de lui Rama, son fils chéri, ce héros invincible, et qu'il s'accusait lui-même d'avoir mérité ce châtiment des dieux pour avoir commis dans sa jeunesse un meurtre involontaire?

— Eh bien, lis, répliqua Holkar.

Aussitôt Sita se leva, alla chercher le livre et lut :

« J'arrivai sur les rives désertes de la rivière Carayou où m'attirait le désir de tirer sur une bête, sans la voir, à son bruit seul, grâce à ma grande habitude des exercices de l'arc. Là, je me tenais caché dans les ténèbres, mon arc toujours bandé en main, près de l'abreuvoir solitaire où la soif amenait, pendant la nuit, les quadrupèdes habitants des forêts.

« Alors, j'entendis le son d'une cruche qui se remplissait d'eau, bruit tout semblable au bruit que murmure un éléphant. Moi, aussitôt d'encocher à mon arc une flèche perçante, bien empennée, et de l'envoyer rapidement, l'esprit aveuglé par le destin, sur le point d'où m'était venu ce bruit.

« Dans le moment que mon trait lancé toucha le but, j'entendis une voix jetée par un homme qui s'écria sur un ton lamentable : « Ah ! je suis mort ! Comment se peut-« il qu'on ait décoché une flèche sur un ascète de ma « sorte? A qui est la main si cruelle qui a dirigé son « dard contre moi ? J'étais venu puiser de l'eau pendant « la nuit dans le fleuve solitaire? A qui donc ai-je fait « ici une offense ? »

« Il dit, et moi, à ces lamentables paroles, l'âme troublée et tremblant de la crainte que m'inspirait cette faute, je laissai échapper les armes que je tenais à la main. Je me précipitai vers lui, et je vis, tombé dans l'eau, frappé au cœur, un jeune infortuné, portant la peau d'antilope et le djatâ des panthères.

« Lui, profondément blessé, il fixa les yeux sur moi, comme s'il eût voulu me consumer par le feu de sa rayonnante sainteté :

« Quelle offense ai-je commise envers toi, dit-il, « Kchatriya, moi solitaire, habitant des bois, pour méri-« ter que tu me frappasses d'une flèche, quand je voulais « prendre ici de l'eau pour mon père? Les vieux auteurs « de mes jours, sans appui dans la forêt déserte, ils at-« tendent maintenant, ces deux pauvres aveugles, dans « l'espérance de mon retour. Tu as tué par ce trait seul « et du même coup trois personnes à la fois, mon père, « ma mère et moi : pour quelle raison?

« Va promptement, fils de Raghou, va trouver mon « père et raconte-lui cet événement fatal, de peur que sa

« malédiction ne te consume, comme le feu dévore un « bois sec ! Le sentier que tu vois mène à l'ermitage de « mon père ; hâte-toi de t'y rendre, mais avant, retire- « moi vite la flèche. »

« Voilà en quels termes me parla ce jeune homme. A sa vue j'étais tombé dans un extrême abattement.

« Ensuite, hors de moi, je retirai à contre-cœur, mais avec un soin égal à mon désir extrême de lui conserver la vie, cette flèche entrée dans le sein du jeune ermite ; mais à peine mon trait fut-il ôté de la blessure, que le fils de l'anachorète, épuisé de souffrances, et respirant d'un souffle qui s'échappait en douloureux sanglots, eut quelques convulsions, roula ses yeux et rendit le dernier soupir.

« Alors je pris sa cruche, et je me dirigeai vers l'ermitage de son père.

« Là, je vis ses deux parents, vieillards infortunés, aveugles, n'ayant personne qui les servît, et semblables à deux oiseaux les ailes coupées. Assis, désirant leur fils, ces deux vieillards affligés s'entretenaient de lui.

« Comme il entendit le bruit de mes pas, l'anachorète m'adressa la parole : « Pourquoi as-tu donc tardé si long- « temps, mon fils? ta bonne mère, et moi aussi, nous « étions affligés d'une si longue absence. Si j'ai fait, ou



Un passage du Ramayana. Dessin de Lix.

« même si ta mère a fait une chose qui te déplaise, par- « donne et ne sois plus désormais si longtemps, en « quelque lieu que tu ailles. Tu es le pied de moi, qui « ne peux marcher ; tu es l'œil de moi, qui ne peux voir ; « mais pourquoi ne me parles-tu pas ? »

« A ces mots, m'étant approché doucement de ce vieillard, les mains jointes, la gorge pleine de sanglots, tremblant et d'une voix que la terreur faisait balbutier :

« Je suis un Kchatriya, lui dis-je. On m'appelle Daçaratha, je ne suis pas ton fils, je viens chez toi parce que j'ai commis un forfait épouvantable, » et je lui racontai le meurtre du jeune anachorète.

« A ces paroles, le vieillard demeura un instant comme pétrifié ; mais quand il eut repris l'usage de ses sens :

« Si, devenu coupable d'une mauvaise action, me dit-il, « tu ne me l'avais pas confessée d'un mouvement spontané, ton peuple même en eût porté le châtiment, et « je l'eusse consumé par le feu d'une malédiction !

« Ce crime eût bientôt précipité Brahma de son trône, « où il est cependant fermement assis. Dans ta famille, le « paradis fermerait ses portes à sept de tes descendants « et à sept de tes ancêtres.

« Mais tu as frappé celui-ci à ton insu, c'est pour cela « que tu n'as pas cessé d'être. Allons, cruel ! conduis- « moi vite au lieu où ta flèche a tué cet enfant, où tu as « brisé le bâton d'aveugle qui servait à me guider ! »

« Alors, seul, je conduisis les deux aveugles à ce lieu funèbre, où je fis toucher à l'anachorète comme à son épouse le corps gisant de leur fils.

« Impuissants à soutenir le poids de ce chagrin, à peine ont-ils porté la main sur lui que, poussant l'un et l'autre un cri de douleur, ils se laissent tomber sur leur fils

étendu par terre. La mère, baisant le pâle visage de son enfant, se met à gémir, comme une tendre vache à qui l'on vient d'arracher son jeune veau.

« Yadjnadatta, ne te suis-je pas, disait-elle, plus chère « que la vie ? Comment ne me parles-tu pas au moment « où tu pars, auguste enfant, pour un si long voyage ? « Donne à ta mère un baiser maintenant, et tu partiras « après que tu m'auras embrassée ; est-ce que tu es fâché « contre moi, ami, que tu ne me parles pas ? »

« Et le père affligé, et tout malade même de sa douleur, tint à son fils mort, comme s'il était vivant, ce triste langage, en touchant çà et là ses membres glacés :



Vue de Bhagavapour. Dessin de A. de Bar.

« Mon fils, ne reconnais-tu pas ton père, venu ici avec « ta mère ? Lève-toi maintenant. Viens, prends, mon « ami, nos cous réunis dans tes bras. Qui désormais « nous apportera des bois la racine et le fruit sauvage ? « Et cette pénitente aveugle, courbée sous le poids des « années, ta mère, mon fils, comment la nourrirai-je, « moi qui suis aveugle comme elle ?

« Ne veuille donc pas encore t'en aller de ces lieux : « demain tu partiras, mon fils, avec ta mère et moi. »

Ici la belle Sita interrompit sa lecture. Holkar l'écoutait d'un air pensif. Corcoran lui-même se sentait ému et regardait avec admiration le visage doux et charmant de la jeune fille.

Cependant il était déjà minuit, et Holkar allait congédier son hôte lorsqu'Ali entra dans la cour et, sans dire une parole, s'avança vers son maître, les mains élevées en forme de coupe.

— Qui est là ? Que me veux-tu ? demanda Holkar.

— Puis-je parler ? répliqua l'esclave en désignant Corcoran d'un regard.

Celui-ci allait se retirer par discrétion, mais Holkar le retint.

— Restez, dit-il, vous n'êtes pas de trop... Et toi, parle vite.

— Seigneur, dit Ali, il vient d'arriver un messager de Tantia Topee.

— De Tantia Topee ! s'écria Holkar, dans les yeux de qui brilla une lueur de joie. Qu'il vienne !

Le messager entra dans la cour. C'était un fakir, à demi nu, de la couleur du bronze, et dont la physionomie impassible semblait ne connaître ni la douleur ni le plaisir.

Il se prosterna devant Holkar et attendit en silence que celui-ci lui eût donné l'ordre de se relever.

— Qui es-tu? dit Holkar.

— Je m'appelle Sougriva.

— Brahmine, ou non ?

— Brahmine. C'est Tantia Topee qui m'envoie.

— Quel est le signe de ta mission? demanda Holkar.

— Le voici, répliqua le fakir.

En même temps il retira, de la pagne qui lui servait de vêtement, une sorte de mouchoir bizarrement découpé, sur lequel étaient tracés des mots sanscrits.

— Ah ! ah ! s'écria Holkar après avoir regardé le mouchoir avec attention, le moment approche.

— Oui, dit le fakir. L'affaire doit être commencée dès aujourd'hui à Meerut.

— Capitaine, dit Holkar, vous m'avez dit que vous n'aimiez pas les Anglais?

— Je ne les déteste pas non plus, dit Corcoran, mais je ne me soucie guère de ce qui peut leur arriver.

— Eh bien ! capitaine, avant peu vous verrez du nouveau, et le colonel Barclay pourrait bien tourner bride avec son armée avant la fin du mois.

— En vérité ! dit Corcoran, et c'est de ce moricaud que vous tenez ces nouvelles?

— Oui, dit Holkar. Ce moricaud est un homme sûr qui sert de messager à mon ami Tantia Topee.

— Et qu'est-ce que votre ami Tantia Topee ?

— Je vous le dirai demain. Le colonel Barclay ne sera pas ici avant trois jours; nous avons donc encore deux jours de liberté. Demain, si vous voulez, nous irons à la chasse du rhinocéros. Le rhinocéros est un gibier de prince, et l'on n'en trouverait peut-être pas deux cents dans toute l'Inde. Au revoir, capitaine.

— A propos, dit Corcoran, qu'avez-vous fait de ce Rao ? Ne voulez-vous pas le faire juger ?

— Rao ! dit Holkar. Il est jugé, capitaine. Avant souper, j'ai donné des ordres pour qu'il fût empalé.

— Peste ! s'écria Corcoran, vous êtes expéditif, seigneur Holkar.

— Mon ami, dit Holkar, aussitôt pris, aussitôt empalé ; c'est ma maxime. Ne voudriez-vous pas que j'eusse assemblé une Cour de justice cemme celle de Calcutta? Avant que le procureur eût parlé, que l'avocat eût répliqué, que les juges eussent délibéré, les Anglais seraient peut-être entrés dans Bhagavapour et auraient sauvé la vie à ce coquin, leur complice. Non, non, il s'est laissé prendre ; il paye pour tous.

— Après tout, dit Corcoran en étendant les bras, car il avait une grande envie de dormir, je n'en parlais que par curiosité. Au revoir, seigneur Holkar.

Et, suivant Ali qui lui montrait le chemin, il alla tranquillement se coucher.

IV

Mais il était décidé que le brave capitaine ne dormirait pas tranquillement cette nuit-là, car à peine était-il étendu sur son lit, lorsqu'un grand bruit se fit entendre Corcoran se leva, s'appuya sur un coude, siffla légèrement Louison et lui dit tout bas :

— Attention ! Louison ! Debout, paresseuse !

Louison le regarda à son tour, prêta l'oreille, remua la queue doucement pour faire voir qu'elle avait compris l'appel du capitaine, se leva lentement sur ses pattes, alla droit à la porte de la chambre, écouta encore et revint tranquillement vers Corcoran, comme si elle avait attendu ses ordres.

— Bien ! dit celui-ci, je t'entends, ma chérie. Tu veux dire que le danger n'est pas pressant? Tant mieux, car j'aimerais à dormir un peu. Et toi ?

La tigresse écarta légèrement ses lèvres surmontées de moustaches plus rudes que la pointe des épées ; c'était sa manière de sourire.

Enfin des pas se firent entendre dans la galerie, et Louison retourna vers la porte ; mais le danger ne lui parut sans doute pas digne d'elle, car elle revint se coucher aux pieds de son maître. On frappa à la porte.

Corcoran se leva à demi vêtu, prit son revolver et alla ouvrir. C'était Ali qui venait l'éveiller.

— Seigneur, dit celui-ci d'un air effrayé, le prince Holkar vous prie de descendre. Il est arrivé un grand malheur. Rao, qu'on croyait empalé, a corrompu ses gardiens, et a pris la fuite avec eux.

— Tiens ! dit Corcoran, il n'est pas bête, ce Rao !

Et tout en parlant, il finissait de s'habiller.

— Eh bien, seigneur, dit Ali, Son Altesse croit qu'il va rejoindre les Anglais, qui sont déjà dans le voisinage. Sougriva les a rencontrés.

— C'est bien, montre-moi le chemin. Je te suis.

Holkar était assis sur un magnifique tapis de Perse et paraissait absorbé par ses réflexions. A l'entrée du capitaine, il leva la tête et lui fit signe de venir s'asseoir à côté de lui. Puis il ordonna aux esclaves de se retirer.

— Mon cher hôte, dit-il enfin, vous connaissez le nouveau malheur qui m'arrive?

— On me l'a dit, répondit Corcoran. Rao s'est échappé ; mais ce n'est pas un malheur, cela. Rao est un coquin qui est allé se faire pendre ailleurs.

— Oui, mais il a emmené avec lui deux cents cavaliers de ma garde, et tous ensemble sont allés rejoindre les Anglais.

— Hum ! hum ! fit Corcoran d'un air pensif.

Et comme il vit que Holkar était fort abattu par cette trahison, il jugea nécessaire de lui rendre le courage.

— Eh bien, après tout, dit-il en souriant, ce sont deux cents traîtres de moins. Bonne affaire ! Aimeriez-vous mieux qu'ils fussent avec vous dans Bhagavapour, tout prêts à vous livrer au colonel Barclay?

— Et dire, s'écria Holkar, qu'une heure auparavant j'avais reçu de si bonnes nouvelles !

— De votre Tantia Topee ?

— De lui-même ; écoutez-moi, capitaine... après le service que vous m'avez rendu hier au soir, je ne puis plus avoir de secret pour vous... Eh bien, l'Inde tout entière est prête à prendre les armes.

— Pourquoi faire ?

— Pour chasser les Anglais.

— Ah ! dit Corcoran, comme je comprends cette idée ! Chasser les Anglais !... c'est-à-dire, seigneur Holkar, que s'ils étaient dans ma vieille Bretagne comme ils sont ici, je les prendrais un par un, au collet et à la ceinture, et je les jetterais à la mer pour engraisser les marsouins ! Chasser les Anglais ! mais j'en suis, seigneur Holkar, moi

aussi j'en suis, et je vous donnerai un bon coup de main... Bon! j'oublie mes fonctions scientifiques et la lettre de sir William Barrowlinson... et ma promesse de ne pas me mêler de politique tant que je serai entre les monts Himalaya et le cap Comorin. C'est égal, c'est une fameuse idée... Et de qui vient-elle cette idée?

— De tout le monde, répondit Holkar, de Tantia Topee, de Nana-Sahib, de moi, de tout le monde enfin...

— De tout le monde! s'écria le Breton en riant. J'en étais sûr... et vous dites qu'on va les mettre dehors?

— Nous l'espérions du moins, dit Holkar, mais j'ai peur de ne pas en être témoin. Ce Rao, il y a trois mois encore, mon premier ministre, a prévenu le colonel Barclay, dans l'espérance d'obtenir, pour prix de sa trahison, mes Etats et ma fille. J'ai eu quelque soupçon de l'histoire et je lui ai fait donner cinquante coups de bâton... Voilà comment l'affaire s'est engagée...

— Comment! ce hideux magot espérait devenir votre gendre! demanda Corcoran indigné.

— Oui, dit Holkar, ce fils de chienne, qui a eu pour père un marchand parsi de Bombay, voulait épouser la fille du dernier des Raghouides, la plus noble race de l'Asie.

Il faut avouer que le capitaine, qui jusque-là ne s'intéressait pas beaucoup au récit d'Holkar, commença à devenir très-attentif.

Dès lors il n'eut plus qu'un désir, celui de rattraper Rao et de l'asseoir sur un pal... Aspirer à la main de Sita!... la plus belle fille de l'Inde!... un ange de grâce, de beauté, de candeur!... Ce Rao n'échapperait au pal que pour rencontrer la potence.

Telles furent les réflexions du capitaine. Et si vous vous étonnez de l'intérêt qu'il prenait à une jeune fille dont, la veille, il ne connaissait encore ni la figure ni le nom, je vous dirai qu'il était homme de premier mouvement, qu'il adorait les aventures (sans être un aventurier), et qu'il ne lui déplaisait pas de protéger une jeune et belle princesse opprimée, et surtout opprimée par les Anglais.

— Seigneur Holkar, dit-il enfin, il n'y a qu'un parti à prendre, remettre à un autre jour notre chasse au rhinocéros et poursuivre Rao jusqu'à la mort. Le coquin ne doit pas être bien loin.

— Hélas! dit Holkar, j'y avais pensé, mais il a huit heures d'avance sur nous, et il aura rejoint sans doute l'armée anglaise... Faisons mieux... ne retardons rien... mes ordres pour la chasse sont donnés. Nous allons partir vers six heures, car c'est l'heure où le soleil se lève, et plus tard la chaleur est insupportable. Nous laisserons ma fille au palais, sous bonne garde, car Rao pourrait avoir des intelligences dans la place, et nous reviendrons vers dix heures... Pendant ce temps Ali restera au palais, et Sougriva ira chercher des nouvelles et rôder dans le voisinage.

— Mais, dit Corcoran, qui nous force à chasser le rhinocéros aujourd'hui, si vous craignez quelque danger?

— Mon cher hôte, répliqua Holkar, le dernier des Raghouides ne veut pas périr, s'il doit périr, enfumé et caché dans son palais comme un ours dans sa tanière. Ce n'est pas l'exemple que m'a donné mon aïeul Rama, le vainqueur de Ravana, prince des démons.

— Eh bien, dit Corcoran, qui ne pouvait s'empêcher d'avoir des pressentiments fâcheux, voulez-vous au moins que je laisse à votre fille un garde du corps plus sûr et plus redoutable qu'Ali et que toute la garnison de Bhagavapour?

— Quel est cet ami si sûr et si redoutable?

— Louison, parbleu!

En même temps la tigresse, qui vit qu'on parlait d'elle, se dressa debout sur ses pattes de derrière et appuya ses pattes de devant sur les épaules de Corcoran.

Sita arriva en ce moment.

— Ma chère enfant, dit Holkar, nous irons demain à la chasse du rhinocéros...

— Avec moi? interrompit la jeune fille.

— Non, tu resteras au palais. Ce traître Rao peut courir la campagne avec ses cavaliers, et je ne veux pas t'exposer à une rencontre...

— Mais, mon père, dit Sita, qui se promettait évidemment le plaisir de la chasse, je monte très-bien à cheval, vous le savez, et je ne vous quitterai pas un instant.

— Peut-être, ajouta Corcoran, serait-elle plus en sûreté avec nous... Je vous promets de veiller sur elle, et si Rao vient à portée, je le remettrai aux dents de Louison.

— Non, dit le vieillard, une rencontre est toujours hasardeuse... et j'aime mieux accepter l'offre que vous m'avez faite de Louison.

— Comment! monsieur, dit Sita en frappant des mains avec joie, vous me donnez Louison pour toute la journée?

— Je vous la donnerais pour toujours, répliqua le Breton, si je pouvais croire qu'elle voulût se laisser donner; mais elle est un peu capricieuse et n'a jamais voulu écouter que moi... Çà, Louison, vous n'êtes plus à moi, jusqu'à mon retour... Vous veillerez sur cette belle princesse... si quelqu'un lui parle, vous grognerez; si quelqu'un lui déplaît, vous en ferez votre déjeuner. Si elle veut se promener dans le jardin, vous l'accompagnerez, et vous la regarderez en tout temps comme votre maîtresse et souveraine... connaissez-vous bien tous vos devoirs?

Louison regardait alternativement son maître et Sita et poussait de petits cris de joie.

— Vous m'avez compris, continua Corcoran. Montrez-le en vous couchant aux pieds de la princesse et en lui baisant la main.

Louison n'hésita pas. Elle se coucha et répondit aux caresses de Sita en lui léchant les mains de sa langue un peu rude.

— Un tel gardien, dit Corcoran, vaut un escadron de cavalerie pour la vigilance et le courage; quant à l'intelligence, il n'y a personne qui l'égale... elle ne commet jamais aucune indiscrétion... elle n'aime pas les vaines flatteries... elle sait distinguer ses vrais amis de ceux qui ne veulent que la tromper; elle n'est pas friande, et la moindre viande crue lui suffit... Enfin elle a un tact particulier pour reconnaître les gens, et je l'ai vue cent fois me débarrasser des questions indiscrètes par un seul rugissement poussé à propos.

— Seigneur Corcoran, dit Sita, il n'y a pas de trésor qui puisse payer une telle amitié. Mais je l'accepte en échange de la mienne.

Pendant qu'on délibérait, le jour était venu. Corcoran baisa une dernière fois le front de Louison, s'inclina respectueusement devant Sita et monta à cheval avec Holkar, suivi d'une troupe de quatre ou cinq cents hommes. Louison les regarda partir avec regret, mais enfin elle parut se résigner. Sur l'appel de Sita, elle rentra dans le palais, et, nonchalamment couchée sous la verandah, elle attendit, comme la princesse, le retour des chasseurs.

A. ASSOLANT.

(La suite à la prochaine livraison.)

LA SCIENCE EN FAMILLE.

LE DÉSERT ET LE MONDE SAUVAGE, PAR ARTHUR MANGIN (1), — *LES SAVANTS ILLUSTRES DE LA FRANCE*, PAR LE MÊME (2).

Ce n'est pas un seul ouvrage, mais deux, que notre collaborateur Arthur Mangin offre cette année en étrennes aux gens du monde et à la jeunesse; et si la quantité est doublée, la qualité n'y a rien perdu. Parlons d'abord de celui de ces deux volumes qui fait, pour ainsi dire, suite à ceux des années précédentes, LES MYSTÈRES DE L'OCÉAN et L'AIR ET LE MONDE AÉRIEN. Il a pour titre LE DÉSERT ET LE MONDE SAUVAGE.



Le chasseur et les pécaris. Dessin de Yan' Dargent.

L'auteur, par une licence que l'usage autorise, comprend sous le nom de *déserts* non-seulement les mers de sable de l'Afrique et de l'Asie, mais toutes les contrées où la nature a maintenu son inviolabilité contre les empiétements de l'industrie humaine. Ainsi conçu, le tableau qu'il a entrepris de tracer prend, avec de vastes proportions, une infinie variété d'aspects. Nous visitons tour à tour les landes et les steppes de l'Europe et de l'Asie centrale, les déserts de sable de la Perse, de l'Arabie et du Sahara, les campagnes de l'Afrique centrale et méridionale, les prairies de l'Amérique du Nord, les *pampas* de l'Amérique du Sud et les savanes de l'Australie intérieure; nous pénétrons dans les forêts vierges des tropiques pour passer de là aux solitudes glacées du pôle, puis gravir les flancs escarpés des grandes chaînes de montagnes. On devine sans peine tout ce qu'une pareille excursion à travers le monde sauvage doit offrir d'intéressant et d'instructif. Chaque région apparaît avec sa constitution géologique, son climat, ses paysages grandioses et pittoresques, avec sa faune et sa flore caractéristiques, avec ses tribus d'hommes blancs, jaunes, rouges ou noirs, aux mœurs étranges, aux passions farouches.

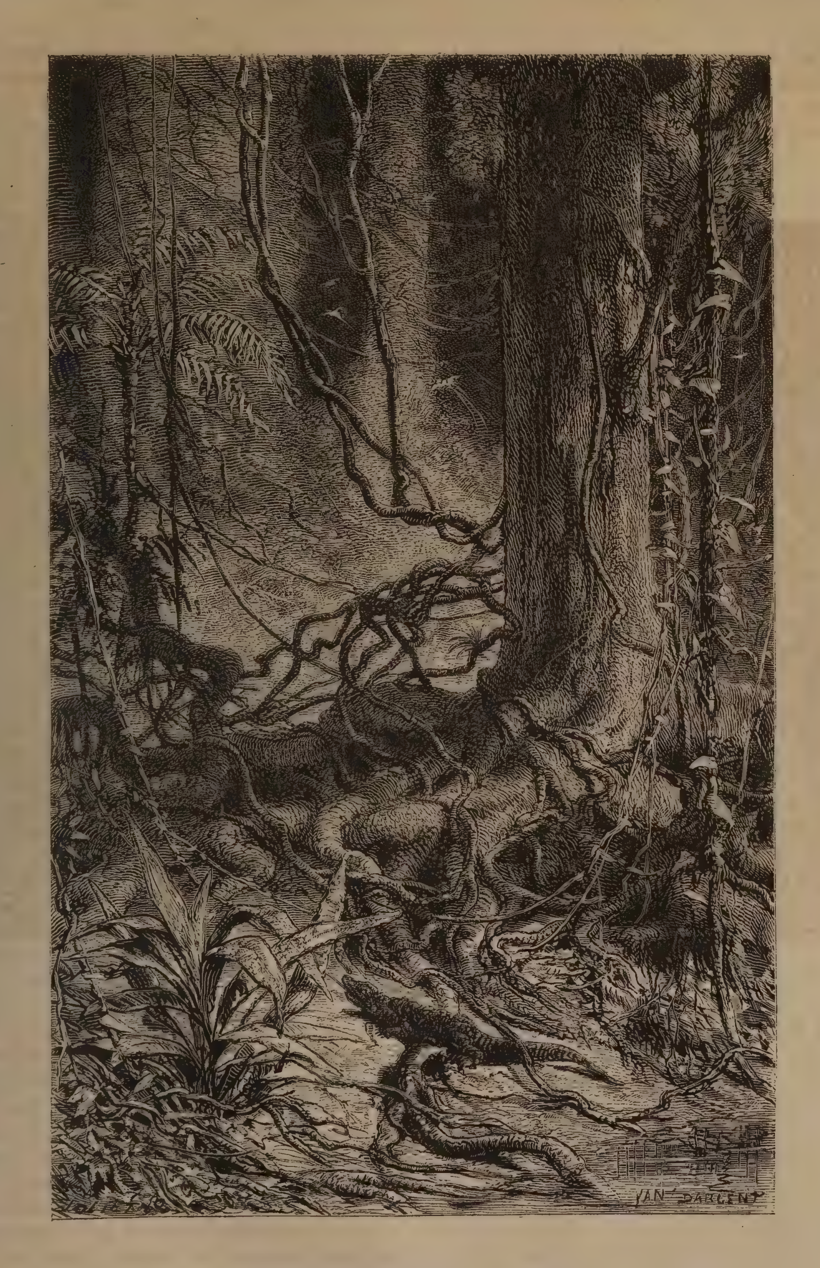
Les deux dessins que les éditeurs du *Désert* ont bien voulu nous communiquer se rapportent au livre IV, celui où M. Mangin décrit les forêts et fait connaître les plantes qui les composent, les animaux qui les habitent. Ce pêle-mêle d'arbres séculaires et gigantesques, de hautes herbes, de lianes inextricables, si bien rendu par Yan' Dargent, c'est un coin d'une des immenses forêts vierges de l'Amérique méridionale. L'autre dessin rappelle un de

(1) Tours, A. Mame et fils; Paris, chez les principaux libraires. Un magnifique vol. grand in-8°, illustré par Yan' Dargent, W. Freeman et V. Fouiquier. Prix, broché, 8 francs.

(2) Paris, Ducrocq, 55, rue de Seine. Un beau vol. grand in-8°, orné de 16 portraits par Bocourt. Prix, broché, 7 francs.

ces épisodes tragi-comiques si fréquents dans la vie aventureuse des chasseurs du nouveau monde.

« Les pécaris, dit M. Arthur Mangin, sont les sangliers de l'Amérique tropicale. Ils vivent en troupes nombreuses, et non-seulement ils se défendent avec énergie contre leurs agresseurs, mais encore, dès que ceux-ci faiblissent, ils reprennent l'offensive et les poursuivent avec une fureur impitoyable... Je ne sais plus quel voyageur raconte qu'ayant tiré sur un pécari et se voyant poursuivi à outrance, il crut s'échapper en grimpant sur un arbre, mais qu'il se vit bientôt cerné par toute la bande, et dut rester pendant plusieurs heures sur son refuge aérien. »



Une forêt vierge de l'Amérique méridionale. Dessin de Yan' Dargent.

L'autre volume que M. Arthur Mangin vient de faire paraître, est la seconde édition d'un livre publié pour la première fois il y a dix ans, mais que l'auteur a tellement remanié et augmenté, qu'on peut le considérer comme un livre nouveau. Faire connaître la vie et les travaux des savants qui ont illustré la France depuis trois siècles environ, tel est le but principal que s'est proposé M. Mangin; mais il a voulu en même temps que son ouvrage résumât l'histoire du progrès scientifique durant cette période; aussi un appendice placé à la fin du volume est-il consacré aux savants étrangers les plus célèbres. Ce livre, moins pittoresque que le *Désert,* n'est, dans son genre, ni moins utile ni moins attrayant.

C. de C.

CHRONIQUE DU MOIS.

LORD PALMERSTON.

En ce moment, l'Angleterre est en deuil de son premier ministre, un grand ministre, lord Palmerston. La seule annonce que cet homme avait disparu de ce monde, où sa volonté et son bon sens tenaient une si grande place, a plongé dans une douleur profonde les trois royaumes, les contrées, les îles lointaines, gouvernés par lord Palmerston. Depuis plus d'un demi-siècle, il était l'exemple et le conseil, la force et la consolation de ce grand peuple, et de ces immenses intérêts dont il savait tout l'ensemble et tout le détail. Dans cette longue carrière qui s'arrête aux confins de la vieillesse, il avait été tantôt l'acteur, tantôt le témoin des plus illustres et des plus étranges aventures. M. Pitt, le plus terrible ennemi de la France et de la révolution française, avait été un des premiers maîtres du jeune homme, qui devait s'appeler un jour lord Palmerston. Il avait entendu parler Fox, Durke et Sheridan, les *langues de feu* de ce temps-là ; il avait accompagné de ses vœux et de ses prévoyances ces batailles, ces entreprises, ces victoires, tout le drame européen du dix-neuvième siècle. Il était le digne contemporain de Wellington, de Napoléon, du comte de Nesselrode et du prince de Metternich. Il fut un des hôtes de M. de Talleyrand, qui disait parfois : « Lord Palmerston va plus droit et plus loin que les hommes d'Etat de son âge. » Il fut naturellement un des orateurs de la tribune anglaise, et quand la politique avait cessé de parler en public, il se mêlait, pour la conduire et la diriger, à la causerie ardente, intelligente, ingénieuse de chaque soir. En effet, ces grands hommes d'Etat se distinguent dans un salon, comme au milieu des assemblées délibérantes ; ils tiennent à l'opinion, de telle sorte qu'ils n'en veulent point perdre un bruit, un sentiment, un écho : aller à l'obstacle et persuader l'opposition, voilà leur tâche ; une fois acceptée, ils l'accompliront jusqu'à la fin de leur vie. Il n'y a pas de relâche et point de repos pour ces chefs de nations : il faut qu'ils plaisent, tout ensemble, à leur roi, à leurs peuples, aux seigneurs, au tiers état, même à l'Europe entière, et ce n'est pas trop de tout l'esprit le plus vif et de toute l'intelligence la plus habile pour accomplir, pendant un demi-siècle, un pareil labeur. Il était au premier rang de ces chefs de cabinet, l'homme éloquent, le ministre laborieux qui sut conserver pendant vingt années, et sous six gouvernements différents, le premier poste du gouvernement de son pays. A quatre-vingts ans, il dirigeait encore l'opinion publique, et les années semblaient augmenter son prestige et sa toute-puissance. Aussi bien, son vœu le plus cher était de ne pas déchoir avant sa mort, de rester à son poste, et de garder jusqu'à la fin les rênes qu'il tenait d'une main si jeune. Son vœu a été exaucé ; il est mort dans l'exercice et le respect de ses fonctions.

A d'autres de juger si pendant ces dernières années la politique du noble lord, politique d'enfant gâté, toute faite de malices et d'espiégleries, de menaces et de reculades, de défiance et d'entente cordiale, a valu à l'Angleterre grand profit et grande gloire; ce n'est pas, Dieu merci! notre affaire et nous n'avons garde de nous égarer en ces sentiers pleins d'obscurités.

Revenons donc à lord Palmerston.

Ce rare esprit suffisait à toute chose : il fut au niveau des circonstances les plus difficiles, il accepta les résolutions les plus diverses ; il prévoyait, il agissait, il portait un jugement net et rapide sur tous les hommes employés, dans l'Europe entière, au gouvernement des affaires. Aux yeux du vulgaire, en ses humbles occupations de chaque jour, c'est un grand spectacle qu'un pareil homme, au-dessus de toutes les émotions : simple, élégant, marchant d'un pas sûr dans sa voie, et tournant volontiers l'obstacle qu'il ne pouvait pas briser. Mais aussi, avant d'atteindre à ces sommets pleins de vertige, que de zèle et d'étude, de travaux, de nuits sans sommeil ! Quelle application de tous les jours ! comme il savait bien le matin ce qu'il dirait dans la journée ! Ainsi, pas un ne le trouvait sans réponse, il était prêt à tous les arguments; plus d'une fois même, il répondait par un sourire aux difficultés.

« L'un des petits peuples des possessions anglaises, racontait un jour l'un des secrétaires de lord Palmerston, avait envoyé une ambassade au premier ministre, se plaignant de quelque injustice qui n'était pas très-avérée. — A coup sûr, messieurs, répondit le premier ministre, je suis persuadé que vous avez raison; mais mon gouvernement ne veut pas reconnaître vos griefs, et je vous conseille dé déclarer la guerre à l'Angleterre. » Il arrangea cependant les affaires de cette innocente république, et renvoya ses députés très-satisfaits.

Cette anecdote est peu de chose; on y voit l'homme en son entier, courageux comme pas un avec le faible, plus que prudent avec le fort. En cela, véritable type du bon Anglais. Tel il était dans les plus grands événements, peu étonné, parce qu'il les avait pressentis, souvent même parce qu'il était une des causes de ces grands tumultes qui menaçaient de tout engloutir. Il allait toujours, comme on dit, au plus pressé, s'inquiétant beaucoup plus de l'heure présente que de l'avenir; il avait peu de foi aux révolutions, mais il les acceptait quand elles étaient faites. On a dit qu'au besoin il les faisait; nous ne le croyons pas. Pas de morgue et pas de hauteur; au contraire, un vrai charme, un attrait irrésistible. Vrai gentleman, cependant, dans toute l'acception d'un mot auquel nos mœurs nouvelles ont donné droit de cité. Il n'était jamais plus heureux que quand il se voyait entouré d'une immense foule, aux éclats soudains et violents, passant de la louange au blâme et des adorations aux malédictions. Il lui prêtait une oreille attentive ; il souriait à sa colère; il partageait ses indignations les plus violentes. Il était semblable à ce dieu dans une tempête de l'*Enéide*, et son *Quos ego* était écouté d'un bout à l'autre de l'Union britannique. Il savait comment on parle à la foule, et que la bonne humeur est une des qualités de l'éloquence. Son sang-froid lui venait de la bonté de sa cause et de l'honneur qu'il portait à son auditoire. On reconnaissait, à son attitude, un vrai caractère, une bonté souveraine, une âme ouverte au pardon, un large et noble cœur. Son mépris même était plein de courtoisie. Une fois, qu'il se vit exposé au poignard d'un assassin, il paya, de ses deniers, l'avocat de ce malheureux. Tout lui servait enfin, sa haute taille et son beau visage, et sa santé robuste. Le peuple riait à ses bons mots ; les plus beaux salons de Londres en étaient tout charmés. Ce qu'il fai-

sait était bien fait. Il le faisait à son heure et sans hâte. Il est mort comme il a vécu, ayant préparé même son tombeau peu de jours avant sa mort. Lui-même, il avait désigné l'emplacement de sa demeure dernière. Il avait refusé l'insigne honneur d'être enterré à Westminster, au milieu des plus grands génies et des plus grands rois du peuple anglais, aimant mieux reposer dans son propre domaine, et rester chez lui. Bien plus, il voulait des funérailles très-simples, tant il comprenait que la véritable grandeur d'un homme est dans son caractère, dans la louange unanime, et que tout le reste est vanité.

Mais le peuple anglais et la reine en avaient décidé autrement. Les journaux de Londres nous racontent toutes les splendeurs et les magnificences de ces funérailles, dignes des rois les plus puissants. Et, de fait, lord Palmerston n'était-il pas le roi véritable de cet immense empire, qui s'étend des bords du Gange jusqu'aux placers de la Californie, jusqu'aux grands lacs du Canada ?

Dès onze heures du matin, le vendredi 27 octobre, disent nos correspondances, la circulation avait été interdite dans les rues que devait parcourir le cortége, et autour de l'abbaye de Westminster. Les cochers d'omnibus et de cabs avaient orné leurs fouets de crêpes ; de larges tentures noires lamées d'argent drapaient les balcons des clubs et d'un grand nombre de maisons particulières ; les fenêtres regorgeaient de monde, et, à chaque instant, la foule, à grand'peine maintenue par une double haie de *policemen*, faisait invasion dans l'espace réservé.

La nef de Westminster, entièrement tendue et transformée en une vaste chapelle ardente, contenait une triple rangée de siéges destinés aux personnes invitées à pénétrer dans la chambre de Jérusalem : aucune dame n'y était admise. Le prince de Galles, accompagné des officiers de sa maison, et le prince de Saxe-Weimar, ont fait leur entrée à midi dans l'antique abbaye.

A ce moment eut lieu la levée du corps, à Cambridge-House. Deux cents volontaires du London-Irish, dont lord Palmerston était membre honoraire, ouvraient le cortége; venaient ensuite les corporations de Bolton, Salford et Dunstaple, Dover Harbour, Stirling, Oxford, Sunderland, Birmingham, Wolverhampton, Bradford, Macclesfield, Liverpool, Portsmouth, Southampton, Glasgow, Edimbourg et Tiverton, les volontaires de Romsey, les corporations de Romsey, Sandwich et Hastings, le comité des travaux métropolitains, quarante mariniers, les corporations de Trinity-House, six officiers de la réserve navale, les shérifs, le lord-maire, son chapelain, le porte-épée et le porte-masse.

Le char, traîné par six chevaux, était suivi de dix voitures dans lesquelles avaient pris place tous les membres du gouvernement et les principales notabilités des deux Chambres, puis de la voiture particulière du défunt, de celle de la reine, du prince de Galles, du duc et de la duchesse de Cambridge, de la duchesse d'Inverness, des ambassadeurs de France, de Russie, de Prusse, d'Autriche, d'Italie, etc. ; enfin, des équipages d'une grande partie de la noblesse.

Le cortége est arrivé à une heure moins quelques minutes devant le portail de l'abbaye, et immédiatement le service divin a commencé.

A deux heures et demie, le corps a été descendu dans les caveaux de Westminster, où il doit reposer à côté de Pitt, de Fox et de Canning.

Un jour, une grande dame anglaise étant dans une barque, un des passagers demandait: « Où sommes-nous? » La dame alors plongeant son doigt dans le flot qui la portait : « Milord, dit-elle en goûtant l'onde amère, l'eau est salée, nous sommes chez nous. » A coup sûr, cette dame insolente était bien de son pays; lord Palmerston était un Anglais de cette trempe-là.

Pour vous donner une idée approchante de cette popularité sans égale en Angleterre, un de nos amis passait, naguère, devant l'hôtel habité par lord Palmerston, et, comme il s'était arrêté devant ce simple logis, un mendiant de la rue, un déguenillé, s'arrête, et lui dit avec un beau geste : « Vous voyez la maison de lord Palmerston, un grand ministre anglais ! »

L'EXPOSITION DES BEAUX-ARTS APPLIQUÉS A L'INDUSTRIE.

Cependant, revenons chez nous et contemplons nos propres grandeurs. Au milieu de nos Champs-Élysées s'est ouverte, depuis quelque temps déjà, *l'Exposition des beaux-arts appliqués à l'industrie;* c'est ainsi que cette exposition est désignée officiellement, mais nous dirons d'une façon plus claire et plus nette, qu'entre ces murailles peu splendides au dehors, les plus riches amateurs de chefs-d'œuvre ont amoncelé des merveilles. Le *Curieux* est un être à part, de toute antiquité. Il se rencontre, heureusement, à toutes les époques, chez tous les peuples. Le Curieux, d'ordinaire, est riche, oisif, délicat, grand chercheur et grand ami des choses qui ne sont plus. Aussitôt qu'un grand peuple a vécu, dans les ruines que les révolutions laissent après elles, le Curieux arrive, et ramasse, avec un pieux respect, les tableaux, les livres, les étoffes, les porcelaines, les habits, tous les vestiges attestant qu'un grand peuple a passé par là. Pas un ne saurait dire et calculer ce que le curieux a sauvé dans ces débris, dans ces ruines, dans le néant que laisse une ville envahie, une bataille gagnée ou perdue. Attila s'intitulait lui-même, avec un féroce orgueil, *le Fléau de Dieu et des villes antiques*. Après Attila et ses hordes sauvages, arrivait le Curieux, qui faisait son profit de toutes ces épaves sanglantes. Ainsi, d'âge en âge, les diverses générations ont été reconciliées avec le temps passé par ces braves gens, animés du grand désir de posséder les témoignages les plus charmants des générations écoulées. Nous devons à une réunion de Curieux cette admirable exposition, dont les Curieux de Paris, de la province et de l'étranger ne peuvent rassasier leurs regards éblouis. A Dieu ne plaise que nous tentions de décrire ici tous ces miracles, les paroles nous manqueraient. A peine si l'image elle-même suffirait à cette description infinie. Arrêtez-vous cependant à contempler ces panoplies, ces armes de la grande chevalerie au temps du chevalier Bayard ; ces armures ramassées dans les plaines d'Azincourt; ces épées, ces dagues et ces *miséricordes* qui servaient aux princes de Froissard, aux capitaines de Brantôme, aux courtisans du prince Noir. Plus loin, voici dans toute son éclosion le flamboyant quatorzième siècle, annonçant les miracles de la Renaissance. Ici, François Ier; plus loin, Henri II. L'art céramique et l'art du joaillier, Benvenuto Cellini et le célèbre potier de terre Bernard de Palissy, allant de compagnie, et décorant toutes les royautés de la France, de l'Angleterre, de l'Allemagne et du Vatican. Rome, et Florence, et Venise, en leurs œuvres les plus délicates, sont représentées dans ce Louvre improvisé des Champs-Élysées. Les grandes verrières, les crédences, les bahuts, les buffets chargés de la porcelaine antique : Rouen, Nevers, Moustiers, Versailles, Limoges, Marseille, Paris même. Allons encore, allons

toujours. Voici, dans un compartiment splendide, une réunion de miracles que Sèvres a pétris et chargés de printemps. Deux de ces vases, dont un seul représente une fortune, furent composés en l'honneur du maréchal de Saxe et de la bataille de Fontenoy. Ces deux vases ont été l'ornement du château de Chambord; ils étaient dans la chambre où mourut le maréchal de Saxe : — « Ah ! monsieur de Sénac, disait-il à son médecin, j'ai fait un beau rêve ! » Il avait vécu au milieu de si beaux songes, que pas un de ses contemporains, en comptant même le roi de France, n'en fit de pareils tout éveillé.

On voit encore, en ce cénacle éblouissant, le salon de Louis XIV, le fauteuil de Mme de Maintenon, les lustres du cardinal de Mazarin, des serrures forgées par le roi Louis XVI. Enfin, une robe, une parure de la reine de France. Ah! qu'elle devait être éblouissante en ces ajustements de royauté, de beauté, de jeunesse, et comme elle était loin de songer, ainsi vêtue, au jour funeste où, l'infortunée! elle montera sur l'échafaud, vêtue d'un casaquin raccommodé de ses mains, qu'elle reçut, en aumône, de Mlle Contat, une comédienne du Théâtre-Français.



Le général Lamoricière et lord Palmerston. Dessin de E. Morin.

S. M. L'IMPÉRATRICE A BEAUJON.

Le journal des *Débats*, par la plume si fine et si délicate de M. de Sacy, raconte un touchant épisode qui a marqué la visite de S. M. l'Impératrice aux hôpitaux de Beaujon, de Lariboisière et Saint-Antoine. « Un des malades dont la vue était déjà peut-être obscurcie par la gravité de son état, ayant répondu à une question que lui adressait l'Impératrice ; « *Oui, ma sœur.* » — Mon ami, lui dit la sœur, ce n'est pas moi qui vous parle, c'est l'Impératrice. — *Ne le reprenez pas*, a dit vivement l'Impératrice, *c'est le plus beau nom qu'il puisse me donner.* »

Ah ! la noble parole ! et bien vraie ! et bien digne de celle qui l'a prononcée.

Ch. WALLUT.

Paris. — Typ. Hennuyer et fils, rue du Boulevard, 7.

ÉTUDES RELIGIEUSES.

I BAMBINI.



La prière de l'enfant. Composition de Sauvageot.

I

Italie. Menton, 4 octobre 18... — Nous venons de Gênes et nous allons à Nice. La route est bordée de larges platanes et de lauriers-roses. Assis sur un banc, nous attendons l'arrivée de notre voiturin.

Il est dix heures du matin. Le ciel est splendide.

Je prends quelques notes, mon ami dessine le paysage.

Un petit garçon de sept ans, une fillette de neuf ans passent près de nous, poussant devant eux une vache maigre.

Ils s'arrêtent et nous regardent attentivement, tandis que leur vache broute l'herbe du fossé et saisit avec sa longue langue les branches des arbres.

Ils sont ravissants tous deux, ces *bambini*, sous leurs haillons dorés par le soleil, les pieds nus dans la poussière du chemin; lui, l'air vif, intelligent et mutin, les yeux bleus, une fleur à son chapeau de paille; elle, une branche de laurier-rose à son corsage et fixant sur nous ses grands yeux noirs d'une douceur indicible. Ils me font songer involontairement à ces petits Savoyards demandant, en France, un petit sou, et qui, mourant de faim et mourant de froid, nous apparaissent toujours cependant avec des figures rondes et roses sous le noir de la suie et nous montrent leurs dents blanches dans un sourire épanoui; c'est un vrai miracle du bon Dieu.

Le petit garçon s'approche; en quelques coups de crayon, mon ami croque cette bonne figure; il donne une pièce de monnaie à l'enfant et celui-ci salue, remercie, jette en l'air son chapeau, fait des gambades.

Sa sœur se tenait à l'écart; il l'appelle, et, la curiosité la rendant plus hardie, elle s'approche bien doucement et en faisant un long détour et vient se pencher sur l'épaule de mon ami et regarder ses dessins. Et, tout en posant à son tour devant lui, elle gronde son frère de sa joie trop bruyante, de ses démonstrations peu respectueuses.

Nous passons une demi-heure avec eux.

Le *bambino* ouvre un panier qu'il tient à la main, en tire une belle grappe de raisin et nous l'offre.

— Vous vous en allez bien loin? dit-il.

— Nous retournons en France.

— C'est bien loin la France! Pourtant je voudrais aller en France. Emmenez-moi?

Et la *carina*, lui saisissant la main et avec un regard plein de larmes, l'attire près d'elle, de peur qu'il ne vienne à lui échapper.

— Reviendrez-vous dans notre pays? continue-t-il.

— Peut-être.

— Alors je m'en irai avec vous en France, à Paris. Je demeure là-bas, derrière ce grand platane. Mon père est pauvre, ma famille est pauvre, tout le monde est pauvre ici. Moi, je voudrais aller à Paris, où l'on devient riche. Vous reviendrez, n'est-ce pas? et vous m'emmènerez. Vous me le promettez?

En ce moment, notre *vetturino* arrivait.

Nous tendons la main à nos jeunes amis.

— Ah! si vous vouliez m'emmener tout de suite avec vous!

Sa sœur cherche à l'entraîner, impatiente de nous voir partir.

— Bon voyage, dit-elle, *addio.*

Et ils s'en vont en se tenant par la main et chassant leur vache devant eux, tandis que le vetturino, dont les chevaux venaient bien de faire deux kilomètres, saisissait cette occasion pour leur accorder un instant de repos.

Le véhicule s'ébranle enfin; les chevaux, remis de leur fatigue, partent au petit trot et nous dépassons les enfants.

La petite fille nous fait une gracieuse révérence.

— Addio, addio, dit-elle.

Le bambino suit la voiture en courant et répétant toujours:

— Au revoir, vous m'emmènerez quand vous reviendrez, je veux aller à Paris.

Il s'arrête enfin. Je jette un regard en arrière et j'aperçois sa jeune sœur, debout et immobile, suivant son frère d'un œil inquiet et essuyant ses larmes du revers de sa main.

Quand il l'a rejointe, elle l'entoure de ses bras.

Elle venait de lire au fond du cœur de son frère et d'entrevoir l'avenir; l'avenir lui faisait peur.

Et lui, sans se lasser:

— Au revoir! criait-il; je demeure là-bas, derrière le grand platane. Revenez bientôt.

Dieu vous garde, pauvre bambino, d'être fidèle au rendez-vous!

Como, 10 juillet 1860, midi. — En face de la cathédrale, un enfant de six ans, un véritable bambino italien, à l'œil noir, gentil à croquer, vend des allumettes aux passants. Séduit par sa parole, son geste, son regard, son sourire surtout, j'accepte sa marchandise et je lui remets un franc. Il tire lentement et pièce à pièce de la menue monnaie de sa poche, qui ne semble pas en contenir beaucoup. Et, quand sa poche est vide, il s'arrête, me regarde et me sourit encore; et ce regard et ce sourire sont à eux seuls tout un long discours: « Je n'ai plus de monnaie, mais j'ai encore bien moins de pièces blanches. Et pourtant je ne suis pas quitte envers vous. Si vous vouliez ne pas exiger davantage? Ou si vous consentiez à me faire crédit? Allons, signor, un peu de compassion; je serai reconnaissant toute ma vie et je n'oublierai jamais la générosité de Votre Excellence. »

Le moyen de ne pas céder et de ne pas laisser sur sa route, et à si bon marché, une éternelle réputation de désintéressement et de grandeur!

C'est encore là une des bonnes figures d'enfant que j'aie rencontrées.

Camerlata, même jour, cinq heures du soir. — Nous attendons le départ du convoi qui doit nous conduire à Milan.

Je n'ai pas vu Milan depuis bien des années. J'étais alors presque un enfant, et je restai dans cette ville plusieurs semaines avec d'aimables et spirituels compagnons. Depuis lors, que de choses se sont passées en Italie, en France, dans ma vie et dans mon cœur!

La place qui précède la gare est animée. Un train vient de déposer à Camerlata un grand nombre de voyageurs de troisième classe.

Il fait une chaleur étouffante. Un Italien, d'une stature colossale, plonge ses bras nus dans un seau en fer-blanc, et, moyennant la valeur d'un sou, distribue à la foule une espèce de colle blanche qu'il appelle des glaces. Mon compagnon de voyage, cédant à un préjugé de propreté hors de saison, m'empêche seul de faire une petite débauche gastronomique et d'étudier à fond cette fabrication locale, dont chacun paraît si friand.

A travers les groupes circule mon bambino du matin, cherchant à vendre ses allumettes, mais sans obtenir le succès de son heureux rival.

Il s'approche de moi et m'adresse la parole; mais aussitôt il me reconnaît, soulève sa casquette et m'envoie de nouveau son plus gracieux sourire, son plus fin, son plus-

expressif regard. Et, cette fois, dans son sourire, dans son regard, il y a tout un poëme de remercîments et de reconnaissance. « Ah! pardon, disaient le sourire et le regard, pardon de ma méprise; ne m'en veuillez pas. Je vous reconnais bien, soyez-en sûr; vous êtes un de mes clients, et, ce matin, vous avez fait votre provision. Vous êtes de plus un ami et je suis votre débiteur. Et, voyez d'ailleurs à mon sourire et à mon regard si je l'ai oublié; et ce sourire et ce regard n'ont-ils pas déjà en partie acquitté ma dette? Au revoir, Excellence; et si une autre fois vous avez besoin d'allumettes, pensez à moi; et si j'ai moi-même à l'avenir besoin de crédit, je songerai à vous. Pour le moment, je m'en voudrais de vous importuner davantage. Au revoir donc, signor; illustrissime Excellence, bon voyage. »

Je n'ai jamais vu de sourire aussi éloquent, je n'ai jamais vu de regard en dire si long.

II

Ah! pourquoi les petits enfants deviennent-ils grands!

Mais il le faut, Dieu le veut ainsi. Ils vieilliront donc; ils connaîtront les passions et la lutte. Ils seront blessés par l'amour, par l'amitié, par les réalités, par les illusions envolées; ils souffriront pour faire le bien, pour ne pas faire le mal; ce front, où siégent la candeur et la paix, se ridera, ne fût-ce que par le noble usage de la pensée; cette bonne foi, cette confiance, cette franchise à toute épreuve, cette étourderie charmante feront place à la défiance, à la prudence calculée et nécessaire.

Le naïf enjouement disparaîtra d'abord, avec le besoin d'apprendre, de tout connaître, le bien et le mal, de savoir la vie. Ces têtes blondes bruniront, tandis que les nôtres vont blanchir. Alors viendra l'heure de cultiver ces jeunes esprits qui s'éveillent, de les éclairer, de les façonner, de les comprendre, de leur distribuer la science, mais graduellement, avec tact et mesure, sans les heurter, en baissant avec amour nos intelligences et notre expérience à leur niveau, comme on s'incline pour les caresser ou les embrasser.

Et puis ils grandiront encore; ils pâliront sur les livres, attachés de bonne heure à ce travail quotidien, incessant, sans lequel, de nos jours, l'homme n'est rien, ne peut rien et ne compte pas.

Et ils deviendront semblables à nous. Ils vivront de notre vie, de nos peines et de nos joies, au lieu de leurs peines et de leurs joies d'enfants.

Et ils s'envoleront un matin du nid paternel et nous laisseront seuls, comme de vieux arbres dépouillés de leurs rameaux.

Aussi, quand je les vois grandir, les bambini, je voudrais pouvoir les arrêter, car je me dis en tremblant : « Ah! comment se tireront-ils de la vie! »

Aujourd'hui, ils chantent, ils jouent, ils sourient. Heures charmantes, ne partez pas.

Et lui, faudra-t-il donc qu'il grandisse aussi, ce bambino, avec sa bonne tête blonde, sa figure épanouie, ses joues roses d'un chérubin! Sa peau est blanche et unie, on dirait celle d'une jeune femme; ses yeux, si largement, si franchement ouverts, sont bleus, doux et humides, — deux bleuets après la rosée du matin. Limpide comme un pur cristal, son regard lumineux, caressant ou interrogateur, exprime à tout instant et à chaque pas la surprise de la vie. Quelle verve dans ses jeux, d'un sérieux si vrai qu'il vous gagne et vous force d'y prendre part. Et ce rire clair, sympathique, irrésistible; et ces profondes tristesses, ce pauvre cœur ému dans cette poitrine qui se gonfle; ces larmes amères inondant son visage et qu'on croirait intarissables, et qu'une parole, un baiser, un bonbon, un rien suffit pour tarir; et cette confiance sans bornes dans les hommes et les choses, cette foi en tout ce qui sourit, en tout ce qui rayonne; et ces mouvements naturels et simples d'une grâce et d'une harmonie incomparables!

O bambino! mon Paolo, reste petit. Dors toujours de ce si bon sommeil d'ange, pur comme un lis virginal, calme comme un beau lac, radieux comme la voûte étoilée du firmament vers le soir; de ce sommeil que j'aime tant à contempler, devant lequel on s'arrête pensif et recueilli et ravi, ainsi qu'en face d'une chose sainte, sur le seuil de l'autel ou de la crèche sacrée de l'Enfant-Dieu durant la nuit de Noël. Souris aux splendeurs entrevues du paradis. Dors, les mains jointes ou les bras en croix, semblable au divin Enfant de l'Albane endormi sur le bois de la rédemption.

Lui aussi, il jouait avec les colombes et les agneaux, il se reposait doucement sur le sein de sa mère divine. Mais, quand il eut grandi, il porta sa croix et répandit son sang et donna sa vie.

Comme lui, tu porteras la croix, et ton cœur sera crucifié, et tu graviras la route du Calvaire, vers laquelle tu avances à chaque heure, sans rien prévoir, les mains pleines de fleurs, le cœur plein d'ignorance. Tes pieds seront meurtris, ton front sera ruisselant des sueurs de l'agonie et ton âme saignante.

Quelle sera ta mission et quel sera ton fardeau? Magistrat, armé du glaive de la loi, porteras-tu la responsabilité de l'homme qui juge les hommes? Soldat, jeté au milieu des batailles, une balle viendra-t-elle briser ta jeune tête? Iras-tu aux champs, ou bien dans les cités où se presse la foule? Dieu le sait. Ce cœur, pieusement façonné par ta mère, délicatement abrité par ses tendresses, cette lumineuse candeur de l'âme, ces mains jointes, ces lèvres d'où s'échappe la prière du matin et la prière du soir, ah! qu'en fera l'avenir? et de tout ce passé garderas-tu même la mémoire?

Joue, chante, ris, babille, prie et dors en paix. Ne sois pas un homme, reste enfant.

Assez tôt viendront les jours de la foi ébranlée, des doutes de l'esprit, des troubles de l'âme, des erreurs du cœur, des affections brisées, des amitiés oublieuses, du bien entrevu et à peine ébauché, des essais infructueux, des chutes et des avortements, de l'énergie abattue, de la volonté terrassée; les jours où l'accablement, le découragement, la lassitude s'emparent fatalement de la jeunesse et, momentanément du moins, la jettent à terre, haletante, sans force et sans courage, sans désir de se relever et de recommencer la lutte; les jours d'incurable ennui auquel nul ne pourrait se soustraire. Si lui-même, l'homme fort, l'âme indomptable, le génie souverain et actif, Bossuet, l'évêque illustre et saint, l'a connu et compris, que sera-ce du pauvre bambino! Assez tôt viendra l'instant où, réveillé par l'expérience, il apprendra de tristes choses sur le cœur de ceux qu'il aime et de tristes choses sur son propre cœur; alors il lira couramment le long chapitre des ingratitudes humaines; il découvrira que l'égoïsme ne règne pas seulement sur les âmes qui l'environnent, mais que l'égoïsme est également assis au fond de son âme, qu'il s'en est emparé, qu'il s'y installe, remplaçant la générosité et le dévouement par cette sécheresse et cette indifférence orgueilleuse et brutale dont il a souffert, dont il va à son tour faire souffrir les autres. Il ne voudra pas y croire, il en

rougira; et pourtant, à la hâte et dans un énergique effort qui fera crier la nature, il devra l'en arracher, sous peine de le voir désormais y régner en maître. Qui dira les désespoirs de ce noble cœur, forcé de reconnaître qu'il n'est point et ne sera jamais, comme il l'espérait, un héros ou un saint et qu'il n'est qu'un homme !

Et puis ce sera encore non-seulement l'heure des mécomptes, mais aussi « des espérances réalisées, qui font couler des larmes telles que les espérances trompées n'en ont jamais fait verser. »

Et puis surgiront les grandeurs du sacrifice, de la victoire, du triomphe, des défaillances même, mais avec les blessures et les souillures du combat. La victoire et le triomphe, mais combien chèrement achetés! Après le combat, le vainqueur compte ses blessés et ses morts; partout des cris et des plaintes, des corps en lambeaux, des membres emportés et du sang. Sur l'autre champ de bataille aussi, la bataille de la vie, que de blessures, et que de morts et que de sang! Que de nobles pensées restées à terre! Et tout ce cher bagage de joies et de paix, qu'est-il devenu? Le cœur sortira-t-il intact de la lutte? ne restera-t-il pas amoindri et attristé? Et encore je me tais sur ces douleurs discrètement voilées à tous les regards, sur ces misères que le monde ignore et qu'on ne montre qu'à Dieu.

Garde toujours tes joues roses et ton front sans rides, reste toujours petit, ô mon bambino.

Et toi, Maria-Teresa, pourquoi grandir si vite? tu me fais vieux, brunette. Mais que m'importe, à moi, de vieillir! Toi, ne vieillis pas. Joue, chante, ignore, ignore ces choses qu'ils nomment des joies, et qui ne sont que des douleurs et qui soulèvent les jeunes poitrines, bien souvent jusqu'à les briser.

Et pourtant n'est-ce rien que cet être dans toute la plénitude de la force, de l'énergie de la volonté, de la puissance de l'intelligence, de la fermeté de l'âme, jeté au milieu des grandes luttes pour le bien et le devoir, et qu'on appelle un homme?

Puisqu'il le faut, même au prix du bonheur et de la paix, grandissez donc, ô mes bambini; pensez, agissez, aimez et souffrez, et que le divin Enfant et sa Mère soient avec vous.

Il en est, les infortunés! auxquels ces chers anges sont ravis! Dites — je ne le puis pas — tout ce qu'il y a d'incommensurables tristesses et d'inconsolables désespoirs près du berceau vide des petits enfants. Dans ce doux nid, d'où s'échappaient des gazouillements et des rires mutins, il n'y a plus rien.

Souvent je l'ai vu passer sous ma fenêtre, le prêtre avec la croix; il conduisait les petits enfants au cimetière, où la terre devait être leur berceau. Et mon cœur s'est brisé. Et cependant ils sont heureux de partir. Ils s'en vont dans le beau paradis; ils y resteront toujours enfants; ils y trouveront de jolis petits anges, qui seront leurs amis et joueront avec eux pendant toute l'éternité; et jamais ils ne connaîtront les pleurs et la tristesse. On les appelait petits enfants dans la vie, — *bambini;* — on les appellera de petits anges dans le ciel, — *angioletti.*

Mais, ceux qui sont restés, qui donc les consolera, puisque leurs anges se sont envolés? Celui qui fut ici-bas leur père, vers quel but se dirigeront ses pas, où tendront ses efforts? pour qui travailler et souffrir? Et celle qu'on nommait leur mère, qui demande à les suivre et ne peut ni vivre ni mourir!

Si vous voulez qu'ils soient consolés, mon Dieu, consolez-les, car les hommes n'y peuvent rien.

Cependant cette douleur n'est pas la plus grande, la plus irremédiable douleur. Et j'en sais qui la surpassent, et de plus inconsolables encore.

Ces jeunes hommes, ils ont vécu et grandi entourés des conseils et des exemples qui font les hommes. Quand ils étaient enfants, les mères portaient envie à leurs mères. Que d'espérances placées sur ces chères existences! Que de soins, de dévouement, de veilles et d'angoisses, de tendresses ineffables, et que de prières! Quelle vigilance pour éloigner l'ennemi et pour donner à leurs esprits cette nourriture qui fait les forts et à leurs cœurs ces préceptes virils qui font les héros du devoir!

Et les voilà, énervés par toutes les passions mauvaises et n'ayant pas même la force d'en conserver une. Esprits désœuvrés et faussés, âmes flétries, courages abattus sans combat, corps malades, cœurs vides, ils s'ennuient. Le beau, le bon, le mal même les ennuie. Plus d'élan, même vers le mal.

Ils rient de la vertu qui lutte, de la conviction qu'accompagnent les sacrifices, de l'honnêteté forcée de se tenir à l'écart et dans l'ombre, de la pauvreté qui garde sa dignité.

De foi, ils n'en ont plus en rien ni en personne. Ces belles et consolantes croyances que leur mère, le catéchisme à la main, leur enseignait sur ses genoux, elles sont mortes ou agonisantes; et, s'il leur reste encore une étincelle de foi, elle est là, vacillante, presque invisible dans ces âmes dévastées, comme une petite lampe sur un tombeau. Et, pour la ranimer, il faudra les coups les plus inexorables du sort, des malheurs matériels, — ils ne ressentent plus que ceux-là; et, à ce moment, qui sait si elle ne sera pas entièrement éteinte?

Ils vieillissent; et autour d'eux, en eux, ils ne trouvent rien. Car, « au fond, il n'y a dans la vie que ce qu'on y met. »

S'il en devait être ainsi, si tel devait être l'avenir, j'aime mieux qu'ils ne vivent pas. Prenez-les, Seigneur, mes bambini, ma joie, ma consolation, ma richesse, mon but, mon espoir. Je vous le demande comme une grâce, prenez-les. Que le berceau reste vide; que le prêtre les conduise au cimetière; faites-en des anges; qu'ils ne soient jamais des hommes, puisqu'ils feraient des hommes méchants ou abaissés.

Mais si vous nous les laissez, — et nous vous en prions ardemment, si telle est votre volonté, — voici notre prière et voici notre vœu. Elle est longue, notre prière, longue et sans fin, comme notre affection :

Qu'ils soient sincèrement et bravement religieux, sans fausse honte et sans orgueil, réclamant toute la liberté, rien que la liberté qu'ils accordent aux autres, cherchant à convaincre plus par leurs actes que par leurs paroles.

Tout homme est sujet de la vie; qu'ils se soumettent humblement à la vie et chassent les révoltes qui fourvoient. Bien portants de corps et d'esprit, qu'ils possèdent un fonds de gaieté tempérée, égale et persistante, à l'abri du mal de rêverie dont notre génération fut atteinte, affranchie de ces contemplations prolongées, produit d'une imagination désœuvrée et trop ardente qui, se repliant sur elle-même, dévore en pure perte l'énergie, vit de chimères dans un monde factice où l'âme s'étiole et s'alanguit.

Donnez-leur donc la science de la vie, la science et aussi le goût du bonheur. Donnez-leur la joie pénétrante qui dilate le cœur et l'esprit et les repose et fait reprendre force et courage, la joie de la bonne conscience et de la

bonne santé. Qu'ils aiment la vie, puisqu'ils sont en possession de la vie, puisque Dieu leur a donné la vie. La vie est un devoir; il faut accomplir ce devoir sérieusement, mais gaiement et de bonne grâce, comme tout devoir; il n'en sera que mieux rempli. Il faut chercher à être heureux. Joubert écrivait à Mme de Beaumont: « Je remplis de mon mieux dans toutes les circonstances l'obligation d'être heureux. Je le suis toujours autant que je le puis; et, quand je le suis peu, je dis à Dieu: « Vous « le voulez, Seigneur, je ne puis faire davantage. Par« donnez à mon infirmité et au cours des événements. »

S'ils arrivent jamais à un bonheur relatif, — il n'y en a pas d'autre, et encore il est difficile de le conquérir, — s'ils parviennent au calme de l'esprit et à la quiétude de l'âme, qu'ils ne travaillent point alors, comme nous le faisons tous, à gâter leur bonheur. Qu'ils sachent conserver et entretenir cette vie intérieure, recueillie, abritée dans une aisance matérielle acceptable, mêlée de travail et de loisirs, avec le goût des arts, de la science, des belles choses. C'est là peut-être, au point de vue humain, l'existence vraiment enviable et où s'accumulent souvent des trésors vertueux et doux.

Qu'ils possèdent la fierté du cœur, la hauteur de l'âme et restent des hommes bien nés, non pas aussi fiers en dedans qu'en dehors, comme disait le prince de Ligne, mais plus fiers en dedans qu'en dehors. Qu'ils n'abandonnent jamais cette sauvegarde de l'honneur qui veille même sur nos défauts et leur défend de descendre à ce qui est non-seulement mal, mais aussi à ce qui est bas et vulgaire. Que leur devise soit celle de Manzoni : « Non far



L'Enfant Jésus dormant sur la croix, d'après l'Albane. Dessin de L. Joulin.

« tregua coi vili; il santo vero mai tradir; nè proferir « mai verbo che plauda al vizio, o la virtù derida. » Ne pas faire de pacte avec la bassesse; ne jamais trahir la sainte vérité; ne proférer jamais de parole qui encourage le vice ou ridiculise la vertu.

Il n'y a dans le monde que deux sublimes folies : celles de la croix et de l'honneur. Seules, elles font les héros ou les saints. Qu'ils soient prêts pour elles à donner leur vie. Pourtant, donner sa vie n'est pas tout; c'est aisé parfois, un sacrifice de courte durée, et l'occasion en est rare. Mais, à toute heure, il est possible et imposé à chacun de la vouer au bien, avec réflexion et mesure, sans ostentation et sans se lasser, et fût-ce au prix des plus durs et des plus constants efforts.

Qu'il existe toujours un équilibre parfait entre leurs actes et eux-mêmes. Tant de gens valent mieux ou moins que leurs actes.

Bons et faciles à vivre, mais d'une énergie indomptable, qu'ils ne ressemblent pas à ces pauvres natures molles et douces, esprits sans consistance, sans profondeur, sans leste et sans gouvernail. Qu'ils se rendent utiles, d'une utilité réelle, pratique, intelligente et voulue; mais qu'ils ne deviennent pas célèbres. Le bonheur n'est pas là. La célébrité, a dit un écrivain du dix-huitième siècle, c'est l'avantage d'être connu de ceux qui ne vous connaissent pas. Qu'ils demeurent ignorés et ne se croient jamais grands, même par le malheur. Le malheur exceptionnel sert souvent de prétexte à l'orgueil; c'est un écueil où s'en vont échouer les plus nobles caractères. Si le malheur les frappe, qu'ils le supportent dignement, mais sim-

plement, sans bruit au dehors, sans se décerner intérieurement la couronne du héros ou la palme du martyre.

Gardez-les des hautes positions parmi les hommes; car, pour atteindre ces positions, il ne suffit pas de les mériter, il faut les conquérir. Pour les conquérir, la vertu ou le talent sont impuissants; il faut une science à part, dont l'étude est difficile et scabreuse. La dignité peut avoir à en souffrir.

Donnez-leur cette part de fortune qui assure l'indépendance du jugement et de la conscience, apporte le repos dans la dignité, la dignité dans le repos, empêche d'aller se briser contre les obstacles de la route, met à l'abri des incessantes préoccupations qui rétrécissent le cœur, matérialisent l'intelligence en la forçant de songer avant tout aux exigences du corps : « Cette fortune, dit Vauvenargues, qui dispense de fléchir devant les idoles, de nous déguiser, de quitter notre caractère, de nous absorber dans les riens. »

Qu'ils ignorent la tyrannie de la pauvreté. Elle amoindrit l'homme tout entier; elle use les facultés de l'esprit et la santé du corps, embarrasse la conscience, entrave l'action. Qu'ils ignorent surtout cette pauvreté qu'il faut cacher pour faire croire à la fortune; à la longue, elle peut ternir non l'honnêteté, mais la fleur fragile de la délicatesse, et pousser à des capitulations sans franchise. Et, dans toute situation, opulente ou besoigneuse, qu'ils tiennent sans cesse leur cœur plus haut que leur position, qu'ils la dominent. Qu'ils gardent l'indépendance, s'ils la possèdent, mais sans en faire parade, car on pourrait la prendre pour de l'orgueil.

Qu'ils sachent accepter les temps et les hommes tels qu'ils sont, avec indulgence, mais non avec l'indifférence qui n'est que l'abdication de la conscience et la liberté du mal. « Il y a deux choses, dit Chamfort, auxquelles il faut se faire sous peine de trouver la vie insupportable, les injures du temps et les injustices des hommes. »

Je ne leur souhaite pas de trop vivre dans ce qu'on appelle le monde. On y gagne peu, généralement on y perd beaucoup. Le même philosophe l'a dit : il y a dans le monde des côtés de son âme qu'il faut entièrement paralyser.

Qu'ils aient sans cesse présent à l'esprit le long chapitre des obligations, des devoirs, des sacrifices. Qu'ils respectent toutes les saintes majestés des âmes et de la vie : l'âge, les afflictions, quelle qu'en soit la cause, les grandeurs tombées, les sentiments sérieux, les convictions franches et aussi toutes les vraies puissances de la terre, la gloire, le talent, la naissance, la vertu, et qu'ils s'inclinent devant l'éminente dignité des pauvres, selon le langage de Bossuet.

Que leur nature se développe doucement, régulièrement, librement; les floraisons précoces et de serre chaude ne durent guère. Qu'ils ne soient pas obligés de combattre trop tôt; on use vite des forces à peine développées. Ils souffriront, il le faut; « souffrir d'ailleurs sert à tout, souffrir apprend à souffrir, souffrir apprend à vivre, souffrir apprend à mourir. » Mais qu'ils ne souffrent pas, dès le début, de douleurs trop vives qui émoussent la sensibilité. La douleur, comme la joie, comme la lutte, comme le repos, a besoin de gradation et de mesure. L'adversité est nécessaire, elle fait les hommes; mais qu'ils ne connaissent que les souffrances dont on peut être fier et dont on n'a jamais à rougir.

Conservez-leur un ami, ne fût-ce qu'un seul, mais un ami vrai. L'expérience me l'a dit, ce qui ressemble le plus au bonheur sur la terre, c'est l'amitié. L'ami, qu'ils sachent le reconnaître et aussi le garder. « Pour cela, il faut cultiver ses amis, et cultiver en soi ses amitiés, les soigner, les arroser pour ainsi dire. » Et quand, sur leur chemin, ils auront vu ou laissé s'éloigner bien des affections, bien des cœurs aimés; quand ils auront éprouvé bien des délaissements et des lassitudes; quand ils auront été témoins de bien des morts et de bien des blessures, qu'ils croient encore à l'amitié, et de tous ces naufrages qu'ils sauvent du moins un ami.

Enfin, accordez-leur la paix, l'apaisement des vains bruits du dehors, du dedans surtout, et qu'on est tenté de prendre pour des joies et qui ne sont que des douleurs bruyantes; la paix, que nul ne saurait nous ravir quand les autres biens peuvent nous être enlevés; qui demeure quand tout s'écroule autour de nous; la paix qui n'est ni l'insensibilité, ni le sommeil, mais le résultat de l'énergie, de la conquête, d'actes libres, et qui ne provient pas, comme la passion, même la plus belle, de l'ardeur du tempérament et de la chaleur du sang.

Et maintenant, qu'ils grandissent donc, les petits enfants, puisque Dieu veut que les enfants servent à faire les hommes. Mais, je le dis encore, et non sans tristesse et sans regret, pourquoi faut-il qu'ils deviennent grands, les bambini!

EMMANUEL DE LERNE.

LA SCIENCE EN FAMILLE.

L'HOMME FOSSILE.

Vous n'êtes pas, j'imagine, lectrices et lecteurs, sans avoir ouï parler vaguement de certain personnage mystérieux, qu'on a nommé l'*homme fossile;* mais peut-être ne savez-vous pas bien au juste ce qu'il est ou ce qu'il n'est pas, et me permettrez-vous de vous raconter en peu de mots son histoire? Je crois, si vous l'ignorez, qu'elle vous intéressera.

L'homme fossile a compté et compte encore, parmi les géologues, les anthropologistes et les paléontologistes, de chauds partisans et d'ardents adversaires. Que dis-je! il a divisé le monde savant tout entier en deux partis, entre lesquels la victoire est restée longtemps douteuse. Mais, me demanderez-vous, de quoi donc s'agissait-il? — Simplement de savoir si l'homme fossile existe, ou s'il n'existe pas; de savoir, en d'autres termes, si l'humanité est âgée seulement de six mille ans, comme l'affirme la chronologie vulgaire, ou si elle a quelques milliers d'années de plus; si son apparition sur le globe a clos l'ère des révolutions géologiques, ou si, avant d'arriver à la période de calme dont elle jouit actuellement, notre espèce a dû essuyer quelques-uns de ces grands cataclysmes qui, depuis l'origine de notre petit monde, ont renouvelé tant de fois sa surface. On a vu maintes fois, vous en conviendrez, les esprits se passionner, que dis-je! les hommes en venir aux mains à propos de questions beaucoup moins sérieuses; et la querelle de l'homme fossile n'est pas, quoi qu'en aient dit quelques mauvais plaisants, à mettre sur la même ligne que celle des *gros-boutiens* et des *petits-*

boutiens dont parle Gulliver. Elle n'a pas, d'ailleurs, fait couler une goutte de sang. Il est bien vrai que la pioche et le marteau ont fait leur œuvre dans la bataille ; mais ces armes n'ont rien perdu de leur caractère pacifique, et n'ont servi qu'à fouiller et à interroger les profondeurs du sol. La victoire peut être considérée aujourd'hui comme acquise aux partisans de l'homme fossile. Avant de dire quels combats ces champions d'une cause longtemps dédaignée ou proscrite ont eu à livrer, à quels travaux ils doivent leur triomphe, il importe, je crois, de définir le sujet du litige.

Et d'abord, qu'entend-on par *fossile ?* Un squelette d'animal ou de plante, un objet quelconque ne mérite pas cette qualification, par cela seul qu'il est resté enfoui dans le sol pendant très-longtemps, fût-ce pendant plusieurs siècles, et à une très-grande profondeur. Les momies trouvées dans les ruines des cryptes égyptiennes ne sont point des cadavres fossiles; les squelettes celtes, les armes, les médailles, les ossements de l'époque gallo-romaine, qu'on déterre de temps en temps, en France, en creusant les fondations des édifices, ne sont point des objets fossiles. Leur étude est du domaine de l'*archéologie* (science des antiquités historiques), mais non de la *paléontologie* (science des êtres antéhistoriques). Pour qu'un être soit réputé fossile, il faut que sa dépouille fasse partie intégrante d'un terrain appartenant à une époque géologique antérieure à la nôtre. On nomme *époques* les périodes de calme qui se sont écoulées entre les grandes révolutions du globe. Ces époques sont représentées par les terrains dont les couches superposées forment la croûte terrestre, et dans lesquelles on retrouve, à l'état *fossile*, les débris des êtres qui ont vécu durant chaque période.

Cela posé, si l'homme n'est apparu qu'après la dernière révolution géologique, on n'en saurait trouver aucune trace dans les formations antérieures; mais si l'on rencontre des ossements humains, des produits d'une industrie humaine toute primitive, dans des terrains *diluviens*, c'est-à-dire dans les dépôts résultant d'une invasion générale ou partielle des eaux de la mer ou d'une immense débâcle des glaciers; si d'ailleurs ces restes sont associés à ceux d'espèces animales propres à l'une des époques qui ont précédé la nôtre, il en faudra conclure que l'homme vivait déjà en ces temps reculés et que son origine remonte à une date bien plus ancienne qu'on ne l'avait cru jusqu'ici, à vingt ou trente mille ans peut-être, au lieu de six mille! et c'est là précisément ce que les recherches récentes de géologues et de paléontologistes éminents tendent à démontrer.

Il y a une centaine d'années environ que la géologie n'existait point; la paléontologie, pas davantage : ces deux mots n'étaient même pas inventés; ils n'auraient eu aucun sens. De la création du monde on ne savait rien que ce que la Genèse en raconte, et de révolution ayant bouleversé la surface du globe, on n'en soupçonnait pas d'autre que le déluge biblique. Il fallait, bon gré, mal gré, qu'il suffît à expliquer toutes les découvertes d'ossements, de coquillages et d'autres débris fossiles; à moins qu'on ne se rejetât sur la *force plastique* ou sur les *jeux de la nature*, ou qu'on ne prît, par exemple, le squelette fossile d'un mammouth pour celui d'un géant cimbre ou teuton, comme cela était arrivé au commencement du dix-septième siècle. A cette époque, en effet, un charlatan, nommé Mazurier, promena en Europe et montra pour de l'argent des ossements énormes, extraits d'une sablonnière, près de Chaumont en Dauphiné. Il les avait, disait-il, trouvés dans un cercueil en pierre long de trente pieds, portant cette inscription latine : *Teutobochus rex*, et contenant plusieurs médailles à l'effigie de Marius. On le crut, et ce fut à qui viendrait contempler ces restes imposants du fameux chef barbare ; ce ne fut que bien des années après que des anatomistes sensés entrevirent dans cette affaire une mystification. En 1832, le prétendu squelette de Teutobochus fut retrouvé, je ne sais comment, à Bordeaux, dans un grenier. On l'apporta à Paris, où il fut reconnu par de Blainville pour avoir appartenu à l'*elephas primigenius*, qui, autrefois, aux époques tertiaire et quaternaire, était fort répandu sur notre continent.

Un siècle après Mazurier, un honnête professeur et médecin de Zurich, nommé Scheuchzer, décrivait, dans sa *Physique sacrée*, sous le nom d'*Homo diluvii testis* (homme témoin du déluge), un squelette incomplet, mais encore très-reconnaissable, selon lui, découvert dans un banc de schiste, aux environs d'Œningen. Point de doute : c'était bien là un homme antédiluvien, un représentant de la race perverse que le Seigneur avait condamnée à périr sous les eaux :

> D'un vieux damné déplorable charpente,
> Qu'à ton aspect tout pécheur se repente!

s'écriait le bonhomme dans un accès d'enthousiasme lyrique. Tel était alors l'état d'enfance de l'anatomie et de l'ostéologie, qu'aucun de ceux qui virent le fossile d'Œningen n'éleva de doutes sur son origine humaine, et soixante années encore s'écoulèrent avant que Pierre Camper y reconnût... un reptile ! C'était, en effet, comme Cuvier le constata plus tard, le squelette d'une salamandre gigantesque, magnifique et curieux spécimen de la faune fossile, mais qui n'avait rien de commun avec l'homme. Cette salamandre a reçu le nom d'*Andrias;* elle appartenait à la période pliocène : la seconde de l'époque tertiaire.

Lorsque Cuvier fondait la paléontologie sur l'anatomie comparée, lorsqu'il écrivait son célèbre *Discours sur les révolutions de la surface du globe*, on avait bien découvert en divers endroits des squelettes ou des portions de squelettes humains auxquels on ne pouvait refuser une certaine antiquité ; mais aucun ne présentait avec évidence le caractère fossile. Chose remarquable : la même lacune existait encore alors pour la famille la plus voisine de l'homme dans la série zoologique, celle des singes. Au temps de Cuvier, on ne connaissait point de singes fossiles : d'où le grand naturaliste se crut autorisé à conclure que le singe, et à plus forte raison l'homme, dernier né de la création, n'étaient apparus sur la terre qu'après la constitution définitive de sa surface. Car, pour ce qui est du déluge biblique, la plupart des géologues ne le considèrent que comme un cataclysme superficiel et passager, qui aurait bien lavé les iniquités des hommes, mais non pas remué le sol assez profondément pour faire du temps qui l'a précédé et de celui qui l'a suivi deux époques géologiques distinctes. Donc, d'après l'opinion de ces savants et d'après celle de Cuvier, l'homme antédiluvien et l'homme fossile étaient deux êtres parfaitement distincts : le premier, bien réel, n'avait jamais dû s'éloigner beaucoup du bassin de l'Euphrate, berceau du genre humain ; le second n'était et ne pouvait être, selon la science, comme selon la tradition, qu'un mythe. Le maître ayant rendu cet oracle, tous ses disciples se tinrent pour dit que l'homme fossile n'existait pas, et sa recherche fut mise par eux au même rang que celle de la quadrature du cercle ou du mouvement perpétuel.

(La fin prochainement.) ARTHUR MANGIN.

ÉTUDES MORALES.

LE ROI DE LA CRÉATION ET SES SUJETS, OU DES RAPPORTS DE L'HOMME AVEC LES ANIMAUX DOMESTIQUES (1).



Un cirque en Espagne. Dessin de Morin.

II. — LE CHEVAL.

Nous sommes tellement habitués dès notre naissance à voir le dur esclavage des chevaux, que beaucoup de gens parmi les meilleurs n'ont pas même songé un seul instant à les plaindre. Il y a des personnes qui ne se figurent les morues que salées et aplaties sur l'étal de l'épicier. Il en est aussi qui n'ont jamais imaginé un cheval autrement qu'un fer à la bouche, un énorme collier au cou qui ronge sa peau souvent et pénètre dans les chairs, enlacé partout de cuir, un monsieur sur son dos, ou traînant une charge quelconque, avec accompagnement obligé de vociférations et de coups de fouet. Il existe même d'excellentes créatures qui vous disent avec une naïveté féroce que Dieu a créé le cheval dans l'unique but de servir l'homme jour et nuit et tant qu'il a de forces, pour être ensuite tué par son maître. Le Créateur, disent-elles, a refusé une âme au cheval, ainsi que tout moyen de défense, afin que l'homme pût sans aucun scrupule, comme sans crainte aucune, le maltraiter tout à son aise. Singulière logique, en vérité! Ne serait-il pas plus raisonnable et plus humain aussi de conclure que si les chevaux n'ont pas d'âme, et s'ils ne peuvent espérer aucune compensation, dans un monde meilleur, des épreuves de celui-ci, la justice nous commanderait d'être d'autant plus compatissants à leur égard? Que je comprends bien les scrupules du poëte chrétien lorsqu'il s'écrie :

> Ah! loin des animaux écartons la pensée
> Pour calmer nos remords et *sauver notre honneur*.
> Croyons que nos sujets ignorent leur malheur (1).

Non! Dieu n'a pas plus fait le cheval avec des instincts violents de liberté et des jarrets d'acier pour être emprisonné dans des brancards ou enchaîné à un râtelier, qu'il n'a fait l'homme pour être dévoré par le tigre, le lion, le loup ou le crocodile, quand un de ces animaux

(1) Voir, pour la première partie, la livraison d'octobre.

(1) Racine.

s'en empare. Dans l'un et dans l'autre cas, il y a soumission ou capture par la force et la violence, et la force et la violence ne constituent point de droit.

Evidemment chaque animal a été créé pour lui-même et non pour d'autres ; la preuve, c'est que tous sont plus ou moins armés pour l'attaque et la défense, et que tous aussi possèdent à un même degré l'instinct de la conservation.

Mais précisément parce que chaque animal a été fait pour lui-même et non pour d'autres, il est par cela même invinciblement poussé à s'approprier dans la nature tout ce qui peut contribuer à son bien-être. A ce point de vue indiscutable et indiscuté, l'homme a des droits incontestables à soumettre à son service tous les animaux de la création. Ayons donc des animaux pour nous nourrir, puisque notre estomac l'exige, ayons-en pour exécuter les durs travaux jusqu'à ce que la mécanique, cette force *insensible*, nous ait fourni un complément de muscles et de vie artificielle, mais soyons humains, puisque nous sommes hommes. Songeons en outre, — et cette



Un marais de sangsues. Dessin de Morin.

considération plus que toute autre, peut-être, devrait arrêter notre bras implacable, — que le mal superflu que nous faisons endurer aux animaux est un mal dont leur intelligence nous rend responsables. M. Flourens l'a dit : « Les animaux reçoivent par leurs sens des impressions semblables à celles que nous recevons par les nôtres ; ils conservent comme nous la trace de ces impressions ; ces impressions conservées forment dans leur intelligence, comme dans la nôtre, des associations nombreuses et variées ; *ils les combinent, ils en tirent des rapports*, ILS EN DEDUISENT DES JUGEMENTS. »

Ce qui sépare l'homme de la bête radicalement, nettement, c'est la réflexion, « cette faculté suprême qu'a l'esprit de l'homme de se replier sur lui-même et d'étudier l'esprit ; » ce sont les facultés morales qui n'appartiennent qu'à lui. Mais n'est-il pas clair pour tous que nous méprisons ces mêmes facultés quand nous demandons à un serviteur quelconque, qu'il soit nègre en Amérique, cheval ou bœuf en Europe, toute une vie de dévouement et de labeur en échange du mépris et des mauvais traitements ?

J'hésite, tant j'ai peur de contrister mes sensibles lec-

trices, à dresser devant elles le tableau de la vie de ces pauvres et si bonnes bêtes. Il le faut pourtant !

Le cheval, que nous condamnons à mourir assassiné à vingt-huit ou trente ans, — en abrégeant son existence de dix ans au moins, par le défaut de liberté, l'excès de travail et les mauvais traitements, — n'a de bon temps que les deux premières années de sa vie. Depuis le moment où il prend pied sur la terre en trébuchant comme une victime poussée par la main implacable de la destinée, jusqu'au moment où il pourra, sans danger pour sa conservation, commencer son dur apprentissage de traîneur et de porteur, tout lui sourit. Il gambade comme un enfant insoucieux et folâtre autour de sa mère qui joue avec lui en le mordillant, en faisant mine de le fuir ou de vouloir l'attraper. Il suce à loisir un lait copieux et fortifiant, et s'endort plein de confiance dans de vertes et grasses prairies qui récréent sa vue en attendant qu'elles nourrissent son estomac. Pauvre poulain ! il pourrait se croire en droit de réclamer, comme tous les fils de la création, sa part de soleil et de liberté ; il n'en est rien. Un jour on l'arrache violemment aux soins et aux caresses de sa mère, on lui passe brutalement un fer dans la bouche, on le bride, on condamne ses yeux à ne voir ni à droite, ni à gauche, et à embrasser la ligne étroite, longue, fatale, désespérée qu'il devra parcourir, chargé, flagellé, insulté, jusqu'à ce que, épuisé par toutes les tortures, il tombe enfin sous les coups de ceux qu'il a servis. Si le cheval est de belle race, il peut être appelé à briller sur le champ de course, et on ne lui demande alors que quelques efforts désespérés de temps à autre. Il peut arriver que le cheval de course enrichisse son maître, mais ce dernier ne se croit pas pour cela engagé en quoi que ce soit vis-à-vis de l'artisan muet et désintéressé de sa fortune. M[me] la comtesse Clémence de Corneillan écrivait au mois de novembre dernier à la Société protectrice des animaux pour lui demander s'il ne serait pas possible au Jockey club d'ajouter à ses règlements un simple article dans le but d'assurer sur les gains de tout cheval vainqueur un tant pour cent, de manière à donner plus tard au vieux triomphateur un asile et du foin. Cette femme généreuse et si bien inspirée rappelait que, *l'an dernier*, un célèbre cheval de course, qui avait par ses nombreux exploits rendu son maître MILLIONNAIRE, fut, étant devenu infirme et vieux, vendu par cet ingrat pour VINGT-CINQ FRANCS à un cocher de fiacre ! ! ! Il faut en convenir, les anciens se sont montrés infiniment plus justes et plus humains que les modernes envers leurs chevaux. A Athènes, on élevait des monuments aux chevaux triomphants dans les courses, et on gravait sur le marbre leur nom, leur âge, leur sexe, la couleur de leur poil, leur taille, le lieu de leur naissance. Les poëtes célébraient leurs exploits, et, ce qui valait mieux que des pièces de vers pour ces pauvres bêtes, elles étaient, durant leur vie, logées, nourries et soignées aux frais de la république. Ces mêmes Athéniens votèrent une pension alimentaire aux mulets qui avaient été employés à la construction du temple hécatompédon. C'était une noble occupation que celle de soigner les chevaux, et l'histoire cite, parmi les plus grands rois et les plus illustres guerriers, des *palefreniers* qui avaient nom Achille, Priam, Nestor, Agamemnon, etc. Miltiade fit enterrer avec magnificence dans le Céramique trois de ses cavales victorieuses. Enfin un des titres les plus recommandables aux yeux des Hébreux, un titre qu'ils donnaient à leurs saints, était celui d'*homme bon pour les animaux*.

Quels que soient les services rendus par les chevaux quand ils sont jeunes, beaux et vigoureux, leurs misères se multiplient et s'accroissent en raison de leur affaiblissement et de leur âge. C'est fatal. Les uns passent aux voitures de remise, les autres sont attelés à des fiacres jusqu'à ce qu'ils soient vendus aux déménageurs pour le service de la voirie ou pour celui des usines. On peut dire que les chevaux attelés aux tombereaux pour le nettoyage des rues et aux voitures de déménagements souffrent continuellement de la faim. Etant vieux et ne rapportant qu'un faible bénéfice, ils n'ont droit, d'après leurs maîtres, qu'à une part relative de nourriture. Dans les derniers temps de leur existence, on ne leur donne guère que de la paille !

Les chevaux de manége sont assimilés aux machines. Ce sont, en effet, de véritables machines à vapeur vivantes. Condamnés, sans être aveugles, à vivre dans l'obscurité, on leur bande les yeux pour que le découragement et la défaillance ne viennent pas ralentir leur marche lente et opiniâtre autour d'un cercle éternel. Dans ce travail désespérant, affreux, l'intelligence est inutile ; les muscles seuls sont mis en action et les brutes s'abrutissent. Personne ne leur parle jamais. Pourquoi leur parler? Dans le silence, l'isolement et l'obscurité où s'accomplit leur vie de labeur, marchant sur leurs propres pas, sans savoir d'où ils partent et où ils vont, ils pourraient regretter la voix sauvage et jusqu'aux coups de fouet du charretier. Le charretier, tout cruel, tout despote qu'il est, est encore un compagnon. Le cheval de manége n'a point de compagnon. Isolé de tout, il marche dans la nuit, seul, agitant après lui la lourde masse qui use ses forces, et qu'il ne peut définir. Il pourrait se croire un être unique dans la création, si une main invisible et silencieuse ne venait de temps à autre s'appesantir cruelle sur lui, pour le stimuler dans son travail mystérieux. On le frappe, mais comment? On ne se donne pas même la peine de le battre. Il est frappé à la mécanique ! Oui, à la mécanique. Si, fatigué ou étourdi, il tente de s'arrêter un instant, la machine à battre est disposée de manière qu'un gourdin tombe dru sur son échine, et lui fasse reprendre son allure ordinaire. Atroce ! !

Je ne ferai que signaler en passant le service, véritablement épouvantable, des chevaux attelés aux voitures de matériaux de construction. Presque toujours ils sont surchargés et conduits par des hommes qui, pour la plupart, méritent à peine ce titre. Les brutalités de ces charretiers sont journalières et publiques, et restent le plus souvent impunies. Ils ont pour coutume invariable, ces bourreaux, de fouetter leurs chevaux toutes les fois qu'ils commettent une maladresse, eux charretiers, ou qu'ils éprouvent une contrariété quelconque. « Ce n'est pas uniquement de la cruauté, dit justement M. Fée dans son ouvrage sur *les Misères des animaux*, c'est aussi de la lâcheté. Si ces hommes avaient affaire à quelque animal capable de se défendre, ils se montreraient plus justes. La loi punit ces excès, mais combien en est-il d'impunis ! »

Quatre genres de mort sont réservés en Europe au plus utile des animaux domestiques, au cheval, pour le récompenser de ses travaux :

1° Par la main de l'équarisseur ;

2° Par le scalpel du vétérinaire, qui le dissèque vivant ;

3° Par la corne des taureaux, condamnés comme lui à mourir dans le cirque ;

4° Par les sangsues, qui le dévorent vif en plusieurs fois et à plusieurs jours d'intervalle.

Examinons ces divers genres d'assassinat.

La mort du cheval par l'équarrisseur est prompte et peu douloureuse, si l'exécuteur est habile et qu'il fasse consciencieusement sa pénible besogne. Elle pourrait être instantanée et sans nulle souffrance, au moyen d'une décharge électrique. Mais, hélas! la sensibilité, la compassion ne sont pas d'ordinaire les qualités qui distinguent les équarrisseurs. Beaucoup de ces hommes, s'étant affranchis du préjugé qui empêche encore les Français de se nourrir de viande de cheval, choisissent parmi leurs victimes les moins dégradées pour les manger. Mais comme ils sont généralement persuadés que la *viande vivante* — c'est leur farouche expression — est plus succulente que la *viande morte,* ils se taillent galamment un rôti sur le corps de l'animal debout, et ne l'abattent quelquefois que lorsque la viande est cuite et qu'ils ont terminé leur repas. Ces monstruosités existent, et nous n'avançons que des faits avérés. Pourtant ces horreurs sont peu de chose, si on les compare aux tortures véritablement infernales que, sous le nom horrible de vivisections et de démonstrations chirurgicales, de prétendus savants font subir à des chevaux dans les amphithéâtres des écoles vétérinaires. Mais nous verrons cela plus tard. Parlons d'abord de la vie des chevaux de manége.

La vivisection et les opérations chirurgicales opérées sur des chevaux qui n'ont besoin d'aucune opération et comme simple démonstration aux élèves, sont de ces atrocités scientifiques dont l'utilité peut être discutée, mais dont l'immoralité apparaît à tous les yeux. L'homme, évidemment, outre-passe ses droits, même ses droits de savant, sur les animaux dont il s'est fait le maître par la force et la ruse, en les coupant en morceaux après les avoir condamnés à un travail sans relâche. Opérer des animaux bien portants, uniquement pour s'exercer la main, est une abomination que ne fera pas excuser le nom scientifique dont on décore cet épouvantable supplice. « Il ne suffit pas, dit M. Victor Meunier, d'invoquer à tort et à travers le nom de la science, pour que la cruauté, changeant de caractère et de nom, devienne un acte méritoire. On ne peut tolérer que la foule des êtres sensibles soit pressée, torturée, broyée, coupée avec la même impassibilité, le même laisser-aller, le même calme de conscience qu'on met à fouler aux pieds le gazon des pelouses. »

Je veux épargner à mes lectrices de trop pénibles descriptions. Il me suffira de dire avec le docteur Guardia, sous-bibliothécaire de l'Ecole de médecine, que la vivisection est loin d'avoir sa justification complète dans les progrès de la science. Il faut savoir seulement qu'un cheval est périodiquement livré, comme sujet d'expériences, à un groupe d'élèves, qui couchent par terre le malheureux animal, lui lient les membres pour empêcher tout mouvement, et travaillent *dix heures durant sur la chair vive,* avec le scalpel, la scie et le couteau. Les opérations sont graduées de telle sorte, qu'on en peut faire une *soixantaine et davantage!* Cette torture, qui se renouvelle souvent, est parfaitement inutile, attendu que les opérations chirurgicales qui sont possibles dans la pratique vétérinaire, se réduisent à un nombre assez restreint. Dans le cas de lésion grave, d'affection dangereuse ou de fracture, l'animal est ordinairement abattu, soit par économie, soit par prudence.

J'ai dit que je voulais épargner à mes lectrices de trop pénibles impressions. Et pourtant les femmes, si les femmes le savaient, pourraient prendre la défense des martyrs. La nature, en faisant la femme aimante et sensible, l'a créée pour le beau rôle de consolatrice, et sa miséricorde, toujours vive et toujours prête, s'étend à tout ce qui souffre. Ah! si le Créateur faisait un miracle en faveur des chevaux et qu'il accordât, ne fût-ce que pour un jour, ne fût-ce que pour une heure, la parole à l'un d'eux, oserions-nous affronter son regard, écouter ses plaintes et ses griefs? La position que l'homme fait au cheval paraît tellement monstrueuse à tous ceux qui se donnent la peine d'y penser, qu'un jésuite, dont le nom m'échappe, a écrit un ouvrage pour établir que les chevaux ne sont que des hommes damnés, renvoyés momentanément sur la terre pour expier leurs péchés. D'où il résulterait que ce monde est une succursale de l'enfer et que les hommes, faits à l'image de Dieu, ne sont que des diables au service de Satan. Je m'en étais toujours douté.

Passons au troisième genre de mort réservé aux chevaux en Espagne, c'est-à-dire par la corne des taureaux victimes eux-mêmes des toréadors, lesquels succombent parfois, à leur tour, victimes de leur cruelle et barbare industrie.

Entre les jeux favoris de l'Espagne et les combats du cirque des Romains de la décadence, la différence n'existe que dans la nature des victimes; l'esprit est le même. N'oublions pas, d'ailleurs, que les Romains ne sacrifiaient au commencement que des animaux dans le cirque. Les hommes ne furent livrés aux bêtes que plus tard, en vertu de cet axiome : « L'appétit vient en mangeant. »

Mais, si on ne livre plus à la voracité des animaux féroces des hommes appartenant à toutes les races, pour juger de celles qui savent le mieux mourir, blancs, noirs, cuivrés, etc., en revanche, on se plaît à mettre en fureur un animal naturellement inoffensif, afin de lui faire éventrer des animaux plus inoffensifs encore pour l'agrément d'une foule avide de carnage.

Nous nous dispenserons de donner après mille autres, une description complète de ces scènes de mort, présidées en Espagne par l'alcade major, aux applaudissements, non-seulement des hommes du peuple, mais des caballéros les plus distingués et des sensibles madrilenas et Andalouses pour lesquelles, particulièrement, rien n'égale ce spectacle délicat et charmant. On les voit, ces Espagnoles, agiter leurs mouchoirs, mêler leurs douces voix aux voix grossières du bas peuple, et lancer parfois, dans un mouvement d'enthousiasme, leurs mantilles et leurs écharpes dans l'arène, pour honorer une grande *épée* ou un adroit *banderillero.*

Dans les seuls cirques de Madrid, environ deux cent cinquante taureaux sont mis à mort annuellement, qui tuent environ deux mille chevaux. Le célèbre toréador Pedro Romero, mort en 1839, dans un âge avancé, se vantait d'avoir assassiné, après les avoir brûlés, lardés de flèches, après avoir coupé les jarrets à un certain nombre d'entre eux avec l'instrument appelé *demi-lune,* cinq mille cinq cents taureaux ayant éventré de quarante à quarante-cinq mille chevaux. C'est joli pour un seul homme, et voilà certes une carrière bien remplie. Ce célèbre tueur a été, si je ne me trompe, tué à son tour. Ce dont je n'ai pas le courage de le plaindre.

Il est telle *corrida* où l'on a compté jusqu'à dix hommes morts. Aussi voit-on les toréadors réclamer, avant la course, la présence d'un prêtre muni des saintes huiles. Une chapelle est improvisée près du *toril,* ornée d'une image de saint, avec quatre cierges allumés. Le chapelain s'y installe en attendant qu'on vienne réclamer son of-

fice ; ce que ne manquent jamais de faire tous ces braves gens, lorsque la corne du taureau leur signe un passeport pour l'autre monde. A ce moment suprême, les toréadors jugent prudent de se réconcilier avec Dieu, auquel ils ne pensent guère généralement tant qu'ils se portent bien. Comment ces hommes peuvent-ils allier à des pratiques religieuses, si tardives qu'elles soient, des actions aussi contraires à l'esprit de l'Evangile, tout de tendresse et d'amour !

On a voulu introduire en France ces jeux atroces et inspirer à nos femmes le goût des chevaux éventrés, des hommes transpercés et des taureaux assassinés. Cela n'a pas réussi. Quelques courses ont eu lieu à Nîmes, à Saint-Sever et à Bayonne. A Nîmes, un taureau a reçu *quatorze coups d'épée* avant de tomber, et il n'a été achevé qu'après trois coups de poignard donnés par un aide. Vingt mille hommes se sont levés pour protester contre ces horreurs et invoquer l'intervention de l'autorité. A Saint-Sever, un jeune homme a eu le cœur traversé par la corne d'un taureau, et la population de Bayonne a vu dernièrement un drame semblable. L'épreuve est faite ; ces jeux, que l'usage a pu rendre supportables en Espagne, ne sont pas faits pour nous.

Arrivons au quatrième genre de mort réservé par la civilisation moderne au cheval.

Nous sommes dans les landes de la Gascogne, cet océan desséché, qui n'est plus la mer et qui n'est pas encore la terre. Des pins d'un vert sinistre, tous plus ou moins blessés par la main du résinier, décorent seuls ce sombre paysage. La mort plane sur cette longue plaine infertile, dont les pins, d'où coule la résine, semblent pleurer les malheurs. Nul bruit ne vient interrompre le silence éternel de ce sépulcre à ciel ouvert. Le voyageur, sous l'impression pénible que fait naître l'aspect de ces lieux abandonnés, presse le pas alourdi par la nature du terrain, et aspire à l'hospitalité que lui offrira quelqu'une des rares cabanes occupées par les paysans landais.

Tout à coup apparaît à l'horizon, comme des ombres fantastiques, un troupeau d'animaux étranges, indéfinissables.

Les ombres semblent avancer vers le voyageur qui ralentit le pas. Plus l'apparition se développe au regard étonné, plus les animaux qui composent ce fantastique troupeau prennent des allures et une forme bizarres. Mais sont-ce réellement des animaux, ou des ombres véritables produites par quelque phénomène d'optique ? Machinalement le voyageur s'arrête pour mieux contempler le phénomène et éclaircir ses doutes. Surprise et effroi ! Ce sont bien des ombres, mais des ombres produites par elles-mêmes, et agissant en vertu d'une force indépendante. Les contes d'Hoffmann se réalisent, les enchanteurs du moyen âge ont reparu, les sorciers n'ont rien dit qui ne fût vrai. Des chevaux, morts depuis longtemps, à moitié rongés par les oiseaux de proie, s'avancent en trébuchant comme s'ils étaient ivres, animés par la puissance et le caprice d'une volonté surnaturelle et diabolique. Un homme, haut comme le géant Ferragus, les conduit un bâton à la main. De temps à autre, il plie son corps sur ses longues jambes pour frapper quelqu'un de ces chevaux fantastiques. Le bâton rebondit sur les os grimaçants des squelettes avec un bruit sinistre et sourd. Cet homme est-il Satan en personne, ou faut-il le considérer comme un de ces géants qui, longtemps, peuplèrent la Scandinavie ? Non, Satan n'a plus de harras depuis qu'il n'enfourche plus de chevaux aériens pour les conduire aux réunions du sabbat, et nous savons aujourd'hui que les géants de la Scandinavie n'ont existé que dans l'imagination malade des anciens historiens. Cet homme est simplement un homme du pays, monté sur des échasses, suivant la mode des Landais. Les animaux qu'il conduit appartiennent encore à la terre ; les plaies dont leur corps est couvert n'ont pas été faites par le bec de l'oiseau de proie, mais par le long usage du fouet et par les harnais agissant sur une peau qui ne recouvre plus que des os. Ils vivent, et l'on s'étonne que la vie, dans ses lois mystérieuses, persiste à animer ces ruines d'animaux dégradés par l'âge et toutes les souffrances. Si leur peau était moins épaisse, on pourrait, dans leur corps, voir clairement les rouages de la vie fonctionner avec l'admirable précision d'une mécanique incomparable. D'où viennent ces cadavres animés et où vont-ils ? S'il se trouvait des historiens pour écrire leur biographie, vous verriez que plus d'un a fait la gloire de son maître, soit sur les champs de course, soit dans les chasses à courre, soit sur les champs de bataille, où le cheval conduit les vainqueurs au triomphe et protége la fuite des vaincus. Puis sont venues les années, et avec elles la désaffection des maîtres ingrats. Aux brillants services rendus ont succédé les durs et humbles travaux. La bête, comme nous l'avons dit plus haut, a connu les horreurs de la faim, et sa sentence de mort a été enfin prononcée. Un peu de paille avidement dévorée lui a rendu la force nécessaire pour marcher à l'équarisseur. Celui-ci, industriel par nature, a calculé le prix du cuir en mauvais état de l'animal, et il trouve un plus sûr bénéfice à vendre le cheval vivant à un engraisseur de sangsues. En conséquence, l'animal est mis de côté avec d'autres chevaux désignés pour le même service.

Puis un beau jour la troupe est expédiée, comme des barils de sang qui se portent eux-mêmes, pour les marais à sangsues, assez nombreux dans cette partie de la France.

Les nouveaux et derniers maîtres de ces misérables bêtes trouveront moyen de bénéficier sur leur dernier souffle de vie, en vidant méthodiquement leurs veines appauvries, en pressurant leurs artères à demi desséchées, comme on pressure un citron déjà pressuré. La souffrance est horrible, l'agonie lente et monstrueuse. Qu'importe ! le commerce est lucratif. La belle industrie ! et que les engraisseurs de sangsues doivent être fiers de l'argent qu'ils gagnent à ce métier !

Avançons dans cette usine de la douleur, et comprimons pour un moment les battements de notre cœur. Le crime est public, le châtiment doit l'être aussi, et le châtiment c'est la divulgation.

Le cheval doit fournir trois repas aux annélides, qui se montrent assez délicats pour ne jamais vouloir piquer à la même place. Pour le premier repas, le cheval entre dans le marais jusqu'à la moitié du ventre. Les sangsues affamées se jettent sur leur proie, et des milliers d'aiguillons font trembler l'animal, qu'épuise bientôt la perte de son sang. Lorqu'il est prêt à s'évanouir, on le retire du marais, à coups de bâton, bien entendu, et on tâche de réparer ses forces et de lui renouveler le sang pour le second repas. Il mange à discrétion, ce qui depuis longtemps ne lui était pas arrivé. Au bout de quelques jours de ce régime réconfortant, les petites plaies sans nombre se sont entièrement cicatrisées, et il est jugé propre à une seconde resucée.

Cette fois, il entre dans le marais jusqu'à la naissance de l'échine. Les annélides, toujours affamés, plantent leurs lances dans les endroits de l'animal qui n'ont pas

encore été mordus, et s'en donnent à cœur joie jusqu'à ce que le cheval, ayant trahi des signes de défaillance, on songe à le retirer du marais. Des coups de bâton administrés avec entrain réveillent le peu de forces qui lui restent, et l'animal, sur le point de succomber, redresse machinalement la tête, s'agite et gagne la terre. Que de ressources dans les muscles de ces bêtes !

Copieusement nourri, mis au vert, soigné presque avec tendresse, le malheureux cheval fait de nouveau sang qui sera le dernier versé, car, hélas! tout s'épuise ici-bas, tout, jusqu'au sang des chevaux.

Pour le troisième repas, l'animal entre tout entier dans le marais, n'ayant hors de l'eau que la tête pour respirer. Il faut bien qu'il respire. Enfin, et après la plus épouvantable agonie le cheval exhale le dernier souffle avec la perte de sa dernière goutte de sang, et son cadavre effrayant ne sera pas même enfoui. On en rencontre fréquemment de ces cadavres aux abords des marais, infectant l'air, couverts de mouches, déchiquetés par les corbeaux.

On dit que les engraisseurs de sangsues font tous de bonnes affaires, et que beaucoup se sont promptement enrichis. Si Vespasien a fait preuve d'intelligence lorsque, présentant à Titus une pièce d'argent, produit d'un impôt nouveau sur certaines matières, il lui dit : « Flaire, mon fils, sent-elle mauvais? » il n'en est pas moins vrai, fort heureusement pour le triomphe de la morale, que l'argent est plus ou moins honorablement acquis. Celui que, dans un but de lucre effréné, gagnent les engraisseurs de sangsues dont nous parlons, non-seulement est de l'argent mal acquis d'après nos lois, mais de plus, il est acquis d'une façon qui soulève d'indignation tous les cœurs honnêtes. Ajoutons qu'au point de vue de l'hygiène publique, ce moyen est coupable au premier chef. En effet, il a été constaté que le plus grand nombre des sangsues venimeuses qui ont occasionné la mort des malades dont elles étaient appelées à adoucir les souffrances, s'étaient nourries du sang, si souvent impur, des chevaux destinés à les engraisser. A défaut d'autre motif, l'intérêt des malades, compromis par l'industrie de ces éleveurs, devrait suffire à éveiller la sollicitude de l'autorité.



Le cheval de Carafa. Dessin de Morin.

Après ces lignes, j'ai autant besoin que vous, lecteurs, de reposer mon esprit sur un tableau riant. Sans sortir du cadre que je me suis tracé, je vais, si vous le permettez, vous raconter l'histoire d'un cheval heureux. Le sujet est neuf et l'histoire touchante. Du reste, ce cheval, je le connais, c'est un ami, et je ne vous dirai sur lui que l'exacte vérité.

III. — LE CHEVAL DU MAESTRO CARAFA.

Le cheval du *maestro* Carafa, l'auteur si justement renommé de *Masaniello*, du *Valet de chambre*, du *Solitaire* et de tant d'autres remarquables partitions qu'on entend trop peu depuis quelque temps, est parmi ses semblables un être privilégié. Après une carrière longue et bien remplie au service de son illustre maître, il ne sera ni assommé par l'équarrisseur, ni disséqué vivant, ni éventré par un taureau, ni mangé vif par des sangsues. Il mourra de sa belle mort, entouré des soins qu'on doit à un vieil et honnête serviteur tel que lui. M. Carafa ne veut être l'assassin de personne, pas même de l'animal dont il a usé la vie à son profit. C'est, comme vous le voyez, un bien grand original que ce musicien.

D'autres chevaux ont été plus honorés et ont vécu plus somptueusement que celui qui nous occupe ; mais se sont-ils trouvés plus heureux? On n'a pas oublié Bucéphale, le cheval d'Alexandre; celui de César, qui ne fut jamais monté que par lui, avec lequel il fit la conquête des

Gaules, et sur lequel il franchit le Rubicon en prononçant le fameux *Alea jacta est;* celui de Caligula, pour lequel la folie de son maître fit construire une écurie de marbre, et qu'il voulut élever à la dignité de consul ; ce qui fit dire à un grand écrivain du siècle passé :

Si dans Rome avilie un empereur brutal
Des faisceaux d'un consul honora son cheval,
Il fut cent fois moins fou que ceux dont l'imprudence
En d'indignes mortels a mis sa confiance.

Tous ces chevaux, véritables grands seigneurs à quatre pattes, ont eu de nombreux serviteurs, une cour de flatteurs, comme tous les puissants de la terre, et se sont nourris d'ambroisie et de résine d'Apamène avec les cavales de Caracalla, d'Adrien et de Néron. Le cheval du maestro Carafa vit plus modestement, et peut-être ne s'en portera-t-il que mieux pendant les dernières années qui lui restent à vivre. Il habite dans une petite écurie de la maison portant le numéro 9 de la rue de Bruxelles, et il n'a qu'un palefrenier pour veiller sur sa personne.

L'écurie n'est pas très-spacieuse, mais elle est suffisamment aérée et bien abritée. D'ailleurs *Bibi*, c'est le nom du vétéran, a été élevé dans les goûts simples que partage son maître, et il se trouve ainsi parfaitement heureux. C'est là qu'il attend philosophiquement l'heure fatale où la Parque ayant tranché le fil de ses jours, il tombera regrettant ceux qui l'aiment, mais résigné, les quatre fers en l'air.

Espérons que ce moment n'est pas proche, et que le pensionnaire de l'artiste jouira longtemps encore, dans cette nouvelle Sainte-Périne, de la douce existence qui lui a été faite par un homme dont le cœur est plus plein que la bourse.

Les Invalides du cheval de M. Carafa coûtent au compositeur deux mille cinq cents francs par an ; un peu plus que ne lui rapportent ses fonctions de membre de l'Institut. C'est M. Carafa qui touche les jetons de présence à la docte assemblée, et c'est Bibi qui les mange. Le maestro trouve cela tout simple. Tous les jours, régulièrement, dans l'après-midi, l'homme va faire sa visite au cheval. Celui-ci attend son maître avec l'impatience et l'inquiétude d'un cœur de bête, c'est-à-dire d'un excellent cœur. Dix fois en un quart d'heure il passe sa tête par-dessus la balustrade de son écurie et regarde du côté de la rue. C'est en vain qu'on essayerait de le distraire de sa pensée fixe ; les mots les plus flatteurs des locataires de la maison, qui ne passent jamais devant l'écurie du rentier sans le complimenter; les offres les plus séduisantes des cuisinières, qui lui réservent les débris de la table de leurs maîtres, rien n'y fait; Bibi est un chien pour l'attachement. Que M. Carafa entre : avant qu'il puisse le voir, il a deviné ses pas, entendu le bruit de la canne sur laquelle l'artiste appuie de glorieux mais cuisants rhumatismes, récoltés sur les champs de bataille quand il était officier de cavalerie, qu'il composait en amateur et faisait le coup de sabre en artiste.

Dès que le cheval aperçoit son bienfaiteur, il hennit fièrement et mordille la barrière qui le tient renfermé dans ses appartements.

La barrière est abaissée, et les deux amis de se faire mille manifestations affectueuses, de se dire une foule de choses les plus aimables du monde.

Ne riez pas, le palefrenier de Bibi, l'estimable François, assure que le compositeur de musique et son ancien serviteur à quatre pattes ont ensemble de longues et très-intéressantes conversations.

— S'il n'en était pas ainsi, me dit un jour très-sérieusement François, croyez-vous donc qu'un homme du talent et de l'esprit de M. Carafa resterait des heures entières avec son cheval! Ils se comprennent, et même...

— Et même?

— Et même, s'il faut ne vous rien cacher, je les ai entendus parler.

— En vérité?

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire. Sans être indiscret de ma nature, par hasard, j'ai saisi toute une conversation entre ces deux messieurs... je veux dire entre M. Carafa et Bibi, et j'ai encore présent à la mémoire tout ce qu'ils se sont dit.

— Vous seriez bien aimable, cher monsieur François, de me rapporter cet entretien, qui pique vivement ma curiosité.

— Monsieur, ce serait avec infiniment de plaisir, mais je suis au service de M. Carafa, et je croirais manquer à mes devoirs les plus sacrés, si j'allais révéler les secrets de famille de mon très-honoré maître... Si seulement vous connaissiez M. Carafa, peut-être alors...

— Non-seulement je le connais, mais j'ai eu, il y a déjà quelques paires d'années,— le temps passe si vite! — l'honneur de recevoir de lui, au Conservatoire, dans sa classe de haute composition, de précieuses leçons dont j'ai eu le tort de ne pas suffisamment profiter. Jamais M. Carafa, par un excès de modestie rare chez les artistes en général, ne nous citait en exemple sa musique, et toujours il nous parlait des partitions de Rossini ; ce qui faisait dire à tous ses élèves qu'en cela il n'avait qu'un tort.

— Celui de ne pas se citer lui-même?

— Précisément.

— Dans ce cas, monsieur, et vu vos excellents rapports avec M. Carafa, tous mes scrupules disparaissent et je n'hésite plus à vous dire ce que j'ai entendu.

Et François, ayant remis en place la brosse et l'étrille dont il venait de se servir pour embellir le long poil de Bibi, prit la parole en ces termes :

— C'était dans les premiers temps où le cheval, trahi par ses forces, ou, pour parler plus exactement, par ses pieds de devant, car le train de derrière est excellent, fut contraint de ne plus sortir de l'écurie. Avant cette époque, nous faisions ensemble d'agréables promenades pour notre santé à tous les deux, et il arrivait qu'on le laissait se promener dans la cour, guettant les morceaux de carottes et les croûtes de pain que lui jetaient des fenêtres de leur cuisine les cuisinières, toujours prévenantes pour Bibi. Sa grande douceur excluait toute idée de danger pour personne. Au reste, il n'abusait pas de cette liberté, et ne faisait de temps en temps le tour de la cour que pour se dégourdir les jambes. On a beau être vieux, quand on a du sang, cela se fait sentir quelquefois. Bref, M. Carafa sortait de chez M. Rossini,— M. Carafa sort toujours de chez M. Rossini, à moins qu'il n'y rentre, — lorsque, s'étant présenté dans l'écurie après l'heure accoutumée de ses visites, il dit à Bibi : — Ce n'est pas ma faute, mon ami ; c'est celle de Rossini, qui s'amuse à écrire en amateur, depuis le matin jusqu'au soir, sans aucune rature et tout en causant avec ses intimes, des chefs-d'œuvre dont le monde s'émerveillera un jour. Il m'a fait lire ses derniers manuscrits et je ne pouvais m'arracher à la contemplation de ces divines inspirations... Mais je n'ai pas besoin de te faire l'éloge de Rossini ; ce n'est pas la première fois que je t'en parle, et tu l'admires autant que moi. Quelle musique, mon ami! surtout quand on la compare aux élucubra-

tions épileptiques que chantent d'une façon plus épileptique encore des chanteurs Armstrong de trois cents kilogrammes en fer forgé et qui éclateront tous, c'est certain. Tu es resté classique, toi, et tu ne connais ni ces compositeurs, ni ces chanteurs, ce dont je te félicite de tout mon cœur. Mais laissons de côté cette artillerie prétendue harmonieuse et parlons de notre santé, ce qui est beaucoup plus intéressant. Tes pieds de devant, comment sont-ils? toujours de travers? Enfin l'estomac est bon chez toi, et c'est l'important, puisque rien ne t'oblige à quitter la chambre. Quant à moi, ce sont les pieds de derrière qui laissent un peu à désirer. Les omnibus, heureusement, ne sont pas faits pour les caniches, et pour mes trente centimes je me fais des pieds de rechange. On m'a parlé d'un procédé nouveau de massage au moyen duquel on obtenait de promptes guérisons. Je n'y crois qu'à demi; à ton âge et aussi un peu au mien, le massage et toute la pharmacie perdent leurs droits... Ah! nous ne sommes plus ce que nous étions il y a seulement une quinzaine d'années! Tu te montrais alors dans toute la vigueur de la jeunesse, fier, agile, musculeux, hardi jusqu'à l'impétuosité, piaffant en cadence sur le sol entre un léger nuage de poussière. Quand nous allions, l'un portant l'autre, faire aux Champs-Elysées notre promenade quotidienne, que de gens, en nous voyant, disaient : — Ils sont bien! C'est que, pourquoi le tairai-je? si tu savais me porter avec grâce, je ne te montais point mal. Mon état de compositeur ne m'avait pas, Dieu merci, fait oublier mon métier d'officier de cavalerie. Plus tard, la selle te fatigua et il y avait des jours où elle m'incommodait moi-même. Sans nous rien dire nous nous comprîmes, et j'achetai une américaine. La selle est plus noble que le timon, sans doute, mais quand on prend de l'âge, on aime avant tout ses aises et on se moque du qu'en dira-t-on. Le fait est que, pour toi comme pour moi, l'américaine était préférable sous tous les rapports. Tu eus encore de beaux moments sous le harnais. Je me souviens d'avoir un jour entendu le dialogue suivant entre un couple d'élégants assis dans une calèche qui frôlait notre américaine :

— Il me semble l'avoir vu quelque part, dit l'élégante à voix basse en reposant son regard sur le mien.

— C'est Carafa, répondit l'élégant en se penchant vers l'élégante.

— Carafa?... reprit celle-ci; est-ce qu'il n'est pas arrivé premier à Chantilly, il y a trois ans?

— Je ne crois pas qu'il ait jamais couru.

— Qu'a-t-il donc fait?

— Il a fait *Masaniello* et soixante-dix autres opéras.

L'élégante se mit à rire aux éclats; elle m'avait regardé, mais elle parlait de mon cheval. Toi seul, mon brave Bibi, avais eu l'honneur d'attirer son attention. Je ne suis pas d'un naturel jaloux, et pourtant je ne pus maîtriser un mouvement de dépit. Mais tu ne m'en veux pas de cela, n'est-ce pas, mon vieux camarade?

Ici, me dit François, le cheval de M. Carafa prononça quelques mots, mais d'une voix sourde qui ne me permit pas d'en saisir le sens. Son maître fut plus heureux, car il ajouta :

— J'en étais sûr... Plus tard, continua-t-il en caressant le col de l'animal, comme pour le remercier de ses bonnes paroles, il fallut diminuer le nombre de nos promenades. Tu te fatiguas sous le harnais comme tu t'étais fatigué sous la selle, et je te l'avoue, à cette heure, ce fut pour moi une grande privation que de ne plus aller régulièrement prendre l'air au bois de Boulogne, comme j'en avais l'habitude depuis si longtemps. Quelques personnes me donnèrent le conseil de te vendre et d'acheter un autre cheval. Comme si on vendait ses amis! Ah! je l'avoue, si j'en avais eu les moyens, j'aurais fait l'acquisition d'un autre cheval; mais te vendre pour te livrer sûrement dans des mains sans pitié, jamais... Ne me remercie pas, ajouta l'illustre compositeur, j'aurais souffert autant que toi de te savoir malheureux. Je me consolai de mes rares promenades au bois de Boulogne en allant plus souvent chez Rossini. Enfin tes pieds de devant s'étant affaiblis encore, nous fîmes notre dernière visite au bois le jour même où tu entrais dans ta trente-deuxième année et où moi j'atteignais... Mais il est inutile que je te dise mon âge. Si depuis je t'ai fait quelques infidélités avec les chevaux et les voitures d'anciens et opulents amis, je ne t'en ai pas moins conservé mon cœur intact. Ces amis généreux et d'une haute naissance voulaient te donner l'hospitalité dans leurs écuries; j'ai refusé pour toi, car je sais que les plus splendides festins chez les autres ne valent pas un modeste repas chez soi.

— Merci, fit le cheval, merci!

— Comment! dis-je, vous avez entendu le cheval de M. Carafa dire Merci?

— Aussi distinctement que si vous le disiez vous-même. Je ne suis pas craintif, mais j'eus peur. Il me revint que certains peuples d'Orient croient à la métempsycose, et je me demandai si ce cheval n'avait pas été homme autrefois. Ma tête s'échauffa et, pour me rassurer, je me mis à siffler l'air si connu de ***Masaniello :***

Les anguilles, les jeunes filles,
J'attrape tout dans mes filets.

Ma présence ayant été découverte, ajouta François, elle mit un terme à cet entretien. M. Carafa prit congé de Bibi, et moi, m'adressant au cheval, je lui dis, sans trop savoir ce que je faisais :

— Monsieur désire-t-il quelque chose?

Bibi, malgré son âge avancé et ses douleurs rhumatismales, a l'œil vif et porte la tête haute. Il rue de temps à autre, mais sans malice, par coquetterie et pour faire voir qu'il est encore fringant. M. Carafa espère qu'il vivra plusieurs années encore, et des mesures hygiéniques sont rigoureusement observées à son égard. La pauvre bête étant forcée de *garder la chambre*, comme dit le célèbre compositeur, il lui faut une nourriture variée et pas trop échauffante.

A la moindre indisposition de Bibi, le vétérinaire accourt; M. Carafa ne regarde pas à payer quelques visites de médecin de plus.

— Un malheur est si vite arrivé! disait-il dernièrement à François.

Quelle est votre conclusion? me demandera-t-on peut-être. Faut-il donner à tous les chevaux la généreuse pension alimentaire que M. Carafa accorde à son ancien serviteur? Non, je ne demande pas cela pour tous les chevaux, ne voulant pas l'impossible. Ce que je demande, c'est qu'on les traite plus humainement, et... qu'on les mange en France, comme on les mange en Allemagne, en Suède et ailleurs, afin qu'on les tue de bonne heure et qu'on leur épargne ainsi le martyre d'une horrible vieillesse. Suis-je donc bien exigeant pour eux?

Oscar COMETTANT.

(*La suite prochainement.*)

NOUVELLES ET VOYAGES.

LES AVENTURES MERVEILLEUSES MAIS AUTHENTIQUES DU CAPITAINE CORCORAN (1).

V. — LA CHASSE AU RHINOCÉROS.

Par malheur, Louison, malgré toutes ses belles qualités, était du sexe auquel les tigres doivent leurs mères, en sorte qu'elle n'eut pas plutôt vu disparaître à l'horizon la troupe de chasseurs et respiré le délicieux parfum des forêts que lui apportait la brise, qu'elle eut envie de partir au triple galop et de rejoindre le capitaine Corcoran, laissant là le palais et ses fonctions de garde du corps, dont elle ne devinait pas l'importance.

En deux mots, elle était capricieuse, vaniteuse, légère et amoureuse du plaisir. Peut-être rêvait-elle aussi de chasser le rhinocéros; c'est ce qu'on n'a jamais su, car parmi ses défauts elle n'avait pas celui de raconter ses pensées au premier venu.

Quoi qu'il en soit, elle bâilla si fortement, s'étira dans tous les sens avec tant de langueur, et commença même de petits rugissements qui laissaient voir un ennui si profond, que Sita, malgré tout son désir de la garder près d'elle, commença à s'inquiéter de ce voisinage, et finit par lui rendre la liberté.

A peine la porte du palais était-elle ouverte lorsque la tigresse s'élança d'un bond, franchit la haie qui séparait le jardin du reste de la ville, passa par-dessus la tête du factionnaire épouvanté, traversa deux ou trois rues, renversa, sans dire gare, deux ou trois douzaines de bourgeois paisibles qui flânaient devant leurs boutiques, et arriva enfin à la porte principale de Bhagavapour, où les soldats du poste se gardèrent bien de l'arrêter, et lui rendirent les mêmes honneurs qu'à un officier supérieur, car ils se hâtèrent de rentrer dans leur caserne et de saisir leurs fusils pour faire une décharge générale, à laquelle Louison ne daigna pas répondre.



Louison dans les rues de Bhagavapour. Dessin de Lix.

Tout en courant, elle ne négligeait pas de prendre des informations, regardant avec attention la piste des chevaux, et levant le nez en l'air, comme un bon chien de chasse qui cherche le gibier.

Pendant ce temps, le prince Holkar et le capitaine Corcoran étaient en chasse, et quoi qu'ils eussent bien des sujets d'inquiétude, ils causaient fort gaiement et semblaient ne penser qu'au rhinocéros.

— Avez-vous chassé quelquefois le rhinocéros? demanda Holkar au Breton.

— Jamais, répondit l'autre. J'ai chassé le tigre, l'éléphant, l'hippopotame, le lion, la panthère; mais le rhinocéros est un animal inconnu pour moi. Je ne l'ai jamais rencontré, même dans les ménageries.

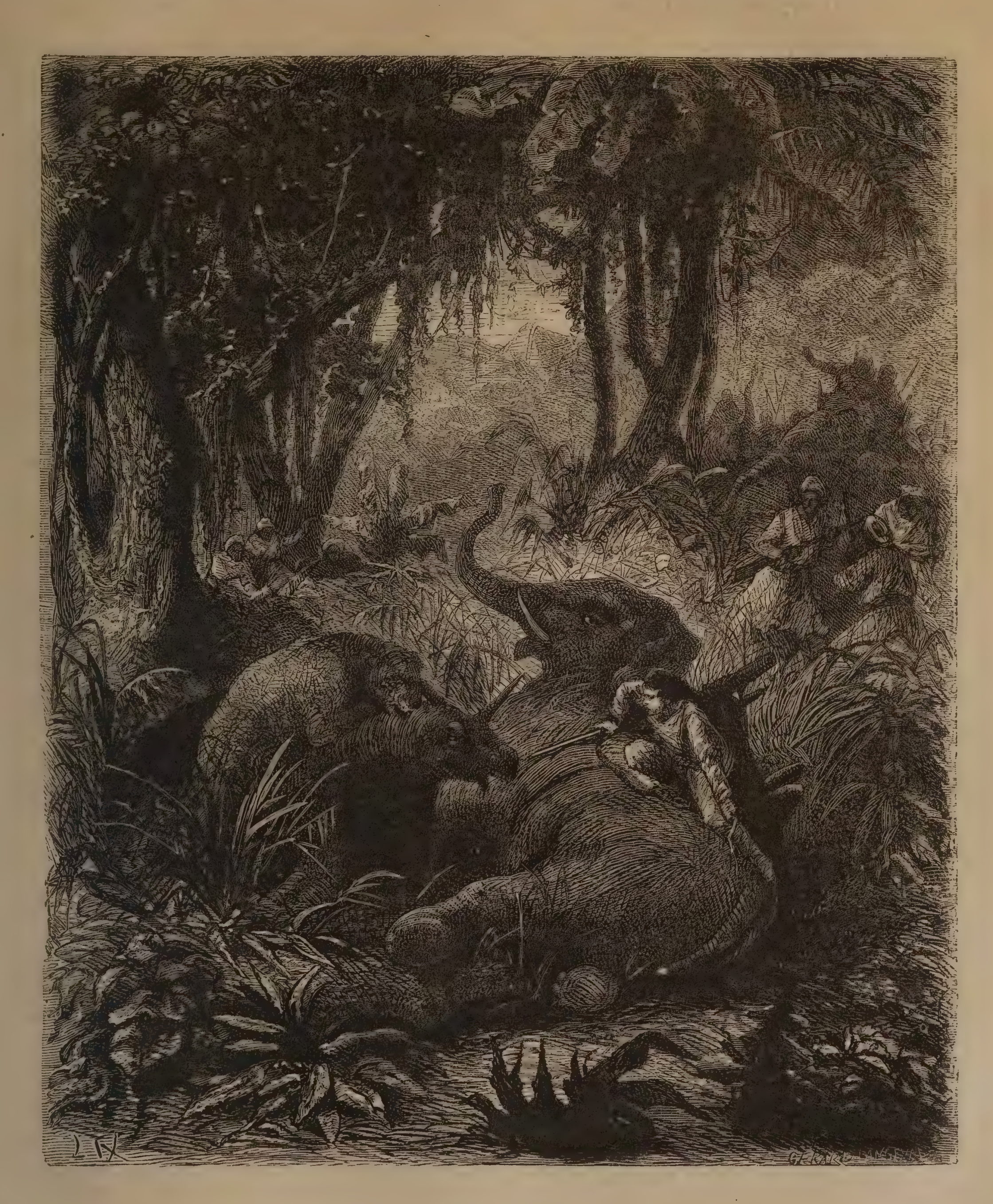
— C'est un gibier très-rare et très-précieux, dit Holkar. Il est fort grand, lorsqu'il a atteint toute sa croissance. J'en ai vu deux ou trois qui n'avaient guère moins de six pieds de haut et de douze ou quinze pieds de long.

Le rhinocéros est lourd, massif, il a la peau rugueuse et plus dure qu'une cuirasse, la tête courte, les oreilles droites et mobiles comme celles du cheval, le museau tronqué et surmonté d'une corne qui est son arme principale. Vous verrez avant une heure comment il s'en sert.

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

Si nous sommes heureux dans cette chasse, ce qui n'est pas bien sûr, car sa peau est à l'épreuve de la balle, et il est plus robuste que tous les autres animaux, y compris même les éléphants, je vous promets à dîner un bifteck de rhinocéros, ce qui n'est pas à dédaigner. On n'en mange qu'à la table des princes...

Tout en causant, Holkar et Corcoran arrivèrent à un carrefour qui se trouvait à l'entrée de la forêt.



La chasse au rhinocéros. Dessin de Lix.

Ce carrefour portait le nom de *Carrefour des Quatre Palmiers*.

— Arrêtons-nous ici, dit Holkar en descendant de cheval. Nos chevaux ne supporteraient ni la vue, ni l'odeur, ni le choc du rhinocéros; nous allons monter sur des éléphants.

En effet, un relai d'éléphants tout préparés et harnachés d'avance attendait les principaux chasseurs.

— A quoi sert, demanda le capitaine, cet homme qui est là sur le devant et presque sur les oreilles de l'éléphant?

— C'est le conducteur, répliqua Holkar. Lui seul peut se faire entendre et obéir de l'animal.

— Et cet autre, continua le capitaine, qui se tient respectueusement derrière moi, et semble attendre mes ordres?

— Mon cher hôte, c'est celui qui doit être mangé.

— Mangé par qui? Je n'ai pas faim, et ce n'est pas le déjeuner que vous m'avez réservé, je pense?

— Mangé par le tigre, capitaine.

— Par le tigre! Quel tigre? Nous allons à la chasse du rhinocéros, je pense, et non à celle du tigre.

— Mon cher ami, dit Holkar en riant, c'est un usage anglais que nous avons adopté, et qui est excellent, comme vous allez voir. Les Anglais ont remarqué que l'on fait souvent dans nos forêts des rencontres auxquelles on ne s'attend pas, — celle d'un tigre, par exemple, ou d'un jaguar, ou d'une panthère. Or, cet animal qui se lève de grand matin, comme nous, qui a faim comme nous et plus que nous, qui vit de sa chasse et qui n'a pas d'autre moyen d'existence, attend souvent le voyageur au coin d'un sentier, dans l'espérance de déjeuner... De plus, comme il n'aime pas à attaquer les gens en face, il saute presque toujours sur eux par derrière, au moment où on l'attend le moins, et vous emporte dans le jungle pour vous dévorer à son aise.

Or les Anglais, qui sont des gens très-sensés, très-prudents, vrais gentlemen, et qui regardent leur peau comme plus précieuse aux yeux de l'Eternel que celle de tous les autres individus de la race humaine, — les Anglais, dis-je, ont inventé de mettre à califourchon sur l'éléphant, quand ils vont à la chasse ou à la promenade, outre le cornac chargé de guider l'animal, un pauvre diable qui doit servir de proie au tigre, si par hasard quelque malheureux rôde dans les environs, car enfin, disent-ils, il n'est pas juste qu'un gentleman s'expose à être mangé comme un pauvre diable, et la divine Providence a dû créer les pauvres diables pour les faire manger à la place des gentlemen. N'est-ce pas admirablement raisonné, mon cher ami, et ne serez-vous pas bien aise vous-même que ce garçon, qui est là derrière, serve de bifteck au tigre au lieu de vous?

— Ma foi non! dit Corcoran, et je le prie de descendre tout de suite et de retourner à Bhagavapour par le chemin le plus court. Si je dois servir de pâture à quelqu'un, homme ou bête, ce ne sera pas, je l'espère, sans m'être bien défendu, et... Mais que veut dire ceci?

Les éléphants élevaient leurs trompes et donnaient des signes d'une violente frayeur. Bientôt même les cornacs annoncèrent qu'ils n'en étaient plus maîtres.

— Ceci veut dire, répondit Holkar, qu'il y a près d'ici dans le jungle une chose que nous ne voyons pas encore, mais qui doit être fort dangereuse, à en juger par l'épouvante de nos éléphants. Tenez-vous prêt, capitaine, et regardez autour de vous.

Au même instant les chevaux se cabrèrent avec violence, plusieurs cavaliers de l'escorte furent jetés par terre, et les éléphants prirent la fuite, malgré tous les efforts de leurs conducteurs.

C'est Louison qui était cause de tout ce désordre. Elle arrivait au grand galop, franchissant les fossés, les haies, les broussailles, avec la vitesse d'une locomotive lancée à toute vapeur.

A cette vue chacun mit la main à ses armes, mais Corcoran rassura tout le monde :

— Eh! n'ayez peur de rien, dit-il, c'est ma chère Louison... C'est vous, mademoiselle, ajouta-t-il en la regardant d'un air qu'il voulait rendre sévère, que venez-vous faire ici?

Louison ne répondit pas, mais remua la queue d'une manière très-significative.

— Oui, je le vois bien... vous vous ennuyiez au palais... mademoiselle voulait chasser le rhinocéros... Eh bien! à bas, Louison, je n'aime pas ces manières si familières quand on est en faute... n'est-ce pas?... oui, je le lis dans vos yeux... Voyons, venez avec moi, suivez la chasse, soyez sage, et tâchez de n'effrayer personne.

Ravie de cette permission et d'un accueil si favorable, Louison ne tarda pas à se faire pardonner son arrivée subite, et devint en peu de temps l'amie intime de toute l'escorte d'Holkar, bêtes et gens, ou du moins personne n'osa lui témoigner le plaisir qu'on aurait eu d'apprendre qu'elle était enfermée dans une bonne et solide cage, à quinze cents lieues marines de Bhagavapour.

Bientôt après, les cris des rabatteurs annoncèrent qu'on avait retrouvé la piste du rhinocéros, et qu'il allait déboucher bientôt par un sentier à l'entrée duquel se trouvaient plusieurs des chasseurs, et entre autres Holkar et le capitaine Corcoran.

En effet, l'animal ne tarda pas à paraître, poursuivi par les traqueurs qui jetaient des pierres sans lui faire, d'ailleurs, aucun mal. Ces pierres, si grosses qu'elles fussent, rebondissaient sur son épaisse cuirasse, comme des boulettes de mie de pain sur le casque d'un carabinier. Il s'avançait au petit trot, sans paraître ému ou intimidé par le nombre de ses adversaires.

— Attention! rangez-vous, dit Holkar, le voici. Le seul endroit où vous puissiez le blesser est l'œil ou l'oreille, et vous ne pouvez le frapper que par côté, car de face, il est partout à couvert.

Il avait à peine fini de parler lorsqu'une décharge générale de coups de fusil se fit entendre. Plus de soixante balles frappèrent à la fois le corps de l'animal sans entamer sa peau. Corcoran seul avait réservé son feu, et bien lui en prit.

Le rhinocéros, ébranlé enfin ou irrité par cette attaque, leva la tête, et se précipitant avec une promptitude et une roideur épouvantables, alla frapper de sa corne l'éléphant que montait Corcoran.

Sous ce choc imprévu, l'éléphant blessé chancela et essaya de saisir son ennemi avec sa trompe pour l'enlever de terre et le briser contre un arbre ou un rocher; mais le rhinocéros ne laissait aucune prise, et, d'un second coup de corne qui pénétra jusqu'au cœur, il renversa l'éléphant, qui tomba lourdement à terre comme un chêne déraciné.

En même temps le rhinocéros se dégagea de son adversaire et s'élança pour frapper Corcoran, qui venait d'être renversé comme sa monture.

La situation du capitaine était terrible. Les plus braves chasseurs n'osaient s'approcher, lui-même avait le pied engagé dans les harnais de l'éléphant et ne pouvait se tenir debout.

— A moi, Louison! cria-t-il.

Heureusement la tigresse n'avait pas attendu cet appel. Elle suivait la chasse en amateur, et semblait venue seulement pour juger des coups. Mais dès qu'elle vit le danger où se trouvait son ami, elle s'élança d'un bond, tourna autour du rhinocéros, le saisit par les oreilles, et le maintint presque immobile malgré tous ses efforts.

Grâce à ce prompt secours, Corcoran put se dégager et se trouva debout en face de son ennemi.

— Bravo! ma Louison, dit-il. Tiens-le bien... c'est cela... attends, laisse-moi chercher l'endroit vulnérable... Ah! le voici.

En même temps, il plaça le bout du canon de sa carabine dans l'oreille du rhinocéros et fit feu. L'animal, blessé à mort, eut une convulsion suprême, fit un effort qui rejeta Louison à quinze pas de là, sur les épaules de l'un des chasseurs, et tomba roide mort.

— Mon cher hôte, dit Holkar, vous avez tous les bonheurs, et je donnerais la moitié de mes Etats pour posséder un ami aussi attaché, aussi fidèle, aussi brave et aussi adroit que Louison... Pour aujourd'hui la chasse est terminée. Demain nous trouverons peut-être quelque chose de meilleur... En route.

On releva le rhinocéros, on le plaça sur un chariot, et l'on reprit le chemin de Bhagavapour.

Pendant ce temps, Louison recevait les remercîments de son maître et témoignait par ses bonds la joie qu'elle avait eue de le sauver.

Cependant le retour ne fut pas aussi gai qu'on s'y attendait. Chacun semblait avoir le pressentiment de quelque grand malheur. Corcoran, sans le dire, se reprochait d'avoir consenti à cette chasse ; Holkar se reprochait encore davantage de l'avoir proposée, et tous deux craignaient pour Sita.

Tout à coup, à une demi-lieue environ de Bhagavapour, du haut d'une colline d'où l'on voyait la vallée de la Nerbuddah et la ville, on aperçut une épaisse fumée qui s'élevait des faubourgs, et l'on entendit un bruit confus, lointain et sourd, où dominaient le tonnerre de l'artillerie, la fusillade et les cris des femmes et des enfants.

— Seigneur Holkar, dit Corcoran, entendez-vous et voyez-vous? Bhagavapour brûle ou a été prise d'assaut.

A cette vue, Holkar pâlit.

— Et ma fille, s'écria-t-il, ma pauvre Sita !

En même temps il enfonça ses éperons dans le ventre de son cheval et partit au grand galop. Corcoran le suivit avec une vitesse égale. Le reste de l'escorte, quoique lancé à toute bride, demeura fort loin en arrière.

Ils arrivèrent à la porte la plus voisine et voulurent interroger un officier.

— Seigneur, dit-il à Holkar, j'ignore ce qui s'est passé. Le feu s'est déclaré dans cinq ou six endroits à la fois, et jusque dans le palais de Votre Altesse, mais...

Il allait continuer, Holkar ne l'écoutait plus.

— Dans mon palais ! s'écria-t-il, et piquant des deux, il s'élança avec plus de furie que jamais dans cette direction. Sans dire un mot, Corcoran le suivait, et Louison courait à côté d'eux.

Tout était en désordre dans le palais. Sur les marches du grand escalier on voyait de larges flaques de sang répandu. Des cadavres étaient étendus dans les galeries. Presque tous les serviteurs d'Holkar étaient morts.

A cette vue le vieillard s'arracha les cheveux.

— Hélas ! dit-il, où est Sita ?

Tout à coup Ali parut. Il avait reçu un coup de poignard dans la poitrine, mais le coup n'était pas mortel.

— Ali ! Ali ! qu'as-tu fait de ma fille ? demanda Holkar d'une voix éclatante.

— Seigneur ! s'écria Ali en se prosternant, faites grâce à votre esclave. Ils l'ont enlevée !

— On a enlevé ma fille! dit Holkar, et toi, face de chien, tu n'as rien fait pour la sauver ! malheureux ! Où est-elle ? Qui l'a enlevée ? Parle, mais parle donc !

— Seigneur, dit Ali, c'est Rao. Il avait des intelligences dans le palais. La princesse a été saisie par des hommes embusqués qui ont poignardé la plupart de vos serviteurs, et qui l'ont emportée malgré ses cris et ses pleurs dans un bateau tout prêt. Ils l'ont transportée sur la rive opposée du fleuve, où Rao les attendait avec ses cavaliers, et tous ensemble sont partis, on ne sait dans quelle direction, car ils avaient eu la précaution d'amarrer à l'autre rive toutes les barques, de sorte qu'on n'a pas pu les poursuivre.

Holkar, accablé par son malheur, n'écoutait plus rien ; mais Corcoran, quoique vivement ébranlé par ce coup inattendu, ne songeait qu'aux moyens de reprendre Sita.

— Et, dit-il, d'où vient cette fumée que nous avons aperçue au-dessus de Bhagavapour?

— Hélas ! seigneur Corcoran, répondit Ali, ces bandits, pour assurer le succès de leur crime, avaient mis le feu dans cinq ou six quartiers de la ville ; mais on l'a bientôt éteint.

— Eh bien, dit Corcoran, il faut aller à la nage chercher des barques sur la rive opposée, et nous nous mettrons à la poursuite des ravisseurs.

— Seigneur capitaine, le mal est encore plus grand que vous ne croyez, dit Ali. Nous venons d'apprendre en même temps que l'avant-garde de l'armée anglaise est à cinq lieues d'ici, et c'est probablement ce qui donne à ce misérable Rao l'audace de venir nous braver jusque dans Bhagavapour. Déjà l'on a vu un détachement de cavalerie dans les environs.

— Eh ! qu'ils viennent maintenant ! s'écria Holkar désespéré, qu'ils prennent ma ville, mon trésor et ma vie. J'ai perdu ma fille chérie, qui seule donnait du prix à tout cela. J'ai tout perdu.

Corcoran lui prit la main et d'un ton ferme :

— Soyez homme, mon hôte, dit-il, et reprenez courage. Votre fille est enlevée ; mais elle n'est ni morte ni déshonorée. Nous la retrouverons, je vous le garantis. Ah ! pourquoi Louison n'est-elle pas restée près d'elle ?... ce n'est pas elle qu'on aurait poignardée, effrayée ou corrompue comme ces malheureux esclaves.. Ce qui devait arriver est arrivé... Holkar, je vous quitte.

— Vous me quittez ! Et dans quel moment !...

— Mon cher hôte, je vous pardonne cet injuste soupçon. Je vais poursuivre le misérable Rao, le prendre et de ma propre main le pendre au premier arbre du chemin.

— Oui, vous avez raison, fit Holkar ranimé par l'espérance de retrouver sa fille, et je vais partir avec vous.

— Non ! Restez ici ! dit Corcoran, restez pour diriger les recherches et pour tenir tête aux Anglais qui vont assiéger votre ville. Moi, que rien ne retient, je vais chercher Sita et vous la ramener, je l'espère... Allons, Louison, ma chère, c'est par ta faute que nous l'avons perdue ; c'est à toi de la retrouver... Va, cherche...

En même temps il prit le voile de Sita, encore tout parfumé des senteurs de l'iris, et le fit flairer à la tigresse.

— C'est elle, c'est Sita qu'il faut retrouver, dit Corcoran, cherche !

En même temps des bateliers qui s'étaient jetés à la nage ramenèrent le bateau même dans lequel on avait placé Sita. Sans hésiter, Louison s'embarqua avec son maître, un cheval et deux bateliers.

Corcoran, après avoir traversé la Nerbuddah, prit terre avec Louison et lui présenta de nouveau le voile de Sita. Ce second appel fait à l'intelligence de la tigresse fut parfaitement entendu, et sans hésiter elle s'engagea dans un sentier peu fréquenté qui aboutissait à une vaste clairière où il était aisé, aux piétinements qui avaient marqué le sol, de reconnaître le passage d'une troupe nombreuse de cavaliers.

De là, elle prit une route assez large et assez bien

entretenue. Corcoran suivait toujours la tigresse au grand trot de son cheval.

A une lieue plus loin, Louison retrouva un morceau de la robe de Sita qui s'était sans doute accroché au buisson, et le désigna d'un coup d'œil aux regards du capitaine. Celui-ci mit pied à terre, ramassa le précieux débris, le plaça sur son cœur, et continua sa route.

Enfin il entendit le bruit d'une troupe de cavaliers qui s'avançaient de son côté, et il espéra retrouver tout de suite Sita et son ravisseur. Mais il s'était trompé. C'était un escadron du 25e régiment de cavalerie anglaise qui battait la campagne.

Corcoran fit signe à Louison de rester immobile et s'avança à la rencontre des nouveaux venus.

— Qui vive? cria l'officier d'une voix forte.

— Ami ! répondit Corcoran.

— Qui êtes-vous? demanda l'officier anglais.

Cet officier était un grand jeune homme aux cheveux et aux favoris roux, aux épaules larges, qui avait tout l'air d'un excellent cavalier, d'un vigoureux boxeur et d'un bon joueur de cricket.

— Je suis Français, dit Corcoran.

— Que faites-vous ici? demanda l'officier.

Le ton impérieux et brusque de l'Anglais ne plut pas au Breton, qui répondit sèchement :

— Je me promène.

— Monsieur, dit l'Anglais, je ne plaisante pas. Nous sommes en pays ennemi, et j'ai droit de savoir qui vous êtes.

— C'est trop juste, répliqua Corcoran. Eh bien, je suis venu chercher ici le fameux manuscrit des lois de Manou, le Gouroukamtâ, qu'on m'a dit être caché au fond d'un temple inconnu. Pourriez-vous m'indiquer où il est ?

L'Anglais le regarda d'un air indécis, ne sachant si Corcoran parlait sérieusement ou se moquait de lui.

— Vous avez sans doute des papiers qui attestent votre identité ? demanda-t-il.

— Connaissez-vous ce cachet? dit Corcoran.

— Non.

— Eh bien, c'est celui de sir William Barrowlinson, directeur de la Compagnie des Indes et président de la *Geographical, colonial, orographical, and photographical Society*, et que vous devez connaître sans doute.

— Si je le connais ! c'est lui qui m'a fait obtenir ma commission de lieutenant dans l'armée des Indes.

— Eh bien, reprit Corcoran, ceci est une lettre de recommandation que ce gentleman...

— Ce baronnet, voulez-vous dire, interrompit l'officier.

— Ce baronnet, — si cela vous plaît davantage, — m'a donnée pour le gouverneur général de Calcutta.

— C'est bien, dit l'officier. Et d'où venez-vous ?

— De Bhagavapour.

— Ah ! vous avez vu le rebelle Holkar ? Eh bien, est-il prêt à se soumettre ? est-il prêt à se battre ?

— Monsieur, dit Corcoran, vous en jugerez mieux que moi quand vous serez plus près de Bhagavapour.

— Mais a-t-il au moins une armée nombreuse et bien disciplinée?

— Je n'entends rien à ces choses-là... Et maintenant, messieurs, voulez-vous, je vous prie, me laisser continuer ma route ?

— Patience, monsieur, dit l'officier; qui nous dit que vous n'êtes pas un espion d'Holkar ?

Corcoran regarda froidement et fixement l'Anglais.

— Monsieur, dit-il, si vous étiez en rase campagne seul avec moi, peut-être seriez-vous plus poli.

— Monsieur, dit l'Anglais à son tour, je ne m'inquiète pas d'être poli, mais de faire mon devoir. Suivez-nous au quartier général.

— J'allais vous prier de m'y conduire, dit le Breton.

Et, en effet, il pensa que le meilleur moyen de savoir où l'on avait transporté Sita était d'aller au quartier général de l'armée anglaise, où certainement Rao avait dû chercher un asile.

— Mais, ajouta-t-il, vous voudrez bien me permettre d'amener avec moi un ami.

— Assurément, monsieur, dit l'Anglais, tous les amis qu'il vous plaira amener.

Corcoran siffla; au même instant Louison parut. Voir Corcoran, se précipiter et le rejoindre fut l'affaire d'un instant. Les chevaux de l'escadron, saisis d'une terreur presque insurmontable, s'agitèrent pour échapper à leurs cavaliers et courir à travers la plaine. Quant aux cavaliers, aussi émus que leurs chevaux, mais retenus par l'honneur militaire, ils eurent beaucoup de peine à ne pas prendre la fuite.

Cependant ils firent assez bonne contenance.

— Monsieur, dit l'officier, la plaisanterie est un peu forte... Où avez-vous choisi cet ami-là ?

— Je m'étonne de votre étonnement, répliqua le Breton. Vous autres, Anglais, qui croyez connaître tous les genres de sport, vous courez après les chevaux, les chiens, les renards, les coqs et toutes les bêtes de la création... moi, je préfère les tigres... chacun son goût... Est-ce que vous auriez peur d'un pareil compagnon, par hasard ?

— Monsieur, dit l'Anglais en colère, un gentleman anglais n'a peur de rien ; mais je me demande si la société d'un tigre est bien convenable pour un gentleman.

— Louison se fait peut-être en ce moment la même question, dit à son tour Corcoran, et se demande si la société d'un gentleman anglais est bien convenable pour elle. Mais enfin, faisons régulièrement les choses. Monsieur le lieutenant, quel est votre nom ?

— John Robarts, monsieur, répondit l'Anglais d'un ton rogue et gourmé.

— Très-bien, continua Corcoran. Attention, Louison ! Je vous présente le très-honorable John Robarts, lieutenant au 25e des hussards de la reine... vous entendez. . et vous aurez soin de ne mettre sur lui ni la dent ni la griffe, excepté dans le cas de légitime défense...

— Monsieur, dit l'Anglais, aurez-vous bientôt terminé cette inconvenante comédie ?

— Et à vous, lieutenant John Robarts, dit Corcoran sans s'émouvoir, j'ai l'honneur de présenter miss Louison, ma meilleure amie... Maintenant, capitaine, s'il vous plaît de trouver que j'ai manqué de respect envers votre uniforme, je suis votre homme et tout prêt à vous en rendre raison ici même.

— C'est bon, monsieur, dit Robarts, nous verrons cela plus tard... En route, et suivez-nous.

Le voyage ne fut pas long.

A un quart de lieue de là se trouvait le camp anglais, au bord d'une petite rivière qui se jette un peu plus loin dans la Nerbuddah. Les chevaux, les soldats, les vivandières et tout l'attirail qui accompagne une armée dans l'Inde étaient groupées dans un désordre pittoresque.

John Robarts, accompagné de Corcoran et de Louison, entra dans la tente du colonel Barclay.

VI. — CONVERSATION ÉMOUVANTE DE LOUISON ET DU CAPITAINE CORCORAN AVEC LE COLONEL BARCLAY.

Le colonel Barclay, qui faisait ce jour-là les fonctions

de brigadier général, était l'un des plus braves officiers de toute l'armée des Indes. Il avait gagné fort péniblement tous ses grades, et n'avait jamais cessé, soit en paix, soit en guerre, d'être employé dans les missions les plus difficiles. Tantôt commandant un régiment sur la frontière, tantôt surveillant, avec le titre de résident, les démarches, le gouvernement et les préparatifs des princes tributaires de la Compagnie comme Holkar, il possédait la confiance des soldats, et il connaissait à fond tous les ressorts de la politique anglaise dans l'Inde. Mais n'étant frère, oncle, fils ou neveu d'aucun des directeurs de la Compagnie, il ne recevait que les missions rebutantes ou périlleuses.

C'est à ce titre qu'on l'avait chargé d'attaquer Holkar.

S'il réussissait, on tenait tout prêt un général de parade, bien apparenté, qui devait venir prendre le commandement de l'armée et recueillir le fruit de la victoire de Barclay. De là, chez le colonel, une mauvaise humeur continuelle et un juste ressentiment contre les favoris de la très-haute et très-puissante Compagnie des Indes, qui ne l'empêchait pas néanmoins de remplir rigoureusement tous ses devoirs militaires.

Lorsque John Robarts entra dans sa tente, le vieux Barclay se retourna et dit :

— Qu'y a-t-il de nouveau, Robarts?

— Nous avons fait une capture importante, colonel. C'est un Français, qui est, je crois, l'espion d'Holkar.

— C'est bien. Faites entrer.

— Mais, dit Robarts, il n'est pas seul.

— C'est bien. Faites entrer aussi les autres et mettez deux factionnaires à la porte de la tente.

— Mais, colonel...

— Faites ce que je vous dis, et ne répliquez pas.

— Après tout, pensa Robarts, puisqu'il ne veut pas entendre mes explications, c'est son affaire.

Et faisant signe à Corcoran :

— Entrez ! dit-il.

Corcoran entra, précédé de Louison, qui, sur un geste, alla se coucher à ses pieds. Elle était cachée par la table qui séparait Corcoran du colonel Barclay.

Celui-ci, le dos tourné, affectait de ne pas voir et de ne pas entendre Corcoran. Par suite de cette affectation, il ne s'aperçut pas de la présence de Louison.

Il y eut un instant de silence. Corcoran, voyant que le colonel ne lui parlait pas et ne lui disait pas de s'asseoir, s'assit sans y être invité, prit un livre sur la table et feignit de lire avec attention.

Enfin Barclay s'aperçut que le prisonnier n'était pas de ceux qu'on intimide aisément, et se retournant vers lui :

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il d'une voix brève.

— Français.

— Votre nom ?

— Corcoran.

— Votre profession ?

— Marin et savant.

— Qu'appelez-vous savant ?

— Je cherche le manuscrit des lois de Manou pour le compte de l'Académie des sciences de Lyon.

— Où alliez-vous quand on vous a rencontré ?

— A la recherche d'une jeune fille qu'un brigand a enlevée à son père.

— Est-ce une Indienne ou une Anglaise?

— C'est la fille d'Holkar, prince des Mahrattes.

Le colonel Barclay regarda Corcoran d'un œil défiant.

— Quel intérêt prenez-vous aux affaires d'Holkar ? demanda-t-il.

— Je suis son hôte, répondit Corcoran d'un ton ferme.

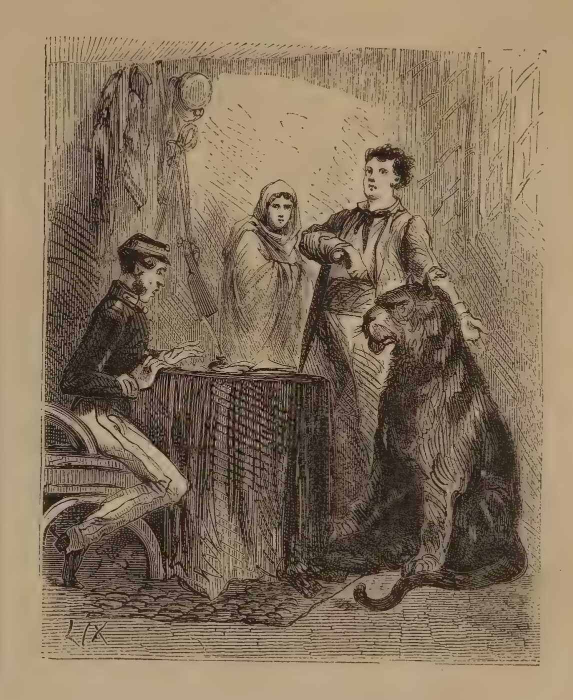
— Bien ! dit Barclay. Avez-vous quelque papier qui vous recommande ?

Corcoran tendit la lettre de sir William Barrowlinson.

— C'est bien ! dit Barclay après l'avoir lue. Je vois que vous êtes un gentleman. Vous pouvez rassurer Holkar sur le sort de sa fille. Elle est dans mon camp. Rao l'y a conduite il y a deux heures à peine. C'est un ôtage précieux pour nous; mais on ne lui a fait, et on ne lui fera aucun mal. L'honneur de l'armée anglaise en répond. D'ailleurs Rao lui-même la respecte, car il doit l'épouser, c'est le prix de son concours...

— Dites plutôt de son infâme trahison.

— Comme il vous plaira, je ne tiens pas aux mots... Et maintenant, monsieur Corcoran, si vous voulez voir vous-même la belle Sita et annoncer à son père qu'elle



Dans la tente du colonel Barclay. Dessin de Lix.

est saine et sauve et dans des mains loyales, je ne m'y oppose pas. Je vais la faire appeler.

— Je n'osais pas vous le demander, colonel, et je vous remercie de me l'avoir offert.

Le colonel frappa sur un gong. John Robarts parut aussitôt. Il attendait avec impatience et curiosité la fin de l'entretien. Il fut très-surpris de voir Corcoran paisiblement assis près de la table, en face du colonel, et Louison entre les deux, cachée au colonel par le tapis qui recouvrait la table.

— Robarts, dit Barclay, allez chercher miss Sita, et amenez-la ici avec tous les égards qu'un gentleman anglais doit à une dame de la plus haute naissance.

— Mais, colonel... répondit Robarts, qui voulait prévenir Barclay de la présence de Louison.

— Vous n'êtes pas encore parti, monsieur? dit Barclay avec un flegme hautain.

Robarts, forcé d'obéir, sortit la tête basse.

— Vous ne connaissez pas la vallée de la Nerbuddah, monsieur? demanda Barclay du ton d'un touriste qui

vante la beauté d'un paysage. C'est un pays enchanteur. On y trouve des sites mille fois plus beaux que dans les Alpes ou dans les Pyrénées... Vous pouvez m'en croire, monsieur, car j'y ai vécu neuf ans, sans autre société que les pierres des montagnes et les espions qui me rendaient compte de toutes les actions d'Holkar... Ah! monsieur, quel ennuyeux métier que celui de recevoir, d'analyser, de classer et d'apprécier des rapports de police. Si vous êtes un peu géologue comme moi... Etes-vous géologue? — Non. — Tant pis... La géologie, c'est ma passion favorite... Ah! si vous aviez été géologue, quelles bonnes parties nous aurions faites ensemble dans huit jours, car il ne me faudra pas plus de huit jours pour renverser Holkar. Cela vous contrarie peut-être à cause de votre amitié pour lui. C'est bien, n'en parlons plus... J'espère, monsieur, que vous me ferez l'honneur de dîner aujourd'hui avec moi.

Corcoran s'excusa de ne pouvoir accepter cette invitation.

— Bon! Vous craignez de faire un mauvais dîner... Je vois ce que c'est... Mais rassurez-vous... Nous avons d'excellent vin de France, et des pâtés de France, et des puddings d'Angleterre, et tout ce que le globe terrestre produit de délicat et d'exquis pour le plaisir des gentlemen... Allons, est-ce dit?

— Colonel, dit Corcoran, je regrette de ne pouvoir accepter une offre si cordiale, mais je suis pressé de rassurer Holkar.

— Rassurer Holkar, cher monsieur! Vous n'y pensez pas! Je vous tiens; je vous garde. Vous écrirez à Holkar, cela suffira. Croyez-vous que je vais vous laisser retourner dans le camp ennemi après que vous avez vu le mien?... Je vous rendrai la liberté quand nous aurons pris Bhagavapour.

— Et si vous ne le prenez jamais, colonel? demanda Corcoran, qui commençait à s'indigner d'être traité en prisonnier de guerre.

— Si nous ne le prenons jamais, répliqua le colonel, eh bien, vous n'y rentrerez jamais, c'est moi qui vous le dis, quand l'Académie des sciences de Lyon et toutes les académies qui sont sous le soleil devraient renoncer à lire le manuscrit des lois de Manou...

— Colonel, dit Corcoran, vous violez le droit des nations!

— Plaît-il? demanda Barclay.

Au même instant Sita parut, et sa présence apaisa la querelle, qui commençait à devenir très-vive.

— Ah! s'écria-t-elle en regardant Corcoran avec des yeux pleins de joie, je savais bien que vous viendriez me chercher jusqu'ici!

Cette première parole remplit d'une joie immense le cœur du capitaine Corcoran. C'est donc sur lui qu'elle avait compté! c'est de lui qu'elle attendait son salut!

Mais ce n'était pas le moment de s'expliquer. D'ailleurs Corcoran craignait à tout moment que l'entrée de Robarts ou de quelque autre importun de l'état-major n'empêchât l'exécution du projet de délivrance qu'il venait de combiner.

— Colonel, dit-il enfin, vous refusez de me rendre la liberté?

— Je refuse, dit Barclay.

— Vous gardez contre toute justice la princesse Sita, enlevée à son père par un coquin dont vous voulez faire son mari?

— Vous m'interrogez, je crois! dit Barclay d'un air hautain, et il avança la main pour frapper sur le gong.

— Eh bien donc, s'écria Corcoran en se levant, qu'il en soit ce que le ciel aura décidé.

Et avant que Barclay eût pu appeler personne, Corcoran saisit le gong, le mit hors de portée, tira de sa poche un revolver, et couchant en joue le colonel, il s'écria :

— Si vous appelez, je vous brûle la cervelle.

Barclay se croisa les bras d'un air de mépris.

— Ai-je affaire à un assassin? dit-il.

— Non, répliqua Corcoran; car si vous appelez, je serai tué, et, dans ce cas, c'est moi qui serai l'assassiné et vous qui serez l'assassin. Ce sont deux rôles également fâcheux... Faisons un traité, si vous voulez...

— Un traité! dit Barclay. Je ne traite pas avec un homme que j'ai reçu en gentleman, presque en ami, et qui m'en récompense en menaçant de m'assassiner.

— Encore ce mot-là, colonel! dit Corcoran. Eh bien, ne faisons aucun traité, aussi bien n'en ai-je pas besoin. Debout, Louison!

A ces mots, la tigresse se leva et se montra pour la première fois aux yeux étonnés de Barclay. Mais l'étonnement fit bientôt place à la frayeur.

— Louison, continua Corcoran, tu vois bien monsieur le colonel... S'il fait un pas hors de la tente avant que la princesse et moi nous soyons en selle, je te le livre.

La menace de Corcoran était fort sérieuse et Barclay le voyait bien. Il se décida à capituler.

— Enfin que voulez-vous? demanda-t-il.

— Je veux, dit Corcoran, qu'on m'amène ici vos deux meilleurs chevaux. Nous monterons à cheval, la princesse et moi. Quand nous aurons dépassé les limites du camp, je sifflerai. A ce signal, la tigresse viendra me rejoindre, et alors vous serez libre de lancer sur nous toute votre cavalerie, y compris M. le lieutenant John Robarts, du 25e de hussards, avec qui j'ai un petit compte à régler. Est-ce une affaire convenue?

— C'est convenu, dit Barclay.

— Et ne comptez pas manquer impunément à la foi jurée, ajouta Corcoran, car Louison, qui est plus intelligente que beaucoup de chrétiens, s'en apercevrait tout de suite et vous étranglerait en un clin d'œil.

— Monsieur, dit Barclay avec hauteur, vous pouvez avoir confiance dans l'honneur d'un gentleman anglais.

Et en effet, sans quitter sa tente, il ordonna à Robarts de faire seller, brider et amener deux beaux chevaux; il regarda Corcoran et Sita se mettre en selle, reçut d'un air impassible le salut d'adieu qu'ils lui firent, et attendit patiemment que le coup de sifflet eût retenti.

Mais alors, et aussitôt que Louison, qui faisait des bonds prodigieux et qui épouvantait tout le camp, eut pris le même chemin que Corcoran, il cria :

« Dix mille livres sterling pour celui qui me ramènera cet homme et cette femme vivants! »

A ces mots, tout le camp fut en rumeur. Tous les cavaliers se hâtèrent de brider leurs chevaux, sans prendre la peine de les seller, de peur de perdre du temps. Quant aux fantassins, ils couraient déjà sur la trace des fugitifs et semblaient avoir des ailes.

Seul, le lieutenant Robarts, tout en bridant son cheval comme les autres, hasarda cette remarque séditieuse :

— Pourquoi donc le colonel Barclay les a-t-il laissés fuir, s'il tenait tant à les reprendre?

A quoi le colonel répliqua en infligeant à l'orateur des arrêts d'un mois.

C'est bien fait. Quand le chef a fait une sottise, c'est aux subordonnés de se taire. Il est toujours dangereux d'avoir plus d'esprit que son chef.

VII. — AU GALOP ! AU GALOP ! HURRAH !

Pendant que la moitié de la cavalerie anglaise partait au galop, à la poursuite de Corcoran et de la belle Sita, le capitaine galopait aussi sur la route de Bhagavapour, ayant à ses côtés la fille d'Holkar et l'intrépide Louison.

Tous trois fort bien montés, les deux premiers sur les meilleurs chevaux du colonel Barclay, et Louison sur ses pattes, franchissaient avec la vitesse d'un train express les plaines, les collines, les vallées, et commençaient déjà à espérer d'échapper à leurs ennemis, lorsqu'un obstacle terrible, imprévu et presque insurmontable, se dressa sur leur route.

Tout à coup Corcoran aperçut un groupe de cinq ou six habits rouges qui venaient à cheval au-devant de lui.

C'étaient des officiers anglais qui avaient quitté le camp pour aller chasser, et qui revenaient tranquillement, suivis d'une trentaine de serviteurs indiens et de plusieurs chariots chargés de gibier et de provisions.

A cette vue Corcoran et Sita firent halte, et Louison s'assit gravement sur ses pattes de derrière, toute prête à délibérer, puisqu'on assemblait le conseil.

Le capitaine n'aurait pas hésité s'il avait été seul ; il aurait hardiment tenté l'aventure et passé au travers de cette petite troupe avec Louison ; mais il craignait de hasarder sur un coup de dés la vie ou la liberté de Sita.

Peut-être Corcoran pensa-t-il aussi qu'il aurait mieux fait de rechercher, comme on l'en avait prié, le manuscrit des lois de Manou que de se mettre au service du pauvre Holkar, dont la cause paraissait tout à fait désespérée ; mais il rejeta bientôt cette réflexion comme indigne de lui.

Cependant Sita le regardait avec une terrible anxiété.

— Eh bien, capitaine, qu'allons-nous faire? demanda-t-elle.

— Etes-vous décidée à tout? répliqua Corcoran.

— Je le suis, dit Sita.

— Il s'agit, vous le savez, de passer par force ou par ruse. J'essayerai de la ruse; mais si les Anglais s'en aperçoivent, il faudra en tuer trois ou quatre ou périr. Etes-vous prête? Ne craignez-vous rien?

— Capitaine, dit Sita en levant les yeux au ciel, je ne crains que de ne plus voir mon père et de retomber aux mains de cet infâme Rao.

— Eh bien, dit alors le Breton, nous sommes sauvés. Mettez votre cheval au petit trot, sans affectation. Cela lui donnera le temps de souffler... et tenez-vous prête... Quand je dirai : *Bramah et Vishnou!* il faudra piquer des deux. Louison et moi nous ferons l'arrière-garde.

Les trois fugitifs étaient alors dans une vallée assez large arrosée par le Hanouvéry, ruisseau profond qui va rejoindre la Nerbuddah.

Les deux pentes de la vallée sont couvertes de jungles et de gros palmiers où se cache tout le gros gibier de l'Inde, — les tigres y compris. Aussi n'est-il pas aisé de quitter le grand chemin et de s'enfoncer dans les rares sentiers, car on peut à tout moment se rencontrer nez à mufle avec les plus redoutables de tous les carnassiers, sans parler de ces terribles serpents dont le poison est foudroyant comme le curare ou l'acide prussique.

Cependant les officiers anglais s'avançaient au petit trot, d'un air nonchalant, comme des gens qui n'ont aucun ennemi à craindre ou à poursuivre. Ils avaient bien dîné, ils fumaient des cigares de la Havane, et commentaient paisiblement les articles du *Times*.

Ils ne parurent pas s'occuper beaucoup de Corcoran, qui avait l'habit et la mine flegmatique d'un *civilian*, c'est-à-dire d'un employé civil de la Compagnie des Indes, mais ils furent éblouis de la rare beauté de Sita.

Quant à Louison, ils furent d'abord étonnés, mais comme ils étaient Anglais et *sportsmen*, ils comprirent bien vite ce genre d'excentricité, et l'un d'eux fut même tenté d'acheter la tigresse.

— Venez-vous du camp, monsieur? demanda-t-il à Corcoran.

— Oui, répliqua le Breton.

— Eh bien, a-t-on des nouvelles d'Angleterre? Les lettres de Londres devaient arriver à midi.

— Elles sont arrivées en effet, répondit Corcoran.

— Que dit-on dans le West-End? continua l'Anglais. Est-ce toujours lady Suzan Carpeth qui tient la corde dans Belgrave-square? ou bien a-t-elle cédé la place à lady Margaret Cranmouth?

— A vous dire le vrai, — répliqua le Breton, qui ne voulut pas, de peur d'exciter des soupçons, paraître se soucier peu de lady Suzan ou de lady Margaret, — je crains que miss Belinda Charters ne l'emporte bientôt sur ces deux dames.

— Oh! oh! dit le gentleman étonné. Miss Belinda Charters! quelle est cette beauté nouvelle dont je n'ai jamais entendu parler?

— Cher monsieur, dit Corcoran, cela n'est pas étonnant. M. William Charters est un gentleman qui a amassé en Australie, dans le commerce de la laine et de la poudre d'or, soixante-quinze ou quatre-vingts millions de francs et qui...

— Soixante-quinze ou quatre-vingts millions! s'écria le gentleman bavard et curieux. C'est une jolie somme!

— Oui, ajouta le Breton, et vous concevez que miss Belinda Charters, qui d'ailleurs est la beauté même, ne manque pas de soupirants! Au revoir, messieurs...

Et il allait s'éloigner avec Sita et Louison, lorsque le gentleman le rappela.

— Monsieur, excusez, je vous prie, mon indiscrétion; mais je dois vous avertir que vous êtes en pays ennemi, et que vous hasardez beaucoup en suivant cette route.

— Je vous remercie de cet avis, monsieur.

— Les éclaireurs d'Holkar battent la campagne, et vous pourriez être enlevé par eux.

— Ah! ah! En vérité! Eh bien, je serai prudent.

Et Corcoran allait continuer sa route; mais l'Anglais, qui paraissait décidé à ne pas le lâcher avant le coucher du soleil, essaya encore de le retenir.

— Vous êtes sans doute, monsieur, employé au service de la Compagnie?

— Non, monsieur, je voyage pour mon plaisir.

Le gentleman s'inclina respectueusement sur sa selle, persuadé qu'un homme qui va de l'Europe dans l'Inde pour son seul plaisir devait être un fort grand seigneur et pour le moins un lord, ou un membre influent de la Chambre des communes.

Il allait encore ouvrir la bouche, mais Corcoran l'interrompit. Il entendait derrière lui le bruit des cavaliers qui le poursuivaient et qui allaient l'atteindre.

— Excusez-moi, dit-il, je suis pressé.

— Au moins, reprit l'Anglais, vous me permettrez bien de vous offrir un cigare.

— Je ne fume pas en présence des dames, répliqua Corcoran impatienté.

La conversation avait lieu en anglais, et le Breton connaissait fort bien cette langue; malheureusement, l'ennui de se voir arrêté par un bavard et de perdre des

moments si précieux lui fit oublier son rôle, et il prononça ces dernières paroles en français.

— Mais, par le diable! s'écria l'officier, vous êtes Français, monsieur, et non pas Anglais! Que faites-vous sur cette route, et à cette heure?

Le moment décisif approchait. Corcoran jeta un coup d'œil sur Sita pour l'avertir de se tenir prête à la fuite.

Celle-ci avait les yeux fixés sur un des Indiens qui suivaient l'escorte et qui conduisaient les chariots anglais. Corcoran regarda du même côté et s'aperçut avec étonnement que l'Indien et la fille d'Holkar échangeaient, sans mot dire, des signes d'intelligence.

En regardant l'Indien avec plus d'attention, il reconnut Sougriva, ce brahmine qui avait été envoyé à Holkar par Tantia Topee.

Au reste, il n'eut pas beaucoup de temps pour réfléchir, car les six officiers anglais l'entourèrent, et celui qui avait déjà parlé ajouta :

— Monsieur, en attendant que votre présence dans le pays d'Holkar soit expliquée, vous êtes notre prisonnier.

— Prisonnier! dit Corcoran. Vous voulez rire, messieurs. Place donc, ou je vous tue!

En même temps il tira de sa poche un revolver et l'arma en un clin d'œil.

Aussi prompt que lui, l'Anglais s'arma d'un revolver, et tous deux allaient faire feu à bout portant, lorsqu'un incident inattendu décida la victoire.

Au bruit sec des deux revolvers qu'on armait, Louison comprit qu'on allait se battre. Elle bondit brusquement sur la croupe du cheval de l'Anglais, qui se cabra et désarçonna son cavalier; grand bonheur pour celui-ci et pour notre ami Corcoran, car à la distance où les deux adversaires étaient l'un de l'autre, les deux cervelles risquaient de sauter ensemble, comme les bouchons de deux bouteilles de vin de Champagne.



La rencontre avec les Anglais. Dessin de Lix.

Cependant l'Anglais tira son coup de pistolet, mais la balle, détournée de son but par le bond prodigieux de Louison, emporta le chapeau d'un autre gentleman qui s'était avancé pour saisir Corcoran.

— Brahma et Vishnou! cria tout à coup celui-ci.

A ce signal, Sita donna un coup d'éperon à son cheval, qui partit lancé comme une flèche. Corcoran la suivit en écartant rudement de la main un Anglais qui voulait le retenir; et Louison, voyant ses deux amis en fuite, s'élança sur leurs traces. A peine eut-on le temps de tirer sur eux cinq ou six coups de pistolet, dont un seul blessa le cheval de Corcoran.

Quant aux cipayes indiens qui conduisaient le chariot et qui étaient armés comme leurs maîtres, pas un ne bougea, soit pour aider Corcoran, soit pour le faire prisonnier.

Un seul, le brahmine Sougriva, à qui tous paraissaient obéir, fit faire aux chariots une manœuvre assez singulière, qui retarda pendant trois ou quatre minutes la poursuite des Anglais. Il feignit de vouloir détourner le chariot qui occupait la tête de la colonne, et, dans son empressement, il le fit verser en travers du chemin.

Aussitôt les autres Indiens, comme s'ils avaient obéi à un mot d'ordre, quittèrent leurs chariots et vinrent se grouper autour de celui qui était renversé, remplissant

l'étroit passage, enchevêtrant leurs chariots et leurs chevaux de trait l'un dans l'autre, et forçant les Anglais à s'arrêter devant ce mur vivant d'hommes et d'animaux.

Au même instant arrivaient les cavaliers partis du camp pour courir à la poursuite des fugitifs. En tête galopait le bouillant John Robarts.

— Avez-vous vu le capitaine? s'écria John Robarts.

— Quel capitaine?

— Eh! le maudit Corcoran que le ciel confonde! Barclay est dans une colère épouvantable. Il s'est laissé jouer comme un enfant, mais il n'en veut pas convenir, et il a promis dix mille livres sterling à celui qui lui ramènera le capitaine Corcoran et la fille d'Holkar.

— Comment! s'écria l'un des gentlemen, c'était la fille d'Holkar et nous ne l'avons pas deviné! Je l'avais prise, à demi cachée sous son voile, pour une jeune miss



La pagode. Dessin de A. de Bar.

anglaise qui fait le voyage de l'Inde en compagnie de son futur mari.

— Allons! allons! En route! dit l'impatient Robarts. Mille guinées à celui qui arrivera le premier.

A ces mots, une ardeur magique s'empara de tous les cœurs. A coups de fouet, on força les Indiens de ranger le long du chemin leurs attelages disloqués, et l'on courut au triple galop sur les traces des fugitifs.

Le jour baissait rapidement, suivant l'usage des tropiques, et la poursuite était d'autant plus vive qu'elle ne pouvait pas durer très-longtemps.

VIII. — A L'ASSAUT! A L'ASSAUT!

De son côté, Corcoran ne s'endormait pas.

Il galopait à côté de Sita, maudissant la sotte curiosité de l'Anglais qui lui avait fait perdre un temps si précieux.

Cependant il espérait que l'approche de la nuit, l'éloignement du camp anglais, et quelque accident heureux, peut-être la rencontre de l'avant-garde d'Holkar, lui donneraient le loisir de regagner Bhagavapour. Ce qui le fâchait le plus, c'était d'être obligé de fuir.

— Fuir devant des Anglais! pensait-il, quelle honte!

Que dirait mon père s'il me voyait! Pauvre père, qui n'a jamais rencontré un Anglais sans lui proposer une partie de boxe, ou de savate, ou de quelque autre divertissement semblable à ceux qui réjouissent ces gentlemen!... Et moi, je galope devant eux, et tout à l'heure, au lieu de prendre ce maudit bavard à la cravate et de le jeter dans le fossé, comme j'en avais envie et comme c'était mon devoir, je n'ai pensé qu'à lui laisser croire que j'étais un *goddam* comme lui! c'est à se briser la tête contre la muraille.

Pendant ces réflexions, il s'aperçut tout à coup que son cheval faiblissait, que le galop se ralentissait et, malgré les coups d'éperon, se changeait en simple trot. Il se retourna et vit que sa botte était couverte de sang. Son cheval avait reçu une balle dans le flanc.

Ce nouveau malheur n'abattit pas le courage du Breton. Il se hâta de mettre pied à terre.

— Que faites-vous? demanda Sita. Est-ce le moment de faire halte? Les Anglais sont sur nos traces.

— Ce n'est rien, dit Corcoran, mon cheval est blessé par la décharge que ces lâches coquins ont faite sur nous il y a un instant... Sita, si vous voulez fuir, partez seule, Louison vous accompagnera et vous défendra...

— Oui, dit Sita, mais qui me défendra de Louison?...

Corcoran parut frappé de cette réflexion.

— C'est vrai! dit-il, Louison n'a pas dîné; il est déjà tard. Je ne crains rien pour vous sans doute, mais je ne répondrais pas de votre cheval, ou peut-être Louison irait-elle chercher sa proie dans le voisinage.

— Capitaine, dit Sita en descendant de cheval, je reste avec vous; quel que soit le sort qui vous attend, nous le partagerons ensemble...

— Ah! dit Corcoran avec joie, voilà qui tranche toutes les difficultés! Qu'ils viennent, maintenant, tous les Anglais, et John Robarts, et Barclay, et les colonels, et les capitaines, et les majors, et tous les habits rouges de la création!

En même temps, il chercha dans les fontes des selles des deux chevaux, et trouva deux revolvers tout chargés; celui qu'il avait à la ceinture était le troisième, et Corcoran avait des cartouches dans ses poches.

— Nous avons des armes et des munitions, dit-il, pour trente ou quarante coups de feu, et comme je compte bien ne tirer que de près et à coup sûr, je crois que tout ira bien... Venez avec moi, Sita; et toi, Louison, va devant comme un éclaireur, et regarde s'il n'y a pas quelque ennemi caché dans le jungle.

Le plan de Corcoran était très-simple. De la route où il était, il apercevait à quelque distance une petite pagode indienne abandonnée, à laquelle paraissait aboutir un sentier assez large tracé dans le jungle. C'est là qu'il voulait chercher un asile. Entrer dans la pagode, en refermer la porte sur eux, barricader l'entrée avec des poutres qui se trouvaient par hasard dans le voisinage, et percer des meurtrières à travers la porte, ce fut pour les fugitifs l'affaire d'un instant.

Louison regardait ces préparatifs avec étonnement. Elle était même un peu mécontente. Cela se comprend; elle adorait le grand air, les prairies, les vastes forêts, les hautes montagnes; elle n'aimait pas à être enfermée, et surtout elle ne comprenait pas qu'on prît tant de peine pour s'enfermer soi-même. Aussi Corcoran prit soin de lui expliquer les raisons de sa conduite.

— Louison, ma chérie, lui dit-il, il n'est pas temps de vous livrer à vos caprices et de courir les champs, suivant votre détestable habitude... si vous aviez rempli votre devoir ce matin, nous ne serions pas, vous et moi, à l'heure qu'il est, enfermés sans souper dans une méchante pagode où il n'y a pas le moindre gibier... vous avez fait le mal, ma chérie... il faut le réparer d'une façon éclatante. Donc, attention!... tenez-vous derrière cette fenêtre ouverte, et si quelque gentleman essaye de l'escalader, je vous le livre, ma chérie...

Ayant donné ces ordres, que Louison promit d'exécuter ponctuellement, du moins on pouvait le deviner à la vivacité de son regard, et à la manière affectueuse dont elle remuait la queue et entr'ouvrait ses lèvres, Corcoran se retourna vers Sita pour l'encourager.

— Oh! ne prenez pas la peine de me rassurer, capitaine, dit-elle en lui tendant la main. Ce n'est pas pour ma vie que je crains... c'est pour vous, qui allez donner la vôtre avec tant de générosité, et pour mon père, qui ne survivrait pas, je le sais, au désespoir de me voir entre les mains des Anglais. Mais, ajouta-t-elle, les yeux brillants de fierté, soyez sûr que la fille d'Holkar ne sera pas reprise vivante par ces barbares aux cheveux roux. Ou je serai libre avec vous, ou je mourrai.

Et elle tira de sa ceinture un petit flacon qui contenait un de ces poisons subtils dont l'Inde est remplie.

— Voilà, dit-elle, ce qui me sauvera de la servitude et du déshonneur d'épouser ce traître Rao.

Comme elle finissait de parler, Corcoran entendit un bruit léger comme le sifflement du *cobra capello*, ce terrible serpent de l'Inde. Il se leva brusquement, mais Sita lui fit signe de se rasseoir.

A ce sifflement succéda le cri du colibri, puis un bruit de feuilles froissées.

— Qu'est cela? dit Corcoran.

— Ne craignez rien. C'est un ami, répliqua Sita, je reconnais ce signal.

En effet, après un court instant, une voix d'homme chanta doucement ces vers du Ramayanâ, par lesquels le roi Djanaka présente la belle Sita la Vidéhaine, sa fille, à Rama, son fiancé :

« ... J'ai une fille, belle comme les déesses et douée de toutes les vertus; elle est appelée Sita, et je la réserve comme une digne récompense à la force. Très-souvent des rois sont venus me la demander en mariage, et j'ai répondu à ces princes : Sa main est destinée en prix à la plus grande vigueur... »

Sita se leva alors, et récita, comme une réponse à la question qui lui venait du dehors, les belles paroles que la Vidéhaine adresse dans le poëme de Valmiki à Rama, son époux, lorsque, par la perfidie de Kékegi, ce héros invincible fut envoyé en exil et privé du trône :

« ... O toi, de qui les beaux yeux ressemblent aux pétales du lotus, pourquoi ne vois-je pas le chasse-mouche et l'éventail récréer ton visage, qui égale en splendeur le disque plein de l'astre des nuits?... »

— Ouvrez! cria alors la voix du dehors. Ouvrez, je suis Sougriva!

Corcoran lui tendit la main par-dessus la fenêtre, et quand l'Indou, s'accrochant aux saillies du mur, fut parvenu jusqu'à cette main, le robuste Breton l'enleva comme une plume, et le déposa dans l'intérieur de la pagode.

A peine arrivé, Sougriva se prosterna devant la fille d'Holkar.

— Relève-toi, dit Sita. Où sont les Anglais?

— A cinq cents pas d'ici.

— Ils nous cherchent toujours?

— Oui.

— Et ils ont retrouvé nos traces?

— Oui. L'un des deux chevaux que vous montiez s'est abattu, frappé d'une balle. Ils en ont conclu que vous deviez être dans le voisinage.

— Et toi, qu'as-tu fait?

L'Indou se mit à rire silencieusement.

— J'ai fait verser en travers de la route le chariot que je conduisais. Les autres coolies en ont fait autant. C'est un quart d'heure de gagné.

Ici, Corcoran s'aperçut que la figure de Sougriva était ensanglantée.

— Qui t'a fait cela? demanda-t-il.

— Le seigneur John Robàrts, répliqua l'Indou. Quand il a vu le chariot verser, il m'a donné un coup de cravache. Mais je le retrouverai, oh! oui, je le retrouverai avant trois jours, ce chien d'Anglais!

— Sougriva, dit la belle Sita, mon père te donnera la récompense que tu as si bien méritée...

— Oh! dit l'Indien, je ne donnerais pas ma vengeance pour tous les trésors du prince Holkar... Mais elle est proche, je le sais.

Et comme il voyait quelque doute dans le regard de Corcoran :

— Seigneur capitaine, dit-il, vous êtes des nôtres, puisque vous êtes l'ami d'Holkar. Avant trois mois il n'y aura plus un Anglais dans l'Inde.

— Oh! oh! dit Corcoran, j'ai entendu déjà bien des prophéties, et celle-là n'est pas plus sûre que toutes les autres.

— Sachez donc, dit Sougriva que tous les cipayes de l'Inde ont fait serment d'exterminer les Anglais, et que le massacre a dû commencer il y a cinq jours à Meerut, à Lahore et à Bénarès.

— Qui te l'a dit?

— Je le sais. Je suis le messager de confiance de Nana-Sahib, le rajah de Bithoor.

— Mais ne crains-tu pas que j'avertisse les Anglais?

— Il est trop tard, répliqua l'Indou.

—Mais, reprit Corcoran encore, qu'es-tu venu faire ici?

— Seigneur capitaine, répliqua Sougriva, je vais partout où je pourrai nuire aux Anglais. Je ne voudrais pas que Robarts mourût d'une autre main que la mienne...

A ces mots, il s'interrompit tout à coup.

— J'entends le bruit des chevaux qui trottent dans le sentier, dit-il, c'est la cavalerie anglaise qui arrive. Tenez-vous bien, car l'assaut sera rude.

— Bon! bon! dit Corcoran, je n'en suis pas à ma première affaire... Toi, charge les armes, et vous, Sita, invoquez pour nous la protection de Brahma.

Quelques instants après, cinquante ou soixante cavaliers entourèrent la pagode et apprêtèrent leurs armes en silence. Tous les autres étaient retournés au camp.

Robarts, qui commandait le détachement, s'avança et dit d'une voix forte :

— Rendez-vous, capitaine, ou vous êtes mort!

— Et si je me rends, répliqua Corcoran, serai-je libre avec la fille d'Holkar?

— Par le diable! cria Robarts, vous êtes en notre pouvoir... allez-vous nous dicter des conditions? Rendez-vous et vous aurez la vie sauve, voilà tout ce que je puis vous promettre.

— Eh bien, dit Corcoran, faites ce qu'il vous plaira. Je ferai de mon mieux. Et maintenant, commencez!

A ce signal, les Anglais mirent pied à terre, attachèrent leurs chevaux à des arbres et se préparèrent à enfoncer la porte de la pagode avec les crosses de leurs carabines.

Au premier coup de crosse, la porte trembla et chancela sur ses gonds.

— Vous l'avez voulu, dit Corcoran ; qu'il soit fait suivant votre plaisir!

En même temps, il tira un premier coup de revolver par la fenêtre laissée entr'ouverte.

Un Anglais tomba, frappé mortellement.

Aussitôt Corcoran s'effaça contre le mur, et ce fut un grand bonheur pour lui, car à peine l'eut-on aperçu qu'on tira sur la fenêtre quinze ou vingt coups de carabine. Aucun ne l'atteignit.

— Mes enfants, dit-il, vous jetez votre poudre aux moineaux. Voici comme il faut viser.

Et d'un second coup, il blessa un autre des assaillants.

A ce coup de revolver, les Anglais ripostèrent par une seconde décharge, qui fit aussi peu de mal à Corcoran que la première.

— Gentlemen, dit-il, vous ne faites rien ici que casser des vitres. N'allez-vous pas essayer quelque chose de plus sérieux?

C'était bien l'intention des Anglais.

Pendant que le gros de la troupe tiraillait contre la porte et la fenêtre de la pagode, cinq ou six cavaliers étaient allés chercher un tronc d'arbre dans le voisinage et l'apportaient en triomphe.

— Diable! ça devient sérieux, pensa Corcoran.

Il se tourna vers Sougriva et lui dit :

— La porte va être enfoncée; c'est clair. On donnera l'assaut... Personne ne sait ce qui peut arriver. Emmène Sita dans quelque coin de la pagode à l'abri des balles.

Sita, pleine d'admiration pour le courage de Corcoran, voulait rester à côté de lui, mais Sougriva l'emmena malgré elle et la cacha dans une encoignure.

Pendant ce temps, Louison ne disait rien.

L'intelligente bête devinait tous les désirs et toutes les pensées de Corcoran. Elle savait qu'on lui avait confié la garde de la fenêtre, et rien n'aurait pu la détourner de ce devoir. Du reste, suivant sa consigne, elle se taisait, et restait couchée à plat ventre, les pattes étendues, réfléchissant et attendant.

Cependant le tronc d'arbre qu'on avait apporté fut dirigé à grand renfort de bras contre la porte de la pagode. Dès le premier coup, la porte faillit s'écrouler. Au second, l'un des battants fut enfoncé et laissa ouvert un espace qui pouvait suffire au passage d'un homme.

Corcoran vit que le danger pressait, et laissant à Louison le soin de garder la fenêtre, il se précipita vers la brèche. Il était temps, car déjà un Anglais montrait sa tête rousse et avait engagé ses épaules dans l'ouverture. Heureusement, le passage était encore un peu étroit.

Quand l'Anglais vit approcher Corcoran, il voulut tirer sur lui un coup de carabine, mais il était tellement gêné par les battants de la porte, qu'il n'eut pas le temps d'ajuster et de faire feu. Corcoran, au contraire, libre et maître de ses mouvements, appuya le canon de son revolver sur le crâne de l'Anglais et lui brûla la cervelle.

Puis, comme il n'avait guère de munitions, il attira de son côté le cadavre de l'Anglais, lui prit sa giberne, ses cartouches, sa carabine, et, renfort plus précieux encore, une gourde d'eau-de-vie dont il avait grand besoin.

Cela fait, il replaça l'Anglais devant la porte pour refermer la brèche et attendit.

Cependant les assiégeants s'impatientaient.

Ils ne s'étaient pas attendus à rencontrer une résistance aussi sérieuse ; ils avaient déjà deux morts et un blessé, et ils craignaient de faire des pertes plus considérables.

— Si nous mettions le feu à la pagode? conseilla un lieutenant.

Heureusement, John Robarts n'entendait pas de cette oreille.

— Le colonel Barclay, dit-il, a promis dix mille livres sterling si on lui ramène vivante la fille d'Holkar. Mais nous n'avons rien à gagner si elle périt... Allons! encore un effort, mes garçons! Est-ce qu'un Français tiendrait en échec la vieille Angleterre?... Si vous n'entrez point par la porte, entrez au moins par la fenêtre!

On obéit aussitôt. Pendant que la moitié de la troupe continuait à tirailler au travers de la porte, l'autre moitié se précipita vers la fenêtre, qui était à douze pieds du sol.

Trois ou quatre soldats faisant la courte échelle à un sergent, celui-ci mit la main sur le bord de la fenêtre, s'enleva à la force des poignets et d'un élan vigoureux s'assit sur la fenêtre.

A cette vue, ses camarades crièrent: Hurrah!

Mais le pauvre diable n'eut pas le temps de crier à son tour, car à peine avait-il ouvert la bouche, lorsque Louison se dressa debout sur ses pattes de derrière, appuya ses pattes de devant sur le bord de la fenêtre, saisit avec les dents le cou du malheureux sergent, le brisa et le rejeta sur ses camarades épouvantés.

Jusque-là, l'on avait oublié Louison; l'exploit de la tigresse refroidit singulièrement l'ardeur des cavaliers.

— Après tout, dit un officier, que faisons-nous là? Nous devrions être au camp. Si Barclay a laissé échapper la fille d'Holkar, c'est à lui de réparer sa faute et de la rattraper s'il le peut... Nous sommes là cinquante, occupés à canarder un gentleman que nous ne connaissons pas, qui ne nous avait fait aucun mal et qui ne nous en ferait aucun si nous consentions à le laisser tranquille. Franchement, cela n'a pas le sens commun.

— Barclay veut reprendre la fille d'Holkar, dit John Robarts, et Barclay doit avoir ses raisons. Je ne partirai pas sans avoir rempli ma mission.

— Eh bien, répliqua l'autre, rien ne presse. Nous prendrons la fille d'Holkar et son chevalier aussi aisément et bien plus commodément demain qu'aujourd'hui. La nuit va venir... Faisons seulement bonne garde, la main sur nos armes; soupons et dormons. Corcoran n'a pas de vivres. Il sera bientôt forcé de se rendre.

Le calcul était assez juste, et Corcoran, qui entendait la délibération, était inquiet de l'avenir.

Il vit les Anglais s'éloigner un peu de la pagode, mais sans la perdre de vue, poser des sentinelles de distance en distance et s'asseoir pour souper, car les coolies indous les avaient suivis à distance avec des chariots et venaient de déballer l'argenterie, les pâtés de venaison, les viandes froides et les bouteilles de claret.

Cette vue redoublait le supplice de Corcoran et lui tordait les entrailles, car il avait à peine déjeuné le matin, et la journée avait été remplie de tant d'événements, qu'il ne lui était pas resté une minute pour penser au dîner.

Mais ce n'était rien encore auprès de l'inquiétude qu'il avait pour sa chère Sita, élevée jusqu'ici dans le luxe et l'abondance d'un palais, et qui se trouvait tout à coup réduite aux extrémités de la fatigue et de la faim.

Un sujet d'alarme encore plus redoutable était Louison.

Certes, la tigresse était une amie dévouée; mais son appétit était encore plus grand que son dévouement.

Et qui pourrait le lui reprocher? Le ventre n'est-il pas, suivant les physiologistes, le maître et le souverain de la nature entière? Peut-on reprocher à une pauvre tigresse, à peine frottée de civilisation, de ne pas être maîtresse de ses passions et de son appétit, quand on voit tous les jours de très-grands princes, élevés avec soin par de savants gouverneurs et nourris dès l'enfance de la sagesse des philosophes, manquer d'une façon éclatante à tous les préceptes de la morale et de la philosophie?

Corcoran s'inquiétait donc, et avec raison, de l'avenir. Il voyait les yeux de Louison se tourner avec convoitise sur le malheureux Sougriva et il craignait un accident irréparable.

Cependant il n'avait guère que le choix des victimes, car Louison voulait souper à tout prix; elle s'agitait, elle bondissait sans motif et sans but apparent. Evidemment, elle avait faim.

Enfin Corcoran prit son parti.

— Ma foi, pensa-t-il, il vaut mieux qu'elle soupe d'un Anglais que de ne pas souper du tout ou de souper de mon malheureux ami Sougriva.

Sur cette pensée, il appela l'Indou.

— As-tu faim? demanda Corcoran.

— Oh! oui.

— As-tu des vivres?

— Non.

— Veux-tu souper?

Sougriva le regarda comme s'il ne comprenait pas.

— Oui, j'entends bien, dit Corcoran. Tu demandes où est le souper. Eh bien, regarde.

Et, de la main, il lui montra les Anglais qui déjà étaient assis sur des tapis et qui avaient commencé à manger.

— Mon ami, continua Corcoran, Louison va sortir. Elle saisira une sentinelle. L'autre criera. On courra aux armes. Tu te glisseras adroitement dans l'herbe, tu prendras le souper des Anglais et tu l'apporteras ici le plus vite qu'il te sera possible. Comprends-tu maintenant? Moi, si c'est nécessaire, je ferai une sortie les armes à la main pour protéger ton retour... C'est une affaire décidée?...

— C'est décidé, dit le brahmine.

Louison reçut à son tour ses instructions, que Corcoran lui donna à voix basse, plus par gestes que par paroles.

Au reste, la tigresse était si intelligente, qu'elle devina tout de suite le but de sa sortie; elle se coula joyeusement par la porte entre-bâillée, et fut suivie de Sougriva.

Les Anglais, ne s'attendant pas à une sortie et se fiant d'ailleurs au nombre, n'étaient pas sur leurs gardes et buvaient joyeusement. La lune, qui s'était déjà levée, éclairait pleinement tous ces mouvements.

Le factionnaire qui veillait devant la porte de la pagode, était à dix pas environ de l'ouverture. En deux bonds, Louison sauta sur lui, le désarma d'un coup de griffe et lui ouvrit la tête avec ses dents.

A ce bruit, au cri du factionnaire mourant, tous les Anglais prirent leurs armes et se mirent à chercher l'ennemi. La vue de Louison fit reculer un instant les plus braves. Mais pendant ce temps, Sougriva, qui était presque nu, suivant la coutume des Indous, profitait du désordre et de l'obscurité, se glissait à plat ventre jusqu'au lieu du festin, se hâtait d'empiler le pain, la viande et quelques bouteilles de vin, et revenait sans avoir été vu.

Pour attirer d'un autre côté l'attention des Anglais, Corcoran tira par la fenêtre deux coups de revolver qui n'atteignirent personne. On lui répondit par une décharge de quarante coups de carabine. Les balles s'aplatirent sur le mur de la pagode. Aussitôt Sougriva traversa en courant l'espace de cinquante pas environ qui le séparait de la porte, et se glissa à travers l'ouverture avec son butin.

La sortie avait admirablement réussi, mais Louison ne voulait pas rentrer. C'est en vain que le capitaine faisait

entendre son sifflement habituel; Louison tenait son Anglais et ne voulait pas lâcher prise.

Les autres Anglais firent sur elle une décharge générale, mais à distance et dans l'obscurité; car aucun d'eux ne voulait se hasarder la nuit à tirer à bout portant sur un tel adversaire. Corcoran frémit. Outre la tendresse réciproque qui l'unissait à Louison, c'est d'elle surtout qu'il attendait son salut.

IX. — SORTIE DES ASSIÉGÉS.

Il y eut un moment de pénible anxiété. Louison avait poussé un rugissement sourd en recevant la décharge et s'était aplatie, le ventre contre terre. Etait-elle morte ou blessée? ou feignait-elle de l'être pour rendre la sécurité à ses ennemis? Corcoran regardait par la fenêtre et ne distinguait rien. De leur côté, les Anglais ne paraissaient pas fort rassurés. Postés en cercle autour de la pagode, à cinq ou six pas l'un de l'autre, ils rechargeaient leurs carabines, tout prêts à faire feu de nouveau.

Tout à coup un cri de détresse retentit dans le silence de la nuit. Louison, rampant dans les ténèbres, avait forcé la ligne des chasseurs, renversé l'un d'eux, l'avait saisi par devant, et, enfonçant ses dents au plus profond de la cuisse de l'Anglais, le rapportait à sa gueule vers la pagode.

Aussitôt Corcoran se précipita vers la brèche, fit lâcher prise à Louison, sur qui personne n'osait tirer, de peur de blesser ou de tuer l'homme qu'elle emportait, et fit rentrer Louison, en rendant au malheureux sa liberté.

Mais le pauvre diable ne fut pas d'abord très-sensible à la générosité du vainqueur, car il avait la cuisse broyée par les dents de la tigresse, et il était évanoui.

— Messieurs, cria Corcoran après l'avoir dépouillé de sa carabine, de son revolver et de ses munitions, vous pouvez venir reprendre votre ami. Il n'est que blessé.

— Chien de Français! cria John Robarts, qui envoya aussitôt chercher le blessé par deux de ses compagnons et le fit transporter en sûreté, chien de Français, sont-ce là des armes et des alliés dignes d'un gentleman?

— Mais, chien d'Anglais! répliqua Corcoran, pourquoi êtes-vous cinquante ou soixante contre moi? Et pourquoi venez-vous me fusiller quand je ne demande qu'à vivre en paix avec vous et avec la terre entière?

Tout en parlant il réparait la brèche faite à la porte, et entassait, avec le secours de Sougriva, tout ce qui pouvait servir à former une barricade.

— Or çà, dit ensuite Corcoran, voyons si le vin de ces hérétiques est bon... C'est du claret... Remercions Brahma et Wishnou... Je craignais que ce ne fût une bouteille de *pale ale* de la fabrique de M. Alsopp... Dieu soit loué!... Le pâté est excellent... mangez, Sita... Et toi, Sougriva, ne ménage rien. Demain matin nous serons tués ou délivrés...

— Seigneur capitaine, dit Sougriva, ayons bonne espérance... je viens de faire une découverte.

— Laquelle?

— Tout à l'heure, en cherchant une planche pour boucher cette maudite brèche qu'ils ont faite à la porte d'entrée, j'ai senti que je mettais le pied sur une trappe.

— Eh bien?...

— Seigneur capitaine, cette trappe doit conduire à quelque souterrain, et le souterrain a peut-être une issue sur la campagne. Dans ce cas, nous sommes sauvés.

— Sauvés, dis-tu?... Toi, oui; mais Sita, non. Tu vois bien que la pauvre enfant est à bout de forces et hors d'état de marcher...

— Seigneur, si je trouve le souterrain comme j'ai trouvé la trappe, et si ce souterrain aboutit, comme je l'espère, en rase campagne, Holkar sera averti dès le milieu de la nuit.

Corcoran se leva aussitôt.

Sougriva ne s'était pas trompé. Sous la trappe, qu'il souleva avec beaucoup de peine, derrière l'autel de Wichnou, se trouvait un escalier de trente marches.

— Descends seul, dit Corcoran, il faut que je veille.

Par bonheur, il avait dans sa poche un briquet et il parvint à allumer un des cierges de l'autel. Sougriva le prit et descendit avec précaution. Au bout de quelques minutes il revint.

— Le souterrain est un corridor, dit il, et ce corridor aboutit à une grille, à cent pas d'ici, derrière le bivac des Anglais. Je suis sûr maintenant d'arriver à Bhagavapour, si quelque tigre ne rôde pas sur la route.

— Souviens-toi, dit Corcoran, que si la nuit est tranquille, la matinée sera orageuse, et dis à Holkar de se hâter.

— Sougriva, ajouta la belle Sita, dis à mon père, Holkar, que sa fille est sous la garde du plus brave et du plus généreux des hommes. Et vous, capitaine, dormez un instant, c'est à moi de veiller sur vous...

Sougriva se prosterna, éleva ses mains en forme de coupe et partit.

Corcoran, resté seul avec la fille d'Holkar, s'assit près d'elle et lui dit:

— Chère Sita, je me souviendrai longtemps du bonheur que je goûte ce soir près de vous...

— Seigneur Corcoran, répondit la princesse, il me semble que j'ai toujours vécu ainsi, et que ma vie passée, si paisible et si douce, n'était qu'un rêve auprès de ce que j'ai vu et senti depuis hier.

— Et qu'avez-vous senti? demanda le Breton.

— Je ne sais, répondit-elle naïvement. J'ai eu peur. J'ai cru qu'on voulait me tuer. J'ai cru que je me tuerais moi-même pour échapper à cet infâme Rao; j'ai espéré vivre, en vous retrouvant dans le camp anglais, et j'en ai été sûre quand j'ai vu avec quel courage et quel sang-froid vous aviez bravé tous les dangers.

Corcoran souriait en écoutant ces paroles naïves.

— Quelle fille charmante! pensait-il, et qu'il vaut mieux passer la nuit dans cette pagode en causant paisiblement de Brahma, de Siva et de Wichnou (malgré la présence des Anglais et leurs carabines), que de chercher sottement le propre manuscrit du seigneur Manou, le plus sage des Indiens, et celui que respecte le plus l'Académie des sciences de Lyon... Ah! il n'est rien de tel au monde que de sauver les belles princesses ou de donner sa vie pour elles.

Pendant ces réflexions le sommeil venait. Le danger ne paraissait pas d'ailleurs très-grand, à cause de la fatigue des Anglais.

Enfin Louison veillait, ou si elle dormait, c'était d'un œil, comme les chats, ses cousins germains; et l'autre œil, à demi ouvert, distinguait les plus petits objets dans l'épaisseur des ténèbres. Enfin, à défaut de ses yeux, ses oreilles entendaient jusqu'au moindre son.

C'est pourquoi, voyant que tout était tranquille, et que Sita elle-même succombait à la fatigue, Corcoran s'étendit sur une natte et dormit jusqu'au jour.

ALFRED ASSOLANT.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

CHRONIQUE DU MOIS.

M. DUPIN.

Pour ce maître et seigneur qui vient de s'éteindre, laissant tant d'héritiers de ses honneurs, de sa puissance et de sa fortune, apportez un triple cercueil; doublez de plomb le cèdre, et dans le bois de chêne enfermez la double enveloppe, afin que ces restes précieux soient longtemps à l'abri du néant, qui les aura tôt ou tard. Recouvrez pieusement ce magnifique cercueil d'un velours funèbre, et sur ce velours semé de larmes entassez les plaques, les croix, les cordons, l'hermine et la pourpre, et la toge et l'épée, et tous les ornements les plus rares de tout ce qu'on appelle ici-bas la grandeur. Autour de ce monument, qui traverse au pas de six chevaux caparaçonnés la ville oisive et curieuse, appelez les plus grands noms parmi les noms qui nous gouvernent; que le pontife aille au-devant de ce mort illustre et l'honore de ses bénédictions, et, quand la funèbre cérémonie est achevée, emportez ce tout-puissant dans le caveau, que lui-même il creusa de ses mains pour y cacher toutes ses grandeurs; nous autres, les passants de la rue ou des grands chemins, nous nous associons à toutes les cérémonies qui prolongent, au delà des bornes de la vie humaine, l'imposante autorité de cet homme qui n'est plus rien.

Certes, que l'on s'appelle lord Palmerston ou M. Dupin, on ne saurait nier que ces grandes funérailles ne soient un juste complément des grandeurs de certaines existences; mais, aux yeux du sage, du rêveur ou du poëte, aussitôt que les cierges sont éteints, que les tentures sont repliées, que la bière est à sa place et que les plaques d'honneur, désormais inutiles, sont renvoyées aux princes qui les avaient données, mieux vaut encore, pour la gloire et peut-être aussi pour le repos de cet homme emporté par la mort, le souvenir d'une bonne action, d'une fidélité, d'un sincère et juste respect. Car, dans la louange unanime, au milieu des discours et des oraisons, si par malheur se glisse un seul doute, aussitôt disparaît tout ce faste; aussitôt la louange appelle un murmure, et les gens, peu nombreux, mais dont les voix sont comptées, rentrent dans leur logis, inquiets déjà du jugement définitif de l'histoire : *On doit des égards aux vivants, on ne doit aux morts que la vérité.*

M. Dupin, mort dans ce mois de novembre, était, sans contredit, l'un des personnages les plus remarquables et des plus remarqués du dix-neuvième siècle. Procureur général à la Cour de cassation, grand'croix, sénateur, académicien. Tant d'honneurs sur une même tête!

Mais, avant de peindre cette figure qui appartient aujourd'hui à l'histoire, cette figure aussi grande peut-être par ses défauts que par ses vertus, que le lecteur nous permette quelques lignes de biographie.

André-Marie-Jean-Jacques Dupin (aîné) naquit à Varzy, dans le département de la Nièvre, le 1er février 1783. Elevé d'abord dans la maison paternelle, il vint à Paris, étudia le droit et se fit recevoir docteur en 1802. Il concourut alors pour une chaire à l'Ecole de droit; mais son insuccès le rejeta dans le barreau, où plusieurs procès lui valurent bientôt une éclatante réputation. Député de Château-Chinon en 1815, de Mamers en 1827, il refusa, en 1830, le ministère de la justice pour accepter bientôt après la place de procureur général à la Cour de cassation. A la fin de 1832, il était élu président de la Chambre des députés, dignité qu'il conserva pendant la plus grande partie du règne de Louis-Philippe. Après la révolution de 1848, M. Dupin, nommé représentant par le département de la Nièvre, ne prit qu'une part secondaire aux travaux de l'Assemblée constituante; mais l'Assemblée législative devait bientôt l'appeler à l'honneur de la présidence. Rentré dans la vie privée à la suite du coup d'Etat de 1852, il resta à l'écart jusqu'en 1857, et accepta alors de nouveau ses anciennes fonctions près la Cour de cassation, fonctions qu'il conserva jusqu'à son dernier jour.

Il vient de prendre aujourd'hui possession de sa dernière place.

M. Dupin avait apporté en venant au monde une qualité suprême, qui était aussi la grande qualité de lord Palmerston : l'un et l'autre, ils étaient bien de leur pays. Autant le premier était Anglais de nation, de qualité, de dévouement, acceptant même le ridicule anglais, autant le second était Français; que disons-nous? il était Gaulois. Il avait la verve et le bon sens, l'humeur narquoise et le mot qui frappe. Il était né, sans nul doute, pour être un orateur, dans cette espèce à part d'orateurs qui se méfient de l'inspiration, qui tiennent à la terre, et qui comptent, avant tout, sur la toute-puissance et l'autorité du raisonnement. De très-bonne heure il fut célèbre, ayant eu le bonheur de rencontrer les grandes causes qui tiennent le monde attentif, et dans lesquelles il semble que l'humanité tout entière soit intéressée. Après nos jours de défaites, et quand la victoire se fut donné à elle-même ses plus tristes et ses plus violents démentis, le jeune avocat se rencontra dans la mêlée ardente, et, pour sa part, il eut à défendre un maréchal de France, un des hommes les plus braves de l'Empire, un vrai héros, qui devait tomber, condamné par la coalition. Quelle journée pour le jeune avocat! Avec quelle ardeur généreuse il défendit cette tête héroïque! Ainsi fut perdue et gagnée, en fin de compte, une cause illustre. On peut voir aujourd'hui, signalée par une statue en bronze, la place obscure où tomba le grand homme de guerre, et le jour où fut posée la statue, il en revint une grande part de gloire à M. Dupin.

Dans un procès moins cruel, mais non moins populaire, il conquit de nouveau tous les suffrages de ce peuple également enthousiaste de gloire et de poésie. Certain poëte bien connu était mis en accusation; le procureur général de ce temps-là, le même qui avait été l'accusateur du maréchal Ney, accusait le chansonnier de bien des crimes, un mot bien gros pour de simples délits, et M. Dupin couvrit de son éloquence la chanson de Béranger. Cette fois encore, l'avocat valait le client; pour un ami de l'ironie et du bel esprit qui frappe en riant, morsure innocente et sitôt guérie! il n'y avait guère de plus belle cause... et cette fois encore, sa cause fut perdue... et gagnée un peu plus tard. Mais quoi! nous ne pouvons suivre en cette longue et laborieuse carrière cet homme actif que rien ne lasse, et qui s'est trouvé, tout d'un coup, au niveau de l'administration des plus grandes affaires. Si bien qu'il gagna tout de suite les hauteurs de la politique, et que la

Chambre des députés, pendant la plus grande part de tout un long règne, ne connut pas d'autre modérateur. Ceux qui l'ont vu soulevant et calmant l'orage à son gré, ceux qui l'ont entendu disant d'un seul mot l'heure présente, expliquant la situation en quatre ou cinq paroles, apaisant celui-ci, blâmant celui-là, et tout semblable au Jupiter tonnant dans le nuage, ont conservé de ce maître absolu un souvenir ineffaçable.

Voulez-vous connaître le portrait qu'un homme de talent, M. de Cormenin, traçait, en 1835, du président de la Chambre, ouvrez *le Livre des orateurs :*

« Le caméléon qui change de couleur à mesure qu'on le regarde, l'oiseau qui fait mille crochets et s'échappe dans l'air, les cornes de la lune qui se dérobe sous l'œil au bout du télescope, la nacelle qui, dans une mer agitée, monte, descend et reparaît sur le sommet des vagues, une ombre qui passe, une mouche qui vole, un son qui fuit, toutes ces comparaisons ne donnent qu'une imparfaite idée de la rapidité des sensations et de la mobilité d'esprit de M. Dupin.

« M. Dupin est auteur, avocat, magistrat, président, orateur et diseur de bons mots. »

Voulez-vous savoir comment il préside, écoutez encore M. de Cormenin :

« Si quelque député malencontreux s'approche trop de lui, il se roule comme un hérisson, et les ministres eux-mêmes n'osent pas se frotter à ses piquants. Si quelque orateur novice débute au milieu des causeries et se retourne pour réclamer le silence, M. Dupin lui jette pour toute réponse un sarcasme désolant qui étourdit le pauvre homme et vous le tue. Non pas que M. Dupin soit méchant; mais il oublie quelquefois qu'il préside, et quand un bon mot le démange, il faut qu'il se gratte. »

De ses bons mots, en effet, on ferait un volume.

Une fois, qu'un orateur de la chambre essayait de retrancher quelques feuillets d'un discours qui déjà lassait l'assemblée : « Oh là, tu peux battre les cartes, disait M. Dupin, tu ne trouveras pas d'atout. » Amis, ennemis, pas un n'échappait aux bons mots de M. Dupin, pas même M. Dupin. Comme il s'ennuyait fort dans le repos que le second empire lui avait fait, et comme il maugréait peut-être contre le vieux Caton, dont le sot exemple l'avait perdu :

Victrix causa Diis placuit, sed victa Catoni,

voilà qu'un jour on lui offre de nouveau ses *chères* fonctions de procureur général ; *chères*, soit dit sans jeu de mots, de notre part du moins. Avec quel bonheur il remonte sur son siége ! il revêt sa belle robe bordée d'hermine. Mais vous pensez peut-être que sa première pensée sera pour le grand honneur qui vient le trouver dans sa retraite, pour ces dignes collègues qui continuent aujourd'hui les nobles traditions de la magistrature française. Point ! « Il était temps, dit-il ; je crois que j'allais être obligé de vivre sur mes revenus. » Et notez qu'à sa mort M. Dupin laissait une fortune de six millions. Pour une seule fois que les malices de M. Dupin se font cruelles, c'est sur lui-même précisément qu'elles tombent.

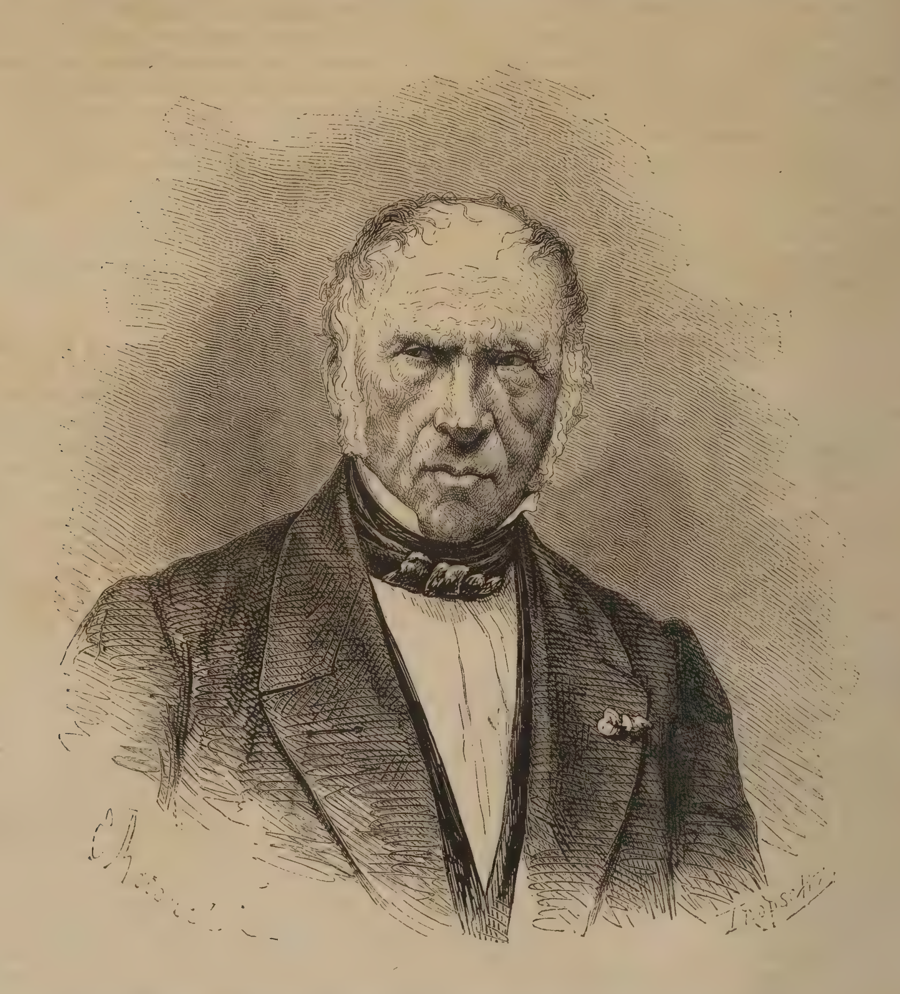
Plus il était inattendu et plus son coup de boutoir était terrible. Un grand air de rusticité faisait passer la plupart de ces cruautés qui n'étaient pas toujours à leur place, et les blessés eux-mêmes se contentaient d'appeler M. Dupin : le Paysan du Danube. En effet, il avait gardé l'allure et la voix, les grands pieds et les grandes mains du paysan. Il savait l'agriculture, il en faisait dans son vaste domaine, s'occupant d'engrais, de charrues et de labour. Il s'extasiait beaucoup plus devant un sillon tracé droit que devant un tableau de Paul Delaroche ou d'Ary Scheffer. Il n'était rien moins qu'un artiste, et volontiers il eût dit de la musique, empruntant un mot royal : « La musique, je ne la crains pas. »

Naturellement, au milieu de tous les honneurs amoncelés sur la tête de cet homme d'Etat, ami du roi dont il avait été le conseil toute sa vie, il fallait prévoir les honneurs académiques. Ils sont l'appoint et le supplément des grandes fortunes politiques, et les meilleurs écrivains de ce siècle s'estiment encore trop heureux, si par hasard ils arrivent sous les voûtes du palais Mazarin, quand tous ces messieurs des deux Chambres sont pourvus de ces honneurs qu'ils daignent accepter. M. Dupin avait remplacé à l'Académie française un de ces savants illustres, incomparables, un génie ; il s'appelait M. Cuvier, et quel étonnement, quand l'Europe apprit qu'un simple avocat s'était chargé de raconter cette vie au-dessus des étoiles, entre la terre et l'océan !

M. LECLERC. — LE CONGRÈS DE LIÉGE.

Vous voyez que nous ne voulons point amoindrir, à Dieu ne plaise, une si grande et si puissante destinée. Et pourtant, à peine avions-nous rendu les derniers devoirs à l'illustre procureur général, nous nous sommes hâtés d'aller chercher au fond de la Sorbonne bien-aimée, et de l'accompagner jusqu'à son tombeau, ce savant modeste, ami de la jeunesse et précepteur de toute la génération présente, M. Victor Leclerc. Certes, ce nom-là aura soulevé moins d'admirations, moins de haines et d'amitiés illustres que le nom de M. Dupin ; mais comme on se sent pris d'un doux respect (mêlé de piété filiale) au seul nom de M. Victor Leclerc. Sa vie entière appartenait à l'éducation de la jeunesse. Il lui apprenait par son exemple, autant que par ses leçons, le charme de la double antiquité. Il était Athénien, il était Romain. A l'atticisme il unissait l'urbanité. Il savait par cœur Homère et Virgile, Horace et Pindare. Il écrivait dans les deux langues, comme un autre Atticus. Il n'a pas fait une seule infidélité à ces innocentes et glorieuses passions, le charme et l'honneur de toute sa vie. Et quand enfin il voulut laisser un grand monument de son passage à travers les langues antiques, il publia cette admirable traduction de Cicéron, son orateur favori, qu'il préférait à Démosthène. C'est là surtout que vous retrouverez le guide ingénieux, l'esprit patient, le maître excellent dans tous les sentiers difficiles. Un autre jour, comme il était lui-même un journaliste écouté du *Journal des Débats*, il publia l'*Histoire des journaux chez les Romains*, et cette étude est restée un des meilleurs livres qui aient été publiés en l'honneur de la république romaine. Enfin, quand il eut épuisé cette grande science, il devint un des continuateurs de l'ancienne histoire entreprise par les Bénédictins, et, sous l'impulsion de cette main puissante, ce vieux et savant livre apparut tout rempli d'une vie et d'une jeunesse inattendues. Pas un des oisifs d'ici-bas ne peut se douter de l'immense travail que peut accomplir un savant écrivain en travaillant pendant cinquante ans, tout le jour et tous les jours. M. Victor Leclerc aura donné cet exemple. En même temps il excellait à produire ces grammaires, ces prosodies, ces rhétoriques, ces traités qui, depuis le bon Rollin, son maître, sont devenus le fonds commun de nos premières études. Il n'est pas un écolier studieux qui ne rende au savant humaniste sa bonne part d'actions de grâce, et quand les jours viendront, trop prévus,

hélas ! où quelques jeunes gens perdus dans ce tourbillon de fortune et de passions sans frein se cacheront, comme d'un crime, d'honorer et d'aimer les anciens, si quelqu'un peut arracher de l'abîme l'honneur des grandes études, ce quelqu'un-là sera M. Victor Leclerc. On a dressé une statue au bonhomme Lhomond, l'auteur de la Grammaire latine, on a bien fait. On en dresserait une à M. Victor Leclerc, dans le jardin d'un beau collége, au milieu des fleurs agrestes, on ferait mieux. C'était une belle âme, un esprit sain, un galant homme, ayant sauvé son franc parler dans ces combats de l'ambition vulgaire; il était resté fidèle à tout ce qu'il avait aimé. Fils d'une mère pauvre et veuve, il l'avait aimée à ce point qu'il ne s'était pas marié, ne voulant pas lui donner dans son cœur une rivale. Elevé dans une institution de Paris où il avait rencontré les plus sincères tendresses, il était un enfant de la famille ; il y passait ses heures de loisir, et les fils de son ancien maître sont devenus les héritiers de cette humble fortune. Ainsi, peu de bruit dans sa vie, et peu de bruit après sa mort. Il vivait, très-simplement, dans une des maisons de cette antique Sorbonne dont il était le doyen. Il avait amassé, par la nécessité de son travail, les livres les plus beaux et les plus rares, qui contenaient les chefs-d'œuvre adorés :



M. le procureur général Dupin, d'après une photographie de Disdéri. Dessin de Bocourt.

« Voilà, disait-il, mes enfants et mes ancêtres, voilà mes dieux domestiques ; et comme il est heureux que je m'en aille, ils m'auraient chassé de ma maison. »

Il est mort assez tôt, ce brave homme (et Dieu soit loué, qui fait bien tout ce qu'il fait), pour n'avoir pas entendu parler de cette lamentable réunion d'étudiants et d'écoliers rebelles au joug salutaire, et se réunissant dans une des villes de Belgique, afin d'y déclamer tout à l'aise.

« Enfants, disait le bon maître à ceux qui l'écoutaient, soyez modestes, instruisez-vous, écoutez, afin d'être écoutés à votre tour. La patience est une des vertus de la première jeunesse, et si vous saviez combien j'en ai vu tomber de ces jeunes esprits qui ne voulaient rien entendre ! Enfants du paradoxe, ils s'enivraient de leur propre mensonge, et celui-ci ne voulant pas céder à celui-là, c'était à qui se perdrait le plus vite. » Il était, vous le voyez, d'un sage et bon conseil. En même temps, il était facile au pardon, et ces jeunes déclamateurs, revenant de si loin, tout honteux de leur escapade éloquente, auraient fini par obtenir leur pardon, s'ils étaient rentrés tout de suite, à la voix du maître, dans le bon sens et le devoir.

Ch. WALLUT.

Paris. — Typ. Hennuyer et fils, rue du Boulevard, 7.

POÉSIE.

LE FACTEUR DE PARIS.



Le facteur. Composition de E. Morin.

Accourez, ô facteur! vos billets cachetés
Ont l'attrait merveilleux, quand vous les apportez,
D'une femme masquée. Hélas! dès qu'on enlève
Le masque et l'enveloppe, adieu le charmant rêve!
On ne trouve souvent, au lieu d'un idéal,
Qu'un visage vulgaire, un prospectus banal.

Par tous les temps des cieux, coureur, homme aux nou-
Porteur du griffonnage éclos dans nos cervelles, [velles,
Vous errez dans Paris, semant plus de papiers
Qu'un chêne ne secoue, au milieu des sentiers,
De feuilles sur le sol, dans un jour de tempête.

Pendant que vous marchez, pensif, baissant la tête,
Dans la boîte, facteur, entendez-vous parfois
Chuchoter ces feuillets, écrits par tous les doigts?
Dans ce coffre de cuir tout se mêle et se touche:
Les bâtons sont jetés sur les pattes de mouche,
Le billet mal appris sur le billet bien né,
Et, dans cette cohue, un papier satiné
Rencontre un gros papier graisseux, qui le coudoie,
Comme un tablier frôle une robe de soie.

Bon facteur, quand il faut que vous nous apportiez
Quelque billet fatal, quelque lourd pédantisme,
Arrivez lentement, comme si vous traîniez
Tous les boulets du rhumatisme!

Mais accourez, volez comme l'oiseau des bois,
Quand vous portez chez nous de ces lettres sacrées,
Que des enfants chéris, des mères adorées,
Nous écrivent avec le cœur au bout des doigts.

Mais vous courez toujours, aussi vif que la poudre:
Vous n'en savez pas plus quand vous venez, facteur,
Qu'un nuage ne sait s'il porte à l'arbre en fleur
L'eau rafraîchissante ou la foudre.

Porteur d'affections, de billets bienfaisants
Qu'un ami nous envoie et qu'une larme mouille,
Homme du souvenir, vous effacez la rouille
Qui se fait dans le cœur sur les noms des absents.

Les lettres, où chacun laisse son autographe,
Font bavarder sans bruit le papier blanc ou bleu:
L'un y met son esprit, l'autre son âme en feu,
L'autre ses fautes d'orthographe.

Et vous nous apportez, indifférent et prompt,
La lettre qui ruine et d'où sort la misère,
La lettre d'héritage, en argot de notaire,
Qui nous promet de l'or, dans un style de plomb.

L'épître de Lucrèce ou bien de Pénélope,
Que dicte la vertu; la lettre de Damis,
De Pâris, de Clitandre, où l'on semble avoir mis
Le Vésuve sous enveloppe.

Le billet de marquise, armorié, musqué,
La lettre où chaque mot, rempli de haute estime,
Gèle sur le papier; puis la lettre anonyme,
Qui frappe lâchement, comme un bravo masqué.

Puis les billets d'hymen, de décès; puis encore
Le billet qui vient dire: « Un enfant nous est né, »
Et dont le papier semble un berceau satiné,
Où le nouveau-né vient d'éclore.

Ils disent: « On arrive, on se marie, on part. »
Ce sont de nos foyers les histoires exactes:
La vie, en général, est un drame en trois actes,
Que l'on fait imprimer sur trois billets de part.

La pensée entreprend des voyages d'affaire,
Et va, grâce au facteur, au plus lointain quartier:
La boîte est son waggon, la loge du portier
Est son humble débarcadère.

Vous ne la voyez pas, facteur; entre elle et vous,
Comme un mur de papier, l'enveloppe se dresse.
Paisible, vous portez le mal à son adresse,
Et parfois le bonheur, affranchi pour deux sous.

Puis on monte au premier la ruine... au deuxième
La gloire et les honneurs; au troisième l'espoir,
Et là-haut, sous les toits, chez la fille à l'œil noir,
La tentation au cinquième.

Car la poste transmet des billets infernaux,
Bien des papiers Vergé se couvrent de scandales.
Vous n'êtes que trois sœurs, vertus théologales,
Mais on a, par malheur, sept péchés capitaux!

Don Juan écrit souvent plus d'une épître habile;
Judas fait son courrier. Brave facteur, vois-tu,
L'encre dont on se sert dans notre grande ville,
Est de la petite vertu.

Ecrivez, cachetez et lancez vos messages;
Car le pauvre facteur vit de vos griffonnages:
Pour gagner sa journée il s'en va circulant,
Lorsque vous avez mis bien du noir sur du blanc.
Il craint d'être au repos comme un navire à l'ancre;
Le flot qui l'apporta n'est-il pas un flot d'encre?

Grattez la page avec vos plumes de métal:
Chaque siècle a sa plume, un instrument fatal
Ou sublime. Au vieux temps de sa grande épopée,
Rome avait le poinçon, taillé comme une épée;
Nos beaux aïeux poudrés, aux légers madrigaux,
Ne voulaient se servir que de plumes d'oiseaux,
Et pour soumettre Iris, cruelle, rose et fraîche,
Prenaient leur plume blanche et la taillaient en flèche;
Notre siècle de fer, qui marche un train d'enfer,
A les chemins de fer et les plumes de fer.

La poste est là pour tous, sages, fous, bons et traîtres:
Toutes les passions sont dans la boîte aux lettres!
Jetez-lui, commerçants, banquiers, ambitieux,
Votre écriture anglaise avec vos rêves creux.
La boîte est serviable, en quelque endroit qu'on aille,
Toujours ouverte, ainsi qu'une bouche qui bâille;
Elle bâille en effet d'ennui, de recevoir
Autant d'absurdités, du matin jusqu'au soir!

Anaïs SÉGALAS.

LES COLONIES FRANÇAISES.

MADAGASCAR. SON HISTOIRE ET SA COLONISATION.

I. Madagascar. — Sa découverte. — Coup d'œil géographique. Aperçu général des mœurs.

Parmi les dates glorieuses de l'histoire des découvertes, le passage du cap de Bonne-Espérance tient la seconde place, et Vasco de Gama, qui le doubla pour la première fois, devint le rival de Colomb dans la carrière des voyages.

Le cap des Tempêtes se changea pour l'Europe, qui en apprit le chemin, en cap de Bonne-Espérance, et le génie de l'homme, doublant son domaine, déborda, d'un côté, sur le Pacifique par le cap Horn, de l'autre, sur l'océan Indien par la voie qu'avait tracée Gama, et prit possession de l'univers.

Depuis dix ans déjà, les navires européens sillonnaient les profondeurs de la mer des Indes, exploraient les côtes de l'Asie, du golfe Persique à Ceylan, la mystérieuse Taprobane des anciens, et pénétraient jusqu'aux rives sacrées du Gange, lorsque Fernand Suarez, revenant de l'Inde avec une flotte de huit vaisseaux, fut jeté sur la côte d'une île inconnue.

Cette île, c'était Madagascar; il la nomma Saint-Laurent. Suarez y aborda le 10 août de l'année 1506; il y ravitailla ses navires et poursuivit sa route. Quelques mois après, Ruiz Pereira, capitaine d'un vaisseau faisant partie de la flotte de Tristan d'Acunha, fut également jeté sur la côte ouest de l'île; frappé de la merveilleuse fertilité de cette contrée nouvelle, il s'efforça de gagner la côte de Mozambique pour engager l'amiral portugais à visiter l'île qu'il croyait avoir découverte. D'Acunha s'y rendit en effet, parcourut la côte occidentale et dessina lui-même la carte de ses explorations.

Sur ses rapports, Emmanuel, roi de Portugal, envoya vers 1509 don Diego Lopez de Siquiera pour achever l'exploration, et l'année suivante, il dirigeait sur Madagascar une autre expédition, sous le commandement de Juan Servano.

Les divers établissements des Portugais à cette époque ne prospérèrent point; le commerce, se bornant à quelques objets d'échange et à l'exportation d'un petit nombre de noirs, n'offrait aucun avantage sérieux. Le massacre des missionnaires envoyés pour convertir les insulaires acheva de dégoûter les colonisateurs, et Madagascar fut abandonné.

Les Hollandais y relâchèrent en 1595, 1596 et 1599; on prétend même qu'ils fondèrent plusieurs comptoirs dans la baie d'Antongil et dans le nord à Vohemar; mais les annales n'offrent à ce sujet aucune certitude, et les établissements en question durent appartenir aux corsaires qui, depuis longues années, venaient se réfugier sur la côte est de Madagascar, et surtout à Sainte-Marie, où l'on retrouve encore leurs traces.

Quant aux Français, ils fréquentèrent la grande île africaine dès le règne de Henri IV, sans plus s'y arrêter que les autres nations. Ce ne fut que vers l'an 1642 que se forma la Compagnie d'Orient, à laquelle le cardinal de Richelieu concéda le privilége d'exploiter pendant dix ans le territoire de Madagascar, d'y fonder des colonies et d'en prendre possession au nom de Sa Majesté Très-Chrétienne. L'île que nous allions coloniser, nommée Ménuthias par Ptolémée, Cerné par Pline, Zabedg par Edrisi, Sarandib par les Arabes, et plus tard Saint-Laurent par les Portugais, reçut des Français le nom d'île Dauphine, puis celui de France orientale, pour s'appeler définitivement Madagascar.

Située au sud-est du continent africain, l'île de Madagascar s'étend du 12e au 26e degré de latitude sud, et du 41e au 48e degré de longitude est; elle offre un parcours de plus de trois cent cinquante lieues sur une largeur moyenne de cent vingt-cinq.

C'est, après Bornéo, l'île la plus grande du monde; sa superficie égale celle de la France, c'est presque un continent. Elle a pour satellites, au nord Nossi-be, dans le nord-ouest le groupe des Comores, sur la côte est l'île de Sainte-Marie, et plus au sud Maurice et Bourbon. La Grande Terre, c'est aussi le nom qu'on donne à Madagascar par opposition aux petites îles qui l'entourent, est du nord au sud parcourue par une chaîne centrale, dont les diverses appellations varient suivant les latitudes. Dans le sud, ce sont les monts Ambohismena, au centre, les monts Ankaratra et les monts Angova, dans le nord, les monts Mamelles. Cette chaîne divise Madagascar en deux versants: l'oriental et l'occidental, que suit chaque cours d'eau avant de se jeter à la mer.

Les principales rivières de la côte orientale sont le Tambatou, qui se jette dans la baie d'Antongil; le Manangourou, l'Ivondrou au-dessous de Tamatave; le Mananzari et le Manangara.

A la côte occidentale, les plus connues sont, la rivière de Saint-Augustin, le Morondava et le Betsioka, ou rivière du Boeni, qui se jette dans la baie de Bombetok.

Les deux versants ont une conformation bien distincte. Celui de la côte est, dans sa plus grande partie, présente une multitude de petites éminences, espèces de mamelons isolés les uns des autres, et séparés par des marais ou de petits cours d'eau; ces mamelons, d'une fort modeste élévation près de la côte, vont grandissant et s'élevant progressivement jusqu'à la chaîne centrale. Ce chaos de monts et de collines donne à la contrée un aspect extraordinaire, mais rend les communications difficiles, gêne le cours des eaux et retranche tout le charme du paysage. Dès lors, point de vallées; on n'en compte qu'une seule, la plaine d'Ankaye; point de perspective, une vue bornée, sans grandeur et sans poésie.

Les vents du sud-est chassent la mer sur les côtes une grande partie de l'année; ce reflux éternel entasse de prodigieuses quantités de sable, et la formation de ces vastes plaines marécageuses, comme celle de Tamatave, par exemple, se trouve clairement expliquée.

Ce travail de la mer repousse également les rivières, dont le cours, impuissant contre une telle barrière, se trouve dévié; aussi les embouchures sont-elles encombrées par les sables, et les masses d'eau, ne trouvant point d'issue, se réunissent en lacs saumâtres qui bordent la côte, sur une étendue de près de cent lieues, c'est-à-dire de Tamatave au Mananzari.

Les ports de la côte est sont mauvais et peu nombreux, les navires n'y sont en sûreté qu'une partie de l'année; Tintingue et le port Sainte-Marie font seuls exception à

cette règle. La grande baie de Diego-Suarez n'est point un port, et son immense étendue ne présente en cas de tempête qu'un refuge incertain.

La côte occidentale offre au contraire de vastes plaines et de grands cours d'eau ; les pentes plus régulières, les vallées mieux tracées, facilitent l'écoulement des eaux, et la mer, presque toujours calme, ne barre point les embouchures. Aussi la côte de Madagascar, sur le canal de Mozambique, possède-t-elle de nombreux abris et des ports naturels les plus sûrs du monde.

Du nord au sud et dans le nord surtout, la côte est déchirée, morcelée, déchiquetée de toutes façons; elle se creuse en ports, baies et golfes de toutes dimensions ; Bavatoubé, Nerrenda, Mahazamba, Bombetok, etc., contiendraient toutes les flottes de l'univers.

Depuis sa découverte jusqu'à nos jours, l'île de Madagascar s'est peu modifiée sous le rapport des mœurs et des divisions territoriales, nous n'aurons qu'à enregistrer en temps voulu la puissance toute nouvelle des Ovas, et les révolutions locales que cette conquête prépare dans les mœurs des populations vaincues.

On doit encore sur bien des points s'adresser au vieux Flacourt, qui le premier publia sur Madagascar une histoire complète, et nous ne pouvons faire mieux que de citer quelques lignes de son avant-propos.

« Ceux qui liront cette histoire, dit le vieil auteur, n'y trouveront pas des choses dignes d'admiration, comme en lisant celles de la Chine, du Japon, de la Perse, des Grandes-Indes et des autres pays de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe : ils n'y verront pas observer la police et le bel ordre des Chinois, faire ostentation du luxe des Européens et des Asiatiques, non plus que de leurs richesses ; mais aussi ils n'y verront pas exercer la barbarie et la cruauté des Américains et des Cafres de Sofala, qui sont anthropophages, ni les bestialités des nègres de la Guinée, qui vendent père, mère et parents aux nations de l'Europe, et moins encore la folle superstition des idolâtres de Pégu, Siam et autres pays circonvoisins, qui se sacrifient vivants aux pieds de leurs idoles, etc. »

En vérité, l'on n'y trouvera rien de bien merveilleux ; mais un peuple doux et hospitalier, dont les mœurs accusent une demi-civilisation, un état de bien-être, espèce de somnolence, à laquelle le disposaient un climat tempéré, une terre fertile, une nature bienveillante qui n'exige de l'enfant gâté qu'elle abrite ni effort, ni lutte, ni combat. A Madagascar, en effet, point d'animaux nuisibles, point de tigres, point de serpents monstrueux, point de lions; mais des bœufs à bosse gélatineuse, des moutons à queue pesante, des chèvres à la laine soyeuse qui paissent dans les bois et les plaines, et évitent à l'homme, à l'égard de son semblable, ces horribles tentations de meurtre auxquelles durent succomber, poussés par le besoin, les sauvages habitants de l'Océanie.

Le Malgache avait des troupeaux pour apaiser sa faim et des bœufs pour ses sacrifices; il en était prodigue ; pour chaque mort illustre parmi les siens, c'était une hécatombe nouvelle ; la naissance ou la mort, la douleur ou la joie, faisait tomber la tête de ce grand expiateur de l'humanité. Cette abondance, cette facilité à satisfaire ses besoins explique la douceur du Malgache.

En dehors des appellations de province on distingue à Madagascar trois nations principales : les Sakalaves, les Antankares et les Betsimisaracks. Les premiers habitent le sud et les plaines de l'ouest ; les seconds, le nord et le nord-est ; les Betsimisaracks s'étendent à la côte est, depuis la baie d'Antongil jusqu'au Manangara.

Les Ovas habitent le plateau d'Emyrne. Nous parlerons de ces derniers au sujet de la conquête

II. Le ravenal. — Maison malgache. — Vie des naturels. — Danse de la sagaie. — Sophisme malgache. — Fable, *le Caïman et la Pintade*. — Abandon des enfants. — Les funérailles. — Le kabar. — Kabar de l'hospitalité. — Notice sur les produits de l'île.

Le Malgache est aujourd'hui ce qu'il était du temps de Flacourt, rien n'est changé dans les mœurs madécasses, et tout ce que rapporte le vieil auteur, nous l'avons observé nous-même pendant notre séjour à Madagascar. La même case de ravenal s'élève propre et gracieuse ; et cette plante (l'*urania speciosa*) n'est pas une des moindres curiosités de la grande île. Son utilité, son application à une multitude d'usages donne au ravenal le premier rang parmi les richesses du Malgache. C'est un arbre à feuilles immenses dans le genre du bananier ; son tronc élancé, droit et lisse, se rapproche de celui des palmiers, son apparence est extraordinaire, et sa tête figure un énorme chapeau à claque bordé de plumes. Les feuilles dépouillées des côtes servent de nappes pour étaler le riz, les morceaux fournissent des cuillers pour manger, des coupes pour boire, et des écopes pour vider les pirogues. Fendues en deux, ces mêmes feuilles forment la toiture des maisons, qu'elles abritent admirablement; les côtes, reliées entre elles, constituent les parois des cases, et le tronc de l'arbre fournit les poteaux qui soutiennent le frêle édifice. Placées souvent au milieu d'une cour plantée d'arbres, ces demeures disparaissent à demi sous les ombrages parfumés des orangers et des pamplemousses ; l'intérieur se divise d'habitude en deux compartiments, et chacun d'eux, la salle commune, aussi bien que le gynécée (nous parlons des maisons des chefs) est tendu de rabanes faisant tapisserie, tandis que le plancher disparaît sous des nattes de jonc d'une extrême propreté. Comme meubles, on y trouve quelques ottomanes fort basses, bourrées de feuilles sèches; le plus souvent on s'asseoit par terre. Dans un coin s'élève un lit tendu de nattes ; à l'autre bout, le foyer, espèce de grosse charpente d'une forme carrée, noircie par la fumée, et sur laquelle se déposent ou s'accrochent les simples ustensiles d'une cuisine toute primitive. Tout auprès se dressent les bambous, réservoirs d'eau de la maison. Ces bambous ont un diamètre de douze à quinze centimètres, leur hauteur est de deux mètres environ; ils remplacent pour le Malgache l'urne en terre dont ce peuple indolent connaît l'usage, mais qu'il ne veut pas se donner la peine de fabriquer.

Contre les murailles de la case s'empilent les sacs de riz, provisions de la famille, et diverses pièces d'étoffes en rabanes, fruit de l'industrie des femmes; puis les lambeaux de soie et les pièces de cotonnade aux couleurs éclatantes, vêtements des grands jours. Le métier à tisser, garni de rafia, se trouve sous un auvent fort bas auprès de la demeure principale.

Une multitude d'enfants demi-nus jouent alentour, et, lorsque arrive l'heure du repas, tous se précipitent dans l'intérieur de la case. Là, filles et garçons, jeunes et vieux, esclaves et hommes libres se groupent en cercle autour de la pyramide de riz; d'un blanc de neige, elle s'élève sur d'immenses feuilles d'un vert resplendissant, et chacun, armé de la cuiller classique, l'attaque avec ardeur ; en quelques minutes tout a disparu englouti dans les estomacs dévorants, puis chacun retourne à ses occupations : les enfants à leurs jeux, l'homme à la pêche, l'esclave à la culture, la femme à son métier. Le village

alors semble presque désert ; bien des cases sont abandonnées, et souvent un bâton piqué dans le sol devant la porte entr'ouverte avertit le passant de l'absence du maître. Cet innocent emblème, symbole de la bonne foi des gens, suffit à la défense de la propriété ; nul ne bravera son autorité débonnaire, et la pauvre maison devient inviolable sous la sauvegarde de ce bâton tutélaire.

Vienne le soir, c'est l'heure des danses et des exercices violents ; ici, de jeunes hommes luttent et se renversent aux applaudissements de la foule ; plus loin, la sauvage harmonie des bambous précipite la danse ; tantôt c'est un guerrier qui, la sagaie en main et le bras couvert d'un bouclier de bois, simule la défaite d'un ennemi. Il lance et ramène son arme, il pare, il frappe, recule, avance, fuit et revient ; ses traits, décomposés par l'ardeur de la pantomime, n'expriment plus qu'une férocité bestiale ; le claquement des mains, les hurlements de la foule accompagnent ses bonds et ses contorsions ; et lorsque, l'ennemi terrassé, l'acteur se précipite déchirant le sol de la pointe acérée de son arme, il semble en effet que la sagaie fouille le cœur sanglant d'un vaincu ; quelquefois, entraînés par l'exemple, d'autres guerriers s'élancent dans l'arène ; c'est alors une mêlée sans nom, une rage, des cris, un spectacle effroyable, et, sous la fauve lueur des torches de résine, on dirait une assemblée de démons se ruant à quelque curée humaine.

De ce côté nous assisterons à des entretiens plus doux ; le *dzé-dzé* monotone (instrument monocorde) accompagne les évolutions pacifiques de la danse des oiseaux ou les gracieuses figures de la danse du riz ; d'autres fois, la *valia* en main (guitare de bambous), un Malgache redira quelque chant sacré, quelque fabuleuse légende, mais le plus souvent des chansons un peu légères.

Ainsi se passent les nuits ; sans repos, il est vrai, mais sans fatigue, tant le plaisir a d'attrait pour le Malgache. D'une nature vive, doué d'instincts artistiques très-prononcés, il possède des fables, des proverbes, des poëmes, des légendes, toute une littérature enfantine, mais d'une allure un peu libre, qu'explique la liberté même de ses mœurs.

Il est fou de musique ; grand conteur, il adore l'éloquence comme une mélodie, et tout orateur au langage fleuri trouvera des auditeurs charmés. Le Malgache parle même pour ne rien dire, et lorsque le sujet épuisé n'admet plus d'amplification possible, il se pose des sophismes, espèces d'énigmes ; telle la suivante :

« Trois hommes voyageant de compagnie arrivèrent, à l'heure du manger, auprès d'une colline où ils cherchèrent des pierres pour servir de trépied à leur marmite. L'un d'eux, ayant gravi la colline, aperçut une pierre à peine grosse comme un pois d'ambrévade ; d'un coup d'ongle de son petit doigt il la fit sortir de terre ; elle était grosse comme une maison.

« — Gare à toi ! fit-il à l'un de ses compagnons qui se trouvait à mi-hauteur de la colline ; mais celui-ci du bout de son coude arrêta l'avalanche au passage.

« — Prends garde ! fit le second au troisième, qui se trouvait au bas de la montée ; mais d'un coup de poing celui-ci mit la roche en poussière.

« Quel est le plus fort des trois ? »

Autre énigme un peu plus subtile :

« Un individu qui possédait une vue fort longue rencontre un jour un célèbre médecin et un homme d'une force extraordinaire :

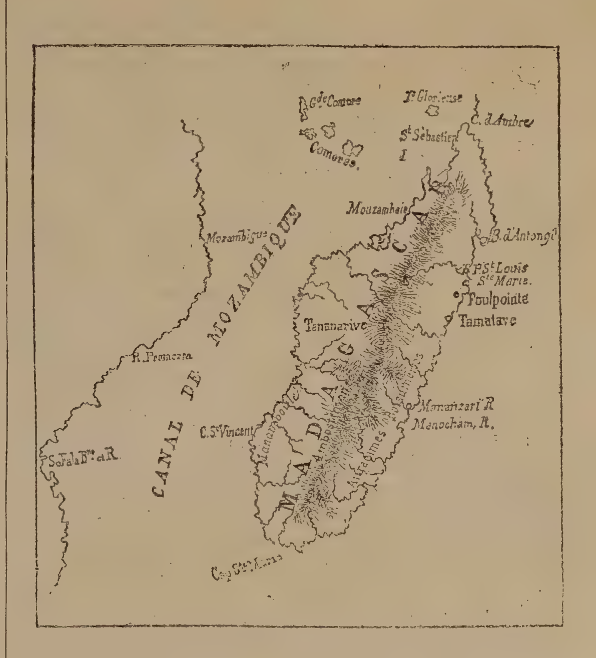
« — Je viens, leur dit-il, de voir chez un roi puissant du fort Dauphin sa fille aînée qui se meurt.

« — Si j'étais là-bas, fit le médecin, elle ne mourrait pas, car je possède un remède qui la sauverait. Malheureusement, la distance est trop grande et je n'arriverais jamais à temps.

« — Qu'à cela ne tienne, dit l'homme fort, entrez dans ma pirogue, et d'un seul coup de pagaie nous arriverons au palais du prince.

« Ils s'embarquèrent tous trois et arrivèrent effectivement au fort Dauphin d'un seul coup de pagaie.

« Le roi, inconsolable, promettait la main de sa fille et la moitié de son royaume à qui sauverait la jeune malade.



Carte de Madagascar.

« Nos voyageurs sont introduits, le médecin applique son remède à la princesse et la sauve. Fidèle à sa promesse, le roi donne sa fille au médecin, mais les deux autres étrangers réclament.

« — Si je n'avais pas vu que la princesse se mourait, dit l'un...

« — Si d'un coup de pagaie je ne vous avais pas amené ici, dit l'autre...

« Enfin à qui doit appartenir la princesse ? »

Voilà, certes, de grands sujets de dispute.

En fait de fables, la suivante peut donner un aperçu du genre.

LE CAÏMAN ET LA PINTADE.

« Du temps que les bêtes parlaient, le caïman, leur roi, dit un jour à ses courtisans :

« — J'ai mangé de tout ce qui a vie sur terre, à l'exception de la pintade ; ne pourriez-vous m'en faire manger pour refaire mon estomac délabré ?

« — Sire, répond le vorontsaranony (charmant petit oiseau fort en vénération chez les Malgaches et qui court sur les feuilles du nénuphar), la pintade est sauvage et il sera bien difficile de l'attirer ici : cependant, si Votre Majesté consent à passer pour morte, la pintade sera bien obligée d'assister aux funérailles avec sa famille, ainsi que tous les sujets de l'empire. Votre Majesté pourra dans ce cas satisfaire son envie. Je me charge même d'aller querir la pintade, si Votre Altesse le permet.

« — La sagesse de tes paroles me met en appétit, dit le caïman ; fais comme tu le dis, annonce ma mort dans le royaume et va trouver la pintade. Si tu réussis à satisfaire mon caprice, je fais ici le serment de veiller sur tes œufs déposés sur la feuille du *tantamo* (nénuphar) comme sur mes propres œufs et de ne jamais laisser manquer de poissons ni toi ni tes petits.

« A ce discours, le vorontsaranony s'envole du côté du bois et découvre bientôt une nombreuse compagnie de pintades se roulant dans le sable, picorant des vers et des insectes.

« A l'approche du compagnon fidèle du caïman, pintades de fuir et de s'envoler bruyamment.

« — Amis, leur crie le petit oiseau, le caïman notre roi, est mort, et je suis envoyé pour vous appeler aux funérailles.

« — Quel horrible malheur! répond une vieille pintade restée seule. Tu m'en vois atterrée! je vais l'annoncer à ma famille qui sera bien affligée.

« Là-dessus elle s'envole, rejoint les siens et leur dit :

« — Je vais aller voir si le caïman est bien mort, comme on vient de me l'apprendre. En attendant mon retour, ne bougez d'ici, quelque menace ou prière qu'on vous fasse.

« Elle part et arrive à la cour du caïman; le cadavre du roi était exposé sur la pointe de sable d'une rivière, les courtisans l'entouraient; à l'arrivée de la pintade, ils s'empressèrent de lui livrer passage en gémissant bien haut. La prudente pintade s'avance d'un air désolé vers le caïman, fait ses compliments de condoléance, excuse sa famille, retardée par la marche des vieillards et des enfants, et mêle ses cris et ses sanglots à ceux de l'assistance ; puis, lorsque le silence est rétabli, elle s'informe s'il n'y a point eu quelque miracle.

« — Quel miracle? demandent les courtisans étonnés.

« — La mort d'un roi, reprend la pintade est toujours annoncée par quelque événement extraordinaire, comme un grand orage, une sécheresse, une inondation, une éclipse, un tremblement de terre...

« — Il n'y a rien eu de tout cela.

« — C'est étonnant, dit la pintade, alors il doit y en avoir après sa mort ; attendons.

« Puis, s'adressant au caïman :

« — Roi, si tu es bien mort, remue la queue.

« Et le stupide caïman de remuer la queue ; tous les animaux de crier : « Au miracle ! » et la pintade de dire :

« — Le roi est bien mort, car il a remué la queue !

« Elle reprend :

« — Roi, si tu es bien mort, remue les pattes.

« Et les pattes de remuer. Nouvelles exclamations des courtisans.

« — Ah ! le roi est bien mort, dit la pintade, car il a remué les pattes. — Roi, si tu es bien mort, ouvre la gueule, reprend-elle.

« Et la gueule de s'ouvrir, et les courtisans de s'exclamer.

« — En effet, le roi est bien mort, poursuit la pintade d'un air désolé, car il a ouvert la gueule, et je vais de ce pas presser ma famille qui tarde bien à venir.

« En achevant ces mots, elle prend son vol et disparaît.

« Le caïman plonge dans l'eau pour cacher sa honte et sa confusion; la pintade rentre au milieu des siens et leur fait jurer de ne jamais se désaltérer à la rivière. C'est depuis ce temps que la pintade ne boit jamais que de l'eau de pluie. »

Il y a dans cette fable plusieurs morales que chacun est libre de déduire à sa guise.

Le Malgache s'exerce donc à la parole comme à la guerre, et c'est peut-être le seul peuple sauvage au monde qui donne à l'artiste ou au poëte une place aussi considérable dans l'ordre social. Quand je dis ordre social c'est par euphémisme ; en effet, comment nommer ordre social une simple association d'hommes en familles et villages, guidés par la coutume, mais sans lois écrites, sans religion et sans aucune des conventions morales qui nous régissent ? Ce n'est pas un des moindres étonnements du voyageur que de trouver à Madagascar des contradictions inconciliables pour nous : le respect de la propriété sans code pénal ; la bonne foi sans culte établi, le règne de la pudeur au milieu de l'immoralité.

En fait de religion cependant, quoique n'ayant ni ministre, ni temple, ni autel, le Malgache s'adonne à toutes les superstitions; il a des conjurations, des pratiques secrètes, mais toutes ses préférences et ses adorations s'adressent au mauvais principe, *Angatcha*.

« Pourquoi, dit-il naïvement, supplier les esprits bons, les adorer? Ils accordent tout sans prière, puisqu'ils sont bons, tandis qu'il nous faut absolument apaiser le mauvais esprit, trop heureux de détourner sa colère ! »

Curieuse logique, mais surtout étrange démonstration de la reconnaissance chez les hommes.

Parmi les superstitions, la plus cruelle est l'abandon des enfants ; celle-ci règne du nord au sud ; Flacourt l'observa de son temps dans les environs du fort Dauphin, et nous l'avons retrouvée dans le nord, à Nossi-be. Comment allier cette affreuse coutume à l'amour extrême des femmes pour leur progéniture ? Mille causes condamnent à la mort ces innocentes créatures : l'heure mauvaise, les jours, les mois néfastes et les prédictions de misérables sorciers (*ombiasses* et *ampounsaves*).

Quelques mères cependant se refusent à ces abominables sacrifices et cherchent dans leur tendresse un compromis avec ces pratiques insensées. Quelquefois, et c'est l'épreuve la plus terrible, l'enfant est abandonné sur le passage d'un troupeau de bœufs, et s'il échappe par miracle au piétinement, aux coups de corne, on le recueille ; le charme fatal qui présidait à sa naissance est rompu, il vivra. D'autres exposent simplement, afin qu'une amie puisse le recueillir et l'adopter ; mais alors l'enfant n'est plus de la famille et reste à la mère adoptive. D'autres enfin se bornent à un abandon de courte durée, ou bien détruisent les mauvais sorts au moyen de sacrifices et de cérémonies expiatoires.

Grâce à l'influence française, grâce surtout au zèle infatigable des pères jésuites, il ne restera bientôt plus de ces affreuses coutumes, nous l'espérons du moins, qu'un regrettable souvenir.

A Madagascar, les funérailles se font de diverses manières ; elles sont toujours un prétexte d'orgies.

Dans le sud, on traite les malades au moyen de simples et de conjurations; les noms les plus tendres sont prodigués au patient, et le village tout entier prend part à la

douleur de la famille ; c'est un ensemble de démarches, de soins et de dévouements qui marque combien au fond, chez ces nations primitives, les liens de famille et de tribu ont de puissance et de durée. Si le malade succombe, c'est un déchaînement de cris et de lamentations à ne rien entendre ; les femmes surtout pleurent, s'arrachent les cheveux ou se roulent convulsivement sur le sol, tandis que les hommes, plus calmes, s'informent auprès du défunt pourquoi il s'est laissé mourir : « Que te manquait-il auprès de nous ? lui disent-ils ; n'avais-tu pas de l'or, de l'argent, du fer, des bœufs et des esclaves ? Pourquoi nous as-tu quittés ? » Viennent alors les sacrifices des bœufs et les amples libations de *betza-betza*, puis les danses funèbres, puis les cris ; il arrive même souvent, qu'oublieux du mort qu'ils pleuraient, les Malgaches dansent et s'enivrent jusqu'au matin, sans souci du cadavre et de sa sépulture.

Le lendemain on transporte le corps, enroulé dans ses pagnes les plus riches, au cimetière du village ; là il est de nouveau roulé dans une écorce d'arbre et enfoui dans un bloc de bois dur taillé en cercueil. Quelquefois on amoncèle ces tombes en pyramides ; au pied de chacune d'elles, une main pieuse entretient un vase toujours plein de riz ou de betza-betza pour la nourriture du mort ; d'autres fois on sème la terre tout autour de pattes de poulets et de plumes d'oiseaux qui doivent conjurer les maléfices. Les chefs ont pour dernière demeure un terrain à part entouré de palissades.

Dans le nord, les Malgaches croient à la métempsycose : la populace devient chauve-souris et les chefs prennent la forme de crocodiles ; c'est à cette croyance qu'il faut attribuer l'énorme quantité de ces reptiles dans les rivières, les habitants se faisant un devoir de n'en tuer aucun.

Chez les Malgaches, le deuil est rigoureusement porté par tous les parents du mort, qui ne peuvent en être relevés que dans une cérémonie publique. Il dure un mois au plus et consiste à laisser incultes la barbe et les cheveux, à ne point changer de vêtements et à ne point se laver ; en somme, il n'est jamais de bien longue durée, car le Malgache a pour principe de considérer la mort comme un fait inévitable. Il s'efforce donc d'oublier au plus vite, jugeant la douleur inutile, puisque le mal est sans remède.

Une coutume bien caractéristique et qui me semble n'appartenir qu'à Madagascar, c'est le *kabar*.

Le kabar est une assemblée politique, civile, religieuse ou commerciale. C'est une réunion obligée pour tout débat, et l'on peut dire que le kabar est pour le Malgache le premier de tous les besoins, peut-être le premier des plaisirs, mais assurément une nécessité. Vous voulez planter des choux : kabar ; il s'agit de décider d'une guerre : kabar ; vous partez pour la pêche : kabar, toujours kabar.

Pendant mon séjour à Madagascar, j'assistai à une foule de kabars ; une fois entre autres à la batterie de Tamatave, pour la réception d'une lettre de la reine. L'assemblée se tient dans le Lapa, sorte d'auvent destiné aux assemblées politiques. Dans ce cas, j'entends quand il s'agit de politique, tout le monde est convoqué, chacun, du plus petit et du plus pauvre au plus riche et au plus chargé d'honneurs, chacun a le droit de prendre la parole, jusqu'à ce que le gouverneur de province ait résumé les débats et clos le kabar.

Pour ma part, je fus l'objet d'un kabar dans l'île de *Nossi-Malaza* (île des délices), à quarante kilomètres au sud de Tamatave. A mon arrivée, grande rumeur dans le village ; la visite d'un blanc (*vasa*) étant un honneur aussi bien qu'un événement.

On s'était hâté de vider une case qu'on avait tapissée de nattes fines à mon intention, et le guide qui m'y avait introduit, m'annonça bientôt la visite des chefs du village.

Ils arrivèrent effectivement avec leurs femmes et leurs filles, tout ce monde revêtu du costume des grands jours ; le chef drapé dans son *lamba* de soie, ces dames la poitrine serrée dans le canezou de coton bleu, la taille ceinte d'une jupe de cotonnade empesée aux couleurs éclatantes, et le corps enveloppé du *simbou*, vaste pièce d'étoffe que quelques-unes disposent avec grâce.

De mon côté, j'étais gravement assis à la turque, l'air sérieux et digne comme il convient à un personnage si hautement honoré.

Chacun prit place et s'accroupit tout alentour ; puis, quand le silence se fut établi, le chef prit la parole. Il avait préalablement étalé devant lui deux poulets attachés par les pattes et qui ne semblaient point de la fête, un petit amas de riz d'un blanc de neige, et quelques douzaines de poissons aux reflets argentins.

« Vasa, dit-il, nous bénissons le ciel qu'il ait bien voulu t'amener d'aussi loin pour visiter nos humbles demeures ; nous ne sommes pas dignes, à coup sûr, d'une faveur si grande et tout ce que nous pouvons faire dans notre reconnaissance est de t'offrir cette case où tu reposes et qui est tienne. Voici du riz, des poissons, des oiseaux, accepte ces dons comme un hommage indigne ; mais nous sommes pauvres, c'est là tout ce que nous avons à t'offrir. »

Ce discours fut prononcé tantôt avec calme, tantôt avec éclat, tantôt enfin d'une voix si basse, que mon oreille pouvait à peine en saisir les sons. Traduit par l'interprète, il m'émut plus que je ne saurais dire.

De mon côté, j'étais préparé à recevoir ces bonnes gens et j'avais, à cet effet, quelques bouteilles d'arack, une petite collection d'hameçons de différentes grosseurs, du fil et des aiguilles pour les femmes ; j'avais de plus mis une piastre à l'écart, pour payer l'hospitalité du village.

Je répondis donc le mieux que je pus à l'improvisateur malgache, lui offrant en retour les différents objets que j'ai nommés, le priant de ne point les considérer comme un payement, mais bien comme un souvenir.

Sur ce, mon guide fit passer la bouteille, dont chacun but sa part dans une coupe faite de feuilles de ravenal.

Le chef reprit alors la parole ; il affirma que jamais il n'avait assisté à pareille munificence, et que, jusqu'à ce jour, aucun vasa ne les avait traités d'une si honorable façon. « Tu es mon père et ma mère, ajouta-t-il, tes présents resteront comme un souvenir de ta visite au village, nous en transmettrons la mémoire à nos enfants, à nos petits-enfants et à nos arrière-neveux. Sois béni ! »

En vérité la chose n'en valait pas la peine. Ces métaphores et ces hyperboles cachaient néanmoins une grande surprise de ces pauvres gens, peu habitués à de telles façons d'agir de la part des blancs, et je suis convaincu qu'ils me garderont de la reconnaissance.

En ajoutant ici une liste des différents produits de Madagascar, le lecteur aura de la grande île africaine une idée à peu près complète, et nous commencerons l'histoire de la colonisation.

La mer autour de Madagascar, le canal de Mozambique aussi bien que l'océan indien, est fréquentée par les ba-

leines, que les Américains viennent poursuivre jusqu'en ces lointains parages. La tortue caret, celle qui fournit l'écaille, abonde dans le nord et la pêche est une des grandes industries des habitants. L'ambre gris se trouve sur les côtes, l'on en voit souvent de beaux échantillons.

L'île renferme des mines d'or, d'argent, de fer et de cuivre, et les dernières explorations affirment l'existence d'un vaste bassin houiller dans le nord, qui s'étendrait de la baie de Passandava jusqu'à la baie de Bombétok.

Les forêts abondent en bois de construction et d'ébénisterie, nous avons admiré nous-même de magnifiques pièces de nath, des tacamaka, des ébéniers, des copaliers et du santal. Ces forêts sont peuplées de bœufs sauvages, de sangliers et d'une multitude de singes de la famille des makis, d'une grande variété de couleur. D'énormes perroquets noirs s'ébattent dans les hautes branches, et des nuées de perruches et de pigeons verts animent les solitudes.

Les Malgaches recueillent en abondance le caoutchouc et les gommes précieuses. Le riz, la canne à sucre, la vanille, le tabac, le coton, le café, la soie constituent enfin de nouvelles richesses, de nouveaux éléments de trafic avec Maurice et Bourbon.

On le voit, la possession de Madagascar pouvait tenter l'orgueil d'un grand peuple, et cependant, soit fatalité soit incurie, depuis deux siècles que la France y poursuit la réalisation de ses idées colonisatrices, la question n'a pas fait un pas ; loin de là, nos essais malheureux ont découragé les entreprises particulières aussi bien que l'initiative gouvernementale. Nous allons essayer de raconter cette déplorable histoire.



Types malgaches. Dessin de Paul Sellier.

III. Premier établissement français à Madagascar. — Pronis, son odieuse conduite. — Etat désastreux de la colonie. — Flacourt. — Son portrait. — Origine des castes à Madagascar. — Anecdote de Laroche. — Le diable et sa compagne. — Les sept péchés capitaux.

En 1642, Pronis et Fouquembourg, agents de la Compagnie d'Orient, vinrent s'établir dans la baie de Sainte-Luce à l'embouchure du Mangahafa. Le choix de ce point, un des plus malsains de la côte, fut des plus malheureux. Pronis n'avait avec lui que douze hommes; il reçut bientôt un renfort de soixante et dix colons, et s'en fut prendre possession de l'île Sainte-Marie et de la baie d'Antongil. Mais la fièvre vint, qui lui enleva le tiers de ses hommes; il fallut abandonner Sainte-Luce, pour transporter la colonie à quinze lieues plus au sud, sur la presqu'île de Tolanghare.

Le nouvel établissement s'appela le fort Dauphin. Là, commença cette longue suite de malheurs qui, pendant deux siècles, poursuivirent nos essais de colonisation à Madagascar.

Léger, dissipateur, Pronis dilapide les biens de la Compagnie, et ne fait servir qu'à ses plaisirs les moyens dont il devait disposer pour la prospérité du nouvel établissement.

Un nouveau navire lui amène un renfort de quatre-vingt-dix colons; mais les choses ne s'améliorent pas. Réduits à la disette, les soldats se mutinent, une révolte éclate et Pronis est mis aux fers.

Six mois de détention ne le corrigent point; il continue sa vie de débauche, douze Français sont exilés à Bourbon, sauvage et inculte à cette époque ; vingt-deux autres, redoutant le même sort, se retirent à Saint-Augustin, sur la côte ouest de l'île.

Ce n'est rien encore, il couronne son œuvre par l'action la plus détestable.

A peine délivré des fers, il reçoit la visite d'un sieur Vandermaster, capitaine hollandais à la recherche d'esclaves ; il ne trouve rien de mieux que de lui en fournir lui-même. Il attire donc les Malgaches, ses amis, ceux mêmes qui approvisionnaient le fort Dauphin, et qui, en somme, nous permettaient de vivre, les fait cerner, s'empare de soixante-treize d'entre eux, et les vend pour son compte au capitaine hollandais.

Cette odieuse trahison mit à jamais en exécration le nom français dans l'île de Madagascar, et prépara au successeur de Pronis, enfin rappelé, les plus grandes difficultés pour l'avenir.

En 1648, à l'arrivée de Flacourt, le fort Dauphin ne contenait plus que vingt-huit Français, le reste s'était dispersé.



Madagascar. Ile Nossi-Malassa. Dessin de A. de Bar.

M. de Flacourt était un autre homme que Pronis ; honnête, ferme, entreprenant, il fit rappeler les exilés de Bourbon et de Saint-Augustin; pacifia, autant qu'il fut possible, le pays d'alentour ; réussit à faire reconnaître l'autorité du roi de France par quelques chefs voisins ; fit commencer les défrichements, et releva le drapeau français à Madagascar.

Abandonné de la Compagnie, il tint tête pendant sept années aux difficultés d'une situation sans exemple, et soutint guerre sur guerre contre les Malgaches insoumis.

Enfin, le premier, il nous fit connaître Madagascar, et aujourd'hui encore nous ne saurions mieux faire que d'emprunter à ses récits, à la fois si naïfs et si vrais, la description de plus d'une légende, de plus d'une coutume.

D'après Flacourt, en dehors des trois peuplades que nous avons citées, il se trouve à Madagascar un mélange extraordinaire de gens de couleurs différentes appartenant à ces mêmes peuplades; cela prouve que, dès l'antiquité la plus reculée, il y eut, dans la grande île, des

émigrations partielles, d'Arabie principalement, de l'Inde peut-être aussi, comme de la Malaisie, d'après le type malais bien prononcé des Ovas. Mais il ne dut jamais y avoir conquête, car, chose étrange, la même langue se parle du nord au sud, sur les plateaux et dans les plaines, au milieu de populations si diverses. Seulement, l'homme blanc, avec sa soif de pouvoir et ses instincts de domination, aidé du reste par ses facultés incontestablement supérieures et le peu de civilisation qu'il amenait avec lui, dut soumettre la race noire. C'est à lui, nous le croyons, qu'il faut reporter l'origine d'une fable qui explique la fondation des castes. Ces castes étaient au nombre de sept, savoir :

Trois castes d'hommes blancs :

1° Les Roandrians, ou les princes du pays ;

2° Les Anacandrians, descendants dégénérés des Roandrians;

3° Les Ondzatsis, dont la peau est déjà plus foncée.

Quatre castes d'hommes noirs :

1° Les Voadziris, les plus grands d'entre les noirs et les maîtres des villages ;

2° Les Lohauohits, qui viennent ensuite, mais qui ne jouissent pas du privilége de tuer un bœuf;

3° Les Ontzoas, d'un degré plus bas que les Lohauohits ;

4° Enfin les Ondèves, qui sont esclaves.

Quant à l'origine de ces castes, voici la légende :

Le Créateur du ciel et de la terre tira du corps de l'homme, pendant son sommeil, sept femmes qui sont les mères de ces différentes castes.

Les Roandrians sont issus de la femme tirée du cerveau ; — les Anacandrians de la femme tirée du cou ; — les Ondzatsis de celle provenant de l'épaule gauche ; — la mère des Voadziris est issue du côté droit ; — celle des Lohauohits de la cuisse gauche ; — celle des Ontzoas du gras de la jambe gauche ; — quant aux Ondèves, leur mère fut simplement tirée de la plante du pied.

Nous retrouverons plus tard d'autres chefs blancs ou presque blancs, car ils finissent par se fondre dans le peuple; ce sont les chefs malattes, issus des pirates de Sainte-Marie.

Il fait beau voir quel soin Flacourt prend de son petit peuple ; comme il veille aux approvisionnements, avec quel scrupule il recueille les légendes populaires ou sacrées. Naïf, puéril et savant tour à tour, il est botaniste, géologue, naturaliste, cultivateur, marin, légiste, géographe et administrateur; il veille à tout, s'occupe de tout, et son livre est la plus complète des relations de voyages. Il y a de ces épisodes qui arrachent des larmes, et d'autres qui font sourire.

Au milieu du peuple soulevé d'Anossi, Flacourt avait envoyé dix hommes sous le commandement de Laroche, pour ramener quelque bétail enlevé par les noirs. Deux jours après, n'en ayant plus de nouvelles, il les crut perdus.

« Un soir, dit-il, une grande chienne blanche qui avait été avec Laroche arriva au fort toute pantelante, et vint me faire grande caresse, il semblait que cette bête me voulait dire quelque chose, et j'avais peur de la deviner. Je regardais si elle n'avait point une lettre attachée au cou, je n'en trouvai point. »

Qu'était devenu son malheureux maître ? Flacourt apprit bientôt que Laroche et ses hommes avaient été entourés dans la plaine d'Yvoulé par plus de six mille Malgaches.

Ceux-ci, fiers de leur nombre et sûrs de la victoire, leur jetaient par dérision des bâtons blancs, des œufs couvés, de la boue, et les accablaient en même temps d'injures, croyant ainsi réduire ces malheureux au désespoir, et leur enlever toute envie de se défendre.

Mais Laroche et sa troupe se mirent à genoux, entonnèrent le *Veni Creator* et, se recommandant à Dieu, implorèrent le secours de sa toute-puissance. Ils se levèrent alors et la lutte commença ; lutte de géants, elle dura toute une demi-journée, de deux heures de l'après-midi à sept heures du soir. Pendant cette longue agonie, nos courageux compatriotes ne se laissèrent point entamer ; cinq d'entre eux tiraient pendant que les cinq autres chargeaient les armes. Tout Malgache qui s'avançait était un homme mort. Ils se maintinrent ainsi faisant retraite du côté du fort, épuisés de fatigue, jusqu'à ce que, à demi rendus de faim et de soif, ils se groupèrent mourants mais invaincus sur le sommet d'une petite colline où ils campèrent. Les Malgaches avaient perdu cinquante des leurs. Cependant la poudre allait manquer ; la nuit vint, le combat cessa.

Le chef malgache, Dian-Tséronh, frappé de tant d'audace, envoya aux Français une génisse et du riz cuit, afin qu'ils pussent reprendre des forces; de plus, il leur demanda une entrevue et leur proposa la paix.

Laroche négocia.

« Quels hommes êtes-vous donc ? lui dit le chef malgache. Nous avons ouï parler des Portugais, nous avons connu les Hollandais et les Anglais, mais ce ne sont point des hommes comme vous autres; car vous ne vous souciez point de votre vie; vous la méprisez. Quand vous voyez la mort devant vos yeux, vous ne vous en épouvantez pas. Vous êtes autres que ces étrangers, et vous n'êtes pas des hommes, mais des lions et quelque chose de plus que les autres. »

N'est-on pas toujours fier d'enregistrer des faits comme celui que nous venons de raconter, et cet éloge, bien que sortant d'une bouche toute barbare, n'est-il pas des plus flatteurs pour notre amour-propre national ?

Plus loin, le même auteur nous raconte naïvement, à propos des origines, qu'autrefois le diable était marié, et que sa femme était fort mauvaise. Elle lui donna sept enfants mâles, qui, devenus grands, s'abandonnèrent à tous les vices.

L'un s'adonna à l'orgueil et voulut forcer les hommes à l'adorer.

Un autre se mit à voler et à faire l'usure.

Le troisième s'adonna à la luxure.

Le quatrième, à l'envie et à la médisance.

Le cinquième, à l'ivresse et à la gourmandise.

Le sixième, à la colère.

Et le septième enfin, à la paresse.

Ne reconnaissez-vous pas nos sept péchés capitaux ? Mais Dieu vint en aide aux hommes; il leur permit de surprendre ces méchantes gens et de les tuer tous les sept.

Le diable alla se plaindre à Dieu du meurtre de ses fils; mais Dieu lui répondit que les hommes avaient bien fait, et que la mère les ayant mal élevés, il leur donnait la mer pour tombeau. (Cet affreux calembour se trouve dans Flacourt; j'en suis innocent.)

Depuis ce temps, le diable habite toujours sur le rivage de l'Océan, et le bruit de la mer sur les rochers, c'est le diable et sa femme qui pleurent leurs enfants.

DÉSIRÉ CHARNAY.

(*La fin prochainement.*)

NOUVELLES ET VOYAGES.

AVENTURES MERVEILLEUSES MAIS AUTHENTIQUES DU CAPITAINE CORCORAN [1].

X. — DONNEZ-MOI CET ANGLAIS. — QUE VEUX-TU EN FAIRE? — LE PENDRE. — BIEN VOLONTIERS.

Pendant qu'à l'intérieur de la pagode et à l'extérieur tout le monde dormait, excepté Louison et deux factionnaires, Sougriva, suivant toujours le corridor souterrain, arriva à la grille. Mais là, on ne voyait pas de serrure.

Il chercha longtemps par quel moyen on pouvait sortir, et enfin, à force de tâtonner, il poussa du pied une petite statuette qui représentait Brahma sans pieds ni mains, soutenant l'univers sur ses épaules.

La statuette grinça légèrement, tourna sur elle-même, et la grille s'ouvrit. Aussitôt Sougriva éteignit son cierge, referma sans bruit la grille, se glissa dans les broussailles et disparut pendant quelques instants.

Il avait son projet. Il fit avec précaution le tour du bivouac des Anglais qui dormaient négligemment, se fiant à la vigilance des deux factionnaires.

En rampant comme un serpent dans le jungle, il fut aperçu par l'un des coolies indiens. Celui-ci allait donner l'alarme, mais Sougriva lui fit, avec deux doigts levés de la main droite, un signe cabalistique.

Aussitôt l'autre garda le silence.

Sougriva cherchait deux choses: un cheval pour remplir son message, et John Robarts pour lui couper la tête.

Par bonheur, ce gentleman dormait paisiblement près du feu du bivouac à demi éteint, au milieu de dix ou douze autres gentlemen dont les bras et les jambes étaient enchevêtrés de la plus pittoresque façon.

Sougriva tenait son ennemi; mais s'il l'avait tué, toute la troupe se serait éveillée et sa mission aurait été manquée. Il consentit donc, pour le moment, à prendre patience, se promettant bien d'ailleurs de retrouver John Robarts un jour ou l'autre.

Puis il détacha avec précaution un des chevaux qui étaient entravés, lui remit sa bride, accrochée négligemment à un arbre voisin, et pour empêcher le bruit, lui enveloppa les pieds avec des morceaux d'une couverture de feutre qui se trouva là par hasard. Ensuite il s'éloigna lentement du bivouac en tenant son cheval par la bride.

Pendant ce temps le coolie indien, qui ne le perdait pas de vue, s'approcha de lui et dit à voix basse :

— Quel jour?

— Bientôt! répondit Sougriva.

— Où vas-tu?

— Au camp d'Holkar.

— Veux-tu que je te suive?

— C'est inutile. Reste ici ; quand j'aurai besoin de toi, je t'avertirai. La grande nouvelle arrivera avant une semaine.

— Que Siva en soit louée! répliqua l'Indou.

Là-dessus il retourna à son poste, se coucha tranquillement près de ses camarades, et Sougriva, se mettant en selle, partit au pas d'abord, puis au petit trot, puis, quand il crut être assez loin des Anglais, au grand galop, se dirigeant vers Bhagavapour.

Il n'eut, grâce au ciel, aucun accident sur la route, et ne rencontra même personne.

Comme on s'attendait à une bataille entre Holkar et les Anglais, tous les habitants des villages situés entre le camp anglais et Bhagavapour avaient abandonné leurs maisons de peur du pillage, du meurtre, de l'incendie et de tous les autres exploits qui assaisonnent habituellement la guerre et marquent le passage des héros.

Dès que Sougriva fut arrivé aux avant-postes, on l'interrogea avec curiosité.

— Avant tout, dit-il, où est Holkar?

On le conduisit au palais.

Le malheureux prince était à demi couché sur un tapis, mais il ne dormait pas. Depuis l'enlèvement de sa fille il n'avait eu qu'une seule pensée, et dans son désespoir il avait failli se poignarder lui-même ; mais le désir de la vengeance le soutenait encore.

— Qui es-tu? dit-il en soulevant sa tête appesantie. Quel nouveau malheur viens-tu m'annoncer?

— Seigneur Holkar, dit le messager, reconnaissez-moi. Je suis Sougriva, l'ami de Tantia-Topee et le vôtre.

— Ah! Tantia-Topee! Il arrivera trop tard!... Et d'où viens-tu, Sougriva?

— Du camp anglais.

— Tu as vu les Anglais! s'écria Holkar ranimé par la colère. Où sont-ils? que font-ils? C'est à eux que je dois la perte de ma fille, de ma pauvre Sita!

De grosses larmes coulèrent des yeux du vieillard.

— Seigneur, dit Sougriva, votre fille est retrouvée.

— Où est-elle? Entre les mains du colonel Barclay, ou de cet infâme Rao.

— Elle est en sûreté, seigneur, du moins pour le moment. Ce brave Français, votre hôte, l'a retrouvée et l'a prise sous sa garde.

En même temps Sougriva fit en peu de mots le récit de la fuite de Corcoran et de Sita.

— Il n'y a pas un moment à perdre pour les secourir, dit-il en terminant. Demain matin les Anglais peuvent recevoir du renfort, et alors il faudrait livrer une véritable bataille dont le succès est incertain.

— Bien! dit Holkar. Appelle Ali!

Ali, qui veillait, le sabre nu, derrière la porte, entra sur-le-champ.

— Ali, dit le prince, fais sonner le boute-selle pour la cavalerie. Qu'avant une demi-heure tout le monde soit prêt à partir.

En un clin d'œil l'ordre fut exécuté ; la trompette retentit dans les rues de la ville. Les cavaliers se rassemblèrent, et l'on se hâta de harnacher l'éléphant favori d'Holkar.

— C'est celui sur lequel elle aimait à monter, dit le malheureux père... Toi, Sougriva, prends un cheval et sers-nous de guide.

— Au moins, seigneur, dit l'Indou, en échange du service que je vous rends, vous m'accorderez une grâce.

— Dix! cent! mille! la moitié de mes États si tu me fais retrouver ma fille! s'écria Holkar.

— Non, seigneur, je n'ai pas tant d'ambition. Ce que je veux, c'est la vie du lieutenant John Robarts.

— Tu veux sauver ce Feringhee!

— Moi! s'écria Sougriva en riant d'un rire sauvage,

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

le sauver! Que je sois à jamais privé de la vue de Wichnou, si j'ai pensé à sauver un Anglais!

— Oh! alors, c'est facile, dit Holkar. Je te le donne, et dix autres avec lui.

En même temps, pendant qu'on achevait les préparatifs du départ, il fit quelques questions à Sougriva sur la force et la position de l'armée anglaise.

— Seigneur, dit l'Indou, j'ai tout vu. Avant-hier au soir, je sortis de Bhagavapour afin de rendre visite au 21e régiment de cipayes, où j'ai des amis et des intelligences. Comme j'étais sous l'habit d'un mendiant, aucun des habits rouges ne s'occupa de moi. On me laissa tranquillement errer dans le camp, et réciter mes prières à Wichnou. C'est alors que je pus parler à plusieurs cipayes, dont l'un est sergent et affilié à notre conspiration. Ah! seigneur, c'est un plaisir de voir comme ils haïssent et méprisent ces maudits Anglais!... Tout en eux est horrible! Leurs blasphèmes, leur voracité, leur habitude de manger des mets consacrés, leur impiété, les sermons de leurs prêtres, la brutalité des chefs, la sévérité de la discipline... Croiriez-vous, seigneur, qu'ils font fouetter des brahmines, des hommes de haute caste, comme de jeunes enfants?...

Enfin, en quelques heures, je fus au courant de tout, je donnai le mot d'ordre à tout le monde, et j'allais partir, lorsque je vis arriver au camp la princesse Sita, votre fille, enlevée par ce traître Rao.

A ce souvenir, Holkar poussa un profond soupir.

— Oh! dit-il, quand je pense que j'ai tenu ce misérable à mes genoux, que je pouvais le faire empaler, et que je ne l'ai pas fait! Partons! ajouta-t-il.

En même temps il se mit en selle et s'élança au grand trot, suivi de deux régiments de cavalerie.

Comme la distance qui séparait Bhagavapour de la pagode où Corcoran soutenait un siége était à peine de trois lieues de France, Holkar arriva un peu après le point du jour sur le champ de bataille.

XI. — LA TOILETTE DU CAPITAINE.

Dès cinq heures du matin la fraîcheur de la nuit avait éveillé tout le monde, et Corcoran le premier.

Il se leva, chargea ses armes avec soin, alla droit à la fenêtre où Louison était toujours étendue, indécise entre la veille et le sommeil, étendit les bras en bâillant et regarda l'horizon.

Il n'y avait pas un nuage au ciel; les étoiles seules brillaient encore d'un vif éclat avant de disparaître. La lune était déjà couchée.

A quelque distance, un ruisseau, qui tombait en cascade dans les rochers, faisait entendre le seul bruit qu'il y eût alors dans tout le pays.

Toute la nature semblait pacifique, et les hommes eux-mêmes, qui s'étiraient lentement les bras, ne paraissaient avoir aucune envie de se battre.

Mais le bouillant John Robarts en jugea autrement.

Ce gentleman avait rêvé toute la nuit aux dix mille livres sterling promises par le colonel Barclay. Il avait quelque part, en Ecosse peut-être, d'autres disent en Angleterre, — oui, c'est en Angleterre, je m'en souviens maintenant, — à trois lieues de Cantorbéry, une tante rousse et laide.

Mais cette tante rousse et laide avait une fille blonde et jolie, la propre cousine de John Robarts, miss Julia, et cette cousine jouait du piano. Oh! jouer du piano, quel talent! Et entendre des jeunes filles blondes qui jouent du piano, quelle félicité!

Mais revenons à la cousine de John Robarts. Miss Julia chantait des chansons admirables et des romances sans fin, où la lune, les petits oiseaux, les hirondelles, les nuages, les sourires et les larmes jouaient le premier rôle, — tout comme dans nos admirables romances françaises, — ce qui fait qu'elle pensait toute la journée aux moustaches rousses de John Robarts, qui, de son côté, pensait trois fois par semaine aux yeux bleus de Julia.

De cette coïncidence des pensées naquit, comme on devait s'y attendre, une sympathie réciproque.

Mais comme miss Julia était une héritière de quinze mille livres sterling, et comme Mme Robarts, tante de John, calculait fort bien, et comme elle savait que John n'avait pas un shilling vaillant en dehors du prix de son grade, mais qu'en revanche il devait cinq ou six cents livres sterling à son tailleur, son bottier, son passementier et ses autres fournisseurs, — John fut mis poliment à la porte du cottage délicieux où miss Julia passait ses jours en compagnie de sa mère.

De désespoir, John demanda à passer dans l'Inde, espérant y faire fortune, comme Clive, Hastings et tous les nababs.

Il obtint aisément cette faveur, grâce à la protection de sir Richard Barrowlinson, baronnet, dont nous avons déjà parlé, et l'un des directeurs de la compagnie.

Mais quoique John Robarts fût très-brave, il n'avait pas encore trouvé l'occasion de montrer son courage, et il en était réduit à désirer que tout l'Indoustan prît feu, afin que lui, Robarts, eût le plaisir d'éteindre l'incendie et d'égaler la gloire d'Arthur Wellesley, duc de Wellington. De là vient qu'il battait la campagne soir et matin avec tant d'ardeur, espérant toujours rencontrer le trésor nécessaire pour acheter le délicieux cottage qu'on voit près de Cantorbéry, — Robarts-House, — et, avec le cottage, la jeune propriétaire.

De là vient qu'il courut avec tant d'ardeur sur les traces de Corcoran et de Sita.

Aussi fut-il sur pied en même temps que Corcoran.

— Allons! debout, paresseux! Inglis! Witworth! levez-vous! Le soleil va paraître. Barclay nous attend, et nous ne pouvons pas retourner au camp les mains vides.

Son ardeur finit par éveiller tout le monde.

Chacun fit ses ablutions selon la mode ordinaire. On tira des portemanteaux toutes sortes de peignes, de brosses, de savons et d'objets de parfumerie, et l'on fit sa toilette au grand jour, sous les yeux de Corcoran.

Ce spectacle, qui aurait dû réjouir les yeux du Breton, le rendait de fort mauvaise humeur.

— Sont-ils heureux, ces *goddem*, pensait-il, de pouvoir faire leur toilette comme à l'ordinaire, et de se tenir prêts à paraître devant les dames... Pour moi, je suis fagoté comme un chien crotté, sur ma parole. Mes habits sont couverts de poussière, mes cheveux sont entortillés l'un dans l'autre comme les phrases d'un roman de Balzac, et je dois avoir une mine hâve, pâle et fatiguée comme si j'avais peur ou comme si je m'ennuyais! Sita va s'éveiller tout à l'heure au bruit des coups de fusil, et si par malheur je suis tué, il ne lui restera de moi que le souvenir d'un grand malpeigné... Mais comment faire? comment éviter ce malheur?...

Il la regarda quelque temps d'un air attendri.

— Qu'elle est belle! se disait-il. Elle rêve sans doute qu'elle est dans le palais de son père, et qu'elle a cent esclaves à son service... Pauvre Sita! qui m'aurait dit avant-hier matin que j'aurais tant de bonheur à donner ma vie pour une femme?... Est-ce que je l'aime?... Bah! à quoi cela me servirait-il?... Allons, j'aurais mieux fait

de chercher paisiblement le manuscrit des lois de Manou.

Tout à coup, en regardant par la fenêtre, il lui vint une idée.

Les Anglais avaient déjà terminé leur toilette et allaient remettre leurs peignes et leurs brosses dans les portemanteaux, lorsque Corcoran tira son mouchoir de sa poche et fit signe au factionnaire de s'approcher.

Celui-ci vint sous la fenêtre.

— Appelez M. John Robarts, dit Corcoran, j'ai une demande importante à lui faire.

John Robarts s'approcha tout joyeux, croyant déjà tenir ses dix mille livres sterling.

— Eh bien, dit-il d'un air de triomphe, vous voulez capituler, capitaine? Je savais bien que vous en viendriez là, tôt ou tard. Au reste, je ne vous ferai pas de trop dures conditions. Ouvrez seulement la porte, remettez-nous la fille d'Holkar et suivez-nous... Je suis sûr que Barclay vous remettra en liberté en vous priant seulement de vous rembarquer pour l'Europe... Au fond, Barclay est bon diable.

Corcoran souriait.

— Ma foi, dit-il, mon cher Robarts, je suis bien aise de vous voir, vous et Barclay, dans ces dispositions; mais ce n'est pas cela dont il s'agit pour le moment. Vous avez ici-bas toutes vos aises, un clair ruisseau, des domestiques pour cirer vos bottes et battre vos habits. Seriez-vous assez bon pour me prêter...

— Parbleu! dit John Robarts, à qui l'aventure parut plaisante, tout ce que vous voudrez.

Et il lui porta lui-même son nécessaire de voyage.



La toilette des Anglais. Dessin de Lix.

— Quant à la capitulation, ajouta-t-il...

— Oh! oh! dit Corcoran, je vous demande un quart d'heure de trêve pour réfléchir et prendre un parti.

— Rien n'est plus raisonnable, reprit l'Anglais... Et, tenez, capitaine, vous me plaisez, je ne sais pourquoi, car vous avez fait dévorer cette nuit par votre tigre un de mes meilleurs amis, ce pauvre Waddington.

— Vous savez, répliqua Corcoran, que ce n'est pas ma faute, si Louison en a mangé. Cette pauvre bête n'avait pas encore dîné.

— Rendez-vous, dit Robarts. On ne vous fera aucun mal, non plus qu'à la fille d'Holkar... Est-ce que vous croyez que je fais la guerre aux femmes?... Est-ce que les Français font la guerre aux femmes?...

— Mon cher Robarts, dit le Breton, ne dépensons pas en des conversations inutiles le quart d'heure de trêve que vous m'avez accordé.

Robarts s'éloigna. Aussitôt Corcoran commença sa toilette, qui fut assez sommaire, comme on pense, car il veillait toujours sur les Anglais, de peur de surprise.

Mais ses craintes étaient vaines. Personne n'essaya de l'attaquer par trahison.

Enfin ses préparatifs étaient terminés. Il regarda sa montre, le délai fixé expirait. Il voulut du moins, avant de mourir, dire un dernier adieu à la fille d'Holkar.

Quand il s'approcha d'elle, Sita ouvrit les yeux :

— Où suis-je? demanda-t-elle d'un air étonné.

Puis, reconnaissant la pagode et se rappelant les événements de la veille :

— Ah! dit-elle, mon rêve valait bien mieux... j'étais

à Bhagavapour, sur le trône de mon père... vous étiez à mes côtés...

— Sita, chère Sita, je suis sûr que Sougriva a tenu sa promesse et que votre père va venir à votre secours... Puisse-t-il arriver assez tôt pour vous délivrer! Mais s'il m'arrivait quelque... accident...

— Oh! ne parlez pas ainsi, Corcoran, je sais, je suis sûre que vous serez vainqueur... mon songe me l'a dit, et les songes ne sont pas menteurs...

— Eh bien, dit Corcoran, jurez-moi que vous garderez de moi un éternel souvenir.

— Je jure, dit Sita, que je vous...

Elle s'arrêta et reprit en rougissant :

— ... Que je ne vous oublierai jamais!

Corcoran, qui craignait de s'attendrir, courut à la fenêtre.

Déjà Robarts s'impatientait.

— Eh! capitaine, disait-il, la trêve est expirée, la fête va commencer. Il faut que nous soyons de retour au camp avant dix heures du matin, et il est déjà six heures.

— Je suis prêt, cria Corcoran.

Et, en effet, il l'était, car il s'effaça très à propos pour éviter une grêle de balles qui tomba tout autour de lui. Les balles s'aplatirent contre le mur sans blesser personne.

Mais, comme les Anglais, pour l'ajuster, étaient forcés de se mettre à découvert, Corcoran mit Robarts en joue, et tira. Le coup partit; la balle fit un trou dans le chapeau de Robarts, et lui enleva une mèche de cheveux.

Robarts recula instinctivement et chercha un abri derrière l'arbre le plus voisin.

— Mon ami, lui cria Corcoran, voilà comment il faut viser quand on s'en mêle; je n'ai voulu que trouer votre chapeau.

Tout à coup un incident tragique faillit mettre fin à l'assaut et introduire l'ennemi dans la place.

Un des Anglais, se glissant rapidement le long du mur, essaya de passer par la brèche ouverte la veille, et comme Corcoran avait mal barricadé l'entrée, faute de matériaux suffisants, l'Anglais aurait pénétré par là dans la pagode, et, suivant toute apparence, aurait mis fin au combat en frappant le Breton par derrière.

Heureusement, Louison veillait. Cachée derrière le battant de la porte, elle attendait l'Anglais. Tout à coup, d'un violent effort, il poussa la barricade, renversa deux ou trois planches mal assujetties et pénétra à moitié dans la place, mais la tigresse le renversa d'un seul coup de patte et le mordit si furieusement à la gorge qu'il rendit le dernier soupir.

Cette vue et le goût du sang avaient mis Louison en appétit, et elle aurait peut-être sacrifié le plaisir de combattre au plaisir de déjeuner, si un coup de sifflet de Corcoran ne l'eut rappelée à son poste.

Il commençait à s'inquiéter. Aucune nouvelle d'Holkar. Sougriva avait-il rempli sa mission?

Avec cela, ses munitions s'épuisaient.

Dès que Corcoran se montrait à la fenêtre, il était comme une cible pour quarante ou quarante-cinq carabines dont le feu protégeait ceux qui faisaient manœuvrer la poutre; la grande porte allait céder tout entière. Les gonds étaient à demi descellés.

Corcoran, à travers l'ouverture, tira dans la masse des assaillants cinq coups de revolver. Aux malédictions qui s'élevèrent, il vit bien que les coups avaient porté; mais sa position n'en devenait pas meilleure.

— Montez vite l'escalier! cria-t-il à Sita, et ne vous effrayez de rien.

Elle obéit. Lui-même la suivit aussitôt. Louison faisait l'arrière-garde.

Il était temps, la porte s'écroula avec un fracas immense, et par la brèche ouverte entrèrent à la fois tous les assaillants.

Mais leur surprise fut grande lorsqu'ils virent Louison seule à découvert sur l'escalier. Derrière elle on entendait le bruit du revolver que Corcoran rechargeait dans l'ombre, car l'escalier était tortueux et cachait Corcoran aux regards.

— Dieu me damne! s'écria Robarts en fureur, c'est un nouveau siége à faire. Rendez-vous, capitaine! toute résistance est impossible.

— Le mot impossible n'est pas français.

— Si l'on vous prend de force, vous serez fusillé.

— Fusillé! soit, dit le Breton. Et si je vous prends, moi, je vous couperai les oreilles.

— Apprêtez les armes! cria Robarts.

Les soldats obéirent.

— Chère Sita, dit Corcoran, montez, je vous prie, quelques marches de plus, les balles pourraient frapper le mur et ricocher sur vous.

Lui-même donna l'exemple et fut bientôt suivi de Louison. De cette façon, grâce à la construction de l'escalier, ils se trouvèrent à l'abri des balles, et quant à un combat corps à corps dans un espace aussi resserré, tout l'avantage était évidemment pour Corcoran et Louison.

Mais un événement inattendu changea la face des affaires.

Tout à coup un soldat anglais, qui était resté dehors pour empêcher la fuite de Corcoran, entra brusquement dans la pagode en criant :

— Voici l'ennemi qui arrive!

— Quel ennemi? demanda Robarts. C'est le colonel Barclay qui nous envoie du renfort.

— C'est Holkar, j'ai vu leurs drapeaux.

Effectivement, on entendait le galop pesant de la cavalerie.

— Que le diable l'emporte! pensa Robarts. Voilà dix mille livres sterling jetées à l'eau, sans compter ce qu'Holkar nous réserve.

Et tout haut :

— Hors d'ici tous! A cheval!

Toute la troupe se hâta d'obéir.

— Et maintenant, dit Robarts, sabre en main et chargeons cette canaille! En avant pour la vieille Angleterre!

Puis il s'avança au grand trot dans la direction d'Holkar.

XII. — COMMENT L'ASSIÉGEANT DEVINT L'ASSIÉGÉ.

Quoique les deux troupes fussent fort inégales en nombre, les chances du combat étaient assez partagées.

Outre que la cavalerie anglaise, toute composée d'Européens, était fort supérieure dans les luttes d'homme à homme à la cavalerie d'Holkar, la disposition du terrain ne permettait pas à Holkar d'envelopper les Anglais et d'user de l'avantage du nombre.

La pagode était située sur une éminence, au milieu d'un jungle épais, qui s'élevait fort au-dessus de la taille d'un homme ordinaire, et au travers duquel il était impossible à un cavalier de pénétrer.

Trois chemins tracés à travers le jungle, aboutissaient à cette éminence, et ces chemins, assez étroits, étaient faciles à défendre. Une fois engagée dans ces défilés, la

cavalerie d'Holkar se trouvait face à face avec les Anglais, et l'issue du combat dépendait du courage individuel plus que du nombre des combattants.

Holkar frémissait de rage en voyant ces obstacles que la nature et la disposition du terrain lui opposaient.

Au reste, le premier choc des deux cavaleries n'était pas fait pour lui donner grande confiance. Les Indiens soutinrent assez bien la première décharge; mais quand ils virent les Anglais, — John Robarts en tête, — s'avancer sur eux au grand trot, le sabre nu, et prêts à les mettre en pièces, rien ne put retenir les fuyards.

Ils tournèrent bride sur-le-champ et revinrent sur la route de Bhagavapour. Là, Holkar les rallia, non sans peine, et leur montrant le petit nombre des Anglais, leur rendit la confiance et l'audace.

John Robarts, emporté par son ardeur, voulut pousser plus loin son avantage et crut mettre ses ennemis en déroute; mais arrivé sur la grande route, à l'entrée d'une vaste plaine où Holkar pouvait l'envelopper sans peine, il changea de dessein et revint sur ses pas au petit trot.

Holkar le poursuivit mollement.

Sougriva s'approcha de lui.

— Je n'entends rien, dit Holkar. Est-ce que Corcoran aurait péri, ou bien serait-il prisonnier avec ma fille?

— Seigneur, dit Sougriva, je vais m'en assurer. A coup sûr votre fille est vivante, car les Anglais ont trop d'intérêt à la garder pour toucher à un seul cheveu de sa tête, et quant au capitaine, je l'ai vu à l'œuvre, et la balle qui doit le tuer n'est pas encore fondue.

Comme il finissait de parler, on entendit une grande clameur poussée par les Anglais. C'était Corcoran qui s'échappait de la pagode, précédé de Louison et de la belle Sita. Le Breton faisait l'arrière-garde.

En voyant les Anglais sortir de la pagode, il s'était bien douté de l'arrivée d'Holkar; mais comme il n'avait pas grande confiance dans la valeur des malheureux Indous, il n'espérait pas être délivré de vive force. Avant de rien tenter, il voulut consulter Sita.

— Nous sommes à cinq cents pas de votre père, dit-il, voulez-vous le rejoindre à tout prix?

Pour toute réponse, elle se tint prête à le suivre.

— Faites bien attention! dit Corcoran, la bataille est commencée, et les balles ne connaissent personne, je vais lancer Louison en avant dans le chemin de gauche qui est à peine gardé... A la vue de Louison, les cinq ou six cavaliers qui sont là en éclaireurs s'écarteront, vous ne pouvez en douter... Vous suivrez Louison, et moi, je vous suivrai.

Et, en effet, profitant de la distraction des Anglais, dont toute l'attention était tournée du côté d'Holkar, tous trois traversèrent heureusement l'espace découvert qui les séparait du jungle, s'engagèrent dans les broussailles, et, guidés par le bruit des coups de feu, rejoignirent sains et saufs Holkar et sa cavalerie.

En revoyant sa fille délivrée, Holkar, plein de joie, la serra dans ses bras, et se tournant vers Corcoran :

— Ah! capitaine, dit-il, comment ferai-je pour m'acquitter envers vous?

— Seigneur Holkar, répliqua le Breton, aussitôt que vous aurez quelque loisir, je vous prierai de chercher avec moi le fameux manuscrit des lois de Manou que l'Académie de Lyon redemande à cor et à cri : mais aujourd'hui nous avons d'autres affaires. Si vous m'en croyez, nous allons faire retraite vers Bhagavapour. L'armée anglaise doit être en marche, à l'heure qu'il est, sous le commandement du colonel Barclay; il ne faudrait pas beaucoup de temps à un officier plus actif pour nous couper la retraite... Partez, et partez vite!...

— Et vous? demanda Holkar.

— Oh! moi, c'est autre chose... Si vous voulez me laisser un de vos deux régiments, je vous promets d'enfermer John Robarts dans la pagode et de l'enfumer comme un renard. Ah! il voulait me fusiller, ce gentleman! Eh bien, je vais, moi, lui apprendre à vivre.

Cette idée plut beaucoup à Holkar.

— Capitaine, dit-il à Corcoran, c'est à vous d'accompagner Sita, et à moi de couper la gorge à John Robarts!

— En toute autre occasion, j'accompagnerais Sita avec plaisir; mais aujourd'hui, je n'en ferai rien... Robarts m'a provoqué, je suis tout à Robarts!

— Eh bien! dit Holkar, je reste.

— Au moins, ajouta Corcoran, envoyez des éclaireurs au-devant des Anglais, afin d'être prévenu de leur arrivée.

Et, en effet, Sougriva fut chargé, avec une trentaine de cavaliers, de surveiller les mouvements de l'ennemi.

— Maintenant, dit Corcoran, que Sita monte dans son palanquin, et que l'éléphant soit retenu sous bonne garde, hors de la portée des balles, et en avant sur ce maudit Robarts!

Animés par l'exemple d'Holkar et du capitaine qui marchaient au premier rang, les Indous s'avancèrent assez fièrement à la rencontre de l'ennemi. Celui-ci, de son côté, fit retraite.

John Robarts, dès l'arrivée d'Holkar, avait envoyé un soldat, qui devait rejoindre le colonel Barclay et l'avertir du danger de son lieutenant.

Dès qu'il vit que Corcoran s'était échappé, il devina que sa position allait devenir très-critique. Aussi, sans attendre d'y être forcé, John Robarts chercha un asile dans la pagode qui avait servi de forteresse à Corcoran.

Il répara tant bien que mal les brèches que sa propre troupe avait faites. Il releva et referma la porte, entassant des meubles de toute espèce pour la barricader.

Quand les soldats d'Holkar parurent, quarante-trois carabines anglaises se montrèrent à travers les meurtrières et firent une décharge générale. Il y eut quelques morts et dix blessés parmi les Indous, et ce début fâcheux refroidit un peu leur ardeur.

— Je promets mille roupies, dit Holkar, au premier qui mettra le pied dans la pagode.

Mais cette offre ne tenta personne. Les malheureux Indous se voyaient exposés, sans abri, à un feu terrible. Au contraire, l'ennemi était à couvert.

— Voyons, dit Corcoran à Holkar, il faut donner l'exemple, car ces pauvres diables ont une peur terrible d'aller voir Brahma et Vichnou face à face.

Il mit pied à terre et, suivi d'une vingtaine d'hommes, alla ramasser le tronc d'arbre qui avait déjà servi aux Anglais contre lui. Il le poussa comme un bélier contre la porte de la pagode, qui céda du coup et fut à demi renversée sur la barricade qui la soutenait par derrière.

A cette vue, les Indous poussèrent un cri de joie; mais cette joie fut courte, car les carabines anglaises s'abaissèrent de nouveau dans la direction des assaillants, et cette fois à une si courte distance, que les plus braves s'arrêtèrent, n'osant franchir cette redoutable brèche.

Corcoran, qui vit leur hésitation, se hâta de commander le feu; mais une double décharge enveloppa les combattants d'un nuage de fumée. Cinq Anglais étaient renversés, morts ou mourants. Dix ou douze Indous avaient eu le même sort. Le reste, découragé par ce mauvais

succès, inclinait visiblement vers la retraite. Holkar lui-même paraissait indécis.

— Ah ! pensa le Breton en soupirant, si j'avais seulement avec moi deux ou trois bons matelots du *Fils de la Tempête*, comme nous monterions tout de suite à l'abordage ! mais avec ces poules mouillées, il n'y a rien à faire. Encore, dit-il à Holkar, si vous aviez amené un canon !

— Mais, répliqua Holkar, si nous mettions le feu à la pagode ? Qu'en dites-vous ?

— J'aurais aimé, dit Corcoran, oui, j'aurais aimé à prendre vivant ce gentleman mal élevé qui voulait me faire fusiller... Enfin ! puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement, grillons-le.

Aussitôt les Indous se hâtèrent de couper les herbes sèches du jungle et de les entasser tout autour de la



Portrait de Mlle Louison. Dessin de Freeman.

pagode. Mais, au moment où l'un d'eux y mettait le feu, on entendit quelques coups de fusil dans le lointain.

A ce bruit, Corcoran et Holkar prêtèrent l'oreille.

— Laissez là ces Anglais et votre vengeance, dit le Breton, et reprenons au grand trot le chemin de Bhagavapour ; ces coups de feu doivent venir de l'avant-garde de Barclay.

Au même instant Holkar donna ordre de tourner bride, de revenir sur la grande route, de se former en bataille, et d'attendre là les événements.

XIII. — COMMENT LOUISON S'ÉTENDIT A LA MANIÈRE DES CHATS SUR LE DOS DU PUISSANT SCINDIAH, AUX PIEDS DE LA BELLE SITA.

Sougriva ne tarda guère à paraître, chaudement poursuivi par l'avant-garde du colonel Barclay.

Celui-ci, qui déjà levait son camp pour marcher sur Bhagavapour, avait appris avec un étonnement mêlé d'indignation le danger qui menaçait Robarts, et avait pris les devants avec sa cavalerie pour venir au secours de son lieutenant.

Sougriva, en essayant de résister à la charge impétueuse des Anglais, avait perdu la moitié de sa troupe, et rejoignait Holkar à grand'peine, car les Anglais ne lui laissaient aucun repos.

Cependant, à la vue des deux régiments d'Holkar, disposés en ordre de bataille et paraissant les attendre de pied ferme, l'élan de la cavalerie anglaise se ralentit.

A l'ordonnance et à la fermeté des cavaliers d'Holkar, le colonel Barclay reconnut sans peine que le commandement devait être entre les mains d'un officier plus exercé ou plus habile que le dernier des Raghouides. Aussi fit-il ses dispositions pour déborder l'aile droite des Indous, tourner leur centre et les prendre entre deux feux. Si son projet réussissait, Holkar, coupé de Bhagavapour, sa capitale et sa forteresse principale, serait mis en déroute, et ce seul coup pouvait terminer la guerre ; chose d'autant plus importante pour le colonel Barclay, qu'on n'aurait pas le temps de lui enlever le fruit de sa victoire, et de donner à un autre la gloire d'une expédition si prompte et si bien menée.

De son côté, Corcoran réfléchissait profondément. Il voyait sans peine que, excepté lui et peut-être Sougriva, personne n'était en état de commander les troupes d'Holkar. Le vieux prince n'avait jamais été un grand guerrier, bien qu'il fût brave. Il manquait de ce sang-froid que donne la nature ou l'habitude des batailles. De plus, il était troublé par l'idée du danger où sa fille allait retomber par son imprudence, à lui Holkar ; enfin, il avait la plus grande confiance dans son ami Corcoran.

— Seigneur Holkar, dit le Breton, nous avons fait une faute très-grave : vous en assiégant cette maudite pagode et ce coquin de Robarts (que le ciel confonde !), et moi en vous laissant faire.

— Ne vous excusez pas, répondit Holkar ; c'est moi qui suis un vieux fou de risquer la liberté de ma fille et mon trône pour le plaisir de brûler quarante ou cinquante Anglais...

— N'en parlons plus, interrompit le Breton ; ne parlons jamais du passé, pensons à l'avenir. Rien n'est perdu, si vos cavaliers veulent tenir ferme. Vous, seigneur Holkar, prenez le commandement de l'aile droite. Vous aurez en face la cavalerie des cipayes, parmi lesquels Sougriva a des amis qui l'aideront peut-être au moment décisif. Je garde pour moi la gauche, où je vois que le colonel Barclay veut porter tout son effort, car c'est là qu'il a réuni le régiment européen... Vous, ne vous laissez jamais entourer, et allez hardiment... Si vous êtes tourné, ne vous effrayez pas, et ne lâchez pas pied. Dans tous les cas, la retraite est assurée.

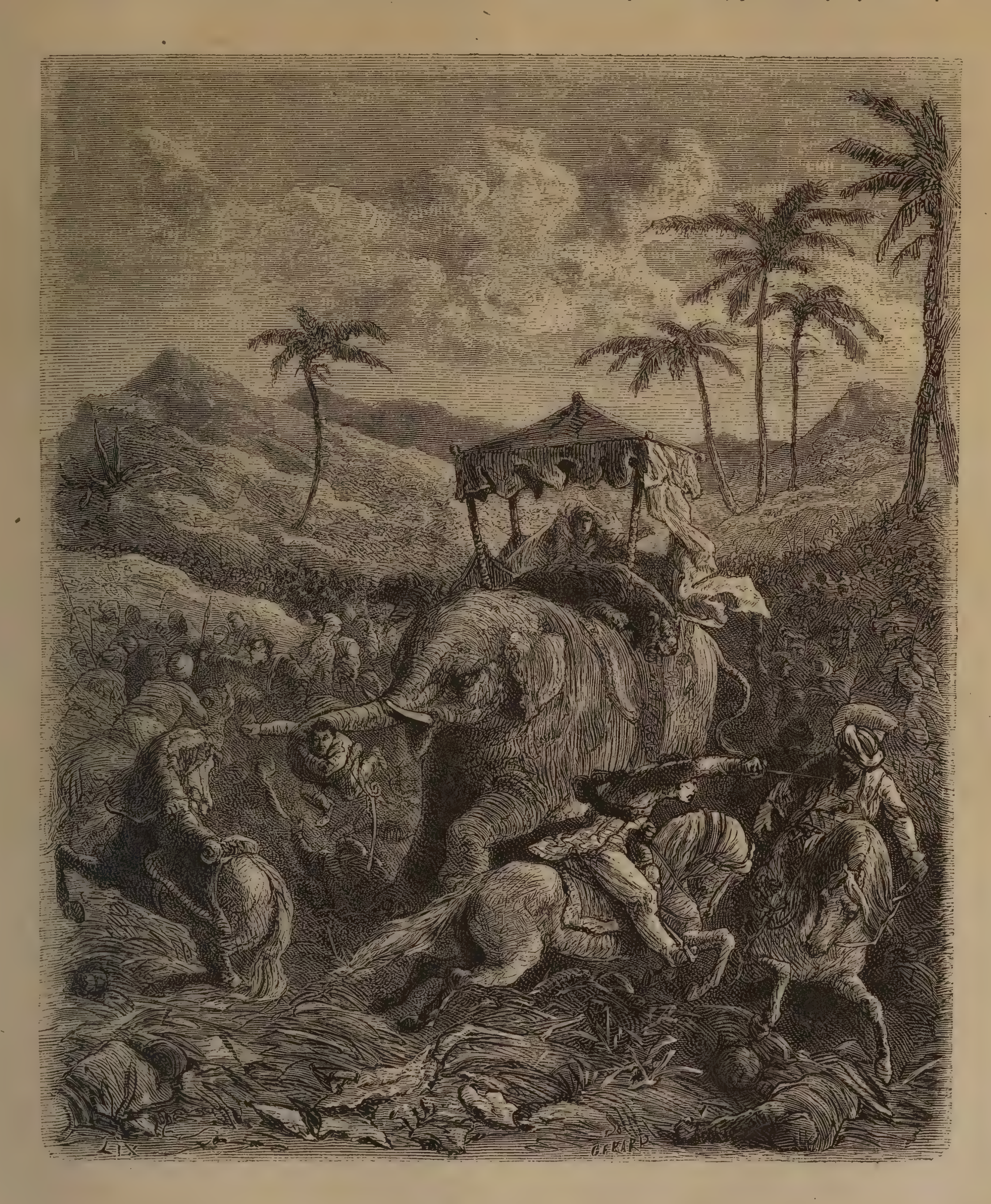
— Et ma fille ! dit le vieillard.

— Qu'elle monte sur son éléphant, et qu'elle fasse lentement sa retraite sur Bhagavapour sous la garde de Sougriva. Il ne s'agit pas pour nous de gagner une bataille sur la cavalerie anglaise, mais de faire bonne contenance et de regagner Bhagavapour sans désordre. Si nous tardions trop longtemps, l'infanterie du colonel Barclay aurait le temps d'arriver, et nous serions enveloppés et taillés en pièces. Demain, avec toutes nos forces, nous pourrons présenter la bataille à forces égales, et, ce jour-là, je réponds de la victoire. Allons, Holkar, quand on s'est mis dans le danger par sa faute, il faut en sortir par un coup de vigueur. Sabre en main, corbleu ! et souvenez-vous que votre aïeul Rama aurait avalé dix mille Anglais comme un œuf à la coque.

Puis, se tournant vers la belle Sita qui déjà était montée sur son éléphant :

— Sita, dit Corcoran, je vous laisse Louison. Aujourd'hui elle connaît ses devoirs et saura les remplir comme il faut. Louison ! voici votre maîtresse... Vous lui devez respect, amour, fidélité, obéissance... Si vous y manquez un seul jour, notre amitié est rompue...

Mais l'éléphant de Sita ne voulait pas du voisinage de Louison. Il regardait de travers la tigresse et l'écartait avec sa trompe. Louison, qui n'était pas patiente, pouvait



Bataille. Dessin de Lix.

à la fin s'irriter. Corcoran jugea nécessaire de la calmer.

— Ma chérie, dit-il, quand vos bonnes qualités seront connues de tout le monde aussi bien que de moi, Scindiah (c'était le nom de l'éléphant) vous fera le meilleur accueil ; mais il faut faire connaissance.

De son côté, Sita, qui avait beaucoup d'empire sur son favori Scindiah, le força de contracter alliance avec la tigresse, et même fit monter celle-ci dans le palanquin. Louison se coucha aux pieds de la princesse en se pelotonnant joyeusement et mollement comme un chat an-

gora. De temps en temps, le gros Scindiah tournait sa tête énorme pour regarder Sita, et paraissait jaloux de la faveur dont jouissait Louison.

C'est après avoir pris tous ces arrangements, et forcé Sita de partir avec son escorte, que Corcoran, libre de tout soin, ne pensa plus qu'à couvrir la retraite, car il ne voulait pas livrer bataille ce jour-là.

Le temps pressait, les Anglais allaient charger. Barclay, après avoir laissé respirer ses chevaux, essoufflés d'une course trop précipitée, donna le signal de l'attaque.

Le premier choc de la cavalerie anglaise fut si impétueux, qu'elle traversa la première ligne de Corcoran et se préparait à enfoncer la seconde ; mais le Breton avait placé un escadron en embuscade derrière un pli de terrain. Dès que la cavalerie anglaise eut dépassé l'embuscade, Corcoran la chargea en flanc avec cet escadron, et y jeta le désordre. Les Indous, ralliés et ramenés au combat, repoussèrent à leur tour les Anglais. Corcoran donnait partout l'exemple, et ne s'épargnait pas. De son côté, Barclay, étonné d'une résistance à laquelle il ne s'attendait pas, excitait ses soldats à bien faire.

Dans le fort de la mêlée, les deux chefs se reconnurent.

— Monsieur Corcoran, dit Barclay, voilà comme vous cherchez le manuscrit des lois de Manou. Si je vous prends, vous serez fusillé, monsieur le savant !

— Colonel Barclay, si je vous prends, vous serez pendu !

— Pendu ! moi ! un gentleman ! s'écria Barclay furieux. Pendu !

Et il tira un coup de revolver sur Corcoran. Celui-ci fut légèrement blessé à l'épaule.

— Maladroit ! dit-il. Voici qui est plus sûr.

Et il tira à son tour ; mais le colonel fit cabrer à propos son cheval, qui reçut la balle dans le poitrail, et, rendu fou de douleur, emporta son maître hors de la mêlée.

Les escadrons anglais firent lentement leur retraite. Ils étaient mollement poursuivis, Corcoran redoutant toujours l'arrivée de l'infanterie de Barclay.

Mais à l'autre extrémité du champ de bataille la fortune était moins favorable. La gauche des Anglais était défendue par le traître Rao, qui avait rejoint l'armée anglaise avec les déserteurs d'Holkar.

Holkar résista vaillamment, et même il serait venu à bout de Rao, lorsqu'un renfort inattendu fit pencher la balance contre les Indous.

Ce renfort n'était autre que la petite troupe de John Robarts, qui, voyant la retraite de Corcoran et d'Holkar, était sortie de la pagode, avait repris ses chevaux et, guidée par la fusillade, venait se jeter dans la mêlée.

Aussitôt les soldats d'Holkar commencèrent à reculer, lentement d'abord, puis en désordre, et à se pelotonner autour de l'éléphant de Sita, qui continuait sa route vers Bhagavapour. Là, le combat devint terrible. Les cipayes au service de la compagnie des Indes, conduits par John Robarts, montrèrent un grand acharnement. Les cavaliers d'Holkar, n'espérant presque plus atteindre Bhagavapour, combattaient avec fureur.

Enfin Holkar fut renversé de son cheval par un coup de sabre et tomba sous les pieds de Scindiah.

Sita poussa un cri de douleur.

Aussitôt le sage et grave Scindiah saisit délicatement avec sa trompe le pauvre Holkar et le déposa dans le palanquin à côté de sa fille. Puis, comprenant le danger que courait sa chère maîtresse, il opposa sa masse énorme au flot des fuyards et des assaillants. Autour de lui éclatait la fusillade ; mais lui, impassible comme un dieu, écartait avec sa trompe les ennemis les plus avancés, ou les foulait aux pieds, et recevait une pluie de balles sans en être ébranlé.

D'un autre côté, la vue de Louison épouvantait les plus braves. La cuirasse naturelle de Scindiah et les griffes puissantes de la tigresse étaient pour Holkar et Sita un formidable rempart.

Mais enfin ils allaient céder au nombre. Déjà le brave Sougriva, commandant de l'escorte, renversé sous son cheval mort, venait d'être fait prisonnier. Holkar, grièvement blessé, ne pouvait plus donner d'ordres, et les Indous commençaient à fuir, lorsque Corcoran, regardant autour de lui, courut au secours de son aile droite en danger et surtout de l'infortunée Sita.

Jusque-là il n'avait pensé qu'à faire sa retraite en bon ordre ; mais quand il vit Sita près de retomber aux mains de ses ravisseurs, il se sentit transporté de fureur, et, rassemblant autour de lui ses meilleurs cavaliers, il se précipita avec toute sa troupe sur le malheureux Rao, rompit sa cavalerie et la mit dans une déroute complète. Il jeta à terre d'un coup de pointe Rao lui-même, qui tomba mourant sous les pieds des chevaux, et il allait délivrer Sougriva, mais John Robarts et le petit nombre d'Anglais qui le suivaient, tout en reculant devant la charge irrésistible de Corcoran, se retirèrent assez fièrement et sans être entamés.

Dans leur retraite ils emmenaient Sougriva prisonnier, les mains liées derrière le dos. A cette vue, Corcoran se jeta avec quelques cavaliers sur John Robarts et ses compagnons, et il commençait déjà à couper avec son sabre les liens de Sougriva ; mais il fut bien étonné d'entendre celui-ci lui dire à voix basse :

— Que faites-vous, capitaine ?... Ne voyez-vous pas que je vais chercher des renseignements ?... Vous me reverrez dans trois ou quatre jours, et j'espère alors vous apprendre de bonnes nouvelles.

En même temps il jeta un regard de travers sur John Robarts, qui revenait à toute bride pour reprendre son prisonnier.

— Ma foi, pensa Corcoran, ce brave Indou fait la guerre comme moi, en amateur. Pourquoi l'en empêcher ? Et que m'importe que Robarts soit pendu ou meure d'un coup de sabre dans la bataille ? Il faudrait être casuiste pour en voir la différence.

Sur cette réflexion il laissa aller Sougriva et rejoignit le puissant Scindiah, qui s'avançait dans la foule d'un pas grave et majestueux, ne se hâtant pas plus que s'il eût défilé à la parade.

Louison marchait à côté de lui, moins gravement sans doute, car elle avait un caractère plus capricieux et plus gai, mais gardant néanmoins sa part de gloire, et fière d'avoir, elle aussi, contribué au salut de l'empire.

Corcoran couvrait la retraite et commandait l'arrière-garde, qui fut d'ailleurs très-peu inquiétée. En se rapprochant de Bhagavapour, le colonel Barclay craignait un piége, et, de peur de s'engager dans quelque embuscade, il fit halte à une lieue de la ville.

Il avait d'ailleurs besoin d'infanterie et d'artillerie pour entamer un siége régulier. Ce n'est pas que la place fût très-forte. Ses remparts dataient du temps où les ancêtres d'Holkar, princes de la confédération des Mahrattes, tenaient tête à la cavalerie tartare de Tamerlan.

Depuis ce temps on avait creusé des fossés plus profonds, réparé quelques brèches, garni de canons les vieilles tours et les murailles.

Enfin, telle qu'elle était, Holkar résolut de défendre la place contre les Anglais, et Corcoran, plein de confiance dans son génie et dans les paroles de Sougriva, osa promettre qu'il en ferait lever le siége. Sa première précaution fut de faire remonter la Nerbuddah à son propre brick, *le Fils de la Tempête,* et de le cacher dans un coude du fleuve, afin d'en ôter la possession aux Anglais et de pouvoir à son gré passer sur l'une ou l'autre rive.

XIV. — COMMENT LE BRAVE BÉRAR FUT MÉCONTENT DES CARESSES DU CHAT AUX NEUF QUEUES.

Dès le lendemain du combat, le colonel Barclay, rejoint par ses canons et son infanterie, essaya de brusquer l'assaut, croyant n'avoir affaire qu'à un rempart dont les pierres, renversées par l'artillerie, combleraient le fossé et laisseraient une brèche praticable.

Mais il avait compté sans la vigilance et l'habileté de Corcoran. Celui-ci, dans un duel d'artillerie qui dura environ deux heures, démonta une vingtaine de canons anglais et mit le feu aux caissons de munitions. L'explosion fit périr deux ou trois cents Anglais et cipayes, et Barclay vit bien qu'il faudrait faire un siége régulier.

Il ouvrit donc la tranchée ; mais les cipayes sont des ouvriers médiocres, plus agiles que robustes. Les Européens, accablés par la chaleur du climat et déjà malades de la fièvre, faisaient peu de besogne. De plus, ils étaient découragés par les fréquentes sorties de Corcoran.

Celui-ci, grâce à son brick, dont le tirant d'eau était peu considérable, allait et venait à volonté, passant de l'une à l'autre rive de la Nerbuddah, employant ses douze matelots et son second à manœuvrer tantôt le brick et tantôt l'artillerie des remparts.

Grâce à ce puissant auxiliaire, il bravait impunément les Anglais, les harcelait avec un corps de cavalerie, ou bien descendait la Nerbuddah avec quelques compagnies d'infanterie portées sur des barques légères, et commençait à faire craindre au colonel Barclay d'être forcé de lever le siége de Bhagavapour, faute de vivres et de munitions.

Mais le courage et l'activité de Corcoran ne pouvaient l'emporter sur la discipline et la fermeté inébranlable des Anglais. Après un siége qui avait déjà duré quinze jours, le capitaine, mal secondé par ses soldats indous, ne pouvait plus douter du destin de Bhagavapour et d'Holkar. Déjà l'on commençait dans la ville à prévoir le dernier assaut et à désirer une capitulation. En l'absence de Corcoran, les soldats d'Holkar paraissaient prêts à se révolter et à livrer la ville au colonel Barclay.

Un soir enfin, les Anglais, ayant terminé leurs tranchées et mis en position leurs batteries, commencèrent à canonner si vivement la porte de la ville du côté de la rivière, que le mur s'écroula et qu'une large brèche livra passage aux assaillants. Holkar, encore souffrant de sa blessure, tint conseil avec Corcoran en présence de Sita.

— Mon ami, dit Holkar, tout est désespéré. La brèche a plus de quinze pas de long, et nous aurons un assaut cette nuit ou demain. Que faut-il faire ?

— Ma foi, répondit Corcoran, je ne vois guère que trois partis à prendre : ou capituler...

Holkar fit un geste d'horreur.

— Très-bien ! continua le Breton... Vous ne voulez être prisonnier des Anglais à aucun prix... Et pourtant, seigneur Holkar, la Compagnie des Indes est composée de philanthropes qui seront heureux de vous faire une pension pour assurer la tranquillité de vos vieux jours : trois ou quatre mille francs de rente, par exemple...

— J'aimerais mieux mourir, dit Holkar.

— Vous avez raison, et ce premier parti ne vaut rien. Le second est de monter sur mon brick, *le Fils de la Tempête*, avec Sita, d'emporter vos diamants, votre or et tout ce que vous avez de plus précieux, de descendre la rivière pendant la nuit, de traverser la mer des Indes avant que les Anglais aient eu le temps d'y prendre garde, de passer en Egypte et de vous embarquer tout doucement à Alexandrie sur le bateau à vapeur l'*Oxus*, dont mon ami Antoine Kerhoël est capitaine, et qui fait la traversée d'Alexandrie à Marseille

— Partez avec Sita, interrompit Holkar, capitaine, je vous confie ma fille, ce que j'ai de plus cher au monde... Pour moi, je reste... Le dernier des Raghouides doit être enseveli sous les ruines de sa capitale. Je mourrai les armes à la main, comme Tippoo-Saëb, mais je ne fuirai pas.

— Allons donc ! s'écria Corcoran, voilà ce que j'attendais ! Restons ici, et faisons à ces coquins d'Anglais un tel accueil, qu'aucun d'eux ne puisse retourner à Londres pour le raconter aux badauds de son pays... Mais pour n'avoir aucune inquiétude, il faut d'avance embarquer Sita sur mon brick. Ali l'accompagnera... S'il arrive quelque malheur, elle sera du moins en sûreté.

— Capitaine, dit Sita d'une voix émue, croyez-vous que je veuille vivre sans mon père et...

Elle allait ajouter : Et sans vous ; mais elle se reprit et ajouta : Ou nous périrons, ou nous vaincrons ensemble.

— Parbleu ! dit le capitaine, les Anglais n'ont qu'à se bien tenir.

Comme il sortait pour se rendre sur la brèche, un cipaye parut, demandant à lui parler.

— Qui es-tu ? demanda le Breton ; quel est ton nom ?

— Bérar.

— Qui t'envoie ?

— Sougriva.

— La preuve ?

— Voyez cet anneau.

— Et que dit Sougriva ?

— Il vous envoie cette lettre.

Corcoran ouvrit la lettre et lut :

« Seigneur capitaine, Bérar, l'ami qui vous portera cette lettre, est sûr ; il déteste les Anglais autant que vous-même... Demain matin à cinq heures, on donnera l'assaut. J'ai entendu la conversation du colonel Barclay et du lieutenant Robarts. Aucun des deux ne me croyait si près de lui... Il est arrivé de grandes nouvelles du Bengale. La garnison cipaye de Meerut a pris les armes et tiré sur ses officiers européens. De là elle est allée à Delhi, où elle a proclamé le dernier Grand Mogol. On a massacré cinq ou six cents Anglais... Ce sont ces nouvelles qui ont décidé Barclay à tout risquer pour le succès de l'assaut. Le gouverneur de Bombay lui mande de finir à tout prix avec Holkar et de revenir. Si l'assaut de demain ne réussit pas, la retraite est décidée. De mon côté, je ne suis pas resté inactif. J'ai pris les dépêches sur la table du colonel Barclay, et je les ai fait lire à cinq ou six de mes amis cipayes, qui ont répandu la nouvelle dans tout le camp. Vous jugez de l'effet. Je regrette de ne pas être avec vous sur la brèche ; mais je vous serai plus utile au camp. Ayez bonne espérance et attendez-vous à tout.

« SOUGRIVA. »

Corcoran étonné regarda le messager.

— Et comment as-tu franchi les lignes anglaises? demanda-t-il avec quelque défiance.

L'Indien lui répondit :

— Qu'importe, puisque me voilà?

— Quelle raison as-tu d'abandonner les Anglais? Est-ce qu'ils te payaient mal?

— Très-bien, au contraire.

— Es-tu mal nourri?

— Je me nourris moi-même, et j'achète ma provision de riz, pour qu'aucune main impure n'y puisse toucher.

— Es-tu maltraité? As-tu reçu quelque injure?

Le cipaye se découvrit les reins et montra d'affreuses cicatrices.

— Ah! je comprends, dit Corcoran; c'est l'égratignure du *chat aux neuf queues.* Tu as reçu le fouet?

— Cinquante coups, répondit le cipaye. Je me suis évanoui au vingt-cinquième, on a continué de frapper, on m'a mis pour trois mois à l'hôpital et j'en suis sorti il y a cinq semaines.

— Qui est-ce qui t'a fait donner le fouet? demanda encore le capitaine.

— C'est le lieutenant Robarts... Mais celui-là, je m'en charge. Sougriva et moi, nous ne le quittons pas d'une minute.

— Voilà un major bien gardé! pensa Corcoran.

— Et, ajouta-t-il tout haut, que fait Sougriva dans le camp anglais? Il est donc libre?

— Sougriva, dit le cipaye, a glissé entre leurs doigts. Quand on l'eut fait prisonnier, Robarts, qui l'avait reconnu, voulut le faire pendre; mais pendant qu'on assemblait le conseil de guerre, il a parlé au factionnaire cipaye qui le gardait à vue. L'autre l'a laissé échapper et a déserté avec lui. Vous jugez de la colère du lieutenant. Il voulait fusiller tout le monde; mais le colonel Barclay l'a apaisé. Sougriva est revenu le soir même, déguisé en fakir, et s'est fait reconnaître des cipayes; mais aucun ne veut le livrer, et si les Anglais voulaient le pendre, on se révolterait.

— Allons, tout va bien, dit Corcoran, et, après être rentré au palais et avoir donné ces bonnes nouvelles à Holkar, il retourna sur le rempart.

Au même moment, il vit dans les ténèbres une ombre se glisser au fond du fossé par la brèche : c'était le cipaye Bérar qui rentrait au camp anglais. Bérar fit un signe mystérieux au factionnaire cipaye qui gardait la tranchée et passa tranquillement.

— Il faut avouer, pensa Corcoran, que le colonel Barclay a de singuliers soldats, et qui gagnent bien leur argent!

XIV. — DESTINÉE FINALE DU LIEUTENANT ROBARTS DU 21ᵉ DE HUSSARDS.

La nuit ne fut troublée par aucune alerte. De part et d'autre, on se préparait à l'assaut du lendemain par un repos et un silence absolus. Les sentinelles des deux partis étaient si voisines l'une de l'autre qu'elles auraient pu facilement entrer en conversation. En apparence, tout était tranquille.

Mais dans la partie du camp anglais occupée par les cipayes, on aurait pu entendre des mots d'ordre échangés à voix basse, loin de l'oreille des officiers européens. Sougriva se glissait sous les tentes et portait partout ses ordres mystérieux.

Enfin le jour parut. Un coup de canon donna le signal de l'assaut, et une première colonne de soldats anglais servant d'avant-garde escalada la brèche, la baïonnette au bout du fusil.

Au même instant, une fusillade épouvantable les accueillit de front et sur les flancs; cinq ou six pièces de canon chargées à mitraille firent une large trouée dans leurs rangs; une rangée de bombes, cachée au fond du fossé par les soins de Corcoran, éclata tout à coup sous leurs pieds. La moitié de la colonne fut détruite en un clin d'œil. Les autres redescendirent rapidement la brèche et rentrèrent dans la tranchée.

A ce spectacle, Corcoran, qui commandait le bataillon de brèche, ne put s'empêcher de rire, et les soldats d'Holkar, qui n'avaient fait presque aucune perte, se sentirent ranimés et pleins de courage.

Quant au capitaine, debout sur la brèche, tranquille et souriant comme s'il eût été au bal, il avait l'œil à tout, et, sans s'abuser sur la portée de ce premier succès, il attendait avec confiance la seconde attaque. A côté de lui, se tenait le vieil Holkar, plein d'enthousiasme. Derrière eux, Louison se promenait d'un air grave et joyeux, sans effrayer personne, grâce à l'exacte et sévère discipline que Corcoran lui avait imposée depuis longtemps. Bien plus, son intelligence, qui lui faisait deviner et prévenir tous les désirs de son maître, inspirait aux soldats d'Holkar un respect superstitieux.

Il y eut un quart d'heure d'attente.

— Auraient-ils déjà renoncé à l'assaut? demanda Holkar.

— Non, répliqua Corcoran; mais je suis inquiet de ce silence. Louison!

A cet appel, la tigresse tendit l'oreille comme pour mieux entendre l'ordre du capitaine.

— Louison, ma chérie, dit Corcoran, il s'agit d'avoir des nouvelles. Qu'est-ce qui se passe là-bas dans la tranchée?... Vous ne le savez pas?... Eh bien, allez vous en informer... Vous comprenez!... Vous allez entrer dans la tranchée, vous cueillerez délicatement entre vos deux mâchoires le premier Anglais venu, — un officier, si c'est possible, — et vous me l'apporterez délicatement. Surtout de la prudence, de la célérité et de la discrétion!

Tout ce discours avait été accompagné de gestes très-clairs, et Louison baissait la tête après chaque phrase pour marquer qu'elle avait compris. Elle partit comme une flèche, franchit la brèche d'un bond et tomba dans le fossé; d'un autre bond elle s'élança sur le glacis, et en quelques secondes elle se trouva dans l'intérieur de la tranchée, où les Anglais, réunis et ralliés, se préparaient à un second assaut.

Le premier qui se trouva à portée de Louison était un lieutenant du 25ᵉ de ligne, le brave James Stephens, de Cartridge House, dans le comté de Durham. D'un coup de patte elle le renversa. D'un coup de dent elle le saisit dans ses mâchoires et se mit à courir vers la brèche.

L'action de Louison avait été si prompte et si imprévue, que personne n'eut le temps de s'y opposer, et la tigresse franchit la brèche et déposa son gibier aux pieds de Corcoran en le regardant d'un air intelligent et doux qui signifiait :

— Eh bien, mon cher maître, n'ai-je pas bien fait mon devoir?

Malheureusement Louison, un peu pressée et craignant de laisser échapper sa proie, avait serré si fort la ceinture du malheureux gentleman, que ses dents avaient pénétré jusqu'aux poumons, et que, au moment où le lieutenant James Stephens, de Cartridge House fut déposé sur le sol, il était mort.

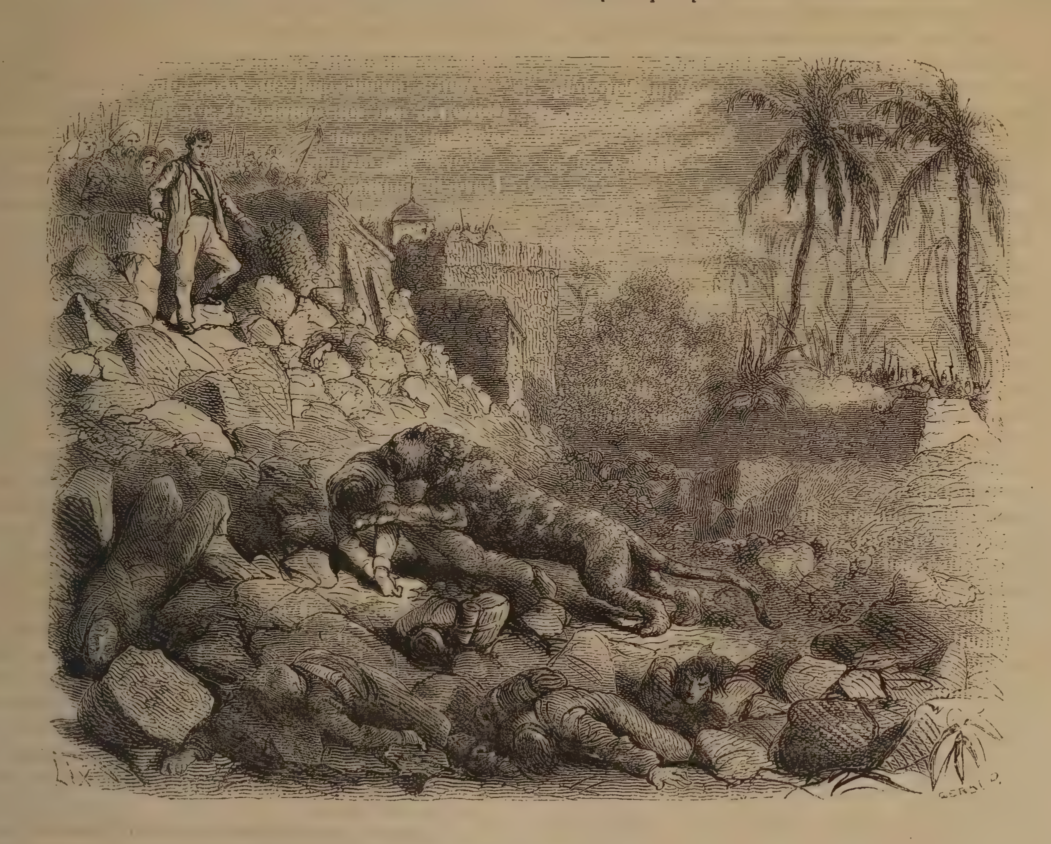
— Pauvre garçon! dit Corcoran. Louison, qui n'est pas forte en anatomie, n'a pas vu qu'elle le serrait trop fort... Allons, c'est à recommencer... Louison, ma chérie, vous avez commis une erreur grave. Vous avez traité cet Anglais comme un beefsteak cuit à point; il fallait le traiter comme un gentleman et l'apporter vivant... Allons, repartez, et tâchez d'être plus heureuse cette fois.

La tigresse comprit parfaitement le reproche de Corcoran et repartit, la tête basse, honteuse de s'être si maladroitement trompée.

Cette fois, le gentleman qu'elle apporta était si délicatement saisi et si peu endommagé par ses dents et ses griffes, qu'elle l'aurait offert sans blessure à Corcoran, si les Anglais n'avaient eu la malheureuse idée de faire sur Louison une décharge générale. Une balle destinée à la tigresse entra à deux pouces de profondeur dans la cervelle du gentleman, ce qui mit fin à sa vie et à ses malheurs, s'il était infortuné, ce que j'ignore.

Après ce second essai, Corcoran vit bien qu'il était impossible d'avoir des renseignements précis sur les mouvements de l'ennemi; mais un grand bruit se fit bientôt entendre sur un autre point des remparts qui était mal gardé. Cent cinquante ou deux cents Anglais environ venaient d'escalader la muraille, et avaient pénétré dans la ville. Déjà les soldats d'Holkar fuyaient devant ce nouvel ennemi en jetant leurs armes.

— Seigneur Holkar, dit Corcoran, demeurez sur la brèche. Je vais au-devant de ceux-là. Vous, restez ici! si vous laissez forcer le passage, tout est perdu, nous n'aurons plus qu'à périr.



Sur la brèche. Dessin de Lix.

En même temps, il prit avec lui un bataillon parmi ceux qui gardaient la brèche, et marcha contre les Anglais qui avaient escaladé la muraille.

Sa première précaution fut de renverser les échelles dans le fossé pour empêcher qu'on ne vînt à leur secours. Puis il fit barricader une rue profonde dans laquelle ils étaient entrés, afin d'en faire un cul-de-sac infranchissable. Par bonheur, la rue était fort étroite, et ce travail fut terminé en quelques secondes. Puis il commença à refouler l'ennemi de divers côtés dans cette rue, et amenant à son extrémité trois canons de campagne, il les fit charger à mitraille et somma les Anglais de se rendre.

Ceux-ci voulaient forcer le passage à la baïonnette. Aussitôt Corcoran fit tirer sur eux à mitraille. En un clin d'œil la rue fut remplie de morts et de blessés.

Pendant qu'on rechargeait les canons, Corcoran fit une seconde sommation. Cette fois, il fallut se rendre. Quatre-vingts Anglais restaient seuls debout sur deux cents qui avaient pénétré dans Bhagavapour.

Mais Corcoran n'eut pas le temps de jouir de son triomphe. Un grand tumulte de cris et de gémissements lui fit craindre quelque catastrophe. Il se hâta de retourner vers la brèche, et, sur son chemin, il rencontra deux ou trois cents fuyards.

— Halte! cria Corcoran d'une voix terrible. Où courez-vous?

— Seigneur capitaine, dit un des fuyards, Holkar est blessé à mort. Les Anglais ont passé par-dessus la brèche! Sauve qui peut!

— Sauve qui peut! s'écria Corcoran. Misérable, tourne

ton visage à l'ennemi ou je te brûle la cervelle, à toi et à tous ces lâches coquins!

A cette menace, le malheureux Indou retourna sur la brèche, ne se sentant pas le courage d'affronter la colère du Breton. Les autres suivirent son exemple, et, plus par excès de peur que par aucun autre sentiment, firent face à l'ennemi.

Au reste, la nouvelle n'était que trop vraie. Une colonne ennemie, mêlée d'Anglais et de cipayes, avait recommencé l'assaut, et bien que le prince Holkar eût vaillamment combattu, le sort de la journée paraissait décidé. Déjà les vainqueurs entraient dans les maisons du faubourg et commençaient à piller.

Holkar, blessé quinze jours auparavant, avait reçu une balle dans la poitrine et se sentait près de mourir. Entouré d'un petit groupe de soldats fidèles, il était couché sur un tapis qu'on avait apporté en toute hâte. Un chirurgien indou étanchait le sang de sa blessure.

— Ah! mon ami, s'écria-t-il en apercevant Corcoran, Bhagavapour est pris. Sauvez-ma chère Sita!

— Rien n'est perdu! dit Corcoran, et vous vivrez, et qui mieux est, vous vaincrez! Du courage, Holkar, et la journée est à nous!

A ces mots, ralliant autour de lui les Indous, il referma la brèche, intercepta les communications entre le camp anglais et la colonne ennemie qui était entrée dans Bhagavapour, et lançant ses meilleures troupes à la poursuite de celles-ci, il garda la brèche lui-même en attendant les événements.

Son espérance ne fut pas trompée. Les Anglais, se voyant si peu nombreux et enfermés dans la ville, eurent peur d'être faits prisonniers; ils revinrent sur leurs pas, et forçant le passage à travers les rangs des Indous, qui ne leur opposèrent aucune résistance, ils reprirent leur poste dans la tranchée.

Mais au même moment, un événement inattendu décida la victoire en faveur de Corcoran.

On vit tout à coup s'élever une épaisse fumée au-dessus du camp, derrière les Anglais. Puis on entendit une fusillade terrible. Les cipayes, conduits par Sougriva, avaient mis le feu aux tentes, chargé le colonel Barclay par derrière, tiré sur leurs propres officiers, encloué les canons des batteries, mis le feu aux caissons et jeté tout le camp dans un terrible désordre.

A cette vue, Corcoran jugea le moment favorable. Il se mit à la tête de trois régiments d'Holkar et fit une sortie. A cheval, sans uniforme, habillé de blanc, suivant son habitude, il s'avançait le sabre en main pour charger l'ennemi.

Le colonel Barclay était un vieux soldat qu'on pouvait surprendre, mais non pas ébranler. Sans s'étonner de la trahison des cipayes, il rassembla autour de lui les deux régiments européens, et commença sa retraite en bon ordre. Il commandait lui-même la cavalerie et couvrait l'arrière-garde. Sa haute et fière contenance inspirait aux Indous le respect et la crainte.

Corcoran eut peur de quelque retour de fortune et ne voulut pas pousser plus loin sa victoire. Il se contenta de le harceler pendant une demi-lieue, et revint à Bhagavapour en faisant observer ses mouvements par la cavalerie.

Holkar mourant l'attendait. Près du vieillard était assise la belle Sita, qui soutenait sur ses genoux la tête défaillante de son père.

— N'y a-t-il plus d'espoir, chère Sita? demanda à demi-voix le capitaine.

Holkar devina plutôt qu'il n'entendit la question.

— Non, mon cher ami, dit-il. Je vais mourir. Le dernier des Raghouides sera mort en combattant, comme tous ses aïeux, et je n'aurai pas vu l'ennemi triomphant dans le palais d'Holkar. Mais ma fille, ma fille!...

— Mon père, dit Sita, ne vous inquiétez pas de moi. Brahma veille sur toutes ses créatures!

— Mon ami, reprit le vieillard, je vous lègue Sita. Vous seul pouvez la défendre et la protéger. Vous seul peut-être le voudrez. Soyez son mari, son protecteur et son père. Elle vous aime, je le sais, et vous...

Corcoran ne put que serrer en silence la main du vieillard, mais ses yeux disaient assez à Sita qu'elle était aimée.

Holkar fit appeler les principaux officiers de l'armée.

— Voici mon successeur, dit-il, mon fils adoptif et l'époux de Sita. Je lui laisse mes Etats, et je vous ordonne de lui obéir comme à moi-même.

Tout le monde obéit sur-le-champ. En quelques jours, Corcoran, par son courage et sa générosité, s'était concilié tous les cœurs.

Vers la fin du jour, Holkar mourut après avoir fait célébrer le mariage de sa fille suivant les rites de Brahma. Corcoran fut aussitôt proclamé prince des Mahrattes, et dès le lendemain se mit à la poursuite des Anglais, en laissant à la fille d'Holkar le soin de rendre les derniers devoirs à son père.

Sur la route que suivait l'armée anglaise, on ne voyait que cadavres abandonnés sans sépulture. Les cipayes, embusqués dans les jungles, faisaient un feu de tirailleurs très-incommode et massacraient tous les traînards. Tout à coup, à un détour du chemin, Corcoran aperçut de loin un objet bizarre qui ressemblait à un pendu.

En se rapprochant, il reconnut que le pendu portait un habit rouge et des épaulettes.

Plus près encore, il reconnut que le pendu était M. John Robarts, lieutenant des hussards de la reine Victoria.

Il se tourna vers Sougriva, qui était à cheval à côté de lui, et lui dit:

— Mon cher Sougriva, le destin t'enlève ta proie. John Robarts est pendu!

Sougriva sourit avec satisfaction.

— Savez-vous, dit-il, qui est-ce qui l'a pendu?

— Toi peut-être.

— Oui, seigneur capitaine.

— Hum! dit Corcoran. C'était bien assez de le tuer. Tu es un peu trop vindicatif, mon cher ami.

— Ah! dit l'Indou, si j'avais eu le temps de prolonger son supplice! mais nous étions pressés, Bérar et moi. Nous l'avions suivi pas à pas jusqu'ici pendant toute la nuit dernière. Nous étions cinq. Bérar a tué son cheval d'un coup de fusil. Robarts est tombé par terre; nous l'avons ramassé sans peine; il avait la jambe cassée. Il a tiré un coup de revolver qui n'a tué personne, mais qui a blessé l'un de nos camarades. Nous lui avons lié les mains derrière le dos, et Bérar, lui ôtant son habit, lui a appliqué cinquante coups de fouet, juste le même nombre qu'il avait reçu lui-même par ordre du gentleman.

— Diable! dit Corcoran, vous avez de la mémoire. Et qu'a dit le gentleman, comme tu l'appelles?

— Rien. Il roulait des yeux féroces. On aurait dit qu'il voulait nous dévorer tous; mais il n'a pas ouvert la bouche.

— Et, après cela, qu'en avez-vous fait?

— Quand Bérar l'eut fouetté, c'était mon tour de le pendre. Je lui passai, avec l'aide de mes amis, la corde

autour du cou, et je l'ai pendu en coupant la corde trois ou quatre fois, afin qu'il se sentît mourir. Enfin il est mort, et je suis retourné à Bhagavapour.

— Ma foi, dit Corcoran qui était un philosophe, il a été écrit que « celui qui se sert de l'épée périra par l'épée ». Je plains ce pauvre Robarts, mais c'était un mauvais caractère, et il n'a pas tenu à lui que je n'eusse une balle dans la cervelle. Qu'on l'enterre convenablement, et n'en parlons plus.

Le lendemain, le colonel Barclay, pressé de quitter le pays des Mahrattes et de se mettre avec son petit corps d'armée à la disposition du gouverneur général de l'Inde, conclut avec Corcoran un traité par lequel celui-ci était reconnu prince souverain des Mahrattes, et s'engageait à ne pas troubler la retraite des Anglais.

Après avoir signé ce traité, Corcoran revint à Bhagavapour, et gouverna, de concert avec la belle Sita, le pays des Mahrattes. Combien de temps dura sa gloire, et comment finit son règne, c'est ce que je dirai une autre fois, si le lecteur veut bien s'intéresser à ce récit authentique.

ALFRED ASSOLLANT.

ÉTUDES HISTORIQUES.

L'AGE DE PIERRE EN EUROPE (1).

Voulez-vous savoir où en étaient les habitants de l'Europe, tandis que ceux de l'Égypte connaissaient l'art d'écrire et de préparer le papyrus, et jouissaient, peuples pasteurs, d'une civilisation déjà avancée ? Je puis vous en faire facilement une peinture qui vous intéressera, car les regards des gens du monde eux-mêmes commencent à se tourner avec curiosité vers les merveilles de l'âge de pierre en Europe. De leur côté, les archéologues, à qui l'on doit la découverte de cette mystérieuse époque de l'histoire de l'homme, exhument et mettent en lumière chaque jour des documents nouveaux à l'aide desquels on peut aisément évoquer et même reconstituer, preuves en main, les mœurs des premières peuplades venues, par de longues étapes, de l'Orient jusqu'aux confins extrêmes du Nord.

Grâce à leurs découvertes et aux livres où ils les consignent, on voit les premiers habitants de l'Europe s'installer dans des cavernes, la plupart escarpées, pour se mettre à l'abri des inondations qui bouleversaient sans cesse la France à une époque à laquelle on ne peut donner de date précise.

Ces grottes les protégeaient encore contre les coups de main de leurs ennemis. Car déjà les hommes se faisaient la guerre, et recouraient à de sinistres expédients, non comme aujourd'hui, afin de résoudre des questions sociales, mais dans le but de piller ceux qui étaient moins forts qu'eux et de satisfaire à un farouche instinct de carnage.

Dès qu'ils prennent possession d'une grotte, ils commencent donc par y fabriquer des armes en silex pour se défendre, et surtout pour attaquer.

On voit ces sauvages recourant, pour se procurer des armes, aux mêmes moyens qu'emploient encore aujourd'hui les indigènes de l'Océanie, de l'Amérique et d'une partie de l'Afrique, moyens tellement semblables qu'on hésite, au premier abord, à distinguer une hache trouvée dans la Seine d'une hache apportée de la Nouvelle-Zélande, des montagnes Rocheuses ou du cap de Bonne-Espérance.

Placez en regard une des haches de silex trouvées dans la Seine à côté d'une hache de l'Océanie ou de l'Amérique, et, au premier coup d'œil, vous hésiterez à les distinguer l'une de l'autre.

La forme et les moyens de fabrication en sont identiques, seulement la matière en diffère. En Amérique, on emploie l'obsidienne; en Océanie, le jade; en Europe et en Égypte, le silex pyromaque.

Ce silex, au moment où on le retire encore frais du sol, possède, on le sait, la propriété de se fendre en cône arrondi quand on le frappe d'un coup sec, comme le pratiquent encore aujourd'hui les fabricants de pierres à fusil et à briquet. Nos aïeux inconnus, qui, les premiers, peuplèrent la France, grâce à cette propriété du silex, dont ils devaient la connaissance sans doute au hasard, ce père de toutes les inventions, fabriquaient des haches, des pointes de lance, des frondes, des lassos pour la guerre et pour la chasse, des hameçons pour la pêche, et des couteaux et des grattoirs, outils de toutes dimensions qui leur servaient à dépecer les animaux et à assouplir et à préparer leurs peaux, afin d'en faire des vêtements.

Avec les os et les cornes, on emmanchait ces armes et ces outils, on fabriquait des aiguilles auxquelles on donnait une pointe, une fente et même un chas, à travers lequel on passait un fil soit fait de fibre végétale, soit tiré des tendons d'un mammifère ou d'un oiseau. On recourait, en outre, à certaines parties de ces animaux pour en fabriquer des ornements et des parures encore fort en vogue aujourd'hui chez les sauvages contemporains. On perçait, à l'aide de pointes en silex, les dents des taureaux, des loups, des lynx et des rennes, qui, unies l'une à l'autre par un fil et associées à des ammonites, à des tragos globulaires et à des éponges maritimes fossiles, trouées naturellement ou à l'aide du travail, devenaient soit des colliers, soit des bracelets.

On exhume souvent du sol de Choisy-le-Roi, comme des grottes de la Dordogne, mélangées à des objets en silex, des poteries d'une terre grossière à demi cuites et façonnées à la main, quoique le tour à potier fût connu de toute antiquité en Égypte. En effet, il existe dans les tombeaux des Béni-Hassan, qui remontent à une époque antérieure de plus de deux mille ans à l'ère chrétienne, des peintures représentant des tours à potier.

Ainsi, vous le voyez, les peuplades de l'âge de pierre connaissaient le feu, car on trouve des amas de charbons

(1) Nous devons à l'obligeance de M. S.-H. Berthoud et de MM. Garnier frères la bonne fortune de pouvoir offrir à nos lecteurs le présent chapitre du beau livre de notre collaborateur, L'HOMME DEPUIS CINQ MILLE ANS. L'auteur du *Monde des insectes* et des *Contes du docteur Sam* s'est fait une place à part parmi nos vulgarisateurs. C'est en dramatisant l'action, en mettant en scène ses personnages, que M. S.-H. Berthoud sait enlever à la science sa sécheresse et son aridité. Conçu d'après ces règles, *l'Homme depuis cinq mille ans* se compose d'une suite de petits drames qui nous montrent l'homme aux diverses époques, depuis les premiers âges du monde *jusques et y compris l'an* 1865. Illustré par Yan' Dargent, et édité avec autant de luxe que de bon goût par MM. Garnier frères, 6, rue des Saints-Pères, le livre de M. S.-H. Berthoud est de ceux que nous aimons à recommander à notre public.

dans leurs grottes; elles fabriquaient des poteries, chassaient, s'habillaient de peaux, se paraient d'ornements grossiers, et même peignaient leur visage et leur corps de couleurs crues, soit pour s'embellir, soit pour se rendre plus effrayantes à leurs ennemis.

Pareille coutume se pratiquait jadis chez les Pictes écossais, et se pratique à présent chez les Peaux-Rouges, chez les Néo-Zélandais et chez les naturels du Sénégal.

M. Meillet a trouvé dans la caverne du Chaffaud un fragment de corne d'un petit daim, encore adhérent au crâne qui lui sert de pied. Ce fragment de corne, creusé en forme de pot, contient une assez grande quantité d'une matière d'un rouge vif, que l'analyse chimique a constaté être de l'oxyde de cuivre très-pur et très-divisé. Près de la curieuse épave gisait un os de lièvre, garni d'une pointe en silex extrêmement fine, qui, sans doute, servait à appliquer ce vermillon par une sorte de tatouage. A côté se rencontra un rognon d'oxyde de manganèse, qui donne, on le sait, une couleur noire. D'où l'on peut conclure, sans trop de crainte d'erreur, que les hommes de l'âge de pierre se bariolaient en rouge, en noir et en blanc, car la craie ne manquait pas. Les Séminoles emploient encore les mêmes couleurs pour composer leur parure de combat.



Os à caractères trouvés à l'Ermitage.

Les hommes de l'âge de pierre non-seulement fabriquaient des armes, mais encore ils les ornaient de gravures et parfois même de figures en bas-relief. La plupart représentent le soleil, la lune, des étoiles, des hommes et des animaux, dont on distingue facilement l'espèce malgré la grossièreté du travail. Ce sont, on le sait, des rennes qui sautent la tête penchée en arrière et les jambes repliées sous eux, des sangliers à la hure hérissée et aux longues défenses, des chevaux sauvages et des taureaux qui paissent paisiblement. Sur quelques-uns de ces os on voit des signes qui ressemblent singulièrement à des lettres.

Un savant génevois, M. Pictet, croit reconnaître dans certains signes tracés sur des os trouvés à l'Ermitage, sous une épaisse couche de stalagmite, des caractères, d'après lui, évidemment analogues aux voyelles de l'écriture sanscrite et appartenant à l'alphabet appelé *Devanâgari*, encore en usage dans l'Orient neuf cents ans après l'ère chrétienne.

D'autre part, on recueille çà et là, depuis l'Asie jusque dans les sables de la Seine, des haches faites avec des minéraux étrangers, ou du moins fort rares en Europe. Elles sont soit en chlorite schisteuse verte contenant du grenat rouge, soit en serpentine verdâtre, soit en jade

tenace, soit en amphibolite. Elles ressemblent complétement aux armes de la seconde période de l'âge de pierre, c'est-à-dire qu'elles sont polies, et non comme celles de la première période, grossièrement taillées à petits éclats; leur partie supérieure à peu près lisse, se recourbe légèrement vers le bout. Cette courbure forme un des caractères distinctifs des éclats du silex, obtenus par les procédés que je vous ai décrits tout à l'heure.

Il ne nous reste plus guère qu'à connaître les animaux habitant la France à une époque dont l'origine se perd



Les premières habitations de l'homme. Dessin de Yan' Dargent.

dans la nuit des temps. M. Meillet a recueilli dans les diverses grottes du Poitou des ossements d'homme, de lion, de tigre, de chat-tigre, de renard, d'hyène, d'ours, de serval, de blaireau, de chien, de bœuf, d'aurochs, de bélier, de renne, de cerf, de daim, d'antilope, d'éléphant, de rhinocéros, de sanglier, de pécari, de cheval, d'âne, de lièvre, de belette et d'un grand nombre d'oiseaux, sans compter beaucoup d'arêtes de divers poissons.

On pourrait appeler cette époque l'âge de la *pierre grossière*. S.-H. BERTHOUD.

LA SCIENCE EN FAMILLE.

L'HOMME FOSSILE (1).

O incertitude des jugements humains! A peine Cuvier était-il descendu au tombeau, que les découvertes des singes fossiles se multipliaient de tous côtés. En 1837, M. Lartet trouvait à Sansan (Gers), dans le terrain falunien, les restes d'un quadrumane qu'il appela *pithecus antiquus*. D'autres espèces fossiles de la même famille furent ensuite reconnues : en Angleterre (*macacus eocenus*), en Grèce, dans les cavernes du Brésil (*protopithecus* de Lund), etc. Les disciples de Cuvier en prirent bravement leur parti : « Va, dirent-ils, pour les singes fossiles : Cuvier lui-même s'étonnait qu'il n'y en eût point. Mais quant à l'homme fossile, c'est une autre affaire. Il n'existe point : le fait est avéré. » Cependant, en 1855, M. Fontan trouva à Saint-Gaudens les deux moitiés d'une mâchoire. Cette mâchoire appartenait-elle à un homme ou à un singe? Le doute était possible. En tout cas, l'animal était un anthropomorphe, et devait avoir la taille du gorille, sinon sa force et sa férocité. — Enfin les paléontologistes décidèrent que ce n'était qu'un singe, et cette fois encore, la doctrine de Cuvier triompha.

Ce n'était pas qu'elle n'eût subi déjà, du vivant du maître, ainsi que je l'ai dit précédemment, d'assez rudes assauts. En 1827, M. Tournal avait signalé l'association des ossements de l'homme avec ceux d'espèces éteintes, dans les cavernes de Bize, près de Narbonne (Aude). Deux ans après, M. Jules Christol publiait une notice sur les ossements humains fossiles du Gard, d'après des

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

recherches faites par lui et par M. Emilien Dumas dans la caverne de Pondres. Enfin, de 1828 à 1833, M. Schmerling, géologue liégeois, explorait avec une persévérance et un courage admirables plusieurs cavernes de Belgique et en retirait une grande quantité d'ossements ayant appartenu à des espèces éteintes et mélangés à des fragments de squelettes humains. Cuvier s'était contenté de dire à ce propos, dans son *Discours sur les révolutions du globe :* « On a fait grand bruit, il y a quelques mois, de certains fragments humains trouvés dans des cavernes à ossements; *mais il suffit qu'ils aient été trouvés dans des cavernes pour qu'ils rentrent dans la règle.* » Il avait tôt fait, comme on voit, le grand homme, de trancher, à la façon d'Alexandre, le nœud gordien de la paléontologie humaine. Il n'imaginait point que les hommes eussent pu chercher un abri dans les cavernes avant le déluge aussi bien qu'après, et il ne tenait nul compte de la nature du terrain qui a envahi en tout ou en partie ces cavernes, et sous lequel sont ensevelis les ossements. Il ne soupçonnait pas les riches moissons de débris manifestement fossiles que recèlent ces cavités tant dédaignées par lui. Ce qu'il soupçonnait bien moins encore, ce sont les nombreuses découvertes qui se sont succédé, depuis quelques années, sur plusieurs points de l'Europe, et notamment en France.

J'arrive tout de suite, pour abréger, à l'année 1846, où la question de l'Homme fossile fut remise, en France, sur le tapis académique, par les très-curieuses trouvailles de M. Boucher de Perthes. Ces trouvailles consistaient en objets dont l'origine ne pouvait être attribuée qu'au travail de l'homme, et qui se rencontraient en abondance dans les bancs diluviens des environs d'Amiens et d'Abbeville, associés à des débris d'ossements fossiles. Ces objets, — des morceaux de silex taillés plus ou moins grossièrement, de manière à pouvoir servir de haches, de couteaux, de coins, — n'étaient-ils pas évidemment les armes et les outils dont l'homme primitif faisait usage à la chasse, à la guerre et pour ses travaux domestiques ? et leur présence parmi les restes d'animaux appartenant à des espèces étrangères à l'époque actuelle n'était-elle pas un indice manifeste de la contemporanéité de l'homme avec ces espèces ? Il ne semblait pas que la réponse à ces deux questions pût être un seul instant douteuse. Elle parut telle cependant à quelques savants, qui firent observer que si l'homme vivait en ces temps reculés, ce n'était pas seulement ses outils ou ses armes que le *diluvium* devait renfermer, mais aussi ses ossements.

L'objection était embarrassante, et ce ne fut que plus tard que M. Montucci y répondit d'une façon tout à fait plausible, en disant à peu près ceci : « Il faut, de toute nécessité, que les hommes aient vécu là où l'on trouve des produits de leur industrie. Si, à côté de ces témoins irréfragables, les haches de silex, vous ne trouvez point d'ossements humains, cela ne peut prouver qu'une chose, à savoir, que ces ossements ont été détruits. Comment ? Sans doute par le feu. Rien de plus naturel que d'admettre que les sauvages de l'époque quaternaire brûlaient leurs morts, et que leurs os calcinés ont été ensuite broyés, réduits en poussière, en un mot anéantis par les mouvements du sol et des eaux. » Cette hypothèse est en effet très-satisfaisante; mais il était difficile de croire que la crémation eût été pratiquée, parmi ces peuplades, de telle façon que pas un seul ossement humain n'eut échappé à la destruction. On devait donc finir par en découvrir, si peu que ce fût. On en a découvert, en effet. De tous ces débris exhumés après un ensevelissement de plusieurs dizaines de siècles, celui dont la découverte a causé dans le monde scientifique la plus vive émotion, c'est la « mâchoire de Moulin-Quignon. »

Le 23 mars 1863, des ouvriers terrassiers, fouillant une sablière située à Moulin-Quignon, près d'Abbeville, et de laquelle on avait retiré déjà plusieurs hachettes en silex, trouvèrent encore deux objets de même espèce, enveloppés d'une motte de sable. Ils s'empressèrent de porter le tout à M. Boucher de Perthes. Or, dans la même motte de sable, qui avait été enlevée d'une profondeur de quatre mètres cinquante, à quelques centimètres seulement au-dessus d'un banc de craie, M. Boucher de Perthes aperçut quelque chose qu'il reconnut être une dent, — une dent humaine ! Il se rendit aussitôt à Moulin-Quignon et se fit montrer l'endroit d'où les deux hachettes avaient été extraites. Le lendemain il chargea deux ouvriers dont le zèle et la probité lui étaient connus, de continuer les fouilles. Le 28 on lui apporta une seconde dent trouvée non loin du point où gisait la première, et on lui annonça que tout à côté était un os dont on ne voyait qu'une petite partie. M. Boucher de Perthes courut à la carrière, en se faisant accompagner d'un archéologue de la ville, M. Oswald Dimpre.

« Arrivé sur le banc, dit-il dans une note lue à l'Académie des sciences par M. de Quatrefages, le 20 avril 1863, après avoir retrouvé l'excavation telle que je l'avais laissée, à cinq mètres au-dessous du sol, j'aperçus dans la couche noire le bout de l'os que l'on m'avait signalé. Ce terrain était fort compacte. Il fallut user de précaution pour ne rien endommager. Je fis dégager les alentours de l'os, dont je voyais l'extrémité ; je pus le tirer de son lit sans le rompre, et, malgré une masse de sable qui y adhérait, je reconnus la moitié d'une mâchoire humaine. A vingt centimètres de là, dans la même veine noire, était une hachette que M. Dimpre ne put détacher qu'après quelques efforts, et avec l'aide d'une pioche. Près de la mâchoire, je trouvai une seconde hachette brisée, et dessous une troisième dent. Enfin, dans une masse du même sable que j'ai fait transporter chez moi, je découvris une portion d'une quatrième dent. Cette mâchoire humaine était au plus bas de la couche de sable noir, et à quelques centimètres de la craie. »

L'émotion causée par le mémoire de M. Boucher de Perthes fut générale et profonde. Les disciples de Cuvier se montrèrent assez penauds, tandis que leurs rares adversaires, réduits au silence depuis une trentaine d'années, commençaient à relever la tête. Cependant, le premier étonnement passé, les *anti-fossilistes* (que Dieu et mes lecteurs me pardonnent ce néologisme), sortirent peu à peu de leur silence, comme les grenouilles de leur marécage après la chute du roi Soliveau. — Qu'était-ce, après tout, que trois dents et la moitié d'une mâchoire ? Et le reste du squelette, où était-il ? — Qui prouvait que la mâchoire n'avait pas été introduite récemment, par accident ou par fraude, dans la roche qui l'enveloppait ? — Voilà ce dont il fallait s'assurer. C'était trop juste. M. Boucher de Perthes et son interprète M. de Quatrefages furent les premiers à demander une enquête. A leur appel, les naturalistes de France et d'Angleterre accoururent; une commission libre s'organisa en quelques jours, et, comme si elle n'eût pas été formée d'académiciens, elle se mit à l'œuvre avec cette activité calme que savent montrer les hommes sérieux dans les circonstances sérieuses. On se transporta à Moulin-Quignon ; on étudia comparativement les grains de sable de la mâchoire et ceux de la sablière; on s'assura que le

sable n'avait jamais été, avant le mois d'avril 1863, attaqué par aucun instrument humain depuis le temps de sa formation. Bref, tout bien examiné, la commission fut unanime pour proclamer l'authenticité de la mâchoire. M. Milne Edwards vint raconter à l'Académie ce qui avait été dit et fait, et fit connaître le jugement prononcé par ses collègues. Son rapport fut écouté avec une attention religieuse. Peu s'en fallut que l'Académie tout entière ne se levât comme un seul homme et ne rendît un solennel hommage au vénérable débris de l'homme des anciens jours! — Mais tout à coup une faible voix, partie du bureau même de l'Académie, demanda la permission de hasarder une remarque. Cette voix était celle d'un des secrétaires perpétuels : de M. Elie de Beaumont, l'illustre géologue : « Messieurs, dit-elle, tout cela est à merveille, et le témoignage des naturalistes éminents qui ont étudié avec tant de soin le débris humain de Moulin-Quignon ne peut laisser aucun doute sur son authenticité... SEULEMENT, — le terrain dans lequel on l'a trouvé n'appartient ni à l'époque tertiaire ni même à l'époque quaternaire ; c'est celui que j'ai décrit, il y a bientôt vingt ans, sous le nom de *dépôt meuble sur les pentes*, et dont la formation, due aux agents atmosphériques, ne remonte point au delà de l'époque où nous sommes. D'où il suit que la mâchoire de Moulin-Quignon ne saurait être considérée comme fossile ou antédiluvienne. »

Représentez-vous le désappointement des assistants à l'ouïe de ces paroles prononcées par un homme aussi *autorisé* que M. E. de Beaumont. J'étais du nombre, et j'avoue que je ne pus m'empêcher de *m'écrier tout bas :* « Que ne le disait-il plus tôt! on ne se fût pas donné tant de peine pour vérifier l'authenticité de la mâchoire !... »

M. Elie de Beaumont est un grand géologue ; mais heureusement il y a au monde d'autres géologues très-savants aussi, qui voient les choses autrement, et qui appuient leurs dires sur des preuves d'une certaine valeur. De ce nombre est M. Hébert, professeur à la Faculté des sciences de Paris, qui a fort bien démontré :

Premièrement, que la configuration et la nature du terrain de Moulin-Quignon ne permettent point d'admettre que ce terrain soit formé de matériaux entraînés par des agents atmosphériques (orages et dégels) ;

Deuxièmement... mais il convient de laisser parler M. Hébert lui-même. « L'existence de l'homme au moment des dépôts qui constituent, dans le nord de la France, *le commencement* de la période quaternaire, dit-il, *me semble un point complétement acquis à la science*...

« Cependant M. Elie de Beaumont déclare que ce n'est pas son opinion, et en présence d'une affirmation aussi nette, il m'a paru qu'il était de mon devoir de motiver mes conclusions. Je puis le faire avec d'autant plus de liberté que mes conclusions ne résultent pas de mes propres recherches, mais de celles des savants qui se sont occupés de la question, en France et en Angleterre.

« De tous les faits cités sur des points aujourd'hui si nombreux, je n'en retiens qu'un seul, Saint-Acheul.

« 1° Le terrain de transport de Saint-Acheul est-il du *diluvium?* Tous les géologues ont été de cet avis ; je ne connais pas encore d'exception à cette opinion, que je partage complétement. Ce terrain, si riche en ossements d'*elephas primigenius*, de *rhinoceros tichorhinus*, etc., est du diluvium *ancien*.

« 2° Les silex taillés qu'on y trouve sont-ils des œuvres de l'industrie humaine? Cela est de la dernière évidence.

« 3° Se trouvent-ils dans le même dépôt que les ossements? Est-il permis d'en douter en face des constatations faites par MM. Preswitch, Gaudry, Desnoyers et tant d'autres observateurs distingués? Ces constatations ont été soumises au jugement de l'Académie : elles n'ont soulevé aucune contradiction.

« 4° Les débris de l'industrie humaine ont-ils été enfouis en même temps que ceux des espèces perdues ? Cette question, le point capital du débat, a été résolue affirmativement par tous ceux qui ont visité les gisements. Le dépôt qui renferme ces débris étant recouvert par des assises diluviennes plus récentes, quoique antérieures au dernier creusement des vallées, leur intégrité et l'impossibilité de tout mélange postérieur sont, par cela même, démontrées. S'il en est ainsi, y a-t-il moyen d'hésiter, et ne devons-nous pas considérer l'existence de l'homme, pendant la période quaternaire, comme l'un des faits aujourd'hui les mieux constatés? »

Voilà raisonner et conclure ! Après M. Hébert vint M. Garrigou, qui, analysant, pour ainsi dire, géologiquement le terrain fossilifère des environs d'Amiens et d'Abbeville, si riche en silex taillés, le rattacha d'une manière irréfragable à la période quaternaire.

A tout cela que répondit M. E. de Beaumont? qu'il n'avait assimilé au dépôt meuble sur les pentes que la sablière de Moulin-Quignon, et non les terrains détritiques de Saint-Acheul et des environs d'Abbeville. — C'était ne pas répondre.

Dès lors la cause pouvait être considérée comme entendue et jugée. Depuis, de nouvelles découvertes sont venues en foule confirmer les conclusions de MM. Boucher de Perthes, de Quatrefages, Hébert, Garrigou. A ces noms respectables se sont ajoutés, sur la liste des savants qui affirment, preuves en main, la haute antiquité de l'homme, ceux de MM. Lartet, Carpenter, Falconer, Prestwitch, Desnoyers, Delesse, de Vibraye, de Lastic.

Ce n'est pas seulement en Europe qu'on a retrouvé les restes fossiles des premiers-nés de la famille humaine : c'est aussi en Asie et dans les deux Amériques. Mais contentons-nous de rechercher ce que furent les hommes dont les armes rudimentaires et les os mutilés ont pu être retrouvés dans le sol de notre pays. Ici la folle du logis, l'imagination, pourrait, en appelant la raison à son secours, suppléer à l'insuffisance des notions scientifiques, et nous faire assister aux scènes de la vie privée et publique de l'homme fossile. — Mais d'abord, qu'était-il, cet homme? Petit ou grand? bien fait ou difforme? nègre ou blanc? — Autant qu'on en peut juger par les fragments d'os retrouvés çà et là, sa conformation différait peu de la nôtre, et sa taille n'était ni d'un nain ni d'un géant. Quant à sa couleur, il y a lieu de croire qu'elle était rougeâtre, comme celle des Indiens d'Amérique, ou olivâtre, comme celle des Mandchoux et des Kirghiz. Car il ne faut pas s'y tromper, le *mélanisme* est bien moins un effet de la chaleur solaire que de la sauvagerie. Les hommes civilisés sont blancs, ou tout au plus basanés, sous toutes les latitudes ; les sauvages sont noirs ou bruns dans le cercle polaire aussi bien que sous les tropiques.

Donc nos ancêtres de la période quaternaire étaient de couleur foncée. Ils étaient *troglodytes*, c'est-à-dire qu'ils choisissaient volontiers des cavernes pour demeures. Ils avaient pour compagnons ou pour rivaux l'ours, l'hyène et le chien des cavernes. Toutes leurs armes consistaient en ces misérables casse-tête, lances ou flèches de silex, dont les échantillons se voient maintenant dans une foule de collections publiques et privées. Avec de telles armes, les pauvres gens ne devaient pas faire grande figure en présence de leurs redoutables contemporains, le mam-

mouth (*elephas primigenius*), le rhinocéros à narines cloisonnées (*rhinoceros tichorhinus*), le grand cerf à bois gigantesque (*cervus megaceros*), etc.

Comme compensation à sa misère et aux périls qui l'environnaient, l'homme de la période quaternaire jouit longtemps, en Europe, d'un climat un peu orageux peut-être, mais chaud et vivifiant. Puis tout à coup survint un violent et brusque changement : notre hémisphère traversa cette sombre et mystérieuse époque glaciaire, dont la cause est encore, pour les géologues, une énigme sans mot, mais qui a laissé, pour témoins de son règne, les *blocs erratiques*, dont le transport ne peut s'expliquer que par le mouvement des glaciers. Alors périrent, foudroyés par le froid, tous ces grands pachydermes qui peuplaient les prairies et les forêts de la Gaule et de la Germanie. Alors le renne descendit du pôle et se fixa pour quelques siècles dans nos contrées. Quelques hommes survécurent au cataclysme glacial ; ils avaient pu résister au froid subit et terrible qui avait tué tant d'animaux. Leurs descendants, replongés d'abord au plus bas de la sauvagerie, purent, à mesure que la température s'adoucissait, renaître à la vie et à la lumière. Ils devinrent citoyens d'un monde nouveau, où la nature, moins plantureuse, moins exubérante qu'avant l'invasion du froid, mais plus calme, plus clémente et soumise à des phénomènes moins violents, leur permit de reprendre et de poursuivre, au sein d'une sécurité relative, la grande œuvre de la civilisation.

Arthur MANGIN.

CHRONIQUE DU MOIS. REVUE DE L'ANNÉE.



Le maréchal Magnan, R. Cobden, A. Lincoln. Dessin de E. Morin.

LES LETTRES ET LE THÉATRE.

Voici venir le moment où nous avons l'habitude de jeter un regard en arrière et d'étudier avec nos lecteurs le travail de l'année expirée. Quant aux grands événements, nous les avons racontés à leur heure, et le triomphe de *l'Africaine*, et le percement de l'isthme de Suez, et nos expositions, et la grève des cochers, et tous les faits principaux de l'an de grâce 1865. Nous limiterons donc notre excursion d'aujourd'hui au seul domaine de l'intelligence.

Mais d'abord méfions-nous de ces critiques chagrins

qui vont partout répétant sans cesse et sans fin : L'esprit humain se repose, il est mort. Plus de comédies aimables, plus de livres charmants, de poëmes grandioses, d'histoire savante, plus rien que la confusion. Toutes ces clameurs sont injustes ; sans prétendre que 1865 occupe une place bien éclatante dans les annales de l'art ou de la littérature, toute année, voire la plus stérile, ajoute une œuvre au travail, aux tentatives, à toutes les belles choses que le passé nous a léguées. La Poésie est morte, dit-on. Que sont donc tous ces petits volumes tout remplis des confidences de nos jeunes poëtes : *les Rimes franches* de M. Louis Guibert, les *Sonnets* de M. de Flaux, *les Figures jeunes* de M. L. Ratisbonne et *les Voix du silence* de M. Victor de Laprade ? Echos du printemps passé, si nous avions l'espace et le temps, quelle belle place vous tiendriez dans ce résumé poétique de l'année !

Après le poëme, le roman. Prose ou vers, c'est la même chose. Une très-jolie nouvelle de M. Louis Ulbach, c'est *Louise Tardy*, qui sait nous intéresser aux moindres accidents de sa vie littéraire. Moins agréable, à coup sûr,



Revue de l'année. Les Expositions. La grève des cochers. L'isthme de Suez. L'*Africaine*. Les Eaux, etc.
Composition de E. Morin.

était cette puritaine dont Mme Max Valry écrivait naguère les confessions très-embrouillées. Mieux valent cent fois *le Garde champêtre* de M. H. de Clairet, *l'Abbé Tayaut* du marquis de Foudras, *les Habits noirs* de Paul Féval et l'histoire de *Colette*, si agréablement racontée par M. de Labaume. *Une ville de garnison* a confirmé les premiers succès d'un habile inventeur, M. A. Assolant, dont le *Musée des Familles* termine aujourd'hui même une des œuvres les plus spirituellement amusantes ; *Jambe d'argent*, de M. F. Béchard, est une histoire généreuse et impartiale de cette épopée héroïque qui opposa les croyances de la noble Bretagne à toutes les armées de la république française, laissant longtemps la victoire indécise. Mais force est de s'arrêter, on remplirait deux grandes pages rien qu'avec les titres des romans de cette année.

Du reste, l'esprit public se détache chaque jour davantage de ces œuvres où l'imagination joue souvent l'unique rôle, il lui faut un aliment plus substantiel et plus sain. Les grands problèmes sociaux, la science, l'histoire,

voilà ce qui l'attire aujourd'hui. Et, dans ce nouvel ordre d'idées, voici deux beaux livres, *la Mère*, d'Eug. Pelletan, et *l'Ecole*, de J. Simon. Voici aussi les lettres de l'impératrice Marie-Thérèse à sa fille Marie-Antoinette, reine de France, publiées par les soins de M. Feuillet de Conches. Cent soixante-trois lettres, toutes remplies des plus grandes idées royales. Ces lettres admirables, auxquelles se sont ajoutées, plus tard, les lettres touchantes d'une sainte, appelée Madame Elisabeth, seront comptées parmi les plus belles choses dont se puissent glorifier deux grands peuples. Feu l'année 1865 n'eût produit que cette admirable correspondance, elle en serait toute glorifiée.

A la même époque, et poussé par l'ardente amitié qui le liait avec le révérend père Lacordaire, M. le comte de Falloux, le digne ami de Mme Swetchine, a publié les lettres du révérend père Lacordaire à Mme Swetchine. Ah! que de grâces parfaites, la sainte joie, et comme on est heureux de ces belles paroles, empreintes de toutes les espérances d'une âme chrétienne! Elles ont déjà fait bien du chemin, ces lettres de Lacordaire, dans lesquelles il raconte les luttes et les victoires de son nouvel apostolat.

Quant à la science, quant à l'histoire, elles sont représentées, et dignement, par les œuvres de MM. A. Mangin, *le Désert et le Monde sauvage;* Figuier, *la Vie et les mœurs des animaux*, S.-H. Berthoud, *l'Homme depuis cinq mille ans;* E. Liais, *l'Espace céleste;* J. Verne, *De la terre à la lune*, qui continuera la vogue bien méritée de ses aînés, *Cinq semaines en ballon* et le *Voyage au centre de la terre;* Guillemin, *le Ciel;* puis par le curieux et intéressant *Voyage aux Etats-Unis* d'Osc. Comettant, par la belle *Histoire de Marie-Antoinette* de M. de Lescure.

Mais le plus grand et le plus digne monument élevé par l'esprit humain, c'est encore cette splendide édition de la Bible que vient de publier la maison Mame, de Tours, avec les illustrations de Gustave Doré. Elle est déjà dans toutes les mains cette Bible, où deux cents dessins représentent, de la façon la plus austère et la plus charmante, les grandes scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Maintenant que dirons-nous d'un poëte qui essaye aujourd'hui d'une forme nouvelle? Il y a certes bien des chansons à retrancher dans *les Chansons des rues et des bois;* l'esprit de M. Victor Hugo est souvent faux, toujours cherché; œuvre de parti et de convention, le livre renferme cependant quelques touchantes élégies, et l'on y respire parfois un frais parfum, si l'on se donne la peine de choisir.

Il en est du théâtre comme de la littérature. Combien de fois avons-nous entendu dire: Le théâtre est mort! et nous-même, d'une main dédaigneuse, nous avons relégué sur la couverture de votre journal une suite d'inventions qui ne valent certes pas plus d'honneur; mais, quand on arrive au dernier moment, et que l'on regarde attentivement la forme et le fond de certaines œuvres dramatiques, on trouve, en fin de compte, qu'en bonne justice, on aurait tort d'en parler si légèrement.

A l'heure où nous écrivons, le plus jeune de nos auteurs dramatiques, M. Victorien Sardou, tient en éveil Paris, la province et la critique, avec sa pièce nouvelle, *la Famille Benoîton*. De cette étrange comédie ont surgi plusieurs grandes questions, à savoir: la bourgeoisie est-elle, en effet, ce triste amas d'ambitions malsaines, de passions perverses, de filles sans honte et de mères sans vergogne? Est-il vrai qu'il y ait des enfants frappés d'un déshonneur si précoce, et courant, à dix ans, après l'argent, comme un honnête enfant après le cerceau ou le cerf-volant? Sur quoi les philosophes se disputent, pendant que le père et la mère de famille, épouvantés de ces Benoîtons des deux sexes, donnent à leur fille et à leur garçon l'exemple heureux des plus sincères et des plus solides vertus.

Cependant, c'est un fait, *la Famille Benoîton* est un des événements de cette année, et nous la raconterons à nos enfants comme autrefois, à Sparte, on montrait aux jeunes Spartiates des ilotes pris de vin. Jeunes filles, évitez l'exemple et le contact des demoiselles Benoîton; jeunes garçons, si par malheur vous rencontriez les petits Benoîton, et qu'ils fissent mine de vous parler, n'écoutez pas ces petits misérables.

Ce même M. Sardou a raconté cette année, à qui voulait l'entendre, la misère et l'abandon des *Vieux Garçons*. Il a montré cette vie inutile à soi-même, inutile aux autres, pleine de faste et d'ennui, dont le moindre inconvénient est une vieillesse sans foyer. On se souviendra longtemps des *Vieux Garçons*, tant ils étaient pris dans la vérité même et dans leur véritable accent.

Voici encore une œuvre qui, par sa date, appartient à l'année précédente, mais dont le succès appartient bien à 1865, le *Maître Guérin* de M. E. Augier: M. E. Augier voit de très-haut la comédie, il l'écrit avec beaucoup de bon sens et de vérité, — bien entendu quand l'esprit de parti ne l'aveugle pas, comme tant d'autres. — Mais lorsque maître Guérin, châtié par son égoïsme, reste seul sur les débris de sa fortune impuissante, abandonné de sa femme elle-même, et justement blâmé par le plus loyal des fils, nous applaudissons sans réserve à la haute morale de la comédie. Une œuvre ainsi conçue mérite de vivre et vivra.

Aimez-vous le rire sonore et l'honnête gaieté qui jaillit d'une source inépuisable? N'oubliez pas le théâtre de M. E. Labiche et *la Bergère de la rue Monthabor* et *le Voyage en Chine.*

En revanche parlerons-nous de ces œuvres funestes qui, sans vérité comme sans observation, font appel aux passions mauvaises? Dieu nous en garde! La critique même pourrait passer pour un éloge.

Le public français aime, avant tout, la forme et l'accent de la comédie, il lui faut des mœurs décentes, des personnages bien disants. A ce titre, *la Belle au bois dormant* de M. Octave Feuillet méritait un meilleur accueil. C'était un drame ingénieux, bien fait, qui mettait en présence le passé et le présent, le château et l'usine. « Honorez le temps passé, disait M. O. Feuillet, mais restez dans le temps présent. Mieux vaut agir que rêver. Une grande nation, sans renoncer à ses vieilles gloires, aura les yeux sur l'avenir, sur l'avenir qui est à Dieu. » Il disait juste et bien, peut-être trop bien. Que voulez-vous? la scène n'est pas une chaire, et le public sommeillait légèrement, comme l'héroïne de M. Feuillet. Laissons donc, dans le conte des fées bienveillantes, *la Belle au bois dormant.*

Le *Jean Baudry* de M. Vacquerie, malgré sa valeur, n'avait guère mieux réussi, parce qu'il planait dans des sphères trop supérieures à l'humanité. Son héros accomplissait de si belles et de si grandes choses, qu'elles paraissaient incroyables, même aux moins incrédules. La comédie doit être une image à peu près réelle de la vie humaine. Elle aurait tort de s'écarter des sentiers battus. *La voie unie et droiturière* (un mot de Montaigne) est la seule qui convienne à qui veut plaire et convaincre. La fantaisie séduit d'abord, fatigue ensuite. Quel plaisir puis-je prendre aux Fantômes de *Miss Aurore*, lorsque je

sais qu'ils ne sont que le reflet d'un miroir caché dans une trappe? Au *Drac* de Mme Sand, qui n'avait pas de *truc*, mais qui nous montrait des créatures de l'autre monde? Parlez-moi du vrai *truc* des grands maîtres, le génie. Il accomplit des miracles sans le secours du machiniste : *Cinna, le Cid*, et *Polyeucte* et *Athalie* et *le Misanthrope* et *les Femmes savantes*. Le genre humain s'incline à ton aspect, truc merveilleux de Molière, de Racine et de Corneille!

A défaut du génie, il y a l'esprit, l'invention et le talent, qui ne sont pas à dédaigner. Nous faisons grand cas du *Supplice d'une femme*, qui n'avait vraiment pas besoin de tant de petits moyens pour affirmer son succès, et aussi de *Mme Aubert*, une forte et consciencieuse étude de M. E. Plouvier.

Dans un ordre moins élevé, *les Jocrisses de l'âmour* de MM. Th. Barrière et L. Thiboust, et *le Supplice d'un homme* de MM. L. Thiboust et Grangé, sont encore des œuvres recommandables où l'accent de la comédie se révèle plus d'une fois.

Que dire des *Deux Sœurs* et d'*Henriette Maréchal*, deux drames qui représentent à peu près le même drame? La critique leur a donné une apparence de vie en faisant grand tapage autour d'elles. Le jour où le bruit s'est éteint, on s'est aperçu bien vite que la pièce était dans la salle et non sur le théâtre.

LES DEUILS DE 1865.

Mais quoi! il est écrit dans le petit *Horace* de la traduction de M. Jules Janin, un charmant livre, dont la troisième édition a paru cette année : *Nous et nos œuvres, nous sommes destinés à la mort!* C'est pourquoi chaque année amène ce triste chapitre qui s'appelle LES DEUILS DE L'ANNÉE.

Nous vous avons raconté pieusement toutes les morts illustres qui ont signalé chaque mois, et nous ne reviendrons pas sur notre cher Saintine et sur M. Dupin, sur Abraham Lincoln, le maréchal Magnan et Richard Cobden, dont nous vous offrons les portraits aujourd'hui. Mais, combien d'autres hommes distingués par les mérites de leur esprit et de leur talent se présentent à nos souvenirs en ces moments suprêmes de l'année! Nous avons perdu M. le baron de Bazancourt, le meilleur historien de la campagne de Crimée; esprit très-vif, qui, tout d'un coup, s'arrête au milieu du chemin. Nous avons perdu un bon musicien, l'inventeur d'une méthode excellente, M Chevé; deux écrivains dramatiques justement applaudis, dont l'un, M. Mélesville, fut l'ami et le collaborateur de Scribe; l'autre, M. Dumanoir, l'auteur des *Femmes terribles*, du *Gentilhomme pauvre*, de *Gentil Bernard* et des célèbres *Pommes de terre malades*, un des éclats de rire du théâtre moderne; Francis Duret, le sculpteur, l'auteur du Napolitain qui danse avec tant de joie, et de la statue de Mlle Rachel. Fratin est mort, un cousin de La Fontaine; il excellait à nous montrer Jean Lapin, la bique à la mamelle traînante, et César et Laridon. L'historien des *Lettres françaises*, M. de Géruzez, est mort aussi, son œuvre à peine achevée.

Armand Lebailly, un jeune poëte, a trouvé son dernier asile... à l'hôpital, comme autrefois le grand poëte Gilbert, recueilli sous les voûtes hospitalières de l'Hôtel-Dieu.

Morts aussi deux grands artistes, Provost, un des derniers comédiens de la Comédie-Française, et Judith Pasta, la reine du Théâtre-Italien, au temps où nos pères avaient vingt ans; quand la Pasta eut quitté la scène où son calme génie a laissé tant de souvenirs, elle s'est cachée, on ne l'a plus vue, elle n'a plus chanté que pour elle-même, et sa mort a été austère, comme avait été sa vie.

Il ne faut pas omettre un bon écrivain, déjà trop oublié, M. Louis Reybaud, le père ingénieux de ce digne Paturot à la recherche d'une position sociale. Il fut, pendant plusieurs années, le romancier à la mode. On ne lisait que les aventures de Paturot, et depuis ce temps-là, personne, ici-bas, n'a plus voulu en entendre parler. Ce que c'est que de nous! Scudo lui-même, un terrible écrivain, la terreur de tous les croque-notes, Scudo, mort dans la maison des fous, est oublié plus qu'à demi. Troyon, qui était un grand peintre, ami du vaste espace et des frais paysages, le digne voisin de ces peintres hollandais dont les œuvres sont restées l'honneur d'un grand peuple... il est mort en plein désastre de ses sens. La folie est beaucoup plus rare chez le peintre et le sculpteur que chez l'écrivain et le poëte : chez les uns et les autres elle est implacable. A force de talent, de succès, de travail, Troyon avait fait une grande fortune, qu'il a laissée à sa mère, inconsolable du grand peintre et du bon fils qu'elle a perdu.

LÉOPOLD Ier, ROI DES BELGES.

Mais, hélas! nous avons beau faire, et choisir le plus long chemin, nous arrivons aux grandes funérailles, au deuil récent de tout un peuple reconnaissant pour les bontés d'un prince, qui le gouvernait avec tant de grâce et d'indulgence paternelles.

Ce roi des Belges, Léopold Ier, prince de Saxe-Cobourg, que l'on pourrait appeler le Père de la Belgique, était né dix ans avant la fin du siècle qui devait voir la révolution française. Jeune homme, et témoin de ces chutes retentissantes, il apprit de bonne heure à mériter les honneurs qui l'attendaient. Il fut tout de suite un esprit studieux et brave, et comme il avait à faire un grand chemin, il entra résolûment dans la carrière des armes, et se distingua à plusieurs batailles contre l'empereur Napoléon, ce rude jouteur. Mais la défaite, en ces heures de la gloire suprême, était déjà un titre d'honneur; et puis 1814 arriva; nos ennemis devinrent nos maîtres; le vainqueur de ce matin imposa sa loi aux victorieux de la veille. La paix vint enfin rendre à chacun le repos, le loisir, les alliances méritées, et le roi futur de la Belgique s'estima un homme heureux quand il eut obtenu la main de la princesse Charlotte d'Angleterre, la fille de George IV. Le même jour il eut le titre d'Altesse Royale à la cour et de bourgeois de Londres à la ville. Un grand deuil traversa ces prospérités passagères; le prince Léopold perdit cette aimable épouse, et l'Angleterre partagea son deuil. La reine à venir de l'Angleterre, la princesse Victoria, fille du duc de Kent et d'une princesse de Cobourg, était la propre nièce de ce prince, qui avait touché de si près le trône des Royaumes-Unis. Une longue retraite, un profond silence, suivirent cette sincère douleur. Et cependant l'Europe, attentive aux destinées du prince Léopold, comprenait confusément qu'il était réservé aux grands emplois de la politique. En ce moment, la Grèce, aux accents d'un poëte, de lord Byron, sortait de ses ruines, implorant les secours de l'Europe chrétienne, qui venait de l'arracher à la servitude. Il fallait un roi à ce peuple sauvé, et la Grèce espéra que le prince de Cobourg monterait sur un trône encore chancelant. Lui-même, il eût accepté volontiers cette couronne honorable et si fragile, mais quand il eut compris l'obstacle et qu'il l'eut vu infranchissable, il renonça sans peine et sans regret

au projet un instant caressé. « Un plus heureux que moi, disait-il, réunira tous les suffrages ; un plus heureux que moi aura la force de résister à l'opposition de ce peuple qui ne veut pas être sauvé. »

Mais Dieu soit loué ! un vrai trône attendait le prince de Cobourg ; un peuple entier le devait appeler pour lui venir en aide au milieu d'une révolution : *Domine, salva nos, perimus!* Grâce à la sagesse, à la prudence, au tact parfait de ce prince excellent, la Belgique eut bientôt retrouvé l'ordre et la liberté, les bienfaits du temps présent, les bienfaits de l'avenir. Le prince Léopold fut reçu dans son royaume avec le respect d'un peuple qui se donne, en sachant bien ce qu'il vaut. Les diverses provinces acclamèrent le nouveau monarque, et depuis tantôt trente-cinq années ce jour est signalé par des fêtes commémoratives. A peine Léopold était roi, qu'à la tête d'une armée belge il se battit pour la constitution nouvelle ; et, désormais, peuple et roi, dans la communauté des mêmes espérances, devaient marcher aux prospérités les plus certaines. Peuple et roi, ils s'en-



Léopold Ier, roi des Belges. Dessin de Bocourt.

tendaient si bien, ils se connaissaient à merveille, ils comptaient l'un sur l'autre ; ils avaient tant de respect pour les libertés jurées !

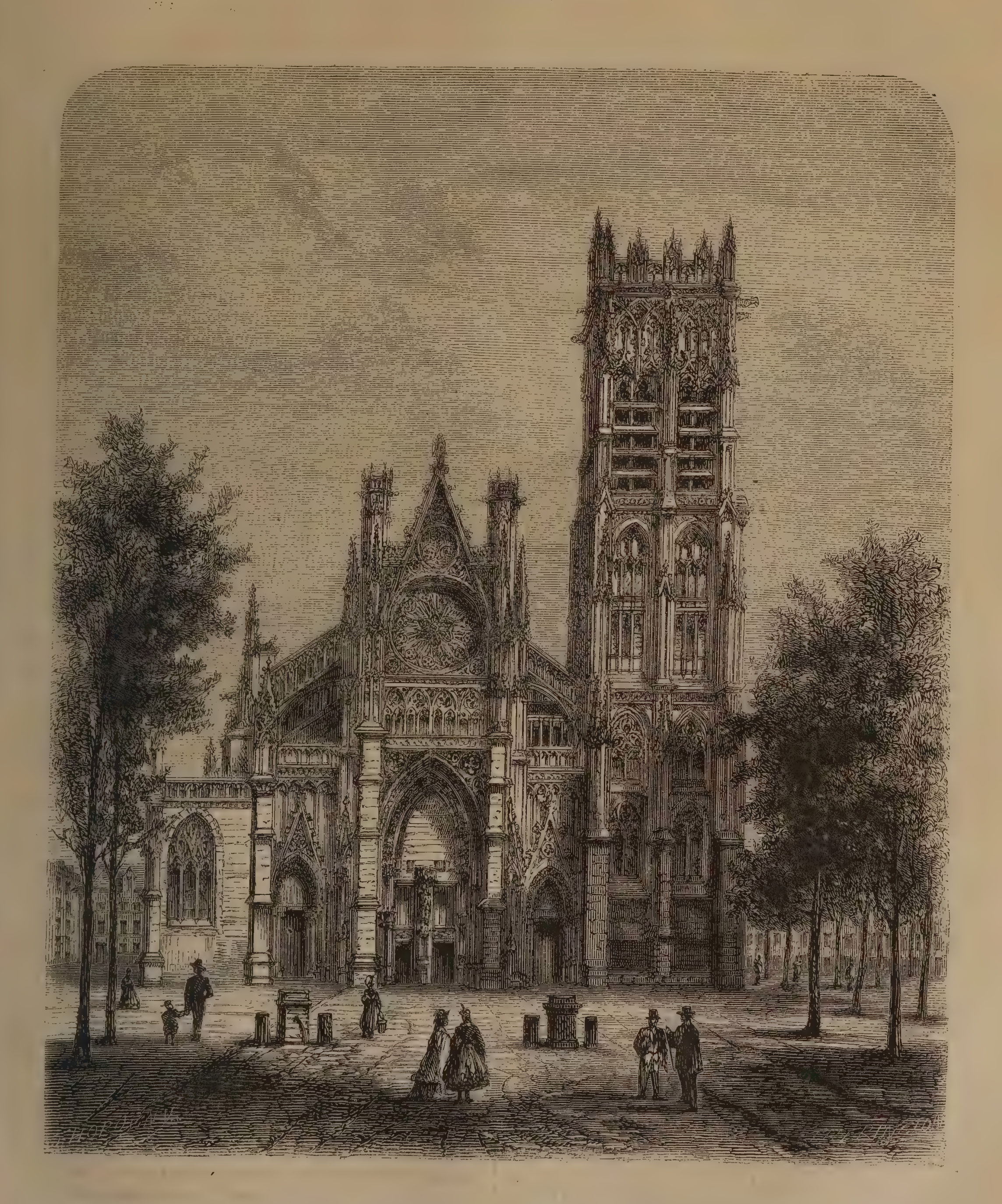
Et quand d'autres révolutions survinrent autour de la Belgique apaisée, le pays interrogea ce roi sage, et par son exemple, autant que par ses conseils, il rassura la nation qui s'était confiée à sa garde. Aussi, dans l'Europe entière, cette prudence et ce bon sens se virent-ils entourés d'une obéissance incontestable. Léopold Ier est mort, à son heure, et tous les rois de l'Europe portent le deuil de leur Nestor. Tout son royaume, à l'instant de sa mort, a pris le deuil. Bruxelles, sa ville bien-aimée, lui a fait des obsèques vraiment royales. De toutes parts, autour de cet illustre cercueil, sont arrivés les représentants de la France, de l'Angleterre, de la Russie et de l'Allemagne. Il y eut rarement une oraison funèbre à la fois plus éloquente et plus populaire ; tant de regrets sortis des trônes, tant de larmes dans les yeux d'un peuple, et bientôt, dans l'histoire, un de ces chapitres que la reconnaissance publique a seule, en effet, le droit d'écrire et de dicter.

CH. WALLUT.

Paris. — Typ. HENNUYER ET FILS, rue du Boulevard, 7.

RÉCITS HISTORIQUES.

ANGO.



Dieppe. L'église Saint Jacques. Dessin de F. Thorigny.

I. — QUELQUES PAGES DE L'HISTOIRE DIEPPOISE.

Dieppe, l'aristocratique ville des bains, le rendez-vous des plaisirs de bon goût et le point de réunion de notre société de Paris et de la société de Londres; Dieppe, si calme et si tranquille aujourd'hui, était jadis la ville remuante, industrielle, agitée, maritime par excellence et guerroyante s'il en fut.

A quelle époque remonte l'origine de Dieppe? Il y a grande incertitude à cet égard. Des fouilles pratiquées avec intelligence durant ces dernières années, ont démontré que les Romains avaient eu, lors de leur domination, quelque établissement près de Dieppe, mais la ville de Dieppe existait-elle alors?

Les traditions disent que, vers la fin du huitième siècle, Charlemagne, afin de protéger la baie du Mont-de-Caux contre les attaques des hommes du Nord, fit construire un château près d'un réduit de pêcheurs dont les cabanes s'élevaient sur la rive gauche d'une petite rivière nommée la *Deep*, d'un mot danois signifiant *profond*.

D'autres pêcheurs vinrent se mettre sous l'abri du fort, et on donna à cette réunion d'habitations nombreuses le nom de la rivière qui l'arrosait: *Deep*, d'où est venu *Dieppe*.

C'est au commencement du onzième siècle que cette dénomination fut officiellement consacrée; car une charte, à la date de 1030, fait don aux religieux de l'abbaye de Sainte-Catherine-les-Rouen de cinq salines dépendant du *port de Dieppe*, et elle ajoute, à ces cinq salines, cinq cabanes habitées par des pêcheurs qui doivent fournir à l'abbaye une redevance annuelle de cinq mille harengs saurs.

Cependant Dieppe n'avait pas alors une grande importance, car Odéric Vital, en parlant dans ses chroniques du second voyage de Guillaume le Conquérant en Angleterre, dit que le duc se rendit à l'embouchure de la rivière de Dieppe *au delà de la ville d'Arques*.

Nulle mention n'est donc faite sur la ville de Dieppe, à moins que (certains historiens l'affirment) ce nom de ville d'Arques ne fût donné alors à Dieppe même.

Ce qui est certain, c'est que les rapports fréquents qui s'établirent entre la Normandie et l'Angleterre, après l'expédition de Guillaume le Conquérant et pendant ses nombreux voyages, durent accroître, dans de grandes proportions, l'importance de Dieppe.

Dieppe, à la fin du douzième siècle, était l'une des villes les plus renommées de la Normandie.

Ce fut à cette époque que la guerre éclata, furieuse, entre Philippe-Auguste et Richard Cœur de lion. En l'an de grâce 1195, le roi de France arriva inopinément, avec son armée, mettre le siége devant Dieppe, alors soumise à l'Angleterre. Il la prit, la saccagea de fond en comble, brûla tous les vaisseaux et toutes les barques de pêche, et emmena captifs les plus riches habitants.

Il fallut un siècle entier à Dieppe pour réparer ses désastres et sortir de ses cendres.

Conquise par la France, elle fut imposée par le roi Philippe le Bel à équiper, aux frais de ses habitants, une flotte de quarante-cinq nefs armées. Dieppe recommençait alors à prospérer et elle obéit facilement à l'ordre du roi.

Trente ans plus tard, Philippe de Valois, comprenant l'importance de ce port, tourna sa faveur et ses libéralités sur Dieppe; car son ardent désir était d'opérer un débarquement en Angleterre.

La population hardie et aventureuse des marins dieppois accueillit avec enthousiasme cette pensée de vengeance contre des ennemis qu'elle haïssait, et, au retour de l'audacieuse entreprise, dirigée avec succès sur Southampton, les Dieppois reçurent pour récompense des lettres patentes qui supprimaient en leur faveur le droit de gabelle, et leur accordaient plusieurs autres exemptions fiscales.

Les habitants, plus riches, agrandirent alors considérablement leur ville et ils commencèrent à la fortifier. Des marins côtiers, humbles pêcheurs, armèrent de grandes nefs et devinrent subitement des navigateurs au long cours. Ainsi, il est constaté qu'en 1364, pendant la première année du règne de Charles V, les marins de Dieppe allaient chercher en Guinée l'ivoire et les épices.

Ce fut au retour de l'une de ces expéditions que deux cents nefs normandes s'emparèrent, dans la traversée, de tous les navires anglais qu'elles rencontrèrent. Malheureusement, soixante navires de guerre, qu'Edouard avait armés pour la Palestine, furent mis à la poursuite des hardis vainqueurs.

La flotte anglaise atteignit les Normands à la hauteur de la Rochelle, et les nefs dieppoises, surchargées de vivres et de butin, ne purent lutter: la plupart furent coulées ou prises.

Ce fut depuis ce combat que les hostilités prirent, entre l'Angleterre et la Normandie, un caractère de haine que rien ne put éteindre.

Le roi Charles V combla de munificences et d'immunités cette ville maritime, qu'il voulait faire plus grande encore, et dont le nouveau mouvement commercial d'outre-mer augmentait chaque jour la richesse.

Malheureusement la guerre ne cessait pas entre la France et l'Angleterre, et les calamités de cette guerre vinrent arrêter dans sa marche la puissance progressive de la cité normande.

En l'an de disgrâce 1418, dans la vingt-huitième année du règne de Charles VI, Henri V, roi d'Angleterre, s'empara de toute la Normandie. Dieppe fit une résistance opiniâtre et longue, mais elle succomba.

Furieux contre cette ville qui leur avait été si longtemps soumise, les conquérants traitèrent leur conquête en ville rebelle, et, pour se venger de l'attachement dévoué dont elle avait fait preuve envers la France, ils lui firent subir toutes les rigueurs d'une tyrannie d'autant plus grande qu'ils se sentaient mal affermis dans leur ancienne possession.

Les Dieppois, ne pouvant plus lutter ouvertement, luttaient sourdement. Ils n'avaient qu'une passion, qu'un désir: chasser les Anglais et reconquérir leur liberté. Mais les Anglais, après avoir conquis la Normandie entière, marchaient sur Paris et sur Orléans, toujours victorieux.

Il y avait dix-sept ans que Dieppe souffrait l'oppression de ses tyrans, quand Charles Desmarets, qui avait eu la patience d'attendre l'instant favorable, se résolut à tenter un coup.

Ce Charles Desmarets, de famille dieppoise, avait été jadis capitaine de la ville pour le roi de France, et, depuis la conquête, il avait vécu retiré dans les environs, n'appelant jamais l'attention sur lui, mais gardant des relations secrètes avec les principaux habitants capables d'agir.

Une nuit de l'année 1435, Desmarets pénétra dans la ville. Tous les bourgeois, tous les matelots, tous les pêcheurs étaient prévenus et tous étaient armés.

A un signal, tous s'élancèrent à la fois dans les directions indiquées. La garnison, surprise et enveloppée de tous côtés, ne put offrir de résistance. Tous ceux qui ne furent pas tués furent faits prisonniers.

Desmarets, victorieux, reprit le commandement de la ville avec la ferme résolution, lui vivant, de ne plus la laisser prendre.

Outrés de la perte d'un port de cette importance, pour eux surtout, les Anglais tentèrent tout pour s'en emparer une troisième fois. Le capitaine Talbot, de célèbre mé-

moire, vint, avec une armée, mettre le siége devant la ville reconquise par ses habitants.

Les Anglais attaquèrent avec fureur, mais les Dieppois se défendirent en gens résolus à vaincre. Le siége dura longtemps, et Talbot fut enfin contraint à se retirer. Seulement, auparavant, il fit construire sur la falaise un fort en bois dans lequel il laissa une grosse garnison. Puis il partit pour l'Angleterre, avec l'intention de revenir avec une flotte pour bloquer Dieppe par mer.

Les Dieppois envoyèrent une députation au roi Charles VII afin de lui demander aide et protection.

Charles VII, grâce à la valeur de ses soldats et à l'héroïsme de Jeanne d'Arc et de ses officiers, avait reconquis déjà une partie de son royaume, et les Anglais perdaient pied chaque jour.

Le Dauphin, depuis Louis XI, fut chargé d'aller défendre Dieppe. Il attaqua bravement le fort qui dominait la ville, et comme ses soldats, repoussés dans un premier assaut, reculaient découragés, Louis saisit de ses mains une échelle, il l'appliqua contre la muraille et il monta intrépidement.

Aussitôt, de toutes parts, soldats et capitaines revinrent à l'assaut : le fort fut emporté.

Cet événement fit grand honneur au dauphin Louis et, quand, vingt ans après, il entra, roi de France, dans Paris après son sacre, il vit, au milieu de la fête, une représentation théâtrale où était figuré l'assaut du fort de Dieppe, « et quand le roy passa, — dit un chroniqueur du temps (Amelgard, *Notices*, t. I, p. 149), — il s'y livra merveilleux assauts de gens du roy à l'entour des Anglais étant dedans la dite bastille, qui furent pris et gagnés, et eurent tous leurs gorges coupées. »

En souvenir de cette délivrance qui eut lieu le 14 août, veille de l'Assomption, on célébra jusqu'au milieu du dix-septième siècle une fête annuelle en faveur de la Vierge. On choisissait la plus belle fille de Dieppe pour représenter le personnage de Marie. Portée par douze apôtres, elle entrait dans l'église. Au fond du chœur, on construisait un échafaudage où des statues de bois, mues par des ressorts, figuraient le Père éternel et les anges au milieu des nuages. Deux anges portaient la Vierge jusqu'au Père éternel qui lui donnait sa bénédiction. Les nuages se refermaient alors sur elle.

Pendant toute cette cérémonie, un bouffon, qu'on appelait du nom de Gringalet, allait, venait, courait, plaisantait, raillait, adressant à la Vierge et même à Dieu de très-singulières pasquinades (1).

Cette délivrance de Dieppe fut la dernière. A partir de la nuit où Charles Desmarests chassa les Anglais, jamais Dieppe ne cessa d'être ville française.

En 1450, la Normandie entière était réunie à la France. La bataille de Formigny, où les Anglais furent défaits, acheva le triomphe de Charles VII.

« Cette malheureuse province avait beaucoup souffert, » dit encore Amelgard.

Effectivement l'historien contemporain nous apprend que les partisans du roi n'exerçaient pas moins de cruautés et de brigandages que les troupes anglaises. Il ajoute que les soldats de Charles VII voyaient avec douleur les villes et les bourgs de la Normandie rentrer d'eux-mêmes sous la domination du roi, parce que cette reddition militaire leur ôtait l'espérance et les moyens de s'enrichir par le pillage.

(1) En 1647, cette pieuse farce fut représentée devant Louis XIV enfant et devant sa mère : ces bouffonneries, que la naïveté des temps n'excusait plus, choquèrent la piété de la reine régente et elles furent désormais abolies.

Dieppe, libre et française, vit s'ouvrir devant elle une nouvelle ère de prospérité. Louis XI, Charles VIII, lui accordèrent successivement leur protection. En peu d'années, Dieppe, qui avait sans doute hâte de réparer le temps perdu, entreprit de nombreux travaux pour sa défense, équipa de nombreux navires et reprit toute son importance par l'heureuse audace de ses navigateurs, leurs découvertes et leurs expéditions en tous pays.

A la fin du quinzième siècle, Dieppe était dans tout l'éclat de sa puissance ; car le Havre n'existait pas alors, et Dieppe n'avait pas de port rival sur les côtes de la Normandie.

C'est vers cette époque du règne de Charles VIII que nous allons feuilleter dans la chronique dieppoise.

Au commencement de l'année 1489, Dieppe, quoique fort amélioré, était loin de ressembler à la ville de bains d'aujourd'hui.

Quand les Anglais furent chassés, et qu'on craignit le retour de Talbot avec une flotte, on se hâta d'augmenter les remparts du côté de la mer. En conséquence, on bâtit une grande muraille crénelée, flanquée de tours et de tourelles, qui s'appuya contre la falaise à pic et alla jusqu'à l'entrée du port.

Cette muraille était percée de portes saillantes (1) et garnie de larges plates-formes.

Une de ces plates-formes faisait angle à l'embouchure du port, à l'endroit où commence aujourd'hui la jetée, qui alors n'existait pas. Ce fut sur cette plate-forme, ayant une pointe avancée dans la mer et formant quai, que fut placé le premier phare qui éclaira, la nuit, l'entrée au port et qui indiqua, aux navires en pleine mer, que la terre était proche.

Dominant le quai, une grosse tour carrée se dressait à l'extrémité du rempart, défendant à la fois l'entrée de la ville et la passe, et protégeant tout le quartier du Pollet qui était séparé d'elle par le chenal.

Cette tour se nommait la *Tour aux Crabes*, et c'était contre elle que s'était épuisée vainement toute l'artillerie de Talbot ; car elle existait depuis longtemps.

A l'autre extrémité du rempart se dressait, en haut de la falaise, protecteur et menaçant, ce château fort qui existe encore et qui, en 1489, avait à peine cinquante ans d'existence.

C'était, — les chroniques manuscrites qui sont aux archives de la Bibliothèque de la ville en font foi, — c'était le quatrième château construit à la même place, sur le même pan dominant de la falaise.

Le premier château fut celui que fit bâtir Charlemagne pour protéger la baie du Mont-de-Caux.

Le second, qui succéda au précédent, fut construit par Rollon, le premier duc de Normandie.

Le troisième fut bâti en 1188, par les ordres du roi Henri II d'Angleterre : c'est celui que Philippe-Auguste détruisit, en saccageant Dieppe, en 1195.

Le quatrième, celui qui est resté si hardiment planté sur le penchant de la falaise, fut achevé l'année même où Talbot vint faire le siége de Dieppe. Il avait été commencé deux ans plus tôt (car il porte sur son fronton le millésime de 1433) par les communes du pays de Caux, révoltées contre les Anglais.

(1) La vieille porte aux deux tours à toits aigus, placée en face l'allée du Casino, date de cette époque et était la grande entrée de Dieppe du côté de la mer.

Charles Desmarets, le premier, avait habité ce château. En 1489, c'était son successeur, M. de Sygogne, le capitaine commandant la ville, qui y résidait.

« Or, en cette année, — disent les chroniques, — la chaleur de l'été fut grande, et il y eut un jour, le plus chaud de tous, qui fut le 12 du mois de juillet. »

Ce jour-là, précisément, Dieppe était en grand émoi.

II. — LE RETOUR DE LA GRANDE NEF.

Le soleil radieux s'était levé sans nuages sur un ciel d'azur, trempant ses rayons dans les flots verts de l'Océan, et la vapeur du matin, formant à l'ouest une couche épaisse, imprimait sa teinte violacée à l'extrémité de cet horizon immense où la mer et le ciel se confondent en semblant s'unir.

La marée était haute, et les vagues, roulant sur elles-mêmes leurs crêtes d'écume bouillonnante, venaient heurter les galets avec un bruit strident et sec, suivi d'un grondement sourd et menaçant.

Tout Dieppe, hommes, femmes, enfants, vieillards, gentilshommes, bourgeois, matelots, pêcheurs, abandonnaient leurs hôtels, leurs maisons, leurs cabanes et couraient en même foule pressée vers l'entrée du port.

Evidemment, il y avait quelque heureux événement dans l'air, car si l'émotion de tous ceux qui se précipitaient était vive, elle n'avait rien de douloureux. Une expression de curiosité joyeuse se lisait sur tous les visages.

En quelques instants, la plate-forme du phare, les abords de la Tour aux Crabes, le haut de la plage, les murailles crénelées des remparts, le chemin de la falaise conduisant au château et toutes les terrasses du château aussi furent envahis par la masse mouvante des curieux et des curieuses.

Tous les regards étaient fixés dans la même direction sur l'immensité de l'Océan. Il y eut un long moment d'anxiété. Des murmures couraient dans la foule comme un grondement d'orage. On se parlait à voix basse, comme si on eût eu crainte d'exprimer hautement son opinion.

— Est-ce elle? disait-on.

— Oh! oui, c'est elle! répondaient des voix.

— Non. Hélas! non! disaient d'autres voix.

Et l'anxiété redoublait, et tous les regards se dirigeaient plus fixement encore vers l'horizon.

Au loin, bien loin encore, se détachant à peine sur le brouillard, mais éclairé par le soleil, s'avançait un gros vaisseau que secouait lentement la mer houleuse.

On pouvait distinguer sa grosse coque à l'avant large et arrondi, à l'arrière très-élevé et surmonté d'une sorte de fort. De grands mâts, chargés de toiles qui se gonflaient au vent, se dressaient, balançant leur tête sous l'impression du roulis.

Un vent d'ouest-sud-ouest poussait rapidement le gros navire vers Dieppe. De minute en minute, on distinguait plus facilement les détails de son équipement; mais, dans la situation où il était, l'avant tourné vers le port, il était impossible de voir le pavillon placé à l'arrière, à la poupe, comme on disait alors.

La brise était bonne, et elle sifflait sur la côte avec une vigueur qui promettait de ne pas laisser une longue attente à toute cette foule désireuse de voir. Le navire grandissait à vue d'œil.

— Oh! cria une voix joyeusement émue, la statue de saint Jean est sur sa proue.

Effectivement le soleil, éclairant en plein l'avant du navire, heurta ses rayons sur une statue dorée placée sous le beaupré.

— Oui! oui! affirmaient mille voix.

Un grand cri, parti de toutes les bouches, s'éleva subitement dans les airs.

Le gros vaisseau, inclinant légèrement sous l'action du gouvernail, s'était placé de trois quarts, changeant de route pour arriver plus directement. Dans cette inclinaison de la coque, l'arrière apparut et on aperçut, sur une grande hampe, le pavillon de France flottant fièrement au vent.

Un second hourra fut poussé à pleine poitrine; toutes les mains s'agitèrent et tous les chapeaux sautèrent en l'air pour saluer le vaisseau.

— C'est la grande nef! criait-on de tous côtés.

— C'est le Saint-Jean! disaient d'autres voix.

La joie était sur tous les visages, et la population dieppoise devait en effet être joyeuse. Ce navire qui rentrait au port, et qui avait quitté Dieppe il y avait près de neuf mois, était une nouvelle gloire, un nouveau triomphe, et une nouvelle source de richesses pour la belle ville maritime.

Le capitaine qui commandait ce navire se nommait Cousin.

Cousin, dont le nom est malheureusement peu connu en France, a été cependant un des meilleurs hommes de mer qu'ait possédés notre marine.

Né à Dieppe, il s'était distingué, dès sa jeunesse, dans maints combats contre les Anglais et les Espagnols, notamment en 1487, dans une rencontre avec plusieurs bâtiments anglais.

Cousin était non-seulement un marin intrépide, mais encore un savant distingué. Il avait pour ami et pour conseiller un vieux prêtre, son ancien professeur, qui se nommait l'abbé Descaliers, et qui était véritablement un puits de science. L'abbé s'occupait avec passion d'hydrographie, ce qui avait fort séduit son élève.

Vers la fin de l'année 1488, une association de commerçants dieppois s'était formée pour armer un navire de grand tonnage destiné à faire un voyage de découverte. L'abbé Descaliers, qui avait donné des avis et des conseils précieux pour la construction et l'organisation du vaisseau, désigna nettement son élève comme le seul pouvant être chargé d'une telle expédition.

Cousin fut heureux d'obtenir ce commandement, qui ouvrait une voie si large à son esprit aventureux. Sa mission fut d'explorer les côtes d'Afrique au delà de l'équateur, et faire ce qu'aucun marin n'avait fait jusqu'alors.

Cousin organisa son équipage en capitaine expérimenté, et il prit, pour second, un homme un peu plus âgé que lui, d'un caractère réfléchi, froid dans les décisions à prendre et marin accompli. Cet homme se nommait Ango; il était marié depuis six ans avec une femme qu'il adorait; sa seule douleur était qu'il n'avait pas d'enfant.

Il s'embarqua avec Cousin, et Mme Ango conduisit son mari en pleurant jusque sur le pont du navire.

— Encore, dit Ango avec un triste sourire, si je ne te laissais pas seule! s'il y avait un marmot près de toi! Mais non, le bon Dieu ne veut pas que nous soyons si heureux!

Louison, c'était le nom de Mme Ango, Louison regarda son mari et elle poussa un soupir; puis elle pâlit soudain, et elle eut un mouvement de faiblesse.

— Courage! dit le lieutenant du Saint-Jean en la soutenant. Je reviendrai bientôt, et je te rapporterai de belles choses des pays que nous allons visiter.

Quand le navire quitta le port, Louison alla jusqu'à l'extrémité de la plate-forme du phare. Elle demeura

immobile, les yeux rivés sur la grande nef, et quand le Saint-Jean disparut à l'horizon, elle poussa un gros soupir en faisant le signe de la croix. Elle avait prié Dieu depuis la sortie du navire jusqu'à l'instant de sa disparition.

Une amie, Mme Daguay, était avec elle ; elle voulut l'entraîner vers la ville, mais Louison s'arrêta soudain ; elle se sentait faiblir.

— Qu'as-tu donc ? demanda sa compagne inquiète.

— Rien, répondit Louison en se remettant. C'est fini ; mais mon cœur a battu bien fort.

La grande nef Saint-Jean voguait par un bon vent. Cousin, mettant à profit les conseils de l'abbé Descaliers, gagna la haute mer au lieu de suivre les côtes, comme tous les marins l'avaient fait jusqu'alors, et il navigua au large dans l'océan Atlantique.

Entraîné par le courant équatorial, il aborda, après deux mois, sur une terre inconnue, à l'embouchure d'un fleuve immense qu'il nomma le *Maragnon*, et que, depuis, on a appelé le fleuve des Amazones et le Rio-Maraho. Mais Cousin, qui cherchait à doubler le continent africain, comprit, sur la hauteur prise de cette terre, qu'il fallait, pour gagner le dessus de la côte d'Adra, faire route vers le pôle sud en courant à l'est.

Bientôt il aborda aux côtes méridionales de l'Afrique, suivant les instructions qu'il avait reçues, et, le premier, il découvrit la pointe d'Afrique, à laquelle il donna le nom de *Pointe des Aiguilles*, changé plus tard, par les Portugais, en celui de *Cap de Bonne-Espérance*.

Ses notes savamment prises sur la position des lieux qu'il venait de découvrir, Cousin, prolongeant sa route vers les côtes du Congo et d'Adra, fit un grand commerce d'échange avec les habitants, et, sa nef chargée de nouvelles richesses, il se décida à revenir à Dieppe.



Dieppe en 1489. Dessin de F. Thorigny.

Dans cette expédition du capitaine Cousin, que constatent les *Mémoires chronologiques pour servir à l'histoire de Dieppe et de la navigation française*, par Desmarquets ; les *Recherches sur les voyages et découvertes des navigateurs normands*, par L. Estancelin ; l'*Histoire de Dieppe*, par Vitet ; le *Bulletin de la Société de géographie*, t. XXVIII, p. 180 ; et, enfin, *les Trois Mondes*, par la Popelinière, il y a trois points d'une importance très-grande, et qui, prouvés, changeraient en fausseté trois faits qui sont dans la croyance de tous.

Dans ce voyage de 1488 à 1489, Cousin aurait eu le triple honneur d'avoir précédé Christophe Colomb de quatre ans dans la découverte de l'Amérique, Vasco de Gama de neuf ans dans celle du passage qui conduit d'Afrique aux Indes, et Cabral de douze ans dans la découverte du Brésil.

La relation du voyage de Cousin avait, ont assuré tous ses compatriotes, été officiellement consignée au greffe de l'amirauté de Dieppe, dont les archives furent malheureusement détruites lors du bombardement de 1694.

Desmarquets, dans ses *Mémoires chronologiques* publiés en 1785, consigne ces faits, empruntés à des manuscrits qui ont disparu aussi dans la tourmente révolutionnaire, et M. Estancelin s'est également attaché, de nos jours, à établir que Cousin a pu avoir la gloire de devancer les trois célèbres navigateurs. Suppléant par un grand nombre d'indications à l'absence des preuves positives, il a démontré que s'il n'y avait aucun motif justifié d'admettre *de plano* que le capitaine dieppois a fait les découvertes qu'on lui attribue, il n'y a non plus aucune raison suffisante de rejeter la supposition comme absolument chimérique et inadmissible, et il ne désespère

pas, ajoute-t-il, que, dans ce siècle de fécondes investigations historiques, il se rencontre quelque géographe laborieux, quelque amateur zélé de l'histoire nationale, qui parvienne à retrouver les titres justificatifs des traditions dieppoises.

Au reste, il y a un fait prouvé qui justifie la conviction sincère de M. Estancelin.

Dans son voyage de 1488 à 1489, Cousin avait, à son bord, un contre-maître d'origine espagnole et qui se nommait Vincent Pinzon. Ce Vincent, bon matelot, mais homme insubordonné, mutin et de déplorable exemple pour l'équipage, fut, de retour à Dieppe, déclaré hors de service par la juridiction maritime, sur la plainte de son capitaine.

Or, Vincent Pinzon, chassé de Dieppe, est un des trois frères de ce nom qui, trois ans plus tard, accompagnèrent Christophe Colomb dans son voyage, et qui a pu donner connaissance à l'illustre Génois des découvertes du navigateur normand, ce qui aurait déterminé le voyage de Colomb.

Quoi qu'il en soit, dès le commencement du seizième siècle, à l'époque où les renommées de Colomb et de Gama se répandirent en Europe, il y eut à Dieppe réclamations bruyantes et protestations soutenues en faveur de Cousin. La Popelinière, dans ses *Trois Mondes*, publiés en 1582, écrit ces lignes à propos du jeune capitaine dieppois : « Notre Français mal avisé n'a eu ni l'esprit, ni la discrétion de prendre de justes mesures publiques pour l'assurance de ses desseins, aussi hautains et généreux que ceux des autres, comme si c'était trop peu d'avoir commis une semblable faute touchant les découvertes des nôtres en Afrique, où les vaisseaux normands trafiquaient avant que les Portugais y eussent abordé. »

Pour se prononcer nettement dans un débat de cette nature et de cette importance, il faut attendre que la lumière, si elle doit se faire, soit absolument faite. Le sera-t-elle ? De nos jours, rien n'est impossible, quand il s'agit d'études et de recherches. Espérons donc dans l'avenir, et, pour le présent, mettons de côté cette grande question de la découverte de l'Amérique. Ce qu'il y a de certain et d'incontestable, c'est que, de 1488 à 1489, le capitaine Cousin fit un grand voyage au long cours dont on ne peut préciser rigoureusement tous les résultats, à l'exception de la découverte de la pointe d'Afrique, qui a été suffisamment constatée pour que le doute ne puisse être permis.

Laissons donc de côté cette dissertation, et revenons sur la plate-forme du phare à Dieppe, au moment où la grande nef du capitaine Cousin vient d'être reconnue et saluée par les enthousiastes acclamations de la population entière.

Dans le groupe le plus rapproché de la plate-forme se tenait debout, hissé sur le rond d'une poutre à poulie plantée devant le phare, le cou tendu, la tête avancée, les yeux fixes, la bouche ouverte, un jeune homme de dix-huit à vingt ans, dont l'émotion était plus poignante que celle de ses voisins.

Il n'avait pu crier, il était demeuré immobile et muet.

Quand il n'y eut plus un doute sur l'arrivée de la grande nef *Saint-Jean*, le jeune homme parut reprendre subitement toute la faculté de ses forces actives. Sautant du haut de la poutre, il pratiqua, en retombant, une trouée dans la masse des curieux, et se précipitant en avant, tête baissée, comme un Breton qui lutte, il fit, avec une énergie que rien ne pouvait arrêter, une percée en ligne droite, se dirigeant d'un même élan vers la ville.

Heureusement, le quai d'abordage du port était à peu près désert : le jeune homme le parcourut en courant avec une rapidité de lièvre, et, traversant d'un bond la rue de Barre qu'il venait d'atteindre, il s'enfila à droite dans une étroite ruelle aboutissant à la place où se dressait et où se dresse encore aujourd'hui (mais en ruine et menaçant de crouler) la vieille église de Saint-Remi.

En regard de l'étroite façade de cette église, qui n'était guère alors qu'une chapelle, se dressait une maison en bois, à grosses poutres saillantes et à toit aigu.

Une femme de trente ans, à la physionomie aimable, vêtue en bourgeoise aisée, était sur la porte de cette maison, paraissant attendre avec anxiété. En voyant subitement, à l'angle de l'église, le jeune homme dont l'allure n'avait pas faibli, la dame laissa échapper un cri sourd, en faisant un geste interrogatif :

— Eh bien ? dit-elle.

— Oui, chère sœur ! répondit le jeune homme en s'arrêtant tout essoufflé.

— C'est la grande nef?

— La grande nef du capitaine Cousin : elle entrera dans le port avant trois heures d'ici.

La dame croisa ses mains avec un geste de contentement ; puis, s'arrêtant et regardant son frère :

— Tu es bien sûr, François, reprit-elle, que l'on ne te trompe pas ? C'est bien la grande nef *Saint-Jean* qui est partie il y a huit mois et demi, et sur laquelle s'est embarqué ton parrain Ango ?

— Ma sœur, répondit François, je vous jure qu'on ne se trompe pas. Il n'y a eu qu'un cri en reconnaissant la grande nef. Et puis, je ne me tromperais pas, moi ! Je connais bien le *Saint-Jean !* D'ailleurs, je ne serais pas revenu, si je n'en avais pas été sûr !

La sœur embrassa son frère avec effusion.

— Tu es bien gentil d'être revenu si vite m'apprendre cette bonne nouvelle, dit-elle. Maintenant, retourne au port, attends l'entrée de la grande nef, et sois le premier à embrasser notre bon ami Ango, qui a remplacé près de toi notre pauvre père que le bon Dieu nous a pris. Va vite, tu diras à Ango que si Louison n'est pas allée au-devant de lui, c'est que... c'est que...

Elle s'arrêta comme pour chercher un motif. François se mit à sourire :

— Il ne faut pas dire ce qui est? fit-il.

— Non ! ne lui apprends rien. Dis-lui seulement que sa femme sera bien heureuse de le revoir, qu'elle l'attend avec une grande impatience, et... et, reprit-elle avec un accent décisif, dis-lui encore que ce qui le rendra, lui aussi, bien heureux, c'est la cause qui empêche Louison d'aller à sa rencontre.

— Bon ! fit François en riant.

— Tu as compris ?

— Ce n'est pas difficile à comprendre.

François embrassa sa sœur.

— Je vais au-devant de mon parrain ! dit-il. Dans trois heures, nous serons ici.

Et François s'élança, partant aussi vite qu'il était arrivé.

— Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! quel bonheur ! dit la jeune femme avec un élan de reconnaissance et en levant les yeux vers le ciel.

Puis, tournant sur elle-même, elle se dirigea vers un escalier placé au fond du grand couloir servant de vestibule.

— Pauvre chère Louison ! reprit la jolie sœur de François. Va-t-elle être heureuse !

Et, avec un gros soupir, elle ajouta :

— Pourvu que tout se passe bien !...

— Madame Daguay ! cria une voix à l'étage supérieur. Venez donc vite, Mme Ango vous demande.

— Me voilà, Gertrude ! dit Mme Daguay en se hâtant de gravir les marches de l'escalier.

— Eh bien ! demanda vivement la servante en se penchant sur la grosse rampe carrée, est-ce la nef où est M. Ango ?

— Oui ! répondit Mme Daguay.

— Ah ! que c'est heureux, mon doux Seigneur ! Eh bien ! j'espère qu'il arrive à point, notre maître ! Va-t-il être content !

— Je le crois. Et tu dis que ta maîtresse me demande ?

— Eh oui ! comme vous ne remontiez pas, elle voulait descendre.

— Descendre ! se lever ! Tu l'en as empêchée ?

— Oh oui ! mais aussi je vous ai appelée. Vous allez lui dire tout, n'est-ce pas, madame ?

Mme Daguay secoua la tête :

— J'ai peur de trop l'émouvoir ! dit-elle.

— Bernardine ! appela une voix douce partant d'une chambre voisine.

— Voilà ! me voilà ! répondit Mme Daguay.

Elle fit quelques pas, puis elle s'arrêta, comme obéissant à une pensée subite. La main posée sur la clef de la serrure, elle demeura immobile et réfléchissant. Il y eut un moment de silence :

— Bernardine ! reprit la voix douce.

Mme Daguay hésita encore :

— Bah ! fit-elle tout à coup en prenant une résolution soudaine, mieux vaut tout lui dire.

Et tournant la clef, elle ouvrit la porte et elle entra dans une grande chambre à coucher. Une jeune femme, le visage empourpré par la fièvre, était étendue dans un énorme lit de chêne orné d'un baldaquin posé sur quatre colonnes contournées.

En voyant entrer Bernardine, elle se dressa avec un effort, et en s'appuyant sur son oreiller :

— Ma chère amie, dit-elle d'une voix très-émue, dites-moi la vérité ! Est-ce le navire sur lequel est mon mari qui entre au port ?

— Ma bonne petite Louison, répondit Bernardine en s'approchant du lit, il faut avoir du courage !

— Du courage ? répéta Louison en pâlissant un peu. Ce n'est donc pas le navire ?

— Mais si, répondit vivement Mme Daguay.

— C'est le *Saint-Jean !* s'écria Mme Ango en ouvrant de grands yeux et en joignant les mains.

— Oui ! oui ! ma bonne amie ! c'est le navire du capitaine Cousin, c'est la *Grande Nef*, dit Bernardine en se penchant sur le lit et en prenant la jeune femme dans ses bras. Dans quelques heures vous allez revoir votre mari !

— Mon mari ! répéta Louison avec une émotion d'une violence que décuplait la fièvre. Mon mari !... Ango !...

De grosses larmes, mais des larmes de bonheur, glissèrent sous ses cils et tombèrent comme des perles sur la main gauche de Bernardine qu'elle pressait dans les siennes.

— Oh ! reprit la jeune femme avec un doux soupir. Que Dieu est bon ! il a exaucé mes prières !

. . . .

Trois heures s'étaient écoulées, et midi allait sonner à l'horloge de l'Hôtel de ville. L'animation et la joie régnaient dans tous les quartiers ; mais près du port c'était une véritable fête.

La *Grande Nef* avait mouillé aux cris enthousiastes de son équipage qui saluait le retour au pays, et des myriades de petits bateaux, entourant le navire, étaient venus prendre les officiers et les matelots pour les descendre sur le quai, où la masse de la population attendait pour les recevoir.

A cette même heure, longeant le côté gauche de l'église Saint-Remi, deux hommes marchaient d'un pas rapide. L'un était François, l'autre un homme de trente-cinq ans, à la mine énergique et portant le costume adopté par les officiers de marine de Dieppe.

En apercevant la maison de bois qui se dressait devant lui, l'homme s'élança et atteignit l'entrée :

— Louison ! cria-t-il d'une voix sonore en franchissant le seuil.

— Montez, Ango ! votre femme vous attend ! répondit Mme Daguay.

— Mais elle est donc malade, puisqu'elle ne peut pas descendre ? dit Ango en gravissant rapidement l'escalier.

Il atteignit le palier : Mme Daguay, Gertrude et Jeanne, l'autre servante, l'attendaient.

Ango s'arrêta, étonné, regardant autour de lui. Il y eut un court silence, et un vagissement d'enfant retentit. Ango ouvrit de grands yeux en faisant un mouvement.

Mme Daguay, qui souriait avec une expression de bonheur, fit tourner doucement la clef, sans dire un mot, et elle ouvrit toute grande la porte de la chambre.

Louison était étendue sur son lit, très-pâle, et près du lit était un berceau :

— Oh ! fit Ango avec toute l'expression de son cœur.

Et il s'avança dans la chambre avec une émotion qui le faisait trembler. Louison le regardait en souriant et sans parler.

— Ma femme ! dit Ango en se précipitant vers elle

Louison posa la main sur le berceau :

— Embrasse d'abord ton fils ! dit-elle.

III — LE BAPTÊME.

L'église Saint-Remi est la plus ancienne paroisse de Dieppe. Sa première construction remonte en 1030.

Il y a trois périodes, dans l'histoire de cette église, qui se rapportent toutes trois à l'histoire de Dieppe.

De 1030, année de sa fondation, à 1522, l'église demeura dans le même état. — Première période.

En 1522, Dieppe, riche et puissante, s'embellissant de jour en jour, eut honte de sa vieille paroisse. On résolut d'agrandir l'église Saint-Remi et de la refaire même presque entièrement.

L'œuvre dura cent dix-huit ans, et ne fut terminée qu'en l'année 1640. La chapelle de la Vierge, placée à gauche de l'autel, est du règne de François Ier, et le portail est du temps de Louis XIII. Aussi cet édifice est-il d'un style italien bâtard avec un mélange d'ordre gothique et d'ordre roman.

Dans la chapelle de la Vierge sont placés, à droite, le tombeau de M. de Sygogne, gouverneur de Dieppe, et celui de son fils, et à gauche, le tombeau de M. de Montigny.

Au-dessous du grand buffet d'orgues, il y a un très-beau bénitier couvert de caractères bizarres qu'on n'a pas encore pu traduire et qui ont fait damner tous les Champollions du siècle.

De 1522 à 1694, c'est la seconde période de l'existence de la paroisse de la Barre, la période riche.

En 1694, le 22 juillet, la flotte anglo-hollandaise vint bombarder Dieppe avec un acharnement féroce, qui fut

un hommage pour la ville maritime normande; car cette attaque des Anglais, succédant à tant d'autres attaques, prouvait ce que nos voisins d'outre-Manche craignaient de l'habileté et de l'audace des Dieppois.

Il y avait deux mille sept cent vingt-cinq maisons dans la ville à cette époque : dix-huit cent cinquante-deux furent anéanties, brûlées, écrasées par les milliers de bombes, d'obus et de projectiles incendiaires que lancèrent les flottes anglaise et hollandaise réunies.

Huit cent soixante-treize maisons échappèrent seules à la ruine, et la belle église Saint-Jacques fut aussi respectée, mais Saint-Remi fut à peu près anéanti. Le sommet de la tour fut abattu, les cloches furent fondues dans l'incendie après avoir écrasé la sacristie en tombant sous l'éclat d'un obus. Le chœur et l'aile méridionale s'écroulèrent, sapés par les bombes.

On peut voir encore aujourd'hui les traces du bombardement sur les murs de l'église, car Saint-Remi ne s'est jamais relevé de ce désastre.

C'est à partir de 1694 que sa troisième période commence.

En 1489, Saint-Remi touchait à la fin de la première, et l'église avait l'aspect simple et peu luxueux d'un humble monastère.

Quinze jours après celui où la *Grande Nef Saint-Jean* était entrée au port et au moment où la messe de neuf heures s'achevait, la porte de l'église fut ouverte par le suisse, et un petit cortége s'avança sous la voûte.



Dieppe en 1866. Dessin de F. Thorigny.

Une magnifique paysanne cauchoise, jeune encore, vêtue du costume consacré, et portant sur le sommet de la tête ce grand bonnet pointu de dentelles et de tulle, héritage de la reine Isabeau, marchait en tête. Elle tenait dans ses bras un enfant nouveau-né enveloppé dans des langes traînants et formant draperies.

Derrière elle s'avançait un homme, à la mine fière et intelligente, au regard de feu et portant l'uniforme des capitaines de navire. Cet homme donnait la main à une jeune femme au visage pâle et à la démarche lente. C'était Mme Ango.

Ango venait ensuite, conduisant Mme Daguay. Le visage du marin était rayonnant. Il avait l'allure vive, leste et pimpante d'un homme heureux.

D'autres riches bourgeoises s'avançaient accompagnées de cavaliers, parmi lesquels était le jeune François.

Gertrude et Jeanne, en grand costume de fête, suivaient en précédant une douzaine de matelots au teint basané et marchant les jambes écartées avec ce mouvement de hanche que donne l'habitude du roulis.

Le cortége traversa l'église, précédé par le suisse et le bedeau, et il s'arrêta près de la chapelle de la Vierge.

Un prêtre s'avança, suivi de ses enfants de chœur, portant les accessoires nécessaires pour la cérémonie religieuse qui allait avoir lieu.

Louison paraissait très-émue. Elle s'était rapprochée de son mari et s'appuyait sur son bras.

La Cauchoise s'approcha du prêtre en découvrant le grand voile blanc qui enveloppait l'enfant. Le prêtre regarda le nouveau-né avec un doux sourire.

Le capitaine de vaisseau se plaça à la droite de la Cauchoise, et Mme Daguay à gauche. Toute l'assistance

entoura le groupe formé par la nourrice, le parrain et la marraine, le père et la mère, le curé, les enfants de chœur, le bedeau et le suisse.

Le prêtre commença la cérémonie. Quand il eut dit les prières, il demanda le nom de l'enfant :

— Jean, fils de Charles Ango, officier de marine, et de Louison Desrieux, sa femme, répondit le père.

— Le parrain, la marraine? demanda le bedeau en saluant.

— Jean Cousin! répondit le capitaine d'une voix nette.

— Bernardine Daguay, dit la jolie marraine en souriant à Louison.

La cérémonie continua. L'enfant était d'une tranquillité extrême et il ne poussait pas un cri.

Pendant les exorcismes, le parrain et la marraine étendirent, suivant l'usage consacré, la main droite au-dessus de la tête de l'enfant, en même temps que le prêtre faisait le même geste.

Au moment où l'eau fut versée sur le front du baptisé, et où le prêtre prononça les paroles sacramentelles, Cou-



Le baptême de Jean Ango. Dessin de J. Worms.

sin et Bernardine posèrent la main sur l'enfant comme pour prêter serment.

Puis les enfants de chœur leur apportèrent deux cierges allumés qui furent tenus élevés jusqu'au dernier terme de la bénédiction.

La cérémonie achevée au milieu de l'émotion et des prières, Ango s'approcha de la corbeille blanche dans laquelle on avait placé son fils pour la célébration du baptême.

Cousin était de l'autre côté. Ango fit le signe de la croix; il se pencha pour baiser l'enfant sur le front, et deux larmes tombèrent sur les petites joues roses.

Ango se redressa sans cacher son émotion, et il tendit la main à Cousin par-dessus la corbeille. Cousin mit sa main dans celle d'Ango.

— Si je suis tué? dit Ango.

— Ton fils a deux pères! répondit Cousin.

— Il en a d'autres encore, mon commandant! murmura sourdement une grosse voix contenue.

Un matelot aux épaules carrées, au cou court, à la tête ronde et tortillant son bonnet de laine rouge dans ses doigts, se tenait, en se balançant, dans une pose embarrassée.

Ango sourit et tendit l'autre main au matelot : celui-ci

se courba tout honteux et n'osant accepter l'honneur que lui faisait l'officier. Ango lui prit la main :

— Tu aimes donc mon fils, vieux Pierre? dit-il.

— Je l'aime, répondit le matelot de plus en plus embarrassé dans ses paroles, je l'aime... comme tous ceux-là... à se pendre au bout d'une vergue, comme une poulie, pour lui être agréable à ce petit... et à vous aussi, mon lieutenant, et à vous aussi, mon commandant!

Et se tournant vers ses camarades qui l'avaient écouté le cou tendu :

— Pas vrai, vous autres? ajouta-t-il.

Il y eut un grognement affirmatif qui indiqua que le contre-maître de la nef *Saint-Jean* avait bien exprimé ce que ressentaient les matelots.

Louison et Bernardine étaient près du prêtre, qui écoutait aussi :

— Pour lors, reprit Pierre avec un peu plus d'assurance, puisque ce petiot est le filleul du commandant, il est aussi celui du *Saint-Jean*, et les camarades ont dit comme ça que le petiot étant quasiment leur fillot, il avait droit, à chaque coup de croc bord à bord avec un Anglais, un Portugais ou un Espagnol, à la première chose sur quoi on mettrait la gaffe. Comme qui dirait sa part de crochage sur la nef ennemie.

Et se retournant une seconde fois :

— Pas vrai, vous autres?

Un second grognement approuva le contre-maître.

— Ainsi, dit Cousin, vous voulez, à chaque abordage, mettre de côté et conserver pour cet enfant la première part de prise qui vous tombera sous la main, quelle qu'elle soit?

— Oui, mon commandant! dit Pierre en s'inclinant.

Cousin interrogea Ango et Louison du regard :

— Oh! j'accepte pour mon fils! dit Louison en joignant les mains avec un accent de reconnaissance, et le bon Dieu m'entend!

Elle fit le signe de la croix.

— Mes amis, dit Ango, j'accepte aussi; mais promettez-moi que vous ferez de cet enfant un bon matelot, et que vous veillerez sur lui tant qu'il ne pourra pas se défendre seul.

— Ce sera notre mousse d'amitié, dit vivement le vieux contre-maître, les premiers ris qu'il prendra sur un bout de vergue, ce sera moi qui lui apprendrai à passer la garcette dans l'œil (1).

Cousin s'approcha de la corbeille. Il tira son épée du fourreau et il plaça la lame nue, en travers, sur la corbeille, au-dessus de l'enfant. Puis, avec un geste solennel, il posa l'extrémité de l'index sur le front qui venait de recevoir l'eau sainte :

— Fils d'Ango et filleul de Cousin, dit le commandant avec fierté, tu seras brave. Si Dieu me laisse vivre, je te jure, enfant, de te donner ton baptême de feu!

Ango tendit les deux mains au capitaine :

— Merci! dit-il simplement.

L'émotion causée par cette succession de petites scènes touchantes, dans cette église, la maison de Dieu, et devant cet enfant qui faisait son premier pas dans la vie et dans la religion chrétienne, était profonde dans tous les cœurs.

Bernardine et Louison avaient de douces larmes inondant leur visage. Gertrude et Jeanne priaient près de la corbeille où était placé l'enfant.

Le prêtre étendit les mains :

— Je vais appeler sur vous, dit-il, la bénédiction du Seigneur qui a entendu vos promesses!

Tous s'agenouillèrent entourant la corbeille, et le prêtre prononça la prière à voix haute.

La cérémonie terminée, Cousin reprit son épée nue qu'il avait laissée sur la corbeille. Au moment où il l'enlevait l'enfant fit un cri, le seul qu'il eût poussé depuis son entrée dans l'église :

— Il a cru que je lui donnais mon épée et il ne veut pas me la rendre, dit Cousin en souriant.

Et remettant l'épée sur la corbeille :

— Garde-la, mon enfant, reprit-il, elle est à toi!

La Cauchoise prit la corbeille dans ses bras en laissant l'épée placée dessus.

— C'est un gage de gloire et de courage que vous donnez à notre filleul, dit Bernardine en prenant la main que lui présentait Cousin.

Le prêtre et les enfants de chœur se dirigeaient vers la sacristie et le cortége traversa l'église. Le suisse ouvrit la porte et de grands cris joyeux retentirent.

Une foule de jeunes gens et de jeunes filles, d'enfants de tous âges se pressaient sur les marches de l'église et formaient cercle devant l'entrée.

— Vive le parrain! vive la marraine! criait-on en suivant l'usage du temps.

De nombreux curieux assistaient à ce spectacle. Le cortége s'arrêta en haut du perron.

Sur un signe de Cousin, trois matelots s'approchèrent, apportant six énormes sacs de toile qu'ils ouvrirent. Les six sacs étaient remplis à déborder de dragées. Bernardine plongea ses deux petites mains dans les deux sacs placés près d'elle et, les retirant pleines, elle lança les dragées à la foule :

— Vive Ango! Vive Jean! cria-t-on.

Et la foule se rua pour recevoir les dragées.

Cousin, Bernardine, les amis, les amies, Gertrude, Jeanne et les matelots enfouirent à la fois leurs mains dans les sacs, et la grêle sucrée tomba serrée, au grand amusement de tous.

C'était un bruit, des cris, des rires, des trépignements, des bousculades à faire croire à une journée de carnaval. Tous les bras, tous les chapeaux, toutes les mains se dressaient et se tendaient pour recevoir, puis s'abaissaient plus rapidement pour ramasser.

La grêle des dragées était de mode alors à chaque baptême, et il y a encore beaucoup de nos villages qui ont conservé ce vieil usage.

Ango pressait sur son bras la main de Louison :

— Belle entrée dans la vie, dit-il, ce fils que Dieu nous donne et qui a salué mon retour, est venu au monde un jour de gloire et de fête pour le pays. Il a pour second père le meilleur des hommes et le plus courageux de nos officiers, et son premier joujou est une épée qui a vaillamment combattu pour la France, et dont la lame s'est rougie si souvent dans le sang de l'ennemi!... Et ces braves matelots qui le protégeront et l'instruiront!... Ah! ma chère femme! Dieu est bien bon pour nous!

— Oh! dit Louison en levant les yeux vers le ciel, prions Dieu chaque jour, mon ami, pour notre fils, et demandons-lui que l'avenir soit digne du présent!

E. CAPENDU.

(La fin à la prochaine livraison.)

(1) La *garcette du ris* est le petit cordage qui pend sur la voile et l'*œil de pie* est le trou dans lequel on le passe pour l'attacher.

COMMENT ON DEVIENT CÉLÈBRE.

I

Il existait à Rouen, il y a quinze ans à peu près, un journal appelé *l'Eclipse*, qui faisait des efforts incroyables pour justifier son titre, au détriment des autres feuilles de la localité. La rédaction de *l'Eclipse* était montée sur un pied qui défiait tous les relais de poste; ses émissaires ingambes parcouraient continuellement la ville et recueillaient les anecdotes plus ou moins intéressantes qu'on jetait en pâture à la curiosité des lecteurs. Mais les nouvelles étaient rares et les rédacteurs assez naïfs pour ne pas en inventer, de sorte que l'apparition d'un événement devenait pour *l'Eclipse* une manne céleste. Avec quelle joie le rédacteur taillait sa plume! avec quel sourire triomphateur le facteur remettait chez l'abonné le numéro exceptionnel où quelque chose d'intéressant se trouvait raconté!

Le 18 mars 1844 fut pour le journal aux abois une de ces dates mémorables. Trois collaborateurs ardents, essoufflés, émus, venaient de rentrer à l'imprimerie; ils avaient chacun découvert une nouvelle du plus grand intérêt. Malheureusement, c'était la même.

Cependant, elle était si grave, qu'il y eut de l'ouvrage pour tout le monde; on passa une partie de la nuit à rédiger ce phénix des *Faits divers*, et le lendemain, les abonnés surpris dévoraient avidement ce qu'on va lire :

« Un crime odieux qui, par un hasard *providentiel*, n'a pas eu les funestes conséquences que pouvait faire craindre d'abord la gravité de la situation, vient d'être tenté dans la rue de la Madelaine, vis-à-vis la maison qui porte le numéro sept. Mme G***, femme d'un de nos plus honorables négociants, passait avec sa fille, âgée de dix-huit ans, devant la maison numéro sept, lorsqu'un inconnu, chez lequel personne n'avait remarqué jusque-là la moindre allure suspecte, tira un pistolet de la poche de son paletot, et fit feu sur Mlle G***, à six pas de distance. Par un bonheur qui tient du miracle, ces dames ne furent pas atteintes par le projectile, et la foule attirée par l'explosion entoura le meurtrier. Deux agents de police et un caporal de la ligne nommé S***, s'emparèrent alors de sa personne; il tenta de se brûler la cervelle avec un autre pistolet, mais on arracha cette arme de ses mains avant qu'il pût en faire usage.

« Les dames G***, dans une émotion facile à comprendre, dûrent regagner leur domicile à l'aide d'une voiture, et deux heures après, M. le commissaire de police se présentait chez elles pour recueillir leur déposition sur l'horrible attentat.

« Le criminel a déclaré se nommer D***, mais tout fait présumer que ce n'est pas là son véritable nom. Interrogé sur les motifs de son action coupable, il a gardé le silence. — Au moment de son arrestation, il était vêtu d'un paletot vert bouteille et d'un pantalon gris; il était coiffé d'un chapeau de soie en bon état; le prévenu a, du reste, un extérieur convenable, et s'exprime avec facilité. —On se perd en conjectures sur la cause de cet événement, que l'instruction révélera sans doute. Nous tiendrons nos lecteurs au courant de cette ténébreuse affaire.

« *P. S.* 8 heures du soir. — Nous apprenons que M. le procureur du roi a fait subir à D*** un interrogatoire. L'accusé n'a voulu répondre à aucune question, et a déclaré qu'à un moment voulu il ferait des révélations complètes. — On est à la recherche de tous les indices qui peuvent mettre sur la trace de l'identité de D***, mais jusqu'ici on n'a rien découvert.

« 2e *P. S.* 10 heures 1/2. Au moment de mettre sous presse, nous apprenons que Mme et Mlle G......, contre lesquelles a été commis l'attentat, sont natives de Besançon. »

II

Le lendemain, toute la ville de Rouen fut mise en émoi, chacun se racontait les détails du crime; les suppositions surtout parcouraient un champ des plus vastes. — Comme nous n'avons pas les mêmes raisons que *l'Eclipse* de taire les noms des acteurs de ce drame, noms que, du reste, toute la ville répétait, nous ferons savoir sans aucune réticence que les dames Gautier furent mandées au parquet dès le matin. On les confronta avec l'accusé Dixey, qu'elles déclarèrent ne pas connaître; cette circonstance ajouta beaucoup au mystère. Les premières suppositions avaient été qu'un chagrin d'amour, une déception, une vengeance, avaient porté le criminel à tuer Mlle Gautier, mais ces suppositions n'étaient plus possibles. On demanda à Dixey si ce n'était pas par méprise qu'il avait feu sur cette demoiselle; il répondit que non.—Il fut alors remis sous les verroux, et l'instruction, prévoyant des difficultés très-grandes à découvrir le mot de cette énigme, commença ses perquisitions sur une échelle tout à fait étendue.

On confronta l'accusé avec des logeurs, des hôteliers, et toutes sortes de gens chez lesquels il pouvait avoir passé la nuit; on ne découvrit pas son domicile.—Il fut minutieusement fouillé, rien en lui ne trahit son incognito. Son linge était marqué D et ne donnait pas de plus amples détails sur l'état civil de son maître. — On publia dans les journaux le signalement de Dixey.— Taille : un mètre soixante-dix centimètres, cheveux et barbe châtains, front rond, yeux châtain clair, nez moyen, menton rond, visage ovale, teint clair; mais comme ce signalement ressemblait à tout le monde, personne ne le reconnut. La seule chose qu'on ne songea pas à examiner complétement fut la paire de pistolets qui avait été saisie sur lui. Ces armes, dont l'une encore chargée, avaient été déposées au greffe comme pièces de conviction; elles auraient pu cependant révéler bien des choses. On supposa qu'il se trouverait une bourre dans le pistolet chargé, mais on n'eut qu'à regarder dans le canon pour voir qu'il était à balle forcée; le projectile paraissait, et on borna là l'examen.

Qui était Dixey? — Quels avaient été les motifs de son crime? — Telles étaient les questions qu'on se posait sans arriver à les résoudre. — Dans ce doute, on ne pouvait pas procéder au jugement.

Dixey fut donc maintenu en prison préventive.

III

On lisait dans *l'Eclipse* du 23 mars :

« L'affaire Dixey continue à préoccuper vivement l'attention publique; le mystère impénétrable qui enveloppe

l'accusé n'a pu encore être éclairci. — Aux témoignages de la curiosité s'unissent ceux de la plus grande sympathie pour la famille contre laquelle le meurtre a été conçu. Les amis et connaissances des dames G*** se pressent en foule à leur domicile, et remercient la Providence d'avoir sauvé les jours de cette jeune et jolie personne qui fait le bonheur de sa famille et l'ornement de la société rouennaise. (*Grimace de dédain chez les jeunes filles qui lisent cette phrase.*) — En apprenant l'attentat, malgré l'affirmation que sa fille était saine et sauve, M. G*** a été saisi d'une si vive émotion, qu'il en a été indisposé plusieurs jours. — Mlle G***, dont on ne saurait trop louer le sang-froid, est la seule qui ait courageusement supporté le péril qu'elle a couru.—L'accusé persiste dans ses aveux et ne paraît pas préoccupé de la gravité de sa situation.— On croit être sur la trace de ses antécédents, mais nous devons être très-réservés sur les détails de l'instruction, en ne les publiant que lorsqu'ils ne pourront plus nuire aux investigations de la justice. »

L'Eclipse avait de fort bonnes raisons pour ne pas publier ces détails; il n'en connaissait aucun. Quant à la justice, elle en savait à peu près aussi long que *l'Eclipse.*

Sir William Hull, jeune Anglais très-riche, qui voyageait sur le continent pour perfectionner son éducation, n'avait pas craint de se hasarder dans la ville où ses compatriotes avaient brûlé la Pucelle d'Orléans; et, il faut le dire, aucun Rouennais ne semblait désireux de venger sur sir William cette infamie. —Sir William lut l'article de *l'Eclipse*, prit des renseignements, et se présenta chez M. Gautier, sous un prétexte d'affaires. Il entretint avec le négociant des relations très-amicales, et peu de jours après fut invité à dîner. Il vit alors Mlle Alice Gautier, qu'il trouva charmante, mais chez laquelle, nous devons l'avouer, rien ne faisait deviner qu'elle eût été l'objet d'une tentative d'assassinat.

Une fois sa curiosité satisfaite du côté de la victime, sir William voulut voir le meurtrier. Cela devenait plus difficile, mais l'insulaire ne fut pas rebuté dans ses projets. — Nous retrouverons plus tard sir William Hull dans la prison de l'accusé.

IV

Dixey se trouvait fort heureux. Dès les premiers jours de sa captivité, il avait demandé de quoi écrire, ainsi que du papier de musique. On s'était empressé de lui apporter ce qu'il voulait, et notre prisonnier, à la stupéfaction générale, avait bientôt couvert le papier blanc de prose et de poésie, et le papier réglé, des plus bizarres enchevêtrements des caractères musicaux. Le juge d'instruction se fit apporter ces œuvres. On s'attendait à trouver dans les vers les plaintes les plus douloureuses contre la captivité, et dans la musique des réminiscences de *De profundis;* mais on y reconnut avec surprise les dispositions les moins élégiaques.—Il y avait un air varié pour trombonne, sur des motifs connus; une romance intitulée : *La Fête au village,* dont le refrain, repris en chœur, était d'un effet très-agréable; un nocturne pour piano, facile et très-gentil; un trio beaucoup plus savant, dans le genre de la musique ancienne; enfin, un petit air très-léger, très-coquet, avec des paroles un peu galantes, intitulé : *Un cœur libre.*

La femme du juge d'instruction cultivait la musique et le chant. Son mari la dispensa de l'air varié pour trombonne, mais il lui fit chanter les deux romances. Le cachet original de ces compositions fut vivement goûté, la poésie n'était pas sans valeur; M. Lefort, le juge, la trouva pleine de goût.—Celle de la fête du village n'a pu nous être communiquée, mais nous avons réussi à nous procurer l'autre petit morceau, le voici :

UN CŒUR LIBRE.

Mon cœur est tout prêt à se rendre,
Mais il veut tracer le portrait
De celle qui viendra le prendre;
Voici comment il la voudrait :

Il la voudrait petite, blonde,
Le nez mutin et les yeux gris,
Le pied petit, la taille ronde,
La main blanche et le bras bien pris.

Il la voudrait vive, rieuse,
Montrant toujours de blanches dents,
Et jetant la note joyeuse
Qui vole au caprice des vents.

Il la voudrait blanche et si rose
Qu'à peine pourrait-on oser
Sur sa main, fleur de lis éclose,
Déposer tout bas un baiser.

Comme nous l'avons déjà dit, la ténébreuse affaire Dixey préoccupait toute la population de Rouen. Lorsque Mme Lefort eut révélé à une intime amie les compositions poétiques et musicales du criminel, la ville entière, malgré l'absence du moindre télégraphe électrique, en fut informée à l'instant même. Chacun se demandait : « Eh bien ! les avez-vous lues, les avez-vous entendues? » Les dames surtout se faisaient remarquer par leur curiosité. On relut le signalement de Dixey; plusieurs femmes, dans le mystère de l'intimité, mesurèrent sur la tapisserie la longueur d'un mètre soixante-dix, pour bien se figurer quelle taille cela faisait; on s'accorda à reconnaître que Dixey était un bel homme. D'autres cherchaient à se figurer le nez moyen, le visage ovale et les yeux châtain clair du prévenu. Si Dixey eût appris ce dernier détail de son signalement, il en eût été bien affligé. Ses yeux n'étaient pas beaux, c'est vrai, mais il les avait toujours crus verts, et cette inexactitude du signalement était impardonnable.—D'autres dames encore remarquaient particulièrement dans les rues les paletots vert-bouteille et les pantalons gris. — Un chapelier eut l'idée de prendre un brevet pour les chapeaux à la Dixey, et s'il n'a pas fait fortune depuis, il ne le doit qu'à sa négligence d'avoir abandonné un aussi gigantesque projet. —Un éditeur de musique fit à l'accusé de fort belles propositions, celui-ci les refusa superbement en disant qu'il n'avait pas besoin de cela pour vivre. En effet, l'État pourvoyait gratis à son logement et à sa table. Quant à *s'assurer du pain pour ses vieux jours* (style consacré), ce n'était pas à un homme dans la position de Dixey de se préoccuper de ce détail. — L'instruction pensa avoir trouvé un moyen de découvrir l'identité du coupable. Partout où l'on avait demandé des renseignements sur lui, on ajouta cette annotation :

« Il a un grand talent en musique et en poésie. »

Dixey avait du talent, c'est vrai; mais personne, jusque-là, n'avait daigné s'en apercevoir. On continua donc, plus que jamais, à ne pas le reconnaître à ce signalement nouveau.

V

Une chose complétait surtout l'auréole de poésie et de

charme qui entourait l'accusé Dixey : c'était son calme et sa tranquillité. Job, dans ses plus grands accès de résignation, eut semblé un furieux à côté de notre captif. Le poëte musicien se réjouissait chaque jour davantage d'être privé de sa liberté. Comme bien des artistes, il s'était marié très-jeune, et les joies de la lune de miel avaient fait place à une phase plus longue et moins heureuse. Le talent de Dixey, avons-nous dit, n'avait pas encore pu se faire jour ; les enfants étaient arrivés beaucoup plus vite que la fortune, et criaient tous les jours après cette retardataire dont leur présence rendait l'arrivée encore moins probable. Les créanciers avaient bientôt, avec la femme et les enfants, fait un trio complet, et le pauvre Dixey assourdi par cette musique peu harmonieuse, n'en était que moins capable de travailler et de gagner sa vie.

En prison, au contraire, le calme le plus grand permettait à l'artiste de se livrer au travail ; aussi fut-il surpris lui-même d'avoir en moins de trois semaines composé et recopié les œuvres dont nous avons donné le catalogue.—De temps en temps le souvenir de ses créanciers et de sa femme venait assaillir le compositeur, mais



Dixey dans sa prison. Dessin de J. Worms.

cette image n'amenait sur sa physionomie qu'un sourire de jubilation. Dixey contemplait avec amour cette porte verrouillée, ces barreaux épais et serrés, qui le mettaient à l'abri des plus grands ennemis de son repos ; il écoutait avec joie le pas de la sentinelle, en songeant que ce militaire était armé convenablement, et ferait un mauvais parti à quiconque voudrait tenter l'assaut de sa cellule. Le trousseau de clefs du gardien lui donnait des joies inexprimables, et ces joies se traduisaient par une musique vive et légère. — Il avait intitulé son solo de trombonne : *le Cachot;* et comme la polka, inventée depuis peu, faisait fureur, il se proposa de composer une de ces danses intitulée : *La polka des geôliers.* — Il voulait introduire un accompagnement de trousseau de clefs d'un effet irrésistible.

Voyant le succès de ses travaux, Dixey commença les paroles et la musique d'un opéra. Cette grande nouvelle fut bientôt répandue dans la ville de Rouen. — On se demandait le titre de cette œuvre ; en combien d'actes serait-elle ? L'administration du théâtre songeait-elle à la mettre à l'étude ? etc., etc.

Les collaborateurs de *l'Eclipse* se réunirent en conseil, et on décida que le journal ne pouvait pas garder plus longtemps le silence sur un fait aussi capital. Le gérant de *l'Eclipse* alla trouver le directeur du théâtre, et lui fit une chaleureuse allocution. Le directeur, en

homme intelligent, comprit qu'il y avait là un Pérou à exploiter. (La Californie n'existait encore que pour mémoire.)

VI

On lisait dans *l'Eclipse* du 26 juin :

« Nos lecteurs portent le plus vif intérêt à l'illustre poëte et musicien Dixey, écroué dans la prison de cette ville pour tentative d'assassinat. Le public a pu apprécier combien les œuvres littéraires et musicales de cet homme supérieur ont une valeur réelle, et déplore le crime mystérieux qui a mis un artiste d'un génie aussi transcendant dans la position du plus vil coupable. M. Dixey a commencé un opéra qu'il intitule : *l'Echafaud;* il a pris son sujet dans le drame historique de la conspiration Cinq-Mars. Les grandes figures de Richelieu, Louis XIII, Cinq-Mars, de Thou et autres, paraîtront dans cette œuvre immense, et se dérouleront pendant cinq actes sous les yeux du spectateur. Une musique largement conçue accompagnera la belle poésie de cet opéra, qui est appelé à faire sensation dans le monde artistique.

« Le directeur de notre théâtre, en homme intelligent, a voulu nous réserver la primeur de ce magnifique ouvrage ; il vient de passer un traité avec M. Dixey, pour vingt-cinq représentations de *l'Echafaud.* Il alloue à l'auteur dix mille francs pour ces vingt-cinq représentations; il y a trois mille francs de dédit si l'opéra n'est pas joué ; et si M. Dixey est condamné à mort, il est stipulé dans l'acte que l'allocation revenant à ses héritiers sera de quinze mille francs au lieu de dix.

« On voit que l'habile directeur ne néglige rien pour offrir à notre population les plus belles représentations dramatiques; c'est dire que le public lui en sera reconnaissant, et se portera en foule au théâtre. »

A la lecture de cet article, sir William Hull se rendit au bureau de location, et voulut retenir une loge pour la première représentation de *l'Echafaud.* On eut beaucoup de peine à lui faire comprendre que l'opéra n'étant pas seulement composé, on ne pouvait encore disposer des places. Il se retira furieux, en déclarant que les administrations françaises sont fort mal organisées.

VII

Ce fut alors que l'étranger employa un subterfuge pour être autorisé à voir Dixey. Il se rendit auprès du juge d'instruction, lui dit que l'accusé, dont le nom paraissait peu français, pourrait bien être originaire d'Angleterre ou des Etats-Unis; que lui-même, sir William, ayant beaucoup voyagé, et connaissant de nombreux artistes, serait peut-être à même, dans une confrontation, d'obtenir quelques détails sur l'individualité du captif. Enfin, sir William Hull fut autorisé à visiter Dixey dans sa prison, accompagné d'un gardien.

Lorsqu'on annonça à Dixey qu'un Anglais voulait le voir, il crut d'abord à la visite d'un créancier; mais il se rassura en voyant la tournure parfaitement exotique de sir William. Ce dernier, voulant rester dans son rôle, dit au prisonnier :

— Me reconnaissez-vous, monsieur Dixey?

— Non, dit celui-ci.

— Cependant je vous reconnais; j'ai causé avec vous, nous avons même parlé anglais.

— C'est possible, dit le prévenu.

Alors sir William prenant la parole dans sa langue maternelle, dit au prisonnier :

— Je sais pourquoi vous avez commis l'attentat sur M[lle] Gautier. Je l'ai deviné; il n'y a qu'un Anglais capable de cela.

— C'est vrai, dit Dixey.

— Considérez-moi comme un ami, continua sir William; je n'ai dévoilé votre secret à personne, je ne le trahirai pas.

— Alors, si vous m'avez deviné, dit Dixey, je puis vous tendre la main.

— Je vous offre la mienne, dit le visiteur. Et le gardien, qui n'avait rien compris à leur colloque, vit avec un profond étonnement les deux étrangers se donner une poignée de main vigoureuse.

— Monsieur Dixey, dit sir William, il serait temps de sortir de prison. Venez à Londres avec moi, je ferai votre fortune; vous avez du talent.

— Il faut que je termine mon opéra, dit le musicien; mais ce sera bientôt fini, on travaille si bien ici!

— J'ai aussi quelque chose à terminer à Rouen, dit l'Anglais. Mais, ajouta-t-il; comment avez-vous pu cacher votre nationalité? Vous parlez et écrivez le français comme si vous étiez né en France.

— J'y vis depuis l'âge de trois ans.

— Eh bien, au revoir! dit sir William. Et les deux compatriotes se séparèrent.

Sir William fut mandé aussitôt par le juge d'instruction.

— Tout sera dévoilé lorsqu'il aura terminé son opéra, dit-il au juge. Jusque-là il ne veut pas être dérangé.

— Eh bien, patience! dit le juge. Nous faciliterons son travail.

A partir de ce jour, la position de Dixey devint encore plus agréable que par le passé. Il fit un opéra impossible, qu'il présenta au directeur au bout de huit jours; celui-ci le refusa, mais il dut payer les trois mille francs de dédit.

VIII

On lisait dans *l'Eclipse* du 8 juillet :

« Mon cher rédacteur,

« Permettez-moi d'user de la voie de votre estimable journal pour porter à la connaissance du public un fait relatif à l'administration de mon théâtre.

« Comme vous l'avez annoncé dans votre numéro du 26 juin, j'avais traité avec M. Dixey pour vingt-cinq représentations de son opéra *l'Echafaud*, et devais payer un dédit de trois mille francs si, par une cause dépendante de ma volonté, je ne faisais pas représenter cet opéra. Le 5 du courant, M. Dixey m'a envoyé un libretto ridicule, les situations sont mauvaises, les combinaisons scéniques impossibles; les rôles sont distribués sans la moindre entente ; et j'ai dû refuser cette œuvre, en me résignant à payer les trois mille francs, puisque dans mes conventions avec cet homme, que je croyais honnête, bien qu'il fût accusé d'un crime, je n'avais pas prévu le cas où il me présenterait un ouvrage aussi défectueux.

« Je me résigne à la perte pécuniaire que je viens d'éprouver, ne devant l'attribuer qu'à ma bonne foi; mais je désire que le public soit édifié sur les causes qui m'ont fait renoncer à mettre en scène l'opéra de M. Dixey. Cet opéra, pour le dire en deux mots, n'était digne ni de mon théâtre, ni de ses spectateurs.

« Agréez, etc. ROLAND,

Directeur des théâtres de Rouen.

Dixey répondit à cette lettre dans le numéro du 10 juillet.

« Monsieur le rédacteur,

« Les souffrances amères d'un pauvre prisonnier ne sont pas suffisantes, on vient les augmenter de tous les raffinements de la cruauté humaine. Ecroué sous l'inculpation d'un crime qui met en jeu ma vie et mon honneur, je n'étais pas assez accablé par l'infortune ; on vient encore compromettre ma réputation comme artiste, nier mon talent, insulter à mes œuvres; et cela, pendant que je gémis dans les cachots, pendant que, contenu par d'épaisses murailles, je ne puis répondre à l'insulte.

« J'ai trouvé dans le travail un adoucissement à mes peines, mais je n'avais pas songé à en faire une spéculation. De hardis exploitateurs sont venus me trouver, ils ont fait briller à mes yeux les promesses et les trésors, ils m'ont fait signer des traités rédigés au dehors et sans ma coopération; et maintenant je suis insulté, bafoué, parce que sous les voûtes sombres de mon cachot je n'ai pas su trouver les inspirations voulues; il me faut, moi, pauvre captif, amuser une foule libre et heureuse, trouver dans ma tristesse et mon accablement de quoi faire rire les mille spectateurs d'un théâtre; et si je n'y ai pas réussi, ma réputation d'artiste est perdue, mon talent déprécié, mon avenir compromis.

« J'aurais pu porter une plainte en diffamation, mais les intérêts matériels me touchent peu, et je préfère traduire l'insulteur devant le tribunal de l'opinion publique.

« Agréez, etc. DIXEY. »

Le musicien plia cette lettre, tout en fredonnant un petit air léger; et le lendemain, les dames de Rouen versaient des larmes sur son sort. On trouva magnifique son mot d'exploitateur, bien qu'il ne fût pas français. Le directeur du théâtre craignit d'être lapidé, et la représentation du soir fut des plus orageuses.

IX

Sir William Hull était passé maître en escrime : au pistolet il cassait un œuf à cinquante pas; il se crut obligé de prendre la défense de Dixey, et provoqua le directeur du théâtre. Le combat eut lieu au pistolet. Sir William essuya le feu de son adversaire, et abattit un moineau curieux qui avait eu l'indiscrétion de se compter parmi les témoins du duel. Cet événement porta à son apogée la réputation de nos héros; les noms de sir William Hull et de Dixey étaient dans toutes les bouches.

Mais ce n'était pas ce duel auquel sir William avait fait allusion, en disant que quelque chose le retenait encore à Rouen; il était devenu fort épris de Mlle Gautier. Le coup de pistolet tiré sur cette jolie personne avait blessé par ricochet le cœur de l'insulaire. Sir William avait déjà fait sa demande, et l'affaire prenait une bonne tournure. Une chose inquiétait d'abord sir William : Pourquoi Dixey avait-il voulu tuer Mlle Gautier? Mais à force de réfléchir à cette question, et avec le bon sens original qui caractérise ses compatriotes, sir William en avait trouvé la solution. Il s'était dit alors : « A quoi bon le révéler, puisque ce brave Dixey n'en dit rien lui-même? » Et l'Anglais était resté muet. Du reste, il avait voué à Dixey une reconnaissance éternelle de lui avoir fait connaître Mlle Gautier.

Enfin, tout fut décidé pour le mariage ; mais l'Anglais voulait attendre les révélations de Dixey, pour que le plus léger doute sur Mlle Gautier fût dissipée dans l'opinion publique. Sir William allait souvent voir le captif et le priait d'en terminer, lui assurant une protection très-efficace lorsqu'il sortirait de prison.

X

Enfin le grand jour arriva. Dixey fit mander M. le juge Lefort, et déclara qu'il allait dévoiler les motifs de son crime. On apprit dans la ville qu'aussitôt après la révélation, M. Lefort avait envoyé un courrier extraordinaire au petit village du Val-Martin, situé sur la route de Dieppe; ce courrier était revenu avec un pli portant le sceau de la mairie du Val-Martin. M. Lefort l'avait ouvert avec une impatience fébrile, etc...

Mais laissons parler *l'Eclipse* du 23 juillet.

AFFAIRE DIXEY.

Révélations. — Curieux détails. — Elargissement.

« Hier, le prévenu Dixey a fait dire à M. le juge Lefort qu'il était décidé à faire des aveux. Conduit aussitôt en présence de M. le juge, il a déclaré qu'à la mairie du Val-Martin se trouvait déposé un procès-verbal en date du 10 mai dernier, et que ce procès-verbal contient les détails les plus précis sur la préméditation du crime. Un courrier fut expédié aussitôt, et rapporta le pli en question. L'enveloppe fut ouverte; elle contenait un compte rendu affirmé par des témoins, dans lequel le sieur Dixey annonce positivement son projet de se rendre à Rouen et d'y simuler une tentative d'assassinat, afin d'être arrêté et conduit en prison. Il démontre d'une manière précise que les armes employées par lui n'ont pu faire aucun mal, et motive sa singulière fantaisie d'être incarcéré, en exposant les tribulations qu'il éprouvait dans son ménage et le peu d'agrément que lui offrait l'existence.

« Il paraît que Dixey n'est qu'un nom d'emprunt; le prisonnier se nomme D*** » (*Ici* l'Eclipse *donnait le véritable nom.*)

Nous n'avons rien à ajouter aux détails que l'accusé lui-même donne par cet exposé. L'innocence de D*** est évidente, et nos lecteurs apprendront avec un vif plaisir qu'il a été remis en liberté à l'instant même. Le premier soin de D*** a été de se rendre auprès des dames Gautier, et d'implorer leur pardon pour l'affaire désagréable dans laquelle il les a engagées; mais ces dames, ainsi que sir William Hull, ont voué à l'accusé une éternelle reconnaissance, car on n'ignore pas que sir William et Mlle Gautier vont être prochainement unis, et que c'est le crime illusoire de D*** qui est la cause de ce mariage.

ÉPILOGUE.

Dixey assista comme témoin au mariage de M. et Mme Hull; toute la ville voulut connaître ce singulier coupable. Il daigna vendre ses œuvres à l'éditeur de musique qui lui avait fait de si belles propositions, et, avec les trois mille francs du directeur des théâtres, cela lui fit une somme assez ronde. Après avoir envoyé à ses créanciers et à sa famille quelques adoucissements à leur sort, Dixey suivit à Paris sir William et sa jeune femme. Il fut présenté par eux dans les salons les plus aristocratiques, fit rapidement son chemin, et D***, dont nous ne trahirons pas le pseudonyme, est devenu un de nos poëtes élégants, un de nos charmants compositeurs.

LÉOPOLD THOMASSON.

CONTES PHILOSOPHIQUES.

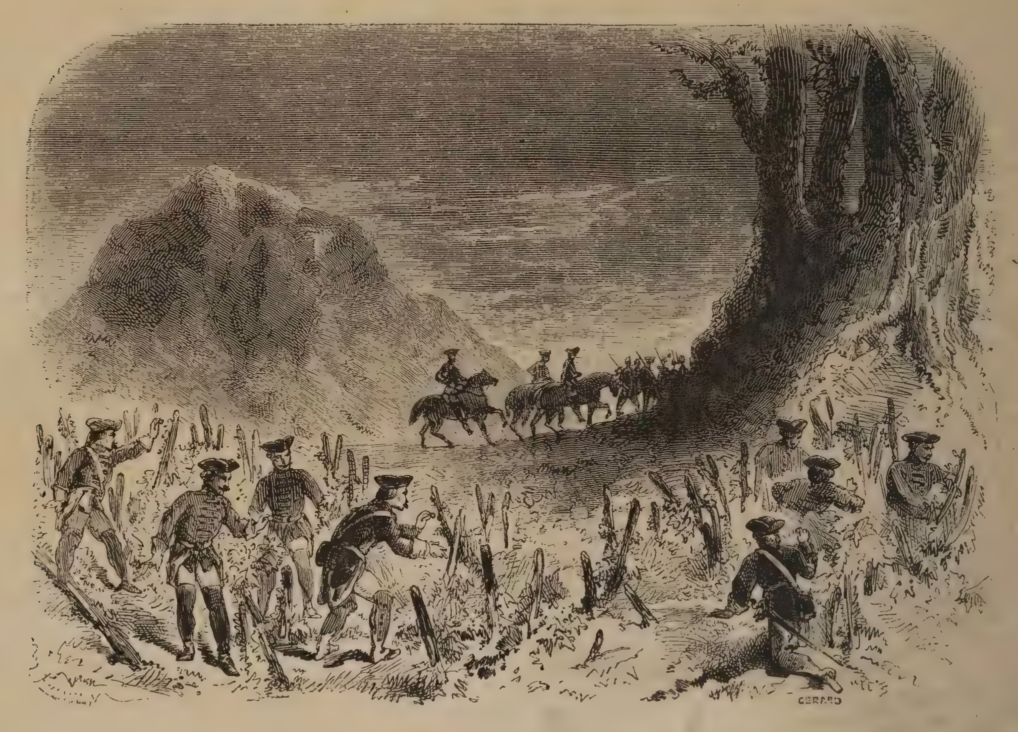
UN GRAIN DE RAISIN.

Un homme avait une vigne pour tout héritage. Bon an, mal an, ce bien lui donnait de quoi vivre. J'entends par vivre, se nourrir de pain et de légumes, comme cela se pratique à la campagne. C'est peu, mais presque tous les paysans sont bien forcés de s'en contenter : ce qui ne les empêche pas d'être forts comme des chênes.

Or, il arriva que, pendant plusieurs années, la vigne ne produisit rien ; le vigneron fit des dettes, ce qui ne le tourmenta guère ; il pensait : après la disette vient l'abondance. Il pensait vrai, car vint une saison bénie où les fruits furent plus nombreux sur les arbres que les cailloux dans la rivière.

La vigne de notre personnage était réjouissante à voir, les ceps pliaient sous le poids des grappes vermeilles, la récolte promettait au propriétaire, ses dettes payées, du pain durant plusieurs années, aussi attendait-il avec impatience le moment de la cueillette.

Par malheur un corps d'armée passa par là. Messieurs les soldats sont gens de grand mérite, ce n'est pas moi qui dirai le contraire. Je connais par cœur vingt-neuf vers intitulés : *le Loup et l'Agneau*, et j'ai remarqué que, pour être un peu vieille, la morale de cette fable n'est pas moins vraie aujourd'hui qu'autrefois. Cependant je suis forcé de commettre une imprudence si je veux finir mon histoire. J'espère qu'on ne saura pas que c'est moi qui l'ai racontée.



Les soldats et la vigne. Dessin de Fellmann.

Donc le corps d'armée passa sur le chemin où se trouvait l'appétissante vigne. Le premier soldat qui la vit s'arrêta court. « Parbleu ! se dit-il, voici des raisins qui arrivent comme marée en carême; j'ai soif, et volontiers j'en prendrai quelques-uns. » Je l'ai déclaré, les guerroyeurs sont remplis de vertus, aussi celui-ci se hâta-t-il de penser : « Le paysan nourrit les militaires et bien d'autres, je dois respecter le bien du paysan, pourtant je puis, sans lui faire grand tort, goûter un grain de son raisin. » Ce qu'il fit. Tous les soldats se ressemblent; le deuxième qui passa raisonna et agit comme le premier ; le troisième fit de même; finalement, grain par grain, la vigne fut complétement dépouillée avant la fin du jour.

Le lendemain, le maître vint, comme à son ordinaire, visiter son héritage ; lorsqu'il vit ses raisins enlevés, et avec eux ses espérances détruites, il eut le vertige ; le désespoir aidant, il se pendit bel et bien à la plus haute branche d'un arbre de la route.

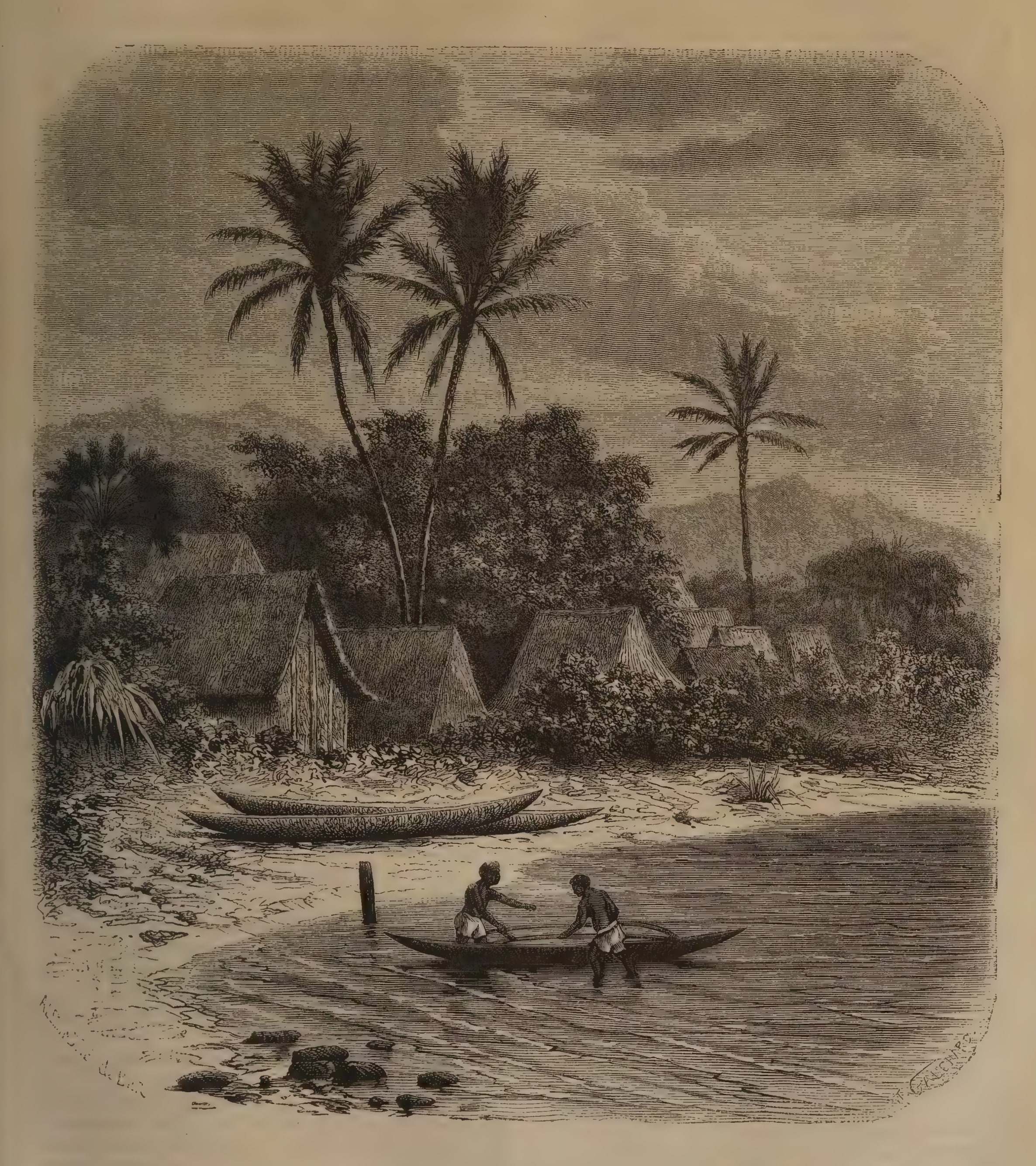
J'en demande pardon à monseigneur le loup, je sais que ce que loup fait est bien fait.

Malgré moi je ne puis m'empêcher de penser que si aucun des soldats n'avait touché à la vigne, le propriétaire serait encore en vie, ce qui prouve qu'il n'y a pas de petits voleurs, et qu'en dérobant seulement un grain de raisin, on peut causer les plus grands malheurs. Le corps d'armée dont il est question ici n'existe plus depuis longtemps. Si j'ai raconté cette histoire, c'est afin que messieurs les militaires d'aujourd'hui en fassent leur profit de moitié avec messieurs les bourgeois.

Adrien LINDEN.

LES COLONIES FRANÇAISES.

MADAGASCAR, SON HISTOIRE ET SA COLONISATION (1).



Madagascar. Vue de Tamatave. Dessin de A. de Bar.

IV. Suite de la colonisation. — Départ de Flacourt. — Retour de Pronis. — Incendie du fort Dauphin — Mort de Pronis. — Desperriers. — Deuxième établissement. — Malheureuses tentatives du maréchal de La Meilleraye. — Champmargon. — Histoire de Lacaze. — Le *faltidrah*, serment du sang.

Après quatre longues années d'abandon complet et d'une attente toujours déçue, Flacourt construit un navire, et quel navire ! une barque de vingt-cinq tonneaux.

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

Il veut, sur ce faible esquif, tenter la fortune. Il va doubler le cap des Tempêtes, traverser trois mille lieues d'une mer encore inconnue, pour aller demander à la France le rappel de ses compagnons d'infortune ou des secours pour la colonie abandonnée. Ni les larmes des siens, ni les hasards de cet épouvantable voyage, ni la mort presque certaine qui l'attend, rien ne l'arrête ; il part. Il a pour équipage deux matelots, pour vivres quelques milliers de riz. Que faut-il admirer le plus? ou de l'audace du chef, ou du dévouement de ceux qui le suivent?

Il prend la mer au mois de décembre 1653 et se dirige vers le sud. Aux environs du Cap, une tempête le surprend, brise ses cordages, emporte ses voiles et le rejette en naufragé sur les côtes de l'île qu'il s'efforçait de fuir. Ce n'est qu'avec peine qu'il regagne le fort Dauphin. Là, de nouvelles et plus profondes misères l'attendent; quelques hommes désespérés l'abandonnent; la guerre et les maladies déciment les autres; le plomb, la poudre, les approvisionnements, tout lui manque.

« Nous sommes obligés d'aller nus comme les nègres, dit une lettre du temps, et M. de Flacourt n'a pas une chemise. »

Tel est l'état de la colonie ; voilà ses commencements, et deux années encore Flacourt et ses compagnons mèneront cette épouvantable existence.

Au mois de février 1655, deux navires relâchent enfin à Madagascar, l'*Ours* et le *Saint-Georges,* commandés par M. de Laforest. Flacourt peut s'embarquer sur l'*Ours* pour regagner la France.

Pronis, celui-là même que ses désordres avaient fait rappeler, Pronis lui succède. C'était un pis-aller, et ce choix marque bien quelle importance le gouvernement attachait à sa lointaine colonie.

A l'entendre, Pronis a de vastes projets; il veut tout refaire, tout rajeunir, tout changer; mais à peine installé, deux incendies successifs détruisent de fond en comble les divers établissements du fort, et le massacre du sieur de Laforest et la révolte des indigènes viennent mettre à néant les beaux projets du nouvel administrateur. Il meurt désespéré. La direction de la colonie tombe alors entre les mains de Desperriers, que Pronis avait nommé son successeur. C'était tomber de Charybde en Scylla. Au lieu de négocier avec les populations environnantes et de les rallier à sa cause, Desperriers renouvelle les fautes et les désordres de Pronis; il ravage le pays, brûle les villages et rappelle, dans cette expédition, les horreurs commises par les Espagnols dans le nouveau monde.

En 1656, la compagnie de l'Orient cède son privilége au maréchal de La Meilleraye; celui-ci organise une flottille composée de quatre vaisseaux montés par huit cents hommes, sous le commandement de La Roche, à destination de Madagascar. Mais, au lieu de faire voile vers l'île, l'escadre se livre à la course et s'empare de quelques navires portugais. A moitié route, de nouvelles instructions la dirigent sur les côtes du Brésil.

M. de La Meilleraye poursuit néanmoins son entreprise, et de nouveaux renforts, sous le commandement de M. de Champmargon, viennent prêter quelques jours de vie à l'établissement du fort Dauphin.

Le nouveau venu n'était point dénué d'intelligence; mais ce même esprit d'intolérance renouvelle les mécomptes des premiers jours. Plusieurs des siens l'abandonnent, et de ce nombre un nommé Levacher, suivi de cinq de ses compagnons. Levacher (dit Lacaze) était un jeune homme de famille bourgeoise, que le désir d'apprendre et que le joug des inégalités sociales avaient chassé de France. Ce besoin de liberté l'avait jeté dans l'expédition de M. de La Meilleraye ; mais à Madagascar il devait retrouver les mêmes déceptions; il résolut donc de fuir. Il avait entendu parler d'Andrian-Rassitate, roi de la vallée d'Amboule, comme du chef le plus puissant des environs. Ce fut chez ce prince qu'il alla chercher asile. Par une nuit pluvieuse, Lacaze quitte le fort suivi de ses compagnons. La demeure de Rassitate se trouve à plus de cinquante lieues dans le nord ; la contrée est inconnue, sans route tracée, coupée de rivières et de marais. Il faut plus de huit jours à notre aventurier pour atteindre le village du prince malgache.

Andrian Rassitate attendait les transfuges. L'arrivée des cinq blancs armés fut un événement pour la petite cour. Néanmoins, prudent comme un sauvage, et ne connaissant point le sujet de cette visite extraordinaire, le chef malgache ne reçut Lacaze qu'avec défiance ; mais lorsque celui-ci lui eut fait comprendre son désir de se fixer parmi les siens; lorsque surtout, grâce à l'aide et au courage des étrangers, Andrian fut sorti vainqueur d'une lutte engagée contre un chef voisin, il s'éprit alors pour son nouvel hôte d'une passion véritable et voulut se l'attacher par des liens indissolubles.

— Voici mes filles, lui dit-il un jour, choisis la plus belle, je te la donne.

Mais le cœur de l'aventurier n'avait point attendu cet ordre pour distinguer dès les premiers jours Andriana-Nung parmi les jeunes princesses, et lorsque le roi malgache voulut introduire Lacaze dans sa famille, il n'eut plus qu'à consacrer une alliance dès longtemps désirée.

Le mariage est un lien qu'à Madagascar on peut briser chaque jour; ce n'était donc pas assez pour Andrian-Rassitate que d'avoir Lacaze pour gendre ; il voulut qu'il devînt son frère par le sang au moyen du *fattidrah*, serment solennel qui lie à jamais les deux initiés, cérémonie qu'on retrouve chez presque tous les peuples sauvages.

Lacaze reçut avec joie cette nouvelle preuve de l'amitié du chef ; il comprit quelle influence ce baptême lui donnait parmi ses nouveaux frères, et tout se prépara pour que la cérémonie fût splendide.

A cet effet, les chefs alliés des provinces les plus éloignées furent invités à la fête, et l'*ampounsave* (sorcier) le plus célèbre dut la présider.

Le jour venu, un immense concours de peuple animait le village et les environs d'Amboule. Bientôt l'ampounsave arriva, suivi d'esclaves portant un vase plein d'eau qu'ils déposèrent à ses pieds. Les deux frères futurs s'approchèrent alors, et, après une invocation préalable, l'ampounsave plongea dans le vase la pointe d'une sagaie dont Andrian-Rassitate et Lacaze durent saisir la hampe.

Un aide-sorcier vint à son tour, qui jeta dans le vase de la monnaie d'argent, de la poudre, des pierres à fusil, des balles, plusieurs petits morceaux de bois et quelques pincées de terre prises aux quatre points cardinaux; pendant ce temps, le grand ampounsave, accroupi près du vase, frappait à petits coups la hampe de la sagaie du manche de son poignard et rappelait à haute voix le sens attaché à chacun des objets au fur et à mesure qu'on les jetait dans l'eau.

— Cet argent est l'emblème des richesses; Andrian-Rassitate et toi, Lacaze, vous partagerez donc vos biens présents et futurs. Cette poudre, ces pierres à fusil, ces flèches, ces balles sont les emblèmes de la guerre : tous les dangers vous doivent être communs. Ces fragments de bois, cette terre, emblèmes de la patrie, vous disent,

surtout à toi, Lacaze, que tu n'as plus d'autre patrie au monde que celle de ton frère. Jure-le.

Et Lacaze le jura.

Cette opération terminée, l'ampounsave se leva, et, jetant sur les deux néophytes des regards sévères, il prononça, au milieu du silence de la foule, les plus terribles imprécations et les malédictions les plus effroyables contre celui qui, le premier, violerait le serment.

Andrian-Rassitate prit alors le poignard des mains de l'officant, se fit une légère blessure à l'épigastre, en exprima quelques gouttes de sang, qu'il mêla dans une cuillerée de l'eau consacrée. Lacaze en fit autant de son côté, après quoi chacun d'eux, échangeant avec l'autre la liqueur ainsi préparée, la but et s'inocula le sang de son nouveau frère.

Les cris de joie éclatèrent alors. Les deux néophytes furent ramenés en triomphe au village, et plusieurs jours se passèrent en réjouissances.

Les liens ainsi formés sont, aux yeux des Malgaches, aussi sacrés et souvent plus respectés que ceux de la véritable fraternité, dont le *fattidrah* impose d'ailleurs tous les devoirs.

Cette cérémonie valut à Lacaze des lettres de grande naturalisation; il n'eut plus seulement l'affection de son beau-père, mais les sympathies du peuple, et il jouit, dès ce jour, d'une popularité toute-puissante. Cet homme, aussi généreux qu'intelligent et brave, ne fit servir son influence qu'au bien de ses compatriotes.

Il oublia et les injures et les mauvais traitements de Champmargon, et sa tête mise à prix lors de son évasion du fort Dauphin, pour ne se souvenir que de son titre de Français et de la malheureuse position de ses compatriotes; par ses soins et ses démarches, il apaisa les révoltes des chefs environnants, sut amener son beau-père à une alliance avec son ancien chef et donna pour quelque temps à notre colonie une apparence de prospérité.

V. Compagnie royale des Indes orientales. — M. de Mondevergue à Labretesche. — Massacre des Français. — Abandon du fort Dauphin. — Explorations diverses. — Premier établissement à Sainte-Marie. — Légende de Bouraha. — Deuxième établissement à Sainte-Marie.

Colbert, instruit de la position difficile de Champmargon, et considérant notre établissement de Madagascar comme devant nous donner par la suite une prépondérance sans rivale dans la mer des Indes, soumit à Louis XIV, qui l'approuva, le plan de la Compagnie royale des Indes orientales. C'était la plus importante compagnie fondée jusqu'à ce jour; comblée de priviléges, protégée par le roi, et comptant parmi ses actionnaires les principales cours du royaume, on l'eût dit, avec son capital de quinze millions, appelée au plus brillant succès. Il n'en fut rien, et, malgré l'intelligence du nouveau chef, le marquis de Mondevergue, malgré le nombre d'hommes, les approvisionnements et les capitaux, les dilapidations, les révoltes, les haines, les jalousies des chefs secondaires et les dissensions des membres du conseil central vinrent tout compromettre, et réduisirent à néant d'aussi légitimes espérances.

Dès le mois de décembre 1667, la Compagnie propose elle-même l'abandon de Madagascar, et le marquis de Mondevergue, calomnié, puis rappelé, vient mourir de désespoir au château de Saumur, ouvrant ainsi l'ère déplorable qui compte parmi ses martyrs Labourdonnais, Dupleix et Lally-Tolendal. Champmargon se charge momentanément de l'administration pour en remettre le commandement à l'amiral de La Haye. Celui-ci ne réussit pas mieux que son prédécesseur. Champmargon, dévoré d'ambition et ne pouvant se résoudre à n'être plus que le second là où il commandait en chef, traverse et et fait échouer tous les plans de l'amiral. M. de La Haye, dégoûté, transporte ses forces à Surate.

La mort de Lacaze vint achever la ruine de notre établissement; il était la providence des nôtres à Madagascar; avec lui s'éteint cette protection permanente qui, si souvent, nous avait sauvés. Champmargon ne lui survit que de quelques jours, et Labretesche, qu'il nomme pour le remplacer, ne trouve ni le moyen, ni le courage de lutter plus longtemps. Entraîné par l'exemple, il profite d'un navire se rendant à Surate pour s'y réfugier lui, sa famille et quelques Français.

Le vaisseau venait d'appareiller, lorsqu'un signal de détresse fut hissé sur le rivage. Une chaloupe mise à la mer, put arriver à temps pour recueillir quelques Français, restes malheureux échappés à la férocité des indigènes. 1672! Ce furent nos Vêpres siciliennes à Madagascar; jamais la colonie ne se releva de ce coup funeste, et nous n'assisterons plus désormais qu'à des tentatives isolées qui n'eurent d'autres résultats que des désastres plus tristes encore.

Néanmoins la Compagnie des Indes orientales existe, elle conserve ses priviléges, mais ne donne plus signe de vie qu'en 1733; M. de Cossigny se trouve chargé par elle d'explorer, dans le nord, la baie d'Antongil. Après quatre mois d'observation, Cossigny déclare la baie d'Antongil inhabitable, comme le lieu le plus malsain de l'île, et cependant, quelques années plus tard, en 1745, Mahé de Labourdonnais, gouverneur de l'île de France, vint y ravitailler sa flotte et réparer ses navires. Nous passons alors à l'année 1750, époque à laquelle la Compagnie fonda le nouvel établissement de Sainte-Marie.

L'île de Sainte-Marie longe la côte est de Madagascar, entre le 16e et le 17e degré de latitude nord, elle a douze lieues dans sa plus grande longueur sur une largeur de deux à quatre kilomètres. Appelée Nossi-Ibrahim (île d'Abraham) par les Arabes qui la visitèrent sans doute les premiers, les Malgaches la nommaient Nossi-Bouraha, d'après la légende suivante :

Bouraha était un grand pêcheur de baleines dans une contrée éloignée. Entraîné par son ardeur, il perdit un jour la terre de vue, et ne pouvant retrouver sa route, il erra longtemps au gré des vents et des flots sans savoir dans quels parages il se trouvait. Après plusieurs jours de cette course aventureuse, il arriva, suivi de ses compagnons, dans une île inconnue habitée seulement par des femmes.

Ces nouvelles amazones, moins farouches que leurs compagnes des rives du Thermodon, s'empressèrent auprès des nouveaux arrivés et, pour se les attacher à jamais et les mettre dans l'impossibilité de fuir, brisèrent leurs pirogues. Le climat était malsain, tous les marins périrent, Bouraha put seul échapper à ce misérable sort. Voici comment : un jour qu'il errait triste dans les solitudes de l'île, il fit la rencontre d'un énorme poisson qui lui demanda la raison de sa tristesse. Bouraha lui conta sa mésaventure et lui témoigna sa douleur de ne pouvoir s'échapper. « Montez, répliqua le poisson, montez sur mon dos, et si vous me promettez de me fournir abondamment de coquillages, je vous déposerai sur la première terre que nous rencontrerons. »

Ce fut ainsi que Bouraha atteignit l'île de Sainte-Marie, à laquelle il donna son nom.

Sainte-Marie nous avait été cédée par Tamsimalo, chef betsimirarack; la cession fut renouvelée par sa fille Betty, qui lui avait succédé.

Le sieur Gosse, ancien chef de traite, fut appelé à diriger le nouvel établissement. Dur, cassant et cruel, Gosse, habitué à ne gouverner que des esclaves, s'aliéna tout d'abord les sympathies de nos nouveaux sujets. Les Malgaches de la Grande Terre s'unirent à ceux de Sainte-Marie pour débarrasser leur patrie de ce petit tyran sanguinaire, et malgré la vigilance de Betty, notre alliée, le complot réussit, l'établissement surpris fut incendié et la plupart des Français massacrés. Quelques-uns se réfugièrent auprès de Betty, qui sut les défendre, mais nous dûmes abandonner Sainte-Marie ; Betty, craignant la vengeance de ses compatriotes, vint s'établir à l'île de France, où elle nous octroya pour la seconde fois le don de son petit royaume.

On vint donc en reprendre possession en 1753, et depuis cette époque jusqu'en 1768, nous n'avons plus à mentionner que l'établissement de M. de Laval, chef de traite à Foulpointe ; la visite du comte d'Ache, qui ravitailla ses vaisseaux, et celle non moins connue du bailli de Suffren, qui vint y approvisionner son escadre lors de sa glorieuse campagne de l'Inde. En 1768, M. de Maudave va se fixer au fort Dauphin, dont il relève les ruines ; ce n'est plus une expédition militaire, mais un établissement agricole. Bien reçu des habitants, qui n'ont conservé de nos anciens démêlés ni rancune, ni souvenirs, M. de Maudave voit prospérer sa petite colonie ; mais bientôt abandonné du cabinet de Versailles, desservi par le chevalier Desroches, gouverneur de l'île de France, il est obligé d'abandonner Madagascar.

VI. Beniowsky. — Son histoire. — Il est proclamé *ampanyuku-bé* (roi de Madagascar). — Sa mort. — Les Ovas. — Origine probable. — Leur histoire. — Leur caractère. — Chant ova. — Andrian-Ampouine. — Son fils Radama Ier. — Ranavalo. — Ses crimes. — La France à Madagascar.

Beniowsky lui succède, et c'est la plus grande figure de l'histoire de Madagascar. Le comte Maurice-Auguste de Beniowsky, magnat de Pologne et de Hongrie, avait été l'un des chefs de la confédération de Bar contre la puissance envahissante de la Russie. Tombé entre les mains de ses ennemis, il fut déporté en Sibérie, puis enfermé dans une forteresse du Kamtschatka. Sa merveilleuse évasion, son odyssée dans les mers de la Chine et de l'Inde, depuis Formose jusqu'à l'île de France, avait jeté sur son nom une auréole de gloire que lui avaient refusée ses luttes patriotiques ; aussi à son arrivée à la cour de France fut-il bien reçu du duc d'Aiguillon, alors premier ministre, qui lui offrit le commandement d'une expédition à Madagascar. Beniowsky accepta l'offre du gouvernement français, et le 22 septembre 1773 il débarquait à l'île de France, où l'avant-garde de ses troupes l'avait déjà précédé.

L'île de France avait alors pour gouverneur M. de Fernay, pour sous-gouverneur M. Maillart ; ces deux fonctionnaires, blessés qu'on ne les eût point consultés dans une affaire qui les touchait de si près, et jaloux de la fortune rapide du célèbre aventurier, s'unirent pour le perdre, ou tout au moins pour faire avorter ses projets ; ils allèrent jusqu'à lui contester ses titres, déclarant ne pouvoir obéir à une lettre privée du ministre.

Cependant une réconciliation passagère vint calmer Beniowsky ; ce n'était de la part de Maillart qu'une nouvelle trahison. Quelques soldats de l'expédition avaient pris les devants, et devaient attendre leur chef dans la baie d'Antongil. Beniowsky, persuadé de la bonne foi de Maillart, part lui-même avec le reste de ses troupes, sous la promesse qu'un navire chargé de vivres, de munitions et de médicaments le suivrait sous peu de jours.

A son arrivée dans la baie d'Antongil, il trouve presque tous ses hommes atteints de la fièvre, se maintenant à peine contre les attaques réitérées des naturels, et vivant dans la plus extrême misère. Sa présence ranime le courage des plus abattus ; l'annonce des secours attendus achève de rasséréner les esprits, et Beniowsky, dans sa dévorante activité, commence aussitôt son installation dans l'île.

D'une apparence chevaleresque, haut de taille, beau de figure et bien fait de sa personne, il séduit les chefs malgaches dont il se fait des amis ; avec leur aide il fonde Louisbourg, sa capitale, à l'embouchure du Tambatou ; négocie des alliances avec les princes éloignés, entreprend des cultures, crée des routes, creuse des canaux, et change en peu de temps l'aspect sauvage de la contrée. Cependant la fièvre dévore les colons et le vaisseau promis n'arrive pas. Beniowsky, désespéré, maudit ses lâches persécuteurs. Une voile paraît enfin, la voile si longtemps attendue ; mais, ô dérision ! le navire envoyé par Maillart ne porte, au lieu de médicaments, que du charbon de terre, dont les malheureux n'avaient que faire dans ce pays brûlant.

L'administration de Maurice ne se contente pas de l'affamer, le gouverneur sème lui-même la révolte dans le camp de Beniowsky, et ce n'est qu'à force de grandeur d'âme qu'il désarme les conjurés, et qu'il les force à se rallier à lui.

Guidé par les Malgaches, il découvre la plaine de la Santé à quelque vingt lieues en amont du fleuve ; cette plaine est tellement salubre, qu'après un séjour de courte durée tous ses hommes sont remis et reprennent leurs travaux.

La réputation de Beniowsky s'étend au loin, les peuplades viennent d'elles-mêmes solliciter son alliance et provoquer ses conseils. Il préside les kabars, décrète des lois et peut passer pour le véritable roi du pays.

La puissante conféralion des Sakalaves de la côte ouest se refuse seule à reconnaître son autorité. Un jour, les Zaffi-Rabé, au nombre de plus de trois mille, le surprennent dans son camp ; il se rend au milieu d'eux accompagné d'un interprète et les maintient un instant par le charme de sa parole et le spectacle de son audace ; cependant quelques-uns de ces barbares se précipitent sur le héros ; il va être massacré, lorsque cinquante de ses Malgaches accourent et le délivrent. Lui-même combat comme le dernier de ses hommes ; il n'a que son épée, il pare, il frappe et se défend avec bonheur ; un indigène lui applique le canon de son fusil sur la poitrine, Béniowsky, sans se troubler, lui crie : « Misérable, ton fusil ne partira pas. » Le hasard ayant voulu que la prédiction se réalisât, le sauvage jeta son arme et s'enfuit avec ses compagnons en poussant des hurlements d'épouvante et disant : « C'est un sorcier, nous sommes perdus. » Ce fut après trois années de cette vie de fatigues et de dangers, sans nouvelles d'Europe et sans secours de la métropole, poursuivi sans relâche par les incroyables intrigues du gouverneur de l'île de France, que Beniowsky se résolut de profiter d'une circonstance que le hasard avait fait naître, et qui devait influer sur le sort de la colonie et sur la fin de la carrière de cet homme

singulier. Nous laisserons parler M. Lacaille, au bel ouvrage duquel nous empruntons la relation suivante :

Vers le commencement de l'année 1775, Beniowsky avait appris qu'une vieille femme malgache, nommée Suzanne, qu'il avait ramenée avec lui de l'île de France, disait avoir été vendue aux Français en même temps que la fille de Ramini, dernier chef de la province de Manahar. Elle déclarait, en outre, qu'elle reconnaissait en Beniowski le fils de cette princesse, et par conséquent l'héritier des *Ampanjaka-Be,* dignité souveraine qui s'était éteinte par la mort de Ramini.

Les paroles de la vieille Malgache avaient produit une révolution parmi les chefs des environs. Ils s'étaient assemblés plusieurs fois, et après s'être consultés, ils avaient déclaré qu'ils n'attendaient que le moment favorable pour honorer en Beniowsky le sang de Ramini. A cette époque, un vieillard de Manahar, qui se disait inspiré, prédit que des changements considérables allaient avoir lieu dans le gouvernement de l'île, et que le descendant de Ramini se ferait bientôt connaître.

Le 16 septembre 1776, un cortége, composé de douze cents hommes environ et précédé des grands chefs, se présenta devant la maison de Beniowsky en demandant à lui faire une communication importante. Lorsque les saluts furent échangés, Rafangour, chef de la nation des Sambarives, se leva, et s'adressant au gouverneur, lui dit avec solennité : « Béni soit le jour qui t'a vu naître ! bénis soient les parents qui ont pris soin de ton enfance ! bénie soit l'heure où tu posas le pied sur le sol de notre île ! Les chefs malgaches, ayant entendu dire que le roi de France avait l'intention de te retirer du pays, et qu'il était fâché contre toi parce que tu as refusé de faire de nous des esclaves, se sont réunis et ont tenu des kabars pour arriver à ce qu'il fallait faire, si ces rapports étaient vrais. Leur amour pour toi m'oblige en ce jour à te révéler le secret de ta naissance et de tes droits sur cette immense contrée, dont tous les habitants t'adorent. Oui, moi Rafangour, le seul survivant de la famille de Ramini, je renonce à mes droits sacrés pour te déclarer l'unique héritier légitime de Ramini. Zanahar, le bon génie qui préside à nos kabars, a inspiré à tous les chefs la volonté de te reconnaître pour leur ampanjaka-be et de jurer que, loin de de t'abandonner jamais, ils protégeront au contraire ta personne, au péril de leur vie, contre les violences des Français. » D'autres discours, empreints des mêmes sentiments, furent prononcés par les principaux chefs, et en quittant le nouvel ampanjaka-be ils lui donnèrent, en se prosternant devant lui jusqu'à terre, les marques d'un respect qui n'est dû, à leurs yeux, qu'au représentant de la puissance souveraine.



Maison malgache. Ravenal. Vacoa. Dessin de A. de Bar.

Quand cette manifestation des chefs malgaches fut terminée, trois officiers de la garnison coloniale, accompagnés d'un détachement de cinquante hommes, vinrent trouver le comte de Beniowsky et lui déclarèrent fermement que les déloyales intrigues de l'administration de l'île de France les avaient décidés à unir leur sort au sien, et qu'ils étaient résolus à ne l'abandonner jamais.

Beniowsky crut devoir leur adresser des remontrances pleines de sagesse. Ils répondirent qu'ils s'étaient entendus avec les chefs de la province, et qu'aucune considération ne les ferait renoncer à leur projet ; un grand kabar eu lieu le lendemain. Les chefs renouvelèrent leur déclaration de la veille, et engagèrent Beniowsky, au nom du peuple malgache, à quitter le service du roi de France

et à indiquer la province qu'il désirait choisir pour lieu de sa résidence, afin qu'on y bâtit une ville. Beniowsky répondit que son intention était bien de se démettre des fonctions de gouverneur général, mais qu'il croyait devoir attendre l'arrivée des commissaires français qui viendraient dans peu de temps visiter la colonie, et entre les mains desquels il pouvait se dégager de ses serments envers la France. Il ajouta que, quant à la ville dont on souhaitait la fondation, l'emplacement le plus convenable serait le centre de l'île. Il développa, à cette occasion, le plan de gouvernement qu'il lui paraîtrait convenable d'adopter. Quand il eut fini, un des chefs reçut des indigènes de l'assemblée l'ordre de veiller à ce qu'aucune tentative ne fût commise contre la vie ou la liberté de leur ampanjaka-be. Les commissaires royaux dont avait parlé Beniowsky, MM. de Bellecombe et Chevreau, envoyés par le gouvernement jaloux de l'île de France, arrivèrent le 21 septembre 1776, et, jusqu'au 27, ils s'occupèrent à visiter toutes les parties de l'établissement colonial. Ils remirent à Beniowsky un certificat constatant la parfaite régularité de son administration, et reçurent de lui la démission de sa charge. Ces formalités accomplies, ils se rembarquèrent précipitamment, dans la crainte de subir les atteintes de la fièvre, et ne se firent pas faute, à leur retour, de déprécier les actes du gouverneur général. De ce moment Beniowsky se considéra comme le chef suprême de Madagascar. Il convoqua, le 10 octobre, un kabar général des peuples malgaches et remplit toutes les cérémonies du grand serment. Le 11 du même mois, l'acte solennel et définitif qui constatait son élévation à la dignité d'ampanjaka-be fut lu trois fois à haute voix et signé par trois des plus puissants chefs de l'île. Plus de cinquante mille Malgaches vinrent se prosterner devant leur nouveau souverain. Ce fut alors que Beniowsky crut le moment venu de faire connaître aux chefs assemblés la nécessité de conclure un traité avec la France ou tout autre pays, afin d'assurer l'exportation des produits de l'île. Il ajouta qu'il avait l'intention de partir pour accomplir ce projet.

Le vieux chef Rafangour s'écria que c'était courir à sa perte, et engagea l'assemblée à ne pas consentir à un tel dessein. Après une longue et orageuse délibération, il fut arrêté que l'ampanjaka-be se rendrait, ainsi qu'il le souhaitait, en France ou tout autre pays, avec de pleins pouvoirs pour traiter au nom de la nation malgache; mais qu'il prendrait, avant de partir, l'engagement de revenir à Madagascar, soit qu'il réussît, soit qu'il échouât dans son entreprise. Enfin, le 10 décembre de cette même année 1776, Beniowsky s'embarqua à Louisbourg sur un brick. En s'éloignant des rivages de Madagascar, il put voir avec émotion l'immense concours des naturels qui s'y étaient rassemblés pour lui souhaiter un heureux voyage et pour conjurer les maléfices du mauvais génie, s'il tentait de s'attaquer à lui.

A son arrivée en France, Beniowsky n'obtint qu'une épée d'honneur, et ni l'Angleterre, ni l'Autriche ne voulurent de son traité de commerce ; il passa donc en Amérique, où il obtint quelques subsides pour consolider ses opérations dans son nouveau royaume.

Il y avait neuf ans que le célèbre aventurier n'avait revu Madagascar, lorsqu'il débarqua à Nossi-bé, dans la baie de Passandava. Il se rendit par terre à la baie d'Antongil. Le roi du Nord, Lambouine, et une foule de chefs l'accueillirent avec enthousiasme, et lui démontrèrent ainsi combien vif ils avaient conservé son souvenir.

Mais nous approchons de la fin de cette carrière extraordinaire ; le gouverneur de l'île de France, instruit des projets et de l'arrivée de Beniowsky, envoya contre lui soixante hommes du régiment de Pondichéry et deux pièces de canon que le navire de guerre la *Louise* vint débarquer à Angontzy. L'ancien gouverneur ne voulut point, ainsi qu'on le lui conseillait, se retirer dans les montagnes de l'île ; résolu de se défendre, il appela les populations fidèles, et s'enferma dans le fort Mauritiana, qu'il avait fait construire. Mais, abandonné par ses gens, il fut tué d'une balle au sein droit. Avec lui tomba cette royauté éphémère dont il eût pu faire une monarchie sérieuse. Décrié par les uns, glorifié par les autres, l'affection des Malgaches donna, pendant sa vie, le plus éclatant démenti aux calomnies dont il fut l'objet; depuis sa mort, Beniowski est passé à l'état légendaire, et dans la baie d'Antongil et sur les rivages d'Angontzy le voyageur entend encore aujourd'hui parler avec émotion et respect du grand *baroun*.

Avec la mort de Beniowski cesse toute tentative sérieuse d'établissement à Madagascar ; nous n'avons donc que quelques mots à ajouter pour terminer cette revue rapide. En 1792, la Convention charge le sieur l'Escalier d'étudier à nouveau la question de colonisation ; l'exploration n'eut pas de suite. Plus tard, en 1801, M. Bory de Saint-Vincent poursuit, sans plus de résultat, la même mission, et jusqu'en 1811, époque où les Anglais s'emparèrent de nos établissements, nous n'avons plus à enregistrer que les factoreries du général Decaen, les comptoirs de Foulpointe et de Tamatave administrés par M. Sylvain Roux.

Une nouvelle puissance surgit alors ; aidée par les Anglais, la tribu des Ovas apparaît sur la scène malgache et vient contester nos droits et les affaiblir par la conquête partielle de l'île. L'histoire de cette peuplade nouvelle ne manque ni d'intérêt ni d'enseignement, nous remonterons à ses débuts.

Vaguement désignées par Flacourt sous le nom de Vohits-Angombes, les Ovas ne sont connus des explorateurs que dans le commencement du dix-huitième siècle. Drury les cite dans son ouvrage et les appelle *Amboualambou*. C'était une épithète de mépris que leur avaient donnée les indigènes de la côte. L'origine des Ovas est inconnue, l'époque où ils apparurent à Madagascar indéterminée, et tout en se disant de race étrangère, ils ignorent eux-mêmes quelle est cette race, sans expliquer davantage leur arrivée sur les côtes de l'île.

Ils n'ont rien de commun avec les différentes familles malgaches, ni comme couleur ni comme forme ; leurs cheveux longs, grossiers et lisses, leur couleur jaune, leurs yeux obliques, rappellent le type de la race chinoise, mais plus encore celui de la Malaisie. On suppose donc que, à une époque reculée, quelques-uns des corsaires malais qui pullulent dans les mers de l'Inde, auraient été jetés sur les côtes de Madagascar ; et que, réduits d'abord à un petit nombre d'individus, ils se seraient groupés sur un point de la côte, pour être refoulés plus tard dans le milieu de l'île.

La tradition malgache fait de l'Ova un proscrit, un paria, un être impur que chacun est tenu d'éviter; et si l'indigène lui concède un asile, il se hâte, au départ de l'hôte maudit, de livrer aux flammes la cabane souillée qui lui prêta son abri. On comprendra qu'un tel passé dut peser sur le caractère de l'Ova, il devint timide, cauteleux, dissimulé, perfide, féroce, et les levains de haine qu'il conservait contre ses persécuteurs, il dut d'âge en âge les transmettre à chacun des siens.

Cependant la persécution, réunissant en faisceau les membres épars de la tribu, en fit une nation compacte. Mieux doué comme intelligence que toutes les races de la côte, il ne manquait à l'Ova qu'un chef pour sortir de l'abjection, atteindre à l'indépendance et marcher à la conquête. Ce chef lui fut donné; et lorsque Andrian-Ampouine apparut, il trouva le peuple prêt à subir le joug d'une autorité nationale; son premier pas fut un succès, son premier allié l'Angleterre, et son ennemi de toutes les heures après le Malgache asservi, la France.

Le sort des peuples de la côte n'était pas douteux. D'un côté faiblesse, dispersion, nature douce et efféminée, de l'autre agrégation, discipline, esprit de vengeance; le Malgache devait succomber. Le contraste des deux races est si frappant, du reste, qu'il surprend même dans les produits littéraires de chacune, et le chant ova que nous donnons pour achever notre esquisse fera mieux saisir cette différence.

CHANT OVA.

« Agathie, chef des esprits sinistres, Agathie, laisse-toi fléchir; prends cet enfant né sous l'influence d'un astre abhorré, que la mort de cette tendre victime, que les pleurs de sa mère apaisent ton courroux redoutable, comme le tonnerre qui brise en éclats la cime du ravenal.

« Agathie, prends cet enfant né sous l'influence d'un astre abhorré.

« Le sceptre de la terre est à toi, secoure-nous, puissant génie! et ne cherche plus ta jouissance dans le malheur des hommes; n'imite pas le jourgas funèbre (vautour), pour lequel il n'est de volupté que la vue des cadavres. Des combats sanglants, des cris de douleur, des souffrances horribles, telles sont les scènes de désespoir qui se passent sous les voûtes transparentes du bananier, comme dans la longue pirogue fendant l'azur du lac où se mirent le soleil et la lune.

« Agathie, laisse-toi fléchir.

« Agathie, prends cet enfant... »

Que le lecteur veuille bien se rappeler *le Caïman et la Pintade*, et il pourra comme nous établir la différence que nous constations tout à l'heure.

Ne reconnaît-on pas, au chant de l'un, l'habitant d'une terre ingrate, le martyr des pluies torrentielles et des chaleurs dévorantes, le malheureux dont le chant accuse une longue oppression? Son chant n'est qu'un hymne de mort. L'autre, au contraire, c'est l'insouciance sous un climat charmant, la vie facile sur une terre féconde, la causerie bavarde sous les ombrages, le chant de l'enfant insouciant et heureux.

Mais revenons à Andrian-Ampouine.

Le chef ova ne laissera donc échappper aucune occasion de guerre, il la fera naître au besoin. Quelques aventuriers réfugiés chez Ravahini, reine du Boeni, faisaient des incursions sur le territoire d'Ankove; il réclame leur extradition, que la reine refuse tout d'abord, pour l'accorder ensuite devant l'attitude menaçante de son ennemi. Ce premier succès l'encourage, il court dans le Ménabé, dont il incendie les villages, va piller les Bétsiléos et revient triompher à Tananarive.

Sûr alors de son courage, confiant dans sa fortune et dans la fidélité des siens, il s'élance du haut de ses montagnes sur la vallée d'Ankay, qu'il soumet et qu'il adjoint à son territoire. Il meurt, laissant à son fils Radama le soin de continuer son œuvre. Celui-ci, plus ambitieux encore, plus grand politique, guidé, du reste, et patronné par la haine jalouse de l'Angleterre, se trouvait, en 1815, le chef de toute la partie centrale de l'île. Radama confie à ses nouveaux alliés, qui l'acceptent avec joie, l'éducation de ses deux frères, il leur demande et ils s'empressent de lui accorder des missionnaires pour civiliser son peuple, et des officiers pour discipliner ses troupes; rien ne coûte à l'Angleterre pour nous dérober cette contrée, qui est nôtre incontestablement, et nôtre à tous les titres, par les prises de possession, par les millions dépensés comme par le sang répandu.

Ce n'est pas tout, l'étendard anglais protége les Ovas, les navires anglais transportent les troupes de Radama, et souvent les conquêtes de l'envahisseur ne s'achèvent que sous la protection des canons anglais. Aussi rien ne résiste; en 1821, Radama repousse les Sakalaves et soumet le Ménabé; en 1824, il envahit Bombetok, en chasse Andrian-Souli, le souverain légitime, et fait de Mayonga sa capitale de l'ouest. Il éteint toute révolte dans le sang, il brûle s'il ne peut soumettre. Dès 1825, toute la côte est lui appartient en dépit de nos alliances avec les chefs du littoral; en 1826, il ajoute Mourontzang à son empire, et meurt léguant à sa femme Ranavalo le soin de consolider ses conquêtes par la sagaie et le tanguin.

Il y avait, du moins chez Radama, de la grandeur et du génie; nous ne trouverons chez sa femme que des instincts de tigresse en fureur, et nous verrons se reproduire dans un pays neuf, à l'aurore de sa civilisation, et sous les yeux des nations de l'Europe, toutes les horreurs du Bas-Empire. Néron femelle, Ranavalo ne gouverne que par le meurtre et par l'empoisonnement; on se croirait revenu au temps des massacres hiératiques. C'est par milliers que tombent les têtes, et quelquefois des peuples entiers disparaissent engloutis sous sa tyrannie dévorante.

Pour nous, notre rôle se borne à quelques négociations douteuses, à de vaines protestations, à de malheureuses tentatives de rigueur qui, mieux soutenues, auraient chassé comme poussière cette domination abhorrée. Nous perdons Tamatave, Tintingue, Foulpointe, et malgré le don du Boéni que nous légua sa reine, malgré le don de la contrée des Antankars, que nous fit Tsimiare, malgré nos anciens droits sur toute la côte est, nous abandonnons ces riches provinces comme de vains héritages, nous bornant à la stérile occupation de Sainte-Marie, de Mayotte et de Nossi-bé.

A l'avénement de Radama II, une ère nouvelle semble naître; homme aux doux instincts, il renonce aux vieux errements de la politique ova, et dans sa naïve mais imprudente bonté il abolit, non-seulement l'épreuve du tanguin, mais l'esclavage, les douanes et toute charge quelconque. Son penchant l'emporte du côté de la France, et son amitié pour deux de nos compatriotes, MM. Laborde et Lambert, l'entraîne jusqu'à céder au dernier l'exploitation exclusive des richesses de Madagascar. Cette donation fut signée le 28 juin 1855. Le traité de commerce, conséquence de cet acte, fut passé le 26 mai 1862. Une ambassade porta au nouveau roi des lettres de l'empereur, des félicitations et des présents. C'était élever bien haut le chef barbare; les ennemis que lui suscitèrent ses mesures libérales, la jalousie de l'Angleterre un moment endormie, précipitèrent sa chute. Il mourut étranglé dans son palais, victime de ses aspirations, mais victime surtout de sa nonchalance et de son incurie, et avec lui s'évanouirent, et sans doute pour toujours, nos dernières espérances.

D. CHARNAY.

PARIS ANCIEN ET NOUVEAU.

LE PARC MONCEAUX.

Le boulevard Malesherbes est aujourd'hui terminé ou plutôt complet. Ouvert en 1861, il s'est, en quatre ans, couvert de maisons et de monuments, qui en font, sur une étendue de plus de 2,700 mètres, une des voies les plus magnifiques du nouveau Paris. L'idée n'en était pas nouvelle, car un décret du 10 septembre 1808 en avait décidé l'ouverture, alors qu'on s'occupait du temple de la Gloire, devenu l'église de la Madeleine. Le second empire a repris l'idée du premier ; mais notre époque seule, avec les moyens dont elle dispose et les capitaux qu'elle met si hardiment en mouvement, pouvait exécuter en quelques années une œuvre aussi gigantesque.

Le boulevard Malesherbes, dont il a déjà été parlé ici à propos de la petite Pologne et de saint Augustin,



Le pont. Dessin de Fellmann.

part, comme on sait, de la Madeleine, et forme, jusqu'à la porte d'Asnières, le côté d'un vaste triangle dont les trois sommets sont la place de la Concorde, un peu au-dessous de sa naissance, la place de l'Etoile et le rond-point du chemin de fer d'Auteuil ; les trois côtés, le boulevard Malhesherbes, les Champs-Elysées et le boulevard de l'Etoile.

Il coupe, supprime ou redresse les rues de l'Arcade, Lavoisier, de la Pépinière, de la Bienfaisance, de Lisbonne, de Hambourg, de Valois, l'ancien boulevard de Monceaux, celui de Neuilly, la rue Cardinet ; il laisse à droite et à gauche un nombre considérable d'affluents et de débouchés, et se décore de monuments dont les principaux sont la caserne de la Pépinière, l'église Saint-Augustin et le parc Monceaux.

Monceaux ou Mouceaux, car le caprice et les plans ont tour à tour adopté l'un de ces deux noms pour le parc ainsi que pour la plaine et le quartier qui l'entouraient, était encore, au siècle dernier, un simple hameau situé à l'extrémité du Roule, et qui dépendait de la seigneurie de Clichy-la-Garenne. Le parc, ou plutôt le domaine sur lequel il fut créé, appartenait au riche et fantasque Grimod de La Reynière, fermier général, lequel portait tous les personnages de la Comédie française sur ses devants de gilets. En 1778, il dut céder sa propriété au duc de Chartres, Philippe d'Orléans, plus tard Philippe-Égalité, et celui-ci, en quelques années, en fit une résidence regardée bientôt comme une merveille. « Jardin anglais très-curieux, disait Dulaure, on y voit tout le merveilleux que l'imagination peut enfanter pour embellir un jardin de ce genre : des ruines gothiques, des ruines grecques, de superbes péristyles, des bains ornés de statues, des obélisques égyptiens, des kiosques ; tous ces objets de magnificence, ruinés ou existants, con-

trastent partout avec la simplicité villageoise et l'aimable irrégularité des campagnes ; des bosquets, des coteaux de vigne et des sentiers qui serpentent, des cabanes, des groupes d'arbres, forment le paysage le plus piquant. »

Toutes ces splendeurs furent dessinées par Carmontelle, lecteur du duc et en même temps ordonnateur de ses fêtes et de ses plaisirs. Il s'attacha à en faire moins un jardin anglais, ce qui était alors de fort bon goût, qu'une création originale, procédant un peu de tout, et dans le *Recueil* de dix-sept vues qu'il en publia, de concert avec La Fosse, on trouve les réflexions suivantes, pleines du meilleur sens : « Nos fortunes, nos mœurs, nos goûts, notre climat étant différents de ceux de l'Angleterre, nos jardins ne doivent pas être une imitation des leurs, mais être composés en raison de ces différences. Si l'on veut faire d'un jardin pittoresque un pays d'illusions, pourquoi s'y refuser? On ne s'amuse que d'illusions. Si la liberté les guide, que l'art les dirige, et on ne s'éloignera jamais de la nature... Le véritable art est celui de savoir y retenir les promeneurs par la variété des objets. »



La naumachie. Dessin de Fellmann.

En même temps, Delille, parlant de l'art de conserver la verdure, même au cœur des hivers, disait dans son poëme des ***Jardins :***

J'en atteste, ô Monceaux! tes jardins toujours verts;
Là, des arbres absents les tiges imitées,
Les magiques berceaux, les grottes enchantées,
Tout vous charme à la fois. Là, bravant les saisons,
La rose apprend à naître au milieu des glaçons,
Et les temps, les climats, vaincus par des prodiges,
Semblent de la féerie épuiser les prestiges.

La serre passait en effet, et avec raison, pour une des plus belles que l'on connût alors. Aussi fêtes d'hiver, fêtes d'été, se multiplièrent pendant près de dix ans, c'est-à-dire jusqu'à la Révolution, qui ferma le parc (1);

(1) Le duc d'Orléans, célèbre par son luxe et sa frivolité, y donna surtout, comme à son petit château de Bagnolet, des fêtes intimes, petits soupers suivis de comédies grivoises, qui

et peu après l'exécution du prince, la Convention, par décret de floréal an II, affectait Monceaux à divers établissements d'utilité publique. Ce fut donc, pendant quelque temps, une vaste promenade, avec jeux, bal, et exhibitions de toute sorte, qui toutefois ne réussirent pas à attirer la foule dans un quartier aussi éloigné. Donné par Napoléon à Cambacérès, qui refusa bientôt un présent si onéreux, restitué par Louis XVIII à la famille d'Orléans, Monceaux ne fut ouvert au public qu'en mai 1848, lorsqu'il devint le siége des ateliers nationaux. Il n'avait été jusque-là qu'une immense propriété princière, fermée de murs et de grilles, obstacle à la fois à la circulation publique et à la vente des terrains voisins, tandis que les Ternes et les Batignolles suivaient, plus que tous les autres quartiers, le développement que prend depuis trente ans le nord de Paris.

Vendu, comme tous les biens de la famille d'Orléans, après les décrets de janvier 1852, le parc Monceaux est devenu, depuis la création du boulevard Malesherbes, la propriété de la ville, qui en a fait une de ses plus belles promenades. Réduit de 190 à 88 hectares, le jardin a été tiré du déplorable abandon dans lequel il avait été laissé.

Les cent autres hectares ont été consacrés à l'établissement de tout un quartier neuf et vraiment princier, percé de rues nouvelles, plusieurs bordées de grilles et de jardins, d'une manière qui rappelle, si elle ne les surpasse, certains quartiers des plus riches de Londres. Quatre grilles monumentales, hautes chacune de plus de huit mètres, ferment et décorent les quatre entrées du parc, qui relie ainsi tous les quartiers dont il interceptait autrefois les relations.

A l'intérieur, l'aménagement a été complétement renouvelé dans le goût des plantations modernes; les curiosités que le temps n'avait pas détruites ont été restaurées, telles que le pont rustique jeté sur la rivière la grotte, les rochers, la pyramide qui subsiste de la voie des tombeaux, et la naumachie représentée par notre gravure: bassin elliptique entouré d'une colonnade corinthienne, au milieu de parterres et de pelouses verdoyantes.

A tous ces embellissements le temps lui-même a apporté son contingent. Les ruines factices de 1778, chose toujours choquante dans son état de fraîcheur et de nouveauté, sont devenues maintenant de vraies ruines, noires, crevassées et moussues, qui contrastent heureusement avec l'ensemble tout « fraîchement décoré. »

EDMOND RENAUDIN.

CHRONIQUE DU MOIS.

F. PONSARD. *LE LION AMOUREUX* (1).

C'est l'entretien de la ville entière ; elle est toute à la pièce nouvelle du Théâtre-Français : *le Lion amoureux*, par M. Ponsard. Nos jeunes lecteurs ont appris de bonne heure à connaître le nom de ce grand poëte ; ils savent par quelles œuvres excellentes cette gloire s'est fondée, et plus d'un pourrait réciter les plus beaux passages de *Lucrèce*, d'*Agnès de Méranie*, et de cette aimable comédie intitulée *l'Honneur et l'Argent*. Certes, ce grand art de poésie, antique honneur de la nation française, par lequel nous remontons, à travers une suite de chefs-d'œuvre mémorables, au grand Corneille, à Racine, au vieux Crébillon, vaut bien la peine qu'on l'entoure d'obéissance et de respect. Ce sera l'honneur impérissable de M. Ponsard d'avoir retrouvé, dans un siècle où la tragédie était devenue un vaste sujet de risée et de mépris, les antiques sentiers qui, depuis tantôt trois mille ans, sur les traces des Grecs, Eschyle, Euripide et Sophocle, conduisaient les âmes choisies à la pitié, à la passion, à la douleur. L'auteur de *Lucrèce* avait vingt ans, il vivait inconnu, sur les bords du Rhône, son fleuve natal, étudiant et rêvant, lorsqu'un beau jour il put se dire, à la façon d'André Chénier frappant sa jeune tête qui va tomber : *Il y a pourtant quelque chose là!* Ce *quelque chose* éternel, c'était l'inspiration, c'était le beau style, et ce coup d'œil prophétique à travers les actions humaines et les siècles qui ne sont plus. Le souffle et l'inspiration étaient venus à ce jeune homme, au printemps de ses jours, comme le chant vient à l'oiseau, la plainte au ruisseau, le grondement au grand fleuve et la lumière à l'étoile. Un dieu seul fait les poëtes. Heureux les hommes doués du génie, et plus heureux ceux qui savent en profiter! Il y faut la constance et le courage, avec l'étude, un grand recueillement, un grand silence et le respect de l'avenir : l'auteur de *Lucrèce* avait tous ces dons naturels. Il avait choisi pour son maître absolu l'illustre auteur du *Cid* et de *Cinna;* il parlait fièrement son langage ; il frappait, lui aussi, d'une main puissante aux portes du palais des Césars. A l'inspiration il unissait la prudence, et se répétait chaque matin, en songeant aux grandes aventures qu'il allait courir, que *la roche tarpéienne est près du Capitole.* Ainsi, tout d'abord, fut surmonté l'obstacle, et la première fois que ce nouveau venu s'en vint offrir au théâtre un manuscrit dont chacun se méfiait, il se dit à lui-même qu'il entrait dans sa maison, et qu'il foulait son propre domaine :

> A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère!
> Qu'avec ravissement je revois ce séjour!

Bientôt, après la première hésitation, le théâtre, de son côté, reconnut le poëte et salua sa poésie. Nous étions privés depuis trop longtemps de cette langue éclatante et sérieuse, pour ne point lui prêter une oreille attentive, et, sitôt que la grande Lucrèce et Junius Brutus se montrèrent à nos yeux charmés, chacun les salua comme on salue une illustre espérance et le meilleur de ses souvenirs. En ce temps-là, comme aujourd'hui, après *le Lion amoureux*, tout Paris était en fête et célébrait sa nouvelle conquête. En vingt-quatre heures, ce nom nouveau était devenu un ancien nom : il appartenait, désormais, à nos annales littéraires, il ne pouvait plus mourir. Tout Paris pleurait et se passionnait à cette antique histoire ; si souvent racontée, elle semblait toute nouvelle dans les vers du poëte nouveau.

Les œuvres suivantes, dignes sœurs de la *Lucrèce*, de-

firent grand bruit à cette époque. Mercier, dans son *Tableau de Paris*, s'élève avec une certaine indignation contre tous ces tristes exemples donnés par la haute société, et qui ne pouvaient, à un moment de mœurs déjà si bouleversées, que produire le plus triste effet sur les classes pauvres et amener finalement les désordres sanglants qui les suivirent.

(1) Voir le portrait de M. F. Ponsard, t. XXIV, p. 80.

vaient agrandir le succès primitif. *Agnès de Méranie* est une touchante élégie ; un de ces accidents de théâtre, hélas ! trop nombreux, nuisit au succès de ce beau drame, et il ne fallut rien moins, pour consoler cet habile inventeur, que le succès populaire de *l'Honneur et l'Argent*, une admirable comédie, où l'honnêteté bourgeoise et la vertu courante de tous les jours nous trouvent attentifs, émus et charmés pendant les cinq actes. Réussir tout à la fois dans la tragédie et dans la comédie, être habile au sourire, heureux au pleurer, c'est accomplir une double tâche, et cette double tâche n'a signalé que les plus grands poëtes : Corneille a fait *le Menteur*, Racine a écrit *les Plaideurs*.

Maintenant, après dix ans d'un repos studieux, dans le calme austère de la maison paternelle, le poëte, agrandi par l'expérience, a composé, avec le sang le plus pur de la Révolution française, une pièce habile, heureuse et célèbre en son œuvre entière, ce *Lion amoureux* que nous vous annoncions tout à l'heure. Evidemment il est en progrès ; jamais il n'a parlé un plus beau langage et déployé dans une action dramatique un plus beau caractère. Il s'est souvenu, cette fois, de son éloquente tragédie en l'honneur de *Charlotte Corday;* il est revenu, attiré par l'épouvante même et par cette ineffable curiosité des terribles journées d'autrefois, à l'intime émotion du quatrième acte de *Charlotte Corday*, l'une des plus belles choses que l'art moderne ait composées. Fils de la Révolution, il avait commencé dans cette épreuve éloquente le panégyrique de sa mère, et maintenant voici qu'il le continue, en nous ramenant, non pas dans la terreur sombre, et, comme il le dit lui-même, à la *tribune fauve*, mais aux derniers jours de cet horrible 93, demeuré l'épouvante et l'horreur universelles, en dépit de toutes les déclamations contraires. C'est même en ce moment que va se trouver le danger contre lequel nous tenons à prémunir les jeunes esprits confiés à notre garde. Il n'y a rien de plus dangereux qu'un sophiste, surtout s'il est éloquent, plein de génie et convaincu.

C'est un fait que rien ne saurait détruire : on chercherait en vain dans toutes les histoires, même dans l'histoire des empereurs de Rome, une terreur comparable à la terreur que la Convention nationale avait mise à l'ordre du jour : la terreur des esprits, des âmes, des libertés, des fortunes, des grands noms, la terreur de l'innocence et des plus simples vertus. Elle s'attaquait à tout homme, à toute chose, à la maîtresse, à la servante, au jeune homme, au vieillard. On a vu traîner dans le même tombereau le fils du grand Buffon et le propre neveu de Fénelon, archevêque de Cambrai. Des filles de quinze ans, les vierges de Verdun, le front plein d'innocence et le sourire à la lèvre, allaient à la mort en chantant des cantiques. Que dirons-nous aussi de ce meurtre abominable, André Chénier, le jeune poëte, et Roucher, l'auteur *des Mois*, son digne ami ? Mme Roland elle-même et ces fameux girondins, ce grand Vergniaud, l'éloquence même, et Gensonné, et tous les autres, portant au bourreau leurs têtes innocentes. O crime ! Et le plus grand de tous les crimes, le roi martyr égorgé le premier ; puis la reine, à son tour, allant de supplice en supplice, à cette même place de la Révolution où tant de sang a coulé. Et, pour comble d'horreur, une sainte, madame Elisabeth, l'auréole au front, qui monte à son tour sur le Golgotha, entourée des jeunes héritières des plus grands noms de la monarchie : « Elle doit être contente, disait le juge appelé Fouquier-Tinville, on lui donne le cortége qu'elle avait à Versailles ; » et toutes ces jeunesses qui vont mourir, de se prosterner aux pieds de la princesse, fille de tant de rois, en lui demandant sa bénédiction.

Bien plus, à l'heure où va commencer, dans la joie et dans la fête d'une allégeance universelle, au milieu d'un salon nouvellement ouvert, la fable du *Lion amoureux*, existe encore dans l'horrible prison du Temple (hélas, peut-on dire *existe !*) un enfant couronné, un petit roi du droit divin, fils de Henri IV et de Louis XIV, et le dernier rejeton de cette maison de Bourbon *qui n'avait pas son égale sous le soleil*, au dire de Bossuet. L'enfant n'est pas mort ; mais il est seul, abandonné, plongé dans les ténèbres, en proie à la fièvre, et brûlé de ses feux dévorants ; le jeune martyr n'a pas la force de porter à sa lèvre brûlante la cruche de grès où croupit une eau fétide. Ah ! voilà votre crime ineffaçable et votre infinie condamnation, thermidoriens des deux sexes, qui, dans votre ardeur de vivre et d'être sauvés de la Terreur, n'avez pas eu une pitié pour cet enfant qui subit sans se plaindre, en ce moment suprême, les dernières brutalités de ses bourreaux.

Les choses sinistres que nous vous disons là, le nouveau drame eût bien fait de les dire ou du moins de les indiquer, s'il eût voulu se maintenir dans les strictes limites de la justice et de la vérité. Nous savons bien ce qu'on va nous répondre : on nous dira que les horreurs de 93 ne sont que le rachat des cruautés et des injustices du temps féodal. Mais que c'est là une triste réponse ! Et de quel droit, dirons-nous à notre tour, les bourreaux de la Convention nationale allaient-ils sur les brisées de M. le marquis de Louvois ? Parce que les tyrans d'autrefois auront été sans pitié pour le pauvre et pour le déshérité, était-ce un motif pour que les massacreurs de Danton et les bourreaux de Robespierre fussent un sujet d'épouvante pour le monde entier ? Non, non, Dieu soit loué ! les fureurs d'autrefois ne sauraient servir d'excuse aux fureurs d'aujourd'hui. A chacun son crime et son exécration dans le passé, dans le présent, dans l'avenir.

Voilà ce que nous voulions dire, avant d'entrer dans le récit du nouveau drame. Il est assez fort pour supporter toutes les censures. Il est rare, il est charmant. Il parle à merveille, et s'il a laissé, couvert d'un voile, un triste côté de la Terreur sanglante, il n'a pas négligé de nous montrer, dans leurs plus beaux jours, les grâces et les vertus d'autrefois. Un critique de ce temps-ci l'a dit avec raison : Jamais heure plus favorable et mieux choisie entre toutes les heures pacifiques, n'a brillé d'un plus doux éclat que les journées de thermidor après la chute de Robespierre : la mort du tyran, précipité à son tour dans les abîmes qu'il avait creusés, fit naître dans tous les cœurs l'espérance oubliée, et le courage avec l'espérance. On eût dit, tout d'un coup, d'une nation ressuscitée au bruit des échafauds croulant de toutes parts ; la douce lumière entrait enfin dans ces ténèbres sanglantes. Ces juges criminels s'effrayaient les uns des autres. Les portes des prisons s'ouvraient d'elles-mêmes et laissaient échapper leurs victimes. Le Comité de salut public, un monstre à plusieurs têtes, ne savait où se cacher. Le club des Jacobins, digne écho des arrêts de mort, tremblait à l'approche d'une réaction inévitable. Et pourtant il y avait une trêve entre les vainqueurs et les vaincus, tant les premiers avaient hâte, enfin, de renaître à la douce lumière du jour. C'est pourquoi M. Ponsard a bien fait de choisir cette heure unique dans l'histoire de la révolution française. Sa comédie y devait gagner un certain calme, un véritable enjouement, et, pour tout dire, une courtoisie inattendue. Une vengeance, un cri de mort, la

plus simple émeute, eussent dérangé tant de bien-être, et ce serait dommage, en effet, tant le charme est grand de se retrouver, après de si terribles catastrophes, dans ces beaux lieux où tout chante, où le sourire est tendre, où la parole est polie, où l'on se retrouve, où l'on se reconnaît avec de si charmants transports.

Une femme, en ce moment, était reine par l'intelligence, par le courage et la beauté. Elle s'appelait Mme Tallien. Du fond de la prison des Carmes, où elle était enfermée avec la comtesse de Beauharnais, veuve d'un mari mort sur l'échafaud, Mme Tallien avait exigé la chute de Robespierre, et Robespierre était tombé, par son ordre autant que sous la haine et l'exécration publique. Aussitôt qu'elle fut libre et qu'elle entendit son nom prononcé comme un nom de délivrance, Mme Tallien ouvrit, à l'extrémité du Cours-la-Reine et dans une assez pauvre maison, un salon très-vaste, et ce salon fut bientôt rempli de tous les hommes et de toutes les femmes qui comptaient sur l'avenir. En ce lieu, qui vient de disparaître sous le marteau des démolisseurs, se rencontraient les généraux, les orateurs, les magistrats, les comtesses, les marquises et les maréchales de la France nouvelle. Encore un peu de temps, chacun de ces hommes sera mis à sa place, et dans l'emploi qui lui convient, par ce jeune homme au pâle visage, à la démarche incertaine, timide courtisan de Mme de Beauharnais... Cet homme, avant peu, sera le premier Consul et bientôt l'Empereur. Il ne fait que passer dans la pièce de M. Ponsard, et l'on ne comprend pas qu'un pareil hôte ait laissé si peu de trace de son passage. On ne pouvait guère, cependant, oublier ce terrible passager dans le salon de Mme Tallien.

Parmi les hommes (le drame ici commence, et nous entrons dans la fiction de M. Ponsard) parmi les hommes que cette intelligente Mme Tallien voulait attirer dans son cercle, et convertir aux idées nouvelles, il y avait un conventionnel, grand orateur, vaillant capitaine, Humbert, c'est le nom que lui donne le poëte : un de ces hommes n'était pas à dédaigner. Le conventionnel Humbert, Dieu soit loué! n'est pas un régicide; il n'a versé le sang qu'à la frontière, à la pointe de son épée, et l'échafaud n'a rien à reprocher à ce brave. Ainsi, le poëte accepte et nous fait accepter volontiers l'austérité et les vertus du citoyen Humbert. Dans cette comédie, Humbert va représenter le côté utile et grandiose de la révolution française. Oui, mais en même temps le sincère et loyal poëte va nous montrer, dans sa grâce et dans sa beauté, l'un des plus parfaits échantillons de la race ancienne, une aristocrate, une marquise, venue en droite ligne du salon de la reine, à Versailles, la jeune et belle marquise de Maupas. Son mari est mort sur l'échafaud, la Révolution a confisqué tous ses biens; son père est émigré. Elle-même revient de l'exil, où elle a vécu comme ont vécu tant d'autres exilés de sa caste, honorablement, pauvrement. Ceci soit dit à la louange de ces Français persécutés : ils n'ont tendu la main à personne, ils ont vécu de leur travail, ils ont mangé leur pain à la sueur de leur front, et s'ils ont monté *l'escalier de l'étranger* (c'est un mot du vieux Dante), ils l'ont monté pour échanger le pain de chaque jour contre un service. Ainsi Mme la duchesse de Montmorency repassait le linge des dames de Londres; la duchesse de Biron lavait leurs dentelles, Chateaubriand donnait des leçons de français, le marquis de Lauzun des leçons d'escrime. Eh bien, la marquise de Maupas, ne vous déplaise :

Lavait les gobelets aux environs du Mein.

Voilà ce qu'elle raconte au conventionnel Humbert, sans rancune et sans reproche. Il est vrai qu'elle a vingt ans, qu'elle est belle, et que tout lui sourit à cette heure. Elle a bien tremblé quelque peu sur le seuil de l'antre où se tient le lion, mais, d'un coup d'œil, elle a jugé qu'il n'était pas si terrible, et qu'avec un sourire il serait à ses pieds. On s'entend si bien de jeunesse à jeunesse! et sitôt qu'elle voit le lion attentif à son discours, la belle aristocrate, de raconter à plaisir les aventures de son exil.

Moi-même, à l'échafaud je dérobais ma tête,
Et, ma bourse vidée, il me fallut enfin
Travailler, mendier, ou bien mourir de faim.
C'est le premier parti que je préférai prendre;
Et, comme je n'avais ni le loisir d'attendre,
Ni l'espoir de trouver des travaux à mon gré,
J'acceptai tout d'abord ceux que je rencontrai.

HUMBERT.

Vous, servante! ô barbare hôtelier! âme vile!
Osais-tu bien meurtrir dans une œuvre servile
Ces délicates mains faites pour commander,
Et que de tout affront leur blancheur doit garder!
Bourreau!

LA MARQUISE.

Là! calmez-vous; de pires catastrophes
M'avaient fait sur ce point des esprits philosophes.
Le pays était beau, l'air pur; un gai bosquet
Donnait à notre auberge un petit air coquet;
Une vigne grimpait sur la muraille blanche,
Et ces bons Allemands, accoudés sur la planche,
De leurs yeux rêveurs, pleins d'étonnements naïfs,
Admiraient ma tournure et mes mouvements vifs.
Parfois, en me voyant de gros souliers chaussée,
Avec un tablier sur ma jupe troussée,
Il me semblait, devant un public diverti,
Jouer, pour mon plaisir, un rôle travesti.
Et puis j'avais l'orgueil tout nouveau de me dire
Que je gagnais ma vie et savais me suffire.
(*En souriant.*)
Sous cet accoutrement, le sang des châtelains
Offusquait-il encor des yeux républicains?
Purifiée ainsi de tout notre ancien faste,
De tout vain préjugé, de tout orgueil de caste,
Puis-je espérer d'avoir sur vous les mêmes droits
Que celles qui vivaient de l'œuvre de leurs doigts,
D'être votre payse au même titre qu'elles,
Et que le cabaret absoudra les tourelles?

Ainsi, bien vite, ils s'entendent l'un l'autre : il n'y a déjà plus d'aristocrate, il n'y a plus de conventionnel; mais votre étonnement cessera quand vous saurez que l'un et l'autre, Humbert et la marquise de Maupas, sont deux enfants du même village. Elle était riche, il était pauvre; elle était la fille du seigneur, il était le fils du vassal; enfants, ils se rencontraient sur la lisière du bois, ils jouaient dans les jardins du château. Si la damoiselle prêtait des livres au petit pâtre, en revanche, il lui prêtait son bras pour passer le ruisseau. Deux beaux enfants, au cœur candide, aux yeux clairs, deux fleurs épanouies sous le même soleil, ont bientôt franchi toutes les distances, et voilà comment maître Humbert et la jeune marquise ont fait si vite une si grande amitié. Donc vous viendrez, disait la marquise; on vous attend chez Mme Tallien :

Vous manqueriez seul, et sur vous je compte,
Si le succès demande une manœuvre prompte.
L'effet d'un oui final dit par vous, puritain,
Sur nos gens à demi séduits, sera certain.
Il faut que vous veniez.

HUMBERT.

Mais s'il m'est impossible ?

LA MARQUISE.

Vous viendrez, je le veux. — Est-ce donc bien terrible?
Un salon où je suis vous semble-t-il si noir,
Et répugneriez-vous si fort à me revoir ?
On vous attend ; on m'a confié l'ambassade ;
(*En se levant.*)
Nous verrons si l'agent vous parut trop maussade.

HUMBERT, *la suivant.*

Madame, entendez-moi...

LA MARQUISE, *s'en allant.*

Non, non, je n'entends rien.

HUMBERT.

Écoutez mes raisons.

LA MARQUISE.

A tantôt l'entretien ;
Vous me direz, ce soir, ce qui vous embarrasse.

HUMBERT.

Il faut pourtant...

LA MARQUISE.

Il faut mériter votre grâce.

Et la voilà partie, aussi sûre de son lion que l'était Androclès lui-même. En vain notre Humbert se dépite, et résiste, et s'écrie : « Non, certes, je n'irai pas... » Vous



Le Lion amoureux, acte V. Dessin de Gaildreau.

irez, mon farouche Humbert. Le voilà, en effet, tout grondant qui s'écrie : Epictète ! Epictète ! c'est le nom de son domestique... Humbert n'a pas de domestique, il a un citoyen pour l'aider :

. . . .

ÉPICTÈTE, *lui présentant la cravate.*

Tiens.

HUMBERT, *la prenant et essayant de la mettre à son cou.*

... Et d'humilier en moi la République.
— Peste du nœud !
(*Otant son habit et s'adressant à Épictète.*)
L'habit !

ÉPICTÈTE.

Quel habit ?

HUMBERT.

Bleu-barbeau.
(*Il continue à arranger sa cravate.*)

ÉPICTÈTE, *revenant avec l'habit.*

Où veux-tu donc aller, que tu te fais si beau ?

HUMBERT.

Que t'importe ?

ÉPICTÈTE.

Vas-tu fêter l'Être suprême ?

HUMBERT, *achevant de mettre sa cravate.*

Non. — Bien former un nœud est un travail extrême.
Dire qu'il est des gens, d'âme déshérités,
Qui consument leurs jours dans ces futilités !...

Je crois que m'y voilà. Ces plis ont plus de grâce;
Ceci monte trop haut; cette pointe est trop basse.
— Là!
(*Il met l'habit que tient Épictète et se regarde une dernière fois dans le miroir.*)
Je puis, ce me semble, entrer dans leurs salons.

C'est très-joli tout cela; c'est jeune et fort peu républicain; ce qui n'a pas empêché la salle entière d'applaudir.

Au second acte, arrive en toute hâte chez Mme Tallien, l'heureuse et triomphante marquise :

LA MARQUISE.
Vous le verrez entrer ici dans un moment.
MADAME TALLIEN.
Dites-moi : c'est un ogre?
LA MARQUISE.
Eh! non.
MADAME TALLIEN.
Mais il est gauche,
Grossier, lourd, mal vêtu, comme ceux que j'embauche,
(*Elle montre du doigt quelques-uns de ses invités.*)
Et qui, groupés là-bas en un troupeau serré,
Forment comme un camp sombre auprès du camp doré.
C'est ma ménagerie, où j'ai double besogne :
Le paon y fait la roue auprès de l'ours qui grogne.
Notre homme, n'est-ce pas, est dans les ours?
LA MARQUISE.
Un peu;
Et pourtant non, pas trop. Il s'exprime avec feu,
Et cette âme qu'il met dans sa façon de dire
Le sauve d'être gauche et de prêter à rire.
Vous savez ma franchise et mes aversions
Pour les banalités des conversations;
Eh bien, née en un monde où les fadeurs d'usage,
Les faux empressements, le léger persiflage
Composent cet esprit qu'on retrouve partout,
Ce me semble un régal piquant et de haut goût
D'entendre l'accent vrai, qui ne sent point l'étude,
Le mot parti du cœur, la sincérité rude
Jusqu'au courroux, qui prouve, en ses explosions,
Que dans un sang vivant bouillent des passions.
Pour la première fois je me trouvais en face
D'un de ces destructeurs terribles de ma race :
Oppressée, en entrant, par une anxiété
Où l'effroi se mêlait de curiosité,
J'ai senti par degrés tomber l'horreur profonde
Qu'inspire un montagnard à ceux de notre monde.
Je me disais qu'il faut que ces hommes, au fond,
Soient convaincus et forts pour faire ce qu'ils font;
Qu'avoir bouleversé le passé dans sa base,
Des rangs, des lois, des mœurs, avoir fait table rase,
Sur le sol déblayé fonder leurs nouveaux droits,
Aborder toute idée et la tourner en lois,
Au milieu des clameurs, des complots, des tempêtes,
Tenir tête à l'Europe et marcher aux conquêtes,
C'est une œuvre inouïe, et que ces gens mal nés
Surpassent en vigueur nos amis blasonnés.

Ainsi la voilà prise à son tour. Les royalistes les moins prévenus écoutent, non pas sans intérêt, ce babil d'une femme heureuse. *Il viendra!* Il est venu. La voilà contente. Il est là dans le groupe, il tremble, il a peur.

. . . .
HUMBERT.
C'est moi.
LE GÉNÉRAL HOCHE.
Comment! toi, céans! ici, toi!
HUMBERT.
Mais oui.
HOCHE.
Voilà, pardieu! des choses imprévues;
C'est à n'y croire pas, même les ayant vues.
Çà! mais j'ai donc été tout à fait convaincant?
Je ne me savais pas à ce point éloquent.
(*Il le prend par le bras.*)
Viens, je t'introduirai.
Qu'est-ce donc? ton bras tremble!
Allons, ferme! En avant! Au feu marchons ensemble!
(*Il l'entraîne vers Mme Tallien.*)
J'amène à vous, madame, un de mes bons amis,
Que vous me demandiez, que je vous ai promis :
Le citoyen Humbert, représentant et membre
Du comité, soldat au Rhin et sur la Sambre,
Qui s'est fait plus connaître aux bivacs qu'aux salons,
Et qu'une femme émeut plus que dix bataillons.
MADAME TALLIEN.
Ah! mon cher général, grâce vous soit rendue,
(*Elle regarde la marquise en souriant.*)
Puisque c'est à vos soins que ma conquête est due!
Et tâchons que monsieur, un peu plus raffermi,
N'ait plus de nous la peur qu'il fait à l'ennemi.

La présentation étant faite, on cause, et, naturellement, chacun revient aux choses qu'il regrette, au passé qu'il aime; le poëte à ses chansons, la jeune femme à la danse, et le seigneur à ses châteaux : Rendez-nous ceci! rendez-nous cela!

Rouvrez-nous l'Opéra, qui voit les araignées
Pendre leurs fils poudreux aux Gloires indignées;
Rendez Flore à Zéphyre et Vénus aux Amours;
Du Théâtre-Français réveillez les beaux jours,
Et brisez la prison où Scapin et Dorine
Gémissent à côté d'Auguste et d'Agrippine.

En ce moment, l'héritière des seigneurs de Villeneuve, la marquise de Maupas, redemande au conventionnel qui l'écoute avec ravissement, non pas le bal, et la fête, et la danse, et les roucoulements de M. Garat : écoutez sa prière, et convenez qu'il n'y a rien de plus touchant :

LA MARQUISE.
Moi, je demande plus. Les airs silencieux
Ne regrettent-ils pas les carillons pieux?
Ne voulez-vous pas rendre au soir plus poétique
Les tintements lointains de la cloche rustique,
Et le Dieu des moissons n'écoutera-t-il plus
L'humble prière, unie aux sons de l'*Angelus?*
Jusques à quand, au sein des temples qu'on profane,
Verra-t-on sur l'autel s'asseoir la courtisane?
Fermerez-vous toujours au pauvre, au cœur navré,
Le sanctuaire antique, aux entrepôts livré?

Bientôt, les salons se remplissant, la causerie tourne à la politique, et les vainqueurs de ce matin insultent à leurs maîtres de la veille. Humbert, patient d'abord, s'efforce en vain de ne pas écouter ces paroles malsonnantes à son oreille. Il finit par se mêler à cette conversation menaçante, et, dans l'accent même d'Alceste accusant Célimène, il s'explique en ces termes d'un langage excellent :

D'ailleurs, madame,
Ces monstres sont encore enfants au fond de l'âme;
Et, sous leur âpre écorce et leur rigidité
Ils ont des profondeurs de sensibilité;
On y peut aisément remuer la tendresse,
Et, pour se jouer d'eux, il faut bien peu d'adresse!

Et lorsque enfin sa modération est épuisée, et que l'esprit ardent de la Montagne a reparu dans cet homme indigné, alors, enfin, nous arrivons à cette interjection magnifique, à cette colère semblable au volcan qui lance à la fois la fumée et la flamme, à ce grand cri dont l'écho a fait palpiter tous les cœurs :

La Convention peut, comme l'ancien Romain,
Sur l'autel attesté posant sa forte main,

Répondre fièrement, alors qu'on l'injurie :
« Je jure que, tel jour, j'ai sauvé la patrie! »

C'est superbe et voisin du sublime. On le sait déjà, d'un bout de la France à l'autre, ce passage éloquent, et nous sommes les premiers à l'accepter, à condition que, tout à l'heure, les vaincus, les spoliés, les terrifiés auront leur tour.

Attendons le troisième acte, il sera la revanche éclatante de l'objurgation du conventionnel Humbert. Mme de Maupas boude en ce moment le lion qui a trop rugi. Elle l'a exilé de sa présence. En vain il prie, il supplie; il écrit des lettres tendres et dévouées, on ne veut pas le voir, on ne veut pas l'entendre. Et pourtant la jeune femme est touchée ; elle a déjà pardonné dans son cœur cette violence.

Est-ce orgueil féminin de vaincre un révolté,
Et d'entrer la première en un cœur indompté?
Le fait est qu'il m'occupe et m'attache, et que j'aime
A lire mieux que lui dans le fond de lui-même.
J'observe en souriant ses mouvements naïfs
Dont nul ne se dérobe à mes yeux attentifs.
Cette étude est pour moi, quand je n'ai rien à faire,
Une distraction : voilà toute l'affaire.

Elle aussi la voilà vaincue, et comme, en effet, ils se valent l'un l'autre, et qu'ils sont, celui-ci et celle-là, bien dignes d'une tendresse si naturelle en ces jeunes cœurs, nous faisons tous des vœux pour qu'ils finissent par s'entendre :

LA MARQUISE.
Êtes-vous bien confus?
HUMBERT.
Oui, madame.
Je suis ce qu'il vous plaît que je sois.
LA MARQUISE.
Ainsi donc,
Vous sentez votre faute et demandez pardon.
HUMBERT.
Je sens que je ne puis vivre avec votre haine.

Voilà, vraiment, comment parle une honnête passion. Plus le jeune homme était terrible avant d'avoir rencontré son dompteur, plus il est tendre et charmant sous la main qui le dompte et le sourire qui le récompense. On n'a pas assez remarqué la très-belle scène où la marquise demande au jeune conventionnel le salut d'un émigré, son fiancé. La vie et la mort de ce rival sont entre les mains d'Humbert; d'un mot, il peut le perdre ou le sauver. Rude épreuve! il en sortira, soyez-en sûrs, comme un homme d'honneur... il sauvera son rival.

LA MARQUISE.
Et je vous le demande, en grâce, avec ferveur,
Pour son salut et pour la gloire du sauveur.
HUMBERT.
Vous l'aimez?
LA MARQUISE.
Il se peut. Admettez que je l'aime.
Qu'importe! Sauvez-le, par respect pour vous-même.
HUMBERT.
Et vous l'épouserez?
LA MARQUISE, *le regardant fixement.*
Oui. — Mais, de mon cœur exclus,
En le laissant périr vous me perdrez bien plus.
Songez, si vous m'aimez, que de votre conduite
Dépendra mon estime augmentée ou détruite,
Que votre attachement, selon qu'il doit agir,
Va me glorifier ou me faire rougir,
Et qu'il peut être doux, ne m'ayant pas pour femme,
De me laisser du moins quelque regret dans l'âme.

C'est décidé, elle commande, Humbert obéit. Mais cette fois, la jeune femme, heureuse et fière de cett' obéissance et de ces respects, finit par accepter les vœux, les prières et la main de son timide amoureux. Elle l'aime, elle en convient. Il relèvera, s'il le faut, pour leurs justes noces, les autels renversés de Notre-Dame :

Ah ! tout ce qu'une force humaine peut tenter,
Un esprit concevoir, un bras exécuter,
Tout ce que n'exclut pas ma foi républicaine,
Tout sera fait : en tout vous serez souveraine.

En ce moment heureux, en plein triomphe, encore un instant, va crouler tout le bonheur du jeune homme. Elle et lui, ils ont compté sans l'homme absent, le seigneur, le royaliste, et, pour tout dire en un mot, le père et le gentilhomme. Il arrive, il regarde, il écoute. Aux premiers mots de la marquise, il pâlit, et dans l'accent du vieux Lusignan quand il apprend que Zaïre, sa fille, aime un fils de Mahomet, le vieillard, se redressant de toute sa hauteur et de toute la force de son orgueil, s'écrie dans un langage à la Corneille :

Qu'entends-je ! où sommes-nous? Est-ce bien là ma fille?
La peste populaire est-elle en ma famille?
Se peut-il qu'à ce point vous ayez méconnu
Ce que vous vous deviez et ce qui m'était dû?
Faut-il que, surpassant la fortune ennemie,
Ma fille à nos revers ajoute l'infamie!
— Ah ! malheureuse enfant! Je ne vous parle pas
De tout ce que ce choix a d'ignoble et de bas :
Briser notre blason, et traîner dans la boue
Les portraits des aïeux souffletés sur la joue;
Donner pour héritière à tous ces fiers barons
Une madame Humbert, bru de leurs vignerons;
Vous, le dernier rameau de cette souche illustre,
Sur leur arbre héraldique enter le nom d'un rustre!
Ce n'est un crime au moins qu'envers notre maison,
Et ce n'est pas encor la pire trahison :
Le comble de l'horreur et de l'ignominie,
Envers notre parti, c'est votre félonie,
C'est d'avoir déserté des vaincus aux vainqueurs,
Et du camp des martyrs au camp des égorgeurs!
Oubliez-vous quel fleuve, entre vous et ces hommes,
Coule chargé du sang des meilleurs gentilshommes,
Du sang de votre époux qui mourut pour sa foi,
Et pour dire bien plus, du sang de votre roi?

A ce cri formidable et voisin de la malédiction paternelle, a répondu la conscience de tout l'auditoire. On applaudit, chaque soir, le gentilhomme autant que le conventionnel. Les esprits sont suspendus, les âmes sont partagées. Justice est faite : à chacun sa part dans l'estime et dans les respects de cette génération innocente des crimes de ses pères, et qui n'en veut savoir que l'héroïsme et les douleurs.

Nous n'irons pas plus loin, le reste appartient à la passion pure, et tout le quatrième acte est consacré aux peines, aux amours, aux repentirs, aux combats de ces deux jeunes gens, Humbert et la marquise. Et cependant nous rendrons cet honneur à la jeune femme : elle a précieusement conservé l'honneur de sa race, elle agit en chrétienne, en fille noble, elle obéit à la volonté paternelle. Elle obéit, non pas sans déchirement et sans larmes ; mais enfin le devoir l'emporte, et dans cette âme bien trempée, il est plus fort que l'amour.

Le dénoûment se passe en Vendée, après Quiberon, dans ce vaste champ, couvert de funérailles, qui porte encore le nom de *Champ des Martyrs*. Ici, manquent les grands noms de la Vendée ; à peine on entrevoit les douleurs de la fidèle et courageuse Bretagne. Un voile est

habilement jeté sur les misères de cette guerre plus que civile. Il le fallait. L'intérêt de l'œuvre, heureusement, était autre part. Enfin nous dirons, avec une louange sincère, que le dernier mot de cette élégie appartient au vicomte de Vaugris, le jeune royaliste qui va mourir : Vive le roi ! c'est le dernier cri du jeune héros, et les soldats de la république victorieuse de s'incliner devant le jeune homme qui va mourir :

Toujours légers! la mort ne peut les rendre graves.
N'importe: ils meurent bien; ce sont aussi des braves.

C'est ainsi que, d'un bout à l'autre, on ne peut que louer dans cette éloquente composition d'un grand esprit, disons mieux ! d'une grande justice, et si nous avons parlé plus longtemps que d'habitude d'une œuvre dramatique, on comprendra qu'ayant sous la main un chef-d'œuvre, il était juste et naturel de le signaler dignement.

Ch. WALLUT.

Paris. — Typ. Hennuyer et fils, rue du Boulevard, 7.

L'ENFANCE.



Le baromètre de l'enfance. Composition de G. Fath.

RÉCITS HISTORIQUES.

ANGO (1).



Le lancement de *la Grande-nef-Françoise.* Dessin de Morel-Fatio.

IV. — LES DÉBUTS DANS LA VIE.

En écrivant les précédents chapitres et en racontant les circonstances qui ont accompagné la naissance et le baptême de Jean Ango, je n'ai rien inventé. J'ai fouillé longuement et consciencieusement dans les légendes dieppoises, puis j'ai traduit le français du seizième siècle en

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

français du dix-neuvième, sans m'éloigner du sens exact.

Quand il s'agit de personnages qui ont tenu une place, grande ou petite, dans l'histoire, de ceux surtout qui peuvent servir de type pour une époque et dont l'existence peint mieux encore dans ses détails les us et coutumes d'un temps passé que ne le font les légendes et les mémoires, on ne doit pas se laisser aller à ces fantaisies de l'imagination qui sont d'une aide si puissante pour la construction du roman.

Aucun détail, aucun renseignement n'existe sur les premières années de l'enfance de Jean Ango. Tout ce que j'ai pu apprendre, c'est qu'il avait eu pour compagnon, dans sa plus tendre jeunesse, un enfant de son âge qui se nommait Jean, comme lui, et Parmentier, du nom de son père.

Les deux petits garçons furent élevés ensemble, travaillant tous deux et écoutant avec un grand intérêt les récits de Pierre le contre-maître, qui, à chaque retour de voyage, passait son temps auprès de Jean Ango, qu'il adorait.

Parmentier, fils d'un marin, se destinait, comme Jean, à la carrière maritime, et l'amitié qui liait les deux enfants ne s'effaça jamais dans l'avenir. Quand Ango fut riche, il mit son ami Parmentier à même d'arriver aussi à une position brillante, ainsi que nous le verrons plus tard (1).

Quand le petit Jean Ango atteignit sa septième année, Pierre commença son éducation de mousse, et l'élève profita de la science du maître avec une telle ardeur, qu'il n'y eut bientôt plus rien à lui apprendre sur l'art de grimper, d'attacher un nœud, de courir sur une vergue, de se promener dans la mâture et sur les cordages, de l'arrière à l'avant, en passant par l'extrémité des perroquets.

Cousin et Ango étaient heureux de voir cette agilité, cette sûreté de main, cette rapidité, qui sont les qualités les plus précieuses d'un homme de mer.

Le vieux Pierre ne vivait qu'en voyant le petit Jean. Quand il n'était pas près de lui, le contre-maître devenait triste et de mauvaise humeur.

A cette époque il y avait grande émotion dans la marine dieppoise. A Colomb, qui, en 1492, avait découvert l'Amérique, venait de succéder Gama, qui, cinq ans après, en 1497, avait tracé la route des Indes. Gama et Diaz s'attribuaient chacun la découverte de la pointe d'Afrique, ce qui rendait Cousin furieux.

Il résolut, lui aussi, de se rendre aux Indes. C'était le premier Dieppois qui allait tenter ce voyage.

Jean avait douze ans, il voulut accompagner son parrain, Ango y consentit. C'était un splendide début dans la vie maritime que ce voyage de long cours. Pierre était dans l'enchantement: il n'allait pas quitter son élève et il se faisait une fête de le voir à la manœuvre.

Louison pleura quand elle apprit cette résolution; mais, fille et femme de marin, elle devait être habituée à la séparation et à l'abnégation. Puis quelle autre carrière pouvait suivre Jean?

Le voyage dura deux ans. Au retour, Jean, vieilli par la fatigue et l'expérience, était presque un homme; il avait quatorze ans.

— Il n'y a pas au monde un meilleur matelot! s'écriait Pierre avec fierté.

— Je suis content de lui! dit Cousin à Ango. Il promet de belles choses pour l'avenir.

L'année suivante, en 1504, Jean fit, avec son père, le voyage des côtes d'Afrique. De 1505 à 1507, il garda presque constamment la mer, et Cousin avait eu raison de le dire, le jeune homme avait tout en lui pour faire un excellent officier. Sa réputation commençait à naître et elle promettait de grandir.

A dix-huit ans, Jean connaissait les Indes, les côtes d'Afrique, les côtes d'Europe et la Méditerranée.

Cousin, qui l'aimait beaucoup, lui proposa un voyage d'exploration sur les côtes de l'Amérique du Nord.

Jean hésita avant d'accepter, sans pouvoir comprendre la cause de cette hésitation. Son père était souffrant, il avait besoin de se reposer de ses fatigues, d'avoir au moins une année de tranquillité.

La famille Ango ne possédait aucune fortune, et les revenus d'Ango et de sa femme consistaient uniquement dans la part de bénéfice que les armateurs assuraient à l'officier et la part de prise que lui donnaient souvent quelques rencontres avec l'ennemi.

Jean avait rapporté de ses derniers voyages une somme assez forte.

— Reposez-vous, père! dit-il à Ango. Vous avez de quoi bien vivre jusqu'à mon retour et je reviendrai avec mes besaces pleines. J'ai dix-huit ans et vous en avez bientôt soixante. C'est à moi à travailler.

Il s'embarqua, le cœur plein d'espérance, sur un grand navire que commandait Cousin. Ce navire, emportant de nombreux passagers et une charge énorme de marchandises, se rendit d'abord à Terre-Neuve pour y fonder une colonie française, puis il louvoya sur les côtes pour faire la pêche de la morue.

Le voyage, aller, séjour et retour, dura seize mois. A cette époque, où les courriers de poste n'existaient pas sur mer, les lettres des pays lointains ne pouvaient arriver.

Quand le navire reprit la route de Dieppe, il y avait un an et quatre mois que Jean était privé de toute nouvelle de sa famille.

Sa joie était grande au départ. Cousin avait obtenu de l'armateur pour son filleul une large part dans les bénéfices, et Jean se voyait riche. Il ne pensait qu'à son père et à sa mère qui, eux aussi, allaient être heureux.

Cependant, en approchant de la terre de France, Jean, sans savoir pourquoi, sans comprendre ce qui se passait en lui, se sentait le cœur serré. Une inquiétude vague et une tristesse que rien ne pouvait combattre, pas même le service, qui lui prenait tout son temps, s'emparaient progressivement de lui!

— Qu'as-tu? lui demandait Cousin, qui avait remarqué cet état de marasme.

— Je ne sais! répondait Jean.

— Qu'éprouves-tu?

— De la crainte et de la peine en approchant des côtes de France.

— Mais tu vas revoir ton père et ta mère, qui seront heureux de ton retour.

Jean soupirait sans répondre.

On arriva en vue de Dieppe et le navire entra au port à la marée haute. De nombreux curieux envahissaient le quai.

(1) Parmentier, qui découvrit l'île de Sumatra dans un de ses voyages, a laissé des mappemondes, des cartes marines et une pièce de vers (Paris, 1531, in-4° goth.) qui a pour titre: *Navigation de Parmentier, matelot de Dieppe, contenant les merveilles de la mer, du ciel et de la terre, avec la dignité de l'homme.* Ce livre a été réimprimé par les soins de M. Estancelin: *Journal du voyage de J. Parmentier à l'île de Sumatra en 1529.*

— Je ne vois ni mon père, ni ma mère, se dit Jean, dont le cœur se serra.

Le navire amarré, Jean descendit à terre. Il marcha d'un pas rapide vers la maison d'Ango. C'était la première fois, depuis ses six années de navigation, qu'on ne venait pas au-devant de lui.

En approchant de la maison paternelle, sa tristesse augmentait et son pas se ralentissait. Enfin il fit un effort et il entra dans la maison.

Sa mère le reçut dans ses bras en éclatant en larmes. Elle était en grand deuil.

— Mon père! s'écria Jean en pâlissant.

— Il est mort en te bénissant! répondit Louison entre deux sanglots.

— Oh! dit Jean, c'est donc cela que j'étais si triste!

Son père était mort deux mois avant son retour.

Jean passa tout l'hiver auprès de sa mère, cherchant tous deux une consolation à leur douleur dans un épanchement réciproque.

L'été suivant, Cousin voulut retourner doubler la pointe d'Afrique et de là se rendre aux Indes. Il s'agissait de rapporter une charge d'ivoire, de diamants, d'émeraudes et de rubis de Ceylan. On embarqua à bord tout ce qu'il fallait pour opérer les échanges avec les indigènes.

Cousin, qui commandait pour la plus riche compagnie d'armateurs de Dieppe, fit nommer Jean son second.

— Ma mère, dit Jean en embrassant Louison au moment de monter en canot, c'est une fortune que je vais chercher là-bas, et je te la rapporterai.

Le voyage, du départ à l'arrivée aux Indes, s'accomplit dans les meilleures conditions.

Après un séjour assez long, le navire, chargé de richesses, reprit la mer, se dirigeant vers le cap de Bonne-Espérance. Malheureusement, au retour, une maladie terrible et encore peu connue dans la marine attaqua l'équipage. C'était le scorbut, causé sans doute par l'excès des viandes salées et le manque absolue de la nourriture fraîche.

Cousin, le commandant, fut un des premiers atteints. Se croyant près de mourir, il fit venir ses officiers et son équipage, et il transmit le commandement du navire à Jean Ango.

La nef venait d'entrer dans le canal Mozambique, et la nuit suivante une horrible tempête, éclatant subitement, comme cela arrive dans ces parages, faillit jeter le navire sur les rochers de la côte des Cafres, pays absolument inconnu, et où ne s'était arrêté aucun bâtiment.

Jean fit preuve, dans cette circonstance, d'une telle énergie et d'une telle précision, que l'équipage, décimé par la maladie, ne perdit pas un instant l'espérance. Le navire fut sauvé.

Ces trois jours de tempête avaient complétement guéri Cousin. Retrouvant toute son énergie en présence d'un danger imminent, il avait quitté son hamac, et il était remonté sur le pont le dernier jour.

En le voyant apparaître, Ango accourut vers lui pour lui remettre le commandement; mais Cousin refusa.

— Tu as fait exactement ce que j'aurais fait, dit Cousin à son filleul; continue.

Quand le péril diminua, et que le calme commença à revenir, Cousin, dans un moment d'effusion, embrassa Ango, et, se tournant vers les matelots qui étaient groupés autour d'eux :

— Mes amis, dit-il, jusqu'à notre rentrée à Dieppe, je ne suis plus que passager sur ce navire; Ango gardera le commandement. C'est la seule récompense que je puisse lui donner. Obéissez-lui comme vous m'avez toujours obéi!

Des acclamations frénétiques accueillirent ces paroles. Le calme, la bravoure, la force d'âme et l'intelligence dont avait fait preuve ce jeune officier de vingt et un ans à peine lui avaient donné, en quelques heures, toute l'autorité d'un vieux loup de mer.

Pierre, le contre-maître, avait le visage épanoui, et, se penchant vers Cousin :

— Dire que c'est mon élève et le vôtre, mon commandant! murmura-t-il.

L'honneur insigne fait à Ango lui toucha le cœur, mais ne lui troubla pas l'esprit; il pensa à tout et il veilla à tout.

Il y avait des avaries à réparer : une relâche était nécessaire. La côte étant voisine, Jean la suivit, dans l'espoir de rencontrer un abri naturel où il pût faire jeter l'ancre pour procéder à la réparation du navire et pour envoyer chercher à terre de l'eau et des vivres frais, les meilleurs remèdes pour combattre le scorbut.

La tempête avait cessé avec la nuit. Au moment où le soleil descendait à l'horizon, on arriva en vue d'une haute montagne s'avançant dans la mer et y descendant à pic, avec un versant uni comme celui du Gibraltar.

— En doublant cette pointe, dit Ango, nous entrerons dans une baie, et nous serons abrités, par le rocher, des vents du sud, du sud-ouest et de l'ouest.

Ango, effectivement, ne se trompait pas; mais il n'avait pas tout deviné.

L'autre versant de la montagne était la tête d'une baie assez profonde et toute bordée de forêts magnifiques. Au fond de cette baie s'étalait en amphithéâtre, les pieds dans la mer, une ville d'une éblouissante beauté.

Cette ville, la capitale de la Cafrerie, qui n'avait pas encore été découverte, se nommait et se nomme encore aujourd'hui *Sofala*. C'était le grand entrepôt d'or et d'ivoires de cette partie de l'Afrique.

Averti de la richesse de cette ville, où la poudre d'or se vendait en tonneau, Ango descendit à terre, et il fit des marchés avec les habitants.

Les Cafres préféraient de beaucoup à leurs tonnes d'or les vêtements européens; les échanges furent faciles, et les tonnes d'or, les défenses d'éléphants, les cornes de rhinocéros, les écailles de tortues colossales, les peaux de tigres s'entassèrent dans la cale du navire.

L'embarquement opéré, la nef réparée et l'équipage absolument guéri du scorbut, on reprit la mer. Il y avait encore quarante jours de route au moins pour arriver au port. Ango, qui avait étudié et adopté les principes d'hydrographie de l'abbé Descaliers, le vieux professeur de Cousin, quitta les côtes et vogua en pleine mer.

A la hauteur des côtes de Bretagne, et comme elle allait arriver en vue de la terre française, la nef dieppoise fit la rencontre d'un vaisseau portugais armé, qui l'attaqua aussitôt.

— Rappelle-toi ton baptême, dit Cousin à Ango, et tue le capitaine portugais avec l'épée que tu n'as pas voulu me rendre!

Cousin refusa de reprendre le commandement dans cette circonstance grave; il se contenta d'examiner tout, et il approuva tout. C'était la première fois dans sa vie que Jean Ango commandait un navire français en face d'un navire ennemi. Il se jura à lui-même de vaincre ou de mourir.

Après un combat sanglant, le bâtiment portugais fut pris et emmené en remorque à Dieppe. L'entrée de la

nef, dont la cale craquait sous le poids des tonnes d'or, des caisses de diamants, de rubis, d'émeraudes, d'ivoires, fut un véritable triomphe.

Cousin avait trop de gloire à lui pour qu'il en prît aux autres. Il fut le premier à raconter tout ce qui s'était passé et à vanter le courage et l'héroïsme de son filleul.

Ango fut fêté par ses compatriotes, et sa réputation commença alors à se répandre.

Mme Ango ne se sentait plus vivre ; elle était inondée de joie et plongée dans un monde d'ivresse et de fierté maternelle satisfaite. Jamais l'excellente femme n'eût pensé que la gloire qu'elle rêvait pour son fils pouvait arriver si rapidement.

Un jour, Cousin vint s'asseoir à la table où la mère et le fils lui faisaient toujours fête.

— Mon filleul, dit-il, j'ai fait tous mes comptes et tous les tiens avec mes armateurs. Je t'apporte quittance à signer.

Il fouilla dans sa poche, et il y prit un grand portefeuille, qu'il ouvrit lentement :

— Eh! ma commère, dit-il à Mme Daguay, qui était assise près de lui, qu'est-ce que vous pensez que notre petit Jean ait à toucher chez les armateurs?

— Mais, fit Bernardine, je ne puis trop savoir.

— Bah! Dites toujours.

— Qu'as-tu à toucher? reprit Mme Ango; le sais-tu, Jean?

— Je ne m'en doute pas, ma chère mère, répondit Jean en souriant.

— Eh bien! je vais vous le dire, moi, reprit Cousin.

Il étala sur la table des papiers et des parchemins couverts d'une écriture gigantesque.

— Tu as à toucher chez nos armateurs, mon garçon, la somme de trois cent cinquante-deux mille livres tournois parisis.

Louison et Bernardine ouvrirent de grands yeux avec une expression d'étonnement profond.

— Trois cent cinquante-deux mille livres tournois parisis! s'écria Ango en frappant sur la table. Et vous, mon commandant?

— Tout autant.

— Pas plus? dit Ango avec étonnement.

— J'ai accepté ma part de commandement jusqu'au jour où le scorbut m'a couché dans mon hamac. A partir de ce moment, j'ai exigé que ce fût toi qui touchasses cette part.

— Mais, mon commandant...

— Pas un mot! Je le veux! D'ailleurs, c'est ton parrain qui te parle.

— Mon Dieu! quelle richesse! dit Mme Ango en joignant les mains.

A cette époque, l'argent avait dix fois la valeur qu'il a aujourd'hui. Trois cent cinquante-deux mille livres tournois parisis font, en notre monnaie moderne, à peu près quatre cent quarante mille francs ; ces quatre cent quarante mille francs du seizième siècle équivalaient à un million de francs de notre dix-neuvième.

— Que vas-tu faire de ta fortune? demanda Bernardine à son filleul.

— Moi, répondit Jean, mon parti est pris et arrêté. Je laisserai à ma mère, pour vivre pendant que je n'y serai pas, cent cinquante-deux mille livres, et, avec les deux cent mille qui restent, j'envoie au diable les armateurs, et je me fais construire une nef à ma guise. M'approuvez-vous, parrain?

— De tout cœur, mon garçon!

Ango, dont la nature vive et insatiable ne comprenait pas une longue attente, s'occupa aussitôt de réaliser son projet.

Huit mois après, sa nef était construite ; tout le travail avait été exécuté sous sa surveillance, et il s'apprêta à prendre la mer.

Dans la vie de l'illustre marin, cette expédition, racontée plus haut, a été d'une énorme importance. C'est grâce à elle, grâce à la somme considérable que son courage et le hasard heureux mirent à sa disposition, qu'il put entrer dans la voie qui l'a conduit à la puissance.

Ayant un navire à lui, Ango décuplait ses chances de richesses et de succès.

V. — LA GRANDE-NEF-FRANÇOISE.

Ce fut au printemps de l'an de grâce 1512 qu'Ango entreprit son premier voyage sur sa nef, à laquelle il avait donné le nom pimpant de *la Triomphante.*

Il fit, en quatre ans, cinq expéditions avec ce navire, et avec un tel succès qu'il quadrupla sa fortune.

En 1517, Ango, âgé à peine de vingt-huit ans, était le plus riche armateur de Dieppe, et possédait un chantier de construction et six navires.

Tout lui avait réussi et il commençait à compter sa fortune par millions. Au reste, cette fortune était bien placée, car il l'employait magnifiquement.

Deux ans plus tard, Ango, dont les bâtiments commençaient à faire flotte, donna le commandement de deux de ses nefs, *la Pensée* et *le Sacre*, à son ancien camarade d'enfance, Jean Parmentier, et au frère de Jean, Raoul Parmentier.

Parmentier aborda d'abord à la Nouvelle-France, puis il se rendit au Brésil, ainsi que le lui avait indiqué Ango, qui voulait entrer en commerce avec ce pays. En quittant le Brésil, il fit voile vers la Guinée et se dirigea ensuite vers les îles Saint-Laurent.

Ce fut en s'engageant dans la mer des Indes plus loin que les autres navires ne s'étaient jamais risqués, qu'il découvrit la magnifique île de Sumatra (1), ce qui augmenta encore la fortune d'Ango.

A cette époque où nous sommes arrivés, et où Dieppe était dans tout l'éclat de sa puissance, la ville du Havre commençait à s'élever autour de son port à demi creusé.

François Ier régnait depuis quatre années et se préparait à la guerre avec l'Angleterre, guerre que Henri VIII, au reste, désirait autant que lui. Depuis deux siècles florissaient Harfleur et le port de l'Eure ; mais ni Harfleur ni l'Eure n'offraient à l'embouchure de la Seine un obstacle sérieux aux invasions anglaises.

Un manuscrit, les *Annales du commerce d'Abbeville,* a conservé la liste des ports de Normandie et de Picardie qui existaient au quinzième siècle : l'Eure, Dieppe, Caen, Abbeville, Boulogne, la Hogue, Estappes, Barefleu (Barfleur), Harfleu (Harfleur), la Bée-de-Vire, Roen (Rouen), Eltrutat (Etretat), Honnefleu (Honfleur), Tongues (Touques), Chierebourg, Pont-Audemer, Saint-Valery, le Chief-de-Caux, Wauban, Caudebec, Fécamp, Saint-Savinien, Calais. En 1340, chacun de ces ports fournit à Philippe de Navarre la flotte qui fut si fort déconfite devant l'Ecluse.

François Ier, inquiet de la facilité d'entrée que l'embouchure de la Seine offrait aux navires anglais, envoya, à son retour de l'heureuse expédition milanaise, un de

(1) En 1530, Jean Parmentier et son frère Raoul, qui étaient établis à Sumatra, moururent dans le même mois, de la fièvre.

ses serviteurs dévoués visiter le littoral et surtout cette magnifique plage dont l'existence, derrière l'Eure, lui avait été signalée.

Le rapport fait à Sa Majesté portait que le vaste emplacement à l'embouchure de la Seine était le plus propre à recevoir non-seulement des fortifications « à l'encontre des Anglais, mais une ville et havre pour traduire et transporter par eau plus aisément toutes sortes de marchandises en la ville de Rouen et aux villes d'amont, comme Paris et autres bonnes villes. »

L'édification de la ville fut résolue, et François Ier confia les travaux à messire Guion-le-Roy, chevalier, sieur du Chaillou, qu'il nomma le premier capitaine de ladite ville de Grâce, à laquelle il donna pour armes ses propres armoiries, une salamandre avec la devise : *Nutrio et exstinguo.*

Le flux et le reflux incessant de la mer rendirent longs et pénibles les travaux préparatoires de consolidation du sol.

Ces premières difficultés aplanies, la ville continua à s'élever comme par enchantement, et tout semblait promettre une prospérité prochaine, quand, dans la nuit du 17 mars 1516, une marée monta à une telle hauteur, qu'elle envahit la plage et détruisit tout sous ses puissantes vagues.

La population, effrayée, se sauva sur la montagne d'Ingouville.

Cette marée, qui fut appelée la *male marée,* avait envahi tous les fossés et s'était étendue à plus d'une lieue dans l'intérieur des terres. Ce fut le premier événement qui figura dans les annales de la ville nouvelle, et, chaque année, dans la suite, on célébra solennellement, en l'église Notre-Dame, une grand'messe pour l'âme des trépassés dans la triste et funeste nuit de la *male marée.*

Le danger passé, les constructions furent reprises avec une nouvelle ardeur.

En 1525, la ville étant à peu près terminée, François Ier dit hautement qu'il la visiterait l'été suivant.

C'est à cause de cette visite du roi de France, que les relations s'établirent entre François Ier et le grand armateur de Dieppe. Et voici comment :

Ango, dont la richesse était devenue colossale et qui se donnait le luxe de contenter toutes ses fantaisies, eut l'idée de faire construire une nef comme on n'en avait jamais vu. Il était très-lié avec un sieur Lespagne, capitaine, gentilhomme du pays de Bretagne, qui s'occupait fort de constructions navales.

Ango lui communiqua son idée, en lui offrant l'argent pour l'exécuter, et il ajouta :

— Cette nef tirerait trop d'eau pour notre port de Dieppe. Il faut la construire dans le bassin du Havre, et faire tous les efforts pour qu'elle soit prête à prendre la mer quand Sa Majesté viendra rendre visite à la nouvelle ville.

Lespagne accepta avec empressement, et, guidé par Ango, il commença ses travaux dans les chantiers du Havre de Grâce.

Ce bâtiment fut construit dans le délai convenu : Ango avait prodigué les livres tournois pour réussir à temps.

C'était une monstrueuse machine que ce bâtiment, qui avait pour nom *la Grande-nef-Françoise.* La coque jaugeait 2,000 tonneaux et elle portait trois rangs de sabords. Dans son intérieur, on avait établi une chapelle assez vaste pour contenir plus de trois cents fidèles. Il y avait pour distraction des jeux de toutes sortes et même un grand jeu de paume.

A l'avant du navire, dans l'entrepont, on avait établi une grande forge. A la naissance du beaupré se dressait un moulin à vent, et sur le tillac, à l'arrière, une grande maison en bois, fort habitable et construite avec un art infini.

Ce navire avait quatre mâts et un beaupré, un hunier aux deux grands mâts, ainsi qu'un grand pacfi (sorte de basse voile) et une voile de perroquet; les deux mâts de l'arrière portaient une voile latine.

En 1529, François Ier, lassé de la guerre, ne s'occupa que de l'embellissement de son royaume et de la propagation des beaux-arts. Un des premiers voyages qu'il fit à cette époque dans ses provinces fut celui de la Normandie. Il avait le désir de voir le Havre.

Après avoir visité Rouen, où il fut royalement reçu, il prit la route du nouveau port, entouré d'une escorte éblouissante de richesse et de noblesse. Tous ceux du Havre, auxquels s'étaient joints ceux de Harfleur, de Honfleur, de Fécamp et de Dieppe, et à la tête desquels était Jean Ango, vinrent au-devant du roi.

L'entrée fut pompeuse. François traversa la ville et vint à la tête du port où se dressait la grosse tour qui avait reçu son nom, puis il se dirigea vers le bassin de l'Eure, où trônait la colossale nef.

Ango et Lespagne avaient précédé le roi, pour le recevoir et lui faire les honneurs.

A l'arrivée de François Ier, tous les canons de la nef le saluèrent. François Ier était émerveillé de ce qu'il voyait. Il monta sur le pont, et, quand il eut tout visité, tout minutieusement examiné, se faisant expliquer ce qu'il ne comprenait pas tout d'abord dans cette construction, il s'écria avec cette grâce d'expression qui faisait de lui l'homme le plus aimable de son royaume :

— C'est une merveilleuse féerie que cette création nouvelle de nef. Elle est si bien gréée, si bien équipée, si bien parachevée et si disposée à prendre la mer que je veux assister à sa sortie du port. J'enverrai ce beau vaisseau en Orient pour faire tête au grand Turc.

Le lendemain, on fit sortir *la Grande-nef-Françoise* du bassin de l'Eure, où elle avait été mise sur chantier. Il fallut deux marées pour l'amener jusqu'au bout de la jetée, qui existait alors là où se dressait la tour de François Ier. Mais, comme les jours suivants, les marées ne furent pas assez fortes pour permettre à l'énorme navire d'appareiller et de prendre le large, on dut le ramener par prudence au saut de la grande barre (1).

Le désir du roi n'avait pu être satisfait, mais son admiration n'était pas moins vive ni son contentement moins grand.

— Maître Ango, mon fidèle sujet, dit-il, quelle récompense doit être vôtre ?

— Sire, répondit l'armateur, je n'ai qu'une récompense à demander à Votre Majesté, mais celle-là sera grande.

(1) Ce grand navire, dont l'audacieuse construction fut en quelque sorte le prélude des formidables vaisseaux de guerre du siècle de Louis XIV, n'eut pas un sort heureux. Il ne put jamais prendre la mer.

On fut contraint de le garder en bassin jusqu'au mois de novembre, dans l'espoir que la marée haute pourrait lui permettre de sortir; mais, pendant la nuit de saint Clément, une horrible tempête éclata sur le Havre, à *grande tourmente et impétuosité du vent,* — disent les Mémoires du sieur maistre Guillaume de Marceilles. — La nef, tournée et accotée sur un de ses flancs, fut tellement immergée qu'on ne put la redresser. Tout espoir de tirer parti de cette colossale construction fut perdu. On dut se résigner à la démolir, et on bâtit, avec ses débris, la plupart des maisons de ce quartier des *Barres,* qui existe encore, et où sont établis les chantiers de construction.

— Laquelle ?

— Que le roi vienne visiter mes navires à Dieppe, et qu'il m'honore de la gloire immense de le recevoir dans ma demeure, je serai au comble de mes vœux.

— Je vous promets de vous rendre visite, maître Ango, dit le roi, et cela prochainement.

François Ier tint parole : un mois après son départ du Havre de Grâce, il fit prévenir Ango de sa prochaine arrivée à Dieppe.

VI. — LA VISITE DU ROI.

Ango, dont les caves regorgeaient de tonnes d'or, de diamants, de pierres précieuses, Ango puisa à pleines mains dans ces immenses richesses pour faire accueil royal au grand souverain qui allait l'honorer de sa présence.

La maison d'Ango, à Dieppe, était une merveille de beauté et de richesses : toutes les parties du monde avaient contribué à l'embellir. Cette maison occupait la place qu'occupe aujourd'hui le collége communal de la ville, qui a succédé au collége des Oratoriens.

La rue Ango qui, prenant naissance rue Aguado et débouchant sur le quai Henri IV, fait communiquer la place avec le port, était autrefois la grande entrée du palais de l'armateur.

La maison Ango avait quatre façades, toutes les quatre en bois de chêne sculpté par les meilleurs artistes.

Les sujets de ces sculptures étaient des scènes de voyages, des combats entre les Normands et les Anglais, des cités de l'Afrique ou des Indes, et, sur le côté regardant la ville, les Fables d'Esope étaient représentées.

La première de ces façades donnait sur le port, la seconde sur la rue, la troisième sur la plage, et la quatrième sur les immenses chantiers de construction qu'avait fait établir le célèbre marin.

La vue s'étendait donc sur l'Océan, sur le port, sur les falaises et sur la vallée d'Arques.

Les jardins étaient pittoresquement plantés, garnis de pavillons et de fontaines aux eaux jaillissantes.

Le luxe et le faste de l'intérieur de cette demeure tenaient du prodige. Il y avait là, pour décorations et pour ornements, toutes les richesses manufacturières de l'Inde. La vaisselle d'argent, ciselée par le burin italien, surchargeait les étagères des buffets d'ébène, les tableaux des grands maîtres couvraient les murailles, des trophées d'armes constatant les triomphes des nefs garnissaient les galeries, et les étoffes de la Turquie et du golfe Persique servaient de draperies et de rideaux.

Ce magnifique palais, que l'on admirait encore au dix-septième siècle, et qui a été détruit pendant le bombardement, était la résidence d'hiver du célèbre armateur. Il avait, pour résidence d'été, le château de Varengeville.

Varengeville, situé à courte distance de Dieppe, du côté de la vallée de la Saane, passait alors et passe encore aujourd'hui pour le plus beau village de toute la Normandie.

La route, bordée de haies vives, a des échappées de vue sur les plaines en culture, sur les vallons luxuriants, sur les gorges profondes qui descendent jusqu'à la mer, et sur les dunes escarpées du haut desquelles on découvre les falaises de la côte, dont la chaîne fuit, en s'amoindrissant, vers le nord jusqu'à l'embouchure de la Somme.

L'église de Varengeville est plantée en haut de la falaise, à l'extrémité du village, dont la longueur, considérablement augmentée par les enceintes successives des habitations bordées de haies, est de plus d'une lieue.

Le dimanche, c'est donc une longue promenade à parcourir pour se rendre à la messe; aussi la légende raconte-t-elle que jadis les habitants, fatigués d'aller assister au service divin si loin du centre du village, avaient résolu de démolir l'église et d'en rebâtir une autre avec les matériaux de l'ancienne.

Ce qui fut dit fut fait.

La nouvelle église construite, cette fois, au centre du village, les habitants se disposèrent à assister à la première messe le lendemain, qui était un dimanche; mais ce lendemain, quand tous arrivèrent, quel étonnement étrange se peignit sur leur physionomie ! L'église nouvelle avait disparu, et l'ancienne église démolie se dressait, reconstruite, en haut de la falaise.

C'était saint Valery, le patron de l'église, qui, tenant beaucoup à rester au bord de la mer, et jugeant, en outre, qu'il fallait punir la paresse des paroissiens, avait démoli la nouvelle et rebâti l'ancienne.

Depuis ce temps, les habitants de Varengeville avaient renoncé à leur projet, et l'espace où avait été construite la seconde église étant libre et désert, Ango l'avait acheté pour y construire son château d'été.

Ce manoir, splendidement orné, dominait la falaise et s'apercevait de tous les points de la côte. Une haute tourelle, placée au centre des bâtiments, permettait de découvrir un horizon sans fin. C'était sur la terrasse de cette tourelle qu'Ango se plaçait pour reconnaître ses vaisseaux au retour de leurs expéditions lointaines.

Tous les ornements intérieurs de ce château d'été provenaient de l'Inde. Quatre navires avaient fait le voyage pour aller acheter l'ameublement.

La réputation du château de Varengeville était alors européenne, comme l'était celle de son châtelain.

Ce riche manoir, détruit en partie, est aujourd'hui une ferme. On admire encore cependant les ornements capricieux des fenêtres, une élégante galerie, des médaillons appliqués contre les murailles et représentant des figures d'hommes et de femmes ; mais les salles antiques, jadis si coquettement ornées, sont devenues des granges et des bergeries.

A l'époque où le roi François Ier fit annoncer son arrivée, le manoir de Varengeville, comme le palais de Dieppe, était dans tout l'éclat de sa splendeur.

Un matin, un des courriers placés sur la route de Paris, de distance en distance, entra au galop dans la ville de Dieppe, et, s'arrêtant dans la cour du palais Ango, il cria à tue-tête, en agitant son écharpe :

— Vive le roi! le roi vient!

Depuis dix jours toute la ville attendait anxieusement l'arrivée du roi, et l'annonce de cette arrivée, jetée par la voix du courrier, et passant rapidement de bouche en bouche, détermina un élan d'enthousiasme du faubourg du Pollet à la Cantle-Côte. Des milliers de cris joyeux montèrent dans les airs, et, toutes les portes des maisons s'ouvrant avec un même bruit, la foule des habitants de Dieppe se rua dans les rues et sur les quais.

Les tambours battirent et les trompettes sonnèrent, tandis que les sonneurs se préparaient à mettre les cloches en volée dès que le signal de l'apparition du cortége royal serait donné.

Tout était prêt pour recevoir le roi de France. Les arcs de triomphe en fleurs et en feuillages formaient berceaux aux abords de la porte de la Barre, par laquelle François Ier devait entrer. En un clin d'œil toutes les façades des maisons furent décorées et garnies de guirlandes.

Les autorités se mirent en marche, le prévôt portant, sur un grand plat d'argent, les clefs de la ville, et suivi de tous ses officiers civils.

Ango, à la tête de tous les armateurs et de tous les marins, marchait à la suite du prévôt.

Les plus belles filles de Dieppe, vêtues de leur plus riche et de leur plus séduisant costume de fête, formaient une succession de groupes autour de grandes corbeilles de fleurs placées sur le passage du roi.

Bientôt le cortége royal apparut et François Ier fit son entrée dans la ville au milieu d'une expression d'amour qui sembla le toucher profondément.

François Ier reçut dans la riche maison d'Ango l'hospitalité la plus fastueuse, et il passa huit jours au milieu des fêtes les plus brillantes.

La veille du jour même où le roi devait quitter Dieppe, une nouvelle arriva à Ango, nouvelle qui détermina dans sa vie un fait unique et sans exemple.

Il apprit que des navires de guerre portugais, ayant rencontré dans la mer des Indes cinq vaisseaux lui appartenant, à lui, Ango, les avaient pillés, incendiés et coulés.

Quand il communiqua cette nouvelle désastreuse au roi, François Ier fut indigné.

— J'enverrai demander justice à la cour de Portugal, dit-il avec colère.

— Sire, dit Ango, laissez-moi aller moi-même à Lisbonne.

— Vous? reprit le roi étonné, et pourquoi?

— Pour me faire justice.

— Tout seul?

— Avec ma flotte.

Le roi sourit.

— Faites, maître Ango! dit-il. Cette affaire avec le roi de Portugal est plus la vôtre que la mienne. Entendez-vous tous deux, et traitez de puissance à puissance.

Le soir de ce mémorable jour, François Ier fit envoyer à son hôte, par son grand chancelier, qui l'avait accompagné, deux titres, l'un créant en *vicomté* la terre de Varengeville, et l'autre nommant Ango *capitaine commandant* de la place de Dieppe.

L'orgueil de l'armateur était justement satisfait, car si le roi de France récompensait son serviteur, il ne faisait qu'acquitter une dette du pays envers un de ses bienfaiteurs.

Le lendemain, le roi quitta Dieppe en promettant à Ango de ne jamais l'oublier, et il ajouta que, quand il aurait besoin du dévouement d'un sujet fidèle, il s'adresserait à lui avant tout autre.

Nous verrons bientôt comment le roi tint parole.

VII. — LA FLOTTE D'ANGO.

Il y a dans la vie d'Ango une époque étrange et qu'on ne retrouve dans aucune autre histoire : un bourgeois faisant franchement la guerre à un roi puissant.

Depuis la nouvelle reçue de la perte de ses cinq navires et de leur pillage, Ango ne rêvait plus que deux choses : avoir justice ou se la faire.

Il envoya à Lisbonne pour demander la punition de ceux qui avaient pillé et coulé ses navires. La réponse fut plus qu'évasive, et la cour regarda cette démarche comme une mauvaise plaisanterie.

Ango, furieux, prit un parti d'une violence extrême.

— On ne veut pas m'indemniser de mes pertes! dit-il. Corbleu! je m'indemniserai moi-même et plus largement que ne le ferait l'administration portugaise. Ah! ils ont osé me couler et me prendre des navires! ils sauront ce que cela leur coûtera.

Ango réunit toutes les nefs lui appartenant, et qui étaient au port ou dans les ports voisins; il les arma, et les transforma en vaisseaux de guerre.

En deux mois, après un travail assidu, la flottille fut organisée et prête à prendre la mer. Rien ne manquait pour soutenir de rudes combats : armes, projectiles, munitions, poudre; de plus, Ango avait embarqué sur ses nefs huit cents volontaires, tous hommes déterminés et braves, et excellents pour un coup de main.

Dans les derniers jours de janvier 1530, la flottille, commandée par Ango, quitta Dieppe par un vent favorable, et mit la cape sur l'Espagne.

En douze jours, la distance fut franchie, et le 8 février, au lever du soleil et en pleine marée haute, la flottille franchit bravement la barre du Tage, et vint bloquer le port de Lisbonne.

Prenant ses dispositions avec une habileté de véritable homme de guerre, Ango se rendit maître à la fois de l'embouchure du Tage et des deux rives du fleuve.

En quinze jours de blocus, il s'empara de six vaisseaux portugais, et il pilla tout le pays sur les deux rives. Ce n'était pas suffisant pour satisfaire Ango; il ne songea pas à reprendre la mer, il songea à bombarder Lisbonne. Malheureusement, les projectiles lui faisaient défaut pour anéantir la capitale de Portugal. Ne pouvant la détruire, il la pilla; mais il la pilla une nuit avec un tel entrain, une telle audace, une telle entente, que pas un Dieppois ne fut seulement blessé gravement, et qu'au jour les canots de la flottille retournèrent à leur bord chargés de butin.

Huit autres navires portugais furent coulés pendant les quinze jours suivants.

Le roi de Portugal était stupéfié de cette attaque imprévue. Inquiet, étonné de se trouver subitement en guerre avec la France et sans aucune déclaration officielle, il dépêcha un ambassadeur vers le roi François Ier, pour lui demander une explication et pour faire cesser surtout un état de choses dont Lisbonne et sa marine avaient à souffrir cruellement.

Après un mois de pillage et de prises, Ango était retourné triomphant à Dieppe, et, laissant sa flottille sous le commandement de son second, dans la même position, à l'embouchure du Tage, il continuait à bloquer hermétiquement Lisbonne, dont la gêne et l'inquiétude augmentaient de jour en jour.

Tandis qu'Ango rentrait à Dieppe, où la nouvelle de son magnifique succès l'avait précédé, l'ambassadeur portugais arrivait à Paris.

Sa venue fit sourire, car on savait à la cour ce qu'avait fait Ango, et l'expédition de l'armateur dieppois l'avait mis si fort de mode que les femmes en raffolaient sans le connaître et qu'elles portaient des corsages à grandes pointes nommés : *corps d'Ango.*

L'ambassadeur du roi de Portugal demanda solennellement audience à S. M. le roi de France. Cette audience lui fut accordée, et elle eut lieu en suivant les plus strictes lois de l'étiquette.

Toute la cour était assemblée. Chacun se demandait en souriant ce qu'allait répondre François Ier.

Après les trois saluts d'usage, l'ambassadeur, prenant la parole, fit son discours, demandant au nom du roi, son maître, ce que signifiaient cette attaque et ce blocus de Lisbonne par une flotte française.

Quand l'ambassadeur eut achevé, François Ier répondit

qu'il n'avait donné aucun ordre à sa marine d'attaquer la capitale de son frère de Portugal, et que les nefs qui bloquaient Lisbonne ne devaient pas appartenir à la marine royale.

L'ambassadeur reprit la parole en disant qu'effectivement les navires qui bloquaient Lisbonne n'appartenaient pas à la marine du roi, mais à un simple particulier, armateur de Dieppe.

— Ah ! fit François Ier au milieu d'un silence général, c'est du vicomte Ango que vous voulez parler?

L'ambassadeur s'inclina profondément en signe affirmatif.

— Celui, continua le roi, auquel des navires portugais, sans cependant être non plus en guerre avec moi, ont pillé et coulé, dans la mer des Indes, cinq navires portant le pavillon de France?

L'ambassadeur parut légèrement embarrassé.

— Vous voyez que je suis bien informé? dit le roi. Dans cette affaire première entre le Portugal et Ango, je ne me suis mêlé de rien : je vous ai laissé faire. Pour être juste, je dois, dans cette seconde affaire entre Ango et le Portugal, ne me mêler non plus de rien : je le laisserai faire !

— Mais, Sire, voulut faire observer l'ambassadeur.

— Je n'ai plus à vous écouter, interrompit le roi. C'est une guerre entre le Portugal et Ango, allez vous entendre avec Ango. Lui seul peut traiter !

L'ambassadeur, congédié et comprenant le ridicule de sa situation, était fort embarrassé de ce qu'il devait faire. Une dépêche qu'il reçut de Lisbonne lui ordonnait de terminer à tout prix ; cette pénible situation de blocus ne pouvait durer plus longtemps.



Château de Varengeville. Dessin de F. Thorigny.

Il n'y avait plus à hésiter : l'ambassadeur se rendit à Dieppe, où il dut traiter avec Ango. L'armateur exigea une large indemnité, et, l'indemnité payée, il fit revenir sa flotte.

Cette guerre soutenue par un homme seul contre un royaume, ce fait unique dans l'histoire attira sur Ango toute l'attention des puissances européennes. Son nom était dans toutes les bouches.

A la cour de France surtout, la renommée d'Ango grandissait chaque jour, et les dames ne cachaient pas l'ardent désir qu'elles avaient de le voir.

Sa bravoure, son audace, sa hardiesse, sa richesse immense, sa grandeur d'âme, sa générosité, dont on racontait mille traits, faisaient de l'armateur de Dieppe un véritable personnage fantastique.

— Ango! disait-on sur tous les tons et dans toutes les réunions. — Quand verrons-nous Ango? Quand donc viendra Ango?

C'était souvent en présence de François Ier que l'on émettait ce désir. Le roi souriait finement et ne répondait pas.

Un soir, il y avait grand bal paré dans les salons du Louvre. Au moment où la foule des invités, seigneurs, grandes dames et ambassadeurs, était compacte et pressée, la porte de la salle du Trône s'ouvrit, et un homme haut de taille, beau de visage, à l'expression énergique, au maintien assuré, recouvert d'un costume d'une richesse inouïe, apparut sur le seuil.

Le page de service s'effaça pour le laisser passer, en criant :

— Le capitaine Ango ! vicomte de Varengeville !

L'effet de ce nom causa une émotion soudaine. Tous s'arrêtèrent et les regards se tournèrent vers le nouveau venu.

Ango, avec l'assurance d'un homme qui sent sa force, s'avança, en droite ligne et sans hésiter, vers le fauteuil sur lequel le roi de France était assis. Quand il arriva à quelques pas du trône, il s'inclina profondément :

— Vive Dieu ! Ango, dit François en souriant, vous êtes de parole.

— Sire, répondit l'armateur avec un nouveau salut, Votre Majesté m'a envoyé l'ordre d'être à Paris ce soir et d'entrer dans la salle du Trône à cette heure. J'ai obéi.

La surprise de sa présence en augmenta encore le charme, et l'arrivée d'Ango à Paris fut un véritable succès.

Etalant au milieu de ce monde élégant toute son éblouissante richesse, Ango jeta l'or à pleines mains pendant ce séjour, où il fut accueilli, fêté et caressé par



Vue du château de Dieppe. Dessin de F. Thorigny.

tous. Plus d'un grand seigneur puisa dans la caisse que la générosité fastueuse du capitaine commandant de Dieppe laissa ouverte.

François Ier se montra d'une grande amabilité pour l'armateur de Dieppe, si aimable même, qu'il lui fit un jour la confidence que le trésor de la couronne avait besoin d'une somme de quatre millions de livres tournois.

Ango répondit que, dans un délai de huit jours, cette somme serait versée au trésor de la couronne, et il tint sa parole comme le roi avait tenu la sienne, en disant à l'armateur qu'il ne l'oublierait jamais quand il aurait besoin du dévouement d'un sujet fidèle.

VIII. — LA CHUTE.

Dans la vie des hommes dont l'existence a dominé celle des autres, il y a toujours des oppositions violentes de bien et de mal, de bonheur et de malheur, de réussite et de chute, de triomphe et de décadence. Rien n'est stable dans la grandeur humaine : on monte, on monte jusqu'au jour où l'on tombe.

Comme tant d'autres qui ont vécu dans des conditions exceptionnelles, Ango qui, de sa naissance à l'âge mûr, avait suivi sans faux pas la pente ascendante, Ango, la crête franchie, tomba violemment dans l'abîme.

C'était en 1542, cette année où la guerre incessante de François Ier et de Charles-Quint reprit avec plus d'acharnement et de violence. Ango, peut-être étourdi par cette réussite continuelle de toutes ses opérations et ne doutant de rien, voulait augmenter encore sa puissance et sa fortune, non pas par avarice, mais par unique désir d'être plus grand.

Il avait vingt-trois nefs éparpillées sur l'Océan, et dans cette année de 1542, les deux tiers de sa flotte furent détruits. Sept nefs furent prises ou coulées par les navires espagnols, et huit périrent en vue de Dieppe, sombrant sous la violence d'une tempête effrayante, au moment où elles allaient rentrer chargées de richesses.

Cette tempête, pendant laquelle la marée s'éleva à une hauteur inconnue, ruina non-seulement le port de Dieppe, mais aussi ses quartiers maritimes. La population effrayée, épouvantée, s'était enfuie dans les plaines, tandis que les maisons construites près de la plage ou à la tête des ports s'écroulaient, sapées dans leurs fondements par les vagues furieuses.

Cette marée, résultat de la tempête, fut appelée la *male-marée*, comme celle qui avait ruiné le Havre vingt-six ans auparavant. En commémoration de cet événement qui désola les côtes, il se fit pendant longues années à Dieppe, comme au Havre, le jour de la Saint-Maur (anniversaire du désastre), une procession annuelle. On célébrait aussi dans les église une grand' messe pour l'âme des trépassés dans cette nuit de malheur.

Ango avait vu sombrer ses nefs, toutes revenant d'un voyage en Amérique. Cette perte effrayante le frappa cruellement.

Ce n'était pas tout : quatre armateurs de Dieppe et deux armateurs du Havre, qui étaient en relation d'affaires avec Ango, et qui lui étaient redevables de sommes très-fortes, furent dans l'impossibilité de tenir leurs engagements. Cette tempête les avait ruinés aussi.

Ango, effrayé de ces terribles malheurs, courut à Paris demander au roi le remboursement des quatre millions de livres tournois dont il avait fait prêt au trésor de la couronne.

Malheureusement, à cette époque, les frais de la guerre incessante avec l'empereur et les goûts insatiablement ruineux de la cour avaient mis complétement à vide les caisses de l'Etat.

La demande d'Ango resta infructueuse.

Après six mois de tentatives inutiles, Ango retourna à Dieppe ; sa ruine était complète. Il vendit tout ce qu'il avait, et il paya tout ce qu'il put payer. Puis il quitta son habitation splendide.

Ce palais de l'armateur, qui, en 1670, racontent des écrivains de l'époque, était encore assez bien conservé pour exciter l'admiration des visiteurs, fut incendié au bombardement de 1694.

Ses restes sont devenus le collége municipal de la ville, ancien collége des Oratoriens, qui fut bâti sur l'emplacement qu'il occupait. Peu ou pas un, parmi ceux qui passent chaque jour sur le quai Henri IV et traversent la rue Ango, ne connaissent la tradition de cette métamorphose.

Après cette succession de désastres, il y a un vide dans la vie d'Ango. Historiquement parlant, le célèbre armateur mourut en cette année fatale de 1542 à 1543 ; car aucune biographie, aucune légende, aucun livre ne raconte les dernières années du célèbre marin.

« ... L'argent prêté au roi n'ayant pas été restitué, Ango mourut dans la misère. »

C'est le seul renseignement donné, l'unique phrase écrite sur la fin douloureuse d'un homme qui, durant les cinquante-trois premières années de son existence n'a connu que la réussite, le bonheur et la gloire.

Tout ce que j'ai pu apprendre dans mes recherches, c'est qu'Ango, poursuivi par des créanciers inexorables, chassé de son château de Varengeville, quitta Dieppe à la fin de l'année 1543, et se retira du côté de Tréport. Il s'installa dans une humble cabane et il vécut du produit de sa pêche.

Il ne quitta jamais cette retraite et il ne consentit jamais à recevoir une visite. Il s'isola avec un tel acharnement qu'il fut oublié.

Il vécut ainsi huit ans, puis il mourut en 1551 de chagrin et de misère, dans la soixante-deuxième année de son existence.

En mourant, Ango laissa, écrite sur parchemin, l'expression de sa dernière volonté : c'était d'être enterré à Dieppe. Cette volonté suprême fut respectée.

Le corps de celui qui avait été pour sa patrie, durant de longues années, une gloire et une puissance, fut transporté dans l'église Saint-Jacques.

La chapelle Ango est à droite du chœur. Le tombeau, qui était recouvert jadis d'une grande pierre bleue sculptée, a disparu sous le pavé moderne.

C'est là tout ce qui reste d'Ango.

Le plus regrettable, c'est qu'aucun document ne permet de connaître les détails de la vie si intéressante de cet homme.

Ango a-t-il été marié?

Cela est probable ; mais dans aucun livre on ne parle de ce mariage, et on n'indique même pas le nom d'une femme qu'il aurait pu aimer.

A-t-il eu des enfants?

Je n'ai pas pu, dans mes recherches nombreuses, trouver un renseignement à cet égard.

Dans les premières années du dix-septième siècle, vers 1610, il y avait à Caen un poëte renommé, du nom de Robert Ango. On a de lui : *le Prélude poétique* (Gilles Robinot, 1603) et les *Nouveaux Satyres et Exercices gaillards de ce temps, en neuf satyres, aux quels est ajouté l'Uranie et Muse céleste* (Rouen, 1637. Michel Lallement, in-12).

Ce Robert Ango était-il un descendant de Jean Ango? Rien ne le prouve, rien ne le nie.

Si la destruction complète de la bibliothèque de Dieppe n'avait pas eu lieu, si tous les manuscrits et tous les documents précieux n'avaient pas été dévorés par les flammes, nous aurions, certes, aujourd'hui des détails beaucoup plus précis sur cette époque et sur cette vie si remplie d'intérêt.

Toujours est-il qu'Ango a laissé dans l'histoire un nom célèbre, qu'il a rendu à la marine française de très-grands services, et qu'il a contribué puissamment à la création de nos colonies et à l'établissement de nos relations avec les nouvelles terres découvertes.

Ango n'a pas été abattu par la main des hommes, il a succombé sous la puissance de la nature : il a fallu une tempête pour détruire ce géant.

Ernest CAPENDU.

LA SCIENCE EN FAMILLE.

LES POISONS DES TROPIQUES.

Un article de M. Babinet. — La couleur locale. — Erreurs scientifiques des littérateurs et erreurs littéraires des savants. — Comparaison. — Les gens de lettres ont tort. — La médecine et l'histoire naturelle dans les romans et au théâtre. — Les empoisonnements. — Bévues zoologiques. — *Maldonata* ou *la Lionne reconnaissante*. — *Le Robinson suisse*. — *Jocko* ou *le Singe du Brésil*. — L'*Africaine* et le mancenillier. — Le tanghin. — Vraie patrie du mancenillier. — Ses caractères et ses propriétés. — L'arbre qui aveugle.

Je lisais dernièrement dans un journal hebdomadaire un instructif et amusant article de M. Babinet, l'académicien qu'on a défini : « le plus savant des gens d'esprit et le plus spirituel des savants ». Ces deux superlatifs absolus sont peut-être hyperboliques; mais le fait est que M. Babinet est très-savant et très-spirituel, et que, de plus, il possède l'art d'écrire autant qu'aucun de ceux qui en font profession. Aussi avait-il beau jeu pour railler, dans l'article dont je parle, les énormités que commettent certains écrivains, d'un talent d'ailleurs incontesté, lorsqu'ils prétendent faire ce qu'on nomme de la *couleur locale*, ou lorsqu'ils s'avisent d'emprunter aux sciences qui leur sont étrangères des comparaisons ou des images. M. Babinet citait quelques-unes de ces erreurs, commises sans le moindre scrupule, en parfaite tranquillité de conscience et en vertu de ce principe, qu'il suffit aux gens de lettres d'avoir de l'esprit et de l'imagination; qu'avec cela, non-seulement on peut se passer d'être un savant, mais que si d'aventure on possède quelque teinture de science, il faut se garder d'en rien laisser voir.

Aux exemples cités par M. Babinet, on en pourrait ajouter des centaines. Les romanciers ont rarement occasion de parler de physique, d'astronomie ou de mécanique ; en revanche, la médecine et l'histoire naturelle leur sont, en mainte occasion, d'un grand secours. Il est peu de romans et de drames où les maladies et les empoisonnements ne jouent un rôle plus ou moins important. A peine en est-il où ces choses soient présentées telles qu'elles se passent ou se passeraient dans la réalité. On me dira que la réalité serait désagréable et répugnante. Soit, mais alors supprimez les détails qu'on ne vous demande point, ou cessez de recourir à des procédés qui vous placent dans l'alternative de donner des nausées au lecteur ou de défigurer à ses yeux les phénomènes de la nature. Le mépris que font les romanciers des enseignements les plus élémentaires de la science se voit surtout lorsqu'ils transportent leurs lecteurs dans de lointains pays. Ils raconteront une chasse au jaguar dans l'Inde, où il n'y a point de jaguars; ils montreront, dans une forêt vierge du Mexique, des voyageurs attaqués par une panthère ou par un léopard, deux animaux qui sont exclusivement propres à l'Asie méridionale et à l'Afrique.

La fameuse histoire de *Maldonata* ou *la Lionne reconnaissante* se passe dans l'Amérique méridionale, où les lions proprement dits sont totalement inconnus, ainsi que dans le reste du nouveau monde. Le *Robinson suisse*, ce livre si amusant qui a fait notre bonheur à tous et qui est destiné à instruire les enfants, leur donne, au demeurant, sur la distribution géographique des êtres, les idées les plus fausses; car l'auteur a réuni, dans l'île déserte où ses héros sont jetés, des animaux et des plantes appartenant aux faunes et aux flores les plus éloignées et les plus disparates.

On donnait autrefois au Cirque une pièce intitulée : *Jocko* ou *le Singe du Brésil*. Le rôle principal, celui de Jocko, était rempli par le célèbre clown Mazurier. Jocko était donc un grand singe anthropoïde, et les spectateurs devaient penser que ces animaux habitent le Brésil. Or, il n'en existe, au contraire, que dans l'ancien monde. Qu'en eût-il coûté à l'auteur de mettre la scène de son drame à Sumatra, où se trouve l'orang-outang, ou au Gabon, patrie du chimpanzé et du gorille?

Parlons maintenant de *l'Africaine*. Certes, s'il y eut jamais un faiseur de *libretti* peu scrupuleux à l'endroit de la vérité historique et scientifique, c'était bien M. Scribe. Je néglige les invraisemblances accumulées dans *l'Africaine*, pour m'arrêter seulement au fameux mancenillier, sous lequel s'endorment du sommeil éternel les malheureuses compagnes de doña Inès, puis l'infortunée Didon malgache et son trop soumis adorateur Nélusko. L'occasion est peut-être favorable, lectrices et lecteurs, pour vous donner quelques renseignements sur cet arbre et sur les autres plantes vénéneuses des tropiques.

Vous saurez d'abord qu'il ne croît pas plus de mancenilliers dans les forêts de Madagascar que dans le bois de Boulogne. Ce n'est pas que les végétaux à poison fassent défaut dans cette « île immense. »

Il en est un, notamment, le tanghin (*tanghinia venenifera*, famille des Apocynées), dont une seule graine suffirait pour tuer vingt personnes, et qui était, il y a peu d'années encore, fréquemment employé dans les épreuves judiciaires en usage chez les Madécasses. Le mancenillier (*hippomane mancenilla*) fait partie d'une famille dont il faut se défier : celle des Euphorbiacées. Il habite les parties les plus chaudes de l'Amérique méridionale, et se plaît, dit-on, de préférence, sur le bord de la mer. Ses fruits ressemblent à de jolies pommes d'api (d'où son nom, dérivé de l'espagnol *manzanilla*, petite pomme), et exhalent un parfum de citron qui achève de les rendre très-séduisants. Ils sont malheureusement très-vénéneux; moins toutefois que le suc laiteux qui découle des incisions faites à l'écorce de l'arbre. Ce suc, mis en contact avec la peau, y fait lever des ampoules très-douloureuses. Ingéré dans les voies digestives, ou introduit dans la circulation par une blessure, il tue en peu d'instants. La vapeur même qui s'en exhale produit des picotements aux yeux, aux lèvres et autour des ailes du nez. Mais suffit-il de s'arrêter près d'un mancenillier et de se coucher sous son ombre pour y trouver la mort? Cela est au moins douteux. Le naturaliste Jacquin osa en faire l'expérience, et la fit impunément. On confond souvent le mancenillier avec d'autres euphorbiacées non moins dangereuses, qui croissent à peu près dans les mêmes contrées. Tels sont le *sapium aucuparium* et l'*excœcaria agallochia*. Ce dernier doit son nom (du latin *excœcare*, aveugler) à ce que des matelots européens chargés d'aller couper du bois dans une forêt, ayant par hasard frappé de leur hache un arbre de cette espèce, furent aveuglés par la séve corrosive qui leur jaillit dans les yeux.

ARTHUR MANGIN.

(*La fin prochainement.*)

ÉTUDES MORALES.

LE ROI DE LA CRÉATION ET SES SUJETS, OU DES RAPPORTS DE L'HOMME AVEC LES ANIMAUX DOMESTIQUES (1).

IV. — L'ANE ET LE MULET.

Après le cheval, l'âne et le mulet sont certainement les plus utiles auxiliaires de l'homme pour l'accomplissement des travaux qui exigent l'emploi de la force.

Il était bien naturel dès lors qu'ils partageassent avec le cheval les mauvais traitements que le roi de la création n'a jamais refusés à ses humbles et dociles sujets pour prix de sa reconnaissance.

Si l'âne et le mulet ne sont que rarement disséqués vivants, ou mangés vivants par les sangsues de la Gironde, et s'ils ne sont jamais ou presque jamais exposés dans les cirques à mourir par la corne du taureau, en revanche, l'âne est insulté, méprisé et taxé d'*ignorant.*

« Ignorant comme un âne, » dit la sagesse des nations.

D'où il semblerait résulter que les autres bêtes sont, plus que l'âne, versées dans l'étude des sciences, de la littérature et des beaux-arts.

N'est-il pas bien édifiant de voir les maîtres d'école eux-mêmes propager ce ridicule mépris en affublant du *bonnet d'âne* les élèves inintelligents ou paresseux de leur classe; en qualifiant d'*âneries* des sottises tout humaines? Mais les ânes ont de tout temps été responsables de la bêtise des hommes et de leurs folies.

Un jour Louis XI, qui croyait aux sorciers et à toutes les erreurs des époques d'ignorance et de superstition, fut tellement vexé de voir que ses astrologues lui avaient fait de fausses prédictions, qu'il nomma un âne son *astrologue ordinaire.* Le pauvre grison n'avait pourtant jamais eu la prétention de lire dans les étoiles.

Mais on croit se montrer plaisant quand on constate l'ignorance de l'âne.

Témoin la fable du roi Midas, orné d'oreilles d'âne pour n'avoir pas compris la supériorité de la musique d'Apollon sur celle de Pan.

Témoin aussi les sarcasmes du bon La Fontaine, notamment dans la fable du *Charlatan.* La Fontaine aurait-il donc voulu que les ânes fissent leurs *humanités ?*

Ce qui rend les railleries à l'égard de l'âne d'autant plus injustes, c'est qu'il joint à un fonds d'excellentes qualités une bonne dose d'intelligence relative, avec des instincts qui ne le trompent jamais. Il est têtu, dit-on : à la bonne heure ; mais on n'est pas têtu sans volonté, et la volonté est la marque de la réflexion, partant de l'intelligence. Dans tous les cas ce sentiment, on ne saurait le contester, est le fait d'un esprit indépendant et d'un cœur courageux.

L'âne est un des rares animaux de la création, avec l'homme — quelquefois, — qui ont le courage de leur opinion.

Changez les rôles, mettez l'homme à la place de l'âne, et vous aurez dans le bipède un héros et dans le quadrupède un sauvage tyran. Tant il est vrai que l'homme a toujours parlé de lui-même avec une complaisance dont plus d'une bête aurait le droit de sourire. Ah! si l'âne avait une trompe comme l'éléphant, des griffes comme le tigre et le lion, des dents comme le loup, ou seulement un jet de venin comme la vipère, vous verriez l'homme railler beaucoup moins cet animal et tenir respectueusement compte de ses accès d'entêtement.

L'âne, bien que faisant preuve parfois d'une volonté énergique, est naturellement doux, patient, humble et tranquille. En outre, il est d'une extrême sobriété, et la nature l'a doué de forces musculaires hors ligne pour sa taille. Il est incontestable que cet animal, dont les formes surtout sont l'objet du mépris général (comme si la majorité des hommes étaient beaux!), serait moins laid, plus docile aussi et plus intelligent si on prenait soin de lui, et qu'on le traitât comme il mériterait de l'être. M. de Buffon l'a dit avec un grand sens, il est le jouet, le plastron des rustres qui le conduisent le bâton à la main, qui le frappent, le surchargent, l'excèdent sans précaution, sans ménagement. On ne fait pas attention, ajoute le grand naturaliste, que l'âne serait par lui-même et pour nous le premier, le plus beau, le mieux fait, le plus distingué des animaux, si dans le monde il n'y avait pas le cheval; il est le second au lieu d'être le premier, et, par cela seul, il semble n'être plus rien; c'est la comparaison qui le dégrade : on le regarde, on le juge, non pas en lui-même, mais relativement au cheval; on oublie qu'il est âne, qu'il a toutes les qualités de sa nature, tous les dons attachés à son espèce, et on ne pense qu'à la figure et aux qualités du cheval qui lui manquent et qu'il ne doit pas avoir.

Pour être témoin de la stupide brutalité de l'homme envers un serviteur aussi utile que l'âne, il suffit d'aller, dans la belle saison, se promener un dimanche à Montmorency. La mode, qui se mêle de tout, a depuis longtemps fait un devoir aux Parisiens d'une certaine classe de la société d'aller dans les environs de l'ancienne retraite du philosophe de Genève manger des cerises et monter à âne. On voit ces messieurs, par bandes plus ou moins nombreuses, à califourchon sur les baudets, se démenant comme des possédés, et frappant, pour rire, leur monture à coups de bâton.

Si l'animal, ahuri, abruti, ne sachant plus ce qu'on exige de lui, s'arrête court, on le tire par la queue, on lui enfonce des épingles dans la chair. Sous l'empire de la douleur, la pauvre bête prend quelquefois le galop, qui n'est point dans ses allures. Alors la bande rit aux larmes, criant hourra! Ne trouvez-vous pas, en effet, que cela soit bien spirituel et bien divertissant? La gaieté devient indicible si un grand gaillard monte sur un petit âne, de manière que ses pieds touchent le sol, et que l'animal plie sous le faix. Ce farceur se met à la tête de la cavalcade, agite ses bras en l'air, commande la manœuvre comme ferait un officier de cavalerie, et crible la pauvre bête de mille coups. En rentrant de ces promenades burlesques, les ânes sont étourdis de douleur, exténués de fatigue. Vont-ils prendre quelque repos? Non, d'autres farceurs les montent aussitôt et recommencent les mêmes espiègleries.

Et pourtant les ânes sont loin d'être aussi à plaindre en France qu'en Algérie. Telle est l'apathie des Orientaux, qu'ils laissent souvent pendant plusieurs jours le harnais sur le dos de la bête. Il en résulte pour l'animal une gêne voisine de la souffrance, qu'avec un peu de soin on pour-

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

rait lui éviter. Mais les Arabes, qui, dit-on, soignent bien leurs chevaux, n'ont de pitié ni pour les ânes ni pour les mulets. « J'ai vu, dit M. Decroix, sur des ânes et sur des mulets, des surfaces de chair de la largeur des deux mains tomber en gangrène et laisser à nu trois ou quatre côtes. »

L'aspect repoussant des plaies n'affecte point désagréablement le regard des Bédouins, qui en créent eux-mêmes de petites sur les animaux pour s'épargner la peine de les frapper à coups de bâton. La plaie est faite à portée de leur main, de manière que sans se déranger, sans effort, ils puissent l'irriter avec un aiguillon, et stimuler ainsi la marche de la bête.

Qu'en pensez-vous? Est-on plus ami de ses aises? Qu'on vienne dire après cela que les Orientaux ne comprennent pas les douceurs du confortable!

Ajoutons, d'après le témoignage de Mme Amable Tastu, qu'on a, dans certaines parties de l'Orient, la spirituelle habitude de fendre les naseaux des ânes pour les faire, dit-on, respirer plus librement.



Un attelage de mules en Espagne. Composition de E. Morin.

J'ai cité M. Decroix et Mme Tastu ; je veux ajouter à ces autorités une autorité plus grande encore, en transcrivant les lignes suivantes, extraites d'un rapport présenté à la Société impériale zoologique d'acclimatation par le docteur Richard (du Cantal). Pauvres roussins d'Arcadie, entendra-t-on un jour la voix de vos avocats! je le crois, car le cœur des hommes s'épure, la charité s'étend et la justice se vulgarise.

Ecoutons M. Richard (du Cantal) :

« L'espèce asine de l'Algérie offre deux types bien distincts : l'un, le plus nombreux, le plus répandu partout, est petit, chétif, rabougri; son pelage est gris-souris ou noir mal teint ; on le trouve dans toute la colonie, notamment dans les villes, où il est employé aux transports de toute nature.

« L'autre type est plus fort, plus développé que le premier : il se rapproche, par sa taille, de notre âne de Gascogne. Son pelage est aussi gris ou noir ; on en voit cependant quelques rares sujets café au lait clair, presque blancs. C'est surtout dans la province de Constantine que j'ai observé ce type.

« Je viens de dire que le premier des deux types d'ânes

que j'ai observés en Afrique est le plus petit, le plus nombreux et le plus répandu. On conçoit difficilement comment ces petits animaux peuvent résister aux travaux qu'on exige d'eux. Les Arabes les conduisent par bandes. On les voit toujours la charge sur le dos : leur corps amaigri manque rarement de porter les traces du traitement que leur font subir leurs conducteurs, et la loi *Grammont* aurait bien de la peine à les en préserver. Chaque ânier chasse devant lui trois ou quatre ânes chargés. Les blessés, les boiteux sont obligés de marcher comme les autres. A ceux qui ralentissent leur allure, par suite de souffrance ou de toute autre cause, on donne quelques coups de bâton de plus pour les obliger à regagner les distances : voilà tout le remède à leur mal.

« On peut dire enfin qu'il n'est pas, en Afrique, d'animal qui travaille plus et soit moins bien traité que les petits ânes qu'on y observe. »

Si nous passons de l'Afrique en Espagne, nous verrons les braves Castillans traiter les mulets avec la cruauté de gens qui n'ont pas même la conscience de leurs actes de méchanceté. Ils semblent avec Descartes ne voir dans cet animal que « une machine qui, ayant été faite des mains de Dieu, est incomparablement mieux ordonnée et a en soi des mouvements plus admirables qu'aucune de celles qui peuvent être inventées par les hommes ; machine capable, il est vrai, d'éprouver des impressions, mais incapable de les percevoir. » Pardonnons cette grande erreur à Descartes, qui a proclamé et mis en lumière tant de vérités.

Quoi qu'il en soit, veuillez, pour quelques instants, me suivre dans les chemins tortueux des montagnes à la suite de ces longs attelages de dix à seize mulets marchant deux à deux et qu'on voit, dans le beau pays des Espagnes, avancer et se tordre comme des serpents en fuite.

Pour conduire un aussi grand nombre de bêtes, un seul conducteur ne suffit pas : il en faut trois.

Le premier conducteur, qui prend le nom prétentieux de *majoral*, est assis sur le devant du véhicule. Sa besogne consiste à diriger les mulets attelés au timon de la voiture.

Le second conducteur, appelé *delantero*, est à califourchon sur une des bêtes qui forment le front de l'attelage.

Le troisième conducteur, nommé *zagal*, marche à pied, et c'est à lui qu'incombe le soin de diriger tous les mulets intermédiaires, compris entre les deux couples extrêmes d'animaux.

Le zagal semble plutôt un diable conduisant un troupeau maudit, qu'un homme jouissant de son bon sens. Depuis le départ jusqu'à l'arrivée, il ne cesse, courant d'une mule à l'autre, de les insulter et de les apostropher de la façon la plus grotesque et la plus furieuse.

Il va sans dire que le zagal n'est pas le seul à frapper sur les mules, et que de leur côté le *majoral* et le *delantero* distribuent leurs faveurs avec libéralité.

Quelques conducteurs espagnols, des poëtes peut-être, qui ne veulent pas être distraits dans leur rêverie, ou des paresseux raffinés, ont recours au moyen suivant, adopté par un certain nombre de nos cochers de remise parisiens, pour octroyer aux bêtes de somme des douleurs sans fatigue pour eux. A l'aide d'une pâte caustique et même de mouches cantharides, ils font sur l'épaule des pauvres quadrupèdes un large cautère et choisissent cette place pour les frapper de leur fouet.

Une chose va vous étonner, aimable lectrice ; c'est que la nécessité ne fait pas toujours le zagal. On voit des gens qui, entraînés par l'amour de l'art, se font zagals amateurs, et bâtonnent les mulets pour le seul plaisir de les bâtonner. Cette curiosité monstrueuse est signalée dans une lettre intéressante de M. Blatin Mazelchier. « En Espagne, dit-il, le premier piéton venu de la grande route, le berger qui garde ses moutons, le cultivateur qui travaille son champ, s'il aperçoit une diligence, se donne le plaisir de la faire rouler plus vite : armé de pierres ou d'un bâton, il se met à rouer de coups l'attelage, en le suivant à la course aussi loin que ses poumons le permettent. Personne n'y trouve à redire : tout au contraire, les remercîments, au besoin les encouragements, pleuvent sur ce conducteur suppléant, et c'est le zagal en titre qui, se plaçant au-dessus d'une basse jalousie, se montre la bouche la plus remplie de *gracias*. »

J'ai dit plus haut que les mulets tombaient quelquefois sur la route, en Espagne, d'épuisement et de coups. Dans ce cas, on a vu des muletiers abandonner dans des bourbiers des animaux vieux et usés sans se donner la peine de les achever : ils y mouraient de faim au bout de quelques jours.

L'Espagne et une grande partie de l'Amérique reçoivent de cet animal des services que lui seul peut rendre. Sur les montagnes, son grand instinct et son jarret délicat et puissant lui permettent de passer avec son cavalier dans des endroits inaccessibles, ou tout au moins très-dangereux pour un cheval. Quelque étroit que soit le sentier par où passe le mulet, et quelle que soit la profondeur des précipices qui l'entourent, ce fidèle et sûr quadrupède conserve toujours sa force et ses esprits. Un faux pas, et homme et bête rouleraient brisés dans des profondeurs que nul œil humain ne sonda jamais. Heureusement le mulet n'est point accessible à ce mal étrange qu'on appelle le *mal des montagnes*.

J'ai beaucoup voyagé sur les grandes hauteurs, et j'ai pu, par moi-même, étudier ce mal étrange qui atteint l'homme et un certain nombre d'animaux.

En effet, le docteur Foissac rapporte dans son *Traité de météorologie* le fait suivant :

« Un chien que l'un des guides de M. Alkings avait amené avec lui au mont Blanc, s'arrêtait souvent, comme affaissé, tombait de côté et s'endormait aussitôt. On le réveillait. Il regardait constamment autour de lui avec une inquiétude très-marquée. »

Il faut ajouter à ce fait que les chats, — les chats eux-mêmes, habitués à vivre sur les toits, — quand ils sont transportés sur de grandes altitudes, éprouvent pour la plupart les douloureux effets du mal des montagnes. D'abord on les voit en proie à des mouvements convulsifs, puis ils font des sauts prodigieux et cherchent à grimper sur les roches. Enfin, peu à peu, ils tombent épuisés de fatigue et meurent dans un accès de convulsions.

Dans un voyage que je fis à dos de mulet dans l'intérieur du Brésil, je lâchai les brides et fermai les yeux en me couchant sur le col de l'animal, que je tins embrassé pour me dérober à l'action du mal des montagnes. La sensation du malaise qui m'envahit presque subitement est encore assez vive en moi, après plus de vingt-cinq ans, pour que je puisse en faire une peinture exacte : gêne de la respiration, accélération du pouls, palpitations et angoisses au cœur, douleurs plus ou moins vives dans les membres inférieurs, particulièrement dans les genoux, épuisement des forces, éblouissement et vertiges, envies de vomir très-pénibles, envie de dormir impérieuse, prostration et découragement, irritation. Voilà ce que j'éprouvai, et tel est le mal de montagnes, qui, quelque-

fois, est poussé jusqu'au délire. J'ai lu que sur cinq Anglais parvenus au sommet du mont Blanc, trois y ont été pris d'un véritable accès de folie dont deux sont morts.

Le mulet échappe aux effets de ce mal étrange, dont les principales causes sont : 1° la suractivité du système musculaire ; 2° la raréfaction de l'air atmosphérique, qui ne fournit plus assez à l'hématose, c'est-à-dire à la transformation, dans nos poumons, du sang noir en sang rouge, seul réparateur.

Quelques observateurs pensent aussi que les montagnes agissent peut-être sur nos organes par leur force d'attraction comme masses, puisqu'elles exercent une influence incontestable sur les oscillations du pendule, et sur le système nerveux par l'électricité, qui va s'affaiblissant proportionnellement à leur élévation. Selon l'aimable et savant auteur des *Climats* et de *la Vérité sur l'hypnotisme*, M. le docteur Gigot-Suard, le mal de montagnes est dû, non-seulement à la raréfaction de l'air atmosphérique, qui entrave l'hématose, à la fatigue musculaire, à la diminution de l'influence électrique, mais aussi à un trouble de la vue analogue à celui qui détermine le *sommeil nerveux* appelé *hypnotisme*. La frayeur peut jouer aussi un rôle dans le mal de montagne, mais elle est loin d'avoir l'importance qu'on lui attribue généralement.

Sans le mulet, l'homme serait sans cesse exposé à la mort sur les grandes altitudes. Comment l'homme le récompense-t-il de ses services? Par l'abandon le plus cruel dans les montagnes quand il est trop vieux.

Dans certains pays des anciennes colonies espagnoles, il est de bon goût parmi les maquignons des plaines de donner un coup de couteau à l'animal dont on n'attend plus aucun service. L'animal s'enfuit dans la campagne, où, poussé par l'instinct de la conservation, il broute l'herbe épaisse de ces prairies immenses, jusqu'à ce que, épuisé par la souffrance, il expire enfin, au milieu des bandes de corbeaux qui volent autour de lui, croassent lugubrement, et n'attendent pas toujours sa mort pour commencer leur vorace festin.

J'ai vu, de mes yeux vu, ce hideux spectacle, comme j'ai vu dernièrement en Espagne, à Tolosa, une vieille mule étroitement attachée au mur d'une maison depuis trois jours. Cette mule ne valant pas deux piastres, son propriétaire l'avait abandonnée et les passants n'y prêtaient aucune attention. La faim, la soif, l'horrible chaleur du soleil le jour, le froid la nuit et la fatigue avaient rendu la bête folle. Je détachai l'animal et je lui fis donner à boire et à manger, mais elle ne put ni boire ni manger. Ses yeux étaient éteints et ses dents serrées les unes contre les autres. Je payai pour qu'un homme tuât la pauvre bête, ce qui ne fut ni long, ni difficile.

Revenons à l'âne.

En Egypte, l'âne est moins maltraité que dans presque toutes les parties du monde, parce qu'il est plus beau là que partout ailleurs, et qu'on s'en sert comme d'une monture estimée et peu coûteuse. Peut-être aussi les Egyptiens se souviennent-ils que Jésus montait un âne lorsqu'il voyageait, pour enseigner aux hommes la douceur et la simplicité.

Parmi les avantages que nous retirons de cette bonne et excellente race asine, il ne faut pas oublier le lait doux et bienfaisant de l'ânesse lorsqu'elle est convenablement soignée. Nous n'avons pu lire sans émotion les paroles suivantes que, dans sa reconnaissance, un malade guéri par le lait d'ânesse, adresse à celle qui lui a rendu la santé :

« Pauvre bête, si injuriée, si maltraitée, chargée d'un travail rude et surpassant tes forces, martyre d'un maître cupide, martyre des jeux de l'enfant qui épuise sur toi ses inventions cruelles, pourquoi es-tu si peu appréciée? Tu es entêtée, et les mauvais traitements ne peuvent t'empêcher de choisir le sentier difficile ou dangereux qui se présente : mais qui sait, pauvre bête, si ta seule vanité ne réside pas dans la sûreté de ton pied, qui, ferme et solide, te fait parcourir, chargée et sans chute, un chemin impossible au meilleur cheval ! »

Le lait d'ânesse était autrefois réputé pour la conservation de la fraîcheur de la peau. L'histoire nous apprend que la femme de Néron, l'impératrice Poppée, très-jalouse du soin de sa beauté, prenait des bains entiers de lait d'ânesse. Lorsqu'elle voyageait, cinq cents ânesses nourrices marchaient à sa suite, offrant à la fille de Titus Ollius le produit de leurs riches mamelles comme autant de fontaines de Jouvence. Etaient-elles mieux traitées pour cela? Tant qu'elles fournissaient le lait désiré, cela n'est pas douteux; mais après...?

Pourtant, à toutes les époques on cite des natures généreuses, et, pour ma part, j'ai connu une dame qui a agi envers une ânesse avec autant de bonté que M. Carafa agit envers son cheval.

Les médecins ayant ordonné le lait d'ânesse à cette dame, elle loua un de ces animaux d'un fermier chez qui la pauvre bête était fort maltraitée. Cette ânesse était laide autant que peut l'être un animal de son espèce ; en outre, méchante et entêtée. C'était là en apparence une triste acquisition que faisait la dame ; mais la bête avait du lait, et elle fut acceptée.

Les nourrices ont droit à des égards. L'ânesse fut bien nourrie et convenablement soignée. Avec les soins on vit s'opérer en elle un changement radical. Son poil devint luisant et beau, son naturel s'adoucit, et elle put bientôt passer pour un modèle d'ânesse tant au physique qu'au moral. Son lait devint plus abondant encore et plus salutaire aussi. A tel point qu'il rétablit entièrement la santé de la dame. Ordre fut alors donné de rendre l'ânesse à son maître, le brutal fermier.

Quel changement ! c'est à coups de pied que la pauvre bête, après ce temps d'absence, fut accueillie dans la ferme. Elle reprit son collier de misère et ne reçut plus qu'une nourriture insuffisante et grossière.

« Être dans la misère après avoir connu la prospérité, dit La Bruyère, c'est de tous les malheurs le plus grand qui puisse arriver. »

L'ânesse n'avait pas besoin de lire La Bruyère pour comprendre cette vérité, et il ne lui fallut pas réfléchir longtemps pour prendre un très-sage parti.

Un beau jour, la dame qu'elle avait fortifiée de son lait la vit entrer dans la cour de sa maison, flanquée de deux paniers remplis de légumes. Elle était crottée jusqu'aux oreilles, et semblait avoir fait un long trajet. En pénétrant dans cette maison à laquelle se rattachaient pour elle tant d'agréables souvenirs, la pauvre bête, transportée de joie, se mit à braire avec un enthousiasme indescriptible.

— C'est moi, semblait-elle dire en son langage peu harmonieux, moi, votre amie que vous aimez tant et qui vous aime plus encore.

Puis, sans autre compliment, elle alla reprendre dans l'écurie la place qu'elle avait occupée trop peu de temps.

— Pauvre animal, dit la dame qui se sentit prise de compassion pour son infortunée nourrice, je te dois la santé, je te donnerai le bonheur en échange.

Une heure après, le fermier arrivait à son tour tout ha-

tant et un grand bâton à la main pour corriger d'importance l'ânesse qui s'était permis de fuir avec les légumes.

Le bâton ne servit point, et les légumes et l'ânesse furent achetés par cette excellente dame, qui, de temps à autre, va faire avec *Fifine* (c'est ainsi qu'elle a nommé l'animal) un tour de promenade dans un parc attenant à la maison. Fifine suit sa maîtresse comme un chien, et présente à ses caresses sa bonne et grosse tête dans laquelle il n'y a plus ni méchanceté ni entêtement, et qui est toute remplie de reconnaissance.

Terminons en publiant une lettre assurément fort intéressante. Elle a été adressée au secrétaire général de la Société protectrice des animaux par M. Delaporte-Bayart, sur l'intelligence et l'*humanité* d'un âne, bien digne assurément d'une médaille d'honneur dont pourtant il n'a point été décoré.

Voici cette lettre :

« De tous les animaux qui obéissent à nos caprices, et qui contribuent à nos plaisirs et à nos besoins, l'âne est sans contredit le plus maltraité ; son aspect excite le rire, son nom est devenu une injure, son échine semble faite pour recevoir des coups et pour plier sous le poids des fardeaux ; enfin nous sommes habitués à voir dans le pauvre quadrupède un paria et un souffre-douleur.

« Le fait suivant, dont nous avons été témoin, contribuera, sans doute, à réhabiliter cette victime infortunée de l'injustice et de la brutalité des hommes.

« Deux baudets, confortablement caparaçonnés et portant chacun un bambin de bonne maison, cheminaient dernièrement, côte à côte, sous la direction d'une jeune bonne, dans cette partie du terrain de manœuvres qui avoisine l'allée Saint-Roch à Cambrai.

« Les petits écuyers se contentaient d'une allure modeste, et leurs pacifiques montures, marchant d'un pas grave et régulier, ne semblaient nullement disposées à prendre leurs ébats.

« Tout à coup un chasseur, qui rôdait non loin de cet endroit, lâche un coup de fusil. La détonation épouvante l'un des roussins d'Arcadie qui lance une ruade et part au galop, désarçonnant son cavalier, dont le pied reste malheureusement engagé dans l'étrier.

« L'enfant jette des cris d'effroi ; sa tête heurte le sol. La domestique, pâle d'émotion, est près de s'évanouir et n'a pas la force de voler au secours de son jeune maître.

« Le deuxième baudet voit cette scène et semble comprendre l'imminence du péril. A son tour il part au galop, mais sans laisser en route son cavalier, qui se cramponne des deux mains à la selle; il rejoint son camarade, se jette devant lui et ouvrant une large bouche, le saisit par une oreille. Force fut donc au fuyard d'interrompre sa course et de courber la tête, en exprimant sa douleur de la façon la moins mélodieuse.

« La bonne eut le temps d'accourir et de relever l'enfant, qui, grâce à l'instinct et au dévouement d'un âne, a pu échapper sain et sauf à de sérieux dangers. »

Deux chiffres avant de clore ce chapitre.

Nous avons, en France, trois cent mille ânes, — soit dit sans aucune intention malicieuse, — et trois cent trente mille mules et mulets.

Oscar COMETTANT.

L'ENFANCE.



Les premières joies de l'enfance. Composition de G. Fath.

VOYAGES SUR LES CHEMINS DE FER FRANÇAIS. — MIDI.

DE PARIS AUX PYRÉNÉES. — IV. PAU (1).

LETTRE A PAUL JUILLERAT.



Tableau du musée de Bagnères, M. A. Jubinal, fondateur. Dessin de Fellmann.

V. — DE LUZ AU GERS.

La ville des quatre vallées. — *Capulets*. — Souvenir des Templiers. — Vers Gavarnie. — Les Gaves. — La grotte de Gèdres. — Le mont Sinistre. — Le Chaos. — Le Colisée de Dieu. — Neiges éternelles. — Spécimen d'un orage aux Pyrénées. — Bagnères-de-Bigorre. — Les *Coustous*. — L'église des Carmes.

(1) Voir, pour les premières parties, les volumes précédents.

— Les bains. — Le musée A. Jubinal. — Excursion au lac du Lhéou. — Le Gers. — Chanson du pays. — Dernier regard aux Pyrénées.

Après un court séjour à Cauterets, nous voici à Luz maintenant. Le coup de sifflet qui fait s'envoler les décors de l'Opéra n'a pas plus tôt mis une forêt à la place d'un palais. Comme c'est bon de se trouver ainsi dans un centre sauvage, au plein cœur des vraies Pyrénées! Franchement, Cauterets est trop mondain; il fait la part trop large au confortable; on y est trop bien. Parlez-moi de l'hôtel que nous occupons à Luz: aucune porte n'y ferme, les balcons craquent, les murs sont simplement blanchis; en bas, il y a une cuisine dont la cheminée abriterait dix personnes; les meubles sont fabriqués grossièrement avec des bois du pays; vos draps sont trop courts; vous n'avez pas d'oreiller; en revanche, vous couchez sur la plume, où vous êtes enseveli. C'est parfaitement incommode, mais vous vous attachez bientôt à ces inconvénients. Quelle tristesse aussi dans l'air du pays! Ici vous vous sentez tout à fait en dehors du cercle de la civilisation. Peu d'étrangers circulent dans les rues, où souffle une forte brise; les capulets abondent, et ils ne varient qu'entre deux couleurs, le rouge et le blanc. Avec quel art ces pauvres filles de Luz savent disposer cette coiffure-manteau qui s'effile en pointe sur leur tête, encadre leur visage et vient s'arrondir sur leurs épaules! Sous cette enveloppe uniforme, vous voyez scintiller leurs yeux noirs, presque toujours graves; si la chaleur est trop forte, elles plient en carré leur capulet et le posent à plat sur le sommet de la tête. Pleut-il, de tous côtés alors apparaissent des capuces ou capotes en laine brune, tombant plus bas que le genou et abritant tout le corps sous une enveloppe grossière, mais impénétrable. A en juger par l'extérieur froid de ces bonnes gens, on croirait qu'il est impossible de rire à Luz. Le beau monde ne s'y arrête pas. Qu'y trouverait-il? Du paysage, et c'est ce qu'il regarde le moins. D'eaux thermales, il n'y en a pas. Or, les eaux sont le prétexte du séjour, et, à moins que Luz ne découvre quelque source miraculeuse, dont jusqu'à présent la naïade tient son urne bien cachée, il n'est pas à présumer que cette petite ville soit portée sur la carte de la mode. Les choses s'y passent donc entre gens du pays, peu causeurs, et qui le matin arrivent des Quatre-Vallées pour apporter leurs marchandises et s'en retourner ensuite chez eux. A l'heure du marché, c'est un singulier amalgame d'hommes et d'animaux: les bêtes jouent un grand rôle aux Pyrénées.

Pour l'artiste, il n'y a guère qu'une ressource à Luz: entrer dans l'église des Templiers, ou plutôt commencer par en dessiner les contours; car le dehors offre le plus grand intérêt.

On voit se dresser un clocher de forme carrée et s'étendre une muraille crénelée; cette maison de prière tient de la forteresse, et, bien que l'histoire ne nous ait pas appris si du haut de ces créneaux il y eut jamais des flèches lancées à l'ennemi, nous ne saurions douter que les Templiers, ordre militaire, aient voulu assurer la parfaite sécurité de leur église par la structure toute défensive qu'ils lui avaient donnée. A l'intérieur, on a arrangé une sorte de musée avec des objets rares et précieux, débris arrachés à la destruction des âges. Là, tout parle du passé et du néant, jusqu'à ce bénitier, qui n'est lui-même qu'un petit tombeau renversé. L'église fut coloriée entièrement. La voûte d'azur était diaprée d'un semis d'étoiles et traversée par des chérubins aux tons roses. De tout cela il ne reste pas grand'chose. Ce qu'il y a donc de mieux, c'est l'ordonnance extérieure, et l'on se sent pris d'un fier accès de méditation lorsqu'on voit cette masse brunie, fortement accusée par le soleil, qui la dore aux angles, tandis que le reste du monument garde une ombre sévère, tranchée par le retour des murs. Au bas de l'enceinte grimpe le lierre, et la jaune giroflée s'attache aux créneaux.

Le silence règne dans les rues voisines; à peine une bonne femme, protégée par un auvent ou bien retirée dans une allée étroite et fraîche, persiste-t-elle à filer, en combattant de son mieux le sommeil. Les petits enfants vous regardent dessiner, et ils sont bien étonnés que vous emportiez leur église sur votre album, et que cependant leur église reste à la même place. Pour se dédommager des émotions de la surprise, ils ne manqueront pas de vous demander un sou: dans cette contrée, les sous de l'aumône doivent nécessairement se multiplier comme les pains et les petits poissons de l'Evangile.

Béni soit Luz, parce qu'il est simple et sans attrait pour le touriste vulgaire! Et cependant on peut passer de bonnes heures de contemplation sur cette hauteur pittoresque et couronnée de ruines qu'on appelle le mamelon de Saint-Pierre, au milieu des brises caressantes et des fleurs si variées et si odorantes qui croissent partout en pleine liberté. Heureuses fleurs, que personne ne cueille! Je n'ai jamais vu un Pyrénéen avoir l'instinct de porter un œillet à sa veste ou à sa coiffure. Ces gens-là semblent indifférents aux beautés qui les entourent, et ils ne les traitent que comme une ferme dont on tire tout le profit possible.

Nous fûmes rejoints par le brave Zombard, qui tenait à honneur de nous conduire à Gavarnie. Quelque fatigue que nous eussions pu éprouver auparavant, il fallut répondre à l'appel du guide et au piétinement de ses chevaux.

Peut-être avez-vous su, par mes récits précédents, nos infortunes sous le rapport des associations forcées. Il est écrit qu'ici l'on fait partout de la collaboration en vues de granit et de torrents. Si l'on ne part pas avec les gens, on les rencontre nécessairement sur ces chemins étroits où, lorsqu'on se rejoint, il faut aller avec patience les uns à la suite des autres. Bénissons le ciel: cette fois, nous n'avons que deux ecclésiastiques méridionaux, plantés bravement à califourchon sur leurs montures, et un géologue gravement recueilli dans sa spécialité, et à qui la terre semble appartenir, tant il en a étudié les contours et les couches. Le nôtre est armé de son marteau et d'une boîte à échantillons; il s'est placé à l'arrière-garde, afin de descendre quand bon lui semblera, quitte à rattraper, s'il le peut, la cavalcade.

Nous laissons prudemment nos deux curés s'engager en avant, d'autant plus qu'ils ont avisé et rejoint sept ou huit de leurs confrères qui formaient ensemble une autre partie, et nous nous plaçons au centre avec l'intrépide Zombard.

Quelle impression l'on éprouve lorsque votre guide vous dit, comme le fit notre montagnard:

— Messieurs, vous allez voir ce qu'il y a peut-être de plus beau au monde. Tous nos voyageurs, en revenant de Gavarnie, n'ont plus guère envie de se déranger pour autre chose.

Saint-Sauveur se profilait déjà sur notre droite, et Saint-Sauveur a une grâce charmante dans la simplicité de son bâtiment de Bains au portique à double rang de colonnes. Les tilleuls de la terrasse font à cette construc-

tion aérienne un encadrement diaphane et frais. Un jardin anglais descend sinueux jusqu'au Gave, qui, tout à l'heure, bien loin d'avoir ce gracieux voisinage, traversera des solitudes mornes, où l'homme peut à peine semer quelques poignées de millet et est obligé de se faire attacher afin de pouvoir opérer sa récolte. Nous ne cessons de monter ; les pentes se suivent et s'enchaînent en menant vers la partie supérieure des Pyrénées. Plus nous avançons, plus le paysage devient âpre et sauvage ; les murailles qui nous pressent des deux côtés encaissent le Gave dans un lit étroit qui lui oppose sans cesse des obstacles : le torrent devenu furieux semble, vu d'en haut, — et quelle hauteur ! — un serpent immense qui se tord dans la convulsion de la rage. Tantôt l'eau, noircie par le reflet des roches qui la surplombent, ne se révèle que par le bruit violent de ses cataractes ; tantôt, plus calme et dégagée, elle a des tons bleus et doux qui attirent et charment le regard. On dirait alors l'azur du ciel entrevu en sens inverse à quatre cents pieds de profondeur.

Une descente à pic nous conduisit de l'Echelle au pont de Sia.

Selon l'usage, le guide avait fait parler un écho tellement fidèle, qu'il répète exactement tout ce qui a été dit, et que, au besoin même, il ajouterait quelque chose de plus.

Peyrou Ardonne nous avait été également signalé. *Peyrou Ardonne,* autrement dit pierre ronde, tomba non pas du ciel, comme les aérolithes, mais bien du haut d'une montagne, et alla se planter droit sur la pointe d'un autre rocher, où ce monolithe resta en parfait équilibre, comme la *pierre branlante* de Fontainebleau, comme les *menhirs* des druides.

Ce sont de petites merveilles préparatoires qui servent au guide pour aiguiser la curiosité du touriste, de même que les précautions de l'exorde stimulent l'attention et préparent la faveur de l'auditoire. — Mais passons notre pont de Sia.

Il est en marbre et d'une seule arche ; le roc a servi de culées. En dessous se trouve l'ancien pont de briques ayant forme ogivale. On l'a laissé subsister ; les oiseaux y font leurs nids, sans prendre garde à la large et bruyante nappe d'eau qui tombe avec fracas et bouillonne avec furie : les ailes sont habiles à jeter des ponts par-dessus les fleuves.

La fraîche vallée de Pragnères nous repose un moment des austérités que nous venons de traverser ; mais un nouveau défilé couronné de sapins sur les hauteurs nous attend pour nous conduire à Gèdres, village renommé, où l'industrie des habitants aurait fini par conquérir une certaine aisance, si deux gaves ne venaient chaque année, l'un du lac Heas, l'autre de Gavarnie, ravager cette humble localité, posée d'une manière si pittoresque, moitié dans le fond, moitié sur la hauteur. Gèdres forme donc un carrefour où confluent les terribles gaves.

Après un nouveau pont de marbre, nous côtoyons le cimetière. Ces pauvres habitants de Gèdres ! Ignorés dans la mort comme dans la vie, leur sépulture n'offre aucune de ces pierres fastueuses sur lesquelles on grave pour l'éternité des regrets passagers ; les tombes sont couvertes d'une longue et épaisse ardoise tranchée dans la montagne. L'ardoise est légèrement inclinée. Au premier aspect, ces plans de schiste funéraire ont quelque chose de si profondément triste et en même temps de si chrétiennement égalitaire, qu'à les contempler on se sent ému. Nulle part nous n'avons rien vu qui parlât mieux du néant. Mais en voyage les impressions doivent être rapides, surtout quand on va aussi loin que le cirque de Gavarnie. Méditez donc en compagnie d'un guide qui vous répète, avec une impatience mal déguisée sous un vernis de respect :

— Si ces messieurs n'y prennent garde, nous n'arriverons pas.

— Entrons du moins à l'auberge de la Grotte pour visiter la fontaine de Gèdres.

Le guide n'a rien à objecter : tout le monde veut voir cette merveille, et nous avons bien le droit de faire comme tout le monde.

Mais d'abord une inscription gravée sur une table de marbre attire tout particulièrement notre attention ; en voici le *fac-simile :*

> ICI EST ARRIVÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, LE 28 SEPTEMBRE 1855, UNE VOITURE PORTANT MM. ACHILLE JUBINAL, DÉPUTÉ DU DÉPARTEMENT, DE VOUGY, SOUS-PRÉFET DE BAGNÈRES, ET COUFFITTE, RECEVEUR DE LA VALLÉE DE BARÉGES, QUI AVAIENT VOULU PROUVER, AU PÉRIL DE LEUR VIE, QU'ON POUVAIT ALLER AINSI JUSQU'A GÈDRES.

C'est le cas de retourner un mot bien connu et de s'écrier : « Honneur au courage heureux ! »

Achille Jubinal, l'un des premiers collaborateurs du *Musée des Familles,* aimable écrivain, grand ami du pittoresque et des doctes recherches, a beaucoup fait pour les Pyrénées. Il les a décrites avec éloquence ; il y a appelé l'art, qui y était à peu près inconnu. Lui aussi il était entré dans cette grotte de Gèdres, où il faut absolument faire une station.

Nous y pénétrâmes comme pour nous procurer un contraste avec cette autre voûte que nous devions contempler à Gavarnie, et qui est formée de glace et de neige congelée.

La grotte de Gèdres semble créée à l'usage de ces divinités gracieuses que la mythologie grecque avait imaginées dans ses plus riantes fictions. L'eau qui y circule entre les rochers bruit joyeusement comme pour le bain des nymphes ; la lumière joue mystérieuse et ne colore les parois que d'un reflet incertain.

Selon l'expression poétique de Jubinal, « on dirait que c'est ici le berceau de l'aube, la demeure du crépuscule, et que, par un accord magique, le jour y dort avec la nuit. »

Quelle opposition entre ce lieu enchanteur et les âpres sommets qui se déroulèrent ensuite sous nos yeux !... Les curés béarnais, qui allaient en avant et qu'on entendait causer bruyamment en patois, devinrent muets quand nous passâmes en vue du mont Sinistre. Je le déclare, tant qu'on défile le long de cette muraille immense, il est impossible de prononcer une parole ; on est comme écrasé par ce voisinage terrible. Vous imaginez-vous d'ici toute une montagne d'un gris noir, sans végétation, sans nuances, sans rien qui repose le regard ? Cette teinte ardoisée vous poursuit de sa monotonie implacable. Toute verdure a disparu : la stérilité, la désolation, le néant se sont établis ici dans leur triomphe de mort. Pas une fleur ne sort des entrailles du mont Sinistre, pas un oiseau ne

vient se poser sur ses crevasses rocheuses. C'est le cercle de deuil dont parle Dante Alighieri :

... luogo d'ogni luce muto.

Notre guide nous promettait mieux encore. Le *Chaos* nous prouva qu'il n'avait pas exagéré. Quand on a vu le Chaos, on peut se figurer ce que serait la terre si, à l'appel des trompettes du Jugement dernier, tout notre globe se fracassait dans une convulsion suprême; si les montagnes, arrachées de leur base et entraînées dans un mouvement irrésistible, roulaient sur l'Océan et confondaient leurs masses de granit avec la masse des flots soulevés ; et si les hommes d'alors assistaient, avant de périr, à ce spectacle d'épouvantable destruction. A en juger par le récit de Grégoire de Tours (1), il y eut un jour où les peuples du sixième siècle furent témoins du tremblement de terre qui fit choir toute une montagne. Imaginez-vous un amoncellement de rochers énormes, de masses superposées les unes aux autres dans le désordre de leur chute, suspendues en équilibre ou enfoncées à demi dans le sol, ayant les formes les plus bizarres et les plus menaçantes. Une vallée entière en a été jonchée. Tous ces débris monstrueux forment un pêle-mêle inextricable ; de leur rapprochement naissent çà et là des grottes, des voûtes hardies. Les rochers isolés ressemblent de loin à des mammouths couchés et endormis ; d'autres à des tours démantelées. Il faut côtoyer en zigzag cet ossuaire de la montagne détruite. On cherche le Gave : il a disparu sous les rochers qui l'emprisonnent ; la végétation n'ose se montrer en ce lieu maudit, où l'enfer pourrait tenir ses assises dans la solitude et la désolation.

Les Pyrénées furent assurément le théâtre d'autres cataclysmes plus terribles encore, lorsque, par exemple, comme notre géologue ne cessait de nous le répéter, l'Océan couvrit les montagnes où il a laissé l'éternelle trace de son passage dans ces couches calcaires qu'on trouve presque au sommet des pics. Mais ces débordements ne nous sont figurés que par des alluvions, et toutes choses ont été rendues à leur harmonie, tandis qu'ici sous nos yeux sont les vestiges éloquents de la convulsion et du déchirement.

Enfin, des vallons cultivés s'offrent à nous. Bientôt nous serons amplement récompensés de notre peine : nous le sommes déjà, car nous avons aperçu au loin le pic d'Allaus et toute cette chaîne de montagnes couvertes de neiges et de glaciers qui séparent la France de l'Espagne.

Gavarnie nous fait ouïr son bruit de torrents ; le Gave s'en précipite avec une impétuosité remarquable. A une heure de distance du Cirque, nous apercevons le Marboré qui le surmonte et ressemble à une forteresse. On ne voit pas le Cirque, mais le Marboré avec sa cime neigeuse indique l'approche du plus vaste amphithéâtre qui existe, le seul que les hommes n'aient pas construit, un amphithéâtre où des millions de spectateurs pourraient s'asseoir pour assister non à un combat de gladiateurs, non à une course de taureaux, mais au mouvement infatigable de dix-sept chutes qui glissent du haut de la muraille à pic et vont, confondues, former un gave impétueux.

Nous n'avions compté que sur un dernier quart d'heure de route, et une grande heure nous est nécessaire pour arriver au pied de l'amphithéâtre.

Ce fut alors que se déroula à nos yeux le plus incroyable prodige qu'il soit donné de contempler. Plus vous regardez, plus l'espace s'agrandit, se développe. Ce demi-cercle, de quatre mille mètres, repose sur un mur de roche formant une ligne régulière de plus de quinze cents pieds de hauteur. Par-dessus cette ligne s'étage le Marboré et grimpe le sentier qui demande plus de quatre heures pour conduire à la brèche de Roland : des glaciers aux teintes bleuâtres, des neiges colorées en rose par les feux du soleil qui ne peuvent les dissoudre, prolongent l'amphithéâtre vers les nues. C'est par étages gigantesques que ces vastes assises sont formées.

Il en résulte une harmonie indicible. Si le Cirque n'était pas ainsi dominé, il perdrait en majesté et se rapetisserait, tandis qu'il se rattache à une suite de pentes titaniques et semble les terminer par sa ligne régulière. C'est un bassin naturel pour les eaux formées des neiges, et il ne fallait rien moins que la solidité à toute épreuve de la muraille de granit pour résister à l'action de ces eaux éternellement filtrantes. La force des chutes fait évaporer l'eau en une sorte de pluie fine et diaphane qui se teint des couleurs de l'iris, et ne vient retomber dans le lit du Gave qu'après avoir décrit dans l'air une courbe prodigieuse.

Nous ne pouvions détacher nos regards de cet admirable ensemble ; et plus nous les y fixions, plus l'espace semblait s'étendre.

A gauche s'arrondissait, au-dessus d'un lit de glace, que nous traversâmes, la fameuse voûte de neige, si prodigieusement haute et si solide, véritable maçonnerie de la nature.

Nous voulûmes nous y aventurer, sans crainte d'être écrasés sous quelque débris. Pour nous faire mesurer la profondeur de la grotte, un vent glacial nous arrivait en mugissant et venait nous frapper au visage ; il était accompagné de l'écume qui se détachait de la cascade. Des parois de la voûte pendaient par milliers des stalactites semblables à des cierges, et reflétant la lumière pâle du jour que des fissures étroites permettaient seules de distinguer.

On dirait que l'hiver a pour jamais établi sa demeure en ce lieu ; et, en effet, nous qui avions quitté Luz sous les feux d'un soleil dévorant, nous trouvions ici les frimas dans toute leur rigueur. Les pieds sur la glace, la neige sur la tête, nous venions de rencontrer décembre au sortir d'août.

Nous essayâmes ensuite de grimper sur les rochers qui dominent la voûte : de là, le spectacle était plus inouï encore ; les eaux, vues de profil, tombaient avec un ensemble majestueux, revêtues par les rayons solaires du prisme de toutes les pierreries ; les montagnes se liaient par les ceintures de sapins qui couraient à leur base : cette teinte, d'un vert sombre, contrastait heureusement avec le blanc de la neige, le ton brun du granit et le bleu gris du schiste. Harmonie, harmonie partout, et partout une grandeur qui épouvante l'homme et le réduit à ses proportions de pygmée.

Nous nous en revenions tranquillement et pas mal harassés ; déjà nous avions laissé derrière nous le Chaos et le mont Sinistre, quand, au moment d'atteindre Gèdres, nous entendîmes un roulement court, suivi d'un second à droite et d'un troisième à gauche.

Un nuage gris apparut courant vers l'ouest ; le reste du ciel était d'un bleu limpide. Nous ne prîmes point l'alarme ; mais Zombard, qui s'y connaissait mieux que nous, fronça le sourcil.

— C'est un orage qui se prépare, dit-il. Hâtons le pas.

(1) Livre V, vers. 34, *Histoire des Francs*

J'ai peur, messieurs, que vous ne soyez forcés de coucher à Gèdres.

Là-dessus, les avis se partagèrent. Nos compagnons avaient affaire, qui à Luz, qui à Saint-Sauveur : la majorité prévalut.

Hourrah ! hourrah ! nous nous élançons... Et voilà que l'orage, plus rapide que nos chevaux, nous devance et forme en un instant une zone de nuages gris comme la cendre : un nouveau roulement retentit, répété par les mille échos des montagnes et des vallées ; la nue se déchire et se zèbre de feux sinistres ; une odeur sulfureuse s'épand de tous côtés, et, à la double clarté des éclairs et de la foudre, se mettent à fondre des torrents de pluie et de grêle. Nous sommes littéralement hachés par les grêlons et traversés par ce déluge. Les chevaux frémissent et se cabrent sur la marge du précipice ; ils veulent se dépasser, et c'est là qu'est le péril ; car, après Gèdres, il n'y a sur l'étroit sentier que juste la place d'un cheval.

Un des ecclésiastiques part au grand galop ; et franchement, si nous avions eu envie de rire, nous en eussions eu là une belle occasion, à voir ce personnage obèse ballotté sur son cheval, ayant son large chapeau enfoncé sur les yeux et sa soutane qui flottait au vent. Les autres chevaux s'animent, et, après l'avoir suivi, cherchent à le devancer. Notre curé se retourne



La brèche de Roland. Dessin de A. de Bar.

avec inquiétude ; il sent s'appuyer une grosse tête sur la croupe de sa monture, et il est heureux de trouver un creux de rocher contre lequel il s'aplatit. Nous passons comme l'aquilon. C'est un bruit épouvantable : le Gave, le tonnerre, la pluie, la grêle, les sapins secoués en tout sens, rien ne manque au tableau, et je vous souhaite seulement une chose, mon cher Juillerat : c'est, malgré votre amour du pittoresque, de n'être jamais surpris par un pareil cataclysme.

Il nous fallut deux heures pour atteindre Luz, où nous arrivâmes dans un état qu'il est plus facile de concevoir que de dépeindre. Nous avions perdu en route nos compagnons.

Mais maintenant que nous étions séchés au feu de la cuisine, nous commençâmes à ne plus regretter l'incident, et, à la distance où nous en sommes aujourd'hui, c'est tout au plus si nous ne nous réjouissons pas d'avoir été si bien arrosés.

..... Il me faut abréger, et j'emprunterai la rapidité du tonnerre, — que nous avons passablement aperçu, — pour vous transporter avec nous à Bagnères-de-Bigorre, la plus charmante petite ville pyrénéenne qui existe après Pau.

Bagnères, du reste, diffère totalement de Pau ; il est assis près de vallées fertiles, comme par exemple celles de Lesponne et de Campan, de prairies magnifiques qu'arrosent les eaux de l'Adour et où sont semées des habitations confortables et des granges entourées de

jardins. Partout des bouquets de bois réjouissent l'œil, et les champs de millet attestent la fécondité du sol.

Quand on entre à Bagnères, après avoir séjourné au centre des Hautes-Pyrénées et dormi à l'ombre des montagnes, on se sent comme dégagé de cette étreinte mystérieuse.

L'Adour, discipliné, apporte ses eaux à cette jolie cité et les y distribue en ruisseaux transparents qui coulent le long des trottoirs dans toutes les rues, y portant une fraîcheur et une propreté vivifiantes. Les étrangers y abondent, d'autant plus qu'on n'y est pas traité de Turc à More, comme partout ailleurs, et qu'au temps même de la plus grande affluence on peut être logé et nourri à bon marché. Du premier coup d'œil, en interrogeant les contrevents et jalousies fermés, vous voyez où vous pourrez trouver gîte. A peine installé, on fait comme nous, et l'on va se promener sur les *Coustous*. Les Coustous sont un terre-plein avec quatre rangées de gros arbres au milieu d'une vaste place bien bâtie. De petites boutiques, alimentées par l'industrie locale, bordent ce mail où les habitants dépensent volontiers leur temps en causeries. Tous les rendez-vous se donnent aux Coustous; là se coudoient dans le pêle-mêle le plus agréable les Parisiennes élégantes, les jolies paysannes au capulet rouge, les Aragonais à la veste de velours, et les montagnards portés sur des sabots pointus et revêtus d'un costume tout de laine brune. Ce monde varié vit en parfaite intelligence. Les Coustous sont un terrain commun où règne une véritable fraternité, une cordialité exquise. Si le regard erre à droite ou à gauche, il embrasse des hôtels bien tenus, des jardins soignés, des parterres remplis de fleurs. Au delà, il se perd dans l'étendue de la vallée de Campan. On est pressé aussi de visiter en détail ces rues bordées de jolies maisons bien blanches, qui ont presque toutes des devantures ou encadrements de portes et de fenêtres en marbre gris ou noir. Vous rencontrez une église gothique dont la flèche élancée et le gracieux campanile ont une certaine hardiesse. La prison, ancien couvent, affecte une forme carrée extrêmement curieuse; plus loin, et à peu près hors de la ville, l'église bâtie par les Carmes, sous la direction du Père Hermann, rappelle par son style roman les plus beaux modèles, et, à l'intérieur, elle se couvre de bonnes peintures dues à nos premiers artistes, qui sont venus se mettre à la disposition des religieux. Déjà tout Bagnères court aux Carmes; car on est pieux à Bagnères-de-Bigorre : ce qui n'empêche pas qu'on y aime passablement le plaisir. Quel mouvement! quelle animation! quel va-et-vient! Paris n'est ni plus bruyant ni plus remuant sur son boulevard des Italiens. Vous n'apercevez que des cavalcades qui partent ou reviennent. Il y a autour de cette ville tant de promenades splendides!

Nous étions hors d'état de reprendre tout de suite notre métier d'excursionniste : aussi fûmes-nous d'abord entièrement à la ville, qui vaut bien la peine d'être examinée en détail.

On nous proposait une visite aux vingt sources qui défrayent la santé : car nulle part il n'y a plus de sources salutaires qu'à Bagnères-de-Bigorre; mais ce que nous admirâmes surtout, au Grand Etablissement, édifice remarquable par ses proportions, par sa propreté, par le luxe de ses baignoires en marbre, ainsi que par le voisinage des allées Bourbon et de la promenade des Salies, c'est le musée-bibliothèque qui a été réuni par les soins de M. Achille Jubinal.

Ici nous avons vu ce que peut faire la volonté d'un homme.

Jusqu'à présent, l'art et la littérature n'existaient que pour mémoire aux Pyrénées : pas une collection, pas un tableau; à peine quelques images vulgaires dans les églises. Grâce à M. Jubinal, les choses sont bien changées. Avec une ardeur qu'égale seule sa patience, il a cherché, rassemblé, coordonné mille éléments qui, réunis, se sont trouvés composer le musée et la bibliothèque qu'il avait rêvés pour sa bonne ville de Bagnères. Lié avec tous les artistes, tous les hommes de lettres distingués de l'époque, M. Jubinal n'a pas craint de solliciter des offrandes; et quand on ne donnait pas assez, il donnait lui-même. C'est ainsi que la bibliothèque est arrivée à un fonds de plus de vingt mille numéros, et le musée à plus de quinze cents. Parmi les artistes, Titien, Pérugin, André del Sarto, Murillo, Latour et bien d'autres coudoient les plus célèbres peintres ou graveurs de notre époque.

Frappé du mérite et de l'importance de cette collection, l'Empereur l'a enrichie de plusieurs tableaux tirés des expositions; Mme la princesse Mathilde, dont on connaît le talent, a fait également hommage au musée de Bagnères d'une de ses œuvres du salon de 1863; enfin le fondateur lui-même a continué son œuvre en offrant plusieurs tableaux des Goyet père et fils, un beau portrait de Cuvier, par Ponce Camus, etc., etc. Des morceaux de sculpture ornent aussi ce musée. Espérons que les hommes riches du département comprendront qu'il est de leur devoir de s'associer au député actif et intelligent qui leur a donné ce noble exemple.

La marbrerie Géruzet, établie avec une entente merveilleuse, unit les moyens d'action les plus puissants aux détails du fini le plus précieux. Dans tel atelier, l'on voit le marbre brut livré à des scies gigantesques qui le débitent en feuilles minces et sont mues elles-mêmes par l'eau; car ici l'eau fait tout marcher, elle fait tourner ce ciseau qui façonne des colonnes d'une régularité parfaite. Plus loin, on sculpte à la main, on polit, on termine. Les salles d'exposition regorgent d'objets de toute taille et de toute espèce, depuis le maître-autel et le bénitier jusqu'aux cheminées, aux serre-papier, aux flambeaux, aux porte-plumes, aux bracelets. C'est chose incroyable que le marbre puisse répondre à tant de besoins et recevoir tant de formes. Il est surtout curieux de suivre de l'œil toutes les nuances des marbres pyrénéens. Quelle richesse en ce genre possède le pays! et quelles ressources l'art en tirerait pour la décoration, non-seulement des palais et des églises, mais des châteaux, des hôtels, des maisons particulières, lorsque enfin les chemins ferrés, en s'achevant, permettent de transporter tant de précieux matériaux enfouis obscurément dans les montagnes! Il y a aux Pyrénées assez de marbre pour embellir le monde entier.

Le lendemain, suffisamment reposés, nous montions à cheval pour entreprendre l'ascension du *Llecou*, assez gentille montagne qui a le front dans les nuages et porte à sa cime le lac *Bleu* ou *Lheou*, duquel se forme l'Adour de Baudéan.

La caravane était charmante : femmes spirituelles, hommes intelligents, riches propriétaires de la ville, baigneurs appartenant à l'aristocratie étrangère, on n'avait rien négligé pour former le plus aimable ensemble. Et quelle route admirable nous suivîmes par la vallée de Lesponne jusqu'aux bois de hêtres qui défendent l'accès des montagnes de Bizourtère!...

Après avoir passé à gué l'Adour, qui heureusement avait peu d'eau, nous nous trouvâmes engagés dans les touffes et bosquets de rhododendrums ; les hêtres, qui se multiplient de ce côté, donnaient des massifs de l'effet le plus pittoresque.

Jusque-là rien ne troublait l'excursion : tout à coup l'air fraîchit, le sol devient rude et escarpé ; nous gravissons les premières assises du Llecou. A ceux qui recherchent les émotions, je conseille ce petit voyage de trois heures ; ils trouveront des sentiers en lacet, à peine assez larges pour le pied de leur cheval, échancrés souvent par les éboulements de terre et par les suintements de l'eau des sources ; çà et là ils se heurteront à de rudes pointes de rochers ; ils éprouveront passablement de vertiges ; et puis, quand ils seront arrivés au plateau supérieur, après avoir traversé des nuages qui courent en se brisant contre les parois de la montagne, ils recevront le choc d'un vent si furieux et si irrésistible, qu'il leur faudra absolument descendre de cheval, s'ils ne préfèrent être renversés.

Ce fut là notre histoire, c'est celle de toutes les ascensions ; ce qui fait que, pour dépeindre les Pyrénées avec tous leurs pics, il suffit de raconter exactement une entreprise de ce genre. Qu'on gravisse le pic du Midi, le Tourmalet, le mont Aigu, la Maladetta ou autres, on ne variera qu'entre le plus ou le moins de difficultés à vaincre et de précautions à prendre.

Voilà pourquoi, mon cher poëte, j'en resterai là quant aux excursions ; ou, si j'écris ce mot, ce sera pour vous dire que nos destinées nous entraînaient, deux jours après, sur la route de Tarbes, à travers des cultures opulentes ; que de Tarbes nous allions par le Gers pour nous rendre à Agen, où le bateau devait nous ramener à Bordeaux. — Qu'est-ce que le Gers? Un beau pays sans fleuve digne de sa grandeur, une terre accidentée aux ondulations pyrénéennes.

Il est facile de sentir que la chaîne vient expirer là, et qu'elle ne peut cependant se terminer brusquement sans soulever encore de ces collines qui passeraient pour des montagnes, si l'on ne venait de voir ce que c'est que les montagnes véritables. Le Gers conserve même l'empreinte des mœurs de la contrée granitique : l'indigène est grave, mélancolique, un peu taciturne ; il est pauvre et habite des maisons en terre jaune ; il a, lui aussi, les attelages de bœufs pour traîner les fardeaux. Sa vie intérieure, ses travaux, ses usages, tout se ressent du voisinage immédiat des Pyrénées. Le patois est à peu près le même ; les danses rappellent exactement ce que nous avions vu dans le Béarn.

Là aussi filles et garçons, partagés en deux troupes, forment une sorte d'entrelacement qui serpente au son alternatif du couplet répété tour à tour par les deux guides. Et elles sont nombreuses autant que gaies et naïves, les chansons du Gers ; témoin ce rustique rondeau qui, à la fête d'un village voisin de Masseube, tombait des lèvres d'un jeune meunier et de celles d'un grand pâtre de vingt ans :

Fillos de Bilonaouo,
Maytin léouados soun.
Digo doun, doun, daino,
Digo doun, doun, doun.

S'en prenguen la dournéto,
S'en ban enta la houn.
Digo doun.

En débara la costo
N'en chioulon uo cansoun,
Digo doun.

Lous boués à la laourado
N'escouton aquet soun.
Digo doun.

Quinton bouéous et gullados,
Et courren à la houn.
Digo doun.

— Cantats, dansats, maynados,
Aro n'ey la sasoun.
Digo doun (1).

Quelle triste chose que l'éternelle nécessité d'un dénoûment, d'un terme!

On est à deux cents lieues de Paris, et Paris vous rappelle avec sa voix impérieuse. Ah! du moins, puisque nous voici en route pour le retour, laissons la voiture au bas de la pente et gravissons la colline la plus escarpée qu'il y ait dans tout le Gers...

C'était vers le soir.

Arrivés sur le plateau, nous nous assîmes, les yeux fixés sur les Pyrénées, qui, aux feux du soleil couchant, se découpaient du fond d'un ciel bleu gris avec une vigueur extraordinaire. Cet endroit est unique pour permettre au regard d'embrasser toute la chaîne, depuis Bayonne jusqu'au Canigou, de l'Océan à la Méditerranée, c'est-à-dire une ligne de cent lieues, une suite non interrompue de pics, de vallées, de fondrières, d'abîmes, une série de glaciers et de cimes neigeuses qui se colorent des plus magiques reflets.

Quel aspect!... L'œil recommence sans cesse à décrire ce dessin gigantesque. Quand on est aux Pyrénées, l'horizon se trouve toujours borné : ici, au contraire, on suit les Pyrénées dans toute leur étendue ; on compte les pics, on les nomme ; on juge combien la disposition en est harmonieuse, on reste en extase, on est tenté de tomber à genoux...

L'heure presse cependant, le jour décline. Dans ce pays, il n'y a presque pas d'intervalle du jour à la nuit. En bas nos chevaux hennissent...

Encore un regard, un regard d'adieu à ces montagnes, dont on s'est fait en quelque sorte des amies ; un regard de regret, un regard suprême. Mais l'ombre gagne les montagnes elles-mêmes ; un voile de vapeurs s'élève entre elles et nous, comme pour nous avertir que la séparation doit être définitive.

Nous nous mettons à descendre, le front penché. Arrivés à la voiture et au moment d'y remonter, nous tournons la tête, nous cherchons les Pyrénées... C'est fini, la brume nocturne les enveloppe, et c'est bien pour nous qu'*il n'y a plus de Pyrénées!*

ALFRED DES ESSARTS.

(1) *Les jeunes filles à la fontaine.* — Filles de Villeneuve — De bonne heure levées sont. — *Digue don, don, daine,* — *Digue don, don, don.*

Elles prennent leur petite cruche, — Elles vont à la fontaine. — *Digue don.*

En descendant la côte — Elles sifflent une chanson. — *Digue don.*

Les laboureurs au labourage — Entendent ce bruit. — *Digue don.*

Ils quittent bœufs et houlettes — Et courent à la fontaine. — *Digue don.*

— Chantez, dansez, femmes et filles, — Maintenant c'est la saison. — *Digue don.* (*Essai sur la langue et la littérature gasconne,* par Cénac Moncaut.)

HISTOIRE NATURELLE A TABLE.

MONOGRAPHIE ANECDOTIQUE DU CAFÉ.

I. Légende du café. — Une boule merveilleuse. — La fille du roi de Moka et le derviche Omar. — La danse des chèvres. — Télémaque et le saint roi David. — Mahomet et l'ange Gabriel.

L'an de l'hégire 656 le mollah Schadely partit en pèlerinage pour la Mecque. Arrivé à la montagne des Emeraudes, il se tourna vers son disciple Omar, et lui dit:

— Je mourrai en cet endroit; quand j'aurai rendu l'âme, il t'apparaîtra une personne voilée; ne manque pas d'exécuter l'ordre qu'elle te donnera.

Le vénérable Schadely étant mort, Omar aperçut, au milieu de la nuit, un spectre gigantesque, couvert d'un voile blanc.

— Qui es-tu? lui dit-il.

Le fantôme releva son voile, et Omar vit avec surprise Schadely lui-même, grandi de dix coudées au moins depuis sa mort.

Le mollah lui remit une boule avec ordre de ne s'arrêter qu'à l'endroit où la boule resterait sans mouvement.



Omar sur la montagne d'Ousab. Dessin de Lix.

— C'est là, ajouta-t-il, que de grandes destinées t'attendent.

Omar se mit aussitôt en route. Arrivé à Moka, dans l'Yémen, il remarqua que la boule était immobile.

C'était donc là qu'il devait s'arrêter.

La belle ville de Moka était alors ravagée par la gale.

Omar se mit à prier pour les malades, et, comme le saint homme était au mieux avec Mahomet, beaucoup se trouvèrent guéris par ses prières.

La gale cependant allait toujours son train. La fille du roi de Moka tomba malade, et son père la fit porter chez le derviche, qui la guérit. Mais comme cette jeune princesse était d'une rare beauté, après l'avoir guérie, le bon derviche essaya de l'enlever.

Le roi goûta peu ce nouveau genre d'honoraires; Omar fut chassé de la ville et exilé sur la montagne d'Ousab, avec des herbes pour nourriture, une caverne pour appartement.

— O Schadely, mon cher maître, s'écria un jour l'infortuné derviche, si c'étaient là les destinées qui m'attendaient à Moka, était-ce bien la peine de me donner une boule pour y venir?

A ces plaintes assez légitimes répondit tout à coup un chant d'une incomparable harmonie, et un oiseau au plumage merveilleux vint se poser sur un arbre. Omar s'élança aussitôt vers le bel oiseau qui chantait si bien; mais il n'aperçut sur les branches de l'arbre que des fleurs et des fruits. Omar était à jeun, ce qui lui arrivait assez souvent; il fit main basse sur les fruits, qu'il trouva délicieux, puis il en remplit ses grandes poches de der-

viche et rentra dans sa caverne. Comme il se préparait à faire cuire un peu d'herbe pour son dîner, l'idée lui vint de substituer à ce triste pot-au-feu les fruits savoureux qu'il venait de cueillir. Il obtint ainsi une boisson exquise et parfumée. C'était du café.

Telle est la légende arabe. Voici maintenant la légende turque.

Un jeune berger, appelé Kaldi, remarqua un jour que ses chèvres, dont la tenue avait été jusqu'alors irréprochable, se livraient aux cabrioles les plus extravagantes. Le bouc lui-même, le vénérable bouc, si digne et si grave d'ordinaire, bondissait comme un jeune cabri. Kaldi attribua cette folle gaieté à certains fruits dont ses chèvres se repaissaient avec délices.

L'histoire dit que ce pauvre berger avait des peines de cœur et que, dans l'espoir de s'égayer un peu, il songea à cueillir et à manger de ces fruits.

La chose lui réussit à merveille ; il oublia ses maux et devint le plus joyeux berger de l'Arabie Heureuse. Quand ses chèvres dansaient, il se mettait gaiement de la



La danse des chèvres. Dessin de Lix.

partie et leur faisait vis-à-vis avec un entrain admirable.

Un jour, un moine vint à passer et demeura bien surpris de se trouver en plein bal.

Une vingtaine de chèvres exécutaient avec force cabrioles une espèce de chaîne des dames, tandis que le bouc décrivait gravement un *balancez* et que le berger figurait une pastourelle excentrique.

Le moine, stupéfait, s'informa du motif de cette fureur chorégraphique, et Kaldi lui conta sa précieuse découverte.

Or, ce pauvre moine avait un grand souci : il s'endormait toujours au milieu de ses prières, et Mahomet sans doute lui révélait ces fruits merveilleux pour vaincre son sommeil.

La piété n'exclut pas les instincts gastronomiques. Ceux de notre bon moine n'étaient pas ordinaires, car il imagina de faire sécher et bouillir les fruits du berger. Cette ingénieuse décoction donna le café. Bientôt tous les moines du royaume firent usage de cette boisson, parce qu'elle excitait à la prière, et peut-être aussi parce qu'elle n'était pas désagréable.

Les Turcs croient que le café fut révélé à Mahomet par l'ange Gabriel, qui lui en offrit dans une coupe faite d'un seul diamant. De graves docteurs prétendent que le fameux népanthès d'Homère, que la belle Hélène présenta à Télémaque dans un festin pour l'égayer, n'était autre chose que du café.

La Bible raconte que la charmante Abigaïl, femme de Nabal, fit servir aux guerriers de David soixante-dix-sept mesures de kali ; or, kali signifiant *graine torréfiée*, les savants ont décidé que le kali ne peut être que le kahné, c'est-à-dire le café.

J'aime beaucoup ce jeune Télémaque et le saint roi David prenant leur demi-tasse ; mais ce qui me plaît surtout, c'est le bel ange Gabriel transformé en garçon d'estaminet pour servir le café de Mahomet.

Qu'on vienne dire ensuite que les Turcs n'ont pas d'imagination !

II. Historique et pérégrinations du café. — Soliman-Aga et la cour de Louis XIV. — Dévouement du chevalier Desclieux.— La dernière goutte d'eau. — Un héros cafetier. — Un conseil municipal intelligent. — Une boisson révolutionnaire. — Le café persécuté. — Le jugement dernier. — Blanc devenu nègre. — Triomphe du café.

D'après Raynal, le café serait originaire de la haute Ethiopie, où il a été connu de temps immémorial.

Des bords de la mer Rouge, il passa dans la suite à Médine, à la Mecque et dans tous les pays musulmans.

En 1555, deux Syriens de Damas fondèrent à Constantinople le premier café qui ait existé.

Bientôt les docteurs, les derviches et tous les gens de lettres vinrent se presser dans ce fortuné établissement, qui prit le nom d'*École des savants*.

Ce fut à Venise qu'on goûta du café pour la première fois en Europe, grâce à Pietro della Valli.

La Rogue et Thévenot l'importèrent, l'un à Marseille en 1644, l'autre à Paris en 1617.

Hélas ! nous sommes forcé d'avouer que le café fut assez mal reçu en France.

En 1669, Soliman-Aga, ambassadeur de Mahomet IV à Paris, invita les plus grands seigneurs de la cour à venir prendre du café dans ses somptueux appartements ; la noblesse de France se pâma d'admiration devant les riches babouches de l'ambassadeur, mais elle fit la moue devant sa liqueur « amère et noirâtre. » Le café aurait peut-être réussi s'il eût été gris-perle ou bleu de ciel.

Cependant l'Arménien Pascal, qui accompagnait l'ambassadeur, ouvrit le premier café public en 1670, à la foire Saint-Germain.

Malheureusement, le café coûtait alors quatre-vingts francs la livre, et Pascal en prenait plus qu'il n'en vendait.

Un beau jour il ferma boutique et emporta ses cafetières à Londres, où il eut un succès prodigieux.

Vers la même époque, le café pénétrait en Autriche et recevait de cette nation un accueil qui l'honore.

C'était en 1683 : les Turcs frappaient aux portes de Vienne, visite d'autant plus gênante qu'elle était inattendue. Pas un escadron pour les recevoir ; l'armée autrichienne était campée à une assez grande distance de la ville. Comment l'avertir ? Comment arriver jusqu'à elle ? Vienne était perdue.

Tout à coup un soldat polonais au service de l'Autriche, Kulcycki, se déguise en Turc, traverse le camp ennemi et apprend à ses chefs les dangers de la capitale.

Aussitôt l'armée autrichienne, grossie des troupes du brave Sobieski, roi de Pologne, s'élance sur Vienne, tombe sur les assiégeants et les met en déroute.

Après avoir fait un grand carnage de musulmans, l'intrépide Kulcycki s'empara d'une énorme quantité de café que les Turcs avaient abandonné dans leur fuite ; et lorsque l'empereur lui demanda, après la bataille, ce qu'il désirait comme récompense, le soldat sollicita tout simplement la faveur d'ouvrir à Vienne un établissement où il vendrait le café de l'ennemi.

Le héros polonais devint cafetier et bientôt millionnaire. De son côté, le conseil municipal de Vienne décréta que l'on célébrerait en grande pompe l'anniversaire du café Kulcycki, et que le buste du glorieux soldat ornerait tous les cafés qu'on établirait dans la suite à Vienne.

Le café Kulcycki existe encore aujourd'hui ; c'est le rendez-vous des patriotes polonais, qui viennent y boire, comme... des Polonais patriotes, à la résurrection de la vieille Pologne.

On y voit plusieurs bustes du sauveur de Vienne, mais on n'en voit que là. Que voulez-vous ? Depuis Sobieski bien des choses ont changé à Vienne, notamment le conseil municipal de 1683.

Suivons maintenant le café dans ses singulières pérégrinations.

Les princes arabes, pour conserver le monopole exclusif d'un produit si précieux, firent paraître un édit qui défendait, sous peine de mort, d'exporter du pays aucun plant de café. Cet édit n'empêcha pas le Hollandais van Horn de se procurer un pied de caféier, qu'il emporta à Batavia.

C'est de ce pied que descendent toutes les caféiries de l'Inde, de l'Amérique et de l'Océanie.

Voici comment :

Le caféier de van Horn réussit parfaitement à Batavia. Un de ses descendants, transporté à Amsterdam comme objet de curiosité, eut également une nombreuse famille, et l'un de ses rejetons fut offert à Louis XIV, qui le remit aux professeurs du jardin des Plantes. Celui-ci, à son tour, engendra trois petits caféiers, qu'Antoine de Jussieu confia au chevalier Desclieux partant pour la Martinique. La traversée fut terrible ; l'eau vint à manquer ; chacun fut rationné ; Desclieux préféra supporter les tourments de la soif que de laisser périr les précieuses plantes qu'on lui avait confiées. — Il leur versa jusqu'à la dernière goutte la petite portion d'eau qui lui revenait.

Arrivés enfin à la Martinique, deux de ces plants avaient péri ; il n'en restait qu'un seul.

C'est de lui que sont sorties toutes les plantations qui couvrent aujourd'hui les Antilles et les contrées chaudes du continent. Brave Desclieux ! que de millions ton dévouement a valus à la France et de jouissances à l'humanité !

Chacun a ses ennemis, quelque parfait qu'on puisse être. Le café en rencontra de terribles : des rois ! des empereurs ! des prêtres et des ministres !

En 1675, sous Charles II, les cafés furent supprimés dans toute l'Angleterre comme des foyers de sédition. Ce roi trouvait qu'on y causait avec un peu trop de verve de son gouvernement.

Sous Mahomet IV, le grand visir Kuproli fit également fermer tous les cafés de Constantinople, parce qu'on y critiquait sa politique avec un entrain peu respectueux.

Convaincu d'exciter à la haine et au mépris du gouver-

nement, le café fut décrété boisson révolutionnaire et proscrit de l'empire.

Au Caire, ce fut encore mieux; les cafés étaient pleins, au grand préjudice des mosquées, qui étaient toujours vides. Le café fut déclaré liqueur impie.

Abdullah-Ibrahim prêcha hautement contre le café dans la mosquée d'Hassassanie.

— Ceux qui en prendront, s'écria-t-il, se réveilleront au jugement dernier avec un visage plus noir que le fond des vases où l'on prépare cette liqueur.

Toutes les coquettes de la ville renoncèrent au café, dans la crainte de ressusciter avec une peau de négresse.

A Alexandrie, il se forma deux partis, l'un pour, l'autre contre le café. On s'arma, on se battit, le sang coula.

Le commandant de la ville convoqua les docteurs d'Alexandrie et les pria de donner leur avis sur les propriétés du café.

Après avoir écouté leurs longues discussions, il déclara la cause entendue, leva l'audience, et fit servir du café à tout le monde.

Cet acquittement, aussi juste qu'ingénieux, rétablit la tranquillité dans la ville.

A Smyrne, au contraire, les ennemis du café l'emportèrent; les pauvres cafetiers reçurent la bastonnade et leurs marchandises furent brûlées en place publique.

Aujourd'hui nous sommes bien loin, Dieu merci! de pareils auto-da-fé; on ne brûle plus le café que pour lui donner de la couleur et du parfum; il coule en paix de Londres à Calcutta, de Lisbonne à Pékin. Le monde entier prend sa demi-tasse, et, si les prédictions de l'éloquent Ibrahim venaient à se réaliser, je crois qu'au jour du jugement dernier nous nous réveillerons presque tous un peu nègres dans la vallée de Josaphat.

III. Consommation du café. — Paris et Constantinople. — L'aristocratie du café. — Royauté du moka. — Le Grand Sultan et le sérail. — Bahouri. — Faki. — Falabi. — Le paradis de Mahomet.

Après Constantinople, Paris est la ville du monde où l'on prend le plus de café.

Du 1er janvier 1831 au 31 mai 1832, il est entré à Paris 4,352,447 kilogrammes de café. Les arrivages sont aujourd'hui de 8 millions de kilogrammes environ.

Voici dans quel ordre de mérite les gourmets rangent les différents cafés :

Le moka;

Le martinique fin vert ;

Le guadeloupe première qualité ;

Enfin le bourbon, qui, malgré la faiblesse de son arome, a un grand air de famille avec le moka.

Ces quatre espèces forment l'aristocratie des cafés. Puis viennent le cayenne, le ceylan, le brésil, le java, le sumatra, dont le parfum, assez bourgeois, a plus d'énergie que de finesse.

Le moka est le roi, comme il est le père de tous les cafés. Il n'en vient à Paris que des quantités à peine appréciables; les Turcs le gardent pour eux, et ils font bien. Cet excellent café se divise lui-même en trois qualités différentes : la première, appelée *bahouri*, est réservée pour le sultan et le sérail. Le *faki*, qui est la seconde, fait les délices des pachas. Quant à la troisième, qu'on nomme *falabi*, elle sert de consolation au prolétaire musulman, en attendant qu'il savoure le bahouri dans le paradis de Mahomet.

IV. Les pêches de Fontenelle. — Louis XV et Voltaire. — L'omelette du duc de Richelieu. — Turcs, Arabes et Persans. — La femme de Diderot. — Un mot de Danton. — Duclos et sa tante. — Charles Nodier et le monsieur de la rue Saint-Louis. — Duel bizarre. — Un gentilhomme périgourdin. — Mariage au café. — Brillat-Savarin. — Le journaliste de Londres. — Mort d'un brave général. — La dernière tasse de café.

Fontenelle, qui mourut à quatre-vingt-dix ans, prétendait n'avoir mangé dans sa vie que trois pêches réellement bonnes. Du reste, il avait noté la date et l'endroit où il avait savouré ces fruits irréprochables ; mais il ne dit pas combien de fois il but de bon café, ce qui est autrement rare que de bonnes pêches.

— On devient cuisinier, mais on naît rôtisseur, a dit Brillat-Savarin ; et pour faire de bon café ne faut-il pas aussi être doué? N'est-ce pas cent fois plus scabreux et plus délicat que de faire rôtir un gigot? Aussi, voyez les vrais amateurs, qu'ils portent la couronne de la royauté ou celle du génie, ils ne dédaignent pas de mettre la main à la cafetière ; tout le monde le sait, Louis XV et Voltaire faisaient eux-mêmes leur café. Il va sans dire que les courtisans s'empressèrent d'imiter le roi; marquises et duchesses eurent toutes leur petit moulin à café. Il était, du reste, de fort bon ton alors de cuisiner un peu; le duc de Richelieu était passé maître dans l'art de rouler une omelette, et le grave chancelier de Meaupou tournait une crêpe avec un talent infini.

Voltaire ne trouvait bon que le café qu'il avait fait lui-même, et en prenait rarement d'autre.

Quant au bon abbé Delille, écoutez-le, s'il vous plaît; c'est au café qu'il parle :

Que j'aime à préparer ton nectar précieux.
Nul n'usurpe, chez moi, ce soin délicieux.
Sur le réchaud fumant moi seul brûlant ta graine,
A l'or de ta couleur fais succéder l'ébène.
Charmé de ton parfum, c'est moi seul qui, dans l'onde,
Infuse à mon foyer ta poussière féconde,
Qui, tour à tour, calmant, excitant tes bouillons,
Suis d'un œil attentif tes légers tourbillons.

Les Turcs excellent dans l'art de préparer le café, qu'ils appellent fève de l'amour, breuvage de Dieu, délices du paradis.

A Constantinople, une maison qui se respecte a au moins deux kareglis, c'est-à-dire deux officiers de café. — Dans le sérail, il y a plusieurs kareglis; chacun commande à plusieurs battugis, chargés de faire le café sous ses yeux.

Lorsqu'un Turc se marie, un des engagements qu'il contracte est de ne laisser jamais manquer de café la femme qu'il épouse. C'est peut-être plus prudent que de lui jurer fidélité.

En Perse, la préparation du café est une sorte d'honneur réservé au maître de la maison.

Chez les Arabes, le café est toujours versé par la personne la plus âgée ou la plus recommandable de la société.

On le boit avec recueillement, puis on récite des vers à sa louange.

— L'homme sensé, dit un Arabe, qui a vidé la coupe où écume le café, connaît seul la vérité.

— Préparé avec la simple coque d'une baie, continue un autre, il a l'odeur du musc et la couleur de l'encre.

— Le café est notre or, répond la société, c'est la boisson des enfants de Dieu, c'est l'eau qui lave nos soucis, le feu qui consume nos peines.

A ce compte, l'Arabe ne doit pas avoir beaucoup de

chagrin, car il ne prend pas moins de vingt tasses de café par jour.

Après les Orientaux, les Italiens d'abord, les Français ensuite, sont les plus grands amateurs de café. — L'Espagnol préfère le chocolat, l'Anglais le thé, le Russe l'eau-de-vie, l'Allemand la bière. Ce dernier cependant est loin d'être injuste envers le café ; il en prendra plutôt cinq fois qu'une, et sa sympathie s'étend sur tous les liquides connus, les alcools en particulier . . . .

On ne parle que de l'amour de Voltaire pour le café :

Il est une liqueur au poëte plus chère,
Qui manquait à Virgile et qu'adorait Voltaire.

Mais Buffon? mais Fontenelle? mais Rivarol? mais Beaumarchais, n'étaient-ils pas aussi des adorateurs du café?

Et le poëte Duclos, qui faisait tous les jours une bonne lieue pour venir prendre, chez sa vieille tante, une tasse d'excellent café?

Quand cette bonne femme mourut, Duclos était inconsolable. — Mais, lui disaient ses amis, nous sommes tous mortels, et votre tante avait quatre-vingt-huit ans. — C'est vrai, répondit le poëte, elle était bien vieille, mais elle m'aimait tant, et elle faisait de si bon café!

Diderot raconte, dans ses Mémoires, que sa femme lui donnait tous les matins neuf sous pour aller prendre son café à la Régence.

La bonne femme lui recommandait toujours de rapporter les morceaux de sucre dont il ne se servirait pas.

Le terrible Danton ne montait jamais à la tribune sans avoir pris plusieurs tasses de café; il appelait cela donner l'avoine à son cheval.

Mais un grand amateur de café, c'était Charles Nodier.

Un jour qu'il se promenait aux Tuileries, il lia conversation avec un monsieur qui jetait des miettes de pain aux oiseaux du jardin. — C'était un homme d'une rare distinction, vêtu avec élégance, à la voix douce, à la physionomie sympathique. La conversation tomba sur le café et ne tarda pas à s'échauffer.

Charles Nodier tenait pour le martinique fin vert; l'étranger était pour le bourbon.

— Eh bien! s'écria Nodier, voilà ma carte, venez chez moi demain, je vous ferai prendre du martinique.

— Eh bien! riposta le monsieur, voilà également ma carte, je vous attends après-demain, nous boirons du bourbon.

Après cette double rencontre, Nodier s'avoua vaincu ; le bourbon était supérieur.

Les combattants se séparèrent en se donnant une bonne poignée de main, et se promettant bien de recommencer souvent ce duel plein de charmes.

M. Antoine, l'adversaire du célèbre écrivain, était du reste un homme charmant, instruit, spirituel, quoique un peu timide. Sa demeure était ravissante; il habitait, rue Saint-Louis au Marais, une petite maison blanche comme un lis; son appartement, meublé avec un goût exquis, donnait sur un joli jardin qu'un énorme acacia couvrait presque de ses grappes parfumées. Deux beaux chats jouaient au soleil sur la pelouse, tandis qu'un merle goguenard sifflait un gai refrain dans sa cage, et que deux pigeons ramiers roucoulaient sur le toit.

Comme Charles Nodier était à l'aise au milieu de toutes ces charmantes choses! comme il se félicitait d'avoir un ami si aimable et si bien logé!

Le lendemain de ce fameux duel au martinique et au bourbon, l'auteur de *Trilby* se promenait sur le boulevard avec un magistrat de ses amis, M. Antoine vint à passer; Nodier lui envoya le plus amical de tous les saluts.

— Vous connaissez ce monsieur? demanda le magistrat.

— Un nouvel ami, un homme charmant qui fait de la musique, des vers et d'excellent café.

— Et qui coupe les têtes, interrompit le magistrat ; ce monsieur est le bourreau de Paris.

Le pauvre Nodier faillit tomber à la renverse :

— Ho! je devine maintenant, s'écria-t-il, cette grande machine que j'ai aperçue dans la serre, c'était une guillotine.

Pendant plus de huit jours, il lui fut impossible de prendre une seule goutte de café; quand il portait la tasse à ses lèvres, il apercevait toujours son ami Antoine et la grande machine de la rue Saint-Louis.

A propos d'amateurs de café, nous serions bien coupable d'oublier le marquis de Sabragnac, gentilhomme périgourdin.

Forcé de prendre la route de l'exil en 1793, le marquis se fixa à Hanzen, petite ville d'Allemagne, où il se consolait en faisant des chansons contre M. de Robespierre.

Le marquis était gourmet, c'est-à-dire bien malheureux dans la patrie du jambon fumé et de la choucroute. Le ciel cependant eut pitié de lui, il se trouva que la fille de son hôte avait le don de faire un incomparable café.

Un jour, de Sabragnac arriva tout radieux chez son hôte ; les portes de la patrie lui étaient ouvertes; déjà il voyait dans son imagination les tourelles de son castel se dresser au-dessus des châtaigniers, et les belles poulardes du Périgord tourner à la broche dans les grandes cheminées de ses aïeux. — Mais à sa joie venait se mêler une grave inquiétude. Qui désormais lui ferait de bon café? Emmener Gretchen en Périgord? Mais à quel titre? Comme servante ; ses parents, pauvres mais fiers, ne le souffriraient pas. Enfin, de Sabragnac s'arma de courage, prit deux bonnes tasses de café, embrassa tout le monde et partit. Arrivé à Stuttgard, le marquis demanda du café, il était exécrable; à Carlsruhe, abominable; à Rastadt, affreux. Enfin le marquis n'y tint plus; il tourna bride sur queue, revint à Hanzen et demanda Gretchen en mariage.

L'heureux Sabragnac rentra en Périgord avec sa jeune femme, qui lui donna de bon café et de beaux enfants par-dessus le marché.

Le café exerce une influence singulière sur les organes de la pensée.

Il donne à l'esprit une netteté, une vivacité extraordinaires; que de traits piquants et de fines saillies ont trouvé naissance au fond de leur demi-tasse.

Ecoutons encore Delille chanter les merveilleux effets de la *boisson intellectuelle*.

A peine j'ai senti ta vapeur odorante,
Soudain de ton climat la chaleur pénétrante
Éveille tous mes sens ; sans trouble, sans cahots,
Mes pensers plus nombreux arrivent à grands flots;
Mon idée était triste, aride, dépouillée,
Elle rit, elle sort richement habillée,
Et je crois, du génie éprouvant le réveil,
Boire, dans chaque goutte, un rayon de soleil.

L'excitation produite par le café va quelquefois trop loin; souvent elle se prolonge dans la nuit et empêche de dormir. Rien n'est implacable comme l'insomnie produite par le café.

Il est minuit, votre bougie est éteinte; vous allez fer-

mer les yeux, tout à coup votre pauvre tête est envahie par un flot de pensées bizarres; vous songez presque à la fois à Jules César, aux Anglais, à la lune, à Bossuet, au petit Poucet, à Sémiramis; cependant le sommeil arrive tout doucement; mais trois heures sonnent à la pendule; aussitôt vous vous mettez en devoir de songer à votre horloger, à la montre qu'il vous a vendue, à l'horloge de Strasbourg; une fois à Strasbourg, vous passez le Rhin, vous parcourez l'Allemagne, la Prusse, la Pologne, et le soleil, colorant les vitres de votre chambre, vous surprend à Saint-Pétersbourg. Enfin vous venez de faire environ quinze cents lieues, vous êtes naturellement fatigué, vous finissez par vous endormir, mais le café ne vous tient pas quitte, et vous pouvez vous attendre à rêver à l'incendie de Moscou ou au naufrage de *la Méduse.*

Cette particularité du café d'empêcher de dormir me rappelle le mot d'un criminel facétieux; il allait monter sur l'échafaud. Après le déjeuner d'usage qu'on sert au condamné, on lui demanda s'il prendrait du café: — Non, dit-il, donnez-moi un verre d'absinthe, le café m'empêche de dormir.

Les médecins ne sont guère d'accord sur les propriétés sanitaires du café. Ceux-ci le tolèrent, ceux-là le défendent, d'autres l'ordonnent. On en rencontre même qui le défendent et l'ordonnent à la fois.

Un médecin à un malade. Prenez-vous du café?

Le malade. Tous les jours, je ne saurais m'en passer.

Le médecin. Eh bien, il faut absolument que vous y renonciez; le café est échauffant, excitant, etc., etc.

Le même médecin à un autre malade. Prenez-vous du café?

Le malade. Jamais, je crois qu'il m'est contraire.

Le médecin. Vous vous trompez, le café est tonique, digestif, etc., vous en prendrez tous les jours.

Un ami suppliait Voltaire de renoncer au café, qu'il regardait comme un poison. — Eh bien, j'en mourrai, répondit le grand homme; il avait quatre-vingt-dix ans. — Mais tout le monde n'a pas la constitution de Voltaire. Et il est avéré que l'abus du café peut amener les plus terribles conséquences. — J'ai vu à Londres, dit Brillat-Savarin, sur la place Leicester, un journaliste que l'usage immodéré du café avait réduit en boule; il s'était accoutumé à cet état, ne souffrait plus et ne prenait guère que dix tasses de café par jour.

Je demande combien il en prenait avant.

Il y a quelques années, le général O***, respecté par les boulets d'Iéna et de vingt autres champs de bataille, mourut tué par le café.

De vieux camarades aux moustaches grises, les uns abattus comme un soir de défaite, les autres pleurant comme des enfants, entouraient le lit du mourant.

— Docteur, dit-il, je crois que je reverrai bientôt mon ami le capitaine Deschamps que je perdis à Lutzen. Et comme le médecin restait silencieux: Eh bien, continua le général, qu'on me verse du café dans ma tasse, dans ma belle tasse!

Elle était en fine porcelaine de Sèvres et ornée d'un portrait de l'empereur; Napoléon la lui avait donnée.

Depuis longtemps le malade ne prenait que rarement du café et en très-petite quantité. On ne lui en donnait plus que jusqu'aux épaulettes du grand homme; versée par la main d'un vieux grognard, la liqueur arrivait quelquefois jusqu'au bout du nez, mais elle ne le dépassait jamais. Et comme, ce jour-là, le soldat s'arrêtait à la limite prescrite: — Va toujours, dit le général, on te permet aujourd'hui d'arroser le petit chapeau. Il prit la tasse, en souriant à ses amis et but lentement: — Excellent café, murmura-t-il, mais un peu faible! et il mourut.

V. Élégance et mœurs du caféier. — Fleurs et fruits. — Récolte du café. — Bouquet d'oranger. — Vieilles filles. — Perdre sa branche de caféier et coiffer sainte Catherine.

Le caféier appartient à la famille des rubiacées; il est toujours vert et ressemble beaucoup au cerisier.

Il s'élève jusqu'à quinze pieds dans nos serres et jusqu'à quarante-cinq entre les tropiques; sa fleur odorante, blanche et légèrement rosée, a la forme et le parfum du jasmin d'Espagne; aussi les savants l'ont-ils appelé *jasminum arabicum.*

Le caféier fleurit ordinairement deux fois l'année, mais il n'y a en quelque sorte aucune interruption entre ces deux époques, de sorte qu'en tout temps ces arbrisseaux élégants sont ornés de fleurs et chargés de fruits.



Le caféier.

Les jolies fleurs du caféier passent vite et sont remplacées par des cerises formées d'une bulbe jaunâtre, qui sert d'enveloppe à deux petites fèves.

Le caféier vient à mi-côte des montagnes, entre les froids des sommets et les chaleurs excessives de la plaine. Il produit de l'âge de quatre ans à celui de trente.

Voici comment se fait la récolte du café: on secoue le caféier sur des pièces de toile étendues au pied de l'arbre; toutes les cerises mûres tombent et sont transportées sur des nattes de jonc exposées au soleil, pour subir une dessiccation complète. Elles sont ensuite dépouillées de leur enveloppe, qu'on brise en la faisant passer sous un cylindre de bois. Les deux fèves se séparent; on les agite dans de grands vans pour les monder, puis on les fait sécher de nouveau.

La récolte du café est une fête aux colonies, comme chez nous les vendanges ou la moisson.

Aux Antilles, une branche de café remplace le bouquet

d'oranger dans la main des jeunes mariées. On dit en parlant d'une vieille condamnée au célibat à perpétuité, qu'elle a perdu sa branche de caféier, comme on dit en France qu'elle a coiffé sainte Catherine.

VI. Simplicité de nos pères. — Falsification du café. — Un café géologique. — Les bienfaits de la mélasse. — Influence de l'estaminet. — Mort des salons. — Le cigare. — Une fleur qui s'est flétrie. — La famille et les cafés. — Le peuple le plus spirituel de la terre. — L'aïeule et son rouet. — Le cri-cri du foyer.

Nos pères, autrefois, pour faire du café, prenaient tout naïvement du café, comme ils prenaient un lièvre pour faire un civet.

Nos pères étaient des ganaches. Aujourd'hui on se sert de chicorée, de gland doux, de toute espèce de graines et de racines. — Enfin, on emploie la terre ! oui, la terre : on fait du café avec de la terre glaise ; jusqu'ici elle n'avait servi qu'à faire des statuettes et de la poterie. Avec cette matière excessivement première et peu coûteuse on est arrivé à imiter parfaitement les graines de café. Après cette honnête fabrication, on peint ce café géologique avec de la mélasse pour lui donner de la physionomie.

O Brillat-Savarin ! tu n'as pas connu le doux arome de la terre glaise mêlé aux parfums de la mélasse ! que je te plains !

C'est d'ailleurs par cet ingénieux badigeonnage qu'on rajeunit les cafés avariés.

La portière la plus défiante se laisse toujours prendre à l'aspect de cette jeunesse empruntée.

Mais, me direz-vous, c'est horrible, ce café de terre ! A coup sûr il ne vaut pas le moka, mais, que voulez-vous? le commerce est le commerce, il faut bien gagner sa pauvre vie en ce bas monde ; il faut aussi avoir quelque chose à répondre à ces milliards de gosiers dont la soif augmente tous les jours.

Si on pouvait sucrer la mer et la faire bouillir avec quelques montagnes de chicorée, on boirait la mer. A Paris les cafés foisonnent ; chaque maison est trouée d'un estaminet, et la fumée de tabac au coin des rues vous saute à la gorge comme un voleur. — En province, le plus modeste chef-lieu de canton est orné de plusieurs cafés ; il y a celui du maire, celui du receveur de l'enregistrement, celui du percepteur et celui du brigadier de gendarmerie. Seul à peu près, M. le curé daigne rester chez lui. Un mot, avant de terminer, sur la triste influence des cafés. On a dit qu'ils avaient tué les salons. — Ils y ont au moins contribué. Aujourd'hui on ne cause plus; on fume. La fine fleur de la galanterie française s'est fanée au contact du cigare, elle languit et se meurt comme le lis de Virgile :

..... Veluti cum flos succisus aratro
Languescit moriens.....

Et, pour relever sa tige décolorée on n'a trouvé rien de mieux que de l'arroser avec de l'alcool.

Autrefois les cafés étaient le domaine exclusif des maquignons et des commis voyageurs, qui y accomplissaient avec grand fracas leurs exploits de carambolage et de petits verres. Depuis, les gens comme il faut, et qui ne le seront pas longtemps, ont pris place à côté des maquignons, et plus d'un membre de l'Institut, en quittant le fauteuil académique, ne dédaigne pas de venir s'asseoir sur les banquettes d'un café. — Ranger en bataille des petits morceaux de bois appelés *dominos*, boire comme une éponge, fumer comme un matelot, cracher, payer et sortir en fumant, voilà comment on passe ses soirées chez le peuple le plus spirituel de la terre.

Aussi les salons se sont fermés et l'esprit français a disparu ; c'est peut-être depuis qu'il court les rues.

Mais une autre victime, autrement intéressante que le salon, c'est le foyer domestique, c'est le coin du feu, qui est au salon ce que la famille est à la société. Jadis chacun était à son poste, le soir, sous la haute cheminée ; pendant que les femmes filaient le chanvre, les hommes causaient ou chantaient, et les enfants écoutaient, charmés par les contes et les chansons. Aujourd'hui, tout est bien changé sous la haute cheminée. L'aïeule s'est endormie, la tête inclinée sur son rouet ; les enfants s'ennuyaient, on les a couchés ; la mère travaille et attend ; seul, le cri-cri chante, ou plutôt se plaint, au milieu du silence, derrière la plaque du foyer.

FULBERT-DUMONTEILH.

CHRONIQUE DU MOIS.[1]

LE JARDIN DU LUXEMBOURG.

Nous apportons, cette fois encore, à nos lecteurs une bonne nouvelle, et les voilà désormais rassurés sur les destinées des beaux jardins du Luxembourg. Ils étaient menacés du cruel entassement de la pierre de taille ; on avait déjà désigné les vieux arbres que la hache impitoyable allait abattre. Adieu les fleurs de ce grand parterre, adieu les eaux jaillissantes du bassin de Neptune ou d'Apollon ! C'en était fait, le maçon devait envahir les domaines du jardinier ; le plâtre, avant peu, devait rejaillir sur la rose naissante. On entendait de toutes parts des élégies et des lamentations. Les vieillards disaient : « Envahisseurs de nos jardins, attendez que nous soyons morts ; » les jeunes gens disaient : « Attendez que nous ayons achevé nos études. » Les enfants, ignorants de ces menaces, jouaient, criaient et chantaient au tiède abri de la petite Provence, et plus ils semblaient joyeux, plus leur joie innocente attristait les jeunes mères. C'était de toutes parts une universelle désolation. L'antique Sorbonne en pleurait ; déjà le Collége de France en faisait son deuil ; l'Ecole de médecine regrettait le jardin botanique, et l'Ecole de droit, les longues promenades où les futurs bacheliers disputaient du Code pénal et du Code civil, pendant que le bourgeois voisin de ces domaines héréditaires songeait déjà à chercher tout au loin de la ville :

. . . . . Un endroit écarté
Où d'être un homme heureux il eût la liberté.

Mais, Dieu soit loué ! le jardin menacé se rassure, on ne touchera pas à ces beautés sans égales. Le même espace et le même attrait du vieux jardin vont attirer à leurs fêtes de chaque jour les mêmes rêveurs : la promenade est respectée. En ces beaux lieux reparaîtra, paisible et glorieuse, la belle et grande poésie. Ici Virgile

et La Fontaine, Horace et Despréaux, le grand Corneille et le tendre Racine iront et viendront librement, comme autrefois, sans redouter l'argot du manœuvre et le juron du maçon. On pourra lire encore à l'ombre flottante de l'ormeau battu des vents d'avril le sage Mezeray, Michelet le turbulent, les *Méditations* de Lamartine, les *Feuilles d'automne* de Victor Hugo. Tout là-bas, dans l'ombre, et redoutant la foule, on verra les faiseurs de ballades et les faiseurs de sonnets, scandant sur leurs doigts les vers qu'ils font encore, et sitôt que l'œuvre est arrivée à bon point, les voilà soudain qui vont chercher une victime... un auditeur bénévole, un censeur plein d'admiration. Depuis vingt-quatre heures que la grande nouvelle a rempli les bosquets, la petite Normandie et l'Ecole d'agriculture, on n'entend dans le lointain que des louanges et des concerts. L'oiseau chante, au sommet de l'arbre, un cantique de délivrance; la grande serre ouvre, aux premiers rayons du printemps, sa porte réjouie. On attend pour demain les premières fleurs de l'amandier; le lilas a déjà déployé ses feuilles; la violette odorante se cache en vain dans l'herbe, on la reconnaît à ses parfums; le saule pleureur prend sa part dans l'allégresse universelle, et son doux feuillage attire à son charme les cygnes, habitants de ces eaux pures. Réjouissez-vous, jardin; églantiers, couvrez-vous des plus belles fleurs, et vous autres, les heureux oisifs, dont la vie est faite et dont la vieillesse est gagnée, accourez de toutes parts; les tulipes des plates-bandes vont s'entr'ouvrir; la Hollande, à cette heure, est tout entière dans les jardins du Luxembourg.

Vraiment, il était juste et bienséant de rassurer les hôtes de ces demeures. Ces jardins, plantés par une princesse de la maison des Médicis, à l'image des jardins de Florence, étaient remplis de trop grands souvenirs, pour en diminuer les belles grâces. Pas une de ces allées menacées qui ne se souvienne d'un poëte ou d'un philosophe; pas un de ces bancs de marbre où ne se soit reposé quelqu'un de ces grands vieillards, respectés dans la guerre et triomphants dans la paix. Hommes illustres et bons, leur tâche accomplie, ils se rencontraient sur ces gazons semés par des gens de leur âge. Au Luxembourg arrivaient chaque jour, dans les tièdes journées, un grand homme appelé M. Cuvier, un doux philosophe appelé M. de Laromiguière. Burnouf, le savant professeur, a traduit Tacite, assis dans cet angle, où le *Petit Flûteur* souffle, inspiré, l'air des chansons que le berger Tityre improvisait pour la bergère Amaryllis. Dans ce sentier qui mène à la fontaine de Jean Goujon, Jules Janin venait, chaque matin, lire et relire Horace, dont il est devenu, après trente ans de travail, le légitime et l'heureux traducteur. Victor Hugo, lui aussi, traversait le Luxembourg, portant dans sa tête féconde *Hernani*, *Marion Delorme* et les *Contemplations*. Picard, l'auteur de la *Petite Ville*, aimait à se promener dans ces allées bien sablées, à l'heure même où les comédiens de l'Odéon représentaient pour la première fois les *Ricochets* et les *Capitulations*. Le bon Collin d'Harleville, ami de Picard, parmi tant de vers charmants et bien frappés dont il a doté sa comédie, a laissé celui-là dans toutes les mémoires :

Je vais au Luxembourg me promener un peu.

Nul doute que ces ombres heureuses ne soient contentes de leur jardin qu'un miracle a sauvé (1).

(1) Hélas! depuis que ces lignes sont écrites le *Moniteur* a parlé, et voilà que de nouveau le sort du noble jardin semble menacé. Nous serions-nous réjoui trop tôt?

Dans les plus mauvais jours de la Terreur, quand la ville de Lyon s'appelait: *Commune affranchie*, et que le marteau des démolisseurs menaçait les plus hautes maisons, une vieille femme, appuyée sur sa béquille, entra chez le proconsul, qui tenait son tribunal de chaque jour. « Citoyen, lui dit-elle, on m'a dit que vous aviez résolu d'abattre les tilleuls de Bellecour, et moi je viens les défendre. Ils ont abrité nos pères et nos grands-pères, et, si vous le permettez, ils abriteront les enfants de nos enfants. Quant à moi, je suis vieille, impotente et pauvre, je n'ai pas d'autre bonheur que de me reposer, une heure ou deux, chaque jour, sous nos tilleuls bien-aimés. Pourquoi donc voulez-vous les abattre? Quel est leur crime? Et de quel droit priver les pauvres citoyennes de leur dernier repos à l'heure approchante du tombeau? » C'est ainsi que parlait la vieille femme, honnêtement, simplement, dans l'accent même de la conviction. Son discours fut agréable au dictateur : « Soit fait ainsi que tu le veux, citoyenne. Nous commencerons par raser la ville, et les arbres seront abattus les derniers. » Ce fut ainsi que, par une intervention inspirée, fut sauvée une des plus belles promenades de ces villes du Midi brûlées du soleil.

Le temps, qui dévore toutes choses, a fini par détruire et renverser les tilleuls de Bellecour; il ne faut pas oublier la bonne femme à qui la grande cité a dû si longtemps ces doux loisirs.

M. LE DUC DE BLACAS.

La mort de M. le duc de Blacas a produit, chez les hommes les plus indifférents aux malheurs de l'exil, une véritable sensation. M. le duc de Blacas, digne héritier d'un nom noblement porté, entourait de son dévouement et de ses respects M. le comte de Chambord. Il ne l'a pas quitté d'un seul instant, et, pendant que tant de fidélités se lassent, que tant d'opinions changent, on eût dit que le zèle et l'ardeur de M. le duc de Blacas allaient augmentant chaque jour. Il ne savait pas d'autre titre et plus digne d'envie que celui-là : premier gentilhomme de la chambre d'un prince exilé, et ce premier gentilhomme avait pris au sérieux son propre exil à ce point, qu'il n'a pas revu le château de ses pères et ses domaines héréditaires. Il pouvait être, en France, un très-grand seigneur par ses terres, par ses alliances; il a préféré la vie à l'ombre hors de sa patrie. Il est mort à sa tâche, et le comte de Chambord, de sa main pieuse, a fermé les yeux de ce fidèle ami. Ces petits drames, qui se rattachent à de si grandes infortunes, offrent un intérêt puissant au cœur de tous les hommes, mais ils doivent surtout plaire à la jeunesse. Ils contiennent les meilleurs et les plus utiles enseignements.

LE PORTIER DE M. X***.

Et maintenant voici une plaisante aventure que nous a racontée un des amis de M. X*** lui-même, et qui terminera, nous l'espérons, notre Chronique par un sourire.

Un homme, en ce moment, se trouve accablé de gloire et d'inquiétude. Il est superbe, il est modeste, et tantôt le voilà dans les abîmes, et tantôt son front se heurte à l'étoile des cieux. Cet homme est un simple et glorieux portier. En deux fois vingt-quatre heures, il a passé de rien à tout, de l'abaissement à la gloire. Il tirait naguère un humble cordon, dans une maison obscure et triste, à des habitants honnêtes et sans nom. Tout à coup, le cordon de chanvre se change en chaîne d'or. L'escalier, semblable à l'échelle d'un moulin à vent, devient tout à coup l'escalier du Louvre. « Est-ce ici, disait-on, qu'ha-

bite Mme Sauvage ou M. Champelin? » Et le portier dédaigneux répondait : « Mme Sauvage au premier, M. Champelin sous les toits. » Les visiteurs les plus cossus se présentaient dans cette maison un parapluie à la main. A peine, une ou deux fois l'an, si quelque honnête fiacre s'arrêtait à ce seuil modeste. Il y a cinq semaines, par une sombre et triste soirée, un nouveau locataire entrait dans cette maison perdue avec sa femme et son enfant au berceau. Tout était simple et modeste autour de ce nouveau venu, et peu d'installations, même en ce logis modeste, avaient fait moins de tapage. Au bout de deux ou trois jours, le portier remarqua enfin que son nouveau locataire était jeune encore et que sa femme était charmante. Il fit une risée à l'enfant de dix-huit mois, que sa bonne allait promener dans le jardin de l'infante, et le lendemain, il n'y pensa plus. Tout à coup, dans la nuit du 18 janvier, le portier, qui dormait, fut réveillé à une heure du matin par un grand concours d'amis et de camarades qui avaient voulu accompagner son nouvel hôte. Ce n'étaient que louanges, embrassements, applaudissements et des vœux tout remplis d'enthousiasme. « Il paraît, disait le portier, que mon nouveau locataire aura obtenu quelque bonne place au chemin de fer ou dans les omnibus. » Il ouvre en même temps avec un empressement inusité. Le lendemain, sur les huit heures, il voit accourir de belles dames en habit du matin et le front radieux. « Ce que c'est que d'avoir un bon emploi, se disait le portier. La veille, il était seul, et voici ce matin des duchesses qui le viennent saluer au saut du lit. »

« Toc, toc! » Voici maintenant toute la halle et ses plus fraîches bouquetières les mains pleines de fleurs. La plus jolie et la plus jeune apportait une couronne, et maître Jean (c'est le nom du portier) : « Il faut vraiment, se disait-il, que mon nouveau locataire ait gagné le gros lot aux loteries de bienfaisance. » Même il entendit cet inconnu de la veille à qui ces belles dames tendaient leur belle joue. Au moment où cet homme heureux descendait l'escalier, le portier s'inclina jusqu'à terre. A peine était-il sorti, qu'un grand bruit de carrosse aux armes impériales remplit la rue. Le carrosse arrêté net devant la porte, un valet de pied demanda à maître Jean qui ouvrait de grands yeux : « Si S. A. le prince Napoléon pouvait monter chez M. un tel. » Jugez de l'étonnement du malheureux concierge! En effet, il venait de monter d'un cran dans sa propre estime; il n'était plus le portier, il était M. le concierge. « Hélas! dit-il, mon locataire vient de sortir. » Le carrosse, à ces mots, suivit son chemin, car de revenir sur ses pas c'était impossible. Ainsi se passa la journée entière. On vit arriver tour à tour des sénateurs, des ministres, des ambassadeurs, tout ce qu'il y a de rare et de brillant sous la voûte des cieux, et M. de Lamartine enfin. Puis des jeunes gens sans nom, mais tout resplendissants d'espérance et de jeunesse. A la fin de ce premier jour, M. le concierge avait décrété qu'il prendrait le lendemain la hallebarde et l'uniforme, et qu'il serait en tout semblable au suisse de M. le prince de Conti.

Bref, le brave homme en est encore à se demander quelle peut être la profession de ce M....... Ponsard.

Ch. WALLUT.

Paris. — Typ. Hennuyer et fils, rue du Boulevard, 7.

MODES A ÉVITER.



Grand-père, à quoi donc ça sert-il, la crinoline? — Mon fils, ça sert à porter beaucoup de linge, beaucoup d'étoffe, beaucoup de dentelles et à dépenser beaucoup d'argent. Composition de Bertall.

ÉTUDES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES.

LES MÉMOIRES DE LA REINE MARGUERITE, REINE DE FRANCE ET DE NAVARRE.



Marguerite de Valois, reine de Navarre. Dessin de Bocourt.

1

Quiconque voudra savoir les premiers commencements du roi Henri IV, le roi Bourbon remplaçant les Valois sur le trône des rois de France, aura grand soin de s'enquérir des destinées de sa sœur Catherine, et de sa

première épouse, Marguerite. Elles ont chèrement payé, l'une et l'autre, l'honneur d'appartenir de si près *au conquérant du sien*. Heureusement, l'histoire de Catherine, une héroïne, un grand courage, une vertu, n'est plus à faire; il n'y a pas longtemps que Mme la comtesse d'Armaillé racontait cette vie austère et charmante à la façon d'un grand écrivain tout rempli de son sujet. Catherine de Navarre, obéissante au roi son frère, a poussé le dévouement fraternel jusqu'à sa limite extrême; oublieuse d'elle-même et de sa fortune, elle eût tout sacrifié au roi Henri, sa conscience et sa croyance exceptées. Et lorsque enfin, par tant de victoires, de conquêtes et d'accidents imprévus, le roi de Navarre est devenu le roi de France, quand il est le maître absolu dans Paris, sa grand' ville, au moment où la princesse Catherine, mariée au duc de Bar, s'est consolée, enfin, de n'avoir pas disposé de sa main selon son cœur, elle meurt, obscure et cachée, et son frère ingrat s'occupe à peine d'élever un tombeau à cette admirable servante et complice de ses ineffables grandeurs.

La princesse Marguerite, la première femme du roi de Navarre, offre un contraste complet avec la princesse Catherine. Elle a tout l'orgueil de la maison de Valois; elle est superbe, intelligente, et pour peu que son époux le Béarnais eût voulu tirer un bon parti de cette associée à sa fortune, il eût rencontré, près d'elle, une consolation, un bon conseil, une illustre et digne assistance. Mais quoi, le Roi protestant se méfiait de la catholique maison de Valois! Jeune homme, il en avait subi trop de violences et trop d'injures pour n'en point faire porter le ressentiment à sa jeune et charmante épouse. Il ne pouvait guère oublier que son nom était inscrit sur la liste rouge de la Saint-Barthélemy; ce papier rouge disait qu'il fallait tout d'abord arracher les racines du protestantisme, à savoir : le roi de Navarre, le prince de Condé, l'amiral de Coligny. Si donc Charles IX et Catherine de Médicis effacèrent de leur liste fatale le nom de leur gendre et beau-frère, ce fut par une espèce de miracle. Ainsi l'on trouverait difficilement dans toute l'histoire, un mariage conclu sous de plus tristes auspices. Mal commencé, il a fini par un divorce. Mais, ceci dit, on ne peut s'empêcher d'arrêter un regard clément et charmé sur les grâces infinies de cette aimable et parfaite beauté, la reine de Navarre, et chaque fois que nous la rencontrons dans les sentiers de l'histoire, volontiers nous contemplons cette éloquente et belle princesse, ornement de la brillante cour où fut élevée la reine d'Écosse, Marie Stuart, et qui se ressentait encore des beaux-arts, de la poésie et des splendeurs du règne de François Ier.

Comme elle était un jour dans les salons du Louvre, en grand habit, en belle parure, le maréchal de Matignon lui disait :

— Madame, vous n'avez ici que des amoureux!

En traversant Paris, le vainqueur de Lépante, don Juan d'Autriche, s'étant introduit au Louvre, en plein bal, et voyant passer la reine de Navarre au bras de son frère le roi de France :

— On a tort, disait don Juan, de l'appeler une reine, elle est déesse, et trop heureux serait le soldat qui mourrait sous sa bannière, pour la servir!

— Qui n'a pas vu la reine de Navarre, celui-là n'a pas vu le Louvre! s'écriait le prince de Salerne.

Et les ambassadeurs polonais, quand la jeune reine les eut harangués, dans ce beau latin qu'elle parlait si bien, à la grande honte de tous ces gentilshommes français qui ne savaient pas un seul mot de latin, en leur qualité de nobles :

— Nous nous sommes trompés, disaient-ils, c'est bien cette belle tête-là qui était faite pour porter notre couronne!

Elle était l'enchantement du Louvre et l'honneur de ses fêtes; quand elle s'en fut en Navarre, au royaume de son mari, elle éclipsa soudain la princesse Catherine, et ce peuple, assez pauvre et vivant de peu, ne pouvait se lasser de contempler les magnificences de sa reine, en robe de toile d'argent, aux manches pendantes, et si richement coiffée avec des diamants et des perles, qu'on l'eût prise pour la reine du ciel. Elle inventait les modes que portaient toutes les reines de l'Europe; elle portait des robes de velours incarnat d'Espagne et des bonnets tout fins ourlés de pierreries, et c'était une fête de la voir, « ornée de ses cheveux naturels, avec ses belles épaules, son beau visage blanc, d'une blanche sérénité, la taille haute et superbe, et portant sans fatigue et sans peine le plus beau drap d'or frisé et brodé, d'une grâce altière et douce à la fois.» Quand elle passait dans les villes, les plus grands de la cité se pressaient autour d'elle pour entendre parler sa bouche d'or; à chaque harangue, elle répondait par une parole improvisée, et chacun restait charmé de sa courtoisie. Mais le Louvre était sa vraie patrie, et, dans les premiers jours de son mariage, il n'y avait pas de plus beau spectacle que de voir le jeune roi de Navarre donnant le signal de la fête et dansant *la Pavanne d'Espagne*, « danse où la belle grace et majesté sont une belle représentation : mais les yeux de toute la salle ne se pouvaient saouler, ny assez se ravir par une si agréable veue; car les passages y estoient si bien dansez, les pas si sagement conduits, et les arrests faits de si belle sorte, qu'on ne sçauroit que plus admirer, ou la belle façon de danser, ou la majesté de s'arrester, représenter maintenant une gayeté, et maintenant un beau et grave desdain : car il n'y a nul qui les ait veus en cette danse, que ne die ne l'avoir veue danser jamais si bien, et de si belle grace et majesté qu'à ce roy frère, et qu'à cette reyne sœur; et quant à moy, je suis de telle opinion, et si l'ay veue danser aux reynes d'Espagne et d'Ecosse. » Qui parle ainsi? Brantôme, un homme d'armes ami des grands capitaines. On peut l'en croire, quand il parle des dames de la cour de France! Il les connaît bien, il les montre à merveille; il applaudit à leur faveur; il ne se gêne point pour pleurer sur leurs disgrâces. A côté de Brantôme il y avait, pour célébrer la reine de Navarre, un poëte, un grand poëte appelé Ronsard, l'ami de Joachim Dubellay. *Le grand Ronsard*, comme on disait sous le règne de Henri IV! Et quand Ronsard et Brantôme, éclairés des mêmes beautés, se rencontraient, ils célébraient à l'envi Madame Marguerite :

Il fault aller contenter
L'oreille de Marguerite,
Et dans son palais chanter
Quel honneur elle mérite.

Et c'était, du poëte au capitaine, à qui mieux mieux chanterait la dame et souveraine de leurs pensées. Aux vers de Ronsard applaudissaient tous les beaux esprits et tous les grands seigneurs de son temps : le cardinal de Lorraine, le duc d'Enghien, le seigneur de Carnavalet, Guy de Chabot, seigneur de Jarnac. Pendant vingt

ans, sur la guitare et sur le luth, les jeunes gens, les pages, les damoiselles, le marchand dans sa boutique et le magistrat dans sa maison, ont chanté la chanson de Marguerite :

En mon cœur n'est point écrite
La rose, ny autre fleur,
C'est toi, belle Margarite,
Par qui j'ai cette couleur.
N'es-tu pas celle dont les yeus
Ont surpris
Par un regard gracieus
Mes espris ?

II

Cette aimable reine, habile autant que femme du monde, et bien digne d'avoir partagé la nourriture et l'éducation de la reine d'Ecosse et de la reine d'Espagne, Élisabeth de Valois, la seconde femme de Philippe II, avait écrit, dans les heures sombres de sa vie, au moment où la plus belle enfin se rend justice, un cahier contenant les souvenirs de sa jeunesse. Il n'y a rien de plus rare et de plus charmant que ces mémoires parmi les livres sincères sortis de la main d'une femme. Le style en est très-vif, l'accent en est très-vrai. Le premier souvenir de la jeune princesse, est d'avoir accompagné, à Bayonne, sa sœur, la reine d'Espagne, que la reine mère et le roi Charles IX conduisaient par la main au terrible Philippe II. La princesse Marguerite était encore une enfant, mais elle se rappelle en ses moindres détails le festin des fiançailles : dans un grand pré, entouré d'une haute futaie, une douzaine de tables étaient servies par des bergères habillées de toile d'or et de satin, selon les habits divers de toutes les provinces de France. Elles arrivaient de Bayonne sur de grands bateaux, accompagnées de la musique des dieux marins, et, chaque troupe étant à sa place, les Poitevines dansèrent avec la cornemuse, les Provençales avec les cymbales, les Bourguignonnes et les Champenoises dansèrent avec accompagnement de hautbois, de violes et de tambourins; les Bretonnes dansaient les passe-pied et les branles de leur province. D'abord tout alla le mieux du monde; une grande pluie arrêta soudain toute la fête.

Au retour de ce beau voyage, la jeune princesse Marguerite s'en fut rejoindre au Plessis-les-Tours (la ville favorite du roi Louis XI), son frère le duc d'Anjou, qui déjà, à seize ans, avait gagné deux batailles. Il était, évidemment, le favori de la reine mère et déjà très-ambitieux. Il choisit pour confidente sa sœur Marguerite : « Oui, dà, lui dit-elle, et comptez, monsieur mon frère, que moy estant auprès de la royne ma mère, vous y serez vous-mesme et que je n'y serai que pour vous ! »

Ainsi, déjà si jeune, elle entrait, par la faveur de la reine mère et par la confiance de son frère, dans les secrets de l'Etat. Bientôt les ambassadeurs se présentèrent pour solliciter la main de la jeune princesse. Il en vint de la part de M. de Guise, il en vint au nom du roi de Portugal, enfin le nom du prince de Navarre fut prononcé. Ce dernier mariage était dans les volontés de Catherine de Médicis. La veille de ce grand jour, le roi de Navarre avait perdu la reine sa mère, il en portait le deuil et il vint au Louvre, accompagné de huit cents gentilshommes, vêtus de noir, demander au roi de France la main de sa sœur Marguerite. Ils furent fiancés ce même soir, et huit jours après, ces Béarnais, vêtus de leurs plus riches habits, menèrent à l'autel de Notre-Dame de Paris la jeune reine, habillée à la royale, toute brillante des pierreries de la couronne, et le grand manteau bleu, à quatre aunes de queue, porté par trois princesses. Toute la ville était en fête et se tenait sur des échafauds dressés, de l'évêché à Notre-Dame, et parés de drap d'or. A la porte de l'église, le cardinal de Bourbon (c'est ce même cardinal de Bourbon que la Ligue a fait roi un instant sous le nom de Charles X) attendait les deux époux.

Qui l'eût dit cependant que tant de joie et de magnificences allaient aboutir, en si peu d'heures, au crime abominable de la Saint-Barthélemy? Les protestants étaient devenus le grand souci de la reine Catherine de Médicis et du roi Charles IX; ils étaient nombreux, hardis, bien commandés, hostiles aux catholiques, et leur perte, en un clin d'œil, fut décidée. Honte à jamais sur cette nuit fatale, où le bruit du tocsin de Saint-Germain l'Auxerrois, les plaintes des mourants, le sang des morts, le cri des égorgeurs remplirent la ville et le Louvre des rois de désordre et de confusion ! Tout fut cruauté, perfidie, embûches impitoyables ! La jeune reine, ignorante de ces trames dans lesquelles devaient tomber les amis, les partisans, les compagnons du roi de Navarre son mari, apprit seulement par le bruit du tocsin ces meurtres et ces vengeances qui la touchaient de si près. Elle avait passé sa soirée à causer de choses indifférentes avec la reine-mère et le roi, bourreau de son peuple, sans rencontrer dans leur regard un avertissement, une pitié. Or, quand la reine mère, au moment où l'heure fatale allait sonner, commandait à sa fille qu'elle eût à rejoindre son mari dans sa chambre... évidemment elle l'envoyait à la mort.

— N'y allez pas, ma sœur, lui disait sa plus jeune sœur, ou vous êtes perdue !

— Il le faut, répondit la reine mère; allez, ma fille.

« Et moi, je m'en allay, toute transie et esperdue, sans me pouvoir imaginer ce que j'avais à craindre. »

Ah ! quel drame, et comment donc était faite l'âme de Catherine de Médicis?

A peine endormis, dans une sécurité profonde, les jeunes époux entendent frapper à leur porte avec ces cris : « Navarre ! Navarre ! » Un malheureux gentilhomme du Béarn qui avait suivi le roi à Paris, M. de Tégean, percé d'un coup de hallebarde (le massacre était commencé), et poursuivi par les assassins qui le voulaient achever, enfonçait la porte de la chambre nuptiale; et, comme le roi de Navarre s'était levé au premier bruit du tocsin, pour s'informer des périls qu'il pressentait, le malheureux gentilhomme, entourant la jeune reine de ses bras suppliants : « Grâce et miséricorde ! ô madame, protégez-moi ! » disait-il. Les meurtriers, sans respect pour la sœur du roi catholique, achevèrent leur horrible tâche sous les yeux de Marguerite éperdue, et le sang de M. de Tégean souilla le lit royal. Croirait-on, cependant, que cette horrible nuit de la Saint-Barthélemy, la reine Marguerite la raconte, en ses mémoires, avec aussi peu de souci que le dernier bal donné par le roi son frère !

Ces grands crimes ont cela de particulièrement abominable : il faut être à certaine distance pour en percevoir toute l'étendue, et pourtant, quelle que soit la concision de l'écrivain de ses propres Mémoires, la suite des événements arrive, inévitable, et parfois d'autant plus pressante, que l'historien aura mis moins de temps à la préparer. Dans les premiers jours qui suivirent le terrible massacre, Henri de Navarre eut grand'peine à

sauvegarder sa propre vie. Il était, pour son beau-frère, un sujet d'inquiétude, un objet de haine pour sa belle-mère. Ils se demandaient l'un l'autre, en toutes ces confusions, pourquoi donc ils avaient épargné le véritable chef des protestants, de quel droit ils le laissaient vivre? Ils comprenaient qu'avant peu l'intrépide et vaillant capitaine, Henri de Navarre, deviendrait le vengeur de ses coreligionnaires, et leur pressentiment ne les trompait pas.

Sur l'entrefaite, le roi Charles IX, tout couvert du sang de ses sujets, fut saisi, soudain, d'une maladie incomparable et sans remède. Il se mourait lentement, sous l'épouvante et le remords. Pas un moment de trêve à sa peine et pas un instant de sommeil, son âme, à la torture, étant aussi malade que son corps. En toute hâte, la reine Catherine de Médicis rappela son second fils, le duc d'Anjou, qui était allé en Pologne chercher une couronne éphémère. Et cependant, chaque jour ajoutait aux tortures du roi Charles IX. Il était seul, en proie aux plus sombres pressentiments, cherchant à comprendre, et ne comprenant pas que c'était le remords qui le tuait. Il meurt enfin, chargé de l'exécration de tout un peuple, et le roi de Pologne accourt en toute hâte, à la façon d'un criminel qui se sauve de sa geôle. Il fut reçu à bras ouverts par la reine mère et par la jeune reine de Navarre, qui vint au-devant de lui, dans son carrosse doré, garni de velours jaune et d'un galon d'argent. Alors, les fêtes recommencèrent; on n'eût pas dit que la guerre civile était au beau milieu de ce triste royaume. Le roi et les dames acceptaient toutes les invitations des châteaux, des monastères et même des banquiers d'Italie. On allait, en grand appareil, par la Bourgogne et la Champagne, jusqu'à Reims, et, durant ces longs voyages, les plus beaux gentilshommes s'empressaient autour de la jeune reine, le roi de Navarre étant surveillé de très-près, sans crédit, sans autorité, et portant péniblement le joug de la reine mère et les mépris du nouveau roi.

III

La reine Marguerite a très-bien raconté comment le roi de Navarre a fini par échapper à ses persécuteurs. Nous l'avons dit : *Il n'était pas sans crainte pour sa vie.* Un soir, peu avant le souper du roi, le roi de Navarre, changeant de manteau, s'enveloppa dans une espèce de capuchon, et franchit les guichets du Louvre sans être reconnu. Il s'en fut à pied jusqu'à la porte Saint-Honoré, où l'attendait un carrosse qui le conduisit jusqu'aux remparts. Là, il monte à cheval, et suivi de plusieurs des siens, le voilà parti. Ce ne fut que sur les neuf heures, après leur souper, que le roi et la reine s'avisèrent de son absence et le firent chercher *par toutes les chambres*. Évidemment, il n'était pas au Louvre; on le cherche dans la ville, il n'était plus dans la ville. A la fin, le roi s'inquiète et se fâche, et commande à tous les princes et seigneurs de sa maison de monter à cheval, et de ramener Henri de Navarre mort ou vif. Sur quoi, plusieurs de ces princes et seigneurs répondent au roi que la commission était dure, et quelques-uns, ayant fait mine de le chercher, s'en revinrent au point du jour. Voilà la reine Marguerite en grand'peine de cet époux qui ne l'avait point avertie; elle pleure et se lamente, et le roi son frère menace de lui donner des gardes. Mais, par vengeance, il résolut d'envoyer des hommes d'armes dans le château de Torigny, avec l'ordre de s'emparer de la dame de Torigny, l'amie et la cousine de la reine Marguerite, et de la jeter dans la rivière. Ces mécréants, sans autre forme de procès, s'emparent du château à minuit. Ils mettent le manoir au pillage, et quand ils se sont bien gorgés de viande et de vins, ils lient cette misérable dame sur un cheval pour la jetter à la rivière... Deux cavaliers, amis de la reine Marguerite, passaient par là à la même heure, et voyant le traitement que subissait la dame de Torigny, ils la délivrent et la mènent au roi de Navarre. A cette nouvelle, la colère de la reine mère et de son digne fils ne connaît plus de bornes; ils veulent que la reine Marguerite leur serve au moins d'otage, et la voilà prisonnière et seule, et pas un ami qui la console. Il y en eut un, cependant, ami dévoué de la mauvaise fortune, un vrai chevalier, M. de Crillon, qui s'en vint, chaque jour, visiter la captive, et pas un des gardiens n'osa refuser le passage à ce brave homme.

Cependant le roi de Navarre avait regagné son royaume; il attirait à sa bonne mine, à sa juste cause, un grand nombre de gentilshommes. Il retrouvait son petit trésor très-grossi par l'épargne de sa sœur Catherine, et comme un chacun lui représentait qu'il eût bien fait d'amener avec lui la reine Marguerite, il lui écrivit une belle lettre, dans laquelle il la rappelait de toutes ses forces, remettant sa cause entre ses mains, et déplorant sa captivité. Henri III s'obstinait, mais la reine mère eut compris bien vite que l'injustice dont elle accablait sa propre fille était une grande faute. « Elle m'envoya querir, vous dira Marguerite en ses *Mémoires*, qu'elle avait disposé les choses d'une façon pacifique, et que si je faisais un bon accord entre le roi et le roi de Navarre, je la délivrerais d'un mortel ennui qui la possédait. A ces causes, elle me priait que l'injure que j'avais reçue, ne me fît désirer plutôt la vengeance que la paix; que le roi en était marry, qu'elle l'en avait vu pleurer, et qu'il me ferait telle satisfaction que j'en resterais contente. » Au même instant, Henri III frappait à la porte de la jeune reine, et lui demandait pardon, avec une infinité de belles paroles. Elle répondit à son frère qu'elle avait déjà oublié toutes ses peines, et qu'elle le remerciait de l'avoir plongée en cette solitude, où elle avait compris les vanités de la fortune. Cependant, quand elle demanda la permission d'aller rejoindre, en Navarre, le mari qui la rappelait, elle n'obtint que des refus, la reine et le roi lui remontrant que le roi de Navarre avait abjuré la religion catholique, qu'il était redevenu huguenot, et qu'il était plus menaçant que jamais.

IV

C'était l'heure où s'ouvraient les états de Blois, où les catholiques organisaient la sainte Ligue, où le royaume était en feu, où plus que jamais, les huguenots étaient suspects. La guerre civile approchait; on l'entendait venir de toutes parts, et plus les huguenots étaient menacés, plus la reine de Navarre sollicitait la permission de rejoindre son mari. Ce fut le plus beau moment de sa vie, à vrai dire; elle était éloquente en raison de tant de menaces et de périls : « Non, non, disait le roi de France, vous n'irez pas rejoindre un huguenot. J'ai résolu d'exterminer cette misérable religion qui nous fait tant de mal, et vous qui êtes catholique et fille de France, je n'irai pas vous exposer aux vengeances de ces traîtres. » Plus il parlait, plus il menaçait, plus le danger était grand d'une fuite à travers la France, et plus la jeune reine était résolue à ne pas demeurer dans une cour où le nom de son mari était chargé de tant de malédictions.

Mais que faire et que devenir ? Comment échapper à cette surveillance de tous les jours ? La jeune reine imagina de se faire commander, par les médecins, une saison aux eaux de Spa, et le roi, cette fois, consentit au départ de sa sœur, par une arrière-pensée qu'il avait d'être agréable aux Flamands et de reprendre en temps opportun les Flandres au roi d'Espagne. A cette ouverture, Henri de France fut ébloui, et s'écria soudain : « O reine, ne cherchez plus ; il faut que vous alliez aux eaux de Spa. Vous direz que les médecins vous les ont ordonnées, qu'à cette heure la saison est propice, et que je vous ai commandé d'y aller. Bien plus, la princesse de la Roche-sur-Yon m'a promis de vous accompagner. » Voilà comment ce bon sire fut dupe de son ambition d'avoir les Flandres. La reine mère, de son côté, ne vit, tout d'abord, que l'avantage de cette grande conquête et, sans soupçonner à sa fille une arrière-pensée, elle consentit à son départ. Comme elle avait toujours en sa réserve politique un projet caché, elle fit prévenir, par un courrier, le gouverneur des Flandres pour le roi d'Espagne,



Un bal sous Henri III, d'après un tableau du Louvre. Dessin de Bocourt.

en demandant les passe-ports nécessaires pour ce long voyage. Or, le gouverneur des Flandres n'était rien moins que le frère naturel du roi d'Espagne, ce célèbre et fameux don Juan d'Autriche, vainqueur à Lépante, et qui comptait parmi ses soldats ce vaillant et divin génie appelé Michel Cervantes. La reine mère, en ce moment, se rappelait l'éblouissement de don Juan d'Autriche à l'aspect de sa fille Marguerite, et comme, en plein Louvre, il l'avait comparée aux étoiles, avec une ardeur toute castillane : « Allez, ma fille, et songez aux intérêts de la France ! » disait la reine mere, et déjà, dans sa pensée, elle voyait don Juan d'Autriche offrir à la belle voyageuse au moins les domaines de l'évêque de Liége, dans lesquels murmuraient doucement ces belles eaux de Spa, salutaires fontaines encore inconnues, réservées à une si grande célébrité.

Ainsi, pendant que la reine mère et le roi s'en allaient à Poitiers chercher l'armée de M. de Mayenne, afin de la conduire en Gascogne contre le roi de Navarre et les huguenots, la reine Marguerite allait, à

petites journées, dans ces Flandres qu'elle ne songeait guère à conquérir. Elle était accompagnée en ce beau voyage, de Mme la princesse de la Roche-sur-Yon, de Mme de Tournon, sa dame d'honneur, de Mme de Mouy de Picardie, de Mme de Castelaine de Millon, de Mlle d'Atrie, de Mlle de Tournon, et de sept ou huit autres demoiselles des meilleures maisons. A cette suite royale s'étaient réunis M. le cardinal de Senoncourt, M. l'évêque de Langres, M. de Mouy, enfin toute la maison de la reine, à savoir : le majordome et le premier maître d'hôtel, les pages, les écuyers et les gentilshommes. La compagnie était jeune, élégante; elle faisait peu de chemin en un jour ; elle fut la bienvenue, et trouva toutes sortes de louanges sur son passage :

« J'allais en une littière faite à pilliers doublez de velours incarnadin d'Espagne en broderie d'or et de soye nuée à devise. Cette littière était toute titrée et les vitres toutes faites à devise ; y ayant, ou à la doublure ou aux vitres, quarante devises toutes différentes, avec les mots en espagnol, en italien, sur le soleil et ses effets ; laquelle était suivie de la littière de Mme de la Roche-sur-Yon et de celle de Mme de Tournon, ma dame d'honneur, et de dix filles à cheval avec leur gouvernante, et de six carrioles ou chariots, où allait le reste des dames et femmes d'elle et de moy. »

Ecoutez la belle voyageuse : elle vous dira que tout cet appareil était fait uniquement pour augmenter le respect des peuples et l'admiration de l'étranger. Cependant, les villes sur le chemin du cortége avaient grand'peine à donner une hospitalité convenable à tant de princes, de princesses ou de seigneurs. Les campagnes étaient ruinées de fond en comble, et le paysan, dans ses champs dévastés, voyant passer tant de splendeurs inutiles, se demandait s'il n'était pas le jouet d'un rêve. Arrivée à la frontière du Cambrésis, la princesse errante trouva un gentilhomme que lui envoyait l'évêque de Cambrai. Ce gentilhomme annonça que son maître allait venir, et l'évêque, en effet, se montra, lui et sa suite, vêtus comme des Flamands, et beaucoup plus Espagnols que Français. Que dis-je? Ils se vantaient d'être les amis et les envoyés de ce même don Juan d'Autriche, un des grands admirateurs de la princesse, avant qu'elle ne fût reine de Navarre. Du milieu des fêtes du Louvre, et de tant d'intrigues de la cour des Valois, don Juan n'avait rapporté que l'image et le souvenir de la reine Marguerite. A la nouvelle de son voyage, il était accouru au-devant de la princesse, et il vint l'attendre aux portes de Cambrai, une grande cité fortifiée, et des plus belles de la chrétienté par sa citadelle et par ses églises. Il y eut, le même soir de cette entrée, une grande fête au palais épiscopal, un festin suivi d'un grand bal, le bal suivi d'une *collation de confitures*. La jeune reine eut, ce même soir, pour la conduire, le gouverneur du château fort. En ce temps-là, Cambrai appartenait encore à l'Espagne, et s'il n'eût fallu qu'un sourire, une bonne parole, pour s'emparer de ce dernier rempart de l'Espagne et donner à la France une si belle cité, Marguerite eût fait volontiers ce grand sacrifice. Au moins, si elle ne prit pas la ville, elle eut le grand talent de savoir comment on la pouvait prendre. Elle s'inquiéta de ses défenses; elle voulut connaître le nombre et la profondeur des fossés ; comment la citadelle était gardée, et quels en étaient les côtés vulnérables. A toutes ces questions, faites avec un art digne de la meilleure élève de Catherine de Médicis, le gouverneur de Cambrai, qui voulait être agréable à tout prix, eut la condescendance de répondre. Il fit plus, il accepta la proposition que lui fit la jeune reine de l'accompagner jusqu'à Namur, et dans ce voyage, qui ne dura pas moins que douze jours, elle abattit le peu de résistance et d'orgueil qui restaient dans l'esprit du gouverneur. Malheureusement, don Juan veillait sur toute chose. Il n'eût rien refusé à la belle voyageuse, mais il n'était pas homme à lui donner un pouce de terrain dans les terres qui appartenaient à l'Espagne.

Et cependant, toutes ces villes flamandes luttaient de courtoisie. Elles étaient beaucoup plus riches que les villes françaises, et d'une hospitalité vraiment royale. A Valenciennes, Marguerite admira les belles places, les belles églises, les fontaines d'eau jaillissante ; elle et sa suite furent frappées d'étonnement au carillon harmonieux de toutes ces belles horloges, dont chacune exhalait son cantique dans les airs doucement réjouis. Ces Flandres ont de tout temps excellé dans ces récréations à l'usage d'une ville entière. Elles aimaient la parade publique, les jardins, les musées, la fête à laquelle chacun prend sa part. Elles aimaient la justice et la gaieté; elles exécraient l'Espagne et les Espagnols. Le nom de Philippe II et du digne exécuteur de ses terribles volontés, le duc d'Albe, retentissait dans les cœurs flamands comme un remords. Ils pleuraient le comte d'Egmont, décapité avec le comte de Horn, comme s'ils eussent été participants à son meurtre. De ces cruels souvenirs leurs fêtes étaient troublées; mais sitôt qu'ils possédèrent la reine Marguerite, ces pays maltraités oublièrent, pour un instant, leur cruel ressentiment. Ce fut à qui serait le plus hospitalier pour la princesse, et les plus belles Flamandes, familières et joyeuses (c'est leur naturel), accoururent au-devant de l'étrangère avec tant de grâce et d'honnêteté, qu'elles la retinrent pendant huit jours. L'une d'elles, la principale de la ville, nourrissait son enfant de son lait, et comme elle était assise à table, à côté de Marguerite, la princesse admira tout à son aise la belle Flamande et le costume qu'elle portait : « Elle était parée à ravir et couverte de pierreries et de broderies, avec une rabille à l'Espagnole de toile d'or noire, avec des bandes de broderie de canetille d'or et d'argent, et un pourpoint de toile d'argent blanche en broderie d'or, avec de gros boutons de diamants (habit approprié à l'office de nourrice). » Ainsi faite, elle était éblouissante ; mais écoutez la suite et le couronnement du festin. Quand on fut au dessert, la jeune mère eut souci de son nourrisson, et fit signe qu'on le lui apportât. « On lui apporta l'enfant, emmailloté aussi richement qu'estait vestuë la nourrice. Elle le mit entre nous deux sur la table, et librement donna à teter à son petit. Ce qui eust été tenu à incivilité à quelqu'autre ; mais elle le faisait avec tant de grâce et de naïveté, comme toutes ses actions en étaient accompagnées, qu'elle en reçut autant de louanges que la compagnie de plaisir. » Si vous aimez les tableaux flamands, en voilà un tracé de main de maître, avec une extrême élégance, et c'est grand dommage que dans ces Flandres, fécondes en grands artistes, pas un n'ait songé à reproduire sur une toile intelligente un si charmant spectacle. Or, la reine Marguerite, ayant dompté le gouverneur de Cambrai, vint facilement à bout des dames de Mons :

— Comment donc, leur disait-elle, ne pas vous aimer, vous trouvant toutes françaises?

— Hélas! répondaient ces dames, nous étions Françaises autrefois! Nous savons la France aussi bien que les Français; nous la regrettons, nous la pleurons, mais les Espagnols sont les plus forts. Dites cela, madame, à votre frère le roi de France, afin qu'il nous vienne en aide, et dites-lui que s'il fait un pas, nous en ferons deux, tant nous sommes disposées à reconnaître, à saluer sa couronne.

Ainsi ces dames parlaient sans crainte, et conspiraient franchement, sans perdre une sarabande, une chanson. Le lendemain, Marguerite, avant son départ, s'en fut visiter un béguignage, qui est une espèce de couvent, composé de quantité de petites maisons dans lesquelles sont élevées de jeunes demoiselles, par des religieuses savantes. Elles portent le voile jusqu'à vêpres, et sitôt les vêpres dites, elles se parent de leurs plus beaux atours, et s'en vont dans le plus grand monde, où elles trouvent très-bien leur place. A la fin, il fallut se quitter, et Marguerite, pour reconnaître une hospitalité si libérale, distribua toutes sortes de présents à ces dames qui l'avaient si bien reçue : tant de chaînes, de colliers, de bracelets, de pierreries, si bien qu'elle fut reconduite jusqu'à mi-chemin de Namur, où commandait un des plus vieux courtisans de la cour de Philippe II. Sur les confins de Namur, reparut don Juan d'Autriche, accompagné des seigneurs les plus qualifiés de la cour d'Espagne et d'une grande suite d'officiers et gentilshommes de sa maison, parmi lesquels était un Ludovic de Gonzague, parent du duc de Mantoue. Il mit pied à terre pour saluer l'illustre voyageuse, et quand le cortége reprit sa marche, il accompagna la litière royale à cheval. Toute la ville de Namur était illuminée; il n'était pas une fenêtre où les belles Françaises ne pussent lire une devise à la louange de leur reine.

Un palais véritable était préparé pour la recevoir, et le moindre appartement était tendu des plus riches tapisseries de velours, de satin, ou de toile d'argent couverte de broderies, sur lesquelles étaient représentés des personnages vêtus à l'antique. Si bien que l'on eût dit que ces merveilles appartenaient à quelque grand roi, et non pas à quelque jeune prince à marier, tel que don Juan d'Autriche. Et notez bien que la plus riche magnificence avait été réservée pour la tenture de la chambre à coucher de la reine. On y voyait représentée admirablement la *Victoire de Lépante*, honneur de don Juan. Après une bonne nuit, où les enchantements de ce voyage apparaissaient en rêve, la reine se leva et, sa toilette étant faite, elle s'en fut ouïr une messe en musique à l'espagnole, avec violons, violes de basse et trompettes. Après la messe, il y eut un grand festin; Marguerite et don Juan étaient assis à une table à part. Toute l'assemblée en habits magnifiques; dames et seigneurs dînaient à des tables séparées de la table royale, et l'on vit ce même Ludovic de Gonzague à genoux aux pieds de don Juan et lui servant à boire. Ah! tels étaient l'orgueil et le faste de ces princes espagnols, que même les princes illégitimes étaient traités comme des rois. Ainsi, deux journées se passèrent dans les fêtes de la nuit et du jour, pendant que l'on préparait les bateaux qui, par la douce rivière de Meuse, une suite de frais paysages, devaient conduire jusqu'à Liége la reine de Navarre. Elle marcha, jusqu'au rivage, sur un tapis aux armes de don Juan. Le bateau qui la reçut était semblable à la galère de Cléopâtre, aux temps fabuleux de la reine d'Egypte. Autour de ce riche bateau, que la rivière emportait comme à regret, se pressaient des barques légères, toutes remplies de musiciens et de chanteurs, qui chantaient leurs plus belles chansons, avec acompagnement de guitares et de hautbois. Dans ces flots hospitaliers, clairs et limpides, où le soleil brillait de son plus vif éclat, une île, en façon de temple, mais d'un temple soutenu par mille colonnes, arrêta soudain cette brillante féerie. Alors recommencèrent les danses et les festins de plus belle, et voilà comment ils arrivèrent à Liége, où monseigneur l'évêque avait donné des ordres pour recevoir dignement les hôtes du seigneur don Juan d'Autriche. Mais, à peine arrivée dans cette ville hospitalière, Marguerite essuya comme une tempête. On eût dit que le déluge était déchaîné sur le rivage et dans les rues, et la peur fut si grande, que Mlle de Tournon, l'une des demoiselles d'honneur, non pas la moins belle et la moins charmante, expira de fatigue et de terreur. C'est très-vrai : nulle joie, ici-bas, sans mélange. Il faut que chacun paye à son tour les prospérités de son voyage, et ce fut un grand deuil pour Marguerite. Elle resta trois jours enfermée en son logis; mais quand elle eut bien pleuré sa chère compagne, elle consentit que l'évêque de Liége la vînt saluer dans la maison qu'il avait fait préparer pour la recevoir. Cet évêque était un prince souverain, de bonne mine et bien fait de sa personne. Il portait de la plus agréable façon la couronne et la mitre, le sceptre et l'épée, ou le bâton pastoral. Il était magnifique en toute chose, et marchait entouré d'un chapitre, à ce point distingué, que les moindres chanoines étaient fils de ducs, de comtes et de grands seigneurs, comme on n'en voyait que dans les grandes églises des chanoines-comtes de Lyon. Chacun des chanoines de Liége habitait un palais dans quelqu'une de ces rues grandes et larges, ou sur ces belles places ornées de fontaines. Le palais épiscopal était un Louvre, où le prince-évêque avait réuni les chefs-d'œuvre de l'école flamande et les plus belles toiles de l'école italienne. Il était grand amateur de jardins; ses jardins étaient peuplés de statues. Après trois jours de fêtes vraiment royales, la jeune reine songea enfin à prendre le chemin des fontaines de Spa. Spa, qui est aujourd'hui une ville arrangée et bâtie à plaisir, lieu célèbre et charmant, le rendez-vous des fêtes de l'été, une source où tout jase, un bois où tout chante, n'était guère, en ce temps-là, qu'un lieu sauvage et sans nom, composé de deux ou trois cabanes où les buveurs d'eau s'abritaient à grand' peine. Un forgeron du pays avait découvert le premier, par sa propre expérience, la vertu de ces eaux salutaires. Il les avait célébrées de toutes ses forces, mais le moyen de coucher à la belle étoile? Et voilà pourquoi cette heureuse ville de Spa, la cité favorite de la Belgique, a gardé précieusement dans ses annales les souvenirs de la reine Marguerite, non moins qu'une reconnaissance extrême pour ce terrible et singulier génie appelé Pierre le Grand, qui s'en vint, deux siècles plus tard, demander à la fontaine du Pouhon quelques heures de sommeil et de rafraîchissement. Mais dans l'état misérable de ce pays et de cette forêt des Ardennes, où les loups avaient choisi leur domicile, un évêque aussi galant homme, aussi bien élevé que l'évêque de Liége, ne pouvait pas consentir qu'une reine de Navarre, en si belle et bonne compagnie, acceptât les obstacles, les périls, l'isolement, les ennuis de ces tristes contrées. En vain la magnificence de ces bois séculaires, le murmure enchanteur de ces frais ruisseaux, le flot mystérieux de ces ondes charmantes, pleines de fécondité, de santé, d'espérance, attiraient à leur charme

infini ces belles voyageuses, la grâce et l'ornement de la maison de Valois... la reine Marguerite et la princesse de la Roche-sur-Yon, qui n'étaient pas très-éprises de l'élégie et de l'idylle champêtre, eurent bientôt consenti à la proposition que leur faisait Sa Grâce Mgr l'évêque de Liége. Il proposait : que ces dames, une ou deux fois par semaine, iraient à cheval s'abreuver aux claires fontaines, et que, le reste du temps, la fontaine irait elle-même au-devant des buveuses d'eau. Aussitôt que le bruit se répandit du séjour de ces dames françaises, on vit accourir à Liége, de la frontière des Flandres et même du fond de l'Allemagne, les dames les plus qualifiées, et ces réunions, toutes *pleines d'honneur et de joie*, ont laissé dans la province un tel souvenir, qu'elle s'en souvient encore. Ainsi, la reine Marguerite oublia la mort subite de cette aimable Mlle de Tournon, sa douce compagne! « et ce jeune corps, aussi malheureux qu'innocent et glorieux, fut rapporté dans sa patrie, en un drap blanc couvert de fleurs. »

Chaque matin, qu'elle se rendit à Spa, ou qu'elle but les eaux dans les jardins de l'évêché (*lesquelles eaux veulent être tracassées et promenées en disant des choses réjouissantes*), la reine allait en bonne compagnie. Elle était chaque jour invitée à quelque festin; après le



Vue de Liége en 1580, d'après une ancienne estampe. Dessin de Delaunay.

dîner, elle allait entendre les vêpres en quelque maison religieuse; puis la musique et le bal, pendant six semaines. C'est le temps d'une cure; au bout de six semaines, la santé est revenue. Il fallut donc repartir, mais en six semaines, déjà, que de changements dans la province! Elle était à feu et à sang; le galant don Juan d'Autriche s'était emparé de Namur et des meilleurs seigneurs de la province. Alors, un grand conflit entre les catholiques de Flandre et les huguenots du prince d'Orange. Or, nécessairement, il fallait traverser toute cette bagarre, en danger d'être prise par l'un ou l'autre parti. Cette fois encore apparut l'évêque de Liége; il protégea jusqu'à la fin les dames dont il avait été l'hôte assidu. Il leur donna, pour les accompagner, son grand maître et ses chevaux, mais ces damnés parpaillots manquaient tout à fait de courtoisie. Ils prétendirent que la reine ne pouvait pas rentrer en France avant d'avoir payé toutes ses dettes. Ils nièrent à l'évêque de Liége le droit de signer des passe-ports. On crie : *Aux armes!* sur le passage de la reine, aux mêmes lieux où naguère on criait : *Vive la reine!* Ces mêmes portes des villes qui s'ouvraient devant elle à son arrivée se fermaient brutalement à son retour. Cependant rien n'arrêtait la jeune reine; elle se savait éloquente, et parlait à la multitude,

apaisant celui-ci, souriant à celui-là, également inquiète des Allemands, des Espagnols, des huguenots, de ce même don Juan, naguère empressé, comme un amoureux autour de sa fiancée. O peines du voyage ! et cependant la dame avait résolu de rejoindre en toute hâte la cour de Navarre, mais non pas sans avoir salué son frère, le roi de France. Or, laissant là sa litière, elle monte à cheval et s'en va, par des chemins détournés, frapper aux portes de Cambrai. La ville hospitalière accueillit la fugitive, et bientôt à Saint-Denis même, et sur le seuil de la grande basilique où l'abbé Suger a laissé tant de souvenirs, le roi, la reine et toute la cour de France accoururent au-devant de Madame Marguerite. On lui fit raconter, Dieu le sait, toutes les merveilles de son voyage, et quand elle vit le roi son frère en si belle humeur, elle lui demanda la permission de rejoindre enfin le roi son mari, en le priant de lui constituer une dot, et promptement, tant elle avait hâte de se rendre à son poste naturel. Pendant six grands mois elle renouvela sa prière : « Attendons ! » disait la reine mère ; et « Patientons ! » disait le roi. Il se méfiait de tout le monde, et quand sa sœur lui demandait d'où lui venaient ces craintes et ces doutes, il répondait gravement que les simples mortels n'avaient pas le droit de demander aux rois, non plus qu'aux dieux, les motifs de leurs décisions. Or, toutes ces brouilleries finissaient toujours par cet ordre absolu : « Ma fille, allez vous parer pour le souper et pour le bal. » Depuis que le roi de Navarre s'était échappé du Louvre, les portes du Louvre étaient *gardées si curieusement* que pas un n'en passait le seuil qu'on ne le regardât au visage. Aussi bien, lorsque, après six mois de patience et de pro-



Couronnement de Marie de Médicis, d'après Rubens. Dessin de Bocourt.

messes non tenues, la jeune reine eut résolu de s'échapper du Louvre, elle se fit apporter en secret un câble qui plongeait de sa fenêtre dans le fossé du château, et, par une nuit sombre, un soir que le roi ne soupait point et que la reine mère soupait seule en sa petite salle, la reine Marguerite se mit au lit, entourée de ses dames d'honneur, et tout de suite, après qu'elles se furent retirées, elle allait descendre, à tout hasard. Heureusement, un surveillant du château arrêta cette belle fuite, et la reine mère, touchée enfin par tant d'obstination, consentit à doter sa fille et à la rendre à son mari, à condition qu'elle maintiendrait la paix entre les deux royaumes. Ah ! comme elle respira librement lorsqu'elle vit accourir le roi de Navarre au-devant d'elle, accompagné des seigneurs et gentilshommes de la religion de Gascogne ! Ainsi, l'un et l'autre, ils se rendirent à petites journées dans le château de Pau, en Béarn, en pleine religion réformée, et ce fut à peine si la reine Marguerite obtint la permission d'entendre la messe avec quatre ou cinq catholiques. Il fallait, dans ces grands jours, fermer les portes du château, tant les catholiques de la contrée étaient désireux d'assister au saint sacrifice, dont ils étaient privés depuis si longtemps. Ainsi, fanatisme et cruauté des deux parts ; même on ne saurait croire à quel point le Béarnais poussait la rigueur, jusqu'à chasser à coups de hallebarde ses malheureux sujets catholiques pour avoir assisté à la messe de leur reine. Il y avait cependant un parlement à Pau, mais c'était un parlement huguenot, qui donna tort à la reine quand elle se plaignit des procédés du roi son mari. C'était bien la peine, en effet, de l'être venue chercher de si loin ! Il était fanatique, il était infidèle. Il supportait péniblement la présence de sa jeune épouse, et finit par la reléguer à Nérac, où elle rencontra, belle,

intelligente et bienveillante aussi, sa belle-sœur, la princesse Catherine, amie et confidente du roi son frère. Or Catherine était une grande âme, affable et juste, aimant la liberté de conscience autant qu'elle aimait la belle compagnie. On ferait un charmant récit de ces deux cours de Nérac, de ces deux religions, vivant l'une à côté de l'autre, en toute courtoisie. Et chaque dimanche, après le prêche, après la messe, huguenots et catholiques se promenaient ensemble, et se donnaient la main, dans un très-beau jardin, par *de longues allées de lauriers et de cyprès, le long d'une belle rivière,* et le soir, ces dames et ces messieurs, réunis par la religion du plaisir, dansaient ensemble. On dirait d'un conte de fées.

V

Mais quoi! ces haines n'étaient qu'endormies. La guerre civile et religieuse était recouverte à peine sous des cendres brûlantes. Le maréchal de Biron, à la tête des soldats du roi catholique, enlevait au roi huguenot les meilleures places de son royaume de Navarre. « Ah! sire, écrivait la reine Marguerite au roi de France, retenez le maréchal de Biron, épargnez notre petite cour de Nérac, commandez à vos capitaines de respecter ma belle-sœur, Madame Catherine... » Elle prêchait dans le désert. Henri de Navarre et le maréchal de Biron se battaient tout le jour et tous les jours. Le canon avait peine à respecter le château dans lequel s'étaient réfugiées toutes ces belles jeunesses, enfin ce n'était pas le compte du roi de France d'accorder la paix au roi de Navarre, qui, du reste, ne la demandait guère. Ainsi, chaque jour diminuait pour Madame Marguerite l'amitié et les bons souvenirs du roi son frère, pendant que le roi son mari, infidèle, inconstant, oubliait sa jeune épouse. Hélas! le roi Charles IX l'avait bien dit : « En donnant ma sœur Margot au prince de Béarn, je la donne au plus infidèle de tous les hommes. »

En vain la jeune reine déployait ses grâces et ses beautés les plus charmantes, on eût dit que le roi de Navarre était aveugle; il résistait au charme invincible; il allait çà et là, de tous côtés, courant après mille intrigues de guerre et d'amour. Voilà sa faute, et, pour être juste, il faut ajouter que, de son côté, la reine Marguerite a désespéré trop tôt de ramener l'époux infidèle. On la doit louer pour tout ce qu'elle a de rare et de charmant; mais dans une position si difficile, et quand elle devait donner l'exemple de la patience et de la modestie, afin de se rapprocher davantage de sa belle-sœur Catherine, la jeunesse et le succès, disons tout, le sang des Valois, firent oublier à l'imprudente princesse la voie *battue et droicturière,* un mot de Michel de Montaigne, ce grand philosophe que le roi Henri IV eut l'honneur de compter parmi ses meilleurs et plus fidèles amis. Elle eut aussi ce grand malheur, de trop oublier qu'elle était destinée à porter la couronne de France. Enfin, elle ne comprit pas que le héros son époux, le grand prince et le vaillant génie, qui sera tout à l'heure le roi Henri IV, était réservé aux plus hautes destinées. Elle cessa de l'aimer, juste au moment où ce grand prince allait établir la maison de Bourbon sur le trône de France, et l'on dirait que tant de victoires ont rencontré dans l'âme de l'auguste princesse plus d'étonnement que d'admiration. C'est dommage. Elle était naturellement haute et fière, et de niveau avec les plus incroyables grandeurs. Quelle différence entre ces deux femmes : Catherine de Bourbon et Marguerite de Valois! Catherine avait foi dans les destinées de son frère; elle ne voyait rien de plus rare et de plus grand que son courage; elle a consacré sa vie entière à la grandeur naissante de cette maison de Bourbon, que la trahison du connétable de Bourbon avait réduite à des proportions si misérables. Ainsi, Catherine de Navarre est morte à la peine, en se glorifiant d'avoir tant contribué à l'établissement de la royauté française. Au contraire, Marguerite est un obstacle aux vastes projets de son maître et seigneur, marchant à la conquête du royaume de France. Au moment où le Béarnais avait besoin de toutes ses forces, elle cherche à se composer un petit royaume à son usage personnel, et lorsque enfin Paris ouvre ses portes au roi victorieux, lorsqu'il est rentré dans le sein de l'Église catholique, le roi cherche en vain la reine sa compagne. La France l'avait déjà oubliée. Elle était Valois, la France entière était Bourbon.

Cependant le nouveau roi de France aspirait au bonheur d'un mariage régulier. Il avait décidé qu'il laisserait son sceptre à des héritiers légitimes, et il commandait, plus qu'il ne sollicitait, un divorce devenu nécessaire. Hélas! en ce moment, la reine Marguerite comprit enfin dans quel abîme elle était tombée. Elle vit toute l'étendue de sa peine, et l'incomparable majesté de cette couronne, qui allait être encore une fois la première entre toutes les couronnes de l'Europe. Et si profonde, en effet, cette chute apparaissait aux regards du monde entier, que lorsque la reine infortunée eut consenti au divorce, Henri IV fut le premier à la prendre en pitié. Son cœur était bon, autant que son âme était grande. Au moment de se séparer de cette épouse qu'il avait prise, éclatante et superbe, en sa dix-huitième année, au milieu des fêtes et des périls de tout genre, à la veille de la Saint-Barthélemy, d'abominable mémoire, il revit d'un coup d'œil toute sa jeunesse écoulée; il se rappela ses jeunes et premières amours; tant de grâce, de dévouement, de charme enfin, lui revinrent en mémoire, et il se prit à pleurer sur les ruines de ce mariage accepté sous de si tristes auspices. « O malheureuse Marguerite! s'écriait le bon sire, il fallait donc que nous en vinssions à cette séparation, après avoir partagé tant de périls, tant d'illustres aventures, et de si beaux jours! Et j'en atteste ici Dieu lui-même, il n'a pas tenu que de moi qu'elle ne fût reine de France à mon côté, mais elle n'a pas voulu m'obéir et me servir. » Ainsi fut prononcé le divorce. Voyez cependant l'inconstance et le changement d'un esprit futile et primesautier! Sitôt qu'elle eut renoncé aux espérances d'un si beau trône, la reine Marguerite ressentit un désir invincible de revoir la France et Paris, et ce grand roi dont elle n'était plus l'épouse. En vain, ses conseillers lui disaient : « Prenez garde, il ne ne faut pas déplaire au roi, votre maître; attendez son ordre, et tenez-vous à distance... » Elle n'obéit qu'à sa passion du moment, et, sans permission du roi son maître, elle fit dans Paris une entrée royale. Elle était belle encore, et la ville entière, à la revoir, reconnut cette beauté qu'elle avait adorée. Elle eût frappé aux portes du Louvre des rois ses aïeux, les portes du Louvre se seraient ouvertes d'elles-mêmes... Elle n'alla pas si loin. Elle s'était bâti, avec une prévoyance assez rare, une belle maison sur les bords de la Seine, au milieu de jardins magnifiques, et dans cette maison faite à son usage, elle avait entassé, curieuse et connaisseuse en toutes choses, les plus rares et les plus exquises merveilles de ces arts singuliers, dont le goût du roi Henri III fut la dernière expression. A peine installée

en ce lieu charmant, la reine Marguerite eut une cour brillante, non pas tant de soldats et de capitaines (ceux-là se pressaient autour du Béarnais) mais de beaux esprits, de poëtes, d'historiens, de causeurs, attirés par la grâce et l'enchantement de cette aimable découronnée. Il y vint un des premiers, le roi Henri IV; il s'amusait à ces fêtes brillantes; il se plaisait à ces surprises si bien ménagées. Il disait que toute la peine était au Louvre et tout le plaisir chez la reine Marguerite. Elle avait le grand art de plaire; elle plaisait, même sans le vouloir. Henri IV la trouvait charmante, à présent qu'il n'était plus son mari. M. de Sully, plus prévoyant, résistait à ces belles grâces, et quand la reine se plaignait des froideurs du premier ministre : « Il vous trouve un peu dépensière, disait le roi, et nous avons tant besoin d'argent! — Nous autres Valois, disait la reine en relevant sa tête fière, nous aimons la dépense et nous sommes prodigues. — Nous autres Bourbons, répondait le roi, nous aimons l'économie et nous sommes avares (1). » Il croyait rire, il disait juste. Ces princes de la maison de Valois étaient splendides en toutes choses, hormis ce qui les concernait personnellement; les princes de la maison de Bourbon sentaient l'épargne. Mais la reine Marguerite laissait gronder M. de Sully et redoublait de magnificence. Henri, pour elle, était prodigue. On voyait qu'il ne pouvait guère se passer de cet aimable rendez-vous des belles causeries, des fêtes intimes, de la musique et de tous les arts.

VI

Ainsi, par un bonheur bien rare, les fautes mêmes de la reine Marguerite de Navarre ont fini par contribuer à sa gloire. Elle eut ce grand mérite, étant la fille d'une reine sanguinaire et tenant de si près au roi Charles IX, d'être bonne et clémente. Elle haïssait d'instinct tous ces crimes d'Etat qu'elle avait entrevus dans ces ombres et dans ces fêtes sanglantes. Plus d'une fois, ce grand roi Henri, comme il était au comble des prospérités et de la gloire, heureux partout, moins heureux dans son ménage, alla frapper à la porte de sa première épouse, en la priant de le ramener aux premières journées pleines d'aurore et d'espérance. Ah! c'était là le bon temps; ils étaient pauvres, ils étaient en butte aux soupçons d'un roi jaloux, d'une reine impérieuse et d'une mère implacable. Ils avaient assisté, dans une nuit d'épouvante, aux massacres de tous leurs amis. A grand'-peine ils s'étaient enfuis de ce Louvre dont on leur faisait une prison. Ils avaient mené la vie errante, à travers mille dangers... Tels étaient leurs discours à chaque rencontre, et toujours ils finissaient par se dire : « Ah! c'était le bon temps. »

VII

Lorsqu'en 1610 la reine Marie de Médicis sollicita les honneurs du sacre, le roi Henri IV s'en vint chez Marguerite, et par tant de prières et de bonnes paroles, il obtint de la femme divorcée qu'elle assisterait au sacre de la reine. Elle fit d'abord une certaine résistance, et bientôt, si vive était sa croyance en sa propre beauté, elle accueillit l'invitation du roi son maître par un sourire, et l'on vit (des vieillards de cent ans l'ont raconté plus tard au cardinal de Richelieu) la foule, attentive à ces grandes cérémonies d'un couronnement et d'un sacre, oublier la reine régnante pour la reine disgraciée. Ce fut dans l'antique métropole de Saint-Denis que s'accomplit l'auguste cérémonie. On y vit toute la cour dans son plus magnifique appareil. Le cardinal de Joyeuse eut l'honneur de poser la couronne de France sur la tête de cette future grand'-mère de Louis XIV. La reine avait Monseigneur le Dauphin à sa droite, et Madame, fille du roi, à sa gauche. La traîne de la robe royale était portée par la princesse de Montpensier, la princesse de Condé, la princesse de Conti, le duc de Vendôme tenant le sceptre, et le chevalier de Vendôme la main de justice. Le roi, dans une tribune, assistait à cette fête... Tous les regards se portèrent, au même instant, sur la reine divorcée. On eût dit qu'elle était la couronnée. Elle portait l'éventail comme un sceptre, et quand elle traversa cette illustre basilique de Saint-Denis, le peuple entier s'inclina devant cette ombre éclatante et sereine de la maison de Valois.

Le lendemain, le 14 mai 1610, Henri le Grand, le seul roi dont le peuple ait gardé la mémoire, tombait sous le couteau de Ravaillac! Le monde entier pleura ce grand homme. Au milieu de l'universelle désolation, se distingua la reine Marguerite par sa profonde et sincère douleur. La reine sacrée et légitime Marie de Médicis elle-même a versé des larmes moins sincères sur le trépas de ce héros dont elle n'était pas digne. Elle se consola beaucoup plus vite que la *petite reine*. Enfin, cinq ans après la mort du roi des champs de bataille et des sénats, la désolée et repentante Marguerite de Navarre (elles finissent toutes par une mort chrétienne) rendait son âme à Dieu, le 27 mars 1615. A l'âge de soixante-trois ans qu'elle pouvait avoir, elle avait gardé ce beau visage, où toutes les majestés de la vie humaine et tous les bonheurs de la jeunesse, unis au bel esprit, avaient laissé leur douce et sérieuse empreinte. Elle fut enterrée à Saint-Denis, dans le tombeau des rois; son cœur fut porté au couvent des filles du Sacré-Cœur dont elle était la bienfaitrice.

JULES JANIN.

(1) Nous avons retrouvé, à ce propos, une admirable lettre de cette illustre fille de Henri II et de Catherine de Médicis à M. Duplessis-Mornay, écrite cinq ans avant son divorce; elle s'inquiète de la pension que lui doit le roi son mari : « comme je l'avois, dit-elle, du tans des rois mes frères. Ce n'est de plus que les douze mille escus qui lui a pleu macorder que quatre mille sisans (six cents) escus, peu pour lui et beaucoup pour moi qui reste avec si peu de moiens an rendant tout ce que je rans qu'il me sera presque imposible de pouvoir antretenir mon train selon ma calité... » — Elle s'étonne qu'on ne lui ait pas encore envoyé l'expédition d'Usson, qui est la seule place qu'elle demande pour sa sûreté. Elle prie du reste M. Duplessis-Mornay d'assurer le roi « que lors qu'il plaira adieu le rendre si pesible an son roiaume que jan pouré sortir an sûreté que je ne la mesteré james an autres mains que les siennes... » — Elle le remercie ensuite de tout ce qu'il fait pour son service, et le prie d'accepter quatorze mille écus « pour aires, dit-elle, de ce que j'estime devoir à l'obligation que je vous ai. » « Si je ne craignois d'abuser de votre amitié, ajoute-t-elle, je vous prierois ancore vouloir tenir la main a laconplisemant des articles de men mesmoire et d'assurer le roi que soudin que jaré resu les expedisions qui restet pour me randre ses choses asurées je ne fauderé lui anvoier la procuration nésesaire a les fait pour lequel est venu le sieur Erart. » Elle désire qu'on ne change rien à la manière de procéder « an quoi que je reconnois avoir une si grande obligation au roi que ma grandeur que je sacrifie pour la siene bien que se soit un bien qui antre les choses plus cheres et plus prisées doive tenir le troisième ranc, ne se peut esgaler au mesrite du celui que je resois de lui ou je sai que vostre conseill a beaucoup se gondé son bon naturel... »

COMMENT ON DEVIENT BOTANISTE.

LETTRES A UNE JEUNE FILLE SUR L'ÉTUDE DES VÉGÉTAUX.

I

Vous êtes triste, dites-vous. — Eh! comment seriez-vous gaie? Les journées vous semblent aussi longues que des ans. En saurait-il être autrement?

Partie de Paris au printemps, avec la perspective d'une charmante excursion en Italie, cette terre des merveilles artistiques, que votre père devait vous faire visiter en détail, une désastreuse mésaventure vous arrête à cent lieues du point de départ.

Voilà votre cher compagnon de route condamné à deux ou trois mois de repos absolu dans la chambre d'auberge où on l'a transporté après son accident,—qui, quoique fort grave, n'est, Dieu merci! nullement dangereux. Vous voilà confinée avec lui dans une petite localité fort insignifiante, où vous ne connaissez personne, où vous ne pouvez faire aucune promenade, car il faudrait, en vous éloignant, livrer le blessé à des soins mercenaires; et, outre que vous craindriez de lui imposer par votre absence une pénible solitude, vous avez cette pieuse jalousie de vouloir être seule à le servir.

Pour toute distraction, vous lisez, vous brodez auprès de lui, et parfois, quand il vous le commande, vous allez, pour respirer un peu de grand air, faire deux ou trois fois le tour d'une petite clôture inculte attenante à l'auberge, et que, dans un plaisant accès d'humeur, vous appelez « le préau de votre prison. »

Eh bien! pour tuer le temps, comme on dit, que ne faites-vous un peu de botanique? Ce serait, j'imagine, un moyen efficace de tromper l'ennui; peut-être même votre père aurait-il sa part de.... — mais je vous entends m'interrompre : « De la botanique! Y songez-vous? quand je n'ai pour tous champs à explorer qu'un carré d'une cinquantaine de pas en tous sens. »

Mais moi je vous réplique vivement : « Cinquante pas en tous sens! Eh! c'est peut-être cinquante fois plus qu'il n'en faut. »

Vous vous récriez : « Comment! une sorte de terrain vague, d'ancien jardin potager en friche, car les quelques légumes qui poussent d'ici et de là ont grandement l'air de s'être semés tout seuls, à travers les mauvaises herbes sous lesquels ils étouffent. Des restants de ceps stériles se traînant au pied des murs dégradés. Pour aller à la citerne, où les crapauds grouillent dans un liquide épais et verdâtre, il faut escalader des tas de décombres tout buissonneux, etc. » (Je n'invente pas cette riante description; c'est celle que, dans votre dernière lettre, vous nous faites de votre *préau*. Ma femme a frémi en l'écoutant, et l'on obtient toute obéissance de ma fille en la menaçant de l'envoyer dans ce lieu de désolation.)

— Un terrain vague, un jardin abandonné, dites-vous, mademoiselle : eh bien! bravo! Des légumes perdus sous les mauvaises herbes : de mieux en mieux. Des murs croulants et, par conséquent, chargés de végétation parasite : à merveille! Une citerne non moins verdoyante, des buissons, des décombres.., Mais, ma chère enfant, figurez-vous que, — botaniquement parlant, — vous avez là quelque chose comme un petit univers sous la main.

— C'est possible! repartez-vous (car vous n'ignorez pas qu'à mes loisirs je vais *botanisant*, toutes les fois que j'en trouve l'occasion, et vous me faites l'honneur de ne pas récuser sur ce point ma compétence); mais voici que vous trouvez une nouvelle objection qui vous semble bien plus irréfutable que la première : « Pour faire de la botanique pratique, au moins faudrait-il que j'eusse un maître. »

— Un maître, à quoi bon? n'y a-t-il pas des livres?

— Ah oui! parlons-en, des livres! Il me souvient qu'à la pension, sous prétexte de nous donner des leçons de botanique, on nous faisait réciter par cœur des pages, des chapitres entiers d'un certain traité dont je n'ai jamais pu tirer le moindre profit quand je ne suis trouvée en face d'une fleur quelconque.

— Savez-vous ce que cela prouve, mademoiselle? Qu'à la pension l'on suivait, pour faire votre prétendue éducation botanique, la vicieuse méthode qui consiste à charger la mémoire de définitions techniques, sans fournir jamais à l'élève aucun exemple d'application.

Dites-moi, que penseriez-vous de ce professeur d'équitation qui prétendrait former d'habiles écuyers, sans que jamais ses élèves missent le pied dans l'étrier? De ce magister qui se targuerait de vous enseigner le correct emploi d'une langue, sans vous donner jamais aucune phrase à construire, ni à décomposer? De ce musicien qui s'aviserait de vouloir vous communiquer de solides qualités d'exécutant, sans vous faire toucher un instrument? — Vous regarderiez ces gens-là comme insensés, et vous auriez raison. Tel est pourtant le cas de beaucoup de maîtres, comme aussi de beaucoup de livres.

Avec ces maîtres, avec ces livres, — vous le comprenez par expérience, — les progrès doivent être impossibles, ou tout au moins d'une lenteur effrayante. Mais, Dieu merci! il y a des maîtres, il y a des livres qui, partant d'un principe d'enseignement tout opposé, et essentiellement rationnel, s'attachent à sauver la rebutante aridité de la pure théorie par d'immédiates excursions dans le domaine attrayant de la pratique.

C'était dans la salle d'étude, à la pension, que votre maîtresse, le fastidieux traité sous les yeux, vous entretenait du règne végétal. Mon Dieu! la brave fille faisait bien ce qu'elle pouvait. Elle vous instruisait comme on l'avait instruite. Aussi avez-vous retenu des mots, mais rien que des mots, — qui, par parenthèse, vous semblent pour la plupart d'une repoussante barbarie.

Tout au contraire, c'eût été pendant les récréations, aux heures de promenades, que, la première fleurette venue à la main, votre maîtresse eût pu vous donner les plus fructueuses leçons. C'est d'ailleurs ainsi que procède tout maître enseignant par la méthode nouvelle. Il prendra tout d'abord une plante, la plus commune; et, après avoir assigné à chacune des parties qui la composent, à chacun des organes qui en caractérisent l'existence, les noms les moins techniques, il vous dira : « Partons de celle-ci pour faire la connaissance de toutes les autres. »

Et chaque loi théorique qu'il formulera sera basée sur l'examen de l'ensemble ou des parties d'une nou-

velle plante; de sorte qu'en peu de temps les principales divisions du règne végétal seront clairement établies dans votre esprit, et que, avec quelque bonne volonté, vous arriverez à posséder bientôt assez de nomenclature pour pouvoir marcher sûrement dans cette charmante science, qui n'est pas, — comme trop de gens le croient encore, — tout entière dans la nomenclature.

D'un tel maître, n'est-ce pas? les leçons ne sauraient manquer de vous être aussi profitables que pleines d'agrément. Et cependant, je vous affirme non-seulement que vous pouvez vous passer de ce maître, mais encore que, — à la condition de suivre son système, — vous ferez, en étudiant de vous-même, des progrès qui ne seront ni moins sérieux ni moins rapides. « Ni moins sérieux, » dis-je, car, ayant eu à résoudre par votre seule attention toutes les questions que l'examen aura fait surgir, vous les aurez forcément mieux raisonnées et mieux saisies. — « Ni moins rapides, » ajouté-je, car le succès et la curiosité s'entr'aidant, vous n'aurez pas attendu le bon plaisir du maître pour pousser vos investigations au delà des limites que la durée de ses leçons leur eût nécessairement assignées.

Ainsi vous voilà bien et dûment avertie, et que vous avez à votre disposition un champ d'expériences d'une étendue plus que suffisante, et que vous pouvez, que vous devez être votre propre professeur.

Toutefois ce sont là de simples affirmations, que vous



Le préau de la prison. Dessin de L. Joulin.

avez la gracieuse déférence de ne pas révoquer en doute, mais qui ne perdraient rien, selon vous, si quelques preuves les étayaient.

Qu'à cela ne tienne donc : évoquons les preuves.

Je viens de vous le dire, mais je ne saurais trop vous le répéter, la botanique n'est rien moins qu'une science de pure classification; c'est par excellence, au contraire, la science des poétiques observations, des merveilleuses surprises; mais sans nomenclature cependant, c'est-à-dire sans moyen d'assigner leur nom aux plantes dont on veut connaître la structure, étudier les mœurs, point de botanique possible.

Ainsi, ce qui importe avant tout, c'est que vous soyez en état de trouver par vous-même le nom que les botanistes ont assigné à la fleur que vous venez de rencontrer, et qui peut être une de celles dont l'étude, l'observation doit vous offrir un charmant intérêt. Prenez donc un des livres dus à l'un des maîtres dont nous avons parlé, cueillez une plante, la première venue, puis, la plante à la main, tâchez de répondre, en la regardant, aux questions que le livre vous adressera; et votre éducation botanique sera commencée ; elle marchera à grands pas, je vous assure.

— Eh quoi ! dites-vous, ce sera le livre qui me questionnera, et non pas moi qui questionnerai le livre ?

— Oui. Ne vous ai-je pas déjà déclaré que la méthode nouvelle prend tout juste le contre-pied de l'ancienne?

— Je ne comprends pas.

— Un exemple vous aidera, je pense, à comprendre. Supposez que vous n'entendiez absolument rien à la valeur des signes distinctifs qui, dans l'état militaire, servent à marquer les divers degrés de la hiérarchie.

Supposez encore qu'un jour, donnant le bras à une personne qui est aveugle, mais qui est aussi entendue en ces matières que vous le seriez peu, vous arrivez sur une place où quelque régiment est rassemblé. Vous demandez à votre compagnon de vous apprendre à reconnaître le grade de tel ou tel des militaires qui sont devant vous.

Tout d'abord l'aveugle vous posera cette question : « Les épaulettes que porte l'homme que vous regardez sont-elles de laine ou de métal ? »

Et, par le seul fait de votre réponse, deux grandes divisions seront clairement établies dans votre esprit, sur la désignation desquelles il vous sera désormais impossible de vous méprendre : Epaulettes de métal : officiers. — Epaulettes de laine : sous-officiers ou soldats.

Puis, pour subdiviser le premier de ces deux groupes généraux, l'aveugle vous demandera si la frange de ces épaulettes est flottante ou immobile. Vous répondrez : « Immobile, » il dira : « Officiers supérieurs. — Flottante : Officiers subalternes ou secondaires. »

Puis, par une série de nouvelles questions, il subdivisera encore ces deux groupes, et ainsi de suite.

Enfin, avec quelque attention et un peu de mémoire, vous ne pourrez bientôt plus faire la moindre confusion entre un simple soldat et un chef quelconque.

Eh bien ! c'est absolument de la même façon que procède le livre auquel je vous engage à recourir. Il sait, il est disposé à vous communiquer sa science ; mais il se fait en quelque sorte aveugle pour vous obliger à voir. Il questionne ; c'est à vous de répondre, et, vos réponses entendues, il conclut à telle ou telle dénomination. Le régiment qui est devant vous, élève botaniste, c'est la foule des plantes au milieu desquelles vous butinez. Comme les hommes du régiment, à quelque rang qu'ils appartiennent, sont, pour l'ensemble du costume, soumis à l'uniforme du corps dont ils font partie, de même la généralité des plantes vous offre un ensemble commun de dispositions. Mais des signes distinctifs les subdivisent d'abord en groupes étendus, qui vont se subdivisant, jusqu'à ce qu'on arrive à la *personnalité* de chacune.

J'imagine que vous avez saisi le mécanisme de la méthode. Les différents caractères des familles, des genres, des espèces étant soigneusement notés, les maîtres ont pu dresser des tableaux de questions contradictoires, qui doivent infailliblement conduire l'élève au but. C'est aussi simple qu'ingénieux.

Pour ma part, je n'eus jamais d'autres leçons que celles qui me furent données par des livres rédigés sur ce plan.

A la vérité, je ne suis devenu qu'un tout petit botaniste, qu'un botaniste amateur, et du rang le plus humble encore ; pauvre savant qui n'aurait rien de plus pressé que de se récuser, s'il devait publiquement, et surtout inopinément, faire acte de science. Mais vous n'aspirez, je pense, à aucune chaire de Faculté. Si vous donnez vos loisirs à la botanique, ce sera certainement, comme moi, pour le seul plaisir que doit vous procurer cette étude.

Mon bagage scientifique est mince, je le confesse ; pourtant que de douces jouissances goûtées à l'acquérir ! Jouissances qui pourraient bien même n'être dues qu'à l'isolement dans lequel je me suis trouvé pour étudier ; car, remarquez-le, obligé de faire par moi seul la lumière dans mon ignorance, autant de plantes nouvelles, autant d'attrayantes conquêtes à tenter sur l'inconnu. C'est à ce point que, un maître se présentant, j'eusse, je crois, éludé ses leçons.

Pour admettre ma singulière opinion, comparez, je vous prie, l'herborisation sous les yeux d'un maître avec l'herborisation que j'appellerai *indépendante*.

Vous partez. Le maître, l'oracle est là, vers qui vous courez, dès qu'une fleur encore inconnue de vous se présente. Il vous la nomme aussitôt. Vous notez le mot qu'il a dit sur le bout de papier que vous attachez à la plante, pour ne pas la confondre avec d'autres, quand, rentrée chez vous, et après l'avoir desséchée, vous voudrez la placer dans votre herbier. Et c'est à peu près tout. Je sais bien que, la *Flore* descriptive à la main, vous devrez analyser la plante dans ses moindres détails ; mais, outre que vous le négligerez souvent, cet examen, s'il vous arrive d'y procéder, risquera toujours d'être superficiel, puisqu'il ne vous est pas indispensable.

Ainsi, à quoi se seront bornées les impressions de la journée ? Au plaisir d'avoir appris quelques noms de plus. Ce sera beaucoup, si vous tendez au simple honneur de devenir un collectionneur de plantes, un membre émérite de la grande tribu des collectionneurs collectionnant pour collectionner. Mais, si tel n'est pas votre but, croyez-moi, essayez de l'autre herborisation, de celle où chaque nouveau brin d'herbe que vous cueillez d'aventure est pour ainsi dire un nouveau mystère à pénétrer, à sonder lentement, minutieusement.

Comme ce n'est guère aux lieux mêmes où vous la rencontrez que vous pouvez analyser votre conquête, vous faites un bouquet, une gerbe, où la belle mystérieuse, où la mignonne inconnue se mêle à celles de ses sœurs qui vous sont déjà familières. Et tout en marchant, tout en poursuivant votre exploration, vous portez de temps en temps les yeux sur la nouvelle venue ; vous lui cherchez, vous lui trouvez des analogies ; elle vous étonne par quelque étrange disposition ; sa physionomie a certaine originalité qui vous frappe, qui vous fait rêver. Vous vous dites que vous avez peut-être à la main tel sujet rare ou fameux ; — oui, fameux, je maintiens l'épithète, car il y a, même dans notre Flore vulgaire, des plantes célèbres sous différents rapports : — la *circé*, la *verveine*, la *ciguë*, l'*hellébore* et tant d'autres. — Quelle est-elle ? Quelles sont ses vertus ? A-t-elle une histoire ? Quelles observations a-t-on déjà faites sur ses mœurs ?... Un monde enfin de suppositions, d'inductions, qui ont pour elles tout le charme de l'incertain, de l'indéfini.

Mais j'ai parlé d'explorations, ce qui, vous semble-t-il, comporte l'idée de courses lointaines ; et vous me rappelez bien vite que votre domaine est des plus circonscrits. Je ne l'ai point oublié.

Ecoutez ce que J.-J. Rousseau disait lorsque, devenu vieux, sans force pour courir la campagne, et privé de guide, de jardin, de livres, d'herbier, il formait le projet de reprendre ces études botaniques auxquelles il avait dû autrefois tant d'heures délicieuses :

« En attendant que je puisse mettre dans mon riche herbier toutes les plantes de la mer et des Alpes, et les fleurs de tous les arbres des Indes, je commence toujours à bon compte par le mouron, le cerfeuil, la bourrache, le seneçon. J'herborise savamment sur la cage de mes oiseaux, et à chaque nouveau brin d'herbe que je rencontre, je me dis avec satisfaction : « Voilà toujours une plante de plus. »

Et maintenant, petite ambitieuse, comparez le champ d'excursion du philosophe avec le vôtre, et dites si

j'étais en droit de vous déclarer bien partagée. Cinquante pas en tous sens! Comme nous voilà loin de la cage des oiseaux de Jean-Jacques!

Il faut dire, à la vérité, que dans votre esprit la différence n'est sans doute pas encore très-bien accentuée entre l'amateur de fleurs et le botaniste. Vous ne songez pas que, pour ce dernier, il n'est point de ces herbes que vous, — et tant d'autres, — appelez *mauvaises.* Vous ne pouvez comprendre qu'une fleur infime ou sans éclat, ou répandue à profusion, offre à ses yeux le même intérêt que la fleur rare ou somptueuse obtenue à grand renfort de dépenses ou de soins.

Mais vous le comprendrez dès les premiers pas que vous aurez faits dans la voie où je cherche à vous pousser, et d'autant mieux qu'entre autres vérités, celle-ci sera bientôt manifeste pour vous, que chez les plantes, comme chez les hommes, inégalité de condition n'implique pas toujours diversité d'origine.

Si, par exemple, le *mouron,* — ce modeste mouron que vous ne manquerez pas de trouver en premier lieu, — ne vous semblait pas suffisamment digne d'attention par sa structure, vous devriez cependant le remercier de vous avoir appris quelle est celle du fastueux *œillet,* dont, il n'est rien moins que le proche parent.

Mépriserez-vous l'*ortie,* la cruelle ortie qui hérisse assurément vos tas de décombres, quand vous saurez qu'elle a l'honneur de donner son nom à la famille du *chanvre,* — à qui vous devez les plus utiles, comme aussi les plus délicates pièces de votre trousseau, — et du *houblon,* qui désaltère les peuples du Nord?

Le *chiendent,* le trivial chiendent, rampe le long de vos murs en ruine : ne souriez pas en le cueillant, car vous reconnaîtrez sans peine qu'il est le frère, le propre frère, de ce *froment* dont est fait le beau pain que vous mangez chaque jour; et, en même temps, le cousin de ce roseau dont le suc sert de base aux friandises que vos dents de jeune fille savent encore croquer avec une enfantine avidité.

Au bord de votre mare, voici la *renouée,* la queue-de-renard, comme nous l'appelions alors que j'étais enfant, — c'est la sœur du *sarrasin,* ce blé des pauvres contrées, et de l'élégante *persicaire,* géant svelte de nos jardins. Non moins vulgaire que le chiendent, non moins modeste que le mouron, le *pissenlit* est l'hôte inévitable de votre parc. Étudiez-le, et vous connaîtrez l'ordonnance particulière de cette grande, de cette immense famille qui compte dans son sein tant de magnifiques fleurs, tant de plantes utiles, à commencer par la *reine-marguerite,* pour finir par la *chicorée,* en signalant le *dahlia,* le *soleil,* l'*immortelle,* l'*artichaut.*

Dans un coin, le *cerfeuil,* le *persil* se propagent sans culture : encore une importante agglomération avec laquelle ces pauvres abandonnés vous familiariseront : l'*angélique,* l'*anis,* la *coriandre*... Ici et là, partout, vous devez trouver le *bouton d'or;* examinez-le bien, à lui se rattachent par des liens étroits l'*ancolie,* l'*anémone,* la *nigelle,* la *clématite,* la *pivoine.*

Au front ébréché de la muraille s'est implantée sans aucun doute cette fleur, dont le nom résonne si euphoniquement dans la ronde du jeune âge : « Giroflée! girofla! » Tout en aspirant le suave parfum de la *giroflée,* remarquez bien la simple disposition de sa fleur, caractérisant la nombreuse lignée qui fournit de l'huile à nos lampes, des légumes à nos tables, des hôtes brillants à nos parterres.

Vous n'éviterez pas le *coquelicot,* frère du *pavot,* si tristement symbolique jadis, et qui pourrait l'être davantage aujourd'hui que son suc (l'opium) sert à empoisonner lentement tant de peuples orientaux.

Vous trouverez la *ronce* : cueillez sa fleur, conforme en principe à celle de tous les beaux arbres fruitiers qui défrayent vos desserts d'aujourd'hui comme vos goûters d'autrefois. Dans la région la plus aride doit s'étaler la *morelle* commune, aux fleurs ternes, aux baies noirâtres; demandez-lui le signalement de sa providentielle sœur la *pomme de terre,* et remarquez les traits qui lui sont communs avec ses terribles parentes, la *belladone* et la *jusquiame.*

Que sais-je enfin?... Explorez bien votre domaine, j'ai la certitude que presque toutes les principales familles de notre Flore spontanée y doivent avoir quelqu'un des leurs. Lorsque vous aurez minutieusement appris à reconnaître chacun des individus végétaux qui sont à votre portée, et qui représentent peut-être autant de familles, n'est-il pas certain que, si plus tard vous entreprenez de plus lointaines expéditions, quelque rencontre que vous puissiez faire, vous ne sauriez être fort embarrassée?

J'ai voulu simplement aujourd'hui vous démontrer que, — au contraire de ce que vous pouviez croire, — vous êtes en d'excellentes conditions pour aborder la charmante étude des végétaux... Si j'ai réussi à vous faire partager mon opinion, je me hâterai de choisir, parmi les livres rédigés selon la nouvelle méthode, celui qui me semblera le plus propre à vous mener aisément au but. Je vous l'enverrai, et peut-être vous demanderai-je de me laisser m'associer à votre entreprise, — bien moins, je l'avoue, avec l'espoir de vous être utile qu'avec le désir de me reporter par nos entretiens aux heureux instants d'un poétique noviciat (1).

EUGÈNE MULLER.

(La suite prochainement.)

(1) Quand nous appelons *nouvelle* la méthode à l'aide de laquelle on peut étudier la botanique sans le secours d'aucun maître, nous prions qu'on n'entende pas *récente.* La première idée de cette méthode remonte, en effet, à 1710. Un botaniste allemand, qui l'ébaucha, essaya alors de l'appliquer à la classification de Tournefort. « En 1778, dit de Candolle, M. de Lamarck présenta dans *la Flore française* un autre genre de *méthode analytique,* ouvrage qui a mérité de faire époque parmi ceux qui ont préparé l'heureuse direction que l'histoire naturelle a prise de nos jours. »

L'illustre botaniste que nous venons de citer, ajoute qu'il croit cette méthode, « à cause de son extrême facilité, préférable à toutes pour les commençants. » Aussi l'exemple donné par Lamarck a-t-il été suivi depuis par la plupart des auteurs qui se sont attachés à faire des traités de botanique pratiques. Il n'est même aujourd'hui que très-peu de Flores locales ou générales qui ne soient accompagnées de *clefs* analytiques dressées selon le système de Lamarck.

Le nombre des livres est grand, qui, savamment conçus, habilement exécutés, peuvent être pris pour guides par les débutants. Nous serions donc embarrassés s'il nous fallait leur en recommander un à l'exclusion des autres. Mais qu'il nous soit permis d'accomplir un acte sincère de reconnaissance en déclarant qu'après maint échec subi lorsque nous recourions aux ouvrages purement théoriques, la voie aisée nous fut agréablement ouverte dès que le hasard eut mis dans nos mains un livre, que d'ailleurs de Candolle considère comme un des ouvrages élémentaires les plus faciles de la littérature botanique, et qui porte cet intitulé, aussi prolixe que naïf : *Méthode éprouvée avec laquelle on parvient à reconnaître facilement et sans maître les Plantes de la France,* par M. Dubois, ancien démonstrateur du Jardin des Plantes d'Orléans. Édition revue par M. Boitard. (Cotelle, éditeur.) E. M.

POÉSIE. — FABLE. — LES DEUX CHIENS.

César, l'hôte des bergeries,
A la face rugueuse, aux poils touffus et longs,
Rencontre, un jour, Médor, familier de salons,
Qui secouait des pierreries,
Les éparpillant au hasard,
C'est dire sans ordre et sans art...
Médor, un lévrier tout aristocratique :
Poil soyeux, fin museau, le col emprisonné
Dans un collier d'or blasonné.

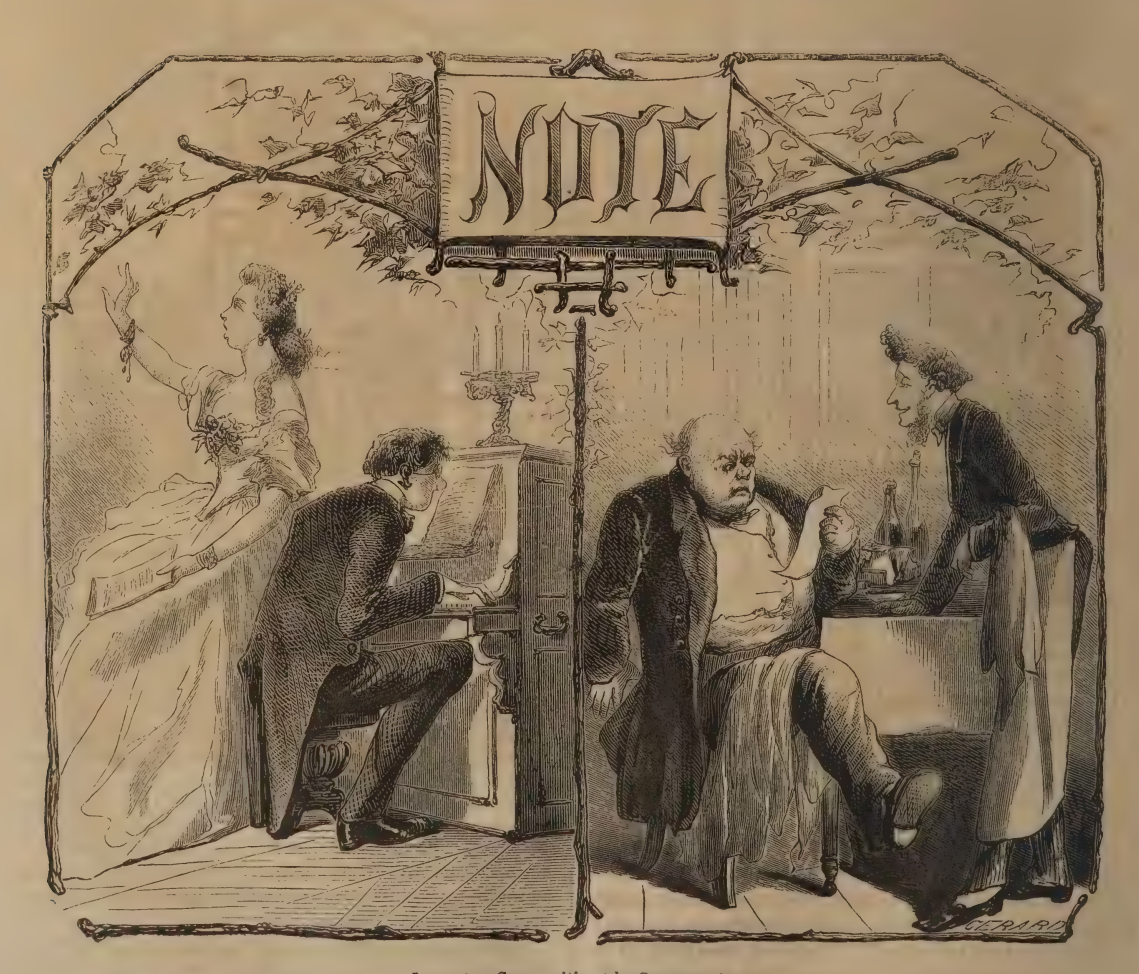
Je vous l'ai dit, César était un peu rustique,
Et très-naïf aussi, comme le fait l'indique;
— L'amour des champs et leur beauté
Conservent la naïveté. —
Or donc, émerveillé de toutes ces merveilles,
Que son œil ébahi suivait,
Notre chien barbu qui n'avait,
Lui, qu'à secouer ses oreilles,
Se disait à part soi : « Puisqu'on joue à ce jeu,
On me permettra bien de profiter un peu
De ces richesses que l'on jette
Et qu'on éparpille en tout lieu. »
Ce disant, il avance une patte discrète,
A seule fin de ramasser
Ces joyaux qu'il voit disperser...

« Halte-là ! fit Médor en montrant des dents blanches,
De ce ton haut, libre et distrait,
Dont l'opulence a le secret,
Vous avez des façons sans gêne et par trop franches,
Mon cher; et ces trésors, qui causent vos ébats,
On veut bien les jeter, mais les donner, non pas.
Quand je les vois briller de place en place,
Ils ont des chatoiements pleins de charme et de grâce;
Et si je les secoue alors de ci, de là,
C'est pour les voir rouler ainsi que les voilà,
Et non pas pour qu'on les ramasse. »

Ce fait, dont, à grand tort, on pourrait s'étonner,
— Car il est plus commun qu'on ne pense, peut-être,—
Prouve qu'on peut jeter l'argent par la fenêtre
Et ne pas le savoir donner.

Louis TREMBLAY.

DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE ET MORAL.



La note. Composition de Sauvageot.

PARIS ANCIEN ET NOUVEAU.

L'ÉGLISE SAINT-AUGUSTIN.



Église Saint-Augustin. Dessin de F. Thorigny.

La nouvelle église de Saint-Augustin peut être considérée comme terminée. Le gros œuvre est achevé depuis longtemps; la crypte sert au culte depuis plus d'un an; il ne lui manque plus que sa décoration intérieure et le jardin qui doit précéder la façade. Quatre ans auront suffi pour élever cet édifice vraiment considérable, et quoique le temps ne fasse rien à la chose, il faut convenir qu'il a été merveilleusement employé.

Saint-Augustin s'élève dans l'axe même du boulevard Malesherbes, au point où celui-ci décrit son premier

coude pour se diriger vers le parc Monceaux et la porte d'Asnières. Devant lui s'étend la place Laborde; à droite, à gauche, du porche et de l'abside, partent et rayonnent des rues anciennes et nouvelles; on en compte douze, ni plus ni moins qu'autour de l'Arc de triomphe.

Le plan de Saint-Augustin ne présente ni la croix latine, comme toutes les églises construites depuis Saint-Germain des Prés jusqu'à Saint-Sulpice, ni la forme du temple ou de la basilique, comme la Madeleine et Notre-Dame de Lorette. Il suit des contours bizarres, contraires à tout ce qu'on a vu jusqu'ici; mais aussi ce n'est pas un mince mérite que d'avoir triomphé des difficultés du terrain. Aujourd'hui, en effet, voyez plutôt, l'Opéra, le Tribunal de Commerce, la fontaine Saint-Michel et tant d'autres, sont construits pour les rues et d'après les rues, comme pour combler l'espace qu'elles ne peuvent prendre, et dissimuler l'absence de symétrie aux points de rencontre ou d'intersection. Dans cet ordre de choses ainsi renversé, le principal devient l'accessoire, et l'architecte doit consacrer une partie de son temps, la plus longue peut-être, à des études d'ingénieur, études dont nul ne lui sait gré, et qui ne servent jamais d'excuses aux parties manquées de son œuvre.

Dans cet ordre d'idées, avec sa perspective habilement observée pour l'illusion plus que pour le charme des yeux, Saint-Augustin est un des monuments du Paris nouveau les mieux réussis. Fait pour tant de rues et de boulevards, il contourne et brise ses lignes, s'évase, s'arrondit et se rétrécit de manière à être vu de chacun de ces boulevards ou de chacune de ces rues. Son style lui-même affecte tous les modes de l'architecture, comme pour ne pas choquer les constructions qui l'entourent. Le porche est du douzième siècle; le dôme du dix-septième; les campaniles du seizième. Les colonnes, les chapiteaux, les frontons, sont à peu près de toutes les formes et de toutes les époques. Le portail, aussi élevé que la nef, est percé de trois arcades formant un porche dans le genre, mais non dans le style, de celui de Saint-Germain l'Auxerrois. Au-dessus des arcades une frise contient les douze statues des apôtres; les angles et les tympans contiennent des saints et les animaux apocalyptiques; une grande rosace occupe le reste de la façade.

La nef, qui est unique, a la largeur et la hauteur indiquées du dehors par le portail, sur quarante mètres de longueur; elle se termine par un rond-point que couronne un vaste dôme, haut de cinquante mètres, large de vingt-cinq, terminé lui-même par une lanterne dont l'extrémité se trouve à cent mètres du sol. Le dôme est flanqué de quatre campaniles au pied desquels sont placées la chapelle de la Vierge et les deux chapelles de la croisée.

L'ornementation, qui doit tenir une grande place dans l'église nouvelle, est confiée aux artistes les plus distingués. La sculpture extérieure est complète; reste celle de l'intérieur, ainsi que la peinture des pendentifs et la pose des orgues et des vitraux.

EDMOND RENAUDIN.

ÉTUDES MORALES.

HEUREUSE QUAND MÊME...

I. — LES DEUX SOEURS.

Deux jeunes filles étaient assises sur un balcon de la rue de l'Ouest.

L'une, indifférente au charmant panorama que le Luxembourg déroulait à ses pieds, feuilletait machinalement un livre. L'autre aspirait avec délices l'air du soir, tout parfumé par les roses de la pépinière.

— A quoi rêves-tu, Lucile, dit-elle en se penchant vers sa sœur... Quel intérêt peut t'offrir ce catalogue de tableaux?... Regarde donc cette vue magnifique! Je ne changerais pas notre pauvre rue solitaire, ni notre appartement au troisième étage, pour un premier sur le boulevard des Italiens!

Lucile n'entendit pas l'exclamation de Blanche, car, au lieu de lui répondre, elle murmura, sans quitter des yeux la brochure qu'elle parcourait :

— *Ducornet, né sans bras*... Pourquoi Paul n'est-il pas né sans oncle à succession?

— Mais M. Benoît ne s'oppose point à ton mariage avec Paul, s'écria Blanche.

— Il ne s'y opposait pas tant qu'il nous a cru au moins vingt mille francs de dot. Lorsque son neveu lui a avoué ce matin qu'il en fallait rabattre la moitié, M. Benoît a retiré son consentement. Paul pourrait s'en passer et sacrifierait sans hésiter l'héritage dont on menace de le frustrer; mais se brouiller avec le frère de sa mère, avec un tuteur qui l'a élevé comme son fils... ce serait mal... je ne le veux pas!

— Paul est donc venu aujourd'hui, Lucile?

— Oui, tantôt, pendant que tu étais au musée avec ta maîtresse de dessin. Il était furieux... Je l'ai calmé en lui donnant une espérance que je n'avais certes pas.

Une émotion mal déguisée scandait les phrases de la jeune fille. Blanche s'empara de ses mains et d'une voix caressante lui dit :

— Tourne un peu la tête de mon côté... Tu pleures, Lucile... Lucile, tu pleures! Cependant, si tu le voulais, un calcul bien simple te rendrait heureuse tout de suite.

Lucile fixa avec étonnement ses grands yeux bleus sur Blanche.

— Comment cela?

— Dix et dix ne font-ils pas vingt, la somme exigée par M. Benoît? Tu vois par expérience que dix mille francs ne sont pas une dot. Les miens tout seuls ne...

— Oh! s'écria Lucile, devinant la pensée de Blanche, jamais, jamais!...

— Quoi! tu serais fière à ce point; ma chère petite sœur, je t'en prie... Si nous n'avions qu'une paire de souliers pour nous deux, faudrait-il nous obstiner à rester chacune sur notre siége, un pied chaussé et l'autre nu, quand tu pourrais aller, venir et me rapporter une partie de la joie acquise au dehors?

— Ta comparaison est mauvaise, fit Lucile, souriant malgré elle; et de quel droit me chausserais-je, moi? Tu es l'aînée.

— Je n'ai aucun prétendant, Lucile.

— Et Armand, notre camarade d'enfance?

— Pense-t-il à m'épouser?... Mais admettons qu'il doive un jour se présenter; ce n'est pas un motif pour rejeter ma proposition... au contraire... Armand n'a pas d'oncle Benoît et personne ne calculera pour lui. Allons,

laisse-toi marier, tu seras si jolie avec ton voile blanc. Laisse-toi marier l'été ; l'hiver, une noce est triste, les figures sont gelées, les nez rouges.

— Non, je ne me marierai pas avant toi, je te porterais malheur. Je l'ai remarqué. Lorsque la cadette se marie la première, l'aînée reste vieille fille, et c'est affreux d'être vieille fille.

— Affreux, répéta Blanche très-convaincue ; mais je ne partage pas ta superstition, et je pourrais te citer beaucoup d'exemples qui la contredisent.

Voyant Lucile inébranlable, Blanche essaya d'un autre moyen de persuasion. La mère des jeunes filles, Mme Noret, était depuis longtemps malade ; énervée par la souffrance, elle se montrait injuste, témoignant plus de tendresse à Lucile et réclamant de préférence ses soins. Avec une délicatesse touchante, Blanche exprima le désir de rester seule auprès de ses parents, pour se faire aimer davantage. Lucile comprit son intention réelle et secoua la tête.

— Puisque rien ne peut te convaincre, tirons à la *belle lettre*, s'écria Blanche, qui saisit un livre et enleva une épingle à sa chevelure. Nous regarderons la page de droite et le premier mot de la première ligne ; celle de nous qui amènera la lettre la plus proche de l'A aura gagné et imposera sa volonté.

— Soit.

Lucile planta l'épingle dans la tranche fermée du livre, et, divisant ainsi ses feuillets, lut à la place indiquée : ***Bannissez toute inquiétude.*** J'ai gagné, dit-elle, et je refuse.

— Ce n'est pas sûr ; à moi : *Aimez-vous les uns les autres*. Tu as perdu et tu acceptes.

— Non, non, tu savais où découvrir ton A ; recommençons.

— Je t'affirme que je n'ai pas triché.

— Recommençons, te dis-je, et je te promets que cette seconde épreuve sera décisive... Tiens, à toi d'abord ; ouvre au hasard.

Blanche obéit, se pencha sur la page droite, car le jour déclinait de plus en plus, et lut : *Voyez le lis des champs.*

— Un V, un V ! s'écria Lucile ; à moins que je n'amène un X ou un Z...

— Le voilà ! répondit tranquillement Blanche.

— Tu plaisantes ?

— Je suis très-sérieuse : *Zèle pour votre service.* Tu ne m'accuseras pas de sorcellerie, j'espère, et ce n'est pas ma faute si cette phrase est imprimée là pour te convaincre que ta destinée est de t'appeler Mme Paul Lefèvre.

— Blanche, Blanche, que tu es bonne !

Et les deux jeunes filles s'embrassèrent.

II. — LE MARIAGE DE LUCILE.

L'approbation de M. et de Mme Noret ne fut pas difficile à obtenir. Le premier résolut de compenser, à l'occasion, par une rente, le capital dont se privait sa fille aînée. Sans être riche, il avait une place qui permettait à la famille Noret de vivre dans l'aisance.

Mme Noret était charmée de voir se réaliser une union qu'elle souhaitait, car elle adorait Lucile, et Paul lui plaisait. Elle fut touchée de l'action de Blanche et le lui témoigna de manière à l'en récompenser.

Paul aussi la remercia avec effusion.

Il pressa les préparatifs de la noce, qui eut lieu par un temps splendide. Le ciel semblait en fête comme la terre pour célébrer l'alliance des deux jeunes et beaux fiancés. M. Benoît lui-même leur souriait!

Certaines compagnes des demoiselles Noret, qui portaient aux messes de mariage des dispositions fort peu charitables, ne trouvèrent à critiquer que des détails de toilette. Elles se dirent, par exemple, que Blanche, avec sa robe verte et sa capote rose, avait l'air d'un pommier en fleur !

Vermeilles étaient les joues de Blanche, quand, une bourse à la main, elle passa au bras d'Armand entre les rangs pressés de la foule. Sans être belle, elle éblouissait.

— Je ne savais pas Blanche jolie, murmura à voix basse une des invitées.

— Elle a la beauté du diable, répondit une autre.

La cérémonie religieuse achevée, on se rassembla dans la sacristie pour féliciter le nouveau couple, et les chuchotements continuèrent entre les jeunes moqueuses.

— Quêter lorsqu'on est majeure ! disait l'une d'elles ; n'est-ce pas, ma chère, qu'il est ridicule à Blanche d'avoir quêté ?

— Elle est donc plus âgée que Lucile ?

— Son aînée de deux ans.

— Elle doit en être bien jalouse alors !

Blanche entendit cette réflexion, et s'adressant tout bas à Armand, elle lui dit :

— Ces demoiselles oublient que je suis la sœur de Lucile.

— Elles s'en souviennent très-bien au contraire, et c'est à leurs yeux une raison de plus pour l'envier.

— Ah ! fit Blanche.

Un étonnement naïf et presque douloureux se peignit sur son visage. Pour cette âme pure et aimante, être jalouse d'une sœur était un sentiment hors nature et monstrueux.

III. — UN FIANCÉ.

Les parents de Lucile sentirent bientôt le vide que son absence laissait au foyer paternel.

Blanche, qui se trouvait elle-même très-seule dans cette chambre partagée naguère avec sa sœur, se multiplia pour la remplacer, causant avec son père, soignant sa mère, qu'elle comblait de prévenances.

Mme Noret appréciait enfin sa fille aînée et se reprochait son ancienne injustice. Souvent elle attirait Blanche vers elle et l'embrassait comme si elle eût voulu lui demander pardon. Par une faiblesse maternelle trop commune, elle souffrait de la vive et mutuelle tendresse de Paul et de Lucile. Cependant, contradiction singulière, elle aurait été désolée qu'ils se fussent moins aimés.

— Tu es ma seule enfant, dit-elle un jour à Blanche, l'autre est trop heureuse. Elle nous oublie.

— Non, ma chère mère, elle ne nous oublie point ; mais il faut qu'elle se partage entre nous et sa nouvelle famille.

— Quel dommage qu'Armand ne puisse songer à s'établir avec ses dix-huit cents francs d'appointements !

— Comment, tu voudrais me marier aussi ? s'écria Blanche, Lucile te manque déjà tellement, que si je...

— Oh ! toi, tu me resterais, interrompit Mme Noret. Armand est orphelin ; il ne demandera pas mieux que de trouver une famille qui l'accueille... Je l'ai vu naître. C'est presque un fils pour moi. J'arrange ton avenir et le sien dans mes heures d'insomnie...

Le dimanche suivant fut une fête pour les jeunes époux. Ils recevaient M. et Mme Noret pour la première fois.

Lucile s'était plu à parer sa demeure, très-gentil et très-petit appartement, où l'on ne pouvait ouvrir une fe-

nêtre ni fermer une porte sans déranger quelque meuble.

M. Noret jouissait de ce coquet intérieur, de l'orgueil de son gendre pour sa jeune femme, de la naïve extase qui rayonnait des yeux de Lucile.

Elle faisait les honneurs; elle découpait, souvent avec gaucherie. Eût-elle maladroitement taché ses convives, Paul les aurait trouvés heureux d'être servis par elle. Il déclara délicieux un gâteau brûlé, œuvre de la charmante ménagère.

— Notre fille a eu raison de venir au monde, dit M. Noret. Elle sera gâtée toute sa vie!

Armand était là. Lucile l'avait placé auprès de Blanche. Comme si le titre de madame,— titre auquel ses oreilles ne s'étaient pas encore habituées, — l'eût vieillie tout à coup: les rôles étaient renversés. La cadette protégeait l'aînée. Mais ce mot rend mal le sentiment de Lucile.

Aimée, approuvée, bénie, il lui semblait être entrée dans un paradis dont sa sœur lui avait ouvert les portes, et elle souhaitait ardemment y appeler Blanche à son tour.

Elle comptait sur Armand pour réaliser son vœu, et l'accablait d'amitiés qui rendaient Paul presque jaloux.

Armand paraissait préoccupé, rêveur; il parlait peu.

La soirée était magnifique. Même en ce quartier retiré, des clameurs joyeuses montaient de la rue. Des ouvriers, des femmes, des enfants allaient chercher hors les portes de la ville la verdure des fortifications et s'asseoir dans l'herbe des talus, pour regarder passer bruyants et rapides les convois de chemin de fer.

— Il fait réellement trop beau pour rester enfermés, s'écria Paul. Ma mère, une promenade vous fera du bien.

On se prépara à sortir. M. Lefèvre posa sur les épaules de Lucile son mantelet de dentelle, arrangea les rubans de sa ceinture et s'empara de son bras. Armand offrit le sien à Mme Noret.

Elle refusa, préférant s'appuyer sur son mari, habitué à sa marche lente. Le jeune homme n'insista pas et courut à Blanche.

On traversa la pépinière du Luxembourg. On gagna l'allée de l'Observatoire. Paul et Lucile prirent les devants, gais comme des écoliers en vacances.

Armand et Blanche, plus graves, causaient.

Lui, parlait voyages. Tout à coup il demanda à Blanche si elle craindrait de s'en aller vivre en pays lointain. Cette question surprit la jeune fille.

— Pourquoi me dites-vous cela, Armand?

— Par curiosité, une idée vague... Enfin, répondez-moi, Blanche... Iriez-vous?

— Partout où je serais avec ma famille, je me trouverais bien.

— Oui, avec toute votre famille; mais avec... avec votre mari seulement?

— Je ne sais, dit-elle embarrassée. Cela dépendrait sans doute du mari.

Elle s'arrêta, mais Armand sentit sa main trembler sur son bras, et, quand elle se hasarda à reprendre la conversation, sa voix, pour dire une chose insignifiante, était émue et d'une douceur ineffable. Le timbre de cette voix était un des grands charmes de Blanche. Armand le savait, et cependant jamais comme en ce moment sa suavité ne le frappa.

On reprit le chemin du logis paternel.

Quand Mme Noret se retrouva seule avec Blanche, elle l'interrogea au sujet d'Armand, car elle lisait une préoccupation sur ce front qui ne savait rien cacher.

Blanche rapporta mot à mot les paroles qui s'étaient gravées dans sa mémoire, et qu'elle méditait, désireuse et craintive à la fois d'en approfondir le sens.

Mme Noret aussitôt le devina.

— On lui propose une place à l'étranger, dit-elle, et il a envie de l'accepter... Au lieu de te garder, ma fille, je te perdrais tout à fait... Non, non, c'est impossible!

Elle se renversa accablée sur le dossier de son fauteuil et continua:

— Te perdre! cette idée me révolte. Te rappelles-tu, Blanche, notre conversation d'avant-hier? Depuis, j'y avais pensé encore... Je réglais tout selon mes désirs... Je vous donnais la chambre bleue...

— Comment, interrompit Blanche, tous ces préparatifs sans savoir si Armand me demandera jamais!

— Je suis sûre qu'il le fera, ma fille, et, oserai-je te le dire? je le crains maintenant... C'est mal d'être égoïste. Je ne devrais songer qu'à toi... m'oublier!... Je ne puis. Ah! cette appréhension a déjà redoublé mes souffrances. Je suis agitée, fiévreuse. Blanche, mon enfant, tu ne me quitteras pas!

— Non, non, s'écria la jeune fille, effrayée de la pâleur de la malade, calme-toi, mère; jamais je ne t'affligerai volontairement.

IV. — UNE ESPÉRANCE.

Mme Noret ne se trompait pas. A quelques jours de là, Armand eut une longue conférence avec elle et lui exposa sa situation.

La maison de commerce où il travaillait venait de fonder une succursale en Amérique. Sachant qu'il parlait l'anglais et l'espagnol, et connaissant sa probité scrupuleuse, on comptait sur lui pour y remplir un des postes principaux. Son expatriation serait largement payée. Bref, l'employé de dix-huit cents francs était presque ébloui des propositions de ses chefs.

Elles le séduisaient surtout en lui donnant la possibilité d'épouser Blanche. Il l'emmènerait loin, c'est vrai; mais le voyage n'était que de vingt jours; ils ne resteraient que quelques années absents; ils écriraient très-souvent... Quant à rejeter l'offre de supérieurs qui attendaient son concours dévoué, impossible, sans les mécontenter et risquer de perdre son emploi actuel, ou au moins toutes chances d'avancement.

Mme Noret écouta Armand sans l'interrompre. Elle était décidée à lui refuser Blanche; elle le fit avec une fermeté feinte.

Néanmoins, le désespoir de ce jeune homme, dont la mère avait été sa meilleure amie, la toucha. Elle voulut être impartiale et, écartant toute répugnance personnelle, se demanda si Blanche ne préférerait pas, à un étranger en France, un ami, presque un frère, dût-il l'emmener en Amérique.

D'ailleurs, sauf l'éloignement, toutes les conditions de bonheur semblaient réunies. La position même était magnifique, pour une fille sans dot. Mme Noret, cédant aux prières d'Armand, atténua sa réponse. Encouragé par ce premier succès, il revint à la charge et finit par obtenir un consentement subordonné à celui de Blanche.

On appela la jeune fille.

Elle vint, simple et naturelle, comme elle était toujours; mais elle ne regardait que son père et sa mère, et n'osait tourner les yeux vers Armand.

Elle s'agenouilla devant le fauteuil de Mme Noret et murmura:

— Maman, conseille-moi.

La malade baisait son front et ses cheveux, et n'avait pas la force de parler.

M. Noret comprit qu'il fallait abréger cette scène. Il contraignit Blanche à se relever, et dit avec une certaine solennité :

— La femme quittera son père et sa mère pour suivre son mari. Notre fille vous accepte, Armand.

Celui-ci s'élança vers elle :

— Blanche, Blanche, est-ce vrai ?

Elle fit un signe de la tête. Une larme roulait sur sa joue, et cependant une joie indicible inondait son cœur.

Elle promettait d'être sa femme, sa femme devant Dieu !...

V. — PREMIÈRE DOULEUR.

On décida qu'Armand irait d'abord s'installer dans son nouveau poste, puis qu'il reviendrait. Le mariage fut ainsi renvoyé à six ou huit mois, et ce délai consola Mme Noret. Elle autorisa Armand à écrire à sa fiancée. Il partit content.

Les distractions inhérentes à un travail opiniâtre abrégèrent pour lui les heures d'exil, et le jour vint où, avec l'assentiment de ses chefs, il se mit en route pour la France. Il était si heureux, qu'il s'en effrayait.

Son expatriation avec Blanche, loin de le peiner, le charmait. Il était jeune, enthousiaste. Cette existence à deux, cachée dans un coin du nouveau monde, devait être la félicité suprême. Il y rêva trois semaines, bercé par les flots de l'Océan. Nulle tempête ne vint l'arracher à sa douce préoccupation. La mer était calme, le vaisseau y glissait comme sur un lac.

A peine débarqué, Armand prit le chemin de fer. Le convoi arriva à Paris à six heures du matin. Une brume rose enveloppait la ville, le soleil se levait dans un ciel



Une espérance. Dessin de G. Fath.

sans nuages. Il y avait harmonie complète entre la sérénité de l'atmosphère et la quiétude d'Armand.

Ne pouvant encore se présenter chez Mme Noret, il se fit conduire dans un hôtel, ouvrit ses malles, en sortit divers présents qu'il destinait à Blanche et à sa famille, s'habilla, consulta vingt fois sa montre et déjeuna distrait. Midi passé, il n'y tint plus, se jeta dans un fiacre, donna au cocher l'adresse qui, pour lui, signifiait le paradis terrestre, et, accusant les chevaux de lenteur, roula vers elle. Il respirait avec délices cet air de Paris qu'il trouvait jadis lourd et malsain.

En apercevant de loin la maison qui abritait sa chère espérance, ses yeux s'humectèrent.

— Blanche... murmura-t-il.

La voiture en s'arrêtant fit reculer plusieurs coupés qui stationnaient devant la porte de M. Noret.

Armand n'y prit pas garde. Il sauta à terre et monta.

Dans l'escalier, il croisa trois messieurs à toilettes sévères et à boutonnières décorées; il ne les remarqua point.

La vieille servante, en le reconnaissant, poussa une exclamation douloureuse. Sans l'entendre, il s'élança dans le salon. La pièce était vide. Des siéges rapprochés indiquaient qu'une conférence venait d'y avoir lieu, et lui donnaient un aspect grave et solennel. Cependant, près de la fenêtre, Armand aperçut le métier à tapisserie de Blanche. Il s'en approcha, et s'assit sur la chaise basse que d'habitude elle occupait en travaillant.

Il attendit un quart d'heure... Personne ne venait. Que s'était-il donc passé qu'il ignorait ? La tristesse l'envahit. En proie à une inquiétude fébrile, il se leva pour interroger la servante ; mais alors Blanche entra.

Sa vue fut une révélation. Un malheur venait de les frapper.

— Qu'y a-t-il, mon Dieu, qu'y a-t-il ? murmura Armand plein d'angoisse.

— Quoi, dit-elle, vous n'avez pas rencontré les médecins? Jeannette ne vous a pas raconté?...

— Mme Noret? interrompit le jeune homme avec un doute que l'état de la mère de Blanche rendait très-plausible.

— Non, non, pas elle... Armand, pas elle... Mon père... Il est paralysé et on craint un ramollissement du cerveau.

— M. Noret, répéta Armand stupéfait. M. Noret, que j'ai quitté si bien portant!

— Dimanche encore, il allait à merveille. C'est venu comme un coup de foudre... Une attaque que rien ne faisait présager.

— Et que disent les médecins?

— Ils se sont réunis en consultation aujourd'hui... Mon pauvre bon Armand, plus d'espoir!

Elle tomba sur une chaise et pleura en silence, la figure cachée dans ses mains. Il voulut les prendre et les baiser. Elle les retira doucement.

— Armand, dit-elle, vous le savez bien, vous le comprenez bien, n'est-ce pas? Je ne dois plus, je ne peux plus être votre femme.

Elle prononça cette dernière parole avec courage. Son sacrifice d'avance était fait, et devant la catastrophe terrible, elle avait dû prendre la résolution inébranlable de rester et de se dévouer.

Armand était anéanti. Il perdait celle qu'il adorait, et il la perdait par un motif qui la lui rendait plus chère encore. Il voulut lutter. Il proposa des choses impossibles. Emmener avec eux M. et Mme Noret... Assurer de loin leur existence...

Blanche secouait la tête.

— Ah! vous ne m'aimez pas, s'écria-t-il désespéré.

— Moi, dit-elle, moi!

— Blanche, si vous m'aimez, je triompherai de tous les obstacles. Je serai plus fort que les événements. Blanche, ayez confiance!

VI. — LE RELIQUAIRE.

Armand sentait lui-même que M. et Mme Noret n'accepteraient aucun secours pécuniaire, fût-ce de leur gendre. D'ailleurs, c'étaient des soins quotidiens qu'il leur fallait, des soins que rien ne paye.

Il se reprit à une espérance. Aller trouver son patron, lui confier sa position, lui demander un emploi à Paris, épouser Blanche et se dévouer avec elle.

Le chef de la maison de commerce était un homme très-positif. Il traita cette idée de roman absurde.

Armand venait de prouver ses capacités en affaires. Il était indispensable en Amérique, inutile en France. On lui offrit, non pas une autre place, mais une autre femme, et on fut surpris du geste de dégoût avec lequel il rejeta pareille proposition. Il revint découragé auprès de Blanche qui n'eut aucun mécompte. Connaissant sa démarche, elle s'attendait au résultat.

— Partez, lui dit-elle, partez; votre projet était un rêve dont je vous serai toute ma vie reconnaissante... C'était un rêve, mon ami. Me partager entre mes parents et vous est impossible. A peine leur suffirai-je en leur restant tout entière... Ne vois-je pas Lucile se désoler de ne pouvoir leur consacrer qu'une parcelle de son temps?... Armand, mon bon Armand, il faut partir.

— Partir sans vous, s'écria-t-il; Blanche, je ne puis... Si encore je vous laissais heureuse!

— Vous me laissez auprès de mon père et de ma mère, Armand.

— Je vous laisse auprès de deux infirmes, hélas! Votre jeunesse, que je comptais entourer de tant de gaieté, va s'écouler dans une chambre de malades. Vous allez vous sacrifier inutilement. Vous sacrifier à les soigner, sans avoir la consolation de les guérir. M. Noret ne saura pas même ce que vous faites pour lui... Oh! pardonnez-moi, je déraisonne, je suis égoïste, je suis fou... Nous aurions été si heureux!...

Alors, par un retour passionné vers son bonheur perdu, il se mit à lui décrire le voyage qu'ils auraient fait ensemble, les couchers de soleil au milieu de l'Océan, les nuits étoilées du nouveau monde, les parfums enivrants de ses fleurs, la maison qu'ils devaient habiter, et, plus éloquentes que ses paroles, des larmes tremblaient entre ses cils.

Blanche ne pleurait pas... Debout et appuyée au dossier d'un fauteuil, elle était pâle, mais calme. La certitude du devoir accompli la rendait belle, de cette beauté morale qui passe de l'âme aux traits du visage. Elle soutenait une lutte à laquelle, par la prière, elle s'était préparée. Un léger frémissement de sa lèvre supérieure indiquait seul son émotion. D'une voix basse et ferme, elle répéta :

— Armand, il faut partir.

Il la regarda et fut frappé d'une sorte de respect.

Blanche, malgré sa petite taille, lui parut majestueuse, imposante, et dominé par sa noble énergie, il céda.

— Oui, dit-il, je vous obéirai... Je partirai; cependant, je le jure, je n'aurai jamais d'autre femme que vous... Et vous, Blanche, vous?... Ah! je le sais!... Les absents ont tort. Vous m'oublierez.

Elle sourit tristement.

— Pauvre Armand! soupira-t-elle.

— M'attendrez-vous?

— Dix ans, s'il le faut, s'écria la jeune fille. Toute ma vie, Armand!...

— Attendez-moi donc, Blanche. Je reviendrai. Oh! je reviendrai riche et libre. Sur cette terre lointaine, les fortunes sont rapides. Au revoir et à bientôt. A bientôt...

Il voulut dire adieu à M. et à Mme Noret. Le premier fixa sur lui un œil atone et sans souvenirs. La seconde, avec des sanglots, le pressa dans ses bras.

Il lui renouvela le serment qu'il venait de faire à Blanche.

— Gardez-la-moi, ajouta-t-il, c'est ma fiancée!... Je vous la prête, ma mère, sans renoncer à aucun de mes droits. Je viendrai vous la réclamer, et ensemble nous vous soignerons. Toutes nos épreuves seront terminées. Vous aurez deux enfants; nous vous mènerons aux eaux, dans le Midi. Nous vous guérirons. Appelez-moi votre fils, ma mère, ma bonne mère!

Elle l'embrassa à plusieurs reprises, lui prodigua le titre qu'avec une insistance presque enfantine il réclamait; puis, brisée par cette scène pénible, elle redit à son tour :

— Armand, mon fils, il faut partir.

— Il le faut; vous avez raison... Au revoir, ma mère; au revoir, Blanche!

Il lui tenait la main, et tout en se dirigeant vers la porte, il répétait :

— Au revoir, au revoir, Blanche! sans se décider à abandonner cette main chérie.

Elle aussi disait : — Au revoir, Armand! néanmoins, un doute affreux l'oppressait.

Il s'en allait enfin, quand elle le rappela, et par une impulsion si soudaine qu'elle s'en étonna ensuite, elle ôta de son cou un reliquaire qu'elle portait toujours et le lui donna.

Penchée sur la rampe de l'escalier, elle vit son fiancé descendre, et tout à coup, fermant la porte, courut à sa chambre pour ouvrir la fenêtre et le regarder encore.

Mais elle s'arrêta, et tombant à genoux devant une petite statue de la Vierge qui, posée sur un socle de velours bleu, ornait un des angles de la pièce :

— Mon Dieu, mon Dieu, murmura-t-elle, qu'en tout et pour tout votre volonté soit faite !

VII. — LE TRAVAIL.

M. Noret, dont les facultés étaient à jamais altérées, perdit sa place. Sa retraite modique ne suffisant pas aux dépenses journalières, il fallut trouver d'autres ressources. Blanche se proposa d'utiliser son talent de peinture. Elle n'était pas d'une grande force, mais elle dessinait bien. Elle avait copié de jolis pastels et même tenté avec succès plusieurs portraits d'amies. Elle se rendit chez le marchand de couleurs où elle se fournissait, et, surmontant sa timidité, parla du grand désir qu'elle avait d'aider sa famille.

La femme du marchand était bonne. Elle offrit à Blanche de lui chercher des leçons, l'engagea à ne pas être exigeante pour commencer, et lui découvrit bientôt deux élèves qui en amenèrent d'autres. Blanche plaisait par ses manières distinguées, puis elle était consciencieuse et ne s'épargnait pas. Il lui fut d'abord pénible de sortir seule. Elle n'en avait pas l'habitude et se sentait isolée au milieu des rues.

Lucile s'affligea de cette nécessité. Elle conduisait parfois sa sœur, ou l'attendait à la porte de ses écolières pour la ramener. Blanche, touchée de cette sollicitude, en riait néanmoins, disant :

— N'est-il pas ridicule à l'aînée de se faire accompagner par la cadette ?

— Tu n'es pas mariée, objectait Lucile.

— Les passants l'ignorent, répondait Blanche ; et ceux qui me savent demoiselle sauront aussi pourquoi je vais seulette.

Pourtant, la première fois que Mlle Noret rencontra des personnes de connaissance, elle rougit et fut tentée de les éviter ; mais elle offrit à Dieu cette légère mortification et peu à peu s'enhardit. En revanche, elle éprouvait une vive satisfaction lorsqu'elle touchait le fruit de son travail. A la voir rentrer radieuse, sa mère devinait qu'elle rapportait de l'argent au logis.

Son talent n'était pas fier : faute de mieux, elle peignait des éventails pour l'exportation. En les décorant de pimpantes bergères et de coquettes marquises, elle se demandait où le vent de la spéculation les emporterait... Beaucoup devaient aller en Amérique, quelques-uns peut-être dans la ville qu'Armand habitait, et, en sa présence, d'élégantes créoles les agiteraient...

Le soir, Blanche laissait le pinceau pour l'aiguille, distrayant par ses discours M. et Mme Noret, et se couchait si fatiguée, qu'à peine la tête sur l'oreiller elle s'endormait.

Cette existence active avait son bon côté. Les regrets n'y trouvaient pas de place ; du reste, Blanche puisait dans la religion des forces surnaturelles. Les longues oraisons lui étaient interdites ; mais quand elle passait devant une église, elle y entrait, et cinq minutes au pied de l'autel relevaient son courage pour tout un jour. Si une démarche lui coûtait, si une pensée cruelle la tourmentait, il suffisait d'un signe de croix pour lui rendre sa sérénité.

Les années s'écoulaient rapides parmi tant de labeurs. Armand écrivait assez fréquemment ; ses lettres étaient les sinets qui marquaient les pages uniformes de la vie de Blanche.

Avec la simplicité d'une affection profonde, il contait à son amie ses espérances ou ses déceptions. On lui promettait de l'intéresser dans les bénéfices de la maison de banque ; cette perspective l'empêchait de quitter son poste. La fortune ne venait pas vite, et il aurait perdu patience, si Mlle Noret, avec quelques lignes gaies et confiantes, ne lui eût rendu le courage.

Sans doute, par une grâce spéciale de la Providence, qui, à en croire un proverbe touchant, mesure la froidure à la toison de la brebis, la santé de Mlle Noret ne souffrait point de ses occupations si nombreuses ; mais sa fraîcheur s'altérait, son embonpoint avait disparu.

Naguère, plus d'un, frappé de sa gentillesse, se retournait sur son passage et laissait échapper une exclamation admirative. Maintenant, on ne la remarquait plus.

Un jour, se voyant venir dans la glace qui ornait la devanture d'une boutique :

— Quoi, se dit-elle, c'est moi ! Armand me trouverait bien enlaidie...

Elle eut un serrement de cœur, et des larmes montèrent à ses yeux.

Plus loin, un mendiant lui barra le chemin, un de ces culs-de-jatte qui se traînent dans une caisse roulante. Sa douce figure intéressa Blanche.

— Voilà un être qui s'est résigné à son sort, se dit-elle, et moi, je me plaindrais !...

VIII. — LA PIÈCE D'OR.

Lucile aidait sa sœur à soigner ses parents ; mais, plus délicate, elle n'eût pas supporté les mêmes fatigues, et Paul se fût désolé de la voir moins rose et moins jolie.

Elle restait charmante. Son mari la gâtait comme au lendemain de leur mariage. Cependant, outre les soucis que lui causait la position de sa famille, un chagrin particulier la tourmentait. Elle n'avait pas d'enfant.

Pour la consoler, Paul lui montrait de sales et vilains marmots, lui demandant :

— Sont-ce là ceux que tu regrettes ?

Elle riait ; mais voyait-elle une blonde petite fille aux bras de sa nourrice, ou un beau petit garçon marchant à côté de son père, elle les suivait de l'œil avec envie.

M. Benoît, avare de cadeaux envers son neveu et sa nièce, en promettait de nombreux à son filleul futur. Il devait lui acheter un couvert et une timbale à la première dent... payer son éducation au collége et, plus tard, le racheter de la conscription.

Il ne parlait à Lucile que de ce bébé qui n'arrivait pas. Elle sortait de chez lui désespérée, disant : — Je n'en aurai jamais !

— Jamais est bien long, répondait Paul sans s'émouvoir.

Un jour que Blanche vit sa sœur tout affligée, elle lui dit :

— J'ai remarqué à Notre-Dame une chapelle dédiée à sainte Anne. Allons la prier de nous obtenir un petit enfant.

— J'ai bien peur de ne pas être exaucée, Blanche, mais allons-y.

Les deux sœurs furent ensemble à la cathédrale. Un baptême sortait comme elles entraient.

— Voilà qui est de bon augure, fit Blanche.

— Hélas ! répondit Lucile, cette joie si douce ne sera pas pour moi !

Et elle considérait avec une amertume douloureuse le petit cortége qui s'éloignait. Blanche, pénétrée de la tristesse de la jeune femme, se prosterna, et du fond de l'âme offrit à Dieu toute sa part de bonheur en ce monde en échange d'un enfant pour M. et Mme Lefèvre.

On quêtait aux portes de l'église pour les pauvres malades, Blanche avait dans sa bourse une pièce d'or destinée à divers achats personnels. Elle se persuada qu'en la sacrifiant, son aumône serait comptée et les vœux de Lucile comblés. Vingt francs étaient une somme considérable pour Mlle Noret. Ils représentaient non pas l'élégance, mais le nécessaire.

Blanche, passant derrière Lucile, glissa furtivement son offrande dans la bourse qu'on lui tendit.



La pièce d'or. Dessin de G. Fath.

Elle tremblait d'être interrogée. Même pour les choses indifférentes, jamais ses lèvres ne se souillaient d'un mensonge et elle craignait que sa charité ne parût folie.

Sainte folie en tous cas et que Dieu devait bénir. Brillante entre les gros sous, la petite pièce d'or étincelait comme une étoile, et le ciel pouvait l'envier à la terre, car elle symbolisait un des sentiments les plus purs, l'amour fraternel !

IX. — TOUTE MA PART DE BONHEUR.

Lorsque Lucile vit ses souhaits exaucés, son bonheur tint du délire. Elle se faisait des joies de tous ses regrets passés et formait mille projets.

— Nous appellerons ma fille Anna-Marie, disait-elle. Nous la vouerons au blanc. Nous la sortirons ensemble, ma sœur et moi. Plus tard, sa tante lui apprendra à dessiner...

Paul lui reprochait de ne s'occuper que de son enfant futur.

— Que sera-ce quand il sera là ? Je serai complétement oublié... Adieu le mari !

— Mais vive le papa ! reprenait Lucile. Anna-Marie sera si gentille. Elle grimpera sur tes genoux. Elle t'embrassera...

— Et me cassera la tête avec ses cris.

Il avait beau plaisanter, il était très-content et toute la famille aussi. M. Benoît attendait un garçon, qu'il appellerait comme lui, Aristide. Lucile déclarait qu'elle ne souffrirait pas qu'on affublât son fils du nom d'un héros grec. Son mari, pour ménager la susceptibilité de l'oncle, la suppliait de se taire, et elle cessait de protester, disant :

— Au fait, laissons-lui son illusion. Que m'importe, puisque j'aurai une fille !... D'abord, je veux une fille !

Mme Noret retrouvait des sourires pour parler du petit enfant qui allait naître. Quant à Blanche, elle éprouvait le sentiment qu'inspire une échappée de ciel bleu, lorsque l'atmosphère, longtemps chargée de nuages sombres, s'éclaircit.

Elle aidait sa sœur à coudre sa layette, et, à son exemple, aurait volontiers embrassé brassières et petites robes.

Un soir qu'elle achevait le bonnet de baptême, et qu'elle admirait la grâce avec laquelle les nœuds de rubans blancs se perdaient entre les ruches de valenciennes, on sonna.

Cette sonnette la fit tressaillir. Elle eut peur... ; puis, réfléchissant que ses malades étaient couchés et que Lucile venait de la quitter très-bien portante...

— Suis-je sotte, murmura-t-elle.

Elle ouvrit au concierge, qui lui remit une lettre avec une petite boîte scellée par des fils de soie.

Blanche aperçut les timbres de la poste, et, joyeuse, pensa :

— Armand m'envoie quelque souvenir. Cher Armand !

Elle vint se rasseoir auprès de sa table à ouvrage, aviva la flamme de la lampe pour savourer à loisir ce qu'allait lui dire son ami... Il devait être plus bref que d'habitude. Le paquet venu d'Amérique était moins gros qu'à l'ordinaire. Blanche ne l'attendait pas sitôt non plus.

— Armand m'expliquera le motif de son cadeau, se disait-elle.

Ce cadeau, elle le gardait dans sa main, luttant contre sa curiosité, qui était déjà un plaisir.

Mais elle pâlit soudain... Ce n'était pas *lui* qui avait mis à l'enveloppe son adresse. Elle ne connaissait pas cette écriture !... Un horrible soupçon, une terreur folle l'assaillit. Elle arracha les fils de la petite boîte, l'ouvrit et trouva... son reliquaire d'or !

Alors, avec un geste de douleur indicible :

— Quand donc, hélas ! quand donc ? soupira Blanche... Elle ne doutait pas de la mort de son fiancé.

Elle passa la main sur ses yeux... machinalement, car ils étaient secs. Elle regarda encore la lettre, fit un grand effort et la décacheta. Ses tempes battaient. Cinq minutes s'écoulèrent avant qu'elle pût lire... Une fièvre pernicieuse avait emporté Armand. D'après sa recommandation expresse, un prêtre renvoyait à Mlle Noret le gage de pieuse tendresse qu'elle lui avait remis au départ et qui avait reçu son dernier soupir et son dernier baiser.

Le prêtre avait assisté Armand pendant sa courte maladie.

« Votre fiancé, disait-il, a montré des sentiments vraiment chrétiens. Il s'est résigné et vous a précédée, plein de foi, dans cette patrie où il n'y a plus ni séparations ni larmes. Il attend sa femme au ciel. »

— Au ciel! répéta Blanche, comme on parle en rêve...

Elle resta immobile longtemps, et enfin chercha le reliquaire. Le cordon qui le soutenait s'était mêlé aux rubans du petit bonnet de baptême. Elle essaya de l'en séparer, et se souvint tout à coup de sa prière devant l'autel de sainte Anne, à Notre-Dame :

« Toute ma part de bonheur en ce monde en échange d'un enfant pour Lucile. »

Son sacrifice avait-il été accepté ?...

N'importe ! en cet instant de suprême désespoir, elle ne le regretta même point, et, de peur de s'égarer dans des suppositions dangereuses ou coupables, rejeta cette pensée.

— Pauvre petit reliquaire qui devais le protéger, murmura-t-elle, tu m'es revenu tout seul!

Elle le pressa entre ses mains jointes et pleura.

On était en été; le jour la surprit à la même place. Ses premières lueurs se confondirent avec les rayons de la lampe qui s'éteignait. Il faisait chaud, cependant Blanche avait froid. Elle frissonna et parut s'éveiller d'un songe.

— Ce que je fais est mal, se dit-elle. Je voudrais mourir aussi; et eux ?... Un coup d'œil jeté vers la chambre de sa mère acheva sa pensée... Je ne m'appartiens pas...



Le dîner chez M. Benoît. Dessin de G. Fath.

Elle essuya ses yeux avec un mouvement d'impatience contre elle-même, les baigna d'eau fraîche, et se coucha en se répétant :

— Je ne dois pas être malade. Je ne le peux pas!

Accablée de douleur et de fatigue, elle ne put s'endormir. Lorsqu'elle cessait de penser à lui, elle se demandait de qu'elle manière elle s'y prendrait pour annoncer à Mme Noret la fatale nouvelle... Elle se promit de la cacher à Lucile jusqu'après la naissance de son enfant.

Elle se leva à son heure habituelle. Le repos du lit l'engourdissait sans la soulager. Avec de nombreuses circonlocutions, elle avoua la vérité à sa mère, qui, à sa profonde surprise, s'en impressionna peu.

Ceux qu'un mal chronique consume deviennent, pour la plupart, indifférents. Soit qu'ils réservent toutes leurs forces pour la lutte qu'ils soutiennent contre la mort, soit que, à moitié détachés de ce monde, ils n'aient plus de compassion pour les infortunes terrestres, ils demeurent insensibles aux peines d'autrui, et leur horizon se rétrécit et se concentre.

Absorbée par un autre motif, Lucile ne devina pas le triste secret de sa sœur. Personne ne consola Blanche.

Elle sentait un vide qui lui prouvait qu'elle avait, en effet, conservé beaucoup d'illusions. Tout était bien fini

maintenant. Sa vie était décolorée. Elle y marchait tête basse.

Autrefois, au delà des mers, bien loin, c'est vrai, mais quelque part, un cœur tout dévoué battait pour elle. Le fiancé qui était parti pouvait revenir... Maintenant, plus de rêves possibles; bien sûr, il ne reviendrait pas !

Elle ne réussissait pas à se le persuader... Le facteur qu'elle avait si souvent attendu, elle l'attendait encore. Ne lui apporterait-il pas une lettre qui démentirait l'autre? Ne s'était-on pas trompé?... Mais le reliquaire... Et, comme la nuit où elle l'avait reçu, de nouveau elle le prenait et l'arrosait de larmes.

Devant sa mère ou sa sœur, Blanche se contenait. Avec les étrangers, elle dissimulait sa tristesse sous une gaieté un peu fébrile.

— En avant, en avant! malgré les effrois et les défaillances, disait-elle; et, de même que le soldat sur la brèche se grise avec la poudre, elle s'imposait tâche sur tâche et se plongeait dans le travail.

Quand l'abattement la terrassait, elle ouvrait l'Imitation ou saint François de Sales, et lisait avec l'avidité que met un sol aride à s'approprier l'eau versée par une main bienfaisante. Elle lisait, et relevait vers le ciel son front penché. O livres de foi et d'amour, combien d'autres avant Blanche Noret puisèrent en vous le courage et la résignation !

X. — ANNA-MARIE.

Anna-Marie naquit. C'était un Amour de petite fille blonde, rose et potelée. La première fois que sa tante la prit dans ses bras, il lui sembla mettre un baume souverain sur son pauvre cœur endolori. Elle la serra contre sa poitrine et la couvrit de baisers.

Elle fut sa marraine à la place de Mme Noret. Cette substitution consola M. Benoît, qui regrettait son Aristide autant qu'un héritier présomptif.

En faveur de Blanche, il se montra généreux et n'épargna ni les gants ni les dragées. Elle lui plaisait. Il avait remarqué sa fraîcheur au mariage de Paul.

— Voilà, avait-il dit alors, une petite femme telle que je l'eusse choisie. Elle respire la santé... Paul aurait été mieux avisé de s'adresser à elle. Lucile est très-jolie; mais je n'apprécie pas ces beautés fines et délicates qui peuvent s'évanouir comme des bulles de savon.

Depuis cette époque, M. Benoît n'avait aperçu Mlle Noret qu'à de rares intervalles. Au baptême d'Anna-Marie, il fut frappé de son changement.

— Quel dommage! pensa-t-il, la voilà montée en graine; néanmoins elle est toujours vive et gracieuse.

La tendresse de Blanche pour sa filleule égala bientôt celle de Lucile. Elle s'oubliait à la contempler, l'endormait sur ses genoux, la promenait, en chantant, dans toutes les pièces de l'appartement, lui souriait, l'appelait de sa douce voix, qu'elle faisait plus douce encore.

Souvent, seule dans la rue, après avoir donné plusieurs leçons fatigantes, elle se murmurait : « Anna-Marie, » et ce mot, rien que ce mot, comme un frais zéphyr, la délassait. Lucile, qui savait enfin la mort d'Armand, fut enchantée de voir Blanche se distraire en s'occupant d'Anna-Marie. L'enfant se croyait deux mères; car elle avait peine à distinguer la vraie de l'autre. Embrassait-elle Lucile, elle se retournait ensuite vers Blanche pour appeler de ses lèvres le visage de sa tante. On eût dit que le cher ange éprouvait le besoin de répartir également sa jeune affection.

Blanche et Lucile perdirent leur mère. Leur chagrin fut grand; mais il était prévu. Mme Noret était condamnée depuis six ans. Blanche resta auprès de son père, qui ne souffrait pas. Il avait même bonne mine; seulement il était devenu comme un petit garçon qu'il fallait conduire et dominer... Il parlait très-peu et avec difficulté. Il marchait lentement et pesait sur le bras de Blanche, lorsqu'elle le menait s'asseoir au Luxembourg.

Il demeurait là, sur un banc de la Pépinière, regardait les enfants jouer, traçait avec sa canne des lignes sur le sable et ne paraissait pas s'ennuyer. Sa fille parfois causait avec lui, choisissant les termes les plus simples pour être mieux comprise de cette intelligence paralysée.

Sous le rapport matériel, la position de Mlle Noret s'était améliorée; Armand lui avait laissé, par testament, une quarantaine de mille francs qui, les frais de succession acquittés, lui donnèrent environ dix-neuf cents francs de rente.

Ayant conservé ses habitudes laborieuses, loin de toucher à son capital, elle faisait des économies sur son revenu. Elle aurait voulu en aider Lucile, qui ne se trouvait pas à l'aise. Paul, employé aux droits réunis, n'avançait guère dans l'échelle administrative. Il comptait trop sur la riche succession de M. Benoît et montrait peu de zèle, arrivant des derniers au bureau et partant le premier.

XI. — CHEZ M. BENOIT.

M. Benoît habitait la campagne. Paul proposa, un dimanche, à Lucile d'aller le voir avec leur petite fille.

— Tu l'as négligé depuis quelque temps, ajouta-t-il, et tu as eu tort. S'il pouvait se prendre d'une belle adoration pour Anna-Marie, la dot de notre enfant serait assurée...

Blanche ne fut pas de la partie. Elle ne quittait jamais son père, et M. Benoît avait horreur des gens infirmes. Une de ses faiblesses était de s'imaginer que tout le monde l'exploitait. Il regrettait jusqu'à un morceau de pain accordé par surprise. Si un de ses amis arrivait avec son chien, sans y être invité, il supputait ce que le chien mangerait à la cuisine et faisait mauvais accueil à l'ami. Il vous donnait d'excellents repas, mais il comptait les petits fours et les fruits de son dessert. Un par personne. Malheur au convive qui doublait sa part; il était perdu dans l'estime de l'amphitryon.

Lucile, que les manières de M. Benoît froissaient, reculait ses visites jusqu'au moment où son mari les déclarait indispensables.

Le dimanche en question, Anna-Marie s'attira la bienveillance de son parrain en criant bien fort : « Bonjour, mon oncle. » On lui avait recommandé tout le long du chemin de saluer ainsi M. Benoît, et elle obéit, de façon à déchirer de moins dures oreilles. — L'oncle était sourd, sans vouloir l'avouer.

— A la bonne heure! dit-il, cette petite a la voix claire. Elle ne vous ressemble pas, *Sophie!*

— Lucile, mon oncle, réclama Paul.

M. Benoît oubliait, confondait tous les noms.

— Oui, oui, je sais... Je vous disais donc, Lucile, que votre manière de parler bas est très-désagréable. Vous croyez être ainsi plus distinguée, et vous êtes, au contraire, de fort mauvais goût. On parle pour être entendu, que diable! on ouvre la bouche tandis que vous mangez vos paroles entre vos dents, Sophie!

— Lucile, dit Paul de nouveau.

— Eh! Lucile, Sophie, peu importe! Je te répète que ta femme a toujours l'air de chuchoter des secrets.

Il y eut un silence. M. Benoît reprit :

— Et M. Crochet, comment va-t-il ?

— Monsieur qui ? demandèrent à Paul les yeux de Lucile.

— Ton père sans doute, répondit M. Lefèvre, qui, se tournant vers le vieillard, cria :

— M. Noret, mon oncle, est toujours dans le même état.

— Dans le même état, dans le même état... Ça n'a pas de bon sens de laisser un homme dans le même état... A quoi servent les médecins ?

— Mon oncle, à l'âge de mon beau-père...

— Voilà bien les jeunes gens ; à l'âge de mon beau-père... Il n'y a plus de ressources, n'est-ce pas ?... Parce qu'il n'a pas dix-huit ans, il faut l'abandonner, le laisser mourir sans rien tenter.

— Mon oncle, nous avons vu presque toute la Faculté.

— Il fallait consulter les homœopathes. La Faculté déraisonne aujourd'hui. Au fait, quel âge a-t-il, M. Borel ?

— M. Borel à présent, murmura la jeune femme.

— M. Noret, mon oncle, a soixante ans.

— Soixante ans ! Ah ! je suis bien aise de savoir que, pour toi, avoir soixante ans, c'est être vieux, caduc, cacochyme. Alors moi, qui en ai soixante-deux !!... Eh bien, tu sauras, mon cher, que moi, qui en ai soixante-deux, je me porte comme le Pont-Neuf et ne vois pas où le bât pourrait me blesser. Bon estomac, bonne poitrine, jamais une indigestion, jamais un rhume. Mme Meunier ne m'a pas fait un pot de tisane depuis vingt-cinq ans qu'elle est à mon service.

Pour changer l'entretien, M. Lefèvre parla affaires, obligations, cours de la Bourse.

— Sont-ce tes rentes à placer qui t'embarrassent ? dit M. Benoît souriant du sarcasme.

Après un nouveau silence, Paul hasarda quelques mots sur une pièce qui faisait courir tout Paris.

— Beau plaisir ! fit l'oncle ; s'enfermer dans une salle pleine d'exhalaisons méphitiques pour écouter des tirades boursouflées ! Les gens raisonnables se lèvent et se couchent tôt ; voilà mon hygiène. Ce n'est pas la tienne, malheureusement.

Au dîner, M. Benoît cacha un billet de deux cents francs sous la serviette de son neveu. La *surprise* n'était pas neuve. Paul, connaissant son oncle, y comptait même; mais il joua la stupéfaction et montra une reconnaissance un peu exagérée.

Il avait faim. Le potage était délicieux; il en redemanda une seconde assiettée.

— Quel appétit de maçon, grommela M. Benoît.

Plus tard, Paul s'étant servi à plusieurs reprises d'une fricassée de volaille, il lui conseilla, pour se mieux rassasier, d'accaparer le plat entier.

— Dame ! c'est votre faute; pourquoi votre cuisine est-elle si bonne ? dit M. Lefèvre sans se fâcher.

Au dessert, M. Benoît lui demanda s'il prendrait du café.

— Je ne vous cache pas que j'ai cette mauvaise habitude, mon cher oncle.

— Mauvaise, mauvaise... déplorable plutôt. Après cela, quand on dévore comme toi, la digestion doit être pénible... Du café, madame Meunier.

Le café était tout prêt. On l'apporta sur un plateau. Paul en remplit une tasse et y mit du sucre. Son oncle le regardait. Au troisième morceau :

— Peste, s'écria-t-il, ce n'est plus du café, c'est du sirop !

On joua ensuite au piquet. Paul se laissait gagner, et M. Benoît, entre chaque partie, se frottait les mains. Il devenait d'une humeur charmante... Malheureusement une bévue, trop évidente pour ne pas être préméditée, détruisit tout à coup l'avantageux effet de la tactique de M. Lefèvre. L'oncle entra en fureur.

— Me prends-tu pour une brute ? Je me soucie bien de tes dix sous, moi qui t'ai donné deux cents francs.

Lucile intervint pour apaiser M. Benoît. La colère de celui-ci en redoubla.

— Qu'est-ce que vous marmottez, *Sophie ?* Parlez haut, parlez haut, sabre de bois ! Vous êtes tous les deux ligués contre moi. Vous savez combien les révolutions me font mal. J'ai le sang à la tête maintenant... Me voilà gentil !

Paul proposa un tour de jardin.

— Oui vraiment, un tour de jardin... pour m'achever pendant que vous y êtes... Un tour de jardin avec la rosée...

— Ce n'est pas de la rosée, c'est de la pluie qui commence à tomber, dit Lucile, debout contre la fenêtre. Il faut nous hâter, Paul, de nous rendre à la station. Si nous manquons le prochain convoi, nous n'aurons plus que celui de onze heures. C'est trop tard pour notre petite fille.

Elle habilla Anna-Marie et prit son chapeau.

— Comment, vous partez ! s'écria M. Benoît. Vous vous fâchez pour un mot. Quel mauvais caractère a Sophie.

— Mon oncle, Lucile ne se fâche pas. Il pleut, il est tard, et avec notre petite fille...

— Oh ! je ne vous retiens pas, je ne vous retiens pas. Vous êtes libres... Il est naturel que vous soyez pressés de quitter un vieillard de soixante-deux ans !...

M. Benoît, examinant le ciel à son tour, se calma.

— Diable, diable, il va tomber des hallebardes. Vous aviez raison, *Sophie*... je fais amende honorable. Dépêchez-vous, si vous avez peur d'être mouillés. Voulez-vous des parapluies ?

M. Benoît avait une voiture dont il se servait rarement. Il ménageait ses chevaux, l'hiver, à cause du froid, l'été, sous prétexte de la chaleur. S'en privant le premier, il avait peine à les offrir. Cependant, en recevant le baiser d'adieu de sa gentille petite filleule, il eut un remords, sonna Mme Meunier et ordonna d'atteler.

— Monsieur Lefèvre *nous* excusera, répondit la femme de charge. J'ai permis à Pierre de sortir. C'était sa quinzaine.

— Alors que le jardinier le remplace.

— Le jardinier, monsieur, est descendu à la fête de Robinson.

— Vous êtes plus maîtresse ici que moi, madame Meunier. Vous distribuez les permissions sans me consulter.

— J'avais honte d'ennuyer monsieur de ces misères. On agit pour le mieux et on est grondée.

Pendant cette discussion le temps s'écoulait.

— Laissez, laissez, mon oncle, s'écria Paul, nous irons à pied.

— Au fait, vous êtes jeunes. De mon temps on n'y regardait pas de si près.

— Quel être insupportable, pensait la jeune femme !... J'espère que nous ne reviendrons plus, dit-elle à son mari en courant au chemin de fer. Un héritage ne vaut certes pas un pareil purgatoire.

— Pauvre chère Lucile ! répondit Paul.

F. DE SILVA.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

LA SCIENCE EN FAMILLE.

LES POISONS DES TROPIQUES (1).

L'ypo-antiar et le poison malais. — Le curare. — Composition mystérieuse. — La mort par le curare. — M. Claude Bernard. — Illusion et réalité. — Action du curare. — Les morts vivants. — Les grenouilles de M. Cl. Bernard. — L'ânesse ressuscitée. — Moyen de salut.

Les îles de la Sonde produisent un grand arbre à feuilles caduques, l'ypo-antiar (*antiaris toxicaria :* Urticées), dont les redoutables propriétés ne le cèdent point à celles du tanghin, du mancenillier et de l'excæcaria. L'origine de la substance dont les Malais se servent pour empoisonner leurs flèches et leur *kris* ou poignard, et qu'ils appellent *upas antiar,* est restée longtemps inconnue. Ce n'est qu'au commencement de ce siècle que le voyageur Leschenault a pu s'assurer que cette substance avait pour base la séve résineuse de l'*antiaris toxicaria.* Sa préparation est très-compliquée. Les Malais y font entrer une foule d'ingrédients qui, d'après leurs traditions, ne doivent y être introduits qu'à dose déterminée et avec des précautions très-minutieuses; mais il est probable que toute cette cuisine n'ajoute rien à la puissance du poison, et n'a pour but que d'en empêcher la vulgarisation et d'en dissimuler surtout le secret aux étrangers.

On en peut dire autant du *curare,* en usage chez les Indiens de la Guyane. La nature de ce poison fameux est encore incertaine. On suppose cependant que son principe actif est emprunté, soit au *paullinia cururu,* liane de la famille des sapindacées, soit au *strychnos toxifera,* arbrisseau de la famille des loganiacées, ou peut-être à l'un et à l'autre. Quoi qu'il en soit, le curare se présente sous l'aspect d'une sorte de pâte brun noirâtre. Les Indiens l'enferment dans des calebasses ou dans des boîtes de bambou qu'ils portent suspendues à une lanière en sautoir, lorsqu'ils s'en vont en guerre ou à la chasse. Car le gibier tué par le curare est fort bon à manger, et le curare lui-même peut être pris impunément à dose assez forte; mais la moindre parcelle introduite dans une piqûre terrasse en peu d'instants un homme robuste ou un animal de grande taille. Le curare jouit de propriétés tout à fait singulières, dont on doit la connaissance à M. Claude Bernard, le savant physiologiste et l'impitoyable expérimentateur.

Considérons un animal auquel on vient d'inoculer du curare. Il ne s'aperçoit de rien pendant les premiers instants; mais bientôt il se couche comme s'il était fatigué et qu'il voulût dormir; puis il s'affaisse peu à peu sans donner aucun signe de douleur, et la mort arrive sans convulsions, sans tressaillements, sans cris, sans apparence d'agonie, « comme si un fluide vital s'écoulait, » dit M. Emile Carrey. Watterton dit, de son côté : « Ce sera une consolation pour les âmes compatissantes, de savoir que la victime n'a pas souffert, car le *wourali* détruit doucement la vie. » Tous les autres voyageurs s'accordent à tracer le même tableau consolant, et presque séduisant, de la mort par le curare. Un poison qui tue sans l'ombre d'une souffrance, quelle aubaine pour les désenchantés! Ce serait à vous donner envie de vous suicider par pure partie de plaisir!

Mais, on l'a dit : « Il ne faut pas se fier aux apparences. » Et jamais ce proverbe n'a trouvé une plus sinistre application que dans le phénomène qui nous occupe. Ecoutons M. Cl. Bernard ; il nous apprendra que cette mort qui paraît survenir d'une manière si calme, si exempte de souffrances, est un épouvantable supplice !

Je disais tout à l'heure, à dessein, que le curare *terrasse* ses victimes. C'est qu'en effet son action directe se borne là. Il n'altère nullement les tissus ni les liquides de l'économie ; il laisse tous les organes intacts; il respecte l'appareil musculaire et le système nerveux sensitif. Seulement, il engourdit, il paralyse l'appareil nerveux moteur. C'est pourquoi il abolit l'un après l'autre tous les mouvements volontaires et involontaires. Le cœur seul, qui a son mouvement propre, indépendant du système nerveux, continue de battre et de faire circuler le sang. Mais, les muscles pectoraux cessant de soulever la cage thoracique, la respiration s'arrête, et c'est par l'asphyxie que l'animal périt. Jusque-là il continue de vivre et de se sentir vivre, ou plutôt de se sentir mourir, car son intelligence et sa sensibilité, je le répète, sont restées entières. Qu'on le pince, qu'on l'écorche, qu'on le brûle, il ne donne nul signe de douleur. Est-ce à dire qu'il ne souffre point? Il souffre au contraire horriblement, mais il a perdu tout moyen d'exprimer sa douleur : rien en lui ne peut plus bouger ! Et cela dure jusqu'à ce que, l'air manquant tout à fait aux poumons, la mort vienne enfin mettre un terme à ses tortures. Chez les animaux à sang chaud, dont la respiration est très-active, ce supplice ne dure que quelques minutes ; mais chez les animaux à sang froid, qui ne consomment, à l'état normal, qu'une faible quantité d'oxygène, la vie persiste pendant une heure ou deux, ainsi que M. Cl. Bernard l'a constaté par plusieurs expériences faites sur des grenouilles. Il lui a suffi de préserver de l'empoisonnement une partie du corps d'un de ces animaux, les jambes de derrière, par exemple, en y arrêtant, par une ligature, le cours du sang artériel, qui est le véhicule du poison inoculé. Les jambes alors conservaient leur motilité, et leurs mouvements trahissaient les sensations douloureuses qu'on provoquait chez l'animal en pinçant ou en excitant la partie supérieure du corps, devenue inerte et, en apparence, insensible.

Ce qui prouve d'ailleurs invinciblement que, chez l'homme ou chez l'animal réduit à l'état de cadavre par l'action du curare, la mort n'est qu'apparente, c'est qu'on parvient aisément à le rappeler à la vie en suppléant, par un mécanisme artificiel, à l'absence des mouvements respiratoires. Au bout d'un certain temps, le poison est éliminé par les sécrétions ; le système nerveux moteur reprend son activité, et le mort ressuscite. M. Cl. Bernard raconte qu'en 1815 Watterton et Brodie inoculèrent du curare à une ânesse qui, en dix minutes, tomba sans mouvement. On lui fit alors une incision à la trachée-artère, et pendant deux heures on lui gonfla régulièrement les poumons avec un soufflet. « La vie suspendue revint : l'ânesse leva la tête et regarda autour d'elle ; mais l'introduction de l'air ayant été interrompue, elle retomba dans la mort apparente. On recommença aussitôt la respiration artificielle, et on la continua sans interruption pendant deux heures encore. Ce moyen sauva l'ânesse : elle se leva et marcha sans paraître éprouver

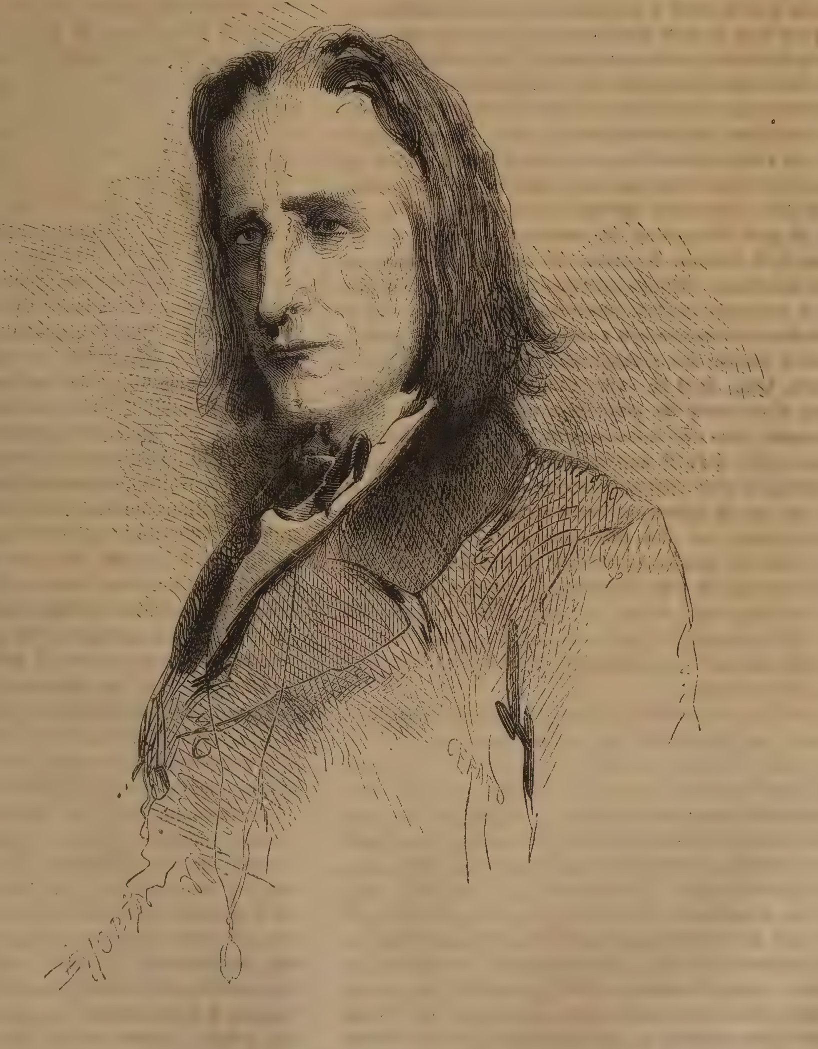
(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

ni agitation ni douleur. La blessure du cou et celle par laquelle le poison avait éte introduit guérirent facilement. Après un peu de fatigue, l'animal se rétablit tout à fait, et devint par la suite gras et pétulant. »

La mort par le curare n'est donc pas sans appel. Il y a plus : grâce à la rapidité avec laquelle ce poison est expulsé sous l'influence des actions vitales, un homme ou un animal blessé par une arme enduite de curare peut, dans beaucoup de cas, être sauvé sans qu'il soit besoin de recourir à la respiration artificielle. La seule condition de succès est que la partie atteinte soit un membre que l'on puisse comprimer au-dessus de la blessure. La compression doit être modérée, de façon à permettre une absorption très-lente du poison. Le blessé éprouve bien alors de l'engourdissement ; ses membres même peuvent être paralysés, mais la respiration continue : c'est tout ce qu'il faut pour que l'économie se débarrasse peu à peu du poison. Vingt-quatre, trente ou trente-six heures environ suffisent en pareil cas pour que tout le curare inoculé ait traversé le torrent de la circulation. Il ne laisse après lui aucune trace de son passage.

ARTHUR MANGIN.

CHRONIQUE DU MOIS.



Listz. Dessin de E. Morin.

LA MESSE DE SAINT-EUSTACHE. *GAB. LAMBERT.* *LA CONTAGION.* M. E. AUGIER.

Feu le mois de mars a été signalé par de nombreux naufrages. Nous nous préparions à chanter : Victoire ! Notre bienveillance est en défaut, et nous voilà forcé de reconnaître en toute humilité des misères inattendues.

Le premier de ces naufragés, célèbre à Paris par toutes les qualités des grands artistes, un pianiste incomparable, Frantz Listz autrefois, aujourd'hui l'abbé Listz, apportait naguère à l'église Saint-Eustache une messe en musique : la messe du couronnement, écrite en l'honneur de l'empereur d'Autriche. A la seule annonce que l'abbé Listz faisait chanter une messe à Saint-Eustache, l'église s'était remplie d'une foule attentive et curieuse. Après une attente un peu longue, la messe du couronnement fut chantée, avec beaucoup de talent, par les plus belles voix de la chapelle. Hélas! en dépit de tant de présages, cet auditoire bénévole, attentif autant qu'on peut l'être, a fini par déclarer que cette illustre musique représentait un immense ennui. L'inspiration manque à ces cantiques; tant de systèmes si divers se rencontrent et se heurtent dans cette étrange composition, que l'on ne sait auquel entendre. Heureusement que le résultat devait tout sauver. Cette messe a rapporté cinquante mille francs à l'œuvre de bienfaisance qui l'avait sollicitée, et le célèbre musicien, plus avide aujourd'hui de bonnes œuvres que de renommée, a pu se féliciter encore une fois de tant de bienfaits qu'il sème en son chemin de la main la plus libérale. O vanité des vanités! comparez donc la gloire à la bienfaisance, et dites si une larme séchée, une misère secourue n'ont pas cent fois plus de valeur devant le trône de celui qui nous juge, que les plus merveilleuses compositions des plus illustres poëtes et des plus grands musiciens.

Quelques jours après la messe de l'abbé Listz, M. Alexandre Dumas rencontrait, dans le parterre de l'Ambigu-Comique, une opposition un peu vive, et ses auditeurs ingrats traitaient le célèbre inventeur comme si jamais il n'avait écrit : *Henri III et sa cour, Charles VI chez ses grands vassaux, Angèle, Antony, les Trois Mousquetaires* et *Monte-Cristo*. C'est qu'en effet *Gabriel Lambert* est une œuvre pénible à voir, plus pénible à raconter, peu digne en tout cas d'occuper l'attention des honnêtes gens. Lui-même, un de nos poëtes les plus aimés, un homme heureux à qui tout réussit, partout fêté, acclamé, applaudi, M. Emile Augier, faisant représenter à l'Odéon sa nouvelle comédie intitulée : *la Contagion*, a soulevé le premier jour de véritables tempêtes, qui bientôt, Dieu merci, se sont apaisées. Malheureusement, la tempête du premier jour reste inévitablement dans le fond de la comédie. Ainsi les flots de l'Océan s'agitent encore, même quand les vents ont cessé de souffler.

JEANNE DARC ET M. FR. MORIN.

Le grand succès, le succès mérité, appartient sans conteste à l'entreprise du jeune professeur d'histoire, M. Fr. Morin, prêchant çà et là, dans toutes les chaires qui lui étaient ouvertes, la nécessité de rendre un digne honneur à Jeanne Darc, l'illustre héroïne, célébrée entre toutes par tant de beaux esprits, pour ne parler aujourd'hui que de MM. Henri Martin, de Barante, Vallet de Viriville, Lamartine ; nous avons eu surtout les cinq volumes de procès publiés par M. Quicherat. Jeanne Darc est le miracle de notre histoire. La tour où elle fut enfermée était interdite aux pèlerins de l'illustre héroïne. Il n'a fallu rien moins qu'une voix jeune et puissante pour remettre au grand jour ce monument qui rappelle à la fois tant de gloire et tant de malheurs.

M. Morin nous a rappelé ce jeune gentilhomme de Vaucouleurs qui, aux premières paroles de la sainte fille, crut en elle et la suivit. Il est parti en vrai chevalier, pour délivrer la tour captive. Mais aujourd'hui il n'est plus seul ; un peuple demande avec lui la libre entrée de ce monument national confisqué par un couvent. Il s'agit de l'acheter aux Ursulines. On s'agite pour cette œuvre à Rouen, au Havre, à Orléans, à Paris, à Domremy. Les principaux journaux de Paris et de la province ont servi de porte-voix à la parole de M. Morin. Le conseil général de la Seine-Inférieure, excité par l'eloquence de M. Deschamps et de M. Rouland, sénateur, a émis un vœu pour le rachat de cette tour illustrée par Jeanne Darc et Ricarville, le héros enragé qui la défendit comme un lion contre les Anglais. M. Ernest Leroy, préfet de la Seine-Inférieure, et le maire de Rouen, M. Verdrel, font les meilleurs efforts pour rendre ce monument à la France.

Les deux départements du berceau et du tombeau de Jeanne ont pris à cœur ce grand devoir. La cause est près d'être gagnée. M. Morin vient d'achever sa campagne de patriotisme et d'éloquence à Domremy, le 10 septembre. En face de la maison de Jeanne Darc, devant son berceau libre, ouvert à la vénération publique, il a parlé de son tombeau captif, fermé à la France.

Et nous autres cependant, rappelons-nous, dans ses tristes détails, ce lugubre événement :

La Pucelle fut amenée devant ses juges. Ses réponses furent simples et calmes; elle répondit qu'elle avait dix-neuf ans environ, qu'elle avait nom Jeanne ; elle se plaignit qu'on lui eût mis des fers aux deux jambes. Peu à peu, ses réponses s'enhardirent, la mort s'éloigna de ses yeux, elle laissa parler son âme et son cœur :

« Renvoyez-moi, disait-elle, à Dieu, d'où je suis venue. »

Bientôt, la lutte s'échauffait entre les juges et l'accusée, et comme c'était un duel à mort, tout ce que présentent de plus compliqué les questions théologiques fut inventé pour perdre l'héroïne.

Jeanne avait pour elle son courage et son innocence. Aux questions de théologie, elle répondait : « Espérance et charité ! » Parlait-on de son étendard : « On le renouvelait, disait-elle, quand la lance en était rompue. » Lui demandait-on son mot d'ordre : « Entrez hardiment parmi les Anglais, et j'y entrais moi-même. » Quand on lui reprochait d'avoir assisté au sacre du roi, son drapeau à la main : « Mon drapeau était à la peine, il est juste qu'il fût à l'honneur. »

Cette simplicité dans le courage étonnait jusqu'à l'épouvante. Comme elle avait réponse à toute chose, et que ses tristes juges redoutaient l'émotion du public, elle ne fut plus interrogée que dans le cachot de cette même tour, devenue enfin un monument historique, grâce au jeune professeur du collége Chaptal. Plus Jeanne Darc a souffert dans ces abominables murailles, et plus c'était pour la France un devoir qu'elles fussent consacrées par de justes représailles.

Ce procès de Jeanne Darc pèsera jusqu'à la fin du monde sur la mémoire de l'Angleterre et dans les douleurs de la France. Quoi donc? tant de gens armés, contre une femme de vingt ans ! Et quand Jeanne Darc en appelle au pape et au concile, nier son droit d'appel !

Disons-le cependant, à la gloire éternelle des légistes de cette ville normande qui avait conservé, dans toute leur majesté, la force et l'autorité de la loi, ils refusèrent de prêter l'autorité de leur parole et de leur assentiment

à ce procès injuste; ils s'éloignèrent de ce tribunal d'iniquité.

Hélas! malgré tous les efforts de quelques honnêtes gens, amis de la justice et du droit, Jeanne était condamnée à l'avance. Chaque jour ajoutait à ses tortures. Mais laissons parler un de ses contemporains :

« De nuyct elle estoit couchée ferrée par les jambes de deux pièces de fers à chaisne, et attachée moult étroistement d'une chaisne traversante par les pieds de son lict, tenante à une grosse pièce de boys de longueur de cinq ou six pieds et fermente à clef, par quoi ne se pouvoit mouvoir de la place. »

On était dans les jours austères de la semaine de Pâques; le vendredi saint, Jeanne fut interrogée de nouveau. Ses juges la croyaient abattue à force de souffrances; jamais, au contraire, elle ne fut plus grande et plus belle, tant elle était soutenue par le souvenir de la passion de Notre-Seigneur.

L'accusée fut, de nouveau, plongée dans les ténèbres de cette tour impitoyable. Elle se mourait lentement, en silence, sans une plainte, sans une larme. Elle restait calme, sereine, sublime. A la fin, l'Université de Paris déclara que Jeanne était possédée du démon. Elle fut condamnée (ainsi commandait l'Angleterre), comme relapse et hérétique, à être brûlée. A cette horrible sentence, la jeune guerrière se prit à pleurer : « Pourquoi, disait-elle, réduire en cendres mon corps qui est pur et n'a rien de corrompu? » A la même heure, on l'avertit qu'il fallait mourir à l'instant même! « Brûlée vive, disait-elle, j'aurais mieux aimé perdre sept fois ma tête... Que la volonté de Dieu soit faite! » Dieu lui rendit son courage. Elle demanda la sainte hostie, on finit par lui permettre cette communion suprême, et l'Eglise de Rouen, dans un solennel cortége, plein de miséricorde et de deuil, voulut porter à cette vierge martyre la sainte eucharistie, et témoigner par sa pitié et ses respects sa profonde horreur pour les violences de l'Angleterre. Tout ce grand clergé de Normandie, également illustre par sa science et sa piété, assistait à la dernière communion de Jeanne. Elle avait quitté le vêtement des capitaines; elle était vêtue d'une robe longue, *très-longue*, selon ses désirs. A ses côtés, comme autant de parrains qui auraient donné tout au monde pour la sauver, se tenaient plusieurs honnêtes gens du zèle le plus austère : frère Martin l'advenu; l'huissier Massievé, qui l'avait encouragée devant le terrible tribunal; le moine Augustin Lambert, qui l'avait protégée avec grande charité et grand courage.

Jeanne, à ce moment suprême, tant elle avait conservé d'estime et de respect pour ce roi de France, dont le poëte national Casimir Delavigne a si bien dit :

L'ingrat! il oubliait aux pieds d'une maîtresse
La vierge qui mourait pour lui...

croyait encore à sa propre délivrance... à peine elle eut fait quelques pas vers le bûcher, soudain elle perdit toute espérance. Huit cents soudards anglais accompagnaient le chariot funèbre; la ville était remplie, jusqu'aux toits des maisons, d'une foule émue et attentive. La vierge versait de grosses larmes sans pousser une plainte. Seulement on lui entendit répéter deux ou trois fois : « O Rouen! ô Rouen! je devais donc mourir dans tes murs! »

Sur ce même marché aux poissons, si rempli aujourd'hui d'une foule active, occupée, étaient dressés six échafauds : l'un de ces échafauds portait la chaise épiscopale du cardinal d'Angleterre; les cinq autres étaient destinés aux prédicateurs, aux juges, au bailli. Tout en face s'élève le bûcher! un Calvaire! c'est comme une montagne de bois et de soufre, au sommet de laquelle la condamnée sera placée, afin que le bourreau, dans sa pitié, ne l'étouffe pas; mais, au contraire, pour que la flamme ardente, s'élevant peu à peu, la puisse brûler vive et prolonger, au delà des forces humaines, cette lente agonie. Le bourreau lui-même prit en pitié cette malheureuse victime, il voulut réclamer contre ce bûcher d'une hauteur étrange et inusitée... il ne put qu'obéir. Un sermon, prononcé par un homme de l'université de Paris, précéda l'affreux supplice. Jeanne était à genoux, les mains jointes, la tête baissée, invoquant, du fond de son âme et de son cœur, les saints et les saintes du paradis qui l'entendaient : « Priez pour moi! priez pour moi! » disait-elle. Et sa voix était si touchante, son regard si pénétré, son attitude si humble et si ferme tout à la fois! Jeanne demanda à baiser la croix avant de mourir. Un Anglais rompit un bâton dont il fit une croix. Jeanne la prit, la baisa et la pressa contre son cœur. Au bas du bûcher le bourreau mettait le feu : déjà la flamme montait. Jeanne fit éloigner son confesseur, puis, d'un regard plein d'ardeur, elle se mit à prier pour la France, pour le roi, *son saint sire!* Cependant la flamme montait toujours. La voix de la sainte montait comme la flamme; c'était comme un cantique d'action de grâces, comme un *Gloria in excelsis* de ce martyre. A la fin Dieu rappela à lui la sainte héroïne. Elle expira en disant : « Jésus! » Son âme remonta au ciel, sa patrie, et le peuple qui regardait partir cette âme chrétienne, déclara qu'une blanche colombe s'était envolée du bûcher embrasé.

Quoi d'étonnant qu'une pareille mémoire ait rencontré, de nos jours, tant de sympathies? A peine l'heureux et éloquent M. Morin eut si dignement commencé cette croisade en l'honneur de Jeanne Darc, les tisseurs de Lyon prenaient la résolution de faire à leurs frais une bannière en l'honneur de Jeanne pour les fêtes de Rouen, lorsqu'ils auront terminé celle qu'ils fabriquent en ce moment pour la veuve du grand et honnête Abraham Lincoln.

A la même heure, la ville d'Orléans, après un admirable appel de M. Henri Martin, a fait cette proposition à son conseil municipal :

« Le conseil municipal d'Orléans, s'associant à la manifestation patriotique provoquée par la municipalité et la population du village de Domremy-la-Pucelle, accueillie par le conseil municipal de Rouen, et consacrée par l'organisation d'un comité de souscription sous le patronage de cette ville, vote la somme de..... (à déterminer par la commission, d'accord avec l'administration), qui sera versée dans la caisse du comité pour être affectée à l'œuvre du rachat de la tour où Jeanne Darc fut emprisonnée et subit ses interrogatoires à Rouen. »

Ainsi, tout est en marche, et l'on peut considérer désormais la tour de Jeanne Darc, qui, jusqu'alors, était restée enfouie dans une maison particulière, où elle servait de buanderie, comme éternellement acquise au domaine public.

LA REINE MARIE-AMÉLIE.

Hélas! chaque jour amène sa peine. On a beau fermer les yeux... Voici, tout d'un coup, un deuil imprévu qui nous frappe. Hier encore, à Claremont, dans ce château assez triste, encadré de verdure, où la reine des

Français abritait autour d'elle, avec ses plus chers souvenirs, ses enfants et ses petits-enfants, Marie-Amélie, à quatre-vingt-quatre ans, rendait doucement sa belle âme au Créateur. Entre toutes ces reines de France, honneur de ce grand trône, et qui furent presque toutes dignes par leur piété, leur grâce et leur bienfaisance, de porter cette illustre couronne, la reine Marie-Amélie occupera la plus belle place, peut-être, à force de résignation et de malheur. Elle avait l'âme forte et l'esprit clément, avec le cœur le plus tendre. Au milieu de tant de passions et d'obstacles de toutes sortes, elle a mené une vie austère... austère pour elle seule, et, pour tout le reste, attentive et facile au pardon.

Telle était l'autorité morale de la reine Marie-Amélie, que les plus cruelles passions l'ont toujours respectée. Au milieu de la calomnie et de l'injure universelles, elle n'a rencontré que la déférence et le respect. Sa louange était sur toutes les lèvres ; sa main était pleine de bénédictions. Que de fois nous l'avons rencontrée, aux jours les plus cruels de l'hiver, cherchant à soulager la misère qui se cache ! Elle n'était jamais plus heureuse que lorsqu'elle avait découvert un pauvre honteux. A Londres comme à



La tour de Jeanne Darc, à Rouen (page précédente). Dessin de Delannoy.

Paris, la bienfaisance fut la grande occupation de sa vie, et, chaque année, elle ajoutait, aux quatre-vingts familles nécessiteuses dont elle était la providence, une famille nouvelle. Encore un peu de temps, elle aurait inscrit sur la liste de ses bienfaisances la quatre-vingt-cinquième famille de son adoption royale. Hélas ! que d'orphelins la reine aura faits par sa mort ! Il n'est pas un Français de ce siècle qui n'ait ressenti douloureusement tant de malheurs dont se vit frapper cette reine infortunée. Elle a perdu l'un après l'autre, et dans les circonstances les plus cruelles, la princesse Marie, une grande artiste ; la reine Louise, une sainte ; et le duc d'Orléans, le digne chef de cette illustre maison. D'autres deuils l'attendaient dans l'exil : tantôt le deuil de la duchesse de Nemours, tantôt celui de la duchesse d'Orléans, et ce deuil sans fin, qu'elle a porté jusqu'à son dernier jour, de ce mari tendre et dévoué qui lui disait encore dans les ombres de la mort : « Amélie, es-tu contente de moi ? »

Elle s'est éteinte en parlant de la France. Sa vieillesse avait été forte autant que sa vie. Elle fut résignée et vaillante. Elle est au ciel, à cette heure, où elle prie pour tous ses enfants. Ses ennemis même l'auraient pleurée, si elle avait eu un seul ennemi.

Ch. WALLUT.

Nota. Un accident arrivé à la gravure nous oblige à remettre au mois prochain le portrait de la reine Marie-Amélie.

Paris. — Typ. Hennuyer et fils, rue du Boulevard, 7.

GALERIE DES HOMMES UTILES.

KELLER.



Jean Keller. Dessin de Franck.

Jean Keller était né à Zurich en 1638, et vint de bonne heure à Paris, où il mourut en 1702. D'abord orfévre, il se vit, grâce à la protection de Louvois, nommé « commissaire général de la fonte de l'artillerie du roi et inspecteur de la grande fonderie de l'arsenal royal, à Paris. » C'est là que, aidé de son frère Jean-Jacques, qu'il avait fait venir de Zurich, il exécuta la plupart des statues en bronze qui décorèrent les parcs et les jardins de Versailles, de Marly, de Saint-Cloud, des Tuileries, et les deux célèbres statues de Louis XIV qui ornèrent la place Vendôme, à Paris, et la place Bellecour, à Lyon.

On sait encore qu'en 1694 les deux frères publièrent un *Mémoire* en réponse aux accusations portées contre eux sur l'emploi du métal qui leur était confié; les accusateurs en furent pour leurs frais, puisque la nomination de Keller à l'Arsenal ne date que de 1697, et sa justification complète fut dans ses derniers chefs-d'œuvre.

A part ces quelques faits, les seuls connus, toute la biographie des Keller est dans leurs travaux, et comme le dix-septième siècle s'occupait uniquement des artistes et des maîtres, sans rechercher, comme aujourd'hui, les artisans et les « coopérateurs, » *le Mercure* ne leur consacre pas une ligne au milieu de ses longues nécrologies, et Voltaire les oublie complétement dans ses listes du *Siècle de Louis XIV*.

Le temps, qui a détruit ou disséminé les œuvres des Keller, les a, par suite, rendues plus précieuses, surtout lorsqu'on est venu à les comparer à beaucoup des produits de l'industrie moderne. Eux seuls et les premiers s'étaient risqués à fondre des pièces d'une aussi haute importance, adoptant ce qu'on appelle dans le métier *le jet à cire perdue*, c'est-à-dire le système coûteux, mais artistique, de Benvenuto Cellini au seizième siècle, et de Barye au dix-neuvième. Aussi, peu à peu leur nom fut-il estimé à sa juste valeur, d'autant que personne ne les remplaça, et que force fut alors de reconnaître le talent qui avait peuplé les places et les maisons royales de toutes ces belles et grandioses copies de statues antiques et modernes. « Keller avait, dit Germain Brice, une singulière expérience pour ces sortes de travaux. Personne n'a été plus loin que lui dans l'art de fondre le métail et n'a entrepris de plus grands ouvrages, comme on l'a vu à la statue équestre du Roy... Cette grande figure fut jetée le dernier jour de décembre de l'année 1692 par cet excellent fondeur, le premier homme de son temps pour ces sortes d'entreprises hardies, qui eut bien de la joye, peu de jours après, quand il trouva, en la développant, que rien n'avait manqué et que tout avait heureusement réussi ; ce que l'on n'osait se promettre à cause du volume extraordinaire de cette pièce de métail. » En effet, la pièce avait dix-huit pieds de haut, et l'homme et le cheval, contre tout antécédent, avaient été fondus d'un seul jet.

Ce chef-d'œuvre de Girardon et des Keller, qui décora la place Louis le Grand, plus tard la place Vendôme, vécut cent ans à peine. Inauguré le 13 août 1699, « avec bien de la pompe et de l'éclat, » il fut renversé et fondu en 1792. Celui de la place Louis le Grand ou Bellecour, à Lyon, fondu d'après Desjardins, eut le même sort en 1792 ; on n'en sauva que les statues du Rhône et de la Saône, par les Coustou, en bronze, comme le reste, et qui sont aujourd'hui dans le vestibule de l'Hôtel de ville.

Quant à ces innombrables statues que les Keller avaient exécutées pour les parcs et jardins, les plus célèbres se voient à présent dans celui des Tuileries, et il n'est personne qui ne connaisse, entre autres, celle désignée du nom du *Rémouleur*.

EDMOND RENAUDIN.

COMMENT ON DEVIENT BOTANISTE.

LETTRES A UNE JEUNE FILLE SUR L'ÉTUDE DES VÉGÉTAUX (1).

II

Mon conseil vous a paru bon à suivre. Vous m'avez demandé de vous envoyer un guide sûr pour vos excursions. A l'heure actuelle, ce livre est entre vos mains depuis cinq ou six jours. Il ne vous en a pas fallu autant pour vous familiariser avec les princiraux termes qui forment, si je puis m'exprimer ainsi, le fond de la langue du pays où vous allez vous aventurer.

Déjà même je vous croyais en route, bien en route ; — mais vous m'apprenez que vous n'êtes pas encore partie, et cela parce que, en dépit de toutes mes rassurantes affirmations, en dépit de la simplicité de méthode, vous n'osez pas tenter toute seule l'expérience. Vous craignez, dites-vous, qu'un échec, inévitable à votre avis, ne vous cause, dès les premiers pas, un irrémédiable découragement. Poltronne ! ne savez-vous pas que, en fait d'études, d'expériences instructives, le mot célèbre de Danton est d'une heureuse application : « De l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace ! » Ce qui ne veut point dire qu'il ne faille pas aussi de la persévérance, encore de la persévérance, toujours de la persévérance.

Vous n'osez pas partir, vous ne partiriez pas de vous-même. Eh bien ! soit ; prenez votre livre et partons ensemble.

Nous voilà dans votre *parc*. Soyez tranquille, je n'oublierai pas qu'il est fort limité ; mais n'oubliez pas, de votre côté, que je me suis engagé à vous démontrer que vous avez sous la main plus de richesses botaniques que vous ne pensez.

Pour commencer, longeons d'abord le mur qui fait face au nord, ou celui qui fait face à l'est (je pourrais presque dire celui que vous voudrez). Regardez à terre, au pied de ce mur, dans les creux qu'auront laissés soit les derniers coups de pioche, soit les empreintes de pas, aux jours pluvieux, partout enfin où séjourne un peu d'ombre ou d'humidité. Ne voyez-vous pas un semis de mignonnes étoiles blanches à dix rayons, se détachant sur un enchevêtrement de fines tiges poilues, de feuilles en cœur, d'un joli vert gai.

— Non, dites-vous, je ne vois rien.

— Bien vrai ?

— J'ai beau ouvrir les yeux, pas plus de mignonnes étoiles blanches à dix rayons que sur la main. Et voilà comment mon prétendu cicerone se fourvoie dès son entrée en campagne. Le début promet, en vérité !

— Eh ! tout doux ! s'il vous plaît, belle moqueuse, attendez un peu, je vous prie. Pourriez-vous me dire l'heure qu'il est?

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

— Sans doute. Il est environ sept heures.

— Du matin ?

— Du matin.

— Alors, je ne m'étonne plus. La jolie paysanne à qui je voulais que s'adressât notre première visite n'est pas encore réveillée. Plébéienne s'il en fut, elle a, comme une duchesse, l'habitude de faire la grasse matinée ; et même, si la journée ne doit pas être belle, il lui arrivera de continuer tranquillement son somme jusqu'au lendemain. Que voulez-vous ? la coquette n'entend pas risquer sa fraîche toilette aux injures du ciel. Repassez vers huit heures, et, bien entendu, s'il n'y a aucune ondée en perspective, vous la verrez se mirant, gracieuse, au soleil.

Certains savants la nomment *alsine moyenne*, d'autres *stellaire;* vulgairement, elle s'appelle *morgeline*, et plus vulgairement encore, *mouron des oiseaux*. Pour être si commune, elle vous semble, n'est-ce pas, affecter des manières bien aristocratiques ? Mais ne vous hâtez pas trop de lui reprocher sa nonchalance, car il est telles de ses compagnes qui, sans appartenir à une famille plus opulente, sont encore bien plus paresseuses. Ainsi, par exemple, le *souci des champs*, qui doit être un des hôtes de votre domaine, ne se décide à déployer son disque d'or que de neuf à dix heures ; l'*ornithogale en ombelle* a reçu le sobriquet de *dame d'onze heures*, qui indique assez le tardif instant de son réveil. Ce n'est que vers cinq heures du soir que les *silènes*, dits pour cela *noctiflores*, s'ouvriront. L'*onagre bisannuelle*, — une belle fille de l'Inde qui, naturalisée dans nos champs depuis deux siècles, porte dix surnoms, tous plus bizarres les uns que les autres : *lysimaque jaune*, *mâche rouge*, *jambon de Saint-Antoine*, *herbe aux ânes*... que sais-je ? — l'*onagre* ne commence que vers sept heures à verser dans l'atmosphère l'arome suave de sa corolle safranée. Plus tard encore s'épanouissent les *volubilis*. En revanche, leur frère, le grand *liseron des haies*, s'est éveillé dès trois heures du matin ; la *chicorée sauvage*, le *laiteron*, vers quatre heures. Le *pissenlit*, qui, comme le mouron, redoute la pluie, s'est ouvert à cinq heures, la *laitue* cultivée à six, la *morelle* commune à sept, etc., etc.

Vous voyez que, désormais, pour peu que l'observation, la mémoire vous servissent, vous pourriez, et vous passer de baromètre et oublier impunément de remonter votre pendule, et qu'au besoin même, si elle s'arrêtait, il vous suffirait, pour la régler approximativement, de consulter ces charmants chronomètres d'or, d'argent, d'azur, de rubis, que le sublime horloger sème avec tant de profusion sous nos pas.

Vous seriez d'autant moins embarrassée que si, par hasard, l'indication ne vous venait pas du lever de vos petites amies des champs, vous pourriez observer leur coucher, qui aussi s'accomplit à heure fixe. Par exemple, si la *chicorée* était encore ouverte, vous en concluriez qu'il est moins de onze heures, si le *mouron*, moins de midi. Si vous trouviez le *souci* et l'*ornithogale* fermés, vous sauriez qu'il est plus de trois heures, etc., etc.

Plus tard, c'est-à-dire quand vous aurez quelques mois de relations suivies avec elles, les fleurs pourraient, au cas échéant, vous servir aussi de calendrier.

Prenez, par exemple, qu'il vous est arrivé ce qui arriva à la belle princesse du conte bleu, qu'une méchante fée vous a vouée à un long sommeil ; que le beau prince vient vous réveiller, et qu'il a l'excellente idée, — que n'eut pas le prince du conte, — de vous emmener prendre l'air après votre longue reclusion. Arrivée au jardin, vous, botaniste, vous n'êtes pas obligée de demander à votre royal fiancé : « Cher prince, dans quelle saison sommes-nous ? » Vous regardez autour de vous, et les fleurs, vos amies, préviennent votre demande ; car, selon que telles ou telles sont épanouies, vous reconnaissez aussitôt le mois de l'année où vous vous trouvez.

Qui plus est, si, par hasard, au réveil, nul ne se rencontrait pour vous dire pendant combien d'années a duré votre sommeil, les végétaux pourraient vous rendre encore ce petit service chronologique. Il vous suffirait de retrouver quelque arbre qu'il vous souvînt d'avoir vu sortir de terre l'année même où vous vous seriez endormie. Vous feriez scier cet arbre, et la seule inspection de la tranche du tronc répondrait à votre question. La partie théorique de votre livre a dû vous apprendre, en effet, que chaque révolution annuelle de la séve superpose une nouvelle couche ligneuse aux couches déjà existantes ; par conséquent le nombre d'années pendant lesquelles vous auriez dormi, serait égal à celui des cercles concentriques que vous verriez marqués sur la coupe horizontale de l'arbre. Vous pourriez même dire, avec quelque certitude, quelles furent, pendant votre sommeil, les années pluvieuses, les hivers très-rigoureux. « Des zones étroites, peu développées, dit un savant botaniste, indiquent les années trop sèches ; des couches élargies et plus tendres sont le signe d'une grande activité de végétation due à de fréquentes imbibitions du sol ; des cercles cariés, en partie détruits, au milieu des autres, sont le signe certain de ces hivers exceptionnels qui ont désorganisé les tissus sous l'écorce... »

Mais, là-bas, près de votre mare... — pardon, je voulais dire de votre pièce d'eau, — à cet endroit où se confondent en épais buisson, à l'ombre d'un néflier rabougri, les branchages indisciplinés d'un vieux groseiller, d'une souche d'osier, et les jets terriblement armés de la ronce, voyez ce vigoureux liseron blanc qui monte, monte en déroulant sa guirlande de feuilles sagittées ; voyez, ou plutôt, écoutez : ne dirait-on pas que, pour nous appeler, il carillonne en agitant au souffle matinal ses belles cloches de neige, aux bords si gracieusement rebroussés ?

Celui-là, il n'est pas besoin que votre livre vous le décrive pour que vous le reconnaissiez. Maintes fois, sans doute, dans vos promenades, vous l'avez rencontré et admiré ; car, des fleurs de nos champs, c'est une des plus élégantes. Je vous soupçonne même, petite coquette, de l'avoir bel et bien cueilli pour essayer d'en faire une fraîche et riante couronne à votre brune chevelure.

En ce cas, il vous aura fallu dérouler avec précaution sa tige flexueuse, longue spirale qui enlaçait le rameau son soutien. Sans doute, alors, vous avez remarqué avec quelle souple agilité il exécute son opiniâtre ascension et sait trouver, en dépit des obstacles, le chemin le plus court pour aller de plus près contempler le soleil.

Mais ce que vous n'aurez certainement pas remarqué, c'est son insistance à s'enrouler toujours, toujours dans le même sens.

Peut-être vous étiez-vous figuré, quand vous l'avez vu quêtant obstinément un point d'appui, que, dès qu'il l'avait trouvé, il lui était indifférent de s'y suspendre en tournant, selon le cas, aussi bien de droite à gauche que de gauche à droite. Vous vous êtes dit que, heureux de rencontrer qui le porte, il s'accrochait à

l'étourdie, comme il pouvait, à la diable en un mot, sans faire preuve de la moindre réflexion : grave erreur, mademoiselle, grave erreur !

Bien que, Dieu merci ! votre sexe, votre âge et vos goûts vous gardent étrangère aux questions politiques, vous n'êtes pas, que je pense, sans savoir que, sous tous les régimes, il est des gens qui, quoi que disent ou fassent les gouvernants, n'ont souci que de les contredire ou de prendre le contre-pied de leurs actions pour règle de conduite, tandis qu'il en est d'autres qui, au contraire, et sans plus de réflexion assurément, se hâtent toujours d'applaudir ou d'imiter les puissants. Les premiers sont vulgairement appelés opposants, les seconds satisfaits. Eh bien ! figurez-vous que ces étranges individualités ne se rencontrent pas seulement parmi les humains, mais encore dans le monde des plantes.

Une des grandes lois de la mécanique universelle, c'est, vous le savez, le mouvement rotatoire des sphères. Or, la terre, qui, en sa qualité de mère commune des végétaux, pourrait à bon droit, je pense, se prévaloir sur eux d'une sorte de respectable souveraineté, et qui, en sa qualité de sphère, est obligée de tourner, la terre a, elle aussi, ses opposants, qui, on n'a jamais su pourquoi, se garderaient bien de tourner dans le même sens qu'elle, et ses satisfaits, qui, sans de meilleurs motifs peût-être, ne se permettent jamais d'évoluer en sens contraire.

Le *chèvrefeuille*, le *houblon*, le *tamier*, sont au nombre des opposants. Parmi les satisfaits, je trouve les haricots et notre liseron ; aussi entêtés, aussi opiniâtres les uns que les autres, car, — l'expérience en a été faite, — on les verrait plutôt mourir que se départir de leur *opinion*.

Ainsi, pendant que le chèvrefeuille, le houblon, le tamier, pour être fidèles aux traditions de famille, s'enroulent toujours de gauche à droite, il est convenu chez les liserons, comme chez les haricots, qu'on devra s'enrouler de droite à gauche ; le mot d'ordre est général : jamais, par exemple, liseron n'a manqué, ne manque, ni ne manquera à cette prescription originelle, observée aussi scrupuleusement par la modeste *vrillée* des moissons, notre vulgaire compatriote, que par le coquet *volubilis*, transfuge des savanes américaines, et par l'éblouissant *quamoclite*, enfant des rivages asiatiques.

Vous qui êtes la docilité, la condescendance filiale en personne, vous n'allez pas manquer de vous prendre instinctivement d'une sympathie toute particulière pour ces êtres qui, d'âge en âge, témoignent d'une telle déférence pour leur vieille mère. C'est fort bien de votre part ; mais, croyez-moi, ne leur vouez pas votre estime tout entière, sans vous être informée si les mœurs des membres de la famille en général sont aussi recommandables que le ferait supposer ce premier détail.

Procédons, si vous le voulez, à cette petite enquête.

Coupez du même coup cette pousse d'osier qui domine votre buisson et la tige de liseron qui en a opéré l'escalade.

— C'est fait.

— Bien ! maintenant, débarrassez la branche de la spirale qui l'entoure. Puis examinez-la, cette branche, avec quelque attention. Ne voyez-vous pas sur toute son étendue l'empreinte, même assez profonde, laissée par la nerveuse étreinte du compagnon dont vous venez de la séparer ?

Votre livre vous ayant appris que, chez les végétaux, il y a une circulation du sang en quelque sorte analogue à celle que l'on constate chez les animaux, ne vous semble-t-il pas en conséquence que cette branche d'osier, pour rendre service à son voisin le liseron, a dû subir un peu, sinon tout à fait, le supplice du Laocoon ?... Mais ceci me remet en mémoire un souvenir à la fois doux et triste du charmant écrivain, de l'excellent homme qui avait surtout illustré son nom par un livre dont l'héroïne est une fleur...

— Cette fleur, c'est *Picciola* sans doute ?

— Oui, et c'est de Saintine, du bon Saintine, que je veux vous parler. Naturaliste passionné, comme d'ailleurs le prouvent bien des pages de ses œuvres, l'auteur de *Picciola* avait une prédilection pour les études, les observations botaniques ; il savait que ce goût était aussi le mien, et quand un heureux hasard me faisait le rencontrer, je tâchais toujours d'amener l'entretien sur l'attrayant sujet, qu'il excellait à traiter aussi bien de vive voix que la plume à la main.

La dernière fois qu'il me fut donné de passer quelques instants avec lui, c'était chez un ami commun, directeur d'une importante publication périodique. Celui-ci lui ayant demandé pour son journal une de ces *fantaisies* qu'il réussissait si bien, Saintine promit de lui apporter quelques jours plus tard un article, auquel il avait rêvé, et qui devait être intitulé *l'Amitié des fleurs*. Mais cette promesse ne fut pas tenue ; car, quelques jours plus tard, l'âme de Saintine était partie pour ce monde, qu'un pressentiment semblait lui faire entrevoir lorsqu'il écrivait son dernier livre : *la Seconde vie*, — dont le *Musée des Familles* a publié de remarquables fragments.

L'Amitié des fleurs : un riant titre, n'est-ce pas ? et qui paraît annoncer tout un poétique ensemble d'innocentes, de touchantes inclinations. C'est du moins l'idée qui s'offrit à moi, lorsque j'entendis Saintine le prononcer. Déjà même j'allais essayer de traduire quelques-uns des heureux tableaux qui se présentaient vaguement à mon esprit ; mais le poëte m'arrêta net d'un sourire.

C'était en moraliste bien plus qu'en botaniste qu'il avait envisagé son sujet, et le titre adopté par lui devait être entendu ironiquement.

« Dans nos sociétés humaines, me dit-il, l'on crie sans cesse au peu de sincérité des affections, l'on se complaît à ne voir partout qu'obligés ingrats, qu'amis intéressés ; et l'on arrive à cette navrante conclusion, qu'il n'y a rien de bon à espérer de créatures qui se font ainsi un jeu du plus noble sentiment. Je veux démontrer que notre race n'est pas la seule chez qui se rencontrent ces tristes exemples, et pour rendre le rapprochement plus avantageux aux hommes, c'est parmi les êtres ordinairement entrevus sous le jour le plus poétique que je veux prendre mes termes de comparaison. Je veux faire retrouver chez les fleurs ces mêmes mauvais instincts, dissimulés sous les plus gracieux dehors, sous les plus séduisantes apparences. Comme vous avez quelque peu fréquenté ce monde-là, je n'ai qu'à vous dire les noms de certains de mes héros pour que l'esprit de mon apologue vous soit clairement indiqué. La liste en pourrait être longue, car les parasites à divers degrés sont nombreux dans le peuple végétal. Voyez le *liseron* et sa perfide cousine germaine la *cuscute* ; voyez les *orobanches*, les *monotropes* ; voyez le *gui*, le *lierre* ; voyez les *lianes* ; voyez celui-ci, voyez celle-là. »

Les coupables nommés, Saintine se prit, séance tenante, à dresser contre eux un ardent réquisitoire que

je voudrais pouvoir reproduire. Mais, si vous persévérez dans vos études, vous aurez plus d'une fois l'occasion de le formuler vous-même; je vous en laisse donc le soin.

Le liseron se trouvait cité en tête de tous, non comme le plus cruel; mais vous avez en main des preuves de sa façon d'entendre le voisinage : que serait-ce donc s'il vous arrivait de rencontrer dans votre clos sa « perfide cousine germaine! » comme l'appelait Saintine, cette



La cuscute. Dessin de L. Joulin.

cuscute qui, au premier aspect, vous semblerait la plus pure innocente du monde. « ..... Menue, semblable à un fil, — dit M. Grimard dans son magnifique livre intitulé *la Plante*, — elle sort de terre faible et tremblante. — Rien qu'un appui, s'il vous plaît. — Une tige se présente. La *cuscute* ne fait d'abord que s'y enrouler légèrement; puis, de plus en plus, elle l'enlace et la serre avec ses petits anneaux de serpents. Désormais sûre de



Le chèvrefeuille. Dessin de L. Joulin.

vivre, elle rompt effrontément avec les apparences. Vous la croyez semblable aux autres plantes... Erreur! Elle-même se scinde, se coupe en deux, abandonne avec impudeur ses racines terrestres, honnêtes et consciencieuses, et conséquemment superflues, renie son passé, son enfance innocente, se fait vampire, se couvre de suçoirs, s'arme de ventouses, et suce, affame, étrangle en quelques semaines le charitable ami qui lui a prêté son secours. Et lorsque, le meurtre accompli, vous la détachez de force du cadavre de sa victime, vous voyez sur l'écorce de celle-ci d'innombrables blessures : un trou sous chaque suçoir, comme autant de morsures de sangsues. »

Je vous le répète, si vous la voyiez, cette terrible étrangleuse, vous refuseriez de croire aux forfaits dont elle se rend coupable. Elle est blanche, elle est rose, elle est mignonne; ses fleurs agglomérées sont du plus doux effet : c'est comme une boule de petites clochettes d'albâtre translucide, lavé dans une eau légèrement carminée. Souvent elle s'attaque simplement aux orties, mais le plus souvent elle envahit le lin, la luzerne, le trèfle, et, pour arrêter ses ravages, il n'y a d'autre moyen que de porter la flamme sur le champ qu'elle a choisi.

Saintine signalait aussi les *orobanches*, vrais types du parasite, gros, gras, insoucieux. Celles-là ont cependant moins d'effronterie que la cuscute; c'est dans l'ombre souterraine qu'elles agissent, c'est aux racines qu'elles s'adressent. A voir au-dessus du sol leur exubérante santé, leurs grandes fleurs bien franchement épanouies, on les prendrait vraiment pour de probes individus chez qui le calme de conscience produit ses heureux résultats habituels : mais qu'on regarde à côté d'elles, l'on



La glycine. Dessin de L. Joulin.

est sûr de trouver quelque malheureuse plante mourant d'inanition; qu'on fouille la terre à leur pied, on aura le secret de leur embonpoint et de la maigreur de leur voisine.

Pendant que je vous écris, je viens de prendre dans mon herbier une feuille sur laquelle s'étale une de ces *orobanches* replète, dont la souche épaisse, charnue, grosse comme un doigt, est encore fixée aux racines d'un *thym*, qui a eu l'honneur de s'épuiser pour alimenter cette vorace paresseuse. C'est le géant engraissé par le myrmidon. C'est révoltant à voir : et pourtant cela se passe communément ainsi dans le poétique monde des fleurs. Saintine avait donc bien raison... Mais, qu'en pensez-vous? si nous quittions ces affligeantes questions? — Oui, allons!... ou plutôt, puisque nous sommes auprès de votre buisson, restons-y : car nous ne pouvons pas manquer de trouver aux environs quelques plantes dont vous ignorez le nom, et que votre livre va nous aider à reconnaître.

— C'est cela : cherchons.

— Mais tout en cherchant, dites-moi, ne remarquez-vous pas qu'aucune des nombreuses tiges qui s'entrecroisent pour former ce buisson ne tend à se cacher

sous les autres, dans l'épaisseur des autres, mais qu'au contraire, toutes se dirigent de façon soit à dominer les autres, soit à s'échapper de la foule. Regardez au plus obscur de l'inextricable enchevêtrement, vous n'y verrez que des rameaux qu'on dirait morts, tant ils sont dépouillés de feuilles; vous pourrez constater aussi que sur les branches extérieures il n'est guère de feuilles qui ne soient dirigées vers le dehors. Pourquoi cela? Si votre livre ne vous l'a pas encore dit, vous n'avez qu'à le lui demander. Je veux, moi, vous dire, en attendant, comment je résolus le problème, à une époque où j'étais loin de me douter qu'il existât des livres qui s'en occupassent.

Je pouvais avoir alors sept ou huit ans. En ce temps-là, derrière la maison paternelle était un grand jardin au fond duquel, contre le mur, grimpait une belle glycine, qui, au premier printemps, se couvrait de longues grappes lilas et ombrageait un berceau rustique de son feuillage découpé. Moi, qui avais coutume de jouer sous ce berceau, d'y chercher un abri quand le soleil était trop vif, je m'étais pris d'un véritable amour pour la glycine, qui en faisait un lieu de simples délices. Savais-je le nom de la plante? non sans doute; mais il me semblait qu'elle fût à moi, comme j'étais à elle. Il me semblait que ce fût pour moi seul qu'elle portât des fleurs et des feuilles. Quand, à la fin de sa floraison, ses mille pétales éparpillés jonchaient le sol, j'amassais un à un ces pâles débris pour les emporter à la maison; puis je regardais heureux se déplisser les folioles de ses longs rameaux. Bref, c'était *ma* plante, mon amie du jardin.

Un jour, songez quelle dut être ma consternation, comme j'arrive au jardin pour la voir, je trouve le berceau enlevé, et ma pauvre amie traînant à terre. Des ouvriers, des maçons, étaient là creusant au pied du mur pour établir une cave, un cellier, je ne sais plus au juste. Bien qu'on leur eût recommandé d'agir avec précaution, afin qu'elle fût ménagée, la glycine avait été coupée d'un coup de pioche maladroit. Je vis enfouir sa partie inférieure, les racines, le tronc, et jeter au bûcher ses belles branches liées en fagot. Si je pleurais, je vous le laisse à penser; mais le mal était sans remède...

Quelques jours plus tard, les ouvriers ayant fini leur besogne, il y avait à la place de mon berceau ombragé une petite construction aux murs nus. Malgré cette malheureuse transformation, c'était pourtant encore vers ce coin du jardin que je me dirigeais de préférence. Un souvenir m'y attirait. Ma plante, ma chère plante n'était plus là, mais c'était là qu'elle avait été, que je l'avais aimée et que je croyais avoir été aimé d'elle.

Il me paraissait certain qu'elle dût revenir à un moment donné. — L'enfance a de ces charmantes illusions. — Peut-être, à la vérité, pour me consoler, m'avait-on suscité cette espérance que j'avais été heureux d'accepter. Chaque soir, dans ma prière, je disais : « Mon Dieu! faites revenir ma plante. »

Enfin, au bout de deux ou trois mois, un matin, je remarquai par hasard une sorte de gros brin d'herbe blême qui se montrait au bord du soupirail donnant dans la cave. Le lendemain, le nouveau venu pointait au dehors et déjà verdissait. Le surlendemain, il s'ouvrait comme un mignon éventail redressé contre le mur. Alors, je l'examinai de près, en détail, et, dans ce petit faisceau de feuilles qui se *déchiffonnaient* au soleil, je reconnus, non sans un profond ébahissement, l'image parfaite des feuilles de ma chère glycine.

« Ma plante! c'est ma plante qui est revenue, » m'écriai-je; et quand je l'eus longuement contemplée, j'allai partout annonçant, répétant la grande, la surprenante nouvelle.

C'était bien elle qui en effet était revenue; revenue, pensai-je, pour me voir, pour me donner encore des fleurs et de l'ombrage...

Mal inspiré eût été celui qui se fût alors avisé de vouloir m'expliquer autrement cette résurrection miraculeuse et contredire ma souriante conviction.

Aujourd'hui, je ne pourrais plus convertir ainsi en article de foi ma naïve erreur, car je sais, j'ai lu, j'ai vu que la tige, les feuilles de la plante sont avides de lumière. Si je pouvais m'étonner que pour venir chercher le jour à ce soupirail une pousse de glycine, enterrée vivante, eût franchi une distance de plusieurs mètres, je trouverais cet exemple d'une petite plante qui, ordinairement, ne s'élève tout au plus à quelques pouces, et qui, née par hasard au fond d'une mine d'Allemagne, monta jusqu'à cent vingt pieds pour atteindre aux rayons lumineux. Je me citerais aussi à moi-même l'histoire de ce jasmin qui, dit M. Grimard, « traversa huit fois une planche trouée qui le séparait de la lumière, et qu'un observateur malicieux retournait vers l'obscurité après chaque victoire. »

Mais encore qu'en présence du phénomène, mon explication d'aujourd'hui différât essentiellement de celle d'autrefois; encore que je ne dusse attribuer à la plante qu'une sorte d'instinct originel, là où je me plaisais à voir comme une manifestation de l'âme, toujours est-il que le merveilleux, le mystère, serait devant moi. Ame de l'homme, instinct de la plante, ne sont-ce pas deux formes voisines que revêt le grand principe de vie pour s'affirmer à nous, et...

Mais, arrêtez-moi; car me voilà dogmatisant et non plus herborisant; — herborisant, dis-je. Où vais-je prendre, je vous le demande, que nous ayons le moins du monde herborisé aujourd'hui? A la vérité, nous sommes partis ensemble dans cette intention, avec ce but en perspective. Mais but, intention, nous avons tout oublié pour faire simplement l'école buissonnière. Nous avions emporté un livre, nous ne l'avons point ouvert. C'est la faute au grand livre de la nature qui était ouvert devant nous; et ma lettre est trop longue pour être continuée. L'herborisation sera donc remise à une autre fois. Jean-Jacques a écrit ces mots dans une de ses magnifiques épîtres sur la botanique : « J'ai toujours cru qu'on pouvait être un très-grand botaniste sans connaître une seule plante par son nom. » Et il appelle la nomenclature « un savoir d'herboriste. » Vous voyez que Jean-Jacques serait content de nous, car nous avons *botanisé* et non pas *herborisé*. Peut-être, d'ailleurs, est-ce à dessein que j'ai manqué au programme que j'avais paru accepter. Peut-être ai-je voulu répondre d'avance au reproche que vous pourriez me faire un jour, de vous avoir lancée dans une étude aride et toute de mots.

Quelques jours se passeront avant que je vous écrive de nouveau; mettez-les audacieusement à profit pour tenter l'expérience : le succès est à ce prix. Vous ne tarderez pas à en convenir.

Ainsi donc, de l'audace, et au revoir!

Eugène MULLER.

(La fin prochainement.)

SOUVENIRS DE VOYAGES.

SAINT-ÉMILION. — LES DERNIERS GIRONDINS.

Il y a déjà quelques années de cela, je me promenais dans les rues de Libourne, où m'avaient appelé je ne sais plus quelles affaires, quand je m'entendis héler par mon nom. Je levai la tête, assez étonné de la notoriété dont je paraissais jouir dans le département de la Gironde, bien plus étonné encore quand, au fond d'une calèche, ma foi! fort confortable, j'aperçus le visage gai et souriant de Félix Thorigny, un des vieux amis du *Musée des Familles*, dessinateur de grand talent, on le sait, mais aussi homme d'esprit et de cœur, je suis bien aise de le dire. La voiture s'était arrêtée, et nous avions déjà échangé une cordiale poignée de main :

— Montez ! me dit Thorigny.

— Eh! où diable allez-vous ainsi?

— A Saint-Émilion. On m'a assuré que la ville offre des curiosités à nulles autres pareilles; c'est une excursion de quelques heures seulement, et je vous offre une place dans mon excellente calèche.

Je ne connaissais pas Saint-Émilion, et j'aime fort Thorigny; aussi me laissai-je facilement convaincre. Quelques secondes après, je me trouvais assis à côté de mon artiste, et nos deux chevaux nous emportaient au grand trot par une route agréable, bien qu'un peu monotone, qui s'allongeait à travers une plaine fertile, couverte de vignes, de champs de maïs et d'arbres fruitiers. Au bout d'une heure à peine, la plaine, se rétrécissant, devenait un frais vallon resserré entre deux collines assez escarpées, et, au fond, nous apparaissait une longue flèche gothique. C'était le clocher de Saint-Émilion.

Disposée en amphithéâtre, la ville couvre de ses ruines le versant des collines et la lisière du plateau. Un fossé, creusé dans le roc, et qui n'a pas moins de trente pieds de profondeur sur cinquante de large, la protége du côté de la vallée. Au delà, s'élevaient autrefois de hautes et fortes murailles crénelées. Six doubles portes, surmontées de tours carrées, et défendues encore par deux autres tours, sentinelles avancées, donnaient entrée dans cette espèce de château gothique. Aujourd'hui, murailles, portes et tours couvrent le sol de leurs débris et comblent presque le fossé. Autour de la ville règnent d'immenses grottes que la main de l'homme a creusées dans le roc et où habite une population industrieuse de carriers et de vignerons. Au-dessus de ces rochers se récolte le fameux vin de Saint-Émilion.

Cependant, nous étions descendus de voiture à la porte d'une auberge d'un aspect réjouissant, et bientôt, le crayon à la main, nous nous engagions dans la principale rue de Saint-Émilion.

Le premier monument curieux qui arrêta nos regards fut un ancien couvent de Cordeliers, dont une végétation puissante soutient seule les arceaux en ruine. Inutile de dire qu'un instant après le couvent des Cordeliers figurait sur l'album de mon compagnon. Nous nous remîmes alors en marche, et, plus nous avancions, plus je reconnaissais l'exactitude des renseignements que m'avait donnés Thorigny, en me représentant notre petite ville comme un musée presque complet de la vie au moyen âge. Elle doit son nom et son origine à saint Émilion qui, au huitième siècle, y fonda un monastère de Bénédictins. Pour se mettre à l'abri des Sarrasins, — dit la légende, — le saint se creusa lui-même une grotte où l'on montre encore, taillés dans la pierre, son lit, sa chaise et sa table. Après lui, ses compagnons et ses disciples entreprirent, à leur tour, de creuser une église dans le roc. Cette église *monolithe*, œuvre de plusieurs générations, et monument peut-être unique dans le monde, se compose d'une nef et de deux bas côtés d'inégale largeur. La voute repose sur huit piliers énormes, ornés de sculptures grossières, à la façon des églises romanes. Les six croisées de la façade éclairent à peine la demi-obscurité des trois longues allées de l'édifice, où règne en tous temps une humidité froide. A gauche, s'élève la petite chapelle en rotonde qui renferme la fontaine et la cellule du saint.

Mais, dès le douzième siècle, les Augustins, qui avaient succédé aux chanoines de Saint-Benoît, abandonnaient l'église primitive pour en construire une autre au-dessus du rocher, ainsi qu'un cloître et une tour qui plus tard servit de base au clocher gothique que l'on aperçoit en arrivant.

Pour la seconde fois, Thorigny s'était installé sur une pierre qui, au besoin, pouvait passer pour un siége, et, son grand carton ouvert sur ses genoux, il *croquait* l'étrange monument.

En ce moment, un homme passa auprès de nous, s'arrêta et jeta un regard discret sur l'album. Je me retournai, et, à son costume, reconnaissant un prêtre, je le saluai avec respect. Il s'inclina à son tour, et, après quelques compliments adressés à mon compagnon :

— N'est-ce pas, messieurs, dit-il, que ces ruines sont curieuses pour l'artiste? mais si elles pouvaient raconter les sombres légendes dont elles ont été les muets témoins, combien plus intéressantes encore elles seraient pour le philosophe et le chrétien!

Je dressai l'oreille. Comme Thorigny, me dis-je, aurais-je à mon tour ma bonne fortune? De fait, le prêtre ne demandait pas mieux que de satisfaire ma curiosité. Mais la chaleur était étouffante, et quelque insinuant que fût l'exorde, j'eusse hésité, si mon cicerone n'eût ajouté l'offre obligeante d'aller au presbytère goûter un instant de repos. Quant à Thorigny, il faut croire qu'Apollon, en sa double qualité de dieu des arts et du soleil, a pour ses adeptes certains ménagements, car il ne bougea pas de place.

Cependant mon interlocuteur n'était autre que le curé de Saint-Émilion lui-même, un beau et grand vieillard aux cheveux blancs, qui lui faisaient comme une auréole autour du front. Quand il me vit un peu reposé et rafraîchi par un verre de l'excellent vin qu'Ausone lui-même a chanté :

— Vous n'attendez pas, dit-il, que je vous raconte l'histoire de Saint-Émilion depuis sa fondation, comment notre ville fut prise, reprise et pillée vingt fois par Louis VIII, les Anglais, Charles VII, par les protestants et les catholiques; comment, pour se l'attacher définitivement, nos rois la visitèrent, confirmant ses franchises et priviléges. Cette histoire a été écrite par un de nos compatriotes, M. Guadet, et très-bien, il paraît, puisque l'Institut l'a couronnée. Mais, sans remonter si haut, il est un fait dont je puis vous parler, puis-

que j'en ai été le témoin, je veux dire la mort des derniers Girondins.

A ces mots, je fis un mouvement. Mon hôte lut ma surprise dans mon regard, et reprit en souriant d'un sourire triste et doux :

— Que voulez-vous! J'ai soixante-quinze ans, j'en avais dix alors; je suis un vieillard, j'étais un enfant; mais de semblables faits laissent dans la mémoire une empreinte que les ans n'effacent pas.

Or, dans les derniers mois de 1793, une barque de pêcheurs jeta au Bec-d'Ambès, petit port de la Gironde aux environs de Bordeaux, sept hommes échappés à l'échafaud révolutionnaire. Ces hommes étaient Barbaroux, Buzot, Guadet, Louvet, Pétion, Salles et Valady. Ils expiaient par l'exil, bientôt par la mort, le crime de n'avoir pas osé s'opposer aux terribles décrets de la Convention. Ils arrivaient de Normandie et de Bretagne, échappant à grand'peine aux recherches des agents de la république, et traversant sans être reconnus une flotte de vingt-deux navires de guerre.

La Gironde, c'était la terre du salut, du moins ils le pouvaient croire. Malgré les efforts de Tallien et d'Ysabeau, le parti fédéraliste avait encore à Bordeaux de puissantes racines. Le beau-frère de Guadet habitait le



Les ruines du couvent des Cordeliers, à Saint-Emilion. Dessin de F. Thorigny.

Bec-d'Ambès; son père, Saint-Émilion. Chacun des réfugiés comptait dans le département bon nombre de parents et d'amis.

Mais le lendemain même de l'arrivée des fugitifs, un détachement, envoyé de Bordeaux, se présentait au Bec-d'Ambès, et ils n'avaient que le temps de gagner la campagne et de se diriger vers Saint-Émilion. En même temps qu'eux, et suivant leurs traces, cinquante cavaliers accouraient à toute bride. Le père de Guadet est arrêté et gardé à vue. Heureusement déjà les Girondins avaient trouvé un autre asile chez une belle-sœur de Guadet, Mme Bouquey. C'était une espèce de souterrain communiquant d'un côté aux caves de la maison, de l'autre, à un puits de trente pieds de profondeur. Là, les fugitifs étaient relativement en sûreté, à la condition toutefois de ne pas mourir de faim. C'est qu'en effet, en présence de la disette, les municipalités fixaient elles-mêmes les besoins d'une maison d'après le nombre des habitants, et, demander des rations supplémentaires, c'était trahir la présence de ses hôtes. Il fallut donc à huit se partager la portion d'un seul, heureux quand par hasard on trouvait quelques fruits, un poulet à acheter en cachette. Et cependant la gaieté assaisonnait ces tristes repas et montrait aux fugitifs l'abondance dans un avenir meilleur. Un jour, cependant, il fallut se séparer. Une imprudence avait dénoncé leur pré-

sence à Saint-Émilion. C'était le 12 novembre, le jour même où Mme Roland montait sur l'échafaud. Les sept amis se dispersèrent dans la campagne, demandant à l'amitié un asile que la peur leur refusa. Deux d'entre eux quittèrent définitivement leurs compagnons : Valady, qui se dirigea vers l'Espagne; Louvet, qui revint à Paris. Le premier marchait à la mort; le second devait seul échapper, en se jetant dans la gueule du lion, au sort qui attendait les derniers Girondins.

La nuit suivante retrouvait les amis, désormais réduits à cinq, Barbaroux, Buzot, Guadet, Pétion et Salles, dans un nouvel asile qu'un pauvre homme nommé Troquart leur avait préparé à Saint-Émilion. Là, les fugitifs jouirent de quelque répit; mais la nouvelle de la mort de leurs amis de Paris et de Mme Roland acheva de leur enlever le peu de courage qui leur restait.

En même temps la Convention envoyait de Paris de nouveaux commissaires chargés de réchauffer le zèle



L'église monolithe et le clocher de Saint-Emilion. Dessin de F. Thorigny.

des municipalités de la Gironde. Cette fois, ce ne sont plus des hommes, mais bien des chiens, dressés par deux misérables, Marcou et Favereau, qui donnent la chasse aux fugitifs, mais encore inutilement. Un jour cependant un détachement visite la maison du père de Guadet, et un gendarme remarque que les murs extérieurs sont plus larges que l'intérieur du grenier; il sonde la muraille avec sa baïonnette, et entend le bruit d'un pistolet qu'on arme. A l'instant le mur est démoli, et, dans une cachette ménagée dans l'épaisseur, on découvre Guadet et Salles. On les transporta de suite à Bordeaux, et quelques heures après leurs têtes tombaient sur l'échafaud.

Le soir même, Barbaroux, Buzot et Pétion quittaient leur asile, n'emportant pour provision qu'un pain et un morceau de viande froide. Ils errèrent toute la nuit dans la campagne, poursuivis par des bandes de volontaires. Barbaroux, désespérant de leur échapper, se tira un coup de pistolet dans la figure. La balle ne fit que lui fracasser la mâchoire et lui couper la langue. Arrêté et

conduit à Bordeaux, il fut exécuté sur-le-champ. Quant aux derniers Girondins, ils s'étaient enfoncés dans les bois, et, quelques jours après, des vignerons trouvèrent, sur la lisière d'une forêt, des chapeaux, des vêtements déchirés et deux monceaux d'ossements humains dépecés par les loups. C'était tout ce qui restait de ces deux hommes qui, de leur vivant, s'appelaient Pétion et Buzot et avaient un instant gouverné la France.

A d'autres de juger les Girondins, ajouta le prêtre : devant un dénoûment si terrible, devant une mort si saisissante, nous ne pouvons que nous incliner.

Il s'était tu, et moi, de mon côté, ému et silencieux, je songeais à ces grandes expiations qui sont aussi de grands exemples.

— Sabre de bois! qu'il fait chaud! s'écria une voix derrière nous.

C'était l'ami Thorigny qui nous rejoignait enfin, mais tout en nage et rouge comme une pivoine. Il est vrai que d'une main triomphante il nous montrait les deux ravissants dessins qui devaient perpétuer le souvenir de notre excursion à Saint-Émilion.

Ch. WALLUT.

ÉTUDES MORALES.

LE ROI DE LA CRÉATION ET SES SUJETS, OU DES RAPPORTS DE L'HOMME AVEC LES ANIMAUX DOMESTIQUES (1).

V. — LE BŒUF, LE VEAU, LE MOUTON ET LE COCHON; LES ANIMAUX EXCOMMUNIÉS AU MOYEN AGE.

Si le bœuf, le mouton et le porc n'étaient que tués et mangés, sans doute ce ne serait pas précisément très-agréable pour eux; toutefois ils devraient s'y résigner, n'ayant aucun moyen de se défendre contre les hommes, lesquels sont nés carnivores et trouvent leur chair excellente. Mais on les martyrise le plus souvent avant de leur ôter la vie, et en cela le roi de la création me paraît abuser des prérogatives attachées à sa couronne.

Parmi les animaux qui ont l'honneur d'avoir pour sépulture l'estomac de leur monarque, il en est dont on utilise les forces et l'intelligence; d'autres, dont on récolte la toison comme on fauche le foin dans les prairies; d'autres enfin qui, rétifs ou incapables, vivent exclusivement pour grandir, grossir, engraisser et mourir. Ce sont assurément, parmi ces prédestinés de l'abattoir, les plus favorisés par la Providence.

J'ai vu des vaches dans le Béarn, et voici ce que j'en ai dit ailleurs (2) :

« Si je plains les chevaux à Paris, la ville du monde où ils sont le plus maltraités, je n'envie pas le sort des vaches béarnaises.

« Ici toutes les charrettes sont attelées, non de bœufs, mais de vaches qui courbent parfois la tête jusqu'à terre.

« Quelle position, bon Dieu! pour celles qui ont la migraine!

« Du reste, si les vaches n'ont pas pour seule mission dans le Béarn, comme partout ailleurs, de nous fournir du lait, des veaux, et d'aller finalement prendre leur retraite à l'abattoir; s'il faut encore qu'elles travaillent comme des chevaux, elles en sont récompensées par l'honneur de figurer dans les armes du pays. »

Les bœufs ont partout le sort des vaches dans le Béarn, et il est des pays, en France, où l'on garnit la tête de ces animaux, réputés méchants, d'une couronne de pointes en fer. Quand le bœuf sous le joug tente de lever la tête, les pointes de fer pénètrent ses chairs. De temps à autre, les paysans qui conduisent ces animaux inspectent l'état des blessures pour en ôter les vers que la décomposition y a fait naître. Deux ou trois feuilles d'arbre ramassées sur la route servent à faire cet horrible pansement, et le paysan remet sur la tête du martyr l'instrument de torture; ce qu'il fait sans malice, naïvement, par habitude, et comme la chose du monde la plus simple et la plus naturelle.

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.
(2) *En vacances*, 1 vol. A. Faure, 23, boulevard Saint-Martin.

Or, il arrive parfois que ce régime abominable de tortures stupides rend réellement furieux un animal qui n'était qu'indépendant.

La vie des moutons serait de toutes les existences la plus poétique et la plus enviable, si on devait s'en rapporter aux pastorales de Mme Deshoulières et aux fables du capitaine de dragons Florian. En réalité, les moutons, que la nature a doués d'un poil long, chaud et touffu pour couvrir leur corps, et non pour nous faire des bas de laine, sont heureux les trois quarts du temps comme des Parisiens et des Parisiennes qu'on forcerait à se vêtir, dans les mois de décembre et de janvier, de pantalons de coutil blanc et de robes d'organdi rose.

Pauvres moutons, toujours on vous tondra.

Je partage l'avis du poëte, et je serais très-fâché qu'il en fût autrement. Charité bien ordonnée commençant par soi-même, et les bas et les habits de laine étant une très-bonne chose, c'est tant pis pour les moutons. D'ailleurs, le bon La Fontaine, qui s'y connaissait, nous a donné raison sur les moutons quand il a exposé en un vers cette éternelle vérité :

La raison du plus fort est toujours la meilleure.

Or donc, faisons travailler les bœufs et les vaches, privons de leur lait les veaux pour en faire des crèmes à la fleur d'oranger, tondons les moutons et tondons-les ras pour alimenter nos fabriques d'étoffes, employons les cochons à chercher des truffes qui leur passeront sous le nez; mais au nom de la morale publique outragée, au nom de la justice violée, au nom de la religion méconnue dans son esprit, quand viendra pour ces animaux l'heure finale, n'ajoutons pas aux rigueurs nécessaires des rigueurs inutiles, qui révoltent nos instincts et nous déshonorent.

Dès qu'un animal de boucherie est condamné à devenir notre proie, on ne le traite plus comme un être sensible, mais comme une chose inerte. C'est véritablement monstrueux, et si nous voulions ici révéler ce qu'on pourrait appeler les *mystères de l'abattoir*, ce serait à soulever d'indignation et d'horreur les cœurs les plus froids, les esprits les plus indifférents. Nous le ferons peut-être un jour, mais ailleurs. Dans le *Musée des Familles*, nous ne pouvons et ne voulons écrire que ce qui peut être lu par tous, avec profit pour tous, et sans inconvénient pour personne.

Aussitôt que les bestiaux, suffisamment engraissés et refaits de leurs fatigues, sont arrachés au pacage pour être conduits à l'abattoir, commence pour eux une série de souffrances inutiles et atroces.

Avant la construction des chemins de fer en France, les animaux destinés à l'abattoir faisaient la route à pied par les voies vicinales et les chemins de traverse. Des étapes de vingt-quatre et vingt-huit kilomètres étaient souvent doublées, notamment quand les conducteurs de bestiaux avaient fait de trop longues haltes dans les cabarets et qu'il fallait arriver à heure fixe. Privés de nourriture (dès qu'un animal est vendu, toute alimentation lui est supprimée par économie), privés de sommeil, exposés aux intempéries nuit et jour, persécutés par les chiens et battus par les meneurs, les animaux, dont quelques-uns avaient entièrement usé leurs sabots dans ces courses furieuses, arrivaient à l'abattoir plus morts que vifs.

Les chemins de fer, en épargnant aux bestiaux les fatigues de la route, n'ont point amélioré leur condition. Ils l'ont singulièrement empirée au contraire. Quand il était si facile aux Compagnies de fabriquer pour les animaux des caisses où ils pussent manger, boire et respirer à l'aise, elles ont construit des waggons qui sont de véritables instruments de supplice. Dans ces étroites caisses, aucune place n'a été réservée pour le boire et le manger, et les animaux y sont livrés à toutes les intempéries, si les caisses sont ouvertes; à l'étouffement, si elles sont fermées. Dans tous les cas, les animaux sont si pressés les uns contre les autres, que bon nombre arrivent les côtes enfoncées. Je n'exagère rien, et j'adoucis, tout au contraire. Pour savoir toute la vérité sur cet horrible sujet, il faudrait lire soit l'ouvrage de M. Delattre, avocat du barreau de Paris, sur le droit des voyageurs en chemins de fer; soit les écrits de M. le docteur Bertherand (de Lille); soit les publications de MM. Frédéric Borgelle, Allier, Parguez, caissier de la caisse de Poissy, Montalent-Bongleau; soit enfin le rapport de M. Blatin, parlant au nom d'une commission composée de MM. Bourguin, Genty de Bussy, Godin, Leblanc et Ratin. Ce sont ces divers documents qui nous ont guidé le plus souvent dans nos recherches en nous épargnant bien des contrôles pénibles.

C'est, à l'arrivée ou au passage des trains, un concert de cris de fureur, de gémissements sourds, de hurlements effroyables à fendre l'âme et à faire dresser les cheveux. Si jamais il prend fantaisie au démon de donner une matinée musicale à son bénéfice, je lui conseille de ne pas choisir d'autres virtuoses.

Croyez-vous maintenant que de tels animaux soient une nourriture bien saine? *Je suis convaincu,* dit le docteur Blatin, parlant au nom de la Commission dont nous avons plus haut fait connaître les membres, *je suis convaincu que beaucoup d'affections graves, telles que le charbon et l'anthrax, peuvent avoir pour cause l'usage de la viande d'un animal malade ou surmené.*

Que pensez-vous de la découverte? Il me semble qu'à défaut de compassion, elle devrait protéger les animaux contre les tortures qu'on leur inflige. En vérité, je trouve le roi de la création passablement maladroit; il n'est jamais agréable, en effet, de déjeuner de côtelettes à la typhoïde, de dîner de gigot au charbon et de souper de tranches de bœuf salé à l'anthrax. Il est vrai que le roi de la création est multiple. Qu'importe à ceux qui vendent ces côtelettes, ce gigot et ces tranches de bœuf, qu'ils renferment en eux les principes d'une maladie quelconque, puisque ce n'est pas eux qui les mangeront?

Messieurs les bergers, les porchers et les bouviers ne raisonnent d'ailleurs pas toujours juste. On leur loue les waggons pour une somme déterminée, et ils s'imaginent accomplir un profit estimable en *foulant la marchandise,* comme ils disent, de manière à ne pas perdre un pouce de terrain.

Pendant les premières heures du trajet, la marchandise se conduit assez bien; mais quand la fatigue, la faim, la soif, tous les tourments se sont fait sentir, l'esprit de la marchandise s'exalte, ses mauvaises passions se font jour absolument comme chez les hommes, et la marchandise, ne sachant à qui s'en prendre de tout ce qu'elle endure, finit par tourner ses fureurs contre elle-même. C'est alors dans cette caisse de l'enfer une bataille sans merci et à bout portant : œil contre œil, bouche contre bouche, dent contre dent, groin contre groin. Fatalement les plus faibles succombent dans ce champ de bataille où toute retraite est impossible.

Comme l'extrême comique touche quelquefois à la cruauté, on se prend à rire malgré soi en voyant le débarquement dans les gares des bandes de porcs après un long trajet. A l'un il manque une oreille, toute fraîchement cueillie; un autre a perdu sa queue, mangée sans qu'il pût la défendre; celui-là trotte sur trois pattes, la quatrième s'étant égarée dans le waggon; celui-ci porte dans le flanc l'empreinte d'une dent de la plus belle venue; cet autre expose aux amateurs de petit salé son lard, épais et blanc, dans une entaille longue et béante comme une rigole. Bref, presque tous sont plus ou moins écloppés, ahuris, éperdus, abrutis. Les conducteurs de bestiaux, touchés à la vue de ce spectacle lamentable et comprenant tout ce qu'on doit à de semblables infortunes, lancent contre les invalides à longue soie les chiens, toujours disposés à mordre; appuyant en outre, par des coups de fouet vigoureux et abondants, l'éloquente argumentation de ces derniers.

Il arrive assez souvent qu'après un voyage de trente et quarante lieues, des bœufs, sous l'influence de la trépidation du convoi, accablés de besoin et de fatigues, tombent en touchant la terre. Les hommes qu'on appelle *toucheurs,* — un nom significatif, — et dont le métier est de conduire les bestiaux écloppés ou non, ne connaissent qu'un moyen pour ranimer leurs forces : la dent du chien et le bâton.

Eh bien, le croiriez-vous? il y a, d'après le témoignage de messieurs les toucheurs eux-mêmes, des animaux assez *entêtés* pour ne pas céder à ces exhortations. Alors, ma foi, les toucheurs ont recours à un autre moyen, qu'ils appellent le *grand jeu.* On lie le bœuf *têtu,* par les cornes, au bout d'un cabestan. Ou la corde casse, ou le cabestan se démonte, ou les cornes se déracinent, ou l'animal est hissé dans une charrette en poussant des beuglements épouvantables.

En ce qui regarde les moutons entêtés de ce même genre d'entêtement, on les lie par les quatre pattes, quand on a des cordes; on les *courmanche* quand on n'en a pas.

Courmancher! voilà un verbe inconnu de nos lectrices, et sans doute aussi du plus grand nombe de nos lecteurs. Je vais en expliquer la signification.

Pour *courmancher* un mouton, rien de plus simple : on prend les deux membres postérieurs de l'animal et on les noue délicatement, comme on ferait de deux bouts de faveurs. Les articulations se luxent, les os se fracturent avec un craquement sinistre, et l'œil de la bête se couvre du voile de la mort. Puis, le bourreau, se ser-

vant des membres noués comme on se sert de l'anse d'un panier, y passe son bras sans façon, et porte ainsi le mouton jusqu'à la charrette où il est lancé à la volée.

Peut-être, pensez-vous, qu'après ce supplice préparatoire, le boucher va se hâter de donner aux malheureuses bêtes le coup de grâce qui leur serait bien dû? Erreur: « Elles sont *ordinairement*, disent les docteurs Blatin et Carteau, déposées dans des caves où elles attendent quelquefois *deux ou trois jours* qu'il plaise au garçon boucher de venir les prendre pour mettre fin à leur agonie. »

Aux tortures que nous avons fait connaître et à beaucoup d'autres que nous avons cru devoir taire, vient s'ajouter pour quelques veaux la *question de l'eau*, telle, à peu près, que la subit, pendant son interrogatoire, Mme la marquise de Brinvilliers, de vénéneuse mémoire.

Ce n'est point à l'indifférence ou à l'incurie qu'il faut reprocher cette dernière atrocité, mais à une détestable spéculation.

Pour élever frauduleusement le prix des animaux vendus au poids et vivants, quelques marchands leur ingurgitent, de force, une certaine quantité d'eau peu de temps avant de les conduire au marché. Le veau en meurt souvent quelques heures après, mais il est vendu, et l'argent est empoché par l'honnête éleveur.

A Bruxelles on fait mieux : on mêle du sable à l'eau qu'on force les bêtes à avaler. C'est plus lourd. Quelques veaux, il est vrai, — des caractères mal faits, — meurent subitement de cette amélioration dans leur état d'embonpoint. Mais, qui ne risque rien n'a rien.

Être bœuf en France, et, en général, partout en Europe, ne constitue pas le suprême bonheur, nous venons de le voir; mais être bœuf en Abyssinie, c'est beaucoup moins réjouissant encore. Ici nous finissons toujours par tuer nos bœufs avant de les manger, bien que nous y mettions parfois un temps assez long; en Abyssinie, c'est cru et vivant que le roi de la création tient à manger son *beef*. Mon Dieu! oui, on attache la bête par la tête et par les pieds, et c'est sur elle, vivante, que d'adroits opérateurs choisissent et détachent le morceau préféré, sans intéresser les parties essentielles à la vie.

— Garçon! encore une petite tranche dans l'entrecôte.

— Monsieur, cette partie est déjà mangée.

— Dans ce cas, un morceau du haut de la culotte.

— Monsieur, je crains que le bœuf ne résiste pas à une nouvelle ablation dans cette partie déjà très-endommagée de son individu; mais je ne verrais aucun inconvénient à lui demander une tranche de son faux filet.

— Soit! garçon, coupez-en deux: je me sens en appétit ce matin.

Croyez-moi, lecteurs, je n'exagère rien; si invraisemblable que puisse paraître ce fait, il est vrai de point en point. Si vous en doutez, vous en trouverez la preuve dans la collection choisie des *Voyages autour du monde* de sir William Smith.

Il faut aller dans l'Inde et se mêler aux adorateurs de Brahma pour voir certains animaux, notamment les vaches, les veaux et leur respectable père, jouir d'un bonheur parfait ici-bas.

Entre la condition d'être humain avec toutes les misères qui s'attachent à l'homme en tous lieux et dans toutes les positions de la vie et la condition de vache chez les serviteurs de Siva, il n'y a pas à hésiter, la vache l'emporte de beaucoup en avantages et en prérogatives.

Les chevaux sont, je crois, de tous les animaux domestiques, les moins protégés par les superstitions de ces peuples idolâtres. En effet, nous voyons dans les livres sacrés des Indiens que le sacrifice d'un cheval, loin d'être désagréable à Brahma, lui fait, au contraire, le plus grand plaisir. A ce point qu'un prince qui l'accomplirait cent fois, c'est-à-dire qui immolerait cent chevaux en l'honneur du Tout-Puissant, aurait le droit de régner sur les dieux mêmes. Le législateur et savant théologien Manou a reconnu clairement que le simple croyant qui ferait chaque année le sacrifice d'un cheval, tout en se condamnant à ne jamais manger de viande, obtiendrait cette même récompense. Pauvres chevaux!

On sait que Brahma change en bêtes les hommes après leur mort, et qu'il enveloppe leurs âmes dans tel ou tel animal, suivant les fautes de chacun.

Il est curieux de parcourir ce code pénal qui fait de tous les animaux de la création des prisons pour les hommes.

La femme qui viole ses devoirs conjugaux est changée en chacal; l'homme qui a négligé de faire ses prières prend la forme d'un perroquet.

Pour punir ces pécheurs devenus oiseaux, on les condamne à prononcer le nom de *Rama*, qu'ils répètent presque sans discontinuer. Les dévots achètent ces perroquets, qu'ils payent fort cher, pour les entendre dire *Rama*, ce qui est un excellent moyen de gagner les bonnes grâces du ciel indien.

Si quelque brahmane viole le vœu de chasteté, c'est un âne borgne et noir qui en supporte les conséquences. On sacrifie la pauvre bête dans un endroit où quatre chemins se rencontrent et pendant la nuit. Quand l'âne est abattu, on l'écorche, et l'impudique pécheur se fait un paletot. Ainsi recouvert de sa peau, il va demander l'aumône dans sept maisons en confessant ses torts. Puis il observe le jeûne. Au bout d'un an de ce régime et de ce costume, il peut sortir de la peau de l'âne et reprendre sa position dans le monde : il est purifié.

La métempsycose a eu du moins ce bon effet, de protéger les animaux contre la brutalité des hommes qui, dans ce cas, du reste, n'agissent que par égoïsme. Mais cette protection est souvent bizarre et quelquefois tout à fait inexplicable. Ainsi, il en coûte une bêche ou un bâton ferré d'amende à quiconque se permet de tuer un serpent.

L'amende est d'un pot de beurre clarifié pour celui qui, par méchanceté, met à mort un cochon.

Le trépas d'un perroquet, qu'il dise *Rama* ou qu'il ne dise rien, coûte un veau de deux ans.

Celui d'un héron s'expie par l'abandon d'un veau de trois ans.

Quiconque a tué un cygne, un milan, un faucon, un paon ou un singe est impitoyablement condamné à une vache d'amende.

Quand le sacrifice d'un cheval n'est pas un sacrifice religieux, il est puni de la perte d'un vêtement en faveur de l'État.

Un éléphant immolé sans nécessité coûte au meurtrier cinq taureaux noirs.

La peine est moindre des quatre cinquièmes pour avoir fait passer le goût de l'herbe fraîche à un bouc ou à un bélier.

Un âne tué se paye un veau d'un an.

Enfin, et ceci est la punition la plus originale et aussi la plus difficile à digérer, la faute d'avoir dérobé des

choses susceptibles d'être mangées, telles que racines, fleurs, fruits, etc., s'expie en avalant les cinq produits d'une vache, c'est-à-dire du lait, du caillé, du beurre, de l'urine et de la bouse.

Les bœufs sacrés qu'on trouve à chaque pas dans les rues de Bénarès, rappellent le culte égyptien du bœuf Apis. La multitude de ces animaux est une calamité que l'autorité anglaise n'a pu, jusqu'ici, combattre efficacement.

C'est qu'en effet, de toutes les erreurs d'une nation, les erreurs religieuses sont incomparablement les plus difficiles à redresser; or, les habitants de Bénarès regardent avec une vénération profonde ces quadrupèdes, qu'ils nourrissent et entretiennent pieusement dans l'intérêt de leur âme, à eux. Les Hindous sont persuadés qu'à la mort d'un parent ou d'un ami, si on lâche, pour le laisser errer libre, un taureau noir, l'animal emporte à la pointe de ses cornes les péchés du défunt. Cette manière d'expiation, d'une pratique fort simple, a l'immense avantage, pour le défunt, de lui épargner le désagrément de renaître sous la forme peu sympathique d'un crapaud, d'un ver de terre ou d'une limace. Qu'on juge par là de l'énorme quantité de taureaux vagabonds, mais du reste très-doux, qui errent un peu partout dans cette patrie aimée de la race bovine. Pourtant, quand la gent cornue a par trop procréé, et qu'il y a danger pour la population d'être écrasée par ces hôtes importuns autant que sacrés, les magistrats anglais, aujourd'hui maîtres du pays, ordonnent une razzia.

Mais il faut s'entourer de précautions pour accomplir cette mesure d'utilité générale, qui révolterait les fanatiques. A la nuit, des agents de police conduisent mystérieusement les quadrupèdes dans les forêts voisines, où des léopards incrédules, dit un écrivain, et des tigres esprits forts ont bientôt fait justice des prétentions de ces bœufs-dieux.

Ne nous moquons pas trop des Indiens à l'égard de ces folies animales. Un jurisconsulte très-célèbre dans la première moitié du seizième siècle, — il n'y a que trois cents ans! — a traité longuement la question des animaux nuisibles au point de vue des poursuites légales à diriger contre eux. Il examine sérieusement leur expulsion par voie d'anathème et de malédiction, et se demande si les animaux peuvent être traduits devant les tribunaux ordinaires. Le savant jurisconsulte, après quelques hésitations, conclut affirmativement. Viennent ensuite les questions de procédure, si délicates quand il s'agit de juger les hommes, plus délicates encore quand les coupables traduits à la barre sont des chenilles, des anguilles, des mouches, des rats, des limaçons, etc.

Barthélemy de Chassanée (c'est le nom de cet illustre jurisconsulte) est fort embarrassé de savoir si les insectes doivent être cités en personne, *personaliter*, ou s'il suffit qu'ils comparaissent par procureur. En admettant la comparution des insectes par procureur, une objection grave se présente : les animaux incriminés peuvent-ils déférer à une invitation que leur intelligence ne leur permet pas de comprendre? N'y a-t-il pas, au point de vue du droit dont Barthélemy de Chassanée est le loyal défenseur, de sérieux inconvénients à ce que le juge donne aux petites bêtes en cause un procureur à leur insu? Grand embarras de la part du jurisconsulte. Sa conclusion, néanmoins, est qu'un tiers peut se présenter et proposer, au nom des animaux assignés, toutes sortes de moyens en la forme et au fond.

Chassanée, dont les curieux écrits ont eu les honneurs de plusieurs éditions, dit avoir vu un certain nombre d'arrêts prononcés par l'officialité de Lyon, de Mâcon, etc., tant contre des insectes que contre d'autres animaux, tels que rats, colimaçons, etc.

Tous les détails de la procédure usitée en pareil cas sont fidèlement consignés par ce personnage, si grave et si amusant. D'abord, il transcrit une requête adressée par les habitants d'une paroisse ravagée par les rats. Sur cette plainte, un avocat fut nommé d'office, qui parla longuement et éloquemment au nom des rats, ses clients. On écouta l'avocat avec plaisir, mais on ne tint aucun compte de ses arguments. L'official fit une première adjuration aux rongeurs, qui ne répondirent point et firent défaut. Alors l'official, se croyant suffisamment autorisé pour sévir, lança contre les rats une sentence de malédiction et d'anathème.

Notre auteur transcrit jusqu'à sept de ces sentences, dont l'authenticité ne peut être mise en doute, car elles sont de l'époque même où vivait ce légiste. Il y en a contre les chenilles, contre les vers, contre les rats, contre les mouches, etc.

Ces sentences varient peu entre elles quant à la forme. La principale différence consiste dans le laps de temps accordé aux animaux malfaisants pour déguerpir ou cesser leurs déprédations. Dans une de ces sentences, on ne leur accorde aucun délai, et ils sont immédiatement anathématisés; dans une autre, le délai est de trois heures; dans une troisième, il est de trois jours; une quatrième dit qu'ils seront processionnellement sommés par trois fois : *primo, secundo, tertio,* et, sur leur refus d'obéir, foudroyés incontinent.

Voilà des faits bien propres, il me semble, à nous inspirer de l'indulgence pour les folies et les erreurs d'autrui.

Mais en voilà suffisamment sur le bœuf, le veau et le mouton.

Revenons donc aux compagnons du saint anachorète Antoine.

Les cochons, dans une partie des Etats-Unis, sont tués comme on fait de la toile : à la mécanique.

O génie de l'invention! ô miracles de la vapeur!

Les propriétaires de la redoutable usine où des milliers de porcs trouvent tous les jours une mort aussi prompte qu'extraordinaire, sont MM. Borello et Huglinton, de Cincinnati. Vous voyez que je cite mes auteurs. L'usine se compose de quatre corps de bâtiment rattachés tous par des ponts suspendus.

Plus loin, comme des plaines vivantes que va bientôt faucher la dévorante machine, sont parqués d'innombrables troupeaux de porcs appartenant à différents propriétaires qui les amènent à cette usine, comme on apporte du blé au moulin.

A un signal du mécanicien en chef, on lève une balustrade qui communique à l'entrée du premier compartiment de la machine, et l'œuvre de destruction commence.

Les cochons, très-serrés l'un contre l'autre, voyant une issue, se précipitent dans ce corps de bâtiment jusqu'à un couloir où ils ne peuvent passer qu'un à un.

Arrêtés là un instant, ils ont le col traversé par d'énormes couteaux, mus par la vapeur, comme tout le reste de la machine.

Le cochon, égorgé en moins d'une seconde, se trouve pris par les pieds de derrière et traîné par des crampons qui le hissent jusqu'à une certaine hauteur.

Là, il reste suspendu un instant et passe plus loin sur un balancier mobile sans cesse en mouvement, qui plonge l'animal dans un puits de vapeur et finit par l'étouffer en l'échaudant.

Le cochon, un moment plongé dans le gouffre, reparaît bientôt pour être saisi par de nouveaux crampons qui le traînent dans la brosserie. Cette brosserie cylindrique, munie de fortes brosses qui agissent en sens contraires, saisit le cochon et lui fait faire, en le brossant, de dix à quinze révolutions dans une demi-minute. Ce laps de temps suffit pour épiler l'animal et lui rendre la peau blanche comme celle d'un jeune poulet. Après cette opération, il est encore saisi par des crampons qui le transportent, par un mouvement brutal et symétrique, dans un carré spécial, où il est fendu depuis la queue jusqu'à l'extrémité du museau. Des ouvriers choisissent alors les bonnes parties, qu'ils conservent, et jettent le reste dans une grande rigole qui, par les cours, traverse les bâtiments et va se perdre dans l'Ohio. Dans l'avant-dernière étape, où le cochon est transporté par un arbre de couche, un effroyable compartiment de la machine le taille en tout sens et symétriquement. Plus loin enfin, on sale les membres épars, qu'on accroche aux fumoirs, pendant que les autres parties de l'animal sont mises dans la saumure et enfermées dans des barils.

Tout cela se fait avec une si étonnante promptitude, qu'on a de la peine à suivre les cochons dans ce rude et multiple travail de tant d'opérations diverses. Les cochons succèdent aux cochons, comme les chevaux de bois succèdent aux chevaux de bois dans le jeu circulaire qui porte ce nom. Joignez à cela les cris rauques et sinistres des porcs égorgés, suspendus en guirlandes sonores partout autour de vous. Cette lugubre et horrible musique n'a pas de fin, car à mesure que les cris d'un cochon disparaissent étouffés dans le puits de vapeur, la mécanique, sans cesse en mouvement, égorge un autre cochon qui apporte son contingent de sourdes lamentations.

Ce curieux établissement est souvent visité par les étrangers qui passent à Cincinnati. Ils y sont parfaitement reçus par les propriétaires actuels, qui sont de véritables *gentlemen.* Un touriste français cite ce fait que, étant allé voir cette usine un jour de grande fête où le travail se trouvait suspendu, un des associés de la maison fit galamment tuer, pour satisfaire sa curiosité, une trentaine de cochons.

On ne saurait être plus aimable.

L'époque de ces massacres d'innocents est connue à Cincinnati et dans les autres États où l'on fait des salaisons sous le nom pittoresque de : *époque de la récolte des cochons.* Cette récolte est abondante.

J'ai sous les yeux quelques chiffres qui peuvent paraître curieux.

Il a été, dans les six principaux États de l'ouest, tué, dépecé et salé à la mécanique, pendant les mois de janvier et de février de l'an de grâce et de saindoux 1859, savoir :

Ohio, 648,421 cochons; Illinois, 605,429; Indiana, 284,982; Kentucky, 130,500; Iowa, 119,447; Missouri, 86,393;

Total : Un million huit cent soixante-huit mille sept cent quatre-vingt-deux cochons!

Pour sa part, la seule ville de Cincinnati a vu égorger 600,000 porcs en moins de six semaines.

Quelle activité et que de jambons!

De l'Amérique, où tout se fait autrement qu'ailleurs, revenons en France pour clore ce chapitre par un renseignement tiré de la statistique.

L'effectif des animaux de service et de boucherie pour tous les départements de l'empire s'élève à 2,000,000 de bœufs; 5,800,000 vaches; 2,100,000 élèves; 4,000,000 de veaux nés dans l'année; 300,000 taureaux; 35,000,000 de moutons et d'agneaux; 1,400,000 chèvres et chevreaux; 1,400,000 porcs au-dessus d'un an; 3,000,000 de cochons de lait et de marcassins.

On voit que nous ne sommes point menacés par la famine et que nous avons, avec du pain, de la viande sur la planche.

Oscar COMETTANT.

RÉCITS HISTORIQUES.

CHARLES-QUINT AU COUVENT DE SAINT-YUSTE.

De tous les hommes à qui est échue la domination souveraine, Charles-Quint est un de ceux qui sollicitent le plus la curiosité et provoquent le plus l'étonnement. On s'explique mal encore quelle mystérieuse impulsion créa les habitudes de sa vie et lui inspira le désir d'abdiquer et de se donner le sinistre spectacle de ses funérailles anticipées. Sa mère, la pauvre Jeanne la Folle, lui avait transmis les germes de sa maladie. Mélancolique, puis atrabilaire, il tomba, en vieillissant, dans une sorte d'aliénation lugubre, dont sa fin bizarre raconte les sinistres inspirations.

A table, il était d'une intempérance incorrigible. La conformation défectueuse de sa mâchoire, prodigieusement avancée, ne lui permettait ni de parler bien distinctement ni de broyer ses aliments. Pour remédier à ses digestions mal faites, il n'usait que de mets fortement épicés, qui, peu à peu, perdirent pour lui leur saveur; bientôt tout lui parut insipide et il dut recourir à un vin fabriqué tout exprès et composé d'une certaine quantité de moût de raisin et de feuilles de séné fermentées ensemble.

Un jour, trouvant trop fade un ragoût qu'on lui avait préparé avec les épices les plus irritantes, il s'en plaignit à Montfalconnet, l'un de ses majordomes, et lui reprocha d'avoir corrompu ses cuisiniers. Montfalconnet, qui était plaisant, et dont Charles-Quint supportait assez bien les réparties, fit allusion à la manie de Charles pour les horloges :

— Je ne sais plus quel moyen trouver de complaire à Votre Majesté, dit-il, à moins que je n'invente des ragoûts d'horloges.

Charles-Quint rit beaucoup, mais il conserva son goût pour les épices et sa passion pour les horloges.

Ses écarts de régime lui valurent de terribles maladies. Dans sa jeunesse, il avait des attaques d'épilepsie. Deux de ces attaques le renversèrent sans connaissance, l'une pendant qu'il jouait à la paume, l'autre pendant qu'il entendait la grand'messe dans Saragosse. Cette attaque,

qui eut d'innombrables témoins, et que l'ambassadeur de France racontait dans une dépêche à la cour, le laissa plusieurs heures avec la pâleur de la mort sur le visage. Délivré de cette terrible maladie, il ne cessa d'éprouver des douleurs de tête qui l'obligèrent à couper ses longs cheveux roux. Tous les grands l'imitèrent, le peuple même fut obligé de se couper les cheveux, et ce qui, pour Charles-Quint, était un soulagement, devint une mode pour les autres.

Il avait eu dans sa jeunesse la force et l'adresse nécessaires pour se livrer avec succès à tous les exercices du corps; mais, dès l'âge de trente ans, la goutte l'obligea à y renoncer. Les atteintes de plus en plus fréquentes de la fatale maladie se portèrent principalement sur les mains et sur les genoux. Il ne pouvait pas toujours signer, et, en campagne, bien souvent il était incapable de monter à cheval et suivait l'armée en litière. A la goutte se joignirent bientôt l'asthme, un flux de sang et des affections cutanées, qui firent blanchir avant l'âge ses cheveux et sa barbe.

Avec les années ces maux s'aggravèrent encore et ne lui permirent plus de conduire lui-même ses armées et de pourvoir à l'exécution de ses entreprises. Mais ni les sages conseils de ses médecins ni les rudes leçons de la maladie ne purent le guérir de son intempérance. Durant un hiver rigoureux passé tout entier à Augsbourg, dans un appartement chauffé comme une étuve, il ne sortit que trois fois pour se montrer en public, aux fêtes de saint André, de la Noël et des Rois, et chaque fois, cela va sans dire, pour assister à un homérique repas. Il était si faible, que les médecins lui donnaient à peine quelques mois à vivre; cependant son appétit stupéfia tous les assistants et l'Anglais Roger Asham lui-même, qui était lui aussi un formidable mangeur. Il dévora des montagnes de bœuf bouilli, du mouton rôti, du levraut cuit au four, du chapon apprêté, du poisson distribué en plusieurs plats, des légumes et des corbeilles de fruits. Il buvait dans les hanaps monstrueux du moyen âge, y plongeant sa tête à chaque instant, et chaque fois n'absorbant guère moins d'un demi-gallon de vin du Rhin; or, le gallon contient quatre litres et demi, s'il vous plaît.

Cette incomparable voracité était la source ancienne et incurable de toutes les maladies de Charles-Quint. On le savait bien; mais que faire contre les ordres précis de l'auguste malade?

Sur ces passions et sur ces travers dominait une force incroyable de volonté, de réflexion féconde et une indomptable ambition d'être grand. François Ier, son rival détesté, aimait les peintres et les favorisait : Charles-Quint aima les peintres et les favorisa.

Chacun sait en quelle haute estime il tenait le Titien. Un jour, comme le grand peintre, ayant laissé tomber son pinceau, descendait de son échelle pour le ramasser, l'empereur lui-même se baissa et le prévint.

C'est au moment le plus triomphant de sa toute-puissance que Charles-Quint projeta de résigner le pouvoir et de se retirer du monde. Il en conçut la première pensée après l'heureuse et brillante expédition de Tunis. C'est ce qu'il affirma lui-même à l'ambassadeur portugais dans un curieux entretien; c'est ce qu'il répéta aux moines de Saint-Yuste lorsqu'il se fut établi au milieu d'eux. Ce dessein avait donc traversé son esprit mélancolique près de vingt ans avant qu'il pût le mettre à exécution. La solitude l'attirait déjà du vivant de l'impératrice Isabelle, sa femme. A la mort de cette princesse, qu'il aimait tendrement, ce désir pénétra plus avant dans son âme. Pendant qu'on transportait les restes de l'impératrice du palais de Tolède à la chapelle royale de Grenade, qui a servi de tombeau à toute sa race, il s'enferma au couvent hiéronymite de la Sysla. De Borgia, alors marquis de Lombay, qui devint duc héréditaire de Gandie, et finit par gouverner la Société de Jésus comme son troisième général, fut un de ceux que Charles-Quint désigna pour accompagner jusqu'à sa dernière demeure l'impératrice, dont le duc avait été le grand écuyer. Après avoir déposé dans le caveau funéraire le cercueil de sa noble et belle maîtresse, le marquis de Lombay, frappé de cet étrange retour des choses d'ici-bas, prit dès ce moment la résolution d'embrasser la vie religieuse. A son retour, il entretint de ce projet Charles-Quint, qui, lui aussi, lui fit la confidence mystérieuse de sa future abdication.

Lorsqu'il ressentit les premiers dégoûts de l'autorité suprême, l'empereur avait moins de quarante ans et était dans l'éclat de sa toute-puissance. Depuis, sa tristesse alla croissant, un désenchantement profond le minait, et lorsqu'il traversa la France pour se rendre dans les Pays-Bas, toute la cour s'aperçut de l'immense fatigue qui accompagnait cet homme à la guerre, aux fêtes, à la prière, dans le palais et dans les grands bois.

Après le siége de Metz, où la France prit contre lui sa revanche, il se prépara définitivement à abdiquer. Il choisit l'Espagne pour retraite et, en Espagne, la délicieuse vallée appelée *la vera de Plasencia,* dans la partie de l'Estramadure la plus boisée, sur la pente méridionale d'une montagne que le soleil réchauffe pendant l'hiver, que d'épaisses forêts et de nombreux cours d'eau tempèrent pendant l'été. Là s'élevait le cloître de Saint-Yuste, et c'est là qu'il projeta de se retirer. Il fit construire à côté du couvent, d'après des plans dressés par lui-même, un édifice contigu et séparé, d'où il pût avoir le libre usage de l'église du monastère et se donner, quand cela lui conviendrait, la compagnie des moines, tout en conservant son indépendance.

La vie que Charles-Quint mena dans ce palais monacal a beaucoup intrigué les historiens. Charles-Quint était homme : toutes les petitesses, toutes les grandeurs se livraient un perpétuel combat dans ce cerveau orageux, et c'est ce qu'on n'a pas compris.

Regrettant son abdication consommée, et fermant les yeux sur tout ce qui se passait au delà des murs de Saint-Yuste, sa conduite peut sembler un mystère incompréhensible, mais à ceux-là seulement qui ne se rendent pas compte de l'écroulement de toutes choses qui s'était fait dans cet homme resté toujours face à face avec lui-même et maintenant vieilli, déçu de tout, mécontent des autres, qui ne se plaisait qu'à la solitude et attendait la mort avec une espèce d'impatience.

Le monastère de Yuste, si inanimé et si solitaire, devint un centre de mouvement dès que Charles-Quint y fut entré.

L'historien Sepulveda y visita l'empereur abdiqué, il supplia son maître de l'éclairer lui-même sur les actes importants de sa vie, et proposa de lui soumettre ce qu'il en avait appris par des bouches autorisées, lui demandant de le confirmer par son silence ou de le rectifier par quelques paroles.

— Il ne m'est pas agréable, lui dit brièvement Charles-Quint, de lire ou d'entendre ce qu'on écrit sur mon compte. Si vous désirez savoir quelque chose de moi,

adressez-m'en la question, et je vous répondrai sans peine et avec vérité.

Sepulveda interrogea alors l'empereur sur un fait qui relevait singulièrement sa grandeur d'âme, et qu'il tenait d'un des personnages de la cour le plus en mesure d'être bien informé.

— Je ne m'en souviens point, dit Charles-Quint.

Sepulveda, qui avait composé un fort beau récit, fut



Coffret contenant un fragment du cercueil de Charles-Quint. Dessin de Fellmann (1).

tout déconcerté ; mais il réclama la permission de vérifier le fait auprès des ministres qui avaient pu en être témoins.

— Je vous le défends, dit Charles-Quint : jamais ils n'oseraient contredire une fausseté racontée à ma louange. La chose n'a aucune réalité, c'est une invention, et je veux que vous ne trompiez point là-dessus la postérité.

De petites tribulations se joignirent aux souffrances

(1) Ce coffret, exécuté par M. Froment-Meurice, a été offert par le duc de Frias à S. E. le prince de Metternich.

et aux contrariétés de Charles-Quint. Il avait fait établir dans le voisinage une juridiction particulière, d'autant plus nécessaire que les villageois des alentours, perdant tout respect pour l'impérial cénobite et toute gratitude pour ses bienfaits, cherchaient querelle à ses serviteurs, lui prenaient ses vaches, pénétraient sur ses pâturages, pêchaient ses truites, bref, lui volaient tout. Ils allèrent même jusqu'à lui ravir audacieusement dans son coffre une somme de huit cents ducats. Dans cette affaire, Charles-Quint comprit qu'ils s'étaient fait aider de



Le couvent de Saint-Yuste. Dessin de Fellmann.

gens de sa maison, connaissant les lieux et instruits du dépôt. Les recherches, d'abord infructueuses, ayant amené quelques découvertes compromettantes, l'empereur les arrêta :

— Il y a des choses, dit-il, qu'il vaut mieux ne pas savoir, car le voleur est peut-être le serviteur qui me sert le mieux et dont je suis le plus content.

Quand vint l'anniversaire de son entrée au couvent, le maître des novices se présenta à lui et lui dit :

— Il y aura bientôt un an que Sa Majesté est ici, et

son noviciat va être terminé. Que Sa Majesté voie si le couvent lui convient et si elle veut y faire profession; puis, qu'elle le dise avant l'expiration de l'année; car si elle cherchait à nous quitter après, nous ne la laisserions pas sortir, et nous l'enfermerions dans nos cachots.

Charles-Quint se mit à rire :

— Eh bien! si le couvent est content de moi, répondit-il, et si vos moines me veulent recevoir dans leur ordre, je déclare que je me donne dès cette heure pour profès.

— Sire, répondit le maître des novices, si nous n'étions pas satisfaits, nous serions bien difficiles, car Sa Majesté offre à tous les meilleurs exemples. Si Sa Majesté se donne pour profès, nous nous donnons tous pour ses serviteurs et ses chapelains.

L'empereur voulut pousser la chose jusqu'au bout : il s'informa de ce qui se pratiquait lorsqu'on recevait un religieux dans l'ordre. On lui apprit qu'on examinait d'abord l'origine du novice, pour savoir s'il était de sang maure ou juif, qu'on célébrait ensuite l'admission du nouveau profès par une procession solennelle et par un sermon dans lequel on lui expliquait ses devoirs religieux, qu'enfin la journée se terminait par un repas autour d'une table bien servie et par une promenade aux champs. Aussitôt Charles-Quint ordonna qu'on fît ces mêmes cérémonies pour lui. Le jour fut choisi, et l'on procéda à la vérification préalable de la descendance de l'empereur; puis il y eut messe, sermon, procession, *Te Deum*, sermon et grand dîner; après quoi les moines, bien régalés, purent parcourir la forêt aux doux rayons du soleil qu'ils n'avaient aperçu jusqu'alors que du fond de leur cloître. Enfin, pour consacrer un si grand honneur, ils ouvrirent un nouveau registre des profès, qui commençait par ces mots : « A l'éternelle mémoire de cet illustre monarque et puissant roi, et afin que les futurs religieux puissent se glorifier de voir inscrits leurs noms et leurs professions à la suite du nom de ce glorieux prince, etc. »

Le profès impérial si pompeusement inscrit en tête du nouveau registre ne tarda pas à traiter ses confrères en religion avec une hauteur indifférente très-peu monastique. Un jour il eut fantaisie de dîner dans le réfectoire du couvent avec les moines. Il se fit servir sur une table séparée, par les religieux, qui lui apportèrent les mets de leur cuisine. Mais il ne paraît pas qu'il ait tenté de renouveler ce repas, qu'il acheva vite en laissant plusieurs plats sans y toucher.

Charles-Quint ne goûta pas longtemps dans leur tranquille pureté les satisfactions auxquelles il avait si vivement aspiré. Les misères morales qui l'avaient assailli à la cour le poursuivirent de nouveau à Saint-Yuste. Il renonça au divertissement de la chasse. Bientôt les moindres plaisirs lui parurent un crime; il fit enlever ses écussons de ses appartements, effacer les titres de ses sceaux, et ordonna que son nom, comme empereur, fût omis dans les prières de l'Eglise et dans les offices de la messe.

— Quant à moi, disait-il à ce sujet, le nom de Charles me suffit, *parce que je ne suis plus rien.*

C'est ainsi qu'il arriva à ce dépouillement absolu qu'il ambitionnait depuis si longtemps.

Lorsqu'il sentit qu'il touchait au terme de son existence, huit jours avant sa mort, il appela un *barbero*, c'est-à-dire un familier de chambre :

— Maître Nicolas, lui dit-il, sais-tu à quoi je pense?

— A quoi, sire? répondit le barbero.

— Je pense, continua l'empereur, que j'ai là deux mille couronnes d'économie, et je calcule comment je pourrai les employer à faire mes funérailles.

— Que Votre Majesté ne prenne pas ce soin, car si elle meurt et que nous lui survivions, nous saurons bien les faire nous-même.

— Tu me comprends mal : pour bien cheminer, il y a une grande différence à avoir la lumière devant soi ou derrière.

Le jour même, l'empereur ordonna de faire les obsèques de ses parents. Son confesseur approuva ce dessein. La célébration de ces religieuses cérémonies commença le lundi, en l'honneur de son père, et fut continuée les jours suivants. Chaque jour, l'empereur y assistait avec son cierge allumé, qu'un page portait devant lui. Placé au pied de l'autel, il suivait tous les offices en priant avec beaucoup de dévotion dans un livre d'Heures assez pauvre et mal orné. Ces commémorations pieuses étant achevées, il dit à son confesseur :

— Ne vous paraît-il pas, frère Juan, qu'ayant fait les obsèques de mes proches, je puisse aussi faire les miennes et voir, moi vivant, ce qui arrivera bientôt pour moi mort?

— Que Votre Majesté vive nombre d'années, s'il plaît à Dieu, répondit le confesseur effrayé, et qu'elle ne nous annonce pas sa mort avant l'heure. Ceux d'entre nous qui lui survivront s'acquitteront de ce devoir comme ils y sont tenus.

Cependant l'empereur insista et ordonna qu'on préparât tout pour le soir. La scène des funérailles anticipées a été racontée trop de fois pour que nous la racontions à notre tour. Elle produisit sur l'esprit et l'imagination de l'empereur une impression profonde. Il passa ensuite plusieurs journées en contemplation devant le portrait de l'impératrice, sa femme, qu'il avait fidèlement aimée, devant un tableau représentant Jésus en prière dans le jardin des Oliviers, et devant un autre tableau célèbre représentant le jugement dernier.

Mais ses forces s'épuisaient, et bientôt il sentit que son dernier jour approchait. Alors, toujours avec la même force de caractère, il discuta les détails de la cérémonie funèbre, demandant que ses restes fussent réunis à ceux de l'impératrice et son corps enterré sous le grand autel de Yuste, la moitié en dedans, la moitié en dehors, de façon que le prêtre en disant la messe posât les pieds sur sa poitrine. Quelques jours après, le mercredi 21 septembre, vers deux heures du matin, il se trouva plus mal, se fit donner le crucifix qui avait servi à l'impératrice dans le suprême passage de la vie à la mort, le baisa, et épuisant son dernier effort en trois soupirs lents, il expira.

On plaça le corps dans un cercueil de plomb, renfermé dans un second cercueil en bois de châtaignier. Les obsèques furent célébrées avec une pompeuse solennité, et le rigide majordome exigea jusqu'au bout l'observation de l'étiquette devant les restes du maître. Un siége avait été préparé dans le chœur pour l'un des principaux assistants que ses infirmités empêchaient de se tenir debout. Le majordome le fit enlever en disant : — On ne s'assoit pas en présence de l'empereur, et on lui doit les mêmes respects, mort que vivant.

Ainsi mourut cet homme extraordinaire, qui occupe une si grande place dans l'histoire de son temps, et que la postérité ne peut juger qu'en tenant compte du génie particulier de sa race, de son pays et de son siècle.

Maurice CRISTAL.

ÉTUDES MORALES.

HEUREUSE QUAND MÊME...

XII. — NOUVELLE DOULEUR (1).

M. et Mme Lefèvre arrivèrent à la station au moment où le train allait partir. Ils montèrent en waggon mouillés. La température s'était rafraîchie d'une manière notable. Anna-Marie dormait. Sa mère, craignant qu'elle n'eût froid, l'enveloppa dans un châle apporté pour elle-même. M. Lefèvre voulut alors fermer les glaces de la voiture, mais un Anglais entortillé dans un tartan, et une Anglaise perdue sous un mantelet, une casaque et un burnous, réclamèrent.

— Milady et moi avoir trop chaud, répéta l'insulaire, s'obstinant à rouvrir les vasistas du compartiment.

Paul n'osa insister, et Lucile rentra chez elle en proie à un frisson qui dégénéra en fièvre.

Le lendemain, elle se plaignit d'un point de côté. Paul se rendit chez le médecin, qui, par extraordinaire, était absent et ne devait pas rentrer ce jour-là.

M. Lefèvre manquait d'initiative ; il temporisa, se persuadant que l'indisposition de sa femme était légère, et ne voulant pas contrarier Lucile, qui préférait attendre leur docteur habituel.

Lorsque celui-ci arriva enfin, Mme Lefèvre était fort oppressée. Il palpa, écouta sa poitrine, et laissant échapper une interjection des plus énergiques :

— Pourquoi m'avoir attendu? s'écria-t-il; on aurait dû vous saigner hier.

— Allez-vous donc la saigner? demanda Paul, qui voyait Lucile toute bouleversée... Ne le faites qu'en cas d'absolue nécessité.

Le docteur, sans répondre, prépara sa lancette.

— Pauvre chérie, du courage, disait M. Lefèvre, caressant les cheveux de sa femme.

Blanche était là, inquiète, sans se douter encore de la gravité de l'état de sa sœur. Soutenue par elle, Lucile se résigna à abandonner son bras, et, l'opération terminée, murmura :

— Serai-je malade longtemps, docteur?

— Non, dit-il.

M. Lefèvre regarda Mlle Noret d'un air joyeux, mais Blanche n'était pas satisfaite de l'expression de visage du médecin.

Elle tenta de l'accompagner quand il sortit. Son beau-frère s'y opposa. Il craignait d'effrayer Lucile, ou peut-être, sans se l'avouer, de s'éclairer.

— Vous reviendrez demain, docteur? dit-il.

— Je reviendrai ce soir.

Il revint dans la journée. Lucile était très-faible, très-abattue.

— Qu'a-t-elle? demanda Blanche, à demi-voix, en reconduisant le médecin.

Il hésitait à le lui dire... Elle réitéra sa question.

— Elle a, elle a ce que vous appelez dans le monde une fluxion de poitrine.

— Est-ce grave? murmura Blanche toute tremblante.

— C'est selon.

— Vous nous répondez d'elle, n'est-ce pas, monsieur?

— Je répondrais de vous. Malheureusement, elle n'a pas votre constitution.

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

— Oh! s'écria Blanche... Ainsi, vous désespérez de ma sœur, monsieur.

— A son âge, mademoiselle, on ne doit désespérer de personne!

Blanche rentra dans la chambre de Lucile et s'assit, le dos tourné à la fenêtre. Anna-Marie grimpa sur ses genoux. La tante, pour obtenir qu'elle se tînt tranquille, lui conta tout bas une histoire; mais, pendant que sa bouche parlait, son esprit ignorait les paroles qui s'échappaient de ses lèvres.

La journée ne fut qu'une longue et ardente prière.

Le soir, le docteur revint pour la troisième fois. Il n'ordonna rien.

Lucile ne se plaignait pas. Sa peau, si transparente et si rosée d'ordinaire, prenait des teintes de cire, et l'une de ses joues avait une plaque d'un rouge violet.

La jeune femme respirait difficilement, elle était très-absorbée. M. Lefèvre ne quittait pas son chevet. De temps à autre, il la faisait boire et baisait son front.

— Je ne pardonnerai jamais à mon oncle Benoît, dit-il à Blanche.

Lucile entendit, et, faisant un effort pour sourire, elle ajouta :

— Et nous n'y retournerons plus!

— Je le jure, fit Paul très-sombre.

Sur les minuit, Lucile appela sa sœur, qui, avec son mari, la veillait.

— Je voudrais recevoir les sacrements, dit-elle ; va chercher notre confesseur.

— Pourquoi? s'écria Paul. Tu n'es pas en danger. C'est inutile.

— Je le voudrais, insista Lucile... Paul, je le veux.

— Attends au moins jusqu'à demain matin.

Elle y consentit, demandant, de demi-heure en demi-heure, si le jour ne paraissait pas.

Dès l'aurore, pour la satisfaire, car elle ne voulut pas que M. Lefèvre la quittât, Blanche sortit.

Il n'y avait personne dans les rues, que des balayeurs et quelques jeunes gens attardés qui revenaient du bal en chantant.

— Mon Dieu, mon Dieu, pensait Blanche, n'osant formuler sa crainte. Ce n'est pas possible!...

Et, en ramenant le bon prêtre qui la dirigeait depuis l'enfance, elle lui répétait :

— N'est-ce pas, mon père, que c'est impossible?

Il soupira et dit :

— Hélas! ma fille, votre Sauveur a bu le calice jusqu'à la lie.

— Ah! fit-elle, tout, tout, excepté cela!!... Je l'aimais tant!... Mon père, si vous saviez, je l'aimais plus que tout au monde!

Pauvre Blanche!... Involontairement déjà elle parlait au passé!

Lucile se confessa, communia et désira être administrée ; ensuite elle éprouva un mieux sensible, son oppression disparut.

— Vois, dit-elle à Paul, je le savais bien que l'extrême-onction me guérirait... Nous nous sommes inquiétés pour rien... Allons, nous pardonnerons à M. Benoît; il avait dit d'atteler; c'est la faute de Mme Meunier, si je me

suis enrhumée. Je me suis crue très-malade. J'ai été sur le point de te recommander de laisser Anna-Marie auprès de sa tante... Embrasse-moi... Je suis très-bien, tout à fait bien... Je vais dormir.

Elle appuya sa tête sur l'épaule de son mari et s'endormit d'un si profond sommeil, qu'elle ne s'éveilla plus sur la terre.

XIII. — UN RAYON DE SOLEIL.

Jamais fin prématurée n'excita de plus amers regrets. Ceux de Paul navraient M. Benoît, qui, assez bonhomme au fond, se reprochait maintenant sa maussaderie avec Lucile.

Il s'en prenait à tous et à lui-même de la mort inattendue de la charmante jeune femme. Il tempêta contre les Anglais et les médecins. Il voulait renvoyer Mme Meunier. Il chassa son cocher, et désarma Paul, en lui déclarant qu'il comptait élever un mausolée sur la tombe de Lucile.

Blanche était anéantie.

Ecrasée sous sa douleur, elle sentit moins qu'en un autre moment la perte de son père, car M. Noret survécut peu à sa fille cadette. Une seconde attaque le foudroya, et Blanche porta trois deuils à la fois.

Il lui semblait incompréhensible de rester debout, quand tous tombaient moissonnés autour d'elle.

— Pourquoi, se disait-elle, pourquoi n'est-ce pas moi qui suis partie?... Paul aurait encore Lucile, et je serais auprès d'Armand. La tante était bien moins utile que la mère, et la tante seule est restée.

Cependant Anna-Marie s'apercevait à peine de l'absence de Lucile.

— Maman voyage, répétait la petite fille. Maman m'a laissée à ma tante. Maman va revenir.

Elle n'avait que trois ans. La mémoire alors est courte. Les souvenirs confus s'effacent l'un par l'autre. Elle oublia bientôt de demander quand reviendrait sa mère.

M. Lefèvre, inconsolable, chercha à fuir les lieux où il avait vécu avec Lucile. Il permuta avec un collègue et quitta Paris, laissant sa fille à sa belle-sœur.

L'enfant était trop petite, et lui était trop absorbé par son désespoir, pour qu'il songeât à l'emmener.

Blanche sortit de sa torpeur pour s'occuper exclusivement d'Anna-Marie. Pareille à l'arbrisseau qui, secoué par l'âpre vent du nord, se courbe, afin de protéger la petite plante éclose à ses pieds, elle se pencha vers l'enfant et régla toutes ses actions, toutes ses démarches en vue de son bien-être.

Pour ne pas se séparer une minute de sa nièce, elle renonça aux leçons du dehors et changea d'appartement.

Elle en prit un assez incommode, rue Vavin; mais il était bien exposé et avait la jouissance d'un joli jardin, où Anna-Marie s'ébattait en liberté, et où, pour l'amuser, Blanche, en dépit de son chagrin, sautait à la corde, malgré ses trente ans.

Il lui en coûta d'abord de distraire Anna-Marie: elle le fit par devoir; puis, insensiblement et presque contre son gré, en se dévouant à la petite fille, elle finit par se distraire elle-même.

La première fois que Blanche se surprit à rire aux éclats, elle s'en voulut et pleura d'avoir ri; mais il n'est pas de douleur dont la violence ne se calme avec l'influence du temps, et celle de Blanche subit la loi commune. Peu à peu, ses larmes se séchèrent sous les baisers de la petite fille, et Mlle Noret se reprit à vivre, rattachée à la vie par un lien bien faible en apparence et cependant de tous les liens le plus fort — par un enfant!

Nulle conversation n'intéressait Blanche comme le babil ingénu de sa nièce. Ne pouvant songer encore à son éducation, elle jouait avec elle et se mettait au niveau de son intelligence sans effort, car son esprit ne vieillissait pas. Il avait gardé la candeur et la naïveté. Il ignorait les aigreurs jalouses, fin et gracieux sans amertume, malgré tant de rêves déçus, tant d'affections brisées!

Comme premier symptôme de réveil moral, Blanche se montra coquette, non pour elle-même, — personne n'était plus simple, — pour Anna-Marie. Elle recommença à avoir plaisir à l'habiller avec soin. Elle aimait à tailler, à coudre, à broder seule tous ses vêtements, puis ensuite à les ranger dans son armoire et à les parsemer de brins de lavande. Ce petit lit à côté du sien avait métamorphosé sa chambre, ce fauteuil à bras, ce siége d'enfant en face de sa chaise à table transformait son modeste repas en festin délicieux.

Blanche n'avait pas de servante. Une femme venait du dehors faire les grosses besognes et apportait les provisions. Le reste regardait Mlle Noret, qui tenait son appartement avec un ordre scrupuleux; mais elle ne se lassait pas de ranger vingt fois le jour les jouets qu'Anna-Marie dispersait sur les meubles.

Elle aimait à la voir propre et blanche comme un lis; cependant, si la petite fille revenait du jardin barbouillée de terre, Mlle Noret, sans la gronder, la lavait, prenait ses mains dans les siennes, les baignait dans l'eau savonneuse et doucement les essuyait. Une heure après, il fallait recommencer. La tante recommençait. Elle ne gâtait ni n'adulait sa nièce. Elle se fût reproché toute faiblesse dangereuse. Anna-Marie était à ses yeux un précieux dépôt confié par Lucile. La tendresse qu'elle avait eue pour sa sœur se fondait dans l'amour que lui inspirait l'enfant, et par grâce d'état, la vieille fille devenait la meilleure et la plus sage des mères.

Les fautes qu'elle excusait étaient des étourderies, dont nulle autre qu'elle ne souffrait.

La petite fille, en se baissant pour ramasser sa poupée, imprima un jour une secousse à la table de Mlle Noret et renversa sur une miniature presque achevée le vase où trempaient des pinceaux.

Blanche poussa une exclamation d'effroi. En une minute, le travail de plusieurs semaines se trouvait détruit.

Anna-Marie tout en pleurs s'écria : — Ma tante, ma pauvre petite tante, quel dommage; pardonne-moi, ne me punis pas!

La punir, Blanche n'y songeait guère... Pardonner, c'était déjà fait. Elle la prit sur ses genoux, la consola et se remit courageusement à l'œuvre.

Les vertus de Mlle Noret inspiraient une profonde estime à ses amies. Elles lui étaient fort attachées. Pendant la belle saison, elles se la disputaient; et tantôt chez l'une, tantôt chez l'autre, Mlle Noret et Anna-Marie passaient presque tous leurs dimanches à la campagne.

Elles partaient de bonne heure. La petite fille bondissait comme un jeune chevreau. C'étaient des étonnements et des questions sans fin. La route seule était une fête. Jamais le voyage ne paraissait long... On arrivait. Anna-Marie ne se reposait pas. Elle courait parmi les blés et les hautes herbes. La brise soulevait ses cheveux qui formaient auréole autour de son front, et il semblait à sa tante qu'en cueillant les coquelicots et les bleuets, l'enfant cueillait aussi la santé.

Elle la ramenait si fraîche le soir que, la comparant aux

fleurs qu'elle rapportait, elle se disait tout bas : — Voilà encore mon plus joli bouquet!

La petite fille annonçait un naturel charmant. Intelligente, bonne, caressante, elle adorait Blanche et le lui témoignait. Sa tendresse rendait Mlle Noret si heureuse, qu'elle se reprochait parfois d'oublier...

Elle avait quitté ses habits de deuil et Anna-Marie grandissait.

XIV. — DERNIER COUP.

Trois ans s'écoulèrent. M. Lefèvre écrivait rarement. Des lettres embarrassées, où il semblait vouloir faire pressentir un événement qui lui coûtait à annoncer, préparèrent Blanche à la nouvelle d'un second mariage. Elle s'en affligea et s'en réjouit. Une autre que sa sœur s'appellerait donc Mme Lefèvre!... mais, en se remariant, Paul ne renonçait-il pas à ses droits sur la fille de Lucile?... Désormais, Anna-Marie appartiendrait peut-être à sa tante sans partage?

Une dernière lettre désabusa Mlle Noret, et lui apprit, au contraire, que M. Lefèvre comptait la débarrasser prochainement de la petite fille.

La débarrasser de cet être qui était la joie, le rayon de soleil de sa demeure! l'expression parut dérisoire à Blanche. Elle essaya de répondre en plaisantant et finit par une véritable prière de lui laisser sa nièce.

Avec une délicatesse extrême, elle tâchait, en ménageant la susceptibilité du père, de faire comprendre au veuf remarié qu'il était plus avantageux pour le repos même de son foyer de ne pas y rappeler Anna-Marie. Mlle Noret attendit avec anxiété la décision de M. Lefèvre. Il ne la lui fit pas connaître. Que signifiait ce silence? Blanche s'en effrayait et pensait : — Si Paul devait exaucer mes souhaits, il m'écrirait... Lui qui adorait Lucile, comment l'a-t-il si vite oubliée?

Elle était loin de se douter que son beau-frère contractait un second mariage par souvenir du premier.

Lorsque M. Lefèvre était venu s'établir en province, il avait fui d'abord toute société; mais des amis, qui s'obstinaient à l'arracher à sa solitude, le pressèrent de reparaître dans le monde; par faiblesse de caractère, Paul céda à leurs instances et porta sa tristesse dans quelques salons. Sa jeunesse intéressa; on lui fit grand accueil. Il reçut les prévenances avec froideur.

Un soir, dans une réunion, il remarqua une toute jeune fille dont la vue lui fit mal. Elle ressemblait à la femme qu'il avait tant aimée. Moins régulièrement jolie, elle avait ses beaux cheveux blonds et ses yeux bleus si doux. Il ressentit pour elle un attrait mêlé de répulsion. Quand on la désigna devant lui, il eut peur qu'elle ne s'appelât Lucile. On la nommait Rosa. Il la revit dans la rue, aux promenades. Il la recherchait et l'évitait tour à tour.

Elevée par une mère scrupuleuse, Rosa n'avait jamais ouvert un roman. En revanche, son imagination de quinze ans en composait beaucoup. L'air mélancolique de Paul lui plut. Elle trouva beau de le consoler, et avec l'inexpérience d'une âme innocente, ne cacha à personne la sympathie qu'il lui inspirait. La discrétion n'est pas une vertu de province. On s'occupa de Paul et de Rosa beaucoup plus qu'ils ne s'occupaient l'un de l'autre, et des gens officieux s'en mêlant, on les maria.

Rosa ne demandait pas mieux et Paul y consentit, entraîné par cette ressemblance qui le captivait.

Rosa ne savait de Mlle Noret que son nom. Epousant un veuf, elle s'était promis de servir de modèle aux belles-mères, et avait arrangé d'avance, dans son ardente petite tête, sa conduite avec l'enfant de son mari. Elle l'enlevait à la vieille fille, sèche et acariâtre, chez qui la pauvre petite languissait. Elle la ramenait en triomphe, la comblait de caresses, de jouets et de bonbons. M. Lefèvre témoignait sa reconnaissance, l'enfant sa joie, et il s'ensuivait, entre ces trois personnages, une série de scènes attendrissantes qu'on brûlait de mettre en action.

Rosa n'entretenait son mari que de la petite fille, de l'impatience qu'elle avait de la connaître, des soins qu'elle lui prodiguerait, de la manière dont elle la parerait.

Elle l'aimait déjà, — sans doute à cause de lui! — Elle la voulait, et bien vite... S'il ne la lui donnait pas, elle s'en irait la chercher toute seule!

Pendant que Paul souriait aux discours mutins de Rosa, Blanche, plongée dans une incertitude pénible, passait de la crainte à l'espoir.

Elle redoutait, autant pour Anna-Marie que pour elle-même, leur séparation. Elle crut devoir l'y préparer en lui parlant de M. Lefèvre et en éveillant le désir de le revoir. La petite fille répondit naïvement :

— Mon papa; c'est drôle, ma tante, je l'ai oublié, mon papa!

M. Lefèvre habitait un port de mer. Blanche décrivait à sa nièce les vagues écumantes, le flux et le reflux, les vaisseaux avec leurs grandes voiles ou les beaux coquillages recueillis sur la grève.

— Nous les ramasserons ensemble, s'écriait Anna-Marie.

— Mais, moi, je n'irai pas, reprenait Mlle Noret.

— Alors pourquoi m'en parler? demandait la petite.

Elle ne comprenait pas qu'elle pût aller quelque part sans sa tante.

Mlle Noret, pour l'habituer à son absence, s'imposa de s'en séparer à demi. Elle la confiait pour la journée à une amie sûre; mais le soir, Anna-Marie se jetait dans ses bras en soupirant : — Dieu, que je me suis ennuyée sans toi! Et la tante se disait : — Je me torture sans profit... et peut-être sans nécessité; puisque Paul ne m'écrit pas, il aura changé d'opinion.

Un matin qu'elle faisait lire sa nièce, la femme de ménage vint lui annoncer un *monsieur* et une *demoiselle*.

Blanche se rendit au salon.

Elle y trouva son beau-frère et celle qui désormais remplaçait Lucile. D'un rapide coup d'œil, les deux femmes se détaillèrent.

— Elle est blonde et me *la* rappelle un peu, pensa Mlle Noret. Un sentiment indéfinissable d'angoisse serrait sa gorge.

Rosa était stupéfaite. Mlle Noret ne réalisait pas du tout le type désagréable dont elle s'était amusée à charger les couleurs. Au lieu d'une repoussante créature, elle avait devant elle une personne aimable, distinguée, jeune encore et presque belle.

Anna-Marie, loin d'être chétive, rayonnait. A en juger par sa gaieté, on ne la maltraitait pas. Néanmoins sa vue redoubla le désir qu'avait formé la romanesque jeune femme. Accompagnée d'une aussi séduisante petite fille, elle paraîtrait plus intéressante, et réunies, la mère et l'enfant offriraient un délicieux tableau. On passa au jardin et on s'assit sous une tonnelle de clématite.

Rosa avait une robe de taffetas lilas, une capote de tulle blanc ornée de liserons roses. Anna-Marie, habituée au costume un peu sévère de sa tante, s'émerveilla de cette fraîche parure. La figure presque enfantine de Mme Lefèvre, ses yeux qui, d'accord avec sa bouche, perpétuellement souriaient, les deux fossettes qui se creu-

saient au milieu de ses joues vermeilles attirèrent la petite fille.

— Les jolis petits trous, dit-elle, en y mettant d'abord ses doigts fins, puis aussitôt un baiser. Tu es bien belle, sais-tu, et je t'aime tout de suite!

Dans son abnégation, Mlle Noret bénissait Dieu de voir sa nièce si vite apprivoisée. M. Lefèvre lui expliqua brièvement qu'étant à Paris sans congé, il y abrégerait son séjour et repartirait le surlendemain avec Anna-Marie. Blanche, devant Rosa, ne fit aucune objection. Cependant elle résolut de tenter une dernière démarche auprès de son beau-frère, et médita toute une nuit la conversation qu'elle aurait avec Paul.

Mais M. Lefèvre mit une diplomatie singulière à éviter le moindre *a-parté*. Il était le père d'Anna-Marie. On n'avait pas le droit de lutter contre sa volonté, seulement les discussions l'auraient fatigué. Il les fuyait. Blanche dut se résigner à s'occuper des apprêts de départ. Rosa l'aida à mettre dans une grande caisse les vêtements d'Anna-Marie. La petite fille, que l'espoir d'un prochain et long voyage transportait, les regardait faire joyeuse, sans se rendre compte de la tristesse de sa tante. Elle ne songeait pas que pour voyager il faudrait la quitter. Elle croyait aussi simple de revenir que de s'en aller.

Elle avait du plaisir à sauter sur les genoux de M. Lefèvre. Petit à petit elle se rappelait de l'avoir connu, et sa tendresse pour son père se ravivait. Rosa ne la gênait pas. C'était comme une grande sœur, prête à se divertir avec elle en y trouvant sa propre satisfaction.

Mlle Noret cachait sa douleur. Elle tirait une à une de l'armoire ces petites robes qu'elle avait cousues ou brodées avec tant d'amour.

— Hélas! pensait-elle, je les touche pour la dernière fois...

Ses mains ne pouvaient s'en détacher. Elles les pliaient, les repliaient et en essuyaient des larmes furtives. Après les hardes vinrent les images coloriées par la tante, le livre de lecture tout usé déjà et dont chaque page froissée représentait de longues heures de patience, les jouets qui éveillaient mille souvenirs. Celui-ci était une surprise que Blanche avait ménagée à sa petite fille un peu malade... Ce petit oiseau de verre filé! elle l'avait acheté un dimanche à la sortie de l'église. Elle était rentrée, l'avait posé, sans mot dire, sur la cheminée. Anna-Marie l'avait aperçu tremblant au bout du fil d'archal qui le soutenait; et elle avait battu des mains, croyant qu'il battait des ailes!... Ce théâtre... Mlle Noret en avait habillé les marionnettes. Elle en avait peint les décorations. Il y avait surtout une fenêtre qui devait s'ouvrir, et l'enfant impatiente ne la laissait pas achever; elle répétait, présentant les ciseaux :

— Et la fenêtre, ma tante, quand ouvriras-tu la fenêtre?

Ces riens étaient toute l'existence de Blanche, toute son existence heureuse, et il fallait les enfermer dans cette malle qu'elle n'ouvrirait pas.

Paul ne se doutait pas des souffrances intimes de sa belle-sœur. Il lui paraissait naturel qu'elle fût mélancolique, et il se disait :

— Bah, ça passera!

Enfin le moment de la séparation arriva.

Mlle Noret voulut accompagner les voyageurs jusqu'au chemin de fer, pour multiplier ses recommandations à la jeune Mme Lefèvre, qu'elle jugeait bonne, mais très-étourdie. Elle portait un panier, où elle avait mis les menues provisions de la route, et gardait sur son bras le manteau qui devait abriter la petite fille. Elle s'occupait d'elle avec une persistance jalouse, et cependant, décidée à ne pas l'impressionner par des adieux pénibles, elle pleurait en dedans et montrait un visage serein.

Elle regardait par la portière du fiacre les maisons courir et ne les voyait pas. Rosa tenait l'enfant sur ses genoux, jouant à la maman comme d'autres jouent à la poupée. On atteignit la station. M. Lefèvre prit les billets, fit peser les bagages.

Anna-Marie suivait tous ces préparatifs avec curiosité. Néanmoins, quand elle vit que Mlle Noret n'entrait pas dans la salle d'attente, elle fut prise d'une terreur subite, et se cramponnant à sa robe :

— Viens aussi, criait-elle; viens, ou emmène-moi. Je serai sage... bien sage! Ma petite tante, emmène-moi!

Mlle Noret étouffait ses sanglots et n'osait répondre.

— Quelle scène ridicule, dit M. Lefèvre. Je déteste me donner en spectacle. Pourquoi êtes-vous venue chercher de pareilles émotions?

Il entraîna la petite fille, essayant de la distraire et de lui persuader que Blanche les rejoindrait avec une superbe poupée. Rosa resta en arrière.

— Vous m'écrirez, je vous en supplie, fit Blanche.

— Dès notre arrivée, je vous le promets, répondit Rosa en l'embrassant; mais elle frissonna en sentant sous ses lèvres des joues froides comme le marbre. Peut-être devina-t-elle dans cette muette étreinte le désespoir que, pour satisfaire un caprice, elle causait, car elle eut un repentir tardif, et pressant la main de Mlle Noret, elle ajouta :

— Soyez tranquille, je la soignerai bien.

— Merci, oh merci, répondit Blanche... et elle s'échappa.

Mlle Noret, si craintive des voitures quand elle sortait avec Anna-Marie, passa, sans même les éviter, au milieu des mille véhicules qui encombrent les abords d'une station à l'heure des départs, et descendit la rue d'un pas rapide.

Elle allait vite, mais comme une somnambule. Dans les grandes souffrances morales ou physiques, la douleur intense produit une sorte d'engourdissement. Un sifflet aigu sortit Blanche de cette torpeur, et elle comprit que la locomotive qui emportait son bonheur venait de partir.

— Adieu! murmura-t-elle, adieu!

Ce n'était pas seulement à sa nièce que s'adressait ce cri, mais à tous ceux qu'elle regrettait. En la perdant, elle croyait perdre encore son fiancé, sa mère, son père, sa sœur! Elle était seule... seule désormais! Elle rentra. Cette première nuit à passer sans Anna-Marie l'effrayait. Elle s'était arrangée pour l'occuper auprès d'un petit garçon malade, fils d'une blanchisseuse qui habitait l'étage supérieur de la maison. Elle y monta, et dans l'escalier rencontra cette femme causant avec une voisine. L'ouvrière lui apprit qu'elle s'était décidée à porter son fils à l'Enfant-Jésus. Blanche redescendit. Elle s'attendait à trouver son logis solitaire... Il lui parut vide!... En apercevant la petite chaise qu'Anna-Marie avait coutume de traîner à côté de la sienne :

— Ah! fit-elle... et, comprimant sa poitrine de ses deux mains, elle tomba sur un siége.

— C'est trop, c'est trop! sanglotait Blanche.

Elle glissa sur ses genoux et pressa de ses lèvres le cher petit fauteuil devenu inutile.

— Seule, répétait-elle, toute seule!...

Mais la cloche de l'*Angelus* sonna.

Peut-être, dans sa vibrante volée, emporta-t-elle l'es-

prit de Blanche vers le ciel ; car Mlle Noret eut une inspiration soudaine.

— Non, pensa-t-elle, une chrétienne n'est seule nulle part. Dieu est partout!... O Seigneur, soutenez-moi, et protégez ma petite fille !

La nuit venait. Blanche, fortifiée par cette invocation mentale, se leva, alluma sa lampe et s'apprêta à commencer sa première veillée silencieuse ; mais elle ignorait combien elle était appréciée de celles qui la connaissaient. Sans être prévenues, plusieurs amies arrivèrent tour à tour.

On n'osait entretenir Blanche d'Anna-Marie, et cependant, que de manières détournées de lui dire :

— Nous te plaignons et nous t'aimons!

Que de preuves d'affection délicate, que de sollicitude vraie! Mlle Noret, reconnaissante, songeait : — Ingrate, qui te croyais abandonnée !

XV. — SEULE!

Les jours qui suivirent le départ d'Anna-Marie furent bien tristes. Blanche ne pouvait penser à la petite fille sans pleurer. A chaque pas, elle rencontrait un souvenir qui éveillait de nouvelles crises intérieures, Mlle Noret se maîtrisait avec une force de volonté surprenante et, toute bouleversée au dedans, paraissait toujours calme.

Un bout de ceinture, une agrafe échappée à un corsage, un chiffon, un pauvre vieux petit soulier, et jusqu'aux boutons de la table à ouvrage qu'en jouant, pour former des colliers, Anna-Marie enfilait, tout parlait de sa nièce à Blanche.

Une voix qui dans la rue criait : ma tante, la faisait tressaillir. Elle se répétait à satiété que la petite fille, auprès de son père, ne pouvait être à plaindre, qu'à l'âge d'Anna on oublie vite.

Ces réflexions ne la rassuraient pas... Si elle n'avait pas eu de religion, elle eût crié comme Rachel qu'elle ne voulait pas être consolée; car la mesure lui semblait comble.

Lorsqu'elle avait perdu coup sur coup tous ceux qui l'entouraient, elle était restée avec une mission qui lui expliquait en quelque sorte ses autres épreuves; mais maintenant à quoi serait-elle bonne ?... A qui, à qui était-elle utile? Blanche s'adressait cette question en traversant le Luxembourg pour se rendre de la rue de l'Ouest à la rue Férou. Elle était abattue, découragée... Les allées où elle avait vu si souvent courir Anna-Marie, les pensions en promenade lui rappelaient son abandon. Cependant, derrière une longue file de petits garçons, elle vit un frère des écoles chrétiennes... et qui l'aurait supposé ?... cette humble soutane noire fut pour elle une révélation... Sa vie si terne pouvait avoir un but. Il fallait la consacrer aux autres!

Le prêtre et la religieuse se créent une famille en appelant à eux, ou plutôt en allant chercher les pauvres et les souffrants, pensa Blanche. — Pourquoi ne serais-je pas dans l'ordre laïque ce qu'ils sont dans l'ordre religieux ? Ne me devant à personne, je puis être, je serai toute à tous... On accuse les vieilles filles d'avoir le cœur étroit, peut-être parce que, privé d'affections, il se dessèche et se replie sur lui-même... Elargissons le mien au contraire, et, ne pouvant y enfermer l'amour de quelques-uns, ouvrons-le à un amour immense et inépuisable... l'amour du prochain !

Blanche ne formait pas de plans stériles. Pour elle, la pratique suivait immédiatement la théorie. Elle avait trouvé sa voie : elle y marcha tranquille et ferme, cherchant sans bruit, sans éclat toutes les occasions de se dévouer. Elle avait eu dans son enfance une disposition particulière à saisir les ridicules, et sa verve caustique divertissait Lucile; mais la bonté chez Blanche avait étouffé l'esprit railleur. Elle se fût reproché d'être spirituelle aux dépens d'autrui... Quelques-uns s'aigrissent dans la souffrance : elle s'y était épurée, comme l'or dans le creuset se dépouille de tout alliage. Elle avait foulé aux pieds les ambitions mesquines, les rivalités, les froissements d'orgueil, et de degré en degré était montée jusqu'à la mansuétude infinie qui met une auréole au front des saints.

Les bonnes œuvres que Blanche accomplissait ne sauraient se compter. Les pas et les démarches lui coûtaient en apparence si peu, qu'on se disait : « Mlle Noret aime à courir; ça lui fait du bien. »

La charité par boutade est la charité facile. Celle qui brave les ennuis, qui sacrifie son bien-être est autrement méritoire. Une petite fille placée en apprentissage dans le quartier de Mlle Noret avait à faire, matin et soir, une course fort longue pour venir à l'atelier ou rentrer chez ses parents. « Si je la couchais ! » se dit Blanche, qui songea aussitôt au lit d'Anna-Marie; mais le céder à une autre lui semblait le profaner. Elle repoussa cette délicatesse. — Le profaner ! pensa-t-elle; je le bénis, au contraire ! Et, non contente d'héberger l'enfant du peuple laide et étiolée, elle la soigna comme elle soignait jadis Anna-Marie. En s'occupant des autres, Blanche n'oubliait pas sa nièce, mais elle adoucissait ses regrets et leur enlevait leur âpreté. Elle s'imaginait que le bien qu'elle ferait retomberait en bénédictions sur la tête d'Anna-Marie; et, de loin, sans qu'on le sût, elle lui appliquait toutes ses bonnes œuvres et toutes ses aumônes.

Elle en recevait des nouvelles peu fréquentes. Rosa s'était vite fatiguée d'une correspondance régulière, et l'enfant n'écrivait qu'aux grandes occasions, à la fête de sa tante, au renouvellement de l'année. Ses lettres devenaient des reliques; la première fut un événement; Blanche baisa ses caractères informes et les fautes d'orthographe qui l'émaillaient lui parurent des naïvetés charmantes ; dans son style incorrect, elle trahissait une tendresse si exclusive, que M. Lefèvre s'en inquiéta et pria sa belle-sœur d'être très-mesurée dans sa réponse.

Blanche respecta cette susceptibilité paternelle et obéit avec tact. Son abnégation était si grande, que, pour épargner un chagrin à Anna-Marie, elle aurait consenti à effacer jusqu'à son propre nom de la mémoire de l'enfant.

XVI. — LE RETOUR DE L'ENFANT.

Cependant M. Benoît, qui s'était installé pour l'hiver à Paris, rencontra par hasard Mlle Noret. Il l'arrêta pour lui parler des Lefèvre, prit grand plaisir à sa conversation et finalement lui demanda la permission de se présenter chez elle.

— Bien volontiers, répondit Blanche.

Le vieillard ne se le fit pas dire deux fois, et dès le lendemain il profitait de l'autorisation. Naturellement il fut encore question de Paul, et M. Benoît, traitant Rosa de capricieuse, prédit à Blanche le retour prochain de sa nièce.

Sans vouloir attacher trop d'inportance à cette opinion, Mlle Noret la commenta, récapitulant ce qui pouvait la motiver. Elle attendait une lettre explicite de Paul, peut-être mieux encore, et, tout en combattant cette illusion ridicule, y cédait. Quand elle sortait, elle croyait trouver *du nouveau* en rentrant. Un jour qu'elle rentrait d'une

messe matinale, elle vit un fiacre chargé de caisses s'arrêter à sa porte. Il ne s'était pas ouvert, qu'elle devina qui allait descendre de cette voiture.

Prise d'une palpitation violente, elle s'arrêta et dut s'appuyer à la muraille.

Comment se trouva-t-elle, quelques minutes plus tard, avec Anna-Marie dans les bras? Comment Blanche, qui n'était ni grande ni forte, enleva-t-elle ainsi qu'une plume et emporta-t-elle en courant, vers son escalier, volant plutôt qu'elle ne montait, cette petite fille de dix ans? Il est de ces choses qui s'accomplissent et ne s'expliquent pas.

M. Lefèvre suivait Mlle Noret. Il venait lui proposer de se charger encore de sa nièce. Rosa était mère aujourd'hui de deux petits jumeaux qui absorbaient tous ses soins. Il avait peur qu'Anna-Marie...

Blanche ne le laissa pas achever. Qu'avait-elle besoin de savoir?... L'avare qui ressaisit son trésor s'inquiète bien de demander pourquoi on le lui a rendu!

Elle était donc là, cette chère petite créature. Elle était là, grandie, mais point changée. Sa jolie bouche souriait du même sourire. Ses yeux avaient gardé leur flamme naïve et caressante. Ses cheveux fins et doux n'avaient pas perdu leur nuance d'or. Le timbre de sa voix était bien ce timbre pur dont l'oreille de Blanche avait fidèlement retenu chaque modulation. Se pressant contre la



Le retour d'Anna-Marie. Dessin de G. Fath.

poitrine de Mlle Noret, Anna-Marie répétait du ton qu'elle y mettait jadis :

— Tante! bonne petite tante!

Et, toute émerveillée, elle allait du salon au jardin et du jardin à sa chambre, s'étonnant de trouver si petits des lieux qui tenaient tant de place dans ses jeunes souvenirs.

M. Lefèvre s'excusait de n'avoir ni prévenu ni consulté Mlle Noret.

— Vous le savez, disait-il, je suis un homme d'action. J'ai pris mon parti brusquement, du jour au lendemain. Je vous connaissais assez d'ailleurs pour être persuadé que vous accueilleriez avec plaisir Anna-Marie. Son éducation se fera mieux auprès de vous. Rosa ne pourrait s'occuper d'elle d'une manière suivie... Elle est un peu étourdie, Rosa... J'ai plusieurs fois regretté d'avoir cédé à son désir en vous enlevant ma fille. Si ces deux petits garçons étaient arrivés plus tôt, je vous l'aurais déjà rendue.

— Vous me la rendez, interrompit Blanche, ne m'en dites pas davantage. O mon frère, merci!

M. Benoît avait bien jugé Rosa. Mère pour son compte et mère selon ses goûts, elle ne se souciait plus de la petite fille.

M. Benoît, dès qu'il sut Paul reparti, arriva triomphant chez Mlle Noret, et, après s'être félicité lui-même de sa perspicacité :

— Voyons, ma commère, ajouta-t-il, parlons chiffres, s'il vous plaît. Lefèvre vous a de nouveau embarrassée de sa fille, et vous, assez inconsidérément peut-être, vous avez reçu à bras ouverts cette petite, qui ne vivra pas de l'air du temps... surtout si elle tient de son père... De quelles ressources disposez-vous? Je ne vous questionne pas par curiosité, soyez-en bien convaincue. Je me moque de ce qui se passe chez mes voisins... Je ne comprends pas pourquoi je m'intéresse tellement à vous... Enfin, en deux mots, de quelles ressources disposez-vous?

Blanche répondit :

— J'avais quarante mille francs, qui, par les soins de M. Gavaux, le mari d'une de mes meilleures amies, en ont produit soixante mille. Ils sont si avantageusement placés, qu'ils me donnent aujourd'hui près de quatre mille francs de rentes. Je suis riche, monsieur Benoît!

— Pour une personne raisonnable, c'est en effet une

aisance relative. Mais vous serez deux, maintenant; car il ne faut pas vous flatter, et attendre rien de Paul, qui n'a jamais le sou... D'ailleurs, il se verra bientôt entouré d'une si nombreuse marmaille, qu'Anna-Marie retombera à votre charge entièrement.

— Tant mieux, dit Blanche.

— Tant pis! Vous vous dévouerez encore, vous travaillerez. Ecoutez-moi! Anna-Marie est ma filleule, et il serait injuste à son parrain de ne pas vous aider dans la tâche que vous entreprenez trop à l'étourdie. Je lui servirai trois mille francs...

— Trois mille francs de rentes! dit Blanche surprise.

— Bien entendu... Me départir d'une somme quelconque en capital n'est pas dans mes principes... Une rente, c'est différent!... Avec ces trois mille francs, vous habillerez ma filleule d'une façon convenable... du solide, du beau, mais point de clinquant; j'en ai horreur. Vous lui donnerez des maîtres, y compris un maître de piano: c'est un mal nécessaire dans l'éducation actuelle, et je veux qu'Anna-Marie nous fasse honneur... Si, plus tard, trois mille francs ne suffisent pas, vous me le direz de bonne amitié... Ne me remerciez pas!... les remercîments m'ennuient... D'ailleurs, je ne vous le cache pas, j'agis dans mon intérêt... Vous savez que j'ai plaisir à venir causer avec vous le soir, mais ce que vous ne savez pas, c'est que, malgré tout le charme de votre esprit, il me manque ici quelque chose... ma partie de piquet. Eh bien, je vous connais. Vous allez vous croire mon obligée et apprendre le piquet au plus vite.



Le bal. Dessin de G. Fath.

— Tout de suite! s'écria Blanche.

XVII. — LE MARIAGE.

Lorsqu'un vaisseau, qui a essuyé de longues tempêtes, arrive enfin sur une mer calme, il continue sa traversée sans crainte, comme si les orages affrontés lui répondaient de la sérénité des jours à venir. Tel fut le sort de Blanche. Elle avait semé dans la souffrance, elle récolta.

Estimée de tous ceux qui l'approchaient, la vieille fille exerçait sur chacun l'ascendant d'une femme supérieure. Ses amies la vénéraient. Elle était leur confidente et leur conseil. Son élève, son enfant, grandissait à ses côtés, et si l'exemple est le meilleur des enseignements, jamais éducation ne fut plus parfaite.

Anna-Marie devint une charmante jeune fille remplie de talents, instruite et si modeste, que cette instruction ne se révélait que par éclairs. Elle était très-petite; M. Be-

noît, qui vivait toujours, déplorait de ne pouvoir l'*exhausser* de quelques pouces.

— Elle serait belle alors, disait-il, très-belle, au lieu de n'être que jolie.

Par exemple, elle l'était à miracle. Ses traits avaient une finesse exquise. Ses pieds, ses mains auraient été remarqués parmi des créoles; ses cheveux, si épais qu'à peine apercevait-on les raies qui les partageaient, si longs que déroulés ils traînaient à terre, faisaient, par leur nuance blonde à reflets vert doré, l'admiration des peintres; ses sourcils étaient noirs comme ses cils.

Mlle Noret s'imaginait la voir avec des yeux prévenus. Elle était fâchée et contente de découvrir que d'autres remarquaient, comme elle, les perfections d'Anna-Marie. Elle craignait que sa nièce n'y attachât trop d'importance; mais la jeune fille les ignorait.

Blanche, précisément parce qu'elle ne s'efforçait pas de plaire à M. Benoît, avait captivé ce vieillard quinteux.

— A la bonne heure, disait-il, Mlle Noret n'en veut pas à ma fortune; loin de m'accaparer pour Anna-Marie, elle blâme devant moi les préférences entre les membres d'une même famille.

M. Lefèvre avait eu successivement cinq enfants de son second mariage. Ceux qui le savaient trouvaient singulier que Blanche défendît leurs droits; ils taxaient cette délicatesse excessive de pruderie. Quand on la reprochait à Mlle Noret, elle souriait et, sans affectation, avec adresse, détournait l'entretien.

Les amies qui naguère se disputaient la tante et la nièce à la campagne, les réclamaient maintenant pour leurs fêtes, dont Anna-Marie était un des ornements. Mlle Noret n'aimait pas le monde; mais trop éclairée pour priver la jeune fille des plaisirs de son âge, si elle la menait rarement au bal, elle l'y menait quelquefois.

Dans une de ces réunions, Anna-Marie, en robe blanche avec une simple couronne de pâquerettes naturelles dans ses cheveux, dansait candide et gracieuse; un jeune homme, — si grand qu'il dépassait les autres de toute la tête, — vint l'engager. Elle accepta et prit avec lui place au prochain quadrille. Dans les intervalles de repos, il causa et se montra spirituel et bienveillant sans se permettre aucune flatterie. Anna-Marie, quoique timide, se sentait à l'aise avec lui, se demandant si ailleurs déjà elle ne l'avait pas rencontré. D'abord, elle répondit par monosyllabes à ses observations, puis peu à peu s'enhardit, et lui, se plaisant sans doute à sa conversation, s'y oublia. On dut l'avertir que le quadrille était fini. Il reconduisit Anna-Marie auprès de sa tante, et deux fois encore l'invita. Quand il dansait avec d'autres, en leur parlant, il la regardait. Elle rencontrait toujours ses yeux; ils étaient si brillants, si haut placés, qu'elle les compara intérieurement à la lumière d'un phare, et sourit de son idée... Ensuite embarrassée d'être observée ainsi, elle rougit et baissa ses longues paupières.

— M'accorderez-vous le cotillon? lui dit-il.

— Je ne puis, monsieur, répondit-elle, je suis engagée.

Il s'éloigna, mais lorsque vint certaine figure où le cavalier d'Anna-Marie, la tenant de la main droite et tenant une autre danseuse de la main gauche, s'avança vers lui et les présentant sous le nom de deux fleurs dit :

— Lilas ou bluet?...

Il désigna la couronne de paquerettes et répondit :

— Marguerite!

Alors, sans écouter les réclamations, il s'empara de la nièce de Mlle Noret et l'entraîna dans le tourbillon harmonieux.

Peu après, ce fut au tour des jeunes filles à offrir un coussin aux danseurs. Ils devaient s'y agenouiller; mais au dernier moment, le coussin, brusquement retiré, refusait leur hommage, et la belle capricieuse allait le porter devant celui-ci et celui-là encore. Anna-Marie ne voulait pas choisir le grand jeune homme pour danseur; légère elle s'approcha, et, comme un oiseau qui voltige à peine, se posa devant lui; mais soit force, soit adresse, bon gré, mal gré, il retint le coussin sous son genou vainqueur.

En quittant le bal, Anna-Marie croyait ne jamais revoir son cavalier; elle se trompait, il se fit présenter à Mlle Noret et, secrétaire d'ambassade, riche et libre, eut l'esprit rare de se marier à son goût.

XVIII. — DIEU EST GRAND.

Petite Anna-Marie devint une grande dame. Elle avait été élevée de manière à se trouver à sa place partout, même à la cour. Sa beauté, ses talents, lui valurent tous les hommages. Sa vertu lui conserva l'amour et l'estime de son mari. Obligée, par sa position, de vivre en général loin de France, elle entretenait avec sa chère tante une active correspondance. Chaque jour elle lui écrivait, ne fût-ce que dix lignes, et Mlle Noret lui répondait. Les conseils, les avis de Blanche étaient empreints d'une si douce sagesse, que le diplomate surpris disait parfois :

— Quoi! tant de science de la vie chez une femme si modeste; tant d'expérience du monde dans une personne qui l'a à peine fréquenté! La droiture du cœur serait-elle de tous les guides le plus ingénieux?

Nommé ministre en Allemagne, il offrit à Blanche d'y accompagner sa nièce. Elle refusa et resta rue Vavin, à la haute satisfaction de M. Benoît.

— Il ne manquerait plus, grommelait-il, qu'on me laissât mourir seul comme un pauvre chien. Anna-Marie fait bien de ne pas me priver de sa tante. Je l'en aurais punie... par testament.

Ce n'est pas ce motif qui influença la décision de Blanche. Elle resta; mais de loin sa pensée suivait sa nièce, sa fille. Un jour qu'elle causait d'Anna avec une intime amie, celle-ci, posant sa main sur la main de Mlle Noret, lui dit :

— Blanche, j'ai souvent une question sur les lèvres auprès de toi. Tu as eu de mauvais jours, mon amie, tu as porté de lourdes croix, versé beaucoup de larmes...

— Et pourtant, interrompit Mlle Noret, j'ai été éprouvée, mais pas abattue. Dieu qui me frappait me soutenait aussi. Anna-Marie m'a quittée de nouveau et je ne me sens pas seule en vérité. Si je devais revivre ma vie ou la vie la plus heureuse entre toutes celles que j'ai connues, avant de choisir j'hésiterais.

— Je le devinais, Blanche... bien des âmes que le vulgaire plaint et croit isolées, ont donc trouvé, au contraire, la véritable paix!... bien des cœurs jugés vides sont donc saintement remplis!

— Pour qu'ils le soient, reprit Blanche, il suffit, ce me semble, qu'ils s'élèvent. Quand j'étais triste, brisée, cette parole du divin sacrifice : *Sursum corda!* me revenait à la mémoire et je pensais : Là-haut, bien haut, au-dessus des nuages et des tempêtes, il est une région à jamais sereine et pure...

En disant ces mots, les yeux de Blanche brillèrent d'une foi ardente, et l'amie qui la contemplait, frappée de cette flamme céleste, murmura :

— Que Dieu est grand!

F. DE SILVA.

CURIOSITÉS DE LA TOILETTE.

DE LA CHAUSSURE EN FRANCE DEPUIS LE ONZIÈME SIÈCLE JUSQU'A NOS JOURS (1).

On ne saurait parler de la chaussure sans parler aussi des cordonniers et de leurs patrons, saint Crépin et saint Crépinien, deux frères martyrs, qui, vers la fin du troisième siècle, sous le règne de Dioclétien, vinrent de Rome avec saint Denis pour évangéliser les Gaules.

Quelques contrées reconnaissent aussi saint Anien comme patron des cordonniers. A l'égard de ce dernier, on raconte que le soulier de saint Marc s'étant déchiré à son entrée à Alexandrie, l'apôtre le donna à raccommader à un cordonnier de la ville nommé Anien. Saint Marc eut vite converti l'artisan, et le trouva bientôt si vertueux, si fervent et d'une intelligence si merveilleuse, qu'il n'hésita pas à l'établir évêque d'Alexandrie en son absence.

Mais revenons à saint Crépin et à saint Crépinien.

Ils étaient arrivés à Soissons, où chacun leur refusait une hospitalité que leur qualité de chrétiens rendait dangereuse. Résolus, suivant le précepte de l'Apôtre, à vivre du travail de leurs mains, ils apprirent alors le métier de cordonnier et y firent bientôt de rapides progrès. La foule ne tarda pas à accourir, car leur désintéressement laissait chacun libre de les rétribuer suivant sa fortune, et la parole divine qui tombait de leurs lèvres opéra de nombreuses conversions.

Maximien Hercule, associé à l'empire par Dioclétien, eut connaissance de ces faits, et envoya contre Crépin et Crépinien Rictius Varus, le ministre de ses cruautés, qui gouvernait alors la Gaule Belgique avec le titre de consul et le grade de préfet du prétoire. En ce moment les deux frères étaient à Soissons, faisant des souliers pour les pauvres.

Crépin et Crépinien, interrogés par le préfet sur les dieux qu'ils adoraient, répondirent qu'ils n'en adoraient qu'un, le vrai Dieu, et ils ajoutèrent qu'ils méprisaient Jupiter, Apollon et Mercure.

Rictius Varus les chargea de chaînes et les conduisit à l'empereur; celui-ci ordonna qu'on les traduisît devant lui comme coupables d'avoir violé les édits impériaux. Il leur dit : « Apprenez-moi quelle est votre religion et quelle est votre origine. » Ils répondirent : « Issus de familles connues à Rome et recommandables, nous sommes venus dans les Gaules pour l'amour du Christ, qui est, avec son père, le seul Dieu éternel et créateur de toutes choses. Nous le servons avec foi et vive dévotion, et nous souhaitons, tant que la vie animera ces membres, de persister dans son culte et son obéissance.» Transporté de colère à ces paroles, Maximien s'écria : « Par la vertu des dieux! si vous n'abjurez cette folie, je vous ferai périr dans de terribles tourments, pour que vous serviez d'exemple. Si, au contraire, vous sacrifiez aux dieux, je vous comblerai de biens et d'honneurs. » Les saints répliquèrent : « Tu ne nous effrayeras pas par tes menaces, nous, pour qui la mort est un bien. Garde pour les tiens les richesses et les distinctions; nous les avons déjà dédaignées autrefois pour la cause du Christ, et nous sommes heureux de les dédaigner encore. Toi-même, si tu connaissais et aimais le Christ, tu mépriserais non-seulement les richesses et l'empire même, mais toutes les vaines pompes des démons. » Maximien répondit : « Qu'il vous suffise d'avoir perdu jusqu'ici beaucoup de mes sujets par vos maléfices et vos méchants arts! — Malheureux! répliquèrent les martyrs, tu méconnais le Dieu bon qui t'a élevé à l'empire malgré ton indignité. » Outré de fureur, Maximien les livra à Rictius Varus, lui enjoignant de les faire périr de la mort la plus cruelle.

Le ministre du tyran se hâta de seconder sa fureur en les faisant suspendre à une poulie et frapper de verges. Mais les deux martyrs, soutenus par de célestes visions, imploraient le secours et l'aide de Jésus-Christ. Rictius Varus ordonna qu'on leur enfonçât des chevilles entre les ongles et la chair des doigts, et qu'on leur taillât des lanières dans la peau du dos. Les bourreaux obéirent, mais sans avoir la joie de leur arracher un seul cri. Saint Crépin et saint Crépinien souriaient au milieu de ces cruelles tortures; ils priaient seulement le Seigneur de les arracher à l'homme criminel qui s'était emparé d'eux.

Dieu les exauça, et ils rejetèrent de leurs doigts les chevilles avec une telle force, qu'elles tuèrent, affirme-t-on, quelques bourreaux et en blessèrent d'autres.

Rictius Varus ordonna alors qu'on leur attachât des meules de pierre au cou et qu'on les jetât dans la rivière d'Aisne. Mais les confesseurs de la foi, rayonnants de bonheur et protégés par Dieu, gagnèrent l'autre rive sans avoir même été saisis par le froid, qui était très-rigoureux. Rictius Varus, exaspéré par ce nouveau miracle, les fit charger de liens et plonger dans une cuve remplie de plomb fondu; mais Dieu les préserva de toute brûlure... tandis qu'une goutte de plomb bouillant sauta aux yeux de Rictius Varus et l'aveugla. Le ministre de Maximien, au lieu de se convertir à l'Évangile, ordonna alors qu'on mêlât ensemble de la poix, du suif et de l'huile, et qu'on y plongeât les deux frères. Les martyrs redoublèrent de prières en disant : « Seigneur, tu peux nous délivrer des tortures de cet impie.»

Et un ange apparut, qui les tira du feu exempts de douleur.

Rictius Varus, aussi humilié que furieux de voir tous ses supplices inutiles, se précipita dans les flammes et y perdit la vie.

A cette vue, les deux martyrs supplièrent Dieu de les rappeler à lui. Le Seigneur les exauça dès le lendemain, car Maximien, apprenant ce qui s'était passé, donna immédiatement l'ordre qu'on leur tranchât la tête; ce qui eut lieu le huitième jour des calendes de novembre de l'an 287 ou 288, dans une plaine nommée depuis Saint-Crépin en Chaye, entre la rivière et les prisons de la cité.

Leurs corps, abandonnés à la voracité des chiens et des oiseaux, furent protégés par la toute-puissance de Jésus-Christ. Un pieux vieillard, nommé Roger, et sa sœur, Pavia, leur donnèrent la sépulture dans leur propre maison, qui devint bientôt un lieu de pèlerinage pour les fidèles. Le clergé et le peuple se réunirent plus tard pour transférer, en grande pompe, les corps sacrés dans des sépultures dignes des deux martyrs. Au mo-

(1) Voir le *Musée des Familles*, t. VIII, p. 240.

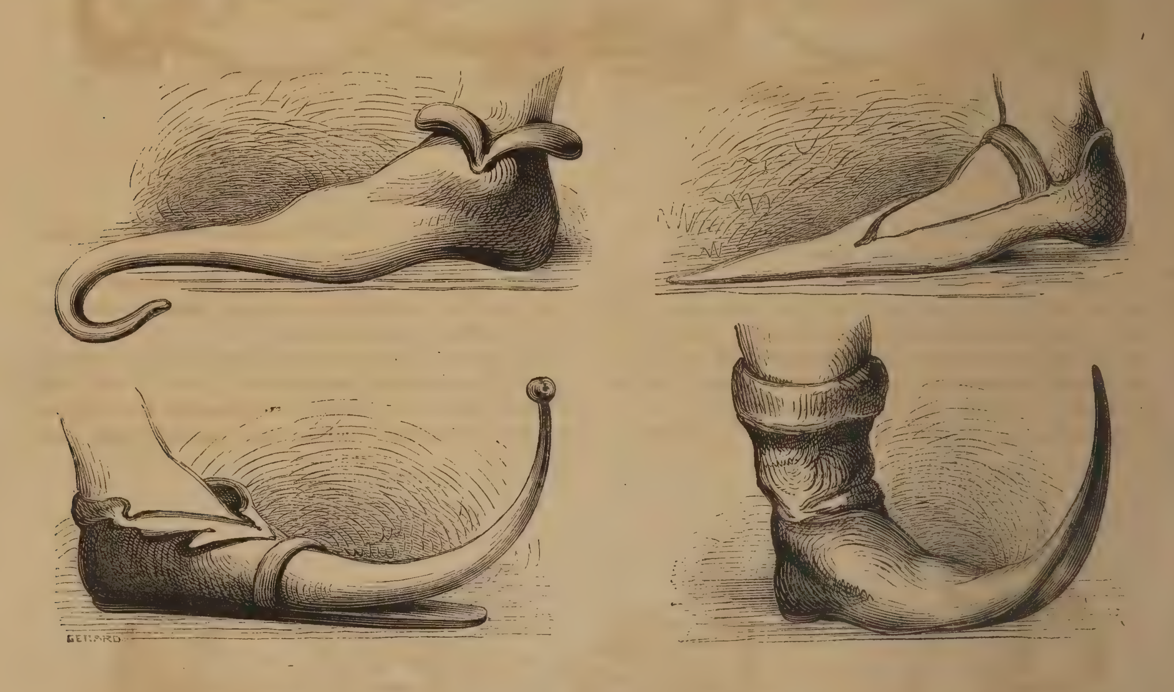
ment où la barque qui portait ces précieux restes atteignit le rivage, il se présenta un enfant aveugle, sourd et boiteux, qui fut guéri soudainement de toutes ses infirmités après avoir touché dévotement le couvercle du cercueil. Les saints furent enfermés dans deux tombeaux... On érigea plus tard, sur l'emplacement qu'ils occupaient, une grande église, où se sont accomplis beaucoup de miracles.

Telle est, en substance, la légende de saint Crépin et de saint Crépinien d'après Surius.

Henri Estienne, dans son *Apologie pour Hérodote*, s'est avisé de contester l'existence de saint Crépin, qui, selon lui, ne serait que la personnification abstraite des cordonniers en général. « Voici ce qu'il me semble, dit-il : à quelques saints, on a assigné des offices selon leurs noms, comme, par exemple, quand on a fait saint Crépin cordonnier et patron des cordonniers, je me persuade totalement qu'on s'est souvenu de *crepida*, mot latin (pris du grec) qui signifie *pantoufle*, tellement que saint Crépin serait autant à dire, en bon français, que saint *Pantouflier*. »

Santeuil, de son côté, ne niait pas l'existence des deux frères martyrs, mais il parlait d'eux sans beaucoup de respect : il disait qu'on les regardait dans le monde comme de petits saints sortis de la lie du peuple, et que le public, excepté les cordonniers et les savetiers, serait comme fâché d'y avoir beaucoup de dévotion.

Maintenant l'auteur du *Dictionnaire des reliques*, bien loin d'accueillir cette opinion, dit que saint Crépin et saint Crépinien ont si réellement existé, qu'ils ont laissé chacun trois corps : 1° à Rome, dans l'église de Saint-Laurent; 2° au monastère de Lezat, à quatre lieues de Toulouse; 3° à l'abbaye de Notre-Dame de Soissons. Quant à ces derniers corps, quelques critiques, ajoute-t-il, prétendent qu'ils furent brûlés par les huguenots en 1567.



Chausssures du quatorzième siècle. Dessin de G. Fath.

Quoi qu'il en soit, il est regardé comme certain que, vers l'an 649, l'évêque de Soissons, Anserik, transféra solennellement les reliques de saint Crépin et saint Crépinien, de la crypte où elles reposaient, dans la basilique construite au-dessus de cette crypte.

En ce qui concerne la chaussure, dont nous devons parler spécialement dans cet article, disons d'abord que le mot *soulier* vient du latin *subtalaris*, sous le talon.

En remontant aux premiers temps, on trouve que les souliers étaient connus et faits d'une étoffe dont la mode varia la couleur. Le prophète Ézéchiel fait ainsi parler le Seigneur à Olla : « J'ai juré un pacte avec toi. Je t'ai donné des souliers bleus, une ceinture de coton; tu as été parée d'or et d'argent, nourrie de bon pain, de miel et d'huile, et, après cela, tu as mis confiance en ta beauté. »

On trouve encore dans le Deutéronome que, pendant les quarante ans que les Hébreux passèrent dans le désert, leurs souliers ne se sont pas usés, qu'il en fut de même de leurs habits, et que ceux des enfants croissaient avec eux et s'élargissaient merveilleusement à mesure qu'ils grandissaient. — Saint Justin cite le même fait dans son dialogue avec Triphon.

L'immense corporation des cordonniers, qui date donc vraisemblablement de quinze siècles avant Jésus-Christ, a rencontré depuis quelques années deux savants historiens : le premier, M. Paul Lacroix, autrement dit le bibliophile Jacob, a publié une histoire de la chaussure depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours, suivie de l'histoire *sérieuse et drôlatique* des cordonniers et des artisans dont la profession se rattache à la cordonnerie; le second, M. Charles Vincent, a publié à son tour une histoire de la chaussure, de la cordonnerie et des cordonniers célèbres.

Ces deux livres, d'un sérieux intérêt historique et anecdotique, ont épuisé la matière, et nous y renverrons

les personnes, artistes et autres, qui désireraient approfondir ce curieux sujet, que nous allons simplement effleurer ici.

Le poëte Voiture disait plaisamment que les *cordonniers* avaient été ainsi appelés par corruption de *cordonneurs*, parce qu'ils donnent des cors aux pieds. Mais les cordonniers n'ont pas toujours été jugés si impertinemment, et, sans parler de leurs modernes historiens, nous citerons à ce propos l'opinion de M. Michelet dans un de ses derniers livres : « Qui ne voit que la plupart des métiers, si l'on y pénètre à fond, sont des branches réelles d'un art? Ceux du *bottier*, du *tailleur*, sont bien près de la *sculpture*. Le dirais-je? Pour un tailleur qui *sent*, *modèle* et *rectifie* la nature, je donnerais trois sculpteurs classiques. »

Tout en laissant les sculpteurs classiques dans la pénombre qui leur convient, nous pensons que M. Michelet a trop abusé de ce principe, que les opinions sont libres, en écrivant ce qu'on vient de lire. Nous nous contenterons de lui répondre, avec tout le respect dû à



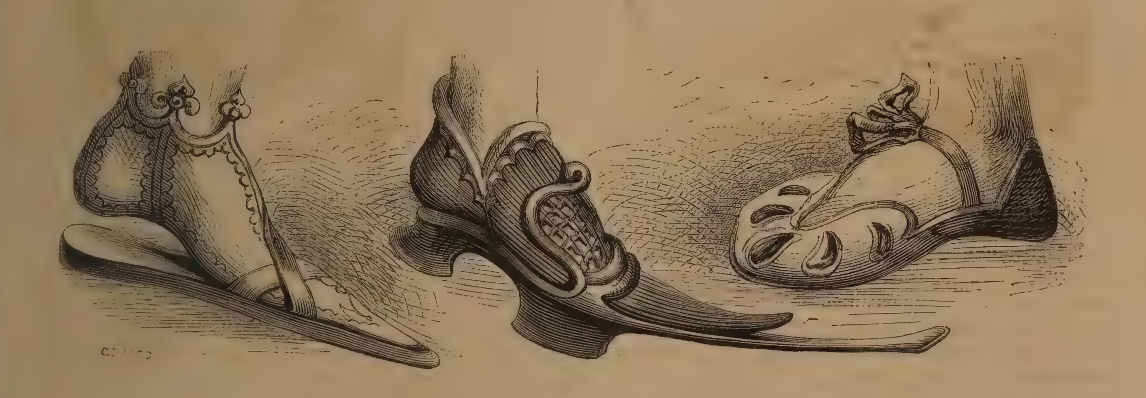
Chaussures du quinzième siècle. Dessin de G. Fath.

son immense talent, que l'apprentissage fait l'ouvrier, et que Dieu seul fait l'artiste... Nous ajouterons que c'est confondre à tort l'adresse des mains avec l'inspiration; qu'il ne faut jamais amoindrir l'art; que nous avons déjà bien assez des artistes capillaires sans créer encore les artistes cordonniers, qui seraient immédiatement suivis des artistes sabotiers, carreleurs, et enfin des artistes pédicures, qu'ils ont déjà forcément engendrés.

René d'Anjou, dans des statuts octroyés au quinzième siècle, appelait le métier de cordonnier *un des nécessaires métiers pour servier à toutes manières de gens.*

Cette appréciation est plus sage. Un cordonnier peut être adroit et travailler avec goût, mais là s'arrête et doit s'arrêter son importance.

Ces réserves faites, l'œuvre collective des cordonniers offre une étude intéressante en ce qu'elle nous montre en quelque sorte les empreintes dont chaque siècle a dû couvrir le sol que nous occupons à notre tour.



Chaussures du quinzième siècle. Dessin de G. Fath.

Et, en effet, que de formes différentes affectées par la chaussure depuis la sandale et la babouche des femmes de l'ancienne Égypte jusqu'à la gracieuse bottine de nos Parisiennes! Il n'y a pas une partie de la toilette qui ait subi plus de transformations, et de transformations souvent très-heureuses.

Le rôle intéressant que joue le pied dans la structure humaine en a sans doute été la cause. Quoi de plus naturel qu'on cherchât à orner le piédestal de l'homme, ce point extrême qui lui donne sa grâce et son assiette... De là vient cette locution : Regarder un homme de la tête aux pieds; il est évident que les regards se portent d'abord sur le visage pour passer ensuite aux pieds sans la moindre transition.

Cette petite digression terminée, nous arriverons à notre sujet : De la chaussure en France depuis le onzième siècle.

G. FATH.

(*La fin prochainement.*)

CHRONIQUE DU MOIS.

LES TRAVAILLEURS DE LA MER.

Que vous dirai-je de ce livre étrange qui a nom *les Travailleurs de la mer*, où le grotesque est à côté du sublime, où les plus charmantes créations du poëte coudoient les plus étonnantes folies du philosophe, œuvre de décadence profonde, si on la compare à *Notre-Dame de Paris*, même aux *Misérables*, revanche éclatante pour qui se souvient de *William Shakspeare* et des *Chansons des rues et des bois*. Mais à propos de tout et de rien, de l'oiseau qui passe dans l'air ou du navire qui trace son sillon au milieu des vagues écumantes, à propos du brin d'herbe qui frissonne ou de la tempête à la voix puissante, pourquoi M. V. Hugo reprend-il et développe-t-il sans cesse sa thèse antireligieuse, bafouant Bossuet et la Restauration, lançant son injure à la présence réelle, accolant Louis XVI et Néron? Le vieux Caton avait son *Delenda est Carthago*, mais au moins n'intéressait-il pas l'art à sa querelle. Ici ces attaques inconsidérées et maladroites sont-elles vraiment bien utiles au développement de l'œuvre? Que M. V. Hugo nous permette d'en douter. A quoi bon aussi cet étalage de science nautique, ces termes barbares que le loup de mer de Dunkerque ou de Saint-Malo comprendrait à peine, et qui font croire au pauvre lecteur comme nous que le Dictionnaire de l'Académie, pour les trois quarts au moins de ses mots, nous est absolument étranger? O belle langue française, langue de Molière, de Racine, de Bossuet, ne suffisez-vous plus à nos ambitions? *Le Misanthrope, Athalie* et *le Discours sur l'histoire universelle* ne renferment-ils plus assez d'éloquence, de richesses et de beautés? Comment justifier enfin ces digressions perpétuelles qui arrêtent l'action à chaque pas? Dans *Notre-Dame de Paris*, elles nous parlaient au moins des grandes questions d'art; dans *les Misérables*, des grands problèmes sociaux, de la peine de mort, de Waterloo... mais ici! il ne s'agit après tout que d'une petite île perdue dans la Manche, de quelques insulaires qui parlent un patois quelconque, d'une intrigue assez pauvre, du dévouement d'un pauvre homme, du sauvetage d'une machine de bateau à vapeur engagée entre deux rochers. Tout cela peut intéresser à coup sûr, mais à la condition que l'auteur conserve le ton simple, et ne fasse pas intervenir dans son récit l'Olympe, Jupiter, et les sonores amplifications de la philosophie moderne.

Et cependant, à ces réserves près qui nous mettent à l'aise, il y a des pages exquises dans ces *Travailleurs de la mer*: la scène originale et gracieuse où Déruchette, une sœur d'Esmeralda et de Cosette, sans songer à mal, de son doigt espiègle écrit le nom de Gilliat sur la neige. Pauvre Gilliat! tu te crois aimé, et tout à l'heure, pour mériter cette enfant qui ne pense guère à toi, tu vas affronter tous les périls, essayer d'arracher sa proie à l'Océan. Dans cette lutte d'un homme contre les forces ennemies de la nature, il y a encore des passages splendides qu'éclaire le génie du poëte: la tempête, le combat contre la pieuvre. Puis, quand Gilliat revient, réclamant le prix de sa victoire, hélas! la neige a fondu aux premiers baisers du soleil; son souvenir s'est effacé de la mémoire de Déruchette. Elle aime Ebenezer. Vous voyez d'ici la fin. L'auteur aime les grands dévouements et excelle à les peindre. Celui des *Travailleurs* serait admirable, s'il n'y manquait le sentiment chrétien qui défend le suicide et voit, dans la souffrance et la douleur, l'épreuve et l'épuration. Gilliat a marié Déruchette et Ebenezer, et les a embarqués pour l'Angleterre à bord du *Cashmere*. Alors, pour voir plus longtemps le bâtiment qui emporte son cœur, il va s'asseoir sur un rocher que la marée basse découvre, que la haute mer submerge. Le navire passe devant lui, et Gilliat aperçoit sur le pont la silhouette de Déruchette. En même temps, le flot monte à ses genoux. Le *Cashmere* s'éloigne, une heure s'écoule. Gilliat regarde toujours. Le flot arrive à sa ceinture. Une heure encore, le sloop s'amoindrit à l'horizon, tandis que la mer atteint les épaules de Gilliat immobile. Encore une heure! La tête de Gilliat émerge seule et son œil fixe ne se détache pas du navire qui n'est plus qu'un point à l'horizon. Enfin le *Cashmere* s'efface sur l'azur du ciel, et la vague jette sur la tête de Gilliat son linceul frangé d'écume. Tout a disparu.

LE SALON DE 1866.

Le Salon vient de s'ouvrir, et, cette fois encore, messire Croûton nous semble avoir fait royalement les choses; il accapare tout, la peinture religieuse comme la peinture de genre, le paysage comme les grandes toiles historiques.

Dieux bons! où en serions-nous si le jury, contre qui certaine presse déclame chaque matin, n'était là pour arrêter ses audacieux envahissements?

Vous souvient-il du salon des refusés, de ses chevaux roses et de ses femmes vertes?

Et cependant un douloureux événement était venu, quelques jours avant l'ouverture de l'exposition, raviver ces attaques périodiques contre l'institution du jury. Un peintre refusé s'était donné la mort. C'est triste, profondément triste, à coup sûr; mais de quel droit rendre le jury responsable d'un fait isolé qui peut s'expliquer de vingt façons différentes?

En tout cas, voyez-vous le candidat évincé, le solliciteur éconduit, l'amoureux refusé chercher dans la mort l'oubli de leur défaite? La lutte est aujourd'hui la condition première de l'existence : on n'arrive pas du premier coup, mais on arrive avec la persévérance et le courage.

D'ailleurs Delacroix, Jules Dupré, Théodore Rousseau, et bien d'autres, n'ont-ils pas été refusés, eux aussi, et n'ont-ils pas pris les éclatantes revanches que vous savez? L'événement dont nous parlons ne prouve donc rien. Tout au plus eût-il eu la signification qu'on lui donne, alors que le jury se composait d'un groupe d'hommes qui condamnaient d'un commun accord tout ce qui était contraire à leurs principes. Maintenant toutes les écoles se coudoient fraternellement dans le jury, et le salon des refusés, et bien des toiles exposées hier, exposées aujourd'hui, témoignent que la sévérité n'est pas sa vertu dominante.

A quoi donc attribuer la faiblesse de la peinture contemporaine?

Au goût du jour, qui donne cent mille francs par an à Mlle Thérésa et fait à *la Biche au bois* un succès de quatre cents représentations. L'artiste, quoi qu'en disent certains fanatiques, ne travaille pas absolument pour l'art; il a souvent des aspirations moins élevées, comme quelques rentes sur l'État, maison de ville et de campagne. Or, comme c'est le bon public qui peut lui offrir tout cela, n'est-il pas juste, en revanche, que l'artiste flatte les goûts et les instincts du bon public?

Mais ne pensez-vous pas que, de la philosophie même la plus mondaine, pas trop ne faut? Nous allons donc, si vous le voulez bien, commencer notre promenade à travers les salons de l'exposition, notant ce qui nous paraîtra digne d'être noté, et passant un peu vite devant toutes les toiles que messire Croûton a oublié de signer.

D'abord un regret : MM. Ingres, Gleyre, Meissonnier, Cabanel, Baudry, Breton, Jules Dupré n'ont rien envoyé au Salon de 1866. Se préparent-ils pour le grand tournoi de 1867? Espérons-le.

Et puis, voici encore un grand artiste, un artiste national qui nous quitte. Pendant vingt ans et plus il a excellé à reproduire sur la toile intelligente les grands jours de notre histoire et les jours de deuil, plus grands encore souvent que les jours de fête. Naguère nous vous racontions sa vie, toute de travail, la vie d'un homme de bien, modeste et sage.

Aujourd'hui H. Bellangé est mort, et d'universels regrets l'accompagnent. Si quelque chose pouvait accroître encore ces regrets, c'est la pensée que l'artiste a été frappé dans toute la maturité, dans tout l'éclat de son talent.

Voyez plutôt ses deux toiles, *la Garde meurt, 18 juin 1815*, et *l'Escadron repoussé*. A laquelle donner la préférence? Je ne sais vraiment. Ici, quelques vieux soldats debout au milieu d'un rempart de cadavres et s'apprêtant à mourir à leur tour plutôt que de survivre à la défaite. Là, des cavaliers ramenés par l'ennemi, la tête baissée sur le col de leurs chevaux ; à leur tête, le chef, la poitrine percée d'une balle et appuyant sa main sur sa blessure.

Mais je me déclare bien humblement incapable de rendre par la plume la fatale et suprême résolution qui se lit dans les yeux de ces grands vaincus, cette résolution dont le poëte a dit :

> Una salus victis nullam sperare salutem.

Heureusement que le *Musée des Familles* n'est jamais pris au dépourvu, et, avant qu'il soit peu, j'espère bien que le crayon saura suppléer à l'insuffisance de la plume. Ajoutons que M. H. Bellangé laisse un fils qui marche sur les traces de son père, et qui, cette année déjà, expose deux tableaux très-dignes d'être remarqués, *la Partie de loto* et *une Visite au camp*.

M. Gérôme envoie deux toiles: l'une, de petite dimension, *la Porte de la mosquée El-Assaneyen, au Caire, où furent exposées les têtes des beys immolés par Salek-Kaschef;* l'autre, beaucoup plus grande, *Cléopâtre paraissant devant César*. C'est toujours et encore cette peinture léchée et agréable à l'œil, mais sans consistance ni relief. Nous préférons de beaucoup *la Porte de la mosquée* à *Cléopâtre*, qui rappelle assez malheureusement le trop fameux tableau de *Phryné devant ses juges*. Le dessin nous a paru même moins correct que dans les œuvres précédentes de l'auteur.

M. Moreau ne nous semble pas en progrès, bien au contraire : serait-ce le succès qui l'a gâté ou l'indulgence de la critique? *La Jeune Fille recueillant la tête d'Orphée* et *Diomède dévoré par ses chevaux* sont des œuvres de parti pris, bien inférieures à *l'Œdipe* du même peintre.

En revanche, M. Ribot gagne jour. On peut ne pas aimer cette couleur sombre qui donne à l'école espagnole son cachet caractéristique : on ne peut qu'admirer ce trait net, cette touche toujours sûre et ferme du *Christ et des docteurs* et surtout du *Flûteur*.

Parmi les grandes pages d'histoire, signalons aussi les toiles plus ou moins recommandables de MM. Armand Dumaresq, *une Charge de cuirassiers à Eylau;* Antigna, *le Cauchemar:* la femme est savamment dessinée, mais le diable ressemble à s'y méprendre à un épouvantail de petits enfants; celles encore de MM. Baron, *Suzanne, un Meurtre;* Barrias, *le Repos;* Beaucé, *Campement du 3e zouaves à San Jacinto;* Bonnat, *Saint Vincent de Paul prenant la place d'un forçat* et *Paysans napolitains devant le palais Farnèse, à Rome;* Boulanger, *Catherine Ire discutant le traité du Pruth;* Dubufe, *l'Enfant prodigue*, un immense tableau, assez vulgaire, mais avec deux volets en grisaille qui valent beaucoup mieux que le sujet principal; Glaize, *Monna Belcolore*, une toile inspirée par les vers de A. de Musset :

> Deux anges destructeurs marchent à son côté,
> Doux et cruels tous deux : la Mort, la Volupté;

Hersent, *le Bataillon carré;* J. Lange, *Allant à l'ambulance;* Merle, *Marguerite essayant les bijoux;* Patrois, *Jeanne Darc insultée dans sa prison;* Penguilly, *Protée et ses phoques;* Rigo, *un Episode de Solferino;* Protais, *le Soldat blessé* et *le Bivouac;* Saintin, deux charmantes têtes, *Carmella* et *Marthe;* Schreyer, *une Charge de cavalerie à la Moskowa*; Tabar, *Solferino, cinq heures du soir;* Duvaux, *le Combat de Borrego;* enfin Worms, *la Course de Novillos*.

A quelle école appartient aujourd'hui M. Courbet? A coup sûr, il y a dans son talent une transformation radicale. On dirait un romantique écrivant un discours de réception à l'Académie. De *la Remise de chevreuils*, surtout de *la Femme au perroquet*, aux *Casseurs de pierres*, aux *Demoiselles des bords de la Seine*, voyez le chemin parcouru, et convenez encore une fois que l'artiste aime les sentiers détournés, au risque de s'égarer en route et d'arriver au but... le plus tard possible. Heureux quand il arrive, comme M. Courbet. Nous n'en dirons pas autant de M. Hamon, qui s'en éloigne au contraire le plus qu'il peut. Dans ses *Muses à Pompéi*, il n'y a plus rien, absolument rien, pas même cette afféterie que, dans les premiers tableaux, on avait prise pour de la grâce. M. Bouguereau a deux idylles gracieuses, *les Premières Caresses* et *la Convoitise;* Heilbuth, un petit bijou de finesse et d'esprit, *l'Antichambre;* Jalabert, deux portraits de femmes fort beaux ; Duverger, un petit drame plein d'émotion et d'étude, *la Fille repentante ;* Jundt, une amusante plaisanterie, *une Noce alsacienne surprise par la pluie;* Le Roux, *une Servante bretonne*, d'une touche très-vive et très-vraie ; Toulmouche, *le Mariage de raison ;* Verlat, *Plus lourd que l'air;* Ch. Frère, *une Noce arabe au Caire*, avec des effets de lumière saisissants, et *la Prière du soir*. N'oublions pas non plus les animaux d'A. Bonheur et de Schenck ; *les Fleurs et bijoux*, de Desgoffes ; *les Femmes de l'île de Batz*, de Feyen-Perrin ; *Diderot et le neveu de Rameau au café de la Régence*, de Fichel ; *l'Ouvroir à Ecouen*, de Pierre Frère ; *la Mutinerie*

ou le collier brisé, de Dupuis; *la Tribu nomade en marche*, de Fromentin; *les Fruits*, de L. Joulin; *le Printemps*, de Marchal; *l'Instruction obligatoire*, de Schlœsser.

Place maintenant aux paysagistes : à leur tête, comme toujours, voici Corot et ses poétiques rêveries, *le Soir*, *la Solitude;* Daubigny, un peu lourd cette fois, surtout dans l'une de ses deux toiles; Lavieille et *la Pointe de l'île Saint-Ouen ;* Français et *les Environs de Rome* ; Courbet, dont j'ai déjà parlé ; Achenbach et la *Villa Torlonia*, pleine de lumière et de bruit; Anastasi et les *Cascatelles de Tivoli ;* Curzon et le *Rêve dans les ruines de Pompéi;* Kuvasseg et la *Vue des Cordillères;* Lambinet et sa *Rivière sous bois;* Blin et l'*Arguenon à marée basse ;* Nazon et ses *Vignes et ormeaux;* Ortmans et les *Environs de Rouen;* Ziem et ses toiles éclatantes de soleil, *Venise* et *Stamboul*.

Voici enfin G. Doré. Non content de son splendide succès de la Bible, le jeune maître aspire encore aux honneurs du Salon. Des essais incertains avaient jusqu'ici laissé l'opinion indécise sur la valeur de G. Doré comme



La reine Marie-Amélie (voir notre Chronique d'avril). Dessin de Bocourt.

peintre. Sa *Bataille d'Inkermann* restait dans bien des mémoires comme un argument décisif en faveur de la négative. Mais Doré a fait appel du jugement, et, cette année, le *Souvenir de la Savoie*, paysage, et *une Soirée dans la campagne de Grenade*, scène de genre et paysage à la fois, pourraient bien lui donner raison. Je vous recommande surtout, dans la dernière de ces toiles, le gitano espagnol couché sur le ventre et fumant sa cigarette. Seulement, à voir la faiblesse de certaines parties, des fonds notamment, je crains bien que le grand ennemi de Doré ne soit le succès lui-même : après avoir travaillé dix ans pour le public, ne serait-il pas temps que l'artiste travaillât pour l'art ?

Dans cette course rapide à travers l'Exposition, nous avons dû commettre bien des omissions. Nous en demandons pardon aux artistes d'abord, à nos lecteurs ensuite, et nous tâcherons de les réparer une autre fois.

Ch. WALLUT.

Paris. — Typ. Hennuyer et fils, rue du Boulevard, 7.

MARGUERITE LANDRY.



Sur la route de Nontron à Saint-Pardoux. Dessin de Bertall.

I

Au mois de juin 1850, un homme allait de Nontron à Saint-Pardoux, au petit trot de sa monture. Il avait un chapeau plat et gris, à larges bords. Le reste du costume était bleu. Son pantalon, stimulé par les taquineries de l'étrier, s'était relevé comme pour découvrir ses bas chinés, le plus grand luxe du pays. Aux talons plats de ses souliers on remarquait des éperons, solidement assujettis au moyen de courroies très-compliquées. Il

avait du ventre, une figure ronde et sans barbe, des mains qui ressemblaient à des battoirs et des pieds pattus.

Cet homme était plein de curiosités.

Quand il se sentait d'humeur joviale, entre amis, après le dessert, il ouvrait le boîtier de sa montre, où figurait une allégorie qui ne manquait jamais son effet. Sa tabatière possédait un double fond, avec dessins pareils, dessus et dessous. Il offrait une prise ici, il s'en servait une là, pour éviter de mettre ses doigts où tout le monde fourrait les siens. Cette boîte contenait encore un compartiment isolé qui jouait des airs.

Sa bourse longue, à coulants dorés, avec des franges par les bouts, renfermait des pièces d'argent et des médailles de bronze. Sans qu'on soupçonnât la manière adroite de s'en servir, selon qu'il le voulait, en la penchant, il emplissait sa main des monnaies qu'on désirait voir, grâce aux cloisons en filet qui séparaient les cases compliquées de l'intérieur.

Aussi, quand on l'apercevait, c'était une joie pour les grands et pour les petits.

Les petits s'assemblaient en rond, devant la porte des métairies, autour de son cheval au repos, et ils demandaient la boîte à musique; et ils dansaient, en riant, des rondes ou des bourrées hors de mesure.

Les grands prenaient du tabac sans se douter qu'on leur ouvrait la fosse commune; et, flattés des priviléges dont ils croyaient être l'objet, ils disaient :

— A revoir, monsieur Landry!

M. Landry repartait en cadence et l'air réjoui.

Maintenant si le lecteur nous questionne au sujet de la profession de M. Landry, nous le prierons d'inspecter ses fontes, il y verra des papiers qui sortent par leurs interstices, avec de petites ficelles sang de bœuf.

M. Landry était receveur à cheval.

Il allait, dans toutes les communes de son ressort, pour faire rentrer les arriérés, à certaines époques, quand les échéances étaient passées.

Le reste du temps il laissait son cheval à l'écurie, dans sa petite maison de Saint-Pardoux, et il travaillait à ses écritures, faisait sa caisse, correspondait avec le receveur général du département, sans commis, debout le matin avant le jour, couché le soir après la nuit, exact au repas, à la promenade, à la besogne. A telle heure, il s'asseyait dans son fauteuil; à telle autre, il se levait; et toujours, sans consulter son cadran, d'instinct, il refaisait ce qu'il avait fait la veille, et ce qu'il recommencerait le lendemain, sans se tromper d'une minute. Aussi les voisins prétendaient-ils que M. Landry leur était une économie : ils se passaient de pendule.

Le seul horloger de Saint-Pardoux en était réduit à manger son fonds; s'il ne changeait pas de résidence ou de métier, c'est qu'il se disait que M. Landry ne vivrait pas éternellement. Et il attendait la mort de son ennemi pour achalander sa boutique, que se disputaient les toiles d'araignée.

M. Landry, malgré ses cinquante-sept ans, portait sa vie très-allégrement, et il était à craindre que l'horloger, s'il ne voulait attendre l'époque fatale de sa ruine, ne fût obligé de l'assassiner.

M. Landry n'avait qu'une émotion par jour :

En se couchant, il plaçait sa tabatière près de son lit, sur la tablette du guéridon. A quatre heures l'été, à sept l'hiver, à six dans les saisons intermédiaires, il se levait sur son séant, ses yeux encore à peine ouverts.

Son nez remuait.

Il prenait sa tabatière d'une main, frappait dessus avec l'autre main et maniait la boîte pendant un moment.

Le nez entrait en danse.

Il ouvrait le couvercle, pétrissait la poudre à grande volée entre le pouce et l'index, puis la laissait retomber au fond du récipient, qu'il refermait et qu'il caressait au dehors sur toutes ses faces.

Le nez trahissait son désappointement par des contractions nerveuses, de gauche à droite.

Nouvelle expérience, nouvelle dilatation des narines, comme au début, de droite à gauche, pour varier.

Enfin, après des excitations rajeunies et des déceptions renouvelées, il donnait une tardive satisfaction au pauvre nez qui n'en pouvait plus. Il fallait voir alors les débauches de cette première prise! c'était une orgie.

On devine que M. Landry n'était pas un partisan enragé des réformes. Quand on avait parlé des chemins de fer, il avait dit que son cheval allait bien mieux, prompt ou lent, à sa volonté. Il dressait ses comptes par sous et deniers, malgré l'adoption du système décimal. Les timbres-poste lui semblaient une énormité; il les faisait coller par le facteur. Quant au télégraphe électrique, il le niait effrontément. Que voulez-vous? cet homme détestait le progrès. Il aurait continué volontiers, s'il l'eût osé, les traditions de la culotte courte et de la queue frétillant sur le collet d'un habit vert-pomme, avec des boutons de la largeur d'un petit écu.

— Nos pères ne connaissaient pas tout cela, disait-il, et ils ne s'en portaient pas plus mal; au contraire, ils vivaient cent ans.

Parfois ses amis lui disaient :

— Eh! Landry, vous pourriez être décoré. Vous êtes le plus ancien fonctionnaire du département.

— Je me trouve heureux comme je suis, répondait-il. Un ruban n'ajouterait rien à mon bonheur et me donnerait peut-être une vanité. Nos pères, d'ailleurs, s'en passaient bien.

Au fond, il n'eût pas été fâché que son préfet signalât son zèle au ministre des finances et fît figurer son nom sur une liste de présentation; mais, comme il ne voulait pas en faire l'objet d'une démarche personnelle, il préférait affecter un dédain qui le dispensait d'une demande contre laquelle sa conscience protestait haut.

D'ailleurs, ainsi qu'il l'avait dit, il n'avait pas besoin de ce ruban pour être heureux. Auprès de lui vivait, à l'ombre de son repos, une fille de dix-huit ans, qui s'appelait Marguerite, comme l'héroïne de Gœthe.

Dans son égoïsme de père, M. Landry croyait qu'il ne lui trouverait pas dans la commune de mari digne d'elle.

L'horloger s'était bien proposé traîtreusement, persuadé que cette séparation porterait un coup mortel au receveur; celui-ci avait répondu qu'il ne suffisait pas d'être presque établi pour afficher ces prétentions, qu'il fallait encore être jeune, et surtout plaire à son enfant.

Or, l'horloger avait quarante ans, d'après son affirmation, et quarante-huit d'après son extrait de baptême, d'où l'on serait tenté de conclure que les horlogers, comme les femmes sur le retour, dissimulent leur âge par coquetterie.

Nous avons laissé M. Landry, trottant sur sa bête, entre Nontron et Saint-Pardoux. Il revenait de sa tournée, le mardi, jour de foire, doublement satisfait, d'abord parce qu'il n'avait pas de raisons pour se plaindre de sa destinée, ensuite parce qu'il n'aurait pas besoin de tourmenter ses contribuables par ministère d'huissier.

Il fit ainsi son entrée chez lui.

Sa fille l'attendait sur le perron.

Sans lui donner le temps de quitter sa selle, elle monta sur la borne, lui passa les bras autour du cou, l'appela *mon petit père*, et l'embrassa.

— Folle ! dit-il, tu vas tomber.

Elle ne tomba pas, mais elle pâlit. Elle venait d'apercevoir une figure jaune, dont les yeux démesurément ouverts la regardaient avec une inexorable fixité, de l'autre côté de la rue. Elle rentra, suivie du père qui conduisait sa monture, par la bride.

La figure jaune quitta sa croisée.

C'était celle de l'horloger.

II

Autrefois, l'horloger était, comme vous et moi, mangeant avec appétit et digérant bien. Il dormait d'un sommeil profond; il riait et causait, fréquentait les fêtes et donnait des dîners, le dimanche, à ses amis; il s'habillait avec soin, et mettait de la pommade à ses cheveux, type de bourgeois heureux qui n'a pas encore expérimenté les revers de fortune.

C'est qu'à cette époque Mme Landry vivait encore.

Du vivant de sa femme, M. Landry ne pratiquait pas ces habitudes de ponctualité dont nous avons vu les tristes effets sur la profession de l'horloger.

Mais, Mme Landry morte d'une pleurésie, le receveur s'était mis à régler sa vie comme un papier de musique. L'horloger perdit ses pratiques. Ceux dont les chronomètres étaient bons ne consultaient plus son cadran pour relever l'heure d'après le soleil; les autres, ceux dont les montres étaient mauvaises, se gardaient bien de payer des frais inutiles de réparation : Saint-Pardoux n'a qu'une rue; on savait la marche du temps, selon les faits et gestes de M. Landry.

Peu à peu l'horloger vit se ternir les couleurs naturelles de ses joues. Il devint plus difficile pour ses repas, se plaignit d'aigreurs sur l'estomac, supprima les fêtes, les voyages superflus, et laissa pousser sa barbe et ses cheveux.

Un moment il avait espéré refaire par un mariage sa position compromise : *Audaces fortuna juvat !*

Le résultat l'avait trompé. Depuis ce jour, son teint affectait la couleur du citron mûr; son sang charriait de la bile. Nous verrons plus tard ce qu'un horloger peut faire, quand il a de la bile dans le sang.

Lorsque Marguerite eut disparu sous la porte, précédant son père, l'horloger abandonna son poste d'observation pour se rendre chez M. Dumont, le médecin.

III

M. Dumont, gros, brun et court, ne parlait jamais sans un juron. Malgré la rudesse de ses formes, il tuait ses malades le plus rarement possible. Quoiqu'il ne fût pas riche, il ne réclamait jamais d'honoraires aux malheureux, et il oubliait de gonfler la note de ceux qui pouvaient payer. Il avait un fils de vingt-cinq ans, à peu près idiot. Pour ne pas le laisser improductif, et rattraper la dépense qu'il lui causait, il en avait fait son domestique. C'était son fils qui cirait ses bottes. Il ne le tutoyait pas; il lui faisait porter les paquets, laver la vaisselle, piler les drogues, aux gages convenus de soixante francs par an, — la nourriture, l'entretien et le logement par-dessus le marché. C'était triste !

Depuis 1836 qu'il était veuf, le docteur n'avait jamais parlé de sa femme morte. Ce n'était pas indifférence au malheur qui l'avait frappé, car on l'avait vu, dans les premiers temps de son veuvage, se concentrer dans son chagrin. L'excès de sa peine l'avait peut-être rendu brutal, ce qui ne l'empêchait pas de faire du bien quand il en trouvait l'occasion; seulement on était tenté de mal accueillir ses témoignages de sympathie, tant il les enveloppait d'apparentes rudesses.

IV

L'horloger de Saint-Pardoux entra donc chez M. Dumont pour le consulter.

Il trouva le fils du docteur dans la cour, en train de passer de la graisse sur des harnais.

— Ton père est-il là ? lui demanda-t-il.

— Oui, monsieur.

— Peut-il me recevoir ?

Le fils ôta son bonnet pour aborder le père dans le cabinet de consultations. Il répéta la question presque mot pour mot.

— Animal ! dit le père, vous savez bien que je ne fabrique pas de fausse monnaie. Ma maison est à tout le monde. Ce n'était pas la peine de me déranger.

Le fils alla redire la chose comme il put.

L'horloger gravit les marches usées de l'escalier, traversa les vieux corridors, et se présenta chez M. Dumont qui ficelait une fiole de laudanum.

— C'est encore moi ! dit-il sans s'asseoir.

— Je le vois bien, parbleu !

— Je ne vais pas mieux.

— Crois-tu point, répliqua le docteur, qui tutoyait les gens, hormis son fils, que l'on peut guérir ta bile en vingt-quatre heures ? Qu'est-ce que tu me chantes là ? Parbleu ! je le sais bien que tu te portes mal. On le voit sur ta figure, sans tâter ton pouls. Que veux-tu que j'y fasse ! Tu crèveras de ça. C'est une affaire de temps, et voilà tout.

L'horloger fit une grimace. Il y avait de quoi.

— Marie-toi, reprit M. Dumont.

— Je ne demanderais pas mieux; mais il n'est pas facile de trouver une femme dans ce pays.

— Est-ce que je suis chargé de placer les vieux garçons? Tiens, prends ces pilules, en attendant. Nous verrons l'effet.

L'horloger avala les pilules. Puis il reprit à voix basse, comme s'il avait peur de s'entendre parler :

— Monsieur Dumont, si vous le vouliez, vous pourriez me sauver la vie.

— Que veux-tu que ça me fasse, à moi, ta vie? Voyons, pourtant, que faudrait-il faire ?

— Il faudrait aller chez M. Landry.

— Ah ! oui, recommencer cette démarche qui m'a valu les réprimandes du receveur ! Tiens, veux-tu que je te dise ? à la place de Landry, je ferais exactement comme lui. Sa fille est un bijou, et tu veux qu'il te la donne ? mais ce serait tout simplement monstrueux ! autant vaudrait lui mettre une corde au cou, avec une grosse pierre, et la pousser dans la rivière, à l'endroit le plus profond. Elle est belle, tu me sembles laid; elle est gaie, je te trouve triste ; elle a un cœur, je ne sais pas où loge le tien. Elle rêve sans doute des affections, tu penses certainement à sa dot. Tu vois que vos deux existences ne peuvent pas s'atteler comme les bœufs de nos charrues. Maintenant laisse-moi tranquille.

— Et quel régime faut-il suivre ?

— Sois ponctuel en tout.

— Comme M. Landry ?

— Fais ton modèle de M. Landry, et tu ne t'en trouveras pas plus mal.

— Il est vrai qu'il jouit d'une santé florissante.

— Eh bien, agis comme lui, tu verras que tu te passeras de mes drogues, et que je me passerai très-bien de ta visite. Si M. Landry, dont tu me parlais, s'en allait comme toi, le soir, flâner sur le bord de l'eau, dans le brouillard, il y laisserait bientôt sa santé.

— C'est donc bien dangereux, le brouillard ?

— Cela peut provoquer le rhume et la fluxion de poitrine.

— Ah !

Et l'horloger se recueillit.

— Tiens, laisse-moi ! dit M. Dumont, tu me fais de la peine, ma parole d'honneur ! pour ne pas employer un autre mot.

L'horloger essaya d'un salut embarrassé ; il n'est pas nécessaire d'ajouter qu'il détestait M. Dumont de toutes ses forces. Cette franchise le désarçonnait.

V

Il était tard. M. Landry sortit pour aller, avant la nuit, faire sa promenade habituelle sur le bord de l'*Isle*, une charmante rivière qui coule, à fleur des prés, sur son lit de cailloux et de sable fin, avec des plantes aquatiques pour encadrement, et des saules qui se baignent les pieds dans l'onde pure.

Il avait une canne à pomme d'argent, et sa redingote bleue, et son chapeau gris. Il s'arrêtait à causer le long du chemin, avec sa tabatière qu'il ouvrait ici, avec sa montre qu'il faisait sonner ou jouer là, et la bourse d'où sortaient, à discrétion, les effigies de tous les rois.

Sa complaisance ne s'épuisait pas.

Quelqu'un lui dit :

— J'espère, monsieur Landry, que vous avez une belle canne neuve !

— Oh ! le dehors ne signifie rien. Voyez dedans !

Il fit jouer un ressort secret, à côté du trou d'où s'échappait un cordon de cuir tressé ; et la pomme s'ouvrit pour mettre à découvert une boule de verre, remplie d'eau, dans laquelle un petit poisson semblait nager.

En une seconde, tous les voisins furent sur pied, décrivant un cercle, dont le receveur était le centre. On s'extasiait de la merveille.

L'admiration satisfaite, il reprit sa marche et se rendit, près de l'Isle, à l'endroit sec, dans le sentier macadamisé, pour y commencer sa promenade.

Il y avait à peine cinq minutes qu'il passait et repassait ainsi, lorsqu'il fut abordé par l'horloger :

— Bonjour, monsieur Landry.

— Bonsoir, monsieur Lagarde, répondit le receveur avec plus de politesse que d'empressement.

— Monsieur Landry, je venais pour vous parler d'une affaire importante.

— Je pense bien que vous n'allez pas renouveler une demande pour laquelle vous avez déjà mon dernier mot ?

— Oh ! non, répondit Lagarde avec un soupir hypocrite. Il s'agit tout simplement de ce pauvre Grégoire, que vous allez exproprier pour ses contributions qu'il ne solde pas.

— C'est chose à voir.

— Le terme de rigueur expire demain.

— Demain n'est pas aujourd'hui.

— Savez-vous s'il a l'argent ?

— L'avez-vous pour lui ?

Tout en causant, l'horloger remplissait à lui seul le sentier étroit, repoussant son interlocuteur le plus qu'il pouvait vers la berge. Pour occuper l'esprit du receveur, il lui racontait la vie de Grégoire et ses longs malheurs.

Le brouillard commençait à tomber.

— Je rentre, dit M. Landry.

— Je vous en prie, monsieur, fit l'horloger, un mot encore ; car il me reste un conseil à vous demander.

— En dehors de votre ancienne démarche ?

— Parfaitement.

— Je vous écoute alors.

— Ne trouvez-vous pas, monsieur Landry, que les choses de la politique conservent une tournure inquiétante ? Où allons-nous ?

— Comment voulez-vous que je le sache ?

— Voyez-vous, monsieur Landry ; moi, je ne suis qu'un pauvre diable, incapable de lire dans le grand livre de l'avenir ; mais il me semble qu'il y a des lueurs sinistres dans l'air. Qu'est-ce qui sortira de ces lueurs ?

— Quelles lueurs ?

— Les lueurs sinistres qui flottent dans l'air.

L'horloger tenait beaucoup à sa métaphore.

— Après tout, fit le receveur ; je ne suis pas plus prophète que vous. Que voulez-vous que je réponde à vos lueurs ? Vos lueurs, vos lueurs... Où voyez-vous donc des lueurs ?

— Dans l'air.

— Tenez, monsieur, coupons court à cet entretien. Vous m'avez dit d'abord que vous cherchiez un simple conseil...

— Nous y voici : j'ai quelques bons du Trésor ; dois-je les vendre ou les garder ?

— Un pays comme le nôtre n'est pas sujet aux banqueroutes, malgré les pronostics de quelques alarmistes intéressés.

L'horloger avait-il vraiment des bons du Trésor ? Cela me paraît douteux, alors pourquoi ce mensonge ?

La nuit était noire.

On était là-bas sous les grands saules, à l'endroit où la rivière fait un ressaut au-dessus du mur qui la barre, pour retomber en cascade dans un lit creux, près du moulin, avec un courant beaucoup plus fort.

Personne ne passait, et l'horloger ne concluait pas. Il essayait d'enrhumer M. Landry.

VI

Grégoire était un paysan de cinq pieds huit pouces, d'une largeur proportionnée, tout fait de muscles et de nerfs. On l'eût pris aisément pour un homme de couleur, tant le soleil l'avait hâlé. Sa force était prodigieuse. Un jour qu'il revenait d'une foire, il vit la foule qui fuyait en poussant des cris. Un taureau furieux provoquait toutes ces frayeurs, après avoir renversé quelques traînards. Grégoire se campa sur la chaussée, lui barrant la route. Quand l'animal fut à sa portée, il le saisit au passage, par les cornes, en le forçant à s'arrêter ; et il l'assomma d'un coup de poing.

Des hourrahs répondirent à sa prouesse. Au lieu de se montrer fier d'un pareil triomphe, il se tourna vers ceux qui l'admiraient, et il leur dit :

— Achevez-le, s'il n'est pas mort.

Mais Grégoire, si courageux qu'il fût, ne trouvait pas toujours un emploi fructueux pour ses deux bras. Et cependant personne ne poussait plus loin que lui l'horreur du chômage. Sa famille se composait d'une femme, d'un vieux père et de cinq enfants, en tout huit bouches à nourrir. Quand l'ouvrage donnait, il ne s'en

privait pas, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, ardent à la besogne, sans repos ni trêve. Il avait charge de corps et il s'inquiétait largement des responsabilités matérielles qui pesaient sur lui. Aussi, lorsque les repos forcés étaient venus, on le voyait s'offrir à tout venant et s'atteler aux charrues, accepter les plus rudes travaux pour le plus modeste salaire. Sa vie était un incessant labeur qu'il subissait sans murmure. Depuis quinze ans, il attendait une bonne année qui lui permît l'obole de réserve pour les années mauvaises; mais chaque fois que les moissons maigres étaient rentrées, il s'apercevait qu'il était bien difficile d'être prévoyant pour l'avenir. Alors il disait :

— Espérons pour une autre fois.

Au moment actuel, il se trouvait débordé par les accidents. La misère était entrée chez lui par une porte qui fermait mal. Sa femme alitée ne pouvait nourrir son dernier-né. Son père, grognon, répétait souvent :

— Je ne sais pas pourquoi Dieu m'oublie. Je ne sers à rien ; je voudrais mourir.

On lui répondait :

— Taisez-vous donc; vous ne manquerez jamais du nécessaire.

On lui cachait les détresses pour lui éviter les désespoirs.

Or, une après-midi que Grégoire était à la maison (une cahute composée d'une seule chambre, sur un sol raboteux et nu), on entendit dehors une voix d'enfant qui disait :

— C'est ici, mes bons messieurs.

L'enfant prit les devants pour annoncer une visite.

— Papa, dit-il, il y a trois beaux messieurs qui m'ont demandé si c'était ici chez toi. Je te les amène. C'est des beaux messieurs !

Des beaux messieurs ! il y tenait.

Il y en avait un qui marchait en tête du triumvirat, tout maigrelet, avec une figure verte, des yeux enfoncés, des rides partout. Il était habillé d'étoffes sombres qui luisaient principalement aux coudes et aux genoux. Il avait une cravate d'origine blanche, mais devenue rousse par un usage trop prolongé. La poche gauche de son habit s'arrondissait vers le parement, et laissait passer des papiers que de petites ficelles roses liaient par les bouts.

Quant à ceux qui suivaient au pas militaire, leur costume et leur personne ne sauraient être esquissés sans les hardis crayons de Callot. C'était un amas de choses recroquevillées.

L'homme à la cravate blanche entra le premier, en ayant soin de rester couvert, impolitesse calculée à laquelle les deux autres s'empressèrent de se conformer. Il se munit de ses papiers, et il dit en les dépliant :

— Vous devez trente-huit francs dix centimes, non compris les frais. Pouvez-vous payer?

Le vieux père écoutait avidement ce triste début.

Grégoire voulut attirer ces gens au dehors pour l'explication.

— Du tout, du tout, fit l'homme à la cravate blanche. Il n'y a pas de mystères là-dedans.

Et il répéta :

— Vous devez trente-huit francs dix centimes, non compris les frais, pour vos arriérés d'impositions. La loi ne permettait pas d'attendre davantage. En conséquence on m'a requis pour vous saisir.

— S'il vous faut quelqu'un, dit le père qui se méprit sur le sens de ces derniers mots, emmenez-moi, messieurs; moi, je ne suis utile à rien, et c'est lui qui les nourrit tous.

— Pour saisir les meubles, ajouta l'huissier.

— Quels meubles? demanda le père. Ce fauteuil sur lequel je suis assis? ce lit où dort sa femme malade? cette table de bois, ces bancs, cette cruche d'eau?

— Tout ce que la loi nous laisse.

— Et que vous laisse-t-elle, la loi?

L'huissier se tourna vers ses témoins.

— Allons, messieurs, leur dit-il, nous allons instrumenter, puisqu'on ne nous donne pas satisfaction.

Il rédigea méthodiquement son préambule. Puis les plumes des scribes ajoutèrent, écrivant sous sa dictée :

— *Idem*, une cruche sans anse, un pot de grès, une marmite, une poêle à frire ; *idem*, un bahut avec un dressoir et sept assiettes ébréchées ; une chaise de paille qui n'a que trois pieds ; des sabots en mauvais état.

L'huissier s'interrompit pour aller visiter de près le fauteuil sur lequel le vieillard était assis. Il reprit :

— Un fauteuil...

Jusque-là Grégoire n'avait rien dit, il se plaça tout à coup entre les instrumenteurs et le meuble qu'ils s'apprêtaient à inventorier :

— Les sabots, dit-il, ça m'est égal ; les ronces nous connaissent ; on peut s'en passer. Mais ce fauteuil, messieurs, oh ! ma foi, non ; il est dans notre famille depuis bien longtemps. Ils y sont tous morts de père en fils. Vous n'y toucherez pas.

L'huissier poursuivit imperturbablement :

— Un fauteuil à montants tors, recouvert de cuir, dossier renversé.

— Effacez ça, je vous dis ! s'écria Grégoire.

— Mon ami, fit l'homme à la cravate blanche avec une dignité feinte, n'aggravez pas, par des prétentions exagérées, le côté pénible de notre mission.

— Est-ce effacé? demanda Grégoire.

Pour toute réponse, l'huissier reprit :

— Vous avez mis : dossier renversé?

— Oui, monsieur.

— Ajoutez : dont les bras arrondis se terminent par une tête de griffon.

— Je vous ai dit d'effacer ! répéta Grégoire.

— Vous savez bien que c'est impossible.

Grégoire prit les feuilles de papier et les déchira, sans apparence de colère.

— Recommencez si vous voulez, dit-il ; mais vous ne mettrez pas cet objet-là.

Le vieux père voulut intervenir. Il dit à son fils d'un ton maussade :

— Je serai tout aussi bien sur le banc de bois, le dos appuyé contre le mur. Laisse-les faire, Grégoire. La justice doit avoir son cours.

Et, pour prouver que son sacrifice était volontaire, il essaya de se lever ; mais ses pauvres jambes refusèrent de le servir. Il tomba tout de son long, la face contre terre, sans proférer un cri. Il se releva difficilement.

Les enfants se mirent à pleurer. La femme de Grégoire se réveilla. Elle écarta les rideaux de serge verte et avançant sa tête hors du lit :

— Qu'y a-t-il donc ? demanda-t-elle.

— Rien ! fit Grégoire en couvrant de son corps les opérateurs.

— Je croyais entendre des voix que nous ne connaissons pas.

Elle aperçut l'huissier et ses aides.

— Je savais bien qu'il y avait du monde ici. Que nous veut-on ?

— C'est pour de l'ouvrage, répondit Grégoire.

— Merci ! messieurs, fit la malade en se tournant de l'autre côté.

— Vous voyez, vous voyez ! dit bien bas Grégoire. Cette affaire peut nous attirer de grands malheurs. Allez-vous-en, messieurs, je vous en prie. Donnez-moi votre adresse ; j'irai chez vous, demain ou après-demain ; je ne sais quand ; ça sera bientôt. Je vendrai ce qui nous reste pour vous payer.

Pendant ce temps l'huissier se consultait avec ses clercs. Il ne se préoccupait ni de ces scènes affligeantes, ni de la prière qu'on leur adressait ; il ne voyait que la loi violée. Le résultat de leur consultation fut que l'on allait refaire l'acte, avec un procès-verbal explicatif. Par délicatesse ou par commisération, il en dicta les termes à demi-voix. Puis il reprit sa phrase à l'endroit si brusquement interrompu :

— Un fauteuil à montants tors, recouvert de cuir, dossier renversé, dont les bras arrondis se terminent par une tête de griffon.

— Ah çà, fit Grégoire, voulez-vous bien, oui ou non, laisser ce fauteuil tranquille ?

— Je vous ferai observer, dit l'huissier, que nous n'enlevons rien. Entre le moment actuel et celui de la vente, vous aurez huit jours, c'est-à-dire tout le temps nécessaire pour vous libérer. Laissez-nous accomplir notre mandat, c'est ce que vous avez de mieux à faire.

— Le reste, ça m'est égal. Pas ce fauteuil ! C'est la relique de notre famille.

— Il est inventorié déjà. Nous n'y pouvons rien.

Comme la première fois, Grégoire s'empara des feuilles timbrées qu'il mit en lambeaux.

— C'est bien ! dit l'huissier en se levant. Je sais ce qui me reste à faire, en présence de cette résistance opiniâtre. Vous l'aurez voulu. Sortons, messieurs !

A peine furent-ils partis, que Grégoire comprit sa faute. Il courut après eux pour essayer de la réparer.

Quand il fut sur le chemin, à leur poursuite, le vieux père dit aux enfants d'aller rejoindre Grégoire. Il resta seul avec la femme endormie et le nouveau-né.

— Je leur suis à charge, se dit-il. Il y a là-bas la corde et le clou, qui ne servent plus depuis que les provisions nous manquent. Finissons-en.

Il mit ses mains à la muraille pour se soutenir, et il se rendit au fond de la chambre, vers l'ouverture sans porte qui donnait accès à la soupente abandonnée. Il pouvait bien se passer la corde au cou ; rien n'était plus facile. Le nœud coulant était tout prêt ; mais la corde descendait à deux pieds à peine du sol, et, lui debout, sa tête atteignait la hauteur du clou. Il lui restait la ressource de se laisser tomber. C'est ce qu'il fit, d'autant plus naturellement d'ailleurs, qu'il avait de la peine à se soutenir sur ses membres paralysés.

VII

Cependant, M. Landry, perché sur sa selle, s'en allait au trot de sa monture, à travers monts, vers le village du C***, où demeurait Grégoire. Il traversa Milhac, prit à gauche, montant et descendant sur un terrain toujours pierreux, et se trouva bientôt au bout de la montagne, du haut de laquelle on découvre un creux.

Au fond est le village, composé d'un amas de huttes ; et, tout autour, sur les versants des coteaux, verdoient les vignes, — trois lieues de raisin pour la vendange. M. Landry rencontra Grégoire, suivant les trois hommes auxquels il parlait.

Ceux-ci affectaient de ne pas répondre à ses questions.

— Tiens ! fit le receveur en s'adressant à l'huissier, c'est vous, monsieur Grimaux ?

— Ah ! monsieur Landry, tout n'est pas rose dans mon métier.

Le receveur se fit raconter les moindres incidents de la saisie. Il regarda Grégoire qui tressaillit.

— La récolte se présentait bien, dit Grégoire. La grêle est venue. Tout est ravagé. Nous sommes huit à la maison.

— Je sais cela, mon ami.

— Je ne peux pas m'acquitter, monsieur Landry.

— C'est pour cela que tu me vois.

Grégoire eut une terreur.

— A combien s'élève le tout, monsieur Grimaux ? demanda le receveur avec bonhomie.

— Le principal est de trente-huit francs dix centimes. Les frais s'élèvent à vingt-trois francs.

M. Landry tira sa bourse et paya.

— A présent, monsieur Grimaux, rendez-moi le dossier. C'est chose finie.

— Oui, pour ce qui est de l'argent ; mais pas encore pour ce qui est de la résistance à l'autorité.

— Allons, allons, taisons cela. On peut bien passer quelque chose au désespoir de ce malheureux.

— S'il ne s'agissait que de moi, je ne donnerais pas suite au procès-verbal ; mais la loi est violée dans ma personne, monsieur Landry. C'est pour elle que je dois agir.

— La loi ! la loi ! qu'en saura-t-elle, si vous ne lui dites rien ? Grégoire ignorait les conséquences de son action. N'est-ce pas, Grégoire ?

— Oui, monsieur Landry.

— Alors, c'est entendu. Ces messieurs consentent à tout oublier. Bonjour, monsieur Grimaux ! salut, messieurs !

L'huissier salua profondément son receveur qu'il n'aimait guère, le trouvant trop faible ou trop bon, ce qui lui ôtait, à lui Grimaux, le meilleur de son revenu.

Quand il fut au bout de la route, Grégoire dit avec un soupir :

— Il était temps qu'il s'en allât. J'avais envie de les mettre en miettes. Ça n'a pas de cœur. Quant à vous, monsieur Landry, je vous dois à présent une grosse somme. M'accorderez-vous du temps ?

— Prends cela, dit le receveur en offrant une pièce d'or à Grégoire.

Grégoire était fier. Une aumône, même déguisée, lui répugnait.

— Oh ! fit M. Landry, moi je ne donne rien pour rien. Tu sais, mon ami, que je possède ici quelque bout de champ. Il s'agit de le défricher.

Ajoutons, entre parenthèse, que ce champ était remué de fond en comble plusieurs fois par an, sous le prétexte de plantations ; mais jamais les plantations ne venaient. Les herbes folles reparaissaient bientôt. Alors M. Landry les allait voir, s'en montrant fort importuné. Et il faisait recommencer l'œuvre de défoncement, en disant à ceux auxquels le travail était confié :

— Cette fois, je vais y mettre du colza. Le colza manque dans ce pays.

Il y avait dix ans que cela durait.

Les gens de la contrée n'y comprenaient rien.

Il ne faudrait pas croire que M. Landry employât tou-

jours ce même moyen du champ en friche pour venir en aide aux infortunes imméritées. C'était un homme d'imagination. Quelquefois, il oubliait volontairement sa tabatière quelque part, et il recommandait au tambour de la crier, avec promesse de récompense.

On était dupe de la supercherie, et l'on disait d'un individu sans mémoire :

— Il est distrait comme un receveur.

Lorsque M. Landry eut expliqué le travail rémunérateur qu'il attendait de Grégoire en échange de son sacrifice anticipé, ce dernier lui saisit les mains, et, comme il avait la reconnaissance du cœur à défaut de l'éloquence du verbe, il les embrassa.

— Maintenant, dit le receveur, tu me permettras bien d'accomplir la mission que je m'étais tracée en venant te voir; car j'allais chez toi. Ta femme est malade ?

— Depuis trois mois, monsieur Landry.

On se dirigea vers l'habitation.

La première chose qui frappa la vue de Grégoire en rentrant chez lui, ce fut le fauteuil vide qui semblait pleurer l'absence de son locataire habituel. Grégoire chercha son père des yeux, il l'aperçut couché, tout au fond de la pièce, dans le demi-jour. Alors seulement, il comprit tout. Le vieillard ne bougeait pas, attendant la mort, lente à venir dans la position que la corde trop longue lui faisait. Le nœud défait, le père dit :

— J'appuyais pourtant bien dessus ; ça sera pour une autre fois.

On le replaça dans son fauteuil.

Et il promit d'être courageux.

— N'en parlez pas à ma femme ! fit Grégoire en s'adressant à M. Landry ; cette secousse me la tuerait.

— Oh ! sois tranquille, mon ami.

On écarta les rideaux du lit.

— Eh bien ! ma pauvre femme, dit le receveur, vous souffrez beaucoup ?

Elle se souleva difficilement. Sur ses traits décomposés, la mort étendait déjà ses pâleurs. Elle avait nourri le dernier enfant jusqu'à la fin de son lait tari. Maintenant qu'elle n'avait plus rien à lui donner, elle attendait la mort sur le grabat, sans draps et sans oreiller.

— Qu'avez-vous donc ? demanda M. Landry, péniblement affecté de cette misère.

— J'ai... je ne sais pas; mais je me meurs.

— Avez-vous fait prévenir M. Dumont ?

— Il ne viendrait peut-être pas. Nous lui devons déjà quelque chose pour la naissance de mon petit.

— Vous savez bien qu'il n'a pas pour habitude de se nourrir de cet argent-là.

— Oui, je le sais, monsieur Landry ; mais pour nous autres, voyez-vous, c'est un crève-cœur. Nous aimons mieux laisser faire Dieu, qui sait ce qu'il fait, et qui nous sauve ou nous tue pour rien, à sa volonté.

— Ecoutez, ma brave femme : la commune paye une redevance annuelle au médecin qui vous doit ses soins gratuitement. Je vais vous envoyer M. Dumont. Que voulez-vous que devienne votre famille quand vous ne serez plus là ?

— Ça, c'est vrai qu'ils ont tous besoin de moi.

— Alors, vivez donc !

Deux marmots arrivèrent crottés jusqu'au dos. Ils avaient des figures rondes, encadrées de cheveux jaunes qui s'échappaient de bonnets gris. Leurs sabots résonnaient sur le cailloutis du sol.

— Y a-t-il du pain ? demandèrent-ils en faisant claquer leurs grosses dents.

On leur donna ce qui en restait.

— Si j'étais sûr qu'ils aimassent les viandes salées, dit M. Landry, je leur enverrais celles qui nous restent de la provision.

— Oh ! merci, monsieur Landry, dit Grégoire. Ils n'y sont pas accoutumés.

— Du salé ! dit le plus grand en écarquillant ses yeux ; moi, j'en veux bien.

Le plus petit répéta la phrase de son aîné.

— C'est entendu, mes amis. Vous allez recevoir cela. J'y joindrai quelques bouteilles de vieux bordeaux pour les malades et les impotents.

Ces consolations données, en attendant mieux, le receveur enfourcha sa bête, et repartit au petit trot.

M. Landry marchait allégrement, la conscience pleine de bonheurs secrets. Il ne suivit pas, pour le retour, le chemin qu'il avait pris pour l'aller; il se fit un voyage de fantaisie, chose facile dans un pays qui ne connaît ni murs ni haies.

Il traversa des bruyères où l'on apercevait des *tumuli* que les archéologues ignorent, malgré les richesses qui s'y trouvent enfouies; il vit des forges avec leurs foyers en feu ; des poteries avec leur faïence grossière séchant au soleil ; des bois qui brûlaient debout, près des charbonneries, sous une couche de mousse et de ciment ; des charrettes traînées par des bœufs, une roue en haut, l'autre en bas, selon les pentes abruptes du terrain. Et, dans les herbes, sous les pas même de son cheval, les lièvres partaient sans se presser, ne connaissant que la peur d'être écrasés ; les perdrix rouges trottinaient sur la bordure des sarrasins, et les loups dormaient accroupis dans les fossés.

— Oh ! murmurait M. Landry, quel dommage le jour où l'on percera des routes à travers ceci !

VIII

Son cheval s'était engagé dans la rivière de l'Isle, au gué pratiqué faute de pont ; il flairait l'écurie et se hâtait. Soit fatigue, soit peur, il résista mal au courant, rendu plus fort par les pluies torrentielles des jours précédents. M. Landry s'en aperçut à l'eau qui trempait déjà son pantalon. Il voulut ramener son cheval à l'endroit connu ; mais le cheval avait perdu pied et cherchait un fond qu'il ne trouvait plus. Ce fut bientôt un vrai naufrage. Comme M. Landry ne savait pas nager, il appela de toutes ses forces.

Les habitants de Saint-Pardoux accoururent.

Mais pas un bateau !

Lorsqu'un homme voulait se jeter dans la rivière pour prêter aide au receveur, il se sentait retenu par l'horloger qui lui disait :

— Laissons faire le cheval : il a son instinct. Tu te noierais inutilement.

On n'apercevait que deux têtes : l'une qui soufflait bruyamment par ses naseaux ouverts ; l'autre qui n'exprimait que la frayeur. Elles allaient, à grand train, vers l'écluse où tournaient les roues du moulin. Encore quelques brassées, et tout devait disparaître, homme et cheval, dans les tourbillons du gouffre béant.

Saint-Pardoux n'hésita plus.

Tout le monde bientôt fut à l'eau, moins l'horloger. On se tenait par la main, faisant la chaîne.

Et l'on sauva M. Landry.

M. Landry commença par tirer sa montre qui ren-

fermait des mécaniques, sa tabatière à double fond, sa bourse à compartiments, sa canne à pomme, les essuyant avec un mouchoir d'emprunt. Puis, il les remit à l'horloger, pour qu'il les visitât avec soin, en cas d'accident. Il était trempé jusqu'à la moelle; sa redingote bleue ruisselait en dessinant tous ses contours; son pantalon bridait et se dégorgeait. Il n'y avait de sec que son chapeau gris à larges bords.

IX

Cependant Marguerite, sachant l'heure exacte de son retour, était allée l'attendre sur le banc de la place, vis-à-vis le gué. Elle avait vu le cheval entrer dans l'eau jusqu'aux genoux, ce qui n'était pas fait pour l'étonner; mais quand la pauvre bête, perdant pied, s'était risquée à droite, hors des fonds connus, alors Marguerite avait regardé son père qui pâlissait. Elle avait me-



Marguerite. Dessin de Bertall.

suré de l'œil la distance qui séparait encore M. Landry de la chute, là bas, aux roues du moulin; puis, comprenant que cette distance s'amoindrissait à chaque seconde avec une vitesse foudroyante, elle s'était affaissée subitement.

L'idiot passait par là, se rendant aux commissions du docteur. Il se précipita vers Marguerite, la prit dans ses bras et l'emporta chez elle.

Puis, la laissant aux soins de sa gouvernante, il courut chez M. Dumont, monta l'escalier quatre à quatre, bouscula la porte du cabinet, prêt à l'enfoncer si le bouton ne tournait pas au gré de son impatience, et avec une volubilité qui donnait de la divagation à ses paroles et de la terreur à ses regards :

— Vite, vite, dit-il, venez; mais venez donc!

— Où cela? demanda le docteur le sourcil froncé.

— Elle vient de...

Il perdait la voix et la mémoire.

Le docteur supposa que son fils idiot devenait fou. Pour s'en assurer, il lui prit la main; le pouls battait cent vingt pulsations à la minute.

— Voyons, fit-il avec douceur; qu'est-ce qu'il y a donc, mon pauvre enfant, que te voilà tout bouleversé?

— Il y a, il y a que... je ne sais plus.

— Le feu est-il à la maison?

— Oui, c'est cela... je crois que oui.

M. Dumont se jeta dans les corridors, cherchant de la flamme et de la fumée.

Il ne trouva ni l'une ni l'autre.

Son fils alors l'entraîna, le conduisant ainsi, d'une course haletante, jusqu'à la demeure de M. Landry.

Cette fois, le docteur comprit.

Pendant qu'il employait les remèdes les plus généralement en usage, l'idiot s'était mis à genoux dans l'antichambre, et il priait avec ferveur, murmurant des mots sans suite.

Le docteur dit à son fils, avec sa rudesse de tous les jours :

— Que faites-vous là, stupide animal!

Le fils se releva plein d'épouvante et descendit les escaliers pour s'aller planter en face des croisées, sur l'autre trottoir, devant la boutique de l'horloger.

Or, l'horloger rentrait, portant triomphalement les objets mouillés, dont les ressorts ne marchaient plus, il ne remarqua pas l'idiot collé, comme une cariatide, contre son mur.

Cet idiot ne sera pas seulement une silhouette dans notre dessin, il doit y figurer en relief.

Nous allons donc le présenter d'une façon moins vaporeuse à nos lecteurs.

Jusqu'à l'âge de dix ans, il avait joué avec les enfants du bourg, tapageur comme eux, méchant comme eux, offrant des cris à tous les échos des rues, jetant des pierres à tous les chiens de passage, battant les autres, battu par eux, volant les fruits avec escalade dans les vergers, brisant ses jouets, trichant régulièrement à tous les jeux, déchirant ses habits, mettant tous ses méfaits sur le compte d'autrui, menteur, paresseux, égoïste, ayant toutes les qualités et tous les défauts que la nature donne à ces petits êtres qui font le désespoir de notre sollicitude et la joie de notre maison.

Un jour, en voulant escalader un toit d'où pendait une grappe mûre, il était tombé si malheureusement, que sa tête seule avait porté. Une fente s'était faite au front, vers la tempe gauche.

Et, depuis cette époque, il avait cessé de saisir les nuances des choses qui s'accomplissaient autour de lui.

Quoique nous ne sachions pas ce qui se passait dans ce cerveau, rien ne nous empêche de supposer que le travail de la pensée s'y faisait toujours, mais plus lent et plus laborieux. L'idée ne venait pas tout équipée, avec son cortége d'idées accessoires; elle naissait peut-être tout doucement. C'était une paresse à concevoir plutôt qu'une absence complète de conception.

De toutes les facultés de l'entendement humain, la plus essentielle est la mémoire, d'où les autres découlent logiquement. On est fort parce qu'on sait; on sait parce qu'on se souvient.

Qu'un enfant n'ait pas la mémoire prompte, c'est presque comme s'il en manquait.

C'était le cas de Georges Dumont.

Chose triste à dire, autant son intelligence paraissait étroite, autant sa physionomie semblait expressive. Ce contraste avait quelque chose d'affligeant, en ce qu'il

démentait les observations de l'expérience. C'était le renversement d'un axiome.

Son regard était plutôt triste que gai; mais il y flottait un je ne sais quoi de vague qui ressemblait à de la profondeur. On eût dit qu'une âme l'animait.

Georges accomplissait des actions naïves, en constant désaccord avec la mobilité de ses traits. Il paraissait avoir conscience du bien et du mal, du laid et du beau, et il agissait à l'envers des autres hommes, ridicule dans ses gestes faux, dans sa tenue bizarre, dans son mot mal dit. S'il avait à porter des médicaments de deux côtés différents, il offrait au fiévreux les pilules réservées au pulmonique et *vice versa*. Souvent on l'avait vu placer la selle au rebours sur le dos du cheval bridé de travers. Il marchait en zigzag, mettant les pieds dans les ruisseaux, si les hasards de sa promenade le poussaient là. Il se pourvoyait régulièrement d'un parapluie les jours d'averse; mais, soit qu'il oubliât de s'en servir, soit que ce meuble lui parût gênant, il le logeait sous son bras, dans un fourreau bien ficelé; puis, au retour, il ôtait l'enveloppe et dépliait le parapluie qu'il étendait dans un corridor. Quant à ses habits trempés, il les portait au jardin, sur la haie, où l'on mettait habituellement le linge à sécher; et comme



Le gué. Dessin de Bertall.

la haie demeurait loin et que la pluie durait encore, il en revenait plus mouillé qu'auparavant. C'est égal! il avait fait ce qu'on lui disait de faire. Toute l'erreur consistait dans la fausseté de l'interprétation.

Lorsqu'il eut vingt ans, son père le fit entrer dans son cabinet.

— Voyons, lui dit-il, que veux-tu faire à présent?

Georges ne répondit pas, par crainte sans doute de répondre mal.

Le docteur s'était levé brusquement, après avoir formulé tous les jurons de son répertoire, et il avait dit :

— Je n'ai pas de fils!

A partir de ce moment, il avait cessé de tutoyer Georges; il avait renvoyé l'homme qui nettoyait les escaliers et l'écurie. Et Georges avait remplacé l'homme, et fait en dépit du bon sens ce qu'on lui commandait.

Son père le gardait auprès de lui, malgré les incorrections du service, ne croyant pas pouvoir en tirer meilleur parti. Selon son calcul, il valait mieux encore avoir un domestique de la famille, fût-il dans un état voisin de l'imbécillité, que de nourrir un fils improductif et de payer un domestique étranger, eût-il toutes les qualités des Frontins de nos comédies.

Nous avons laissé Georges sur le trottoir, les yeux braqués comme deux canons sur la persienne, derrière laquelle un petit drame de famille s'accomplissait. La

croisée s'ouvrit avec fracas, et le docteur cria plutôt qu'il ne dit à son fils :

— Courez à ma pharmacie, vous me rapporterez la fiole 7.

Georges partit comme une fusée. Cinq minutes à peine lui suffirent pour parcourir la distance, aller et retour, et remplir sa mission fidèlement. En entrant dans la chambre de la malade à la façon des bombes, il jeta la fiole à son père et voulut regarder le lit. Il n'en eut pas le temps.

— Sortez ! lui dit le docteur.

Un instant après, l'idiot avait repris son poste sur le trottoir.

M. Dumont enfin se retira. Georges tremblait. Chaque fois qu'il tentait un effort de parole, sa voix expirait sur le bord de ses lèvres. Cependant il put dire, après une lutte entre son émotion et son courage :

— Pardon, monsieur, comment est-elle ?

Le docteur se redressa, tout en marchant.

— Qui ça ? fit-il avec sa brusquerie accoutumée.

— Elle.

— Est-ce vous qui devez la soigner, par hasard ? je vous trouve encore curieux, mille tonnerres ! Que faites-vous là ?

Le fils ralentit le pas.

Le médecin se rendit dans son cabinet. Son fils l'y suivit, fermant la porte derrière lui, pour se préserver sans doute des lâchetés de la retraite.

— Monsieur, dit-il, je vous ai de... de... demandé co... co... comment elle était. La trouvez-vous en dan... danger ?

— Allons, bon ! s'écria le docteur, voilà qu'il bégaye à présent ! il ne lui manquait plus que ça. Mangez des cailloux.

— Des cailloux !

— Oui, des cailloux, mille diables ! mettez-en vite quinze ou vingt de chaque côté de la bouche.

Georges ne refusait jamais son obéissance passive. Il alla donc dans la cour, prit trente cailloux qu'il compta deux fois, en plaça quinze ici, quinze là, gonflant ses joues ; et il remonta dans le cabinet.

Le père ne put retenir son hilarité.

Planté devant lui, dans une immobilité de statue, Georges laissait passer ce rire, sans en paraître offensé.

— Ah ! par exemple, dit le docteur, la farce est bonne ! voulez-vous bien cracher ça. Faut-il que je vous y aide ? Il serait capable de les avaler, Dieu me pardonne !

Georges laissa tomber les cailloux dans ses mains, avec une mine effarée.

— Voyons, reprit le père ; tu me disais ?

— Je vous demandais co... co... comment elle était.

— Parbleu ! comme tous ceux qui se trouvent mal.

— Fau... fau... faut-il s'en inqui... qui... quiéter ?

— Pas plus que d'autre chose.

— Alors, c'est passé ?

— Puisque me voilà. Mais je suis bien bon de vous écouter. Montrez vos talons !

Comme si son père avait intérêt à visiter ses souliers, Georges leva ses jambes par derrière, la tête tournée pour les regarder aussi, par la même occasion.

Cette fois, le docteur se prit les côtes.

— Eh ! non, dit-il au milieu des explosions de son hilarité, ce n'est pas ça, mon ami : je te renvoyais ; rien de plus. Ça ne sera rien, puisque tu veux le savoir : trois jours de lit et de diète la guériront ; mais je t'en prie, ne me fais plus rire si fort ; car, quand je ris, je vous tutoye, et je vous fais des confidences qui ne vous concernent pas. Assez, oh ! assez. Allez donner l'avoine à mon cheval...

X

Pendant ce temps, l'horloger, assis dans sa boutique, devant son établi poussiéreux et armé d'un microscope qui grossissait les objets quatre-vingts fois, démontait pièce à pièce la boîte à musique de M. Landry, plaçant les ressorts sous un globe de verre. Cette première opération terminée, il reprit les cuivres un à un, avec sa pince, et les frotta contre de la moelle de sureau pour faire disparaître toute trace d'humidité.

Puis il commença à remonter les pièces éparses, dans le même ordre, les vis dans leurs trous, les pointes du principal moteur en regard de celles qui devaient aider le mouvement.

L'horloger souriait, mais ce sourire n'était pas franc. En écoutant bien, on eût pu entendre de petits bruits secs, à mesure que l'opération s'achevait, comme si la pince maladroite occasionnait çà et là des accidents.

Ce travail, fait dans des conditions naturelles, eût absorbé deux heures à peine. Mais il fallait que les airs fussent estropiés, que les charnières devinssent dures, que les boutons secrets jouassent mal. Cette besogne devait durer huit jours au moins.

Double bénéfice pour l'ouvrier.

D'abord, il fixait un prix en rapport avec la longueur de son travail. Puis, comme il ne manquait pas d'imagination dans les occasions solennelles, il voyait le receveur tout enfiévré d'impatience, fouillant dans ses poches vides, se tâtant du haut en bas, en long et en large ; cette impatience s'augmentait progressivement, et le sang de M. Landry se tournait en eau. Le médecin le saignait à tort. C'était une véritable hémorrhagie. Le receveur devenait pâle, à mesure que son sang fuyait à gros bouillons ; il se plaignait de lourdeurs dans la tête, de bourdonnements dans les oreilles, et finalement il en mourait : Marguerite devenait orpheline, etc.

Oh ! le beau rêve !

L'horloger en était à ce point de son roman invraisemblable, lorsqu'une vieille femme pénétra dans la boutique. C'était sa servante.

— M'sieu, dit-elle, vous ne savez donc pas la nouvelle ? La fille à m'sieu Landry est au bout de son rouleau !

— Bah !

— L'idiot la tenait dans ses bras. Elle avait les yeux fermés et la bouche ouverte. Et pâle, pâle que ça faisait peur ! le médecin est venu. Je ne sais pas ce qu'il a fait ; mais il est resté bien longtemps. Oh ! quel malheur, m'sieu ! une si brave fille ! et pas fière ! c'est toujours sur ceux-là que ça tombe.

L'horloger courut aux informations.

Les habitants de Saint-Pardoux, moins verbeux et plus véridiques que la servante, le mirent bientôt au courant des faits.

Nous savons qu'il s'agissait d'une simple indisposition.

Elle offrait, d'ailleurs, si peu de gravité, que M. Landry sortit, à son heure, pour aller prendre son exercice accoutumé sur le théâtre même des événements.

Pour l'aborder, l'horloger avait un motif plausible dont il usa.

— Monsieur Landry, dit-il en s'emparant des mains du receveur, croyez que je prends une part bien vive au double accident qui vous est arrivé.

— Merci ! monsieur.

— Vous avez manqué de vous noyer ; mais vous voilà sain et sauf. Là n'est donc pas le plus grave de l'affaire. Je ne vous plains plus ; je plains Mlle Marguerite.

— Vous ignorez sans doute que sa situation n'a rien d'alarmant.

— Plût au ciel ! monsieur Landry.

— Comment !

— Enfin, je sais ce que je veux dire.

— Vous êtes bien heureux ; car moi, je ne vous comprends pas.

— C'est pourtant très-facile, monsieur Landry. Tenez, je vais être franc : on vous trompe peut-être, pour endormir votre sollicitude paternelle.

M. Landry devint livide.

— Que savez-vous ? demanda-t-il en regardant son interlocuteur entre les yeux.

— Oh ! rien, presque rien. Je sais que Mlle Marguerite s'est évanouie...

— C'est tout, c'est bien tout, n'est-ce pas ?

— Oui.

Ce oui fut prononcé d'une façon particulière. C'était comme une embuscade derrière laquelle se dissimulait un grand danger.

— C'est bien tout ? répéta nerveusement le receveur.

— Ça dépend de quelle manière vous le prenez, monsieur Landry.

— Parlez, parlez !

— Que vous a dit le docteur ?

— Il m'a dit que ce n'était rien.

— Et il est parti comme ça, sans hocher la tête ?

— Il n'a rien hoché du tout.

— Ah ! alors, c'est sans doute que les rapports se trompent. Je ne demande pas mieux, croyez-le bien, monsieur Landry. S'il fallait faire un sacrifice pour cela, je le ferais même très-volontiers.

Et il se détourna, comme pour cacher une émotion.

M. Landry changeait de couleur à chaque instant. Il s'était arrêté dans sa marche. De grosses gouttes de sueur lui coulaient du front.

— De grâce, reprit-il, vite au fait ! Je veux savoir.

— Je vous ai dit ce que je savais.

— Mais il y a des réticences qui me sont comme des coups de poignard !

— Du tout, monsieur Landry. J'ai fait des suppositions, d'après les autres.

— Ah ! ce n'est que cela ?

Et M. Landry respira à pleins poumons. Le rouge lui revint aux joues.

Il ne s'agissait plus que de le faire disparaître de nouveau ; puis reparaître, ainsi de suite, le plus longtemps possible. C'était un moyen comme un autre de préparer une apoplexie.

L'horloger releva le dialogue qui languissait :

— Heureusement, fit-il, que M. Dumont ne vous abandonnera pas, c'est un bon médecin. Quand il laisse mourir quelqu'un, celui-là, on peut dire que le mal était sans remède.

M. Landry ne risqua pas la moindre observation. Il s'avança vers la rue et il monta précipitamment chez M. Dumont.

— Vous m'avez menti ? lui dit-il du seuil.

— Hein !

— Elle est plus gravement malade que je ne croyais.

Le docteur, depuis sa croisée, avait aperçu le receveur en compagnie de l'horloger. Il ne lui fut pas difficile de deviner le principe de cette terreur. Il commença par rassurer son ami qui doutait encore. Pour mieux l'éclairer, et pour lui éviter désormais de semblables secousses, il lui expliqua la tactique de son ennemi.

— J'y vois clair, maintenant, dit M. Landry. Grand merci donc, cher docteur, et pour votre assurance de médecin, et pour vos avertissements d'ami.

En se retirant, M. Landry rencontra sur le palier certain obstacle que l'obscurité l'empêchait de voir. Il tourna l'obstacle, ne voulant pas se donner la peine d'en reconnaître la nature, tant il avait hâte d'aller embrasser sa fille. L'obstacle le suivit : il l'avait maintenant par derrière, au lieu de l'avoir par devant.

Au bas de la dernière marche, l'obstacle était si près de lui, que M. Landry le sentait dans son dos.

— C'est... c'est moi, dit l'obstacle.

— Ah ! c'est toi, mon ami Georges.

Georges saisit les mains du receveur et les embrassa de toute sa force, avec effusion, pour se sauver ensuite à grandes enjambées vers le grenier.

Décidément la cervelle de l'idiot tournait.

XI

Georges n'oublia pas d'aller chaque matin, de bonne heure, avant que personne fût levé, vers la maison de M. Landry ; il collait son oreille contre la persienne du rez-de-chaussée, avec l'espoir d'entendre une voix de l'intérieur. Après des attentes vaines, il se reculait du mur, levait les yeux dans la direction du premier étage ; revenait à la première place, puis s'éloignait encore. Alors il tirait un morceau de craie de sa poche, et il écrivait son nom sur chaque pierre du voisinage, en changeant d'orthographe chaque fois. C'était Georges ou George, ou Jorge, ou Georje, avec des fautes à n'en plus finir : vingt manières différentes. Quand la première croisée du village s'ouvrait, il effaçait le tout furtivement avec son mouchoir, et il s'échappait comme un voleur, pour aller étriller l'unique cheval de son écurie, le plus souvent à rebrousse-poil.

Sept heures sonnaient. Tout était prêt.

M. Dumont descendait sans rien dire, se mettait en selle et partait pour sa tournée médicale.

Resté seul, Georges se jetait sur une botte de paille et il pleurait abondamment. Il tirait un paquet de sa poche et le dépliait avec précaution, pour en sortir une image qui représentait une sainte. Il restait quelques minutes en contemplation devant cette figure, pendant que ses traits se détendaient jusqu'à l'épanouissement. Il embrassait la gravure un nombre incalculable de fois, et il la remettait ensuite dans un fourreau de papier, qui entrait dans une seconde gaîne ; et il entortillait le tout d'une enveloppe noircie par le contact répété des doigts.

Cela fait, sans variante, il allait à la cuisine, coupait une grosse tranche de pain, mangeait le pain arrosé d'eau, prenait une éponge, un chiffon de laine, un balai, fourbissait les boutons des portes, nettoyait les chambres désordonnément, sans jamais rien terminer.

Quand son père rentrait, il entendait le bruit des fers sur le pavé raboteux des cours, et il se précipitait pour recevoir la bride et mener la bête à l'écurie.

— Quelqu'un m'a-t-il demandé ? disait le père d'une voix rebelle aux douceurs.

— Non, monsieur.

— C'est bien. Allez au travail.

Le travail consistait à bouchonner le cheval et à venir prendre les ordres pour les commissions.

Le père disait :

— Voilà pour Jacques Brunet. Vous savez où?

— Oui, monsieur.

— Voici pour la Guillarde. Vous la connaissez?

— Oui, monsieur.

— Ne vous trompez pas, stupide animal! Voyons, répétez.

Georges répétait l'itinéraire, comme une leçon, jusqu'à ce qu'il ne se trompât plus.

Et il s'en allait à ses courses.

Soit que sa mémoire fût plus facile en commençant par les mêmes chemins, soit que cette direction lui fût plus familière, toujours il tournait à gauche, puis à droite, jusqu'à ce qu'il fût au bout de la rue qui conduisait chez M. Landry. Arrivé là, comme s'il hésitait, on le voyait s'arrêter subitement.

— Hé! l'idiot! criaient les gamins; où donc que tu vas?

— C'est par ici, disait l'un.

— C'est par là, faisait l'autre.

Quelquefois, irrité par de semblables agaceries, il posait ses médicaments sur une borne, et il cherchait des yeux celui qui paraissait être l'agresseur. On savait ses colères et l'on se sauvait, pour l'injurier de loin, hors des rayons de son poing fermé.

Il reprenait ses drogues, et se remettait à courir avec un fiévreux emportement jusqu'au bout de la rue, augmentant sa vitesse vers le milieu, comme s'il craignait que la maison du receveur ne tombât sur sa tête. Le reste de la route était fourni plus modérément. Il entrait chez Jacques Brunet et chez la Guillarde, donnant ses fioles au hasard.

Heureusement que le docteur, pour éviter les méprises, avait eu soin de dire au premier client :

— Ta potion sera mise sous une enveloppe de papier jaune. M'entends-tu bien? de papier jaune.

Et au second :

— Je te ficellerai cela dans une feuille bleue. Ne te trompe pas, au moins! Une feuille bleue. Entends-tu bien?

Au retour, Georges refaisait la même promenade, en sens inverse, avec les mêmes incidents, rencontré par les mêmes gamins qui, cette fois, lui criaient, se faisant des cornets acoustiques avec leurs mains :

— Ohé! l'idiot! v'là ta veste qui tombe!

Il s'arrêtait court, pour s'en assurer.

Et il recevait une pierre sur son chapeau.

— C'est qu'il pleut des cailloux! disaient les gamins.

Il regardait le ciel naïvement.

XII

M. Landry, parti depuis le matin, vers onze heures, avait dit à sa fille, en la quittant :

— Je vais à Nontron, chez le receveur général, pour lui soumettre mes comptes trimestriels. Tu sais que mes calculs sont établis d'après le système classique, que je persiste à croire bon. Il opère, lui, d'après le mode actuel. C'est toujours long de ramener mes chiffres aux siens. Ne m'attends donc pas avant la nuit.

— Au revoir, petit père! avait répondu Marguerite en l'accompagnant jusqu'au détour de l'allée.

Puis, comme il s'engageait sur la route :

— Par quel chemin reviendras-tu? avait-elle ajouté.

— Il n'y a pas deux chemins; je n'en connais qu'un. Allons, adieu; ne t'ennuie pas trop.

Et le cheval s'était élancé courageusement, stimulé par une amicale provocation.

Le soir venu, Marguerite partit pour aller au-devant de son père : il était huit heures; la nuit tombait. La jeune fille s'engagea dans le grand bois de châtaigniers à travers lequel la route décrit ses capricieux méandres, comme si l'on avait voulu l'allonger indéfiniment. Ce sentier était charmant, avec les hautes herbes de sa bordure et les branches qui lui faisaient dôme.

Cependant l'ombre descendait, d'autant plus épaisse que le feuillage des arbres l'obscurcissait. On n'entendait rien aux alentours, que le cri plaintif des mésanges attardées dans les buissons.

Marguerite se sentit bientôt prise de peur. Poursuivrait-elle sa course ou reviendrait-elle à la maison? S'enfoncer davantage dans les obscurités de la forêt devenait peut-être une imprudence. Retourner sur ses pas était une maladresse qui lui ferait perdre le bénéfice de la surprise qu'elle complotait. Elle n'avait pas pu prévoir que son père se ferait si longtemps attendre.

Tout à coup elle crut entendre un léger bruit.

— C'est lui! s'écria-t-elle avec joie.

En ce moment, une voix lui dit :

— Bonsoir! mademoiselle Marguerite.

Elle se redressa vivement, et se trouva face à face avec l'horloger.

— Je vais à Nontron, se hâta de dire ce dernier, comme pour faire taire l'étonnement que sa présence inspirait. J'avoue que je n'espérais pas vous rencontrer ici. Vous attendez sans doute M. Landry?

— Je ne m'explique pas ce retard.

— Ses affaires l'auront retenu.

— Si j'avais pu le prévoir, je ne me serais pas aventurée si loin. Mais vous voilà, monsieur Lagarde, et je suis rassurée.

— Si vous voulez bien le permettre, mademoiselle, demanda l'horloger, je vais vous tenir compagnie jusqu'à l'arrivée de M. Landry.

— Mais cette complaisance, dont je vous remercie, vous fera manquer un voyage utile sans doute.

— Oh! quant à cela, rien ne presse. Ne vous en préoccupez pas davantage, mademoiselle; je suis trop heureux de vous rendre ce petit service. Je regrette même qu'il se réduise à si peu de chose. Il faudrait qu'il eût une autre importance pour que M. votre père revînt de ses injustes préventions contre moi.

— Vous vous trompez, monsieur; mon père n'a de préventions contre personne.

— Hélas! M. Landry, je le répète, m'a prouvé souvent, hier encore, qu'il me jugeait mal.

— Vous m'étonnez. Mon père a pour habitude de me confier ses impressions, et je vous affirme que rien, ni dans ses paroles, ni dans sa conduite, ne tend à donner raison à vos appréhensions exagérées.

— Vous a-t-il parlé quelquefois de moi?

— Très-rarement, je l'avoue.

— Eh bien! mademoiselle, si ma question ne vous paraît pas trop indiscrète, que vous a-t-il dit?

— Des choses vagues.

— Elles avaient peut-être un sens caché.

— Prenez garde, monsieur, dit avec enjouement Marguerite, pour faire contraste avec l'air un peu trop officiel de l'horloger. M. Landry n'est pas ici pour se défendre, et malgré mes droits naturels de me constituer son avocat, je craindrais d'ignorer la cause du ressentiment qu'il pourrait avoir. Croyez-moi, brisons cette conversation inopportune, et causons librement, ainsi qu'il convient

entre gens qui s'estiment, et dont l'un se fait en ce moment le protecteur de l'autre.

— Je n'accuserai pas. Je vais me borner au simple exposé des faits.

— Continuez alors, si vous y tenez absolument.

— Une première fois, c'était l'année dernière, dit l'horloger en feignant une émotion qu'il n'éprouvait pas, je suis allé trouver M. votre père, pour lui soumettre un plan d'avenir. Il m'a renvoyé sans répondre un mot de consolation. Une seconde fois, puis une troisième, j'ai renouvelé ma démarche, sans obtenir meilleur résultat. Et, depuis lors, il n'est pas de regard froid, pas de réserve offensante qu'il n'ait trouvés pour me faire payer l'audace de cette ouverture. Cependant, mademoiselle...

— Assez, monsieur; ce sujet ne convient pas en un pareil lieu; ce serait pousser trop loin l'oubli de toute convenance et me blesser inutilement. Je crois même que votre devoir et le mien nous conseillent de nous séparer. Je n'ai plus peur maintenant.

Marguerite hâta le pas; mais tout à coup elle se sentit retenue par le bras.

— Vous m'entendrez malgré vous! lui dit l'horloger.

— Au secours! s'écria la jeune fille, qui se dégagea vivement et reprit sa course de plus belle, en dehors du sentier, pour profiter des avantages de l'obscurité.

Il se mit à sa poursuite.

Elle atteignit le bord d'une fondrière, qu'elle aperçut au moment où le gouffre s'ouvrait béant sous son pied. Elle s'arrêta subitement, en rejetant son corps en arrière. L'horloger était à quelques pas d'elle. Un rayon de lumière, qui se tamisait à travers les branches, enveloppait entièrement Marguerite, pour s'aller perdre au fond du précipice taillé à pic.



La fondrière. Dessin de Bertall.

— Si vous avancez, s'écria-t-elle, j'avance aussi.

Il fit un pas.

Elle se précipita dans le vide.

L'horloger n'osa plus bouger. Une sueur froide inondait son corps.

De l'autre côté de la fondrière, la lune éclairait l'escarpement. C'est là que ses regards se concentraient, dans l'espoir ou dans la crainte de voir apparaître Marguerite. Il aperçut une tête d'homme. A mesure qu'elle s'élevait de la mystérieuse profondeur, il se croyait le jouet d'une hallucination; il se frotta plusieurs fois les yeux pour se convaincre de la réalité.

Marguerite était soutenue par Georges Dumont, qui l'avait reçue dans ses bras.

Comment l'idiot se trouvait-il en cet endroit sauvage? Tout ce qu'il est permis de dire, pour l'intelligence de notre récit, c'est qu'il était dans la forêt, qu'il avait entendu l'appel désespéré de Marguerite, et qu'il accourait vers elle pour la protéger. La fondrière s'était trouvée devant lui; il s'y était jeté, juste au moment où la jeune fille s'arrêtait essoufflée sur l'autre bord.

Bientôt un galop de cheval résonna dans les épaisseurs du bois.

— Mon père! dit Marguerite.

— Petite folle! fit M. Landry, quittant l'étrier pour l'embrasser avec effusion. Oh! par exemple, je ne te croyais pas capable d'une pareille étourderie.

Puis, se tournant vers l'idiot, il ajouta :

— Ton cavalier était bien choisi!

— Je ne l'ai pas choisi, mon père. Il passait, et il est venu. Remerciez-le de...

— De quoi?

— De... de... de rien, risqua l'idiot, dont l'œil suppliant semblait imposer silence à Marguerite.

— Merci tout de même, mon ami, dit le receveur en passant la bride de son cheval autour de son bras.

Et il s'éloigna, marchant auprès de sa fille, à laquelle il faisait de nouveaux reproches.

Quand ils se furent perdus dans l'éloignement, l'idiot tira son couteau :

— Au loup! au loup! cria-t-il en se dirigeant vers le point d'où l'appel de Marguerite était parti.

Il chercha partout et ne trouva rien.

XIII

Lorsque Marguerite se vit chez elle, assise dans un grand fauteuil, elle se sentit pâlir subitement.

— Ah ! mon Dieu ! dit M. Landry. Tu parais souffrante, mon enfant. Qu'éprouves-tu donc?

— Un étourdissement passager. Ce ne sera rien. Donne-moi de l'air.

Son père roula son fauteuil jusqu'à la croisée.

— Je me sens mieux, dit-elle.

Des larmes la soulagèrent. Elle reprit :

— Laisse-moi pleurer. C'est bon de pleurer.

M. Landry la regarda.

— Il y a quelque chose que je ne m'explique pas! s'écria-t-il avec explosion. Tout à l'heure, tu m'accompagnais d'un air distrait, ne me répondant qu'à mots entrecoupés. Quand tu m'as abordé, au lieu de me sauter au cou, pour me prodiguer tes caresses ordinaires, tu m'as pressé fièvreusement dans tes bras. Si tu te crois trop faible à présent pour me raconter cela, nous remettrons la chose à demain ; mais tu me diras tout, n'est-ce pas, ma chère fille ? Je veux tout savoir.

— C'est une peur, tout simplement.

— A propos de quoi?

— A propos d'un homme que j'ai cru voir dans la forêt. Il me poursuivait. Je me suis mise à courir.

— Après?

— Après, j'ai rencontré la fondrière, et je m'y suis jetée.

— Et puis?

— Puis, il y avait un homme au fond du précipice.

— C'était donc vrai?

— Peut-être bien. Je ne sais pas.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Georges!

— Le malheureux!

— Non. Oh! non, pas lui. C'est mon sauveur.

— Et l'autre?

Marguerite prononça le nom de l'horloger d'une voix tellement affaiblie, qu'il lui sembla que son père ne comprendrait pas.

Puis elle raconta ce qui s'était passé dans la forêt.

— Je vois une chose d'abord, la plus importante pour nous, dit M. Landry, quand elle eut achevé son récit : Georges t'a sauvé la vie. Il est trop tard pour aller le remercier. Ce sera mon premier devoir demain matin. Quant à l'autre, ajouta-t-il avec un son de voix énergique... j'y réfléchirai.

Fidèle à la promesse qu'il s'était faite, M. Landry sortit le lendemain, au point du jour, pour se rendre au domicile du docteur Dumont.

Il traversa la cour sans apercevoir Georges, enjamba quatre à quatre les marches du premier étage et trouva M. Dumont consultant un livre, et prenant des notes en tête desquelles on lisait :

« L'idiotisme accidentel est-il susceptible de guérison ? »

— Ma foi! s'écria M. Landry, je n'ai pas vu le fils, j'embrasse le père. Ma reconnaissance attendra mieux.

Le docteur ne comprit rien à cette recrudescence d'amitié.

— La, la, dit-il, je ne me plains pas; mais comme ce n'est pas votre habitude de m'embrasser, je ne serais pas fâché de savoir, après tout, ce qui me vaut cette explosion de tendresse inusitée.

M. Landry ne se fit pas prier. Il mit à son récit une volubilité surprenante.

— Est-ce vrai, cela? demanda M. Dumont.

— Tout ce qu'il y a de plus vrai.

M. Dumont repoussa son livre ; et, dans le saisissement de sa joie, il déchira les notes qu'il préparait.

— On a vu des cas pareils, dit-il en marchant dans son cabinet à grandes enjambées ; ils sont rares, mais enfin réels. Une secousse violente peut amener une révolution salutaire. Georges ! Georges !

Et il courut à la croisée, celle qui donnait sur la cour, appelant son fils éperdument. Georges était en train de fourbir les boucles argentées du harnais neuf.

— Vite, vite ; montez.

L'idiot monta.

M. Landry l'embrassa d'abord pour le repasser ensuite à M. Dumont. M. Dumont le serra presque à l'étouffer. Alors seulement, il s'aperçut qu'il ressemblait à sa mère, morte, hélas ! si jeune. Son cœur bondit dans sa poitrine, et il eut un gros soupir de soulagement.

Au lieu de se réjouir de cette étreinte inusitée, l'idiot se mit à pleurer.

— Tu ne m'aimes donc pas? fit le docteur en le tutoyant.

— Non!

Ce mot produisit à M. Dumont l'effet d'un coup violent. En une minute, il refit sa vie passée ; il se vit rudoyant son fils après l'accident qui le privait de sa mémoire, et s'en faisant un domestique, le dernier de tous, qui servait les autres. Il eut de la honte et des remords pour avoir désespéré si tôt de lui.

Il lui dit alors :

— On vient de m'apprendre que tu as commis hier soir une belle action.

— Laquelle? je n'ai pas commis de belles actions.

— Et Marguerite Landry?

— Je ne me rappelle plus.

Le receveur comprit qu'il pouvait les gêner ; et il se retira discrètement. La conversation suivit son cours entre le père et le fils.

— Ecoute-moi, fit le père. Appelle à ton aide tous tes souvenirs. Il s'agit d'un grand triomphe pour l'un, d'une immense joie pour l'autre. Si tu dissimules, oh! je t'en supplie, ne choisis pas ce moment où les paroles sont solennelles. Georges ! Georges ! aide-moi donc à retrouver enfin mon fils. Si tu savais ce que j'ai souffert pour te traiter de cette façon, et mes douleurs après la mort de ta pauvre mère, et les larmes versées sur vous deux, elle moins à plaindre que toi qui me restais en si triste état! Georges ! parle-moi ! dis-moi quelque chose, ce que tu voudras, sur le sujet qui peut le plus t'intéresser; que je t'entende, que je t'écoute pour démêler le bon du

mauvais. Voyons, un effort suprême; que je devienne un père comme tous les pères; que tu sois un fils comme tous les fils. Fais-moi le confident de tes pensées.

— Quelles pensées?

— Celles qui te viennent en ce moment.

— Il ne m'en vient pas.

— Si fait, j'en suis sûr. Oh! cherche, ami; cherche au fond de toi; dis-moi tout ce que tu trouveras, sans crainte de m'être un ennui.

Georges ne répondit pas.

— Que faisais-tu tout à l'heure quand je t'ai prié de venir? reprit M. Dumont.

— Je nettoyais le harnachement.

— Et qu'as-tu supposé, quand tu as vu que je t'embrassais? que supposes-tu maintenant encore que je t'embrasse?

— Rien. Cela ne me regarde pas. J'embrasse bien mon image. Elle ne suppose rien pour cela.

— De quelle image veux-tu parler?

— Ça, c'est mon secret.

— Et où est-elle ton image?

— Dans ma poche, avec mon couteau. Celui qui essayerait de prendre l'image ferait connaissance avec le couteau.

— Et si c'était moi?

— Vous comme un autre.

M. Dumont frémit: il ne comptait donc pas aux yeux de son fils! il eut un moment de réflexion pénible. Au lieu de développer les sentiments affectueux de son fils, il avait laissé le cœur en friche comme la raison.

Il s'approcha de Georges pour examiner attentivement la cicatrice qu'il avait au front.

— La mémoire! la mémoire! reprit-il les yeux animés, oh! si je pouvais lui rendre la mémoire. Oui! c'est cela! j'y mettrai le temps. Je suis un grand coupable. Si j'avais entrepris plus tôt cette conversion, mon fils existerait véritablement aujourd'hui, et je n'aurais pas la douleur de penser que, pour avoir renoncé trop tôt à mes devoirs les plus sacrés, j'ai retardé de quinze ans sa guérison. Oh! sois tranquille, mon ami Georges, ajouta-t-il en pressant les mains de son fils avec une tendre effusion. Personne ne te contrariera plus. Garde ton image si elle te fait des bonheurs secrets. Je veillerai désormais à ce que tes volontés soient obéies.

— Oui, comme toujours, avec des jurons.

— Je ne jurerai plus.

— C'est donc que vous êtes malade?

M. Dumont hésita d'abord; puis il fit un mensonge, afin d'en pouvoir étudier l'effet:

— Je suis malade en effet.

Georges se rapprocha vivement. Mais il partit bientôt d'un éclat de rire.

— Quand on est malade on est couché, fit-il en se roidissant contre sa première impression.

La journée se passa de la sorte, en tâtonnements de la part du père, en résistance d'émotion de la part du fils; le premier jetant en quelque sorte sa sonde dans les fonds de cette nature rebelle et sauvage; le second ne voulant pas ou ne pouvant pas aider aux explorations. Pour ne pas rompre trop brusquement avec les habitudes antérieures, par un raffinement de délicatesse toute féminine, M. Dumont fit ses visites ordinaires, mais cette fois dans sa carriole, ayant son fils à côté de lui.

Le soir, on dressa deux lits dans la pièce la plus gaie de la maison, dont la vue donnait sur le jardinet et s'étendait bien au delà, pour aller se perdre dans des horizons roses et bleus. Avant de se coucher, Georges parut admirer les splendeurs d'un clair de lune qui donnait des teintes douces à tous les objets, nuances vagues en harmonie avec l'état incertain de son âme. Puis il s'isola dans un coin pour embrasser son image, sans la déplier, tant il redoutait les indiscrétions.

Trois heures plus tard il dormait.

M. Dumont écouta son souffle et tâta son pouls. La respiration était libre; les artères battaient régulièrement. Alors il fouilla dans la poche où son fils avait placé le mystérieux paquet. Il suait à grosses gouttes. Si Georges s'apercevait, au réveil, qu'on avait touché son petit rouleau, ne prendrait-il pas en haine celui qu'il accuserait d'avoir violé la convention?

La main du docteur tremblait. N'importe! il fallait chercher partout la lumière. Il ouvrit la première enveloppe, l'oreille attentive au moindre bruit; puis la seconde et la troisième, en examinant l'ordre des plis. Il tenait l'image roulée.

Georges eut un mouvement subit, comme s'il recevait un coup au cœur. Cependant il se rendormit.

Le docteur déplia la gravure tout doucement, avec des précautions intraduisibles, pour éviter les frôlements.

L'image représentait sainte Marguerite.

Pourquoi cette sainte plutôt qu'une autre?

En l'examinant de plus près, M. Dumont crut lui trouver une certaine ressemblance avec la fille de M. Landry. Et il se rappela la scène de l'évanouissement, les inquiétudes de Georges, ses questions réitérées, ses bégaiements et ses insistances à propos de Marguerite malade. Il comprit tout.

Après avoir remis les choses dans leur ordre primitif, il se dirigea vers sa table, et il écrivit:

« Mon cher Landry, je suis à la veille d'être père. Je ne l'étais pas avec le fils que j'avais hier. Ce que vous m'avez dit m'a mis sur la voie de la vérité: je peux le sauver. Je me charge de lui par la tête. Chargez-vous de lui par le cœur.

« Il aime Marguerite, quoiqu'il ne l'ait dit à personne; il l'aime, à n'en pas douter. Faites un acte sublime en vous intéressant à la résurrection intellectuelle de mon pauvre enfant. Ce que je vous demande est audacieux: il s'agirait de prévenir Marguerite des vives affections dont elle est l'objet. Elle accepterait les visites de Georges; elle l'écouterait et lui répondrait. Ce qui viendrait d'elle ferait plus, pour la guérison, que tout ce que je pourrais entreprendre en une longue vie de patience et de laborieux calculs. Qu'elle veuille bien lui faire accueil, sans engager son avenir. Quand il sera sauvé par elle, il sera temps de l'éclairer sur la valeur de ses sentiments. Oh! mon cher Landry, vous êtes bon, vous êtes père, le meilleur de tous. Vous saurez comprendre la grandeur de la prière que je vous adresse. Vous m'avez souvent reproché la rudesse de mes formes: j'étais malheureux, bien malheureux, plus triste cent fois que si j'avais été seul, puisque la présence de Georges idiot m'était un continuel supplice. Et je jurais, parce que jurer est un blasphème contre sa propre destinée.

« Je vous écris: je n'aurais pas eu le courage de vous parler, j'aurais craint un refus de votre part. Mais non, vous ne resterez pas sourd à ma supplication. Landry, Landry, rendez-moi mon fils! »

Gustave CHADEUIL.

(La fin à la prochaine livraison.)

PROMENADES DANS L'ANCIEN PARIS.

LA RUE DES JUIFS.

Les juifs ne furent jamais à Paris, comme en d'autres villes, parqués dans un *ghetto* qui les isolait absolument du reste de leurs concitoyens; mais, par la force des choses, par une conséquence de la haine et des soupçons qu'ils inspiraient, par un désir naturel de vivre en commun, de s'appuyer les uns sur les autres pour mieux résister à d'incessantes attaques, de s'associer pour l'exercice de leur culte et la conservation de leurs mœurs, ils furent conduits à adopter, sur divers points de Paris, un certain nombre de rues, d'où les chrétiens s'écartaient pour les laisser seuls.

Outre la rue des Juifs au Marais, les rues de Judas, sur la montagne Sainte-Geneviève, et de la Juiverie, dans la Cité, ont rappelé jusqu'à ces derniers temps les points principaux où la race maudite avait fixé son séjour. La rue de la Juiverie, qui portait ce nom dès la dynastie des Mérovingiens, fut sa première étape; de là, elle envoya des colonies dans les deux autres. Elle avait aussi fini, en dépit des persécutions et des expulsions, qui ne parvinrent jamais à la détruire, par rayonner aux alentours. Les juifs les plus riches avaient envahi les rues de la Pelleterie et de la Tixeranderie, ainsi nommées du genre de commerce qui s'y faisait; les fripiers et les artisans occupaient les halles et tous leurs aboutissants. Leurs écoles étaient rues Saint-Bon et de la Tâcherie; leur synagogue s'éleva longtemps dans la rue du Pet-au-Diable, à laquelle elle contribua sans doute à donner ce nom d'une familiarité ultra-pittoresque, et ils avaient leurs cimetières en deux terrains vagues, sur lesquels on a tracé depuis les rues Galande et Pierre-Sarrazin.



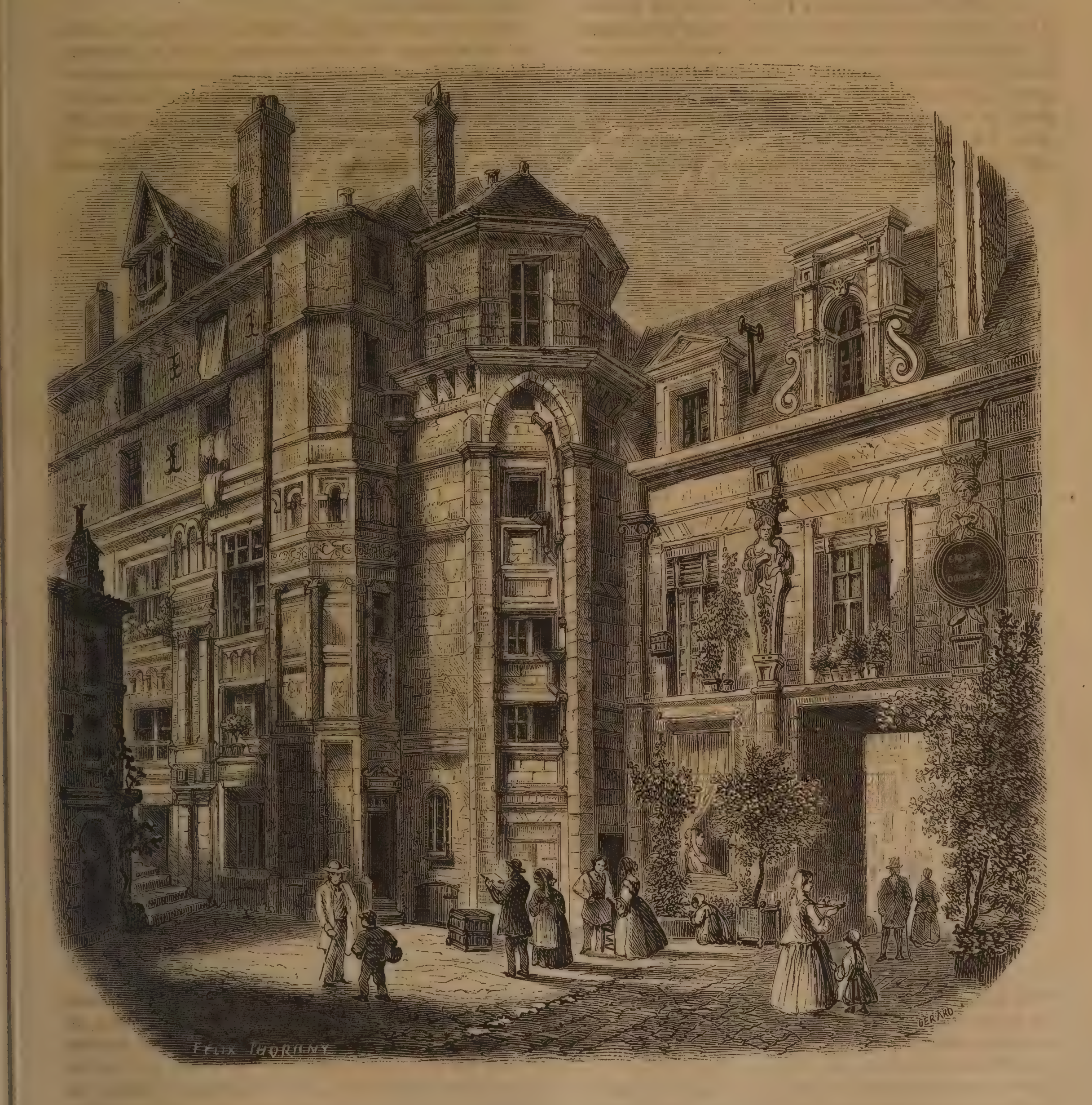
Maison rue aux Juifs. Dessin de F. Thorigny.

C'est une triste histoire que celle de la situation des juifs en France et à Paris, — comme partout ailleurs, du reste, — pendant la durée du moyen âge et au delà. Passant pour des êtres inférieurs et maudits, toujours suspects et opprimés, même quand on les tolérait, ils accroissaient encore, par leurs habitudes d'usure, la haine instinctive que leur portait le peuple. On leur prêtait toutes sortes de superstitions et de pratiques infâmes, par exemple, le meurtre d'un enfant chrétien, chaque année, le jour du vendredi saint. En 1096, le départ des premiers croisés fut marqué par un massacre général des juifs, à qui l'on avait attribué la profanation du Saint Sépulcre par le calife Hakem.

On en vint bientôt à imposer aux juifs, comme aux lépreux et aux femmes de mauvaise vie, une marque distinctive et infamante, qui les signalait de loin à l'animadversion publique. Cette marque consistait en une pièce de drap jaune attachée sur l'épaule ou sur la poitrine,

qui, de sa forme circulaire, prit le nom de *rouelle*. Philippe le Hardi, renchérissant sur cette ordonnance, les contraignit même de porter une corne sur la tête. Il leur était défendu de se baigner dans la Seine, comme s'ils eussent été des pestiférés, et quand on les pendait, c'était entre deux chiens et la tête en bas.

En 1182, le roi Philippe-Auguste les chassa de ses domaines, et permit à l'évêque de Paris de convertir en église leur synagogue de la rue de la Juiverie, dans la Cité, qui resta toujours depuis, jusqu'à la démolition de l'édifice, l'église paroissiale de la Magdeleine; mais, seize ans plus tard, ils achetèrent leur retour à prix d'argent. Ce ne fut qu'à des conditions très-dures qu'ils obtinrent un affranchissement de servitude et une situation légale



Passage Charlemagne (pages suivantes). Dessin de F. Thorigny.

qui ne devaient pas durer longtemps. On prit surtout les précautions les plus minutieuses contre leurs habitudes usuraires: il leur fut défendu d'accepter pour gages des ornements d'église, des socs de charrue, etc., et deux prud'hommes furent chargés, dans chaque ville, de garder les sceaux des juifs et de surveiller la loyauté de leurs transactions. Cette nouvelle phase de repos ne dura pas longtemps. Vingt-cinq ans après, une nouvelle persécution recommença : on annula les obligations contractées envers eux depuis plus de cinq ans, et ils retombèrent dans l'état d'où les avait tirés Philippe-Auguste.

On voit, par les *Etablissements* et *ordonnances* de saint Louis, dans quelle situation précaire et misérable se trouvaient les juifs, littéralement réduits à la condition de serfs. La loi n'était pas faite pour eux, mais contre eux. Enlacés dans un réseau serré de restrictions et de prohi-

bitions qui gênait leurs moindres mouvements, ils le subissaient avec une humble résignation, se vengeant par une usure continuelle. Saint Louis ordonna de saisir leurs biens, de vendre leurs maisons et leurs autres immeubles, afin d'indemniser les victimes de ces exactions; il décida aussi qu'aucun débiteur ne pouvait être ni exproprié ni emprisonné pour dettes envers un juif. De plus, ces malheureux étaient exposés à de fréquents pillages : dans les grandes calamités publiques, quand revenaient ces pestes et ces famines qu'on manquait bien rarement d'imputer soit à leurs maléfices, soit à la colère de Dieu provoquée par leurs crimes, la populace envahissait leurs demeures, qu'elle mettait à sac. En les expulsant, les rois ne manquaient pas de confisquer leurs biens. Sans la lettre de change, que toutes ces persécutions les avaient conduits à inventer dès le douzième siècle, ils eussent été ruinés cent fois pour une : grâce à elle, la plus grande partie de leur fortune voyageait toujours en sûreté à l'étranger, et ils avaient de quoi racheter, après chacune de leurs expulsions, le droit de rentrer dans ce pays de France et dans cette ville de Paris, où ils trouvaient, en somme, de quoi se consoler de bien des persécutions.

De tous les règnes, celui sous lequel ils eurent le plus à souffrir, fut le règne de Philippe le Bel. Ce souverain, toujours à court d'argent, et qui, comme on sait, ne recula pas devant la falsification des monnaies pour remplir ses coffres, n'était pas homme à négliger une aussi précieuse ressource que celle des juifs. Trois fois expulsés et dépouillés par lui, ils achetèrent trois fois la levée de leur exil, prêts à tout braver pour s'enrichir.

Pendant une de ces courtes trêves qu'on leur accordait à prix d'or, en 1298, dans l'intervalle qui sépara le premier bannissement du second, un abominable sacrilége vint raviver la haine populaire contre eux, et les exposer aux plus grands périls. Voici comment le raconte le vieil historien Lemaire, dans son *Paris ancien et nouveau* (1685), « ouvrage très-curieux, » dit naïvement le titre même du livre :

« Une femme, poussée d'avarice et animée du même esprit que Judas, fit prix avec un juif qu'elle lui livrerait une hostie consacrée, pourvu qu'il lui donnât trente sols. Cette femme s'en alla en l'église Saint-Médéric, sa paroisse, à la fête de Pâques, où, ayant ouï la première messe, elle s'approcha de la sacrée table pour y recevoir la communion. Après qu'elle eut reçu la sainte hostie, elle se retira aussitôt, la mit dans un mouchoir et la livra au juif. Ce perfide prit un gannivet (canif), et la perça de plusieurs coups sur l'heure même, et quoiqu'il vît une grande abondance de sang qui en découlait, il ne laissa pas, pour assouvir sa rage, de prendre un marteau et, à grands coups, de la transpercer avec un clou. Non content d'avoir commis ces exécrations, il l'attacha et lui déchargea des coups de fouet, avec autant de fureur qu'avaient autrefois fait les juifs sur le corps passible de Jésus-Christ. Après quoi, reprenant cette hostie, il la jeta dans le feu, et, la voyant voltiger parmi les flammes sans aucun dommage, il prit un grand couteau de cuisine, et fit tous ses efforts pour mettre la sainte hostie en pièces, mais inutilement : il la vit toujours aussi entière, comme s'il ne l'eût pas touchée. Enfin, pour comble d'impiété, et sa rage allant toujours en augmentant, il la jeta dans une chaudière pleine d'eau bouillante, qui changea aussitôt de couleur et devint toute rouge, et l'hostie, s'élevant au-dessus de la chaudière, parut visiblement être le corps de Jésus-Christ crucifié. Une femme voisine s'en étant allée inopinément pour prendre du feu dans la maison de ce détestable déicide, lorsqu'il entendit frapper à la porte, saisi de crainte et d'étonnement, il se cacha derrière le lit; un de ses enfants ayant ouvert la porte, la femme s'approcha pour prendre du feu, mais elle fut bien étonnée quand elle vit l'hostie se poser dans un petit vaisseau qu'elle tenait entre ses mains. Cette femme la porta au curé de Saint-Jean en Grève, où on la garde encore avec beaucoup de vénération, et même tous les ans on la porte en procession. On alla ensuite en la maison du juif, on l'arrêta prisonnier, et ayant été atteint et convaincu par les dépositions de sa femme et de ses enfants, il fut brûlé tout vif. »

Sur l'emplacement de la maison où s'était accompli le crime, on bâtit, en 1302, la chapelle des Carmes-Billettes, dite chapelle des Miracles, où l'on conservait tous les instruments du prodige, entre autres le canif teint de sang et la chaudière où le juif avait fait bouillir l'hostie. Cette histoire formait une sorte de *mystère* qui se représentait tous les ans à la procession de l'Octave de l'église Saint-Jean en Grève.

Le mystère du juif était aussi figuré parfois en d'autres processions annuelles de l'Octave, comme nous l'apprend le *Journal d'un bourgeois de Paris sous Charles VII*, qui nous donne en même temps de curieux détails sur la manière dont ce spectacle religieux était mis en scène. Il raconte que, le 15 mai 1444, on alla en pompe chercher aux Billettes le canif dont l'hostie avait été percée, et qu'on le porta processionnellement, avec la sainte croix et beaucoup d'autres reliques, à Sainte-Catherine du Val des Ecoliers. « Il y avoit par devant, ajoute-t-il, plus de cinq cents torches allumées, et après ces saintes reliques tout le mystère du juif, qui étoit en une charrette lié, où il avoit épines, comme si on le menât ardoir (brûler), et après venoit la Justice, sa femme et ses enfans, et parmi les rues avoit deux échafauds de très-pieux mystères, et furent les rues parées comme à la Saint-Sauveur. »

En 1315, Louis le Hutin permit aux juifs de demeurer treize ans dans ses Etats, et de rentrer en possession de leur synagogue et de leurs cimetières, à la condition de payer cent vingt-deux mille cinq cents livres, somme énorme pour l'époque, et de réduire des deux tiers leurs créances sur les chrétiens. Mais, avant même l'expiration de la trêve accordée, une persécution plus violente que jamais recommença contre eux ; on les accusait d'avoir empoisonné les fontaines, de concert avec les lépreux, et une foule de malheureux payèrent de leur vie la fureur populaire; les autres furent chassés, sauf quelques-uns, qui se rachetèrent à beaux deniers comptants. Le quatorzième siècle est rempli tout entier de ces exils, toujours suivis de rappels, puis de nouveaux bannissements. Le roi Jean avait fini par leur vendre fort cher le droit de rester en France pendant vingt ans, et, à l'expiration du délai, Charles V le prorogea, à deux reprises différentes, pour six ans, puis pour dix ; mais Charles VI ne se crut pas engagé par la parole de son père, et le 17 septembre 1394, avant l'expiration du dernier terme, il rendit une ordonnance qui les chassait du royaume à perpétuité.

Ce bannissement fut maintenu dans sa rigueur jusque vers le milieu du seizième siècle ; à cette date, un certain nombre de juifs espagnols et portugais vinrent s'établir, avec la tolérance de l'autorité, dans le midi de la France, et, lors de la réunion de Metz à la couronne, on laissa dans cette ville les descendants de ceux qui s'y étaient réfugiés après l'ordonnance de 1394. Les mœurs s'étaient adoucies : Henri II et Henri III rendirent des édits en leur faveur, mais la vieille haine populaire fit encore explosion par quelques émeutes, et l'on vit même

des magistrats et des esprits peu suspects de fanatisme, comme Étienne Pasquier, s'élever contre le retour de « ce peuple maudit. »

Malgré tant d'avanies, tant de persécutions, tant de supplices, les conversions des juifs furent toujours fort rares. Il y avait à cela une raison particulière : c'est que tout juif qui embrassait le christianisme devait abandonner entièrement ses biens comme mal acquis. Cette loi maladroite, qui ne fut abolie que vers la fin du quatorzième siècle, n'était pas faite pour les encourager.

D'ailleurs, un juif converti restait toujours un objet de suspicion et de mépris pour les chrétiens, qui ne croyaient guère à la sincérité de sa conversion, et il devenait un objet de haine pour ses coreligionnaires, indignés de son apostasie. En 1393, un juif, ayant abjuré, disparut quelque temps après, sans qu'il fût possible d'en retrouver la moindre trace : sept de ses anciens coreligionnaires, accusés de l'avoir tué, furent jetés en prison, jugés et condamnés à mort. On commua la sentence en une fustigation qui devait se répéter quatre fois de suite par tous les carrefours de Paris. La première, qui eut lieu aux halles la veille de Pâques, fut tellement cruelle, qu'elle donna à craindre pour leur vie, et que le parlement leur fit remise du reste de la peine, mais, suivant l'usage immuable, moyennant une amende de dix-huit cents écus d'or, qu'on employa à la reconstruction du Petit-Pont.

Jusqu'à la Révolution, les juifs ne purent vivre en France et à Paris qu'à l'état de tolérance. Depuis cette époque seulement, ils sont entrés dans le droit commun ; maintenant, on les trouve partout. La rue des Juifs, la seule qui subsiste de toutes les anciennes rues dont le nom indiquait la destination spéciale, est semblable à toutes les autres. Elle a gardé son étiquette, qui serait un anachronisme si elle n'était un souvenir historique, mais elle n'a pas gardé sa physionomie, et peut-être n'y a-t-il plus un juif aujourd'hui dans la rue des Juifs.

LE PASSAGE CHARLEMAGNE.

Ce passage n'est pas de ceux qui attirent les yeux et que les provinciaux vont visiter. Il fait piètre mine en regard du passage des Panoramas ou de la galerie d'Orléans. C'est un titre de plus à notre attention, dans cette série où nous cherchons précisément à remettre en lumière quelques-uns des coins de Paris les plus ignorés ou les plus dédaignés.

Le mur d'enceinte de Philippe-Auguste passait jadis sur l'emplacement occupé aujourd'hui par l'église Saint-Louis-Saint-Paul, le lycée Charlemagne et tout le pâté de maisons qui s'étend jusqu'au passage du même nom. On y construisit au quinzième siècle un hôtel qui appartint aux Montmorency, et qui, en 1580, fut donné par le cardinal de Bourbon aux jésuites pour la construction d'une maison professe. Cette maison, l'une des plus célèbres de l'ordre, fut la demeure des confesseurs des rois, entre autres du père Lachaise et d'un grand nombre d'illustres et savants jésuites, tels que le prédicateur Bourdaloue, les pères Daniel et Ménestrier, etc. Ce fut en 1612 qu'on éleva l'église sur les plans de deux jésuites, le père Martel Ange, puis le père Derrand. Louis XIII, accompagné de l'archevêque de Paris, en posa la première pierre, et le cardinal de Richelieu y célébra la première messe. C'est là que Bourdaloue prononça la plupart de ses sermons, dont la grave et solide éloquence excitait les transports de Mme de Sévigné, qui, disait-elle, eût voulu en faire un bouillon pour les avaler. Nous n'avons pas à décrire cet édifice, avec son portail d'un grand aspect, mais surchargé d'ornements de mauvais goût, la riche décoration que les jésuites lui avaient donnée, et les monuments funéraires dont elle était remplie.

A la destruction de l'ordre, sous le ministère du duc de Choiseul, la maison professe fut donnée aux chanoines réguliers de Sainte-Catherine du Val-des-Ecoliers, qui habitaient dans le voisinage, et on y établit, jusqu'en l'année 1790, la bibliothèque publique de Paris.

La loi du 1er mai 1802 décréta la création du lycée Charlemagne. Parmi tous les lycées de Paris, celui-là présente une physionomie particulière : il n'a point de racines dans le passé, il n'est point, comme Louis-le-Grand, par exemple, ou comme Saint-Louis, l'héritier de quelqu'un des grands colléges de la vieille Université ou de la Compagnie de Jésus. De plus, il n'a pour ainsi dire pas d'histoire personnelle. On sait que le lycée Charlemagne n'est qu'un vaste externat, ouvert seulement aux heures des leçons, et qui n'a pour élèves que ceux de toutes les pensions environnantes. Chaque jour, matin et soir, on voit s'acheminer en longues files, vers la grille qui s'ouvre à côté de l'église, les *théories* d'écoliers, sorties de tous les pensionnats qui pullulent au Marais, principalement dans la rue Culture-Sainte-Catherine et ses alentours. Mais, quoique dénué de tout ancien souvenir historique, le lycée Charlemagne a vite conquis sa place au premier rang parmi ses rivaux. Il est la terreur des grands concours et, à peu près chaque année, les palmes des prix d'honneur viennent se renouveler autour de sa tête.

Le passage Charlemagne est public seulement depuis 1825. L'entrée en est étroite, irrégulière et sombre ; puis on débouche dans une sorte de cour qui n'offrirait guère plus d'intérêt, si l'on n'apercevait dans un angle, s'avançant en saillie, les restes assez mal conservés, mais empreints d'un certain caractère, d'une vieille maison dont le style semble rappeler la fin du quinzième siècle. C'est le débris d'un vaste hôtel, jadis célèbre, qui eut des péripéties diverses, et qui avait fini par devenir l'hôtel de Graville, dont Sauval a parlé dans son curieux ouvrage sur les *Antiquités de Paris*.

Du prévôt Aubriot, ce zélé auxiliaire du sage roi Charles V, l'antique demeure était passée aux mains du frère de Charles VI, Louis d'Orléans. Elle devint un des innombrables hôtels de ce prince, qui en fit le siége de son ordre du *Camail* ou du *Porc-épic*, institué par lui en 1394, à l'occasion de la naissance de son fils Puis elle fut successivement la propriété de Jean de Montaigu, le puissant et heureux surintendant des finances ; du vaillant connétable de Richemont, de la famille d'Estouteville; enfin de Louis Malet, sire de Graville, gouverneur de Picardie et de Normandie, chevalier de l'ordre du roi, devenu amiral de France en 1487 et mort le 30 octobre 1516, à l'âge de soixante-dix-huit ans. L'amiral de Graville, bien oublié aujourd'hui, jouit d'un crédit considérable à la cour des rois Louis XI, Charles VIII et Louis XII. Ses titres, sa faveur et sa fortune en faisaient l'un des plus grands personnages du royaume.

En passant ainsi aux diverses branches d'une même famille, le vaste hôtel avait subi bien des modifications et des transformations, et il avait fini par être entièrement reconstruit. A la fin du seizième siècle, il fut enclavé dans la maison professe des jésuites, et aujourd'hui ce qui en reste est habité par des hôtes qui ne rappellent plus en rien les Montaigu et les Graville.

V. FOURNEL.

COMMENT ON DEVIENT BOTANISTE.

LETTRES A UNE JEUNE FILLE SUR L'ÉTUDE DES VÉGÉTAUX (1).

III

Nous allons enfin aujourd'hui tâcher de faire pratiquement, livre en main, la connaissance théorique de quelques plantes. Laissons l'école buissonnière pour arriver à ce que j'appellerai le but matériel de nos excursions.

Puisque j'ai parlé de but, je voudrais bien que ce ne fût pas là pour vous un vain mot, une visée illusoire; je voudrais que, ayant méritoirement atteint au terme envié, vous ne fussiez pas, le lendemain, aussi peu avancée que la veille... Mais je m'exprime mal, en dépit ou plutôt à cause des périphrases. Prenons exemple, si vous le voulez bien, sur la bonne Martine de notre bon Molière, et

... Parlons tout droit comme on parle cheux nous.

Vous vous êtes mise en campagne, vous avez cueilli



Le pivert et l'herbe au fer. Dessin de L. Joulin.

une plante; puis, suivant mot à mot, question à question, les indications de votre guide, comptant les étamines, les subdivisions du pistil, observant la coupe des pétales, la structure du calice, la forme, le point d'attache des feuilles, vous êtes parvenue à assigner au sujet rencontré ses noms de famille, de genre, d'espèce.

Cette conquête sur l'inconnu, il faut l'avoir tentée et réussie quelquefois pour en comprendre les charmes, — je voudrais dire les délices. Pourquoi pas?

Un brin d'herbe végétait là, perdu, ignoré, foulé aux pieds par les profanes, vous l'avez ramassé, pour ainsi dire affectueusement; vous l'avez étudié, vous l'avez contemplé, oui, contemplé, car il est bientôt devenu pour vous un vrai monde en miniature, témoignant une fois de plus devant vous que le grand ouvrier de l'univers n'a rien créé sans se soumettre lui-même à ces lois si sagement pondérées, si magnifiquement formulées, qui ont été la conception première de sa sublime intelligence.

Mais ce n'est pas tout. Ce brin d'herbe, vous l'avez vu, minutieusement, scrupuleusement, décrit, classé par les maîtres de la science, qui, dans la multitude des créatures, n'en ont jugé aucune indigne, et qui ont fait à toutes, à la plus infime comme à la plus gigantesque, à la plus vulgaire comme à la plus rare, le même honneur d'étude, d'attention.

Et, dites-moi, n'est-ce rien pour l'être qui pense, et qui aussi rêve un peu, n'est-ce rien que cette rencontre, que cette espèce de rendez-vous fortuit, où il lui est donné de se trouver en relation intime avec ceux qui ont illustré l'étude dont il s'occupe?

En effet, cette plante que vous tenez à la main, et que vous examinez avec tout le soin qu'elle mérite, un jour, — bien éloigné déjà, — se trouva où Tournefort, Linné, Adanson, Jussieu, Candolle, qui tous l'ont décrite, en firent nécessairement aussi l'objet d'une minutieuse attention. Ils comptèrent comme vous ses organes, ils notèrent les particularités de ses formes; peut-être fut-elle de celles dont la classification les embarrassa, les fit méditer.

Vous pourriez m'objecter que ce n'est pas *personnellement* la même. J'en conviens; mais c'est une descendante, peut-être directe, de celle qu'ils examinèrent; une petite-fille de l'arrière-petite-fille; une enfant d'elle comme vous, charmante jeune fille, vous êtes l'enfant des charmantes jeunes filles de jadis; avec cette avantageuse différence toutefois, qu'entre l'aïeule et la dernière venue la ressemblance est de tous points parfaite : qui voit l'une croit voir l'autre. C'est l'éternel renouveau de la grâce et de la beauté.

N'est-ce donc rien, je vous le demande encore, que de devoir à la mignonne créature qu'on admire l'assurance que par elle on est un instant uni de réflexion, de sentiment avec tel ou tel des puissants admirateurs de la nature?

Et tenez, en passant, un aveu dont vous rirez peut-être, — mais non, vous n'en rirez pas : — Jean-Jacques, dans ses *Promenades d'un solitaire*, où il est presque toujours question de botanique, raconte qu'un jour, « le jeudi 24 octobre 1776, » il suivit, après dîner, les boulevards jusqu'à la rue du Chemin-Vert, par laquelle il gagna les hauteurs de Ménilmontant. « Là, dit-il, prenant les sentiers à travers les vignes et les prairies... je m'arrêtais quelquefois à fixer les plantes dans la verdure. J'en aperçus deux que je voyais rarement autour de Paris, et que je trouvai très-abondantes dans ce canton-là. L'une est la *picride hiéracioïde*, de la famille des composées, et l'autre le *buplèvre à feuilles en faux* (vulgairement oreille-de-lièvre); cette découverte me réjouit et m'amusa longtemps, et finit par celle d'une plante encore plus rare, surtout dans un pays élevé, savoir, la *céraiste aquatique*... »

Vous savez que j'habite cette même région explorée par le philosophe. Aussi n'ai-je pas manqué dans mes promenades de me mettre spécialement en quête des trois plantes signalées par Jean-Jacques.

J'ai trouvé presque du premier coup la *picride*; ce n'est qu'à grand'peine que j'ai découvert le *buplèvre*,

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

car depuis 1776 bien des haies ont disparu le long desquelles devait se propager à plaisir ce vigoureux citoyen des terrains secs et incultes. Quant à la *céraiste,* — sans doute immigrée là par un hasard tout particulier des bords de la Marne, où elle est commune, — j'ai dû renoncer à l'espoir de la rencontrer. Mais n'importe! en trouvant aux mêmes lieux deux plantes qui, il y a bientôt un siècle, avaient « réjoui et amusé longtemps » l'auteur d'*Émile,* j'ai éprouvé une sensation que je ne saurais définir...



Réséda. Dessin de L. Joulin.

Mais voilà que j'ente encore digressions sur épisodes, et que je reprends mon voyage à bâtons rompus. Revenons.

Vous avez, disais-je, assigné à une plante ses noms de famille, de genre, d'espèce. C'est une connaissance faite théoriquement et pratiquement. Mais êtes-vous sûre de



Scabieuse. Dessin de L. Joulin.

la fidélité perpétuelle de votre mémoire, jusque-là de croire indélébilement imprimés en elle tous les caractères, tous les moindres détails de l'individu que vous venez d'examiner, alors surtout que tantôt, demain, après-demain, vous aurez à en examiner un grand nombre d'autres? Ne craignez-vous pas, sinon que la confusion ne se fasse bientôt, au moins que les traits des nouveaux venus ne rendent moins précis le souvenir des anciens? — Sans aucun doute.

C'est pourquoi, croyez-moi, faites-vous un herbier. Commencez-le dès votre première herborisation, et ne négligez jamais d'y placer chaque nouvelle plante rencontrée et analysée par vous.

Que de souvenirs on puise dans l'herbier! — dit l'abbé Chirot, auteur d'une charmante Flore du milieu de la France; — chaque fleur que le botaniste revoit est une pensée pour lui. Il se dit : J'étais là, telle chose m'advint. » Il a vieilli comme les fleurs de son herbier, mais il leur a dû bien d'heureux moments, et il est encore si doux de vivre en se souvenant! »

Sans parler des services constants que rend à notre ingrate mémoire ce livre écrit par le bon Dieu, ce musée où nous trouvons réunis, classés, tous les sujets sur qui portèrent nos études, et où nous pouvons à volonté les revoir, les étudier encore; — que de choses du passé, que d'idées, que d'événements enfermés dans un herbier!

Savez-vous comment, pour ma part, je veux intituler le recueil de souvenirs tout privés que je compte laisser à mes enfants, non pour qu'ils le publient, — le public n'aurait que faire de ces notes de famille, — mais pour que parfois ils le feuillettent, quand ils voudront que ma pensée revive avec eux, savez-vous le titre que ce re-



Buplèvre. Dessin de L. Joulin.

cueil portera? — *Mon herbier.* — Oui, mon herbier; car il n'est pas, je crois, un de mes morts vénérés, un de mes vivants chéris, un des incidents tristes ou heureux de mon existence, auquel l'aspect d'une des fleurs de mon herbier ne me ramène plus ou moins directement.

J'écrirai, par exemple, en haut d'une page : Réséda; et là mes enfants trouveront, pieusement consignés, les souvenirs de la digne, de l'excellente femme qui fut leur grand'mère.

Pourquoi sous ce titre et non sous un autre? Mon Dieu! tout simplement parce que ma mère me contait souvent un épisode de son enfance qui n'est pas, me semble-t-il, dénué de quelque poésie :

« A cette époque-là, me disait-elle, j'étais prise de ce que je pourrais appeler une passion extatique pour le parfum du réséda. Mon rêve eût été de vivre dans une atmosphère imprégnée de ce doux arome, qui avait le privilége de me causer d'indescriptibles ravissements. Mais ce n'était pas, entendons-nous bien, à l'état d'émanation concentrée que j'aimais à l'aspirer, comme dans un appartement clos, ou bien en me penchant sur un

bouquet. Non; je n'eusse éprouvé ainsi qu'une très-fatigante suffocation. C'était une sensation plus délicate qu'il me fallait; c'était, par exemple, de me trouver dans un jardin à quelque distance de l'endroit où végétait ma chère plante, et de sentir son parfum, en diffusion dans le grand air, m'arriver par ondées. Mais mon père n'avait point de jardin où j'eusse la liberté de savourer à loisir cette innocente et délicieuse jouissance. Voici l'expédient dont je m'avisai pour y suppléer :

« Moyennant toutes les menues piécettes qui composaient ma petite fortune d'enfant, je fis tout d'abord, en secret, chez un jardinier une provision relativement considérable de graines de réséda. Puis le premier jeudi (dans nos petites localités de province, il n'est pas rare que les enfants gagnent seuls la pleine campagne), j'allai répandre, semer çà et là, mais non pas sans quelques précautions, toutes mes graines dans les champs environnants. A l'aide d'un grand clou dont je m'étais munie, je labourais large comme deux mains de terre à l'abri d'une haie, sur la berge d'un ruisseau, dans le creux d'un rocher, au milieu d'un tertre, j'éparpillais là une pincée de mes graines, je grattais du bout des doigts pour les recouvrir, et j'allais recommencer plus loin. Je fis ainsi tout le tour de la petite ville à quelque distance des portes. Et j'attendis.

« Las! je pus d'abord croire que j'avais travaillé en pure perte, car — ce que j'ignorais — la graine de réséda est très-longue à lever. Au bout de six semaines cependant, j'eus la joie de voir poindre quelques-uns de mes semis, que d'ailleurs j'allais visiter tous les jeudis. Un mois plus tard, quelques-uns étaient déjà forts, surtout ceux que ne frappait pas trop directement le soleil; mais d'autres languissaient faute d'humidité. Un jour je partis emportant avec moi une petite cruche, que j'emplissais aux ruisseaux, aux fontaines, et dont j'allais offrir le contenu à ceux de mes jardinets qui avaient soif. Une autre fois je consacrai ma tournée à l'expulsion des herbes envahissantes...

« Enfin quelques boutons roussâtres parurent au sommet des tiges, et quelques semaines après, la floraison était générale. Alors mes félicités commencèrent, qui durèrent toute la belle saison. Je n'avais plus qu'à sortir de la ville n'importe de quel côté pour savoir où trouver un lieu d'ineffables délices; car, grâce au peu d'éclat de la fleur du réséda, un très-petit nombre seulement de mes cultures furent remarquées et ravagées par les promeneurs, par les passants.

« Je savais par cœur chacune des stations embaumées, je les avais tant de fois visitées! J'allais d'abord m'assurer que la plantation était intacte, puis je m'asseyais dans l'herbe, à quelques pas, sous le vent qui avait frôlé la touffe fleurie, et, plongée dans cette haleine suave, j'attendais venir une sorte d'ivresse qui ne tardait pas à s'emparer de moi (1).

« Rêverie, bercement de l'âme, élan de l'esprit : ce que c'était, je ne puis le redire. Toutes les idées gracieuses, douces, enchanteresses que des récits, des enseignements avaient fait naître dans ma jeune imagination prenaient corps, devenaient réalités. Où n'allait pas mon esprit alors sur l'aile de ce souffle parfumé? Paysages merveilleux des histoires de voyageurs, régions magiques des contes bleus, paradis des croyances chrétiennes : je visitais, je hantais toutes ces sphères à la fois... Ce fut, je crois, le plus beau temps de ma vie... »

(1) Linné, autant écrivain poétique que grand botaniste, comparait le parfum du réséda à l'ambroisie de la mythologie ancienne.

Tel est sommairement, et surtout bien froidement rapporté, l'épisode que me contait ma mère, qui retrouvait pour peindre ce souvenir le candide enthousiasme de ses premières années.

Et voilà pourquoi l'histoire de la chère absente portera pour mes enfants le titre que vous savez.

A propos du *gléchome* ou *lierre terrestre*, je serai tout naturellement amené à leur dire l'histoire, ou plutôt la pittoresque odyssée de mon grand-père maternel, qui considérait très-sérieusement ladite plante comme une véritable panacée, et qui, en conséquence, ne manquait jamais d'en amasser une ample provision à chaque retour du printemps.

Aujourd'hui, je ne saurais rencontrer cette fleur sans qu'aussitôt la mémoire du brave homme ne me revienne avec un cortége d'images que je pourrais presque appeler légendaires.

D'ailleurs mon grand-père, un de ces artistes ingénus, humbles, s'ignorant eux-mêmes comme ils ignorent l'existence de l'art dont ils sont normalement inspirés, mon grand-père, c'était le miroir aux légendes. Il venait d'un des cantons les plus richement accidentés de la vieille Confédération helvétique : il avait vécu enfant, adolescent dans une de ces petites villes à remparts crénelés, à château bastionné, à maîtrises, à crieurs du guet, à milice bourgeoise, à costume national, que sais-je? Quand il me prenait sur ses genoux, et que, pour me donner à rêver, il se mettait à me parler des choses de son temps, de son pays, c'était, voyez-vous bien, en plein moyen âge qu'il m'emportait.

Vous savez, par exemple, ces histoires de voyageurs traversant la nuit les bois neigeux, apercevant une lumière, un feu, s'approchant, et tombant dans un bivac de voleurs; vous savez le bailli devant lequel ces bandits comparaissent enchaînés; vous savez la potence permanente où leurs squelettes font clic-clac au vent, et où perchent les corbeaux. Vous savez l'hospitalité des bûcherons, les chasses aux loups, les guerres sanglantes de bourgades à bourgades : les coutumes qui font lois. Vous savez les sentences-bons-mots d'un justicier souverain... Et puis les proverbes, et puis les articles de foi; et puis les mœurs à la fois joviales et austères : le vin d'honneur des syndics; les agapes de famille au grand jour de Noël, les fiançailles bibliques, les noces pantagruéliques, les fêtes de corporations, les chants rustiques... J'entremêle tout cela, comme le conteur l'entremêlait lui-même.

Mais puisque nous nous occupons de plantes, ah! c'est mon grand-père qui vous aurait enseigné les vertus des simples existant ou même n'existant pas sur les catalogues des botanistes. Parmi ces derniers laissez-moi vous signaler l'*herbe au fer*, et comme vous pourriez un jour avoir la fantaisie d'en placer un échantillon dans votre herbier, laissez-moi vous dire comment il faudra procéder pour vous le procurer. Ce n'est pas très-compliqué.

Tâchez de découvrir un nid de pivert. Ce nid trouvé, qui est ordinairement placé dans le creux d'un arbre, fermez-en l'entrée à l'aide d'une plaque de fer que vous clouerez devant, étendez au pied de l'arbre un drap blanc, et... retirez-vous. Quand le pivert reviendra et verra l'ouverture de son nid ainsi obstruée, il ne fera ni une ni deux : il partira d'une aile agile, et ne tardera pas à reparaître portant dans son bec une herbe que lui seul

sait trouver, une fleur qu'il lui suffira de présenter à l'obstacle pour qu'aussitôt les clous volent, la plaque se détache. N'ayant plus besoin de l'herbe merveilleuse, il la laissera tout naturellement tomber sur le drap, où vous pourrez la recueillir, soit pour l'analyser, la décrire, soit pour en être nantie (mais je ne vous le conseille pas) comme en étaient toujours nantis les voleurs du vieux temps, qui, à l'aide de ce véritable talisman, pouvaient s'introduire sans aucune difficulté d'effraction dans les maisons les mieux fermées, et s'échapper des geôles les plus solidement grillées, verrouillées.

Mon grand-père vous aurait appris aussi — c'était là d'ailleurs une croyance commune autrefois — que les plantes à tiges carrées furent providentiellement constituées ainsi pour donner à entendre qu'elles jouissent d'une vertu spécifique contre la fièvre quarte, les plantes à tiges triangulaires contre la fièvre tierce; que la *scabieuse*, fleur en écailles, doit être prescrite dans les maladies *écailleuses* de la peau, etc. Il vous aurait parlé du fameux *mors du diable*, plante si souverainement puissante contre les misères physiques de notre humanité, que pour la détruire Belzebuth viendrait par-dessous terre ronger, mordre sa racine, — où l'empreinte de la dent infernale est toujours d'ailleurs très-évidemment empreinte (1).

C'est mon grand-père qui le premier me fit voir l'image du grand aigle germanique dans la tranche d'une racine de bruyère; il me conta même à ce propos une légende tudesque que je regrette fort d'avoir oubliée. C'est lui qui, un jour où nous nous promenions ensemble dans les champs, une guêpe m'ayant piqué, se hâta de prendre *trois sortes d'herbes*, les premières venues, qu'il broya, et dont il me frictionna, en vertu de cet axiome irréfutable pour lui, adepte de l'omnipuissance curative des simples, que dans trois herbes cueillies au hasard une au moins devait se trouver qui possédât une propriété salutaire, — naïf *credo* dans lequel la toute prévoyante bonté, la paternelle sollicitude de l'auteur de la nature est affirmée, me semble-t-il, avec une piété bien touchante. N'est-ce pas votre avis?

Mais j'irais loin, soit avec les seules légendes de mon grand-père, soit avec l'énumération motivée des titres de « mon herbier. » Passons.

C'est convenu, vous ne négligerez point de vous faire, dès la première découverte, un *memento* botanique.

Comment il faudra vous y prendre? Votre livre vous dira les procédés classiques de cette opération, et vous les suivrez si vous voulez; mais moi, paresseux, je n'y cherche pas, ma foi! tant de malice.

Le bonhomme Chrysale parlait de proscrire, comme meubles inutiles, tous les livres dont sa femme, sa sœur et sa fille encombraient la maison, tous,

Hormis un gros Plutarque à mettre ses rabats.

J'ai, moi, un gros Plutarque à mettre mes plantes; et c'est tout l'attirail que j'emploie pour la confection de mon herbier. J'ouvre le vénérable tome, je dispose de mon mieux, sur l'une des deux pages qui se présentent, l'échantillon que j'ai rapporté; je le recouvre en refermant le livre, que je pose dans un coin de ma chambre, et que je charge de deux ou trois dictionnaires. Je laisse se passer quelques jours, plus ou moins, selon la nature de la plante, et je la retire assez bien desséchée pour la fixer, avec des bandelettes de papier gommé, sur une feuille blanche, du format de mes cartons, — au bas de laquelle j'inscris les noms botaniques, vulgaires, et les quelques observations particulières que j'ai été à même de faire.

Ce n'est pas plus difficile que cela. Essayez-en. Je ne doute pas, en effet, que vous en essayiez. . . . . .

. . . .

Comme j'en suis là de ma vagabonde épître, voilà qu'on m'apporte une lettre de vous, dans laquelle non-seulement vous ne réclamez plus mon aide, ma direction, mes conseils, mais encore vous me sommez poliment d'avoir à vous laisser toute votre initiative, car, dites-vous, vous vous êtes hasardée en voyant que ma lettre tardait; et maintenant, cela va tout seul, et vous seriez presque contrariée — presque est là pour la bienséance — que mon intervention vînt diminuer pour vous les émotions de la découverte.

Eh bien, cherchez, découvrez, soyez émue en toute liberté, car, non-seulement je ne ferai rien pour vous priver de cette satisfaction, mais encore, recevez-en le tardif mais sincère aveu, j'ai eu, dès le principe, la résolution bien arrêtée de ne rien faire en ce sens.

Si vous me soupçonniez de prendre après coup cette décision rétroactive, rappelez-vous, je vous prie, combien j'ai insisté tout d'abord sur les avantages, sur les agréments de l'étude, que j'ai qualifiée « indépendante. »

Ma lettre tardait, dites-vous; si c'était un reproche, ah! comme il serait bien et sciemment mérité, puisque j'ai fait exprès de ne pas écrire plus tôt.

Croyez-vous donc que je ne prévoyais pas ce qui est arrivé : — que vous vous impatienteriez, que la curiosité vous pousserait; que vous vous risqueriez seule, et enfin que vous réussiriez? Eh oui! je savais, je pressentais tout cela. J'ai joué avec vous, — ne m'en gardez pas trop rancune, — une petite partie tout hypocrite.

Mais récapitulons, avant que je prenne congé de vous, les incidents sommaires du délit dont je m'avoue coupable, et dont vous pourrez, à notre prochaine rencontre, me demander raison le fer... non, l'herbier à la main, si bon vous semble.

Dans ma première lettre, après vous avoir suggéré l'idée d'une aimable étude, j'ai tâché de vous démontrer que l'accès de cette étude était aujourd'hui dégagé des obstacles qui jadis l'obstruaient.

Dans la seconde, j'ai voulu développer indirectement, par l'exemple, cette thèse, qu'en se mettant en route pour l'acquisition, même exclusive, de la nomenclature, l'on se trouvait à chaque pas arrêté par les faits physiologiques, — j'allais dire psychologiques, — ou si vous aimez mieux, que, meubler la mémoire étant le prétexte, l'on obtenait le résultat d'une poétique moisson pour l'esprit et pour le cœur.

Dans la troisième, qu'ai-je fait ou voulu faire, sinon, — pour gagner du temps peut-être, — enchérir sur la précédente, et arriver à témoigner que la paisible fréquentation des fleurs peut, en quelque sorte, universaliser sa douce, sa consolante influence sur l'existence entière de ceux qui s'y consacrent?

Somme toute, je vous ai conseillé, par un affectueux intérêt, de devenir botaniste.

— Comment faire? avez-vous demandé.

Et je vous ai répondu : « C'est en forgeant qu'on devient... » Pardon! je me trompe : « C'est en botanisant qu'on devient botaniste. »

EUGÈNE MULLER.

(1) La forme de la racine brusquement tronquée de la *scabieuse succise* a donné lieu à cette singulière assertion.

CURIOSITÉS DE LA TOILETTE.

DE LA CHAUSSURE EN FRANCE DEPUIS LE ONZIÈME SIÈCLE JUSQU'A NOS JOURS (1).

Cordouanier, dont on fit plus tard *cordonnier*, vient naturellement de Cordouan (cuir de Cordoue), dont on faisait préférablement les chaussures depuis le onzième siècle, par cette raison qu'il était le plus fort et le mieux apprêté. Cordouan ne s'entendait pas seulement du cuir employé, mais de la chaussure elle-même.

Les houseaux, qu'on nommait aussi *sur-bottes*, étaient des brodequins mous et montants, une sorte d'étui pour les jambes, et enfin plutôt des guêtres que des chaussures; ils étaient particuliers aux Parisiens, et les seigneurs mêmes ne les dédaignaient pas quand il s'agissait de s'aventurer dans les mauvais chemins.

Les chasseurs et les paysans en portent de toutes pareilles aujourd'hui pour se garantir de la boue et des ronces.

Les bottes et les bottines ont, pendant quelque temps, remplacé les souliers; leur usage est ancien. On raconte que Conrad II, élu roi d'Allemagne en 1024, était d'une libéralité si grande, qu'un gentilhomme, ayant perdu une jambe à son service, reçut de lui autant de pièces d'or que sa botte en pouvait contenir. — Louis VII voulut que la dalmatique et les bottes de Philippe, son fils, lorsqu'il se fit couronner à Reims en 1179, fussent parsemées de fleurs de lis d'or. Elles devinrent, dès ce moment, les seules armoiries des monarques français. Tous les portèrent en nombre illimité jusqu'au règne de Charles VII, qui les fixa à trois.





Chaussures du seizième siècle. Dessin de G. Fath.

Au douzième siècle, outre les houseaux, il y avait les *estivaux*, qui étaient des bottines, des souliers à crevées qu'on pouvait porter en toute saison, ainsi que des souliers, des bottes et des sandales. Les souliers étaient retenus par des rubans ou des courroies qui servaient en même temps d'ornement. Pour l'hiver, les souliers étaient doublés de feutre; mais ils étaient d'un prix assez élevé pour n'être pas à la portée de tout le monde.

Des moines, voulant exprimer leur reconnaissance à un chevalier qui leur avait offert une de ses terres, lui firent présent de vingt-huit sols et d'une paire de souliers en cordouan.

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

Les bottes n'ont été fort longtemps en usage que pour aller à cheval, et cela nécessitait qu'elles fussent grandes, grosses et solides. Il y avait encore des chaussures légères qu'on nommait des *bottes* et qui tenaient lieu des pantoufles que nous portons aujourd'hui.

La sandale était pour les moines une simple semelle ou un demi-soulier, cela dépendait des statuts de l'ordre auquel ils appartenaient. Les sandales étaient aussi la chaussure ordinaire des évêques, qui en faisaient remonter les courroies jusqu'aux genoux; elles se portaient généralement très-peu serrées, afin que les pieds pussent s'y mouvoir à l'aise. Les sandales étaient faites de cuir ou de bois, ou bien de tous les deux à la fois; mais le plus souvent de bois avec des brides étroites. Il y en avait aussi en corde qu'on nommait *eslices*. On mentionne encore les *caligæ nocturnales*, sandales recousues au-dessus du pied; on en chaussait le moine qui venait de mourir. Ces sandales étaient du

même drap que le costume dont on revêtait le mort.

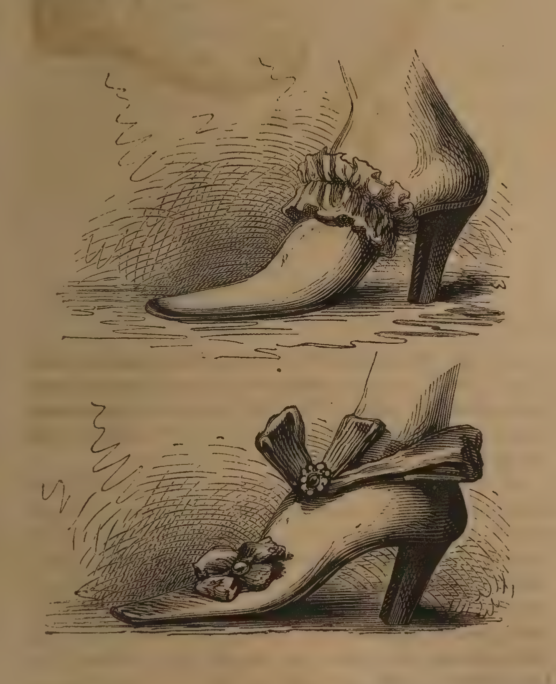
Les cordonniers du treizième siècle, trouvant tout à coup qu'on en usait trop simplement avec ses pieds, embellirent les bandelettes et les lacets qui servaient à



Chaussures du dix-septième siècle. Dessin de G. Fath.

fixer les chaussures, et imaginèrent de les croiser, de les nouer avec plus de recherche, et y adaptèrent des *bouclettes* et autres accessoires.

Les galoches (de *gallica*), chaussure que Rome emprunta à la Gaule, devinrent fort en usage alors : la semelle était de bois, et la partie supérieure de cuir,





Chaussures du dix-huitième siècle. Dessin de G. Fath.

avec des brides, absolument comme on la porte encore aujourd'hui. Les règlements de plusieurs monastères interdisaient aux moines d'en porter dans le chœur pendant les offices, à cause du bruit qu'ils auraient fait en marchant. Cette chaussure, qu'on doublait de laine, était surtout usitée pendant l'hiver.

Les religieux de l'abbaye de Montmartre obtinrent, en 1331, la permission de porter des bottes fourrées, *à cause du grand froid qui régnait sur leur montagne.*

Le cuir gaufré et frappé était déjà de mode, mais il était surtout destiné aux grands personnages, dont les bottes s'appelaient alors bottes *striées et cannelées.*

La soie s'employait aussi, mais pour les cas extraordinaires. Parmi les insignes qui servaient à la consécration de la personne royale, aux cérémonies du sacre, à Saint-Denis, se trouvaient, entre le sceptre et la main de justice, des bottines de soie bleue, semées de fleurs de lis d'or, et qu'on appelait *sandales.* Le grand chambellan en chaussait le roi, en même temps qu'un des grands vassaux lui attachait les éperons dorés.

Le sire de Roye, chambrier de France sous Philippe-Auguste, portait des bottines entaillées aux jambes et terminées en pointe aiguë. Un portrait en pied d'un bourgeois de Senlis nous montre encore ces mêmes chaussures, et enfin nous les retrouvons dans le costume royal de saint Louis conservé dans les monuments de l'église de Poissy.

Un chroniqueur, scandalisé du luxe excessif qui commençait à se faire jour dans toutes les classes, le reproche ainsi aux jeunes filles de son temps : « Leurs vêtements sont bien loin de l'ancienne simplicité; des manches larges, des tuniques étroites, des souliers dont la pointe se recourbe à la mode de Cordoue; tout enfin nous montre évidemment l'oubli de la décence. » Hélas ! les hommes et les femmes n'étaient pas près de s'arrêter dans cette voie.

Ce fut à la faveur de ce besoin d'innovation qui tourmentait tout le monde alors, que la plus ridicule des modes s'introduisit.

La chaussure rompit brusquement avec la tradition qui voulait qu'elle fût faite pour le pied, et prit des proportions follement démesurées; en un mot, on donna naissance aux *poulaines*, dont l'extravagance, chose inouïe ! se maintint quatre siècles durant.

L'historien Villaret prétend que l'existence des souliers *à la poulaine* est due à Henri, fils de Geoffroy Plantagenet, comte d'Anjou, qui, regardé comme le prince le plus accompli de son temps, souffrait de voir ses grâces naturelles défigurées par une excroissance de chair assez longue qu'il avait au bout du pied; pour dérober la vue de cette difformité, il portait une chaussure dont le bout se terminait en griffe. D'autres auteurs prétendent que l'invention en est due au chevalier Robert le Cornu.

On pense que c'est des souliers à la poulaine, dont la longueur finit par se mesurer au rang de la personne, qu'est venu le proverbe : ***Il est sur un grand pied en France.***

Les chaussures à la poulaine une fois adoptées, subirent des transformations successives et incessantes qui les éloignèrent beaucoup de leur première forme. On en découpait le dessus comme des fenêtres d'église et on les couvrait de dessins, souvent bizarres et même immodestes. Ils étaient ornés d'éperons par derrière, et se relevaient par devant en forme de bec d'oiseau. Au bout de ce bec, dont le dedans était rembourré et le dessus orné de griffes, de cornes ou de figures grotesques, on attachait des grelots. Les gens du commun les portaient d'un demi-pied; les riches bourgeois, d'un pied; les simples chevaliers, d'un pied et demi; les seigneurs, de deux pieds. Comme les dimensions de la chaussure étaient réglées selon les différents degrés de distinction, on était très-fier d'un interminable soulier. Les personnages les plus graves n'échappaient pas à cette manie. Les femmes elles-mêmes se soumirent facilement à cette mode aussi disgracieuse qu'inconcevable. Les ecclésiastiques suivirent l'exemple, malgré des défenses réitérées, parmi lesquelles on remarque celle-ci : « Il est interdit à tous de porter des chausses retroussées sur les genoux, à la façon des paillards, et de se servir de souliers à la poulaine. »

L'autorité temporelle ne fut pas plus tolérante envers cette chaussure ***de Dieu maudite***, qu'on jugea avoir été inventée *contre les bonnes mœurs.* Charles V commença par les interdire aux secrétaires et notaires du roi, et enfin tenta de les abolir définitivement par lettres patentes; ces lettres patentes, de 1368, défendaient « à toutes personnes, de qualité et condition qu'elle soit, à peine de dix florins d'amende, de porter à l'avenir de ces souliers à la poulaine, cette superfluité étant contre les bonnes mœurs, en dérision de Dieu et de l'Église, par vanité mondaine et folle présomption. »

Le florin valait dix sous parisis (à peu près trente-quatre francs de notre monnaie), ce qui, décuplé, formait au quatorzième siècle une somme assez ronde. Mais, décisions des conciles, ordonnances du roi, satires des poëtes, rien n'y fit, les poulaines se maintinrent... Elles s'allongèrent même encore et devinrent si gênantes, qu'il fallut en relever les pointes et les attacher au genou avec des chaînes d'or ou d'argent, précaution sans laquelle il eût été impossible de marcher. Aussi, en 1386, à la bataille de Sempach, où fut tué le duc Léopold d'Autriche, les cavaliers, ayant mis pied à terre au commencement de l'action, furent forcés, pour jouir de la liberté de leurs mouvements, de couper les longues pointes de leurs souliers.

Du reste, on n'usait pas exclusivement du soulier à la poulaine, et plusieurs autres chaussures lui disputèrent le sceptre de la mode; sans citer les houseaux et les estivaux, qui n'avaient pas disparu, on fit encore des bottes courtes, des bottes longues et des souliers bouclés, qui tous épousaient la forme naturelle du pied.

Le quinzième siècle fut, il paraît, l'avénement de la chaussure de cuir, par ce fait qu'elle l'emportait définitivement sur la chaussure de bois... Les sabots n'avaient pas disparu, mais on en portait infiniment moins, la bourgeoisie même les avait tout à fait répudiés...

Mais alors une chaussure encore plus grotesque que les poulaines commençait à leur succéder... On tombait d'un excès de longueur dans un excès de largeur, et ce second défaut ne nuisait pas moins à la marche que le premier. Ces nouveaux souliers étaient de vastes babouches, carrées par le bout. On en porta qui avaient jusqu'à un pied de large.

Sous Henri II, on vit à la cour de France une des bottes du duc de Saxe, si grosse, dit Brantôme, qu'elle ressemblait aux grosses malles ou valises dans lesquelles on renferme un lit de camp.

On fit encore des souliers échancrés sur le cou-de-pied et lacés, d'autres qui étaient lacés, mais sans échancrure, et enfin un grand nombre de bottes à talons et une grande variété de patins qui s'adaptaient aux chaussures, et qu'on appelait *souliers à cric*, à cause du bruit qu'ils faisaient... Il y avait encore les *escarpins*, venus d'Italie, où le mot *scarpa* signifie encore aujourd'hui un soulier.

Maintenant on sait par une quittance d'un cordonnier, qui avait livré diverses fournitures pour M. de

Beaujeu et pour son page, qu'on faisait aussi des galoches de liége. Il était défendu, à moins de tenir un certain rang ou d'exercer une profession dite noble, d'être homme de robe par exemple, de porter des galoches à boucles de patin, à cuir noir, à semelle sciée ou à double semelle. C'est là ce qui avait donné lieu au dicton : *Gentilhomme à simple semelle*, qu'on appliquait à celui dont la noblesse était douteuse.

La mode des patins existait toujours au seizième siècle; ils étaient rangés dans les souliers *à cric* dont nous venons de parler. Les femmes portaient non-seulement des patins, mais encore des mules *à talons déliés*. Les souliers échancrés (*fenestrati*) furent défendus aux moines, comme incompatibles avec la modestie qu'exigeait leur état. Les souliers de soie furent également interdits aux clercs, par le concile de Tolède tenu en 1582... Des statuts religieux de 1526 contiennent cette disposition : « Nous défendons qu'on se serve de souliers *lunés* (lunatis), cornus ou trop échancrés. » Les souliers *lunés* étaient ainsi appelés parce qu'ils affectaient la forme d'une lune à son croissant. Il paraît qu'une superstition populaire de ce temps se rattachait aux souliers, s'il faut en croire un passage des Contes d'Eutrapel que voici : « Ils jugeaient qu'il s'estait fait invisible, pour avoir au matin mis du plantain sous la semelle gauche de ses souliers avec trois grains de sel. »

La grande consommation de semelles de liége qu'on faisait au seizième siècle dénonce le développement sensible de cet amour du bien-être qui ne s'est pas arrêté depuis. La cordonnerie de cette époque, qui se distingue par une certaine originalité de bon goût, faisait une large part aux fantaisies de chacun.

Mais disons quelques mots du *bobelin*. On appelait ainsi une chaussure fort commune, dont les gens du peuple et même du bas peuple se servaient seuls. Le *bobelin* n'était autre chose qu'une savate.

Sous Henri IV et sous Louis XIII, les bottes, molles et larges, n'allaient pas jusqu'aux genoux, et étaient souvent garnies d'une large bande de toile ou de dentelle. Ce fut encore dans ce siècle que Philippe II, roi d'Espagne, informé que don Juan, dans un différend avec don Carlos, l'avait injurié, lui fit donner des bottines parfumées qui lui coûtèrent la vie.

La chaussure du dix-septième siècle se fait de plus en plus remarquer par sa grâce et son élégance, par la perfection des détails; elle va jusqu'à l'afféterie.

On portait encore des bottes fortes formant un entonnoir au milieu du mollet, des bottes à pêcher, des bottes à chasser; des bottes pour la ville, des bottes pour la campagne, des bottes noires et des bottes blanches; des souliers taillés en pointe et des souliers à bouts carrés; des souliers à lacet et des souliers à patin; des souliers garnis d'un talon haut et pointu, ornés de grands nœuds de rubans, de boucles et de rosettes de toutes couleurs; des souliers à ailes de papillon et d'autres à ailes de moulin à vent; des souliers de cuir bronzé, de maroquin ou de satin blanc, comme ceux de Louis XIV. Tout le monde sait que la cour ne portait que des talons rouges. Pour les souliers de femmes, on faisait des talons de bois, quelquefois hauts, quelquefois bas; ces souliers, avec ou sans quartiers, étaient de la plus grande richesse : on les galonnait, on les couvrait de broderies; les cordonniers taillaient dans la soie, le velours, le brocart d'argent et le brocart d'or.

On le voit, le temps était loin où les souliers des femmes bourgeoises étaient aussi simples que leurs ajustements; où elles affectaient de ne se chausser, de ne se vêtir que de bure ou de gris, ne portant du noir que dans les grandes occasions. C'est de l'ancienne couleur de leur costume qu'est venu le mot *grisette*, qui a si longtemps désigné les filles de la bourgeoisie.

Ce fut en Angleterre, dès l'année 1633, que la mode s'arrêta tout à coup et que les souliers reçurent une forme qui a peu varié depuis : ce ne fut que quarante ans après qu'on y adapta des boucles.

En France, au dix-huitième siècle, les boucles et les souliers se portaient bronzés, quand on avait perdu son père ou sa mère et qu'on voulait se conformer à l'étiquette du deuil. Du vivant de Voltaire, les mules étaient une chaussure très-répandue; celles des femmes se faisaient sans quartiers, à talons bas et larges; celles des hommes étaient simplement des souliers à talons, tout à fait plats et sans courroies.

Le luxe de la chaussure, tout en déclinant, était encore poussé fort loin au dernier siècle. Si le peuple et la menue bourgeoisie portaient volontiers des sabots, les gens riches couvraient leurs pantoufles de velours, de moire et de soie. Les dames de qualité ornaient leurs souliers de broderies, de galons d'or, etc.

De la Régence à la chute de la monarchie, la chaussure ne varia plus guère, mais elle éprouva un violent contre-coup de la Révolution. Les culottes et les bas de soie, les escarpins à boucles d'argent, à boucles d'or et à rosettes disparurent à la fois. La République inaugura la botte moderne, non la grosse botte de cuir brut, mais cette botte gracieuse et souple, toute française, et qui convenait si bien à cette époque de lutte et de fusion.

Sous la République, peu de jeunes élégants osaient porter des souliers fins, qui les eussent fait passer pour aristocrates; Robespierre, qui n'avait rien à craindre à cet égard, se montra moins prudent. Les escarpins ne reparurent qu'au moment où s'ouvrit le *bal des victimes*, sous le Directoire.

L'invasion des modes grecques avait amené le cothurne pour les dames, et l'on finit par alléger si bien tous les vêtements à leur usage, qu'une paire de brodequins destinée à la belle Mme Récamier ne pesait pas une demi-once. On dansa beaucoup sous l'Empire, à la cour et partout, dans les intermèdes des batailles. Napoléon avait réhabilité le bas de soie et la culotte, de même que les escarpins de cuir verni, très-découverts sur le cou-de-pied, à semelles plates et minces, avec boucles d'acier ou d'or. L'empereur s'inquiétait surtout de la manière dont un homme était chaussé.

Comme on l'a pu voir par cette rapide esquisse, les hommes de tous les temps n'ont pas été moins sollicités que les femmes par le désir de se rendre agréables aux yeux. Tout en s'étonnant des modes singulières que les deux sexes ont tour à tour suivies, il faut se rappeler que plusieurs ont été dans l'origine destinées à dissimuler certains défauts corporels chez de grands personnages, et adoptées ensuite par la race des courtisans, toujours désireuse de plaire au maître.

On doit donc simplement reconnaître, en se résumant, que la mode a toujours joui d'un privilége que n'ont jamais eu les législateurs, celui d'imposer des lois et de n'y être point soumise. On peut prévoir les révolutions politiques et sociales, le démembrement des empires, la pluie et le soleil, les tempêtes et les giboulées, les éclipses et les comètes, mais qui pourrait prévoir les modes de l'avenir?

GEORGES FATH.

CHRONIQUE DU MOIS.

LA CHANSON DU *LION AMOUREUX*.

On se souvient que le maître de la critique moderne nous a, il y a quelques mois, révélé l'existence de charmants couplets, pleins d'une ineffable tristesse, que devait chanter, au cinquième acte du *Lion amoureux*, une jeune Vendéenne. Ces couplets entraient si bien dans la situation présente, ils étaient empreints d'une telle mélancolie, que nous avons tous regretté, les uns et les autres, la suppression de cette aimable complainte. Eh bien, grâce à M. Weckerlin, le savant musicien, la voilà retrouvée. Nous avions les paroles, il nous a rendu la musique, et ce sont paroles et musique que nous sommes heureux d'offrir aujourd'hui à nos lecteurs :



DEUXIÈME COUPLET.

Pendant que vont les chèvres,
Broutant le genêt vert,
Les sureaux et le genêt vert,
Un soupir sort des lèvres
D'Anna de Gorré-Ker,
D'Anna de Gorré-Ker.

TROISIÈME COUPLET.

Le village est en joie,
Chaque sentier est plein,
De Gorré-Ker jusqu'à Kéblin,
De tabliers de soie
Et de coiffes de lin,
Et de coiffes de lin.

QUATRIÈME COUPLET.

Les filles vont par bande,
Par bande les garçons,
Le long des prés et des buissons ;
On n'entend sur la lande
Que rires et chansons,
Que rires et chansons.

CINQUIÈME COUPLET.

Seule, en ce jour de fête,
Que fais-tu donc là-bas,
Anna, que fais-tu donc là-bas?
Au Pardon qui s'apprête,
Pourquoi ne viens-tu pas?
Pourquoi ne viens-tu pas?

L'*HISTOIRE DE CÉSAR*.

Le second tome de l'*Histoire de César,* par S. M. Napoléon III, a paru dans des circonstances peu favorables à la lecture. Il y a, dans la vie et le travail d'une nation, telle heure où la lecture la plus attachante, où le livre le plus rempli de curiosité et d'intérêt deviennent presque impossibles. Il y faut des esprits calmes et des âmes désintéressées de tout ce qui fait l'occupation de la multitude. Alors, c'est au sage, au philosophe, de s'inquiéter des grands ouvrages qui échappent même au respect de leurs contemporains. Voilà pourquoi nous avons le projet de raconter à nos lecteurs, non pas le César de Napoléon III, qui est un livre politique et savant, tout rempli d'études inattendues et de



Gergovie. Dessin de H. Clerget.

recherches, mais le César du grand historien Plutarque. On chercherait en vain dans l'antiquité et dans les modernes un homme à la hauteur de Plutarque. Il réunit dans son livre excellent les plus rares et les plus heureuses qualités de l'historien. Sa Vie de César fut traduite, dans les plus beaux jours du seizième siècle, par un des grands esprits de la littérature française, maître Jacques Amyot, abbé de Bellausane, de Saint-Corneille de Compiègne et grand aumônier de France, instituteur du roi Charles IX. Cette traduction est un chef-d'œuvre, mais le chef-d'œuvre a vieilli; la langue énergique du seizième siècle, après avoir régné longtemps sur notre Parnasse, a cédé la place à la langue plus châtiée et moins naïve du dix-huitième siècle français. Amyot, Montaigne et Rabelais ont fait silence, un instant, à la voix claire et charmante de Mme de Sévigné, de La Bruyère et de Pascal. Quand il était pris par la goutte, et qu'il était retenu dans son lit par l'insomnie, le roi Louis XIV appelait à son chevet Jean Racine, et l'auteur de *Britannicus* lisait au roi, dans la traduction

d'Amyot, dont il rajeunissait la langue un peu vieille, ces histoires d'Alexandre le Grand, de Caton d'Utique et de Jules César. Nous ferons, pour nos lecteurs, ce que faisait Racine en l'honneur du roi Louis le Grand.

Après la dictature de Sylla, il y eut encore un reste de guerre civile qui força Jules César, jeune homme, de s'enfuir chez le roi Nicomède, jusqu'à l'heure où s'apaiseraient les discordes. Comme il faisait voile pour la Bithynie, il fut pris par des corsaires, qui lui demandèrent une rançon de douze mille écus : « Si peu que cela? dit le jeune homme; par respect pour moi-même, vous en aurez cinquante, après quoi, vous serez tous pendus et mis en croix. » Cette réponse eut le grand art de réjouir et de tranquilliser messieurs les corsaires. César resta entre leurs mains jusqu'au moment de sa délivrance et de sa rançon, et dans l'intervalle il les traita de telle sorte, avec tant de mépris, qu'il avait l'air du maître au milieu de ses esclaves. Il s'entourait des plus beaux esprits de la bande et les forçait à applaudir les harangues ou les vers qu'il écrivait pour se tenir en haleine. A la fin, sa rançon étant payée, il prit congé de ces belîtres en leur disant : « N'oubliez pas que je vous redois quelque chose. » En effet, à peine libre, il se fit débarquer dans l'île de Millet, s'en revint, avec quatre galères, dans le repaire des corsaires, et, comme il l'avait dit, il les fit pendre.

Comme il était persuadé que l'éloquence est une force et la plus irrésistible de toutes, il s'en fut dans l'île de Rhodes, aux écoles d'Apollonius le rhéteur, qui avait été le maître de Cicéron, et, comme un écolier, il rêvait sur tous les mystères de ce grand art de l'éloquence, étonnant le maître et les disciples par la grâce et la vivacité de son esprit. L'éloquence était pour César un don de nature, et, lorsqu'en un passage de ses *Commentaires* il prie en grâce le lecteur de ne pas le traiter comme un écrivain de profession, mais comme un capitaine assez habile à raconter ce qu'il a su faire, le lecteur qui prendrait cette parole au sérieux serait lui-même une dupe de l'éloquence de César. Sitôt que Rome, délivrée de ses tyrans Sylla et Marius, rentra dans ses libertés premières, son premier soin fut de rappeler Jules César, et celui-ci revint aussitôt, apportant dans sa tête féconde une ambition sans bornes et cette morale facile qui fait que l'ambitieux ne recule devant aucun des moyens de se satisfaire. Il commença par capter la multitude à force de dépenses et de prodigalités de toutes sortes. A vingt et un ans, il devait autant de millions qu'il avait d'années. En vain les vieux politiques suivaient d'un regard inquiet ce jeune impudent à la ceinture relâchée, il en savait plus long que les plus habiles, et Caton lui-même, Caton, le censeur de son siècle : « Holà! disait-il, je ne croirai jamais que ce jeune fou qui gratte son front avec son doigt, devienne jamais un danger pour la république. » Il y fut pris le premier, le vieux Caton. Il ne voyait pas que sa prodigalité même était, pour le jeune César, un motif sans réplique de refaire sa fortune avec les deniers de l'État. Être riche et tout-puissant, à Rome, était même chose. Ajoutez, éloquent. La première fois que César manifesta son éloquence en public, ce fut aux funérailles de sa tante Julia, et, chose étrange! au moment où l'orateur montait, d'un pas ferme, à la tribune aux harangues, Rome entière s'étonna de revoir à ces funérailles les images proscrites de Marius, que Rome avait oubliées depuis longtemps. Et pendant que les sénateurs blâmaient cette violation des anciens décrets, le peuple applaudissait à ces images ressuscitées, et quand vint le jour de l'élection du grand pontife, à peine César eut demandé cette magistrature, l'élection universelle s'en fut au-devant de César. « Allez, mon fils, disait sa mère en l'embrassant, vous serez aujourd'hui grand prêtre, ou vous serez exilé. »

Ce jour-là, César devint un des hommes les plus considérables de la république; et désormais Cicéron, Caton, Catullus et les citoyens les plus fervents eurent les yeux sur ce jeune homme. Lui, cependant, il semblait revenu, sans honte et sans ambition, aux fêtes de chaque jour. Ici, le lecteur qui voudrait entrer tout à fait dans le secret de Jules César, quitterait Plutarque un instant pour aller droit à Salluste, et, cette fois encore, il se trouverait en présence d'un historien qui n'a pas son égal. Salluste est aussi corrompu que Plutarque est honnête. Autant que César lui-même, Salluste se mêlait également, par l'ambition de ses rêves et par l'austérité de sa parole, à ces hommes dangereux de tous les partis, qui ne songent qu'à arracher de leurs mains furieuses quelques riches lambeaux de la commune patrie. On disait que Salluste était un des collaborateurs de Catilina. Otez Jules César du monde romain, Catilina, le conspirateur, en est le maître. A les étudier dans un certain lointain, qui voit Catilina, voit César; c'est le même homme, avec plus de grandeur dans César. Leur vie apparente se passe au jeu, dans les festins, dans le boudoir des affranchies. Comme César, Catilina prête à qui lui emprunte son argent, ses chevaux, son manteau. Ami des jeunes gens sans mœurs, soutien des vieillards sans crédit, s'il rencontre un vieux soldat ruiné par la débauche et les guerres, il l'embrasse et lui promet un nouveau partage des terres. C'est à dater de ce moment que Rome est vraiment perdue. Malheur aux honnêtes gens, malheur à Cicéron... Cicéron écrivait en ce moment son fameux livre inachevé : ***Des Gémissements.*** Catilina, plus imprudent que César, se laissa surprendre. Il fut condamné, malgré la protection de César. De ce grand procès, César sortit suspect à tous les gens d'honneur. Comme on le trouvait plus habile que Catilina, il parut vingt fois plus dangereux. Aussi bien il se trouve mêlé à chaque aventure et, se voyant serré de trop près par la curiosité publique, il se fait nommer gouverneur de l'Espagne. Alors, tous ses créanciers d'accourir, tel de nos jours le prince de Talleyrand quand ses fournisseurs s'ameutent devant sa maison : « Nous voulons savoir quand vous nous payerez? s'écriaient-ils. — Vous êtes bien curieux, » répondait le prince en montant dans son carrosse. En ceci César, plus heureux, trouva son ami Crassus, le plus riche des habitants de Rome, qui disait que celui-là n'était pas riche qui ne pouvait pas entretenir une armée à ses frais. Crassus paya les dettes de Jules César, et celui-ci se mit en route pour l'Espagne, accompagné de tous les serviteurs de sa maison. Comme il traversait une petite ville au pied des Alpes, et que les électeurs étaient réunis pour nommer un des magistrats de la cité, César, voyant l'empressement général : « J'aimerais mieux, dit-il, être ici le premier que d'être le second dans Rome. » A peine en Espagne, il se mit à relire la Vie d'Alexandre, et, les yeux pleins de larmes, il disait : « En voilà un qui à mon âge avait déjà conquis tant de royaumes! » et tout de suite il se mit à l'œuvre. Il se portait de sa personne sur tous les points qui n'avaient pas reconnu la toute-puissance romaine. Habile et brave à la guerre, il s'inquiétait de tous les détails de la paix,

et quand il revint de son gouvernement d'Espagne, il en revint riche et, chose étrange, honoré, content de lui-même et de ses soldats. C'était l'usage que le victorieux qui aspirait au triomphe attendît aux portes de Rome l'ordre exprès du sénat; mais César renonça cette fois au triomphe, afin de solliciter par lui-même les honneurs du consulat. Il commença par commander à ses deux amis, Pompée et Crassus, de faire une alliance offensive et défensive, et, cette fois encore, le prévoyant Caton s'écria que la chose publique était perdue. Caton était un caractère. Il fallait compter avec ce grand citoyen. En vain César voulut intimider son courage, Caton se laissa prendre et conduire en prison, traversant, la tête haute, une foule indignée. Il fallut que César lui-même implorât Caton pour qu'il consentît à rentrer libre dans sa maison. Deux citoyens pareils à celui-là sauvaient la république.

On lira, dans les *Commentaires* de César, par quelle suite de combats, de victoires et de défaites, pendant une guerre de dix ans, il finit par dompter les Gaules. Ces dix années représentent un demi-siècle de labeurs de toutes sortes, et tant d'abnégation, de labeur, de courage et de bon sens. Nos grandes plaines et nos montagnes, Gergovie, Alesia, redisent encore le nom de César; sa gloire et son souvenir se retrouvent sur tous ces rivages. Tel Gaulois, Vercingetorix par exemple, est immortel pour avoir résisté à César. Cette guerre de dix ans l'agrandit outre mesure. Donc il revenait des Gaules comme un triomphateur dont la seule présence va dissiper toutes les factions; lorsque, arrivé sur les bords du fleuve qui sépare la Gaule transalpine du reste de l'Italie, il s'arrêta, songeant à la défense du sénat, qui le vouait à la malédiction publique s'il osait franchir le Rubicon. Remords d'un instant; plainte inutile de la conscience... le Rubicon fut franchi par César. Un jeune berger, assis sur la rive et gardant son troupeau, jouait de la flûte au moment où s'accomplissait cet immense outrage contre la majesté romaine.

Ici commencent une suite de discordes et de batailles civiles, des voyages sur terre et sur mer, où tout autre eût succombé. Au milieu de la tempête, et le pilote hésitant : « Va toujours, disait-il au pilote, tu portes César et sa fortune. » Le sénat tremblait, Pompée hésitait ; Pompée et César se rencontrèrent enfin dans les plaines de Pharsale. Elle est restée une des plus fameuses journées du monde antique, cette bataille de Pharsale, où le grand Pompée a vu tomber sa fortune. Vaincu de César, il s'en fut chercher en Egypte une mort obscure, et César le pleura. Il pleura Caton se tuant de ses mains dans Utique assiégée. « O Caton, disait-il, ta mort me fait envie, et pourquoi donc m'as-tu privé de la gloire de te sauver ? »

Après la victoire de Pharsale, il était le maître absolu. Il rentra dans Rome en vainqueur, et son triomphe universel ne dura pas moins de trois jours, trois jours de fortune, de bombances, de terres données aux soldats, de blé et d'argent distribués aux citoyens. On eût dit que la fortune du monde entier était servie sur ces deux mille tables, où tout un peuple applaudissait aux louanges de César. Et si grande était sa fortune, que, retourné en Espagne pour achever le parti de Pompée, comme un instant la victoire était indécise, il se jeta dans la mêlée en disant à ses soldats : « Tuez-moi, » et il finit par gagner la bataille. Ce fut sa dernière victoire; il triompha des fils du grand Pompée avec autant d'orgueil que s'il eût triomphé des barbares. C'en était fait désormais de la liberté romaine. Elle était morte aux plaines de Pharsale, et l'autorité d'un seul devenait la nécessité la plus pressante du monde romain. Voilà donc César dictateur perpétuel, et, comme il fallait manifester cette immense autorité par des signes certains, le sénat ne songea plus qu'à l'agrandissement d'une dictature nécessaire. César accepta, sans presque les exiger, des honneurs presque divins. Quand on parla de lui dresser un temple, il demanda que ce temple fût élevé à la Clémence, et, véritablement, la clémence était une des vertus de César. Le jour où, pour la première fois, il entra dans Rome en vainqueur, son premier soin fut de s'emparer du trésor public. Un seul chevalier fit obstacle à la volonté du victorieux : « Prends garde à toi, s'écria César, il me serait plus facile d'accomplir ma menace que de la faire. » Il était donc clément. L'ennemi abattu était sûr de son pardon. Il fit relever les statues de Pompée, comme autrefois il avait relevé celles de Marius. Et non content de relever le marbre ou le bronze, il voulut relever des villes entières, Corinthe et Carthage. Ainsi César, né pour les grandes choses, ne songea pas un moment à jouir du fruit de ses labeurs. Il pensait n'avoir rien fait, tant qu'il avait à faire encore, et, quand il ne vit plus d'obstacle à sa volonté, il voulut porter ses armes chez les Parthes et donner l'Océan pour ceinture à l'empire romain. En même temps il tentait les plus grands ouvrages : les desséchements de marais, le port d'Ostie et le percement de l'isthme ; il réformait le calendrier pour ôter toute la confusion des temps. Rien ne résistait à la volonté de César.

Mais quoi ! de sombres rumeurs circulaient parmi ces peuples. Ennemie acharnée des rois, depuis l'attentat de Tarquin, Rome apprenait avec frémissement que César aspirait à la royauté. Un sénateur lui ayant présenté une couronne, il l'avait rejetée avec peine. Un autre jour, il ne s'était pas levé assez vite quand le sénat l'était venu saluer. Plusieurs de ses statues portaient des bandelettes royales. Il avait nourri près de lui, dans sa maison, le jeune Brutus, tout rempli de l'ardeur et des passions de la Rome antique. Enfin, il y avait des prophéties menaçantes. Les ides de mars approchaient, qui devaient amener la ruine et la mort de César. Des songes terribles remplissaient le palais de César; des étoiles s'étaient fourvoyées dans leur sentier ; des voix invisibles avaient averti le dictateur... rien n'y fit. La conjuration l'entourait de toutes parts, et, comme il entrait au sénat pour la dernière fois, il se sentit frapper par derrière. Il se retourne, il veut se défendre, il comprend qu'il faut mourir : « Et toi aussi, mon fils, » dit-il à Brutus dans le doux idiome athénien. Puis, comme il voulait mourir de la mort des héros que rien n'étonne, et éviter cette horrible contraction de la mort, il couvrit sa noble tête de son manteau, calme et fier jusqu'à son dernier moment. Voilà toute l'histoire, et maintenant chacun comprendra qu'avec ces grands hommes, au milieu de ces grandes actions, dans cette gloire immense et qui touche à tous les côtés de l'univers, dans ce vainqueur des Gaules qui résistèrent dix ans à son génie, l'héritier de Napoléon le Grand, par une suite inestimable de recherches, de découvertes et de travaux, ait composé un de ces livres qui demandent la bonne volonté dans les choses, la paix parmi les hommes, le repos dans les cités.

Ch. WALLUT.

Paris. — Typ. Hennuyer et fils, rue du Boulevard, 7.

LE SALON COMIQUE, PAR CHAM.



Le salon comique. 1. Bien malade, l'Enfant prodigue! Il ferait mieux, au lieu de garder les cochons, de garder le lit. — 2. Dans l'ignorance du baccarat, l'Enfant prodigue se ruine comme il peut. — 3. L'Enfant prodigue pardonné par son père, mais corrigé par son chien. — 1809. La bataille de Solferino à cinq heures du soir. Tableau réglé par un horloger. — 1759. Ah! M. Schreyer! on vous donne la croix l'année dernière et c'est ainsi que vous arrangez l'armée française. C'est pas gentil! — 1295. (Le printemps.) Incommodée par cette saison, une jeune fille s'appuie contre une table. Espérons qu'elle se remettra. — 801. Turcs s'exerçant à des calculs de têtes. — 800. Cléopâtre allant voir César, teneur de livres chez un marchand de tapis. — 1598. Atteint par un boulet, un jeune soldat est agréablement surpris en voyant, au lieu de ses entrailles, sortir un bouquet de fleurs. (Il le destine à sa fiancée.) — 1405. Diomède mangé par ses chevaux. Deux de ces animaux y renoncent, tant ils le trouvent mauvais. — 172. Présumant trop de sa force, Hercule veut arrêter un omnibus et se voit incommodé par le timon de la voiture. C'est bien fait.

MORALITÉS EN VERS ET EN PROSE.



La Providence des pauvres. Composition de Sauvageot.

LA PROVIDENCE DES PAUVRES.

Une pauvre vieille en guenilles,
Que l'âge condamnait à mendier son pain,
Avec ses deux petites-filles,
De castel en castel allait tendre la main.

Et quand elle arrivait, couverte de poussière,
Sous son double fardeau, ployant son corps lassé,
Plus d'un valet brutal lui criait : « Va, sorcière!
Te faire pendre ailleurs, le gibet est cassé. »

Mais elle s'obstinait encor, la tête basse,
Et, d'un œil plein de pleurs mesurant le chemin,
Répétait : « Laissez-moi m'asseoir, car je suis lasse,
Donnez à mes enfants du pain, car ils ont faim. »

Elle disait. Soudain la gente demoiselle,
Fille du haut baron, le seigneur redouté,
L'aperçoit et son cœur, qui vole au-devant d'elle,
Lui révèle à l'instant la sainte charité.

— Oh! seigneur, permettez qu'à cette pauvre mère
Je donne un peu de l'or pour mes plaisirs offert;
Voyez ces traits flétris, voyez cette misère,
Et comme ces enfants, si jeunes, ont souffert.

— Faites, dit le baron, souriant à sa fille,
J'aime à vous voir ainsi. Donnez! n'oubliez pas
Que tous les malheureux sont la grande famille
Par Jésus réservée aux puissants d'ici-bas.

Ch. RAYMOND.

LE CHARMEUR DE PALOMBES.

Mai reverdit les marronniers
Du frais jardin des Tuileries,
Et, grâce aux souffles printaniers,
Les plates-bandes sont fleuries.

Parmi les enfants plus joyeux,
Nous allons bientôt, sous l'ombrage,
Voir l'homme qui joue avec eux,
Comme s'il était de leur âge.

Connu de tous, cet heureux fou
S'enfuit l'automne avec la grive,
Et chaque année, on ne sait d'où,
Avec l'hirondelle il arrive.

Il apprivoise les oiseaux,
Cela tient presque du prodige,
L'essaim folâtre des oiseaux
Autour de sa tête voltige.

Dès qu'ils peuvent se réunir,
Petits garçons, petites filles
L'invitent toujours à venir
Diriger leurs bruyants quadrilles.

Pour les brunes, il a des fleurs
Et des rubans bleus pour les blondes;
Il est aimé de tous les cœurs
Qu'il fait bondir au chant des rondes.

Quoique bien vieux et souvent las,
Il se mêle aux jeux de l'enfance,
Il partage ses gais ébats;
Comme elle il saute, il chante et danse.

En le voyant bondir aussi
Parmi la jeunesse coquette,
— Quel est ce fou qui saute ainsi?
Demande une rose fillette.

— Par pitié pour ses cheveux blancs,
Parlez bas, reprend une mère :
Ce vieillard, malgré ses élans,
Est courbé sous la peine amère.

De l'abîme le plus profond
Le soleil transperce la glace,
Et quoique la mort soit au fond,
Il en éclaire la surface.

Il en est de même de lui
Et de son fugitif sourire,
Qui presque aussitôt qu'il a lui
Au bord de ses lèvres expire.

Parfois je l'ai surpris pleurant;
On dit, c'est une vieille histoire,
Qu'il perdit son unique enfant
Et qu'à sa mort il ne veut croire.

Rongé par d'éternels chagrins,
Ce pauvre homme peut-être pense
Qu'en regardant des fronts sereins
Il endormira sa souffrance.

Marquis Eugène de LONLAY.

LES GRAINS ET LES GOUTTES.

APOLOGUE.

Un gros vent dans les airs emportait la poussière,
Dont les grains orgueilleux disaient en s'élevant :
« Enfin, nous délaissons les chemins et l'ornière,
Où nous ne serons plus foulés comme devant;
Nous allons dominer cette terre où nous sommes;
A leur tour, à nos pieds nous verrons tous les hommes;
Vivent l'orage et le gros vent! »

Mais voilà que soudain échoue
L'espoir de ces ambitieux,
Et des gouttes de pluie en descendant des cieux
Ont fait rentrer tous les grains dans la boue.

Quand des bas-fonds de la société
Une tempête populaire
Soulève un imbécile et soudain l'a porté
Sur le velours d'un fauteuil consulaire,
Qu'il songe alors à ces grains de poussière
Expiant dans la fange un éclair de fierté.

J. PETITSENN.

BOUTADES.

On ne dépasse pas mieux l'auteur qu'on imite qu'on ne devance le passant qu'on suit.

L'expérience est une sourdine que le temps met aux cordes les plus harmonieuses de l'âme.

Bien des gens défendent leur religion mieux qu'ils ne la pratiquent.

La jalousie est le soufflet qui attise le feu de l'amour.

Après la lecture de nombre d'ouvrages du jour, je plains ceux qui ont le malheur de s'en souvenir et j'envie ceux qui ont le bonheur de les oublier.

J. PETITSENN.

MARGUERITE LANDRY (1).

XIV

Toute la nuit se passa dans une agitation extrême. Le docteur allait de Georges à ses gros livres de science qu'il consultait, tantôt riant et tantôt pleurant, selon que l'espoir ou le doute pénétrait en lui.

Le lendemain, au point du jour, il aida son fils dans les petits soins de sa toilette, comme ferait une mère pour son jeune enfant. Georges manifesta quelque reconnaissance pour ces prévenances affectueuses.

La lettre fut remise à M. Landry par le docteur lui-même.

— Ah ! mon Dieu ! fit le receveur ; qu'avez-vous donc, mon cher Dumont ?

— Je ne sais pas encore. Lisez, Landry.

Et il disparut, tout bouleversé.

Dans le courant de la journée, M. Landry fit lire à Marguerite la lettre pressante de M. Dumont, en se dispensant de commentaires pour l'appuyer.

— Je m'en vais, lui dit-il ensuite. Tu réfléchiras.

— C'est tout réfléchi, mon père, répondit gravement Marguerite.

— Alors, tu refuses ?

— J'accepte.

Elle était femme, et il lui paraissait naturel d'entreprendre cette guérison. Elle y appliquerait toute son intelligence et tout son cœur.

Elle n'eut pas le temps de se demander ce qui pourrait résulter de la rédemption de ce pauvre esprit. Qu'arriverait-il ensuite, si elle parvenait à y faire pénétrer le jour ? Elle ne le savait pas ; elle ne cherchait pas à le savoir. Demande-t-on à Dieu ses secrets ?

Sans consulter son père, elle répondit immédiatement à M. Dumont :

« Envoyez-nous votre fils, demain à six heures, pour le dîner. Vous avez peut-être mal choisi votre professeur intellectuel ; mais il fera de son mieux pour se montrer digne de sa mission. La Providence fera le reste. »

A l'heure dite, l'idiot arriva, fort embarrassé de son maintien, dans des habits mieux en rapport avec sa position. Quand il fallut se mettre à table, il bouleversa quelques chaises et brisa même deux ou trois verres. Sa main tremblait. Il avait une envie féroce de pleurer.

Pour donner un prétexte plausible à ses larmes, Marguerite lui raconta certaine histoire bien triste, où l'on voyait une petite fille tombant d'un toit. Le fait avait trois ans de date.

L'idiot ne se fit pas répéter l'histoire. Sa soupape lacrymale s'ouvrit aux réservoirs qui débordaient ; il eut ensuite des éclairs dans ses yeux gonflés, et mangea presque avec appétit. Au dessert, Marguerite dit :

— Savez-vous, monsieur Georges, que votre père va vous acheter un joli cheval, pour que vous puissiez l'accompagner ?

— Je ne comprends pas, répondit Georges timidement.

— Votre père désire vous avoir toujours à ses côtés.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il vous aime.

L'idiot hocha la tête.

— Oh ! vous n'en doutez pas, mon ami ? fit M. Landry.

— Peut-être !

— Un père, dit M. Landry, peut avoir ses motifs pour abandonner son enfant à lui-même, pendant quinze ans, si cela lui plaît ; mais il ne cesse pas de l'aimer pour cela, et n'en a pas moins droit au retour de ses affections.

— Avez-vous abandonné le vôtre ? questionna l'idiot, qui s'enhardissait, grâce à l'effet d'un vin de Bourgogne que le receveur était allé chercher *sous les fagots*.

— Ma fille n'avait pas besoin d'être délaissée.

Les yeux de Georges se levèrent sur Marguerite avec une expression de tendresse ineffable, comme s'il approuvait le vif amour de M. Landry.

— Je comprends cela, conclut-il.

— Quoi donc ? Que comprenez-vous ?

— Rien, monsieur.

Au jardin, M. Landry feignit d'être fatigué. Il s'appuya sur le bras de Georges, pendant que Marguerite cueillait des fleurs. Ce ne fut pas sans une surprise agréable qu'il s'aperçut que son soutien savait devenir ingénieux pour lui faire tourner les obstacles, sans l'engager dans les passages étroits où l'on ne pouvait pas facilement tenir deux de front. Rencontrait-on une branche basse, Georges l'écartait doucement avec sa main libre, en évitant qu'elle fouettât. A deux reprises différentes, M. Landry laissa tomber, une fois son mouchoir, l'autre fois sa tabatière, que Georges ramassa respectueusement. Ces simples remarques avaient leur valeur.

— Oh ! dit Marguerite, il me manque quelques myosotis.

— Des myosotis ? questionna Georges. Qu'est-ce donc que des myosotis ?

— Ce sont des fleurs bleues.

— A quoi ressemblent-elles ces fleurs ?

— Vous connaissez bien l'étang de Villars ?

— Je crois que je le connais.

— Eh bien, son île flottante en est remplie

— Ah !

On alla s'asseoir sous la charmille.

M. Landry se souvint fort à propos qu'il avait ses tiroirs remplis de curiosités. Il dit à sa fille :

— Veux-tu m'aller chercher la boîte à tabac, mon enfant ?

— Oui, mon père.

Elle était déjà près de la maison.

Il lui cria :

— Tu porteras aussi la canne à nœuds, et la bonbonnière Louis XV... et le paquet d'anneaux.

Un instant après, M. Landry présentait à Georges la boîte en question avec prière de l'ouvrir.

— Qu'y a-t-il dedans ? questionna le receveur, dont le regard avait des plaisirs.

— Il y a du tabac.

— Ah ! vous croyez ? Eh bien, vérifiez. Je crois que vous avez mal vu.

Georges souleva de nouveau le couvercle. La tabatière était remplie de sable blanc.

Le receveur était au septième ciel, sans chercher

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

ailleurs les raisons de son extase que dans le bonheur d'étonner quelqu'un.

Après la boîte à tabac, ce fut le tour de la canne à nœuds. Selon qu'on appuyait inostensiblement le doigt sur les endroits qui faisaient saillie, on voyait sortir d'en haut de petits paratonnerres, de petits bonshommes, de petits drapeaux, jusqu'à dix objets différents. Georges fit avec la canne comme il avait fait avec la boîte, ce qui continua de causer des hilarités au receveur. Puis vint la bonbonnière Louis XV, qui jouait des airs à mesure qu'on examinait son intérieur vide; et le fameux paquet d'anneaux, passés les uns dans les autres, qu'on détachait un à un, sans point de suture, pour les remmailler ensuite comme au début. Il y en eut bien d'autres encore : la bourse à compartiments, qui laissait échapper, selon qu'on le désirait, des pièces d'argent de tous les calibres; la montre à neuf sonneries, le sou percé qui tournait tout seul, l'épingle aimantée, les boutons noirs qui devenaient verts, les chatons rouges qui devenaient blancs : que sais-je encore? trente surprises en une heure!

Georges n'y prenait qu'un intérêt secondaire, malgré les efforts tentés par M. Landry pour lui donner le signal de l'étonnement. Georges paraissait suivre obstinément une idée.

Dix heures allaient sonner.

Or, au dernier coup de marteau sur le timbre du vieux cadran, M. Landry avait coutume de se mettre au lit. Il était temps de se séparer; le receveur dit à Georges :

— As-tu compris ?

— Elles sont bleues; elles sont donc bleues ? questionna Georges.

. . . .

Georges trouva son père qui l'attendait avec anxiété. M. Dumont lui ouvrit ses bras et il s'y jeta.

XV

Lorsque son père fut endormi, l'idiot, dont le sommeil était simulé, quitta sa couchette tout doucement et s'habilla. Il ouvrit la porte avec précaution et prit l'escalier, en ayant soin de tenir la rampe pour rendre sa marche plus légère ; il se dirigea vers l'écurie.

A son approche, le cheval hennit.

— Chut! Bellot, dit Georges en le flattant avec la main.

Il s'empara des toiles hors de service qui servaient aux pansements, et, comme s'il accomplissait un acte sérieux d'où dépendait le salut de son pays, il les lia très-étroitement aux sabots du cheval, avec des tampons par-dessous, pour amortir le bruit des pas.

Et il sortit avec l'animal qu'il tenait en main.

Au bout du village, il détacha les tampons, qu'il mit dans sa poche, sauta sur le dos de Bellot et partit au galop, à travers champs. Après trois quarts d'heure de cette course vertigineuse, il mit pied à terre, laissant errer la bête à l'aventure.

Devant lui s'étendait, à perte de vue, une nappe d'eau verdâtre qui frissonnait au souffle du vent. Les plantes aquatiques qui s'échappaient çà et là de sa surface, dans les horizons que le regard pouvait embrasser, prouvaient surabondamment que l'étang n'était pas redoutable en ses profondeurs. Les roseaux, façonnés en tuyaux d'orgues, se renvoyaient leur cantilène, tandis que les lis, les aromes et les nénuphars remplissaient l'air de leurs enivrantes senteurs.

Vers le milieu de l'étang, on apercevait une petite île, toute encombrée de parasites, une île flottante, à fond aminci qui s'en allait à la dérive, d'une anse à l'autre, s'accrochant parfois comme une épave en détresse, pour recommencer sa promenade vagabonde, juive errante de ces parages toujours déserts.

— C'est là! s'écria Georges, animé.

Et il marcha droit devant lui, ne s'arrêtant pas, n'hésitant pas, enjambant les lianes épaisses, tantôt dans l'eau jusqu'à la ceinture, tantôt debout sur les mousses des tertres, le corps penché, les bras étendus vers le point qui semblait le but.

Un moment, il s'enfonça dans une crevasse. On eût pu le voir qui se débattait; son buste paraissait et disparaissait selon les niveaux du fond, mais toujours avançant, toujours se rapprochant du petit îlot. Il eut bientôt dépassé le chenal, et repris sa course ardente, comme le fantôme d'une légende.

Enfin, après des chutes et des accidents renouvelés, il atteignit l'île flottante.

— De petites fleurs bleues, murmura-t-il.

Et, durant quelques secondes, il parut chercher

— Ah! fit-il, je les vois là sur la bordure.

Il en coupa délicatement une, par le pied, puis une seconde, et encore, jusqu'à ce que sa gerbe ne pût plus tenir entre ses mains.

— Des myosotis, des myosotis! s'écria-t-il; cela manquait à son bouquet.

Il les fixa prudemment au bout d'une gaule, et les élevant au-dessus de sa tête, il reprit, en sens inverse, le chemin qu'il avait suivi, pour tomber, comme l'autre fois, sans que jamais ses chères fleurs fussent souillées. Il remonta sur le cheval, et il dévora l'espace en sautant les haies.

Près de Saint-Pardoux, il s'arrêta pour remettre les toiles discrètes aux fers du cheval, qu'il reconduisit par la bride tranquillement à l'écurie, en le faisant marcher sur les trottoirs.

Alors, il alla seul vers la maison de M. Landry.

Le jardin s'allongeait parallèlement à la rue, avec une barrière protectrice à hauteur d'appui. Georges eut vite fait d'escalader la clôture. Il courut au bosquet où, quelques heures auparavant, il s'était assis entre la fille et le père; et, sur le banc, il déposa ses myosotis, avec un rire qui trahissait bien plus de fièvre que de véritable satisfaction.

Rentré dans sa chambre, son premier soin fut de s'assurer que M. Dumont dormait toujours, et il se coucha.

Le docteur s'éveilla comme le soleil pénétrait dans la chambre horizontalement par les volets.

Il s'approcha de l'oreiller de Georges, la respiration en suspens. Il heurta ses habits du pied et sentit qu'ils étaient mouillés.

— Qu'est-ce-là? se demanda-t-il.

Il ramassa les vêtements en tas, et s'approcha du rayon de soleil pour les regarder.

— De l'eau, de la boue! fit-il avec inquiétude.

Et il écouta dormir son fils. Le souffle était régulier. Il appuya l'index sur le pouls de Georges. Le pouls battait comme à l'ordinaire.

— Je ne comprends pas! reprit-il.

Sans chercher autrement l'explication de ce mystère, il remplaça les habits trempés, se proposant de ne plus fermer désormais qu'un œil.

— Eh bien! dit-il à Georges un peu plus tard, comment as-tu passé la nuit, mon cher enfant?

— J'ai rêvé.

— Et qu'as-tu rêvé?

— Mon rêve est à moi.

Après des précautions oratoires, M. Dumont reprit :

— Es-tu sorti, cette nuit?

Georges plongea ses regards perçants dans les yeux du docteur, comme s'il eût voulu scruter ses pensées; puis il répondit :

— Je ne sais plus. Je ne peux plus savoir.

M. Dumont en resta là.

A l'heure du déjeuner, Marguerite vint. Elle était émue.

— Merci! monsieur Georges, dit-elle en entrant; les myosotis sont à présent dans les vases de la cheminée.

Georges rougit.

— Quels myosotis? hasarda le docteur.

— Figurez-vous, cher docteur, que, hier, par un caprice de jeune fille volontaire, j'ai manifesté le désir d'avoir des myosotis, dont notre jardin est dépourvu. Désormais, ils ne lui manqueront plus; j'ai donné, pour cela, mes instructions au jardinier. Votre fils m'a demandé comment on les reconnaissait et où ils vivaient, cela de l'air le plus indifférent du monde. J'ai dit leur couleur; j'ai même ajouté que l'île flottante de l'étang de Villars en était couverte. Et tout à l'heure, en allant faire au jardin ma petite tournée matinale, j'ai trouvé des touffes de myosotis sur le banc du kiosque. C'est très-délicat de la part de M. Georges, mais en même temps très-imprudent. Encore une fois, merci! monsieur Georges; mais à la condition que vous ne renouvellerez plus cette innocente et généreuse folie.

Et elle lui tendit la main avec un mouvement de tendre abandon. Au lieu de la prendre, Georges dit avec brusquerie :

— Qui vous a fait croire que c'était moi?

Et il s'échappa, comme si on lui reprochait une mauvaise action.

— C'est un cœur d'or, dit M. Dumont, transporté de joie. Et vous, Marguerite, vous êtes un ange qui m'ouvrez les portes du ciel. Je comprends maintenant pourquoi ses vêtements ruisselaient.

— Il a donc fait la traversée de l'étang à la nage?

— Très-certainement.

— Il a refusé de prendre ma main, dit Marguerite; ce sera pour une autre fois. En attendant, pour que je ne me sente pas trop humiliée, la voulez-vous, mon cher docteur?

XVI

M. Landry venait d'entrer dans la boutique de l'horloger. M. Lagarde était en train de réparer une montre; car nous devons apprendre au lecteur que les pratiques reparaissaient une à une à mesure que les habitudes ponctuelles du receveur se dérangeaient, par suite de tant d'incidents inaccoutumés.

La porte close, M. Landry se posa droit en face de l'horloger assis.

— Monsieur, lui dit-il, je vous donne trois jours pour quitter irrévocablement ce pays.

L'horloger essaya d'accueillir cette injonction comme s'il s'agissait d'une innocente plaisanterie.

— Toujours gai, monsieur Landry? fit-il.

— Gai, quand il faut; juste, toujours.

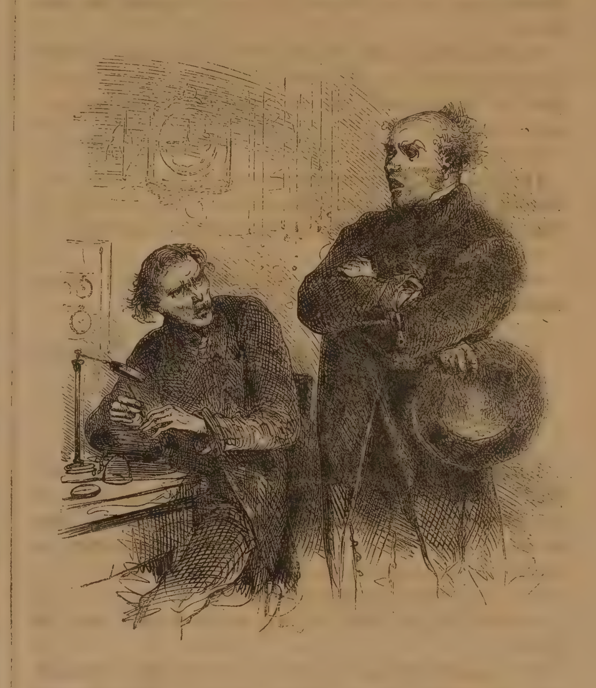
— Ah! ah! on croirait presque que vous parlez sérieusement, tant votre air veut affecter d'autorité.

— Ce que je vous dis est très-sérieux, vous le savez bien; ne cherchez pas plus longtemps à feindre. Vous avez la lâcheté; n'y joignez pas l'hypocrisie.

L'autre se leva.

— Assez, monsieur! dit-il avec une dignité fausse. Vous débutez mal, en me provoquant, sans réfléchir que la différence de nos âges ne vous permet pas de m'insulter. Je ne pourrais vous répondre sur le même ton, par respect pour vos cheveux blancs.

M. Landry fit un mouvement. Son regard eut une signification tellement précise, que l'horloger se sentit tout intimidé. Ce n'était plus, en effet, M. Landry, dont le chapeau gris à larges bords s'évasait au faîte, dont la redingote tombait droit, dont les pantalons se ramassaient en plis plantureux aux tiges des bottes; ni M. Landry, porteur de tabatières à double fond, de boîtes qui jouaient des airs, de cannes qui s'ouvraient en tabourets triangulaires, de bourses à nombreux compartiments;



Chez l'horloger. Dessin de Bertall.

ni M. Landry, niant la vapeur, l'électricité, le système décimal, l'aérostation; faisant coller ses timbres-poste par le facteur, réglant sa vie comme un papier de musique; fredonnant sans cesse, amusant tout le monde et soulageant les pauvres avec une joviale bonhomie.

C'était un second Landry, dont la mine ne prêtait plus à rire; un Landry tout neuf, dont les traits accentués respiraient une énergie, une force, un courage qu'on ne lui connaissait pas.

— Non! fit-il pourtant, en se contenant; je ne suis pas ici pour représenter le père justement offensé; je suis le délégué du repos public, et je viens tout simplement vous sommer, au nom de l'intérêt général, d'abandonner cette commune où vous vous êtes déshonoré.

— Quoiqu'il me répugne de me disculper, répondit M. Lagarde avec une apparente humilité, je ne pense pas que vous m'interdisiez les explications.

— Je ne prétends pas être votre juge, monsieur; avant de venir, j'ai fait ma déposition entre les mains de

l'autorité; elle m'a dicté les conditions de son silence. Que la justice n'intervienne pas : elle serait impitoyable. Evitez l'esclandre, j'ajouterai la condamnation judiciaire. Personne ne nous écoute. Trouvez un prétexte plausible pour votre départ ; sauvez du moins les apparences, puisque vous n'avez pas su sauvegarder votre dignité.

— Je reste, dit l'horloger, comme pour éprouver la fermeté de M. Landry.

— Alors, monsieur, c'est vous qui l'aurez voulu.

L'horloger, changeant aussitôt de tactique, essaya d'apitoyer M. Landry par l'aveu d'une faute qui n'allait pas jusqu'au crime, et que ses sentiments sincères devaient excuser.

— Vous avez trois jours pour faire vos préparatifs, répondit froidement le receveur.

Quand il se fut retiré, l'horloger mit ses coudes sur son établi, le front dans ses mains, pour réfléchir à la situation. Il resta longtemps dans cette attitude. Enfin il se releva délibérément, en repoussant le tabouret sur lequel il s'était assis, et se mit à marcher à grandes enjambées dans l'espace libre de son magasin.

— Oui, dit-il, c'est cela, provisoirement du moins. D'ailleurs, je ne pouvais demeurer plus longtemps dans cet affreux bourg. Ce matin encore, en enlevant mes volets, je me suis aperçu que les gamins avaient écrit sur ma devanture : « Lagarde, voleur. » Soit donc ! je vais m'en aller.

Et il ajouta, sous forme de péroraison, avec un effroyable sourire :

— Nous verrons ensuite pour le reste.

Sa détermination une fois prise, il faut lui rendre cette justice qu'il ne fut pas long à l'exécuter. Le lendemain soir, quand toutes les lumières furent éteintes, il chargea son chétif mobilier sur une charrette attelée de bœufs. Les montres et les menus bijoux étaient dans des caisses plates, et les pendules s'étalaient à l'aise, avec le foin, dans de grands paniers ficelés.

Il avait préparé lui-même tout cela ; il prit la conduite de l'attelage, et il s'enfonça dans les chemins.

Quand Saint-Pardoux se réveilla, cinq heures après le chant du coq, ce fut pour s'étonner des débris qui dégorgeaient de la boutique ouverte de l'horloger. Les curieux passèrent leur tête en dedans, par une vitre cassée de la devanture : il n'y avait plus rien. Quelques minutes leur suffirent pour apprendre la nouvelle aux retardataires. Alors ce fut un mouvement continuel de va-et-vient, comme aux environs d'une ruche à miel. L'un manifestait des craintes au sujet de pendants d'oreilles ; l'autre élevait des doutes sur sa bague en réparation. On s'en émut. Mais où trouver l'autorité pour qu'elle sévît ? Les gendarmes étaient partis en tournée départementale, et le garde champêtre venait de se démettre de ses fonctions. Le lundi suivant, les gendarmes repasseraient, en allant de Nontron à Thiviers ; seulement il y avait encore cinq jours à attendre, ce qui permettrait à l'horloger infidèle d'échapper aux recherches de la justice.

Après avoir eu des colères, on eut des rires.

Et, comme chez nous tout se termine par des chansons, il se trouva juste à point un poétereau pour faire des couplets de circonstance, sur un air local :

Mes deux boutons faisaient la paire
Comme l'âne et Sancho Pança.
Ils me venaient de mon vieux père,
C'était bien peu, ce n'était guère,
Mais enfin c'était toujours ça.

Ce n'est pas tout, j'avais ma montre
Qui frétillait dans mon gousset.
Quand je faisais une rencontre,
Je la tirais, j'en faisais montre,
En me cambrant sur mon jarret.

Or, j'en avais donné la garde
A l'horloger de Saint-Pardoux,
Et tout à coup monsieur Lagarde
Emporta tout, bien par mégarde,
Montre et boutons, chaîne et bijoux !

Moi qui croyais, c'est un mystère,
Les deux boutons en pur argent,
La montre en or. Oh ! comme on erre !
Je me trompais, ils sont en terre :
Le vil métal est si changeant !

La chanson eut un succès fou. Et comme chacun tenait à se donner un petit air intéressant en s'appliquant le sens des paroles, il se trouva bientôt que l'horloger avait pris un nombre incalculable de chaînes d'argent et un nombre plus grand encore de boutons d'or. Vous pouvez aller aujourd'hui dans ce pays : on vous dira l'histoire du vol, passée à l'état de légende. Et vous ne vous étonnerez plus de la rareté des bijoux dans une commune où, depuis cette époque, ils n'ont pas encore été remplacés.

XVII

Quant à l'horloger, il avait mis la tête de ses bœufs du côté de Limoges, où il arriva le cinquième jour. Sa marchandise fut déballée devant la porte d'une hôtellerie, et il vendit le tout à l'encan, y compris la charrette et les deux bêtes maigres qui la traînaient. Il en tira douze mille huit cent vingt-neuf francs quinze centimes, tous frais payés, — de quoi monter un nouveau commerce à l'étranger.

Il plaça les billets de banque dans son portefeuille, l'or dans une sacoche et la menue monnaie dans son gousset.

Partirait-il pour l'Angleterre ou pour la Belgique ?

La Belgique lui convenait mieux : on y parle français, et il pourrait y faire plus facilement fructifier son petit avoir. Mais auparavant il avait une vengeance à satisfaire. Sa haine contre le receveur s'était accrue des nouvelles humiliations qu'il lui devait.

XVIII

— Monsieur Georges, disait Marguerite, un jour que le soleil dorait les moissons, voulez-vous m'accompagner jusqu'au village ?

— Quel village ? répondit l'idiot, dont l'intelligence restait obscurcie, malgré les sollicitations dont elle était sans cesse l'objet.

— Vous apprendrez à le connaître.

Georges hésita. Sa vie se passait en de continuelles hésitations, depuis qu'elle ne se réglait plus sur les menus détails d'un service dont il s'était fait une habitude facile. Cependant, après un combat intérieur, il se décida, mais comme on se résout à quelque danger.

En chemin, Marguerite dit :

— Continuez, monsieur Georges. Appliquez-vous à contenter votre excellent père. Il vous bénira pour les bonheurs dus à votre affection filiale.

L'idiot ne l'écoutait pas ; son regard errait dans la campagne, du côté des horizons bleus. Il avait l'air d'y chercher le secret de sa destinée.

— Parlez-moi donc, fit Marguerite.

— Que voulez-vous que je vous dise? Je ne sais rien.

Et il retomba dans le sanctuaire de ses réflexions ou dans le vide de ses pensées. Soit que la force manquât à son courage, soit que l'expansion ne fût pas dans son caractère, qu'il se méfiât de lui-même, ou qu'il se sentît incapable de bien s'exprimer, il continua de chercher l'indéfini par delà l'espace des derniers coteaux.

Marguerite doubla le pas. Elle arriva chez Grégoire, presque essoufflée.

— Eh bien, dit-elle en jetant son chapeau sur un escabeau, comment allez-vous, vieux père, et vous, madame Grégoire?

— Oh! moi, répondit le vieillard, je ne suis pas le plus à plaindre. J'ai payé ma dette de douleurs au bon Dieu. C'est elle qu'il faudrait guérir. Cependant elle est un peu mieux.

Marguerite s'approcha du lit.

— Pauvre femme, dit-elle, il en était temps!

La malade s'assit sur son séant en allongeant ses bras décharnés.

— Vous m'apportez des consolations, fit-elle. Merci! mademoiselle, de n'avoir pas peur du contact de notre misère. Je guérirai, bien sûr. M. Landry me l'a commandé en me rappelant que je ne devais pas abandonner mes cinq enfants. Il m'a mis quelque chose de bon dans le cœur. Je veux vivre à présent.

— J'apporte ceci, dit Marguerite, pour faire aller votre pot-au-feu.

La femme repoussa la bourse avec un geste d'honnête dignité.

— Ce n'est pas une aumône, se hâta d'ajouter Marguerite; c'est une avance sur le travail de votre mari, qui retourne la terre du petit clos. Ce qu'il a reçu précédemment représentait le premier labeur.

— Jacques! Jacques! appela la malade.

Son cadet vint.

— Va dire à ton père qu'il pose sa bêche pour vous aller chercher des sabots. Ça me faisait mal de vous voir ainsi les pieds en sang. Le reste sera pour manger selon votre faim. L'ouvrage reparaît donc! Merci, merci! mademoiselle, à vous qui nous le donnez!

Les couleurs revinrent à ses joues pâlies par la souffrance et les privations. Elle reprit :

— C'est le meilleur de tous les remèdes, le travail; c'est le contentement des autres et de soi, c'est le bien-être pour les siens, c'est la gaieté revenue, c'est la cruche pleine, c'est la santé. Allez, mademoiselle, nous avons assez souvent demandé crédit à l'eau des fontaines, quand le pain manquait à notre huche. Nous sommes huit à nourrir.

Le petit Jacques sautait de joie : il allait avoir des sabots, son frère aussi; toute la maison aurait des sabots qu'on entendrait claquer sur les cailloux. — Du bruit à remplir toute la vallée. On ne les prendrait plus pour des vagabonds. Il se précipita dehors, entre les haies. Il criait de loin :

— Des sabots, des sabots pour les sept jours de la semaine, comme des seigneurs de haute volée! Des sabots du matin au soir, comme le roi! Papa! papa!

Marguerite reprit, s'adressant à l'infirme :

— Vous voulez vivre, ma pauvre femme, c'est au mieux; mais si votre volonté doit être pour beaucoup dans votre guérison, il ne faudrait pas trop oublier qu'un bon régime vous y aidera. Je vais vous envoyer du bouillon léger; vous en boirez une tasse d'abord toutes les vingt-quatre heures, puis deux et trois, à mesure que votre estomac les demandera. C'est le docteur qui l'a commandé. Je me charge de la provision, avec l'espoir que vous ne refuserez pas votre salut.

— Vous êtes un ange du bon Dieu!

— Maintenant, poursuivit Marguerite en se tournant vers le vieillard, je m'adresse à vous, qui ne serez pas moins raisonnable que votre fille. Laissez-moi vous adopter. Je n'ai rien à faire : on dit que je brode bien; je broderai pendant mes loisirs; je ferai vendre le produit de mes faibles mains, et vous disposerez du prix suivant votre bon plaisir. Acceptez-vous?

Le vieillard se sentit remué jusqu'au fond de ses entrailles.

— Que ferai-je de tout cela? demanda-t-il; il me faut si peu!

— S'il reste quelque chose, vous le donnerez aux vôtres.

Il n'avait jamais osé penser qu'il pût un jour être utile aux siens. Au lieu de rester une charge pour sa famille, il allait lui devenir presque un soutien. Son caractère, aigri par le malheur, se relèverait dans l'indépendance de sa nouvelle position.

— Cependant, dit-il, si j'acceptais, ce serait vous imposer des obligations que vous regretteriez peut-être demain.

— Essayez toujours, avant de me refuser. C'est même un service que je vous devrai : il y a des moments où je m'ennuie, lorsque mon père est à ses tournées; ils me seront plus courts et beaucoup meilleurs. Profit pour moi, profit pour vous; du bénéfice pour tous les deux.

Puis elle ajouta, sans laisser à la reconnaissance de l'aïeul le temps de s'exprimer en paroles vaines :

— Quant aux marmots, nous trouverons bien quelques nippes oubliées au fond des placards. Elles leur serviront sans priver personne.

Ils étaient devenus muets pour l'admirer en ses délicatesses généreuses.

— Je m'en vais, dit-elle après avoir embrassé le dernier-né; à revoir, père Grégoire, et bonjour à tous!

Elle mit son chapeau de paille, dont les bords élargis lui servaient d'ombrelle, et elle entra dans le grand pré du communal, pour s'en retourner par le plus long.

Georges avait repris sa place parallèlement à elle, mais en laissant toutefois entre eux une distance de deux ou trois pas.

Le pré qu'ils traversaient aboutissait au plateau de Beü-Vista (patois corrompu que nous traduisons en français par *Belle-Vue*, à cause des magnificences du panorama). Les plaines s'étendaient indéfiniment, avec leurs écharpes de verdure multicolore, et leurs châtaigniers touffus pour encadrement.

Georges s'arrêta pour regarder. Il avait passé là cent fois en sa vie, indifférent aux splendeurs de la création, qu'il parut comprendre enfin. Ses yeux, dilatés par l'enthousiasme, prirent une expression d'étonnante sensibilité; ses traits se détendirent; il devint beau, par assimilation, comme le spectacle qu'il contemplait.

Il ne souriait pas, il était sérieux. Tout son corps était agité d'imperceptibles frémissements.

Marguerite n'osait pas bouger, de crainte de rompre ce charme, d'où pouvait sortir une révolution salutaire.

S'opérait-elle? il était permis de le croire. Après avoir ouvert ses narines, comme pour aspirer de plus abondantes bouffées de chaleur, Georges parut la proie de sentiments qui se contrariaient. On eût dit que le

point de départ bien caractérisé de ces sensations était au cerveau. Il porta vivement ses mains à ses tempes pour les comprimer. Quelque chose évidemment cherchait à sortir de sa tête en feu. Cette lutte violente entre ce qui n'était pas encore et ce qui voulait être dura quelques secondes à peine; ce fut assez pour que le malheureux qui subissait de pareils tiraillements en fût accablé. De grosses gouttes de sueur coulaient à travers ses joues; ses lèvres tremblaient; les veines grossies de son cou battaient désespérément.

La prostration suivit ce moment d'exaltation.

Il se tourna vers Marguerite et dit :

— Pourquoi ne marchons-nous plus?

— Marchons, mon ami, fit Marguerite, qui passait successivement par toutes les phases qu'il traversait.

On attteignit la petite rivière de l'Isle à l'endroit du gué. Des âmes charitables avaient fait un pont volant,



Le pont volant. Dessin de Bertall.

représenté par une planche qui s'appuyait sur le gravier par les deux bouts. Marguerite passa, suivie de Georges.

— Tiens, dit une commère qui lavait du linge sur un des bords, voilà la fille à M. Landry remorquant l'idiot.

— Il aurait bien pu passer d'abord pour lui prêter un peu la main, répondit une seconde commère.

— Bah! fit une troisième, s'il avait fait ça, c'est que ses esprits se seraient retournés.

Marguerite invita Georges à se reposer un moment chez elle.

— Non, dit Georges, je ne suis point fatigué.

— Mais qu'avez-vous donc? vous êtes affreusement pâle.

— J'ai mal à la tête.

Il allait se retirer, lorsque le receveur intervint fort à propos pour l'entraîner jusqu'au salon.

— Causez encore, dit-il avec bonhomie, je vais achever mes additions.

Mais à peine fut-il parti, que Georges se dirigea vers le perron.

— Oh! dit Marguerite avec douceur, voulez-vous déjà quitter vos amis?

— Vous avez autre chose à faire à présent que de leur parler.

— Qu'ai-je donc de si grave à faire?

— Les broderies, les broderies!

— C'est juste, et vous allez devenir mon complice, en me voyant commencer ce petit travail.

Elle souleva le couvercle de sa table, prit son ouvrage et poussa l'aiguille activement.

— Ce mouchoir est en train depuis longtemps, dit-elle; il me fallait trois mois pour l'achever, avec la paresse que j'y mettais. Avant une semaine il sera fini. Je vois que vous m'avez comprise.

— Je n'ai rien compris, répondit Georges en rougissant.

— Si fait; vous savez au secours de qui je destine ces objets précieux qui n'avaient, auparavant, pour moi que la valeur de colifichets. Vous m'approuvez, n'est-ce pas? Certes, rien ne m'était plus facile que de demander à mon père l'obole nécessaire à la charité. Cela ne me coûtait rien; mais mon faible mérite en était ainsi diminué, sans compter que j'humiliais tous ces malheureux. Avec le moyen que j'emploie, je me prépare du courage, de la persévérance, de l'habileté. Je ne me trouve plus si seule, et je m'associe par le travail au bien-être de ces braves gens.

— Je suis une bête brute! s'écria Georges en se levant.

Et il s'échappa, se heurtant aux meubles, tant son désir était grand de se soustraire aux influences qui l'agitaient.

Il se rendit auprès de son père.

— Je veux partir! lui dit-il avec une résolution qui n'admettait pas de réplique.

— Partir! et pour quel endroit? fit M. Dumont qui crut avoir mal compris.

— J'ai vu tout à l'heure un ciel qui n'est pas le mien. J'irai vers lui.

— De quel ciel me parles-tu?

— J'ignore quel nom lui donner. Il était bleu. Je le regardais; il m'attirait. C'était là-bas, je ne sais où, après Milhac, par delà Thiviers. Bien loin, bien loin! on doit y vivre heureux. Les oiseaux voyagent; je veux voyager.

— Les oiseaux voyagent en famille; leur pays est partout où il y a du soleil, et leur mère les accompagne.

— Je n'ai pas de mère.

Le docteur essuya furtivement une larme.

— Hélas! c'est vrai, mon ami, dit-il; nous l'avons perdue; mais tu pourrais tenir davantage à la terre qui l'a reçue. Je t'y ai conduit plusieurs fois. Tu m'as vu pleurer; tu pleurais également. Pourquoi la quitter? Tu ne m'aimes donc pas?

— Aimer! est-ce que vous aimez, vous?

Georges se dirigea vers la porte.

M. Dumont se jeta aux genoux de son fils pour le supplier en joignant ses mains.

— Oh! s'écria-t-il avec transport; vois, mon ami; je suis à tes pieds; je m'y traîne. Georges, aie pitié!

L'idiot le repoussa brutalement.

— Eh bien! soit; pars, dit M. Dumont, qui comprit qu'il était inutile de lutter contre une idée fixe. Dieu me punit; mais laisse-moi préparer tout ce qu'il faut

pour ton voyage. Tu prendras la carriole et le domestique.

Georges partit le lendemain matin à cinq heures, sans avoir dormi.

A peine eut-il tourné l'angle de la grande rue, que M. Dumont monta jusqu'au dernier étage de la maison pour l'accompagner du regard. Il espérait encore. Quand il ne vit plus rien qu'un dernier nuage de poussière qui coupait les arbres en deux, il s'appuya contre les murs, descendit l'escalier, et dit avec un soupir :

— Que va-t-il devenir, mon Dieu ? Si je lui résistais, il devenait fou. J'ai laissé faire.

XIX

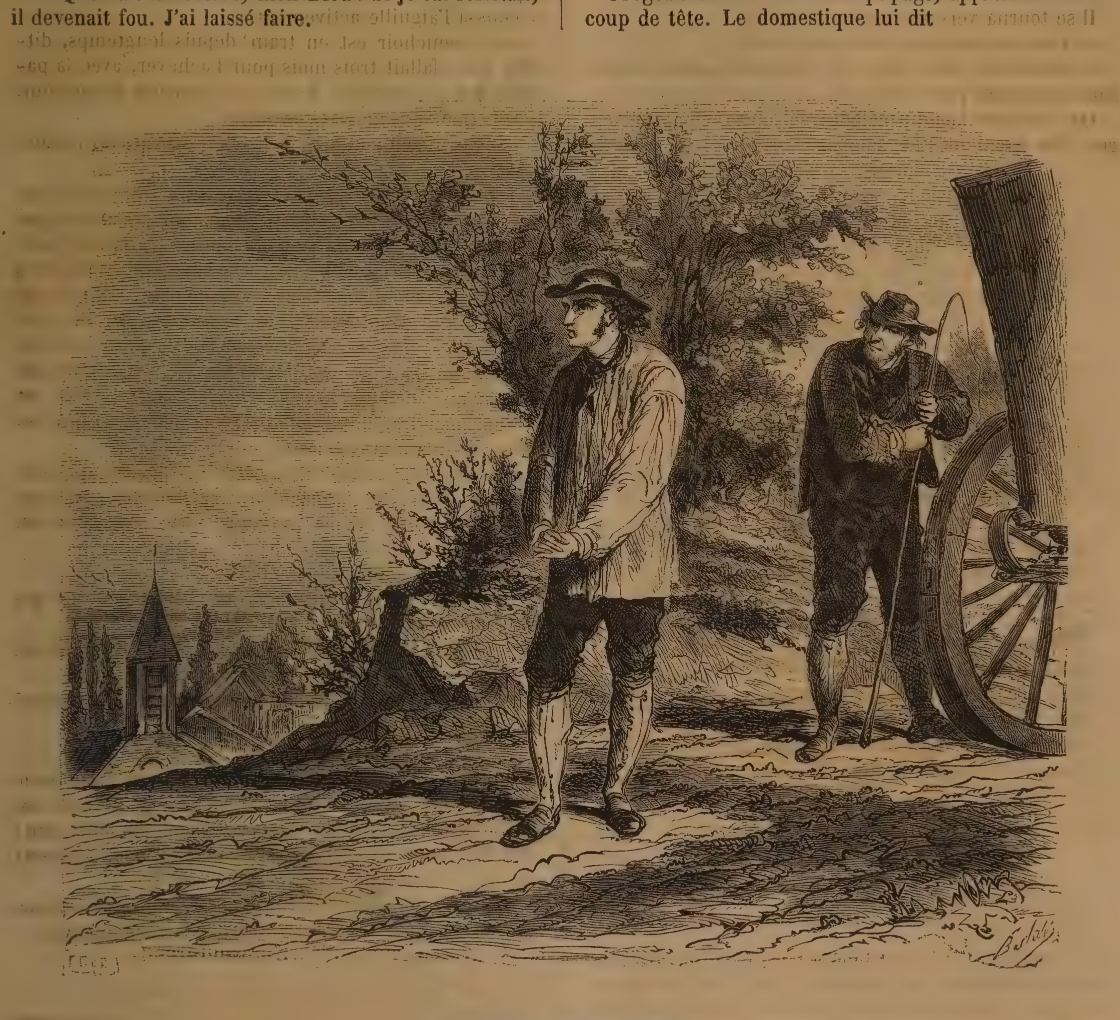
Georges allait toujours, sans regarder derrière lui, comme s'il abandonnait des lieux maudits.

Il rencontra Grégoire sur la lisière d'un clos. Le brave paysan était en train de retourner la terre inféconde pour le compte de M. Landry.

— Où donc allez-vous, monsieur Georges ? demanda-t-il en posant sa bêche.

— Droit devant moi.

Grégoire voulut arrêter l'équipage, appréhendant un coup de tête. Le domestique lui dit :



Le voyage. Dessin de Bertall.

— C'est le docteur qui l'a commandé.

— Ah ! fit Grégoire ; c'est différent.

Et il reprit philosophiquement ses durs travaux.

La voiture roulait. Il fallut pourtant ralentir sa marche par les montées. Quand elle eut atteint le point culminant d'où l'on dominait toute la vallée, Georges descendit, et, pour la première fois depuis son départ, il se retourna. Il aperçut le clocher de Saint-Pardoux dont la croix d'or étincelait. Non loin de l'église, il vit la maison de son père, avec ses toits plats ; et celle de M. Landry, avec son frais jardin ombragé. Tous les souvenirs confus, toutes les impressions, toutes les peines et toutes les joies de sa jeunesse.

Il était debout. Les rayons obliques du soleil levant l'éclairaient en pleine figure.

Il se découvrit plutôt comme quelqu'un qui salue que comme quelqu'un qui regrette. Il voulut remonter dans la voiture ; mais en vain. Une force invincible le maintenait à la même place.

Ses traits changèrent bientôt d'expression. Pour qui l'eût contemplé dans la mélancolie de son maintien, il devenait facile de comprendre qu'il se passait quelque chose de pénible en lui. Son genre de beauté inculte allait admirablement à ce cadre. Ses guêtres boutonnées jusqu'au genou, sa blouse grise, ni trop longue ni trop courte, son feutre à forme molle et sa cravate nouée

négligemment, lui donnaient la mine d'un voyageur arrêté par l'inquiétude ou par la tristesse.

Machinalement, il s'agenouilla.

Il venait d'apercevoir les premiers cyprès du cimetière et la tombe de sa mère, qu'on reconnaissait de loin à son fût tronqué. Il pleura.

Comme si ces larmes l'eussent soulagé, il se releva pour dire au domestique qui l'accompagnait :

— Va leur dire que je les aime bien.

— A qui, monsieur Georges?

— A tous.

Le domestique ne savait trop ce qu'il devait faire. Il avait mission de ne pas quitter Georges. Fallait-il obéir ou résister? S'il résistait, il violait manifestement ses instructions, qui consistaient à faire aveuglément selon les intentions du malade; s'il obéissait, il enfreignait ouvertement sa consigne.

— Eh bien! dit Georges, tu n'as pas compris?

— Pardon, monsieur.

— Alors, va où je t'ai dit d'aller.

Le domestique pensa qu'en faisant une fausse manœuvre il tournerait la côte sans perdre Georges de vue; il se cacherait alors pour tout observer.

— Comment faut-il que j'y aille? demanda-t-il naïvement. Si c'est à pied, ça sera long. En voiture, j'aurai plus tôt fait.

En emmenant le véhicule, il enlevait à Georges des moyens de fuite précipitée.

— Prends la carriole! lui dit Georges.

Le domestique cligna de l'œil et remonta sur son siége. Parvenu sur la route, qui se développait dans le val comme un long ruban argenté, il leva les yeux pour chercher la silhouette de Georges en haut de son piédestal. Il ne vit rien.

Alors, il tourna bride pour revenir à son point de départ au grand galop. Georges avait disparu.

Il l'appela de toutes ses forces. Pas de réponse.

— Monsieur Georges, monsieur Georges! répéta-t-il de toute la force de ses poumons.

Silence partout.

Il explora les environs à pied, traversant broussailles et fossés, sans retrouver de traces du fuyard.

XX

Il est temps de revoir notre ancienne connaissance, l'ex-horloger de Saint-Pardoux.

Ses dispositions étaient prises pour l'émigration en Belgique, où il trouverait bien à faire fructifier usurairement son capital. Mais avant d'exécuter ces beaux projets, il se souvint de ses rancunes inassouvies.

Il passa douze jours à perfectionner son plan de vengeance. Le treizième jour, il acheta de la poudre fulminante, en emplit une boîte, de façon à ce que le couvercle, soulevé, déterminât une explosion. Et il cacheta la boîte, avec une enveloppe à l'adresse de M. Landry. Le receveur croirait à quelque cadeau. Le reste se devinait facilement. La poste fut chargée du transport, avec un faux nom d'expéditeur.

Vingt-quatre heures après l'envoi du paquet, l'horloger partit pour Thiviers, où personne ne le connaissait. Thiviers est à trois lieues de Saint-Pardoux. En questionnant adroitement, il apprendrait les résultats de sa tentative.

Nous avons dit que le Périgord manquait de moyens de locomotion. Les routes vont comme elles peuvent, étroites ou larges, selon la nature du sol qu'elles traversent, rarement unies. Dans les bas-fonds, elles ont des ornières dont la boue noire ne sèche jamais. Non contentes de ces ornières en long, elles en ont en large à certains endroits, pour faciliter l'écoulement des eaux de pluie. On les prendrait pour de vieux labours abandonnés. De dix ans en dix ans, quand elles sont trop profondément ravinées, les maires des communes qu'elles traversent commandent les prestations en nature, c'est-à-dire que les bras sont requis au nom de l'ancienne loi, sans rétribution aucune, dans un intérêt général.

De Limoges à Thiviers, où voulait se rendre l'horloger, il y avait bien en ce temps une route passable; mais, hormis la poste qui la parcourait, les voitures y étaient inconnues. Il ne fallait guère compter sur la malle-poste, qui ne pouvait prendre qu'un voyageur.

Pour se rendre à Thiviers, notre horloger fit ce que tout le monde avait fait avant lui, et ce que bien d'autres feront après, il loua certaine mule apocalyptique, une bête dont les oreilles pendaient, dont le cuir était pelé, dont les ressorts jouaient difficilement.

Nous ne raconterons pas en détail les nombreuses mésaventures d'un voyage entrepris dans ces conditions : les sangles qui cassent, les selles qui tournent, les mors qui se tordent, les croupières qui ne tiennent plus. A quoi bon?

L'horloger franchit la moitié de la distance sans autres accidents que ces petites misères obligées de la vie nomade dans le Périgord. Arrivé sur le mamelon des Burdes, il consulta l'atmosphère pour savoir s'il aurait le temps d'aller coucher à M***.

— Hum! grommela-t-il, ces nuages noirs ne me présagent rien de bon!

Et, de sa voix la plus impérative, il ajouta:

— Hue!

La mule fit un écart.

L'horloger fut à demi désarçonné. Pendant un moment, il ne sut pas s'il allait perdre ou retrouver son centre de gravité. Cependant il reprit l'équilibre tant bien que mal.

Il n'avait pas tout à fait tort de s'alarmer de l'état du ciel. L'orage menaçait depuis quelques jours. Quoiqu'il ne fût que six heures de l'après-midi, la nuit semblait se précipiter. Le vent faisait tourbillonner la poussière qui parcourait plusieurs mètres, à ras du sol, pour s'enlever ensuite sous forme de trombe furieuse, et retomber en pluie de feuilles arrachées. Les oiseaux effrayés cherchaient un abri près du tronc des chênes, dans l'épaisseur des lierres et des parasites, en poussant des cris plaintifs. On voyait courir des lièvres, voleter des cailles, des coqs de bruyère, des compagnies entières de perdrix rouges, s'allant réfugier à l'ombre des fortes cépées. Tout devenait désolation. Les bergers poussaient leurs moutons, les vachers poussaient leurs vaches, l'ouragan poussait vachers et bergers.

Les arbres étaient secoués dans leurs branches qui battaient l'air désespérément.

De larges gouttes d'une pluie froide tombaient avec un bruit sec.

— Mettons le manteau! dit l'horloger.

Il mit le carrick à petit collet, dont la grande jupe couvrait l'arrière-train de la mule. Il rabattit son chapeau sur ses yeux, se pencha vers la croupe, et répéta, comme s'il ne se souvenait pas de la leçon :

— Hue!

La première fois, la bête avait fait un écart à gauche. Elle fit un écart à droite, pour varier.

L'horloger fut jeté dans le fossé. Il se releva.

Ce n'était pas sa faute. La selle venait encore de tourner. Il serra les boucles, jusqu'à supprimer la respiration de la mule, et il reprit place sur son siége dur.

Un éclair manqua de l'aveugler.

La mule se mit à marcher à reculons, comme si le danger venait de devant. Or, derrière elle, la route coupait à pic, longeant un précipice où roulait un gave torrentueux.

— Hôô! fit l'horloger, qui ne savait plus s'il fallait allonger ou raccourcir la courroie.

Il serra les genoux et les talons.

Mais il y avait des molettes aux talons; mais il y avait des os aux genoux.

La mule recula plus vite.

— Hôô! là, là! hôô! hôô!

Rien n'y fit. Encore un peu à l'envers, et tout disparaissait dans le gouffre, l'homme et l'animal.

L'homme voulut descendre.

Il s'embarrassa dans son manteau.

Il eut promptement fait de décrocher l'agrafe et de se lancer à plat sur le talus, au moment juste où l'animal rencontrait le vide et s'abîmait dans la profondeur.

— Heureusement, dit-il en se redressant, que je porte mes valeurs sur moi. Mais ce n'est pas tout, il faut sortir maintenant de cet embarras. Où trouver un gîte?

Comme le petit Poucet, il grimpa sur un arbre pour chercher une cheminée.

Les éclairs se multipliaient, il pouvait explorer du regard les environs à leur lueur.

Pas plus de cheminées que de toisons d'or.

La position devenait sérieusement inquiétante. Les loups passeraient peut-être, et il n'avait plus ses pistolets, laissés dans les fontes.

On sait où étaient les fontes.

En cherchant bien, il découvrit un rocher creux.

— Voilà mon affaire! s'écria-t-il.

Et il y courut. A peine entré dans la cavité, il crut entendre un bruit de respiration.

— Qui est là? cria-t-il en battant retraite.

— Vous pouvez entrer, répondit une voix; je ne vous mangerai pas.

— Quel temps! reprit l'horloger.

— C'est l'idée du bon Dieu comme ça.

— Sans doute; mais il aurait bien dû retarder un peu la besogne.

Un coup de tonnerre l'arrêta court.

Il se signa.

La foudre tomba près de la grotte, coupant en deux un marronnier centenaire avec un fracas épouvantable.

— Où alliez-vous? demanda l'horloger, s'adressant à son compagnon qu'il ne pouvait voir.

— A M***.

— Tiens! comme moi.

Cependant l'averse pénétrait dans la grotte, dont le niveau, plus bas que la route, allait toujours en déclinant vers le fond.

— Ah çà! mais! dit la voix, je ne veux pas me noyer ici. Si encore ce qui nous tombe était du vin!

L'horloger trouva la boutade impie. Il ne plaisantait pas en face d'un pareil danger.

— Décidément, reprit la voix, je suis forcé de déménager. Laissez-moi passer, vous, là-bas!

L'interpellé s'aplatit contre la paroi interne, et, à la lueur d'un éclair, il vit sortir une ombre enveloppée d'une limousine. L'ombre s'en alla zigzaguant, pour disparaître dans l'obscurité.

— Hé! l'ami! cria l'horloger, vous laissez tomber quelque chose.

Personne ne répondit.

L'horloger courut ramasser l'objet égaré.

— Mettons ce paquet à part, murmura-t-il. Son propriétaire viendra sans doute le chercher.

La pluie tombait toujours. Le torrent entraînait des arbres déracinés qui se heurtaient entre eux avec d'horribles craquements, comme ceux de la ballade de saint Hubert.

Heureusement pour l'horloger que les gorges du rocher, faisant entonnoir, absorbaient le trop-plein qui leur arrivait. Sans elles il se fût noyé.

Il était blême.

Alors, chose étrange! il lui vint à l'esprit de passer en revue la dernière période, si tristement accidentée de son existence, et il éprouva les atteintes d'un premier remords. Il arrangerait mieux sa vie désormais. Il commencerait par restituer la valeur des bijoux emportés par distraction; puis, conservant ses seules ressources, il travaillerait honnêtement dans un autre pays où il n'y aurait pas de Landry ponctuel.

Quant à M. Landry, il saurait bien s'en faire pardonner. M. Landry était si bon!

Oui; mais il serait trop tard. Le receveur aurait ouvert la boîte fatale, et...

A cette idée, que le crime était consommé sans rémission, l'horloger sentit un frisson parcourir son être.

Il pleura.

Rien ne ramollit la glande lacrymale comme le danger, alors qu'on ne sait plus comment en sortir.

S'il avait eu là sous la main un prêtre, il se fût certainement confessé.

Vous voyez si l'orage est rassurant pour les consciences qui ont des indigestions!

Cependant, les grosses fureurs passent vite. Les cataractes du ciel s'arrêtèrent et la tourmente ne gronda plus que par soubresauts.

A mesure que le calme reparaissait, l'horloger sentait renaître ses mauvais instincts. Il avait presque honte de ses défaillances.

Les arbres commencèrent à dégoutter, remués de la base au faîte par les rafales expirantes. Un rouge-gorge se secoua bientôt en jetant aux échos ses chants joyeux, tandis qu'un grillon, réfugié sur la plate-forme, remplissait l'air de son monotone refrain.

— Je crois que c'est fini! dit l'horloger en mettant le nez dehors... Diable! diable! ne nous réjouissons pas encore. Il y a quelque chose là-bas. Attendons un peu.

Et il attendit.

Il fit bien; car le grillon se tut instantanément et le rouge-gorge prit sa volée.

La première bourrasque n'avait été qu'un avertissement. Il s'en préparait une seconde, autrement terrible, de celles que les navigateurs rencontrent sur les océans.

Les remords de l'horloger le reprirent avec une nouvelle intensité. Ses tourments ou ses quiétudes lui venaient du temps.

Il ne pleuvait plus. Tout appartenait cette fois à la foudre sèche dont les grondements rapprochés ébranlaient la montagne jusqu'en ses derniers fondements. La terre tremblait, et il semblait, tant elle était électri-

sée, que des myriades d'étincelles s'en dégageaient au moindre choc. Pendant trois heures, jusqu'à la nuit noire, ce fut une succession d'horreurs sublimes.

Enfin, vers minuit, les derniers grondements s'apaisèrent. Et la lune se montra radieuse, comme pour éclairer les tristesses de ce grand désastre.

L'horloger tenta de se mettre en route. Il glissa dès les premiers pas, tombant assis dans des flaques d'eau.

— Ma foi ! dit-il, je vais attendre ici le jour.

En reprenant possession de sa retraite il aperçut, sur l'entablement de la grotte, le petit paquet perdu par l'ivrogne.

— Qu'est-ce que cela? se demanda-t-il. C'est passablement lourd. S'il y avait de l'argent dedans, pour me dédommager des pertes subies!

Et il dit avec un soupir :

— Pauvre vieille mule !

Le paquet était défiguré par la boue.

— Ce doit être une boîte, risqua l'horloger, quoiqu'on n'en soupçonne guère la forme au milieu de cette enveloppe de terre grasse.

Il frappa dessus avec son couteau.

L'objet rendit un son creux.

— Y a-t-il seulement un couvercle? se demanda-t-il, ou est-ce simplement cloué? C'est cloué, je crois. Ah! je vois une fente; passons-y la lame.

Il força l'objet.

Tout à coup une explosion effroyable se fit entendre.

L'horloger s'était pris à son propre piége.

Il reçut la décharge en pleine figure, et tomba comme foudroyé. . . . .

. . . .

Quelques heures plus tard, quatre hommes passaient.

— Oh ! oh ! dirent-ils, qu'est-ce donc que ce corps dans cette eau rougie ?

Ils s'approchèrent pour vérifier.

— Peste ! s'écrièrent-ils ; il paraît que le tonnerre l'a joliment touché celui-là.

— Il n'a plus besoin de rien, fit une voix timide. Si nous visitions ses poches ?

— Non ! on nous accuserait de l'avoir volé.

M. de la Palisse n'eût pas mieux dit.

Ces quatre hommes étaient des repris de justice qui revenaient d'une petite tournée d'exploration.

— Vous entendez ! fit celui qui paraissait le chef. Attaquons-nous aux vivants : c'est la prison temporaire. Respect aux morts : ça serait l'échafaud, en cas d'erreur. La justice se trompe quelquefois ; cela s'est vu.

Et ils continuèrent leur route en devisant sur les malheurs individuels occasionnés par l'ouragan.

Le chef interrompit cette conversation rétrospective.

— Un lièvre blessé ! s'écria-t-il.

— Où ?

— Là, là, dans l'aubépine. Bon ! le voilà qui fuit avec ses trois pattes.

Tous se précipitèrent vers l'endroit désigné.

— A gauche ! cria le chef.

Ils suivirent son indication.

Lui, pendant ce temps, fit un crochet et revint vers l'horloger, dont il retourna les poches en se disant :

— Quand le diable s'en mêlerait, on ne confondra pas un coup de tonnerre avec un coup de poignard.

Il entendit un frôlement dans les broussailles, et se dissimula derrière un roc. Un de ses camarades accourait, avec les mêmes intentions.

Il ne trouva pas grand'chose. Il prit pourtant un mouchoir, faute de mieux.

A un nouveau bruit, le second fit comme avait fait le premier. Le troisième arrivait.

— Je suis volé ! grommela-t-il.

Et il s'empara des souliers du mort.

Le quatrième se présenta.

— Vide complet !

Il s'arrangea de la cravate.

Puis, il crut entendre quelque chose remuer et s'abrita sous un couvert.

Le premier n'osait plus quitter sa cachette par peur du second, qui raisonnait de même par crainte du troisième, lequel à son tour n'osait pas se découvrir par frayeur du quatrième.

Quant à celui-ci, il n'avait rien vu.

— Bah ! fit-il, j'étais un sot. C'est le vent.

Et il s'en retourna par où il était venu.

Le troisième l'imita, disant :

— Il est parti ; je n'ai rien à craindre.

Le second, de son côté :

— C'est le moment, dit-il, de courir après le lièvre qui n'a que trois pattes.

Quant au premier, il se mit à rire aux éclats.

Ralliés au point de départ :

— Pas plus de lièvre que dans ma main, firent-ils spontanément.

Puis le troisième dit au quatrième, en mettant un doigt sur sa bouche :

— Je t'ai vu, malheureux !

Il n'avait pas achevé son mot, que le second lui disait avec la même discrétion :

— Malheureux ! je t'ai vu !

Et le premier dit au second :

— Je t'ai vu, malheureux !

En sorte que les trois hommes de la bande apprirent à se méfier les uns des autres.

Le chef seul passa pour un honnête homme.

XXI

Anticipons un peu sur les événements qui nous restent à raconter, pour apprendre au lecteur que, trois mois plus tard, il fut matériellement prouvé que les quatre hommes avaient assassiné l'horloger, et l'avaient ensuite défiguré, dans l'espérance que leur crime serait mis sur le compte du dernier orage.

Naturellement, ils furent condamnés à mort.

XXII

Les ombres du soir couvraient la vallée, en s'épaississant dans les grands bois.

Un homme, les vêtements en lambeaux, les cheveux défaits et les yeux hagards, se glissait à travers les arbres. Quand il fut sorti des taillis, il s'élança sur la route, dans la direction de Saint-Pardoux.

Il fit une courte halte pour s'orienter.

— C'est là-bas, dit-il en apercevant une lumière derrière la vitre d'une maison.

Et il repartit d'une course ardente.

Arrivé devant la maison, il se jeta follement par les escaliers, et il dit en poussant une porte :

— Enfin ! me voilà.

— Mon fils ! mon fils ! s'écria le docteur Dumont en attirant Georges dans ses bras. Je t'attendais, mon pauvre fils! Une voix secrète m'avertissait que tu me serais bientôt rendu. Dieu soit loué !

Georges était méconnaissable, tant les souffrances de ces derniers jours l'avaient changé. Il rendit les caresses de son père, mais par effusions saccadées.

— Maintenant, mon ami, poursuivit Dumont, tu vas te reposer et me permettre de te servir.

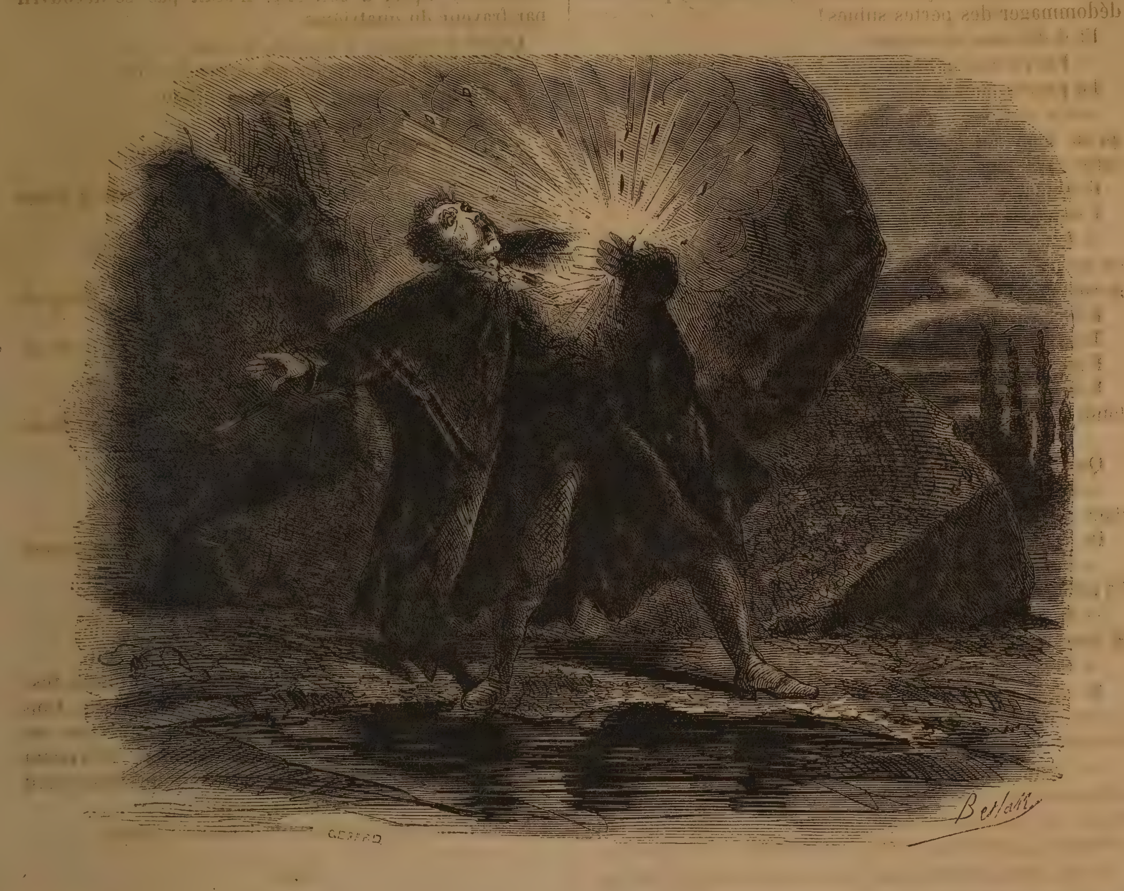
— Je ne suis pas digne de tous ces soins, dit Georges honteux. Je suis un égoïste, un ingrat...

— Assez, assez, mon ami. Te voilà ; c'est ce qu'il me faut.

L'enfant avoua ses fautes et confessa ses impressions dans un langage incohérent que la traduction affaiblirait. Le temps passé dans la forêt comme un sauvage, la tête exposée à toutes les fraîcheurs de la nuit, avait calmé son effervescence. Il se sentait plus raisonnable et presque guéri. Qu'on lui donnât une responsabilité, pour honorer son intelligence, et il serait capable de mille efforts, afin de se rendre digne de la confiance qu'on mettrait en lui.

Georges avait reçu jadis un coup violent du dehors au dedans, et il en était devenu presque idiot. Il recevait maintenant des coups du dedans au dehors, et il reprenait insensiblement son état normal, comme si notre boîte osseuse pouvait être alternativement affectée dans le sens inverse des pressions subies.

Je ne sais pas ce que dirait la Faculté de ma définition chirurgico-médicale ; mais j'affirme que je n'invente pas. C'est bien assez de se souvenir et de raconter.



Comment finit l'horloger de Saint-Pardoux. Dessin de Bertall.

Au point du jour, M. Landry vint voir son ami Dumont, ce qu'il avait pris l'habitude de faire depuis le départ de l'insensé. Le retour de Georges le surprit autant qu'il le charma.

— A la bonne heure ! s'écria-t-il. Ce dédommagement tardif vous était bien dû, mon cher Dumont. Ah ! nous avons chacun à porter notre croix en ce monde, trop heureux quand les épines nous sont ménagées.

— Elle n'est donc pas mieux, ce matin ? questionna le docteur, se souvenant que d'autres pères supportaient leur part de chagrins.

— Si fait ; elle est au jardin comme à l'ordinaire, mais je ne suis pas encore très-rassuré. Sa toux m'inquiète.

Tout à coup on entendit fermer brusquement une porte. C'était Georges qui sortait précipitamment.

— Oui, cher docteur, poursuivit M. Landry tout à son sujet ; elle ne mange plus, ne dort plus, ne rit plus. Elle passe ses journées à rêver sous la charmille, comme abîmée dans ses réflexions.

— Vous a-t-elle parlé quelquefois de Georges ? questionna M. Dumont, comme éclairé d'une idée subite.

— Jamais, ce qui m'étonne de sa part ; car, au temps où nous avions entrepris la cure, elle en causait du matin au soir.

— Eh bien ! mon cher Landry, permettez-moi de vous dire que votre petite sournoise regrette la mission dont votre dévouement l'avait chargée. Les femmes,

voyez-vous, quand une fois elles ont entrepris une œuvre sainte, elles ne peuvent plus s'en détacher. Qui sait? Marguerite avait peut-être rêvé qu'elle sauverait mon pauvre fils! La fuite brusque de l'élève a déconcerté les calculs du maître. On ne se résigne pas facilement à prêcher dans un désert.

— Mais, j'y pense, fit le receveur : vous pourriez bien avoir raison.

On appela Georges pour régler d'avance la nouvelle entrevue qu'on préméditait. Il n'était plus là.

Attentif aux paroles de M. Landry, Georges avait compris la situation de Marguerite. Son imagination en avait exagéré les dangers possibles; et il avait perdu toutes les belles résolutions qu'il avait prises, toutes les promesses qu'il s'était faites, toutes les raisons qu'il s'était données, pour s'élancer vers le jardin où la jeune fille avait l'habitude de se promener.

— Ah! s'écria Marguerite en l'apercevant. C'est vous, monsieur Georges? Je ne vous attendais pas!

Elle était pâle comme quelqu'un qui va mourir.

Georges lui prit la main :

— C'est moi, dit-il.

— Je le vois bien, monsieur Georges. Je vous avouerai même que votre présence me surprend un peu.

— Ah! elle vous surprend! Elle vous contrarie peut-être? Je n'en fais pas d'autres. J'aurais dû rester où j'étais. Je m'en vais, mademoiselle; ne vous chagrinez pas à cause de moi.

— Non, monsieur Georges; vous vous méprenez : j'ai voulu dire que votre retour inespéré...

Elle ne put achever, tellement elle était émue.

— Vous avez dit : inespéré, reprit Georges. Que signifie cela?

— Cela signifie que nous n'osions pas croire à un si prompt retour, après une absence trop prolongée.

— Hélas! dit Georges, vos paroles ne ressemblent pas à votre maintien. Elles me font plaisir, quand vous m'en expliquez le sens, je ne sais pourquoi. Et puis, votre immobilité...

Et, brusquement, il repoussa la main de Marguerite.

— Est-ce tout? demanda-t-il.

— Oui, c'est tout, si vous comprenez par là que vous avez bien fait de revenir. Votre pauvre père pleurait tous les jours, mon père pleurait avec lui...

— Et vous? interrompit Georges.

— Moi? fit Marguerite embarrassée.

— Ah! je le vois, je ne comptais pas pour vous. Pourquoi suis-je ici vivant, au lieu d'être mort là-bas où j'étais allé!

Marguerite éprouvait une douleur et une gêne indescriptibles.

— Georges! dit-elle.

— Laissez-moi! répondit-il. Ne me dites rien; taisez-vous. Je voudrais mourir...

— Mourir! dit Marguerite. Et nous?

— Vous, qui?

— Nous trois qui vous aimons.

— Vous m'aimez donc aussi, Marguerite?

— Vous le savez bien.

Puis, craignant d'en avoir trop dit, elle se leva précipitamment sans qu'il fît rien pour la retenir.

Et, quand elle fut partie, Georges passa ses mains sur ses tempes à plusieurs reprises, comme s'il cherchait à dégager les obscurités de sa tête en feu.

— J'y vois clair! dit-il ensuite; que c'est beau d'y voir! Elle m'aime!

Il arracha des touffes de chèvre-feuille, et il les emporta comme des témoins muets de son bonheur.

XXIII

M. Landry venait de rejoindre sa fille au salon.

— Il est revenu, ma chère enfant, lui dit-il.

— Oui, je le sais; je l'ai déjà vu.

— Qui donc as-tu vu?

— M. Georges Dumont.

— Comment! il t'a fait sa visite. Mais qu'as-tu donc? tu te trouves mal.

— Oh! ce n'est rien; j'éprouve de petits frissons.

— Donne-moi le bras pour gagner ta chambre. Tu te coucheras; c'est moi qui l'exige, en attendant que le docteur l'ordonne à son tour.

Et il s'empara du bras de sa fille qui semblait près de défaillir. Elle se coucha. La fièvre la prit.

M. Dumont fut prévenu.

— Ecoutez, mon cher Landry, dit-il en attirant à part le receveur; ce que je prévoyais est arrivé. Elle aime Georges. Depuis quand? c'est ce qu'il ne m'appartient pas de préciser.

— Son état vous inspire-t-il des inquiétudes? interrompit le receveur.

— Pas la moindre, quant à présent, du moins.

— Et... l'avenir?

— Rien ne me fait supposer un danger.

— Jurez-le-moi.

— On ne jure pas en pareil cas. On parle avec la conviction qu'on s'est faite sur les pronostics étudiés. Soignez-la, Landry, sans vous écarter de mes prescriptions.

Une toux sèche se fit entendre de l'autre côté de la cloison. Après avoir essuyé ses larmes et s'être composé des gaîtés factices, M. Landry pénétra dans la chambre de sa fille, à laquelle il dit :

— Petite douillette! ça ne sera rien.

— Je ne me plains pas. J'ai seulement envie de dormir.

— Dors, dors; je vais m'installer à côté de toi pour mon travail. Je ne ferai pas le moindre bruit. Voulez-vous bien fermer vos yeux, mademoiselle, et ne pas me regarder si fixement!

Marguerite sentit sa paupière s'appesantir.

Tout à coup, M. Landry entendit un frôlement à l'extérieur, sur le palier.

— On va me la réveiller, murmura-t-il.

Et il alla doucement ouvrir la porte.

Il trouva Georges qui s'était couché sur le paillasson.

— Veux-tu devenir garde-malade? lui demanda-t-il à voix basse.

Georges alla s'asseoir au pied du lit.

Marguerite dormit jusqu'à midi d'un sommeil de plomb. Quand elle ouvrit ses yeux et qu'elle vit Georges et M. Landry près de son chevet, elle leur sourit à tous les deux.

— J'espère que les prévenances ne me manqueront pas, dit-elle.

Puis, comme son regard semblait s'étonner de la présence de Georges, M. Landry crut devoir arranger une petite fable de circonstance.

— Je m'aperçois, reprit-il, que ce renfort te surprend un peu. La chose est pourtant bien simple : Georges vient de m'apporter un médicament commandé par M. Dumont. Il s'est enquis de ta position, dont nous causions encore lorsque tes jolis yeux se sont ouverts.

S'il te gêne, il est trop discret pour rester ici. Te gêne-t-il ?

— Non, mon père, répondit Marguerite en rougissant. M. Georges nous est dévoué. Je pense qu'il veut soulager votre fatigue en la partageant.

— Est-ce cela ? demanda le receveur, s'adressant à Georges.

— Oui, répondit Georges, qui tremblait un peu.

— Tu lui permets donc de me prêter aide?

— Comme vous le déciderez, mon père.

— C'est entendu, mon ami Georges, dit M. Landry. Tu peux rester avec nous jusqu'à ce soir, et même recommencer demain et les jours suivants, si cela ne t'ennuie pas trop.

Georges le regarda d'un air étonné.

Le docteur revint dix fois, à court intervalle, avant la nuit. Il entraîna M. Landry dans un cabinet adjacent, pour lui faire part de ses impressions

— Elle est agitée, dit-il. Pouvez-vous me faire coucher dans votre maison?

— Dumont! fit M. Landry; vous êtes inquiet?

— Non; mais il pourrait se faire qu'une petite crise survînt pendant la nuit. Je veux être là.

— C'est bien! dit M. Landry, sans rien ajouter à ce mot qui renfermait toutes ses espérances et toutes ses peurs.

Quand ils rentrèrent dans la chambre, Marguerite dormait profondément, et Georges priait, à genoux au pied du lit, la tête enfoncée dans ses deux mains.

XXIV

Ainsi que le docteur l'avait prévu, la crise se déclara vers le point du jour. Si sa science n'avait pu la conjurer, elle sut du moins en adoucir les fâcheux effets.

— C'est passé maintenant, fit M. Dumont.

M. Landry, qui, jusqu'alors, avait affecté des tranquillités d'esprit qu'il n'éprouvait pas, décroisa ses bras et versa d'abondantes larmes.

— Ah! dit Marguerite, mes étouffements sont dissipés. Il ne me reste plus qu'un poids sur la poitrine. Otez-moi ce poids, docteur, je vous en supplie!

— Buvez cela, fit M. Dumont.

Marguerite vida le bol avidement.

— Je m'endors, dit-elle.

— Courage! dit M. Dumont, s'adressant à M. Landry qui défaillait. Nous avons trois heures de sommeil devant nous. Profitez-en pour vous reposer, pendant que j'irai chez moi préparer un médicament.

— Vous nous quittez, docteur? Et si elle se réveillait?

— Elle ne se réveillera pas encore. Je vous le promets.

XXV

Georges était allé dans la campagne, marchant sans but, fixant les étoiles, comme s'il attendait d'elles une mystérieuse révélation.

— Je suis maudit! répétait-il souvent sans s'arrêter. Tout ce que je touche se brise en éclats.

Tout à coup, il vit une étoile qui se mit à courir à travers l'espace, laissant après elle une traînée d'étincelles lumineuses. Puis tout s'effaça.

Une seconde étoile suivit la première, pour aller se perdre vers le même point.

— Deux! dit-il. Elles étaient deux. L'une s'en est allée; l'autre l'a rejointe. Elles s'aimaient.

XXVI

A six heures du matin, alors que le soleil resplendissait et que les oiseaux gazouillaient dans les lauriers-roses, Marguerite tendit ses mains amaigries vers son père pour le dédommager, par une pression, des inquiétudes qu'elle lui causait.

On frappa discrètement à la porte.

— Entrez! dit à demi-voix M. Landry.

Georges apportait des myosotis pour remplacer, dans les vases, les anciennes fleurs qui se mouraient.

— Merci! dit Marguerite.

Au lieu de jeter les fleurs fanées, Georges les emporta précieusement. Toutefois, avant de se retirer, il contempla longuement la malade, comme pour se faire une impression d'après cet examen rapide.

— Pauvre garçon! fit M. Landry quand il fut sorti.

— Père, quand je serai guérie, dit Marguerite, nous irons à l'Étang-Villars. Je veux revoir cette île flottante. N'est-ce pas, nous irons à l'Étang-Villars?

— Oui; mais ne te fatigue pas à parler, chère fille.

— Oh! oh! dit une voix sur le seuil; c'est comme cela qu'on suit mes instructions? J'avais recommandé qu'on fût bien sage, et j'entends causer comme si tout le monde ici se portait bien.

M. Landry se prit encore à trembler. Ses yeux ne quittaient plus ceux du docteur, comme pour y lire jusqu'à quel point son imprudence pouvait coûter cher.

Le docteur était sérieux, presque solennel.

— Je ne sais pas ce que la Providence décidera, dit M. Dumont en entraînant le receveur dans l'embrasure de la croisée; mais, quoi qu'elle fasse, Landry, vous pouvez m'en croire, je m'en sentirai plus atteint que vous. C'est votre fille seule qui vous inquiète. Elle est ma fille aussi. Vous vous consoleriez, à la longue, d'une catastrophe; il vous semblerait d'abord que vous n'y pourrez pas survivre; puis viendrait un moment où vous courberiez la tête, où la résignation entrerait en vous, où vous vivriez par le souvenir. Nos regrets ne sauraient être éternels. Mais moi? mon ami! moi qui serais la cause involontaire de votre deuil, j'aurais des remords cuisants, auxquels personne ne pourrait rien. Courage donc, pour vous et pour moi! La circonstance est inquiétante sans doute; mais elle n'est pas désespérée. On peut en triompher sans miracle. Il ne s'agit que d'éviter assidûment ce qui peut agiter notre malade, dont les nerfs sont surexcités. Allons! Landry, faisons bonne contenance. Il ne faut pas que Marguerite soupçonne nos perplexités.

Et ils s'approchèrent du lit avec une résignation apparente.

— Le poids revient, dit Marguerite.

Le docteur appuya son oreille contre sa poitrine, à l'endroit du cœur, en la priant de respirer fort. A mesure qu'il se faisait une opinion, sa figure se rembrunissait.

— Respirez encore, dit-il, comme pour se roidir contre sa propre clairvoyance.

Marguerite s'y prêta docilement, malgré les embarras qu'elle éprouvait.

— Encore! encore!

— Je ne peux plus. Mon étouffement va me reprendre.

M. Landry s'interposa pour demander l'application de quelques sangsues.

— Eh! répondit M. Dumont, il y a longtemps que je l'aurais fait, si je n'y voyais un inconvénient. Le sang

amène ces perturbations accidentelles, je le sais bien ; mais il m'est défendu d'agir sur lui.

Le docteur eut recours aux palliatifs.

Huit jours se passèrent ainsi dans des transes mortelles, avec des alternatives de craintes prolongées et d'espoirs courts. Le neuvième jour était le terme assigné par M. Dumont pour que le mal se dessinât plus nettement dans un sens ou dans l'autre.

M. Landry avait d'abord attendu ce terme impatiemment ; mais, à mesure qu'il le voyait approcher, il sentait ses terreurs devenir plus grandes.

Comme on se méfiait des expressives terreurs de Georges, on l'avait prié de ne plus entrer dans la chambre. Il se tenait dans une pièce, au rez-de-chaussée, où, d'instants en instants, on lui apportait des nouvelles de la chère malade.

Lorsque Marguerite était endormie, on lui permettait de venir la voir sans entrer, de la porte où se tenaient le docteur et M. Landry, prêts à l'arrêter s'il commettait une imprudence.

On n'avait rien à craindre de lui, s'il fallait en juger par les apparences de son maintien. Il restait debout sur le seuil de ce sanctuaire. Puis il disait tout doucement :

— La guérira-t-on ?

— Oui, oui, répondait le docteur.

Il descendait reprendre sa place à l'étage inférieur.

Le neuvième jour arriva donc avec son inexorable ponctualité.

XXVII

Le soleil montrait déjà le bord de son disque en feu par delà les lignes empourprées de l'horizon. La nature prit bientôt un caractère de luxe prodigue et d'imposante grandeur. Tout ce qui existait, heureux de vivre, entonna l'hymne matinal en faveur de la création.



La mort de Marguerite. Dessin de Bertall.

Le ciel était pur. L'air avait d'enivrants parfums.

— Je me sens mieux ! dit Marguerite. Ouvrez la croisée, que je voie les arbres. Oh ! que c'est bon !

— Sauvée ! s'écria le docteur avec enthousiasme.

Georges entendit cette exclamation. Il enjamba les marches quatre à quatre, et se précipita dans la chambre comme un ouragan, en renversant les meubles qui gênaient son impatience fiévreuse.

Marguerite fit un bond de peur.

— Malheureux ! dit M. Dumont. Qu'as-tu fait là ?

Les frissons se manifestèrent.

Le soir, Marguerite s'appuya sur son coude. Elle sourit à son père, à Georges, à M. Dumont. Puis elle s'affaissa subitement sur son oreiller. Une autre crise la prenait.

— Il y avait deux étoiles qui s'aimaient, dit Georges. Elles se sont suivies je ne sais où. Nous ferons comme les étoiles.

— Quelles étoiles ? demanda Marguerite.

— Celles que j'ai vues.

— C'était un beau rêve !

Et elle fit un effort désespéré pour se soulever ; et elle assembla les mains de ceux qu'elle affectionnait ; et elle se laissa retomber sur son oreiller.

Des pâleurs couvrirent ses joues, et ses yeux se ternirent dans leur fixité.

— C'est fini ! dit M. Dumont.

. . . .

— Faut-il vivre ! demanda M. Landry, qui n'avait plus conscience de rien.

— Je vivrai bien, moi ! répondit M. Dumont en regardant son fils idiot.

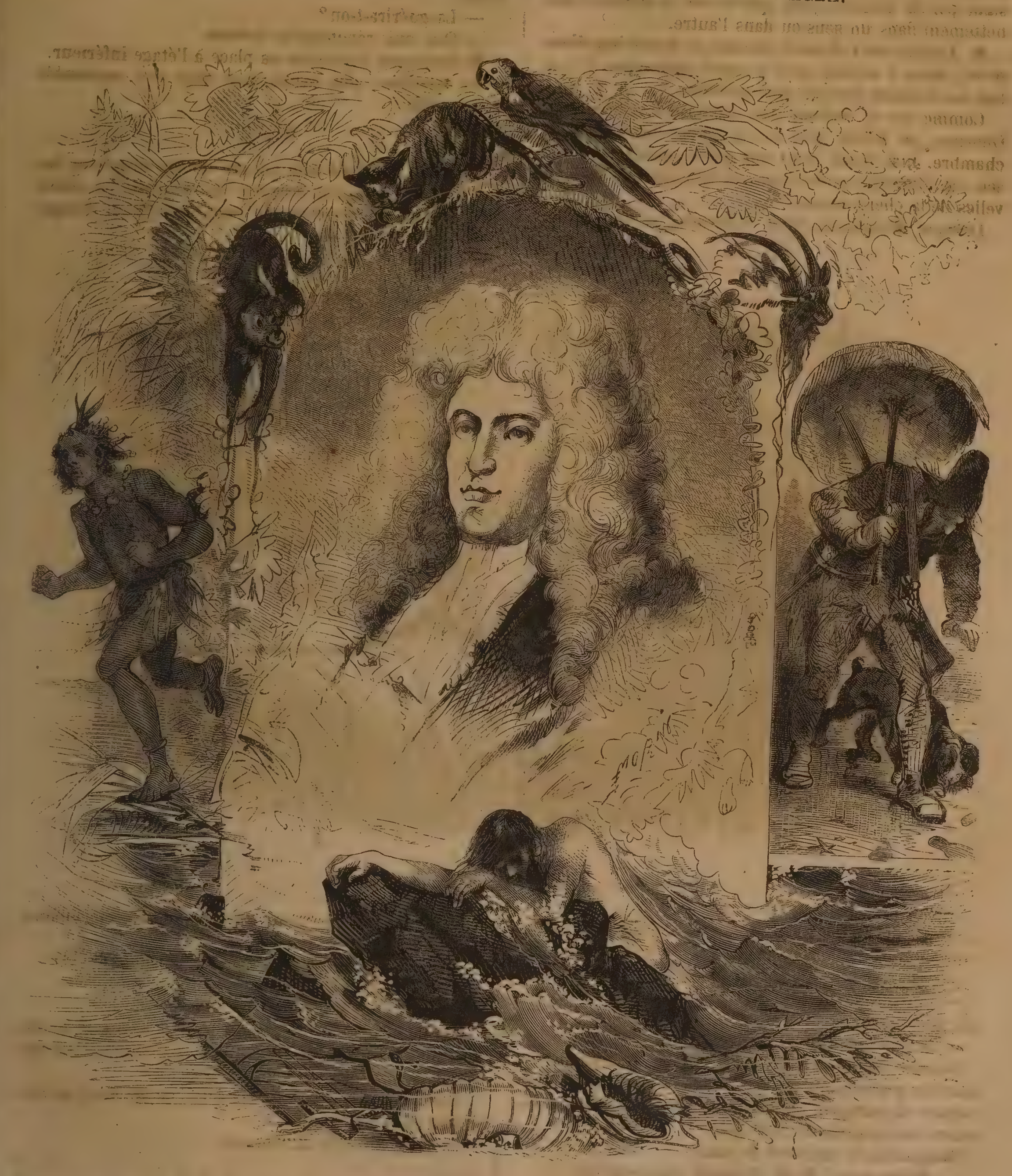
Georges riait.

GUSTAVE CHADEUIL.

FIN.

ÉTUDES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES.

DANIEL DE FOE OU L'ANGLETERRE AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.



Daniel de Foë. Composition de E. Morin.

Il y eut un jour, sous le règne de la reine Anne, en Angleterre, peu d'années après la glorieuse révolution de 1689 (le grand siècle de la France venait de finir, le grand siècle de l'Angleterre commençait), où l'on vit afficher à la porte du Parlement une grande pancarte. Autour de cette affiche, irritée et menaçante, accourut la foule, curieuse de toute espèce de nouveauté. Or voici, mot pour mot, ce que contenait ce papier d'État :

« Saint-James, 10 janvier 1702-3.

« Attendu que Daniel de Foë, autrement dit de Fooë, est accusé d'avoir écrit un pamphlet scandaleux et séditieux. C'est un homme de moyenne taille, maigre, âgé d'environ quarante ans, ayant le teint brun et les cheveux d'un brun foncé, mais portant une perruque; ayant le nez aquilin, le menton pointu, les yeux gris et un gros poireau près de la bouche; né à Londres, ayant été bien des années marchand bonnetier dans Freeman's Yard, Cornhill, et maintenant propriétaire de la tuilerie près de Tilbury-Fort, comté d'Essex. Quiconque découvrira ledit Daniel de Foë à un des principaux secrétaires d'Etat, ou des juges de paix de Sa Majesté, de manière à ce qu'il puisse être arrêté, recevra une récompense de cinquante livres, dont Sa Majesté a ordonné que le payement fût fait à l'instant même de cette découverte. »

Ce pauvre homme humilié, torturé, qui sera tout à l'heure attaché au pilori public, de façon que le bourreau, tournant l'horrible machine, expose aux risées de la canaille l'infortuné frappé par la loi des représailles, n'était rien moins que l'auteur populaire et charmant d'un livre, entre tous, ami de l'adolescence et des plus beaux jours de la première jeunesse, étudié et dévoré avec la même ardeur par la jeune fille et le jeune garçon, dans la maison du prince et dans l'échoppe de l'artisan; un livre incomparable en plaisirs, en intérêt, en curiosité, en bons conseils : *la Vie et les Aventures de Robinson Crusoé*. Daniel de Foë, l'ami de nos jeunes années, naquit à Londres même en 1663; son père était boucher dans la paroisse de Saint-Gilles, et c'est un accident à remarquer, le père de Shakspeare et le père de Daniel de Foë exercèrent la même profession. Cette humble famille du boucher de la paroisse de Saint-Gilles avait déjà supporté bien des orages; elle avait traversé tant de révolutions sanglantes et tant de guerres intestines : les Stuarts, cette longue tragédie; ce roi Charles Ier, qui meurt sur l'échafaud; ce Cromwell, si heureux dans ses crimes, que les plus honnêtes gens ne peuvent les entendre sans admiration et sans envie; cette restauration licencieuse et sanglante, et enfin Jacques II, qui s'enfuit de ce trône comme un voleur s'enfuirait de sa prison. Certes, il y avait de quoi ruiner les fortunes les plus hautes, à plus forte raison si les fils des pauvres gens subirent le contre-coup de toutes les misères par lesquelles a passé l'Angleterre avant d'arriver à son apogée. Au premier rang des tristes épreuves de l'enfance, il faut placer l'absence des études coûteuses, que rien ne remplace. Aux pauvres gens l'antiquité est défendue, et pourtant, à force de génie et de bel esprit, on a vu de grands écrivains, en Angleterre autant que chez nous, remplacer plus tard les leçons des universités savantes. Ecoutez ces Anglais célèbres, Gibbon l'historien, Dryden le critique, Addison, Cooper, Swift, Goldsmith, Richardson, les savants, les ignorants s'indigner au souvenir des études qu'ils ont faites, des études qu'ils ont manquées. Au premier rang de ces enfants uniquement inspirés de la Muse, il faut placer Shakspeare; Pope, le plus beau des poëtes; Gray, Thompson, Burns le laboureur et le berger, Chatterton qui s'est tué de ses mains parce qu'il manquait de patience et de courage, Congrève, Baye l'artisan, l'auteur de *la Belle Sirène*, fils de leurs œuvres, enfants de leur propre génie; le talent leur est venu comme le chant vient à l'oiseau, comme la clarté vient à l'étoile; la fantaisie a été leur seconde nourrice, l'inspiration a été leur unique précepteur.

A ces esprits, sérieux de si bonne heure, la conscience enseignait que, pour l'homme de bonne volonté, chaque heure amènera son pain, son travail. Ils comprennent confusément la lutte à venir; ils la regardent sans pâlir. L'espérance est bonne mère, elle berce l'enfant sans l'endormir, et tant pis pour lui s'il finit par maudire, comme le docteur Swift, *le jour où un enfant mâle naquit dans la maison de son père*. On ne trouvera pas une seule malédiction dans la vie entière de Daniel de Foë. A l'âge de douze ans, son père le plaça dans un humble pensionnat, où il ne resta guère que quatre années. « Hélas ! disait-il plus tard, je savais que j'étais pauvre, et que j'avais ma vie à gagner. » Donc, son enfance fut sérieuse. Il se mit de bonne heure à l'œuvre en fermant son esprit et son âme aux tentations de l'orgueil, à la paresse, à la vanité, à tout ce qui perd un jeune homme. Pour tout le reste, il était confiant, et sitôt qu'il fut hors de page, son premier soin, avant d'entrer dans la carrière des lettres, fut d'oublier les proscriptions, les misères, la pauvreté, les humiliations, les têtes coupées, les longs supplices de ses frères, les écrivains et les poëtes : Jacques, roi d'Ecosse, dix-huit ans captif et mort assassiné; Rivers, ce pauvre Surrey, Moore, portant leurs têtes intelligentes au bourreau; qui encore? Clarendon exilé, Milton proscrit, aveugle, pauvre et doutant de sa gloire; Butler, mort de faim... Au contraire, on eût dit que le spectacle attentif de ces châtiments, de ces injustices et de ces cruautés excitait la verve et l'esprit du jeune homme. Il était né, sans le savoir, avec le talent du pamphlétaire et le style ardent du journaliste. Il pressentait confusément cette force à venir qui devait soulever des tempêtes si violentes. Torys et jacobites de cette époque si voisine des grandes batailles n'entendaient pas raillerie, et, de leur côté, les hommes du gouvernement n'allaient pas de main morte. Entre le ministre accusé et l'écrivain accusateur s'engageait une lutte à mort. La prison, le pilori, les confiscations, l'amende et l'exil, rien n'y manquait. On ne s'arrêtait guère, en ces réactions, qu'au pied de la potence. En revanche, si le bourreau épargnait l'écrivain, il brûlait ses livres de sa main avilissante. Or, Daniel de Foë, quand il entra dans cette arène, au milieu de tant de périls, savait à peine comment l'habile écrivain passe à travers le danger et sur le bord des abîmes sans y tomber. Il avait commencé par être un apprenti marchand bonnetier; un peu plus tard, comme il entrait dans sa vingtième année, il prit les armes pour le duc de Monmouth, frêle et triste prétendant à la couronne d'Angleterre, et le duc de Monmouth, dans sa révolte, entraîna plus d'un honnête bourgeois, qui paya de sa tête un instant de trahison. Peu s'en fallut que Daniel de Foë ne partageât le châtiment de ses complices. Conspirateur par hasard, le hasard le sauva. Nous le retrouvons, un peu plus tard, bien monté, bien vêtu, caracolant au milieu des cavaliers qui conduisaient la reine et le roi à la fête du lord maire. Honneur d'un instant, gloire d'une journée! Il était pauvre à ce point, que ses créanciers dédaignèrent de le mettre en faillite. En vain il écrivait chaque jour une feuille volante (on était encore à créer le journal politique), il voyait chaque jour sa feuille ignorée des lutteurs les plus intrépides. Une fois cependant, comme un faiseur de satires avait insulté la reine et le roi, qu'il appelait *des étrangers*, Daniel, possédé d'une inspiration soudaine, fit une éloquente réponse à cette abominable satire d'un roi prudent, habile et sage, qui

poussait l'Angleterre du côté de la liberté. Cette admirable réponse obtint un grand succès dans toute l'Angleterre intelligente, et désormais Daniel de Foë eut un nom célèbre. Il fut *quelqu'un*. Il trouva des lecteurs dans cette nation occupée de si grands intérêts. Pas un plus que lui, même en comptant le duc de Warthon, lord-lieutenant d'Irlande, que Pope appelait *le plus scandaleux des hommes puissants*, ne parlait d'une voix plus haute, avec plus de colère, et dans l'accent de la véritable passion. Sur l'entrefaite, le roi Guillaume était mort, plein de tristesse, entouré des ingrats qu'il avait faits. Sa mort avait rejeté Daniel de Foë dans l'opposition la plus violente, et nous avons déjà vu comment les secrétaires d'Etat avaient châtié cet ennemi de tous les jours. Arrêté, il fut condamné à une amende de trois mille cinq cents livres sterling et à un emprisonnement de quatre années dans la prison de Newgate. L'amende le ruina, la prison excita sa veine poétique, et la ville entière répéta bientôt la fameuse ode *Au pilori :*

« Salut ! machine hiéroglyphique d'Etat, condamnée à punir l'imagination. Tu ne peux faire subir aucune peine à des hommes qui sont hommes ; ils dédaignent ton insignifiance. Le mépris, cette fausse et nouvelle expression pour la honte, est un mot vide de sens quand il ne tombe pas sur le crime. C'est une ombre pour amuser le genre humain, mais qui n'effraye jamais l'esprit sage ou résolu. La vertu s'inquiète peu du mépris des hommes, et les calomnies sont l'ornement de l'innocence.

« Elevé sur ton siége d'apparat, quelle est la perspective de l'avenir ? Combien les voies impénétrables de la Providence diffèrent de nos vues rétrécies ! De là les erreurs de la ville : les fripons font leurs affaires pendant que les fous rêvent. »

Pendant que l'infortuné, dans la solitude et le silence de la prison, s'appliquait à chercher un nouveau chemin qui le rendît à la lumière, à la liberté, le gouvernement représentatif, qui se fondait avec tant de peine en Angleterre, avait fini par trouver sa voie et marchait d'un pas sûr à ses immenses destinées. Avec l'égalité des droits se manifestait l'égalité des devoirs. En vain les jeunes gens à la mode et d'antique maison résistent à la loi nouvelle, il faut obéir. L'Angleterre des princes de la maison de Hanovre, encore si voisine de Shakspeare, se manifeste, et bientôt elle en aura fini avec la vieille Angleterre. La littérature a déjà subi la première l'influence de cette révolution salutaire ; c'en est fait déjà de Louis XIV et de son influence.

Désormais tout redevient anglais en Angleterre, la langue d'abord, cette belle langue réparée et sauvée par Pope, Addison, Swift, Fielding, agrandie par lord Byron, apaisée par Walter Scott. En même temps, à côté de la littérature nouvelle se montraient les nouveaux venus dans l'arène politique. Grâce à cet enseignement parti de si haut, la langue de Milton et de Shakspeare s'étendit bientôt d'un monde à l'autre, ce qui est, pour les idées d'un peuple, l'*ecce signum !* de la domination et de la conquête. Cette fois la littérature anglaise, si longtemps inconnue à la France ou dédaignée par elle, franchit le détroit avec l'ardeur de l'aigle qui vole au-dessus des nuages. Bientôt, des deux côtés du détroit, vous verrez la réaction littéraire s'accomplir tout entière en l'honneur de l'Angleterre. En même temps les mœurs suivent le progrès de la parole écrite et parlée. Un voyageur français raconte qu'il a vu passer sur la Tamise, dans une barque pavoisée aux armes d'Angleterre, le roi et la reine, « précédés de bateaux remplis de musique et suivis de mille petites barques ; chacune avait deux rameurs, tous vêtus comme l'étaient autrefois nos pages, avec des chausses et de petits pourpoints ornés d'une grande plaque sur l'épaule. Il n'y avait pas un de ces mariniers qui n'avertît, par sa physionomie, par son habillement et son embonpoint, qu'il était libre et qu'il vivait dans l'abondance. »

Un autre jour, il a beaucoup admiré les jeunes filles du peuple. Elles étaient, disait notre voyageur, « fort belles, vêtues de toiles des Indes ; toutes étaient bien faites ; elles avaient un air de propreté et il y avait dans leur personne une vivacité et une satisfaction qui les rendaient toutes jolies ! »

A peine débarqué, il assiste à la véritable fête des Anglais, à une course de chevaux. On lui prête un beau cheval, et le voilà se mêlant à la foule somptueuse : « Je me crus transporté aux jeux Olympiques ; mais la beauté de la Tamise, cette foule de vaisseaux, l'immensité de la ville de Londres, tout cela me fit rougir d'avoir osé comparer l'Elide à l'Angleterre. » Quant aux dames de la haute aristocratie anglaise : « Elles étaient guindées et froides, prenaient du thé, faisaient un grand bruit avec leurs éventails et criaient toutes à la fois pour médire de leur prochain. Quelques-unes jouaient au quadrille, d'autres lisaient la gazette. Enfin, une, plus charitable que les autres, voulut bien m'apprendre que *le beau monde* ne s'abaissait pas à aller à ces assemblées populaires qui m'avaient tant charmé ; que toutes ces belles personnes, vêtues de toiles des Indes, étaient des servantes ou des villageoises ; que toute cette brillante jeunesse, si bien montée, et tous ces caracoleurs au bout de la carrière étaient une troupe d'écoliers et d'apprentis, montés sur des chevaux de louage. »

Par son commerce, Londres est devenue la rivale heureuse de Carthage, de Venise et d'Amsterdam. Il y a déjà longtemps que la question des laines et des marchés jette la discorde entre l'Angleterre et la France ; la paix ou la guerre était contenue dans le comptoir des marchands de Londres.

Au Parlement appartenaient l'obéissance et les respects de ce grand peuple. Son Parlement, c'est le rempart de cette nation contre l'envahissement royal ; car la royauté anglaise est toute-puissante pour le bien, impuissante pour le mal. Le peuple anglais respecte un gouvernement où il a son influence ; les grands seigneurs n'ont plus de vassaux ; la Chambre des pairs et la Chambre des communes sont les arbitres de ce grand peuple. Voilà pour la politique.

Inquiétons-nous cependant de ces petits détails curieux qui donnent sa physionomie à tout un peuple. En vain mettrez-vous en action cet homme ou ce héros, encore faut-il le montrer dans son vrai jour, que nous connaissions son voisinage, que nous entrions dans la maison qu'il habite, afin de savoir les hommes qu'il reçoit, les tableaux qui décorent son appartement, même ce qu'il mange, et les livres dans lesquels il va puiser la leçon ou l'amusement de chaque jour. A l'heure où nous sommes se rencontrent, dans les parloirs des riches bourgeois d'Angleterre, *les Plaisirs innocents de la vie rustique*, *les Rêves de la comtesse de Kant*. Sur la toilette d'une femme à la mode on voit la dernière brochure ; la tragédie jouée le mois passé repose à côté de l'*Histoire des grands orateurs embarrassés dans leurs harangues*. Parfois on s'entretient d'un

grand succès de comédie. Les romans de chevalerie sont encore à la mode; on croit aux chevaliers, aux varlets, aux belles dames, aux combats de taureaux. Un des grands plaisirs du toit domestique est de lire en commun les feuilles volantes écrites à Paris, à Bruxelles, à la Haye. Il n'est si bon Anglais qui ne veuille savoir : *que le pape a nommé un cardinal, que le roi de France habite son château de Marly.* Il n'est pas de bon père de famille qui ne possède, au plus bel endroit de son logis, *le Voyage d'un pèlerin pour aller de ce monde à l'autre,* par Jean Bunyan, le fervent enthousiaste qui nous indique le chemin du paradis.

En attendant que l'Angleterre possède enfin un journal à sa taille, et que la liberté d'écrire ait pris la force d'une loi, les écrivains de l'heure présente, à l'exemple de leur maître, Daniel de Foë, s'amusent à écrire toutes sortes de petits *bluets* (c'est le nom que l'on donne à ces sortes d'écrits, de la couleur même du papier qui les recouvre). En attendant qu'ils aient le droit de maltraiter messieurs leurs hommes politiques, ils tombent à bras raccourci sur leurs poëtes, leurs musiciens, et surtout sur messieurs leurs comédiens. L'Anglais est fier de son gouvernement, quel qu'il soit. « O mon pays ! dirait-il volontiers, vous êtes le premier pays du monde ! » On lit beaucoup la Bible; on la cite à chaque instant. On compte autant de croyances pour le moins que de superstitions. Les moindres bourgades sont remplies de bohémiennes, distribuant la bonne ou la mauvaise fortune à quiconque leur tend la main et une demi-guinée. Il n'y a pas longtemps que l'Anglais de vieille race était tout d'une pièce, et fort peu complimenteur. Il s'entoure aujourd'hui de mille précautions oratoires; les belles phrases à la mode ont dénaturé la langue, elles ont gâté le caractère national. Plus on est un Anglais à la mode, et plus il faut ressembler à un Français de la place Royale. C'est la nation la plus fameuse qu'il y ait au monde pour ce qu'on appelle les *gens bizarres* et *d'une humeur fantasque.* La mélancolie est une espèce de démon qui, à de certaines époques, envahit l'île entière; alors on n'entend parler que de suicides.

Aussitôt qu'un Anglais aspire à l'honneur de représenter son pays au Parlement, ce n'est plus le même homme; il accepte toutes les humiliations, il se trouve à toutes les tavernes; pas de vieille femme qu'il ne salue, pas de manant aviné avec qui il ne choque le verre; triste manie de s'élever par tant de bassesses. Puis, une fois au Parlement, hélas ! les tristes orateurs ! A peine s'ils se font entendre à la tribune; ils sont médiocres dans la chaire et les plus monotones avocats du monde. Au contraire, les poëtes, enfants de Shakspeare ou de Milton, sont remplis d'une libre audace. Ils vont à pleine voile, et rien ne les arrête une fois lancés dans l'océan des grandes découvertes. A dix lieues de Londres, on rencontre l'espèce antique des chasseurs infatigables. Il est écrit : *Je te donnerai les oiseaux du ciel et les bêtes des champs.* Nos gentilshommes chasseurs ont pris le texte à la lettre. Le bric-à-brac est une passion de grand seigneur. *Cette boîte est si petite,* disait l'un d'eux, *que c'est la plus grande curiosité de l'Angleterre.* On en dirait autant de ce noyau de cerise où sont représentées deux grandes batailles; un Français vient de l'acheter pour cinquante louis d'or. Le marchand de curiosités offre aux passants la boucle de cheveux de Samson enveloppée dans un lambeau du manteau de Joseph; une maille du filet de Vulcain, la flûte d'ivoire de Caïus Gracchus. L'un de ces marchands criait sur le pas de sa boutique : « Accourez ! mon magasin est une comédie, et j'ai grand'peine à ne pas rire aux éclats lorsque je vois un idiot de la bonne compagnie acheter cent guinées une bagatelle qui ne vaut pas un shilling ! Que de beaux patrimoines donnés en retour d'un mauvais titre ! En voilà un qui était libre comme l'air, et qui se fait valet de cour ! »

Le chapitre des femmes, à Londres comme à Paris, c'est l'infini. En voici quelques-unes prises sur le fait : — *La savante.* Elle disserte de la vertu de l'aimant, mais elle ne sait pas le prix du beurre; elle lit Locke et elle n'entend rien à la pâte feuilletée. — Sarah vivait heureuse dans son vieux château, en province; elle recevait, de temps à autre, la visite de la femme du ministre de la paroisse, et ces deux dames échangeaient, à qui mieux mieux, leurs recettes pour faire des onguents, des potions, des sirops, des eaux cordiales. Mais Sarah se fatigue de la vie des champs : un beau jour elle vient à Londres pour chercher les plaisirs de la ville. C'en est fait, elle est lancée. On ne voit qu'elle à Hyde-Park, à la comédie, à l'Opéra, partout, habillée à la dernière mode du *Memorandum des dames anglaises,* journal orné de dessins très-exacts. — Florinde est indolente, rien ne l'émeut, rien ne la touche; à peine est-elle assez curieuse pour prêter l'oreille à ce qu'on lui dit. — Il en est plus d'une que rien n'étonne; elle ne rougit plus, elle n'a jamais rougi de sa vie; la médisance est, pour ces jeunes filles, une parole innocente. Le désordre de la parure était, en ce temps-là, un vice assez commun, même parmi les plus grandes dames de l'Angleterre. On leur doit cette justice, qu'elles en ont bien rappelé depuis, malgré les injures que le *Times* leur adressait l'an passé : « Nous avertissons, disait-il, nos belles compatriotes qui s'adonnent à la passion des voyages, qu'à force de porter des robes fripées et du linge douteux, elles finiront par devenir l'horreur du genre humain. » — Parlez-nous de Corinne : elle est simple avec élégance; elle se console par le bon sens de sa beauté évanouie; elle est devenue meilleure en devenant moins belle, et tout le monde y a gagné. — En fait de jolie personne à marier, imitez Sylvie; elle est habile à toute chose. Elle sait la musique et l'algèbre; elle sait par cœur *la Ménagère parfaite* et *l'Échéance des modes.* Elle chante, elle danse, elle dessine, elle brode, et parle un bon français. — La pharmacie est encore un objet de grosse dépense, et les dames anglaises se font une joie de cette science.

Après la faiseuse de mixtions et d'opiats, nous avons les coureuses de boutiques. Elles vont, achetant ou marchandant : thé, écrans, aiguières, porcelaines arrivant des Indes ou de la Chine. Voici à son tour la coquette, qui veut faire, à tout prix, de son teint olivâtre un teint de roses et de lis; elle y perd son visage et sa peinture. Un jour que Daniel de Foë, comme un grand réformateur de mœurs qu'il était : « Regardez, disait-il, cette jeune fille qui se promène avec son galant. La belle mode ! l'homme marche sur le pavé sec, contre la muraille, pendant que la demoiselle crotte sa belle robe dans la boue pour se tenir à côté de lui. »

Quand il veut donner une idée approchante du galant homme et de ses façons d'agir, le censeur anglais vous conduit dans la belle et bonne maison du chevalier de Coverley. Sa maison est tout à fait ce qui s'appelle une bonne maison : domestiques nombreux et choisis; le valet de chambre est d'un âge mûr; le sommelier a

passé la cinquantaine, et le cocher est encore du bon côté des quarante ans. Le chevalier de Coverley est un homme indulgent et pacifique.

Un jour il demandait à un passant : « La rue Sainte-Anne ? — Chien de papiste, s'écria le passant, ne sais-tu pas qu'il n'y a plus de saints ? » Un autre homme à qui le chevalier demandait la rue Anne, le traita comme un mécréant : « Va, va, disait-il, sainte Anne était sainte Anne que tu n'étais pas né. Elle restera sainte malgré tes dents. » Pour sortir d'embarras, le chevalier de Coverley demandait à un troisième passant comment s'appelait telle rue au débouché de tel carrefour ? Et voilà ce qui s'appelle glisser doucement sur la surface polie d'une mer paisible. Il avait toutes sortes de bonnes façons d'agir. Toutes les fois qu'il prend un bateau pour traverser la Tamise, il choisit de préférence un batelier invalide, un des matelots de la bataille de la Hogue. En revenant des assises de la province, où il s'était rendu



Les femmes anglaises, d'après Daniel de Foë. Composition de E. Morin.

pour faire rendre justice à une humble veuve, mère de trois enfants, il mourut de fatigue et de froid. Son cercueil fut porté par six de ses fermiers ; le drap mortuaire par quatre juges du comté. Le chien hurlait, les malheureux pleuraient.

Dans cette intéressante galerie, où tant de portraits vivants sont exposés, Daniel de Foë n'a pas oublié l'Irlandais à la poursuite des riches héritières, le parasite en quête d'un dîner, et tant de personnages aux cent actes divers. Les modes n'en finissent pas.

Il n'y a rien de plus joli que le *Journal d'un oisif de la ville de Londres*, et nous sommes trop habiles pour rien retrancher :

Lundi, à huit heures du matin, je fais un tour dans la salle à manger ; — à neuf heures, attaché mes jarretières et lavé mes mains ; — à dix, à onze heures et à midi, fumé trois pipes de tabac de Virginie. Lu le supplément de la *Gazette journalière :* Les affaires vont mal dans le Nord ; — opinion de M. Misby sur *la paix ;* — perdu ma tabatière ; — couché à dix heures.

Mardi, jour de fête ; — mains lavées, barbe faite, souliers à double semelle ; — de dix heures à midi, un tour

de promenade à Islington; — de quatre à six heures, une tasse de café mêlé avec du thé; — le grand vizir étranglé; — discours de M. Misby *sur le Grand Turc;* — sommeil agité; — rêvé du grand vizir.

Mercredi, huit heures du matin. — L'ardillon d'une boucle de mes souliers s'est cassé; — lavé les mains; — à neuf heures, payé le compte du boucher; — à dix et onze, au café. Les brouilleries augmentent dans le Nord. Un étranger, coiffé d'une perruque noire, m'a demandé comment allaient les fonds publics; — de midi à une heure, promené hors la ville; — de une heure à deux, fumé une pipe et demie; — à deux heures, dîné selon ma coutume, bon appétit; — à trois, mon sommeil est interrompu par la chute d'un plat d'étain; — de quatre à six, au café. Les avis de Smyrne portent que le grand vizir fut d'abord étranglé et ensuite décapité. — A six heures du soir, passé une demi-heure à la Coterie, avant que personne s'y rendît. M. Misby pense que le grand vizir n'a pas été étranglé le 6 de ce mois. — A dix heures, au lit; dormi tout d'une traite jusqu'à neuf heures du matin.

Telle était, avec peu de variations, l'existence d'un bourgeois de Londres revenu des vanités et des ambitions de ce bas monde. Une grande cité serait trop monotone et, disons mieux, mourrait d'ennui, si tous ses habitants étaient taillés sur le patron vulgaire de ce cokney sans vice ni vertu. Mais, Dieu merci, quelques jeunes gens existaient dans la ville apaisée qui l'inquiétaient de leurs vices et la tiraient de sa torpeur, souvent même en cassant les vitres. Un des héros de Shakspeare : « Honte, dit-il, aux bonnes gens qui se maintiennent obstinément dans le cercle banal des mœurs d'une nation. » Telle était l'opinion du jeune baron de Stanley. Par une nuit profonde, et la ville étant endormie, il courait les rues en cassant les vitres des bourgeois. Dans ce bel exercice, il est arrêté justement par une patrouille bourgeoise, et se voit forcé de donner caution. Huit jours après, amené devant les juges, il s'avance et, d'une voix où l'ironie modérait à peine une pointe de colère, il prononce cette courte défense, ce qui ne l'empêcha pas d'être condamné à trois jours de prison :

« Milords, dit-il aux juges, à ses pairs, il faut remonter à l'intention de mon crime. Si j'ai cassé les vitres de ces bourgeois, c'est que je voulais leur donner un avertissement salutaire. Regardez ! les mœurs sont perdues. En vain les pasteurs se récrient contre les abominations qui pèsent sur nous, rien n'y fait; alors j'ai imaginé cet enseignement inespéré. Il était minuit, ils dormaient du sommeil de la mort; ma pierre est tombée sur ces têtes réprouvées, comme tombera sur la tête des méchants la foudre éternelle du dernier jugement. »

Tel était, si nous en croyons Daniel de Foë lui-même et les livres qu'il écrivait dans sa prison, l'état de l'Angleterre, au moment où le persécuté songeait à rentrer dans la vie active. *Allons,* dit-il, *c'est à recommencer.*

JULES JANIN.

(La fin à la prochaine livraison.)

GALERIE DES HOMMES UTILES.

FRÉDÉRICK BOETTGER.

Les Chinois, ce peuple singulier qui met tous ses soins à s'isoler du reste du monde, possédaient, bien des siècles avant notre ère, une civilisation fort avancée; mais, enfermés dans leurs épaisses murailles, ils déjouaient les efforts et la curiosité des Européens. Quelques voyageurs, cependant, avaient trouvé moyen de franchir cette enceinte si sévèrement gardée, et, dès le treizième siècle, Marco Polo revenait raconter à ses compatriotes les merveilles dont il avait été témoin dans l'empire du *Fils du Ciel.* Il leur parla du procédé ingénieux et rapide au moyen duquel les Chinois traçaient les caractères de leurs livres; de la poudre qui servait à charger les armes et portait au loin la mort; il dépeignit les villes immenses, les magnifiques ponts de pierre, les palais somptueux qu'il avait vus; celui du Grand Khan « si vaste et si bien fait, qu'il n'y a nul homme qui pût le mieux ordonner, » et dont le toit « est tout vermeil et vert, et bleu et jaune, et de toutes les couleurs, et si bien verni qu'il est resplendissant comme du cristal et luit au loin tout alentour. »

Mais ce qui, dans les récits du célèbre voyageur, excita surtout l'admiration des Européens, ce fut la description d'une vaste fabrique, située au milieu d'une plaine et protégée par de hautes montagnes. Là, trois mille fourneaux, autour desquels s'empressaient deux cent mille ouvriers, produisaient, par quantités innombrables, une poterie blanche, fine, transparente et solide, telle qu'on n'en avait jamais vu de semblable en Europe. Dès lors, les rois et les seigneurs résolurent de s'en procurer à tout prix; les moindres coupes, les moindres vases se payaient des sommes fabuleuses. Plus tard, le Portugal, la Hollande établirent des relations suivies avec la Chine et le Japon et devinrent les intermédiaires du commerce de la porcelaine.

C'était déjà quelque chose de posséder les belles poteries orientales, mais il fallait en acclimater la fabrication en Europe. On fit venir des matières premières, et les savants, aussi bien que les potiers, les verriers, les émailleurs, se mirent aussitôt à l'œuvre. Vains efforts! Le rusé fabricant chinois avait déjà fait subir aux substances une préparation qui ne permettait pas d'en reconnaître les éléments; toutes les recherches demeurèrent longtemps inutiles. A quel homme de génie sommes-nous donc redevables de ce produit si utile, dont la fabrication fait aujourd'hui la richesse de plusieurs grandes nations, et contribue si puissamment au confort, à l'élégance de la vie domestique? Est-ce à Lucca della Robbia, l'auteur de tant de chefs-d'œuvre céramiques qui décorent nos musées? Est-ce à Bernard de Palissy, cet homme si passionné pour son art, et dont le souvenir a inspiré tant de peintres et de sculpteurs? Est-ce à Wegwood, non moins honoré en Angleterre que Bernard de Palissy l'est en France? Hélas! il faut bien le dire, le nom de cet inventeur est resté presque inconnu, et peu de personnes savent aujourd'hui qu'il s'appelle Boettger.

Ses travaux, les malheurs dont sa courte existence a été remplie, la singularité de son histoire, sont pourtant

des titres qui auraient dû rendre son nom célèbre. Jean-Frédérick Boettger naquit à Schleitz, dans le comté de Reuss, en 1685. Son père, qui remplit pendant plusieurs années les fonctions de directeur de la Monnaie, était un adepte fervent du « grand art, » c'est-à-dire de l'alchimie. A cette époque, la croyance à la transmutation des métaux avait pénétré dans toute l'Europe; les meilleurs esprits, les savants les plus distingués, cherchaient à l'envi la pierre philosophale, au moyen de laquelle de vils métaux devaient se changer en or. D'habiles charlatans exploitaient la crédulité générale; ils se rendaient auprès des princes que le luxe ou la guerre avaient appauvris, et, se vantant de posséder le merveilleux secret, ils se faisaient donner des sommes considérables. A l'aide de quelques supercheries et de mots sonores, ils savaient capter la confiance de leurs disciples couronnés, et chacun, à la cour, s'inclinait devant eux. Mais, un beau matin, on apprenait avec stupéfaction que le prétendu dieu s'était soustrait, par la fuite, au culte de ses adorateurs. Précaution judicieuse, en effet, car si les princes se laissent aisément tromper, ils pardonnent rarement à ceux qui les ont pris pour dupes. Plus d'un malheureux alchimiste dut expier sur un gibet ou dans un dur cachot les faveurs dont il avait été l'objet.

Bien différent de ces aventuriers, le monnayeur des comtes de Reuss, adepte fervent et convaincu des sciences occultes, y consacra sa vie entière, et initia de bonne heure son fils à ses études favorites. L'enfant, d'un caractère ardent et enthousiaste, recevait avidement ces dangereuses leçons; ses grands yeux bleus s'animaient d'un feu étrange quand l'alchimiste, posant sur sa blonde chevelure une main amaigrie par les veilles et les fatigues, lui disait : « Tu seras plus grand qu'un roi, mon fils, car tu disposeras à ton gré des richesses de la terre. » Cette préoccupation incessante, ce labeur assidu minaient sourdement les forces du vieillard; et, peu d'années après, le petit Frédérick, qui n'avait pas encore dix ans, s'agenouillait devant un lit de douleur et recevait en pleurant la bénédiction paternelle. Sa mère, muette de douleur, se tenait auprès de lui. Fixant sur son fils un regard plein d'amour, le mourant remit à sa femme un pli cacheté. C'était l'unique héritage du monnayeur, le merveilleux secret qui devait donner à Frédérick la puissance et la fortune, c'était une recette pour faire de l'or.

Les impressions reçues dans l'enfance influent ordinairement sur la vie entière. Le fils de l'alchimiste s'interrompait parfois au milieu des jeux bruyants de son âge pour se retirer dans le petit laboratoire témoin des travaux de son père; il essayait de renouveler lui-même les expériences, et croyait encore entendre la voix aimée qui lui disait : « Tu seras plus grand qu'un roi! »

Cependant la mère de Frédérick, jeune encore et fort belle, fut recherchée en mariage par le major Tiemann, homme d'un esprit positif, d'un cœur droit et loyal, à qui elle accorda bientôt sa main. Le nouveau chef de la famille, charmé de l'esprit et de la gaieté du jeune Boettger, éprouva tout d'abord pour cet enfant une vive amitié; mais il dut reconnaître aussi combien il était dangereux pour lui de rester dans la maison paternelle, où tout rappelait les décevantes études qui avaient conduit son père au tombeau.

Sur ces entrefaites, le major reçut la visite d'un officier de ses amis qui arrivait de Berlin. L'étranger fit de la grande ville, de la cour de l'Électeur et des sociétés scientifiques qui venaient de s'y former de si pompeuses descriptions, que l'imagination de Frédérick s'enflamma : « Oh! combien je serais heureux, s'écria-t-il, si je pouvais voir ces belles choses et me trouver au milieu de ces savants! » Ce vœu ne tarda pas à se réaliser. Boettger, recommandé par l'officier, fut envoyé comme apprenti chez un des pharmaciens les plus renommés de Berlin. Il quitta, le cœur un peu gros, les lieux où s'était écoulée son enfance et monta dans le coche, lourde et incommode machine qui secouait rudement les membres des voyageurs. Aussi, après plusieurs jours d'une locomotion lente et pénible, Frédérick accueillit-il avec un cri de joie ces paroles, prononcées par un de ses compagnons : « Enfin, nous approchons de Berlin! » Il se pencha vivement au dehors, mais il n'aperçut qu'une rivière, dont les eaux coulaient tristement au milieu d'une plaine aride et sablonneuse. Son cœur se serra comme par un douloureux pressentiment; cette impression cependant s'effaça bien vite lorsqu'il arriva devant le magnifique château de l'Électeur de Brandebourg, château qui, disait-on tout bas, ne devait pas tarder à devenir résidence royale, car Frédéric-Guillaume Ier, ambitieux et brave, comptait bien, en retour des services rendus à l'empereur Léopold, voir ériger sa principauté en royaume.

Boettger trouva dans le pharmacien Zorn un maître indulgent, qui lui pardonnait les étourderies et la vivacité de son âge en faveur de son intelligence extraordinaire et de son zèle pour le travail. Malheureusement, Frédérick jouissait chez son patron d'une liberté qui finit par lui devenir fatale. Un de ses jeunes camarades lui parla d'un mystérieux vieillard arrivé nouvellement dans la ville et dont les allures singulières excitaient la curiosité de tout le voisinage. Il sortait peu, ne s'entretenait avec personne, et portait toujours rabattu sur son visage l'épais capuchon de sa robe de moine. On disait que ses relations avec l'esprit des ténèbres l'avaient fait chasser d'un couvent de Jérusalem, et qu'il tenait de Satan lui-même le secret de faire de l'or. A ces mots, Boettger tressaillit :

— Satan, dit-il, n'a rien à voir dans l'alchimie! Mon père, le meilleur et le plus pieux des hommes, s'appliquait au grand œuvre; il était près de réussir lorsque la mort nous l'enleva. Quant à ce moine, il faut que je le voie et que je sache si ce qu'on dit est vrai.

Quelque temps après, un grand changement se fit dans le caractère de Frédérick; lui, autrefois si gai, devint rêveur et distrait. Ses manières étranges lui attiraient les railleries de ses camarades; son application au travail avait fait place à l'ennui et au dégoût, et sa préoccupation faillit plus d'une fois devenir fatale aux clients de maître Zorn. Livré tout entier à une pensée absorbante, l'élève en pharmacie confondait les médicaments, au mépris des lois du Codex et au grave préjudice des malades. Des plaintes nombreuses s'élevèrent contre lui, et Zorn, furieux, menaça de le chasser.

Boettger, insensible aux railleries comme aux reproches, ne songeait qu'à profiter des leçons du mystérieux inconnu et à réaliser les ambitieuses espérances que son père avait jetées dans son âme. Il disparut un jour, et pendant plusieurs mois on ignora ce qu'il était devenu. S'il faut en croire la légende, le vieux moine grec, sur le point de continuer son pèlerinage, avait remis à son enthousiaste disciple une fiole remplie de la liqueur précieuse qu'il avait composée et dont une seule goutte suffisait pour convertir en or une énorme

quantité de plomb ou de mercure. En faisant la part du merveilleux attaché à ces anciennes traditions, on peut croire au moins que Boettger et son maître en alchimie avaient réussi à fabriquer un métal ayant quelque ressemblance avec l'or, et dont la nouvelle substance appelée aujourd'hui *oréide* ou *bronze d'aluminium* peut donner une idée. Ce furent probablement les espérances éveillées par un tel résultat qui décidèrent Frédérick à quitter le pharmacien Zorn et à s'établir, avec un alchimiste nommé Siebert, dans un faubourg de Berlin.

Les illusions des deux adeptes s'évanouirent bientôt; au lieu des richesses qu'ils avaient rêvées, ils trouvèrent une misère profonde. Boettger résista longtemps aux conseils de cette rude institutrice; mais enfin, à bout de forces et de patience, n'ayant plus un kreutzer pour acheter du pain, il revint chez son patron et lui dépeignit sa détresse. Zorn, qui l'aimait sincèrement et admirait sa vive intelligence, consentit à le reprendre; bientôt même il lui accorda dans sa maison une place plus élevée.

Frédérick avait promis d'abandonner à tout jamais l'alchimie, et pendant quelque temps il tint parole. Mais quoi! être arrivé si près du but et renoncer à la gloire qui l'attend! Quand il sera riche et célèbre, ne reconnaîtra-t-il pas bien mieux les bienfaits et la générosité de son maître? Il recommença donc ses études secrètes; Zorn s'en aperçut, et Boettger, pour se justifier, eut recours à un coupable subterfuge. Il prétendit avoir trouvé le secret si longtemps cherché, et proposa d'en donner la preuve.

Le 1er octobre 1701, en présence du pharmacien, de sa femme et d'un pasteur de leurs amis, Frédérick procéda à cette expérience qui devait avoir sur son avenir une influence décisive. Il apporta un creuset, le plaça sur le feu et pria l'un des assistants d'y déposer lui-même le métal. Puis il remit à l'ecclésiastique une pincée de poudre rouge, qu'il lui recommanda d'envelopper dans du papier avant de la jeter au milieu du métal en fusion.



L'expérience. Dessin de Pelcoq.

Quelques minutes se passèrent dans un silence solennel. Enfin on retira le creuset, et l'on reconnut, avec une surprise mêlée d'effroi, qu'il contenait un lingot d'or. Le pasteur crut avoir assisté à une conjuration diabolique, et fit à Boettger un long sermon sur les dangers auxquels il s'exposait en poursuivant ainsi la richesse.

A peine rentré dans sa petite chambre, Frédérick se mit à rire de la crédulité de ces graves personnages, car son expérience n'était qu'un tour adroit d'escamoteur. Il s'égaya longtemps avec ses amis de la mine effarée du pasteur, de la confiance du bon pharmacien et de sa femme. Il ne savait pas alors combien plus tard il pleurerait amèrement ce mensonge!

Tout Berlin sut bientôt que Boettger avait trouvé le grand arcane. Frédéric-Guillaume, qui venait de mettre sur sa tête la couronne royale, apprit avec joie l'événement qui semblait devoir inaugurer si heureusement son règne. Il se fit remettre le morceau d'or que l'on disait fabriqué par le jeune alchimiste, et, s'étant assuré qu'il était du métal le plus fin et le plus pur, il donna des ordres pour faire venir Boettger à sa cour.

A cette nouvelle, Frédérick, fort décontenancé, et déplorant le succès de sa fraude, crut n'avoir d'autre moyen de salut que la fuite. Pour la seconde fois, il partit secrètement et demeura caché pendant plusieurs jours chez un de ses amis nommé Rœber. Mais le roi, furieux de voir échapper « la poule aux œufs d'or, » fit publier partout qu'une récompense de mille thalers serait accordée à celui qui ramènerait le fugitif. Boettger, saisi de terreur, se rendit la nuit suivante dans un vil-

lage voisin, où l'attendait une voiture qui le conduisit à Wittenberg, petite ville de Saxe, célèbre par l'université où Luther proclama pour la première fois ses audacieuses doctrines.

Frédérick, muni d'une lettre de recommandation, se fit recevoir au nombre des étudiants. Mais tandis qu'il suivait avec ardeur les leçons des célèbres professeurs de Wittenberg, un officier prussien se rendait auprès du gouverneur de la ville et réclamait son extradition. Le magistrat saxon, ayant demandé la cause de cette mesure violente, apprit que Boettger passait, à Berlin, pour un fabricant d'or. Il voulut en référer au prince de Fürstenberg, qui remplissait alors les fonctions de régent, car l'électeur de Saxe, Auguste, récemment élu roi de Pologne, aidait le czar Pierre Ier dans sa lutte contre Charles XII. Fürstenberg croyait à la transmutation des métaux; il s'empressa d'écrire à son maître et lui dépeignit avec enthousiasme les services que pourrait rendre le jeune alchimiste. Pendant ce temps, le malheureux Boettger attendait, dans les angoisses les plus cruelles, l'arrêt qui devait décider de son sort. Mais les deux princes étaient également résolus à lui ravir sa liberté pour s'assurer le monopole de sa découverte; Frédérick n'avait pas même la ressource de profiter « du conflit des voleurs, » car le gouverneur de Wittenberg avait commencé par le faire arrêter, et toute la question se bornait à l'alternative d'être prisonnier en Saxe ou en Prusse.



Le château de l'Albrechtsburg. Dessin de A. de Bar.

La lettre du prince de Fürstenberg avait produit au Zamek, palais des rois de Pologne, une vive émotion. Auguste, ayant fait venir aussitôt son ministre et son favori le comte Beichling, s'enferma pendant plusieurs heures avec lui pour délibérer sur la grande nouvelle. Les deux illustres personnages s'entretinrent longuement du profit que devait donner la merveilleuse découverte : avoir en sa possession une mine d'or inépuisable, était un sûr moyen de sauvegarder la Pologne et de résister aux armes victorieuses de Charles XII. En discutant ces graves intérêts, ils avaient presque oublié le pauvre élève en pharmacie, instrument créateur de tant de richesses. Après s'être enivrés de leurs rêves ambitieux, le roi et le courtisan se regardèrent :

— Ne faudrait-il pas, dit Auguste avec hésitation, empêcher ce Boettger de porter ailleurs sa découverte?

— Sans nul doute, répondit vivement Beichling; il faut l'envoyer dans un de vos châteaux forts et le garder au secret.

— Ce sera une triste récompense de ses services.

— Bah ! Votre Majesté lui fera donner un riche appartement, et une table chargée des meilleurs vins de votre

cave; il ne sera pas si à plaindre, et il ne songera guère à regretter une liberté dont il profitait si peu chez son maître le pharmacien.

Le roi semblait irrésolu.

— Songez-y, sire, reprit Beichling, une trop grande compassion pour cet aventurier peut devenir fatale à tout le pays.

— D'ailleurs, ajouta le roi, qui cherchait à mettre d'accord son intérêt et sa conscience, dès qu'il nous aura fait connaître sa recette, et se sera engagé à ne la donner à personne, nous lui rendrons sa liberté en le comblant de biens et d'honneurs.

Le prince de Fürstenberg reçut l'ordre de faire conduire Boettger à Dresde sous bonne escorte, et de le loger dans la *Maison d'or*, mystérieuse résidence qui faisait partie du château et possédait depuis bien des années un laboratoire secret.

Un soir de novembre, on avertit Frédérick de se tenir prêt à suivre ses gardes. Où le conduisait-on? Quel sort lui était réservé? Ses guides gardaient à cet égard le silence le plus absolu.

Dès qu'il fut arrivé à Dresde, deux conseillers, sous prétexte de lui tenir compagnie, logèrent dans son appartement. Ils étaient chargés de le garder à vue, et ils avaient pris l'engagement solennel de ne jamais révéler la présence du captif.

Ainsi donc, à seize ans, Frédérick se voyait séparé de sa famille et de ses amis, séparé du monde entier, car on avait pris toutes les mesures nécessaires pour faire disparaître ses traces. Et quelle serait la fin de cette captivité? Le gibet, sans doute, lorsque son impuissance serait reconnue. Sa santé s'altéra, son caractère s'aigrit, sa raison même faillit succomber. Les bontés paternelles du prince de Fürstenberg, qui prenait un vif intérêt à sa situation, purent seules l'aider à supporter cette crise douloureuse. Il se soumit enfin à une destinée qu'il ne pouvait combattre et reprit avec ardeur l'étude de l'alchimie, car le prince avait promis d'obtenir du roi son élargissement dès que Frédérick aurait fait connaître sa précieuse recette. Comme on le pense bien, les efforts du jeune adepte échouèrent complétement, et, pendant près de dix années, nous le voyons employer toutes les ressources de son esprit pour inventer sans cesse de nouveaux stratagèmes, de nouvelles excuses qui pussent faire prendre patience à son royal patron. Nous n'entrerons pas dans les détails de cette longue captivité, qui devait le mettre sur la voie d'une brillante découverte, mais aussi étouffer sa dignité morale et ruiner sa santé.

Cependant le roi de Prusse se montrait fort irrité, il envoyait dépêches sur dépêches pour demander que le captif lui fût livré. Auguste refusa nettement, en disant que Boettger n'avait commis aucun crime et n'était pas sujet prussien. A cette réponse, Frédéric-Guillaume frappa du pied avec fureur, et appela « des ânes » les hauts et nobles fonctionnaires qui avaient laissé échapper le jeune alchimiste. Il ne parlait de rien moins que de mettre la Saxe à feu et à sang; mais la réflexion calma ses dispositions belliqueuses. Sa royauté naissante avait besoin de la paix pour grandir et se fortifier.

Auguste, moins sage, compromettait la sienne par une guerre acharnée contre le héros du Nord, l'invincible Charles XII. Le roi de Suède envahissait l'une après l'autre toutes les places fortes de la Pologne, et bientôt Auguste, dont les finances étaient épuisées, n'eut plus d'espoir que dans les promesses de Boettger. « Tout va mal ici, lui écrivait-il, et je n'espère aucun secours, à moins que Dieu ne me vienne en aide par votre entremise. »

De son côté, le prince de Fürstenberg pressait vivement Frédérick de sauver le roi et la nation; toute nouvelle excuse était impossible. L'alchimiste promit de livrer trois cent mille thalers au bout de quelques jours et d'en fournir ensuite cent mille tous les mois. Après avoir donné sa parole, il attendit, avec l'anxiété la plus vive, les événements qui allaient suivre.

Un accident imprévu vint à son aide : Auguste fit une chute de cheval fort dangereuse; se croyant près de mourir, il résolut de voir Boettger pour obtenir la révélation de son secret, et léguer à son fils, encore enfant, ce riche héritage. Un officier nommé Sternfeld partit pour Dresde, muni d'ordres scellés du sceau royal. Fürstenberg lui remit sans peine le prisonnier, et, le soir venu, Frédérick et son guide se dirigèrent vers la porte de Pirna, où des chevaux les attendaient.

L'espoir de la liberté brillait enfin devant les yeux du captif. La nuit était sombre, Boettger avait un cheval agile et vigoureux, un seul homme l'accompagnait. Tout favorisait son évasion. Arrivé près d'un petit bois, il s'élança de toute la vitesse de sa monture et disparut bientôt dans les ténèbres. Il atteignit Prague le lendemain; deux jours après, il était à Ens, dans la haute Autriche. Brisé de fatigue, mais le cœur plein de joie, il voulait continuer sa route le soir même; par malheur, les chemins étant fort dangereux, les postillons refusèrent de marcher pendant la nuit. Le lendemain matin, Boettger, impatient de partir, faisait charger son bagage, lorsque deux officiers saxons lui mirent la main sur l'épaule et donnèrent ordre à leurs hommes de s'emparer de sa personne.

Le malheureux alchimiste fut ramené à Dresde et soumis à une reclusion beaucoup plus rigoureuse qu'auparavant. Cette affaire aurait eu peut-être des suites fâcheuses, si le roi n'avait été en ce moment trop gravement occupé des affaires de l'État. Les Suédois, après avoir chassé Auguste de la Pologne, envahissaient la Saxe. On fit transporter à Kœnigstein tous les objets que l'on voulait soustraire au pillage, et l'on se mit en devoir d'opposer à l'ennemi une résistance désespérée.

Parmi les joyaux de la couronne, Boettger était considéré comme le plus précieux. On le conduisit donc à la forteresse, accompagné de trois ouvriers qui devaient le seconder dans ses travaux. Le secret de son nom ne fut révélé à personne; il n'était connu à Kœnigstein que sous ce titre : le seigneur aux trois serviteurs. Quand le roi ou le prince de Fürstenberg lui adressaient une lettre, ils y mettaient pour toute suscription : A mon illustre ami.

Le fort de Kœnigstein, situé au bord de l'Elbe sur un roc escarpé, servait depuis fort longtemps de prison d'État, et renfermait alors d'illustres captifs : le comte Beichling, ce favori d'Auguste qui avait compté pour si peu de chose la liberté du pauvre Boettger, et le célèbre Patkul, noble suédois qui, trahissant son pays, était entré au service des Russes. Mais, accusé de livrer au roi de Suède les secrets de la Saxe et de la Russie, il fut arrêté et jeté dans un cachot.

Cependant Boettger, n'étant plus gardé à vue, avait senti se ranimer ses espérances d'évasion. Les gardes, confiants dans les solides murailles de la forteresse, venaient seulement à certaines heures pour lui apporter sa nourriture. Il prétexta les besoins de son travail, se-

procura différents outils et réussit à se frayer un passage à travers les épaisses maçonneries. Malheureusement ses fatigues et sa patience n'eurent pas le résultat qu'il attendait. Le chemin si laborieusement tracé ne le conduisit pas vers la liberté, mais dans le cachot de Patkul.

Cet échec, au lieu de décourager Frédérick, lui donna une nouvelle énergie; il n'était plus seul désormais, un autre s'associerait à ses efforts. Le célèbre Suédois, charmé de l'esprit actif et industrieux du jeune homme, forma aussitôt le projet de se servir de lui pour se réconcilier avec Charles XII, se venger de la Saxe et de la Russie. Devinant le caractère généreux de Boettger, il lui représenta le mérite qu'il aurait à devenir un instrument de délivrance pour ses compagnons de captivité. Le plan de Patkul, qui devait être mis à exécution au commencement de 1707, avait pour principal objet de remettre la forteresse aux mains du roi de Suède. Frédérick, séduit d'abord par le prestige de ce rôle de libérateur et par les dangers de la lutte, ne tarda pas à reconnaître le véritable but du complot. Placé dans la cruelle alternative de trahir ses amis ou de livrer à l'ennemi le dernier rempart de la Saxe, Boettger se trouvait dans une douloureuse perplexité. Le visage inondé de larmes, il se tordait les mains avec désespoir; ses trois aides, touchés de sa détresse, lui arrachèrent enfin son secret et le pressèrent de tout révéler au roi. L'un de ces hommes avertit même le gouverneur de Kœnigstein, qui redoubla de vigilance, et déjoua les tentatives des prisonniers.

Ainsi se termina la conjuration qui avait failli devenir si fatale à la Saxe. Peu de temps après, la paix fut conclue et l'on ramena Boettger à Dresde. Mais cette fois, au lieu de le loger à la Maison d'or, on le conduisit dans un bâtiment qui s'élevait sur les remparts mêmes de la ville et qui avait reçu le nom de *Bastion de la Jeune Fille.*

Cette antique construction a fait place aujourd'hui à une délicieuse promenade, bien connue de tous les voyageurs, la Terrasse de Brühl. Au temps de Boettger, les habitants de Dresde n'approchaient qu'en tremblant de ce lieu redouté, car son nom rappelait au peuple une lugubre tradition. Dans les souterrains se trouvait, disait-on, une gigantesque statue, représentant les traits d'une jeune fille et tenant un glaive dans chaque main. On amenait auprès d'elle les prisonniers que l'Etat voulait faire disparaître sans bruit. Mais à peine la victime avait-elle arrêté ses yeux sur la farouche déesse, que les deux glaives se rapprochaient pour lui trancher la tête, et une trappe, s'entr'ouvrant, laissait tomber dans l'Elbe ses restes mutilés.

Notre alchimiste ne put se défendre d'un sentiment de crainte quand il se vit amené dans le Bastion de la Jeune Fille et placé sous la surveillance militaire. Ce qui rendait sa situation plus critique encore, c'était la présence continuelle d'Auguste, qui, dépouillé de la Pologne, ne quittait plus ses Etats allemands.

Il venait souvent visiter Boettger, s'informait du résultat de ses travaux. Quelquefois la patience lui échappait. « Ayez soin, dit-il un jour au fabricant d'or, de remplir au plus vite vos promesses, ou sinon... » Frédérick lut le reste de la phrase dans les yeux irrités du roi, qui le laissa en proie aux plus vives alarmes.

Il était temps que la fortune vînt au secours du malheureux alchimiste. Elle ne lui fit pas découvrir ce qu'il cherchait, mais elle le rendit maître d'un secret qu'il ne cherchait pas.

Surexcité par la crainte de la mort, il avait repris ses travaux avec une fiévreuse activité. Tschirnhaus, noble saxon et savant minéralogiste, que le prince de Fürstenberg lui avait adjoint dans ses travaux et avec lequel il s'était lié d'une étroite amitié, se livrait avec lui à d'incessantes recherches. Les deux savants croyaient arriver enfin au but si ardemment poursuivi, s'ils pouvaient obtenir des creusets capables de résister à une très-haute température. Ils employèrent une argile d'Okrilla, qui leur servit à fabriquer une poterie, dure et très-solide, ayant tous les caractères de la porcelaine, sauf la transparence. Boettger fut le premier à en faire la remarque; et Tschirnhaus, que l'insuccès des expériences alchimiques commençait à décourager, crut voir dans cette découverte le salut de son ami.

— Frédérick, s'écrie-t-il, vous venez de trouver la substance qui forme la base de la porcelaine. Votre pardon est assuré. L'Electeur a dépensé des millions pour réunir dans un musée des poteries chinoises et japonaises. Que ne donnera-t-il pas à celui qui aura doté son pays de cette magnifique découverte?

— Hélas! répondit Boettger avec découragement, Auguste en fera, je le crains, bien peu de cas. Ce qu'il admire dans les porcelaines de la Chine et du Japon, c'est leur blancheur, leur transparence; celle que nous venons de fabriquer est à la fois rouge et opaque.

— Bah! répondit Tschirnhaus en riant, je garantis que notre *porcelaine rouge* fera fureur dans toute l'Europe. D'ailleurs nous sommes maintenant sur la voie, je vais trouver le prince de Fürstenberg et lui apprendre notre succès.

Comme Tschirnhaus l'avait pensé, le roi qui, était fin connaisseur, apprécia fort la nouvelle poterie. Si Boettger arrivait à fabriquer la véritable porcelaine, ce serait pour la Saxe une mine d'or plus sûre et plus féconde que celle qui devait sortir du creuset de l'alchimiste. Auguste ordonna la construction de nouveaux fours, fit venir de la Hollande, célèbre pour ses faïences, d'habiles ouvriers, et le Bastion de la Jeune Fille devint le berceau de la grande manufacture qui plus tard fut transportée à Meissen.

On plaça dans le musée de Dresde les échantillons de la nouvelle porcelaine. Le roi en était fier et se plaisait à les montrer aux visiteurs princiers qu'il recevait dans ses Etats. Un jour, Frédéric-Guillaume de Prusse se rendit en Saxe avec plusieurs grands seigneurs de sa cour; Auguste mit un empressement malicieux à lui faire admirer les poteries du jeune alchimiste que tous les deux s'étaient disputé avec tant d'acharnement. Il offrit au roi de riches présents que Frédéric-Guillaume accepta d'un air de mauvaise humeur mal dissimulée. « Ce vaurien d'apothicaire, murmura-t-il entre ses dents, aurait bien mieux fait de rester à Berlin, sa poterie est vraiment plus belle que je ne le croyais. »

Cependant Boettger n'avait encore fabriqué que de la porcelaine rouge. Une circonstance insignifiante en apparence fut pour l'esprit observateur de Frédérick le trait de lumière qui lui permit de compléter sa découverte.

Un riche maître de forges, nommé Schnorr, traversait un jour à cheval ses domaines situés aux environs de l'Erzgebirge; les pieds de sa monture s'enfoncèrent dans une terre blanche et molle; surpris de cet obstacle imprévu, il mit pied à terre pour aider l'animal à sortir de ce mauvais pas. En examinant de plus près l'argile, il fut frappé de sa finesse remarquable, et comme c'é-

tait un habile spéculateur, il songea aussitôt que cette substance pourrait remplacer la farine d'amidon employée alors pour les perruques. Le succès répondit à son attente. La nouvelle poudre avait sur l'amidon un grand avantage : elle coûtait beaucoup moins cher. Aussi Schnorr en vendit-il une grande quantité dans les principales villes d'Allemagne, et le valet de chambre de Boettger, comme beaucoup d'autres, s'empressa de saisir cette occasion d'augmenter les bénéfices de sa place.

Un matin, en prenant sa perruque, Boettger s'étonna de la trouver plus lourde que de coutume, il en demanda la cause, et le serviteur économe fut obligé d'avouer qu'il avait employé « la terre blanche de Schnorr. » De l'argile blanche, n'était-ce pas là cette matière que l'Europe enviait à l'Asie?... Frédérick en fit aussitôt l'essai. Qui pourrait dire avec quel soin il surveilla l'œuvre difficile de sa cuisson, combien son âme fut agitée tour à tour par la crainte et par l'espérance. La première épreuve ne réussit pas. Néanmoins Boettger, en contemplant les débris mutilés que l'on retira du four, poussa une exclamation de joie. Il en voyait assez pour être sûr qu'il possédait la substance si longtemps cherchée, c'est-à-dire le kaolin, qui sert de base à la porcelaine blanche.

Il renouvela ses expériences. Les essais de cuisson duraient quelquefois cinq jours et cinq nuits. Notre savant, animé par l'espoir du succès, ne sentait pas la fatigue. Il savait communiquer son ardeur à ses ouvriers, et par une conversation vive et piquante éloigner le sommeil de leurs yeux.

Il recueillit enfin le fruit de tant d'efforts et put, en 1709, présenter à Auguste des coupes et des vases exactement semblables à ceux de la Chine et du Japon. L'Electeur, transporté de joie, pardonna facilement à l'inventeur de la porcelaine les fautes et les ruses de l'alchimiste. Boettger, affranchi désormais de toute crainte, se livra entièrement à ses utiles travaux.

Les ateliers du Bastion de la Jeune Fille ne suffisaient plus à la manufacture grandissante. Auguste, en 1710, ordonna de la transporter dans l'Albrechtsburg, château bâti sur les bords de l'Elbe, au milieu de la petite ville de Meissen.

Des précautions extraordinaires furent prises par le gouvernement pour tenir secrets les procédés de fabrication. On défendit sous les peines les plus sévères l'exportation du kaolin; on le faisait venir dans des tonnes scellées, et l'on exigeait de tous les ouvriers qui travaillaient à la manufacture le serment solennel de n'en révéler jamais les mystères à personne. La moindre indiscrétion était punie de mort ou d'une reclusion perpétuelle dans les cachots de Kœnigstein.

Boettger fut nommé directeur de la fabrique de Meissen, et obtint en 1714 sa liberté complète. Après une vie si agitée, il pouvait enfin jouir en paix de sa nouvelle fortune; mais une longue reclusion, l'inquiétude, le chagrin, la fatigue avaient altéré sa robuste constitution; les vins exquis, la bonne chère dont on chargeait sa table pour lui rendre la perte de sa liberté moins sensible, avaient exercé sur son caractère une funeste influence. Devenu riche et libre, il s'adonna à tous les excès, et mourut en 1719, à l'âge de trente-cinq ans, triste exemple de l'effet désastreux des passions sur les plus brillantes qualités de l'esprit et du cœur. Toutefois, ses fautes et ses faiblesses ne doivent pas nous faire méconnaître l'importance d'une découverte qui enrichit aujourd'hui l'Europe et forme l'une des branches les plus intéressantes de son industrie.

ÉMILE JONVEAUX.

CHRONIQUE DU MOIS.

MÉRY.

Hélas! l'heure est sévère; elle amène à sa suite des funérailles sans cesse renouvelées. Il n'y a pas déjà si longtemps que nous perdions l'auteur de *Picciola*, cet aimable et dévoué Saintine, ingénieux esprit qui n'est pas encore remplacé, et voici déjà qu'aujourd'hui même il nous faut porter le deuil du plus brillant écrivain, tout petillant de grâce et de bonne humeur, qui ait illustré la révolution de 1830. Vous avez nommé M. Méry. Il fut, pour les écrivains et pour les lecteurs du *Musée des Familles*, un bon camarade, un digne compagnon, un sage et savant improvisateur des plus belles histoires. Jamais lassé, jamais attristé. Il écrivait comme un oiseau chante; il aimait les bruits sonores, les belles paroles, la grande histoire aux nobles accents. Il était tour à tour voyageur, conteur, poëte, et la poésie et la prose obéissaient également à sa fantaisie. Enfin, pour tout dire, il était fort laborieux en se vantant de sa paresse, très-casanier, même en racontant ses voyages. Rien n'égalait sa joie, aussitôt qu'il avait réuni autour de sa parole un auditoire attentif, curieux et croyant. Fils du Midi, il en avait toutes les ardeurs, et la Provence, heureuse d'un pareil fils, l'entourait de ses meilleures tendresses. Toute la littérature française a regretté ce bel esprit. Il a tenté, dans le domaine des belles-lettres, les plus difficiles aventures; il a renversé de nombreux obstacles; il a touché vaillamment aux plus difficiles parties de l'art d'écrire. Il était un poëte épique. Il écrivait, en se jouant, de lestes et vives comédies, et comme enfin de la comédie à la satire il n'y a pas un grand abîme, il se trouva tout de suite un poëte satirique. Mais nous sommes de bonnes gens; nous n'aimons pas la satire, et nous ne serions pas fâchés de ne pas rencontrer les *Némésis* dans cette suite, ingénieuse et vivante encore, de romans et de récits pittoresques. Là se trouve, en effet, la gloire véritable, ou, pour dire un mot plus simple, la juste renommée du poëte Méry.

Il vint au monde à la fin du dix-huitième siècle, à l'heure où la révolution française, échappée à la terreur, entraît à pleines voiles, sinon dans un océan pacifique, au moins dans une suite de victoires, de batailles et de conquêtes qui devaient signaler le premier empire. L'enfant grandit en pleine paix, et pourtant, quand il fut un jeune homme, et qu'il sentit l'inspiration lui venir, ses regards se portèrent du côté de Sainte-Hélène; écolier tout rempli de passions naissantes, il célébrait l'infortune de l'illustre exilé. Ce héros, captif des Anglais, au milieu d'un flot plein de tourmentes, remplissait ces esprits enthousiastes d'une admiration sans égale. Ils ne voyaient que l'empereur; ils n'entendaient

que l'empereur, et quand il fut mort, appelant : *Aux armes!* et songeant encore à des guerres pleines de confusion, ces mêmes jeunes gens dont il eût fait des soldats destinés à mourir sur tous les champs de bataille, eurent des louanges et des larmes pour *leur empereur*. Pas un mot pour le roi pacifique, ami des libertés nouvelles, des chaumières réparées, des campagnes pleines de blé, des coteaux chargés de vendanges. Les ingrats! Ils repoussaient de leur cœur les vieux rois entourés de la bénédiction des laboureurs; leur première inspiration était pour l'empire et pour l'empereur.

Ceci est l'histoire, ou peu s'en faut, des jeunes gens qui devaient être plus tard la fête et l'honneur du présent siècle. Ouvrez les poëmes de lord Byron, les livres de Walter Scott, les *Messéniennes* de Casimir Delavigne, les *Méditations poétiques* de Lamartine, les *Odes* et les *Orientales* de Victor Hugo, les poëmes d'Alfred de Vigny, les légendes d'Edgar Quinet, les romans de Balzac, ouvrez les chansons de Béranger... partout l'empire et l'empereur. Voilà pourquoi il ne faut pas s'étonner de tous ces livres si différents l'un de l'autre, et dont le fond est le même. Ils sont bien rares les écrivains de nos jours qui ont échappé à cette irrésistible tentation. Méry fut un des premiers qui proclama la

Méry. Dessin de Bocourt, d'après une photographie appartenant à M. Ch. Wallut.

nécessité de l'empire à venir. Il écrivit en vers, dès qu'il sut écrire; assez semblable à son maître Ovide, il pouvait dire à son tour :

> ... *Quidquid tentabam scribere, versus erat!*
> .. Et, malgré moi, ma prose était en vers!

En vain, la révolution de 1830, que l'on pourrait appeler, tant elle fut pure de toute espèce d'excès : *l'innocente révolution*, semblait ouvrir à tous ces ambitieux de la parole ardente une carrière à la taille de leur talent; vain espoir. Ils reportèrent sur la royauté nouvelle une grande part de leurs rancunes injustes, et, tout d'abord, donnant le signal de la résistance, on vit le poëte Méry, tout brillant de sa jeune renommée, apporter l'enthousiasme et les forces de sa muse aux traits acérés. Ce n'était donc pas assez d'avoir livré aux publiques risées, dans un poëme qui n'eut pas moins de quinze éditions, M. de Villèle et ses collaborateurs, étonnés de voir surgir toutes ces haines. Ce n'était donc pas assez d'avoir pris M. de Peyronnet à partie, et M. de Corbière et tous les autres, dans une suite de satires dignes, pour la forme excellente surtout, du *Lutrin* de Despréaux, il fallait encore épouvanter la royauté nouvelle de ces rires, de ces menaces et, disons tout, de ces malédictions. En ce moment, M. Méry et son collaborateur Barthélemy ne sont plus seulement des poëtes,

ce sont des hommes politiques. Nous ne pouvons et nous ne voulons pas les suivre en ces sentiers, dont la cendre même recèle un incendie. Il ne nous convient pas de nous mêler à ces batailles. Nos pères en ont ri sans honte et sans remords, nous serons, en ceci, plus sérieux que nos pères. Et pourtant que de belles choses dans ces poëmes, qui sans cesse et sans fin nous tenaient attentifs; mélange éclatant de sourires, de malédictions, de promesses, de vengeances.

Bientôt, heureusement, revenu à des émotions moins violentes et plus justes, le poëte Méry et son compagnon se mirent à célébrer, dans un poëme aux cent actes divers, Napoléon en Égypte, et l'on vit tour à tour dans cette odyssée une gloire sans égale, un courage héroïque et les grands aspects de la terre des Pharaons : les pyramides, Thèbes, le mont Thabor, le vieux Nil, fils de la terre. On reste encore ébloui à la double entreprise du général Bonaparte et du jeune Méry :

Puissent les souvenirs de cette grande histoire
Consoler notre siècle, orphelin de la gloire!
Indolents rejetons d'aventureux soldats,
Suivons aux bords du Nil leurs gigantesques pas,
Dans ces déserts brûlants où montent jusqu'aux nues
Des sépulcres bâtis par des mains inconnues.

Certes, l'invocation était belle; elle suffisait pour imposer silence, et volontiers le lecteur était attentif à des promesses ainsi faites.

Citons encore ce lendemain d'une bataille. A l'heure où vous lirez ces souvenirs lointains du bruit de nos grandes armées, sans nul doute vous aurez entendu les clameurs de batailles plus voisines de nous, et non pas moins solennelles. Peut-être alors trouverez-vous une tristesse inattendue à cet écho de la gloire d'autrefois :

Mais le rideau des nuits, lentement déroulé,
Confond avec le sol l'horizon reculé;
Le bruit de la bataille expire, et, dans la plaine,
Le silence pensif a repris son domaine.
Alors les sons confus d'un étrange concert
S'élèvent lentement; l'immobile désert
Ecoute, comme un homme en sa vague insomnie,
Des cascades du Nil la lointaine harmonie;
Dans ses cris éternels, le nocturne grillon
Demande au sol brûlant un humide sillon;
Et, transfuge des eaux, sur le sable infertile
Se traîne, en mugissant, l'immense crocodile.
A ces bruits solennels, pour la première fois,
Des hommes inconnus mêlent leur grande voix...

Puis, quand il eut accompli tous ces pèlerinages poétiques, le poëte, enfin calmé, revint aux idées clémentes, aux émotions pacifiques. Il revint à la chère patrie, aux enchantements de Marseille, digne fille des Phocéens. On dirait un coin de la Grèce ici transporté; on dirait l'écho des Cyclades blanchissantes. Exilé dans Marseille, Milon, le célèbre client de Cicéron, comme il lisait le plaidoyer revu et corrigé de son illustre avocat : « S'il avait prononcé cette plaidoirie ainsi refaite, disait-il, je ne mangerais pas les excellentes barbues de Marseille; » et les barbues le consolaient de son exil. Méry est purement et simplement un Marseillais. Après tant d'orages, et se retrouvant sous le beau ciel natal, il improvisait une ode à sa louange. Il entendait, sans doute, en ce moment, le *Cara patria!* du grand musicien qu'il a aimé et célébré jusqu'à son dernier jour :

. . . .
Restons dans la cité que tant d'azur couronne,
Qu'éclaire un beau soleil, que la mer environne
Le rivage natal est un si doux lien!
Pourquoi, si tout ici surpasse notre envie,
De relais en relais tourmenter une vie?
Pourquoi changer quand on est bien?

Toute joie est ici : bains tièdes sur nos plages,
Gais festins sur le roc, parfums de coquillages,
Promenades du soir dans le golfe riant;
Quand l'automne à l'hiver abandonne la plaine,
Un beau port, où janvier réchauffe son haleine,
Sous notre soleil d'Orient.

Voilà comme il écrivait en vers. Dans la première hâte, au retour du convoi funèbre, peu d'écrivains auront cité les vers de Méry, oublieux que le poëte n'a pas de meilleure louange. Il faut dire aussi que pas un de ses amis n'a manqué de mémoire à raconter la grâce et le bonheur de Méry dans ses beaux jours, lorsque, libre enfin de tout travail, il s'abandonnait à cette improvisation voisine du génie. On ne l'appelait pas en vain le *grand soliste!* il aimait à parler seul; il en voulait à toute l'attention de l'auditoire, et causer comme on cause lui paraissait plus qu'une duperie, une fatigue.

Voulez-vous savoir avec quelle verve il racontait :

« Un jour, dit-il, j'arrive tout haletant à une maison du faubourg Saint-Honoré. On m'avait invité à dîner pour six heures, et il en était bien sept. Je grimpe l'escalier, avec l'idée fixe d'un homme qui craint de tomber au milieu de gens attablés et furieux d'avoir attendu.

« Je sonne, la porte s'ouvre, et de l'antichambre je vois déjà briller les lumières de la salle à manger, et j'entends un cliquetis de fourchettes. « Ma foi, me dis-« je, prenons notre parti en brave et sauvons la position « par un trait qui peigne mon empressement. »

« Gardant mon chapeau, mon pardessus, j'enfourche ma canne et je fais irruption dans la salle, dont je commence à faire le tour, avec la pétulance et les Hop! hop! d'un écuyer de huit ans. Tout en galopant j'examine les figures des convives, et non sans surprise, car elles m'étaient toutes inconnues. Enfin, j'arrive au maître de la maison, qui me regarde avec de grands yeux... Fatalité! ce n'était ni mon amphitryon ni ses convives. Je m'étais trompé d'étage.

« Ma foi, mon tour de manége n'était pas terminé, et je ne vis d'autre parti à prendre que d'achever en toute hâte. Arrivé à la porte, je tourne brusquement, je traverse l'antichambre et je me jette dans l'escalier, toujours chevauchant... Mieux valait passer pour un fou que d'être réduit à confesser bêtement mon erreur. »

Voulez-vous savoir encore comment un grand poëte jugeait cet aimable poëte, ouvrez les *Voix intérieures*, et lisez cette page adressée par Victor Hugo à ses enfants, qu'il vient d'éloigner dans un moment de fatigue et d'humeur et qu'il rappelle. Elle a pour titre : *A des oiseaux envolés.*

Voyons, faisons la paix; je vous prie à mains jointes;
Je vous livrerai tout. . . . .
. . . .
Et puis brûlez les vers dont ma tête est semée,
Si vous tenez à voir ce qu'ils font de fumée!
Si c'était chez Méry, le poëte charmant,
Que Marseille la grecque, heureuse et noble ville,
Blonde fille d'Homère, a fait fils de Virgile,
Je vous dirais : « Enfants! ne touchez que des yeux
A ces vers qui demain s'envoleront aux cieux.
Ces papiers, c'est le nid, retraite caressée,
Où du poëte ailé rampe encor la pensée.

Oh! n'en approchez pas! car les vers nouveau-nés,
Au manuscrit natal encore emprisonnés,
Souffrent entre vos mains innocemment cruelles.
Vous leur blessez le pied, vous leur froissez les ailes;
Et, sans vous en douter, vous leur faites ces maux
Que les petits enfants font aux petits oiseaux. »

C'était merveille de voir Méry soudain s'agiter et par gestes, autant que par la parole, animer toutes sortes d'histoires qu'il oubliait, le malheureux! sitôt qu'il les avait inventées. Mais ce qu'il n'oubliait pas, c'était une belle page aussitôt qu'il l'avait lue. Il savait par cœur, dites-moi comment? Horace et Virgile, et Tacite. Au besoin, il récitait une oraison funèbre de Bossuet. Un jour de l'été de 1863, comme il visitait à Salzbach le lieu funeste où tomba M. de Turenne, il se mit à raconter toute la bataille. Il nous montra M. de Saint-Hilaire, le lieutenant général, disant à son fils qui le voyait blessé : *Ce n'est pas moi, mon fils, qu'il faut pleurer, c'est ce grand homme.* Il récita l'admirable page de Mme de Sévigné. Il démontrait la guerre, il nous la faisait toucher du doigt; peu s'en fallait qu'on n'entendît, hélas! le gémissement des champs de bataille éternellement renouvelés. Puis, tout d'un coup, voilà Méry se souvenant de l'oraison funèbre de Fléchier, la plus belle chose qu'il ait faite; après avoir récité ce grand passage : « Enfin, messieurs, qu'est-ce qu'une armée?... » il arrive au moment où l'orateur chrétien raconte à son auditoire comment le héros est tombé :

« N'attendez pas de moi que je décrive une scène tragique, que je vous montre ce grand homme étendu sur ses propres trophées, que je fasse crier son sang, comme celui d'Abel; que j'expose à vos yeux les tristes images de la religion et de la patrie éplorées. Dans les pertes vulgaires, on surprend, avec ces artifices de langage, la pitié des auditeurs. »

On l'écoutait bouche béante, et l'auditoire se prit à pleurer. Il savait par cœur les trois discours de Cicéron contre Verrès; il savait toute la *Catilinaire*. Comme il voyageait à Naples, il visita, naturellement, le tombeau de Virgile, et il récita d'une voix touchante, en guise d'oraison funèbre, tout le deuxième livre de l'*Enéide*. Anglais et Français se pressaient pour l'entendre; ou bien, si sa mémoire était en défaut, il inventait prestement un passage inédit de quelque poëte inconnu. Les plus savants le croyaient sur parole. Ah! c'était une riche nature, et quand il s'était bien dépensé en petite monnaie, il rentrait dans son repos. Pour un empire, en ces moments de bien-être, il n'eût consenti à toucher une plume. Alors il dormait, ou bien il jouait; trop riche et trop heureux eût-il été, s'il se fût contenté des échecs et du whist, qu'il jouait dans la perfection. Un beau jeu, bien joué avec talent et sang-froid par un galant homme, en ses moments de loisir, exige une assez grande intelligence. On a vu des joueurs d'échecs que les échecs faisaient célèbres. Mais les jeux de société ne suffisaient pas à l'activité du charmant poëte. Il aimait surtout les jeux de hasard. Que de belles journées il a perdues autour d'un tapis vert, cherchant à dominer le hasard, qui le terrassait toujours! Quelle fortune il a laissée entre les mains des croupiers! Et puis, quand il avait tout perdu, il redemandait au travail de quoi jouer encore. Il n'y a pas si longtemps que ce vieillard, car il était vieux avant l'âge, avait retiré des mains du prêteur d'argent un bel encrier que lui avait offert un journal dont il avait été le sauveur. Cet encrier représentait les principales héroïnes des romans de Méry; il y tenait, comme on tient à une récompense bien méritée, et pourtant il l'avait mis en gage pour payer une dette de jeu. Même quand la dette fut payée, il advint que, le détenteur refusant de rendre le gage, Méry plaida *pour son encrier*, comme autrefois Cicéron pour sa maison. Dans cette aimable plaidoirie, où il obtint gain de cause, « Ah! messieurs, disait-il, félicitez-moi d'être un joueur! Si je n'avais pas aimé le jeu, ou s'il m'avait bien traité, j'aurais été toute ma vie un paresseux. Eh bien, le jeu m'a réveillé; le jeu était ma dixième muse... ». Ami Méry, quand vous plaidiez ainsi, vous faisiez encore un paradoxe, un suprême paradoxe! La véritable inspiration vient à l'écrivain d'une vie heureuse et bien ordonnée. Admirez et contemplez, sans aller plus loin, les grands poëtes français. Voyez-les vivre : ils vivent doucement, simplement. Despréaux passe, en son jardin d'Auteuil, sous ses vieux ombrages, les meilleurs moments de sa vie. Ecoutez La Fontaine, il vous dira que le rêve éveillé fait tout son contentement. Montaigne se plaisait à chevaucher bien assis sur un bon cheval. Jean Racine, oublieux de *Phèdre* et de *Mithridate*, jouait à la procession avec ses enfants, et comme un jour le prince de Conti l'invitait à dîner : « Monseigneur, disait-il, j'ai rapporté de Versailles une grosse carpe, et je la dois manger avec ma femme et mes enfants. Que Votre Altesse Royale m'invite un autre jour! »

Non, non, le jeu n'est pas une excuse. Il faut garder son encrier, quand on a l'honneur d'être un écrivain; sa charrue, si l'on est un laboureur. Qui que nous soyons, bourgeois ou soldats, gardons précieusement nos armes et nos outils! Méry le savait bien, lorsqu'il réclamait son encrier avec tant d'instance. Hélas! il est mort sans avoir retrouvé ce bon camarade, et sa dernière action fut justement d'écrire un *bon* à l'adresse du détenteur.

Tel qu'il est, cet aimable et très-éloquent écrivain laissera sa trace et son souvenir. Le général La Fayette disait, à son lit de mort, aux amis qui l'entouraient : « Ne me plaignez pas, j'ai eu mon jour! Un jour à soi dans tant de milliers d'années est une illustre récompense pour un simple mortel. »

Le *Musée des Familles* ne saurait trop regretter ce collaborateur charmant; Méry avait fait exprès pour nous un livre à part, qui se retrouvera dans toutes les bibliothèques de nos lecteurs : *la Comédie des animaux*, une des perles de ce rare esprit, qui a égalé, sinon dépassé, le succès de la *Chasse au chastre*, d'*Héva*, de *la Floride* et de *la Guerre du Nizam*.

Voilà toute la chronique. Elle était hier encore tout à fait de la couleur du temps, lorsque la plus incroyable, la plus inespérée, la plus heureuse des nouvelles (relisez Mme de Sévigné) est venue changer la tristesse en joie, les inquiétudes de tant de mères en actions de grâce. Ah! la grande et belle nouvelle! le grand et beau génie qui a su préparer et prévoir tous ces événements! Hier la guerre et ses désastres, aujourd'hui la paix et ses splendeurs. Aussi bien, regardez au milieu du Champ de Mars cette active fourmilière d'architectes et de maçons, la plaine s'élève et la montagne s'abaisse. On verra des jardins remplacer, l'an prochain, ces sables mouvants; des eaux et des fleuves entretiendront la verdure autour de ce palais des féeries. O bonheur! la paix de Dieu, la paix des hommes, amènera sur les bords de la Seine, heureux et fiers, tout ce que le génie et la volonté de l'homme peuvent rêver, enfanter et produire de plus terrible et de plus charmant.

LE SALON DE 1866 (FIN).

Nous disions dernièrement que sans doute nous aurions commis bien des oublis; heureusement les œuvres durables ont le temps d'attendre, et les trois toiles que nous présentons aujourd'hui au public sont de ce nombre. Voici d'abord : *Varsovie, 8 avril 1861*, par un jeune peintre qui promet de porter dignement un nom déjà illustre, par M. Tony Robert-Fleury. « Une foule d'environ quatre mille personnes, dit le livret, dans laquelle se trouvaient beaucoup de femmes et d'enfants, prosternée à genoux, entourait la colonne de Sigismond, sur la place du château. Les troupes cernaient de tous côtés... l'infanterie fit feu. » C'est le *Moniteur* lui-même qui parle avec l'éloquente simplicité de l'histoire. L'exécution sage et forte, correcte et soignée, est peut-être un peu lourde, et les fonds manquent de perspective, mais cette grande page, largement conçue, fermement tracée, fait le plus grand honneur à M. Tony Robert-Fleury.

Voici encore un artiste qui se révèle. Le *Fou sous Henri III*, de M. Roybet, est un fier et un fin morceau de peinture. Costumé de rouge de la tête aux pieds, penché en avant comme s'il guettait une victime, l'œil



La Fille repentante, tableau de Duverger, d'après une photographie de Bingham. Dessin de Duvivier. (Salon de 1866.)

bridé par un clignement loustic, les lèvres retroussées par un sourire méchant qui montre les dents, il tient en laisse deux mâtins de boucher qu'il s'apprête sans doute à lancer aux jambes de l'homme qu'il attend. Son visage bizarre, encadré par un collier de barbe, a la noire malice d'un Sbrigani de cour. C'est bien celui d'un de ces bouffons redoutés qui gambadaient comme des singes privés, dans les châteaux des Valois, et dont les plus fiers seigneurs craignaient les morsures. Les rouges du pourpoint sont d'une transparence admirable; ils se dégradent, dans l'ombre où ils sont tenus, par des nuances d'un clair métallique et d'une chaleur amortie.

M. Carolus Duran a représenté avec énergie et talent un petit drame italien que le livret décore du titre de : *l'Assassiné, souvenir de la campagne romaine.* La victime, rapportée sur un brancard, dans une rue de village, sa fiancée, qui se jette sur le cadavre et le tient convulsivement embrassé, la mère et le père, la petite fille, qui étouffe ses sanglots, l'aïeule, Hécube rustique, qui s'avance pliée sur son bâton : tous ces personnages sont rendus avec une fidélité, une exactitude où l'on sent le souvenir plus encore que l'invention.

Ch. WALLUT.

Paris. — Typ. Hennuyer et fils, rue du Boulevard, 7.

LES MERVEILLES DE L'ART CHRÉTIEN.

LA CATHÉDRALE DE SENS.



La cathédrale de Sens. Dessin de H. Clerget.

Avec sa merveilleuse façade, ses deux clochers, véritable orfévrerie de pierre, ses trois porches et ses trois nefs, son chœur admirable de grâce et de légèreté, ses colonnes surmontées de chapiteaux artistement fouillés, ses voûtes d'une construction à la fois grandiose et légère, son maître-autel couronné par un splendide baldaquin, avec ses vitraux peints par Jean Cousin, la cathédrale de Sens peut passer, à juste titre, pour un des plus magnifiques spécimens de l'art gothique en France. Comme presque toutes les églises du moyen âge, elle rappelle l'idée symbolique de Jésus mis en croix. Le grand autel représente la tête du Christ, les chapelles rayonnantes de l'abside la couronne de son front, les nefs et le transept le corps et les bras étendus.

De grands souvenirs historiques se rattachent à la cathédrale de Sens. Sur l'emplacement qu'elle occupe, s'élevait autrefois un temple païen, remplacé, lors de la conversion des Gaules au christianisme, par trois chapelles dédiées à saint Étienne, puis par une église qui, incendiée en 970, fut rebâtie au onzième siècle et achevée seulement en 1526. Le pape Alexandre III, réfugié en France, y célébra la sainte messe en 1163. Vingt ans après, Thomas Becket, le fameux archevêque de Cantorbéry, vint à son tour lui demander asile et y séjourna quelque temps. On y voit encore un tableau représentant la mort de Thomas Becket, au pied de l'autel, ainsi que les portraits de tous les archevêques de Sens, le mausolée du cardinal Duprat, précepteur et ministre de François Ier, celui du cardinal Duperron, l'un des plus savants prélats du seizième siècle, enfin ceux du Dauphin et de la Dauphine, père et mère de Louis XVI. Ce dernier monument, chef-d'œuvre de Coustou et de ses élèves Julien et Beauvais, fut mutilé pendant la Révolution, mais a été de nos jours complétement restauré.

Ch. RAYMOND.

LE SPECTACLE EN FAMILLE.

MADAME S'ENNUIE. — COMÉDIE EN UN ACTE.

DISTRIBUTION.

Hortense de Faudoise, jeune veuve (vingt-cinq ans).
Mariette, sa femme de chambre (vingt-deux ans).
René d'Auchamps (trente ans).

(La scène se passe de nos jours à Trouville.)
Petit salon très-simplement meublé.

SCÈNE I.

HORTENSE, MARIETTE.

(*Hortense, en toilette de soirée, est assise devant une psyché. Mariette achève de la coiffer.*)

HORTENSE.

Décidément, Mariette, cette coiffure me va horriblement. J'ai l'air d'un clair de lune.

MARIETTE.

Madame plaisante. Jamais je ne l'ai vue aussi jolie.

HORTENSE.

Est-ce que vous avez quelque chose à me demander?

MARIETTE.

Madame sait bien qu'une femme de chambre a toujours quelque chose à demander, mais je puis lui jurer que j'ai fait ce compliment sans arrière-pensée.

HORTENSE.

C'est bien, c'est bien, Mariette, je vous donne ma robe bleue... vous savez... celle qui ne vous plaît pas.

MARIETTE.

Elle ne me plaît pas... pour madame, mais... pour moi, c'est autre chose. — Quelle coiffure madame désire-t-elle?

HORTENSE.

Autant celle-ci qu'une autre. Je ne sais vraiment pas pourquoi je me mets ainsi en frais de toilette pour ce concert. Mais, depuis un mois que je suis ici, Trouville m'a offert si peu de distractions que je suis bien excusable. Et puis l'on dit merveille de *la Natali*, la nouvelle étoile qui doit, cet hiver, éclipser *la Patti*. (*Elle se lève et se regarde dans la glace.*)

MARIETTE, *la contemplant.*

Ah! j'en suis sûre, madame fera ce soir mourir d'envie toutes les autres femmes.

HORTENSE.

Prenez garde, Mariette, vous allez me ruiner. (*Mariette fait un geste de dénégation.*) Bon! cela me revenait, c'est ma monnaie. — Mais à quelle heure commence donc ce concert?

MARIETTE.

A huit heures et demie.

HORTENSE.

Il est près de huit heures vingt. Et la voiture qui devait venir me prendre n'est pas encore arrivée! Pour la première fois que je suis prête à l'heure, cela m'apprendra l'exactitude. (*Réprimant un bâillement.*) Ah! Mariette, savez-vous ce que c'est que l'ennui?

MARIETTE, *d'un ton dogmatique.*

Le dictionnaire de l'Académie définit l'ennui en ces termes : « Ennui, subst. masc. (La première syllabe est nasale dans ce mot et dans ses dérivés.) Lassitude, langueur, fatigue d'esprit, causée par une chose dépourvue d'intérêt, monotone, déplaisante. »

HORTENSE, *étonnée, l'interrompant.*

Juste ciel! voilà une définition toute pleine de son sujet. Mariette, que vous êtes instruite! Et qui vous a donné toute cette science?

MARIETTE.

Avant d'entrer au service de madame, j'étais chez un vieil académicien qui travaillait au Dictionnaire. (*Mouvement d'Hortense.*) Oh! à ses heures, madame; il n'a jamais fait que ce mot-là, et encore (*avec une nuance de vanité*) j'ai collaboré.

HORTENSE.

Vous m'en direz tant! N'importe, le Dictionnaire est un sot.

MARIETTE.

Ah! si madame voulait...

HORTENSE.

Si je voulais...?

MARIETTE.

Pourquoi madame ne se remarierait-elle pas? Jeune, riche, jolie, elle n'aurait que l'embarras du choix.

HORTENSE.

Malheureusement, le premier essai que j'ai fait du mariage ne m'encourage guère à en tenter un second... (*poussant un léger soupir*) et à moins que... Bon! voilà que maintenant je prends ma femme de chambre pour confidente. Pourquoi pas? Vous ne vous êtes jamais demandé, Mariette, ce qui, chaque année, me ramène dans ce Trouville où pourtant je m'ennuie... à corriger le Dictionnaire de l'Académie? Eh bien, c'est que Trouville me rappelle un de ces souvenirs auxquels le mystère prête un charme de plus.

MARIETTE.

Ah!

HORTENSE.

C'était en 1861. J'étais venue ici avec M. de Faudoise, dans l'espoir que le repos et l'air de la mer raffermiraient sa santé chancelante. Dans de semblables circonstances, nous évitions le monde et ses plaisirs; ma seule distraction consistait dans une promenade quotidienne en mer sur un bateau de pêche. Un jour, le 1er août, je m'en souviens, M. de Faudoise, se trouvant plus souffrant que d'habitude, refusa de m'accompagner et insista cependant pour que je ne renonçasse pas à la partie projetée. Comment y consentis-je, moi qui ne quittais pas d'un instant le pauvre malade? Je n'en sais vraiment rien, mais enfin j'y consentis. Nous voilà donc partis. La mer était splendide, une brise assez forte, qui nous prenait vent arrière, faisait voler la *Jeune-Adèle* sur la cime des vagues. Moi, tout entière à mon plaisir et à mon admiration, j'étais plongée dans une muette extase, et, assise sur le bord, la main baignée par l'onde amère, je m'abandonnais au balancement du bateau. Tout à coup, dans un mouvement, mon mouchoir m'échappe, je veux le rattraper, je me penche, et ma foi, comme disent messieurs les nageurs, je pique une tête et je disparais.

MARIETTE.

Ah! mon Dieu!

HORTENSE.

Je sais un peu nager, et je revins à la surface. Malheureusement, je l'ai dit, la *Jeune-Adèle* filait vent arrière, et quand je l'aperçus, elle était déjà loin. Mes amis les pêcheurs s'étaient bien empressés de virer de bord, mais ils ne pouvaient revenir au point où je me trouvais qu'en louvoyant et en courant des bordées. Tout cela devait prendre un quart d'heure, une demi-heure, que sais-je? Et moi, pourrais-je me soutenir pendant tout ce temps? c'est ce que je me demandais avec inquiétude, et mes forces, qui diminuaient d'instant en instant, me répondaient d'une façon fort peu rassurante. Je luttais cependant, je luttais avec courage. Ce genre de mort me semblait si absurde, si ridicule, que, par amour-propre même, je prétendais bien y échapper. Mais l'amour-propre n'empêche pas la tête de se troubler, les oreilles de bourdonner, les membres de se roidir, et l'eau de mer d'avoir le goût le plus exécrable que je connaisse. Je regardai une dernière fois si le secours m'arrivait... il me sembla que la distance ne diminuait pas qui me séparait de la *Jeune-Adèle*. Alors, à bout de forces, brisée, anéantie, je fermai les yeux, j'adressai une prière à Dieu et, perdant connaissance, je me laissai couler.

MARIETTE, *effrayée.*

Madame n'est pas morte, j'espère bien?

HORTENSE, *riant.*

Je l'espère aussi.— Quand je revins à moi, je me trouvais à bord de la *Jeune-Adèle*, où les pêcheurs me prodiguaient les soins les plus empressés. Mais comment avais-je été sauvée? A cette question le patron répondit en me montrant du doigt une légère embarcation qui s'effaçait sous le vent. Au gouvernail se tenait un homme, jeune encore, autant que j'en pus juger d'après la distance, car je ne distinguai pas ses traits. Qui était-il? Je n'en savais rien, et les pêcheurs ne purent rien m'apprendre, ils ne le connaissaient pas. Tout ce qu'ils me dirent, c'est que... (*On sonne au dehors.*) Ah! voilà sans doute la voiture qui arrive.

MARIETTE, *avec curiosité.*

Tout ce que les pêcheurs purent dire à madame.

HORTENSE.

Oh! une autre fois. Maintenant je n'ai pas le temps... Allez donc ouvrir.

MARIETTE.

J'y vais, madame. (*A part.*) C'est dommage... l'histoire commençait à m'intéresser. (*Elle sort.*)

SCÈNE II.

HORTENSE, *seule.*

Le fait est que si j'avais su quel était le monsieur qui m'a retirée de l'eau, il eût perdu de suite plus de la moitié de sa valeur. Mais un inconnu, fût-il agent de change ou clerc de notaire, c'est charmant! Dire que je puis le rencontrer dans la rue, lui adresser la parole sans savoir que c'est lui! L'imagination lui prête toutes les perfections. Quel est l'homme qui pourrait lutter contre un pareil rival? Ah! Mariette. — Eh bien?

SCÈNE III.

HORTENSE, MARIETTE.

MARIETTE.

Ah! madame!

HORTENSE.

Parlerez-vous?

MARIETTE.

Un malheur! madame, un effroyable malheur! La Natali s'est enrhumée ce matin dans l'eau, et les calmants, les sirops, les jaunes d'œufs, rien n'y a fait. On ne peut pas l'entendre. (*Avec une voix forte et enrouée.*) Voilà comment elle parle.

HORTENSE, *effrayée.*

Ah! mon Dieu! Et le concert?

MARIETTE.

Remis, madame, pour cause de bain trop froid. C'est ce qu'on venait annoncer à toutes les personnes qui ont pris des billets.

HORTENSE, *avec dépit, se promenant.*

Allons, c'est jouer de malheur. Une soirée perdue! perdue comme tant d'autres! comme toutes les autres. Encore, s'il venait une visite. (*Avec éclat.*) Mariette!

MARIETTE.

Madame!

HORTENSE.

Dans la maison d'un académicien, vous avez dû trouver à ramasser quelque peu d'esprit et d'imagination.

MARIETTE.

Peu, madame... ces messieurs sont gens d'ordre... ils ne laissent jamais rien traîner.

HORTENSE.

Trouvez donc, je vous prie, un moyen de me distraire et de me faire passer une heure moins ennuyeuse que les autres.

MARIETTE.

Madame veut-elle que je lui tire les cartes?

HORTENSE, *se montant de plus en plus.*

Vous êtes une sotte! Je vous chasse! (*Mariette se dirige vers le fond.*) Où allez-vous?

MARIETTE.

Si je ne suis plus au service de madame...

HORTENSE.

Qui a dit cela? (*Se calmant.*) Connaissez-vous le propriétaire de cette maison?

MARIETTE.

Mon Dieu! madame, je l'ai vu une fois, il y a un mois, quand madame a loué cet appartement. Il demeure à l'étage au-dessus.

HORTENSE.

Soit! mais quel homme est-ce?

MARIETTE.

Des lunettes bleues, soixante-dix ans, trois rhumatismes et deux catarrhes.

HORTENSE.

Oh! (*Prenant son parti.*) Eh bien, allez le chercher.

MARIETTE, *étonnée.*

Que j'aille le chercher!

HORTENSE.

Ne comprenez-vous plus le français, vous qui avez collaboré au Dictionnaire!

MARIETTE.

Oh! si peu! J'y vais, madame, j'y vais. (*Elle sort par le fond.*)

HORTENSE, *seule.*

Lui ou tout autre! Il faut absolument que je trouve le placement de ma mauvaise humeur. Tant pis pour ce monsieur! Je vais lui chercher querelle. — Mais que lui dirai-je? Je ne le connais pas, moi, ce propriétaire. Bath! soixante-dix ans! trois rhumatismes, deux catarrhes! Si je fais une folie, au moins je ne me compromets pas. N'importe! c'est absurde. (*Appelant.*) Mariette! Mariette!

MARIETTE, *accourant.*

Madame! il va descendre! Il s'habille! Seulement...

HORTENSE, *étonnée, l'interrompant.*

Comment! il s'habille... à huit heures et demie... pour la première fois.

MARIETTE.

Seulement, je dois prévenir madame...

HORTENSE, *l'interrompant.*

Alea jacta est! comme a dit feu César. (*On sonne.*) C'est lui! — Attendez!

MARIETTE.

Madame ne veut pas le recevoir?

HORTENSE.

C'est-à-dire que je voudrais bien... mais après ce que j'ai fait... (*Prenant son parti.*) Allez ouvrir! (*Mariette sort.*) Eh bien, avec mon étourderie, je me suis mise dans une jolie situation!

SCÈNE IV.

HORTENSE, MARIETTE, RENÉ.

MARIETTE, *annonçant.*

M. René d'Auchamps!

RENÉ, *toilette de bal, trente ans.*

(*Saluant.*) Madame!

HORTENSE, *fort étonnée à sa vue.*

Mais, monsieur, il y a erreur... abus de confiance... je ne vois pas... vos lunettes.

RENÉ.

Mes lunettes!

HORTENSE.

Vos trois rhumatismes, vos deux catarrhes!

RENÉ.

Plaît-il?

HORTENSE.

Et vos soixante-dix ans?

RENÉ, *souriant.*

Auprès de vous, madame, vous devez comprendre qu'on les oublie.

HORTENSE, *hésitant.*

Ainsi... c'est à mon propriétaire que j'ai l'honneur de parler.

RENÉ.

A lui-même, madame.

HORTENSE.

Alors, qu'est-ce que Mariette m'a donc dit?

MARIETTE.

Quand j'ai voulu prévenir madame, elle a refusé de m'entendre.

RENÉ

Je vois ce que c'est. Il y a huit jours seulement que j'ai acheté cette maison.

MARIETTE.

(*A part.*) Je suis assez curieuse de savoir comment madame se tirera de là. (*Elle remonte au fond.*)

HORTENSE.

(*A part.*) Eh bien, mais le drame se complique. Et en habit de bal encore! (*Cherchant à se remettre.*) Un bel immeuble et qui, à Trouville, doit avoir une grande valeur. (*Etonnement de René. A part.*) Je sens que je deviens absurde. (*Vivement.*) Mais les cheminées fument... fument horriblement.

RENÉ.

Les cheminées! Auriez-vous fait du feu?

HORTENSE, *se récriant.*

Au mois d'août! Mais il est d'autres réparations... les papiers, par exemple, les peintures... Il est vrai que je pars après-demain.

RENÉ, *souriant.*

Alors est-il bien utile de nous en occuper? Veuillez m'excuser, madame, mais je ne suppose pas que ce soit pour me parler de la maison, des cheminées et des peintures que vous m'ayez fait demander... Je suis attendu à neuf heures, et...

HORTENSE.

Le concert est remis. La Natali est horriblement enrhumée.

RENÉ.

Je ne vais pas au concert, madame, je vais au bal.

HORTENSE, *respirant, à part.*

Ah! la toilette n'était pas pour moi. (*Haut.*) On danse donc à Trouville?

RENÉ.

Il paraît, madame, du moins chez ma marraine, la marquise d'Auchamps.

HORTENSE.

C'est vrai! Mlle Guérinet m'a parlé de ce bal.

RENÉ.

Vous connaissez Mlle Guérinet, madame?

HORTENSE.

La fille de maître Guérinet, notaire. Une amie de couvent. Une jeune fille accomplie.

RENÉ.

Mille remercîments!

HORTENSE.

Ah ! Est-ce que... ?

RENÉ.

Je dois être présenté ce soir à M[lle] Guérinet. Ma marraine s'est mis en tête de me marier. Et puisque les réparations ne sont pas des plus urgentes, vous me permettrez, madame, de prendre congé de vous. Vous savez que les notaires sont...

HORTENSE, *riant.*

A la minute. Surtout celui-là. Appelé un jour pour recevoir un testament, il s'est fâché tout rouge, parce que son client était mort sans l'attendre.

RENÉ, *souriant.*

Vous conviendrez que c'était de la dernière inconvenance. (*Saluant.*) Madame. (*Il remonte.*)

HORTENSE.

(*A part.*) Oh ! une idée ! Si je mettais maître Guérinet en colère. Ce serait amusant. (*Bas.*) Mariette, retardez la pendule d'une demi-heure.

MARIETTE, *étonnée.*

Que je retarde... ?

HORTENSE.

Oui ! (*Mariette retarde la pendule.*) Mais ne m'avez-vous pas dit, monsieur, que vous n'étiez attendu qu'à neuf heures ? et il est à peine huit heures et demie... Voyez cette pendule.

RENÉ, *regardant la pendule.*

Je croyais qu'il était plus tard. (*Il tire sa montre.*) Neuf heures. Que disais-je ?

HORTENSE.

Votre montre avance. Vous ne pouvez vous présenter



La pendule. Dessin de Gaildrau.

maintenant... On allume les lustres... (*René redescend.*) Mais à quoi réfléchissez-vous donc, monsieur ?

RENÉ.

A ceci, madame. (*Il l'observe tout en parlant.*) J'imagine que je vous suis parfaitement inconnu.

HORTENSE.

En effet.

RENÉ.

Jamais nous ne nous sommes rencontrés, n'est-il pas vrai ?

HORTENSE.

Jamais !

RENÉ.

Alors, madame, à moins qu'il n'y ait gageure, je me demande le sens de tout ceci.

HORTENSE.

Et, s'il y avait gageure, que penseriez-vous ?

RENÉ.

Que je suis, en ce moment, victime du caprice d'une jolie femme. Vous ne saviez comment perdre votre soirée, et vous vous êtes dit : Ah ! s'il pouvait venir une visite !

MARIETTE, *à part.*

Tiens ! tiens ! tiens !

RENÉ.

Et, la visite ne venant pas, vous l'avez appelée.

MARIETTE, *à part.*

Pas trop mal, pour un propriétaire.

RENÉ.

Avez-vous lu, madame, une charmante comédie d'un

de nos plus charmants esprits, *la Pluie et le Beau Temps*, de M. L. Gozlan? Il s'agit d'une jeune veuve, riche et belle, comme vous, et qui s'ennuie, oh! s'ennuie mortellement, toujours comme vous. La pluie la confine chez elle, une de ces pluies cousines germaines du déluge, qui changent un château en une île perdue au milieu de l'Océan. — Mais n'a-t-on pas sonné à la grille? Ciel! si c'était la comtesse, ma bonne amie, si spirituelle et si gaie, ou même le marquis, qui conte si agréablement l'anecdote du jour. Hélas! ce n'est que le baron, un de ces pauvres voisins qui portent l'ennui dans chacune de leurs poches. En toute autre circonstance, la châtelaine lui eût inflexiblement fermé sa porte, mais la pluie tombe toujours, on n'a pas le droit d'être difficile; à la guerre comme à la guerre. On reçoit donc le baron, on lui fait bonne mine. Jamais il ne s'est trouvé à pareille fête. Mais voilà que tout à coup le visage de la dame s'est rembruni, elle ne prête plus qu'une oreille distraite aux ridicules propos de son hôte, c'est qu'un rayon de soleil vient de percer les nuages et illumine les vitres de la fenêtre. Le pauvre homme, qui ne comprend rien au changement, se hâte de refermer sa valise. Il va partir... Mais non! la pluie recommence à tomber de plus belle, c'est une vraie inondation, et le plus doux sourire de la dame de dire : — Oh! monsieur, rasseyez-vous, de grâce!

HORTENSE, *piquée.*

C'est fort joli, en effet, monsieur, mais je crois que, vraiment, il ne pleut pas autant que vous le dites. (*Elle fait une révérence cérémonieuse à René.*)

RENÉ.

Le beau temps est revenu! (*Il salue.*) Permettez-moi, madame, de vous présenter mes devoirs.

HORTENSE.

Monsieur! — Mariette, venez me déshabiller. (*Elle sort par la droite.*)

SCÈNE V.

RENÉ, MARIETTE.

MARIETTE, *riant.*

Ah! ah! ah! (*Contrefaisant la révérence d'Hortense.*) Monsieur, je vous présente mes devoirs.

RENÉ.

(*L'arrêtant par la main.*) Eh mais! vous étiez du complot, mademoiselle. Votre maîtresse s'est moquée de moi.

MARIETTE.

Je le crois.

RENÉ.

Et pourquoi de moi plutôt que d'un autre?

MARIETTE.

Oh! quand madame s'ennuie... Mais...

RENÉ.

Mais?

MARIETTE.

Voulez-vous prendre votre revanche?

RENÉ.

Dix louis, si vous m'en donnez l'occasion.

MARIETTE.

C'est convenu. — Savez-vous nager?

RENÉ, *étonné.*

Hein!

LA VOIX D'HORTENSE, *au dehors.*

Mariette?

MARIETTE.

J'y vais, madame. (*A René.*) Savez-vous nager?

RENÉ.

Comme un éperlan.

MARIETTE.

Parfait! — Eh bien, en 1861, ici même, vous avez sauvé madame qui se noyait.

RENÉ.

Comment? (*A part.*) Ah! elle n'a pas oublié...

MARIETTE.

Ah! vous m'en demandez trop. Une promenade en mer, des pêcheurs, un inconnu, vous comprenez?

RENÉ.

Je ne comprends pas du tout.

MARIETTE.

Vous y mettez de la mauvaise volonté; mais madame m'appelle, je n'ai pas le temps...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, HORTENSE.

HORTENSE.

Eh bien, Mariette, c'est ainsi que vous venez! (*Apercevant René.*) Ah! monsieur, encore ici!

RENÉ.

Avant de partir, madame, je m'assurais de l'état exact du ciel.

HORTENSE.

Ah! il vous plaît de revenir à cette spirituelle plaisanterie. A votre aise. Mais vous savez qu'il est neuf heures vingt.

RENÉ.

(*Montrant la pendule.*) Oh! neuf heures moins dix, tout au plus. Voyez, madame.

HORTENSE.

Mais, monsieur, cette pendule retarde.

RENÉ.

Je vous assure que non, madame.

HORTENSE.

Je vous assure que si, monsieur, regardez à votre montre.

RENÉ.

Veuillez vous souvenir, madame, qu'il y a un quart d'heure à peine vous avez donné tort à ma montre et raison à votre pendule.

HORTENSE, *impatientée.*

Comme vous voudrez. Mariette! (*Bas.*) Allez avancer la pendule d'une heure.

MARIETTE.

Ah bah! (*A part.*) Eh bien! l'horloger aura de la besogne. (*Elle remonte avancer la pendule. René a saisi le mouvement.*)

HORTENSE.

Il paraît, monsieur, que vous craignez l'eau?

RENÉ.

J'en conviens, madame, depuis certaine aventure... une dame qui se noyait...

MARIETTE.

(*A part.*) Très-bien!

RENÉ.

Et que j'ai été assez heureux pour repêcher...

HORTENSE, *étonnée.*

Vous dites?

RENÉ.

Mais, madame, si vous saviez ce qu'il en coûte pour repêcher une jolie femme. J'ai été atteint...

HORTENSE, *riant.*

Au cœur?

RENÉ.

Pis que cela ! au cerveau ! Et du plus beau rhume qui puisse faire éternuer un honnête homme.

HORTENSE.

C'est du dernier galant. Et cette aventure vous est arrivée... ?

RENÉ.

Ici même, il y a quatre ans... C'était le... (*Il semble chercher la date.*)

HORTENSE.

Le... ?

MARIETTE.

(*A part.*) J'ai oublié de lui dire la date.

RENÉ.

Le 1er août 1861.

MARIETTE.

(*A part.*) Tiens ! comment sait-il... ?

HORTENSE, *très-émue ; à part.*

Oh ! est-ce que l'inconnu... ? (*Haut.*) Et cette dame, vous n'avez pas cherché à la retrouver ?...

RENÉ.

Si fait, madame. — Mais je m'aperçois qu'auprès de vous le temps semble avoir des ailes. (*Regardant la pendule.*) Déjà dix heures... et je craindrais vraiment d'être indiscret.

HORTENSE, *à part.*

Au moment peut-être où j'allais enfin savoir... Mariette ! (*Bas.*) Retardez la pendule !

MARIETTE.

(*A part.*) Oh ! pour le coup ! c'est trop fort ! (*Elle retarde la pendule. La pendule sonne sans s'arrêter quinze ou vingt fois.*)

RENÉ, *comptant.*

Dix ! onze ! (*Avec étonnement.*) Douze ! treize ! Hein ! Quatorze ! quinze ! Quelle est cette heure de fantaisie ?

HORTENSE, *confuse.*

Oh ! (*La pendule continue à sonner.*)

MARIETTE.

La voilà partie ! (*Un grand bruit, comme celui d'un ressort qui se brise.*)

HORTENSE.

Qu'est-ce que cela ?

RENÉ, *souriant.*

C'est le grand ressort, madame. Il vous rappelle qu'on ne joue pas impunément avec les choses sérieuses. (*Avec un reproche comique.*) La pendule de ma marraine ! (*Remontant comme pour prendre congé.*) Voulez-vous me permettre de vous envoyer le médecin... l'horloger, devrais-je dire ?

HORTENSE.

Un mot encore, monsieur. Vous ne pouvez comprendre l'intérêt que j'attache maintenant à votre réponse. Cette dame qui vous devait la vie, vous l'avez retrouvée ?...

MARIETTE.

(*A part.*) Tiens ! tiens ! Est-ce que, sans m'en douter... ?

RENÉ, *très-sérieux.*

En effet, madame, mais elle était mariée... femme et sœur de charité à la fois, elle consacrait les plus belles années de sa jeunesse à soulager les douleurs d'un époux que rien ne pouvait sauver. En la voyant si belle et si pure, je lui vouai une amitié sincère, mais je n'essayai pas de me rapprocher d'elle et de troubler le saint repos de sa vie.

HORTENSE, *dont l'émotion va croissant.*

Et depuis ?

RENÉ, *avec intention.*

Depuis quoi ?

HORTENSE, *se troublant.*

J'avais compris... ne m'aviez-vous pas dit que son mari...

RENÉ.

C'est vrai ! Mais comment vous avouerai-je ?... A peine libre, mon ange s'était hâté de couper ses ailes, qui le gênaient sans doute, pour s'élancer à travers tous les sentiers bruyants, pour danser et s'habiller à la dernière mode. Elle était devenue une de ces reines du monde, à qui leur fortune, leur beauté, et, j'ai hâte d'ajouter, leur vertu, permettent tous les caprices, toutes les excentricités. Mais, voyez le fâcheux contraste ! Moi, madame, le monde m'effraye, je n'aime rien tant que le calme du foyer ; il me semble que ce mouvement, ce bruit qui nous entourent ne font que dissimuler le vide et le silence qui sont en nous.

HORTENSE.

Vous êtes sévère, monsieur ; car vous savez, n'est-il pas vrai ? que la femme dont nous parlons...

RENÉ.

(*Souriant.*) Moi ! madame, je ne sais rien.

HORTENSE.

(*Piquée.*) Ah !

MARIETTE.

(*A part.*) Comment ! c'est ainsi que cela finirait. Une comédie sans mariage, cela ne s'est jamais vu.

RENÉ.

Mais je m'aperçois, madame, que le temps passe rapide auprès de vous, et peut-être maître Guérinet n'accepterait-il pas volontiers cette excuse.

HORTENSE.

C'est juste ! (*On entend sonner.*) Encore ! à cette heure ! Allez voir, Mariette : je n'y suis pour personne.

MARIETTE.

Oui, madame. (*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

HORTENSE, RENÉ.

HORTENSE, *sérieuse.*

Vous allez partir, monsieur, et sans doute nous ne nous rencontrerons plus dans ce monde où le hasard nous a mis deux fois en présence. Or, — ne voyez en ceci ni le caprice d'une femme désœuvrée, ni le dépit d'une coquette, — j'ai regret que nous nous séparions ainsi. (*René fait un mouvement pour répondre. Hortense l'arrête d'un geste.*) Dans le petit duel qui vient d'avoir lieu, j'ai été vaincue, mais non *blessée,* je vous assure. Or, n'est-il pas d'usage que, les coups d'épée une fois échangés, les adversaires, avant de se séparer, se tendent la main et oublient leurs torts réciproques ? Des adversaires qui s'estiment, direz-vous. Et voilà précisément pourquoi je désire tant vous prouver que vous vous êtes... un peu... trompé sur mon compte.

RENÉ.

Parlez, madame.

HORTENSE.

Le monde, monsieur, nous fait de singuliers devoirs, indulgent à qui lui obéit, sévère à qui lui résiste. L'épouse, la mère, entourées des affections, des protections de la famille, échappent à ces lois rigoureuses ; la femme isolée, la veuve les subit, surtout quand sa jeunesse, sa fortune, sa beauté la désignent aux regards.

Nous n'avons pas le droit à la solitude, à la tristesse. Pour qu'un hommage sincère ne nous compromette pas, il faut accepter tous ceux que l'indifférence dépose à nos pieds; pour que l'amitié ne nous soit pas reprochée, il faut traiter en amis tous ceux qui profanent ce nom. On nous appellera peut-être coquettes, soit, mais du moins on nous respectera. Vous avez vu parfois ce pauvre comédien qui, le lendemain d'une grande douleur, reparaît sur les planches et essaye de grimacer un sourire, tandis que son cœur saigne. Ainsi de nous. Mais, soyez-en sûr, chez le comédien, comme chez nous, derrière le sourire se cache une larme, et au milieu de ce bruit qui nous étourdit, de ce tourbillon qui nous entraîne de plaisirs en plaisirs, nous aspirons au repos et même aux souffrances de la vie de famille.

RENÉ, *vivement.*

Serait-il vrai?

HORTENSE.

Que vous importe maintenant?

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MARIETTE.

MARIETTE, *une lettre à la main.*

Madame, c'est une lettre très-pressée qu'on envoyait à M. d'Auchamps, et, comme on le savait ici...

RENÉ.

Vous permettez? (*Hortense fait un signe affirmatif. Lisant.*) « Mon cher enfant... » (*Parlé.*) C'est de ma marraine... (*Lisant.*) « en ne vous voyant pas venir, M. Guérinet est entré dans une grande colère... On s'est moqué de moi, a-t-il dit, et je ne veux plus entendre parler de ce petit monsieur. »

MARIETTE.

Bon! voilà un mariage à la mer.

RENÉ.

Et je crains trop le rhume pour le repêcher. Qu'il se noie!

HORTENSE.

C'est moi pourtant qui suis cause...

RENÉ.

Je vous en remercierai, madame, si...

HORTENSE.

Si?...

RENÉ, *regardant la pendule.*

Il est bien tard pour causer de cela... Si vous voulez bien m'autoriser, madame, à vous envoyer demain... l'horloger pour raccommoder cette pendule... et la marquise pour...

HORTENSE.

Pour?

RENÉ.

Ma marraine tient absolument à me marier, madame! Et, vous l'avez dit, des adversaires qui s'estiment, après un duel courtois, ne peuvent faire moins que de se donner la main.

HORTENSE.

Ah! (*Elle lui tend la main.*)

MARIETTE, *à part.*

Je savais bien que toutes les comédies finissent par un mariage.

CH. WALLUT.

L'ENFANCE.



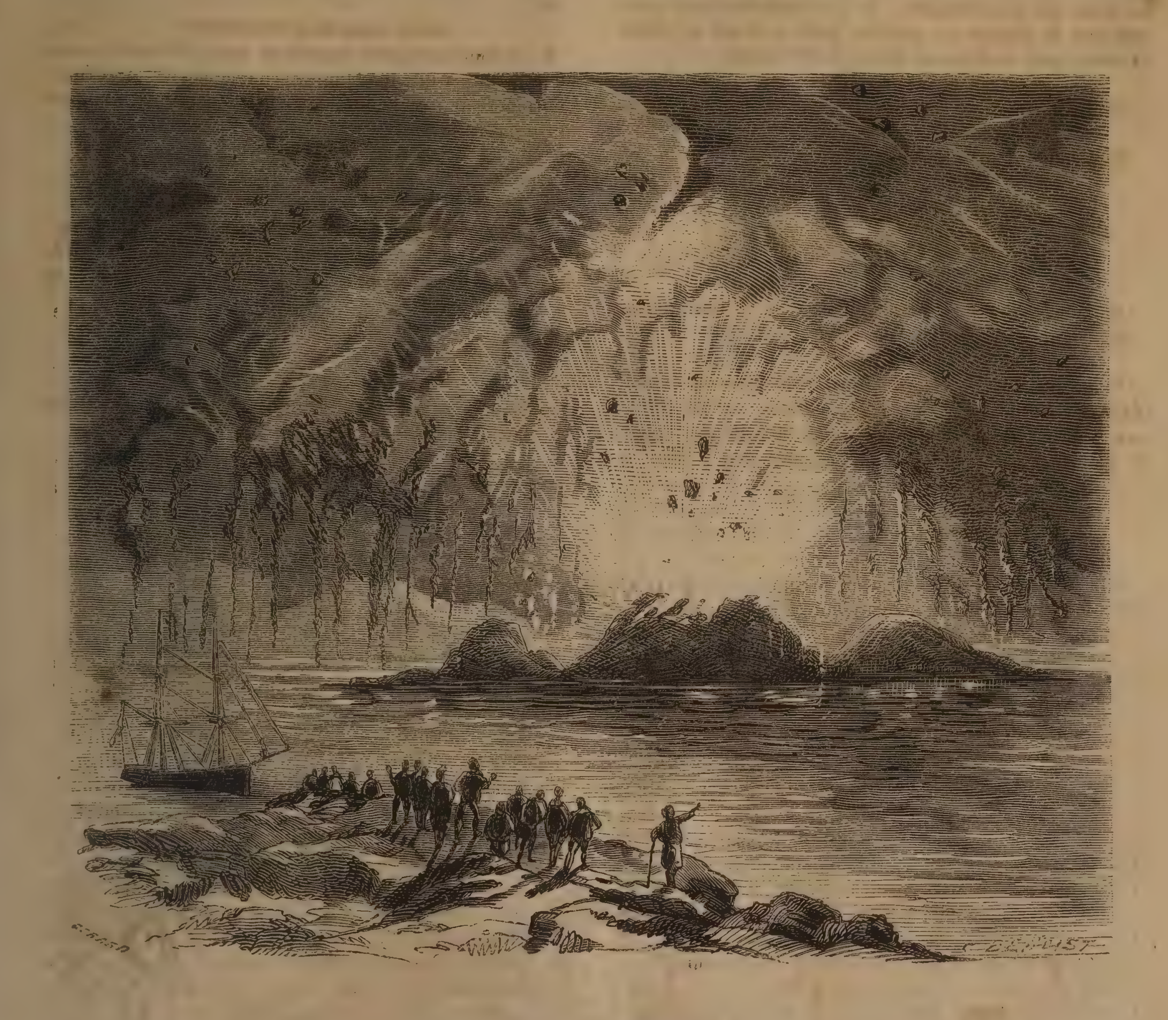
Les premiers chagrins de l'enfance. Composition de G. Fath.

LA SCIENCE EN FAMILLE.

L'ÉRUPTION DE SANTORIN.

Voici donc que la guerre s'est rallumée entre deux grandes puissances, après une longue période de calme qui semblait promettre l'apaisement durable des vieilles rivalités! Ce n'est pas que depuis quelque temps des symptômes d'une effervescence mal contenue ne pussent faire pressentir aux observateurs perspicaces de graves événements; mais on était loin de s'attendre à une explosion aussi prompte et aussi violente.

Et maintenant le conflit semble toucher à son terme. Cependant nul ne pourrait affirmer que de nouvelles



L'éruption de Santorin. Dessin de Ch. Benoist.

perturbations ne viendront pas compromettre l'ordre de choses en voie de s'établir. Aussi les hommes sensés s'abstiennent-ils de rien préjuger. Spectateurs attentifs, mais calmes, d'une lutte dont les causes intimes échappent à leur pénétration, ils se contentent d'en suivre les péripéties avec le profond intérêt qui s'attache aux grandes...

— Arrêtez, malheureux, me crie ici tout effaré notre excellent directeur; quel délire est le vôtre! c'est un premier-Paris de journal timbré et cautionné que vous me faites là! Oubliez-vous que le terrain brûlant de la politique...

— Eh! qui vous parle de politique, cher directeur... ou plutôt,

> ... Directeur incommode!
> Que ne me laissiez-vous finir ma période?

.... qui s'attache, disais-je, aux grandes... convulsions de la nature. Rassurez-vous. Il s'agit de géologie. Mon *premier-Paris* se rapporte, non au conflit austro-prussien ou austro-italien, mais au conflit *neptuno-plutonien*. Car les deux puissances qui viennent d'entrer de nouveau en lutte après une longue trêve ne sont autres que le feu et l'eau.

Le feu, c'est-à-dire une masse énorme de matières minérales fluides et incandescentes, occupe, d'après une théorie admise par la plupart des géologues, tout l'intérieur du globe terrestre; ou du moins, d'après une autre théorie récemment soutenue, cette masse forme une nappe sphérique intermédiaire entre le noyau terrestre et la croûte solide, qui n'a qu'une épaisseur moyenne d'environ cent cinquante kilomètres. D'autre part, les eaux de la mer couvrent la plus grande partie de la surface du globe et tiennent en respect, au-dessous d'elles, la formidable pression de cet océan de feu. Avant que notre planète se fût suffisamment refroidie, l'élément igné a plusieurs fois soulevé et rompu, sur d'immenses étendues, sa frêle enveloppe, et refoulé tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, les flots de l'Océan. Ainsi se sont formés les continents, les îles et les montagnes; ainsi se sont produits les déluges; ainsi se sont accomplies les grandes révolutions qui ont, à diverses reprises, renouvelé la face de la terre.

A la longue, l'écorce terrestre s'est épaissie et raffermie; les mers se sont définitivement installées dans leurs vastes bassins; Pluton a été vaincu par Neptune, et le calme s'est rétabli. Mais le dieu du Ténare n'est pas tellement résigné à son sort qu'il ne proteste encore à sa façon contre l'arrêt de la destinée. Plusieurs des volcans, autrefois très-nombreux, qui lui servent de soupiraux, s'étant éteints et obstrués, il ne laisse pas de faire assez souvent des efforts pour remplacer ceux qu'il a perdus. La guerre alors recommence sur un théâtre plus ou moins vaste et pour un temps plus ou moins long.

Une de ces reprises d'hostilités vient d'éclater avec violence dans des parages qui semblent être le champ de bataille préféré du roi des enfers. En effet, les îles de l'archipel grec sont toutes d'origine volcanique. Plusieurs ont surgi du sein des eaux à une époque peu éloignée de la nôtre. On en cite quelques-unes aussi qui n'ont eu qu'une existence éphémère. Dans la rade même de Santorin, où un nouveau volcan vient de faire explosion, on vit sortir du sein de l'onde, en l'an 19 de notre ère, une petite île qui fut nommée Theïa (la Divine), et qui sombra peu de temps après, pour reparaître et disparaître encore en l'an 60. Ce fut un échec pour Pluton, qui veut aujourd'hui sa revanche et met en jeu des forces imposantes.

Le théâtre de l'action est un vrai théâtre : ce que les géologues appellent très-justement un cirque. C'est une arène circulaire, qu'on dirait choisie tout exprès pour la plus grande commodité des spectateurs. L'île de Santorin, dont la forme est celle d'un croissant, constitue à elle seule toute la partie est, nord et sud de l'enceinte, complétée à l'ouest par les deux îles, beaucoup plus petites, de Therasia et d'Aspronisi. Au centre se groupent les trois Kamméni (îles brûlées) : Palæa (Ancienne), Mikra (Petite) et Néa (Nouvelle). Cette dernière est venue au monde en 1707, au milieu d'un formidable appareil de phénomènes volcaniques, et, plus favorisée que Theïa, non-seulement elle a vécu, mais c'est elle encore qui vient de s'agrandir par l'annexion des terres, ou plutôt des masses rocheuses nouvellement émergées.

A vrai dire, ses habitants se seraient bien passés de cette annexion, qui a eu pour premier effet de les contraindre à un déménagement précipité, et de détruire leurs maisons. A l'extrémité méridionale de cette île se trouvaient le port de Voulcano et un village du même nom, entièrement composé de jolies habitations de plaisance appartenant à de riches négociants de Santorin. Ceux-ci venaient là en été chercher la fraîcheur et prendre des bains de mer. Toutes les recherches du luxe occidental (on ne dit plus le *luxe oriental*) étaient réunies dans ces charmantes villas.

« A ces recherches et à ces élégances, nous dit M. F. Lenormant, un des témoins de la catastrophe, a succédé la dévastation; quarante maisons ont été englouties sous les développements du promontoire du Roi-Georges, dont la masse noire et couronnée de fumée se dresse menaçante là où j'avais vu jadis le port. Celles de la pointe extrême du village se sont enfoncées de six mètres dans les eaux et ne montrent plus que leur partie supérieure au-dessus de la mer... Les maisons qui n'ont été ni couvertes par la lave, ni englouties dans la mer, les deux églises catholique et grecque, qui se trouvaient au point culminant de Voulcano, semblent au lendemain d'un bombardement. Lézardées par les secousses du sol, écrasées sous les projections volcaniques, elles tombent en ruine. »

Mais reprenons les choses à leur point de départ, et tâchons d'esquisser rapidement les phases successives de ce drame imposant.

L'action débute, ou plutôt s'annonce le 28 janvier, à Santorin, par de légères secousses de tremblement de terre, qui se renouvellent le lendemain et le surlendemain en gagnant Néa-Kamméni. Dans la soirée du 30, la mer prend, autour de cet îlot, une teinte laiteuse, et les flots se mettent à bouillonner comme dans une chaudière, en dégageant des vapeurs sulfureuses, auxquelles succèdent, dans la nuit du 30 au 31 janvier, de grandes flammes rouges, hautes de trois à quatre mètres. Bientôt l'îlot de Néa-Kamméni commence à s'affaisser et à se sillonner de larges crevasses par lesquelles s'échappent des flots d'âcres vapeurs et de gaz méphitiques et inflammables (acide sulfhydrique, acide chlorhydrique, hydrogène carboné); un effroyable grondement souterrain accompagne sans interruption cette mêlée des éléments. Dans la matinée du 2 février, les officiers du navire hellénique *Plixaura* constatent un exhaussement considérable du fond de la mer sur le point d'où les flammes avaient jailli. C'est d'abord un écueil sous-marin. Le soir, c'est un îlot de cinquante mètres de long sur dix à douze de large, et qui s'élève de vingt-cinq à trente mètres au-dessus des flots. On le baptisa du nom d'île du Roi-Georges; mais quelques jours après, l'île avait comblé le port de Voulcano; elle s'était reliée à Néa-Kamméni et transformée en un promontoire.

Aux premières nouvelles de ces événements, l'Académie des sciences de Paris députa à Santorin un géologue distingué, M. Fouqué, auquel furent adjoints MM. F. Lenormant et Da Corogna. Un Académicien, M. de Verneuil, voulut être du voyage. Ces savants, en arrivant à Santorin le 8 mars, y trouvèrent une commission envoyée par le gouvernement hellénique. Des marins anglais, autrichiens et prussiens, en station dans ces parages, s'étaient d'ailleurs empressés de faire voile vers le cirque volcanique, afin de jouir du spectacle étrange et grandiose qui leur était offert. Ce spectacle avait bien son côté tragique. Sur la crête des falaises de Santorin, hautes de deux cents et quelques mètres, nul danger; mais on ne pouvait de là qu'embrasser l'ensemble de la mise en scène. Pour «bien voir, » il fallait descendre dans le cirque, aborder les volcans en voie de formation, gra-

vir les côtes en train de s'écrouler. Il fallait affronter divers genres de mort : on pouvait être écrasé par les fragments de lave que projetaient au loin les batteries souterraines de l'artilleur Vulcain. On pouvait être asphyxié par les vapeurs corrosives qui tourbillonnaient dans l'atmosphère ; on pouvait tomber dans l'eau, dont la température dépassait en certains endroits 80 degrés, et y être cuit tout vif, comme les centaines de pauvres poissons qui flottaient à la surface de la mer, tout prêts à être servis. On pouvait enfin, en parcourant les monceaux de rochers mouvants, être emporté par une coulée de lave ou tomber dans une crevasse au fond de laquelle bouillonnaient des scories en fusion.

Au début de l'éruption, M. le docteur De Cigallas faillit être submergé avec le canot du *Plixaura,* pour avoir témérairement tenté d'aborder le premier sur l'île qui venait de surgir au-dessus des flots. L'air était ébranlé par de fréquentes détonations semblables à des explosions de mines. Le 20 février surtout, des blocs incandescents furent lancés en grande quantité et à des distances considérables. Celui qui défonça le toit de l'église grecque de Néa-Kamméni mesurait à peu près un demi-mètre cube. L'église dont il s'agit est à cent mètres environ du promontoire Georges, d'où était parti le projectile. Quelques fragments plus légers atteignirent Palæa-Kamméni; d'autres allèrent tomber à Santorin même, où ils causèrent une panique d'autant plus naturelle qu'un navire venait d'être incendié et son capitaine tué dans le canal qui sépare Mikra-Kamméni de Néa-Kamméni.

Tout autour des monticules volcaniques, les flots bouillonnaient, soulevés par d'énormes bulles de gaz qui s'enflammaient aussitôt au contact des matières ignées. Puis la conflagration s'étendait de proche en proche à la surface de la mer, qui se couvrait de longues traînées de flammes jaunâtres.

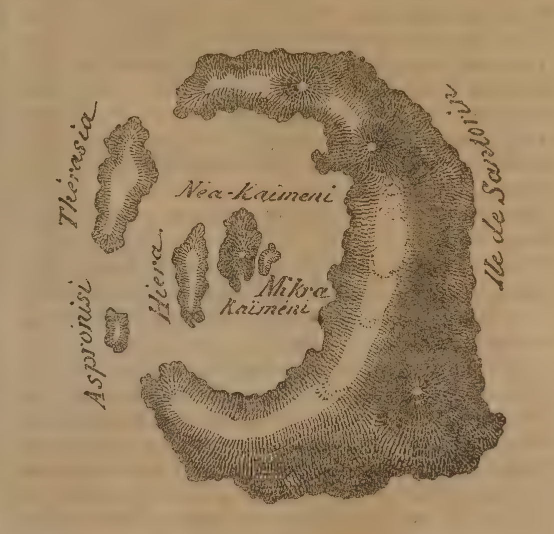
Aussi les mariniers que nos compatriotes avaient loués pour les conduire *au feu*, tout habitués qu'ils fussent aux hasards de la navigation, éprouvaient-ils une répugnance visible à s'aventurer sur ce nouveau Phlégéton. M. F. Lenormant, dont il faut lire l'intéressante et pittoresque relation (1), raconte ainsi les terreurs comiques du pilote qui, non sans peine, avait consenti à prendre le gouvernail de la barque montée par les quatre délégués de l'Académie des sciences. On venait d'aborder à l'îlot d'Aphroëssa (le second de la nouvelle formation, comme on le verra tout à l'heure).

« Les dégagements de vapeurs, dit M. Lenormant, sont extrêmement abondants sur toute l'étendue de l'Aphroëssa et s'élèvent dans les airs en épais tourbillons, avec un rugissement intense. Le vent en chassait sur nous le nuage, qui nous enveloppait; aussi étions-nous comme dans l'étuve d'un bain turc. Capitan Yanni (c'est le nom du pilote), qui s'était enfin décidé à descendre à terre et nous avait suivis jusque-là, tremblait de tous ses membres et se signait à chaque instant; ce vieux loup de mer habitué à braver les tempêtes, combattant de presque toutes les actions navales de la guerre de l'indépendance, se sentait en face d'une force inconnue et terrible qui le glaçait d'effroi : il croyait être devant la gueule de l'enfer, et me demandait tout bas si Satan n'allait pas apparaître en personne au milieu des tourbillons de fumée qui s'échappaient du sol et de la mer. »

(1) Livraisons des 25 mai et 25 juin du *Correspondant*.

Nous avons vu que, quelques jours après son émersion, l'île du Roi-Georges avait rejoint Néa-Kamméni et était devenue le promontoire du Roi-Georges. Le 15 février, un autre îlot, celui d'Aphroëssa, avait surgi dans le canal entre Néa-Kamméni et Palæa-Kamméni. Le 10 mars, en faisant le tour de ce foyer volcanique sur un canot du navire *Réka*, de la marine autrichienne, M. Fouqué ne fut pas peu surpris d'apercevoir, tout près d'Aphroëssa, un troisième îlot, déjà haut de un mètre cinquante centimètres et large de quarante à cinquante mètres. Il s'en institua le parrain et se donna pour commère la corvette qui l'avait accueilli et promené depuis deux jours avec une extrême obligeance. L'îlot nouveau-né s'appela donc Réka.

Autant d'îlots, autant de volcans toujours en pleine éruption, et qui, rejetant à l'envi sur leurs flancs des laves et des blocs, ont fini par ne plus former ensemble et avec Néa-Kamméni qu'une seule île empanachée de vapeurs et sillonnée de crevasses. Les projections de matières en fusion et de fragments de lave



Archipel de Santorin.

s'étaient ralenties, d'après les dernières nouvelles, et le phénomène était entré dans sa période décroissante. Le combat semblait fini, et Pluton restait maître du champ de bataille. Les délégués de l'Académie ont donc pu considérer leur mission comme terminée et revenir en France. MM. Fouqué et Lenormant ont raconté simplement, le premier dans ses rapports à l'Académie, le second dans le journal de voyage que j'ai cité plus haut, la glorieuse campagne scientifique dont je viens de résumer les principaux traits. Ils ont exposé vingt fois leur vie sans menacer celle de leurs semblables. Ils n'étaient soutenus ni par la colère, ni par la haine, ni par l'enivrement de la lutte. Celle dont ils affrontaient les éclaboussures mortelles n'était qu'un phénomène physique dont ils voulaient observer la nature et analyser les effets. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que ce genre de courage sans bruit, qu'on pourrait appeler le courage scientifique, mérite plus d'estime qu'on ne lui en accorde communément.

Arthur MANGIN.

VOYAGES ET DÉCOUVERTES.

LES SOURCES DU NIL. LE CAPITAINE SPEKE.

I

Le 17 août 1860, débarquaient dans l'île de Zanzibar, sur la côte orientale d'Afrique, deux Européens de taille élevée, dont la physionomie expressive révélait une rare audace. Il était facile de les reconnaître pour des fils de la Grande-Bretagne, non-seulement à leur langage et à leur aspect, mais à leur ton d'autorité et à leur manière quelque peu dure de commander.

L'un des Anglais, — le plus âgé, — le chef de l'expédition, se promenait sur la grève de Zanzibar, un fusil à la main, et suivait les travaux d'une douzaine de noirs d'origine hottentote, qui transportaient dans l'île une foule de caisses et d'armes entassées à fond de cale.

Ses moindres ordres étaient observés rigoureusement. On savait qu'il n'était pas homme à laisser tomber une offense et à pardonner un délit.

Au reste, tout en lui inspirait à ses serviteurs une sorte de crainte respectueuse : sa longue barbe d'un blond roux, étendue sous la forme d'un éventail jusqu'à ses deux épaules; ses yeux graves, profonds, qui allaient scruter la pensée dans l'âme des gens; sa force herculéenne; son maintien fier et presque hautain.

Sa barbe surtout terrifiait les indigènes, qui se demandaient en tremblant si un visage couvert d'une pareille toison n'était pas celui de quelque mangeur de chair humaine. Le voyageur jouissait pour le moment du bénéfice de l'effroi qu'il avait inspiré : on lui obéissait comme à un tyran.

Pendant que notre pionnier présidait au débarquement des bagages, son compagnon, — qui pouvait avoir une trentaine d'années et dont la figure, quoique moins caractéristique, indiquait aussi une véritable énergie, — avait déroulé plusieurs grandes cartes et semblait suivre du doigt un itinéraire.

L'Anglais à la barbe blonde s'approcha, et, lui frappant familièrement sur l'épaule :

— Eh bien! mon cher Grant, dit-il, nous voici donc sur le point de mettre à exécution les grands projets que nous avons si souvent agités en combattant dans l'Inde. Sous peu de jours, grâce à Dieu, nos préparatifs seront terminés et nous commencerons la lutte.

— Je vous avouerai, mon cher Speke, reprit le jeune homme, que je suis sans crainte sur l'avenir, mais que les sources du Nil, que nous allons chercher, me semblent singulièrement loin de l'endroit où nous nous trouvons en cet instant. Il nous faudra au moins une année avant de les toucher, si toutefois nous les rencontrons jamais.

— Mon ami, repartit le capitaine Speke, ne discutez pas sur le temps; il nous faudra peut-être plus de deux années pour réaliser notre itinéraire, c'est-à-dire pour nous rendre de Zanzibar au Nil blanc, à travers l'Afrique inconnue, mais qu'importe! Mes résolutions sont irrévocables; nous ne reviendrons pas cette fois en Europe sans avoir pris par les cornes le minotaure nilien. Il appartient à des Anglais de résoudre les premiers l'énigme des sources du Nil. Au reste, cette prétendue énigme n'en est plus une pour moi; je l'ai déjà à moitié déchiffrée dans l'expédition que j'entrepris, il y a deux ans, avec Richard Burton. A n'en pas douter, il se trouve sous l'équateur, dans le centre de l'Afrique, une véritable mer, cinquante fois plus spacieuse que le Léman ou le lac de Constance; au nord de cette mer, doit s'élancer la principale branche du fleuve des Pharaons, le Nil blanc, qui se joint ensuite au Nil bleu et forme le trait géographique le plus important du globe. A l'œuvre donc, renversons les difficultés, marchons en avant! Il faut qu'avant 1863 le drapeau de l'Angleterre soit arboré à la source même du plus célèbre des fleuves.

II

Quelques jours après, nos deux courageux voyageurs, les capitaines Speke et Grant, s'engageaient dans l'intérieur de l'Afrique, à la tête d'une petite cohorte.

Sur les trente-six portefaix qu'ils avaient emmenés, vingt-cinq désertèrent presque aussitôt, et, sur cent pagazi engagés à Zanzibar, environ quatre-vingt-dix faussèrent aussi compagnie. La grande barbe de Speke et la fâcheuse réputation des blancs commençaient à produire leur effet.

Mettre un terme à ces déplorables désertions n'était pas chose facile; il fallait toute la sagacité, toute la prudence de Speke pour en triompher; grâce à une tactique habile, cette ridicule panique cessa; seulement la suite se trouvait énormément éclaircie, presque réduite à rien.

Après plusieurs mois de voyage, les deux Anglais pénètrent dans ces riches territoires, vrai paradis de la chasse, où la balle partie au hasard irait presque à coup sûr frapper une pièce de gibier.

On ne peut, en effet, se figurer en Europe la prodigieuse quantité d'animaux qui pullulent dans l'Afrique australe : ce sont des gazelles, des antilopes, des zèbres, des buffles, des girafes, des éléphants, des rhinocéros, des hippopotames, sans compter les lions et les crocodiles.

Les chasseurs y trouvent des contrées entières plus giboyeuses que les tirés impériaux de Compiègne et de Marly; aussi, Anglais, Français, Allemands, s'aventurent-ils parfois, le fusil sur l'épaule, au milieu de la Cafrerie et de la Nigritie, dans l'unique désir de s'abandonner à leur passion pour la chasse. Plusieurs d'entre eux, Andersson, Wahlberg, Oswell, Baldwin, y ont même acquis un peu de gloire : ces nouveaux Nemrods parvenaient à tuer jusqu'à quatre éléphants par jour. Ils gagnaient ainsi en quelques heures deux à trois mille francs d'ivoire; au reste, ce n'était pour eux qu'une question très-secondaire.

Les indigènes, qui n'osent jamais isolément attaquer les gros animaux, étaient étonnés de tant d'audace, mais refusaient leur estime à ces massacreurs impitoyables, qu'ils prenaient pour de pauvres diables à bout de toutes ressources.

Partout, dans l'Afrique australe, les indigènes ne peuvent comprendre que, pour les Européens, la chasse soit une passion et non un besoin. Depuis le Cap jusqu'à l'équateur, le même raisonnement est tenu par les habitants.

Speke, non moins intrépide trappeur que ses compatriotes, combattit les animaux féroces avec un succès qui déconcerta les chasseurs nègres les plus aguerris; il mit

en complète déroute des troupeaux entiers de buffles et de rhinocéros, dispersa des cohortes d'éléphants et d'hippopotames.

Après quelques incidents qui auraient effrayé bon nombre de voyageurs, même parmi les plus courageux, le capitaine pénétra dans l'Ouniamési, c'est-à-dire le pays de la Lune, une des plus remarquables régions de la Nigritie. On y voit des troupeaux considérables, des bois magnifiques, et la population, qui partout, aussi bien en France qu'en Afrique, s'harmonise avec la nature, y paraît heureuse, bien douée, peu réfractaire à la civilisation.

III

Malgré la mauvaise foi des chefs de district, qui, sous prétexte de les retenir plus longtemps, les rançonnent et les dévalisent, Speke et Grant poursuivent résolûment leur route.

Au mois de juin 1861, c'est-à-dire après environ une année de voyage, ils arrivent à peu de distance du grand lac Victoria. Des hauteurs du pays d'Ouzinga, ils en contemplent les rives majestueuses qui se dessinent en ligne courbe et vont se perdre bien loin dans des effluves à demi transparentes.

Grant et Speke. Dessin de Bocourt.

Le chef du pays semble vouloir, dans les premiers moments, les accabler de prévenances. Les voyageurs, par un avantage tout spécial, ont la permission de circuler librement dans le palais. Ils examinent alors les mœurs de la cour et s'aperçoivent aisément que, dans l'Ouzinga comme ailleurs, l'entourage des princes se permet certaines petites licences qu'il condamne sans merci chez les autres, et que, dans cette contrée comme partout, ministres, soldats, serviteurs, rivalisent de courbettes et de génuflexions devant le roi, qui se croit aussi le premier potentat du monde.

Chaque fois que le chef vient à éternuer, toute la cour se met à claquer des doigts avec frénésie; de l'intérieur du palais, le signal est transmis aux soldats en faction à la porte de la case, des soldats aux passants et des passants à toute la ville.

Malheureusement pour les deux Anglais, le hobereau noir ne se contentait pas du petit triomphe accordé à chacun de ses éternuments; il voulait des victoires plus positives; aussi résolut-il de dépouiller les nouveaux venus, en les entourant toutefois des égards dus à des hommes qui pouvaient se défendre; il réclamait tantôt des étoffes, tantôt des armes; son avidité était insatiable. Sans se soucier même de sa dignité princière, qu'il compromettait étrangement, il entrait dans la tente de Speke, faisait main basse sur tout ce qu'il trouvait à sa fantaisie.

Un jour, il aperçut une paire de vieilles pantoufles qui appartenaient au capitaine; il les chaussa sans scrupule et sortit triomphalement, à la grande admiration de toute sa cour.

Nos voyageurs quittent enfin ce royaume inhospitalier, entrent dans le Karagué et voient un moment le passage interrompu par des troupes innombrables de rhinocéros. Il fallut bel et bien livrer une bataille en règle à ces audacieux quadrupèdes. Les compagnons de Speke s'avancèrent par détachements de trois ou quatre, et, dès qu'ils se virent à portée, décochèrent en un clin d'œil leurs flèches et leurs javelots; puis, faisant volte-face avec la rapidité de l'éclair, ils s'enfuirent d'un côté, tandis que les rhinocéros se sauvaient de l'autre. C'est ainsi que les braves indigènes africains attendent la charge de l'ennemi.

A quelques lieues plus au nord, les Anglais furent reçus très-amicalement chez un souverain que la description des merveilles européennes et l'examen des richesses de nos voyageurs jetèrent dans un naïf enthousiasme. Le tabouret de fer sur lequel s'asseyait Speke fut principalement l'objet de son admiration. Il ne pouvait se lasser de contempler « l'homme blanc » sur son trône et dans l'appareil de la dignité royale que lui conférait un siége si honorable.

Dans ce pays, les femmes du roi et des princes sont soumises à un système d'engraissement tout particulier: le code inflexible de l'usage le veut. Speke et Grant, ayant entendu parler de ce curieux trait de mœurs, eurent le désir de l'approfondir; ils pénétrèrent dans une case où ils trouvèrent un vieillard et sa principale femme assis côte à côte sur un banc de terre gazonnée, au milieu de trophées d'arcs, de javelines et d'assagaies.

Devant eux étaient rangés un assez grand nombre de vases de bois remplis de lait. Les dimensions tout à fait extraordinaires de l'opulente maîtresse du logis passaient toutes les idées admises. Se tenir debout lui était complétement impossible; elle en eût été empêchée par le seul poids de ses bras, aux jointures desquels pendaient des masses de chair abondante et molle.

— Dans quel but, demanda Speke, tous ces vases de lait se trouvent-ils réunis?

— Mais la beauté de nos compagnes vient précisément de là, répondit le sauvage, presque étonné de l'ignorance du voyageur. C'est en les abreuvant de lait dès l'âge le plus tendre que nous en obtenons des femmes dignes de nous et de notre rang!

Speke n'insista pas; il se garda bien de détruire les illusions de cet excellent indigène, qui, au reste, partage la manière de voir de tous les Orientaux. Arabes, Egyptiens, Turcs, Persans ne peuvent comprendre la beauté séparée d'un embonpoint démesuré. Pour eux, la femme aux traits les plus réguliers serait laide, dépourvue de tout charme, si elle avait la moindre apparence de maigreur. On se souvient de ce chef arabe qui, se trouvant à l'Opéra, se voila tout à coup la face avec horreur à la vue des danseuses souples et minces qui se livraient, sur la scène, aux jeux chorégraphiques les plus légers.

— Allah! s'écria-t-il, éloignez de mes yeux ces squelettes animés, ces spectres sortis des enfers!

Eh bien! notre chef du Karagué, s'il venait à Paris, tiendrait assurément le même langage, et nous ne saurions l'en blâmer; ce que nous adorons, là-bas on le méprise. Je ne sais plus quel écrivain a dit sagement que, sur le chapitre des coutumes, il faut étudier et non condamner. La raison est partout et n'est nulle part.

Le roi du Karagué, Rumanika, auprès duquel vécurent pendant plusieurs mois nos voyageurs, se montra très-favorable à leurs projets; il leur fournit des indications topographiques qui n'ont pas été sans profit. Ce souverain, malgré son intelligence, était d'un enfantillage et d'une superstition incroyables. Parmi tous les présents qui lui furent offerts, il préférait les jouets, les marionnettes, les boîtes à surprise, les soldats de plomb, les poupées. Il adorait surtout le merveilleux et, dans sa naïveté, se croyait à moitié sorcier.

Quant à Speke, il fut jugé sur-le-champ comme pouvant conjurer la mauvaise fortune, faire pleuvoir ou arrêter la pluie, prolonger la durée de l'existence et assurer aux jeunes gens une nombreuse postérité. Rumanika lui demandait surtout avec instance un charme qui lui valût une vie exempte de trouble jusqu'à la consommation des siècles. Las de ces obsessions et déterminé à se débarrasser une bonne fois du superstitieux monarque, le capitaine lui envoya... un vésicatoire. Le malheureux se l'administra, souffrit le martyre, mais fut enchanté. Il était convaincu que désormais la mort passerait à côté de lui sans le frapper.

IV

Du Karagué, la caravane passa au pays d'Ouganda, que les deux Anglais ont surnommé le *Jardin de l'Afrique équatoriale*. Déjà leur réputation s'y était répandue : le chef du pays, l'étrange et sanguinaire Mtésa, les attendait avec impatience; ce prince éprouvait même un désir presque insensé de les voir. Comme ils n'arrivaient pas assez vite au gré de sa fantaisie, il n'hésita pas à attribuer ce retard aux dispositions querelleuses de ses sujets : il en fit exécuter cinq cents, et le peuple applaudit à cette sage mesure, proclamant que ce n'était que justice, et qu'il n'y avait pas d'homme plus éclairé et plus doux que leur souverain.

Ce qui a lieu de surprendre, c'est que ce ridicule despote, en dépit de ses dispositions bienveillantes, refusa aux étrangers l'accès de sa demeure, lorsqu'ils furent arrivés dans son village. Il fallut parlementer.

Speke, en homme habile, comprit que les prières n'auraient aucun résultat satisfaisant, et pourraient, au contraire, le déconsidérer. Afin de parvenir auprès du chef, il s'annonça comme de la plus haute extraction. On hésitait encore à le recevoir : il se montra très-orgueilleux, très-arrogant; dès lors, ne pouvant plus douter qu'il avait affaire à un prince, Mtésa ouvrit les portes de son palais.

Bientôt même le monarque ne se familiarise que trop : ses bonnes grâces deviennent onéreuses; il faut à tout moment lui livrer, tantôt des instruments de physique dont il n'a que faire, tantôt des armes blanches, tantôt des fusils. Notre souverain, tout en recevant avec honneur les nouveaux venus, les dévalise et leur enlève toutes leurs ressources.

Afin d'intimider ce larron couronné, Speke fait preuve de sa rare adresse à la chasse. Un jour, on veut le mettre en défaut; il est requis de tuer quatre vaches en moins d'une minute. Il demande à Mtésa un revolver dont il lui avait fait présent, et, en quelques secondes, les vaches sont par terre. La dernière pourtant, blessée légèrement, fait mine de se jeter sur lui; il fallut l'achever avec la cinquième balle du revolver, haut fait merveilleux qui valut à son auteur de bruyants applaudissements.

Le roi se mit ensuite à charger de ses propres mains une carabine, et, la remettant tout armée à un page, lui

ordonna d'*aller tuer un homme dans la cour*. Le marmot partit : l'on entendit la détonation, et on le vit revenir presque aussitôt avec la même grimace de satisfaction, le même air de malice heureuse, que s'il eût déniché un oiseau.

— Et vous vous en êtes bien acquitté ? lui dit le roi.

— A merveille ! repartit l'apprenti bourreau.

Ce trait de mœurs peut donner une idée exacte de la cruauté des habitants de l'Ouganda.

Pendant plusieurs jours, on défendit expressément aux Européens de nouer des relations avec les indigènes, mais on se départit ensuite de cette sévère consigne : Speke fut même prié d'aller visiter la reine mère. Celle-ci l'attendait, et se tenait assise ou plutôt couchée dans sa case, le coude nonchalamment appuyé sur un coussin ; elle avait pour tout ornement un collier et un fichu roulé autour de la tête. La case était simple : on y voyait plusieurs talismans, une coupe remplie de poudre magique, et pour tout luxe une glace à moitié brisée, vieux débris sans doute du commerce avec les Arabes. Quant au personnel, il se composait de plusieurs femmes, faisant l'office de sorcières, et vêtues de la manière la plus fantastique qui se pût imaginer.

A l'arrivée du capitaine, des musiciens firent entendre le bruit discordant de leurs tambourins, et lorsque la reine eut jugé que le noble visiteur devait être suffisamment charmé, elle leur ordonna de partir. C'est alors que l'audience prit le caractère de l'intimité. La reine, dans ses élans de curiosité, s'empara d'abord des bagues du voyageur, puis elle plongea familièrement la main dans ses poches, les retourna et prit une montre, dont le tic-tac la jeta dans le plus profond étonnement ; elle n'hésita pas à saluer le nouvel objet du nom d'idole et de talisman ; après avoir répété cinq à six fois que son ami l'Européen lui plaisait beaucoup, excessivement, au delà de ce qu'elle pouvait dire, elle le congédia promptement, en le priant de venir la revoir une autre fois.

Entré définitivement dans les bonnes grâces du souverain, Speke eut la permission de demeurer dans l'intérieur même du palais. Cette situation facilita les études auxquelles il désirait se livrer. Il lui fut aisé de reconnaître que le peuple de l'Ouganda est tenu, par le despotisme de ses chefs, au plus bas degré d'avilissement. Les actes les plus sanguinaires, les plus révoltants, les injustices les plus criantes, non-seulement il les consacre par son silence, mais il semble les encourager par ses flatteries. Ainsi, il ne se passait pas de jour où l'on ne conduisît à la mort deux et jusqu'à trois ou quatre des malheureuses femmes qui composaient le sérail de Mtésa. Une corde roulée autour du poignet, traînées par le bourreau, ces pauvres créatures, les yeux pleins de larmes, poussaient des gémissements à fendre le cœur, et, malgré leurs appels déchirants, la pitié publique demeurait muette ; pas une main ne s'élevait pour leur défense ; partout, au contraire, les indigènes célébraient la justice et la magnanimité du maître.

Il fut donné, un jour, au capitaine de juger la folie sanguinaire du prince et son étrange irritabilité. Voici dans quelles circonstances : on chassait les hippopotames à quelque distance du village ; ne trouvant pas de gibier, on se dispersa dans une espèce d'enclos où le roi et les siens s'amusaient à moissonner gaîment des fruits. Une des femmes du souverain, charmante créature, à ce que prétend Speke, eut la malheureuse idée, croyant lui être agréable, de présenter à son seigneur un fruit qu'elle venait de cueillir. Aussitôt, comme pris d'un accès de folie, il entra dans la plus violente colère. « C'était la première fois, disait-il, qu'une femme se permettait de lui offrir quelque chose ; » et là-dessus, sans alléguer d'autre motif, il enjoignit à ses pages de saisir la coupable, de lui lier les mains, et de la faire exécuter sur-le-champ.

Ces mots étaient à peine prononcés, que tous les jeunes drôles à qui le roi s'adressait, déroulèrent, en un clin d'œil, les turbans de cordes qui entouraient leurs têtes, et, comme une meute de bassets avides, se précipitèrent sur la pauvre négresse. D'abord, indignée que de pareils enfants se crussent autorisés à porter la main sur sa royale personne, elle essaya de les repousser comme autant d'importuns moucherons, tout en adressant au roi des remontrances passionnées ; mais, en quelques minutes, ils l'eurent saisie, renversée, et, tandis qu'ils l'entraînaient, l'infortunée suppliait Speke et ses compagnons de lui prêter aide et protection. La sultane préférée s'était jetée aux genoux du roi, et toutes ses compagnes, prosternées à ses pieds, sollicitaient le pardon de leur pauvre sœur. Plus elles l'imploraient, plus semblait s'exalter sa brutalité naturelle, jusqu'à ce qu'enfin, s'armant d'une espèce de massue, il en voulut frapper la tête de sa malheureuse victime...

Jusqu'alors Speke avait pris le plus grand soin de n'intervenir dans aucun des actes arbitraires du souverain ; mais il y avait, dans ce dernier excès de barbarie, quelque chose de si profondément odieux, qu'il s'élança vers lui et, au risque de perdre la vie, lui demanda la grâce de sa femme. Cette intervention inattendue arracha un sourire au despote africain, et la prisonnière fut immédiatement relâchée.

V

Laissons maintenant de côté ce farouche tyran, et suivons Speke dans une importante excursion qu'il fit au nord du lac Victoria. Cette excursion fut la partie principale des explorations de nos deux Anglais ; — elle eut pour résultat la découverte d'un large fleuve qui sort du lac et qui, suivant toutes probabilités, est le Nil blanc lui-même. Les voyageurs éprouvèrent une satisfaction immense à contempler cette grande artère cherchée depuis si longtemps, véritable Protée qui semblait fuir devant les investigations.

Les Anglais se souvinrent en ce moment de la France ; ils appelèrent cet estuaire Canal Napoléon.

Les eaux du lac Victoria s'élancent vers le nord-ouest ; elles franchissent une chaîne de roches granitiques et forment une cataracte d'un assez bel aspect, que Speke nomma *Chute de Ripon*, en l'honneur du président de la Société géographique de Londres.

Ensuite le fleuve s'élargit, s'étend dans le pays d'Ounyoro, et incline tout à coup brusquement du côté de l'occident. C'est là que les voyageurs eurent la fâcheuse pensée de l'abandonner : au lieu de côtoyer ses rives, ils se dirigèrent en ligne droite vers le nord. Ils assurent avoir retrouvé le même cours d'eau à quarante lieues de là ; mais ce n'était cependant qu'une hypothèse, qui, depuis, a été confirmée par Baker.

Ce trajet ne fut pas plus exempt de difficultés et de péripéties que le commencement du voyage. Le chef de l'Ounyoro, personnage superstitieux et fourbe, les accueillit favorablement, mais leva bientôt sur eux des contributions incroyables, qui ne tendaient à rien moins qu'à les priver de toutes leurs ressources. Il fallut, comme toujours, tenir tête au souverain. Voyant enfin qu'il ne

pouvait plus obtenir de présents, il voulut au moins profiter des conseils et surtout des prétendus talismans du prince au visage pâle.

— Avez-vous un remède, lui dit-il, qui empêche les enfants de mourir en bas âge? Connaissez-vous un remède qui attache les sujets à la personne de leur souverain?

La première question ne devait pas embarrasser le voyageur Speke; pour toutes les maladies, il adjugeait indistinctement des pilules; — mais un médicament distribué au peuple, un médicament qui lui fit adorer son roi, — quel remède difficile, quelle précieuse découverte! Comme bien l'on pense, notre voyageur ne trouva pas aisément la solution de ce problème; il répondit sagement « que l'intelligence d'un gouvernement, sa prudence, son respect pour tout ce qui est juste sont les meilleurs, les uniques remèdes dont les souverains doivent faire usage! » — Reste maintenant à savoir si le monarque noir comprit la haute valeur morale de la réponse.

VI

Arrivés à Gondokoro, nos voyageurs se trouvaient désormais dans des régions déjà explorées; — ils y rencontrèrent un compatriote, — plus que cela, un ancien



Le Nil à sa sortie du lac Victoria. Dessin de A. de Bar, d'après la gravure publiée dans le *Tour du Monde* et dans le voyage du capitaine Speke. Hachette et Cie.

ami, dans le chasseur Baker, pionnier hardi qui voyage dans le centre de l'Afrique avec une femme aussi gracieuse qu'intrépide, à peine âgée de vingt-six ans!

Ils suivirent un itinéraire que Peney, Petherick, Lejean, et beaucoup d'autres, avaient déjà pris, — descendirent le Nil blanc et entrèrent à Khartoum, au commencement de 1863.

De Khartoum, jusqu'en Egypte, la route est connue et facile, — et d'Egypte dans notre Occident, le trajet n'est plus qu'une promenade sur le grand lac qu'on appelle la Méditerranée.

Rentré dans sa patrie, Speke partageait son temps à réunir des notes et à préparer de nouvelles entreprises. Il était partout fêté, partout proclamé l'une des gloires du siècle. Ses plus chères distractions consistaient en courses cynégétiques avec quelques amis d'enfance.

Au mois de septembre 1864, se trouvant à Chippenham, Speke s'amusait à chasser insoucieusement les lièvres et les perdrix. Il veut escalader un mur de quelques pieds de hauteur; le fusil effleure une pierre, la détente se lâche, le coup part, et Speke tombe mort.

Telle a été la fin de cet homme énergique et résolu.

On dirait que la fatalité a marqué cette mort, comme celle de Dumont d'Urville, et que les Orientaux ont raison de dire: « Ce n'est pas la balle qui tue, mais la destinée! »

Richard CORTAMBERT.

LES NOUVEAUX DÉPARTEMENTS FRANÇAIS.

LES ALPES MARITIMES.



Vue de Monaco. Dessin de Stock.

C'était en l'an 1860, de pluvieuse mémoire, et par une humide journée. J'étais dans mon cabinet, regardant sur un ciel d'un gris foncé les dessins qu'y formaient capricieusement de grands nuages sombres, et maugréant contre ce climat parisien qui nous poursuivait de ses brumes, de ses givres, de sa pluie et, partant, de sa boue.

Pour me dédommager de la réalité, mon esprit se laissa entraîner vers l'idéal, et je me mis à songer à un ciel

d'azur, aux douces brises et aux vertes campagnes.

J'étais donc en pleine idylle lorsque monsieur mon concierge vint m'apporter une lettre. O juste ciel ! cette lettre m'invitait à me rendre immédiatement à Nice pour affaires, comme on dit en style commercial. Après ma première explosion de contentement, je remerciai mon étoile, qui me faisait quitter les ruisseaux embourbés de la rue Montmartre pour les eaux bleues de la Méditerranée.

. . . .

I

O quel admirable pays que Nice! Voyez ces Alpes qui ondulent de collines en collines, puis de montagnes en montagnes, et enfin, à l'horizon, voyez-les s'étager en un immense amphithéâtre dont le sommet, couvert de neiges éternelles, se confond avec les teintes adoucies d'un ciel presque toujours bleu.

Ici, les productions du sol croissent serrées et drues; on dirait qu'elles s'épanouissent avec une jalouse avidité et veulent se voler mutuellement la nourriture, et, pour s'en convaincre, il suffit de jeter un regard, soit à droite, soit à gauche, sur ces branches d'oliviers qui s'enchevêtrent avec ces autres branches d'arbres à fruit, et, brochant sur le tout, sur ces pampres de vigne qui font si bien opposition avec les tons argentés des feuilles de l'olivier.

La plaine est admirable dans son ensemble, sans nul doute; mais chaque détail mérite la mention la plus honorable. Que dites-vous de ces carrés où poussent des orangers, des citronniers, des bergamotes, des œillets, des renoncules, des roses et des anémones?

Et si de la *Flore* nous passons à la *Pomone*, nous nous adresserons tout d'abord à M. Alphonse Karr, ce charmant écrivain qui a le rare privilége de faire rêver les femmes, de faire penser les penseurs et d'instruire les plus instruits.

Ce savant et ingénieux écrivain ne s'adresse pas seulement à la vue et à l'odorat; il a sagement cru que le *goût* mérite aussi d'être poétisé, et, comme preuve, allez voir à Nice ses magnifiques plantations d'ananas et de citronniers, et allez surtout goûter à ces fraises hors ligne dont S. M. l'Impératrice de Russie fait un si grand cas...

II

Je fis mon entrée dans Nice sous les auspices d'un attaché au consulat de France, lequel voulut bien me présenter à M. Lefebvre, l'un des médecins niçois les plus distingués; l'un de ces rares savants qui ne dédaignent pas de donner au langage rébarbatif de la science le vernis du langage élégant qui se parle dans le monde.

Ce n'est pas tout. Je fus introduit dans le salon de la plus aimable femme de Nice : une Anglaise qui, si elle n'appartient pas à la *nobility*, est au moins d'une excellente *gentry*. Malheureusement, elle ne sait pas un mot de français; mais on peut en revanche se rattraper sur le mari : il parle notre langue comme un Tourangeau. J'aurai à reparler de cet excellent mari, qui est, en outre, un bon original.

A la rigueur, à Nice, on peut se croire dans un coin de Paris. Tout le monde y parle français, et tous les journaux y sont écrits dans notre langue.

Il est cependant question d'un langage irrévérencieusement rangé dans la catégorie des *patois*. C'est une injustice, car *patois*... Le lecteur me permet-il d'être pédant deux minutes au plus?

Alors, voici ce que j'ai à dire : *Patois* est une dénomination inacceptée par les linguistes; ce mot vient du vocable *patavinitas*, et signifie une élocution et un accent de province ; ce qui n'empêche pas qu'avec un certain accent on peut, dans une province, parler parfaitement une langue. Or, le patois de Nice n'est autre que l'ancien provençal né du glossaire *de la décadence*, et la source ethnologique de ces rameaux aujourd'hui si fleuris : l'italien, l'espagnol et le français.

En tout état de cause, que le patois ne vous effraie pas : dans le monde où vous irez, on ne le parle nullement, et vous ne l'entendrez qu'autour des barques amarrées au rivage.

III

Dès le début de ce chapitre, il m'est impossible de ne pas mentionner que j'ai, en ce moment, deux volumes devant moi, traitant, *ex professo*, de l'histoire de Nice. Avant de parcourir cette ville, j'ai cru opportun de connaître d'abord son histoire.

On ignore la date précise de la fondation de Nice; il est probable cependant que sa construction suivit de près celle de Marseille, laquelle remonte à l'an 598 avant Jésus-Christ. Selon quelques érudits, Nice viendrait de *Nikè*, victoire ; selon d'autres érudits, Nice dérive de *Nicius*, duc d'Etrurie.

Quoi qu'il en soit, plusieurs siècles après sa fondation, Nice, bien que soumise à Marseille, occupait un rang honorable parmi les cités gauloises. Après avoir passé successivement sous la domination de Rome, des Goths, des Visigoths, des Bourguignons, des Lombards, elle passa, vers la fin du neuvième siècle, sous la suzeraineté des comtes d'Arles ; du neuvième au dixième siècle, elle traversa une série de vicissitudes ; elle fut gouvernée par des comtes particuliers dont elle brisa le joug en 1108, pour s'organiser librement en gouvernement municipal. En 1176, Alphonse II, roi d'Aragon, marquis de Provence, se fit reconnaître par Nice comme seigneur suzerain ; mais, dès 1215, elle revendiquait de nouveau ses libertés, se reconstituait en gouvernement municipal, et signait, avec Pise et Gênes, un traité d'alliance offensive et défensive.

Cependant, en 1246, Nice passa au pouvoir de la maison d'Anjou, qui conserva sur elle, jusqu'en 1382, le droit de suzeraineté. Vers 1388, le comté se donna à la maison de Savoie, et il prêta hommage définitif à Amédée VIII, hommage qui a été fidèlement tenu par les Niçois jusqu'à Victor-Emmanuel, et dont les a noblement relevés ce prince en reconnaissant leurs droits à s'annexer à la France.

Les douzième, treizième et quatorzième siècles furent, dans l'histoire de Nice, une période de combats incessants, pendant lesquels la souveraineté des comtes d'Arles, de Provence et d'Anjou, fut constamment disputée. Ces luttes amenèrent Nice à se donner, en 1388, au comte Amédée de Savoie, dit *le Rouge*, mais avec promesse expresse qu'ils ne seraient rétrocédés que d'après leur consentement.

De longues années de paix succèdent à ce pacte ; mais, par suite d'une rivalité entre le pape Paul III, l'empereur Charles-Quint et François Ier, une armée française, commandée par le duc d'Enghien, et une flotte turque, sous les ordres du célèbre Barberousse, amiral de Soliman, vinrent assiéger le château de Nice. Terrible fut l'assaut, disent les chroniqueurs du temps, et l'on raconte qu'un soldat turc avait déjà planté son drapeau sur le rempart, lorsqu'une femme héroïque, Catherine Segurana, tua ce

soldat ennemi et ranima ainsi le courage des assiégés. En commémoration de ce siége, on conserve encore, près du château, un mûrier colossal, dont le tronc est maintenu par des cercles de fer et à l'ombre duquel, dit-on, campa le terrible Barberousse.

C'est le 5 juillet 1543 qu'apparut la flotte de deux cents voiles turques et françaises, et que les troupes combinées débarquèrent à Villefranche. Le lendemain, Nice était investie. André Oudinet de Montfort y commandait.

Bientôt deux mille boulets sont lancés contre les remparts de la ville et les murs du château. Ce bombardement dura quarante-sept jours sans interruption; mais les Niçois étaient décidés à mourir plutôt que de se rendre.

Enfin apparut la flotte libératrice de Doria le Génois. A cette vue, les assiégeants, découragés, se retirèrent derrière le Var, et le prince Charles III fit son entrée triomphante dans Nice, délivrée à la fois et du croissant de Mahomet et des fleurs de lis de France!

Mais, hélas! pendant le siége, Barberousse avait enlevé 30,000 personnes sur les côtes d'Italie pour en faire les chiourmes de ses galères ou pour les transporter en Asie.

Enfin, le 14 octobre 1544, fut signée la paix dite *de Crépy*, qui mit un terme à ces calamités.

Nous arrivons à cette époque où Philibert Emmanuel (*Tête de fer*) tenait sa cour à Nice, et où nous avons à raconter un épisode des plus curieux.

Pour jouer un bon tour à cette terrible Tête de fer, un corsaire endiablé, renégat génois, et du nom d'Occhiali, surprit le duc de Savoie, en ce moment à Saint-Hospice.

Philibert-Emmanuel parvint à s'échapper; mais les musulmans purent néanmoins mettre la main sur deux de ses gentilshommes. Occhiali réclama deux mille écus d'or pour leur rançon.

Les deux mille écus furent consentis.

— De plus, ajouta l'audacieux corsaire, je veux, par dessus le marché, avoir l'honneur de baiser la main de la duchesse de Savoie.

Le fier duc bondit d'indignation.

— C'est à prendre ou à laisser, fit flegmatiquement le corsaire.

Après mûre réflexion, Philibert-Emmanuel consentit; seulement, l'humiliation d'un hommage fait à un mécréant fut épargnée à la duchesse.

Une dame de sa maison, vêtue pour la circonstance, reçut le baiser d'Occhiali.

Une année après, on annonça au duc que le corsaire venait d'être pris.

— Que doit-on en faire? lui fut-il demandé.

— Qu'on le pende! s'écria Philibert-Emmanuel.

Ce qui prouve qu'il peut y avoir quelque péril à vouloir baiser la main d'une duchesse.

L'exemple d'Occhiali ne découragea pourtant point les corsaires, car, jusqu'en 1326, on voit les Barbaresques débarquer sur le littoral italien, et, à cette dernière date même, enlever, non loin de Nice, toutes les femmes qui assistaient à une noce de village.

A partir de cette période, et pendant un siècle environ, Nice jouit d'une paix continue; mais de 1696 à 1706, elle subit trois invasions françaises, commandées tour à tour par Catinat, par le duc de La Feuillade et par le duc de Berwick.

En 1792, nos troupes vinrent de nouveau l'occuper. Après le siége de Toulon, le général Bonaparte débarqua un beau matin dans la cité de la Victoire, et il y prit le commandement de l'artillerie de l'armée des Alpes. On montre encore la maison qu'il habita, et où, après le 9 thermidor, il fut gardé à vue par deux gendarmes!

Non loin de cette maison, on en signale deux autres, remarquables à des titres bien différents : dans l'une, Masséna a vu le jour, et dans l'autre, Garibaldi

M. Négrin, dans ses *Promenades de Nice*, fait cette observation très-piquante, à propos de ces deux derniers personnages : « Quand Nice était italienne, elle revendiquait Masséna, un Français de cœur qui a passé sa vie à battre les Italiens; à présent qu'elle est française, elle revendique Garibaldi, un Italien de cœur, qui passerait volontiers sa vie à battre les Français. . . . » s'il pouvait!

IV

Après ce rapide résumé historique, il est temps, croyons-nous, de parcourir la ville.

L'une des grandes curiosités de Nice est, sans contredit, le Promontoire.

Ce promontoire, haut de 90 mètres, large de 300, et s'étendant du nord au sud dans une longueur de plus de 700 mètres, domine et la ville et le port.

D'abord, quand on porte ses regards sur cette ville de 45,000 habitants, bâtie en forme de triangle, et dont la base est parallèle à la mer, on distingue la place Victor, avec ses maisons à arcades, et d'où partent deux grandes rues qui vont, l'une vers la mer, l'autre au Pont-Neuf. A l'orient, s'élèvent des massifs de roses, et, sur ces massifs, quelques restes du château jadis démantelé par Catinat, se dessinant en lignes heurtées, vieilles ruines dont le temps et les hommes, à l'envi, semblent avoir voulu multiplier les pittoresques débris.

Quant aux boulevards qui conduisent au Pont-Neuf, ils longent le Paillon, un filet d'eau qui mérite à peine le titre de rivière, mais qui, néanmoins, à certains jours, s'élève jusqu'à la majesté du torrent.

Si, quittant les boulevards, on se dirige vers la Terrasse, là, un splendide panorama se déroule; la vue plane sur la mer et sur une partie des montagnes de la Provence.

De cette élévation, on peut observer sur les flots de la mer, dans toute leur beauté, les reflets fantasmagoriques qu'y projette le ciel.

Si la ville, à l'exception des quartiers neufs et du faubourg de la Croix de marbre, n'offre, à l'intérieur, que des rues sinueuses et étroites, en retour, de nombreux sentiers sillonnent la plaine, les campagnes, et conduisent presque tous à des collines gracieuses, du haut desquelles on aperçoit des points de vue ravissants.

Ainsi que le dit M. Louis Roubaudi, dans son ouvrage si complet sur Nice :

« Arrivé là (sur le Promontoire), on ne peut s'empêcher de s'arrêter pour contempler le vaste bassin de Nice... Rien ne saurait rendre le caractère majestueux et l'immensité de cette perspective. C'est un panorama à mille faces que l'œil, surpris, ne peut se lasser de parcourir et d'admirer. »

Mais si le touriste ne peut se lasser d'admiration à la vue des beautés de Nice, en retour, l'antiquaire ne trouve aucun sujet digne de son intérêt. Sur ce sol de *la Victoire,* rien qui rappelle le peuple-roi! sur cette terre jadis fertilisée par les Phocéens, rien qui rappelle la Grèce!

Que voulez-vous! l'on affirme que chaque année, dans leurs malles, les Anglais emportent un fragment du passé visible de Nice. Ils en sont bien capables, ces insulaires! Allez plutôt le demander aux collines indignées de l'Attique.

Et puisque nous parlons des Anglais, si nous allions dans leur quartier, c'est-à-dire au faubourg de la Croix de marbre ?

Un superbe faubourg, il faut l'avouer. De beaux jardins bordent ou entourent la plupart de ses maisons, et ces jardins, ceux surtout qui regardent la mer, sont presque tous surmontés de délicieux pavillons, d'où la vue rappelle la baie féerique de Naples.

Ce quartier a justement reçu le nom de *Cité anglaise;* car c'est là qu'un grand nombre de nos voisins d'outre-Manche vient faire provision de santé. Malgré son incontestable beauté, le faubourg de la Croix de marbre respire une tristesse britannique qui n'a pas le don de charmer...

Le savant et obligeant docteur dont j'ai déjà parlé, M. Lefebvre, jetait en même temps que moi son coup d'œil sur le susdit faubourg.

Voyant mon impression de tristesse, le docteur s'écria, sans doute par bonne grâce hospitalière :

— Il n'y a pas à Nice que des Anglais !

— Heureusement ! répondis-je ; il y a d'abord à Nice les Niçois, en d'autres termes : des Français !

Le savant se prit à sourire.

— Oui, les Niçois, reprit-il, c'est-à-dire des hommes bruns et vifs comme des Italiens, adroits et bienveillants comme des Français, et il y a aussi, Dieu en soit loué ! des Niçoises, des femmes qui tiennent de l'Italie les yeux ardents et les pieds mignons, et, de la France, la tournure gracieuse et le charmant sourire.

En ce moment, une ouvrière et une paysanne passèrent à nos côtés : leurs costumes étaient du plus ravissant effet. L'ouvrière avait la tête couverte d'un petit bonnet coquet, orné de rubans de couleurs éclatantes ; quant à la paysanne, elle avait emprisonné ses cheveux dans des filets de soie, dont l'extrémité, relevée sur sa tête, se fixait par de grosses épingles *à effet.*

— Remarquez, me dit le docteur, qu'elle ne porte pas la *capeline.*

— J'ignore la forme de cette coiffure.

— C'est ce chapeau de paille si répandu dans les Alpes maritimes. Croyez-le, cette absence de capeline est intentionnelle : cette paysanne veut se rapprocher de la petite bourgeoise. Ah ! mon cher monsieur, les traditions se perdent.

Je m'associai vivement à ce regret.

— Quant à nos paysans, reprit le docteur, ils portent, les jours ouvrables, une veste et un pantalon de toile en coton blanc, et, selon la saison, un chapeau de paille ou un bonnet de laine ; mais si leur costume ne mérite pas l'honneur d'une longue mention, en revanche, leur caractère mérite d'être caractérisé. Nos paysans soutiennent, et mordicus, *que le bon maître est celui qu'on voit le moins, et que le maître parfait est celui qu'on ne voit jamais.*

— J'appelle cela parler net, répondis-je, à la bonne heure ! Voilà au moins des mortels qui formulent leurs opinions sans périphrase.

— Partez-vous prochainement ? continua mon *cicerone,* comme saisi par une idée subite.

— Dans huit jours.

— C'est fâcheux pour vous.

— Je le sais, puisque j'aurai le regret de vous quitter.

— Merci ; mais où je vois le fâcheux, c'est que vous allez vous priver d'un spectacle à nul autre pareil. Comme vous le savez, nos populations ont un goût traditionnel pour les solennités religieuses ; je dis *traditionnel,* car les Romains étaient aussi très-passionnés pour ces sortes de solennités. A Nice, il ne s'accomplit aucune fête remarquable sans que l'armée, le peuple et le clergé ne s'y associent. Le 25 décembre, à minuit, le canon annonce l'anniversaire de la naissance du *Sauveur ;* la veille de Pâques, c'est encore le canon qui annonce la résurrection. Enfin, au printemps de chaque année (et voici pourquoi je regrette votre départ), monseigneur l'évêque de Nice, suivi de son chapitre, vient bénir et la campagne et la mer. Le premier jour, il bénit la plaine liquide, qui fournit à la population sa nourriture principale ; le second jour, il bénit la campagne, où croissent les moissons, et enfin, le troisième, il bénit la montagne, d'où découlent les eaux qui fertilisent le sol.

V

Le lendemain, j'eus l'honneur de me présenter chez sir Williams, le touriste anglais dont il a été déjà question.

Lady Williams me salua avec l'amabilité d'un ressort ; en réponse, et pour donner une haute idée de mon savoir-vivre, je saluai ainsi que salue le lugubre Commandeur dans *le Festin de Pierre.*

Quant à sir Williams, on pouvait s'entendre avec lui : de nombreux voyages en Europe, un long séjour à Paris, lui avaient fait rompre la glace britannique ; il avait même, parfois, des accès d'*humour* qui n'étaient pas sans mérite. Vous allez en juger.

Au sortir de chez lui, il m'invita au moins indigeste des repas.

— Oh ! oh ! me dit-il, vous êtes pâle. A Nice, ce n'est pas pardonnable ; il faudra mettre ordre à cela. Vous vous nourrissez ici peut-être au hasard, dédaignant de vous renseigner sur les ressources culinaires que renferme ce pays. Tort grave, et que ne pardonnerait pas votre compatriote Brillat-Savarin, de spirituelle et regrettable mémoire. Bien vivre, croyez-moi, ce n'est pas quelque chose, c'est beaucoup. J'ai séjourné dans nombre de villes, eh bien ! mon premier soin, en arrivant, c'est de m'enquérir de l'hygiène spéciale qui va convenir à mon palais. Tenez, nous voici arrivés sur le boulevard : le moment est propice. Si vous le trouvez bon, tout en promenant, nous allons déjeuner ensemble.

Je regardai sir Williams pour voir si décidément il voulait se moquer de moi.

— Oui, reprit mon imperturbable insulaire, nous allons déjeuner... *en imagination!*

Sans me faire prier, j'acceptai cette excentrique invitation.

— Parbleu ! reprit mon amphitryon, nous allons débuter par des anchois, cela met en appétit.

— En effet.

— D'autant que sur les rives des Alpes maritimes, on mange les meilleurs anchois qu'il y ait au monde, des anchois grands seigneurs. Aussi les Niçois, reconnaissants de cette manne marine que fournit quotidiennement leur golfe, y font-ils un quotidien honneur. Ici, le noble et le bourgeois, l'ouvrier dans son atelier, le paysan dans sa cabane, le pêcheur dans sa barque, déjeunent, dînent et quelquefois même soupent en donnant aux anchois, dans ces divers repas, les honneurs de la préférence : c'est l'apéritif de rigueur ; c'est, en un mot, pour un vrai Niçois, ce que l'absinthe est pour le vrai sous-lieutenant.

— Cela se comprend.

— Bien répondu. Si, après les anchois, nous mangions

soit une poularde, soit un chapon, soit un dindonneau? La volaille est de premier choix dans tout l'ancien *comté*.

— Mangeons une volaille.

— Notez que nous pourrions manger mieux. Les environs de Nice sont pour les amateurs de gibier une véritable terre promise. Quelles perdrix! quelles cailles! quels ramiers! et surtout quels ortolans!

— Très-bien, pour *la plume*, répondis-je en voulant me donner un air de chasseur; mais que doit-on penser du gibier *à poil?*

— Patience! nous arriverons à des lièvres on ne peut plus superlativement rablés!

— En attendant, si nous passions au poisson?

— Oui, c'est le moment. Etes-vous pisciculteur?

— Dieu m'en garde!

— Vous avez tort; c'est un bel art.

Et sir Williams ajouta en me montrant la baie:

— Il y a là de quoi nous fournir un service des plus variés: des soles, des mulets et même des dorades! Il est vrai aussi que là se trouve le polype, ce monstre comestible qui entortille, de ses interminables tentacules, soit les mains, soit les jambes de ceux qui s'avisent de vouloir le pêcher! Oui, mais comme il est aussi agréable au goût qu'il l'est peu à la vue, qu'arrive-t-il? on le met à l'étuvée, et on le mange avec des oignons! C'est bien fait pour un monstre!

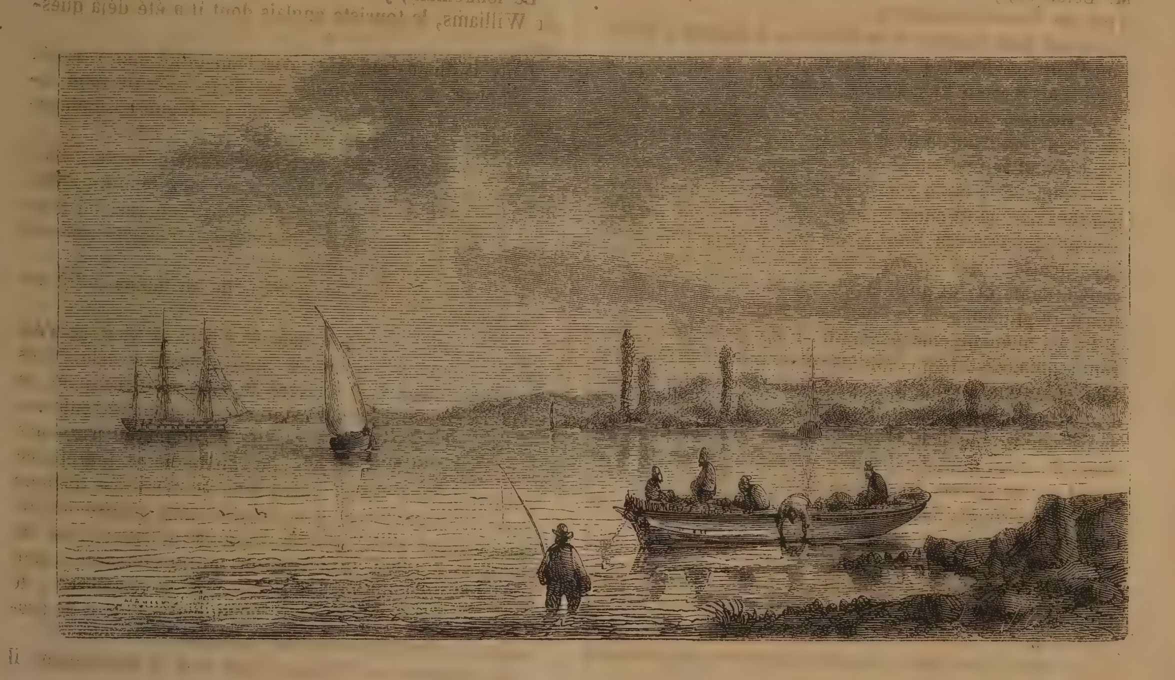
Après un instant de silence:

— Si nous passions aux légumes? reprit sir Williams. Après le poisson, le légume a son prix.

— A qui le dites-vous?

— Quels artichauts que ceux qui poussent sous le ciel bleu de la cité de la Victoire! et quels choux! et quelles asperges! et enfin, quels navets!!

— Nous voici au dessert, continua mon amphitryon;



Les bords de la mer aux environs de Nice.

vous avez le choix. Voulez-vous des pommes, des poires, des amandes, des noix, des nèfles, des azerolles, des figues et des grenades? Ne vous gênez pas!

— Votre déjeuner, dis-je à sir Williams, est des mieux ordonnés; il n'y manque qu'une chose.

— Laquelle?

— Du vin.

— Oubli impardonnable, mon cher hôte; d'autant que nous avons presque sous la main les crus les plus en renom de la contrée.

Ceci dit, mon interlocuteur consulta sa montre.

— Eh bien! reprit-il, que dites-vous de notre déjeuner?

— Princier!

— Bien vrai?

— Je vous l'affirme, et, pour vous en remercier, permettez-moi de vous raconter une anecdote.

— Racontez, cher monsieur.

— Deux capitaines espagnols jouaient ensemble. L'un d'eux, joueur passionné, mais sans monnaie sur lui, finit par gagner la partie.

— Mon digne adversaire, lui dit alors son camarade, vous n'avez mis sur le tapis que vos paroles, permettez-moi de n'y mettre que ma mémoire!

— *Very well! very well!* me répondit en riant le bon sir Williams.

Je venais de déjeuner avec les anges, — ainsi que disent les campagnards à propos de ceux qui ne déjeunent pas du tout; mais ce singulier repas ne m'avait nullement déplu. N'étais-je pas, dès lors, renseigné sur les multiples et délicieuses productions des Alpes maritimes?

VI

Après avoir quitté sir Williams, je me mis en devoir de parcourir Nice à l'aventure, allant à droite et à gauche, sans autre souci que de me rendre compte de sa physionomie générale.

Ainsi que me l'avait judicieusement assuré le docteur,

il y a dans cette ville d'autres mortels que des Anglais ; il y a encore des Russes, des Polonais, des Allemands, des Suédois, des Danois, des Norwégiens, etc., etc. ; mais tous ces étrangers s'éparpillent par-ci, par-là : seuls, les Anglais se groupent !

Ces colonies temporaires sont, pour certaines industries de Nice, une véritable ressource. Les magasins de modes, les hôtels, les restaurants, les marchés leur doivent en grande partie leur prospérité.

Les étrangers donnent à Nice l'apparence d'une petite capitale. On y voit à chaque pas des laquais en livrée, de brillants équipages, des amazones au voile vert et des sportsmen montant des purs-sang. Aussi des soirées, des concerts, des bals se succèdent-ils pendant toute la durée des hivers.

Les Anglais sont ceux qui prennent le moins de part à cette fusion des étrangers. Est-ce méfiance? est-ce fierté? A en croire les Niçois, c'est l'un et l'autre.

Selon M. le chevalier Bertoloti, les Anglais vivent dans leur faubourg de la Croix de marbre absolument comme s'ils étaient à Brighton. Pendant la journée, ils font des promenades à pied, à cheval, en voiture. Le soir, ils se réunissent entre eux, lisent le *Galignani*, parlent politique, prennent le thé, portent des toasts ; mais le tout à leur manière, et presque toujours sans fusion.

Mais, qu'on le croie bien, les autres représentants du reste de l'Europe se consolent facilement de cet ostracisme. On laisse les Anglais s'admirer dans leur ennuyeuse solitude.

L'affluence des étrangers à Nice explique comment cette ville a des cercles aussi parfaitement organisés; tout s'y trouve : revues, journaux, recueils, *magasins*, de la France, de l'Allemagne, de l'Angleterre, de l'Italie, de l'Europe entière enfin, sans préjudice, s'entend, de tous les romans français, trônant en souverains sur les sofas et guéridons. Et cela se conçoit. Dans un salon de Nice, ne peut-on, à la rigueur, se croire dans une colonie parisienne?

En effet, tour à tour sont venus respirer l'air de ce climat enchanteur MM. Paul Delaroche, Thiers, de Falloux, de Montalivet, de Lasteyrie, Mérimée, Ponsard et tant d'autres non moins illustres, et pêle-mêle avec les princes du talent les princes par droit de naissance. Il n'est pas de Niçois qui n'ait vu, de ses propres yeux vu et à courte distance, la grande-duchesse Hélène, le grand-duc Constantin, la reine Marie-Christine, Victor-Emmanuel, l'empereur et l'impératrice des Français, et enfin cette vénérable impératrice de Russie, à la porte de laquelle s'aperçoit le poste d'honneur qu'y forme une garde de nos soldats. Noble femme, qui vient demander la santé à la douce brise qui caresse l'air, et oublier sa mélancolie à la vue de l'azur du ciel et de la mer éblouissante.

Depuis l'annexion, Nice se métamorphose à vue d'œil. Il s'élève chaque jour de nouvelles constructions. La promenade des Anglais s'élargit ; la place Masséna s'achève. Le Jardin des Plantes a donné naissance à un nouveau quartier. La promenade du château s'embellit ; et enfin le boulevard du Midi et celui de l'Impératrice se prolongent... sans songer à s'arrêter! Encore quelques années, et Nice sera, on peut l'affirmer, sinon l'une des reines, du moins l'une des *grâces* de la Méditerranée.

VII

J'en reviens à sir Williams, car il fut à Nice mon *cicerone* quand même.

— Où allons-nous? me dit-il un beau matin ; est-ce sur le plateau de la Turbie, à Villefranche ou à Monaco? Parlez, et, selon vos désirs, nous irons prendre l'air soit sur des hauteurs fleuries, soit à l'ombre de grandissimes oliviers, soit même sous les voûtes d'une poétique caverne.

— Comment choisir, répondis-je, puisque je ne connais pas les mérites comparés des points que vous m'indiquez?

— Alors, écoutez-moi. Vous vous déciderez d'après mes comptes rendus, comme jadis, dit-on, certains grands seigneurs choisissaient leurs femmes en comparant différents portraits.

— J'écoute.

— En prenant la grande route de Gênes, reprit sir Williams, nous arriverons en quelques minutes au village de la Turbie. Là, vous remarquerez les restes, magnifiques, d'un monument triomphal que le sénat de Rome fit élever à César Auguste, empereur, en commémoration des victoires qu'il avait remportées sur les populations des Alpes.

— Et à Villefranche, que verrai-je?

— Une petite ville fort agréablement située, pourvue d'un château et d'un port charmant.

— Passons aux oliviers.

— A l'olivier, faut-il plutôt dire, s'écria mon interlocuteur. Ah ! ah ! l'olivier ! quel arbre ! A la base de son tronc il mesure près de treize mètres de circonférence ! Hein ! qu'en dites-vous? De telles dimensions dépassent de beaucoup l'olivier de Pescio, cité par Picconi, et auquel on assigne sept cents ans d'existence, *ergo*, on doit en conclure que l'olivier dont je vous parle est conséquemment d'un âge bien plus respectable encore.

Il me sembla que, vu le peu de temps à ma disposition, je pouvais faire mieux que d'aller saluer ce vénérable patriarche, et je priai sir Williams de me dire deux mots de la poétique caverne.

— Elle se nomme Ratapignata, me répondit-il.

— Quel diable de nom ! m'écriai-je.

— En langage du pays, *ratapignata* signifie chauve-souris, attendu que cette grotte sert de retraite à tout un peuple de ces mammifères volants.

— Et c'est là son titre à être poétique?

— Malgré les chauves-souris, cette caverne enchante ; jugez donc !

L'argument était sans réplique.

— Décidément, repris-je, je me décide pour Monaco, d'autant plus que j'ai beaucoup connu de réputation l'un de ses princes régnants, Tancrède de Florestan Roger-Louis Grimaldi.

Deux heures après cette conversation, nous étions en vue de la principauté de Monaco.

Jadis cette petite ville et celles de Roquebrune et de Menton formaient les Etats de la principauté. Aujourd'hui, par suite du traité négocié avec la France par M. d'Avidgor, duc d'Acquaviva, le prince n'est plus souverain que de la seule ville de Monaco. Menton et Roquebrune partagent les destinées de l'empire français.

— Que l'on me suppose prince de Monaco, m'a dit, depuis le traité, sir Williams, et aujourd'hui encore, à coup sûr, mes Etats auraient toute leur étendue. Comment s'être dessaisi, sous n'importe quel prétexte, d'un seul diamant de cet admirable petit bijou?

En effet, est-il rien de plus poétiquement pittoresque que ce village de Roquebrune se prélassant sur sa masse de rochers? Est-il rien de plus gracieux que l'aspect de

la ville de Menton et des campagnes qui l'environnent? Et que dire de ce Monaco avec ses fortifications innocentes, son port mignon, son château légendaire, son palais souverain et l'énorme rocher dont l'ombre semble devoir couvrir la ville?

C'est une curieuse histoire que celle de la principauté de la maison des Grimaldi, princes de Monaco.

Cette maison, dont le chef est aujourd'hui Charles III, représenté à Paris par le duc d'Acquaviva, est l'une des plus anciennes et des plus illustres de l'Europe; son origine se perd dans la nuit des temps; Venasque de Ferréol, qui a écrit l'histoire de leur principauté, la fait descendre de Grimoald, fils de Pépin le Gros, comte de Brabant et d'Austrasie, maire du palais et frère de Charles-Martel, père de Pépin le Bref et aïeul de Charlemagne.

Ainsi, d'après l'auteur que nous venons de citer, la principauté de Monaco, quoique l'un des plus petits États de l'Europe, s'est maintenue pendant plus de neuf siècles, à travers les guerres et les révolutions, sous la souveraineté de la même famille!

Malgré le peu d'étendue de leurs États, les Grimaldi surent en tout temps se montrer dignes de leur illustre origine. Avec leurs seules ressources, ils entretinrent des navires de guerre, à l'époque des corsaires barbaresques, pour protéger le littoral italien.

Aujourd'hui, sous l'intelligente et libérale impulsion de son souverain actuel, on peut lui prédire l'avenir le plus prospère, par suite de l'extension donnée au commerce et à l'industrie; la facilité des communications et la douceur de son climat, en ont fait, comme de Nice, sa voisine, le rendez-vous des nombreux touristes qui viennent chercher sous son beau ciel le calme et la santé.

VIII

Après avoir longuement contemplé ce pays, qui vous fait songer à un coin retrouvé du paradis terrestre, nous nous dirigeâmes le lendemain vers la colline de Cimiez.

Là, jadis, s'élevait l'antique capitale des Alpes maritimes. Parmi les richesses archéologiques qui couvrent encore le sol, on remarque surtout l'amphithéâtre où dix mille spectateurs pouvaient à l'aise venir s'asseoir.

On peut dire de Cimiez, écrit M. Roubaudi, ce qu'Ovide disait de l'emplacement où l'on avait vu Troie: des moissons là où fut Troie.

(Nunc seges ubi Troja fuit.)

En effet, l'espace qu'occupait Cimiez est de nos jours un vaste champ d'oliviers et de vignes, et un morne silence règne dans ces lieux qu'ébranlaient les applaudissements de milliers de spectateurs!

De Cimiez à Saint-Pons, la distance est courte; nous la franchîmes en fumant un seul cigare.

La vie du saint qui donna naissance à cette dernière localité est en vérité des plus extraordinaires. Pons, ou plutôt Pontius, appartenait à une très-noble famille romaine; un jour, sa mère entra dans le temple de Jupiter; mais allant à elle, le grand prêtre lui arracha son voile:

— Tu mettras au monde, lui dit-il d'une voix terrible, un enfant qui brisera l'image de nos dieux!

La prédiction devait se réaliser: un jour un enfant, nommé Pontius, passant près d'un lieu où les chrétiens tenaient des assemblées, entendit des discours dont le sens lui échappait. Il se fit initier, et, devenu grand, il devint l'apôtre de la vérité nouvelle.

Indigné de ses prédications, un préfet romain le livra au bourreau. O miracle! entre les mains de l'exécuteur les instruments de torture se brisèrent! On le livra aux bêtes du cirque; miracle encore! les tigres et les lions se couchèrent à ses pieds! On essaya du bûcher, mais les flammes se divisèrent pour lui former comme une auréole!

Ivre de fureur, le préfet ordonna de décapiter le saint, mais cette fois, Dieu permit que le sacrifice s'accomplît, et le 11 mai de l'an 261 la tête de Pons roula sur la terre.

A la place même où le supplice eut lieu, on voit encore sur un bloc de rochers, derrière l'église, une petite chapelle où les fidèles évoquent l'ombre du supplicié!

Après quelques excursions, faites en simples promeneurs, nous nous trouvâmes dans le canton de Saint-Etienne, arrosé par la Tinée. Ici, quels tableaux! des sommets à peine visibles à l'œil nu, et sur les abords desquels il n'est permis de se risquer que pendant six mois de l'année; car, la mauvaise saison venue, ce pays est inaccessible.

Là, en hiver, les maisons sont closes par la neige et les hameaux entièrement dépeuplés.

« Tous les ans, à la fête de la Toussaint, nous dit un historien de cette contrée étrange, les hommes valides s'expatrient; car ils ne peuvent se résigner à rester oisifs la moitié de leur vie. La population s'assemble sur la place de l'église, on dit une messe solennelle, on se fait des adieux de six mois, puis les émigrants s'engouffrent dans les sentiers tortueux qui descendent le long de ces montagnes où soufflent des bises terribles, et les voilà se dirigeant sur tous les points de l'Europe. Les femmes, les enfants et les vieillards s'enferment dans les étables avec les troupeaux, et les familles prisonnières attendent que le printemps leur rende leurs époux, leurs pères et la liberté! »

Dans notre pérégrination en zigzag, en prenant la route de la Corniche, nous arrivâmes sans nous en douter au couvent du Laghet.

Ce couvent n'a rien de bien curieux en lui-même, mais un mélancolique souvenir vous y attire. Après la bataille de Novare, Charles-Albert s'y réfugia un instant, et, le 26 mars 1849, les moines lui donnèrent l'hospitalité. On lit sur une pierre les trois inscriptions suivantes:

ICI
DANS LA MATINÉE DU 26 MARS 1849,
CHARLES-ALBERT,
FUYANT LES FATALES PLAINES DE NOVARE,
S'EST ARRÊTÉ EXILÉ, INCONNU.

ICI
PIEUSEMENT CONFESSÉ, AYANT A LA TABLE DE JÉSUS
RÉCONFORTÉ SON AME ABATTUE,
IL A RENOUVELÉ LE SACRIFICE DES AFFECTIONS
ET DES DOULEURS!

ICI
IL A PARDONNÉ LES INJURES,
IL A PLEURÉ LES MALHEURS DE SA PATRIE,
ET EN ABANDONNANT DE SA PERSONNE LE SOL DE L'ITALIE,
IL EN A RECOMMANDÉ LES DESTINÉES
A LA PROTECTION DE LA VIERGE MARIE.

IX

Mais le temps était venu de quitter, et les poésies de Monaco, et les féeries de Nice, et les mélancolies de Cimiez! Je fus prendre congé de ce bon docteur Lefebvre, dont il m'a été si agréable de citer le nom.

Quant à sir Williams, lui ayant adressé mon adieu définitif, il me répliqua avec une magistrale gravité :

— Comme je crois de mon devoir de donner à lady Williams les distractions de votre capitale, afin de la guérir de son *spleen* par trop prolongé, je vous donne rendez-vous...

Sir Williams parut réfléchir.

— A propos, reprit-il, votre domicile

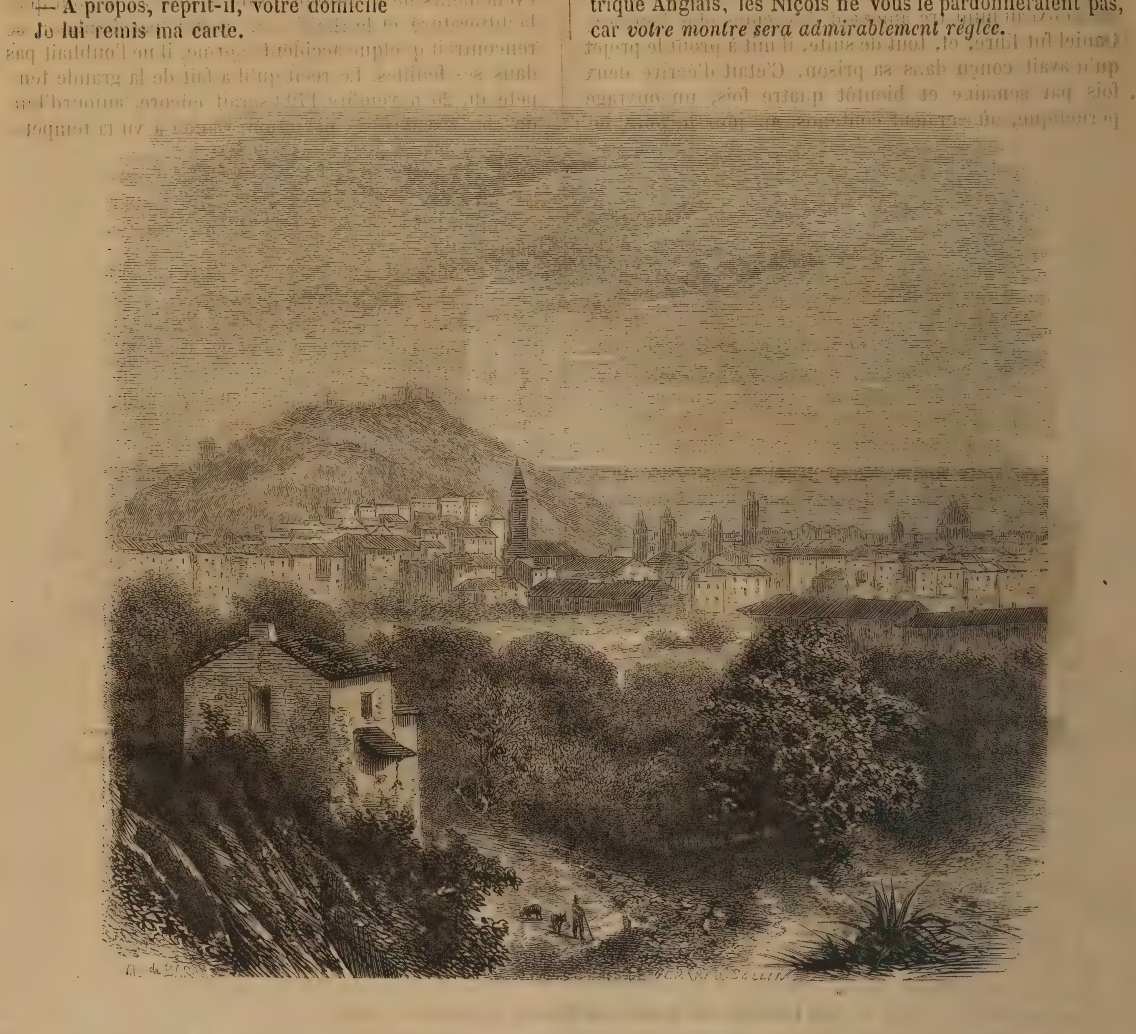
— Je lui remis ma carte.

— A merveille. Ce sera à deux pas de celui que je me propose d'occuper. Alors trouvons-nous, je vous prie, le 15 juin, à dix heures très-précises, au pied de l'Obélisque !

— Mais s'il pleut ?

— S'il pleut, nous aurons des parapluies !

— Et pas de quart d'heure de grâce, reprit mon excentrique Anglais, les Niçois ne vous le pardonneraient pas, car *votre montre sera admirablement réglée.*



Vue de Nice. Dessin de A. de Bar.

— Comment ?

— Je sais ce que je dis, cher monsieur, répliqua-t-il d'un air énigmatique.

Et il s'éloigna en s'écriant :

— *Farewell! farewell!*

Peu de temps après mon retour à Paris, l'air énigmatique de sir Williams, et la montre *admirablement réglée,* me furent expliqués par la lettre suivante :

A M. le chevalier Pellissier de Lamoulière, rédacteur au journal LA PATRIE.

« Nous avons l'honneur de vous transmettre, en notre qualité de délégués du commerce niçois, avec la liste de souscription, *un chronomètre d'honneur,* que les commerçants sont heureux de vous offrir comme faible témoignage de leur estime et de leur reconnaissance pour le dévouement dont vous avez fait preuve dans les circonstances de l'annexion de Nice à la France.

. . . .

« Signé : LEFEBVRE frères. »

Le 15 juin, sir Williams fut exact au rendez-vous.

En nous abordant au pied de l'Obélisque, je sortis mon chronomètre, il marquait dix heures, pas une minute de moins, pas une minute de plus !

— Vous ne verrez pas la fin de cette montre, me dit sir Williams, et, d'ici à *vitam æternam,* toujours la même.

— Alors, lui dis-je, elle sera comme l'image de ma reconnaissance pour les Niçois.

P. DE LAMOULIÈRE.

ÉTUDES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES.

DANIEL DE FOE OU L'ANGLETERRE AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE (1).

Les persécuteurs de Daniel se lassèrent les premiers. Un nouveau ministre amenant des temps plus heureux, Daniel fut libre, et, tout de suite, il mit à profit le projet qu'il avait conçu dans sa prison. C'était d'écrire deux fois par semaine et bientôt quatre fois, un ouvrage périodique, où seraient contenus, au jour le jour, les événements de l'heure présente, à savoir : la politique, la littérature et le théâtre, et quand, par bonheur, se rencontrait quelque accident énorme, il ne l'oubliait pas dans ses feuilles. Le récit qu'il a fait de la grande tempête du 26 novembre 1703 serait encore, aujourd'hui, un chef-d'œuvre de narration. Daniel a vu la tempête,



La rencontre de Daniel et de Selkirk. Dessin de E. Morin.

et, la décrivant, on dirait qu'il entend le bruit du tonnerre et qu'il écrit à la clarté des feux du ciel. Le vent furieux soulevait les toits de toutes ces maisons, dont nous vous disions la grâce et le repos tout à l'heure. Sous la pression de l'ouragan furieux, les clochers étaient renversés, les plus vieux arbres étaient brisés; barques et navires coulaient au fond de la Tamise. On assiste à cet affreux spectacle, et, tout d'un coup, le moraliste Daniel, se retournant vers le sublime auteur des biens et des maux d'ici-bas, l'invoque avec la ferveur la plus ardente. Il n'y eut pas dans toute l'Angleterre une seule âme qui ne fût touchée au récit de ces épouvantes qui se changeaient en prière, et sur l'ordre exprès de la reine, le ministre envoyait à la famille de Daniel une somme égale à l'amende qu'il avait payée. Ainsi Daniel de Foë peut compter au premier rang des instituteurs du journal, dans ce pays de pleine et entière liberté. Le *Times* et la *Revue d'Édimbourg*, ces deux puissances, le reconnaissent volontiers pour l'un de leurs ancêtres. Nous avons déjà vu qu'il avait apporté en naissant plusieurs des qualités qui font le vrai journaliste, à savoir : l'intime émotion unie au sang-froid, le style alerte, abondant, souvent plein de fièvre, et, tout d'un coup, calme et reposé. Dans ses tomes nombreux, qui attestent un travail acharné, les journalistes anglais ont puisé à pleine main. Là, ils ont trouvé l'exemple et le conseil, et tant d'histoires qui touchaient aux mœurs de la cité, et, çà et là, des complaintes religieuses, mêlées à des chants de triomphe : *Hymne à la Victoire!* et *Bienvenue au duc de Marlborough!* Si bien que ce condamné au pilori finit par être à son tour une puissance. Il avait un nom parmi son peuple ; il se faisait écouter même des ministres. Sans nul doute, il eut des ennemis, mais le journal est

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

le champ clos de toutes les haines, et trop souvent de toutes les violences. Même il fut question, parmi messieurs les whigs, de s'emparer de Daniel de Foë et de l'envoyer au delà des mers. Telles étaient les haines de ce temps-là ! Il y avait des assassins qui tous attendaient au coin des rues. La délation était un moyen de gouvernement; on vous traînait chez le juge pour un mot suspect, et le malheureux Daniel se vit un jour à bout de ses forces, à bout de ses espérances, dépouillé de sa Revue, insulté par les puissants de ce bas monde. Hélas ! il était désarmé. Sa plume était brisée. Impunément, le premier venu le pouvait traîner aux gémonies. Sa maison était devenue un enfer, envahi par la pauvreté. Le malheureux, il succombait sous un mal terrible et dont on ne revient pas d'ordinaire... Il en revint, et sa longue convalescence eut ce résultat admirable, qu'elle fit de ce grand politique un romancier populaire. Unique exemple d'un chef-d'œuvre improvisé dans la fièvre et l'abandon. La misère et la persécution avaient réduit ce pauvre homme à se réfugier dans une triste maison des bords de la Tamise, où vivaient, dans une sécurité douteuse, un grand nombre de ces marins moitié corsaires, moitié brigands, que la reine Anne et le roi Guillaume honoraient, sinon de leur estime, au moins de leur faveur et de leur pardon. L'Angleterre en était encore aux premiers essais dans ses colonies, dans ses voyages lointains, et les chefs de son gouvernement étaient peu difficiles sur le choix des marins de sa flotte à venir. Ils prenaient ce qu'ils avaient sous la main, et plus d'une fois il arriva qu'un aventurier paya à la Grande-Bretagne, au prix d'une île ou d'un continent, l'hospitalité qu'il en avait reçue. On retrouverait plusieurs de ces histoires de forbans conquérants et pacificateurs sous le règne éclatant de la grande Elisabeth. Dans cette écume et sous le nuage habitait Daniel de Foë. Dans ses jours d'oisiveté forcée, il prêtait une oreille attentive aux récits de la plage et faisait son profit des narrations fabuleuses de ces pirates, de ces boucaniers et autres coureurs d'aventures à travers les périls de l'Océan. La plupart du temps c'étaient les Espagnols qui faisaient tous les frais de ces récits voisins des fables, et le matelot anglais ne connaissait pas de meilleure aventure que ces galions espagnols tout chargés de l'or du Mexique, et tombant sous les mains d'une douzaine de pirates. Alors, quelle bombance et quelles fêtes à tout briser ! De ces divers récits, où la fable était mêlée à la vérité, Daniel de Foë savait choisir habilement le passage éloquent et curieux, et, tout de suite, il en fit son profit, écrivant dans la langue même et parfois dans l'argot que parlaient entre eux ces flibustiers des bords de la Tamise. Il avait appris toutes les ressources de cette langue exhalant la forte odeur du goudron et reproduisant le bruit des voiles sur le mât sonore. Un jour que le grand amiral anglais Nelson causait familièrement avec les officiers de son état-major :

« Je viens de lire, disait-il, un livre intéressant au degré suprême : *Voyages et pirateries du capitaine Singleton*, par Daniel de Foë, et j'ai vainement cherché dans ce long récit un seul terme de marine qui ne fût pas à sa place. On eût dit que cet homme avait voyagé trente ans, tantôt dans la barque des pêcheurs de morue et tantôt sur un vaisseau amiral. » Cette observation de Nelson est une louange extraordinaire, et la mémoire de Daniel de Foë ne saurait certes pas rencontrer un écho plus illustre et plus savant. C'est donc par la vérité la plus sincère en ses moindres détails que Daniel de Foë a fait vivre éternellement dans le peuple anglais ses fictions les plus incroyables. S'il avait vécu avec les écumeurs de mer (voilà pour ses romans maritimes), il se souvenait aussi de son séjour à Newgate avec les voleurs de terre et les filous de la Cité, ses compagnons de prison, qui n'avaient pas eu de secrets pour leur camarade Daniel. La confiance est une des vertus du prisonnier. Comme il ne peut plus faire le mal, il s'amuse à le raconter. Ces divers repris de justice, attendus presque tous par la dernière épreuve, n'épargnaient pas leurs confidences à leur ami l'écrivain. Ils disaient par quelles ruses ils avaient évité la potence et par quels serments ils avaient remplacé les honnêtes actions. De leurs propres confidences ils passaient aux confidences de leurs compagnes, et ces dames n'avaient plus de secret pour le romancier à venir. Ces scènes basses et ces récits du dernier monde rencontraient de nombreux lecteurs dans la nation anglaise. Ils s'y plaisaient tout autant que les lecteurs de Cervantes, lorsqu'au sortir du paysage enchanté et des grandes actions du héros de la Manche ils quittaient les Tobosas de l'imagination pour les récits picarestes, où les petits voleurs faisaient leur apprentissage des plus grandes coquineries. C'était la mode en Angleterre aussi bien qu'en Espagne. Messieurs les Anglais, peuple de cous roides (comme on les appelait alors), furent longtemps charmés de l'*Histoire du colonel Jack*, un coupeur de bourses; de l'*Histoire de Moll Flanders*, voleuse de boutiques. Plus d'une fois les jeunes enfants anglais quittèrent la Bible pour ces lectures malfaisantes. Mais enfin la prudence et le bon sens du père de famille eurent bientôt chassé tous ces mauvais petits livres du toit domestique. Ce fut un des grands bonheurs de l'Angleterre de remplacer ces histoires de Jack et de Moll par ces charmantes et si touchantes inventions sorties de la tête féconde et paternelle de cet admirable enchanteur appelé sir Walter Scott.

Toutefois, en signalant le danger de ces lectures pour les jeunes esprits, la sage critique a tenu compte à Daniel de Foë de cette extrême habileté à ramener toute chose, et même le surnaturel, aux événements vulgaires. Telle était cette histoire, à bon droit populaire, intitulée : *la Narration véritable de l'apparition de madame Veal, qui parla, le lendemain de sa mort, à l'une de ses commères de Cantorbery, le* 8 *septembre* 1705, *pour recommander le livre du docteur Drolincourt, intitulé : Préparations à la mort.* Peu de récits, plus que celui-là, sont empreints d'une incontestable réalité. La ville entière assistait la veille aux obsèques de mistress Veal. Le lendemain, elle a parcouru la ville et s'est arrêtée en telle boutique, en telle maison; elle a rencontré tel bourgeois vêtu de telle sorte, et tant et tant de détails, si minimes, si cherchés, si bien trouvés, que l'on pouvait dire à coup sûr que madame Veal a reparu le lendemain de sa mort. Elle a parlé tout au long du traité de Drolincourt. De tous les livres que la bonne dame avait lus de son vivant, seul, ce fameux traité était resté dans sa mémoire. Ainsi nous ferons bien, mes frères, de courir en toute hâte chez le libraire, et serons-nous heureux s'il en existe encore quelques exemplaires ! Mystification si l'on veut, mais elle est toute-puissante, et nous connaissons peu de fantômes de meilleure apparence. On ne saurait nier que cet intérêt tout-puissant imprimé à des livres de fantaisie, représente un art digne d'envie. Or, cet art se retrouve

en tous les livres de Daniel de Foë le romancier. Ses *Mémoires d'un cavalier*, tout empreints de l'activité de ce rare génie, ont obtenu cette gloire extraordinaire, que toute l'Angleterre acceptait ce roman comme une histoire. On a vu lord Chatam, l'éloquent ministre, lire et consulter les *Mémoires d'un cavalier* comme un véritable document. Un médecin anglais, dans son Traité de la folie, a cité les observations du Cavalier comme il eût cité le livre d'un confrère de l'Académie de chirurgie. Daniel cultivait le mensonge par honneur pour la vérité. Il savait que l'homme est naturellement l'ami de la fiction, et par la fiction même il lui imposait ses sages enseignements. Pour en revenir aux *Mémoires d'un cavalier*, nous reconnaîtrons volontiers un grand sentiment historique. On voit que le romancier connaît le temps qu'il raconte et les héros dont il parle. Et véritablement, quand il oppose aux farouches soldats du général Tilly les troupes bien disciplinées de Gustave-Adolphe, le héros protestant, il faudrait être un très-habile et très-fin connaisseur pour savoir où le roman commence, où va s'arrêter l'histoire! « Il me semble en ce moment, c'est le Cavalier qui parle, que je vois encore ces vétérans de Tilly fiers et déterminés; ils s'avançaient superbes et couverts de cicatrices sous une armure bossuée par les balles et rouillée par les pluies de l'hiver. Leurs habits étaient couverts de la fange et du sang des champs de bataille; leurs armes étaient nettes et brillantes. Ils couchaient en plein champ, ils dormaient à la belle étoile. Il n'y avait pas dans cette foule armée un simple soldat qui ne fût digne, en effet, d'être un capitaine. Enthousiastes, disons mieux, fanatiques de la victoire, ils mouraient et ne fuyaient pas. »

Ecoutez maintenant cette admirable description des soldats de Gustave-Adolphe : « A peine entré dans leur camp, je restai confondu d'un ordre qui eût fait l'honneur d'une grande cité. Ce camp des Suédois était une ville où la plus belle et la plus jeune fermière entrait sans crainte, apportant ses denrées. La jeune femme était respectée; elle emportait son argent comme elle eût fait au grand marché de Vienne. On n'entendait ni les cris des buveurs, ni les soudaines batailles entre soldats de la même armée. Hors d'ici les femmes perdues; quelques femmes de soldats suffisaient à blanchir toute l'armée. On eût retrouvé dans l'armée de Gustave-Adolphe le génie, l'esprit et les vertus dont le roi lui-même était animé... » Vous voyez que cet écrivain de pamphlets savait, au besoin, parler d'une voix puissante, et que son style, souvent terre à terre, grandissait dans la majesté des événements.

Nous arrivons enfin au chef-d'œuvre, au livre excellent et d'une incomparable popularité dans tous les livres de ce bas monde, aux *Aventures de Robinson Crusoé*, par Daniel de Foë. Un jour qu'il était attablé dans un misérable cabaret ouvert aux vagabonds de Londres, et qu'il était là songeant, écoutant, regardant, soudain il vit entrer un homme étrange, à l'aspect sauvage et vêtu de toutes sortes de peaux de bêtes attachées avec des ficelles. La faim, les privations, l'air violent de l'Océan avaient tanné la peau de ce matelot, robuste encore, et certes il ne pouvait pas manquer d'être ramassé à la première *presse* (c'est le nom d'un recrutement forcé en grand usage en Angleterre). Étonné d'abord, Daniel fit asseoir ce pauvre hère à ses côtés, et quand cet homme extraordinaire eut vidé tout d'un trait un pot de bière : « Hum, dit-il avec un profond soupir d'allégeance, voilà ce qui s'appelle un grand réconfort, quand, pendant dix ans de sa vie, on n'a bu que l'eau des ruisseaux. » Ce matelot, qui devait être immortel, grâce à Daniel de Foë, s'appelait Selkirk. Un naufrage avait brisé le navire qu'il montait, et seul, il s'était sauvé dans une île inconnue, où très-rarement venaient se réfugier les sauvages marrons des Antilles. Selkirk, abandonné à lui-même, s'était creusé deux huttes; il dormait dans la première, il habitait dans la seconde, et, la faim le pressant, il avait fini par prendre à la course quantité de chèvres sauvages dont l'île était remplie. Il vivait de leur chair, il s'habillait de leur peau. La nécessité, mère de l'industrie, enseignait chaque jour à cet exilé du monde une ressource nouvelle. Il se souvenait, il inventait. Daniel de Foë, dans toute sa vie errante aux bords des abîmes de la Cité, n'avait jamais rencontré un interlocuteur qui fût plus digne de son attention. Il revint chez lui, se rappelant toutes ces choses, et bientôt il mit au jour ce héros de tous les temps et de tous les âges : *Robinson Crusoé*. Cette fois encore, avec cette extrême habileté dans la vraisemblance et le détail, Daniel changea ce petit roman sauvage en véritable histoire. Il n'est pas un seul lecteur dans le monde civilisé qui, sachant le point de départ de *la vie et des aventures de Robinson Crusoé*, ne se rende un compte exact de toutes les circonstances, des moindres détails, des miracles vulgaires que le romancier ajoute au récit primitif. De quel intérêt tout-puissant il entoure, au premier abord, ce malheureux qui se débat dans les flots courroucés! A peine il va toucher la terre, il le suivra dans chacune de ses tentatives. Il va le montrer d'expérience en expérience, aujourd'hui triomphant de l'obstacle, et le lendemain écrasé par une force imprévue. Il y a des moments où l'*historien* est sans pitié pour ce pauvre homme abandonné à ses propres forces; il y en a d'autres où le vaincu se relève et dirait volontiers, avec ce naufragé de l'antiquité : *J'en échapperai malgré les dieux.* Mais quoi! le furieux Maxence est un impie et sera justement frappé de la foudre de Jupiter. Robinson Crusoé est un chrétien; sous la main du Tout-Puissant, il se courbe, et, par la prière, il se relève. O le grand spectacle, aussitôt que le naufragé est rendu à la prière, et par la prière à l'espérance! Il comprend cette fois qu'il n'est plus seul dans ce désert; il a pour compagnon Dieu lui-même. Dans le navire naufragé, il a retrouvé des outils et la sainte Bible, à savoir : le pain de l'âme et le pain du corps. Rappelez-vous aussi les moments inattendus où le drame éclate en plein silence, en pleine solitude. — Ah! Robinson! malheureux Robinson! Cette contrefaçon de la voix humaine est toute une élégie. Une autre fois, sur l'autre extrémité de l'île, au moment où le solitaire s'en va d'un pas calme à travers ses domaines, oublieux de toute chose... ô misère! il aperçoit l'empreinte d'un pied nu dans le sable. Un homme a traversé naguère ces parages abandonnés. Robinson n'est plus seul désormais; ils sont deux. Aussitôt le voilà qui tremble, il a peur. On dirait qu'il se souvient en ce moment de cette formule qui ne pouvait être inventée que par un désespéré : *L'homme à l'homme est un loup*. Bientôt, quand le solitaire a rencontré Vendredi le sauvage, et qu'ils peuvent échanger leurs pensées si différentes, l'histoire en ce moment prend un autre aspect. Deux hommes qui s'entendent représentent une force. Ici, la société commence avec tous ses droits et tous ses devoirs. Nous l'avons dit, rien ne peut se comparer au succès de *Robinson Crusoé*. Il fut, en

moins de six mois, un sujet d'étude et de conversation pour toute l'Europe lettrée. Et puis, le moyen de ne pas croire à la vérité d'un pareil drame, à la confiance parfaite de ce grand romancier! Les moindres détails nous démontrent un être réel. On vous a montré le toit domestique qui vit naître le héros de cette histoire. On vous a dit qu'il avait un frère aîné dans le régiment de dragons de Lockhart. Vous avez eu le bon vieux commerçant de Hull dans un roman ordinaire. Tous ces braves gens reparaîtront au dénoûment; à peine on les entrevoit aux premières pages de notre histoire. A-t-on jamais oublié ces incidents fameux : la barque achevée et trop lourde pour être lancée à la mer; la trouvaille des deux souliers dépareillés, ce qui prouvait qu'ils avaient appartenu à des hommes différents; le chien mort de vieillesse et les chats passés à l'état sauvage! A ce point de génie et d'invention, vous trouverez plus d'événements dans l'histoire de ce solitaire que dans les trente volumes de nos romanciers à la mode. Telle était la force et la valeur de ce rare esprit. On fit vingt éditions du *Robinson Crusoë* en moins d'une année, et ce beau livre enchanta les plus grands esprits du dernier siècle, à commencer par Jean-Jacques Rousseau. Ah! le grand livre austère, ingénieux, croyant, tout rempli du souffle et de l'ardeur populaires! Et pourtant le fond en est triste et sombre; on ne rit guère quand on est seul sur les bords d'un océan furieux.

Ce grand succès devait être et fut réellement pour l'auteur une grande fortune ajoutée à une grande renommée. Il avait rêvé bien longtemps la gloire et le repos. Dieu soit loué! La gloire et le repos le venaient trouver dans ses vieux jours. Le temps n'était plus où ce vaillant courage en était réduit à répondre aux calomniateurs. Maintenant, il entendait retentir à ses oreilles charmées le bruit de la louange heureuse. On le montrait du doigt, quand il passait dans la rue, en se disant tout bas : « C'est lui, le voilà! » Quand il ajouta un second tome à l'histoire de Robinson Crusoë, il put réellement s'écrier, en parlant de lui-même : *Ma barque allait toutes voiles déployées et poussée par le vent favorable.* Il mourut en 1731, à l'âge de soixante-huit ans, dans une belle maison qu'il s'était bâtie au milieu d'un jardin plein de songes. Il laissait une nombreuse famille, une veuve honorée, une mémoire illustre. Certes, sa vie avait été laborieuse. Encore aujourd'hui, les plus fervents admirateurs de Daniel de Foë ne sont point parvenus à la collection complète de tous les livres qu'il a publiés de son vivant.

J. JANIN.

CHRONIQUE DU MOIS.



Sur la plage. Gravure tirée des *Récits de la Grève*. Dessin de Tobb.

LES RÉCITS DE LA GRÈVE (1).

Amis lecteurs, vous nous rendrez cette justice, qu'il n'est pas paru une belle œuvre digne de l'approbation des honnêtes gens, sans que nous ne vous en ayons longuement parlé; qu'il n'est pas mort un homme illustre dans les arts, dans les sciences, dans les lettres, sans que nous ne vous ayons raconté sa vie et ses mérites; qu'il ne s'est pas passé un événement important (la politique exceptée) sans que nous ne l'ayons représenté à vos yeux par la plume et le crayon.

Mais voici qu'à notre tour il nous arrive une rare bonne fortune, et nous vous demandons la permission de vous en entretenir, — comme si elle était échue à d'autres. Cette bonne fortune, c'est la publication d'un livre signé d'un de vos auteurs favoris, de M. Charles Deslys, dont vous avez applaudi hier *les Noménoë*, dont vous applaudirez demain *Jacques Cœur*. LES RÉCITS DE LA GRÈVE, ainsi s'appelle ce petit chef-d'œuvre. Et notez que nous ne sommes pas les seuls à le juger ainsi. L'Académie française lui a décerné un de ses prix, et vous savez si l'Académie est avare de ces récompenses

(1) En vente aux bureaux du *Musée des Familles*. Un splendide volume grand in-8º de 400 pages, illustré de plus de cinquante magnifiques gravures dans le texte et hors du texte. Paris, 6 francs; départ., 7 francs, *franco*. Reliures depuis 1 fr. 50 c.

vivement disputées. Pour qu'un livre obtienne cet honneur, il faut qu'il ait le charme de la phrase, la grâce du langage, et aussi, et avant tout, l'utilité du précepte, la sagesse du conseil et de la leçon. Après un pareil suffrage, à quoi servirait une recommandation que vous pourriez croire intéressée?

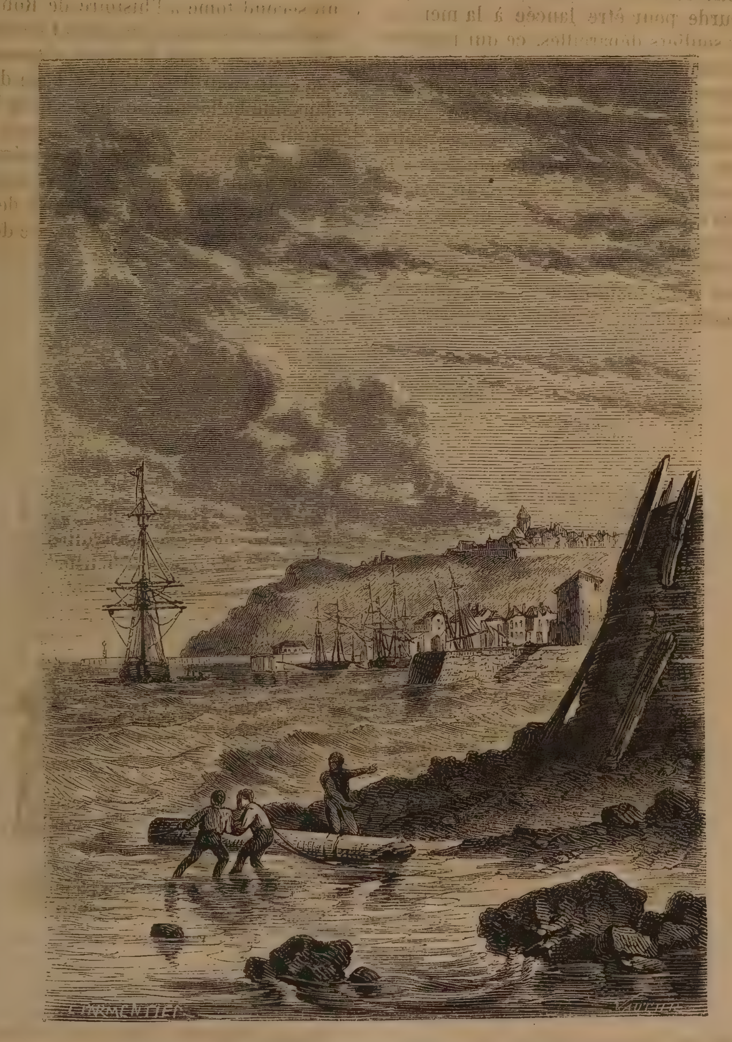
Du reste, un maître aimable, un juge impartial et compétent, a bien voulu vous présenter ces Récits de la Grève, et vous trouverez au bas de ces lignes la majeure partie de sa préface, toute petillante de la verve et de l'esprit que vous lui connaissez.

Quant à nous, notre rôle était bien simple en tout ceci. Il consistait à vous faire les honneurs du livre d'une façon digne de vous et de lui. Il ne suffit pas, en effet, que le fond soit excellent, il faut encore que la forme flatte les yeux. Mais quoi! n'avons-nous pas sous la main un imprimeur, homme de goût et d'expérience, des dessinateurs, des graveurs, véritables artistes! Avec de semblables auxiliaires, et le désir de vous plaire aidant, si la tâche n'était pas facile, nous espérons cependant y avoir réussi.

PRÉFACE DES *RÉCITS DE LA GRÈVE*.

J'acceptais naguère une tâche heureuse. Un livre avait paru, recommandé, mieux encore, couronné par l'Académie, et signé du nom d'un vrai poëte, M. Charles Deslys. Elles ne sont point à la portée du premier venu, ces couronnes académiques. Les meilleurs juges de la littérature et du bel esprit les accordent aux mieux disants, aux mieux pensants, après mûre et sage réflexion. Soudain le nom du lauréat, proclamé sous ces voûtes solennelles où ne sont admis que les plus savants et les plus dignes, va de bouche en bouche, et son livre, entouré de tant de garanties, rencontre en son chemin, toute grande ouverte, la porte des plus honnêtes maisons. Entrez! soyez le bienvenu! s'écrient en chœur le père et la mère de famille. Le doux livre est admis aux soirées de l'hiver; il devient le fidèle ami de l'ombrage au jardin et du voyage aux rives prochaines. On l'interroge, on l'aime; il est une consolation dans les jours sombres, une espérance aux heures clémentes. Quoi de plus juste? il a pour ses parrains et pour ses garants quarante honnêtes gens, l'élite et l'honneur de la nation.

Certes, on ne pouvait pas refuser une préface à ces *Récits de la Grève*, et d'autant mieux que l'auteur a placé



Granville. Gravure tirée des *Récits de la Grève.* Dessin de Tobb.

les diverses scènes de ce drame aux accents touchants et solennels dans une province entre toutes fortunée, en belle et noble Normandie, et sur ces rivages bénis du ciel. Terre féconde en vieilles ruines, en frais paysages; également chère à l'historien et au peintre, jamais elle ne sera trop célébrée. Le voyageur qui passe la salue avec enthousiasme; l'amateur des ruines s'agenouille avec respect devant ces débris; le poëte lui demande ses inspirations les plus naïves, le paysagiste, ses aspects les plus charmants. A chaque pas, dans le passé et dans le présent, vous rencontrez un grand monument ou un grand homme. Tantôt c'est un château fort qui vous arrête, tantôt une sainte abbaye; aujourd'hui un champ de bataille, le lendemain quelque tombeau qui a perdu même le souvenir du mort couché là. A chaque instant, c'est un prince illustre dont il faut dire la biographie, car tous ces ducs de Normandie sont presque autant de grands hommes hardis, braves, justes, populaires; ils tiennent l'épée et le sceptre d'une main ferme; ils fondent leur puissance par la volonté et par la victoire. Un autre jour, vous vous mettez à contempler des débris sans forme et non pas sans grandeur, des restes de monuments qui n'ont pu être bâtis et renversés que par des géants : incroyable pêle-mêle de gloire, de vanité, de misère! Mais c'est là justement ce que recherchent le peintre et l'historien : des ruines, des souvenirs, des rêves...

Voilà donc ce qui s'appelle un beau théâtre, abondant en grandes et belles histoires; la terre et l'Océan réunis par la Providence dans les mêmes labeurs, dans les mêmes respects. M. Deslys est un Normand, ou tout au moins il sait par cœur sa Normandie; il l'a parcourue, étudiée; il la célèbre, il l'aime. Il se plaît surtout à nous montrer, non pas les grandes cités pleines de chefs-d'œuvre et de souvenirs, mais le paysage enchanté, joyeux, charmant, tout parsemé des fleurs blanchissantes du pommier, la joie et la fête de ces frais héritages; les forêts, les jardins, les gazons, la falaise haute comme le ciel, la Seine allant à ses abîmes, l'Océan dont le flot gronde et monte; les voiles et les pavillons de tant de peuples amis confondus dans l'azur des eaux et du ciel. C'est proprement un charme d'une grâce infinie, et le conte ingénieux qui se mêle à toutes ces forces vives y gagne un intérêt tout-puissant.

Partout sur les pas du conteur nous retrouvons les vieux usages, les antiques récits. A *Sainte-Adresse*, la mer a couvert le village, et la montagne gémit encore sous l'effort. *La Hève*, au contraire, lutte depuis des siècles contre le flot envahissant. Ce brave homme de filateur que nous rencontrons, paisiblement assis sur son vieux cheval, dans le premier *Récit de la Grève* : le *Casseur de pierres*, je vous dirais volontiers d'où vient ce bonhomme : il vient des fabriques de Bolbec : toile de ménage, indienne, siamoise, couteaux, chapeaux, dentelles; il parcourait, hier encore, achetant et vendant, les vallées laborieuses : Deville, Darnetal, Fécamp, et le doux royaume d'Yvetot, semblable à quelque immense verger, où régnait le bon petit roi de Béranger,

Et couronné par Jeanneton
D'un simple bonnet de coton.

Nous l'avons rencontré souvent dans ces sentiers fleuris, ce bon monsieur Duvernay, sauvé par la petite Denise; il nous indiquerait au besoin le vieux chêne d'Allouville, un contemporain de Guillaume le Conquérant. Le Normand, bon chrétien, en a fait une chapelle creusée par les âges; le Parisien en ferait une guinguette, témoin le *chêne de Robinson*, si voisin pourtant de la maison de M. de Chateaubriand.

Récits de la Grève, je le veux bien, mais la Normandie entière est contenue en ces récits pittoresques. Quelle suave odeur d'abondance et de fertilité : Blangy, Grandcourt, Saint-Saens la belle et Gournay la fertile! Et tant de ruisseaux au doux murmure, de fontaines salutaires : la Béthune, la Bresle, l'Epte enfin!

Cependant, l'auteur bien inspiré choisit dans ces paysages ce qui lui convient le mieux. Sur les grèves solennelles de Cherbourg, il rencontre une ferme, *la ferme à feu Rousselot*, et la description qu'il en fait est tout ensemble exacte et charmante. M. Monteil lui-même, admirable et sincère historien, mort à la peine et sans récompense, a raconté cette ferme aux romanciers à venir : « Ici et là, et partout, vous verriez aussi de grands pots de graisse de rognon de bœuf salé, poivré, avec laquelle on assaisonne l'antique soupe aux choux. Aux repas pris dans les champs, l'aliment le plus ordinaire est la bouillie de sarrasin; quelquefois, dans ces immenses plaines de froment, dans ces mers ondoyantes d'épis dorés, la curiosité vous arrête devant une famille ou maisonnée de vingt, trente personnes assises sur des escabeaux autour d'un grand chaudron plein de cette bouillie où chacun trempe la cuiller... » Ah! cher maître! ami Monteil, vous excelliez dans ce grand art de raconter comment vivaient, comment travaillaient et mouraient nos grands-pères! Tous vos contes appartenaient à la grande histoire; avec quelle joie, encore aujourd'hui, nous vous suivons dans vos belles découvertes! « Voyez, disiez-vous encore, ce beau pays tout planté de pommiers en fleur; voyez ici des groupes de maisons construites en blanc torchis, couvertes d'un chaume vermeil proprement taillé, offrant toutes des portes et des fenêtres encadrées de briques rouges. Voyez de nombreux troupeaux de vaches qui portent tant de seaux de lait dans leurs mamelles. Ces fermes recouvrent des laiteries souterraines où se manipulent ces rouges fromages du Livarot, ces pains de trente, quarante, cinquante livres de ce délicieux beurre d'Isigny, qui fond en approchant de la bouche. Voyez plus loin, à l'extrémité de ces grands herbages, de longs hangars où se retirent la nuit de nombreux troupeaux de jeunes chevaux, de jeunes bœufs vivant dans la liberté, l'abondance de la nature. Voyez-vous, en même temps, ces jeunes essaims de jeunes bergers, de jeunes nourrisseurs, de fraîches laitières, de fraîches fromagères, sous l'administration patriarcale de ces bons fermiers herbagers qui donnent leurs ordres au milieu des chants de la joie, au milieu de la richesse générale; car là des ruisseaux de lait font couler des ruisseaux d'or, que viennent grossir la vente de forts chevaux, la vente des énormes bœufs dont tel parc (je cite celui de Saint-Léonard) en renferme jusqu'à trois cents têtes, qu'on ne vous donnerait peut-être pas pour deux cent mille francs. » Les prix ont monté depuis l'*Histoire des Français des divers Etats*, mais c'est tout au plus si la fortune est restée au même niveau. L'auteur des *Récits de la Grève* a rencontré bien des misères; des enfants très-pauvres, des filles sans dot, des misérables qui volontiers auraient mangé le matin les petits poissons qui servent d'engrais pour les terres de Berville-sur-Mer. Les riches de Paris emportent trop souvent les légumes du marais Vernier et les moutons du pré-salé de Bargeville. Mais M. Deslys est habile à parer la misère d'un surtout de jeunesse; avec un sourire il

va consoler cet enfant qui pleure; avec un arpent de terre dans la vallée d'Auge, il enrichit tout un ménage. Avec la vie, il a l'accent normand; il comprend les divers patois de la province, illustre entre toutes, qui nous a donné Pierre Corneille, un génie, et Fontenelle, un bel esprit incomparable. Il n'y a rien de plus charmant que le patois normand, quand il est parlé doucement, dignement. Il contient toutes les émotions de la campagne et tout l'esprit du village; il se plaît à ses proverbes pleins de sens et de sel qui représentent la sagesse des nations : *Aclabo*, acclamation; *agrioter*, cacher; *brumen*, un nouveau marié; *besin*, à demi ivre; *benilhet*, le duvet d'un jeune oiseau; *bleu-bleu*, bluet; *crique*, point du jour; *souliban*, gourmand; *huar*, lutin; *lurer*, conter sornettes; *muzette*, la mésange; *pétra*, homme grossier; *quéleine*, pommes tombées avant d'être mûres; *riolet*, petit ruisseau; *tinterelle*, petit clocher; *tezi-tezant*, tout doucement.

Certes, ces vieux mots normands n'ont pas de grandes prétentions académiques, mais ils disent à merveille ce qu'ils veulent dire. Ils sont respectables, ils ajoutent au récit le plus vrai une vérité inattendue, et si nous avons un reproche à faire à M. Charles Deslys, c'est d'avoir négligé l'ancienne langue; elle aurait eu bonne grâce en ces récits normands, et n'eût pas déplu, j'en suis sûr, à l'Académie. Elle a prouvé naguère, lorsqu'elle couronnait un poëme en patois provençal, qu'elle rendait justice à toutes les choses bien dites. Enfin, la fête est grande à remonter aux origines d'une langue abondante en beaux ouvrages, également habile à parler la langue historique et le langage austère de ces grandes lois du droit coutumier, dignes filles du droit romain.

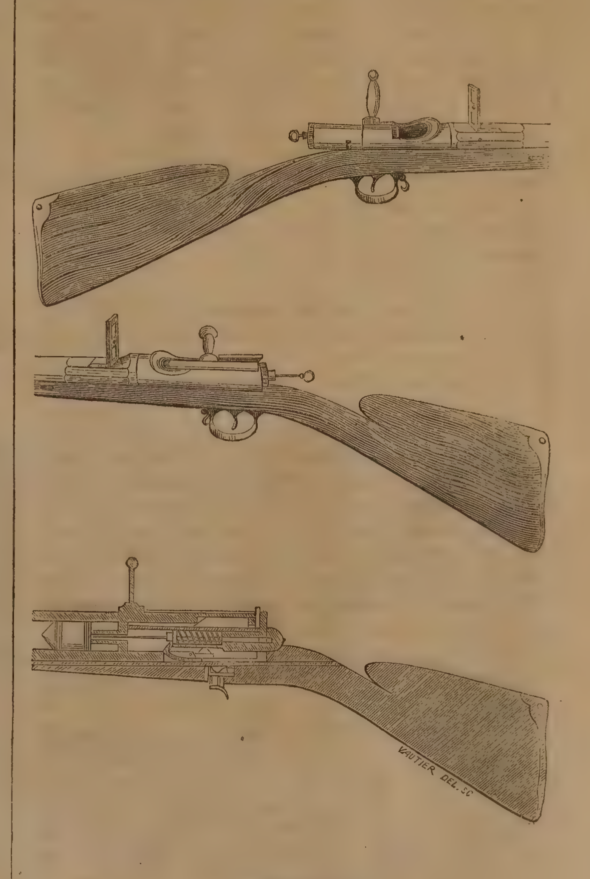
Au premier abord, nous voilà bien loin du sujet de ce chapitre... Eh bien, nous y reviendrons par ce détour utile et curieux : on ne saurait trop démontrer aux jeunes gens par quelle suite d'affinités sont réunis les divers langages d'un pays composé de provinces si différentes. C'est une étude excellente, et qui directement nous mène à la reconnaissance, au respect que nous devons tous ressentir les uns et les autres pour les faiseurs de chefs-d'œuvre. A force de génie et de talent, ils ont fait de tant de langues, séparées par tant d'obstacles, une seule et même langue, à savoir la langue universelle de Rabelais, de Montaigne, de Mme de Sévigné, de Corneille et de Pascal, de Racine et de Descartes, de Voltaire et de Montesquieu, de M. Villemain et de M. Guizot, de Lamartine et de Victor Hugo. Ceci dit, vous en lirez avec plus de joie et de contentement les *Récits de la Grève* : une louange à la pauvreté, un appel à la concorde, une œuvre excellente en grâce, en intérêt, en bonne humeur, en charité.

J. JANIN.

LE FUSIL A AIGUILLE.

Tout le monde a parlé du fusil à aiguille, et nous aurions bien voulu, nous-même, nous dispenser d'en parler, les œuvres de l'esprit nous séduisant plus que les inventions de la malice humaine; mais les réclamations nous arrivent de tous côtés, et nous ne sommes que le très-humble serviteur du public. Donc l'histoire du fusil à aiguille, racontée de cent manières diverses, a été l'objet de plus d'une controverse. Tel affirme l'avoir vu aux mains des soldats prussiens dès l'année 1845 ou 1846, tel autre ne fait remonter sa naissance qu'à deux années à peine et attribue sa paternité à un Français, dont il cite le nom. Il est vrai que ce dernier est réfuté par M. le général directeur de l'artillerie, qui nous donne les renseignements suivants :

« Il serait difficile de dire dans quel pays et dans quelle tête a germé l'idée du fusil à aiguille, mais il est certain : « Que ce type d'arme à feu a été adopté en Prusse antérieurement à 1848 ; que des bataillons de l'armée prussienne étaient déjà pourvus de fusils à aiguille pendant l'intervention dans le grand-duché de Bade, en 1848-1849; que toute l'infanterie prussienne en a été successivement armée dans la période comprise entre 1844 et 1855; que, bien avant l'année 1864, on connaissait, en France et ailleurs, le fusil prussien et la cartouche qui lui est destinée. »



Le fusil à aiguille.

Une autre note officielle nous apprend que le comité d'artillerie s'est occupé en France, depuis plus de six ans, de l'examen comparatif de tous les fusils se chargeant par la culasse, que son choix s'est fixé sur un modèle infiniment supérieur au modèle prussien, et que les troupes du camp de Châlons doivent en recevoir incessamment un grand nombre.

Quant à la manœuvre du fusil à aiguille, nous avouons bien humblement que notre métier est de tenir une plume, non une arme meurtrière. Nous ne pouvons donc que reproduire les détails qu'un chroniqueur — à aiguille — a bien voulu publier ces jours derniers :

« Le fusil à aiguille, dit M. Wolff, se charge par la culasse, on le sait déjà, mais il ne faut pas le confondre

avec les carabines à bascule qu'on remarque aux vitrines de nos armuriers. L'arme prussienne ne bascule point. Elle ressemble, à peu de chose près, à un fusil ordinaire, dont elle a d'ailleurs la taille et le poids, la même crosse, la même force de canon, les mêmes proportions... Seulement, la batterie est absente. Du côté droit du canon, à la place du chien qui s'abat sur la capsule, on remarque un bout de fer haut de cinq centimètres et de deux centimètres de diamètre, qui s'élève droit au-dessus du canon et devient au besoin une sorte de casse-tête dans les assauts, où les soldats prussiens aiment à jouer de la crosse et de ses dépendances.

« Le soldat croise la baïonnette et tient le fusil de la main gauche, en appuyant la crosse au côté droit. En frappant un petit coup sec du creux de la main droite contre la clef en fer, dans la direction de droite à gauche, elle se déplace, et le canon s'ouvre sur une longueur de cinq ou six centimètres; le soldat dépose sa cartouche dans la cavité, donne un léger coup à la clef en sens inverse, et le canon se ferme hermétiquement.

« Le fusil est chargé.

« La cartouche, garnie en bas d'une couche de fulminate, ne peut plus bouger; le canon, en se refermant, serre la balle conique dans un étau, et pour se dégager de cette étreinte, il lui faut un effort semblable à celui de la balle forcée des carabines rayées.

« A l'extrémité du canon, au-dessus de la crosse, se trouve un petit bouton en fer; en le tirant d'un léger mouvement du pouce, le soldat comprime le ressort auquel est attachée l'aiguille... il presse la détente, le ressort devient libre, lance l'aiguille dans un point déterminé de la matière fulminante de la cartouche et produit l'explosion.

« La manœuvre se fait donc en cinq mouvements et sans le moindre effort. Premier temps : le canon s'ouvre. Second temps : on y pose la cartouche. Troisième temps : on ferme le canon. Quatrième temps : on attire l'aiguille. Cinquième temps : on lâche la détente.

« La rapidité des mouvements est telle, qu'en cinq secondes, — une seconde par mouvement, — le fantassin charge et décharge son arme, ce qui donne un résultat de douze coups à la minute, au maximum; mais, au plus fort de l'action, le soldat prussien a l'ordre de ne tirer que cinq ou six coups à la minute, pour ne pas user trop vite les soixante cartouches que renferment les deux petites gibernes accrochées des deux côtés au ceinturon, et qu'un léger effort fait glisser sur ce dernier, de façon à ce que la giberne pleine vienne en un clin d'œil prendre la place de la giberne vide. »

Ch. WALLUT.

Paris. — Typ. Hennuyer et fils, rue du Boulevard, 7.

SALON DE 1866.



Paysans napolitains devant le palais Farnèse, à Rome. Tableau de Bonnat, dessin de Ch. Benoist, d'après une photographie de Bingham.

RÉCITS HISTORIQUES.

JACQUES CŒUR.



Jehanne Darc, d'après une gravure de la Bibliothèque. Dessin de Ch. Benoist.

I. — JEHANNE ET JACQUES.

C'était à Bourges, vers la fin de cette mémorable année 1429, qui vit l'apparition de Jehanne Darc, la délivrance d'Orléans, la victoire de Patay, la marche triomphante vers Reims, le sacre et tous les glorieux commencements de ce sublime mystère où resplendit la fille de Dieu, le messie de la France.

Puis, hélas ! la conspiration contre elle de toutes les jalousies, de toutes les haines, de tous les mauvais

instincts qu'elle avait, à son aurore, refoulés dans l'ombre; les entraves systématiques à l'expulsion immédiate des Anglais, à la recouvrance de Paris; l'abandon de la libératrice, sa blessure, son désespoir sur ce bastion de nos anciens remparts qui, déblayé d'hier, va recevoir son nom, peut-être enfin sa statue, à l'endroit même qui fut sanctifié de son sang et de ses larmes.

Pauvre Jehanne! si le roi se fût empressé d'accourir à son appel, Paris eût été reconquis dès ce jour-là. Mais non! Charles VII n'avait pas osé, n'avait pas voulu la soutenir. Elle connaissait déjà l'ingratitude, elle sentait venir la trahison.

Cependant *ses voix* lui avaient dit : « Prends tout en gré... poursuis ta mission... va, va toujours! »

Et triste, mais résolue, pleine d'enthousiasme encore, elle avait suivi Charles VII, qui battait en retraite, qui s'en retournait, lui, le vainqueur, comme en pleine *désordonnance*... et, pouvant être le roi de Paris, semblait vouloir rester le roi de Bourges.

A Bourges, comme sur tout le chemin, comme à chaque étape, dans les villes et châteaux des bords de la Loire, Jehanne avait retrouvé entre elle et le roi ces perfides favoris, ces fatals conseillers, La Trémoille, Reynault de Chartres et tant d'autres, que le mauvais génie de la France suscitait à l'encontre du bon ange.

Vainement elle redemande une armée, vainement elle supplie qu'on la laisse repartir vers Paris, ou du moins rejoindre en Normandie le duc d'Alençon, le connétable, Dunois, Xaintrailles, Lahire, tous ceux qui persistent à batailler quand même pour la cause nationale... Non, non, plus tard... on avisera... patience... Et, pour se débarrasser de la *folle*, de la *sorcière*, comme osent dire ses mortels ennemis, on l'envoie prendre Saint-Pierre-le-Moutier, on lui ménage même un échec sous les murs de la Charité-sur-Loire. Puis quatre mois d'inaction, d'impatience et d'angoisses! Sentir qu'on porte en soi le salut d'un peuple, que Dieu vous pousse, que Dieu le veut!... et que la sottise, l'envie, l'orgueil et l'égoïsme des hommes vous enchaînent. Oh! c'était la Passion de Jehanne qui commençait, c'était comme une longue nuit du jardin des Oliviers, en attendant le Golgotha, le bûcher de Rouen!

C'est à cette heure douloureuse que commence notre récit, à Bourges, le 6 décembre. Une douce et riante matinée d'hiver. Ciel pur, vif soleil, horizons roses. On aurait pu se croire encore aux derniers beaux jours de l'automne.

Avec l'aube, Jehanne s'était réveillée, vaillante et réjouie. Ses saintes et ses archanges l'avaient visitée pendant son sommeil. Immédiatement elle courut chez le roi. Le roi dormait. Elle revint plus tard. Il était à table avec ses favoris et ne recevait point. Plus tard encore elle dépêcha vers lui Jean d'Aulon, son écuyer. Charles n'était pas encore de retour.

Jehanne l'attendait, accoudée sur le haut balcon d'une fenêtre en ogive, le regard ardemment fixé vers le nord, l'âme tout entière aspirant au but, et, par intervalles, murmurant ce seul nom qui le résumait :

— Paris!

Le bruit d'une porte se refermant tout à coup lui fit tourner la tête. C'était son écuyer qui rentrait.

Sur ses traits, dans sa démarche, se lisait un certain embarras et comme de la tristesse.

— Eh bien, Jean d'Aulon, qu'a répondu le roi?

— Le roi vient de partir pour la chasse.

Jehanne eut un mouvement d'indignation, de colère :

— Ils ne veulent pas!... Ils feront mentir Dieu!

— Patience! répondit le digne écuyer. Dieu ne saurait mentir. C'est vous, Jehanne, qui chasserez l'Anglais! c'est vous, Jehanne, qui sauverez la France!

Elle était devenue songeuse, elle murmura :

— Moi... j'aurai commencé... Un autre peut-être achèvera mon œuvre.

— Un autre! se récria Jean d'Aulon. Quel autre?

Jehanne, comme se parlant à elle-même :

— Je ne sais pas son nom, dit-elle... Je ne l'ai pas encore vu... sinon cette nuit... en rêve. Sainte Catherine et sainte Marguerite me le désignaient du doigt. Saint Michel survint, disant que je le rencontrerais aujourd'hui... Pour le rencontrer, il faut que je sorte... Je veux sortir... aller au-devant du roi.

Et, comme son écuyer se disposait à la suivre :

— Non... reste... j'irai seule.

Une expression chagrine se répandit sur les traits bronzés du vieux Jean d'Aulon. Jehanne s'en aperçut, se retourna sur le seuil, et, lui tendant la main :

— A bientôt, mon ami... mon second père!

Le vieillard baisa respectueusement la main de Jehanne. Elle disparut.

Charles VII était sorti par la porte Saint-Paul. Elle prit le même chemin, fit quelques pas dans la campagne, et, gravissant un mamelon couronné d'arbres, interrogea d'un regard anxieux tous les alentours.

A l'horizon, de grands bois silencieux. Rien qui permît de deviner encore par où reviendraient les chasseurs.

Elle frappa du pied la terre. Puis, se calmant peu à peu, elle redevint pensive et murmura :

— Mais quel est donc cet homme... cet inconnu... dont mes saintes m'ont révélé l'image?... Il doit se rencontrer aujourd'hui sur mon chemin... La journée s'avance... et personne encore qui lui ressemble...

En même temps, comme pour chercher celui que lui désignerait le destin, elle promenait ses regards autour d'elle. Quelques petits bourgeois et paysans qui l'avaient suivie de loin, curieusement, respectueusement, l'examinaient à distance.

Des vieillards, des femmes, des enfants surtout. Elle aimait les enfants. Simple comme eux, avec eux elle se plaisait à prier, à communier dans les plus humbles chapelles. Aussi, enhardis par la douceur de son regard, ceux qui se trouvaient là s'approchèrent-ils, cherchant à toucher son vêtement, à baiser sa main.

Elle se pencha tout à coup vers eux, elle les réunit dans un même embrassement, sur tous ces jeunes fronts éparpillant ses caresses.

Quelques femmes s'avancèrent alors, la suppliant de toucher, de bénir des croix, des chapelets.

— Touchez-les vous-mêmes, répondit-elle, ils seront tout aussi bons. Ce que mes frères du paradis me disent de faire, je le fais, rien de plus. Je ne suis qu'une fille des champs, une simple paysanne.

Et, comme l'assistance entière se récriait :

— Plût à Dieu, mon créateur, dit Jehanne, que je pusse maintenant partir, abandonner les armes, et retourner près de mes père et mère, garder leurs brebis et bétail, avec ma sœur et mes frères qui tant se réjouiraient de mon retour! — Mais non, non, je ne dois pas, je ne puis pas! reprit-elle sur un autre ton. Si je suis venue, c'est par la grande pitié qu'il y avait dans le royaume et pour chasser l'Anglais de toute la France. C'est pour cela que je suis née.

En ce moment une cloche tinta non loin de là, à la chapelle de Saint-Austrille.

Jehanne se dirigea vers le porche, disant encore à la foule qui se précipitait sur ses pas :

— Mes enfants et chers amis, je vous signifie que l'on m'a trahie, vendue, et que je serai bientôt mise à mort... Priez, priez pour moi !

Cependant, sur le seuil, revenant à la pensée qui la préoccupait, elle murmura :

— Quel peut être cet homme... par qui s'achèvera mon œuvre? Montrez-le-moi donc... j'attends.

Durant près d'une heure la colline resta déserte. Pas d'autre bruit que le pieux murmure des prières qui de la chapelle montaient vers Dieu, avec la brise du soir.

Tout à coup, dans le lointain, sur la lisière de la forêt, la fanfare des chasseurs retentit accompagnée des aboiements des chiens.

Jehanne, aussitôt, sortit de la chapelle.

Le soleil en ce moment disparaissait, allumant à l'horizon comme un vaste incendie. Un dernier rayon de blanche lumière semblait envelopper Jehanne tout entière d'une céleste auréole.

Elle restait là, immobile et le regard anxieusement fixé vers le roi, qui s'avançait au galop de chasse.

A la droite de Charles VII, sur une petite haquenée d'Aragon, d'une très-douce allure, se tenait un enfant de six à sept ans... le Dauphin, celui qui devait s'appeler un jour Louis XI. Derrière eux venaient une dizaine de cavaliers, parmi lesquels La Trémoille, Gilles de Retz, Reynault de Chartres et l'un des principaux chefs des écorcheurs, Chabannes.

En apercevant Jehanne Darc, celui-ci laissa voir un sympathique sourire, les trois autres une grimace de ressentiment et de haine.

Jehanne ne regardait, ne voyait que Charles VII.

Aussi ne remarqua-t-elle pas un autre cortége qui, sortant de la ville, suivait le chemin qui conduisait alors à la justice de Bourges.

Un sinistre cortége celui-là : des archers, le grand prévôt, deux condamnés qu'on menait au supplice.

L'un d'eux, un vieillard, marchait le front bas, le corps affaissé, comme s'abandonnant à son sort. L'autre, un jeune homme, trente ans au plus, comme espérant encore, comme ayant encore foi dans son destin, portait la tête haute et regardait fièrement devant lui.

Il aperçut tout à coup Jehanne, et se précipitant vers elle :

— Jehanne, s'écria-t-il, protégez-moi, sauvez-moi !

A peine eut-elle abaissé son regard vers celui qui lui adressait cet appel que, tout aussitôt, frappée d'une commotion soudaine :

— C'est lui ! dit-elle. Je le reconnais...

Il y eut un silence pendant lequel le vieillard, s'élançant à son tour, vint tomber aux pieds de Jehanne.

— Grâce ! pitié pour nous deux, dit-il, grâce et pitié !

— Ton nom? demanda Jehanne.

— Ravault le Danois, répondit le vieillard.

Mais ce n'était pas à celui-là qu'elle s'adressait. Le regard toujours fixé vers l'autre, elle répéta sa question.

— Jacques Cœur, répondit-il.

— C'est cela ! murmura-t-elle. C'est bien le nom que m'a dit l'Archange... et tout alentour de celui qu'il me désignait sous ce nom j'ai vu des cœurs... beaucoup de cœurs... et des coquilles aussi... des coquilles de pèlerin, des coquilles de Saint-Jacques.

Puis, après un temps :

— On te menait au gibet... tu es innocent, n'est-ce pas?

— Non, reconnut Jacques avec franchise. C'est justement que l'on m'a condamné... Je suis coupable.

— Quel est ton crime?

Jacques hésitait. Ce fut Ravault le Danois qui répondit :

— Nous avions la charge de fabriquer la monnaie de Bourges. Nous avons altéré le titre des pièces d'or et d'argent.

— De l'or et de l'argent, répéta Jehanne ; oui, oui, c'est encore comme dans mon rêve... il y avait de l'argent... beaucoup d'argent... surtout de l'or.

Jacques Cœur avait relevé la tête.

— C'est une faute, dit-il, c'est un crime, et je m'en confesse dans toute la sincérité de mon âme. J'ai porté préjudice à mon pays, sans même avoir égard à sa pauvreté, à sa ruine. Je demande à lui rendre mille et mille fois ce que je lui ai volé... Je justifierais mon pardon par une éclatante revanche.

— Ta revanche !... oui, oui, dit la sainte fille, les yeux vers le ciel, et comme s'adressant à des êtres invisibles, Dieu t'y aidera... Dieu le veut !

En ce moment Charles VII arrivait. Jehanne s'avançant vers lui :

— Sire, dit-elle, je vous demande la grâce de cet homme.

— Un faux monnayeur ! se récria La Trémoille.

Mais elle, sans s'émouvoir :

— Sire, poursuivit-elle, je vous ai prédit ce qui est advenu, écoutez ce qui adviendra encore. Cet homme, Jacques Cœur, est un de ceux que le ciel dépêche vers vous pour racheter la France, pour la refaire libre, puissante et riche. Non-seulement il vous faut lui laisser la vie, mais encore vous bien souvenir de son visage, et lui remettre cet anneau fleurdelisé qui brille à votre doigt. Un jour, bientôt peut-être, il vous le rapportera. Souvenez-vous alors, et l'accueillez comme venant de ma part... car peut-être je ne serai plus là pour vous le présenter moi-même. Ce qu'il vous dira de faire, faites-le. Jacques Cœur vous rendra non moins de services que Jehanne Darc.

Charles VII hésitait. Déjà ses favoris s'apprêtaient à mettre en jeu leur détestable influence.

Tout à coup, le Dauphin, prenant la parole :

— Mon père, dit-il, faites ainsi que demande Jehanne, et lui remettez l'anneau.

Le roi sourit, et, retirant la bague de son doigt, il la tendit à Jehanne Darc.

Déjà La Trémoille se récriait :

— Au moins faudrait-il une amende... le trésor est à sec... Mille écus d'or... et payés comptant.

— Je les donnerai ! s'empressa de dire Ravault le Danois, je les donnerai... dans une heure.

— Soit ! consentit Charles VII.

Et, remettant au trot son cheval, il passa.

— Jehanne ! cria le Dauphin, Jehanne, sois donc contente.

Quelques instants plus tard, sur le coteau de Saint-Austrille, il ne restait plus que Jehanne Darc et Jacques Cœur. Le cortége royal avait disparu ; de même les archers et le grand prévôt, emmenant Ravault le Danois, qui devait lui verser l'amende.

Il faisait nuit maintenant. Une claire et belle nuit de décembre. Au firmament, des milliers d'étoiles. Tout à

coup, la lune apparut, projetant jusqu'au seuil de la chapelle sa douce et mystérieuse lueur.

Jehanne, debout sur le porche, disait à Jacques :

— Il est inutile de m'expliquer tes projets, je les devine, je les vois se réaliser d'avance. Pars dès demain, dès ce soir. Marche vers l'Orient. Des richesses, une merveilleuse fortune y récompenseront tes travaux. Puis reviens trouver le roi, montre-lui l'anneau, paye ta dette à ton pays, prends ta revanche. Il est deux choses par lesquelles la France doit être sauvée, relevée : l'or et le fer. Je suis le fer, sois l'or. Ayons la foi. Dieu nous conduit...

Jacques écoutait, immobile et frémissant, cette parole prophétique. L'âme de Jehanne semblait passer en lui. La flamme du génie, la flamme du patriotisme s'allumait à son front, dans ses yeux. Il jura de se consacrer à sa mission, comme Jehanne à la sienne.

Et, dès l'aube du lendemain, ils partirent. Elle vers le Nord, c'est-à-dire vers Compiègne, vers Rouen; lui, vers le Midi, par où devait commencer son âpre et douloureuse carrière... tous les deux vers le dévouement, tous les deux vers le martyre.

II. — MONTPELLIER.

Montpellier était à cette époque la ville la plus populeuse et la plus commerçante de tout le Midi, la reine française de la Méditerranée; car Marseille n'était pas encore France. Aujourd'hui Montpellier, charmante encore comme séjour, n'est plus même une cité maritime. Elle a perdu son port, le port de Lattes, depuis longtemps comblé, disparu, mais elle était florissante encore en cette année 1432, où nous reprenons notre récit.

Une galère était en vue, cinglant à toutes voiles vers l'entrée du chenal.

Temps radieux, splendide matinée de printemps. Aussi, grande foule sur les quais, sur ce môle, au bord de la mer. Parmi cette foule, quelques lunettes braquées sur le navire qui arrivait.

— Biétazé! dit un vieux marin, jamais encore nous n'avons reçu galère si grande ni de prestance aussi fière. Quel pavillon au grand mât?

— Les fleurs de lis, répondit quelqu'un.

— Une nef française alors. Mais voyez donc un peu ce qui flotte plus bas... à la corne?

— Un fanon d'azur... avec des cœurs... et des coquilles.

Ces mots parvinrent aux oreilles d'un vieillard qui, tout aussitôt, s'écria joyeusement :

— Ce doit être lui! C'est Jacques!

Ce vieillard, c'était Ravault le Danois.

Auprès de lui, partageant son émotion, son impatience, se tenaient deux femmes, deux fillettes et trois jeunes garçons; la parfaite ressemblance des deux aînés attestait qu'ils étaient jumeaux.

Une barque s'était détachée des flancs de la galère. Elle arrivait à force de rames. A peine eut-elle accosté, qu'un homme, Jacques Cœur, s'élança sur le rivage, étreignit d'abord ses deux fils aînés, Henri et Jehan, les premiers accourus à sa rencontre... puis Macée, sa femme... Etiennette, sa sœur... Maguelonne, sa fille... Perrette, sa nièce... et finalement son vieil ami Ravault, qui lui apportait le plus jeune des enfants, le petit Geoffroy Cœur, le Benjamin de la famille.

Il y avait trois années que le père était parti. Saintes joies du retour, vous êtes de celles qu'on n'essaye même pas de décrire!

Quelques instants plus tard, dans sa maison, au milieu des siens, il ne pouvait se rassasier du bonheur de les revoir, de les écouter, de les interroger, de les embrasser encore. Puis ce furent ses enfants, sa femme, qui l'accablèrent à leur tour de questions.

— Avant tout, interrompit Jacques, parlez-moi d'elle.

— Elle?

— Jehanne Darc.

— Quoi! tu ne sais donc pas?

— Je sais qu'ils l'ont tuée, brûlée!... qu'elle est morte en pardonnant à ses bourreaux!... que c'est maintenant une sainte assise à la droite de Dieu!... Mais personne ici-bas n'a-t-il vengé sa mort, ou du moins réhabilité sa mémoire?

— Personne.

— Le roi?

On ne répondit pas. Alors, Jacques Cœur sourit avec amertume. Puis, au milieu du silence :

— Enfants, dit-il, n'oubliez jamais que je lui dois la vie, l'honneur. Que la mémoire de Jehanne Darc soit pour vous tous l'objet d'un culte pieux, une sorte de religion. C'est la sainte patronne de notre famille!...

Profondément impressionnés par ces paroles, les assistants s'étaient agenouillés. Jacques seul debout, les mains jointes, le regard perdu dans l'espace, semblait s'adresser à celle-là même qu'il invoquait, et la prendre à témoin de quelque mystérieux engagement souscrit par sa reconnaissance.

Mais presque aussitôt changeant de ton et de visage, il reprit place au milieu des siens, et leur parlant avec la bonhomie du père, avec l'entrain du voyageur :

— J'arrive, dit-il, des pays où le soleil se lève, où l'or ruisselle, où les fleuves roulent avec leurs flots des pierreries et des perles fines. J'ai visité Damas, Alexandrie, Damiette, Bagdad, Samarcand et vingt autres merveilleuses cités. Là, l'industrie et le commerce réalisent des prodiges... Là, les nefs et vaisseaux de toutes sortes se croisent dans les eaux comme les hirondelles dans l'air... Là, des milliers de gens s'agitent et grouillent ainsi qu'en une fourmilière... blancs, noirs, cuivrés... arrivant des confins de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe... parlant tout langage et faisant tout trafic... Un mouvement, un pêle-mêle, un luxe et des splendeurs à croire qu'on rêve. En réalité, une terre promise, d'où quiconque le veut bien peut revenir comblé de richesses!

Depuis quelques instants déjà, un éclair de convoitise s'était allumé dans le regard de la femme de Jacques Cœur. Elle sortait de race noble, et s'était appelée Macée de Léodepart. Jeune encore, encore belle. Aux derniers mots prononcés par son mari, elle se redressa tout à coup, enivrée d'ambition, frémissante d'orgueil :

— Ainsi donc, s'écria-t-elle, ainsi nous sommes riches!

Jacques eut un sourire triste, un regard de reproche, et ne répondit pas.

Du reste, on venait de frapper à la porte de la maison.

Sur un signe de leur père, les deux jumeaux allèrent ouvrir.

Des esclaves éthiopiens parurent, et parmi eux un nain, difforme, grotesque, étrange. Il portait sur l'épaule une cassette de bois de sandal, ployant sous le poids, bien que la saillie de ses muscles accusât une vigueur peu commune. Les autres nègres étaient chargés de caisses et de ballots aux formes inconnues, aux couleurs

bizarres. Derrière eux, fermant la marche, venaient deux jeunes hommes de vingt ans environ, aux manières simples et franches, à la physionomie loyale et sympathique, deux Européens, vêtus du costume que portaient alors les gens de mer.

Jacques Cœur les présentant :

— Guillaume de Varye... Jean de Village... dit-il, mes lieutenants... mes amis... Regardez-les dès à présent comme faisant partie de la famille.

Avec un certain embarras, Guillaume et Jean saluèrent.

— Amis, reprit Jacques, montrez à ma femme, à ma sœur, à mes enfants, ce que j'apporte pour eux.

Puis, faisant signe au nain de le suivre :

— Ravault, dit-il au vieillard, mène-moi quelque part où nous puissions causer sans témoins.

Ils passèrent dans une chambre écartée. Sur un signe du maître, le nain posa la cassette sur une table. Jacques allait mettre la clef dans la serrure, quand, s'adressant au vieux Danois :

— Personne ne peut nous voir, nous entendre?

— Personne, répondit tout d'abord Ravault.

Puis, remarquant le nain qui s'était accroupi dans l'ombre, il le désigna du doigt.

— Yacoub est sourd... Yacoub est muet, fit Jacques.

Ils s'assirent.



Montpellier au quinzième siècle. Dessin de H. Clerget.

— Or çà, débuta Ravault, c'est donc sérieusement que tu parlais tout à l'heure?

— Très-sérieusement, répondit Jacques. J'ai même eu l'heureuse chance de rendre certain service au soudan d'Egypte, dont la protection m'est assurée, si je continue de m'en rendre digne... et je l'espère.

A ces mots, sur les grosses lèvres de l'esclave Yacoub passa comme un vague sourire, dans ses yeux éteints comme une furtive et maligne lueur.

Jacques, sans l'avoir remarqué, poursuivait :

— De plus, j'ai séjourné à Gênes, à Venise, et surpris, étudié les secrets de ces deux puissantes républiques. A Florence, j'ai vu Cosme de Médicis, un simple marchand, s'élever par le négoce, par la banque, au premier rang de ses concitoyens, et fonder ainsi la prospérité de tout un peuple. De même nous agirons à l'égard de la France. Il est mon associé là-bas; veux-tu le redevenir ici?

— Moi!... se récria Ravault, mais je ne possède plus rien... rien!

Jacques ouvrit la cassette, qui était pleine d'or.

— Voilà, reprit-il, de quoi acquérir à Montpellier la charge de la fabrication des monnaies. Dès demain, sois au travail.

— Au travail... Mais ce n'est pas seulement la fortune... c'est la réhabilitation que tu m'offres!

— Oui... et pour tous deux. Moi, dès demain, je repars.

— Encore!

— Toujours... jusqu'à ce que je me sente assez de richesses, de science, de puissance, pour marcher droit au but et tenir parole à Jehanne Darc!

Quelques mots encore s'échangèrent, puis Jacques Cœur et Ravault le Danois, suivis par Yacoub, redescendirent vers la salle commune.

Le front de Jacques rayonnait. Mais il se rembrunit tout à coup lorsque, du seuil, il aperçut Macée, sa femme, qui, tenant un miroir de Venise, admirait une sorte de diadème dont elle s'était parée.

— Femme, lui dit-il avec une affectueuse sévérité, nous sommes de simples bourgeois, peu faits pour ces vanités coûteuses et qui, dans des temps comme le nôtre, se pardonnent tout au plus chez les princesses.

— Oubliez-vous que le sang des Léodepart coule dans mes veines? répliqua Macée d'un ton blessé. Tout ceci me sied vraiment fort bien. N'est-ce donc pas un présent que vous rapportiez pour moi?

— Non. Je destine cette parure à Notre-Dame de Montpellier, la patronne des gens de mer, afin qu'elle daigne bénir, ainsi que le premier, mon second voyage. Tous ensemble, nous irons lui porter dès ce soir cette offrande.

Macée fit quelque peu la grimace et ne répondit pas.

Jacques se retourna vers ses enfants.

Les ballots avaient été défaits, les caisses ouvertes. Çà et là, des étoffes, des armes et des friandises du Levant. Geoffroy, le Benjamin, fourrageait parmi les figues et les dattes de Smyrne; Henri et Jean, les deux aînés, paradaient belliqueusement avec des armes de Damas; Perrette et Maguelonne se drapaient coquettement avec des écharpes orientales; mais elles avaient dédaigné les soieries lamées d'argent, pour choisir de simples lainages azurés, de légères gazes blanches. Ainsi attifées, elles étaient charmantes toutes les deux : Maguelonne avec sa brune carnation, ses longs cheveux et ses grands yeux noirs; Perrette avec ses boucles blondes, son teint de lis et ses gais yeux bleus.

A quelques pas de là, dans une attitude discrète, Jean de Village et Guillaume de Varye les admiraient en silence.

— Eh bien! s'écria paternellement Jacques Cœur, eh bien! compagnons, ne vous disais-je pas qu'il y avait chez moi, dans mon humble demeure, deux fillettes chrétiennes cent fois plus jolies que toutes les odalisques et bayadères entrevues là-bas!

Les deux cousines rougirent en baissant les yeux; de même les deux jeunes hommes.

D'autre part, déjà Henri et Jean demandaient d'une même voix :

— Puisque tu repars, père, emmène-nous.

— Patience! répliqua-t-il, vous n'avez pas encore vos quinze ans. Travaillez à devenir des hommes, et, foi de Jacques, je vous prendrai bientôt à mon bord.

Et, tandis que la conversation se généralisait entre toute cette jeunesse mise en communication par les joyeuses paroles du père, il se dirigea vers sa sœur.

Etiennette Cœur était veuve, et, bien qu'ayant perdu son mari depuis plusieurs années déjà, portait encore le deuil dans ses vêtements comme dans son souvenir. Rien qu'à la voir, on devinait en elle la haute raison, l'austère simplicité de la matrone antique.

— Sœur, dit Jacques à voix basse, c'est à toi surtout que je laisse la garde de ma maison; écartes-en la prodigalité, le faste et l'orgueil!

Le soir même, ainsi qu'il venait de l'annoncer, il allait déposer sur l'autel de Notre-Dame le pieux témoignage de sa reconnaissance. Dès le lendemain, il installait Ravault à l'hôtel des Monnaies, créait un premier comptoir, affrétait plusieurs navires, y faisait transporter les produits du Languedoc.

La semaine ne s'était pas encore écoulée que, remontant sur sa galère, il guidait vers l'Orient toute une flottille française, la première qui, depuis longtemps, se fût rencontrée dans ces parages.

Au moment du départ, il avait surpris un regard allant de Guillaume de Varye vers Maguelonne, un regard allant de Jean de Village vers Perrette. Dans les yeux de chacune des deux jeunes filles il avait lu une naïve sympathie, de l'affection déjà, sinon de l'amour.

Durant les années qui suivirent, la chronique nous montre Jacques Cœur sans cesse allant et venant des rivages de l'Asie Mineure et de l'Egypte aux côtes de l'Italie, de l'Espagne et de la Provence. Ses galères se multipliaient comme par enchantement sur la Méditerranée. Dans tous les ports, des comptoirs. Un merveilleux instinct lui faisait deviner ses agents, ses facteurs. Partout il installait, il accréditait aussitôt les plus intelligents et les plus dignes.

Par de sages encouragements, par des générosités incessantes, il les attachait à sa fortune, surexcitait leur dévouement et leur zèle. C'était pour lui autant d'associés, autant d'amis. L'activité dont il donnait le premier l'exemple, sa bienveillance, son génie, les passionnaient pour son œuvre. Cependant, les deux plus dévoués, les deux plus ardents, ses véritables lieutenants, c'étaient encore, c'étaient toujours Jean de Village et Guillaume de Varye. Il est vrai de dire que, dès le second retour, ayant observé celui-ci avec Maguelonne, celui-là avec Perrette, il leur avait dit :

— Courage, enfants! voilà votre récompense.

Un jour enfin, vers le printemps de 1435 :

— J'ai vu naître et grandir votre amour. Il est honnête et pur comme celles qui vous l'ont inspiré. Soyez heureux, vous méritez de l'être. Je m'éloigne et vais courir d'autres hasards, peut-être de grands périls. Avant de partir je veux laisser à ma fille, à ma nièce, l'appui d'une sincère affection qui ne leur faillira jamais. Ce double mariage se fera dès demain... sauf toutefois le refus de Maguelonne et de Perrette.

Perrette et Maguelonne étaient là, émues et frémissantes toutes les deux, le sourire du bonheur sur leurs frais visages, celle-ci baissant ses grands yeux noirs, celle-là osant à peine lever ses gais yeux bleus.

Elles se gardèrent bien de dire non.

Le lendemain Perrette s'appelait dame Guillaume de Varye; Maguelonne, dame Jean de Village.

Il va sans dire que dame Jacques Cœur, née de Léodepart, avait assisté à la cérémonie dans les plus pompeux atours. L'austère Etiennette avait adouci son deuil en le faisant passer du noir au violet. Pour toute parure, elle avait au front, dans le regard, dans le sourire, le bonheur de voir sa fille heureuse.

Jacques dit à Ravault :

— Il est temps de retourner à Bourges.

— Et j'y rentrerai le front haut, répliqua le vieillard, car tu as refait de moi un honnête homme!

Quelques jours plus tard, on partit.

Jacques Cœur emmenait avec lui l'esclave Yacoub.

III. — CHINON.

Avant de poursuivre notre récit, que le lecteur nous permette quelques mots sur les derniers événements

politiques qui s'étaient accomplis durant cette première partie de la mission de Jacques Cœur.

Quelques jours de stupeur avaient suivi la mort de Jehanne Darc : épouvante et remords chez les Anglais, bourreaux; chez les Français, ingrats.

Puis les hostilités avaient repris leur cours avec des alternatives diverses de succès et de revers. Il y avait près d'un siècle que cette implacable guerre durait. Tout le monde en était las, voire même les écorcheurs, les retondeurs, qui ne trouvaient plus rien à retondre, tout le pays étant épuisé, ruiné, dévasté, anéanti.

Pour le délivrer de l'invasion, pour lui rendre la paix, c'est-à-dire la vie, que fallait-il? Que le duc de Bourgogne rompît avec l'Angleterre et redevînt Français; que La Trémoille, cet indigne favori de Charles VII, fût renversé, sa fatale influence détruite.

Malheureusement, La Trémoille continuait à dominer le roi, qui *s'accagnardait* à Chinon, plus oublieux des devoirs de sa couronne et plus pauvre que jamais.

Pour le réveiller de sa torpeur, Poton de Xaintrailles et La Hire étaient venus le voir, apportant des nouvelles de la Normandie. On déjeunait. Assez maigre chère. Le roi voulut s'en excuser.

— Bah! répliqua Xaintrailles, c'est toujours mieux que jadis, au temps de grand'misère où l'on fit sur nous cette chanson :

Un jour que La Hire et Poton
Le vinrent voir, pour festoiement
N'avait qu'une queue de mouton...

La Trémoille interrompit à ce troisième vers la formidable basse-taille de l'irrévérencieux chanteur :

— Silence! silence donc, Xaintrailles! c'est humilier la majesté royale.

— Laisse-le chanter et rire, dit le roi. Ma majesté royale s'ennuie. Qu'on apporte de meilleur vin! Ils ont l'habitude de faire bombance, vois-tu, eux qui vivent aux champs, sur mon pauvre peuple.

— Eh! capdedious! riposta le Gascon La Hire, c'est la faute du temps; si Dieu se faisait gendarme, il deviendrait pillard.

Cette fois encore le favori voulut intervenir. Mais Xaintrailles, se fâchant pour tout de bon :

— Obéissez donc au roi, s'il vous plaît! dit-il. Par la mort de mes os! il nous est permis de rire et de chanter... même de parler, n'est-il pas vrai, sire? Je parle donc, moi, et je dis que si les paysans du pays de Caux avaient été soutenus, on recouvrait toute la Normandie. Il fallait marcher, sire!

— C'est La Trémoille qui ne l'a pas voulu.

Ainsi que deux bons chiens lâchés enfin sur une proie depuis longtemps contestée, La Hire et Xaintrailles s'attaquèrent ardemment au favori, l'accablant tour à tour et de reproches et d'invectives.

Charles VII paraissait enchanté. Il s'amusait enfin. Etrange caractère que celui-là. Son indolence le rendait esclave d'un courtisan, d'un favori. Il paraissait l'aimer, il le subissait. Incapable de s'en débarrasser par lui-même, il ne demandait pas mieux qu'on l'en débarrassât, quitte à recommencer dès le lendemain quelque nouveau chapitre d'ingratitude.

La Trémoille, néanmoins, durait depuis longtemps. Il espérait s'éterniser. Tant d'adversaires, tant d'ennemis l'avaient vainement battu en brèche! En ce moment encore, bouffi d'arrogance, il se prêtait complaisamment à ce nouvel assaut; il riait dans son triple menton, les deux mains appuyées sur son formidable ventre. C'était, de toute façon, l'homme le plus puissant du royaume.

Quand les deux guerroyeurs eurent fini, se croyant certains de la victoire à laquelle semblait applaudir le roi lui-même, La Trémoille se leva mystérieusement, alla dire un mot, un seul, à l'oreille de son maître, et ce fut tout. Il y avait eu le secret divin de Jehanne Darc, il y avait le secret infernal de La Trémoille.

Charles VII aussitôt changea de visage, et souriant, reconquis, vaincu :

— Compères, dit-il aux deux batailleurs, ménagez, je vous prie, le sire de La Trémoille; il est notre ami.

La Hire et Xaintrailles écrasèrent un juron sous leur rude moustache, et se retirèrent presque aussitôt, n'ayant plus d'espérance. Mais, comme ils traversaient un couloir qui devait les conduire au dehors, une porte invisible tourna silencieusement sur ses gonds. Une femme parut, grande, majestueuse, couronnée de cheveux blancs. C'était Yolande d'Anjou, la belle-mère du roi, âme virile, froide raison, clairvoyante initiative.

Elle commençait ce jour-là son rôle politique. Ce devait être une autre Blanche de Castille, moins la moralité, la sainteté. Son geste, son regard furent tout un interrogatoire. Dès les premiers mots de réponse, elle eut tout compris; elle donna ses ordres :

— Celui qui peut tout sauver vous attend. Allez le trouver en mon nom, dites-lui ce seul mot : Agissez!

— Mais qui nous conduira vers lui?

Elle démasqua la porte et fit avancer un nain difforme, au visage noir, aux grands yeux blancs.

— Suivez cet esclave.

C'était Yacoub.

Une heure plus tard, La Hire et Xaintrailles entraient dans une sauvage clairière, entourée de roches grises et de halliers épais, parmi lesquels çà et là s'élevaient quelques vieux chênes. Au centre, des ruines druidiques, un dolmen. Autour de ce dolmen, quelques tentes bretonnes. Une cinquantaine de soldats, diversement groupés, attendaient en silence. Parmi ceux-là, deux chefs assis sur une pierre tombée du dolmen. Un bourgeois, un chevalier; le bourgeois : Jacques Cœur.

En reconnaissant le chevalier, La Hire et Xaintrailles s'écrièrent d'une même voix :

— Richemont!... le connétable!

Le nommer, c'est faire apparaître aussitôt cette héroïque et superbe figure, la plus digne de respect et d'admiration après Jehanne Darc, dont il s'honorait d'avoir été l'ami. Frère du duc de Bretagne, à peine Français de race, il le fut de cœur et, en ces temps de dégradation morale, donna l'exemple du patriotisme le plus éprouvé, de la fidélité la plus pure. Malgré l'injuste haine du roi, malgré sa constante ingratitude, il ne se lassa jamais de lui rendre service. Toujours dévoué, toujours prêt, c'était à lui déjà qu'on devait la chute de Giac et de Beaulieu, c'était lui qui revenait encore pour décider celle de La Trémoille.

Dès que La Hire et Xaintrailles eurent expliqué leur mission, se tournant aussitôt vers ses soldats :

— Bonne nouvelle, enfants! cette nuit nous aurons bataille.

Une sorte de rugissement de plaisir courut parmi la phalange bretonne. Jacques Cœur s'avança :

— Connétable, dit-il, vous connaissez le mot d'ordre que Jehanne m'a donné : le fer et l'or? C'est l'or qui doit aujourd'hui nous frayer le chemin.

— Soit! consentit Richemont. Mais je veux du moins

que vous soyez accompagné... défendu, s'il le faut, par le fer.

Puis, appelant à haute voix :

— Olivier Basselin... Rosnieven...

Ils accoururent tous les deux. Rosnieven était un rude et sauvage Breton, le propre frère de Richemont, le bâtard de Bretagne. L'autre, c'était le fils d'Olivier Basselin, le joyeux et brave chef des compagnons du val de Vire, le Tyrtée normand. Les Anglais avaient pendu son père. Il avait soif de le venger. Sous cette intrépide escorte, Jacques Cœur s'achemina vers Chinon.

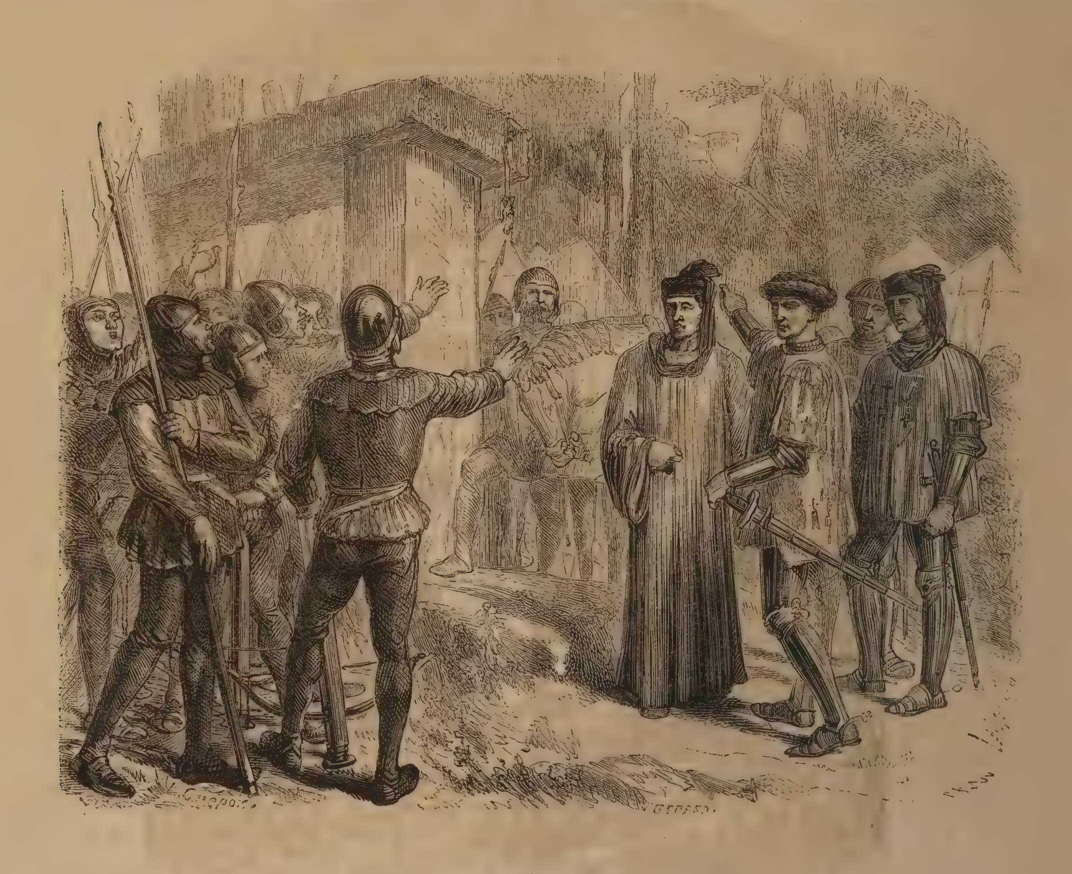
Le lieutenant de Gaucourt y commandait et, sous ses ordres, le sire de Beuil, un neveu de La Trémoille.

De Beuil avait d'avance vendu son oncle, comme Gaucourt son protecteur. Jacques n'eut qu'à s'aboucher avec eux; l'or fit promptement son œuvre.

Le soir, une poterne s'ouvrit, les Bretons entrèrent. Le favori dormait. Ainsi qu'un lièvre, il fut pris au gîte.

— Pas de sang! commanda Jacques; pas de sang! c'est la volonté du connétable.

Mais déjà Rosnieven, dans le premier élan de son ardeur, venait d'aborder La Trémoille par un coup d'épée dans le ventre. La Trémoille eut à se féliciter du large développement de cette partie de son individu. La blessure se perdit dans la graisse. Il est vrai de dire que de Beuil avait détourné l'arme, non pour sauver la vie à son oncle, mais bien dans l'espoir de le mettre à rançon, comme il ne manqua pas de le faire plus tard.



Le campement du connétable. Dessin de Crépon.

Lorsque Charles VII se réveilla, déjà La Trémoille était loin, emporté par ceux qui venaient d'en délivrer la France. Grande fut d'abord la colère du roi. Cependant la douairière Yolande osa bravement l'aborder.

— Sire, lui dit-elle, La Trémoille vous dominait par un souvenir... le souvenir d'une femme... Agnès Sorel...

Le roi tressaillit. Yolande continua :

— Que Votre Majesté me permette d'en appeler à une plus sainte affection, qui n'en aura pas moins d'empire.

— Quelle affection?

— Celle de Marie d'Anjou... votre femme.

La douairière venait de soulever une tapisserie. La reine parut... avec elle le Dauphin.

En dépit de son humeur quelque peu volage, Charles VII était un excellent époux, un excellent père.

— Marie, dit-il, votre mère avait raison. Puisque c'est vous qui le souhaitez, je cède.

Il lui tendait les bras. Puis, embrassant le Dauphin :

— Et, toi, Louis, que veux-tu ?

— Paris, répondit le futur Louis XI.

— Soit! consentit le roi, qui bientôt, ayant oublié déjà La Trémoille, se recoucha fort satisfait.

Quelques instants plus tard, Yolande disait à Jacques Cœur :

— Faites savoir à Richemont qu'il a carte blanche!

IV. — PARIS.

Les pourparlers furent longs avec le duc de Bourgogne. Philippe le Bon ne pouvait pardonner le meurtre de Jean sans Peur. Vingt fois, au moment de conclure,

il hésita, refusa, murmurant encore ce fatal nom : Montereau ! Montereau !

D'autre part, il se regardait comme engagé d'honneur avec les Anglais. Il ne voulait pas rompre avec eux, du moins traiter sans eux. Ceux-ci consentirent enfin à se rendre au congrès d'Arras. Mais, comme pour braver les Français, leurs délégués s'étaient adjoint Pierre Cauchon, le bourreau de Jehanne Darc !

Vint ensuite le duc Philippe, déployant un faste inouï, des magnificences sans pareilles. Enfin l'ambassade de France : le duc de Bourbon, le connétable, le comte de Vendôme, le maréchal de La Fayette et plusieurs autres, parmi lesquels un homme encore obscur, sans titre officiel, d'une apparence des plus modestes, mais qui sans cesse allait et venait des ambassadeurs de Bourgogne à ceux de France, stimulant ceux-ci, gagnant ceux-là, les rapprochant les uns des autres avec une activité prodigieuse. Quand on demandait son nom, la plupart déclaraient l'ignorer. Quelques voix seulement répondaient : Jacques Cœur.

Enfin le mauvais vouloir des Anglais éclata. Sans rien accorder, insolents d'orgueil, ils se retirèrent. Dès lors,



Combat dans les rues de Paris. Dessin de F. Thorigny.

la paix devenait certaine entre France et Bourgogne. Chaque jour, entente plus cordiale, union plus franche; bref, deux peuples frères, ayant déjà le pressentiment qu'ils devaient bientôt n'en former qu'un seul, le plus uni, le plus grand de tous. Du reste, le conseil de Charles VII voulait la paix, n'importe à quel prix. Il fallut la payer cher, mais enfin Philippe signa.

C'était la fin de la guerre civile. Au *Te Deum* d'action de grâces qui fut chanté simultanément sous les voûtes de Saint-Wast et dans la cathédrale de Tours, d'immenses acclamations répondirent, une folle allégresse.

Cependant Paris était encore au pouvoir des Anglais. Ils s'y maintenaient avec acharnement, par toutes sortes d'oppressions et de subterfuges. Durant le carême, tous les Parisiens avaient dû jurer, sur la damnation de leurs âmes, qu'ils resteraient *bons et loyaux au roi Henry*. Le roi de Londres ! Quelques courageux refusèrent. A ceux-là la confiscation, le bannissement. Un peu plus tard, sous la menace du gibet, ordre fut donné à tous de porter la croix rouge d'Angleterre.

Aussi de sourdes colères allaient-elles croissant contre les *goddons*, un mot du temps. Sauf quelques Français reniés, quelques derniers partisans trop compromis pour revenir encore, entre autres le prévôt Morlhier, tout le monde se tournait contre eux. L'heure était venue.

Transportons-nous à Saint-Denis.

Nous y trouverons le connétable. Autour de lui force routiers, écorcheurs, houspilleurs et, par conséquent, bandits de toutes sortes, ce qui ne laissait pas de l'inquiéter très-fort. Tous ces gens-là convoitaient une prise d'assaut, un pillage. Il y avait surtout, à la suite de l'armée, des bandes de fournisseurs, vivandiers et charretiers, qui ne se gênaient pas pour dire hautement :

— Quand nous aurons vendu notre victuaille à ces vilains, nos charrettes vides se rempliront d'or et d'argent, de *nippes* et *mesnages* dont nous serons riches à tout jamais.

Comment garantir la capitale des féroces appétits de ces oiseaux de proie?

Richemont comptait, à la vérité, sur ses honnêtes Bretons, sur quelques chevaliers de Bourgogne qui s'étaient joints à sa bannière depuis le traité d'Arras, notamment le sire de l'Isle-Adam, ce fougueux ennemi de la veille devenu le plus ardent ami du lendemain. Car, depuis la paix entre France et Bourgogne, la plupart des chefs bourguignons s'étaient retrouvés Français. Meulan, Saint-Germain, Corbeil, Saint-Denis, Vincennes même, appartenaient maintenant au roi Charles VII.

Il n'était pas jusqu'à la Normandie qui ne suivît le mouvement. Dieppe avait donné le signal, ouvrant ses portes au maréchal de Rieux. Puis, tout le *commun peuple* du pays de Caux s'était soulevé. L'infatigable Richemont avait aussitôt paru, accourant avec les compagnies françaises. Fécamp, Montivilliers, Lillebonne, Tancarville, Saint-Valery, Harfleur même, cette première conquête de l'Anglais, venaient d'être reconquis, de bon vouloir ou de vive force. Sauf Arques et Caudebec, les fleurs de lis s'arboraient par toute la haute Normandie. La délivrance semblait infaillible, lorsque le connétable, s'empressant de répondre à l'appel de ses émissaires secrets, s'était retourné vers Paris.

Grande fut donc sa surprise en voyant arriver soudainement Olivier Basselin qui ramenait en désarroi sa bande normande.

— Encore une fois tout est perdu là-bas, expliqua le fils du poëte martyr. Après votre départ, personne n'a plus voulu obéir. Les soldats ont tiré d'un côté, les paysans de l'autre, ravageant et pillant à qui mieux mieux le pays. Les Anglais en ont profité. Tombant à l'improviste sur nos bandes éparses, ils ont tout écrasé, tout détruit. A l'aide, connétable, à l'aide!

— Eh! il nous faut tout d'abord Paris.

— Prenons Paris, soit, mais à l'instant, dès demain.

— Dès demain, répéta la voix de Jacques Cœur, qui venait d'entrer dans la tente de Richemont.

Envoyé par le connétable, il avait trouvé un moyen de s'introduire dans la ville, il en arrivait.

Richemont s'empressa de l'interroger.

— Tout est prêt, répondit-il, on vous attend. L'or a fait son œuvre, vous pouvez agir avec le fer. Cette nuit même, hardiment présentez-vous à la porte Saint-Michel.

— Qui nous l'ouvrira?

— Michel Laillier.

— Un homme sûr?

— Oui, car il ne se vend pas, celui-là, il se donne.

— Soit! Mais comment l'avertir que j'accepte?

— N'est-ce pas Olivier Basselin que voici? Ou je me trompe fort, ou bien il s'en chargera de grand cœur.

— De grand cœur! s'empressa de répondre le fils du poëte. Mais comment?

— Rien de plus simple. Les gais compagnons du val de Vire savent jouer plus d'un rôle. Transformez-vous en paysans des environs, emmenez avec vous quelques charrettes remplies de victuailles. Les Parisiens sont affamés, on vous accueillera sans examen. Au fond des charrettes, sous la paille, des armes. Aussitôt la nuit venue, rendez-vous chez notre ami Michel Laillier.

Une heure plus tard, Olivier partait avec quelques-uns de ses Normands, travestis en campagnards et portant leurs denrées à la halle. Le travestissement était si complet, l'imitation si parfaite, que Jacques Cœur lui-même eut peine à les reconnaître.

Ainsi qu'il l'avait prévu, les portes s'ouvrirent à deux battants pour recevoir les charrettes. Une horde affamée, décharnée, en haillons, non plus des hommes, mais des fantômes, se ruèrent sur les provisions.

Il fallut jouer du gourdin pour obtenir un peu d'ordre, voire même le plus d'argent possible. Nos aventuriers étaient Normands. D'ailleurs, donner eût paru suspect. Et tout justement le prévôt vint à passer par là, ce prévôt Morhier, l'âme damnée des Anglais.

Bien loin de s'effrayer du péril, Olivier sut le mettre à profit. D'un air lourdaud, il aborda l'ennemi, se réclamant de sa protection, sollicitant un sauf-conduit pour ses hommes et ses bêtes, qui venaient de par delà Pontoise, pour rendre service aux Anglais, morguenne! et avaient besoin de repos. Le farouche prévôt s'y laissa prendre, et, sans crainte d'être inquiétés désormais, nos adroits compagnons pénétrèrent dans la ville.

Triste ville que le Paris d'alors! La plupart des maisons étaient inhabitées, quelques-unes tombaient en ruine. Partout des fenêtres brisées, des volets battant le mur, des traces d'incendie, de pillage et de violence. A peine quelques boutiques ouvertes. Un morne silence planant sur des rues entières. Quelques rares passants effarés, des visages livides, des regards menaçants ou craintifs, une misère navrante, une sourde fermentation de haine et de colère. Çà et là des escouades ou des campements de soldats arrogants. A chaque carrefour le gibet; souvent à ce gibet un cadavre. Il était facile de voir que les Anglais et leurs derniers partisans ne régnaient plus que par la terreur.

Tout en cheminant, Olivier prêtait l'oreille et recueillait çà et là quelques propos échangés à voix basse.

— Soyez prudents, compères! murmurait-on dans un groupe de bourgeois. Chaque nuit on enlève des gens qui sont égorgés dans les cachots ou jetés dans la Seine!

Ailleurs, c'était une femme, une mère, qui laissait éclater tout haut son indignation :

— Croiriez-vous qu'ils ont arquebusé mes chers petits, parce que, malgré l'ordonnance, ils jouaient sur les remparts?... Oh! les tueurs d'enfants! les bandits!

Partout des plaintes et des malédictions, encore contenues, mais déjà impatientes de vengeance.

Olivier et ses compagnons attendirent la nuit dans un cabaret. Là, des politiqueurs, des meneurs, peut-être des agents de provocation, parlaient et péroraient ouvertement. L'ivresse, d'ailleurs, déliait leur langue.

— Savez-vous bien que les détachements sortis ces jours derniers ne rentrent guère?

— Eh! tant mieux, corneboeuf! c'est qu'ils auront été surpris, massacrés, comme l'autre jour, le mardi de Pâques, où j'en vis revenir quelques-uns, fuyant à vau-de-route devant des cavaliers, parmi lesquels flottait la bannière de l'Isle-Adam. On les a pourchassés, la

lance aux reins, jusqu'à la porte Saint-Denis. Je souhaite pour ma part qu'on les tue tous !

— Croyez-vous donc que nous n'ayons pas moins à redouter les Français ? Ils ont à se venger, ceux-là. Malheur à nous si jamais ils prennent Paris. Ils n'y laisseront pas âme vivante, ni pierre sur pierre.

En entendant ces derniers mots, Olivier se prit à penser à Richemont. C'était cet effroi des représailles qui seul était à craindre et pouvait, au dernier moment, faire échouer l'entreprise.

Cependant la nuit était venue. Olivier se dirigea vers la maison de Michel Laillier.

C'était un notable èt digne bourgeois, exilé jadis à la suite d'un premier complot. Amnistié par la suite, il conspirait de nouveau pour la France. Un bon Français. Ce qui n'empêchait pas que, pour ses concitoyens, il ne redoutât aussi la vengeance du parti royal.

A plusieurs reprises, et de la part du connétable, Olivier dut lui répéter que tout ce qui avait été fait contre le roi et les siens était pardonné ; que, dès le 27 février dernier, Charles VII avait signé l'amnistie ; que Richemont se présenterait avec cette charte, scellée du sceau royal.

— A la grâce de Dieu ! dit enfin Michel Laillier.

En ce même instant, Richemont se préparait au départ, mais dans le plus grand mystère, afin de ne pas éveiller le soupçon des routiers, sans le concours desquels il voulait agir. Sous prétexte d'une entrevue avec les Bourguignons, escorté de soixante lances seulement, il prit la route de Pontoise, où l'Isle-Adam le rejoignit, ayant pris de son côté précaution pareille.

A la tête de cette troupe d'élite, ils se dirigèrent sur Poissy. Dunois les y attendait.

C'est la première fois que nous introduisons en scène le bâtard d'Orléans, cet émule de Richemont, cet autre et fidèle ami de Jehanne Darc. Il était alors dans toute la force de l'âge. Une chevaleresque figure, un courage de lion, l'âme d'un héros. Depuis la première jusqu'à la dernière heure de la lutte, il devait contribuer puissamment à l'expulsion des Anglais, à la délivrance de la France. Sa place était providentiellement marquée parmi ceux qui marchaient cette nuit-là sur Paris.

Une sombre et brumeuse nuit propice aux embuscades. Il semblait que Dieu lui-même voulût aussi se mettre de la partie.

Cependant, comme on approchait, un avis parvint au connétable que tout était découvert.

Richemont s'arrêta. Dunois lui-même hésitait.

— En avant ! dit derrière eux une voix résolue.

Le connétable reconnut Jacques Cœur.

— Quoi ! vous ici ?... l'homme de l'or...

— Parfois aussi l'homme du fer, répondit Jacques en frappant sur la garde d'une épée qui pendait à sa ceinture.

Puis d'un accent inspiré, irrésistible :

— Jehanne Darc a dit qu'un plus grand gage qu'Orléans nous serait donné. Jehanne Darc n'a pu mentir. En avant ! en avant !

Dunois et Richemont échangèrent un regard.

— Il me semble, dit avec émotion le bâtard d'Orléans, il me semble qu'il y a dans l'accent de cet homme comme un écho de l'accent de Jehanne !

Déjà le connétable avait remis son cheval au trot. Il était environ quatre heures du matin. On atteignit Notre-Dame des Champs, qui se trouvait alors en dehors des murs.

Jacques Cœur, Richemont, le connétable s'avancèrent eux-mêmes en éclaireurs jusqu'à la porte Saint-Michel. Tout à coup, sur le rempart, une ombre se dressa ; puis la voix d'Olivier Basselin :

— Tirez à la porte Saint-Jacques... celle-ci n'ouvre point... On besogne pour nous aux halles...

Quelques minutes plus tard, on se présentait à la porte Saint-Jacques.

— Qui va là ? demanda encore la voix d'Olivier.

— Monseigneur le connétable, répondit Jacques Cœur.

— Confirmez sur votre foi l'amnistie promise, dit celui qui commandait le guet, composé de milice bourgeoise.

Richemont déploya les lettres du roi, signées de son grand sceau, mit le parchemin à la pointe de son épée, et le fit passer ainsi par le guichet. Une poterne s'ouvrit presque aussitôt.

Richemont, Dunois, Jacques Cœur entrèrent.

D'autre part, l'Isle-Adam, dans son impatience, venait d'appliquer une échelle contre la muraille, et, déjà monté sur le rempart, il y plantait le premier la bannière de France, comme pour rendre lui-même au roi ce Paris que, dix-huit années auparavant, il avait enlevé au Dauphin par une semblable surprise.

La porte s'ouvrit à deux battants, livrant le passage à la cavalerie, qui se précipita dans la ville en criant : La paix ! la paix ! Vive le roi et le duc de Bourgogne !

Malgré ce premier succès, tout n'était pas encore gagné. Ainsi qu'on était venu le dire au connétable, les Anglais avaient été prévenus. Aussi déjà les halles, insurgées par Michel Laillier, se transformaient en un champ de bataille.

On sait avec quelle promptitude électrique se propage une insurrection parisienne. Qu'on juge de ce qu'il en fut alors qu'il s'agissait de s'affranchir d'une domination étrangère, de chasser des maîtres exécrés, les Anglais ! Hommes, femmes, enfants, la population tout entière courait aux armes, tendant les chaînes des rues, improvisant des barricades, arborant à l'envi la croix blanche droite de France ou le sautoir bourguignon de Saint-André ; enfin tous réunis contre la croix rouge de Saint-Georges, tous ivres de colère, tous furieux, surtout les paysans réfugiés dans la ville : eux, surtout, ils avaient souffert.

Cependant les Anglais, et le peu de partisans qui leur restaient, s'étaient rassemblés, fermement résolus à la lutte, sous le commandement de lord Willougby, du cabochien Legoix, du prévôt Morhier et de son digne lieutenant Jean l'Archer, *le plus cruel chrétien qui fût au monde*. Ceux-ci bataillaient aux halles, ceux-là parcouraient les rues Saint-Denis et Saint-Martin au cri de : Saint Georges ! saint Georges ! Traîtres de Français !

Et les projectiles de toutes sortes criblaient les maisons, brisaient les vitres. Aucune résistance encore sur ce point. Déjà les Anglais se reprenaient à l'espérance de la victoire.

Soudain, aux abords des deux portes, trois ou quatre mille hommes armés leur firent face, tournant contre eux les canons des remparts, et leur répondant enfin par une volée de mitraille.

Les Anglais battirent en retraite. Et tout aussitôt, de chaque toit, de chaque fenêtre, les pierres, les tuiles, les bûches, les tables, les tréteaux, se mirent à pleuvoir sur leurs têtes. D'autre part, ceux des halles recu-

laient, refoulés par une pareille avalanche. D'autre part encore, le connétable, Dunois, L'Isle-Adam, toute la chevalerie française se précipitaient en avant.

Il y eut un dernier instant de lutte, éclairé par le soleil levant. Jacques Cœur se rencontra face à face avec le prévôt Morhier. Celui-ci le reconnut pour l'avoir aperçu les jours précédents. Un instinct spontané lui fit tout deviner, éclaira sa haine. Il brandit sa hache, il allait en frapper Jacques.

Tout à coup, entre Jacques et lui, deux jeunes gens se dressèrent, tous deux de même taille, tous deux de même visage, tous deux frappant à la fois le prévôt d'un même coup d'épée.

— Henri ! Jean ! s'écria Jacques Cœur.

Il avait reconnu ses deux fils jumeaux, qui venaient de sauver leur père.

CH. DESLYS.

(La suite à la prochaine livraison.)

ANCIENNES COUTUMES. ANCIENS USAGES.

LE COMBAT JUDICIAIRE.



Fac simile d'une eau-forte d'Israël. Dessin d'Ulysse Parent.

Les tribus germaniques importèrent dans les Gaules l'usage du combat judiciaire. Sous les rois de notre première race, la religion et la superstition s'étaient si indissolublement liées, les souvenirs du paganisme exerçaient encore tant d'empire sur les esprits, que l'on en vint à croire que Dieu ne pouvait faire triompher l'injustice au détriment du bon droit, et à demander au sort des armes la décision de toutes les questions douteuses. Le combat judiciaire fut donc non-seulement autorisé, mais encore recommandé par des lois expresses, le serment étant réservé à la noblesse seule.

C'est dans Grégoire de Tours que se rencontre la première mention du combat judiciaire. Le chroniqueur raconte que Gontran, roi de Bourgogne, chassant dans une forêt des Vosges, trouva un buffle qui avait été tué en contrebande. Le garde de la forêt lui désigna comme auteur du méfait un de ses chambellans, nommé Chandon. Celui-ci ayant nié énergiquement, le roi ordonna le combat. Ce fut le neveu de Chandon qui se présenta pour son oncle ; il terrassa le garde, et allait l'achever, lorsque son adversaire, bien que mortellement blessé, le prévint et lui plongea son poignard dans le cœur.

Dans le diplôme qui établit le nouveau genre de procédure, Gontran dit naïvement qu'il institue le combat judiciaire pour que ses sujets ne fassent plus de serments sur des faits obscurs et ne se parjurent plus sur des faits certains.

L'usage du duel judiciaire fut adopté avec empressement par les nobles et les chefs guerriers, mais rencontra une vive opposition dans le clergé. Aussi commençait-il à tomber en désuétude, lorsque Charlemagne le remit en honneur, à la demande générale de ses hauts

barons. Béraud, comte de Barcelone, ayant été accusé de félonie par un seigneur nommé Sanelon, l'empereur ordonna le combat, et Béraud fut tué.

Charlemagne substitua donc le duel judiciaire au serment, mais ne permit que l'usage du bâton. Louis le Débonnaire autorisa l'emploi des autres armes, réservant le bâton aux vilains. Les nobles seuls se battaient à cheval, les vilains combattaient à pied, le visage découvert. Ces derniers devaient donc seuls recevoir des coups à la face; de là vint qu'un soufflet fut regardé comme la plus sanglante des injures.

Un serf pouvait combattre contre un serf, contre un homme libre, même contre un seigneur, quand il était appelé; mais, si le serf était appelant, le seigneur avait le droit de refuser le combat.

Quand un gentilhomme appelait en champ clos un vilain, il devait se présenter à pied, avec l'écu et le bâton.

On permettait de choisir un champion à ceux qui n'étaient pas en état de donner ou de recevoir le combat, aux vieillards, aux infirmes, aux femmes; en cas de défaite, le champion avait le poing coupé.

Aboli en partie par saint Louis, le duel judiciaire fut supprimé par Philippe le Bel en 1303, puis l'édit de 1306 le rétablit et en fixa le cérémonial. Le roi seul en son grand conseil ou le parlement pouvait permettre le combat. Ce fut le parlement qui, en 1386, autorisa le combat entre le seigneur de Carouges et Jacques Legris. Jacques Legris fut tué, ce qui n'empêcha pas que, quelques années plus tard, son innocence ne fût reconnue.



Un duel judiciaire sous Louis XI. Dessin de Parent.

Le *Musée des Familles* (1) a déjà décrit le cérémonial usité dans les duels entre gentilshommes. Il nous reste à faire connaître les formalités usitées dans les combats entre vilains. Le dernier eut lieu sous Louis XI, dans l'enclos de l'abbaye Saint-Martin; les deux adversaires étaient deux serfs appartenant au monastère, dont l'un avait accusé l'autre de vol. Le bailli de Saint-Martin, usant du privilége accordé, en 1118, par le roi Louis VII à cette abbaye et à celle de Saint-Germain des Prés, de faire plaider leurs serfs à coups de bâton, ordonna le combat. Robert d'Estouteville, prévôt de Paris, considéra cet acte comme un empiétement sur ses fonctions et voulut s'y opposer; mais Louis XI ne se souciait nullement de se brouiller pour deux manants avec ses bons amis les religieux de Saint-Martin; il ordonna donc à son trop zélé prévôt non-seulement de n'apporter aucun empêchement au combat, mais encore de lui donner plus d'éclat par sa présence et celle des archers du guet, vêtus de leurs hoquetons violets à raies blanches. L'exécuteur des hautes œuvres de Paris, Henriet Cousin, devait avoir sa place et son rôle dans ce triste spectacle.

L'amphithéâtre en bois construit autour du champ clos, conformément à l'ordonnance de Philippe le Bel, mesurait six-vingts pieds de tour, savoir : quarante pas de large et quatre-vingts de long. Une grande affluence de peuple s'étageait sur tous les gradins. A l'heure fixée, à midi, les deux combattants furent amenés devant le bailli du monastère, *appareillés*, avec leurs écus et leurs

(1) Voir le duel de Jarnac et de La Châtaigneraie, t. XV.

bâtons, longs de trois pieds, comme le voulait l'ordonnance de Philippe-Auguste de 1205, *armés de drap, de laine et d'étoupes*. La laine ou les étoupes devaient servir à garantir les jambes; le drap ou le cuir à faciliter le maniement du bâton. Les champions avaient les cheveux coupés jusqu'au-dessus des oreilles, leurs membres étaient oints d'huile pour augmenter leur souplesse.

Avant d'engager la lutte, les deux adversaires s'agenouillèrent, le plaignant à droite, l'accusé à gauche. On leur demanda leur nom de baptême, s'ils croyaient à Dieu le Père, au Fils, au Saint-Esprit, à la doctrine de la sainte Église. L'accusé prit alors les saints à témoin de son innocence, l'autre persista dans son accusation et reçut un nouveau démenti. Enfin ils firent serment qu'ils n'avaient recours à aucun sortilége ni moyen damnable et déloyal.

Cependant deux religieux de Saint-Martin s'avancèrent et firent un dernier appel à leur conscience. « Ne fermez pas les yeux sur le péril, dirent-ils, en combattant pour une mauvaise cause. Si l'un de vous veut se rétracter, qu'il s'en remette à notre révérendissime abbé; il le peut encore, plus tard il ne le pourra plus. »

Les deux champions gardèrent le silence.

Alors on leur fit baiser le crucifix, et le juge du camp les conduisit dans la lice et les plaça en face l'un de l'autre.

Puis le héraut d'armes déclara à haute voix : *Qu'aucun des spectateurs sur vie et membres ne fust si hardi que de donner ayde ni assistance, par faict ou par dict, aux champions.* (Celui qui violait cette défense, qu'on appelait paix du roi ou du Seigneur, était condamné à payer une forte amende, s'il était noble; à avoir l'oreille coupée, s'il était vilain. Si l'intervention décidait la victoire, ce dernier était même puni de mort.)

Enfin le héraut cria par trois fois : « Faites votre devoir, » et aussitôt les deux adversaires se précipitèrent l'un sur l'autre avec une égale fureur. A la troisième passe, l'accusateur fut atteint, terrassé et mis hors de combat. Il demanda merci; mais le roi et les princes du sang avaient seuls le droit de faire grâce, et ni le roi ni aucun prince du sang n'assistait à la lutte. De sorte que le malheureux, brisé, presque mourant, fut transporté hors de l'arène et remis aux mains d'Henriet Cousin, qui le fit pendre haut et court au gibet abbatial.

Ch. RAYMOND.

LA SCIENCE EN FAMILLE.

LE *GREAT-EASTERN* ET LE CABLE TRANSATLANTIQUE.

Le 13 juillet dernier, une flottille composée de quatre navires, parmi lesquels le vaisseau géant le *Great-Eastern* (Grand-Oriental), connu aussi sous le nom symbolique de *Leviathan*, quittait la baie de Valentia et s'acheminait vers l'île de Terre-Neuve.

Qu'allait-elle faire là? Pourquoi, au lieu de se réunir dans quelqu'un des grands ports de l'empire britannique, s'était-elle donné rendez-vous dans une petite baie située à l'extrémité sud-ouest de l'Irlande? Et pourquoi avait-elle enrôlé le *Great-Eastern?* On ne prend pas un vaisseau de deux cent onze mètres de long sur vingt-cinq de large et dix-huit de profondeur, pour faire une promenade en mer, ni même un voyage d'exploration. Le tempérament essentiellement pacifique du colosse excluait d'ailleurs toute idée d'entreprise belliqueuse, d'autant qu'un seul de ses trois compagnons, la frégate *Terrible*, appartenait à la marine militaire; les deux autres, le *Medway* et l'*Albany*, étaient de simples bateaux transatlantiques. L'Angleterre avait-elle donc résolu de dépeupler de morues à vingt lieues à la ronde les parages de Terre-Neuve, et le *Leviathan* allait-il revenir avec une cargaison de *stockfish* suffisante pour nourrir pendant un an toute la population du Royaume-Uni et suppléer à la disette de viande causée par le terrible *cattle plague?* Nullement. L'expédition n'avait pour but ni la pêche, ni la guerre, ni la découverte de terres nouvelles. Si la flottille prenait pour point de départ Valentia et pour point d'arrivée Heart's Content dans Trinity-Bay, à Terre-Neuve, c'est que Valentia et Trinity-Bay sont les deux points des îles Britanniques et de l'Amérique civilisée les plus rapprochés l'un de l'autre, et que Heart's Content est en communication télégraphique directe avec New-York; et si le *Great-Eastern* était du voyage, c'est que lui seul était de taille à porter le fardeau de quatre millions de kilogrammes qu'il s'agissait, non point précisément de transporter à Terre-Neuve, mais de déposer, chemin faisant, au fond de la mer.

Ce fardeau n'était autre, en effet, que le troisième câble électrique destiné à relier l'ancien monde au nouveau; à faire que ces deux mondes puissent converser ensemble sans se déranger, comme de bons voisins, échanger chaque matin et à tout instant du jour des nouvelles de leur santé, de leurs affaires politiques, financières et commerciales, causer même de la pluie et du beau temps, — ce qui n'est nullement, comme on le croit, un sujet banal et oiseux, mais une matière très-importante, qui intéresse au plus haut point la science, l'agriculture et la navigation.

Le lecteur sera, j'en suis sûr, bien aise de savoir qu'en outre de ses quatre mille tonnes de câble, représentant une longueur d'environ douze cents lieues, et arrimées avec soin, de manière à ce que le dévidage pût se faire avec la plus grande facilité, le *Great-Eastern* avait dans ses soutes huit mille cinq cents tonnes de charbon, cent quatorze moutons et dix bœufs en parfaite santé, vingt porcs exempts de trichines, vingt-neuf oies, quatorze dindes, cinq cents poulets, à peu près autant d'animaux tués et conservés dans la glacière du bâtiment, plus des quantités suffisantes de bœuf salé, de farine, de légumes, etc., etc. On voit que nos voisins d'outre-Manche sont gens de précaution, et que chez eux le proverbe : *Il ne faut pas s'embarquer sans biscuit*, n'est rien moins qu'une lettre morte.

Mais revenons à nos moutons,— j'entends à nos câbles transatlantiques. Celui-ci, disais-je, est le troisième par lequel on essaye d'établir entre l'Europe et l'Amérique un service direct et régulier de correspondances télégraphiques. La première tentative eut lieu en 1857, par les soins d'une compagnie anglo-américaine. Les points de jonction étaient les mêmes qu'aujourd'hui; mais comme la compagnie n'avait point à sa disposition le *Great-Eastern*, elle dut partager son câble en deux tronçons, qui furent enroulés sur la frégate à vapeur américaine *Niagara* et sur le steamer anglais *Agamem-*

non. Les deux navires partirent ensemble de Plymouth, le 10 août, accompagnés du *Valorous* et du *Gorgon*, qui devaient, en cas de besoin, leur prêter assistance, et naviguèrent de conserve jusqu'à mi-route. Là ils s'arrêtèrent pour souder ensemble les deux morceaux du câble, puis ils se séparèrent pour gagner, l'un Valentia, l'autre Trinity-Bay, en déroulant le câble avec toutes les précautions possibles. Mais le *Niagara* avait à peine fait une lieue que sa portion de câble se rompit. Les deux bâtiments se rejoignirent, ressoudèrent le fil et recommencèrent le dévidage. Ils avaient fait chacun une quinzaine de lieues quand le fil se rompit de nouveau. Ils revinrent encore l'un vers l'autre; une deuxième soudure fut pratiquée et l'opération reprise. Cette fois, ils parvinrent à dérouler chacun cinquante-six lieues de câble, et tout semblait marcher à souhait, quand une troisième rupture se produisit. La flottille alors regagna Queenstown, rendez-vous convenu.

L'opération n'avait abouti qu'à la perte de cent quatre-vingt-dix lieues de câble. Heureusement il en restait assez pour tenter un second essai; ce qui eut lieu le 22 juillet de l'année suivante, et cette fois avec un plein succès. La joie fut immense en Angleterre et en Amérique. La reine Victoria et le président Buchanan échangèrent, à travers l'Océan, des dépêches de félicitation. La réunion des deux hémisphères fut célébrée dans tous les journaux du monde. Hélas! la joie se changea bientôt en désappointement. Le langage du télégraphe devint peu à peu confus et incohérent, comme celui d'un homme gagné par la paralysie; puis il cessa complétement d'être intelligible. L'eau de mer avait triomphé de l'imperméabilité du goudron et de la gutta-percha dont le fil conducteur était enveloppé, et son action chimique sur l'armature en fil de fer galvanisé qui garnissait le câble avait produit un dégagement d'électricité tout à fait incompatible avec le fonctionnement de l'appareil télégraphique. Bref, la partie était perdue. La compagnie, au lieu de se décourager, ne songea qu'à prendre sa revanche. On se mit à fabriquer un nouveau câble, et l'année dernière, au mois de juillet, le *Great-Eastern* reçut la glorieuse mission d'accomplir à lui seul le grand travail de l'immersion. C'est peut-être ici le lieu de donner en quelques lignes la biographie de ce monstre marin.

Être exceptionnel, il naquit, il y a une dizaine d'années, dans des circonstances exceptionnelles. On avait découvert de riches mines d'or en Californie; on venait d'en découvrir de plus riches encore (on le croyait du moins) en Australie, et des légions de *chercheurs* s'élançaient vers cette nouvelle terre promise de la richesse. La marine britannique ne suffisait plus au transport des émigrants; car tout le monde voulait partir à la fois, chacun ayant la prétention d'arriver le premier sur les placers, pour y mieux remplir de pépites ses poches, ses bottes, son chapeau, les doublures de ses vêtements, — que sais-je encore?

Il se forma alors, sous le nom de *Eastern-steam-navigation-Company*, une société de capitalistes pour emmener à la fois en Australie des milliers d'émigrants avec toutes les marchandises nécessaires à leurs besoins, et pour en ramener des gens enrichis et de l'or. A cet effet, la Compagnie s'avisa de créer un navire de dimensions inusitées, — *inusitatæ magnitudinis*, comme nous disions au collége, — et elle devint mère du *Great-Eastern*. Le père est M. Brunel, ingénieur, fils du célèbre Brunel, notre compatriote, qui construisit, au commencement de ce siècle, le tunnel sous la Tamise.

Le *Great-Eastern* a coûté fort cher à ses parents et leur a causé bien des soucis; ce qui n'a rien de surprenant: — que d'enfants plus petits et de moindre valeur sont dans le même cas! — Sa construction cependant s'exécuta avec une rapidité extraordinaire et dans les meilleures conditions. L'enfant grandissait et embellissait à vue d'œil. En moins de deux ans ce fut un géant complet, et tel qu'on n'en avait jamais rêvé. Mais lorsqu'en 1857 on voulut le faire marcher, — je veux dire nager, — ce fut la mer à boire. Impossible de faire quitter son berceau à ce grand paresseux. Ni la douceur ni les menaces n'y pouvaient rien. Monsieur voulait dormir. Enfin pourtant, le 30 janvier, il se décida à se laisser glisser dans la Tamise; il ne nageait pas encore, mais il flottait: c'était déjà beaucoup. On l'habilla, on le gréa. On lui mit sept mâts et de belles voiles; on graissa et l'on chauffa ses huit machines, dont la force nominale et totale est de 3,200 chevaux, et qui font tourner deux roues de 17 mètres de diamètre et une hélice de $7^{m},30$, dont l'arbre a 18 mètres de long et pèse 60,000 kilogrammes. On essaya de lui faire faire, à titre d'essai, quelques petits voyages entre Londres et New-York; mais il se montrait peu docile à la manœuvre et d'une paresse désespérante.

Pour comble de malheur, dans un de ces voyages, il essuya une tempête et revint au port, en se traînant, fort endommagé. Cependant la fièvre de l'or s'était calmée, l'émigration pour l'Australie s'était considérablement ralentie. Le *Great-Eastern* n'avait plus de raison d'être. Le voilà voué au mouillage et à l'oisiveté. — Ses parents ne savaient qu'en faire. Il fut question de le mettre en loterie. — Bonne idée : tous les canotiers d'Asnières auraient pris des billets. On se disait qu'il n'était décidément bon à rien.

On se trompait. Les bateaux sont comme les gens : il n'est que de savoir les prendre. La Compagnie du télégraphe transatlantique a su prendre le *Great-Eastern*, et elle n'a eu qu'à s'en louer. Parti de Valentia le 25 juillet, le géant poursuivit sa route et son œuvre pendant trois jours; mais le quatrième, les communications cessèrent tout à coup entre le bâtiment et la station de Valentia. Encore une fois le câble était rompu! deux cent mille livres sterling avaient été jetées à la mer! Bagatelle! — Nous recommencerons, se dirent les Anglais. — Et ils viennent de recommencer, — jusqu'à présent avec un plein succès. Durant la seconde moitié de juillet, on a pu lire chaque jour, dans les journaux, des dépêches telles que celle-ci :

« Valentia, 26 juillet. — Aujourd'hui jeudi, à onze heures et demie, le *Great-Eastern* n'était plus qu'à 80 milles anglais du but de son voyage, c'est-à-dire de Trinity-Bay, où doit être attaché l'autre bout du câble transatlantique. » Et le lendemain 27, on recevait ce télégramme triomphant :

« TRINITY-BAY (TERRE-NEUVE), 27 juillet, soir. — Le bout du câble a été débarqué sur le rivage, et l'épissure a été achevée ce soir à huit heures quarante-trois minutes. Des dépêches de félicitations se transmettent avec une grande rapidité entre l'Irlande et Terre-Neuve. L'isolation est parfaite. »

Cette nouvelle a excité à Londres et à New-York, par tout l'empire britannique et par toute la république américaine, la même allégresse enthousiaste qui avait salué, il y a huit ans, la pose du premier câble. La reine Victoria a échangé avec le président Johnson les mêmes

compliments qu'avec son prédécesseur Buchanan, et l'Europe entière a chaleureusement applaudi à cette victoire de la science sur les éléments : victoire pacifique, qui n'a pas coûté une seule goutte de sang, et dont les bienfaits doivent compenser mille fois les dépenses qu'elle a occasionnées. L'empressement à profiter de la nouvelle ligne a été tel en Angleterre et aux Etats-Unis, que, pour mettre un frein à cette fureur télégraphique, la compagnie a cru devoir décider : 1° qu'aucune dépêche de moins de vingt mots ne serait admise, et 2° que chaque mot serait taxé à une livre sterling (vingt-cinq francs). Une dépêche ne coûte donc pas moins de cinq cents francs. — Et c'est tout au plus si les employés et les appareils suffisent aux expéditions!

Et maintenant, le câble électrique de 1866 sera-t-il plus heureux que son devancier de 1858? *That is the question.* Il y a lieu de craindre que les mêmes accidents qui ont mis le premier hors de service au bout de quelques semaines ne fassent subir au second le même sort. M. Babinet est à cet égard d'un scepticisme désolant, mais malheureusement fondé sur de très-sérieux motifs. L'expérience a démontré, en effet, que l'eau de mer attaque et détruit chimiquement, en très-peu de temps, le fil de fer enroulé autour des conducteurs sous-marins; et ce fil une fois détruit, le reste est rapidement détérioré. Il est vrai que la compagnie a deux cordes à son arc, — ou plutôt à son télégraphe. Car j'ai oublié de dire que l'immersion du nouveau câble n'était que la moitié de la tâche assignée au *Great-Eastern*, et que ce navire était en outre muni de tous les engins nécessaires pour repêcher, au retour, le câble de l'année dernière, avec lequel on compte établir une seconde ligne complémentaire ou supplémentaire. Mais si les deux câbles sont immergés ensemble, ils s'useront simultanément; on aura doublé la communication pendant un temps donné, on n'aura rien fait pour en prolonger la durée...



La pose du câble transatlantique par le *Great Eastern*. Dessin de Parmentier.

Les savants ne sont pas seuls à hocher la tête lorsqu'on leur parle du merveilleux succès de l'entreprise. Il y a une catégorie de gens qui n'en augurent absolument rien de bon : ce sont les gens superstitieux. Les physiciens ont des doutes sur la durée du câble et sur la nature des phénomènes qui pourront le détériorer. Eux, les gens superstitieux, ils sont certains que l'affaire tournera mal, de façon ou d'autre, peu importe. — Et pourquoi, demandez-vous, lecteur? — Pourquoi? parce que le *Great-Eastern* est parti, parce que l'opération a commencé... un VENDREDI TREIZE!!...

ARTHUR MANGIN.

ÉTUDES MORALES.

LE CURÉ DE MARNAS (1).



La vallée de Marnas. Dessin de A. de Bar.

I. — LES DEUX PRÊTRES.

C'était par une froide soirée des premiers jours d'octobre 1817. La neige tombait au dehors, et le vent, ébranlant les planches mal jointes de la porte, faisait entendre comme une plainte sinistre.

L'intérieur de la petite pièce où nous demandons au lecteur la permission de l'introduire, respirait la tristesse et la misère. Sur la table boiteuse, une lampe rustique

(1) Traduction et reproduction formellement interdites, sauf autorisation spéciale de l'auteur et des éditeurs.

éclairait les débris d'un frugal repas, quelques croûtes de pain, des noix, un fromage de chèvre, un grand broc plein d'eau claire. Sa lumière tremblotante ne dépassait pas, du reste, le bord de la table, et laissait les trois quarts de la pièce dans une demi-obscurité. Au milieu du foyer, quelques sarments de vigne jetaient leurs dernières étincelles. Le long des murs nus et froids s'appuyaient en tremblant des bancs boiteux et à peine dégrossis.

C'était un sombre et misérable intérieur que celui du presbytère de Marnas.

Assis devant l'âtre, deux hommes, deux prêtres causaient.

L'un était un vieillard de soixante-dix à soixante-quinze ans, à la tête blanchie par les hivers ; mais le découragement, une espèce de lassitude morale, plus encore que l'âge, courbaient son front vers la terre. Les deux mains appuyées sur ses genoux, il promenait son regard vague à droite et à gauche, sans voir, ou plutôt comme s'il eût cherché dans le souvenir et le passé la réponse à la question qui se posait sans cesse devant lui.

L'autre atteignait à peine sa trentième année. Sa maigreur extraordinaire faisait ressortir sa haute taille. Son visage pâle et fatigué n'offrait de remarquable que deux yeux noirs et profonds qui l'éclairaient par moments d'une lumière étrange et merveilleuse. Quand sa parole nette et incisive, d'une éloquence simple et puissante à la fois, exprimait ses désirs et ses espérances, sa physionomie, un peu vulgaire au repos, semblait se transformer et revêtir un air de grandeur et de majesté qui rappelait la beauté mystique des apôtres.

Le premier était l'abbé Desbrosses, ex-curé de Marnas, rappelé sur sa demande ; le second, l'abbé Gabriel, qui venait d'être nommé par Mgr de Pamiers à la cure vacante.

Mais, attendu que l'abbé Gabriel est le principal personnage de cette histoire, nos lecteurs nous permettront quelques mots sur les premiers temps de sa vie.

Le marquis Gabriel de Châteaugiron appartenait à une des plus nobles et des plus riches maisons de l'Anjou. Les relations de sa famille, une grande fortune, lui laissaient le droit de choisir librement la carrière qui lui conviendrait, et, certes, son éducation et son intelligence lui assuraient dans cette carrière, quelle qu'elle fût, le plus brillant avenir ; mais une seule l'appelait, l'Eglise, et encore dans l'Eglise, l'apostolat. Longtemps il avait nourri le projet d'entrer dans les missions ; mais il rencontra à cet égard une inébranlable résistance de la part de sa famille. Il souffrait, en effet, déjà d'un mal héréditaire qui avait coûté la vie à sa mère, et c'eût été vraiment folie que de l'exposer aux fatigues qui attendent les missionnaires. Il se résigna donc et demanda une simple cure de village.

Les deux prêtres causaient, avons-nous dit.

— Oui, reprit l'abbé Desbrosses avec désespoir, ce sera le remords de toute ma vie, remords qui me fait trembler, au moment de paraître devant Dieu. J'ai manqué de courage ; comme un pasteur infidèle, je n'ai pas su défendre mon troupeau, et j'ai fui le danger. Honte et malheur sur moi !

— Non ! mon frère, répondit le jeune prêtre, vous êtes injuste envers vous-même, et Dieu, qui mesure nos devoirs à nos forces, ne vous condamnera pas. Vous n'avez pas fui, vous avez combattu, et si, dans cette lutte de quarante années, vous avez succombé, soyez sûr qu'il vous sera tenu compte de vos efforts et de vos blessures.

— Merci, dit l'abbé Desbrosses avec un soupir de soulagement, merci de ces paroles qui me réconcilient avec moi-même. Ah ! croyez-le bien, il m'a fallu une conviction profonde de mon impuissance pour demander mon rappel à Monseigneur, de même qu'il vous faut à vous une grande foi pour entreprendre la tâche sous laquelle je succombe. Mais ici la volonté ne suffit pas, ajouta-t-il en faisant allusion à l'apparence frêle et délicate de son interlocuteur.

— La volonté donne la force, répondit celui-ci.

Il y eut un silence de quelques instants. La neige tombait toujours. Le feu s'était éteint, et le froid, de plus en plus vif, pénétrait dans la pauvre maison. Comme pour confirmer les dernières paroles du vieux prêtre, l'abbé Gabriel fut pris d'une toux aiguë qui fit monter le sang aux pommettes de ses joues.

— Notre rude climat, reprit l'ex-curé de Marnas, est un ennemi nouveau avec lequel il faut compter.

— Je connais mon mal, répondit l'abbé Gabriel ; mais peu importe ! Dieu fait bien ce qu'il fait.

Le vieillard le regarda avec étonnement.

— Peut-être, dit-il, que sous un ciel plus clément, avec des soins intelligents, cette maladie...

— Peut-être oui ; mais après ?

— Après ?

— Oui ! Qu'est-ce que la mort pour celui qui marche dans la voie du Seigneur ? Seulement, ces accès qui vous effrayent m'avertissent, moi, que je dois me hâter et que le temps presse. Veuillez donc, mon père, me donner ces renseignements que vous m'avez promis, et qui peuvent m'aider dans l'accomplissement de ma tâche.

— Soit ! fit l'abbé Desbrosses.

Il se recueillit un instant, comme s'il eût voulu mettre de l'ordre dans ses idées.

— Pardonnez-moi, reprit-il alors, une petite leçon d'histoire. Je ne suis rien moins qu'un savant ; mais, pour vous expliquer toutes ces choses, il me faut reprendre d'un peu haut.

— Faites, je vous écoute.

— Vous savez qu'au huitième siècle l'islamisme inonda l'Europe. Arrêté aux plaines de Poitiers par Charles-Martel, le torrent reflua vers le sud, et, se subdivisant à l'infini, submergea les pays qui s'étendent de la Garonne aux Pyrénées. Peu à peu la fusion s'opéra entre la race ancienne et la race nouvelle, ce qui n'empêche pas les Sarrasins d'avoir laissé plus d'une trace ineffaçable de leur passage. Bien des usages, bien des monuments, bien des mots de notre langue ne s'expliquent que par cette invasion. Et, de fait, elle mit la chrétienté à deux doigts de sa perte. Or, il advint à cette époque qu'une bande de Maures, poursuivie par les vainqueurs, s'enfonça dans les gorges des Pyrénées et pénétra jusqu'à la vallée de Marnas. Le pays était alors occupé par une race de bergers aux mœurs douces et pacifiques, qui préférèrent céder aux nouveaux venus une partie de leurs terres plutôt que de courir les chances d'une lutte incertaine. Mais parfois la prudence est mauvaise conseillère. On avait enfermé le loup dans la bergerie. Les Maures, gens de sac et de corde, commencèrent sur leurs voisins une série d'empiétements qui repoussèrent successivement la population primitive de la vallée sur les pentes et des pentes sur les crêtes. Cette guerre du fort contre le faible, de l'injustice contre le droit dura

dix siècles, dix siècles de luttes où la ruse et la violence jouèrent tour à tour leur rôle. J'ai eu, moi qui vous parle, la douleur d'assister à l'absorption complète du territoire de Marnas. Maintenant les derniers descendants des bergers d'autrefois ont définitivement quitté le pays. Je me trompe. Une famille est restée; elle se compose d'une jeune fille et d'un enfant. Leur cabane s'élève sur le versant qui fait face au presbytère. Vous les verrez. Ce sont aujourd'hui mes seuls paroissiens, demain ce seront les vôtres; car je ne parle pas de ces bandits, de ces Sarrasins, comme on les appelle, aussi étrangers à la religion de Mahomet qu'à celle du Christ (1).

L'abbé Desbrosses s'interrompit un instant, puis il reprit :

— Voilà pour les hommes; maintenant un mot sur le pays. La vallée de Marnas a été créée évidemment par une de ces grandes commotions qui, à plusieurs reprises, ont profondément bouleversé les Pyrénées. Mais, chose étrange! tandis que toutes les vallées de nos montagnes, celles même qui s'étendent à droite et à gauche, comme les vallées de l'Anglade et de Saint-Maur, s'ouvrent et descendent en pente douce du côté de la plaine, cette même commotion qui créait Marnas lui fermait toute issue; de sorte que, à vrai dire, nous nous trouvons ici comme au fond d'un véritable entonnoir. En été, des sentiers creusés sur le flanc de la montagne permettent aux piétons de communiquer avec les communes voisines. C'est par là que vous êtes arrivé ce matin. Mais viennent les neiges, et elles commencent déjà à tomber, une barrière presque infranchissable nous sépare pour six mois du reste du monde. Je devrai donc partir dès demain, si je ne veux me voir renfermé jusqu'au printemps prochain dans cette prison qu'on appelle Marnas. De cette configuration particulière du sol résultent encore d'autres accidents non moins graves. Quand le soleil d'été fait fondre les neiges des hauts sommets, l'eau se précipite en torrents au fond de la vallée et, ne trouvant pas d'écoulement, forme des marais qui engendrent la fièvre. La fièvre! le véritable ennemi de Marnas! le châtiment! En automne, la moitié de la population est atteinte, et alors vous voyez hommes, femmes, enfants, pâles comme des fantômes, décharnés comme des squelettes, grelotter sur le seuil de leurs misérables demeures. Alors la mort fait une ample moisson parmi ces malheureux privés de soins, presque d'intelligence, et qui de leur ancienne religion n'ont gardé que le dogme le plus triste, le plus antisocial, le fatalisme.

— Le tableau est sombre, dit l'abbé Gabriel. Mais une chose m'étonne, c'est l'affection que ces populations ont gardée pour un pays aussi déshérité.

— Demandez à d'autres l'explication d'un des mystères les plus impénétrables du cœur humain, l'amour du sol natal.

— Mais enfin, de quoi vivent-ils? Quelle est leur industrie?

— De quoi ils vivent? Du lait de quelques maigres chèvres, de quelques légumes qui poussent sans culture. Quant à leur industrie...

En ce moment, l'abbé Desbrosses fut interrompu par trois coups frappés à la porte du presbytère.

(1) Avons-nous besoin de dire que l'opinion exprimée ici par l'abbé Desbrosses ne lui est pas personnelle, mais appartient à presque tous les historiens qui ont recherché l'origine des populations habitant plusieurs des vallées pyrénéennes.
C. W.

— Entrez! dit-il.

La porte s'ouvrit, et deux nouveaux personnages parurent sur le seuil : un homme et un enfant.

II. — UN EX-SOLDAT DE MASSÉNA.

L'homme portait le costume traditionnel des douaniers; seulement, le galon qui illustrait la manche de son habit indiquait le rang qu'il occupait dans cette honorable corporation. Petit, trapu, avec un commencement d'embonpoint, le brigadier portait une de ces physionomies dont la franchise fait excuser la rudesse. S'il ne touchait pas à la cinquantaine, il ne s'en fallait pas de beaucoup; mais ses cheveux grisonnaient à peine aux tempes, et, à l'élasticité de ses mouvements, il était facile de s'apercevoir que son ventre ne le gênait guère dans l'exercice de sa profession.

Quant à l'enfant, c'était un petit gaillard de dix à onze ans, à la mine espiègle, au regard éveillé, vêtu de haillons qui laissaient voir en maints endroits une peau brune et hâlée.

Le brigadier secoua la neige qui blanchissait ses vêtements et, s'avançant dans le cercle éclairé par la lampe, salua l'abbé Desbrosses avec autant de cordialité que de respect.

L'enfant s'approcha du vieux prêtre, qui l'embrassa sur le front et lui dit :

— Tu dois avoir froid, Petit-Pierre; approche-toi du feu et chauffe-toi, si tu peux.

Petit-Pierre ne se fit pas répéter l'invitation, et, un instant après, assis sur ses talons, il remuait les cendres de l'âtre pour leur demander un peu de chaleur.

— Eh! bonjour, monsieur l'abbé, dit le brigadier. Mais qu'est-ce que Jeanne vient de m'apprendre? que vous nous quittez.

— Hélas! oui, père Rastignac; mais rassurez-vous, voici quelqu'un qui me remplace, et vous ne perdrez pas au change.

Ce disant, le vieillard démasqua l'abbé Gabriel.

— Ah! c'est monsieur qui... fit le brigadier un peu intimidé, en décrivant un nouveau salut. Faites excuse... Faudra voir... Si j'avais su, je ne me serais pas présenté ainsi.

— Ah! je vois que vous voulez une présentation en règle, reprit le curé Desbrosses en souriant. Eh bien! soit : Monsieur Rastignac, dit le Père Rastignac, ex-sergent sous Masséna, présentement brigadier des douanes pour les communes de Marnas, de l'Anglade et autres. — Monsieur le marquis Gabriel de Châteaugiron, en religion l'abbé Gabriel, maintenant curé de Marnas.

A ce titre de marquis de Châteaugiron, le brigadier ne put réprimer une grimace de mauvaise humeur, et l'abbé Desbrosses, qui le remarqua, se penchant à l'oreille du jeune prêtre, lui dit à voix basse :

— En sa qualité d'ex-sergent de Masséna, il n'aime pas les aristocrates; mais c'est un brave homme au fond.

— Je n'en doute pas, répondit de même l'abbé Gabriel.

Puis, s'adressant au brigadier, il reprit :

— Arrivé aujourd'hui même dans le pays, je suis heureux de rencontrer un de ceux qui doivent m'aider dans ma tâche.

Rastignac se tourna vers le vieux curé, comme pour lui demander le sens de ces paroles.

— Asseyez-vous, brigadier, dit celui-ci. Et si vous trouvez encore un peu de feu dans la cheminée, profitez-

en pour allumer votre pipe, à moins pourtant que l'odeur n'incommode M. l'abbé Gabriel.

Le jeune prêtre fit un mouvement négatif. Profitant de la permission, l'ex-sergent de Masséna approcha un banc de l'âtre, tira sa pipe de sa poche et ne tarda pas à envoyer vers le plafond d'odorantes bouffées de tabac.

— Au moment où vous êtes entré, reprit le vieillard, nous causions de choses qui vous intéressent.

— Ah ! fit le brigadier avec curiosité. Et de quoi, s'il vous plaît ?

— M. l'abbé Gabriel me demandait quelle est l'industrie du pays.

— La contrebande ! parbleu ! D'un côté l'Espagne, de l'autre la France, la vallée de Marnas au milieu. Je gage que le quart de la contrebande qui va d'un pays dans l'autre passe par ici.

— Et vous tolérez cela, monsieur ? dit l'abbé Gabriel en souriant.

— Eh ! que voulez-vous que j'y fasse ? Je vous assure que je n'épargne ni mes soins, ni ma peine. Du temps de l'autre, de l'empereur, j'y avais mis bon ordre, et la montagne était aussi sûre que la grande route de Paris à Pontoise ; mais la guerre est venue, les Anglais et les Espagnols au sud, les Autrichiens, les Prussiens, les Russes et tout le tremblement au nord et à l'est. Avec tous ces gaillards-là sur les bras, on n'a guère le temps de visiter des bagages, et la contrebande se donne beau jeu. Aujourd'hui l'habitude est prise, et il faudrait un régiment entier pour visiter ce nid de vipères. Ce n'est donc pas avec une demi-douzaine de douaniers que j'en puis venir à bout.

— Ajoutez, reprit l'abbé Desbrosses, que les douaniers eux-mêmes ne vont plus dans la montagne qu'à contre-cœur depuis que, en trois mois, on a trouvé quatre d'entre eux au fond d'un ravin avec une balle dans la tête.

— Oh ! je vous jure, moi, que je n'ai pas peur, interrompit le brigadier avec un geste de colère et en retirant sa pipe d'entre ses dents. Que je rencontre seulement Tarik avec un ballot suspect sur l'épaule...

— Quel est ce Tarik ? demanda l'abbé Gabriel.

— C'est le chef des Sarrasins, ou du moins celui dont ils semblent reconnaître l'autorité, répondit le vieux prêtre.

— Vous pouvez dire un démon, reprit l'ex-sergent. Mais patience ! patience ! faudra voir... Qu'il vienne seulement à portée de ma carabine... Je ne vous dis que cela...

Et il remit sa pipe entre ses dents, et recommença à fumer avec un redoublement d'énergie. La pipe du père Rastignac était le baromètre infaillible de son humeur. Beau temps, des bouffées régulières qui montaient en lentes spirales ; tempête, des bouffées précipitées qui partaient de-ci de-là dans toutes les directions.

— Vous êtes pour les moyens extrêmes ? dit l'abbé Gabriel.

— Je ne connais que ceux-là qui réussissent. Au siége de Gênes, sous Masséna, quand nous étions réduits à faire la chasse aux rats ou à manger la semelle de nos bottes, heureux ceux qui en avaient ! croyez-vous que les Autrichiens eussent entendu d'autres raisonnements que ceux de nos fusils ou de nos canons ? Il faut parler aux gens la langue qu'ils comprennent. Nous avons affaire à des chiens maudits qui aboient et mordent. Avec eux, M. le curé Desbrosses a essayé pendant quarante ans de la douceur. Demandez-lui si ça lui a réussi.

— Hélas ! fit le vieillard avec un soupir.

— Vous voyez !

— Mais peut-être m'y suis-je mal pris. Dieu ne m'a sans doute pas donné l'éloquence qui persuade.

— Bah ! bah ! je crois plus à la valeur de mes arguments, et la première fois que je surprendrai Tarik rôdant autour de la cabane de Jeanne...

Au nom de Jeanne, l'enfant blotti dans la cheminée devint attentif.

— Que voulez-vous dire ? reprit de son côté l'abbé Desbrosses avec une nuance d'inquiétude. J'espère bien que Jeanne n'a pas prêté l'oreille aux méchants propos de ce païen.

— Qui est-ce qui dit que Jeanne aime Tarik ? s'écria l'enfant en se levant.

— Paix ! paix ! petiot, fit le brigadier. Il n'a pas été question de ça. Nous savons tous que ta sœur est une bonne chrétienne et une honnête fille.

— Tarik aime Jeanne, c'est possible, reprit l'enfant ; mais Jeanne n'aime pas Tarik. Si ce malheur-là arrivait, je vous demanderais votre fusil, brigadier.

— Et pourquoi faire, s'il te plaît ?

— J'ai mon idée... mais je ne veux pas pour frère d'un mécréant et d'un Sarrasin.

Et l'enfant accentua ce dernier mot comme s'il eût résumé à lui seul toutes ses colères et toutes ses rancunes.

Cependant, depuis un instant, le jeune prêtre gardait le silence. Il réfléchissait à certaines paroles prononcées devant lui.

— Il faudra que je voie cette jeune fille, dit-il enfin.

— Vous la verrez, répondit l'abbé Desbrosses. C'est elle qui chaque matin vient mettre un peu d'ordre dans mon pauvre ménage. Mais, avant de prendre le repos dont vous avez besoin, ne voulez-vous pas visiter avec moi la maison où vous devez vivre désormais ?

— Volontiers.

Ils se levèrent et, précédés de l'enfant qui les éclairait, ils parcoururent le presbytère.

Deux pièces le composaient, celle où nous avons introduit le lecteur et une autre plus misérable encore, avec un lit de fougère, deux chaises de paille et un prie-Dieu. C'était la chambre de l'abbé Desbrosses. Un matelas posé à terre indiquait que cette nuit-là les deux prêtres devaient dormir sous le même toit.

Quant à la chapelle, un petit cimetière, où quelques croix noires se dessinaient sur la neige blanche, la séparait du presbytère. Pauvre chapelle, en vérité, sans ornements, sans dorures, sans tableaux, mais d'une exquise propreté qui contrastait avec l'abandon de l'autre bâtiment.

L'abbé Gabriel ne put se défendre d'en faire la remarque.

— Ceci est la maison de Dieu, répondit le vieux prêtre simplement.

Ils s'agenouillèrent devant l'autel et récitèrent à voix basse les prières du soir, tandis que le brigadier et l'enfant se tenaient respectueusement en arrière.

Quelques instants après, la visite terminée, ils revinrent au presbytère. Mais, en traversant le cimetière, l'abbé Gabriel fut sans doute saisi par le froid, car sa toux le reprit et les pommettes de ses joues se colorèrent de nouveau.

— Hum ! hum ! fit le brigadier à part lui en hochant la tête, mauvais rhume ! Quand on tousse de la sorte, on ferait mieux de rester chez soi que de venir à Marnas.

Puis il prit congé des deux prêtres et se retira avec Petit-Pierre.

— N'importe ! dit-il en reconduisant l'enfant, ce nouveau curé-là ne me revient que très-médiocrement. D'abord c'est un aristocrate, et puis je le soupçonne de cacher plus d'un sermon dans ses poches. Enfin, je n'imagine pas qu'avec sa santé il fasse ici de vieux os. Qu'en penses-tu, toi, petiot ?

— Moi, fit l'enfant, pourvu que Jeanne n'épouse pas Tarik, c'est tout ce que je demande.

— Faudra voir ! faudra voir ! murmura le brigadier en secouant la cendre de sa pipe.

III. — SÉPARATION.

Le lendemain matin, l'abbé Gabriel insista pour reconduire le vieux prêtre jusqu'aux limites de la commune. Petit-Pierre les avait rejoints et portait la modeste valise qui constituait tout le bagage de l'abbé Desbrosses. Ils suivaient tous trois un sentier difficile serpentant sur le flanc de la montagne.

Une tristesse profonde s'emparait de nouveau du vieillard, et il ne répondait même pas aux consolations que lui adressait son compagnon.

On était, comme nous avons dit, au mois d'octobre. La neige avait cessé de tomber et fondait déjà sous les premiers rayons du soleil levant. De légères vapeurs s'élevaient du fond de la vallée, fermant brusquement l'horizon.

Ils arrivèrent, au bout d'une heure, au sommet de la montagne. Là, le sentier obliquait à gauche et redescendait presque aussitôt, par la vallée de l'Anglade, vers la route de Pamiers.



Les adieux. Dessin de Pelcoq.

Au moment de quitter Marnas pour toujours, l'abbé Desbrosses se retourna.

Le soleil avait dissipé les vapeurs, éclairant les moindres détails du paysage et prêtant une sorte de poésie à son mélancolique aspect. Au fond de la vallée, les cabanes des Gitanos se détachaient sur les roches grises. Une population étrange de femmes et d'enfants allait, venait devant les portes, comme une fourmilière humaine.

— C'est ici que j'aurais dû mourir, dit le vieux prêtre. Il ne put retenir ses larmes.

— Soyez plus heureux que moi, ajouta-t-il, et que Dieu bénisse vos efforts.

En ce moment, de l'autre côté de la montagne, on entendait venir la diligence qui devait reconduire l'abbé Desbrosses à Pamiers.

Il s'arracha à sa pénible contemplation, embrassa tendrement le jeune prêtre et l'enfant, prit sa valise des mains de ce dernier et s'éloigna précipitamment, cette fois sans se retourner.

Un instant après, il avait disparu derrière les rochers.

IV. — OU L'ACTION S'ENGAGE.

Une belle jeune fille de dix-huit ans suit, en descendant, le sentier que, une heure auparavant, ont gravi les deux prêtres. D'ordinaire nous n'aimons pas les descriptions des beautés féminines. Au portrait que tracent les romanciers, quelles que soient la finesse et la poésie de

leurs crayons, le lecteur préfère toujours l'idéal que son imagination a créé, et il a bien raison. Cette fois cependant, nous ferons violence à nos habitudes.

C'est que, en effet, Jeanne ne possède aucun des caractères de la beauté généralement acceptée. Plus d'une Parisienne n'hésitera même pas à lui décerner un brevet de laideur. Que voulez-vous ? Son nez ne se relève pas gracieusement comme celui de nos coquettes à la mode. Sa taille longue et un peu maigre manque essentiellement de l'ampleur que les femmes demandent aujourd'hui à leur couturière. Sa peau est brune et brûlée par le hâle. Aucune chaussure ne protége ses pieds, qui ont cependant conservé toute leur élégance.

En revanche, ses grands yeux noirs brillent d'un éclat extraordinaire. Ses traits un peu forts, mais d'une pureté irréprochable, rappellent vaguement les Vierges de Murillo. Une splendide chevelure d'ébène, retenue à grand'peine dans un réseau de soie, retombe sur le fichu, qui cache modestement l'échancrure de sa robe. Quand elle rit, ses lèvres entr'ouvertes laissent entrevoir une double rangée de perles.

Mais ce que nous ne saurions rendre, ce qui défierait la plume la plus exercée, c'est l'air de dignité et de pudeur que respire toute sa personne. Elle porte haut la tête ; elle regarde en face, comme les gens qui ne craignent rien, ni des autres ni d'eux-mêmes.

Au moment où nous la rencontrons, elle chante d'une voix claire et harmonieuse un de ces refrains populaires, si communs dans les Pyrénées, qui commencent par un éclat de rire et finissent par une larme.

Tout à coup, à un coude que fait le sentier, elle se trouve face à face avec un homme qui semble l'attendre.

C'est un grand gaillard, de vingt-cinq à trente ans, aux membres vigoureux, au regard hardi, au teint chocolat comme celui des Maures ou des Arabes. Un long couteau catalan brille à sa ceinture, et une carabine à deux coups repose près de lui.

A sa vue la jeune fille s'est reculée instinctivement, mais sans apparence de frayeur.

— Tarik ! murmure-t-elle.

— Oui, Tarik ; Tarik qui sait que tu dois passer par ici et qui t'attend.

— Et que me veux-tu ?

— T'adresser encore une fois ma question.

— N'y ai-je pas déjà répondu ?

— Oui.

— Alors pourquoi y revenir ?

— Parce que j'espère une autre réponse.

— Parle donc !

— Veux-tu être ma femme ?

— Non !

— Et pourquoi ?

— Tu le sais, dit la jeune fille avec un fier regard.

— J'ai besoin de me l'entendre dire encore.

Jeanne paraît hésiter un instant ; puis elle prend son parti.

— Je ne veux pas être ta femme, Tarik, dit-elle, parce que nous n'adorons pas le même Dieu. Le mien est un Dieu de paix et d'amour, le tien, un Dieu de sang et de haine. Je ne veux pas être ta femme, parce que je méprise le métier que tu fais, parce que tes ancêtres ont persécuté, chassé les miens, parce que la terre que tu foules est une terre volée. Voilà pourquoi je ne veux pas être ta femme. Es-tu content ?

Tarik a pâli, et sa main crispée s'est portée instinctivement sur son couteau.

— Jeanne ! s'écrie-t-il.

La jeune fille a vu le mouvement ; mais, sans baisser les yeux :

— Oh ! tu ne me fais pas peur, Tarik, reprend-elle. Je sais qu'un meurtre te coûte peu ; mais tu sais aussi, toi, que je n'ai jamais cédé à la menace. — Et maintenant que nous nous sommes expliqués franchement, écarte-toi de mon chemin et laisse-moi passer.

— Pas encore ! dit Tarik d'une voix qui se radoucit soudain et prend l'accent de la prière. Je n'ai pas été maître de ma colère. Je m'en repens et je t'en demande pardon. Mais je t'ai écoutée, écoute-moi à ton tour.

— Qu'as-tu à me dire ?

— Je ne me défends pas des reproches que tu m'adresses. Oui, le Dieu que j'adore, — si j'en adore un, — ne m'a jamais appris le pardon des injures. Oui, je ne connais d'autre droit que la force, et le champ où s'élève ma demeure est le fruit du vol. A qui la faute ? à moi ou aux autres ?

La jeune fille sourit avec dédain.

— Oh ! oh ! dit-elle, je connais ces mensonges que chacun de nous invente pour tromper sa conscience. On finit parfois par y croire soi-même. Les déshérités de Dieu et de la nature n'ont-ils pas le droit de prendre leur revanche ? Si c'est là ce que tu voulais me dire, Tarik, tu peux t'épargner des paroles inutiles. Ton besoin de liberté s'appelle l'oisiveté ; ton esprit d'indépendance, la paresse.

— Tu me méprises donc bien ?

— Moins que je ne te plains.

— Tu me plains ! Eh bien ! tu es pauvre, moi je suis riche ; je commande à cette tribu, qui ne connaît d'autre volonté que la mienne. Dis un mot, je te fais grande et heureuse, presque reine ; le veux-tu ?

— Non ! répondit Jeanne d'une voix ferme.

Tarik eut un second mouvement de colère. Un éclair passa dans ses yeux.

— Ah ! prends garde, dit-il, ma patience a des bornes ; j'ai prié, je puis ordonner maintenant.

Pour toute réponse, la jeune fille croisa ses bras sur sa poitrine et le regarda en face.

Tarik fit un pas en avant.

En ce moment l'abbé Gabriel et Petit-Pierre apparaissaient en haut du sentier.

L'enfant aperçut sa sœur et le contrebandier. Il poussa un cri, et, s'élançant, vint se jeter résolûment entre eux.

— Si c'est là le défenseur sur lequel tu comptes... dit Tarik avec ironie.

Et il voulut écarter l'enfant. Celui-ci se cramponna à sa main et la mordit au sang.

— Fils de vipère ! fit le contrebandier en le repoussant violemment.

Mais l'abbé Gabriel les avait rejoints à son tour, et il reçut dans ses bras l'enfant tout meurtri.

— Lâche ! lâche ! lâche ! criait Petit-Pierre qui se débattait en montrant le poing à son ennemi.

Quant à Tarik, il avait repris tout son calme, et, s'adressant au prêtre :

— C'est vous, monsieur, dit-il, qui remplacez ici l'abbé Desbrosses. Votre prédécesseur a dû vous dire qu'à Marnas vous sèmeriez dans le désert, et moi, je vous le répète. Vous ferez donc sagement de retourner d'où vous êtes venu. Si cependant vous vous obstinez à rester, il n'est qu'un moyen d'y vivre en paix, c'est de demeurer dans votre presbytère et de nous laisser agir

comme nous l'entendons. Nous n'avons besoin ni de vos conseils, ni de votre ministère.

— Permettez-moi, monsieur, répondit l'abbé, de n'écouter que la voix de ma conscience.

— A votre aise, reprit Tarik. Quant à toi, Petit-Pierre, je te pardonne pour cette fois, mais n'y reviens plus, ou j'écrase ta tête entre deux pierres. Et toi, Jeanne, souviens-toi de mes paroles. Tu seras ma femme.

Puis, sans attendre de réponse, le contrebandier jeta sa carabine sur l'épaule et s'enfonça dans la montagne.

V. — VISITE AUX HUTTES.

Malgré la menace de Tarik, le jour même, l'abbé Gabriel alla faire sa visite aux huttes. C'était, à vrai dire, le seul nom qu'on pût donner à ces misérables maisons, à peine dignes d'un peuple de sauvages; construites en terre et en paille, ouvertes à tous les vents, elles ressemblaient plutôt à des tanières qu'à des habitations humaines.

Sur le devant, des tas de fumiers infects où s'ébattait, au milieu des poules et des animaux plus ou moins domestiques, une nuée d'enfants déguenillés, sales, hâves, à la physionomie étrange, au regard déjà flétri.

Nulle route tracée, mais seulement quelques sentiers que le passage de l'homme suffisait à entretenir.

Pas un arbre fruitier. Çà et là, un champ de pommes de terre ou de blé noir, maigre récolte que la terre donnait sans travail, presque sans semence.

A droite et à gauche, des mares d'une eau croupissante et verte tachetée par les larges feuilles du nénuphar. C'était triste à voir, ce désert que l'homme avait fait lui-même.

A la vue du prêtre, les enfants s'envolèrent comme une nichée d'oiseaux effarouchés et rentrèrent dans les huttes, dont les portes se refermèrent sur eux.

L'abbé Gabriel continua sa route, mais plus il approchait, plus son cœur se serrait sous une impression de tristesse et de dégoût.

Il arriva enfin devant la première des huttes et frappa à la porte.

Personne ne répondit.

Il heurta encore.

Même silence.

Sans se décourager, il reprit sa marche et renouvela sa tentative à la seconde hutte.

Cette fois, la porte s'ouvrit et une femme parut sur le seuil. Une femme de trente ans à peine, mais vieillie par la misère, dégradée par la débauche.

— Que voulez-vous ? demanda-t-elle.

— Laissez-moi entrer, je vous le dirai.

Mais la femme barra le passage.

— Non ! le maître l'a défendu.

— Quel maître ?

— Tarik.

Et la porte se referma.

Le contrebandier avait donc passé par là et prévenu d'avance ses compagnons de la visite de l'abbé. Et comme Tarik commandait en maître, le prêtre se voyait arrêté, dès les premiers pas, par une barrière infranchissable.

S'il eût conservé le moindre doute à cet égard, l'accueil qu'il reçut dans les trente maisons du village l'eût vite désabusé.

De sorte qu'en rentrant le soir au presbytère, il se disait à part lui :

— Ma tâche sera plus difficile que je ne pensais, n'importe ! Que Dieu me donne la force, et je réussirai.

VI. — UN HIVER A MARNAS.

Six mois se sont écoulés depuis les événements que nous avons racontés, événements qui ne sont, en quelque sorte, que le prologue de notre histoire.

Ces six mois, l'abbé Gabriel les a consacrés à la poursuite de son œuvre, la régénération des gens de Marnas; mais, hélas ! jusqu'ici ses efforts sont demeurés stériles.

Dès les premiers jours, il a compris que les idées purement morales ne peuvent avoir de prise sur ces grossières natures, et qu'il faut, avant tout, ouvrir leurs yeux aux avantages matériels de la civilisation.

Cette concession, il ne l'a faite qu'avec peine. Il lui en coûte de renoncer, même momentanément, aux armes spirituelles que Dieu a mises entre ses mains; mais les populations barbares ressemblent aux enfants : le fait frappe leur imagination, l'idée les laisse insensibles.

Et cependant, de ce côté-là encore, l'abbé Gabriel n'a pas réussi davantage. Les Sarrasins de Marnas, par leur apathie même, déjouent tous ses efforts.

C'est en vain qu'il a renouvelé ses tentatives pour pénétrer dans les huttes; en vain qu'il a offert d'ouvrir une école.

Une influence, qu'il retrouve à chaque pas, a creusé un abîme entre lui et les habitants de Marnac.

Bientôt l'hiver est venu, et avec lui les neiges qui séparent la vallée du reste du monde. L'abbé s'est vu forcément confiné dans les limites du presbytère.

Heureusement Jeanne et Petit-Pierre sont venus s'y installer et animent un peu sa solitude. Il reçoit aussi de temps à autre la visite du brigadier, qui continue à lui témoigner plus de respect que de sympathie.

Les idées pacifiques du prêtre ne plaisent que médiocrement à l'ex-sergent de Masséna, et, à chaque tentative infructueuse, il aime à répéter :

— Ne l'avais-je pas dit ?

Dans la petite colonie du presbytère, l'abbé ne compte plus qu'un allié, et encore un allié bien timide.

Le soir, devant le feu de sarments qui petille dans la cheminée, lorsque le jeune prêtre développe ses idées au vieux brigadier, et que celui-ci branle la tête d'un air de doute, Jeanne, attentive, suspendue à ses lèvres, semble applaudir à ses beaux projets d'avenir.

Mais si son frère lui demande :

— Qui te donne confiance ?

Elle rougit et ne répond pas. Elle espère donc plutôt qu'elle ne croit.

Quant à Petit-Pierre, il est passé avec armes et bagages du côté du brigadier; à chaque instant le levain de rancune qui fermente en lui menace de faire explosion.

— Non ! monsieur le curé, dit-il, jamais vous ne me persuaderez que Tarik et les Sarrasins soient mes semblables. Tout le mal qu'ils pourront nous faire, ils nous le feront, soyez-en sûr.

Et il n'a tort qu'à demi.

Un jour que l'abbé s'est dirigé vers le village, on ne s'est pas contenté de lui fermer les portes, on lui a jeté des pierres.

Et le lendemain, Tarik, le rencontrant auprès de la chapelle, lui a signifié qu'à la première tentative, ce serait à coups de fusil qu'on le recevrait.

— Je vous l'avais bien dit, s'est écrié le brigadier. Avec cette engeance-là, c'est folie de s'obstiner. Mais patience ! faudra voir.

Jeanne a baissé la tête. Son dernier espoir s'est envolé.

Quant à l'abbé, il commence lui-même à douter.

Cependant, par un étrange miracle, sa santé n'a guère souffert de toutes ces fatigues et de cette vie si rude. La volonté le soutient.

Enfin l'hiver touche à son terme; déjà le soleil reparaît à l'horizon, voici le printemps qui fait fondre les neiges et éclore les fleurs.

Hélas! six mois se sont écoulés, et l'œuvre n'est pas plus avancée que le premier jour.

VII. — L'EMBUSCADE.

Le 5 avril, le temps s'étant remis au beau, l'abbé Gabriel manifesta l'intention de sortir. L'air était vif encore. Jeanne, craignant une imprudence, voulut s'opposer au départ. Mais l'abbé refusa de rien entendre. Seulement elle obtint que son frère l'accompagnerait.

Le prêtre et l'enfant quittèrent donc le presbytère.

C'est une charmante chose partout que le réveil de la nature, mais surtout dans les pays de montagnes, dans les pays froids. Là le printemps succède à l'hiver sans transition. Les premières brises tièdes apportent de ces parfums enivrants que nous autres, habitants des plaines et des climats tempérés, n'avons jamais respirés.

L'abbé, qui connaissait peu le pays, se laisait guider par Petit-Pierre. Ils allaient au hasard, le prêtre plongé dans ses pensées et ne jetant qu'un regard distrait sur le merveilleux panorama qui, d'instant en instant, s'agrandissait devant lui; l'enfant s'amusant aux mille rencontres de la route, ramassant le caillou que l'eau du torrent a poli, ou cueillant la fleur sauvage qui perce la neige.



Dans la montagne. Dessin de A. de Bar.

Cependant, à mesure qu'ils gravissaient la montagne, un air plus froid venait les frapper au visage, et bientôt l'abbé Gabriel commença à croire que peut-être il avait trop présumé de ses forces. Sa respiration devenait difficile, son pouls battait violemment.

Il voulut protester contre cette faiblesse de la nature et continua sa marche.

Mais bientôt il sentit sa poitrine se déchirer. Une écume sanglante lui vint aux lèvres.

L'enfant fut effrayé de la pâleur qui envahit soudain son visage.

— Pouvez-vous encore marcher quelques pas, monsieur le curé? dit-il. Ici nous sommes exposés au vent du nord, ce vilain vent qui vous fait mal. Si je ne me trompe, à cent pas d'ici nous devons trouver un endroit où vous serez à l'abri presque aussi bien qu'au presbytère.

— Marchons, répondit le prêtre.

L'enfant ne se trompait pas. Au bout d'un instant ils eurent atteint une espèce d'enfoncement protégé de tous côtés par un énorme amoncellement de rochers.

Mais la place était prise déjà, et, à leur approche, un homme se leva, qui mit un doigt sur ses lèvres.

— Monsieur Rastignac! fit le prêtre avec surprise.

— Moi-même, monsieur le curé; mais chut! je vous prie.

— Que signifie?

Le brigadier se pencha en avant, comme une personne qui écoute, puis :

— Il paraît que je me suis trompé, reprit-il. Nous avons le temps. Venez vous asseoir ici, monsieur le curé ; vous devez être fatigué et l'air de la montagne est vif en diable aujourd'hui.

L'abbé s'assit sur une pierre qui formait un siége naturel, puis il essuya la sueur qui inondait son front.

— Toujours des imprudences, dit le père Rastignac. Vous vous tuerez à ce métier-là. Faudra voir... Enfin c'est votre affaire.

Il s'interrompit tout à coup.

— Vous n'avez rien entendu? demanda-t-il à voix basse, en saisissant le fusil posé auprès de lui.

— Rien!

— Vous n'avez rencontré personne en venant ici?

— Personne!

— Je crois, moi, dit Petit-Pierre, avoir aperçu deux



L'embuscade. Dessin de A. de Bar.

douaniers qui se dissimulaient derrière les rochers.

Le brigadier sourit, puis il reprit :

— Quelle heure est-il?

— Trois heures.

— Trois heures! Trop tôt sans doute... Faudra voir... n'importe, parlons bas, si vous le voulez bien.

— Soit! mais, à votre tour, me direz-vous pourquoi ces questions et ces précautions? on vous croirait à l'affût.

— A l'affût! vous avez dit le mot. Singulier métier pour un ex-soldat de Masséna! Mais que voulez-vous? J'espère du moins que cette fois le gibier ne m'échappera pas.

— De quel gibier voulez-vous parler?

— Je crois que je devine, dit Petit-Pierre avec une singulière expression dans la voix. Ce gibier-là a deux pieds, comme vous et moi, monsieur le curé, mais il pourrait bien aussi avoir une carabine, comme le père Rastignac.

— Je ne dis pas non, fit le brigadier, et même, j'aime mieux ça. En tous cas, convenez que l'endroit n'est pas trop mal choisi.

L'observation du vieux soldat ne manquait pas de justesse, et le site semblait merveilleusement propre à une embuscade. A sa droite s'élevait, comme un mur gigantesque, une masse de rochers absolument impraticables; devant lui s'étendait une plate-forme d'une quinzaine de pieds au plus, et, au delà, une de ces crevasses, si communes dans les Pyrénées, ouvrait sa gueule béante et sans fond.

— Expliquez-vous! demanda le prêtre avec une nuance d'inquiétude.

Le brigadier se prit à rire d'un rire silencieux.

— Puisque vous tenez à tout savoir, voilà, dit-il. J'ai appris hier matin que Tarik devait passer par ici avec des marchandises de contrebande. Or, il n'y a pas d'autre chemin que celui qui traverse cette plate-forme et longe ce précipice. J'ai donc placé sur la route des douaniers chargés de me prévenir, et...

Il s'interrompit de nouveau. Il venait d'entendre le cri de l'isard répété par l'écho.

— Oh! cette fois, mes hommes l'ont aperçu, reprit-il avec une expression de joie; effacez-vous! il se dirige par ici.

Il se leva, inspecta minutieusement son arme et s'assura qu'elle était en état.

Tout à coup, Tarik parut en haut du sentier. Il portait un ballot sur l'épaule, s'avançant d'un pas assuré, et sans conscience du danger, bien que sa carabine ne l'eût pas quitté.

Quand le contrebandier arriva à la hauteur de l'embuscade.

— Halte-là! camarade, s'écria le brigadier.

Tarik s'arrêta, puis sourit d'un air de mépris.

— Un seul homme pour m'arrêter! dit-il, car je ne compte pas cet enfant et ce prêtre; c'est me faire peu d'honneur, père Rastignac.

— Sois tranquille, Sarrasin, fit le vieux soldat avec colère, j'ai pris mes précautions.

En effet deux douaniers venaient de paraître en bas du sentier, fermant le passage; deux autres en haut, coupant la retraite.

Tarik laissa tomber le ballot et jeta un regard autour de lui. Il vit d'un côté la montagne qui se dressait à pic, de l'autre l'abîme qui se creusait sous ses pieds.

L'abîme était pourtant le seul chemin qui restât libre. Le contrebandier mesura d'un coup d'œil la distance qui séparait les deux bords. Vingt pieds au moins.

— Te rends-tu, brigand? cria le brigadier.

L'abbé, jusque-là témoin muet de la scène, voulut s'interposer.

— Pardon, monsieur le curé, fit le père Rastignac avec une certaine autorité dans la voix, ceci n'est pas votre affaire.

Puis, s'adressant au contrebandier :

— Te rends-tu? répéta-t-il.

Tarik poussa un éclat de rire farouche.

— Me rendre, dit-il, pas encore! Et si je dois être pris, ce n'est pas toi qui me conduiras en prison.

En même temps, d'un mouvement plus rapide que l'éclair, il épaula sa carabine, mit le brigadier en joue et fit feu.

Puis, se repliant sur ses jarrets comme sur un tremplin, il s'élança d'un bond par-dessus l'espace.

VIII. — LE SAPIN.

Au moment où Tarik avait fait feu, l'abbé Gabriel s'était précipité entre les deux hommes.

Il laissa échapper un cri de douleur et s'affaissa sur lui-même. La balle du brigadier l'avait frappé à l'épaule gauche.

— Fils de chien! s'écria le contrebandier avec rage en voyant tomber le prêtre, tu ne m'échapperas pas.

Et pendant que Petit-Pierre étanchait avec son mouchoir le sang qui coulait de la blessure, le père Rastignac s'élança en avant, et à son tour mit le bandit en joue.

Mais il s'arrêta aussitôt, contemplant le drame étrange et saisissant qui se passait sous ses yeux.

Grâce à sa force et à son agilité peu communes, Tarik avait franchi l'abîme et était retombé de l'autre côté du précipice.

Il se crut sauvé.

Mais la déclivité du sol ne lui permit pas de reprendre pied. Il glissa sur ses genoux et roula.

Il essaya de se retenir aux buissons, aux pierres; mais les buissons se brisèrent, les pierres, arrachées de leur alvéole, suivirent la pente et se perdirent dans l'abîme avec un bruit sinistre.

Quelques pas seulement le séparaient de la mort.

Alors ses yeux se voilèrent, un frisson parcourut tout son corps et il se laissa rouler.

Mais, pendant sa chute, sa main rencontra un obstacle et s'y cramponna.

Cet obstacle, c'était un petit sapin qui avait poussé entre deux rochers et qui surplombait l'abîme.

Frêle espoir! l'arbrisseau serait-il assez fort pour soutenir le poids du corps!

Tarik se roidit, son pied trouva un point d'appui sur une pierre qui faisait angle.

Cependant le brigadier et les douaniers qui l'avaient rejoint, regardaient de l'autre bord cet homme suspendu sur l'abîme.

Quand le vieux soldat vit le contrebandier s'accrocher au sapin, il ressaisit sa carabine, prêt à faire feu.

En ce moment Tarik essaya de se relever.

La branche plia.

C'était un spectacle émouvant et terrible.

Tant que Tarik restait immobile, le sapin résistait; au moindre mouvement, il pliait.

Pourtant cela ne pouvait durer.

A chaque minute le contrebandier sentait sa tête se troubler, son bras s'engourdir.

Il fit un suprême effort et s'arc-bouta contre la pierre.

La pierre céda sous son pied et roula.

Et, le corps pesant de tout son poids, un craquement sinistre se fit entendre.

L'arbre s'était brisé.

Tarik ferma les yeux, lâcha le sapin et tomba.

Mais, en tombant, il montra le poing au ciel, et, comme pour insulter Dieu, il lui jeta un dernier blasphème.

Quant au brigadier :

— Bon voyage, dit-il; voilà qui m'épargne une charge de poudre.

Telle fut l'oraison funèbre du bandit.

En même temps l'abbé Gabriel venait de reprendre ses sens. En voyant Tarik disparaître, il tomba à genoux.

— Mon Dieu! dit-il, ayez pitié de lui.

CH. WALLUT.

(La fin à la prochaine livraison.)

TABLE MÉTHODIQUE DES MATIÈRES DU TRENTE-TROISIÈME VOLUME.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES GRAVURES.

LA SAGESSE DES NATIONS.



Aux grands maux les grands remèdes. Dessin et composition de G. Fath.

AVIS URGENT. RENOUVELLEMENT DE L'ABONNEMENT POUR 1866-1867.

Ne pas envoyer de timbres-poste pour prix de l'abonnement; ils seraient rigoureusement refusés.

Les abonnés sont priés d'envoyer, s'il se peut, la dernière bande d'adresse du journal.

Nous rappelons à nos souscripteurs (soit du *Musée* seul, soit du *Musée* et des *Modes vraies* réunis) que leur abonnement pour 1865-1866 expire avec la présente livraison de septembre, qui complète notre trente-troisième volume.

La livraison d'octobre 1866, première du trente-quatrième volume (1866-1867), ne pourra être envoyée exactement qu'aux personnes qui, d'aujourd'hui au 10 octobre, auront renouvelé leur abonnement pour 1866-1867, en versant ou en envoyant *franco* à nos bureaux, soit : pour le *Musée* seul, 6 fr. par an pour Paris, 7 fr. 50 c. pour les départements ; — pour le *Musée* et les *Modes vraies* réunis, 11 fr. par an pour Paris, 13 fr. 70 c. pour les départements.

On ne peut s'abonner aux *Modes vraies* sans s'abonner au *Musée ;* mais on peut toujours s'abonner au *Musée* seul, auquel rien n'est changé.

N. B. Les abonnés qui pourront renouveler d'avance et au plus tôt leur abonnement nous permettront ainsi d'accélérer, dans l'intérêt de tous, notre tirage et notre service de plus en plus considérables par l'accroissement des souscripteurs.

MODES PRÉFÉRABLES D'ABONNEMENT POUR LES DÉPARTEMENTS.

Nous ne répondons personnellement de l'exactitude du service qu'envers les abonnés qui s'adressent *directement* et *franco* à nos bureaux, comme il est dit ci-après. A ceux-là seulement nous garantissons la réception exacte et *franco* du *Musée* le 25 ou le 26 de chaque mois, selon la distance. En cas d'erreur, ils peuvent réclamer dans le mois courant. Ceux qui s'abonnent chez des intermédiaires ne doivent demander compte qu'à ceux-ci des retards ou des pertes éprouvés ; leurs réclamations près de nous resteraient sans réponse.

On sait d'ailleurs que, grâce à la réduction de la taxe des lettres, la poste est désormais la voie d'abonnement la plus prompte, la plus sûre et la plus économique à la fois.

Voici un modèle de souscription qu'il suffit de transcrire et d'adresser *franco* au *Musée des Familles*, rue St-Roch, 29, à Paris, avec la dernière bande du journal :

« *Je m'abonne* (ou *je renouvelle mon abonnement*) *au* MUSÉE DES FAMILLES (1), *que je recevrai franco par la poste, pour la somme ci-jointe de* 7 *fr.* 50 c. (2), *le* 25 *de chaque mois, du* 25 *octobre* 1866 *au* 25 *septembre* 1867 *inclus.* »

Ecrire lisiblement son nom et son adresse, et remettre cette lettre *affranchie* au premier bureau de poste, avec le prix de l'abonnement, contre lequel tout directeur des postes doit expédier un bon de ladite somme.

Pour l'étranger, voyez les prix à la première page de la couverture.

On peut aussi s'abonner directement par tous les bureaux des Messageries impériales et générales.

(1) Ajouter : « et aux *Modes vraies*, » si on veut les recevoir avec le *Musée*.

(2) Inscrire en ce cas « 13 fr. 70 c. » Ecrire lisiblement son nom et son adresse, et remettre cette lettre *affranchie* au premier bureau de poste, avec le prix d'abonnement.

AVIS AUX ABONNÉS. — L'administration du *Musée des Familles* a acquis depuis trois ans la propriété de l'*Almanach de France* qu'elle a fondu avec l'*Almanach du Musée*. Désormais les deux almanachs n'en font plus qu'un. L'économie résultant d'une seule composition et d'un tirage considérable, a permis des améliorations qui lui assurent, sans conteste, le premier rang parmi les recueils de ce genre. — L'*Almanach de France et du Musée des Familles* (c'est son nom désormais) sera en vente à la fin de septembre, au prix de 50 centimes, Paris, ou 60 centimes, *franco*.

Ceux de nos abonnés qui désireraient le recevoir sont priés d'ajouter cette somme au prix de leur abonnement

